
25.7.17
THE DIRECTOR GENERAL OF
Library Regr. No
INDIA

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

DOUZIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome V)



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

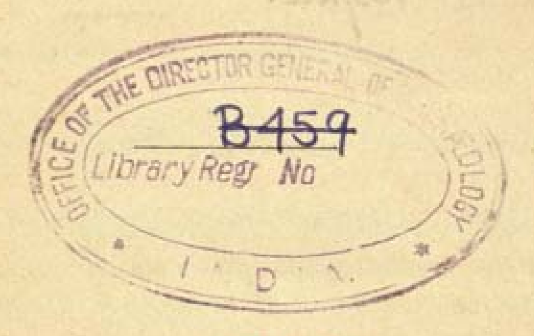
MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

DOUZIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome V



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC., ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1878

ANNÉE 1878

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 5 Janvier — 1878

A NOS LECTEURS

Nous avons la coutume, au début de chaque année, de faire devant nos lecteurs notre examen de conscience, de leur exposer ingénûment quels sont les progrès que nous avons réalisés, et quels sont les points sur lesquels notre œuvre ne répond pas à nos désirs et à notre volonté. En commençant une douzième année, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver un certain sentiment de fierté en regardant les vingt volumes que nous avons déjà publiés, en voyant la place prise par la *Revue* dans la presse scientifique de l'Europe, au milieu de tant de difficultés, et même de tant d'hostilités. La période de lutte est aujourd'hui terminée, et nul ne songe plus à contester à notre recueil son droit à l'existence ni son utilité. Nous n'avons plus besoin comme naguère de nous excuser pour l'attention que nous accordons aux productions de la science étrangère, ou pour la franchise un peu rude avec laquelle nous jugeons les œuvres sans nous préoccuper de plaire ou de déplaire aux auteurs. On nous reproche même parfois aujourd'hui de laisser percer un secret penchant à l'indulgence et de nous relâcher de la sévérité qui scandalisait tant autrefois. Il est possible, en effet, que l'apaisement des résistances et des hostilités que nous suscitions jadis, ait involontairement adouci l'âpreté de notre humeur et que nous sentions moins la nécessité d'accentuer notre manière de comprendre la critique, maintenant que tout le monde semble admettre que c'est la bonne; mais nous croyons aussi que si nos critiques sont moins sévères, cela vient de ce que les bons livres sont plus nombreux. Les études sérieuses ont fait de rapides progrès en France depuis quelques années; la *Revue critique* a été une des premières manifestations du mouvement qui porte les esprits vers les travaux d'érudition; elle a contribué pour une bonne part à le fortifier; aujourd'hui elle y applaudit et en profite. Elle a été la première à sonner la diane, quand l'aurore blanchissait à peine; maintenant que les combattants arrivent nombreux de tous côtés, et que le champ de bataille se remplit de mouvement et de bruit, elle n'est plus seule à se

faire entendre; mais elle n'abandonne pas sa place dans la lutte. Il n'est pas une seule des créations nouvelles qui, depuis dix ans, ont fortifié en France les études supérieures qui n'ait trouvé à la *Revue critique* une partie de son personnel ou l'appui des plus chaleureuses sympathies. L'École des hautes Études, l'École archéologique française de Rome, les enseignements nouveaux introduits dans les Facultés, les Revues d'érudition récemment fondées, ont avec la *Revue critique* des liens étroits, non-seulement d'affection, mais même de parenté. Elle peut se dire, sans faux orgueil, qu'elle n'a pas nui à leur création, et elle sait par expérience que tout ce qui développe les études d'érudition en France lui apporte des recrues nouvelles et étend le cercle de ses lecteurs. Aussi, après avoir été naguère accusée, bien à tort, d'être systématiquement hostile à l'Université, compte-t-elle aujourd'hui un grand nombre d'universitaires parmi ses collaborateurs. Ce n'est pas elle, mais l'Université qui a modifié ses tendances et son esprit.

Nous avons cherché à rassurer l'an dernier les esprits timorés qui craignaient que la formation de tant de nouveaux centres de production scientifique ne nuisît à la *Revue critique* et que les diverses branches de la science n'y fussent pas aussi bien représentées que par le passé. Nous pouvons prouver aujourd'hui que notre confiance était bien fondée par le relevé des articles publiés en 1877. Sur deux cent cinquante articles, l'histoire moderne en compte quarante-trois, l'histoire du moyen âge vingt-neuf, l'histoire ancienne huit, la philologie classique trente-quatre, la philologie romane onze, la philologie germanique douze, la littérature allemande seize, la littérature française treize, la littérature anglaise quatre, la philologie, l'histoire et la littérature de l'Orient ancien et moderne trente, la littérature et l'histoire des peuples slaves seize, la philosophie huit, le droit dix, la géographie et l'ethnographie neuf, la théologie deux, les beaux-arts deux, et la bibliographie trois. On voit que l'existence de la *Revue historique*, malgré la large place qu'elle fait à la critique des livres, n'a point diminué celle qui est faite à l'histoire par la *Revue critique*, puisque quatre-vingts articles sont consacrés à des œuvres historiques; l'influence de la *Romania* s'est peut-être fait sentir davantage sur la part réservée aux langues romanes; cela n'a rien qui doive étonner, puisque le nombre de travailleurs dans ce domaine est beaucoup plus restreint; cependant vingt-quatre articles sur la philologie romane et la littérature française prouvent que la *Revue critique* tient à ne pas négliger une branche d'études qu'elle a naguère cultivée avec une préférence marquée; la *Revue de philologie*, bien loin de nuire à la *Revue critique* pour les articles de philologie classique, lui a servi au contraire en excitant le zèle des humanistes, d'autant plus qu'elle ne publie pas de comptes rendus. Aussi la philologie classique, pour laquelle nous nous plaignions il y a peu de temps de manquer de collaborateurs, a-t-elle été l'objet cette année d'articles nombreux et excellents. Nos zélés collaborateurs, MM. Thurot, Weil. H. Martin, Tournier, Graux, Bonnet, Chate-

lain, nous permettront de les remercier ici publiquement. Les études orientales, pour lesquelles nous avons, pendant de longues années, déploré notre pauvreté, occupent aujourd'hui dans notre recueil une place presque royale. Quelques personnes ont même trouvé que cette place était excessive, et que nous tendions à devenir une revue orientale. La statistique que nous venons de donner prouve que ces reproches sont peu fondés. Il est naturel que nous fassions la part plus large aux branches de l'érudition qui ne trouvent point place ailleurs, et nul parmi nos lecteurs ne se plaindra de voir trop souvent des articles signés de MM. Derenbourg, Barth, Barbier de Meynard, Maspero, Guyard, J. Darmesteter. Nous avons aussi accordé un espace relativement assez vaste aux articles de philologie germanique et introduit les premiers dans le champ de l'érudition française une science qui jusqu'ici n'y était pas représentée. Le jour n'est pas éloigné sans doute où la philologie germanique sera enseignée dans nos Facultés comme la philologie romane l'est dans les Facultés allemandes. Quand ce progrès aurait été réalisé, la *Revue critique* pourra s'honorer d'avoir contribué pour sa part à attirer l'attention sur des études trop négligées jusqu'ici. Les trente-deux articles consacrés l'année dernière à la philologie germanique et aux littératures anglaise et allemande sont parmi les plus solides et les plus approfondis que nous ayons publiés. Ils constituent sans contredit une des originalités de notre recueil. Nous marquons l'importance que nous attachons à ce coté nouveau de notre rédaction en choisissant M. Chuquet, un germanisant, pour remplacer au secrétariat de la *Revue* M. Calame, que ses nombreuses occupations obligent à renoncer aux fonctions de secrétaire, mais en restant notre collaborateur.

Si nous sommes satisfaits à certains égards de la marche de la *Revue,* il s'en faut pourtant que notre satisfaction soit sans mélange. Les *desiderata* que nous signalions il y a deux ans, subsistent encore en grande partie, et les progrès que nous faisions espérer ne se sont pas tous réalisés. Beaucoup de livres qui devraient être critiqués sont passés sous silence; la longueur des articles est rarement proportionnée à l'importance des ouvrages; les comptes rendus sont souvent trop tardifs; les suppléments n'ont pas été aussi nombreux que nous l'aurions voulu; enfin l'analyse des périodiques sur la couverture n'a pas été fait avec toute la régularité désirable. Nous voudrions pouvoir chaque mois publier un numéro double contenant une bibliographie des ouvrages d'érudition et une chronique des faits, des découvertes qui intéressent la science. Ce serait un moyen de donner à notre *Revue* l'élément de vie, de nouveauté, d'actualité qui lui fait défaut. Nous sommes prêts, en outre, à recueillir et à examiner toutes les idées qui pourraient nous être suggérées par nos collaborateurs et nos lecteurs sur les développements qui pourraient être donnés à la *Revue.* Mais, pour accomplir ces perfectionnements, il faut des ressources nouvelles. Le cercle de nos abonnés n'a pas diminué, mais il ne s'est pas non plus étendu aussi rapidement que nous l'avions espéré.

Les études sérieuses ont subi, comme toutes les autres manifestations de l'activité du pays, les conséquences des agitations publiques que nous venons de traverser. Aujourd'hui que des temps plus calmes paraissent s'ouvrir devant nous, et que la réforme du haut enseignement, si nécessaire pour le développement de l'érudition et du mouvement scientifique, va enfin être reprise, nous croyons que la *Revue critique* sera la première à profiter des progrès qui vont s'accomplir, et nos lecteurs en profiteront avec nous.

---

1. — **Origine commune de la Chronologie cosmogonique des Chaldéens et des dates de la Genèse,** par J. Oppert. In-8°, 4 p. 1877 (Extrait des *Annales de Philosophie chrétienne*, Février 1877).

Die Daten der Genesis von J. Oppert (tiré des *Nachrichten von der K. G. der Wiss. und der G. A. Univ. zu Gœttingen*, Mai 1877, p. 201-223).

Salomon et ses successeurs, Solution d'un problème chronologique par J. Oppert. Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°, 102 p. (Extrait des *Annales de Philosophie chrétienne*, t. XI et XII, 1876).

Les trois dissertations de M. Oppert ont été écrites pour prouver :

1° Qu'il n'y a pas de chronologie dans le livre de la Genèse;

2° Que, depuis Salomon jusqu'à la chute du royaume de Juda, dans les livres des Rois et des Chroniques, il y a une chronologie reposant sur des données certaines.

I. — En comparant le comput biblique au comput babylonien tel que nous le connaissons par Bérose et par les documents cunéïformes, on trouve :

Pour le temps de la création :

Dans le comput chaldéen...... 168 myriades (1680000) d'années,

Dans le comput biblique...... 168 heures ou sept jours, en d'autres termes, une myriade d'années du comput chaldéen pour une heure du comput biblique;

A partir de la création jusqu'au déluge :

Dans le comput chaldéen, 10 rois ayant régné 432000 ans;

Dans le comput biblique (texte hébreu, Vulgate), 10 patriarches avec 1656 ans.

Ces deux nombres, 432000 et 1656, ont un diviseur commun, 72, et sont dans la proportion de 6000 à 23. 23 ans font 8400 jours ou 1200 semaines. Les Chaldéens mettaient donc 60 mois (un *sosse* de mois) ou un lustre (5) d'années, où la Bible ne compte qu'une semaine : les 86400 (72×6000) lustres du comput chaldéen répondent aux 86400 (72×23) semaines du comput biblique.

Depuis le déluge jusqu'aux débuts des temps chronologiques, c'est-à-dire, pour les Juifs, jusqu'à la mort de Joseph :

Bérose donne................ 39180 ans ou 653 *sosses* d'années ;

La Bible donne............. 653 années.

Conclusion. — Les deux computs sont calqués l'un sur l'autre et ne sont pas plus authentiques l'un que l'autre.

II. — M. Oppert trouve dans la Bible, depuis la mort de Saül jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, cent soixante et onze données chronologiques empruntées aux livres de Samuel, des Rois, des Chroniques, de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel et de Daniel (*Salomon et ses successeurs*, p. 4-8). Selon lui, tous les faits qu'elles concernent « se rattachent à une même ère, celle du Temple, qui se relie à l'époque « de l'Exode ». — « Dans la pensée des chronologistes judaïques, l'épo- « que de cette ère était :

« La néoménie du jeudi, 17 avril julien, 4 avril grégorien de l'année « 1493 avant l'ère chrétienne;

« L'Exode eut lieu quatorze jours plus tard, le jeudi 2 mai julien, 19 « avril grégorien de la même année » (p. 15). L'existence de cette ère au temps de Salomon est indiquée dans le passage (*II Rois*, VI, 1), où il est dit que la construction du temple fut commencée « la *quatre cent* « *quatre-vingtième* année après la sortie d'Egypte des fils d'Israël, dans « la *quatrième* année, dans le mois de Ziv qui est le *second* mois de l'an- « née, du règne de Salomon sur Israël ». M. Oppert se refuse à reconnaître dans le numéro 480 un chiffre cyclique (p. 10-11). Les années des rois se comptaient à partir du jour de l'avénement et se terminaient au jour de la mort. La place chronologique des règnes devait être déterminée dans l'ère.

Cela posé, on doit se demander quel sens les rédacteurs des livres historiques attachaient aux deux expressions dont ils se servaient d'ordinaire pour introduire les faits :

A *Tel événement arriva dans telle année de tel roi,*

B *Tel roi a régné tant d'années* (p. 8-9), ou, d'une manière plus générale, que signifient :

« Dans la n^{me} année ;

« n années » (p. 16) ?

A. — « *Dans la* n^{me} *année* signifie que, *depuis tel événement signalé*, « y compris les règnes des rois, *(n—1) années, plus une fraction d'une* « *année, se sont écoulées,* quelle que soit la grandeur de la fraction » (p. 16). Si, par exemple, on dit que, dans la XXIIIe année de Joas de Juda, Jéhu d'Israël mourut, la plus petite valeur de cette expression en années et en mois sera $(n-1) + \frac{1}{12}$, soit $(23-1)$ années + 1 mois, et la plus grande $(n-1) + \frac{11}{12}$ soit $(23-1)$ années + 11 mois.

B. — Une durée de n années peut vouloir dire :

a, Qu'il y a juste n années écoulées. C'est le cas le plus rare.

b, Qu'il y a n années plus une fraction d'années qui ne peut être supérieure à $\frac{1}{2}$ année ou 6 mois. Ainsi, « Ozia régna (*II Rois,* XV, 2 ; « *II Chron.*, XXVI, 3) 52 ans; dans sa 52e année, Pékah arrive au « trône, et il meurt lui-même dans la seconde année de Pékah. Cela

« semble se contredire; mais, comme on le verra, les données sont on ne « peut plus exactes :

« Règne d'Ozia avant Pékah............ 51 + σ

« Règne d'Ozia avec Pékah............ 1 + τ

« Total................ 52 + (σ + τ)

« où (σ + τ) doit être moindre que ½ » (p. 17). Si nous supposons que σ représente un mois, Pékah sera monté sur le trône après qu'Ozia aura régné 51 ans et 1 mois, soit dans la 52ᵉ année d'Ozia. Un an après, Pékah entre dans sa seconde année. Si τ représente deux mois, Ozia mourra dans la deuxième année de Pékah ayant régné 52 ans et trois mois.

c, Qu'il y a (n—1) années + un certain nombre de mois écoulés, « et « alors l'expression *dans la* n^{me} *année* est équivalente à celle de *n ans* » (p. 16). Ainsi, « Baësa, successeur de Nadab, un des maîtres les plus « puissants d'Israël, régna *(I Rois*, xv, 33) 24 ans, de la 3ᵉ jusqu'à la « 26ᵉ année d'Asa; son règne est donc expliqué par la formule suivante « $(25 + \varepsilon) - (2 + \delta) = 23 + (\varepsilon - \delta)$, où ε aussi doit être plus grand « que δ. Baësa mourut donc la 24ᵉ année de son règne sans l'avoir ache- « vée » (p. 19-20).

En appliquant ces règles aux données des livres historiques, M. O. arrive à signaler diverses fautes, — quelques-unes légères : Achab n'a pas régné 22, mais 21 ans; Joachaz n'est pas monté sur le trône dans la 37ᵉ, mais dans la 39ᵉ année de Joas (p. 29); Menakhem a régné probablement 10 ans et demi; — d'autres, plus graves : Baësa fit la guerre à Asa dans la 16ᵉ ou la 26ᵉ année de ce prince, non dans la 36ᵉ (p. 30); Sennachérib n'envahit pas la Judée dans l'année de la maladie d'Ezéchias, quatorzième année de ce prince, mais quatorze ans plus tard (p. 30-32). Le règne de Jéroboam II devrait être scindé comme il suit :

« 15 ans et une fraction, premier règne de Jéroboam II,

« 12 ans de domination étrangère », probablement sous le roi de Damas,

« 26 ans et une fraction, restauration de Jéroboam II;

« En tout, 53 ans et une fraction, dont 41 de règne effectif » (p. 32-37). De même pour Pékah. Il aurait régné une première fois pendant 16 années ± une fraction d'années, aurait été détrôné par un Menakhem II qui est inconnu à la Bible, mais qu'on rencontre sous le nom de *Minikhimmou* dans les inscriptions de Téglathphalazar, aurait repris la couronne après un exil de 9 ± années et aurait régné une seconde fois pendant 3 ± ans, en tout 28 ans plus un nombre de mois incertain (p. 37-40).

M. O. arrive de la sorte à rétablir les dates principales de la chronologie biblique à partir de Salomon :

Mort de Salomon..................	978 av. J.-C.	
Règne d'Achab....................	920	—
Mort d'Ackab.....................	octobre 900	—
Règne de Jéhu....................	avril 887	—

Chute de Samarie................	juin 721	—
Expédition de Sennachérib	700	—
Règne de Nabuchodonosor	août 605	—
Destruction de Jérusalem..........	août 587	—
Délivrance de Joachin...	avril 561	—

M. O. n'admet, comme on voit, aucune réduction pour les nombres fournis par la tradition biblique. Il repousse avec la plus grande verdeur tous les systèmes où l'on a essayé de faire concorder la chronologie biblique avec la chronologie assyrienne en réduisant de près d'un demi-siècle, plus ou moins, la somme totale des années de règne des rois de Juda et d'Israël. Une bonne partie de son travail est employée à discuter la question suivante : *Le canon des éponymes assyriens renferme-t-il, ou non, une lacune entre les règnes d'Assournirari et de Touklathabalasar II?* On sait que presque tous les assyriologues admettent qu'il n'y a aucune interruption dans la série des éponymes anciens, ce qui les force à établir le canon des rois d'Assyrie de la manière suivante :

Salmanasar III (857-822),
Samsi-Bin III (822-809),
Binnirari III (809-780),
Salmanasar IV (780-770),
Assourdanil II (770-752),
Assournirari (752-745),
Touklat-habal-asar II (745-726);

par suite, à placer vers 861, au lieu de 900, la mort d'Achab et à modifier toutes les dates antérieures de l'histoire juive. M. O., au contraire, affirme qu' « *entre Assournirari, le Sardanapale de Ctésias, et Téglath-* « *phalazar, il y a une lacune de 47 ans, pendant lesquels régna, entre* « *autres, Phul le Chaldéen* » (p. 59), ce qui donne pour les rois d'Assyrie :

Salmanasar III (904-869),
Samsi-Bin III (869-855),
Binnirari III (885-827),
Salmanasar IV (827-817),
Assourdanil II (817-799),
Assournirari (799-792),
Interrègne (792-744),
Touklat-habal-asar II (744-726),

des dates qui s'accordent avec la chronologie biblique ordinaire.

Les cent pages dont se compose le livre de M. Oppert sont remplies de chiffres et de calculs qu'il est souvent difficile de suivre et plus difficile encore de résumer. J'ai tâché de donner une idée de la manière dont l'auteur a traité son sujet : je ne me permettrai pas de porter un jugement sur la valeur des résultats auxquels il est arrivé.

G. MASPERO.

2. — **S. Clement of Rome.** An Appendix containing the newly recovered portions, with Introductions, notes and translations by J. B. Lightfoot, D. D., lady Margaret's professor and Divinity Cambridge, canon of st Paul's. London, Macmillan and Co, 1877, in-8, vii + 221 à 470 p.

Encore une contribution fort importante à la critique du texte des deux épîtres mises sous le nom de saint Clément de Rome et à la solution des diverses questions historiques qu'elles soulèvent! En 1869, c'est-à-dire six ans avant la publication de Bryennius, le savant professeur de Cambridge avait donné une édition des épîtres de Clément fort remarquable. La découverte des parties qui manquaient dans le manuscrit A de Londres, le seul qu'on possédât alors, rendait un supplément indispensable. C'est ce complément que M. Lightfoot nous donne aujourd'hui. Nous y trouvons d'abord une discussion de la valeur relative des documents (p. 221-248), ensuite une introduction historique à la première épître de Clément (p. 249-279), puis le texte des parties récemment découvertes (p. 281-300), plus loin une introduction à la seconde épître de Clément, qui est une homélie d'un auteur inconnu, avec le texte des morceaux qui manquaient (p. 301-342), la traduction anglaise des deux documents entiers (p. 345-390) et enfin des *addenda,* notes critiques où le texte des deux manuscrits grecs que nous possédons maintenant est soigneusement comparé avec celui de la traduction syriaque signalée par M. Carrière dans la bibliothèque de feu M. Mohl et acquise par l'Université de Cambridge (p. 391-470). C'est l'intervention de ce nouveau témoin, introduit pour la première fois dans la critique du texte de saint Clément, qui fait l'intérêt de cette publication de M. L.

Récemment, en annonçant et en comparant ici même les deux dernières éditions des épîtres de Clément parues en Allemagne : celle de M. A. Hilgenfeld et celle de MM. de Gebhardt et Harnack [1], nous signalions le procès qui s'élevait entre l'ancien manuscrit d'Alexandrie et le nouveau manuscrit de Constantinople. MM. de Gebhardt et Harnack restaient fidèles au premier ; M. Hilgenfeld donnait ses préférences au second. Tout en regrettant certaines timidités et certaines faiblesses de M. de Gebhardt, nous-mêmes jugions l'autorité générale du manuscrit A, avec toutes ses incorrections et ses rudesses, supérieure à celle du manuscrit C d'une élégance et d'une uniformité suspectes. Dans un tel débat, on comprend l'importance de l'arrivée d'un nouveau témoin. La traduction syriaque sous laquelle l'original grec reste transparent, est ainsi appelée à décider entre les deux manuscrits rivaux là où ils diffèrent et à contrôler le texte du manuscrit de Constantinople dans les parties qu'il possède seul.

Le manuscrit de cette traduction porte sa date précise : il a été fait à

1. V. *Revue critique*, n° du 21 avril 1877, p. 252.

Édesse l'an 1481 de l'ère des Séleucides, correspondant à l'an 1170 de la nôtre. A quelle date remonte la traduction elle-même? Nous n'en savons rien. Mais elle peut être fort ancienne et avoir existé séparée de la récension héracléenne de la version de Philoxénius à laquelle elle se trouve attachée. Quoi qu'il en soit, la place qu'elle y occupe et la division en *lectiones dominicae* qu'on y remarque, et dont les chiffres font suite à ceux des autres écrits canoniques, prouvent irréfutablement que les épîtres de Clément, aujourd'hui exclues du canon sacré, en faisaient partie autrefois. Enfin la manière méticuleuse dont les Syriens traduisaient les textes sacrés, rend le témoignage de cette traduction plus précieux encore.

Ce témoignage est décidément en faveur du manuscrit A qui garde le premier rang et que les deux autres sources, manuscrit C et traduction syriaque, ne peuvent servir qu'à améliorer et à compléter. M. Hilgenfeld lui-même, à qui nous avions reproché d'avoir sacrifié le manuscrit alexandrin à celui de Constantinople, a dû en convenir et abandonner à peu près son système [1]. D'un autre côté, il faut bien reconnaître que très-souvent aussi cette traduction donne raison au manuscrit C contre le manuscrit A, et, dans la plupart de ces cas, il ne faudrait pas hésiter à corriger ce dernier. C'est ce que M. L. ne peut pas se résigner à faire. Il a évidemment une faiblesse patriotique, trop grande pour l'*Alexandrinus* de Londres. Il suffira d'en citer deux ou trois exemples, pris dans les passages les plus importants.

Au chap. II de la première épître, on sait que déjà le manuscrit de Constantinople avait permis de corriger τοῖς ἐφοδίοις τοῦ Θεοῦ (A) ἀρκούμενοι..... καὶ τὰ παθήματα αὐτοῦ et de lire ἐφοδίοις τοῦ Χριστοῦ. La traduction syriaque porte également τοῦ Χριστοῦ. Elle ne sait donc rien des souffrances de Dieu, et son témoignage est d'autant plus grand qu'elle appartient à la version monophysite de Thomas d'Héraclée. On voit donc se dissiper le dernier argument de ceux qui défendaient la leçon τοῦ Θεοῦ en prétendant que celle de τοῦ Χριστοῦ lui avait été substitué par les anti-monophysites. Nous avons rapporté d'ailleurs, dans l'article cité plus haut, le témoignage concordant de Photius (*Biblioth.* cod. 126). Voilà donc trois autorités de provenance diverse, le manuscrit C, la traduction syriaque et Photius, qui s'accordent sur ce point contre la leçon du manuscrit A, sans parler des vraisemblances internes ou historiques. Il semble que la question devrait être vidée. M. L. ne peut se dérober entièrement au poids de ces témoignages. Il n'en conclut pas moins en affirmant que les raisons en faveur de Θεοῦ et de Χριστοῦ lui paraissent égales et se font équilibre, comme s'il n'était pas plus facile, par l'histoire du dogme, de s'expliquer la substitution de Θεοῦ à Χριστοῦ que l'opération contraire.

Au chap. VI, les mots Δαναΐδες καὶ Δίρκαι n'ont pas donné lieu à de moins longs commentaires. Comme dans le manuscrit A, le premier mot est incomplet et presque illisible, on s'est cru autorisé à remplacer par

1. V. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie 4te Heft. année 1877, page 559.

d'autres leçons conjecturales ces appellations mystérieuses. M. L. avait adopté celle de B. Wordsworth νεάνιδες, παιδίσκαι bien propre à séduire. Mais le manuscrit C et la version syriaque nous apportent encore Δαναΐδές καὶ Δίρκαι. Il semble qu'il faudrait se rendre. M. Lighfoot résiste pourtant et aime mieux invoquer une erreur de copiste qui remonterait presque au lendemain de la composition de notre épître.

La traduction syriaque vient encore faire la lumière dans un autre passage fort obscur, chap. XLIV, où il s'agit de la succession apostolique: Καὶ μεταξὺ ἐπινομὴν ou ἐπιμονὴν (A) ἐπιδομὴν (C) ἐδώκασιν. Ni ἐπινομὴν ou ἐπιμονὴν, ni ἐπιδομὴν ne sont possibles dans la phrase. La version syriaque nous apporte ἐπὶ δοκιμῇ ou δοκιμὴν, leçon que M. Hilgenfeld avait déjà proposée et qui lève toute difficulté. M. L. hésite encore à l'adopter. Nous arrêtons là ces observations. Elles ne diminuent en rien les mérites du patient et consciencieux travail de M. L. que les éditeurs futurs de saint Clément ne sauraient négliger. On a pu juger quel précieux élément de contrôle sera la version syriaque lorsqu'on la connaîtra mieux encore par la prochaine édition qu'en prépare M. Bensly. En attendant, nous devons des éloges et des remerciements à M. Lightfoot qui, le premier, a essayé de l'utiliser et nous en signale la valeur.

A. Sabatier.

---

4. — **La France sous Louis XVI.** Turgot, par M. Alphonse Jobez. Paris, Didier, 1877, in-8°, VII-556 p.

Venant après M. Foncin, écrivant d'après les mêmes données et dans le même esprit, M. Jobez a nécessairement quelque désavantage auprès du public qui s'intéresse à cette partie de l'histoire de France dont les projets de Turgot forment le centre. Toutefois, et malgré une infériorité de position due à des coïncidences absolument fortuites, le livre de M. J. garde une valeur propre, ayant une grande saveur d'originalité. D'abord la méthode suivie par le nouvel historien ne ressemble point à celle de son devancier. Uniquement occupé d'un objet scientifique, M. Foncin ne cherche point à plaire, mais à épuiser la question traitée par lui; il ne s'écarte pas de son plan. M. J., toujours en proie à d'ardentes convictions politiques, ne se prive d'aucune digression hors de son domaine, ou plutôt il place ce domaine dans la morale et dans la philosophie de l'histoire. Il parle aussi volontiers de ce qui s'est passé hier en France que de ce qui s'y passait il y a un siècle. Napoléon Ier et Napoléon III sont pris par lui à partie avec non moins de violence que les ennemis de Turgot (voir notamment p. 51, 54-55, 211, 348, 360); les papiers de la famille impériale (1870-1871) et le rapport de M. Léon Renault (janvier 1875) lui servent de preuves au même titre, ce semble, que les arrêts du Parlement et les registres de la maison du Roi. On peut ne pas louer cette

conception de l'histoire, ne pas s'associer surtout à des récriminations d'un goût douteux, dont la place est marquée dans les productions hebdomadaires ou quotidiennes. Mais, éminemment subjectives, ces divagations inspirent une sorte de gaieté et facilitent la lecture de l'ouvrage.

On n'attend pas de moi que je recommence la critique du ministère de Turgot faite tout récemment à propos du livre de M. Foncin. Il est préférable de signaler quelques points neufs ou quelques hérésies qui me frappent dans la publication de M. J.

M. J., je dois le reconnaître, a beaucoup travaillé et étudié. Plus peut-être que M. Foncin lui-même, il a compulsé jusqu'à épuisement les archives nationales. Les cotes qu'il donne au bas des pages et qui sont exactes, en sont le sûr témoignage. De là certaines observations qu'il serait aisé de montrer comme lui étant communes avec M. Taine. C'est ainsi que beaucoup mieux qu'aucun des historiens ses devanciers, il a mis en relief les rouages de la maison du Roi et décrit la cour. On sait que le tableau qu'en a dressé l'auteur de l'*Ancien Régime* est un de ses chapitres les plus neufs et les plus vigoureux. La raison bien simple de cette similitude est que les deux écrivains ont puisé à la même source encore peu explorée avant eux : la série O. L'application que M. J. a mise à l'énumération des charges de cour est d'ailleurs cause qu'il attribue une importance excessive au rôle social et politique du clergé dans ses rapports avec le trône, et qu'il arrive à représenter la royauté française comme une royauté théocratique, p. 38-39 et 77. C'est là une bien grosse méprise. Loin de dominer le Roi, le clergé a été au-dessous du pouvoir et entre ses mains un instrument d'administration, un organe dont il s'est servi pour diriger les esprits. C'est seulement depuis que, n'y ayant plus de religion d'État, l'Église gallicane a cessé d'être, que le clergé a eu parmi nous une vie propre, indépendante, et qu'il a pu, affranchi d'entraves séculaires, revendiquer avec sa liberté d'action la part que chacun peut prétendre à la gestion des intérêts généraux de la nation.

Une autre hérésie, théorique surtout celle-là, consiste à dire qu'ayant été bon intendant, Turgot devait être bon ministre, parce que « le gouvernement d'un État n'est que celui d'une grande province, de même « que le gouvernement d'une commune est en petit celui d'une nation » (p. 159). D'après cela, un bon maire sera un bon sous-préfet, un bon sous-préfet un bon préfet, un bon préfet un bon ministre, un bon ministre un bon chef d'État. Inutile de réfuter un principe dont la fausseté saute aux yeux. S'il a malheureusement aujourd'hui bien des partisans secrets ou déclarés, c'est dans la classe des esprits mieux pourvus d'ambition que d'expérience et de lumières.

Une controverse plus sérieuse pourrait naître des appréciations qu'émet M. J. sur le pouvoir de l'argent. Quand on le voit déclarer couramment qu'une somme de 229,500 livres vaut, en 1775, 1,147,000 francs de notre monnaie, 41,000 livres = 205,000 francs (p. 192), 133,000,000 l. = 665,000,000 f. (p. 290), on se demande où il a pris

les éléments d'un calcul aussi précis. Une note renvoyant heureusement le lecteur à la page 218 du tome Ier de l'*Histoire de Louis XV*, je me suis reporté à cet endroit d'un précédent ouvrage de l'auteur. Mais je n'y trouve aucun renseignement propre à justifier les assertions dont il s'agit. De ce qu'en 1775 les curés du diocèse d'Auch affirment qu'un septier de blé leur coûte 16 fois plus cher qu'en 1570 et cinq fois plus qu'en 1686, est-il légitime de conclure que l'argent a un pouvoir cinq fois plus faible en 1876 qu'en 1775? D'abord le prix du blé variait autrefois à l'infini, dans le même temps, d'une province à l'autre. Un calcul qui aurait porté sur un autre diocèse que celui d'Auch, aurait pu donner des résultats, sinon contraires, au moins fort divergents, pour les mêmes périodes de l'ancien régime. Mais en admettant que la base du calcul pût être généralisée et appliquée à la France entière de ce temps-là, en vertu de quel raisonnement un phénomène économique particulier au XVIIIe siècle doit-il s'adapter au XIXe? Le fait de l'abaissement à 5 du pouvoir de l'argent de 1876 comparé à celui de 1776 est admissible et peut être vrai. Mais il faudrait en appuyer la démonstration sur des arguments plus solides.

M. J. cite tout au long la lettre où Louis XVI déclare à Turgot qu'eux deux seuls ils aiment le peuple, mais sans dire où il l'a prise (p. 337); c'est probablement dans le recueil connu sous le nom d'Œuvres de Turgot. Il n'y a pas de doute que cette lettre est apocryphe. M. Foncin a montré que le mot a pu être dit, mais non être écrit.

Sans m'appesantir sur d'autres détails, je termine par une phrase qui donne échantillon de la manière légèrement enfiévrée de M. Jobez : « Turgot sentait autour de lui cette fermentation sourde des esprits qui « ressemble à la germination des plantes et aboutit, si elle est compri- « mée, à un volcan » (p. 77).

H. LOT.

---

4. — **On English Adjectives in-*able*, with special reference to *Reliable***, by Fitzedward HALL, C. E., M. A., Hon. D. C. L. Oxon., formerly professor of the sanskrit language and literature, and of Indian Jurisprudence, in King's College, London. London, Trübner and Co. 1877. VII-238 pages.

C'est une question actuellement pendante en Angleterre de savoir si l'adjectif *reliable* doit ou non avoir droit de cité parmi ceux qui se piquent d'écrire et de parler purement. La discussion s'est même animée à ce point que la presse s'en est mêlée; depuis le *Saturday Review* jusqu'à *Punch*, elle a examiné, non sans passion, les titres du mot, et presque toujours pour le proscrire formellement.

Peu satisfait toutefois des condamnations dont ce malheureux vocable est l'objet, M. Hall a entrepris d'instruire le procès méthodiquement, et d'exposer les faits de la cause en passant soigneusement en revue tous les adjectifs en *able* que possède la langue anglaise, voulant ainsi donner à

ceux que cette discussion intéresse tous les renseignements qui leur sont nécessaires pour se former une opinion motivée des mérites ou des démérites de *reliable*.

Logiquement, le mot est mal fait. Il est formé du verbe *to rely*, compter, et employé dans le sens de « sur quoi ou sur qui on peut compter, digne de confiance, sûr »; mais comme le verbe *to rely* ne peut signifier *compter sur* que s'il est suivi de la préposition *on*, sur, il manque rigoureusement quelque chose à l'adjectif pour qu'il puisse dire ce qu'on veut lui faire dire. C'est exactement comme si en français on essayait d'employer *comptable* de la même façon, et de dire « une chose comptable, un homme comptable » pour « une chose sur laquelle on peut compter, un homme sur qui on peut compter ».

Mais il est certain d'autre part que bon nombre de mots présentent des ellipses aussi fortes qui, par l'usage, ne choquent nullement. M. H. en cite plusieurs en anglais; en français, si nous ne disons pas « un homme comptable, une chose comptable », nous disons fort bien : *une chose indispensable, une difficulté inextricable, une maison logeable* [1], sans que ces façons de parler paraissent ou incomplètes, ou obscures. La question n'est donc pas tant de savoir si le mot est logiquement ou illogiquement construit que de constater s'il est depuis assez longtemps implanté dans le langage pour en faire désormais partie intégrante. L'emploi le plus ancien qu'en cite M. H. est de 1800, dans une phrase de Coleridge. Depuis la publication de son livre, on en a cité dans l'*Academy* (22 septembre 1877) un exemple de 1624. Cette dernière citation tranche le différend d'une manière décisive, et plus complètement que la patiente discussion philologique de M. H. Un mot qui a des titres aussi vénérables doit être considéré comme définitivement implanté dans la langue anglaise, et ce serait une tentative vaine que d'essayer de l'en déloger.

Le livre de M. H. est certainement intéressant et instructif, surtout à cause des nombreuses citations qu'il contient, citations empruntées le plus souvent à des auteurs difficilement abordables, témoignant d'une considérable lecture, et faites avec beaucoup de soin. Il est vrai qu'un grand nombre n'ont aucun rapport avec la question que traite le volume; les gens non avertis ne songeront guère à aller les y chercher, et il est regrettable que la plupart n'aient pas été retranchées pour être publiées sous le titre de « Contributions à un Dictionnaire historique de la langue anglaise ». La discussion sur *reliable* aurait gagné à être ainsi allégée; telle qu'elle nous est présentée, elle est passablement difficile à suivre. Un personnage de Sheridan parle quelque part d' « une magnifi-

1. M. Bréal me signale aussi *jour ouvrable* et *cas pendable*. On pourrait en citer d'autres encore. M. H. qui fait de nombreuses comparaisons avec le français, ne mentionne pas *ouvrable, pendable*, ni *logeable*, qui pourtant intéressaient sa discussion. P. 80, il dit n'avoir pas trouvé d'autorité pour le français *accointable;* le mot est dans le dernier supplément de Littré, paru, il est vrai, depuis l'étude de M. H.

que page in-quarto où un mince filet de texte serpente à travers une prairie de marge ». On pourrait dire du livre de M. H. qu'il se compose d'ilots de texte dans un océan de notes. Sur 174 pages de discussion, il y en a 46 qui n'ont qu'une ligne (il y a jusqu'à dix pages de suite composées d'une ligne unique); et comme si ce n'était pas assez de notes, M. H. en ajoute encore 32 pages sous forme d'appendice.

Ce défaut de composition fait tort au travail de M. Hall. On ne peut guère lire dix mots sans qu'une note vous appelle au bas de la page et vous oblige à perdre la suite du raisonnement de l'auteur. Pour se tirer d'embarras, on est contraint de lire d'abord le texte, puis les notes (en se reportant au texte), c'est-à-dire de lire le livre deux fois.

Heureusement un index des noms propres et un index des mots permettront à ceux qui se serviront du livre de se retrouver au milieu de ces amoncellements confus de citations, lesquelles, je le répète, sont généralement peu connues, et intéressantes.

A. Beljame.

VARIÉTÉS

Les restes mortels de Christophe Colomb.

Mandement de M. Roch Cocchia, de l'ordre des Capucins, évêque d'Orope, 14 septembre 1877.

On remarque dans la cathédrale de la Havane, près du maître-autel, une plaque de marbre blanc encastrée entre deux piliers. Cette plaque porte en bas-relief un buste de guerrier cuirassé, au visage orné de fières moustaches, et dont la tête émerge d'une vaste fraise. Au dessous, nous avons lu ces pauvres vers :

O restos é imajen del grande Colon!
Mil siglos durad guardados en la urna
Y en la remembranza de nuestra nacion!

Les Espagnols, les Havanais, croient que l'urne susdite contient les restes de Christophe Colomb. Nul ne songeait à élever un doute sur l'authenticité de ces précieuses reliques, lorsque le 11 septembre dernier la *Gaceta,* journal officiel de la république dominicaine, annonça *urbi et orbi* qu'à la suite de fouilles entreprises dans la cathédrale de Santo-Domingo, on venait de découvrir sous l'emplacement du siége archiépiscopal une boîte de plomb contenant les véritables restes de l'illustre navigateur. Aussitôt que cette nouvelle parvint en Europe, les journaux espagnols publièrent une sorte de communiqué, destiné à rassurer les populations et démentant naturellement l'assertion des feuilles dominicaines. Le petit problème historique que cette curieuse découverte soulève, subsiste néanmoins. Les documents à consulter pour le résoudre sont, par ordre de dates : 1º La *Real Carta* octroyée par Charles-Quint

à Maria de Tolède le 2 juin 1537; ms. qui se trouve dans les archives de M. le duc de Véraguas à Madrid; 2° Le *Protocolo de el Monasterio de las Cuevas,* ms. de la bibliothèque de l'académie de l'histoire, également à Madrid; 3° Les pièces originales de l'enquête instituée à Santo-Domingo, le 22 décembre 1795, lesquelles doivent se trouver aux ministères d'Etat et de la marine d'Espagne. A leur défaut, on peut consulter le résumé des dépositions faites à cette occasion en présence d'un greffier royal, et publié par Navarrete dans sa *Coleccion* (II, 371); 4° Le procès-verbal de découverte et d'identification en date du 10 septembre 1877, signé par toutes les autorités ecclésiastiques, civiles, militaires et consulaires de la république dominicaine; 5° Le mandement de M. l'évêque Cocchia, capucin, délégué du Saint-Siége près les républiques de Santo-Domingo, Haïti et autres lieux, donné en son palais archiépiscopal, le 14 septembre 1877, et contresigné par le R. P. Bernardino d'Emilia, également capucin; 6° Le décret de la municipalité de Santo-Domingo en date du 10 septembre, confiant ladite boîte de plomb à M. le curé Billini pour être déposée temporairement en l'église de *Regina Angelorum* et (si nous en croyons le rapport transmis à Washington par le consul des États-Unis) pour être soumise aux enquêtes des commissions scientifiques que les nations étrangères seraient tentées d'envoyer. Ces trois derniers documents ont été insérés dans la *Gaceta de Santo Domingo,* les 11 et 18 septembre et 3 octobre 1877.

Maintenant, voici les faits :

Lorsque, par le traité de Bâle, l'Espagne abandonna à la France le territoire qu'en 1795 elle possédait à l'est de l'île de Saint-Domingue, l'amiral Aristizabal suggéra au gouverneur et à l'archevêque de la colonie le projet de transférer à la Havane les restes de Christophe Colomb, qui depuis deux siècles et demi étaient ensevelis dans la cathédrale de Santo-Domingo. Sans attendre les ordres de leur souverain, ces zélés fonctionnaires firent ouvrir en présence des notables de la ville « una boveda que estaba sobre el presbiterio al lado del Evangelio, pared principal y peana del Altar Mayor ». De ce caveau ils exhumèrent « unas planchas como de tercia de largo de plomo, indicante de haber habido caja de dicho metal, y pedazos de huezos de canillas y otras varias partes de algun difunto, que se recogieron en una salvilla, y toda la tierra que con ellos habia ». Ces maigres restes furent consignés dans une boîte de plomb doré, et expédiés à la Havane le 21 décembre 1795 — à bord du *San Lorenzo* qui arriva à bon port le 25 janvier suivant. — Le pompeux cénotaphe que nous avons décrit ne couvre donc en réalité qu'un fragment de tibia, quelques esquilles et une poignée de terreau. Mais qui nous dit que ce soit le tibia de Christophe Colomb? quelle preuve fournit-on que les restes si pieusement recueillis dans cette soucoupe fussent ceux de l'Amiral? Où trouvons-nous dans le procès-verbal, qui est la seule preuve documentaire connue, traces d'un nom, d'un écusson, d'une inscription lisible

ou même fruste? Nous n'avons, il est vrai, qu'un résumé des dépositions faites par les témoins de l'exhumation; mais est-il vraisemblable que Martin Fernandez de Navarrete, un des savants les plus consciencieux de son temps, ait omis de nous donner cette inscription, ces indices, sans lesquels nulle identification n'est possible, s'il en avait trouvé la moindre mention dans les dépositions et les procès-verbaux qu'il a analysés avec tant de soin?

Mais alors, quels sont ces restes? Appartiennent-ils à un Colomb quelconque? ne sont-ils, au contraire, que les ossements d'un inconnu comme tant d'autres dont les dépouilles mortelles jonchent le sol de ce caveau? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de refaire l'historique des ensevelissements successifs de Christophe Colomb, de ses frères, fils et petits-fils.

1498, 22 février. Christophe Colomb ordonne qu'après sa mort son fils Diégo construise dans l'île d'Hispaniola une église qu'on nommera Santa Maria de la Concepcion, dans laquelle sera une chapelle où l'on dira des messes pour le salut de son âme et de celles de ses ancêtres et de ses descendants.

1506, 19 mai. Christophe Colomb fait son testament, dans lequel il parle, non plus de l'église, mais de la chapelle que Diégo « haya de facer ».

1506, 20 mai. Colomb meurt à Valladolid. La tradition veut qu'il ait été inhumé dans les caveaux du couvent des Franciscains de l'Observance de cette ville. Les preuves manquent absolument. Il y serait resté jusqu'en 1513. Cette date ne repose que sur une note fournie vers 1825 à Navarrete par un employé aux archives de Séville, lequel n'a fait que copier la page 360 du tome Ier du *Protocolo* précité, mais en y ajoutant de son chef ce millésime aussi arbitraire qu'erroné.

1507? Les restes de l'Amiral sont transférés de Valladolid à la chartreuse de las Cuevas, non en 1513, comme on le croit généralement, mais, très probablement, dans l'année qui suivit sa mort. Le *Protocolo* dit, sous la date de 1506 : « Y fueron sus huesos translados en este monasterio y colocados, por deposito..... en la capilla de Santa Aña que hizo labrar el Prior Dn. Diego Luxan en el año siguiente »; d'autre part, Diégo Colomb, dans un testament en date du 6 mars 1509, nomme pour héritier réversionnaire : « la iglesia ó monasterio á donde fuere fondada la perpetua sepultura del cuerpo de l'Almirante mi Señor Padre ». Ce monastère où fut fondée « la sépulture perpétuelle » de Christophe Colomb, quel était-il? C'est Charles-Quint qui nous le dira : « Don Cristoval Colon... murio.... y se mandó depositar en el monasterio de las Cuevas ».[1] Ainsi c'est à la chartreuse des Grottes, près de Séville, que les restes de Colomb furent déposés. Devons-nous lire le mot « depositar », dans le sens de déposé *in transitu?* Cette interprétation ressort de la cedule dont nous allons parler.

---

1. *Real Carta* du 2 juin 1537, ms.

1537, 1 juin. Maria de Tolède, veuve de Diégo Colomb, fils de l'Amiral, obtient de l'empereur une *Real Carta* octroyant à Don Luis, petit-fils de Christophe et l'héritier de ses titres et dignités, le privilége de transférer à la « Capilla Mayor de la Iglesia Catedral de la ciudad de Santo Domingo » les restes de Christophe Colomb, aux termes de la volonté exprimée par ce dernier : « compliendo la voluntad del dicho Almirante ». Le document où cette volonté aurait été exprimée ne nous est pas parvenu ; mais il est incontestable que la date de 1536, donnée par tous les historiens comme étant celle où elle aurait été accomplie est erronée, puisque la dite *Carta* est datée en toutes lettres de : « Valladolid á dos del mes de Junio de mil é quinientos é treinta y siete años ». Ce fut donc après le 2 juin 1537 que les restes de l'Amiral furent transférés de Séville à Santo-Domingo. Mais en quelle année? On ne saurait le dire avec certitude. Le témoin le plus ancien est Barthélemy de Las Casas qui, parlant *de visu,* dit : « Ilevaron el cuerpo ó los huesos del Almirante à las Cuevas de Sevilla... de allí los pasaron y trujeron a esta ciudad de Sancto Domingo, y *están* en la Capilla Mayor de la Iglesia Catedral enterrados» [1]. Ce passage fut écrit nécessairement avant 1559, puisque c'est la date de la dédicace du tome qui le contient. On peut donc affirmer que, dès la première moitié du XVI[e] siècle, les restes de Christophe Colomb reposaient dans la cathédrale de Santo-Domingo. Mais Christophe est-il le seul de sa famille à qui échut cet honneur? Nous remarquons Diégo, son frère cadet, qui, quoique se destinant à l'Eglise, fut président du conseil de l'île et gouverneur d'Isabella en 1494. Sans fonctions, cet oncle dévoué suivit son neveu et homonyme Diégo à Hispaniola en 1509. Il s'y trouvait encore en 1515 lorsque ce dernier repassa en Espagne pour protester contre les exactions d'Albuquerque. On perd ses traces à partir de cette époque. Cependant il a dû vivre plusieurs années encore, car en 1515 il n'avait que 47 ans [2]. Il est probable que, chargé des intérêts de ses neveux (Diégo et Fernand) dont toute la fortune ainsi que la sienne propre se trouvait à Hispaniola, Diégo resta dans ce pays et qu'il y mourut. Si cette hypothèse est fondée, sa sépulture a dû être à Santo-Domingo, et c'est lui le premier des Colomb qui a été enterré dans la cathédrale. Barthélemi, frère aîné de Colomb, sénéchal *(adelantado)* des Indes Occidentales mourut on ne saurait dire en quel lieu, mais certainement avant le 6 janvier 1514 [3]. Il fut inhumé au monastère de las Cuevas. Ses restes y étaient en 1537 lorsqu'on exhuma ceux de son frère Christophe. Le *Protocolo* dit qu'on les y laissa : « Quedando solo en dicha ca-

1. *Historia de las Indias*, lib. II, cap. XXXVIII.

2. Le contrat d'apprentissage par lequel on le confie à un tisserand de Savone est du 10 septembre 1484 ; et à cette date : « insuper dictus Jacobus major annis sexdecim juravit ». Jul. Salinerio, *Adnotationes ad C. Tacitum.* Gen., 1602, 4°, pp. 336-56.

3. La reine Jeanne, en transférant à Diégo, l'amiral, le titre d'*adelantado*, dit, sous la date du 16 janvier 1515, en parlant de Barthélemi : « Por cuanto él es fallecido ». Navarrete, Coleccion, II, p. 364.

pilla el [cadaver] de don Bartholomé, su Hermano, hasta oy ». Jusques à quand ; à quelle époque se rapporte ce mot, « oy », — aujourd'hui ? — Le *Protocolo* porte la dédicace suivante : « Dedicado a el Niño Dios en los brazos de su Purissima Madre. Por mano de la dulcissima Virgen Santa Gertrudis la Magna, Protectora de este Archivo, y Archivo de mis afectos, Año de 1744 ». Est-ce à dire que les restes de Barthélemi se trouvaient encore à las Cuevas en 1744 ? Nous en doutons. Ce Protocole n'est évidemment qu'une compilation faite au XVIII[e] siècle avec des documents beaucoup plus anciens, aujourd'hui perdus. Il est probable que le manuscrit dont le compilateur s'est servi pour rédiger la page 401 de ses annales était d'une date bien antérieure à l'année 1744, et que les mots « hasta oy » se rapportent à une époque plus reculée d'au moins un siècle. Lorsque le Conseil des Indes décida en dernier ressort, le 2 décembre 1608, que Nuño Gelves de Portugal (petit-fils d'Isabelle, fille de Diégo II) hériterait des possessions et dignités des Colomb, l'heureux prétendant réclama tous les titres et papiers de famille que l'Amiral, en 1502, avait confiés au « monasterio de las Cuevas en Sevilla à Frey D. Gaspar [Gorricio] ». Ils lui furent remis le 15 mai 1609. Ce retrait, rapproché d'autres circonstances, semble indiquer une mésintelligence entre le nouveau chef de la maison de Colomb et le monastère de las Cuevas qui, mécontent déjà de n'avoir jamais reçu ni la rente annuelle que l'Amiral lui avait attribuée sur l'impôt du sucre, ni les mille ducats d'or promis en 1552 par don Luis pour la prébende de la chapelle, aura exigé que les restes de Barthélemi et de Luis, qui y étaient encore déposés, fussent ensevelis ailleurs ; — à moins que ce ne soit le nouveau duc de Véraguas qui ait eu le premier cette intention. Ce serait donc vers 1609 qu'on aurait expédié ces restes à Santo-Domingo. Cette hypothèse nous paraît être confirmée par une note de Juan de Loaysa que nous avons relevée sur le catalogue manuscrit de la Colombina. Ce bibliothécaire zélé y raconte que, lorsqu'en 1678 il visita las Cuevas, les religieux ne lui parlèrent de la sépulture des Colomb que comme d'une sorte de tradition. Ils lui montrèrent, dans la chapelle de sainte Anne, « un sitio que señala aver alli sepultura se dice haber estado los cuerpos de Christoval Colon..... y Bartolomé su hermano ». Les restes de l'adelantado n'y étaient donc plus en 1678. Quant à leur translation à Santo-Domingo, tout ce qu'on peut dire c'est que le chef de la maison de Colomb, à la fin du XVIII[e] siècle, était convaincu que les restes de Barthélemi avaient été également transférés à Santo-Domingo, car dans le compte-rendu de l'exhumation faite en 1795, il est dit que le gouverneur de la colonie dominicaine communiqua à l'amiral Aristizabal une lettre du duc de Véraguas demandant que les ossements du sénéchal fussent aussi exhumés, et qu'il avait même envoyé des inscriptions pour être gravées sur les deux cercueils. Voici donc un Colomb qui paraît avoir été de même enterré dans la cathédrale de Santo-Domingo. Lorsque Diégo, fils et héritier de l'Amiral, mourut près de Tolède en

1526, on l'inhuma dans la chapelle de l'église de las Cuevas, près de son père : « En la misma capilla se depositó su hijo Diego Colon », dit le *Protocolo*. La cédule octroyée par Charles-Quint permettait la translation non-seulement des restes de Christophe Colomb, mais aussi « los huesos de sus descendientes ». Maria de Tolède profita de ce privilége pour faire exhumer le cercueil de son époux et l'envoyer en même temps que celui de l'Amiral à Saint-Domingue après le 2 juin 1537 : « se entregaron los [cadaveres] de Dn. Christoval, y Dn. Diego su hijo para trasladarlos á la Isla de Santo Domingo en las Indias », lisons-nous dans le *Protocolo*. On peut donc affirmer que Diégo fut également enterré dans la cathédrale dominicaine. En janvier 1572, quand Luis Colomb, chef de la famille à cette époque et ce même polygame dont nous avons raconté ailleurs [1] les prouesses et les malheurs, mourut en exil à Oran, il fut transféré à las Cuevas [2]. On ne savait ce que ses restes étaient devenus, lorsque, en cette année de 1877, M. l'évêque Cocchia découvrit dans la cathédrale « à la izquierda del presbiterio una cajita de plomo con restos de un cadaver y esta inscripcion : « *El Almirante Don Luis Colon, Duque de Veraguas, Marques de...* ». Ce fut même, paraît-il, cette découverte qui lui donna l'idée de faire des fouilles plus étendues afin de vérifier la « vagua tradicion » qui, à ce que nous apprenons, avait cours à Santo-Domingo. Il y a aussi un autre fils de Diégo, appelé Christophe, frère cadet de Luis, et qui nous paraît être mort avant ce dernier, probablement à Hispaniola où son rôle effacé, son mariage et ses intérêts semblent l'avoir retenu. Ce Christophe eut un fils, appelé Diégo, qui fut le dernier du nom de Colomb en ligne mâle directe. Il passa en Espagne où il mourut en 1578 après avoir épousé sa cousine Felipa, fille de Luis, dont il n'eut pas d'enfants. Ce Diégo a peut-être été enterré en Espagne, mais son père Christophe, second du nom, nous paraît avoir eu sa sépulture dans la cathédrale de Santo-Domingo.

En résumé, trois Colomb ont été *certainement* enterrés dans ladite cathédrale : Christophe I, Diégo, son fils, et Luis, fils de ce dernier; trois autres y ont été *probablement* ensevelis, ce sont Barthélemi et Diégo, frères de l'Amiral, et Christophe II, son arrière-petit-fils. D'après la « vague tradition » que nous avons mentionnée, mais dont il n'y a traces nulle part [3], un chanoine patriote aurait substitué d'autres restes à ceux de Christophe Colomb, lorsque Aristizabal voulut les transférer à la

---

1. *Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres.* Paris, 1872, 8°.
2. *Exped. prom. por Pedro Navarro.* Ms., Archives des Indes, à Séville.
3. Le *London Times* du 23 oct. 1877 dit : « It has long been matter in dispute whether the remains of Christopher Columbus were really removed », mais sans citer ses autorités. Aussi le *Diario de la Marina* est-il surpris que le général dominicain Luperon ait demandé au gouvernement espagnol, il y a moins de deux ans, que les restes qui sont déposés dans la cathédrale de la Havane fussent restitués à la république de Santo-Domingo.

Havane. Est-ce donc le tibia d'un des descendants de l'Amiral que ce prélat aurait remis et non celui de l'illustre navigateur? Est-ce même le tibia d'un Colomb quelconque? et pourquoi ces ossements n'appartiendraient-ils pas simplement à un obscur paroissien? Lors de l'exhumation de 1795, la cathédrale n'était plus depuis longtemps l'édifice où avaient été originairement déposés les cercueils importés de Séville en 1537. Construite probablement sous la direction de Fernand Colomb [1], la cathédrale primitive fut renversée, malgré sa solidité, à l'époque du fameux tremblement de terre de 1564 [2]. Fut-elle reconstruite sur le même emplacement et sur les mêmes plans? On l'ignore. En tout cas, cette reconstruction implique un remaniement général des tombes et des caveaux; et si, comme il faut le supposer, il y avait dans le premier édifice un caveau spécial pour Colomb et sa famille, avec des pierres tombales ou des inscriptions, tout porte à croire qu'il n'en fut pas ainsi dans la nouvelle construction. Autrement, pourquoi n'y seraient-elles plus? Lorsque François Drake prit Santo-Domingo, peut-être pilla-t-il la cathédrale, mais ni lui ni personne ne la saccagea. C'est peu après le tremblement de terre que commença la décadence de cette belle colonie, décadence qui fut telle que, lorsque le fameux amiral anglais s'empara de la capitale, il n'y trouva presque aucun objet de valeur. Nous pensons donc que l'économie avec laquelle on dut reconstruire la cathédrale empêcha de l'orner de cénotaphes ou autres monuments funéraires qui, en se conservant jusqu'en 1795, eussent pu permettre à Aristizabal de faire avec certitude l'exhumation des restes de Christophe Colomb. Si rien n'indiquait aux yeux des fidèles que la « *boveda* » en question fût un caveau de famille, on a dû, pendant deux siècles, y ensevelir plus d'un Haïtien, car dans les colonies espagnoles, le rêve des habitants est d'être enterrés en pleine église; et s'ils sont riches, c'est dans le chœur même qu'on les inhume. Aussi ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que ce qui frappa d'abord les yeux du curé Billini lorsqu'il ouvrit le caveau, ce fut un squelette humain, couvert de galon d'or : évidemment, celui d'un officier qu'on avait enseveli revêtu de son uniforme. Mais si cette petite crypte était une espèce de *pudridero*, on ne s'explique pas pourquoi le chanoine qui opéra la pieuse substitution en 1795, s'est contenté d'ossements en si minime quantité, qu'ils tenaient dans une soucoupe. Il n'avait qu'à prendre dans le tas, et rien ne l'empêchait de choisir deux tibias au lieu d'un seul, en y ajoutant ce qui constitue un squelette complet. Dans la boîte de plomb récemment mise à jour, il y a un radius, un péroné, un fémur, un coccyx, la moitié d'une mâchoire et beaucoup d'autres ossements. On y a même trouvé « una bala de plomo del peso de una onza poca mas ó menos ». Que peut être cette balle de fusil? M. l'évêque d'Orope, en la décrivant, cite un passage de l'Histoire uni-

1. Herrera, *Decada* I, cap. VI.
2. Charlevoix, *Hist. de l'île Espagnole*, 1730, 4°, I, p. 480.

verselle de Cantú [1], où il est dit que, étant sur la côte de Véragua, la blessure de Christophe Colomb se rouvrit; il donne même à entendre que l'Amiral avait une blessure faite avec un mousquet, et que cette balle pourrait bien être celle qui lui serait restée dans le corps.

L'incident de la côte de Véragua se place vers le 20 décembre 1502, pendant le dernier voyage de Colomb, lorsqu'il explorait consciencieusement le littoral du Vénézuéla à la recherche de l'embouchure du Gange. Les autorités pour cette expédition, laquelle est relatée avec les plus grands détails, sont le journal de Diégo de Porras, la missive expédiée par l'Amiral le 7 juillet 1503, la relation intercalée dans le testament de Diégo Mendez et la *Lettera rarissima*. Nous venons de les relire. Nulle part il n'y est fait mention de blessures nouvelles ou anciennes. Les chroniqueurs contemporains tels que Pierre Martyr d'Anghiera et Oviedo, qui décrivent ce quatrième voyage et parlent de la terrible tempête essuyée par Colomb, n'en disent rien non plus. Il y est bien question des fatigues et de la maladie de l'Amiral, Las Casas même la spécifie en disant qu'il souffrait de la goutte ; mais d'une blessure rouverte ou d'une blessure quelconque il n'y a pas trace. D'ailleurs, où et quand Colomb aurait-il été exposé à recevoir une balle de mousquet? A quelles expéditions militaires a-t-il jamais pris part ? Se fondant sur les contes dont fourmille la biographie attribuée à son fils Fernand, des historiens modernes ont avancé que, sous René d'Anjou, Colomb avait commandé des expéditions maritimes contre Tunis. Nous avons prouvé [2] que de telles expéditions n'ont pu être entreprises qu'entre 1459 et 1461, et qu'à cette époque, Colomb, pauvre petit apprenti cardeur de laine, avait tout au plus treize ans. On a prétendu qu'il commandait le navire génois qui, en 1476, tint tête devant Chypre à toute une escadre vénitienne. Nous avons démontré [3] que rien n'indique que Colomb fût même à bord ; et des documents découverts depuis [4] nous ont révélé le nom du capitaine génois. Il s'appelait Paulo Gentile. Enfin, on a répété que le futur découvreur du Nouveau-Monde avait pris part au fameux combat naval où la flotte de Charles VIII s'empara des galères flamandes à la hauteur du cap Saint-Vincent. Nous avons emprunté aux archives de Venise [5] et aux chroniques du temps des documents prouvant que ce combat fut livré en 1485, qu'à cette époque Colomb vivait en Andalousie établi déjà comme libraire [6], et que le Colombo dont il est fait mention dans les dépêches

---

1. « En la costa de Véraguas se abriò su herida ». Cantù, t. X, biog. XIX. Se refiere a esta la bala? » Mandement du 30 octobre.
2. *Bulletin de la Société de géographie*, avril et novembre 1874.
3. *Les Colombo de France* et *d'Italie*, Paris, 1874, 4°, p. 42.
4. Par M. Cesare Cantù, *Archivio Storico Lombardo*, Milan, 1874, fasc. 3.
5. *Les Colombo*, chap. III.
6. « Mercader de libros de estampa, que trataba en esta tierra de Andalucia, que llamaban Christoval Colon ». Bernaldez, *Reyes Catolicos*, chap. CXVIII.

officielles, était non Christophe Colomb, mais un amiral français, gascon, fils ou neveu de Guillaume de Caseneuve et surnommé, comme ce dernier, Coullon (en latin *Columbus*). La blessure et la balle sont donc apocryphes. Quant à la présence de ce projectile parmi les ossements, nous ne nous chargeons pas de l'expliquer. Cela serait d'autant plus malaisé qu'un cercueil de 42 centimètres de longueur sur 20 1/2 de largeur (dimensions exactes de la boîte de plomb trouvée à Santo-Domingo) implique un transbordement fait à une époque où les restes étaient déjà complétement disloqués. Pourquoi, en les transférant dans cette boîte, aurait-on également recueilli ce petit biscayen? Passe pour les fameuses chaînes dont Colomb fut chargé lorsque Bobadilla le renvoya en Espagne, s'il était vrai qu'elles eussent été ensevelies avec lui et qu'on les eût retrouvées; mais cette balle de plomb, à quoi en attribuer la transmission jusqu'à nos jours?

La boîte en question porte plusieurs inscriptions abrégées, mais très-lisibles. Sur la partie intérieure du couvercle, on lit :

Ill^tre. y Es^do
Varon
Dn Cristoval Colon

ce qui devrait lever tous les doutes; mais il y a aussi cette inscription également claire, quoique moins compréhensible :

D. de la A.
P^er. A^te.

Que ces inscriptions soient en espagnol et non en latin est un fait qui n'a rien de surprenant. La pierre tombale de Fernand Colomb dans la cathédrale de Séville, qui est de 1539, contient une inscription en langue espagnole. Ces abréviations qui ne portent pas sur une invocation religieuse, mais sur des noms et des titres, sont, considérées comme un échantillon du style lapidaire au xvie siècle, au contraire, assez bizarres. Ce qui nous préoccupe, cependant, c'est une simple lettre : l'A majuscule de la première ligne. M. l'évêque Cocchia dit excellemment que cette ligne doit se traduire par *Descubridor de la America*. Mais d'où peut venir en Espagne, à l'époque présumée de l'inscription, le nom d'*America?* Cette appellation est d'origine allemande. Elle fut inventée par Waltzemüller, de Fribourg en Brisgau, et imprimée pour la première fois en mai 1507 [1]. Elle n'a donc pu se trouver gravée sur le premier cercueil de Christophe Colomb, puisqu'il est mort en 1506. D'autre

1. *Cosmographiæ introductio*. Deodati, 1507, 4°.

part, on est fondé à demander pourquoi l'épitaphier ne s'est pas servi pour l'inscription du terme officiel et consacré? pourquoi, au lieu de *Descubridor de la America*, il n'a pas gravé DESCVBRIDOR DE LAS INDIAS? Le nom d'*America* était en Espagne, au XVI[e] siècle, d'une insigne rareté. On connaît 62 ouvrages imprimés dans ce pays avant l'année 1550 [1] où il est question du Nouveau-Monde. Un seul [2] lui donne le nom d'Amérique; tous les autres impriment *las Indias*. Les historiens, les chroniqueurs, les jurisconsultes, les géographes, les graveurs héraldiques espagnols de cette époque, ne se sont jamais servis d'un autre terme. Oviedo, Las Casas, dans leur *Histoire*, Martyr d'Anghiera, dans ses *Décades*, Ramirez dans ses *Pragmatiques*, Enciso dans sa *Somme de géographie*, tous disent : *Las Indias, el Almirante de las Indias, el Descubridor de las Indias*. La pierre tombale de Fernand Colomb, qui est justement contemporaine de l'inscription qu'on devrait lire sur le cercueil de l'amiral envoyé de Séville en 1537, porte : *Primo Almirante qve descvbrio las Yndias y Nvevo Mvndo*. Enfin, c'est encore aujourd'hui à Madrid, à Séville, le seul terme officiel [3]. Aussi sommes-nous grandement surpris de voir dans une inscription solennelle, rédigée nécessairement en Espagne et qu'on attribue implicitement à la propre famille de Christophe Colomb, ce nom d'*America* qui consacre la plus flagrante des injustices, sur les cendres supposées de celui même qui en fut la victime!

En résumé, il est admissible que la bonne foi d'Aristizabal et de l'archevêque ait été surprise lors de l'exhumation faite à Santo-Domingo en 1795, et rien ne prouve que les restes recueillis par eux et déposés à la Havane soient véritablement les restes de Christophe Colomb. On leur a indiqué un caveau anonyme, duquel ils ont extrait des fragments sans marques et qu'aucun indice ne permettait d'identifier. Dans l'état actuel de la question, leur seul guide paraît avoir été une vague tradition et des assertions qu'ils n'ont pu contrôler. Ce n'est pas suffisant.

Quant aux restes trouvés dans la cathédrale de Santo-Domingo le 10 septembre 1877, les témoins compétents qui, au moment de la découverte, ont été à même de constater *de visu* l'état du caveau, de la niche et de la boîte de plomb, de ses soudures et fermetures, les experts qui ont vu, lu et soigneusement examiné les inscriptions, le type des lettres, les abréviations, la gravure et la patine, seuls jusqu'à présent ont qualité pour se prononcer sur la question d'authenticité que cette découverte inattendue soulève. Un fait cependant reste acquis : c'est qu'on ne produit pas à Santo-Domingo le cercueil dans lequel Christophe Colomb fut primitivement enseveli, et que le mot *America*, gravé sur la boîte que M. l'évêque d'Orope a découverte, décèle une origine relativement moderne.

Henry HARRISSE.

---

1. *Bibliotheca Americana Vetustissima;* New York, 1866.
2. Margallo, *Phisices compendium*, Salmant. 1520, fol.
3. « El gobierno español le ha denominado siempre Indias occidentales ». Navarrete, *Coleccion*, I, p. CXXV.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 décembre 1877.

L'académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'Institut, en janvier prochain, désigne M. Le Blant. Il lira sa *Notice sur un sarcophage chrétien d'Arles.*

L'académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, elle procède au vote pour l'élection de deux correspondants étrangers. Sont élus : en remplacement de M. Herculano, M. Whitney ; en remplacement de M. Conestabile, M. Ascoli.

Sont élus membres de la commission du prix Gobert pour l'année 1878, MM. Delisle, Desnoyers, Hauréau, Ch. Robert.

M. Ravaisson annonce que plusieurs salles du musée du Louvre, renfermant principalement des antiquités asiatiques, qui étaient fermées depuis assez longtemps, viennent d'être rouvertes. Elles renferment un certain nombre de monuments qui n'avaient pas encore été exposés, notamment plusieurs de ceux que M. Renan a rapportés de sa mission de Phénicie. On a aussi rouvert l'entrée du musée par la porte du pavillon Denon.

M. Chipiez donne lecture d'un *Mémoire sur les temples hypèthres.* — Quelques détails précis que l'on ait aujourd'hui sur beaucoup des parties qui constituaient les temples antiques, on n'a pu encore, dit M. Chipiez, reconstituer en entier l'ensemble d'un temple. On ignore, par exemple, comment était construite la partie supérieure des temples qui sont mentionnés dans Vitruve sous le nom de *temples hypèthres,* et qui étaient, dit cet auteur, percés d'une ouverture dans le toit. Cette ouverture était destinée à éclairer l'intérieur du temple ; mais comment avait-on résolu le problème de laisser entrer la lumière sans laisser entrer en même temps la pluie ? Comment aussi l'ouverture du toit ne rompait-elle pas l'unité d'aspect du monument ? M. Chipiez croit avoir trouvé la réponse à cette question : il montre des dessins qui présentent le plan et les coupes du temple d'Égine, reconstitué suivant le système qu'il propose. Ce temple se compose essentiellement d'un *naos,* ou enceinte rectangulaire close de murs, entouré des quatre côtés d'un portique ou colonnade, qui portait les deux frontons et le toit. M. Chipiez admet qu'il y avait dans le naos, le long de chacun des murs latéraux, deux portiques ou galeries de colonnes superposées, séparées par une paroi horizontale : le portique supérieur formait ainsi une galerie analogue au triforium des églises gothiques. C'est au-dessus de cette galerie supérieure, de chaque côté, que devait se trouver l'ouverture du toit, consistant seulement en une étroite fente longitudinale, et ne nuisant en rien, par conséquent, à l'aspect général du temple. La pluie, entrant par cette ouverture, tombait sur la paroi horizontale du portique supérieur du naos, où elle était recueillie dans des gouttières et portée au dehors par des caniveaux percés dans le mur. Cette combinaison avait en outre un autre avantage, c'est que les rayons de soleil, pénétrant par l'étroite ouverture du toit, ne pouvaient arriver directement dans l'intérieur du naos, qui ne recevait que la lumière renvoyée par le mur et les colonnes des portiques. Il en résultait une lumière douce, un peu mystérieuse même, telle qu'il la fallait pour un sanctuaire.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 Janvier — 1878

5. — **Del Sentimento Religioso degli Antichi Egiziani, secondo i documenti,** Dissertazione di laurea in lettere di Ernesto Schiaparelli. Torino, F^lli Bocca, 1877, in-8°, 112 p. dont 52 imprimées, le reste autographié.

La thèse de M. Schiaparelli est le début d'un égyptologue encore inexpérimenté sur certains points, mais consciencieux et bien informé. Dans la première partie, toute d'exposition dogmatique, l'auteur a traduit et commenté les textes les plus propres à marquer l'intensité du sentiment religieux chez les Egyptiens, à en noter les variations, à en montrer l'affaiblissement et la décadence. La plupart des fragments qu'il cite étaient déjà connus et signalés : il n'a voulu présenter à ses juges que l'exposition de faits prouvés et bien établis par des recherches antérieures. Le style est élégant et clair, l'enchaînement des idées exact. Peut-être M. S. témoigne-t-il parfois d'un peu de partialité pour les Egyptiens : c'est là une faute que j'aurais mauvaise grâce à lui reprocher trop sévèrement.

La seconde partie (p. 53-112) est à l'intention des seuls égyptologues : elle contient les notes et les discussions philologiques. On y trouve quelques interprétations hasardées. Ainsi p. 86-87 l'auteur traduit le passage célèbre de l'*Hymme au Nil* (Sallier, II, pl. xi, l. 12); Mer tau Seb — kherpu Neptri — s'uat't ab nebt Ptah, par « amando i pani.... (e) le offerte di grano; egli fa verdeggiare tutte le *ab* di Ptah » quand le texte donne une identification du dieu Nil avec trois autres divinités du panthéon égyptien et l'appelle « ami des pains, dieu Seb, — « oblateur [des grains], Nepri (dieu grain), — bienfaiteur de tout do- « maine (?), dieu Ptah. » Le plus souvent les corrections proposées pour des textes déjà traduits sont excellentes. Dans un endroit, M. S. a inséré le fac-simile de différents manuscrits thébains du *Livre des Morts* conservés au Musée de Turin. Ces manuscrits renferment une variante importante d'un passage du chapitre xvii, déjà indiquée par M. Naville (*Zeits.*, 1874, p. 57) : ils introduisent une négation où d'autres textes avaient

une affirmation et procèdent par conséquent d'une école de théologie différente.

En somme, le livre de M. S. promet un égyptologue doué de qualités solides. J'espère que l'auteur ne s'arrêtera pas à moitié route et continuera d'étudier l'ancien égyptien. L'école italienne, si nombreuse et si brillante au début avec Rosellini, Salvolini, Ungarelli, Migliarini, Barucchi, Orcurti, n'est plus représentée que par le professeur Rossi de Turin et menace de tomber après lui ; pourquoi M. Schiaparelli n'aurait-il pas l'ambition de la relever ?

G. Maspero.

---

6. — **Die Entstehung des Herodotischen Geschichtswerkes.** Eine kritische Untersuchung von Dr Adolf Bauer. Wien, 1878, W. Braumüller. 173 pages in-8°.

On sait qu'Hérodote fait plusieurs fois allusion à des faits arrivés dans les premières années de la guerre du Péloponnèse. Ces allusions se trouvent toutes dans les cinq derniers livres de l'ouvrage, la première au l. V, ch. LXXVII. M. A. Kirchhoff (*Abhandlungen der Berliner Akademie*, 1868, p. 1 et suiv., et 1871, p. 47 et suiv.) en tira la conclusion que l'historien écrivit la seconde moitié de son ouvrage dans les dernières années de sa vie. D'autres indices marquent, suivant lui, une interruption de travail avant le ch. CXIX du IIIe livre. C'est à cet endroit qu'Hérodote en aurait été de la rédaction de ses histoires quand il fit à Athènes la lecture publique que les chronographes placent entre 446 et 444 avant notre ère. On a objecté contre ce système que les allusions signalées pouvaient appartenir aussi bien à une révision, qu'à une première rédaction, des récits dont se compose l'ouvrage ; que rien ne prouvait qu'Hérodote eût tout d'abord écrit ces récits dans le même ordre où il lui convint de les ranger quand il eut établi le plan de l'ensemble ; enfin qu'il était naturel de penser qu'une lecture historique généreusement récompensée par le peuple d'Athènes ne roulait point sur les mœurs des peuples de l'Asie, ni sur les conquêtes de Cyrus ou de Cambyse, mais mettait en lumière les hauts faits des Athéniens, les services qu'ils avaient rendus à la Grèce dans les guerres médiques et qu'ils aimaient tant à entendre proclamer par leurs poëtes et leurs orateurs. M. Büdinger (*Zur ægyptischen Forschung Herodots*, Wien, 1873) a fait valoir ces arguments très-sensés, et un des disciples de cet éminent historien, M. Bauer, entreprend de développer et de démontrer les vues du maître dans l'écrit que nous avons sous les yeux.

M. B. essaye d'établir qu'avant de composer son grand ouvrage général embrassant les histoires des Hellènes et des Barbares, Hérodote avait écrit un certain nombre de récits (λόγοι) particuliers ; M. B. en détermine le nombre et l'étendue, il cherche à retrouver leur forme primitive

et à constater les modifications qu'ils reçurent par la rédaction finale, ainsi que l'ordre dans lequel ils furent d'abord mis par écrit. Il examine donc tour à tour les récits égyptiens, libyens, persans, scythiques, lydiens, l'histoire du soulèvement de l'Ionie, les histoires grecques, l'histoire de la première guerre médique, enfin l'histoire de l'invasion de Xercès. Voici ses conclusions. Plusieurs de ces travaux préparatoires et, en particulier, la campagne de Xercès, qu'Hérodote lut à Athènes, remontent plus haut que 444. C'est après cette date qu'Hérodote entreprit son voyage d'Egypte. Il en revint rempli de vues, d'idées qui durent choquer les Athéniens. La réprobation qu'elles soulevèrent engagea l'auteur à se transporter dans la colonie de Thurium. C'est là qu'il conçut le plan de faire entrer ses divers travaux dans une composition plus vaste et qu'il donna aux quatre premiers livres leur forme définitive. Les cinq autres n'ont reçu leur rédaction actuelle que plus tard, quand Hérodote était revenu à Athènes.

M. B. a étudié son auteur avec une attention scrupuleuse ; il à relevé les plus petits détails, rassemblé les plus légers indices de l'indépendance originelle des éléments de l'ouvrage et de l'ordre chronologique de leur première rédaction. A-t-il démontré ses conclusions ? Nous ne le pensons pas. L'auteur s'est fait illusion sur la valeur des preuves microscopiques qu'il ramasse si industrieusement : elles ne résistent pas à un examen sérieux. Nous allons le faire voir par quelques exemples, sans toucher à toutes les questions soulevées dans ce livre, en nous attachant de préférence à ce qui concerne l'invasion de Xercès et les récits sur l'Egypte.

Il est incontestable que la seconde guerre médique se détache facilement de l'ensemble de l'ouvrage. Le septième livre s'ouvre par une large exposition, nous assistons comme aux premières scènes d'un drame qui se développe sous nos yeux et qui est conduit avec beaucoup d'art jusqu'à un point que l'on peut considérer comme un dénoûment satisfaisant. Il n'y aurait qu'à retrancher peu de chose à la fin du IXe livre, à enlever quelques renvois relatifs aux livres précédents, ainsi qu'une promesse qui semble annoncer une suite qui n'existe pas, à modifier certains détails, pour isoler les trois derniers livres et en faire un ouvrage à part. Mais tout cela ne prouve pas que ces livres aient réellement constitué un ouvrage à part : l'auteur peut les avoir destinés dès l'abord à former une partie intégrante, quoique distincte, d'un corps d'ouvrage plus vaste. Aussi M. B. a-t-il senti le besoin de donner des preuves plus positives.

Pluiseurs personnages dont il a été question dans les livres précédents, Darios, son frère Artabane, Mardonios, Démaratos, de Sparte, Inaros le Libyen, sont désignés au commencement du VIIe livre, non par leur nom tout court, mais aussi par le nom de leur père, comme s'ils étaient inconnus au lecteur. Voilà un bien pauvre argument, et je ne prendrais pas la peine de le réfuter s'il se produisait ici pour la

première fois; mais plusieurs savants l'ont déjà invoqué, et dans ce livre il revient à chaque instant. On prétend qu'Hérodote ne donne le patronymique que la première fois qu'il nomme une personne. Qui croira qu'un écrivain qui se laisse aller et qui conte avec tant d'abandon se soit imposé une telle règle? Aussi cette règle n'existe-t-elle pas. Sans aller plus loin, dans le VII[e] livre même on lit Δημάρατος ὁ Ἀρίστωνος aux chap. III, CI et CCIX; Mardonios y est désigné comme fils de Gobryas au ch. LXXXII, comme au ch. V; Atossa, comme fille de Cyrus, au ch. LXIV, comme au ch. II. Darios d'Hystaspe et Darios se disent indifféremment comme Darios et le roi Darios. Cependant, au début de l'exposition qui ouvre le VII[e] livre, l'historien ne pouvait guère se dispenser de donner le nom complet, βασιλέα Δαρεῖον τὸν Ὑστάσπεος : la solennité de la circonstance l'exigeait. C'est ainsi qu'il écrit au ch. CLXXXVI : Οὕτω πεντακοσίας τε μυριάδας καὶ εἴκοσι καὶ ὀκτὼ... ἤγαγε Ξέρξης ὁ Δαρείου. Par la même raison, nous lisons Καμβύσης ὁ Κύρου au commencement du premier chapitre du III[e] livre, et à la fin du même chapitre Καμβύσεα τὸν Κύρου. Le dénoûment de la tragique histoire du Phrygien Adraste commence par les mots Ἄδρηστος δὲ ὁ Γορδίεω τοῦ Μίδεω (I, 45).

Un autre argument est tiré de la répétition de faits déjà racontés antérieurement. — VII, 8, Xercès rappelle en peu de mots le ravage de Sardès par Aristagore de Milet. Il est très-vrai qu'on a vu au V[e] livre le récit détaillé de cet événement; mais ce récit ne se trouverait-il que peu de pages plus haut, encore le roi pourrait-il et devrait il y insister dans ce discours? Je suis étonné de voir un argument aussi peu sérieux répété par plusieurs savants qui ne manquent cependant pas de sens critique. — VII, 205, Hérodote, après avoir introduit Léonidas de la manière la plus solennelle en retraçant sa généalogie jusqu'à Hercule, rappelle comment le héros des Thermopyles arriva au pouvoir contre toute attente par un concours de circonstances qui lui semblait évidemment providentiel. Cette intention explique pourquoi l'auteur revient ici sur des faits qu'il a plus longuement racontés au V[e] livre (ch. XL-XLVIII); et je ne pense pas qu'il y ait rien à en tirer pour déterminer la priorité soit de l'un, soit de l'autre de ces morceaux. — VIII, 33, Hérodote raconte le ravage de l'oracle d'Abæ en Phocide par Xercès, et il ajoute que l'oracle subsiste, quoique le temple ait été détruit : ἦν ἱρὸν... ἦν δὲ καὶ τότε καὶ νῦν ἐστὶ χρηστήριον αὐτόθι. A qui fera-t-on croire qu'Hérodote ne se serait pas exprimé ainsi s'il avait déjà écrit auparavant I, 46, où l'on voit Crésus consulter l'oracle d'Abae? Sans doute, il y a d'autres répétitions plus réelles; mais elles sont trop petites, trop insignifiantes pour autoriser aucune induction. Tout écrivain en laisse échapper de pareilles.

Quant aux divergences signalées entre les trois derniers livres et les précédents, il y en a peu de réelles. Dans VII, 74, les Mysiens passent pour un peuple issu des Lydiens, tandis que, dans I, 171, Lydos, Mysos et Car sont donnés pour frères. Cette dernière tradition est celle des Cariens. On ne voit pas si Hérodote ne l'admet pas ou s'il varie sur ce

point. Cependant, un peu plus bas (VII, 93), il renvoie, au sujet des Cariens, à ce même chapitre CLXXI du Ier livre. Il s'en souvient donc, et il est difficile de penser à une distraction. Voilà ce que j'ai trouvé de plus positif. Les autres différences ne signifient rien ou n'existent pas. Xercès fait trois fois des libations, à Pergame, au passage de l'Hellespont et aux Thermopyles. Voilà ce qu'on lit dans le VIIe livre (43, 54, 223). Mais dans le premier livre, ch. CXXXII, l'historien, mieux instruit, à entendre M. B., nous apprend que les Perses n'usent pas de libations, οὐ σπονδῇ χρέωνται. Si M. B. avait lu ce chapitre plus attentivement, il aurait vu qu'il n'est pas en contradiction avec les trois autres passages. Hérodote y décrit le rite des sacrifices, et il dit qu'en immolant des victimes, les Perses n'élèvent pas d'autel, n'allument pas de feu, ne font pas de libations, ne jouent pas de la flûte, etc. Cela implique-t-il que les libations étaient inconnues aux Perses? A ce compte, il faudrait en dire autant des flûtes. Ajoutons, à la décharge de M. B., qu'il s'est trompé de compagnie avec Stein. — Si Mardonios dit (VII, 9) : « Nous avons fait des Indiens, des Éthiopiens, des Assyriens, nos esclaves (δούλους) », cela n'est pas en contradiction avec le fait mentionné plus haut (III, 97) que les Éthiopiens payaient un tribut en nature (c'est là le sens de δῶρα ἀγίνεον), non pas volontairement, comme dit M. B., mais d'après une convention qui en fixait le montant. On ne peut même pas dire que Mardonios emploie une hyperbole oratoire. — IX, 35, Hérodote pouvait très-bien dire que Tisamenos et Bias furent les seuls étrangers auxquels Sparte eût donné droit de cité, tout en sachant, ce qu'il raconte, IV, 145, que jadis les Minyens y furent accueillis en frères. Je ne puis voir là aucune contradiction. Ce dernier fait remonte à l'époque même du premier établissement des Doriens dans le Péloponnèse, et les Minyens n'étaient pas des étrangers : ἔφασαν ἥκειν ἐς τοὺς πατέρας.

M'arrêterai-je à des futilités? Hérodote se sert au VIIe l., ch. LIV, de la périphrase : Περσικὸν ξίφος, τὸν ἀκινάκην καλέουσι. Les premiers livres, dans lesquels on trouve plusieurs fois le terme ἀκινάκης tout court, sont donc écrits après le septième.

Malheureusement, il y a, dans cette dissertation, beaucoup de preuves de cette force. En somme, je ne pense pas que M. B. ait ajouté aucun argument positif aux présomptions générales qui peuvent faire croire qu'Hérodote avait écrit la seconde guerre médique dès son premier séjour à Athènes. Et ces présomptions tombent dès qu'on n'admet pas que la lecture ait valu à l'historien une récompense de dix talents. A vrai dire, les trois derniers livres sont le couronnement de l'ouvrage, et l'on me persuadera difficilement qu'en les écrivant, l'auteur n'avait pas encore conçu le plan de l'ensemble. Il y a plus. Si je ne m'abuse, les trois derniers livres forment une partie intégrante de l'histoire de l'empire persan. Les quatre premiers chapitres du VIIe livre renferment des données chronologiques qui les rattachent à ce qui précède et en font le complément de l'histoire du règne de Darius. Les campagnes de Cyrus

contre les Massagètes, de Cambyse contre les Éthiopiens, de Darios contre les Scythes, sont rappelées au ch. XVIII de manière à faire supposer que l'auteur les avait racontées plus haut. Nous sommes dans le courant de l'histoire des Perses. Or, cette histoire sert de charpente à tout l'ouvrage d'Hérodote.

J'ai déjà dit que, suivant M. B., les récits sur l'Egypte ont été écrits en dernier lieu, après tous les autres λόγοι que la rédaction définitive rapprocha et réunit en corps d'ouvrage. Cette thèse s'appuie sur deux espèces d'arguments. Il y a les petits arguments pareils à ceux qu'on vient de voir, insignifiants ou illusoires, ou reposant sur des interprétations erronées. Si nous voulions les réfuter, il faudrait allonger cet article outre mesure. Disons toutefois un mot d'un passage important sur les origines des tribus helléniques, I, 56-58. M. B. (p. 43) soutient qu'Hérodote y désigne comme Pélasges, non la population primitive de l'Attique, mais les Doriens; si le même Hérodote dit le contraire en d'autres passages, c'est qu'il a changé d'avis. Cette assertion a de quoi étonner : en y regardant de plus près, on voit qu'elle tient à une explication nouvelle, mais inadmissible, des paroles de l'historien. M. B. donne aux mots : τὸ Ἀττικὸν ἔθνος... τὴν γλῶσσαν μετέμαθε (ch. LVII) un sens conditionnel qu'ils ne pourraient avoir que si le verbe se trouvait accompagné de la particule ἄν, et il prête à l'auteur un raisonnement qui était loin de sa pensée. Je renvoie M. B. au commentaire de Stein, dont j'adopte l'interprétation, sauf deux points accessoires. On lit au ch. LVI : Εὕρισκε Λακεδαιμονίους καὶ Ἀθηναίους προέχοντας τοὺς μὲν τοῦ Δωρικοῦ γένεος, τοὺς δὲ τοῦ Ἰωνικοῦ. Ταῦτα γὰρ ἦν τὰ προκεκριμένα, ἐόντα τὸ ἀρχαῖον τὸ μὲν Πελασγικὸν, τὸ δὲ Ἑλληνικὸν ἔθνος. Καὶ τὸ μὲν οὐδαμῆ κω ἐξεχώρησε, τὸ δὲ πολυπλάνητον κάρτα. Le second τὸ μέν ne peut s'entendre des Ioniens, dont les migrations sont connues; il ne peut se rapporter qu'à la population de l'Attique. Cela est certain; mais cela est étrange, si le premier τὸ μὲν désigne les Ioniens, comme le veulent Stein et les autres commentateurs. Il faut abandonner cette explication. En disant ταῦτα γὰρ ἦν τὰ προκεκριμένα, l'auteur entend les Athéniens et les Lacédémoniens, qu'il vient de désigner comme προέχοντας, et, en subdivisant, il entend par τὸ μὲν (ἔθνος) les Athéniens, par τὸ δὲ les Lacédémoniens. En effet, il reprend au ch. LIX : Τούτων δὴ ὦν τῶν ἐθνέων τὸ μὲν Ἀττικὸν κ. τ. λ. Vers la fin du ch. LVIII, les mots : ἀποσχισθὲν μέντοι ἀπὸ τοῦ Πελασγικοῦ ne veulent pas dire, je crois, « depuis que les Hellènes s'étaient séparés des Pélasges », mais « tant que les Hellènes étaient encore séparés des Pélasges, ne s'étaient pas encore mêlés avec eux ». La suite de la phrase me semble inintelligible avec la première explication.

On lira avec plus d'intérêt des considérations d'un ordre plus général. P. 46 et suiv., M. B. insiste sur l'impression que le voyage d'Egypte et les conversations avec les prêtres de ce pays firent sur l'esprit d'Hérodote. En parlant de l'Egypte et sous l'influence de ce qu'il y a appris, l'historien conteste dans le IIe livre avec une grande vivacité beaucoup d'opi-

nions reçues dans la Grèce, combat l'autorité d'Homère et des poëtes épiques et se montre sceptique à l'endroit des traditions qui ont consacré les noms, la filiation, les fonctions et attributions particulières des dieux adorés dans la Grèce. M. B. trouve des vues pareilles inconciliables avec l'esprit qui règne dans le reste de l'ouvrage et particulièrement dans le récit des guerres médiques. Hérodote, dit-il, était encore croyant quand il écrivait les derniers livres et la plus grande partie des autres ; c'est en Egypte qu'il devint rationaliste : il est donc allé assez tard dans ce pays, et la rédaction des λόγοι Αἰγύπτιοι doit être postérieure à la première rédaction des autres λόγοι dont se compose son ouvrage. Voilà un raisonnement très-spécieux, très-séduisant. Est-il juste? J'en doute fort. Il est certain que les voyages dans des pays de haute et antique civilisation et particulièrement dans l'Egypte, la comparaison de tant de coutumes et de croyances diverses ont élargi les vues d'Hérodote, l'ont affranchi de bien des préjugés nationaux et l'ont amené à faire la part du conventionnel dans les usages et les idées de tous les peuples. Tout le monde connaît le morceau (III, 38) où il a indiqué, au moyen d'une anecdote finement contée, ce scepticisme doux et serein, tolérant, respectueux même. Mais si Hérodote sait à quoi s'en tenir sur les formes particulières que les croyances religieuses ont revêtues dans chaque pays, il n'en est pas moins profondément religieux. Il adore et il cherche à retrouver dans l'histoire les voies mystérieuses d'une puissance supérieure qui révèle par des oracles et des signes précurseurs les événements à venir, qui rabaisse les grands et les puissants, châtie l'orgueil, et punit les fautes de l'homme par les malheurs infligés à sa descendance. Voilà un ensemble de croyances qui n'ont rien de contradictoire, d'inconciliable, et je trouve qu'Hérodote se montre dans le livre consacré à l'Egypte tout aussi religieux, superstitieux même, que dans les autres, et, dans ces derniers, tout aussi éclairé et sceptique que dans le IIe livre. Au VIIe livre, en parlant des révolutions géologiques de la Thessalie (ch. CXXIX), il oppose l'explication naturelle des tremblements de terre à l'explication mythologique qui les attribue à l'action de Poseidon. Au Ier livre, ch. CXXXI, il laisse entendre, à sa manière, que les Perses ont raison de ne pas partager les croyances anthropomorphistes des Hellènes. D'un autre côté, on le voit au IIe livre, dans le morceau même où il s'écarte de la tradition épique (ch. CXX), présenter la chute de Troie comme un grand exemple de la justice vengeresse des dieux. Le crime expié, c'est l'enlèvement d'Hélène, et je ne comprends pas quelle contradiction M. B. peut trouver entre ce passage et le commencement du premier livre. Là encore, Hérodote marque l'incertitude des vieilles traditions, sur lesquelles il passe rapidement pour en arriver à l'origine historique et qu'il connaît de science certaine (οἶδα αὐτός, I, 5) des querelles entre Barbares et Hellènes. En mentionnant ailleurs (VII, 43) la guerre de Troie, Hérodote s'exprime avec la même réserve sceptique : les mots κατὰ τὰ λεγόμενα ne disent pas autre chose que εἰ χρή τι τοῖσι ἐποποιοῖσι χρεώμενον λέγειν (II, 120). Mais M. B. décon-

vre une contradiction où je ne puis voir que l'accord et l'identité des vues. C'est que, tout en lisant avec une attention minutieuse, il lit mal, parce qu'il apporte à la lecture des opinions préconçues. Signalons une erreur singulière où de telles opinions l'ont fait tomber. A l'entendre (p. 49), les prêtres égyptiens qu'Hérodote fait parler pour critiquer indirectement les usages de la fête d'Olympie, trouvent mauvais que ce concours ne soit pas international : c'est qu'ils croient toujours être, comme autrefois, les maîtres du monde. L'observation est piquante; malheureusement elle ne repose que sur l'explication erronée des mots ξείνοισι ἀγωνιστῇσι (II, 160). Hiérodote dit très-clairement sur quel point portait la critique des Egyptiens.

Il va sans dire que nous ne croyons pas qu'Hérodote soit allé à Thurium pour échapper à la réprobation que ses vues anti-helléniques avaient soulevée contre lui à Athènes. Hécatée avait déclaré au début de son histoire : Οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοί τε καὶ γελοῖοι, ὡς ἐμοὶ φαίνονται, εἰσίν. Hérodote n'est pas plus vif. S'il s'écarte de la tradition épique, les lyriques en avaient fait autant. Il nous semble difficile d'admettre qu'un historien aussi religieux à sa manière et aussi respectueux des croyances générales qu'Hérodote, ait été inquiété à Athènes, au temps où Périclès s'y trouvait tout-puissant; plus incroyable encore que, s'il y avait été inquiété pour ses opinions, il y fût revenu juste au moment où le pouvoir de Périclès fut ébranlé, et où ses amis se virent exposés à des accusations haineuses. Nous ne voyons pas, d'ailleurs, ce qui pourrait autoriser de pareilles suppositions.

On raconte que les Thébains refusèrent à Hérodote un secours d'argent et le droit d'instruire la jeunesse, mais Plutarque qui rapporte cette anecdote avoue lui-même *(De malignitate, 31)* qu'elle ne repose sur aucune autre preuve que ce que l'historien dit de la trahison de Thèbes. C'est ainsi que d'autres imaginèrent qu'Hérodote se vengea par la calomnie du dédain des Corinthiens. Ce sont là de vaines inventions, toutes semblables à ce qu'on peut lire ailleurs sur les démarches faites par les mêmes Corinthiens auprès du poëte Euripide à propos de sa *Médée*. Il ne faut pas non plus abuser de ce que disent Suidas et l'Epitaphe en vers de la malveillance qui aurait obligé Hérodote de quitter Halicarnasse et de chercher une nouvelle patrie à Thurium. Il est vrai qu'Hérodote n'alla pas directement d'Halicarnasse à Thurium, mais qu'il fit d'abord un assez long séjour à Athènes. Cependant il n'est pas permis de substituer dans ces deux témoignages Athènes à Thurium, et des susceptibilités nationales et religieuses à la malveillance des factions politiques. Suidas et l'auteur de l'Epitaphe n'ont pas fait une méprise si grossière; il n'y a même rien à redire à leur assertion, si on veut se donner la peine de la bien comprendre. Hérodote s'est fait citoyen de Thurium, non pas immédiatement après avoir quitté Halicarnasse, mais parce qu'il en était exilé et qu'il voulait avoir une patrie.

Disons, en terminant, que tout en ne partageant pas les vues exposées

dans ce livre, nous rendons justice à l'esprit ingénieux du jeune auteur et à son travail consciencieux. Mais il nous a semblé utile d'avertir ceux qui entreprennent des études de ce genre, combien il peut être dangereux de lire des textes la loupe à la main. On s'expose à grossir démesurément de petits détails, à mal voir en s'efforçant de trop bien voir. Se servir de petits indices pour en tirer des conclusions importantes, c'est là sans doute un beau triomphe pour la critique; mais il faut bien se garder d'abuser de cette méthode. Gravir un mur de rocher en se retenant à des brins d'herbe, c'est un tour de force qui ne réussit guère.

Henri WEIL.

---

7. — **De libello** περὶ ὕψους, Dissertatio philologica quam ad summos in philosophia honores publice defendit scriptor Ludovicus MARTENS. Hamburgensis, Bonnæ, 1877, in-8°, 42 p.

Le traité grec sur le sublime qui est arrivé jusqu'à nous, a donné lieu, dans les cinquante dernières années, en Allemagne, en France, en Hollande et en Suisse, à des travaux considérables. La question n'est pas épuisée; elle n'a pas même été considérée encore sous toutes ses faces. Ce n'est pas naturellement dans une thèse de 42 pages qu'on peut espérer en trouver le dernier mot. Elle ne sera pas cependant inutile à ceux qui s'occuperont plus tard de ce sujet. M. Martens traite dans la première partie de son travail (p. 5-22) des livres de Cécilius sur le sublime; ce livre, il est vrai, est perdu; mais les quelques fragments qui en restent, ont été recueillis, en même temps que les fragments des autres ouvrages de cet écrivain.

M. M. essaie d'en donner une idée plus précise qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Et cela est d'une grande importance; le traité du sublime qui nous a été conservé, est en effet dans d'étroits rapports avec celui de Cécilius; l'auteur, quel qu'il soit d'ailleurs, s'exprime sur le traité de Cécilius en termes tels qu'on est autorisé à croire qu'il eut l'intention de le rectifier, de le compléter, peut-être même de le réfuter. Dans tous les cas, il lui a fait des emprunts, entre autres le fameux passage sur *Genèse* I, 3, passage qui nous remplirait d'étonnement sous la plume d'un écrivain païen des premiers siècles de l'ère chrétienne, mais qui n'a rien que de fort naturel sous celle de Cécilius, qui était un affranchi juif. — Dans la seconde partie, M. M. examine le traité du sublime qui porte depuis longtemps le nom de Longin (p. 23-33). Il prouve : 1° qu'il n'est pas de cet écrivain, et 2° qu'il est du premier siècle de notre ère. Les preuves qu'il donne sous ces deux points, me paraissent décisives. — Dans les quelques pages qui suivent, M. Martens propose quelques additions et quelques corrections à l'édition de John de ce traité.

M. N.

8. — **Festschrift zur Begrüssung der** XXXII **Versammlung Deutscher Philologen und Schulmænner zu Wiesbaden.** Anecdoton Holderi, ein Beitrag zur Geschichte Roms in Ostgothischer Zeit von Hermann Usener. 1877, in-8°, 79 p.

Cet opuscule, composé par M. Usener à l'occasion du congrès des philologues allemands réuni à Wiesbaden, contient des recherches fort bien faites sur la biographie et les ouvrages de Symmaque (l'arrière-petit-fils du défenseur du paganisme) de Boëce et de Cassiodore. Ces recherches sont présentées comme le commentaire d'un morceau inédit, que M. Holder a communiqué à l'auteur. M. Holder a trouvé dans un manuscrit de Carlsruhe (Cod. Augiensis, n. cvi, x° s.), à la suite des *Institutiones Romanarum rerum* de Cassiodore, un court fragment qui commence ainsi : « Excerpta ex libello Cassiodori senatoris monachi servi dei ex patricio, ex consule ordinario quæstore et magistro officiorum, quem scripsit ad Rufium Petronium Nicomachum ex consule ordinario patricium et magistrum officiorum. Ordo generis Cassiodoriorum : qui scriptores extiterint ex eorum progenie vel ex civibus eruditis ». Suivent quelques lignes sur Symmaque, Boëce, Cassiodore, extraites de cette lettre de Cassiodore à Nicomachus. Voici celles qui concernent Boëce : « Boethius dignitatibus summis excelluit. Utraque lingua peritissimus orator fuit. Qui regem Theodorichum in senatu pro consulari filiorum luculenta oratione laudavit, scripsit librum de sancta trinitate et capita quaedam dogmatica et librum contra Nestorium. Condidit et carmen bucolicum [1]. Sed in opere artis logicæ id est dialecticae transferendo ac mathematicis disciplinis talis fuit ut antiquos auctores aut aequipararet aut vinceret. » M. U. reconnaît dans cette énumération, à une exception près, les différents traités de théologie qui portent le nom de Boëce, dans le *l. de Sancta Trinitate* le traité I adressé à Symmaque, dans le *l. contra Nestorium* le traité V *Contra Eutychen et Nestorium,* enfin dans *Capita quædam dogmatica* les traités II et III dédiés au diacre Johannes. M. U. n'admet pas que le traité IV *De Fide christiana* soit de Boëce. Quant aux autres, ce témoignage de Cassiodore en établit incontestablement l'authenticité. Mais comment le théologien peut-il être l'auteur de la *Consolatio?* M. U. me semble avoir résolu le problème. Il lui a suffi de faire usage de la remarque que l'on doit à l'un des savants qui connaissent le mieux l'histoire de la philosophie grecque, M. Bywater, auteur d'une édition récente des fragments d'Héraclite. M. Bywater (*Journal of philology,* 1869, p. 59) a signalé, dans la *Consolatio,* des traces nombreuses de l'emploi d'un ouvrage perdu d'Aristote [2]. Boëce a donc

1. On ignorait que Boëce eût composé une pastorale.

2. Il était intitulé Προτρεπτικός. M. U. fait commencer l'emploi de cet écrit, II, 4 : *Quis est enim tam compositae felicitatis...* et pense qu'il cesse IV, 6 : *Tum velut ab alio orsa principio ita disseruit.*

traduit du grec pour faire diversion à ses chagrins, et n'exprime pas, dans cet ouvrage célèbre, des idées purement personnelles. D'ailleurs, ces traités de théologie, qui portent la marque du temps de Boëce [1], ne paraissent à M. U. offrir rien qui autorise à penser que l'auteur porte à ces controverses un autre intérêt que celui d'un exercice de dialectique. M. U. établit encore que le traité *De definitione* n'est pas de Boëce, mais de Marius Victorinus. On voit quelle est l'importance de la publication de M. Usener. Ajoutons qu'à l'intérêt qui vient du fond des choses s'y joint celui qui naît de la manière dont elles sont présentées.

X.

---

9. — **Gœthe und Frankfurt am Main.** Die Beziehungen des Dichters zu seiner Vaterstadt, von Dr Wilhem STRICKER, 55 p. (Sammlung gemeinverstaendlicher Vortraege. h.g.g. von R. VIRCHOW und Fr. von HOLTZENDORF. Heft 261.) In-8°, Berlin, 1876. Verlag von Carl Habel.

Je ne sais si cette *conférence* a jamais été réellement *faite,* ni quel succès elle a pu avoir en Allemagne; ce n'est pas d'ailleurs comme telle, je crois, qu'il convient de la juger ici; il nous importe, en effet, assez peu, à nous qui la *lisons* et ne *l'entendons* point, qu'elle paraisse médiocrement propre à réussir en public; et ce que nous y cherchons, c'est moins un passe-temps agréable, — ce que l'auteur sans doute n'a point voulu nous donner, — que des renseignements précis sur la vie de Gœthe. Si donc elle ne nous en offre point une lecture facile, nous nous en consolons en y trouvant largement tout ce qui a trait aux rapports de Gœthe avec sa ville natale; c'est une étude approfondie, telle qu'on pouvait l'attendre de l'historien de Frankfort [2], et dans laquelle pas un nom, pas un fait n'a été oublié. Ce n'est pas à dire que tout soit nouveau dans ce petit écrit, mais M. Stricker y a rassemblé tout ce qui concerne la jeunesse du grand poëte; on y trouve des renseignements sur tous les Frankfortois avec lesquels il a été en relation; et par suite cette conférence peut être considérée comme une source précieuse d'informations, comme un moyen de contrôler ce qui a été dit sur les premières années de Gœthe et même de rectifier certaines traditions acceptées trop légèrement sur sa vie.

C. J.

---

1. M. U. approuve complètement sur ce point les observations de M. Jourdain, *Mém. prés. à l'Ac. des inscr.*, t. VI, 1, 330 et suiv.

2. M. Stricker a publié en 1876 une *Histoire de Frankfort pendant les temps modernes.*

10. — **Schillers Leben** von Caroline von Wolzogen, 5e éd., pet. in-8°, Stuttgart, Cotta, 1876 (VIII-383 p.).

A. v. Schlossberger, **Archivalische Nachlese zur Schillerlitteratur**, in-8°. Stuttgart, Krabbe, 1877 (32 p.).

La *Vie de Schiller* par Caroline de Wolzogen, dont nous présentons à nos lecteurs la cinquième édition, voit, succès bien rare, s'affirmer et croître la faveur qui l'a accueillie à ses débuts, il y a plus de 40 ans [1]. On pourra, en effet, écrire et l'on a écrit des biographies de Schiller plus méthodiques et plus scientifiques : jamais on n'en composera une qui nous fasse entrer plus intimement dans l'esprit du poëte et mieux comprendre son génie. Remercions donc la librairie Cotta d'avoir mis cette fois le livre à la portée de tous en en publiant une édition à bon marché.

La brochure de M. Schlossberger nous offre au contraire, concernant Schiller, quelques renseignements pour la plupart inédits. Ce sont des documents très-curieux relatifs au séjour de Schiller à l'*Académie de Charles*, et trouvés par M. S. à la suite de longues recherches tant dans les dossiers de cette académie que dans les archives de la couronne à Stuttgart.

Un tel recueil ne se prêtant naturellement à aucune discussion, contentons-nous de l'analyser brièvement. Il contient : 1. ordre grand-ducal pour la réception de Schiller à l'académie; — 2. Jugements de quelques élèves de l'académie sur Schiller alors âgé de 15 ans. C'est une des parties les plus intéressantes du volume. Le duc Charles avait eu l'idée originale de demander à chaque élève de son académie un jugement écrit et motivé sur tous ses condisciples. M. S. a extrait du dossier, dans lequel sont conservés ces jugements, toutes les appréciations qui concernent Schiller. On y constate ce fait curieux que, tout en rendant pleine justice à la noblesse et à la franchise de son caractère, à la régularité de sa conduite et à son assiduité au travail, la plupart de ses condisciples ne lui reconnaissent que des qualités d'esprit très-médiocres; à peine quelques-uns vantent-ils la puissance et la vivacité de son imagination : enfin deux ou trois seulement font mention de son goût pour la poésie. — 3. Jugement du duc Charles sur le « *génie éminent* » de Schiller, à propos de sa Dissertation intitulée *Philosophia Physiologiae*, dissertation qui s'est perdue depuis, Charles, tout en reconnaissant le mérite, ayant refusé de la laisser publier. — 4. Rapports de Schiller sur l'élève Grammont, un de ses condisciples qui, atteint d'hypocondrie, avait été confié à ses soins médicaux et à sa garde amicale. — 5. Suppléments (à la dernière éd. critique de ses œuvres) concernant sa Dissertation *Sur la différence des fièvres inflammatoires et putrides*. — 6. Pétition du père de Schiller, à l'effet de voir son fils autorisé à porter le costume

1. La première édition date de 1830; la dernière est, comme toutes celles qui l'ont précédée, la reproduction pure et simple de celle de 1845, c'est-à-dire de la deuxième.

civil, lorsqu'il fait ses visites de médecin à ses malades de la ville. Le duc Charles y répondit par ces simples mots mis en marge de l'original : « Son fils portera l'uniforme. » — 7. Preuve que Schiller n'est pas l'auteur du Discours fait en réponse à cette question du duc Charles : « L'amitié d'un prince est-elle la même que celle d'un simple particulier ? » M. S. prouve que ce discours fut prononcé à l'Académie en janvier 1781 et que Schiller n'y eut aucune part, ayant quitté la Carlsschule le 15 décembre 1780 (et non le 14, comme on l'avait admis jusqu'ici, cf. p. 32, n. 1.)

A. Fécamp.

---

11. — **Morale et progrès,** par Francisque Bouillier, inspecteur général de l'instruction secondaire. Paris, Didier, 1875, 12, iv et 338 p.

Dans cet ouvrage, M. Bouillier discute l'idée de progrès et tous les problèmes qui s'y rattachent. Que faut-il entendre par progrès ? En quoi consiste le progrès ? Comment peut-on l'apprécier ? Que doit-on attendre de l'avenir ? Il examine toutes les solutions qui ont été données à ces questions par Herbert Spencer, Schopenhauer, Hartmann, Auguste Comte, Buckle et d'autres penseurs plus anciens. Il conclut que sans l'élément moral qui est purement individuel, invisible, intransmissible, sans l'élévation des âmes, sans la fermeté des caractères, sans le sentiment du devoir, l'intelligence, qui façonne les éléments et les instruments du progrès, ne prépare que la corruption, la décadence et la servitude. Je crains que M. B. ne soit persuadé que cet élément moral manque à notre temps, qu'il ne paraît pas voir en beau. Il avoue lui-même (p. iv) qu'il ne s'est pas défendu « de certaines préoccupations sociales et politiques » dont le sujet « est inséparable » ; mais il n'a voulu que « jeter un cri d'alarme ». Sans doute, il a fait de sérieux efforts pour demeurer « à une juste distance de l'actualité » « dans la région plus sereine des principes et des idées générales ». Mais ces efforts n'ont pas toujours réussi ; à son insu, M. B. est souvent descendu sur la terre, dans la poussière des combats politiques. Il a cru que la plupart des questions qui s'agitent aujourd'hui étaient plus étroitement liées à son sujet qu'elles ne le sont réellement. Cette erreur est regrettable et a nui à la partie philosophique de son livre, qui a un mérite sérieux. Nous signalerons en particulier le premier chapitre où l'idée de progrès est très-bien discutée et analysée dans sa généralité. Quant au fond de la doctrine, M. B. a insisté trop exclusivement sur l'un des côtés du problème embarrassant qui arrête, quand on étudie ces questions. M. B. n'accorde de valeur morale qu'aux actes de volonté dont l'individu a la responsabilité et le mérite ; mais il n'a pas assez pensé que cette responsabilité et ce mérite sont à peu près impossibles à apprécier, et qu'à prendre les choses en cette rigueur, on ne sait trop si un acte moral a du mérite, non seulement chez un autre,

mais même chez soi-même. Comment faire la part de ce qu'un individu doit uniquement à ses efforts personnels, et de ce qu'il doit à son tempérament, à son éducation, à la société où il vit? Ensuite, sans soutenir, comme l'ont fait Socrate et Platon, que la vertu est une science, que personne n'est méchant volontairement, que le vice n'est qu'ignorance, il faut bien concéder que pour faire son devoir, il faut le connaître, que pour le connaître, il faut de l'intelligence et une intelligence éclairée, et que les lumières sont absolument indépendantes de la volonté individuelle. Il ne dépend pas de notre volonté de voir, par exemple, que les procès pour sorcellerie, que la conduite de Louis XIV à l'égard des protestants, etc., sont une abomination, et si on ne le voit pas, on s'expose à pécher gravement contre l'humanité. Il n'y a certainement aucun démérite dans l'ignorance et aucun mérite dans la connaissance de la vérité relative à ces questions; pourtant, il y a du mal moral à brûler des sorcières et à persécuter des hérétiques, et il y a du bien moral à traiter les sorcières dans des hospices et à laisser les hérétiques tranquilles, quoique les individus n'aient la responsabilité ni de l'un ni de l'autre [1]. L'intelligence n'est sans doute pas tout en morale, mais la volonté n'est pas tout non plus. M. B. a fait à la volonté une part trop exclusive.

Au reste, tout en n'étant pas de l'avis de M. Bouillier, on doit rendre justice à la sincérité de ses convictions, à l'élévation de ses discussions, qui ne s'attaquent qu'aux doctrines sans toucher aux personnes, et au véritable talent d'argumentation dont il fait preuve dans tout l'ouvrage.

Y.

CORRESPONDANCE

A M. Michel Bréal, Directeur de la Revue critique.

Paris, 16 décembre 1877.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Permettez-moi, non de rectifier, mais de compléter, sur un point l'article si bienveillant que vous avez consacré à notre *Revue des Revues* dans votre n° du 15 décembre 1877. L'exécution du plan que vous vou-

1. M. Janet a très-bien développé ces difficultés dans son *Traité de morale*, au chapitre *Du péché*.

lez bien approuver a été dirigée non par moi, comme quelques-uns de vos lecteurs pourraient le croire, mais par M. Charles Graux : c'est ce qu'atteste au surplus la préface signée de lui, qui précède la *Revue des Revues ;* c'est ce que devrait indiquer, et indiquera désormais, le titre même de cette 4e livraison de notre recueil.

Agréez, etc.

Ed. Tournier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 janvier 1878.

M. Laboulaye est élu président de l'académie pour 1878 ; M. de Rozière est élu vice-président. MM. Ravaisson, président sortant, et Laboulaye prononcent chacun une courte allocution. L'académie vote des remerciements à M. Ravaisson.

Il est procédé au vote pour le renouvellement de plusieurs commissions. Ces commissions sont ainsi composées pour 1878 :

Commission des travaux littéraires : MM. Naudet, Egger, de Longpérier, Ad. Regnier, Maury, Renan, Delisle, Hauréau.

Commission des antiquités de la France : MM. de Saulcy, de Longpérier, L. Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, G. Paris.

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Egger, de Longpérier, L. Renier, Miller, Waddington, J. Girard, Heuzey, Perrot.

MM. Garcin de Tassy et Jourdain sont réélus membres de la commission centrale administrative de l'Institut pour 1878.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Garcin de Tassy, La langue et la littérature hindoustanies en 1877, revue annuelle ; — *par M. Desnoyers :* Les plus principalles et générales coustumes du duchié de Lorraine, texte inédit précédé d'une introduction par Ed. Bonvalot.

Ouvrages déposés : — Corblet (J.), Étude philologique et littéraire sur les noms de baptême et les prénoms des chrétiens (extrait de la *Revue de l'art chrétien) ;* — Luchaire (A.), Les origines linguistiques de l'Aquitaine ; — Saint-Genis (Victor de), Dép. de la Vienne, Inventaire des

archives municipales de Châtellerault antérieures à 1790 (Châtellerault, gr. in-4°); — BLANCARD (L.), Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence (Paris, 1868); — Chroniques de Douai recueillies et mises en ordre par M. le président TAILLIAR (Douai, 1877); — Corpus inscriptionum graecarum, vol. IV (Berolini, 1877, in-fol.); — FAGNIEZ, Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au XIIIe et au XIVe siècle (Paris, 1877); — GIRY (A.), Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions (Paris, 1877, fasc. 31 de la Bibliothèque de l'École pratique des hautes études, sciences historiques et philologiques); — HANAUER (A.), Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne, t. I, les monnaies (Paris et Strasbourg, 1876); — The international numismata orientalia : part V, the parthian coinage (with 8 plates) by Percy GARDNER (London, 1877, gr. in-4°); — LONGNON (A.), Géographie de la Gaule au VIe siècle (Paris, 1877, gr. in-8°); — MAUGUIN, Études historiques sur l'administration de l'agriculture en France (Paris, 1876-1877, 3 vol.); — POOLE (Stanley Lane), Essays in oriental numismatics, 2nd series (London, 1877); — SALIES (A. de), Les prieurés de Marmoutiers dans le Vendomois, études historiques et archéologiques : prieuré de Saint-Martin de Lancé; avec planches (Vendôme, 1877); — SEPET (Marius), Le drame chrétien au moyen âge (Paris, 1877); — SEPET (Marius), Les prophètes du Christ, étude sur le théâtre au moyen âge (Paris, 1878, extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes); — SOLDI (E.), L'art et ses procédés depuis l'antiquité : la sculpture égyptienne (Paris, 1876, gr. in-8°); — SOLDI (E.), Comptes-rendus de mémoires se rapportant à l'histoire de l'art; lus à l'académie des inscriptions et belles-lettres, à la société française de numismatique et d'archéologie (Paris, 1874, gr. in-8°).

Julien HAVET.

ERRATA. — 1877, n° 51, p. 387, l. 27, au lieu d'*objections*, lisez *obligations*; p. 388, l. 14, au lieu de *méhodique*, lisez *méthodique*; p. 388, l. 24, au lieu de *Le Geay*, lisez *Le Roy*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 19 Janvier — 1878

12. — **Chrétiens et Musulmans,** étude sur la question d'Orient, la Tunisie et les autres pays soumis à l'Islamisme, par H. CHALON. Paris, 1876, 1 vol. in-12, 289 p., chez Dentu.

Voici un petit volume qui a le tort de promettre plus qu'il ne donne. L'auteur, qui ne paraît avoir connu du monde musulman que la Goulette et Tunis, aurait mieux fait de l'intituler : « Excursion en Tunisie » ou plus exactement encore : « Apologie de l'islamisme dans la personne du général Khérédine. »

Que l'ancien esclave circassien, devenu général et ministre absolu du Bey, ait rendu d'éminents services à sa patrie d'adoption, qu'il ait mieux compris que ses coreligionnaires dans quelle mesure l'esprit moderne peut se concilier avec la société orientale, nous nous garderons d'y contredire. D'ailleurs, plus d'un voyageur a signalé, moins chaleureusement, mais d'une manière tout aussi affirmative que M. Chalon, les mérites du général tunisien. Tout cela est fort bien, mais nous attendons toujours le morceau de résistance et c'est en vain que nous l'attendons.

Soyons juste pourtant. Çà et là, dans deux ou trois paragraphes qui n'ont aucun rapport avec l'ensemble, M. C. dit son mot sur la redoutable question qui se discute aujourd'hui, les armes à la main. Après tant d'autres, il recherche les causes de la décadence musulmane et prononce à son tour l'anathème bien connu contre le fanatisme et l'ignorance. Non qu'il en fasse peser la responsabilité sur le Koran et la doctrine du Prophète ; loin de là, sa prédilection pour le monothéisme ismaélite est presque à la hauteur de son enthousiasme pour Sidi Khérédine. C'est la corruption des gouvernements, l'introduction des éléments étrangers dans la société arabe dès le IIIe siècle de l'hégire, la polygamie, etc., qu'il accuse de l'irrémédiable chute. Tout cela n'est ni neuf ni consolant. Encore, si, après avoir signalé le mal, M. C. en cherchait le remède. « L'ignorance et le despotisme, nous dit-il à satiété, voilà l'ennemi qu'il faut combattre résolûment. » On le voit, l'auteur ne sort pas des généralités et, à vrai dire, il faudrait, pour en sortir, un ensemble de connaissances sur la société musulmane, qu'une promenade à Tunis ne peut donner.

Combattre le despotisme, lutter contre l'ignorance, rien de mieux; mais encore devrait-on dire avec quelles armes. La propagande chrétienne s'y est usée, non sans péril pour les relations diplomatiques; la civilisation moderne a fait son apparition en Turquie et en Egypte, elle en a à peine effleuré le sol, n'y laissant en germe que ses abus, sinon ses vices. Un autre argument, et ce dernier formidable, retentit aujourd'hui des rives du Danube jusqu'au pied du Caucase. De celui-là nous ne dirons rien, si ce n'est qu'il laissera sans doute le problème debout au milieu du sang et des ruines.

Nous ne pouvons donc pas être trop sévère pour un écrit de circonstance auquel on doit reprocher surtout un défaut d'ordonnance et les promesses décevantes de son programme. Nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître qu'il nous fournit, sur l'état actuel de la Régence, des renseignements puisés à bonne source et que complètent utilement plusieurs documents officiels réunis sous forme d'annexe. A ce titre, l'opuscule de M. Chalon sera peut-être tiré quelquefois du rayon où dorment les panégyriques prématurés et les impressions de voyage sans couleur.

B. M.

---

13. — **Natalicia Regis Augustissimi Gullelmi, etc.**, indicit Hermannus Usener. Insunt *Acta S. Timothei.* Bonnae 1877, in-4°, 37 p.

M. Usener a publié dans ce programme de l'Université de Bonn, à l'occasion de la fête de l'empereur d'Allemagne, le texte grec le plus ancien de la passion de S. Timothée, celui qui est la source originale de tous les autres récits. Il donne le texte grec d'après le manuscrit de Paris, 1219 (xi[e] ou xii[e] s.) et une vieille traduction latine d'après le manuscrit de Paris (Latins, 17625, x[e] siècle); il suit le récit dans les différents martyrologes grecs. Le texte est constitué avec le soin que M. U. apporte à toutes ses publications. Je ne trouve à peu près rien à relever; il manque peut-être après τῆς δ' Ἐφεσίων (p. 11, l. 45) μητροπόλεως, qui est exprimé (p. 8, 14). Je ne puis construire ἐπιτελούντων (p. 11, l. 46). Le texte me semble gâté (p. 11, l. 51, p. 12, l. 2) : il s'agit des désordres que commettaient les Ephésiens lors d'une certaine fête païenne : ... πράττοντες οὐκ ἐπαύοντο· ὥστε πολλὰ μὲν αὐτοὺς τοῦ ἁγιωτάτου ἀποκλαίοντος Τιμοθέου, οὐκ ἐξισχύοντος δὲ ταῖς διδασκαλίαις, τὸ τοιοῦτον αὐτῶν μανιῶδες ἀνασταῖλαι, ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῆς τοιαύτης αὐτῶν βδελυρᾶς πανηγύρεως αὐτοματίσαντα ἐν τῇ μέσῃ τοῦ ἐμβόλου παραινεῖν αὐτοὺς λέγοντα κ. τ. ἑ. La traduction latine porte « ... agentes non sinebant, frequentissime ipsos devocante... *Timotheo.* non praevalente autem illo doctrinis talem eorum insaniam *prohibere,* in die huius modi eorum ... festivitatis transcurrens sanctus in medium porticus, hortabatur illos dicens. » Peut-être faut-il une virgule au lieu d'un point après *Timotheo* et un point et virgule au lieu

d'une virgule après *prohibere*. Il semble que le traducteur n'ait pas lu ὥστε et ait construit les génitifs absolus avec οὐκ ἐπαύοντο, ce qui fait un meilleur sens. Peut-être faut-il transporter ὥστε après ἀναστεῖλαι. Le texte reste pourtant suspect.

M. U. a fait suivre son texte d'un commentaire très-bien fait. Il développe avec vraisemblance que cette passion de S. Timothée est, sans doute, un fragment d'une ancienne histoire de l'église d'Ephèse. M. U. y signale le nom d'un proconsul d'Asie, jusqu'ici inconnu, Maximus, « novum enim hoc nomen, » dit-il, p. 16, « fastis Asiae provinciae a Waddingtone egregie conditis accedit. » Il appelle l'attention sur la forme très-ancienne et particulière que ce récit donne à la légende de la composition des quatre évangiles. Cet opuscule de M. Usener est très-intéressant pour l'histoire ecclésiastique.

Ch. Th.

---

14. — **Notitia dignitatum; accedunt notitia urbis Constantinopolitanæ et laterculi provinciarum;** edidit Otto Seeck. Berlin, Weidmann, 1876, in-8° de 340 p. Prix : 20 fr. 60.

La *Notitia dignitatum* n'est parvenue jusqu'à nous que par un manuscrit postérieur au milieu du IXe siècle et antérieur au XIe. Ce ms. était jadis conservé à Spire; mais au XVIe siècle il disparut. Heureusement nous en avons quatre copies qui se trouvent à Oxford (Cod. C), à Paris (Cod. P.), à Munich (cod. M) et à Vienne (Cod. V). Elles ont été faites avec un tel soin qu'elles ne présentent entre elles que de légères divergences. Nous sommes donc certains qu'elles nous offrent une image très-fidèle du ms. de Spire, et, quand leurs leçons diffèrent, on peut considérer comme étant la leçon de Spire celle qui figure dans la majorité des copies.

M. O. Seeck, dans son édition, donne en note la plupart des variantes. Son exactitude à cet égard va parfois jusqu'à la minutie. Quel inconvénient y aurait-il eu à omettre toutes celles qui sont évidemment des fautes grossières de copiste? Un autre tort, beaucoup plus grave, de M. S. a été de respecter trop scrupuleusement l'orthographe des noms propres, telle qu'il la voyait dans les quatre copies qu'il a consultées. Il ne manque pas, quand il y a lieu, d'indiquer les variantes que lui fournissent les itinéraires, la table de Peutinger, les inscriptions et les géographes anciens; mais il les rejette au bas des pages, alors qu'il eût été souvent très-facile de corriger, au moyen de tous ces documents, certaines fautes des mss. Sans doute, il est bon en pareil cas d'être prudent; mais pourquoi se refuser à introduire dans un texte manifestement altéré les changements reconnus nécessaires? P. 7, ligne 68. Trois copies portent *regerendarius*; le Cod. V écrit *regendarius*; la même leçon se trouve dans Cassiodore et dans Lydus; M. S. pourtant la repousse. P. 29, 45. Il faudrait *Merienses* et non *Merenses*, puisqu'on lit dans Hierocles

Μηρίων et dans Procope Βερμέριον. P. 59, 29. Je préfèrerais *Gerrasa*, car Strabon, Pline, Ptolémée et la table de Peutinger portent Γέρρα, *Gerrho*, Γέρρον, *Gerra* par deux *r*. P. 60, 39. La leçon *Tacasirita* du Cod. V et la leçon *Tacasarta* de l'itinéraire d'Antonin prouvent qu'à la dernière syllabe de *Tacasiria* il faut un *t*. P. 64, 33. *Præsidio* adopté par Böcking paraît préférable à *Præsentia* à cause des textes de Strabon et de Ptolémée. P. 70, 17, à la place d'*Occariba*, écr. *Occaraba* qu'appuient la table de Peutinger, l'anonyme de Ravenne et Ptolémée. P. 70, 27. Pour le même motif *Risafa* doit être changé en *Resafa*. P. 73, 25. *Havara* ou *Havaræ* vaut mieux que *Havanæ* (voir *Tab. Peut.*, *Ptol.*, *Et de Byz*. cf. *notitia* 72, 12). P. 74, 40. Au lieu de *Tarba*, écr. *Tamara* (v. Eusèbe, Ptol., Tab. Peut., an. Rav.) P. 76, 32. Ecr. *Thillazamana* avec un *z* (cf. Ptol. et *Notitia* l. 9 et 21). P. 78, 27. *The* est préférable à *Thi*. P. 86, 12. *Sacidava*, écr. *Sucidava* (*Itin*. Tab. Ptol., cf. *Notitia* 89, 7 et 90, 17). P. 89, 13. *Latius*, écr. *Latris* autorisé par beaucoup de textes, notamment par l. 8. P. 135, 69. *Brocteri* p. *Bructeri*. P. 150, 48. *Aspatato* suppr. *a*. P. 197, 25. *Vindomaræ*, écr. *Vindobonæ*. P. 198, 24. *Boiodoro*, écr. *Boioduro*. P. 201, 32. *Brecantia*, écr. *Brigantia* ou *Brigantio*. P. 215, 15. *Ebroduni*, écr. *Eburoduni*. — Ces corrections n'offrent aucune difficulté et elles ont pour elles l'évidence. Quelle que soit la valeur des quatre copies de Paris, d'Oxford, de Munich et de Vienne, elles ne représentent en somme qu'un seul ms., celui de Spire, et l'autorité de celui-ci n'est pas suffisante pour tenir en balance tous les autres textes anciens. Il était donc permis à M. S. de s'en écarter toutes les fois que les leçons des mss. P, C, M, V, étaient fautives. Il est regrettable qu'il ne l'ait point fait, et qu'il ait essayé de reconstituer plutôt le texte du ms. de Spire que le texte authentique de la *Notitia*.

A la *Notitia dignitatum*, M. S. a joint la *Notitia urbis Constantinopolitanæ*, la liste de Vérone, celle de Polemius Silvius et la *Notitia Galliarum*. Le texte de la première est assez pur dans les mss. Pour la liste de Vérone, M. S. s'est contenté d'emprunter celui que Mommsen a publié dans les mémoires de l'académie de Berlin. La liste de Polemius Silvius et la *Notitia Galliarum* nous sont connues par un très-grand nombre de mss. dont M. S. signale les principales variantes, en réservant pour son texte la leçon qu'il juge la meilleure. On n'hésitera pas, je crois, à regarder comme définitive l'édition qu'il a donnée de ces quatre documents.

Un *index* très-abondant (p. 277-336) termine ce volume. Les dessins, toujours grossiers, mais souvent curieux, qui ornent les mss. de la *Notitia dignitatum*, ont été soigneusement reproduits, non pas en couleur, il est vrai. Enfin, M. Seeck a eu l'heureuse idée de noter en marge la pagination de l'édition Böcking, montrant ainsi qu'il avait eu l'intention de la compléter par son propre ouvrage, mais qu'il n'avait pas eu la prétention de la rendre désormais inutile.

Paul Guiraud.

15. — Ivan Pavlic. **Domaci izvori za srpsku istoriju. Deo prvi.** *Zitia* **Krali Srbskykh.** — Sources nationales de l'histoire Serbe. Tome I. Vie des rois serbes. 1 vol. in-8° de XXVII-292 p. Belgrade, imprimerie de l'état.

La Serbie est un Etat trop récent et trop peu important pour que le gouvernement ait pu songer jusqu'ici à entreprendre de grandes publications historiques. Cependant la société scientifique de Belgrade, fondée il y a une trentaine d'années et dont les publications forment aujourd'hui plus de cinquante volumes, n'a pas négligé les sources de l'histoire nationale. Sans parler des nombreux textes imprimés dans ses annuaires, elle a édité deux volumes de documents ragusains recueillis par M. Pucic (Pozza) et publie en ce moment plusieurs volumes de pièces empruntées aux archives de Bude. Jusqu'ici, on ne s'est pas occupé de réunir en corps les renseignements historiques épars dans les vies des saints serbes qui constituent une source fort importante. Ils sont perdus au milieu d'un fatras théologique.

En 1874, la faculté philosophique de l'académie de Belgrade a eu l'heureuse idée de donner, pour sujet de concours aux étudiants, la critique des sources de l'histoire serbe à l'époque des rois Némanides jusqu'à la mort du roi Milutin(1115-1321). M. Pavlic, dont le travail a été couronné, a eu l'idée de grouper les textes qui lui avaient servi de point de départ : la société scientifique, en prenant à ses frais l'impression de l'ouvrage, a rendu service à ceux qu'intéresse l'histoire de cette dynastie. Le premier volume, le seul publié jusqu'ici, comprend les règnes d'Etienne Nemania (1159-95), d'Etienne, le premier couronné (1195-1228), d'Etienne Radoslav (1228-34), de Vladislav (1234-40), d'Ouroch (1240-72), d'Etienne Dragutin, d'Ouroch II et d'Ouroch III (1272-1321). Il est regrettable que les textes slavons qui constituent cette histoire n'aient pu être accompagnés d'une traduction latine; ils n'intéressent pas seulement l'histoire de la Serbie, mais aussi celle des états voisins, de l'empire byzantin, de la Hongrie, de la papauté, des Tartares et des Turcs. Beaucoup de passages relatifs aux monastères slaves du mont Athos, offrent un intérêt tout particulier. Une table des matières, dressée avec soin, rend les recherches faciles : le volume est imprimé avec netteté et élégance. Nous engageons M. Pavlic à ajouter au volume suivant un index alphabétique et quelques données chronologiques.

L. Leger.

---

16. — **Lessing, Wieland, Heinse.** Nach den handschriftlichen Quellen in Gleims Nachlasse dargestellt von Heinrich Prœhle. Berlin, Liebel, 1877. 324 p. in-8°. 6 mark 75.

Le livre devrait avoir pour titre : « Trois Essais : Lessing, Wieland, Heinse », car en réalité, il se compose de trois parties absolument dis-

tinctes. Aucune comparaison n'est d'ailleurs possible entre trois écrivains si différents par le caractère et le talent. On peut établir un parallèle entre Wieland et Heinse : Heinse cherchait à égaler, sinon à surpasser Wieland; il voulait, comme lui, devenir un « Lucien allemand » et se tournait à son exemple vers l'épicurisme de la Grèce et de l'Italie. Mais il diffère de Wieland par le style et les tendances. Il appartient à la période d'orage que Wieland (comme Lessing et Klopstock) avait provoquée, mais dont il railla les erreurs et réprouva les excès. Son style énergique, ardent, animé d'une force fébrile, n'a pas le doux éclat et l'élégance qui dorent la diction de Wieland [1]; mais il est plus souple, plus concis. Comme les jeunes écrivains de son temps, Heinse s'emporte en déclamations contre la société, et, pour emprunter un mot connu de Gœthe, il veut détruire là où Wieland ne fait qu'effleurer [2]. Wieland, d'ailleurs, l'abandonna bientôt; il ne pouvait souffrir chez Heinse la « timonie » et ce qu'il appelait fort justement le « priapisme de l'âme ».

L'essai sur Lessing ne renferme rien de nouveau; c'est une suite de détails biographiques déjà connus et d'analyses. Emilia Galotti est assez bien appréciée ; dans Nathan le Sage, M. Proehle voit ingénieusement quelques traits du caractère de Lessing lui-même et Recha lui rappelle Amalia Koenig, la belle-fille tendrement aimée de Lessing. Mais à quoi bon reproduire les anecdotes répandues dans tous les recueils de littérature sur la jeunesse de Lessing, sur la vie turbulente qu'il mène à Leipzig, etc.? Danzel et Guhrauer, Hebler, etc., ont tout dit.

L'étude sur Wieland est tout aussi peu originale. Elle renferme l'analyse des principales œuvres de Wieland et de nombreuses citations. P. 108, M. P. compare avec esprit l'Obéron de Wieland et le Cid de Herder. Ces deux poëmes sont empruntés à la littérature étrangère; ils ont tous deux je ne sais quoi d'original et de vraiment allemand; mais l'œuvre de Wieland a plus de légèreté, de grâce et d'éclat. P. 111, M. P. donne, d'après la biographie d'Auguste Mathiae, quelques détails sur l'institution fondée à Belvedere, près de Weimar, par Mounier, l'ancien Constituant.

L'essai sur Heinse mérite plus d'éloges. M. Heinrich Laube, un des plus fougueux écrivains de la Jeune Allemagne, aujourd'hui directeur du théâtre de Vienne, a donné une édition des œuvres de Heinse; elle est précédée d'une excellente introductiou, peut-être trop rapidement écrite; mais elle est incomplète : elle ne renferme qu'une partie des lettres de Heinse (vol. VIII et IX), et beaucoup de ces lettres sont mutilées. M. P. a eu entre les mains la correspondance entière de Heinse avec Gleim et Jacobi; il l'a mise habilement en œuvre. Nous voyons Heinse se débattre contre la misère et les créanciers, emprunter de l'argent à

---

1. « Die Vergoldung der Diction. » (IX, 78). Ce sont les expressions de Heinse lui-même.

2. « Wo die Franzosen zerstoerend sind, ist Wieland neckend. »

Wieland et à Gleim, et se faire le compagnon et l'ami du « capitaine ». Ce capitaine est un ancien barbier de Halle; il a pris du service sous « Salomon » (Frédéric II); il est devenu « Generaladjutant » et un instant il a même eu sous ses ordres ce Guichard, né d'une famille française établie à Magdebourg, à qui Frédéric II donna sa faveur et imposa le nom de Quintus Icilius; il s'appelle alors von Günther; plus tard, il voyage sous le nom de von Liebenstein, aux frais du gouvernement danois, comme inspecteur général de la loterie; enfin, il reprend du service en Prusse et se fait racoleur.

Heinse quitta bientôt cet aventurier qui l'avait dépravé. Il revint dans sa patrie à Langewiesen, en Thuringe. L'incendie avait détruit la maison de son père et une partie du village. Il consola son père en lui donnant de l'argent et les paysans en jouant de la flûte. Puis, sous le nom de Rost, il devint à Quedlinbourg, grâce à l'intervention de Gleim, précepteur du fils de Mme de Massow. Heinse s'éprit de la mère de son élève, comme Hoelderlin plus tard à Francfort aimait Susanne Gontard. Mais sa passion était, ce semble, plus discrète et la « Venus Massow » ne répondit pas à l'amour du jeune Rost. Une autre dame qu'il connut à Halberstadt, Mme Fritze, paraît avoir eu quelque influence sur Heinse. M. P. n'a fait qu'indiquer en peu de mots les relations du poëte avec ces deux femmes. Il croit que Mme de Massow a fourni plus tard quelques traits à Hildegard de Hohenthal.

Gleim songeait à faire d'Halberstadt une sorte de capitale littéraire de l'Allemagne; il avait attiré Heinse, dont il voulait exploiter la verve féconde; il voyait en lui l'un des plus actifs collaborateurs du journal qu'il désirait fonder. Mais pendant un voyage qu'il fit à Magdebourg, J. G. Jacobi « enleva » Heinse. Il l'emmenait à Dusseldorf : Heinse devait écrire dans l'*Iris* de jolis articles pour les dames. Il fut mécontent de la direction du journal; ses appointements lui parurent minces : de désespoir, il voulait se marier avec une cousine. Enfin, grâce à F. Jacobi qui se fit son caissier, il partit pour l'Italie.

Il y avait plus à dire sur le voyage d'Heinse en Italie. Tous les jeunes littérateurs de la période d'orage soupirent après cette contrée où, comme dit *le Tasse* de Gœthe, chaque place, chaque pierre parle aux hommes et où des milliers de maîtres muets dans leur grave majesté nous appellent par un signe amical. Tous veulent suivre la trace de Winckelmann. Leisewitz, d'ordinaire si froid, parle avec enthousiasme de ce pays « le plus célèbre de tous, qui lui donna les premières idées du grand et du beau, et dont le nom seul éveillait en lui les plus brûlantes fantaisies et les plus doux souvenirs » [1]. Le peintre Müller, que Heinse connut intimement en Italie (M. P. oublie de le citer), demeura près de cinquante ans à Rome, et c'est là qu'il mourut, après s'être fait catholique. Klinger, voyageant avec le grand-duc Paul (qui fut plus tard le

1. Kutschera, J. A. Leisewitz, p. 54 (Voir *Revue critique*, 1877, n° 34).

tsar Paul Ier), rencontre Heinse à Rome; et cet homme, qui devenait peu à peu rigide et austère, s'enthousiasme pour les merveilles de l'art italien. Voss et Hoelty, moins amoureux de l'art, passionnés pour la simplicité populaire et la naïveté champêtre, veulent voyager à pied dans l'Italie et la Sicile, vivre dans des hameaux écartés avec les bergers de l'Apulie et de l'Etna, se nourrir des mêmes inspirations qu'Hésiode et Théocrite.

Nul de tous ceux qui firent alors le voyage d'Italie n'a plus profité de son séjour que Gœthe. Il se compare à l'architecte qui détruit l'ouvrage commencé et bâtit l'édifice d'après un nouveau plan et sur un fondement plus sûr. Il se sent poëte et trouve en lui « une toute autre élasticité d'esprit ». Il est échappé « au monde du Nord sans couleur et sans forme » et, lorsqu'au bout de deux ans il s'éloigne de Rome et de l'Italie, il semble quitter sa patrie, et ses adieux sont aussi tendres et aussi déchirants que les adieux d'Ovide ou de Rutilius. A son retour en Allemagne, il est comme dépaysé; sa pensée se reporte sans cesse vers l'Italie, il ressemble à l'exilé « dont personne ne comprend le langage » et il s'étonne que « dans la prosaïque Allemagne un petit nuage de poésie puisse encore flotter sur sa tête ». Heinse, comme Gœthe, regrette ardemment l'Italie. Il transporte ce qui ravissait ses yeux et ce qui ravit encore son esprit dans ses deux romans *Ardinghello* et *Hildegard de Hohenthal*. Les souvenirs de son voyage l'entourent et l'inspirent dans la bibliothèque de Mayence ou d'Aschaffenbourg, et comme Gœthe à Weimar terminait *le Tasse* avec émotion et une sorte de douleur passionnée, il s'isole en composant ses romans et au milieu de l'Allemagne il se sent toujours Italien de cœur et d'esprit.

Mais Heinse n'a pas tiré de son voyage le même profit que Gœthe. Il ne revint pas, comme le poëte d'*Iphigénie*, calme, serein, et désormais apaisé. Il reste violent, exagéré, plein d'effrénés désirs et de passions qu'il ne sait maîtriser. De même que *le Tasse*, *Ardinghello* est, selon le mot de Heinse, « produit sous le ciel d'Italie et grandi sous le vent et à l'air de l'Allemagne. » Mais Herder le nomme justement « une débauche de l'esprit », et Schiller « une caricature sensuelle sans vérité et sans dignité esthétique ». Le livre n'est qu'un singulier mélange de scènes d'amour et de dissertations sur l'art. De même, *Hildegard de Hohenthal*.

P. 161. M. P. raconte que Heinse vit un jour en Italie un aventurier qui l'éblouit par son aspect imposant, lui parla de ses nobles parentés et le dépouilla dès que la nuit fut venue. Il n'est pas douteux pour moi, dit M. P., que ce bandit ne soit Ardinghello : Ardinghello pille, égorge, séduit, et il brave les estafiers, comme un véritable bandit. M. P. n'a pas compris le personnage d'Ardinghello. Passe encore pour le héros de Schiller, Karl Moor : celui-là est un chef de brigands, et cependant ce n'est pas un coupe-jarret vulgaire, avide de meurtre et de butin. De jeunes Allemands rêvaient l'existence aventureuse qu'il menait au sein des forêts : Karl Moor est un homme énergique et fort; il s'indigne de la corruption de son siècle, « ce siècle de châtrés », il admire les héros de

Plutarque, il se passionne pour la liberté qui produit des colosses, il voudrait faire de l'Allemagne une république. Ardinghello est de même un homme plein de force et de génie. C'est le désir de la vengeance qui le pousse au meurtre ; il égorge le fiancé de Cécile, parce qu'il l'a dépouillé de la fortune paternelle. Il joue même le beau rôle de libérateur : quand les corsaires africains envahissent, au milieu d'un bal, le palais du marquis S., c'est Ardinghello qui les repousse, les armes à la main. Ne veut-il pas chasser les Turcs de l'Archipel et mettre fin « dans ce radieux climat » à la domination musulmane ? Ardinghello est le type de la jeunesse du temps, fière, exaltée, éprise de toutes les jouissances du corps et de l'esprit, avide de tout conquérir. Qui ne voudrait être alors Ardinghello ? Il a tout ce que rêvent les jeunes gens de la période d'orage : il est habile à tous les exercices du corps, il est intrépide, il est beau, il est aimé de toutes les femmes ; c'est un grand artiste, il disserte sur les arts avec éclat, il admire les chefs-d'œuvre de la peinture avec transport ; c'est « le jeune enthousiaste » (der junge Schwärmer) de ce temps-là, doué de toutes les perfections ; il adore la nature [1], il se baigne dans les lacs, comme les Stollberg, et il fait des courses folles à travers champs, comme Gœthe ; il est passionné dans l'amitié, comme Klopstock et ses disciples de Gœttingue ; il hait la royauté et célèbre la république ; il ne connaît aucune règle et aucun frein.

Il quitte l'Italie, il vogue vers « les îles bienheureuses ». Il faut insister sur ce point. Ardinghello a l'amour de la Grèce ; il lit les tragiques dans le texte ; il apprend le grec moderne avec ardeur : Heinse annonce Hölderlin. « O paradis du monde, s'écrie Ardinghello, Archipel, Morée, Carie et Ionie, oh ! puissé-je être digne de jouir entièrement de vous ! » Hölderlin éprouve pour la Grèce le même enthousiasme, mais il se mêle à ses brûlants désirs une tristesse rêveuse et une touchante mélancolie : « Mon cœur appartient aux morts ; je dormirais volontiers dans l'étroite maison, auprès des saints, à Marathon. » Hölderlin a subi l'influence d'Heinse : l'hymne à la déesse de l'harmonie a pour épigraphe un passage d'*Ardinghello* et Hypérion veut, comme le héros de Heinse, mais avec plus de grandeur, combattre pour la liberté grecque. C'est ainsi que Heinse est un des premiers qui chantent la Grèce moderne, qui la consolent de son abaissement en lui rappelant la gloire des anciens jours, qui rappellent à l'Europe le sort des descendants de Thémistocle et de Léonidas opprimés par les Turcs. Il précède le poëte des *Orientales* et Gœthe son contemporain, qui raconte plus tard, dans un chœur du second *Faust* en vers rapides et sublimes, la mort héroïque de Byron, cet autre Ardinghello.

P. 164. L'analyse du roman « Hildegard de Hohenthal » est bonne. Il est regrettable que M. P. « n'ait rien à dire sur les autres écrits d'Heinse, parce qu'ils sont insignifiants ». F. Jacobi regardait comme l'œuvre de

---

1. « In der unermesslichen gestirnten Natur frei herumgewallt wie die Gœtter. »

Heinse le roman de *Fiormona* où l'on retrouve de nombreux traits de la *Fiammetta* de Boccace; on l'attribue aujourd'hui à Meyer de Branstedt, l'ami de Caroline Schlegel et le biographe de Schröder. M. P. n'a-t-il rien découvert sur ce point encore obscur?

Il fallait dire aussi avec Hettner, et malgré Gervinus, que Heinse est un critique d'art, un des plus autorisés et des plus fins de l'époque. Il a raison de se moquer des critiques français, comme de Piles, Descamps, Félibien; car il a le goût plus sûr et plus pénétrant, ses descriptions ne sont jamais vagues, ses jugements sont personnels, et il porte dans la critique une chaleur d'âme et un éclat de style qui rappellent les Salons de Diderot. « L'âme de l'art, dit-il, est la beauté, et non la doctrine et le précepte. » C'est dans la galerie de Dusseldorf dont les tableaux ornent aujourd'hui la Pinacothèque de Munich, qu'il s'initia seul et de lui-même à la critique d'art. Dans les « lettres de Dusseldorf » qu'il inséra dans le *Mercure*, il s'élève contre un idéal unique et immuable du beau. Il bat en brèche les doctrines de Winckelmann et de Raphael Mengs qui ne voient de salut pour l'art que dans l'imitation de l'antique. Il prêche dans l'art la même réforme que Herder dans la littérature et l'on croit entendre la parole enflammée de Herder, revendiquant pour chaque peuple son caractère original et comparant les génies différents des nations aux diverses fleurs qui forment un bouquet. Heinse veut qu'en tout pays florisse un art national et que toute œuvre ait le goût du terroir, car chaque peuple a sa beauté particulière, comme il a sa boisson favorite; le vin de Rudesheim est moins doux que celui de Clazomène, mais on ne le jette point par la fenêtre. Ses études sur Rubens, sans valoir celles de Fromentin, l'emportent par l'originalité sur beaucoup d'articles qu'ont fait naître les dernières fêtes d'Anvers. Il défend la peinture de paysage contre Winckelmann et Lessing qui voyaient dans tout ce qui n'est pas la beauté corporelle ces magots que Louis XIV reprochait à Téniers. Il jette dans ses romans des jugements qui ralentissent l'action, mais qu'on ne peut oublier dans l'histoire de la critique d'art. Il est un des premiers qui voient les conséquences de la réforme musicale de Gluck, et il n'épargne pas l'éloge à l'auteur d'*Alceste*.

L'ouvrage de M. P. comprend deux parties : ses trois essais (170 p.) et un appendice de pièces justificatives (144 p.). Cet appendice est fort intéressant. — P 175 B, nous remarquons de curieux documents sur la guerre de sept ans, sur le général Tauenzien dont Lessing fut le secrétaire, sur Kleist et sur Gleim. Le pacifique secrétaire de la cathédrale d'Halberstadt, qui compose à son aise les chants de guerre d'un grenadier prussien, épanche dans sa correspondance sa haine contre les Français. Mais n'attendez pas de lui la haine farouche d'un patriote exalté. Il apprend que les Français lèvent des contributions extraordinaires dans la Hesse et le Hanovre, et il s'écrie : « N'est-il pas honteux que le saint empire romain de la nation allemande enrichisse tant de Français affamés? Ne leur suffit-il pas d'avoir outragé notre esprit, si bien que Gott-

sched s'en est irrité mortellement? Devaient-ils aussi défier notre bravoure? Un Bouhours de l'avenir posera-t-il la question si un Allemand peut-être brave? Mais c'est assez. Vous voyez quel patriote allemand je suis, et que j'oublie presque d'être un cosmopolite qui aime dans toutes les nations ceux qui sont honnêtes. » Mais il ajoute: « On dit que dans l'armée française il y a plus d'officiers aimables que parmi mainte armée allemande. Un ami d'Osnabruck parle, avec tant d'éloge, de connaissances qu'il a faites qu'on souhaiterait presque de les voir de plus près. » Il reste anacréontique dans son patriotisme; le littérateur aimable, l'homme d'esprit curieux et délicat reparaît bientôt, dès que l'Allemand, le Prussien a grondé. Il mêle les nouvelles littéraires et les récits de bataille. Il parle à la fois de Lessing et de Klopstock, de Frédéric II et de Sedlitz. Il loue le badinage charmant d'Anacréon, et raconte la déroute de Rosbach. Il envoie à Kleist des satires sur Gottsched et les chants du grenadier. — P. 211 D, M. P. nous communique des lettres de Louise Karsch sur le théâtre allemand; l'une d'elles renferme le récit d'une représentation de *Minna de Barnhelm* qui provoque l'enthousiasme du public de Berlin. — P. 216-221 G. La lettre de Gleim sur la mort de Lessing est fort belle. — P. 221-251 A, M. P. complète les publications antérieures de la correspondance de Wieland et de Gleim; il rétablit les passages supprimés dans les lettres de Wieland; il publie les lettres de Gleim jusqu'alors inédites. Elles concernent la vive polémique de Bodmer et de Gottsched, les œuvres de Wieland et les événements littéraires de l'époque. Une lettre de Falk à Gleim fourmille d'invectives contre le roman de Lucinde et ses défenseurs, contre Brentano, contre l'ami de Brentano, Louis Wieland, le fils du poëte, qui prend parti pour les romantiques et démontre à son père qu'il est inférieur aux Schlegel! — P. 252-256 B, M. P. n'est pas encore certain que Wagner soit l'auteur de « Deukalion, Prometheus und seine Recensenten »; les conclusions de M. Erich Schmidt (Heinrich Leopold Wagner) nous semblent acceptables de tout point.

P. 262-293 A, M. P. a fouillé à pleines mains dans la fameuse tirelire d'Halberstadt. On sait que Gleim avait imaginé d'envoyer chaque matin à ses amis (Rost ou Heinse, Klamer Schmidt, J. G. Jacobi) une tirelire où chacun déposait son offrande poétique; tout autre sujet que la satire était interdit; il fallait se moquer des critiques et des journalistes. Tous les samedis, après le concert, Gleim réunissait les poëtes dans son hospitalière maison, on lisait les vers, et on s'amusait à deviner l'auteur de chaque pièce; la meilleure poésie recevait un prix quelconque accordé à la majorité des voix. Tous les mois ou toutes les semaines, Gleim faisait relier la précieuse collection. Cette collection forme aujourd'hui un beau volume que M. P. publie dans son appendice. La plupart des épigrammes de Gleim et de ses amis sont dirigées contre Nicolai. Le libraire écrivain, au déclin de sa renommée littéraire, vétilleux, chicaneur, absolu, était la bête noire de l'école d'Halberstadt. C'était l'épo-

que où il recommençait le roman de Werther; il mettait entre les mains du héros un pistolet chargé de sang de coq ; Werther ne mourait pas et devenait le mari de Charlotte. Il y eut un tolle général contre Nikkel, comme le nommait avec irrévérence la nouvelle école; on le traita comme on avait traité Gottsched (der grosse Duns). M. P. passe sous silence cette prise d'armes de la jeunesse contre une critique qui lui semblait hargneuse et surannée. Nicolai ne fut pas le seul que l'orage atteignit; tous les critiques de la vieille école furent le plastron des jeunes écrivains. Wieland même et son *Mercure* ne furent pas épargnés. Les « Annonces Savantes de Francfort » où Gœthe faisait ses premières armes dans la critique littéraire aux côtés de Merck et de Schlosser « empoignèrent », comme disait Sophie de la Roche, les critiques de Berlin, de Leipzig et d'Iéna avec autant de violence que « les prêtres et les nonnes ». Nicolai ripostait et ses coups pleuvaient sur les amis de Gleim qui prêtaient le flanc aux attaques par leurs fadeurs et leur sensiblerie. Il les accusait de trop « pétrarquiser », et c'est contre eux aussi bien que contre l'intolérant pasteur de Hambourg, Gœze, qu'il écrivait son roman de *Sebaldus Nothanker*. Il nommait J. G. Jacobi « un enfant à la mamelle ». Il raillait, souvent avec esprit, ces écrivains efféminés et prodigues d'embrassades, « mous comme bouillie ». De là, les colères du cercle d'Halberstadt.

Au reste, les épigrammes de Gleim et de ses amis sont presque toutes mauvaises. Ce sont, comme disait Gœthe de la correspondance de Klopstock et de Gleim (Wahrheit und Dichtung, X), des jeux d'esprit qui rendaient le moment agréable, mais qui dans la suite ne méritaient nullement l'attention. M. P. les a jetées pêle-mêle dans son appendice, sans se soucier des allusions qu'elles renferment. En général, il est trop avare de notes et d'éclaircissements.

Les pages 294-308 C se lisent avec plaisir; elles contiennent de curieux détails sur le poëte Ewald de Spandau et sur le séjour des écrivains allemands en Italie.

M. P. est friand de l'anecdote; il abonde en digressions; il parle de ses excursions et il cite volontiers ses souvenirs de jeunesse; il aime les menus détails et les minces circonstances; il a de l'humour : c'est un littérateur doublé d'un feuilletoniste [1]. Mais je crains qu'il ne veuille à tout prix grossir son volume. Son livre sur Frédéric II et la littérature allemande [2] a les mêmes défauts. On n'y voit guère la part qui revient à Frédéric dans le mouvement des esprits; il y a des pages agréables sur

1. L'ouvrage de M. P. a paru par chapitres isolés dans les *Monatshefte* de Westermann; dans l'*Archiv* de Schnorr de Carolsfeld, dans la *Zeitschrift* de Constantin Rossler, dans la *Vossische Zeitung*, dans la *National-Zeitung*. De là, le ton et le découpu de l'ouvrage.

2. *Friedrich der Grosse und die deutsche Literatur*, von Heinrich Proehle, Berlin, Franz Lipperheide, 1872.

les premières années de Frédéric, sur Kleist, Klopstock, Gleim, Ramler; mais là encore nous ne trouvons que des essais isolés où se mêlent des détails inédits et des choses rebattues ; quelques points sont trop complétement traités, et d'autres laissés dans l'ombre ; les diverses parties ont peu ou point de liaison entre elles ; et pourtant, grâce à la nouveauté de certains faits et au piquant du style, M. P. nous attache. Mais il n'a pas fait un livre : il a réuni des articles et publié des documents. Peut-être veut-il nous donner quelque jour une biographie de Gleim ; il est trop porté à compléter ou à corriger Körte ; lui-même nous dit qu'il a formé ce dessein depuis plus de trente ans. Mais ses deux ouvrages renferment déjà une grande partie de cette biographie. Il s'est trop hâté d'imprimer. Il eût mieux valu ne rien publier encore ou du moins laisser articles et documents dans les revues, soumettre toutes les pièces à un sévère examen, et composer un livre sur Gleim et ses amis. Ce livre renfermerait tout ce que contiennent ses deux ouvrages précédents et ce qu'il nous réserve encore (moins les digressions qui lui sont familières et tout le fatras inutile). M. Pröhle deviendrait ainsi l'un des historiens les plus distingués de la littérature allemande, et il peut le devenir.

Arthur CHUQUET.

---

17. — **Grimod de la Reynière et son groupe,** d'après des documents entièrement inédits par Gustave DESNOIRESTERRES. Paris, Didier 1877, in-12. 399 p.

Signaler une production nouvelle de M. Desnoiresterres, c'est parler à coup sûr d'un travail neuf, bien conçu et rempli de recherches. L'œuvre qu'il a offerte, cette année, au public curieux et érudit ne dément pas la réputation conquise par les huit volumes de Voltaire. Mais je ne crois pas me tromper en disant qu'elle ne satisfait qu'à moitié l'esprit. Une sorte d'obscurité enveloppe la monographie entière ; en beaucoup d'endroits, on est embarrassé par des lacunes ; on ne voit bien ni l'origine ni la suite des circonstances où s'agitent les acteurs ; eux-mêmes et le personnage principal, ils n'apparaissent pas dans une pleine lumière. Il semble que l'auteur ait craint de trop s'avancer, en précisant les contours, en déterminant les faits. Ses jugements, quand il en donne, manquent de cette forme nette et rigoureuse qui arrête la pensée et fixe la mémoire.

L'excuse, la cause de l'incertitude, de l'indécision dont je me plains, se trouve dans la matière et dans le sujet. Je m'explique : ayant eu entre les mains des fragments de la correspondance de Grimod, M. D. conçut naturellement l'idée d'en tirer parti. Mais, comme ces fragments ne concernent guère que les dernières années de la vie de l'écrivain qu'il s'agissait d'étudier, il fallait, pour en compléter les traits, recueillir dans les mémoires, dans les journaux, dans les brochures du temps, tout ce qui

peut s'y rattacher de près ou de loin. C'est la tâche qu'a entreprise M. D. Seulement, malgré l'étendue et la sûreté de ses recherches, nombre de points qui auraient besoin d'éclaircissements sont laissés par lui à l'état d'indications vagues; il ne marque pas suffisamment ces différentes lacunes. De là, certain décousu dans le récit qui gêne et trouble le lecteur. D'un autre côté, la physionomie de Grimod, tel que le dépeint M. D., demeure difficile à saisir; il ne semble pas avoir tenu à la définir; ou mieux, il paraît avoir renoncé à la comprendre. Dominé peut-être à son insu par un sentiment d'indulgence, il se refuse à juger Grimod et s'abstient des conclusions nécessaires.

Or, il faut bien le dire, malgré une difformité physique (ses mains se terminaient en pattes d'oie) qui expliquerait son caractère sans le justifier, Grimod de la Reynière n'est à aucun point de vue *intéressant;* il ne mérite aucune sympathie : maussade, envieux, violent, en proie aux plus mauvais instincts, il s'encanaille dès l'adolescence, se comporte en polisson dans la maison paternelle, insulte son père, traîne sa mère dans la boue; bouffi de vanité, il prétend à tous les genres de succès; éconduit de tous côtés, il prend la société en haine, se décerne le brevet d'homme supérieur, s'entoure d'une petite bande d'écrivains et de poëtes de dixième ordre dont il se fait le chef, et s'efforce d'attirer sur lui l'attention publique par de mystérieuses extravagances. Les folies auxquelles il se livre sont sottes ou lugubres. Ce sont des farces absolument dépourvues d'esprit. Telle est la première phase de son existence.

Forcé de se cacher pendant la Terreur, il reporte sur la Révolution qui l'a dépouillé de son patrimoine, les ressentiments qu'il nourrissait contre la société sous l'ancien régime et se montre fougueux réactionnaire. Il devient critique dramatique et se sert de sa plume pour vilipender les gens de théâtre qui ne s'inclinent pas devant sa juridiction. Puis il compose ses fameux almanachs, où son expérience dans l'art culinaire lui assure la faveur d'un public auquel le grand silence de l'Empire ne permet pas de se montrer difficile sur le choix de la matière. C'est là le seul, le franc succès de la carrière de Grimod. Ainsi se passa la seconde période de ses jours, de toutes certainement la meilleure.

Il avait été mauvais fils; il fut mari ridicule et père malheureux. Après avoir voulu jouer le rôle d'homme à bonnes fortunes, après avoir, à trois époques éloignées l'une de l'autre, essuyé des refus humiliants, il renonce à l'expression de sentiments qu'il ne peut faire partager; il épouse sa maîtresse, qu'il tire d'un petit théâtre, et ne réussit à lui inspirer apparemment ni beaucoup d'estime ni beaucoup d'amitié. Ils gardent chacun leurs goûts, qui portent l'un à la ville et l'autre à la campagne, témoignant de la vie en commun fort peu de souci. Une fille qu'eût Grimod et un gendre qu'elle lui donna l'achevèrent; s'appliquant à le dépouiller, ils l'obligèrent à les expulser de sa maison. Il l'avait choisie à Villiers-sur-Orge, dans un assez joli site, de médiocre importance et propre à le distraire sans l'occuper. Il y passa ses trente derniè-

res années (né le 20 novembre 1758, mort le 25 décembre 1837) au milieu des soins de l'existence vulgaire, triviale, mesquine, non de village, mais de petite ville, dans d'éternels bavardages, partagé entre le lit et la table, descendant à des bassesses pour exercer *le droit de pêche à la ligne* sur des voisins qui veulent bien fermer les yeux, se livrant entre temps à des monceaux d'écritures devenus le butin de M. Desnoiresterres.

Voilà, dégagé d'infinis détails où il est impossible d'entrer, le récit que l'auteur du présent volume a tiré de nombreux documents. L'indulgence qu'il réclame pour « tant de frivolités exhumées par lui » (p. 362) lui est assurée d'avance, puisque ces frivolités sont dans la nature même de la publication, et qu'écrivant pour des curieux, il leur donne un livre éminemment propre à satisfaire leur prédilection. La seule réserve qu'ils feront peut-être avec moi se résume dans le désir d'un peu plus de clarté et dans le regret d'un jugement qui, exprimé ou sous-entendu, est décidément trop favorable à Grimod de la Reynière (notamment, p. 359 et 361).

H. Lot.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 janvier 1878.

L'académie procède à la formation des commissions chargées de décerner les divers prix de l'année 1878. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix ordinaire (histoire du sénat romain) : MM. Naudet, L. Renier, Duruy, Desjardins.

Prix Bordin (histoire de la Syrie) : MM. Defrémery, de Slane, Renan, Pavet de Courteille.

Prix Bordin (étude sur les Grandes Chroniques de France) : MM. Paulin Paris, Delisle, Hauréau, Desnoyers.

Prix Fould (histoire des arts du dessin) : MM. de Longpérier, Labarthe, Perrot, Heuzey.

Prix de numismatique : MM. de Saulcy, de Longpérier, Robert, Deloche.

Prix Stanislas Julien (pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine) : MM. Garcin de Tassy, Maury, Renan, Pavet de Courteille.

Prix Lafons-Mélicoq (antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France, Paris non compris) : MM. Delisle, Desnoyers, Hauréau, Deloche.

M. Robert, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que

les ouvrages entre lesquels le concours est ouvert cette année pour ce prix sont les suivants :

A. Giry, Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au xiv[e] siècle ;

A. Longnon, Géographie de la Gaule au vi[e] siècle ;

Mauguin, Etudes historiques sur l'administration de l'agriculture en France ;

Et les deux ouvrages de MM. Port et Roschach, actuellement en possession du premier et du second prix.

M. Robert donne ensuite quelques détails sur une trouvaille de monnaies du moyen âge qui vient d'être faite aux environs de Metz. Il s'y trouve un très-grand nombre de monnaies des évêques de Metz, du xiii[e] siècle ou du commencement du xiv[e]. La plupart portent des légendes en français. Un grand nombre de ces monnaies ont été acquises par l'Institut royal grand-ducal du Luxembourg.

M. Delisle présente de la part de M. Charavay une lettre du ministre Bouthillier à Godefroy, du 15 janvier 1635, relative au transport d'une partie des archives de Lorraine à Paris. Cette lettre, qui appartient à l'académie, avait été perdue. M. Charavay l'a retrouvée et s'est empressé de la rendre.

Ouvrages déposés : — Lemaitre (A.), Les lettres O B des légendes monétaires du Bas-Empire, système d'interprétation mis en concordance avec les restrictions d'emploi de ces deux lettres (Paris, 1877) ; — Mossmann (X.), Recherches sur la constitution de la Commune à Colmar, nouvelle édition augmentée des listes nominatives des prévôts, bourgmestres et obristmestres de Colmar (Colmar, 1878).

Présentés de la part des auteurs : — par M. de Witte : Delattre, Les Chaldéens jusqu'à la fondation de l'empire de Nabuchodonosor ; — *par M. Delisle :* 1° Monod (G.), Les origines de l'historiographie à Paris (sur les *Gesta regum Francorum* ; extr. des Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France) ; — 2° Cortambert (E.), Trois des plus anciens monuments géographiques du moyen âge conservés à la Bibliothèque nationale ; — 3° de la part de M. Quenault, vice-président de la Société académique du Cotentin, le t. II des *Mémoires* de cette Société.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 26 Janvier — 1878

18. — **An Arabic-English Lexicon,** derived from the best and the most copious eastern sources. In two books. Book I. — Part 6. Edited, with a memoir, by Stanley Lane Poole. London, 1877. In-fol. Prix de chaque partie : 31 fr. 25.

Le dictionnaire arabe-anglais de M. Lane est un chef-d'œuvre. L'auteur des « Egyptiens modernes », le traducteur des Mille et une Nuits s'était absorbé depuis 1842 dans cet unique travail, qui n'a été interrompu que par sa mort, le 10 août 1876. Telle était la première livraison publiée en 1863, telle est la sixième, dont M. L. a encore pu corriger la plus grande partie des épreuves, telles seront les suivantes confiées à la science éprouvée et à la piété filiale d'un petit-neveu de M. L., M. Stanley Lane Poole. Celui-ci a déjà collaboré à la sixième livraison, en y insérant un « mémoire » sur l'existence toute consacrée à la science de son grand-oncle, et en nous révélant l'homme, plus grand encore que le savant. *Doctissimus quisque modestissimus,* a dit M. Fleischer en confondant M. de Sacy et M. L. dans un même éloge, dont il mériterait aussi sa part [1].

Dès l'année 1849, dans une lettre adressée à M. Lepsius et rendue publique [2], M. L. exprimait ses idées sur la lexicographie arabe, décrivait la marche qu'il comptait suivre, et donnait même quelques extraits de son dictionnaire [3]. Parti pour le Caire en 1842, il était allé chercher dans les « sources orientales » les éléments d'un lexique plus complet que ceux de Golius et de Freytag [4]. Tandis que ceux-ci avaient seulement pu consulter le *Kâmoûs* de Fîroûzabâdî et le *Sahâh* de Djauharî,

1. *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, xxx, p. 616.
2. *Ibid.*, III, p. 90-108.
3. Trois sur quatre des morceaux choisis alors comme spécimen, n'ont pas encore paru autrement. M. L., en réunissant ses matériaux, suivait l'ordre adopté dans les dictionnaires orientaux, où les racines sont classées d'après les lettres finales des mots ; son dictionnaire étant disposé à l'européenne d'après les initiales, son attention s'est portée, dès l'origine, sur certaines racines qui ne trouveront leur place que tout à la fin.
4. M. L. paraît ne pas connaître l'excellent dictionnaire arabe-français de M. Kasimirski.

M. L. put, en outre, disposer de deux répertoires très-complets et très-importants : 1° le *Lisân el-ʿarab,* » Langue des Arabes, » par Djamâl eddîn Aboû 'lfadl Mohammed ben Moukarram el-Ansârî el-Khazredjî, mort en 711 de l'hégire (1311/12 ap. J.-C.); 2° le *Tâdj el-ʿaroûs* « Couronne de la fiancée, » vaste compilation, où l'auteur le Sayyid Mourtadâ, qui vivait au Caire dans la seconde moitié du siècle dernier, avait réuni tout ce qu'il considérait comme important dans les œuvres de ses devanciers. La copie du *Tâdj el-ʿaroûs,* exécutée pour M. L., ne comprend pas moins de vingt-quatre très-gros volumes [1].

Si le *Tâdj el-ʿaroûs* est un livre tout moderne, il repose sur des documents fort anciens, qui y ont été insérés textuellement, selon les usages littéraires des Arabes. M. L. ne s'est pas fait faute d'en user avec le Sayyid Mourtadâ comme celui-ci en avait usé avec les lexicographes qui l'avaient précédé; seulement les emprunts furent soumis à un contrôle rigoureux, les citations vérifiées toutes les fois que cela fut possible. C'est ainsi que le dictionnaire de M. L. devint le répertoire le plus complet et le plus exact de tout ce que les Arabes avaient écrit en fait d'inventaires de leurs richesses. Chaque article est une véritable monographie, où l'érudition n'a omis aucune des données que fournit la science orientale; et, une fois cette conception d'un dictionnaire arabe admise, elle a été réalisée par M. L. avec perfection.

Nous permettra-t-on de dire que, dans l'état actuel des études sémitiques en général, et des recherches sur l'arabe en particulier, une autre méthode nous aurait paru devoir être adoptée, sans que pour cela nous cessions de rendre justice aux efforts de M. L. et aux résultats obtenus par lui ? Il y a près d'un demi-siècle que M. Ewald [2], à propos du dictionnaire arabe-latin de M. Freytag, lui adressait, en termes violents, le reproche mérité de s'être mis à la remorque de Firoûzabâdî et de Djauharî. Peut-on s'imaginer le *Thesaurus linguae graecae* d'Henri Estienne, composé seulement d'après les scholiastes, sans que les auteurs eux-mêmes aient été dépouillés, mis à profit, cités, analysés, expliqués? Eh bien! c'est là le système qui prévaut dans le dictionnaire de M. L., et cette occasion aura encore été manquée de faire entrer dans une autre voie la lexicographie arabe [3].

Et pourtant, que de profit il y aurait à étudier l'histoire de la langue arabe, à distinguer les mots de chaque époque et de chaque pays, les locutions usitées à un moment donné, puis tombées en désuétude, enfin

1. V. le Mémoire de M. Poole, p. XXXIV.

2. *Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur.* Goettingen, 1832, p. 12 et suiv.

3. La tentative de M. Willmet, qui a composé en 1784 un dictionnaire arabe sur le Coran, une partie de Harîrî et la vie de Timour, est demeurée isolée. Et, d'ailleurs, une grande faute de M. Willmet avait été de réunir dans un même glossaire des ouvrages d'époques différentes et qui n'avaient entre eux d'autre lien que de n'être plus inédits à un moment où l'on n'avait encore que fort peu publié.

la différence des acceptions dans la suite des siècles! C'est là une œuvre colossale, qui mériterait d'occuper toute une génération, et où chacun pourrait se consacrer à son auteur favori, au genre de style qui a sa prédilection. On pourrait ainsi composer une série de dictionnaires partiels sur les poésies antéislamiques, sur le Coran, sur la *sounna* « tradition », sur les poètes du premier siècle de l'hégire, etc., etc., jusqu'au moment où l'on pourrait songer à grouper tous ces matériaux pour les faire concourir à une œuvre d'ensemble [1].

M. L., avec son sentiment exquis de la langue arabe, a bien compris que les mots ne pouvaient pas tous être mis sur le même plan, et il a divisé son dictionnaire en deux livres : le premier comprenant « tous les mots classiques et toutes les significations généralement connues des lettrés parmi les Arabes » ; le second, « les mots et les significations que l'on rencontre rarement et qui ne sont point généralement connus. » Mais cette division même est arbitraire et nous avons noté un certain nombre de mots contenus dans le Mo'allaka d'Imrouou'lkais par exemple, qui n'ont pas été admis dans le premier livre. Or, Imrouou'lkais vivait un demi-siècle avant Mahomet, qui, dans sa guerre acharnée contre les poètes, le proclamait « leur chef sur la route de l'enfer » [2]. Voilà donc un écrivain classique par excellence, le plus illustre et un des plus anciens parmi les poëtes arabes; et un mot, qu'il aura consacré en l'employant, n'aura pas obtenu droit de cité dans ce premier livre où se trouvent tant d'expressions admises sur la foi d'un vers peut-être fabriqué pour les besoins de la cause [3].

C'est là une conséquence naturelle et inévitable d'un dictionnaire composé d'après le plan que M. L. s'était tracé. Peut-être avait-il subi trop profondément l'impression du milieu où il avait vécu, lorsqu'au Caire il avait commencé par faire copier sous ses yeux le *Tâdj el'aroûs*, et par associer à son travail le schaikh Dâsoukî [4]. Peut-être, à son retour en Europe, dans sa retraite de Worthing, n'a-t-il pas suffisamment laissé pénétrer jusque dans son sanctuaire le souffle de la science et des idées européennes. Vivant au milieu de ses manuscrits, M. L. s'est quelque peu ressenti de cette atmosphère artificielle; mais en même temps son ouvrage, conçu en dehors de toute influence extérieure, y a gagné en unité, et l'on peut dire qu'il est partout égal à lui-même dans les 2475 pages à trois colonnes publiées jusqu'à ce jour.

C'est dans le même esprit que M. Stanley Lane Poole nous promet de

---

1. Dans tous les textes édités à Leyde, on a pris la bonne habitude de donner des glossaires où sont expliquées les locutions particulières à l'auteur publié. Ce louable usage devrait être généralisé.

2. M. L. en tête de son dictionnaire. *Préface*, p. x.

3. Il y avait de véritables fabriques de tels vers. On peut lire, à ce sujet, un chapitre bien intéressant dans le *Mizhar elloughra* de Soyoûtî (ed. de Boulâk), I, p. 85-91. Cf. aussi M. Ahlwardt, *Chalef elahmar's Qasside*, p. 21.

4. M. Stanley Poole, *Memoir*, p. xxxvi.

continuer l'œuvre dont M. Lane en mourant lui a confié l'achèvement. Il ne peut qu'être admiré d'avoir accepté courageusement une tâche dont il ne se dissimule pas les difficultés, et qui lui vaudra la reconnaissance de tous les arabisants. Nous espérons parler bientôt ici même de la septième partie du premier livre.

Hartwig DERENBOURG.

---

19. — **Le livre des Respirations d'après les manuscrits du Musée du Louvre**, texte, traduction et analyse par P. J. DE HORRACK, avec 7 planches de texte hiératique. Paris, Klincksieck, 1877, in-4°, 25 p. et VII pl.

Le *Livre des Respirations* a été déjà étudié et traduit une fois par M. Brugsch en 1851 [1]; mais cette traduction, remarquable pour l'époque à laquelle elle parut, est insuffisante aujourd'hui. M. Brugsch n'avait d'ailleurs que deux manuscrits, le Papyrus hiératique *GY 15* du musée de Berlin et le Papyrus hiératique publié par Vivant Denon dans l'Atlas de son voyage [2]. Ce n'était pas assez pour établir un texte correct, ni même pour établir un texte complet. M. de Horrack donne, au contraire, une copie fac-simile de deux manuscrits du Louvre : 3284 (Pl. I-V) écrit pour Osoroïri [3], prophète d'Ammon-Râ-Sonthîr, de Khem et d'Ammon, six pages d'écriture hiératique de basse époque grecque ; 3291 (Pl. VI-VII) écrit pour Harsiési, fils de Kiki, prophète d'Ammon-Râ-Sonthîr, une seule page de quarante-huit lignes en hiératique de basse époque grecque, et au verso trois lignes d'écriture démotique. Il a consulté également les Papyrus 3121, 3126, 3158, 3166, qui renferment tout ou partie du même ouvrage. Les manuscrits autres que ceux du Louvre que j'ai eu occasion de consulter ne fournissent aucune leçon nouvelle : les variantes qu'on y trouve, ou sont des fautes évidentes du scribe, ou n'intéressent que la paléographie. Le volume de M. H. renferme donc les éléments d'une édition définitive du texte.

Le *Livre des Respirations* était une composition de basse époque analogue au *Livre du grand prêtre Amenhôtphi*, aux *Livres royaux*, au *Livre d'aller à travers l'éternité*, au *Livre des Transformations* et aux autres écrits qu'on trouve sur les momies gréco-romaines à la suite ou en remplacement du Todtenbuch. « Isis l'avait fait à son frère Osiris, « pour faire vivre son âme, pour ramener son corps à l'enfance [4], pour

---

1. *S'aï an sinsin sive Liber Metempsycosis veterum Ægyptiorum e duabus Papyris funebribus hieraticis signis exaratis, nunc primum edidit, latine vortit, notas adjecit Henricus Brugsch*. Berlin, R. Gaertner, MDCCCLI, in 4°, 43 p. et 1 grande planche.

2. *Voyage dans la Basse et la Haute Egypte*, 1804. Atlas, pl. 136.

3. M. de Horrack lit *Osir-aau*, par respect pour la lecture de Dévéria (*Catalogue des Manuscrits Égyptiens*, p. 132-199) *Osor-aâou*. Le nom du défunt est *Osoroïri*, Οσορέηρις.

4. 3284 suivi par M. de Horrack donne *e s'onkh ba-f* R S'ONKH *khit-f r s'ronpi haou-f nibt*; 3291 *r s'onkh ba-f e* SA'NEKHN *khit-f r s'ronpi haouf nibt*. C'est la

« faire rajeunir tous ses membres à nouveau, pour qu'il se joignit à « l'horizon avec son père le Soleil, pour faire lever son âme au ciel en « la forme du disque de la lune, pour que son corps culminât en la « forme de la constellation d'Orion, au sein de Nout (le ciel). Pour « que ces mêmes choses arrivent également à l'Osiris N....., cache-[toi], « cache-[toi], et ne fais réciter cet écrit à personne : [alors] il profitera « à la personne qui est dans le tombeau, et elle vivra de nouveau, en « vérité, des millions de fois »[1]. C'était, comme on voit, un de ces livres, plutôt magiques que religieux, au moyen desquels on prétendait opérer la transformation complète du mort en Osiris et forcer la déesse Isis à faire pour lui ce qu'elle avait fait pour Osiris lui-même. Il n'avait rien d'original, mais était formé de fragments, empruntés le plus souvent au *Livre des Morts* et reliés tant bien que mal. Il débute par une affirmation solennelle de la sainteté du défunt : « Oh Osiris N...., tu es « pur! ton cœur est pur! la partie antérieure de ton corps est pure! « la partie postérieure de ton corps est pure! Ton intérieur est tout « myrrhe et tout natron[2]! Il n'y a membre en toi [qui soit] en état « de péché. Il a été purifié l'Osiris N..., dans ce bassin (*shedi*) des *champs « de repos* au nord des *champs de sinohem*[3]; elles t'ont purifié les « déesses du nord et du midi, en l'heure huitième de la nuit, en l'heure « huitième du jour. Viens [donc], Osiris N......., entre au tribunal de « la double justice, [car] tu es pur de toute souillure, de toute abomi- « nation [et] *Pierre [précieuse] de vérité* est ton nom »[4]. Il se termine par une sorte d'arrêt de béatification : « Oh dieux du ciel inférieur, « écoutez la voix de l'Osiris N....., qui vient vers vous! aucun mal « n'est sur lui! aucun péché n'est contre lui! aucun témoin ne se lève « contre lui! Il subsiste de vérité; il se nourrit de vérité, et les dieux se « complaisent en tout ce qu'il a fait! Il a donné du pain à l'affamé, de « l'eau à l'altéré, des vêtements au nu, il donne des offrandes aux dieux, « des repas funéraires aux mânes, aucun rapport n'a été contre lui « devant tous les dieux! Qu'il entre au ciel inférieur et ne soit pas « repoussé! Qu'il suive Osiris avec les dieux du monde souterrain, « favorisé parmi les favoris, renouvelé (divinisé?) parmi les [esprits] « sages; qu'il vive, que vive son âme, que son âme soit reçue en tout « lieu qui lui plaît. [Comme] il a reçu son *Livre des Respirations*,

---

version de 3291 qui est la bonne et qu'il faut rétablir. Le texte marque, en effet, une progression ascendante : « pour *faire vivre (s·onkh)* l'âme, pour *faire devenir « petit enfant (sa·nekhn)* le corps, pour *rajeunir (s·ronpi)* les membres d'Osiris » qui n'existerait plus si *s·onkh* était répétée dans le second temps.

1. Pl. 1, l. 1-7; p. 4-5.

2. Lit. : « Ton intérieur est *à l'état de* myrrhe et de natron. »

3. « Les *champs du repos,* » et probablement aussi les « *champs de sinohem,* » sont probablement le nom des régions mystiques. A Abydos, un des noms de la nécropole était *Champ du passage* ou *Champ du repos.*

4. Pl. 1, l. 8-16; p. 5-7.

« qu'il respire avec son âme, celle qui est à lui dans le ciel inférieur, et « qu'il fasse toute transformation qui plaira à son cœur, avec les habi- « tants de l'autre monde ! Qu'aille son âme vers tout lieu qui lui plaît, « et qu'elle vive sur la terre à toujours, à toujours ! à jamais, à jamais ! » [1]

La traduction de M. de H. m'a semblé être généralement exacte. Le commentaire religieux est très-sobre. Le volume débute par une épigraphe de Robert Owen Dale : M. de H. aurait-il cru découvrir des ressemblances entre les idées contenues dans le *Livre des Respirations* et certaines doctrines spirites ? En tout cas, il a résumé d'une manière fort nette la théorie égyptienne de la vie divine des justes sans chercher à l'expliquer. « Purifié au physique et au moral, et justifié devant Osiris, « grâce à ses vertus et à ses bonnes œuvres, le défunt se réunit au soleil « et descend avec lui, par les portes de l'horizon oriental, dans le ciel « inférieur, l'Hadès égyptien. Ptah lui forme une nouvelle enveloppe « en os et en chair, semblable à celle qu'il avait sur la terre ; Ammon « l'anime du souffle vital ; son cœur, principe de sa vie matérielle, lui « est rendu. Ainsi reconstitué, le défunt reprend toutes les fonctions de « ses organes corporels : il voit, il entend, il parle, il marche, il boit, il « dort et s'éveille chaque jour ; il vit d'une santé perpétuelle ; il n'a plus « rien à craindre de ses ennemis. Il conserve son individualité, il « acquiert le privilége de prendre toutes les apparences à son gré, de se « transporter instantanément d'un lieu dans un autre, de visiter la terre « chaque jour, et même d'y accomplir une existence corporelle. — « L'âme vit éternellement, mais séparée des mânes [2]. »

On pourra reprocher à M. de Horrack d'avoir réuni, dans son mémoire, tous les éléments d'une édition critique du *Livre des Respirations* et de ne pas avoir fait lui-même cette édition critique. On pourra lui reprocher également de ne pas assez écrire ou du moins de mettre trop d'intervalle entre la publication de chacun de ses écrits : où il y a si peu de gens versés dans une science, aucun d'eux ne devrait rester inactif.

G. Maspero.

---

20. — **Beitræge zur innern Geschichte Athens im Zeitalter des peloponnesischen Krieges** von Gustav Gilbert. Leipzig, Teubner, 1877. 1 vol. in-8°, 399 pages.

M. Gilbert, comme l'indique le titre même de l'ouvrage, ne s'est pas proposé d'écrire l'histoire de la politique intérieure d'Athènes pendant la guerre du Péloponnèse. Il serait injuste de lui demander ce qu'il n'a pas voulu donner, et de chercher dans son livre un récit suivi, une ex-

1. Pl. v, l. 4-11 ; p. 21-23.
2. P. 25.

position intéressante et dramatique. C'est une série de dissertations et de discussions, qui attestent une connaissance sérieuse des textes anciens et des travaux modernes, mais qui sont présentées d'une manière un peu confuse. On a quelque peine à se reconnaître dans un ouvrage où tout est sur le même plan, les détails accessoires comme les évènements les plus importants, où une question assez insignifiante (par exemple, la défaite d'Ægos-Potamos a-t-elle été amenée par l'incapacité ou la trahison des généraux Athéniens?) tient autant et même plus de place que l'exposé des négociations engagées pour la conclusion de la paix. Et cependant, ce sujet rentrait dans les études de M. G. Il eût été intéressant de savoir exactement comment Théramène avait été accueilli à son retour par les chefs du parti aristocratique. Le passage où Lysias (XIII, 13) parle de l'opposition que Strombichidès et Dionysodore avec quelques autres auraient faite à Théramène, aurait besoin d'être éclairci, et l'auteur passe trop rapidement sur ce point.

Il a fait néanmoins un livre utile. A défaut de conclusions nouvelles, à défaut même de conclusions bien nettes, il nous donne, avec une exactitude consciencieuse, les diverses opinions émises par tous ceux qui se sont occupés de l'histoire d'Athènes. Il se contente trop souvent de rapporter, sans chercher à les mettre d'accord, les témoignages qu'il a recueillis, mais il les expose fidèlement, et ce n'est pas un médiocre avantage que de trouver, ainsi réunis, de nombreux renseignements disséminés dans des dissertations spéciales ou dans des ouvrages d'une étendue considérable. Il faut savoir gré à M. G. d'avoir dépouillé pour nous tant de volumes et de nous faire profiter de ses lectures.

Son livre se divise en quatre parties. Dans l'introduction (p. 1-93), il traite, avec beaucoup de détails, du rôle des stratéges et des démagogues, de leurs fonctions, de l'influence qu'ils ont exercée dans la cité et dans la conduite des affaires de l'état. Vient ensuite le récit des évènements qui composent l'histoire intérieure d'Athènes pendant la guerre du Péloponnèse. L'auteur marque trois périodes : I. Athènes au temps de la guerre archidamienne ; II. Athènes depuis la paix de Nicias jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile ; III. Athènes depuis la fin de l'expédition de Sicile jusqu'à l'issue de la guerre.

Peut-être y a-t-il lieu de regretter que M. G. se soit brusquement arrêté au moment même où Lysandre prend possession de la flotte athénienne et commence à détruire les murailles. Sans doute, c'est la fin des hostilités et, pour un historien militaire, le sujet serait épuisé. Mais il semble que M. G., pour traiter d'une manière complète celui qu'il a choisi, aurait dû pousser son récit un peu plus loin. La tyrannie des Trente était une sorte d'épilogue nécessaire, qu'il n'avait pas le droit de retrancher. En même temps que la lutte se poursuit sur terre et sur mer entre les Athéniens et leurs ennemis, dans la ville même nous assistons à une autre lutte non moins active, non moins féconde en péripéties et en retours imprévus. D'un côté, c'est l'aristocratie, qui, dès le début,

voit avec peine la rupture d'Athènes et de sa rivale, dont l'opposition devient plus vive à mesure que les hostilités se prolongent, qui voudrait à tout prix la paix et qui, irritée de la résistance qu'elle rencontre, trahit à la fin la cause nationale, appelle de ses vœux le triomphe de Lacédémone, le prépare même par ses intrigues, en attendant qu'elle se fasse, dans la république asservie, l'exécutrice des volontés de Lysandre; de l'autre, c'est le parti démocratique, qui, après avoir entrepris la guerre avec Périclès, dans un temps où le succès paraissait certain, s'obstine à la soutenir, alors même que les chances d'Athènes, déjà bien gravement compromises par le désastre de Sicile, ont été ruinées par l'alliance du jeune Cyrus avec les Péloponnésiens. La prise de la ville n'a pas mis fin à cette lutte. Elle ne s'est véritablement terminée que par la victoire de Thrasybule et le décret d'amnistie. Puisque M. G., laissant de côté les évènements militaires, s'était proposé de nous faire connaître et comprendre l'histoire intérieure d'Athènes, devait-il, après avoir exposé les principaux épisodes, supprimer le dernier acte et le dénouement?

L'introduction est, sans contredit, la partie la plus intéressante de l'ouvrage. C'est même la seule où se trouve une idée d'ensemble, un développement logique. Dans le reste, M. G. range ses dissertations à la suite les unes des autres, sans montrer avec assez de netteté le lien qui les unit; l'introduction est composée avec plus de soin.

Dans les temps anciens, les mêmes hommes qui commandaient les armées, étaient aussi ceux qui dirigeaient les affaires intérieures. Le stratége était à la fois un chef militaire et un chef politique. A l'époque de Démosthène, ce sont les orateurs qui exercent le gouvernement et les stratéges, — à l'exception de Phocion, — ne sont, en quelque sorte, que les exécuteurs de leurs volontés. Du premier rang, ils sont passés au second ou, plus exactement, après avoir été tout, après avoir inspiré eux-mêmes dans les assemblées la politique qu'ils allaient ensuite servir sur les champs de bataille, ils sont désormais de simples subordonnés, qu'on emploie, mais qu'on ne consulte pas, qui reçoivent des ordres, mais qui ne sont pas appelés à donner leurs avis. On fait appel à leurs connaissances techniques, à leurs aptitudes particulières; on ne les admet plus dans les conseils de la cité. Ils sont les agents des orateurs et rien de plus (συνεργοῦντές τισι τῶν ῥητόρων, Eschine *contre Ctésiphon*, 7).

C'est pendant la guerre du Péloponnèse que commence à s'accomplir cette séparation des pouvoirs. Au début, Périclès les réunit tous dans sa main; il est homme d'état et général. Plus tard, il en sera de même encore pour Nicias et Alcibiade; enfin, dans les dernières années, Théramène, bien qu'il soit avant tout un homme politique, n'en est pas moins un officier distingué et c'est Thrasybule, un soldat, qui restaure la liberté d'Athènes. Cependant, à côté de ces noms, nous trouvons ceux de Cléon, d'Hyperbolos, d'Androclès, de Cléophon. Ceux-ci sont de purs démagogues; sans commander les armées, ils règnent dans les assemblées

et dictent au peuple ses résolutions. Ainsi, il y a eu une lutte entre les hommes d'action et les orateurs, et, si les seconds l'ont emporté, la victoire a été longtemps disputée. On dirait même que les Athéniens ont eu quelque répugnance à voir la direction politique et la direction militaire se diviser, se dédoubler, si je puis m'exprimer ainsi, et passer en des mains différentes. L'aventure de Cléon, qu'on envoie à Pylos et dont on fait nn héros malgré lui, semblerait le prouver.

Malheureusement, l'idée, indiquée dans l'introduction, est trop souvent abandonnée dans le reste du volume. M. G., qui est si bien au courant des choses de la politique athénienne, aurait pu en tirer un meilleur parti. On aimerait à suivre chez lui, dans ses phrases successives, l'histoire de cette séparation des pouvoirs et à mesurer l'influence qu'elle a pu exercer sur la conduite des affaires. Avec les progrès de l'art militaire d'une part, de l'art oratoire de l'autre, elle devait nécessairement se produire tôt ou tard ; on comprend cependant qu'elle n'ait pas été acceptée tout d'abord et que, dans les commencements, on n'en ait guère aperçu que les désavantages. « Voyez comme notre conduite est différente de celle de nos ancêtres : ils confiaient le commandement des « armées aux hommes qu'ils investissaient du gouvernement de l'Etat, « convaincus que celui qui est capable de donner du haut de la tribune « les meilleurs conseils, saura aussi, quand il agira par lui-même, prendre les meilleures résolutions ; nous faisons tout le contraire : les con- « seillers, dont nous suivons les avis dans les affaires les plus importan- « tes, nous ne voulons pas les mettre à la tête de nos troupes, comme si « nous n'avions pas confiance en leur sagesse, et nous envoyons pour « commander les armées, avec des pouvoirs illimités, des hommes que « personne ne voudrait consulter ni sur ses intérêts privés, ni sur les in- « térêts publics. » (Isocrate, *disc. sur la Paix,* 54.) Ce passage, auquel M. G. fait allusion et dont il ne tient peut-être pas assez de compte, traduit fidèlement le sentiment que beaucoup d'Athéniens ont dû éprouver, en voyant prévaloir dans le gouvernement de l'Etat le principe de la division du travail, au lieu de l'unité de direction qui y régnait autrefois. Ce sentiment était-il justifié? Dans le cours de la guerre du Péloponnèse, quand pour la première fois, d'une manière encore incomplète et vague, les fonctions militaires et l'influence politique avaient été séparées, la ville avait-elle eu à en souffrir et ses affaires avaient-elles été plus mal gérées, du moment qu'un seul homme ne présidait plus au conseil et à l'exécution ? Il se pourrait, par exemple, qu'on trouvât ainsi à expliquer, au moins en partie, certaines erreurs de la politique athénienne. Quand un Cléon ou un Cléophon se montrent si téméraires, quand ils affectent de mépriser tous les dangers, quand ils ne les aperçoivent même pas, soit qu'ils se méprennent sur les forces véritables des Lacédémoniens, soit qu'ils aient une confiance aveugle dans la fortune d'Athènes, d'où leur vient cette audace, ce défaut de jugement? Ils sont égarés, il est vrai, par l'exagération même de leurs opinions démocratiques et la volonté

bien arrêtée de ne faire aucune concession, alors même que les intérêts et le salut d'Athènes sont en péril, à l'opposition des partisans de la paix, qui sont en même temps les partisans de l'aristocratie; mais, auraient-ils été aussi imprudents, s'ils avaient été des hommes de guerre? N'est-ce point parce qu'ils étaient avant tout des orateurs, parce que, restant à pérorer dans les assemblées, ils ne montaient pas sur la flotte et ne se trouvaient pas aux prises avec les difficultés du commandement, qu'ils ont ainsi perdu le sens pratique, l'intelligence exacte de la situation? Avec une éducation différente et des aptitudes plus variées, n'auraient-ils pas mieux compris la responsabilité qu'ils assumaient, et mesuré plus exactement leurs propositions aux ressources actuelles de la république et à ses chances de victoire? La question valait au moins la peine d'être examinée et M. G., après l'avoir posée dans son introduction, trompe un peu notre attente. On croirait que l'idée, annoncée dès le début, va dominer tout l'ouvrage, et il se trouve qu'elle est comme noyée dans une foule de détails intéressants, instructifs, mais qui ne satisfont pas notre curiosité, éveillée sur un point particulier.

En revanche, tout le détail des attributions des stratéges et de leurs fonctions diverses est énuméré avec beaucoup de soin. Il y a, sur ce sujet, 72 pages que l'on consultera très-utilement et qui donnent une idée favorable de l'érudition de M. G. et de l'exactitude avec laquelle il recueille, partout où ils se trouvent, — excepté dans les travaux français, qu'il ne cite nulle part, — les renseignements qui peuvent éclairer son sujet.

Fidèle à son rôle de rapporteur, M. G. se hasarde rarement à prononcer entre les opinions diverses qu'il mentionne. Je proposerai cependant quelques doutes sur un ou deux points où, contre son ordinaire, il va peut-être dans ses affirmations un peu plus loin qu'il ne faudrait.

P. 252. M. Gilbert inclinerait à voir dans la mutilation des Hermès une sorte de plaisanterie; d'après lui, ce seraient de jeunes fous qui, sans avoir conscience de ce qu'ils faisaient, sans songer le moins du monde aux conséquences, auraient, pour se distraire ou par une bravade impie, porté la main sur ces images que vénérait le peuple d'Athènes. Bien qu'il cite Droysen et Vischer à l'appui de son opinion, n'est-ce pas décider, un peu à la légère, une question qui sans doute ne sera jamais complètement éclaircie?

P. 395. Il est dit que, pour tout ce qui concerne le siége d'Athènes, l'autorité de Xénophon est beaucoup plus sûre que celle de Lysias. Il serait plus juste de reconnaître que les deux récits ont besoin d'être contrôlés l'un par l'autre, et que l'historien n'est pas plus impartial que l'avocat. Si ce dernier, pour charger davantage la mémoire de Théramène et des trente tyrans, a altéré quelquefois les faits, si, notamment, il a placé avant la reddition de la ville la dénonciation d'Agoratos, qui, en réalité n'eut lieu qu'après, Xénophon, de son côté, prend un soin extrême pour atténuer les torts du parti aristocratique. Il est donc bien

difficile de se prononcer d'une manière absolue pour la narration des Helléniques ou pour celle des discours contre Eratosthène et contre Agoratos; il faut presque pour chaque détail une enquête particulière.

R. LALLIER.

---

21. — **Die deutsche Sage von den Nibelungen in der deutschen Poesie**, von Karl REHORN. Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg, 1877, 230 p.

M. Rehorn a conçu l'idée ingénieuse d'étudier la légende des Nibelungen, non pas dans l'œuvre puissante et dramatique du moyen âge, mais dans les imitations qu'elle a suscitées, dans les tragédies dont elle a fourni le sujet, dans les œuvres où elle reparaît, soit par quelques-uns de ses épisodes, soit par les héros qu'elle célèbre.

Nous soumettons à M. R. quelques observations. Parlant de Klopstock, il observe que le grand poète semble n'avoir pas connu « la poésie de la période souabe », comme l'appelait Bodmer; il ajoute que Klopstock ne connaissait d'autre poésie que celle des premiers temps. Il pouvait expliquer cette prédilection de Klopstock pour l'Heliand et Otfried. Klopstock s'était passionné pour l'antiquité germanique parce qu'il était patriote : il voulait réveiller chez les Allemands l'amour de l'Allemagne. Mais il détestait Frédéric II qui lui semblait un conquérant « altéré de sang » et fort peu soucieux de la littérature allemande. Il célébra donc les héros du passé. Un instant, il voulait faire un poème épique en l'honneur de Henri l'Oiseleur. Mais la Germanie de Tacite, les poèmes d'Ossian, l'Edda et sa propre nature toute mélancolique, portée aux vagues aspirations, éprise d'un merveilleux fantastique et du « côté nocturne » de toutes choses, le portèrent vers l'antiquité germanique.

Quant à Lessing, je ne nie pas qu'il ait eu de vives rancunes et de profonds ressentiments. Bodmer l'a dégoûté peut-être des Nibelungen. Quelle que fût la passion de Lessing pour la vérité, jamais il n'aurait consenti, dit-il lui-même, à l'apprendre de Bonnet. Mais on trouve, dans ses « Contributions à un glossaire allemand », cinq passages de la « Vengeance de Kriemhild » éditée par Bodmer. Il avait l'amour de la vieille langue; il admire le « docteur Faust » où il trouve des scènes qu' « un Shakspeare seul peut avoir inventées [1] »; il souhaite, avec Hickes, de retrouver les chants barbares recueillis par Charlemagne [2]; et il aurait pu remarquer, dans les poèmes héroïques publiés par les Suisses, ce qu'il admirait dans Logau, « un grand esprit, des images poétiques, de fortes expressions et des tournures naïves [3] ». Mais peut-être ce génie vigou-

---

1. « Literaturbriefe », XVII.
2. « Vorbericht zu den preussischen Kriegsliedern », etc. (texte et note).
3. « Literaturbriefe », 43e lettre.

reux, précis dans ses idées, nerveux et châtié dans son style, trouvait-il, dans la « jeune génération des bardes de la poésie souabe [1] », trop de longueurs et de négligences. Gœthe ne pensait-il pas qu'il y avait dans les Nibelungen beaucoup de chevilles et de remplissages qui font en poésie un bel effet, semblable à celui d'un carillon, mais qui seraient insoutenables dans une traduction en prose [2]?

En général, tous les hommes de ce temps, même les plus distingués, avaient, sur les Nibelungen et sur les compositions poétiques du moyen âge, les mêmes préjugés. Ce qu'ils ont le plus aimé dans l'antiquité, c'est Homère, « le favori du temps [3] », c'est la littérature grecque « à laquelle il faut toujours revenir et qui représente constamment l'homme dans sa beauté [4] ». Les poésies nuageuses d'Ossian et les bizarreries de Klopstock les ont dégoûtés du moyen âge. Tous, en somme, ne dépassent pas, en remontant dans le passé, l'époque de Luther; ils poussent quelques pointes timides en deçà du XVIe siècle et reculent aussitôt vers cette traduction de la Bible dont l'énergique et savoureux langage a passé souvent dans leurs œuvres. « C'est à Luther, dit Grimm, que notre idiome doit ce qui a nourri et rajeuni son esprit et son corps, et provoqué la floraison d'une nouvelle poésie. » D'ailleurs, ils ont bien autre chose en tête que les poèmes du moyen âge. « Il fallait étudier la langue, dit Gœthe [5]; ce n'était pas notre affaire : nous voulions vivre et non apprendre. » Ils avaient les yeux attachés sur leur temps : il ne s'agissait pas de faire des conquêtes en pays lointains, mais de garder le sol qu'on occupait et de camper sur le champ de bataille; il fallait détrôner la vieille littérature et fonder une nouvelle poésie; ils étaient écrivains ou artistes, mais non philologues. Le grammairien Adelung allait plus loin que les jeunes réformateurs; à l'exemple de Frédéric II, il regardait les Nibelungen comme un fatras indigne d'attention, et son mépris pour la poésie du moyen âge était issu des mêmes causes : lui aussi ne se détachait pas de son siècle; il guerroyait pour Gottsched; il plaçait, entre 1740 et 1760, la plus belle époque de la littérature allemande! Seul, Jean de Muller reconnut les mâles et touchantes beautés des Nibelungen; mais Jean de Muller était historien.

Le romantisme, comme le montre M. R., mit les Nibelungen en honneur. « Les classes éclairées, dit Henriette Herz, laissèrent de côté, sans ostentation, silencieusement, prudemment, la littérature française et lurent les œuvres allemandes. Mais, lesquelles? Les anciennes que

---

1. « Das jüngere Geschlecht von Barden aus dem schwæbischen Zeitalter (*Vorbericht zu den preussischen Kriegsliedern*, etc.).

2. « Ferneres über deutsche Literatur, das Nibelungenlied. (A propos de la traduction de Simrock, 1827.)

3. Titre d'un essai de Herder, « Homer, ein Günstling der Zeit », 1795.

4. Eckermann, « Gespraeche mit Gœthe », I, p. 225.

5. « Wahrheit und Dichtung », XVIII.

l'on croyait libres de toute influence romane [1]. » C'était le temps de grands désastres (1806, 1809) et les esprits élevés venaient, comme dit W. Schlegel, s'inspirer des antiques monuments de la poésie et de l'histoire. W. Schlegel fait là-dessus des considérations originales que je ne trouve pas dans le livre de M. R. Il prétend que nous avons besoin de la poésie comme d'une consolatrice sublime dans le malheur. Il voit dans la compassion « la muse la plus haute et la plus sainte », la compassion est, selon lui, le profond sentiment de la destinée humaine, purifié de tout sentiment égoïste et par là déjà élevé dans la sphère religieuse. « Quel est donc, s'écrie-t-il, le charme irrésistible des Nibelungen, comme d'Homère, de Dante et de Shakspeare, sinon ces oracles du cœur, ces douleurs profondes, où semble se résoudre la sombre énigme de notre existence ? »

M. R. eût pu citer l'ouvrage de Wachler, publié en 1818. Le littérateur allemand parle avec enthousiasme des Nibelungen qu'il attribue volontiers (comme W. Schlegel) à Henri d'Ofterdingen (I, 7[e] leçon, p. 85-93).

M. R. n'a pas dit un mot de M[me] de Staël. Quelque étranges que soient parfois les jugements de la fille de Necker, il faut rappeler qu'elle a connu les Nibelungen ; par ouï-dire, il est vrai. La « bonne dame », dont les Allemands apprécient fort la critique, prétend que « le poème épique des Nibelungs raconte les grandes actions du héros de l'Allemagne du nord, Sigefroy, assassiné par un roi bourguignon et la vengeance que les siens en tirèrent, dans le camp d'Attila, et qui mit fin au premier royaume de Bourgogne » ! (*De l'Allemagne*, p. 177.)

La partie la plus intéressante du livre de M. R. est consacrée aux œuvres dramatiques que les Nibelungen ont inspirées. M. R. divise ces œuvres en 4 classes : 1° les drames qui embrassent la légende tout entière (F. R. Hermann, F. W. Müller, Eichhorn, Raupach, Hebbel) ; 2° les drames où Kriemhild joue le principal rôle (Reimar, Hosäus, Arnd, Sigismund) ; 3° les drames où Brunhild domine toute l'action (Geibel, Waldmüller, Sigismund) ; 4° les drames dont le héros est un des personnages épisodiques, mais un des plus nobles et des plus touchants du poème, le fidèle et loyal Rüdiger (Schenk, Osterwald, Dahn et un anonyme).

Le premier qui ouvre la voie aux compositions tirées des Nibelungen, est Hans Sachs (der hörnen Sewfried, 1557). Plus de deux siècles après, La Motte Fouqué compose son « Sigurd, der Schlangentödter » (1808), raillé par H. Heine avec tant d'esprit ; et Zacharias Werner, son Attila (1808 et non 1812). M. R. ne loue pas ce dernier drame autant que M[me] de Staël. L'écrivain français juge cette « production de Werner, bien belle et bien originale (p. 320-324). C'est plutôt, comme le pense M. R., une œuvre monstrueuse, pleine de mauvais goût, bariolée de ré-

1. Voir Fürst, *Vie et souvenirs d'Henriette Herz*.

miniscences de Schiller; elle offre de belles scènes lyriques, mais on y chercherait vainement tout ce qu'y trouve Mme de Staël, « des peintures admirables, des caractères vrais », et les traits d'« un poète historien comme Tacite » [1]. Attila renferme déjà le germe de tous les excès de la tragédie romantique que Platen a si bien parodiés et bafoués dans sa pièce « aristophanesque », la *Fourchette fatale*. Aussi bien que le « 24 Février », l'Attila de Zacharias Werner a donné naissance aux drames de Mullner, de Houwald, de Raupach et de la jeunesse d'Immermann [2].

M. R. apprécie justement Raupach, « ce Shakspere de la trivialité, » qui, selon Henri Heine, fourre sous la selle de son Pégase tous les sujets possibles et les mortifie à la course. »

Sur la tragédie des Nibelungen de Frédéric Hebbel, je rappelle à M. R. qu'il existe une étude d'un des plus fins écrivains français de notre temps, Camille Selden [3]. Mais C. Selden exagère peut-être la pensée de Hebbel en disant que « la superbe tragédienne qu'il épousa (Henriette Engelhausen) put lui fournir le modèle de sa Kriemhild. » M. R. est, avec raison, plus sévère que C. Selden envers l'œuvre de Hebbel. Il ne se laisse pas éblouir par une certaine vigueur de style et par l'éclat de quelques scènes. Les héros de Hebbel, malgré leur costume barbare, appartiennent à notre temps; ils parlent d'ailleurs avec emphase ou avec recherche et parfois même sans noblesse. Hebbel, énergique et puissant, est trop rarement naturel, et l'on n'a pas eu tort de le comparer à Grabbe.

Un de ceux à qui les Nibelungen ont porté bonheur, c'est M. Emmanuel Geibel. Mais le poète de Lubeck n'a pas choisi comme sujet la légende tout entière; l'héroïne de son drame, c'est, non pas Kriemhild, mais Brunhild. La Valkyrie, devenue femme de Gunther, est restée fidèle de cœur à Siegfried; elle fait au mari de Kriemhild l'aveu de son amour et, furieuse d'être repoussée, lui voue une haine implacable : bientôt Siegfried meurt ; mais la colère de Brunhild est apaisée par cette mort ; l'amour, qu'elle croyait à jamais éteint, éclate avec force; elle ne veut pas survivre à Siegfried et se tue avec l'épée même du héros [4].

M. R. est moins bienveillant envers Robert Waldmüller, dont les œuvres, pleines de fines observations et de caractères profondément vrais,

1. Elle avait connu Werner à Coppet; elle y vit jouer « sur un théâtre de société » le « 24 Février », et Werner se vantait d'avoir « arraché de précieuses larmes à la femme « dont le cœur viril dominait l'esprit du monde. »

2. On cite toujours Grillparzer comme un des représentants les plus fameux de la Schicksals-tragœdie », mais l'« Ahnfrau » est le seul drame de Grillparzer qui rivalise avec le « Vier und zwanzigste Februar » de Werner et la « Schuld » de Müllner Au reste, Henri de Kleist (la famille Schroffenstein, 1803) avait déjà transporté la destinée implacable des anciens dans le drame moderne. Schiller, dans la « Fiancée de Messine », n'a pas fait autre chose.

3. L'esprit moderne en Allemagne. (L'étude sur Frédéric Hebbel comprend les pp. 113-152).

4. Brunhild, ein Tragœdie aus der Nibelungensage, 4e Auflage, 1877.

révèlent l'origine française [1]. Waldmüller est original; il est même trop original : avec une hardiesse qu'ont eue peu de dramaturges, il prétend rompre avec la légende, traiter à sa fantaisie les sujets que fournit le passé, « secouer résolûment le joug du poème des Nibelungen ». Mais on ne peut refuser à son œuvre une certaine puissance de conception; les personnages qu'il a créés vivent et respirent, le feu de la passion les anime.

Parmi les drames dont Rüdiger est le héros, M. R. regarde avec raison comme un des meilleurs « Helke » (Helche), dont l'auteur a gardé l'anonyme.

Mais la meilleure composition que l'imitation des Nibelungen ait récemment produite est encore, d'après M. R., le poème épique de Jordan. Ce poème comprend deux parties, la légende de Sigfrid et le retour d'Hildebrant, toutes deux riches en épisodes poétiques, et, malgré les allusions au présent, remplies de beautés remarquables, dignes d'une épopée.

M. R. termine son ouvrage par quelques mots sur Richard Wagner et sur les fêtes de Bayreuth (août 1876). Ce chapitre serait plus intéressant, si M. R. avait su s'exprimer avec plus de clarté. Il est vrai qu'il faut pardonner un peu de confusion à ceux qui rendent compte des idées confuses de Wagner sur la légende des Nibelungen.

M. Rehorn tire de son étude la conclusion suivante. C'est que la grande épopée des Nibelungen a subi les mêmes destinées que le patriotisme allemand; elle disparaît avec lui, elle renaît et grandit avec lui : von der Hagen et les frères Grimm appartiennent à l'époque des « guerres de la délivrance »; c'est au temps où l'Allemagne aspire à l'unité et la recouvre qu'elle retrouve et contemple avec amour les trésors longtemps perdus de l'antique poésie nationale; le chant des Nibelungen, comme disait Simrock, c'est le trésor des Nibelungen qui fut jeté dans le Rhin et que Kriemhild réclamait; on le chantait autrefois et de nos jours il a pris un nouvel essor [2]. N'avons-nous pas en France, à l'heure actuelle, le même zèle et la même admiration salutaire pour notre ancienne littérature?

Arthur CHUQUET.

---

22. — **Arrêt rendu par le Parlement de Rouen le 31 octobre 1686 dans un procès fait au cadavre d'un nouveau converti.** Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1876, brochure grand in-8° de 15 p.

Cet arrêt est publié d'après une expédition trouvée dans les papiers de la famille Hoüel, vieille famille protestante de Normandie, expédi-

1. Son vrai nom est Charles-Edouard Duboc; ses parents, originaires du Havre, sont venus s'établir à Hambourg. On trouve sa tragédie « Brunhild » dans la *Bibliothèque Universelle de Reclam*, n° 511.

2. Voir sa poésie « der Nibelungenhort. » (Préface de la traduction.)

tion encore munie des sceaux qui y furent apposés le 18 janvier 1687. L'éditeur a eu raison de dire dans sa courte *préface* (p. 3-4) : « Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'insister longuement sur l'intérêt douloureux que présente la pièce que nous imprimons. Elle permet de suivre, dans tous les détails, la marche de ces procès hideux et barbares que, jadis, on faisait aux morts. Nous nous bornerons à relever ici le visa d'un *procez-verbal de chirurgien, qui auroit faict ouverture dudict cadavre, et l'auroit sallé.* » Cet éditeur est M. Henry Barckhausen, professeur de droit administratif à la Faculté de Bordeaux, et allié à la famille de l'avocat Nicolas Hoüel, dont les restes furent ainsi profanés. Il est inutile d'ajouter que M. Barckhausen a publié le triste et curieux document, avec le soin infini qu'il met à publier tant d'autres documents dont il enrichit les *Archives historiques du département de la Gironde* et les *Archives municipales de Bordeaux*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 janvier 1878.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie une lettre de M. Albert Dumont, directeur de l'Ecole française d'Athènes. Cette lettre accompagne l'envoi de sept photographies exécutées sous la direction de MM. Homolle et Haussoulier, membres de l'Ecole, et représentant plusieurs des monuments qui ont été trouvés récemment à Spata. M. Dumont signale les ressemblances qui existent entre ces objets et ceux que d'autres fouilles ont fait découvrir, depuis quelque temps, à Ialysos, dans l'île de Rhodes, et à Santorin.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie un rapport de M. Fernique, membre de l'Ecole, sur les dernières fouilles faites à Palestrina.

MM. Deloche et Maury sont réélus membres de la commission de vérification des comptes.

L'académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de M. Boutaric, décédé, et fixe la discussion des titres des candidats au vendredi 1er février.

L'académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Pavet de Courteille : ouvrages de M. Bretschneider : 1° Notes on chinese mediæval travellers to the west (Shanghai 1875); 2° Notices of the mediæval geography and history of central and western Asia, drawn from chinese and mongol writings (London 1876); 3° Chinese intercourse with the countries of central and western Asia during the fifteenth century (Hongkong 1877); 4° Archæological and historical researches of Peking and its environs (Shanghai 1876); 5° Ueber das Land Fusang nach den alten chinesischen Berichten (Yokohama 1876); *— par M. Desjardins :* Hamy, Commentaires sur quelques cartes anciennes de la Nouvelle-Guinée pour servir à l'histoire de la découverte de ce pays par les navigateurs espagnols (1508-1606) (Paris 1877, extr. du Bulletin de la Société de géographie, 39 p. et une carte).

Ouvrage déposé : — Muir (John), Miscellaneous extraits metrically and freely translated, or paraphrased, from the Mahâbhârata, 3rd series (Edinburgh 1877, for private circulation).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 2 Février — 1878

Sommaire : 23. Rayet et Thomas, Milet et le golfe Latmique. — 24. B. D. del Castillo, Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne, p. p. Jourdanet et De Heredia. — 25. Brosin, Schiller et le public de son temps. — 26. De Besancenet, Le portefeuille d'un général de la République. — Académie des Inscriptions.

23. — **Milet et le Golfe Latmique : Tralles, Magnésie du Méandre, Priène, Milet, Didymes, Héraclée du Latmos,** Fouilles et explorations archéologiques faites aux frais de MM. les barons G. et E. de Rothschild, et publiées sous les auspices du Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts par Olivier Rayet, ancien membre de l'École française d'Athènes, et Albert Thomas, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Paris, 1877, J. Baudry, texte in-4° : t. I, 1re livraison (p. 1-116); atlas in-folio, pl. 1-2, 6-9, 13, 17, 22, 29.

Au mois de juin 1871, M. Olivier Rayet fut chargé, par MM. Gustave et Edmond de Rothschild de faire des recherches à Milet et sur d'autres points du territoire milésien dont un précédent voyage (1870) lui avait révélé la richesse archéologique. L'exploration dura deux ans (1872-1873) : on sait quels obstacles elle rencontra et de quel succès elle fut couronnée [1]. Les débris d'antiquité recueillis dans les ruines de la ville et des cités voisines ont été donnés au Musée du Louvre par MM. de Rothschild; les résultats scientifiques et artistiques des fouilles sont exposés dans l'ouvrage que MM. Rayet et Thomas publient en ce moment. La première livraison, la seule parue jusqu'à ce jour, se divise en cinq chapitres :

Le premier (*Le Méandre*, p. 1-32) dépeint le cours du fleuve et retrace la marche de ses alluvions;

Le second (*Aïdin-Tralles*, p. 33-56) donne la description de la ville moderne d'Aïdin et des ruines de la ville ancienne à laquelle Aïdin a succédé;

Les trois derniers (*Histoire de Tralles jusqu'à l'Empire*, p. 57-80 ; *Histoire de Tralles-Pythodoris*, p. 81-101 ; *Histoire de Tralles pendant l'empire*, p. 102-116) renferment tous les renseignements qu'on possède aujourd'hui, soit par le témoignage des auteurs anciens, soit par celui des monuments, sur Tralles et ses destinées.

1. En voir le récit dans O. Rayet, *Fouilles faites en Asie-Mineure (Extrait de la Revue Archéologique, 1874)* et *Le temple d'Apollon Didyméen (Extrait de la Gazette des Beaux-Arts, avril-septembre 1876)*.

C'est, comme on voit, un livre de géographie comparée et d'histoire, aussi bien qu'un livre d'archéologie.

Le Méandre naît dans les montagnes qui couvrent la partie méridionale de la Phrygie. Il sort, à 900^{m} d'altitude, du petit lac Hoïran-Gheul, baigne les ruines de Célènes, recueille au passage plusieurs ruisseaux célèbres dans l'antiquité, le Marsyas, l'Orgas, l'Obrimas, et, sur la droite, une rivière, le Glaucos *(Sanduklu-Tchaï)*, dont l'apport double le volume de ses eaux. Quelques lieues plus bas, il rencontre le massif des collines lydiennes et s'y enfonce par une brèche étroite : depuis sa jonction avec l'Hippourios *(Keuplu-Sou)* jusqu'au village moderne de Déré-Keuï, il se précipite de rapide en rapide, et fait des détours continuels qui lui donnent, sur une distance de 28 kilomètres, un développement d'au moins 45. Un moment la brèche s'élargit et forme une plaine que dominaient autrefois deux villes fortes, Tripolis et Karoura; mais bientôt elle se resserre, devient de plus en plus sauvage et maintient le fleuve entre deux berges abruptes où il coule jusqu'à sa rencontre avec l'Orsinos *(Kara-Sou)*. Là, les montagnes s'écartent : au sud, se dressent escarpées et grisâtres les pentes du plateau carien, à peine coupées çà et là par le lit d'un torrent; au nord, la chaîne de la Messogis allonge ses flancs boisés. Au fond de la vallée, le Méandre, mal encaissé entre des rives basses, erre comme à l'aventure et trace une série de boucles dont la courbe change et se déplace à chaque crue un peu forte. Jadis, lorsqu'il emportait au loin la terre des champs, les riverains lésés lui intentaient des procès et le faisaient condamner à une amende, dont le montant était prélevé sur les droits de péage des bacs.

A l'époque primitive, un bras de la mer d'Ionie pénétrait entre les dernières ramifications de la Messogis et les derniers contreforts du plateau carien. Il y creusait un golfe profond que le mont Latmos divisait en deux branches de longueur inégale. La branche septentrionale pénétrait d'abord jusqu'à l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Tralles; mais, longtemps sans doute avant l'arrivée des premiers colons Léléges ou Cariens, dont l'histoire ait gardé souvenir, le fleuve avait commencé son travail d'alluvion. La tradition veut, que, au temps où Magnésie fut fondée, les ilots Dérasides fussent encore séparés du rivage : en 500, ils étaient reliés au continent, et Magnésie devenue ville méditerranéenne. En revanche, Myonte et Priène étaient des ports importants et donnaient abri à des flottes considérables. Un siècle plus tard, il n'en était déjà plus de même : Myonte était envasée complètement, et Priène allait s'envaser à son tour. Il fallut moins de trois cents ans au fleuve pour achever son travail d'alluvion, et consommer la ruine de ces deux villes. Au premier siècle de notre ère, Milet fut menacée à son tour : Pline prétend, que de son temps, elle n'était déjà qu'à dix stades de l'embouchure du Méandre. Toute la branche septentrionale de l'ancien golfe était comblée et formait ce qu'on nommait la plaine de Priène; l'autre, sur laquelle étaient situées Héraclée du Latmos et Pyrrha, ne communiquait plus avec la

mer que par un chenal étroit. Ce chenal se ferma probablement vers la fin du IVe siècle; les ports de Milet s'ensablèrent et avec l'ensablement vint la ruine. Les restes de Milet sont maintenant à neuf kilomètres de la côte; de l'ancien estuaire du Méandre il ne reste plus qu'un lac entièrement séparé de la mer. Sur le littoral même, le travail du fleuve continue. Toutes les criques, depuis Plaka jusqu'au cap du Lièvre (*Taouchan-Bournou*), sont encombrées de vase noirâtre; tout le fond de la mer jusqu'au large de Gaïdaro-Nisi est tapissé de boue d'alluvion. Le temps viendra où cette île sera rejointe au continent, comme l'ont été successivement toutes les îles citées par les Grecs dans le golfe de Milet.

Tralles (Τράλλεις, ethn. Τραλλεῖς puis Τραλλιανοί) s'élevait sur un haut plateau triangulaire dont le sommet serait au nord vers la chaîne de la Messogis et dont la base, légèrement convexe, est tournée au sud vers la plaine du Méandre. Ce plateau est relié à la montagne par un isthme étroit que barre une éminence d'environ 15m de haut : partout ailleurs, il tombe à pic dans la vallée et serait inaccessible si on n'y avait taillé dans la paroi quelques sentiers fort raides. Il ne reste plus de la ville même que des ruines informes sans cesse exploitées par les maçons d'Aïdin qui viennent y chercher des briques. L'acropole couronnait la petite éminence qui domine au nord le plateau; plus bas s'étendait le théâtre, et immédiatement au-dessous du théâtre, le stade. A quelques centaines de mètres vers le sud-ouest, des débris de portiques souterrains marquent l'emplacement de l'Agora. Enfin, presque à l'angle sud-ouest, en un point d'où la vue s'étend sur toute la vallée, sont situées les ruines imposantes d'un grand édifice rectangulaire dont la façade, assez bien conservée, mesure environ 20m de haut sur 8m d'épaisseur. Ce sont les restes du gymnase détruit par le grand tremblement de terre, sous le règne d'Auguste, et restauré aux frais de l'empereur. Quant aux autres édifices que nous font connaître les inscriptions et les textes classiques : le palais construit sous les rois Attales et devenu plus tard la résidence du prêtre de Zeus Larasios; le sanctuaire de Dionysos Bacchos; le temple de la Victoire; le temple de la Concorde, où, pendant les guerres de Mithridate, furent massacrés les résidents romains; celui d'Asclépios, bâti, vers le milieu du IIIe siècle avant notre ère, par l'architecte Thargélius ou Tarchésius; on ne sait pas encore où il convient de les placer. M. R. croit avoir retrouvé quelques fragments de l'Asclépiéïon, dans un kiosque élevé par Tahir-Bey, le dernier des *dérébeys* d'Aïdin, et pense que l'Asclépiéïon lui-même devait s'élever non loin de là : c'est là toutefois une simple conjecture.

Rien ne reste des deux histoires de Tralles écrites dans l'antiquité par Apollonios d'Aphrodisias et par Christodoros de Coptos. Strabon attribue la fondation de la ville à une colonie d'Argiens et de Thraces. Un scholiaste de l'Iliade parle des Pélasges. Plutarque indique une première colonie de Tralliens ou Tralles, tribu thrace, qui, dépossédés par des Minyens et par des Léléges, seraient revenus en nombre et auraient, à leur

tour, dépossédé les envahisseurs. Ville de l'intérieur, Tralles ne commence à être citée par les Grecs qu'à l'époque de Xénophon. Cyrus-le-Jeune y gardait ses ôtages. De 400 à 392, Pharnabaze et Tissapherne y établissent la base de leurs opérations contre les Harmostes lacédémoniens. Alexandre-le-Grand y laissa son parc de machines de guerre dont la lourdeur aurait entravé sa marche à travers les montagnes de la Carie. A partir de ce moment, elle fut continuellement mêlée aux affaires d'Asie-Mineure, gouvernée par Asandros jusqu'en 313, prise en 312 par Antigone, reprise peu après par Séleucus, changeant de nom au caprice de ses nouveaux maîtres, aujourd'hui Antioche, demain Séleucie. En 189, elle fut donnée par les Romains aux rois Attales qui la gardèrent jusqu'en 133. Ce fut l'époque de sa plus grande prospérité. Les guerres des successeurs d'Alexandre n'étaient jamais ni très-meurtrières ni très-ruineuses pour le vaincu; le commerce n'en souffrait guère, et les grandes villes savaient se faire acheter à haut prix un semblant de fidélité. La plupart des monuments de Tralles furent construits entre la mort d'Alexandre et la chute du royaume de Pergame. L'annexion au territoire romain ralentit ce mouvement de prospérité. Mêlée à la révolte d'Aristonicos, puis traitée comme ville soumise et frappée d'un tribut assez lourd, un moment dégrevée par l'administration intègre de Q. Mucius Scévola en 98, elle s'allia à Mithridate en 89 et massacra les Romains établis en ses murs, puis se retourna vers Sylla quand la fortune de Mithridate commença à décliner. Même au milieu des désastres qui suivirent, elle conserva son importance commerciale et servit de banque aux villes voisines.

Je ne suivrai pas M. R. dans la digression où l'a entraîné le désir de faire connaître l'histoire d'une famille de banquiers établis à Tralles, et dont les derniers descendants, après avoir régné sur des districts du Pont, de la Cappadoce, de la Cilicie, de la Thrace, disparurent, au commencement du IIe siècle de notre ère, devant l'ascendant de la puissance romaine. L'histoire municipale de Tralles, sous l'Empire, n'est ni bien longue, ni bien curieuse. Incorporée dans la province d'Asie qui relevait du Sénat, Tralles resta, ce qu'elle était déjà au temps de Sylla, le chef-lieu d'un *conventus* et l'une des premières villes où le gouverneur venait tenir ses assises judiciaires dans sa tournée à travers la province. A moitié ruinée par le tremblement de terre de l'an 26 av. J.-C., puis reconstruite en partie aux frais de l'empereur, elle institua par reconnaissance des jeux augustaux, et prit le nom de *Cæsarea*, qu'elle semble avoir conservé jusque sous les derniers Flaviens. Englobée dans l'unité romaine, elle n'eut plus d'histoire indépendante pendant des siècles, et partagea la grandeur et la misère des Césars. Conquise par les Turcs Seldjoucides sur les empereurs de Constantinople, puis après la chute des Seldjoucides, devenue principauté turque indépendante, Tralles perdit son nom à la fin du XIIIe siècle et prit celui de l'émir Aïdin qui en fit sa capitale. Aïdin, descendue de la hauteur dans la plaine, est aujourd'hui encore

une des villes les plus commerçantes de cette partie de l'Asie-Mineure.

Tel est l'ensemble de faits et d'observations que renferme la première livraison du livre de M. Rayet. Le style est simple et clair, l'exposition géographique nette et vigoureuse; je connais peu de descriptions qui soient à la fois aussi exactes et aussi vivantes que la description de la vallée du Méandre qui remplit les premières pages. Les planches qui accompagnent cette livraison donnent une bonne idée de la façon dont sera exécutée la partie graphique. On pourrait reprocher quelque mollesse à la gravure des deux cartes où sont représentés l'état ancien et l'état moderne de la partie du pays explorée et décrite; les planches de monuments m'ont paru être traitées d'une manière très-satisfaisante.

G. Maspero.

---

24. — **Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne** écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un de ses conquistadores. Traduction par D. Jourdanet. Deuxième édition corrigée. Paris, G. Masson, éditeur, MDCCCLXXVII, XXXII et 928 p. in-8°.

Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des conquérants, traduite de l'espagnol avec une introduction et des notes par José-Maria de Heredia. Tome premier. Paris, A. Lemerre, 1877, LXVII et 293 p. in-8°.

Le livre de Bernal Diaz del Castillo est, et restera sans doute toujours, le témoignage le plus important de cette prodigieuse aventure qu'on nomme la conquête de la Nouvelle-Espagne. Ce n'est pas à dire que ce récit d'un des compagnons de Cortès et témoin oculaire des faits qu'il relate soit exempt d'erreurs, ni qu'on doive s'en tenir à lui seul pour acquérir une connaissance exacte de la grande entreprise et juger équitablement et conquérants et conquis. Les lettres-relations de Cortès, qui sont comme le compte-rendu officiel de l'expédition, les autres historiens contemporains ou peu postérieurs, tels que Gomara et Herrera, enfin les documents diplomatiques, dont beaucoup ont été publiés [1] ou utilisés, dont d'autres subsistent encore dans les archives d'Espagne ou, en copies, dans la collection de l'illustre Juan Bautista Muñoz et ailleurs; tout cela doit servir à parer aux lacunes de la relation de Bernal Diaz et à détruire, autant que possible, les assertions fausses ou inexactes, que la passion ou des négligences pardonnables chez un homme qui ne prit la plume qu'au déclin de sa carrière ont laissé pénétrer dans la *véridique histoire*. Mais si la critique a ses réserves à faire au point de vue de l'exactitude de certains récits ou de l'impartialité de tel ou tel jugement, elle reconnaît de bonne grâce que sur un des côtés les plus importants de la question, ce qu'on pourrait nommer l'histoire psychologique de la conquête, le tableau parlant du capitaine Bernal n'a point encore trouvé

---

1. Voyez surtout l'important recueil de D. Pascual de Gayangos, *Cartas y relaciones de Hernan Cortès al emperador Carlos V*. Paris. Chaix. 1866.

de rival. Tous les sentiments de ces aventuriers, leurs vices et leurs vertus, la soif de l'or, la foi naïve qui les soutenait et les consolait, la curioriosité enfantine qui les poussait en avant dans les terres inconnues, le *loyalisme* qui maintenait ces vrais souverains du Nouveau-Monde dans la vassalité de leur empereur Charles, l'attachement au grand homme, qui avait su, par son talent inouï de séduction et de persuasion et la confiance absolue qu'il leur inspirait, les lier à sa fortune, se peignent au vif dans ces pages si informes au point de vue littéraire et pourtant d'une lecture si attachante. Ce livre d'histoire se lit comme un roman. On ne voudrait pas qu'il fût plus correctement écrit, qu'il contînt moins de digressions et de répétitions, et surtout moins de ces beaux mouvements de colère contre les détracteurs des premiers conquérants. Sans trop s'inquiéter de la vérité historique, on prend volontiers parti pour le soldat de Cortès, qui a tout vu et tout supporté, contre l'homme d'église au beau style, qui dissimule ou fausse sous les fleurs de sa rhétorique telle aventure ou tel fait d'armes, dont le souvenir est resté gravé « comme si cela s'était passé hier » dans la mémoire du vieux colon de Guatemala. Ces attaques incessantes contre le chapelain Gomara, quelque injustes ou puériles qu'elles nous paraissent souvent, n'en sont pas moins un des charmes de ce récit naïf, qui rappelle, par tant de côtés, la manière de nos chroniqueurs du moyen-âge.

Il était temps qu'un tel livre fût traduit dans notre langue après l'avoir été depuis longtemps en anglais et en allemand [1].

La tâche n'était point aisée. La *Verdadera historia* a été imprimée à Madrid en 1632, d'après une mise au net de l'autographe de Bernal envoyée de Guatemala. Cette copie subsiste-t-elle encore? On n'en sait rien. Mais ce qui est certain, c'est qu'un duplicata de cette copie et l'original lui-même existaient encore à Guatemala vers la fin du XVII[e] siècle entre les mains d'un arrière-petit-fils de l'auteur, qui, dans son *Historia de Guatemala* (MS.), mentionna expressément ces deux manuscrits et en cita divers fragments pour montrer que les éditeurs de Madrid s'étaient écartés de la lettre du texte original, soit en supprimant certains passages, soit, ce qui est plus grave, en y introduisant de leur propre autorité des choses qui ne se trouvaient ni dans l'autographe ni dans le duplicata de la copie envoyée à Madrid [2].

---

1. Ni l'un ni l'autre de nos traducteurs n'a eu recours à ces versions étrangères. M. Jourdanet avoue même qu'il ne saurait dire à quelles époques elles ont été publiées. Mais il existe des recueils bibliographiques où l'on trouve ces indications. Les traductions de J. I. Lockhardt, Londres, 1844, 2 vol. in-8° et de Ph. J. von Rehfues, Bonn, 1838, 4 vol. in-8° semblent particulièrement importantes et méritaient d'être consultées. Je ne les ai pas vues.

2. On doit la connaissance de ces extraits très-curieux de l'*Historia de Guatemala* au dernier éditeur de Bernal Diaz, D. Enrique de Vedia, qui, malheureusement, n'indique pas le parage actuel de ce manuscrit (voy. *Bibl. de aut. esp.* de Rivadeneyra, t. XXVI. p. VI). Avant lui l'excellent bibliographe, D. Andres Gonzalez de Barcia, avait déjà fait allusion à ces reproches de l'arrière-petit-fils de Bernal,

Si l'on ajoute à cela que l'édition de 1632 [1] a été imprimée comme on imprimait alors, c'est-à-dire sur mauvais papier et sans soins typographiques, et que les éditions subséquentes ne sont que de simples réimpressions avec des fautes en plus [2], on conviendra que le traducteur est appelé à surmonter des difficultés de plus d'un genre pour arriver à rendre exactement la pensée de l'auteur. Et cette pensée, Bernal lui-même a-t-il bien su la rendre? On est amené à en douter dans bien des cas; car, quelles que puissent être les fautes commises par les éditeurs de 1632, toutes les obscurités et les incorrections du texte ne sauraient être mises à leur charge. Le vieux soldat, cela va de soi, ne maniait pas sa langue comme sa pique. On sent parfois que le mot propre lui échappe, qu'il s'embrouille dans ses phrases et que, pressé d'arriver au terme d'une démonstration ou d'une réfutation, il oublie le mot essentiel, que le critique aujourd'hui est contraint de restituer à ses risques et périls.

Les traductions que nous avons à examiner se recommandent toutes deux par la qualité la plus essentielle des travaux de ce genre : la fidélité. M. Jourdanet et M. José-Maria de Heredia ont pris leur tâche à cœur; comme a fort bien dit l'un d'eux, ils ont respecté à la fois l'auteur qu'ils traduisaient et le lecteur auquel ils destinent leur œuvre. Intention digne de louange, assurément, car petit est le nombre de ceux qui, chez nous, leur sauront gré de tous ces soins ou seront en état d'apprécier le mérite des difficultés vaincues. Après avoir lu, plume en main, les soixante premiers chapitres du premier volume de M. de Heredia, en comparant sa traduction avec le texte original et le travail de son concurrent, je crois pouvoir dire qu'au point de vue de l'exactitude les deux traductions sont à mettre à peu près sur la même ligne et méritent les mêmes éloges. Cependant, pour être parfaitement équitable, il faut tenir compte de la différence de méthode. M. de H., par suite de son système

mais sans y attacher grande importance : « Don Francisco Antonio de Fuentes y Guzman, revizniclo del autor, en el proemio de su *Historia de Guatemala*, MS. dice que esta adulterada o defectuosamente impresa por inadvertencia del impresor o por algun interesado, porque cotejada con el original o borrador, que parava en su poder, no concordaba en algunas cosas; pero no siendo estas substanciales, es facil de creer que, al copiarla, mudase el autor algunas; como sucede regularmente ». *Epitome de la Bibliotheca oriental y occidental... de D. Antonio Leon Pinelo*, t. II, Madrid 1783, col. 604. Gonzalez de Barcia va évidemment trop loin dans son indulgence pour les éditeurs de 1632, car D. Francisco dit formellement : « *Ni menos conviene lo impreso con el traslado en limpio que se saco*, despues de enviado un primero a España para la primera impresion, por remitirlo duplicado ».

1. Ou plus exactement les deux éditions, qui ne diffèrent que par l'addition d'un chapitre dans l'une d'elles.

2. La dernière, celle de D. Enrique de Vedia, est à peu de chose près de la même farine. Dans les soixante premiers chapitres je n'ai relevé qu'une seule correction. Par contre, il s'y trouve deux fautes dont l'original n'est pas responsable : *Indios* pour *Iudios* (p. 6, col. 1), et *remediar* pour *remedar* (p. 32, col. 1). Ensuite la ponctuation de l'édition princeps est loin d'avoir été assez remaniée. Absence complète de notes.

de traduction, dont nous parlerons tout à l'heure, serre de plus près le texte : il s'expose donc plus souvent à commettre des peccadilles que M. J., qui, parfois, se contente de tourner la difficulté et renonce à l'aborder de front. Pour passer au détail, voici quelques passages sur lesquels je me permets d'attirer l'attention des deux savants traducteurs.

Ed. orig. [1], f. 5vo, col. 2 (Bernal et ses compagnons se sont perdus sur des récifs en allant de la Havane à la Trinidad) : « Pues ya escapados con las vidas de entre aquellos ceborucos, *para nuestra villa* de de *(sic)* la Trinidad no auia camino por la costa », etc. M. de H. a bravement traduit : « Or, nous étant tirés la vie sauve... *nous vîmes* qu'il n'y avait point de chemin pour *notre* ville de la Trinidad », etc. M. J. a évité la difficulté en la supprimant. Le passage est évidemment corrompu et il manque quelque chose avant ou après *para*. Le *nuestra* aussi est à rejeter, ou, en tous cas, ne peut pas se rapporter à *villa* : Bernal n'avait aucun motif pour nommer la Trinidad « notre ville ». Après avoir essayé diverses conjectures, j'avoue que c'est pour moi un *locus desperatus*. Peut-être y a-t-il ici un bourdon, causé par la répétition fréquente du mot *ceborucos*. — Ed. orig., f. 10vo, col. 2 : « se dio carena al vn nauio, que hazia mucha agua, *puesto que* tocó tres vezes al estar en la barra ». M. de H. est seul en faute ici. Le sens est bien sûr : « qui faisait beaucoup d'eau, parce qu'il avait touché trois fois en passant la barre ». — Ed. orig., f. 11, col. 1 : « y diré como quedaron todos los Indios de aquellas prouincias muy contentos, y luego nos *abraçamos* y vamos la buelta de Cuba ». Les deux traducteurs ont eu tort, je crois, de ne pas admettre la correction de M. de Vedia, *embarcamos* pour *abraçamos*. Le sens est beaucoup meilleur avec la nouvelle leçon et il n'y a du reste pas d'exemple, que je sache, de ces embrassades collectives. — Ed. orig., f. 12, col. 1. « Tambien dize (Gomara) como Cortès mandó quemar un Indio que se dezia Queçal Popoca, capitan de Monteçuma, sobre la poblacion que se quemó ». M. de H. traduit : « Il raconte aussi comme Cortès fit brûler un Indien... et c'est le village qui fut brûlé ». C'est peut-être bien ce que Bernal a voulu dire, mais la seule version qu'autorise le texte et qu'admet M. J. est : « outre le village qui fut brûlé ». Ce dernier se trompe, au reste, en affirmant que rien dans Gomara ne justifie cette accusation. Le passage visé se trouve dans la *Conquista de Méjico*, p. 353-354 de l'édit. Rivadeneyra. — Ed. orig., f. 13vo, col. 1 : « E puesto que se pregonó aquesto de la licencia del Rey nuestro señor, aun no auia venido con ella de Castilla el capellan Benito Martinez ». Traduction de M. de H. : « Et quoique cette publication eût été faite avec la permission du Roi », ce qui pourrait donner lieu à un malentendu. Rectifions : « Et quoiqu'on eût publié que les préparatifs de l'expédition se faisaient avec la permission du Roi, cependant », etc. — Ed. orig., f. 30, col. 1 : « Y este nombre de Culua

1. Je me sers de l'édition qui a le chapitre ccxii.

es en aquella tierra como si dixessen los *Romanos hallados* ». C'est un des passages scabreux. M. de H. a surmonté la difficulté : il a fort bien vu que *hallado* est pris ici dans son sens d'acclimaté, familiarisé, apprivoisé et que ces *Romanos hallados* doivent être dans l'esprit de Bernal les barbares de l'Empire. M. J. a fait complètement fausse route en proposant dans sa longue note de corriger *los Romanos hablados* et en traduisant : « On emploie là le mot de Culua comme nous dirions en Espagne les idiomes romans », ce qui n'a aucun sens et ne peut être autorisé par la grammaire. *Romanos hablados* signifierait tout au plus les « Romains qui ont la langue bien pendue ». En second lieu, *romano* en castillan n'a jamais eu d'autre sens que *romain* et les Espagnols de nos jours, quand il leur arrive de parler de langues ou de littératures romanes, ne se servent que des adjectifs *romance* ou *románico*. — Ed. orig., f. 35vo, col. 2 : « El habito que traian aquellos Papas eran unas mantas prietas, a manera de sabana, y lobas largas hasta los pies y unos como capillos que querian parecer a los que traen los canonigos, y otros capillos traian mas chicos, como los que traen los Dominicos, y *los* traian muy largos hasta la cinta, y aun algunos hasta los pies llenos de sangre pegada y muy enredados, que no se podian esparcir ». M. J. interprète ainsi ce passage : « L'habillement de ces ministres consistait en manteaux noirs... et des béguins qui simulaient ceux de nos chanoines; quelques-uns les portaient plus petits, comme nos dominicains; d'autres, *au contraire*, en avaient *de plus* longs, descendant jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux pieds, tellement couverts de sang et emmêlés, qu'on n'eût pu les séparer ». D'abord les mots en italique ne figurent pas, et pour cause, dans le texte; ensuite, se représente-t-on des capuchons *emmêlés* à ne pas pouvoir les séparer? Séparer de quoi? M. de H. a senti qu'un mot a été omis après *los* et que ce mot ne peut être que *cabellos* (cheveux). Voyez du reste plus bas dans le même chapitre : « Apercibio a quatro Papas que se trasquilassen el cabello, que lo traian largo, *como otra vez he dicho* [1] ».

C'est à peu près tout ce que nous avons relevé dans ces soixante chapitres, et c'est, on le voit, peu de chose.

Nos traducteurs ne se sont pas seulement proposé de faire passer dans notre langue les mémoires du capitaine Bernal, ils ont tous deux jugé

1. M. Jourdanet a des pudeurs intempestives et qui étonnent de la part d'un médecin. Ainsi, lorsque Bernal rapporte qu'au Yucatan l'expédition de Francisco Hernandez de Cordoba découvrit des temples où étaient gardées de vilaines figures « que, al parecer, estavan haziendo sodomias unos bultos de Indios con otros », son interprète juge convenable de voiler ces crudités et de nous apprendre qu'on voyait là des formes « d'un fort mauvais aspect et se groupant de façon qu'on aurait pu dire que les personnages se livraient à des exercices réprouvés par la morale ». Pas par la morale du Nouveau-Monde au moins, car, en ce pays-là, c'étaient surtout les prêtres qui se livraient à ce genre d' « exercices »; voy. Bernal, éd. orig. f. 36, col. 1 : « et ils (les Papas) n'avaient pas de femmes mais s'adonnaient au maudit métier des sodomies ».

qu'il convenait d'accompagner le texte de leur auteur de divers éclaircissements et commentaires. M. J. nous a donné quelques pages d'observations climatologiques fort intéressantes et quelques cartes passablement gravées, mais ses notes ne valent pas celles de M. de H., qui s'est attaché non-seulement à expliquer tout ce qui touche à la faune, à la flore et à l'économie sociale du Nouveau-Monde, mais encore à nous faire connaître de plus près les personnages qui figurent, à divers titres, dans la *Véridique histoire*.

La très-grande supériorité de la traduction de M. de H., sur le travail de son concurrent, consiste dans la forme et le style. La traduction de M. Jourdanet est fidèle, mais elle est terne ; celle de M. de H. n'est pas moins exacte, mais elle vit. Entre le calque littéral et la *belle infidèle*, il y a bien des degrés, bien des nuances. Il est difficile d'établir des règles en cette matière et surtout de fixer une limite aux inversions, dont notre langue est si avare, aux archaïsmes, enfin à toutes les libertés auxquelles un traducteur est obligé d'avoir recours, s'il tient à donner au public d'aujourd'hui l'impression vraie de la parole écrite d'un Espagnol du XVI[e] siècle. M. de H. me semble avoir réussi, autant qu'il est possible, dans sa tentative d'accommodation, et son œuvre marquera dans l'histoire de la traduction en France. On pourrait chicaner, sans doute, sur telle expression, telle tournure : l'ensemble n'en est pas moins tout à fait remarquable. Et il faut avoir soi-même essayé d'obtenir un résultat analogue pour savoir ce qu'un tel travail exige de recherches minutieuses, de retouches incessantes, de patience et d'assiduité.

Pour donner à son lecteur comme un avant-goût des commentaires du guerrier espagnol et le renseigner sur les débuts du grand héros de la conquête, M. de Heredia a décrit, en deux chapitres, les préparatifs et le départ de la flotte qui emmena vers le Nouveau-Monde Bernal et ses compagnons et la *Jeunesse de Cortès*. Cette introduction, très-étudiée, vivement et soigneusement écrite, sera lue avec sympathie par les connaisseurs et étonnera quelque peu le *vulgo*. Il y a peut-être çà et là abus de descriptions et d'énumérations ; mais, en somme, la couleur locale est de bon aloi. Ce n'est pas un tableau de pure fantaisie, mais une habile réduction de faits historiques, de traits réels, que l'écrivain a butinés en divers lieux et à bonne source et qu'il a su grouper et combiner avec art [1].

Alfred MOREL-FATIO.

1. Deux vétilles seulement. Il s'agit de la grande Isabelle. « Son esprit fut supérieur à son temps. *Elle aima les livres*. Reine intrépide et sagace, elle conquit Grenade, elle devina Colomb ». C'était bien de rappeler la littérature de la reine catholique, mais la phrase est mal placée, car ce n'est pas par son amour des livres qu'elle se montra supérieure à son temps, et ce mérite est vraiment bien mince à côté des grandes choses qui suivent. — Plus loin l'écrivain parle d'une aventure amoureuse de Cortès, dont l'histoire nous a conservé le souvenir : « Le galant qui, pour cette expédition nocturne, avait endossé ses armes et embrassé sa rondache, *comme un*

25. — **Schillers Verhæltniss zu dem Publikum seiner Zeit,** von A. Brosin, in-8°, 60 p. Leipzig, Veit, 1875.

Autant Gœthe s'inquiétait peu de l'accueil fait à ses ouvrages, autant Schiller était sensible à la faveur ou à la froideur témoignée par le public à ses productions littéraires : sa correspondance surtout contient à ce sujet nombre de passages des plus curieux, qui montrent l'influence profonde, parfois même violente, exercée sur sa nature essentiellement impressionnable par le plus ou moins de succès de chaque œuvre nouvelle, qu'il soumettait au jugement *du monde, du siècle, des lecteurs ;* ces mots reviennent à chaque instant sous sa plume. M. Brosin a eu l'excellente idée de rechercher tous ces passages, de les coordonner, de les expliquer par d'autres citations tirées des œuvres de Schiller et d'en former un tableau des *Rapports de Schiller avec le public de son temps :* d'une part avec le *public lisant* (p. 11 à 39), d'autre part avec le *public du théâtre* (p. 39 à 50). Cette distinction peut paraître arbitraire au premier abord ; elle est cependant très-fondée. Tout autre a été, au moins en général, l'accueil fait aux productions dramatiques de Schiller, tout autre celui que reçurent la plupart de ses autres ouvrages ; et réciproquement l'attitude de Schiller lui-même était toute différente, selon qu'il avait affaire à l'un ou à l'autre de ces deux publics.

C'est surtout comme rédacteur de divers journaux littéraires que Schiller eut à se plaindre du public. La *Thalie* fut d'abord accueillie avec faveur ; mais bientôt vinrent les *Heures,* puis l'*Almanach des Muses,* et, en présence de cette espèce de concurrence que Schiller se faisait à lui-même par ces publications multiples, l'empressement du public ne tarda pas à se refroidir ; seul l'*Almanach des Muses* resta en vogue. Aussi, trompé dans son attente, Schiller se forma et conserva longtemps du public lisant de l'Allemagne une opinion très-défavorable, souvent même (surtout de 1790 à 1800) très-injuste. Qui donc était coupable ? M. B. n'hésite pas à l'avouer, c'était Schiller bien plus que le public. Destinée d'abord au grand public, la *Thalie* ne tarda pas à donner la première place dans ses colonnes à des articles philosophiques ou esthétiques, dont la plupart étaient au-dessus de la portée des esprits de culture moyenne ; les *Heures* donnèrent, à leur tour, prise au même reproche. Tout entier à ses études et tout plein des questions, auxquelles lui et un petit cercle d'initiés prenaient intérêt, Schiller n'introduisit pas dans ses recueils la variété qu'il avait promise en en annonçant l'apparition. Pouvait-il à bon droit prétendre que le grand public s'intéressât aux dissertations esthétiques dont foisonne la *Thalie,* à des récits énigmatiques

---

héros de Cervantès ». En s'armant de la sorte, Cortès ne commit rien qui sente le *quichotisme.* Que M. de Heredia relise les *Célestines*, qu'il parcoure un livre d'histoire, les *Relaciones* de Luis Cabrera de Cordoba, le l'Estoile espagnol, et il verra que c'est ainsi que s'équipaient toujours les galants nocturnes de la vieille Espagne.

comme les *Entretiens des émigrés allemands* de Gœthe dans les *Heures?* D'autres morceaux, tels que les *Elégies romaines* de Gœthe, froissèrent même le sentiment d'un grand nombre de lecteurs. Ces raisons, Schiller lui-même sut les reconnaître plus tard, et, s'il ne put jamais se défaire d'une certaine prévention contre le public lisant de l'Allemagne, il apprit du moins, quand le premier dépit fut calmé et que la réflexion vint, à faire la différence entre l'entraînement irréfléchi et passager de la grande masse des lecteurs et le jugement calme, réservé, mais durable des esprits cultivés.

Tout autre est son attitude comme poète dramatique : accueilli avec enthousiasme par toute l'Allemagne dès l'apparition de ses *Brigands*, il vit, sauf à de très-rares et très-courts intervalles, cette faveur se continuer pour ses autres productions théâtrales. C'est que, par une singulière inconséquence, autant, comme rédacteur de journaux littéraires, il s'inquiète peu de se mettre à la portée de son public de lecteurs, autant, au théâtre, il reconnaît qu'une noble popularité, appuyée sur le jugement des hommes de goût, est le but vers lequel doit tendre le poète : aussi sait-il à merveille se mettre en communion d'idées avec son public ; il le prend tel qu'il le trouve et non tel qu'il désirerait l'avoir. Ce n'est pas qu'il pactise avec lui ; il fait passer avant tout les droits de l'art et les règles du goût. Mais il s'ingénie, avec une souplesse merveilleuse, à ne lui présenter que ce qu'il sait pouvoir lui faire agréer, apprécier et comprendre. Mainte fois il renonce à un sujet, c'est lui-même qui nous le dit, parce qu'il sent qu'il n'en pourrait tirer de quoi satisfaire à la fois le goût du grand public et les justes exigences des esprits plus délicats. La prudence et son intelligence des nécessités de la scène sont presque toujours amplement récompensées ; aussi, à son tour, n'a-t-il pas assez d'éloges pour son public, il le proclame son juge suprême, et, tombant suivant les circonstances dans les deux extrêmes opposés, d'un côté il finit par se contenter de l'approbation d'un petit cercle d'élite, de l'autre il va jusqu'à placer l'assentiment du grand public au-dessus même de celui d'une minorité choisie.

Tels sont les résultats des recherches auxquelles s'est livré M. B. Peut-être ne s'attendait-on pas à trouver dans les jugements de Schiller ce défaut de suite et de logique ; peut-être pourrait-on accuser M. Brosin d'avoir un peu forcé la note. Rappelons donc qu'il n'affirme rien par lui-même, c'est presque toujours Schiller en personne qui parle par les passages les plus caractéristiques de ses nombreuses lettres. Au reste, le caractère éminemment impressionnable de Schiller explique suffisamment la vivacité de ces diverses appréciations, qui, il faut toujours s'en souvenir en pareil cas, étaient d'une nature tout intime et ne devaient pas, dans la pensée de leur auteur, sortir du petit cercle d'amis fidèles, dans le cœur desquels il épanchait ses joies et ses déceptions.

L'exécution matérielle du livre est bonne : nous n'avons remarqué que les fautes d'impression suivantes : p. 12 *Künftiges*, le texte de

Schiller porte *zukünftiges* (cf. W. v. Maltzahn, *Schillers Briefwechsel mit Christophine* etc. p. 60). P. 14, l. 7, au lieu de *Interesse* l. *Interesses*; p. 22, l. 7, au lieu de *wir* l. *mir*; p. 41, l. 9, au lieu de *Jeremiade*, nous préférerions le pluriel *Jeremiaden*, qui semble plus naturel et qui se trouve dans l'*Almanach des Muses*, où le titre de cette poésie est : *Jeremiaden aus dem Reichsanzeiger* P. 46, l. 9, au lieu de *sie* l. *Sie*.

A. Fécamp.

---

26. — **Le portefeuille d'un général de la République.** Une armée sous la Convention. Campagnes de 1796-1797. Coup d'état de fructidor. Armée d'Allemagne Armée d'Angleterre, par Alfred de Besancenet. In-8°, 296 p. Paris, Plon, 1877.

Au début de cette nouvelle publication, M. de Besancenet se défend « d'avoir eu la pensée d'écrire une histoire de la révolution ». Cette précaution semble quelque peu superflue. Car les débris d'un livre-journal, où un officier supérieur d'artillerie inscrivait les ordres de service envoyés ou reçus par lui, n'offrent véritablement pas la base d'une pareille entreprise. Mais elle marque bien le caractère du plan suivi par l'auteur ; c'est moins « le portefeuille » de Dommartin qu'il nous donne qu'une série de dissertations dont le sujet se rattache plus ou moins étroitement aux notes de ce général.

J'ai déjà eu occasion de signaler l'erreur de la méthode adoptée par M. de B. Je regrette d'avoir à renouveler mes critiques. Au lieu que les documents devraient occuper le premier rang dans l'ouvrage, ils y sont noyés, et n'y figurent qu'à titre de citations ; au lieu que les explications de l'éditeur devraient se réduire à un bref commentaire, elles débordent le texte et ne lui laissent qu'une place minime. Ce n'est pas ainsi que les monographies peuvent faire progresser la science historique.

Employé de la manière dont s'en est servi M. de B., le registre de Dommartin n'est entre les mains de l'éditeur qu'un prétexte pour donner son mot sur une foule de questions générales, qu'une occasion d'exposer ses idées politiques sur nombre de points qui sont de véritables hors-d'œuvre. Que dire, par exemple, des chapitres intitulés : *De la Prusse et de l'Autriche*, p. 178-191 ; des frontières d'après le traité de Campo-Formio, p. 195-292 ? Dans l'un, M. de B. trace les origines de la Prusse; dans l'autre, il explique que les provinces Rhénanes auraient pu être françaises aussi bien qu'allemandes. Quel rapport ces dissertations ont-elles avec les brèves mentions du journal constatant le court passage de Dommartin à l'armée du Rhin ? Choquantes, parce qu'elles sont déplacées, elles ne sont pas moins impatientantes par leur caractère superficiel. Ce n'est pas au pied levé, et sans études préalables, qu'il convient d'aborder de pareilles matières.

Un travers de jugement que M. de B. avait tenu à afficher, dès sa première publication, sur Dommartin en l'intitulant : *Un officier royaliste au service de la République*, est repris et accentué par lui dans le présent ouvrage. Aucun des sentiments que comporte la désignation de royaliste ne se fait jour dans la correspondance du général; naturellement, ils y apparaissent encore moins dans son registre. L'intimité de ses relations avec les officiers le plus notés de républicanisme, l'absence de toute trace de liaison avec les autres, rien n'y fait : il faut que Dommartin ait eu la foi monarchique. Or, de même qu'en vendémiaire Bonaparte avait été le second de Barras, au 18 fructidor Dommartin fut le second d'Augereau. Il eut le commandement en chef de l'artillerie. Esprit réservé, exact, posé, froid même si l'on veut, Dommartin ne peut être accusé de légèreté ou d'aveuglement. Veut-on savoir comment M. de B. concilie les opinions qu'il lui impose avec la participation qu'il ne peut nier au coup d'état le plus anti-royaliste de notre histoire ? C'est, dit-il, le désir « d'être utile » à Augereau (p. 161) qui détermina Dommartin; et puis « la croyance dans la possibilité de la conversion du comte de Barras, fourvoyé dans la révolution » (p. 159).

Je suis encore obligé de faire à l'éditeur un reproche que je lui avais déjà adressé à propos de son précédent ouvrage. Il n'a pas assez soigneusement vérifié sa chronologie. Une lettre publiée sous la date du 24 floréal an V et une autre datée du 2 prairial [1] an V (p. 102-104) ne peuvent être de cette année-là. Elles doivent être rétablies sous l'an IV. De même une lettre de Bonaparte au Directoire, donnée sous la date du 4 vendémiaire an VII, n'est pas de l'an VII, mais de l'an VI, puisqu'elle a pour objet de féliciter le gouvernement de son coup d'état de fructidor (p. 164). Pour un lecteur attentif, ces fautes ne sont pas graves. Elles ont leur danger, parce que les personnes qui citent les textes les prennent souvent de confiance, surtout quand elles les rencontrent dans une publication de documents.

En fait, le registre de service de Dommartin ne présente pas un intérêt égal à celui de sa correspondance avec sa mère. Cela se comprend, puisqu'il renferme en majeure partie des détails très-minutieux, qu'il n'a pas été tenu régulièrement, et qu'il n'est point parvenu jusqu'à nous sous sa forme intégrale. On y peut recueillir deux renseignements précieux que M. de B. a, d'ailleurs, très-bien mis en lumière. Des notes qui y sont contenues, il résulte, conformément aux conclusions de M. Thiers, contrairement à celles de M. Lanfrey, que l'armée de Bonaparte en Italie fut abandonnée au plus profond dénuement. Il en résulte encore qu'elle manqua particulièrement d'approvisionnements de guerre. C'est avec l'artillerie autrichienne, c'est avec les munitions trouvées dans les forteresses ennemies que les troupes françaises firent campagne. Et, trait

1. Etant du 13 et du 21 mai 1796.

bien significatif, sans les ressources laissées à Klagenfurth par l'archiduc Charles, l'armée était forcée de s'arrêter sur la route de Vienne, faute de poudre et de cartouches.

Je termine par un mot de Dommartin que M. de Besancenet rapporte, comme le tenant d'nn témoin de famille, à propos des victoires de Bonaparte dans les années 1796-1797. « La campagne d'Italie a été une suite de choses heureuses qu'il ne faudrait pas tenter de recommencer. »

H. LOT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 janvier 1878.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'académie la photographie d'une inscription récemment trouvée auprès du lac Fucin, que M. Fiorelli croit écrite en langue marse.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie un rapport de M. A. Dumont, directeur de l'Ecole française d'Athènes, sur les travaux des membres de l'Ecole. Renvoyé à la commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. Heuzey, complétant une communication commencée à la dernière séance, présente diverses observations relatives aux objets découverts à Dodone par M. Carapanos. Il avait signalé une anse de vase en bronze, ornée d'une tête de femme, et avait cru pouvoir la reconnaître pour l'anse d'un *prochoos*, vase à bec étroit et allongé, qui était employé comme aiguière. Aujourd'hui, il signale le caractère de l'ornementation de certaines plaques de bronze de Dodone, qui est de l'espèce dite décoration géométrique, dans laquelle n'intervient la représentation d'aucun être végétal et animal. Ce fait indique par lui-même une date ancienne; en outre, on remarque, parmi les motifs décoratifs qui sont employés dans ces objets, un dessin formé d'une suite de cercles renfermant d'autres cercles plus petits et reliés par des traits obliques. C'est, à ce qu'il semble, une première ébauche de l'ornement appelé *postes*. Or, les postes se montrent déjà sous leur forme définitive dans les objets trouvés à Mycènes par M. Schliemann. Les monuments de Dodone appartiennent donc à un système décoratif plus primitif que ceux de Mycènes. A Dodone comme à Mycènes, on remarque l'emploi de grandes plaques métalliques pour la décoration des édifices; ces plaques métalliques sont mentionnées dans les descriptions des palais de l'époque homérique.

M. Deloche, continuant la lecture de ses études sur les invasions gauloises en Italie, signale quelques noms de peuples gaulois mentionnés par Polybe, qui, à la différence des autres, ne se retrouvent ni dans Tite-Live ni dans les nomenclatures, à nous connues, des peuples de la Gaule transalpine. Il s'arrête notamment sur le peuple des Ταυρίσκοι et examine l'opinion des auteurs qui ont identifié ce peuple avec celui des Ταυρῖνοι ou habitants de Turin. M. Deloche pense que les termes de Ταυρίσκοι et de Ταυρῖνοι sont deux noms ethniques qui désignent deux peuples d'origine commune, mais différents.

M. Pavet de Courteille lit une notice de M. Dabry de Thiersant sur Tamo ou Boddhi-dharma, l'un des apôtres du bouddhisme en Chine, qui vivait, dit-on, au VI[e] siècle, et qui est compté par les Chinois comme le 28[e] grand-maître du bouddhisme ou religion de *Fo*. Selon les légendes chinoises, analysées par M. Dabry de Thiersant, Tamo vint à Canton en l'an 535 de notre ère, édifia, par ses prédications,

l'empereur d'alors, puis se retira dans un monastère où il passa le reste de sa vie. Un an après sa mort, il fut rencontré, courant, avec une seule sandale, pour rentrer dans son pays d'origine. L'empereur, ayant appris ce fait, fit ouvrir son cercueil : on n'y trouva qu'une sandale. Plusieurs grands-maîtres lui succédèrent, mais bientôt des dissensions naquirent et un schisme s'ensuivit; l'unité ne fut rétablie qu'en 1260, par l'institution du Dalaï-lama, qui devint le chef incontesté des bouddhistes chinois.

M. Révillout commence la lecture d'un mémoire sur la loi de la βεβαίωσις et sur les renseignements fournis, au sujet de cette loi, par le papyrus 1er de Turin. Ce qu'on appelle en grec βεβαίωσις était une garantie spéciale exigée par la loi égyptienne pour la validité de tout contrat de vente; elle consistait dans l'intervention d'un tiers qui se portait caution des obligations contractées par le vendeur. L'objet du travail de M. Révillout est de montrer comment, à l'époque des Lagides et sous l'influence de la jurisprudence macédonienne, la notion de la βεβαίωσις s'obscurcit et l'institution changea complètement de caractère.

Ouvrages déposés : — L'archéologie devant l'état-major et devant la justice. Plaidoirie de M. Albert Grehen pour M. Peigné-Delacourt contre M. le ministre de la guerre (Guise, 1877, brochure in-8°); — Topographie archéologique des cantons de la France, par M. Peigné-Delacourt : arrondissement de Compiègne, canton de Ribecourt (Noyon, 1874, in-8°); — Lettre de Manuel de Fiesque, concernant les dernières années du roi d'Angleterre Edouard II, publiée pour la première fois, d'après le texte du Cartulaire de Maguelone, par A. Germain (Montpellier, 1878 in-4°, extr. des Mémoires de la Société archéologique de Montpellier); —Statut déterminant, pour les principales localités du diocèse de Maguelone, le tour de représentation aux États de Languedoc, 1458-1459, publié avec une notice explicative par A. Germain (Ibid., 1877, id., id.).

Présentés de la part des auteurs ou éditeurs : — Par M. Pavet de Courteille, de la part de M. d'Hervey de Saint-Denis : 1° la dernière livraison du Si-Siang-Ki, traduction de Stan. Julien, publiée par M. d'H. de S.-D.; 2° la 1re livraison du t. II de l'Ethnographie des peuples étrangers de Ma-Touan-Lin, trad. par M. d'H. de S.-D.; — *par M. L. Renier :* Héron de Villefosse (Ant.), le tarif de Zraia (Paris, 1878, extrait des C. R. de la société de numismatique et d'archéologie, 1875; en faisant cette présentation, M. L. Renier annonce la découverte qui vient d'être faite par M. A. Héron de Villefosse à El Ksour, à 3 kil. O. de Thébessa, d'une inscription latine en l'honneur de l'empereur Héraclius, de sa femme et de son fils; c'est la seule inscription latine connue qui soit relative à cet empereur); — *par M. Miller :* Galatée, drame grec moderne en cinq actes, en prose, par S. N. Vasiliadis; publié et traduit avec une introduction et des notes par M. le baron d'Estournelles de Constant (Paris, 1878, in-12, un vol. de la Bibliothèque orientale elzévirienne d'E. Leroux); — *par M. Renan :* 1° Devic (Marcel), Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale, nouv. éd. in-fol., faisant partie du supplément du Dictionnaire de Littré; 2° Perron, l'Islamisme, son institution, son influence et son avenir, œuvre posthume publiée par son neveu Alfred Clerc (Paris, 1877, in-16).

Julien Havet.

Erratum : N° 2, p. 33, art. 7, l. 8, lisez : le livre;
— — l. 27, lisez : Jahn;
— p. 35, art. 9, l. 8, lisez : si donc elle ne nous offre point...

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 9 Février — 1878

27. — **Oskische Bleitafel,** von Franz Bücheler. Francfort-sur-le-Mein, 1877. Sauerlænder, 77 p. in-8°. Avec une planche lithographiée.

Les fouilles entreprises dans le cours des dernières années, soit par le gouvernement italien, soit par l'initiative de quelques particuliers, ont mis au jour de nouvelles inscriptions osques. Celle qui vient d'être éditée a été trouvée dans la nécropole de l'ancienne Capoue, en un tombeau, et elle a été acquise par M. Frédéric de Duhn, qui en a fait présent à M. Franz Bücheler. Elle consistait en une lame de plomb roulée sur elle-même et fortement endommagée par un de ses bouts. M. B., en la déroulant, l'a fait tomber en un certain nombre de morceaux ; mais la place qu'ils doivent occuper est, paraît-il, facile à reconnaître. M. B. nous donne une lithographie de l'inscription dont il garantit l'exactitude, sauf sur quelques points qu'il mentionne dans son commentaire. Nous aurions préféré une reproduction où la main de l'homme n'eût point passé : mais peut-être l'état du monument ne le permettait-il pas.

Par son aspect, cette lame de plomb en rappelle une autre pareille trouvée dans un tombeau à Capoue en 1857 et contenant une exécration en langue osque. On connaît cette superstition antique, pratiquée par les Grecs comme par les Romains, dont les preuves se sont multipliées en ces derniers temps : pour se venger d'un ennemi, on dévouait son nom aux divinités infernales, on lui souhaitait — avec ou sans conditions — toute sorte de malheurs, et l'on confiait cette *devotio* à un tombeau. A Cnide, dans le sanctuaire de Demeter, M. Newton a trouvé des tablettes de ce genre (v. l'article de Wachsmuth, *Rheinisches Museum,* XVIII, p. 560 et XXIV, p. 474) ; d'autres ont été publiées depuis par M. Koumanoudes. Enfin, M. Wordsworth, dans ses *Specimens of early latin,* p. 230, a réuni des exemples de *dirae* latines. M. Duhn, d'après les apparences extérieures, avait pensé que la nouvelle tablette appartenait à la même catégorie. M. B. adopte tout à fait cette idée et la traduction qu'il nous donne est conçue en ce sens.

L'inscription se compose de douze lignes; le commencement des lignes est conservé, mais la fin manque, et il est difficile de dire combien il est perdu à chaque ligne. Il y a, en outre, des déchirures et des parties effacées. L'écriture, d'aspect archaïque, va de droite à gauche; M. B. suppose que le monument date de la première moitié du second siècle av. J.-C. Les lettres sont celles de l'alphabet osque, sauf la voyelle ⊢*(i)* qui manque. Les mots sont quelquefois séparés par le signe :, mais ce signe, d'ailleurs difficile à reconnaître sur le plomb qui est rayé et usé, manque le plus souvent.

M. B. donne une traduction et un commentaire détaillé, d'où il résulterait que cette inscription émane d'une femme nommée Vibia, qui voue aux divinités infernales un personnage appelé Pakuius Kluvatius, qui lui a enlevé un objet qui lui était cher; M. B. suppose que c'est sa fille, sa première née. Au cas où il ne la rendrait pas, il est livré aux *Valaimas puklum*, sortes d'Euménides italiotes, ainsi qu'à Cérès vengeresse *(Keri arentikai)* et à la puissance du tombeau *(ulas leginei)*. Il est voué à toute sorte de supplices : *kaíspatar* « cædatur », *krustatar* « cruentetur ». Ou si ces supplices sont différés, qu'il ne puisse ni manger, ni diminuer sa faim *(nip putiiad edum nip menvum limu)* par aucun des moyens dont se servent les hommes vivants *(pai humuns bivus karanter)*. Qu'il soit livré à la consomption *(turumiiad)*. Quant à Vibia, quel que soit le malheureux sort auquel Pakuius Kluvatius aura été livré, il n'en devra résulter pour elle aucun mal.

Il faut toujours remercier celui qui publie, pour la première fois, un texte difficile, et qui ne craint pas de proposer une explication, si chancelante qu'elle soit. On voit plus d'une fois, aux longs circuits accomplis par M. B., qu'il n'est guère satisfait de ce qu'il propose, et qu'il aimerait mieux présenter quelque chose de meilleur. Le texte dont il est l'éditeur, doit compter parmi les plus obscurs de l'épigraphie osque, soit à cause de la rédaction en elle-même, soit surtout à cause des nombreuses lacunes. Grâce aux connaissances variées qu'il possède, M. B. a trouvé moyen de rendre son commentaire instructif, en y parlant de beaucoup d'autres textes. Mais il faut avouer qu'il n'a guère jeté de lumière sur celui que le sort a mis en sa possession; après avoir lu les soixante-seize pages qu'il lui consacre, nous ne sommes pas encore sûr qu'il ait exactement vu le sujet. Les étymologies de M. B. nous paraissent trop au service d'une idée préconçue. La Cérès vengeresse est tirée de l'expression *keri arentikai;* en effet, Hésychius donne cette glose : Ἀράντισιν · Ἐρινύσι · Μακεδόνες. Les *Valaimas puklu*, ces Euménides samnites, signifieraient littéralement, s'il faut en croire M. B., « les filles du bonheur »; en effet, *valaima*, que M. B. rapproche d'un mot de la table de Bantia, serait un superlatif tiré du verbe *valere*, et *puclum* serait un mot de même famille que *puer, pupus, pullus*. La « puissance du sépulcre » ou *ulas leginei* correspondrait au latin *ollae lex*. Le passif *kaíspatar*, « qu'il soit tué », est tiré du verbe *cædere* par l'intermédiaire du

mot *cæspes,* qui désigne un morceau de gazon coupé dans la prairie; quant à *krustatar,* que M. B. traduit par « kalt, todt machen », il est de la famille de *crusta*, κρύσταλλος, κρύος, *cruor, cruentus.* Nous avouons que ces tours de force étymologiques nous ont un peu surpris. Ils remettent en mémoire certaines tentatives récentes peu couronnées de succès. Nous voyons M. B. mettre en avant des racines sanscrites, telles que la racine *kar*, « faire » (p. 42), pour expliquer *karanter; tar, tur, tru,* « percer, user, consumer » (p. 46), pour expliquer un prétendu verbe *turumiiad,* « tabescat »; *star,* « être immobile » (p. 58), pour rendre compte d'un mot *steras,* qu'il a néanmoins renoncé à traduire dans le vocabulaire joint à son travail. Nous allions oublier la racine *ubh* « réunir » qui aurait donné *ambo* et qui, dans la signification « lier », conviendrait bien pour marquer l'idée d'une *devotio* (p. 39). Ce n'était point la peine de condamner si sévèrement Corssen.

Peut-être un certain nombre de mots pourraient-ils être lus autrement. Le commencement de la ligne 5 est lu par M. B. ainsi : INIMKAISPATAR IN..KRVSTATAR. Il restitue avec raison les deux lettres IM, ce qui lui donne deux fois la conjonction INIM signifiant « et ». Mais M. B. paraît ne tenir aucun compte du *point* qu'on voit très-distinctement après le premier K; peut-être est-ce, en effet, un défaut du plomb. Nous croyons toutefois que le *k,* suivi ou non d'un point, doit être joint au mot précédent, de manière à donner *inimk :* on a ainsi le correspondant de l'ombrien *enumek, inumek, inumk,* employé plus de vingt fois sur les tables eugubines, et signifiant « item, pariter ». Ce qui donne à cette lecture une haute vraisemblance, c'est que nous retrouvons le *k* après le second *inim.* Nous avons dès lors un mot *aispatar* que je décompose en *ais,* génitif féminin d'un pronom démonstratif, et *patar* « père » (pour *pater,* cf. l'ombrien *ocar* pour *ocer).* Dans le prétendu *rustatar* il faut de nouveau dégager le pronom *ais,* M. B. ayant pris pour un V deux traits dont celui de droite est le jambage final d'un *a,* et celui de gauche un *i.* Il reste un mot dont la première lettre est incertaine : M. B. la lit comme si c'était un *t;* mais il faut croire que la tablette présente quelque chose d'insolite, car ce *t,* d'une forme trop grande, va rejoindre une lettre de la ligne supérieure. Je suis porté à penser que le lithographe a omis un trait, et qu'il faut lire *m.* Nous avons ainsi cette série de mots : *inimk ais patar, inimk ais matar* « item ejus [Vibiae] pater, item ejus mater. »

En présence d'un texte aussi difficile, le plus prudent c'est de s'aider des passages similaires. Ainsi M. B. nous paraît avoir été malheureusement inspiré, quand, rencontrant l'expression *Valaims puklu* employée six fois, il a une fois l'idée (l. 9) de couper en deux le second mot, pour faire *Valaims puk.* Le fac-simile permet de lire *Valaims Pukil.* De même, à la ligne 6, *punum kahad* répète *pun kahad*, comme à la ligne 7 *pidum putiians* répète *nip putiians.* Il est donc probable que *punum* est, par l'assimilation bien connue de *nd* en *n,* pour *pundum,*

c'est-à-dire un pronom relatif suivi de l'enclitique *dum*. M. B. lit *pun um*, et fait de *um* l'infinitif du verbe *aio* (contraction pour *aium*). Nous ajouterons à ce sujet que *edum*, où M. B. voit l'infinitif du verbe *edo* « je mange », nous paraît être un pronom *ed-dum*, comme *pidum* est pour *pid-dum*.

C'est assez arrêter le lecteur sur les obscurités d'un texte dont des travaux ultérieurs ou des découvertes nouvelles permettront peut-être de mieux saisir le caractère. M. Bücheler s'est certainement donné de la peine pour faire honneur à sa réputation de philologue osquisant, et s'il n'a pas mieux réussi, ce n'est pas sa faute. Parmi les mots nouveaux dont il a essayé d'enrichir le vocabulaire osque, il en est peu qui ne soient suspects. Mais comme il a un peu suivi la méthode de Simonide, certaines portions de son commentaire conserveront de l'utilité.

M. B.

---

28. — **Histoire du peuple de Genève** depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade, par Amédée Roget. Genève, Jullien, 1877, 349 p. in-12.

Nous avons si souvent déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs du talent historique de M. Roget et plus particulièrement des mérites du présent récit [1], que nous pouvons nous borner à le signaler ici, sans entrer dans des développements plus considérables, bien que le quatrième volume soit peut-être précisément le plus intéressant de l'ouvrage. En effet, sa première partie tout entière est consacrée à l'histoire du procès de Servet. Nous recommandons à tout le monde, aux écrivains apologistes de la Réforme, comme à ceux qui n'écrivent que pour la condamner et la maudire, ces pages comme un modèle d'impartialité scientifique. M. R. montre admirablement, ce nous semble, quelle fut, dans cette lugubre tragédie, la responsabilité propre d'un chacun, et pour quelle part l'esprit général de l'époque, pour quelle part aussi la haine de Calvin doivent être rendus responsable du sort du malheureux savant aragonais. L'une et l'autre sont grandes et les déclamations passionnées des admirateurs et des détracteurs de l'orthodoxie protestante ou catholique seront incapables de renverser le jugement si calme, si équitable, si éminemment scientifique, porté dans cette cause par l'historien genevois.

La seconde moitié du volume est consacrée à l'histoire des années 1555-1556, qui vit s'achever enfin le triomphe du parti calviniste sur celui des libertins. L'invasion croissante des réfugiés français dans les rangs de la *bourgeoisie* (on en reçut une fois quarante-trois en trois semaines) exaspérait le parti vieux-genevois, hostile au réformateur, à la tête duquel se trouvait le capitaine général Perrin. Le 16 mai 1555

1. Voy. *Revue critique*, 6 juin 1868, 24 oct. 1874, 19 février 1876.

— date néfaste, on le voit, dans plus d'une histoire — les *libertins* prennent les armes à la suite d'une rixe d'auberge et tentent une échauffourée nocturne dont on n'a jamais pu clairement établir la préméditation ni la portée. En tout cas, les partisans de Calvin surent en tirer un merveilleux profit pour asseoir leur domination d'une façon définitive ; Perrin fugitif fut condamné à mort par contumace, les deux frères Comparet exécutés le 28 juin et l'un des plus notables adversaires du réformateur, F. D. Berthelier, impliqué par leurs dénonciations dernières. Il fit, à son tour, des aveux arrachés par la torture, et monta sur l'échafaud le 11 septembre de la même année. Calvin n'est malheureusement point resté étranger à ces vengeances politiques, et c'est en vain qu'il a tenté de se justifier plus tard ou qu'on essaie encore aujourd'hui de le laver de toute accusation sur ce sujet. Le volume de M. R. s'arrête sur les élections de février 1556 qui éliminent les derniers dissidents des conseils de la république et font définitivement triompher le parti français et rigidement religieux sur celui des Genevois et des libertins. Que le prochain tome ne se fasse pas trop longtemps attendre !

R.

---

29. — **Strassburgische Chronik von 1667-1710.** Memorial des Ammeisters Franciscus Reisseissen, zum ersten Mal nach dem Original herausgegeben, mit Anmerkungen und Einleitung von Rudolf Reuss. Strassburg, Friedrich Bull, 1877, in-8°, XXVIII-224 pp.

A Strasbourg, M. Rodolphe Reuss — comme à Colmar, M. Julien Sée — s'est voué à une œuvre qui mérite tout particulièrement d'être honorée : l'entreprise de publier les chroniques inédites de l'Alsace, devant laquelle la Société pour la conservation des monuments historiques s'était dérobée naguère, ces deux courageux travailleurs l'ont reprise à leur compte : à M. Sée nous devons déjà les Mémoires des Jésuites de Colmar (Genève, J.-G. Fick, 1872), la Chronique de Guebwiller par Jean Stolz (Colmar, J.-B. Jung, 1871), les *Notanda* du stettmestre Jean Joner, l'autobiographie d'Ambroise Müller (Colmar, J.-B. Jung, 1873); à M. R., la chronique strasbourgeoise de Jean-Jacques Meyer (Strasbourg, J. Noiriel, 1873), une autre chronique strasbourgeoise de 1672 à 1684 (Colmar, J.-B. Jung, 1873), enfin le mémorial dont le titre figure en tête de cet article.

M. R., qui ne s'est pas contenté d'étudier l'auteur dans le journal qu'il nous a laissé, n'a rien trouvé de plus sur sa personne qu'une notice manuscrite au dos d'un portrait gravé. Il suppose qu'elle a été tirée des écrits de circonstance publiés lors du décès de Reisseissen, et il ne se trompe pas. Tous les renseignements qu'il lui a empruntés ont été fournis par une série de pièces nécrologiques, en prose et en vers, en

allemand et en latin, dont les titres, même abrégés, rempliraient des pages de la *Revue critique*. On y compte deux oraisons funèbres, l'une prononcée à Strasbourg, à l'église de Saint-Thomas, par Philippe Strohl, l'autre à Fürdenheim, où le corps fut transféré, par Jean de Gottesheim ; un éloge académique par le professeur Jean Boecler; une notice biographique anonyme; les *planctus lugubres* des professeurs de l'université, dont Reisseissen était le scolarque; d'autres pièces de vers, imprimées séparément, à la louange du défunt, l'une de Pfeffinger, au nom de la famille apparentée des Bernegger, l'autre au nom des fils et des gendres de Reisseissen, la troisième au nom de sa famille en général, une quatrième et une cinquième au nom de ses petits-fils, et une sixième au nom de la paroisse de Fürdenheim. Outre leur intérêt pour l'histoire des usages funéraires en Alsace, ces témoignages prouvent la considération dont ses contemporains entouraient le vieil ammestre.

Les mémoires qu'il nous a laissés, sont une source inappréciable pour l'histoire de son temps. C'est l'époque où Strasbourg, victime à la fois de l'impuissance de l'Empire, de ses propres fautes et d'une fausse conception de la situation générale, ne pouvait manquer de changer son mode d'existence. Depuis la paix de Westphalie, la France ne cessait de gagner du terrain en Alsace. Des possessions autrichiennes auxquelles avaient été limités d'abord ses droits, sa souveraineté s'était étendue de plus en plus sur les villes impériales, sur les terres de l'évêché de Strasbourg, sur celles de la noblesse et des princes possessionnés. Contre cet envahissement Strasbourg se couvrait de sa prétendue neutralité, ce qui, pendant la guerre, ne l'empêchait pas de prêter sous main à l'armée impériale toute l'assistance possible : jeu dangereux s'il en fut, au bout duquel, à défaut d'autres représailles, la capitulation de 1681 devait arriver fatalement. A l'intérieur, le désarroi, l'absence d'esprit public ne la rendaient pas moins inévitable : plus heureux que de nos jours, Strasbourg tomba sans secousse, comme un fruit mûr, dans le giron de la France.

Le tableau, que le mémorial de Reisseissen permet d'esquisser, ne laisse même aucun regret de la catastrophe finale. Le gouvernement de Strasbourg était, depuis de longues années, entre les mains d'une oligarchie très-exclusive et très-routinière, chez laquelle le sens politique et le patriotisme s'étaient entièrement concentrés dans la conservation de ses priviléges et dans le maniement, à son profit, des affaires publiques. Nonobstant les abus et les scandales, engendrés par la perpétuité du pouvoir dans les mêmes familles et par le défaut de contrôle, elle se croyait, comme toutes les autres puissances de ce monde, par droit divin en possession de ses avantages. Autre était l'esprit de la population : elle souffrait de cette tutelle, qui ne lui procurait ni la liberté civile, ni la liberté religieuse, ni même la sécurité au dehors. Elle n'avait foi ni dans la capacité ni dans la probité de ses gouvernants, et, à chaque événement contraire, elle criait à la trahison. Ce n'étaient ni les mesures de rigueur,

comme le supplice du malheureux Obrecht, condamné à mort pour un libelle, ni les sermons dont ils se faisaient encenser le jour du renouvellement annuel de leurs pouvoirs, qui pouvaient restaurer le respect et le prestige de l'autorité.

Ce n'étaient pas non plus la pénitence et la contrition qu'on faisait prêcher par décret, quand le danger devenait plus pressant, qui pouvaient détourner l'ire de Dieu et la vengeance céleste. Il aurait fallu revenir de deux siècles en arrière pour réparer les fautes politiques dont les effets allaient se produire. Autrefois il eût été dans le rôle et au pouvoir de Strasbourg de réunir tous les états morcelés de l'Alsace en un seul faisceau qui, à l'égal des Treize cantons et en s'appuyant sur eux, aurait pu, dans la formation des grands états, faire prévaloir son indépendance. Le groupe s'était formé spontanément à l'époque de Charles le Téméraire et, jusqu'à la guerre de Trente ans, il avait constamment visé à se renouveler, à se consolider et à durer. S'il n'y est point parvenu, c'est à Strasbourg qu'il faut s'en prendre, à Strasbourg qui, trop complaisant pour lui-même et trop imbu de sa propre importance, ne prévit pas qu'il viendrait un temps où une commune alliance aurait seule pu prévenir son absorption et celle de l'Alsace par la France. Il y eut un moment dans l'histoire, mais que Strasbourg ne saisit point, où une Suisse prolongée jusqu'à la Moder ou à la Queich aurait pu se concevoir. Reste à savoir ce qui serait devenu de l'Europe et des intérêts de la civilisation moderne, si une autre configuration politique de la carte avait diminué ou supprimé les points de contact et mis la France et l'Allemagne dans l'impossibilité de réagir l'une sur l'autre.

Dans leurs moindres détails, les mémoires de Reisseissen confirment les considérations que j'en dégage. En les publiant, M. R. y a mis les soins qu'on était en droit d'attendre de lui. Il a accompagné le texte d'un commentaire perpétuel en forme de notes, fourni en majeure partie par les archives de la ville de Strasbourg, et d'excellentes tables des noms de personnes et de lieux. C'est à peine s'il m'a été possible de trouver deux points sur lesquels il soit possible de chercher querelle à l'éditeur.

A propos du vers suivant, composé au mois d'août 1678, sur la naissance d'un fils de l'empereur Léopold :

Sit, precor, Augustus Germano hic mensis in orbe,

M. Rodolphe Reuss se demande comment ce jeu de mot pouvait s'appliquer au prince qui devint plus tard l'empereur Joseph I[er]. Il n'a pas vu que c'est une allusion au titre de *semper augustus*, de *mehrer des Reichs*, que portaient les anciens Césars germaniques, et qui formait un si cruel contraste avec les démembrements incessants de l'Empire.

Puis, n'y a-t-il pas, p. 82, une faute d'impression dans le chiffre de la garnison que Strasbourg entretenait la même année? 20,000 hommes semblent de trop, surtout quand, deux pages plus loin, il n'est plus question que d'environ 9,000.

X. MOSSMANN.

30. — **Der Grosse Kurfürst,** Ein geschichtlicher Versuch zur Gedæchtnissfeier des Tages von Fehrbellin, von Kaehler, major im Grossen Generalstabe. Berlin, 1875.

La meilleure partie de ce livre est l'exposé des réformes militaires de Frédéric-Guillaume, le grand-électeur, et le récit, qui suit, de la guerre contre la Suède et de la grande journée de Fehrbellin. Les détails techniqnes y sont abondants et clairement exposés, puisés d'ailleurs à des sources déja connues. Une bonne carte permet de suivre les opérations militaires.

Il est regrettable que M. le major Kaehler, qui a voulu fêter, par la publication d'un essai historique, l'anniversaire de la bataille de Fehrbellin, ne se soit pas contenté du récit de cette bataille, qu'il aurait pu développer davantage, en le faisant précéder d'un chapitre plus complet sur l'administration militaire du grand-électeur. M. K. se serait ainsi placé sur son terrain spécial, et, en s'épargnant la peine de résumer des livres connus et célèbres sur l'histoire de Frédéric-Guillaume, il aurait peut-être trouvé le temps, qu'il regrette de n'avoir pas eu, de faire une étude plus approfondie des documents originaux « *ein eingehenderes archivalisches studium.* »

Mais, avant de raconter la journée de Fehrbellin à « messieurs ses camarades, » c'est-à-dire aux officiers de cavalerie auxquels il dédie son livre, M. K. a pensé qu'il était utile de faire connaître le temps de Fehrbellin : d'où une description banale de ce temps de combats, si différent du nôtre, où il n'y a guère que des batailles de plume et de parole, dans les cabinets ministériels et les assemblées délibérantes. Ceci, dit d'un ton mélancolique, surprend dans la bouche d'un officier, qui, en moins de onze ans, a pu assister aux guerres de Danemark, d'Autriche et de France. Au milieu de ce temps, M. K. introduit le grand prince, qui a fondé cet état prussien, sur lequel « l'édifice de la grandeur allemande repose, aussi sûrement, s'il plaît à Dieu, que le monde sur les épaules d'Atlas; » voilà notre écrivain conduit à écrire toute une histoire de Frédéric-Guillaume Ier, ce qui est une grande entreprise. M. K. s'en défend en plusieurs endroits : il parle de temps à autre de Fehrbellin, annonçant qu'il y va venir. Cela n'empêche pas qu'il expose avec détail, par exemple, toute l'histoire des curieux efforts faits par le grand-électeur, et à la fin couronnés de succès, pour créer un état avec des provinces jusque-là quasi indépendantes les unes des autres.

C'est d'ailleurs une exposition très-médiocre, mal proportionnée, où l'on s'intéresse seulement aux citations de Ranke (*Zwölf Bücher Preussischer Geschichte*); de v. Orlich (*Geschichte des preussischen Staates im siebzehnten Jahrhundert, mit besonderer Beziehung auf das Leben Friedrich Wilhelms des grossen Kurfürsten*), d'Erdmannsdörfer (*Graf Georg Friedrich von Waldeck, ein preussischer Staatsmann*), de Droysen (*Geschichte der preussischen Politik*), etc. Certaines parties sont laissées dans l'ombre, à dessein, parce qu'on n'y trouve pas matière à

panégyrique, par exemple la négociation avec la France, et la paix séparément conclue à Vossem en juillet 1673, où le Grand-Electeur reçoit de Louis XIV un subside, sous forme d'indemnité de guerre. M. K. glisse légèrement sur ce point, et il insiste sur la réserve faite par Frédéric-Guillaume dans ce traité d'alliance « pour le cas où l'Empire serait attaqué. » Cette réserve était de droit et ne signifiait rien : c'est faire preuve d'ignorance que de l'imprimer en lettres capitales. Il en coûte évidemment à M. K. de parler de relations amicales avec la France. En parlant des propositions faites en 1666 par Louis XIV à Frédéric-Guillaume, il dit très-vite qu'elles n'ont pas été complètement repoussées : « *nicht ganz von der Hand gewiesen wurden.* » On pense bien qu'il ne s'arrête guère non plus au récit de la malheureuse campagne que fit l'Electeur, dans l'armée impériale, contre Turenne en 1674.

Cette monographie n'est donc point digne du personnage auquel elle est consacrée, et qui est, à notre avis, le plus grand homme du XVIIe siècle, si l'on compte notre Henri IV parmi les hommes d'état du XVIe. Et pourtant là où l'auteur parle de ce qu'il sait, on le lit avec plaisir : on sent qu'il combat à Fehrbellin avec les cavaliers de Frédéric-Guillaume, et son enthousiasme plait, parce qu'il est sincère, encore bien qu'il se manifeste par des images inattendues ; car, dans les premières pages seulement, le héros de M. le major Kaehler devient sous sa plume un soleil toujours plus clair et toujours plus chaud, un nageur dont la main assurée fend la vague et dont l'œil reconnait le signe par lequel il vaincra, un constructeur de digues, un marcheur, un tisseur et un rameur.

Ernest LAVISSE.

---

31. — **Ueber F. M. Klingers dramatische Dichtungen**, von O. ERDMANN, in-4°, Kœnigsberg, Nürmberger, 1877. 44 p.

Depuis quelque temps, la *Période d'orage et de violence* a de nouveau attiré l'attention de la critique et les nombreuses études, dont elle a été l'objet, tendent de plus en plus à permettre une appréciation raisonnée et équitable de cette époque de la littérature allemande, si peu connue jusqu'ici et néanmoins si souvent jugée et condamnée avec une incroyable légèreté par les critiques littéraires les plus en vogue. Aujourd'hui M. Erdmann nous offre une *Etude sur les œuvres* (ou plutôt sur quelques œuvres) *dramatiques de Klinger.*

Son travail, fait avec soin, débute par un coup d'œil d'ensemble sur les ouvrages de la jeunesse de Klinger. En quelques pages (1-9), M. E. en fait ressortir les traits caractéristiques de la manière la plus heureuse ; conception, exécution, style, caractères, tout est apprécié avec une connaissance du sujet et une impartialité, qu'on n'était pas habitué à trouver dans l'appréciation des œuvres des *Génies originaux.* Puis il passe

à l'examen des pièces les plus importantes : la *Femme malheureuse* (p. 9-17); les *Jumeaux* (p. 17-24) ; *Orage et violence* (p. 24-29); enfin (p. 29-44) les comédies (les *Faux joueurs* et le *Serment)* et les drames de l'âge mûr *(Conradin,* le *Favori, Damoclès, Aristodème* et les *Deux Médées).*

Pleinement d'accord avec M. E. en ce qui touche le jugement général qu'il porte sur chacune de ces pièces, nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'avoir borné son analyse aux trois drames de la jeunesse de Klinger cités plus haut; *Otto,* la *Nouvelle Arria, Simsone Grisaldo,* etc..., pour être peut-être moins importants et moins caractéristiques, n'en méritaient pas moins un coup d'œil, d'autant plus que les historiens de la littérature allemande continuent en général, depuis de longues années, à apprécier et à condamner par ouï-dire bon nombre de ces pièces qu'ils n'ont jamais lues et qui, comme l'*Otto,* sont devenues presque introuvables. Mais nous aurions mauvaise grâce à insister sur ce point, M. E. était juge de ce qu'il voulait nous donner et, nous le répétons, ce qu'il nous a donné est excellent.

Toutefois il y a dans le détail un certain nombre d'additions et de rectifications, que nous allons lui soumettre; il y verra, mieux que dans de longs éloges, le soin et l'intérêt avec lesquels nous avons lu son travail.

P. 4. M. E. croit que les lettres de Gœthe et de Klinger de 1814 n'ont été imprimées que dans les *Verhandlungen der 8. Philologenversammlung;* celle de Gœthe a été reproduite dans les *Hamburger Nachrichten,* du 5 mars 1852, n° 56; et toutes deux ont été réimprimées par M. W. Appel dans le *Frankfurter Museum,* 1857, n° 1.

P. 6 et passim, M. E. écrit *Gelfo;* Klinger, dans toutes ses éditions, a adopté la forme *Guelfo;* il en est de même de tous ceux de ses contemporains qui parlent des *Jumeaux.* A ce propos nous ferons encore à M. E. un reproche plus grave : il reproduit, et nous l'en félicitons vivement, de longs passages des pièces qu'il analyse; pourquoi la plupart du temps modifie-t-il l'orthographe de Klinger et la remplace-t-il, non pas même par l'orthographe actuelle et courante, mais par son orthographe à lui? Car, en qualité de philologue, M. E. a son orthographe : qu'il l'emploie quand il parle en son nom, rien de mieux; mais Klinger, Leisewitz et tous ceux dont il reproduit des passages ne sont pas forcés de s'y soumettre.

P. 10. Il est bien vrai que Schubart, dans sa lettre à son frère du 13 juillet 1775, attribue la *Femme malheureuse* à Lenz; mais, dès le mois de septembre, il était revenu de son erreur et on lit dans sa *Chronique allemande* du 25 septembre 1775, n° 77 : « M. Klinger qui, dans son *Otto* et dans sa *Femme malheureuse,* a fait preuve d'un talent hors ligne, travaille, en ce moment, à un autre drame intitulé *Pyrrhus* » (cf. encore le n° 90 de la même année). De même il aurait été à propos de faire observer que Lenz était collaborateur aux *Annonces*

savantes de Francfort et qu'il laissa passer sans protestation la lettre où, en se reconnaissant l'auteur de la *Femme malheureuse*, il flétrissait le pamphlet de Wagner. Enfin, à côté des quelques contemporains qui commirent cette fausse attribution, il eût été bon de signaler ceux qui ne se laissèrent pas tromper et dont le témoignage rend d'autant plus étrange la longue durée de cette erreur. Le *Theaterkalender* de Reichardt nomme Klinger comme auteur de la pièce dans ses listes de pièces représentées (cf. année 1776, p. 214; 1780, p. 147; 1781, p. 49, etc...). il en est de même de Heinse dans sa lettre à Gleim de juin 1776 (Briefe zw. Gleim, Heinse und Müller, I, p. 238), du collaborateur de la *Bibliothèque générale allemande* qui en rendit compte (cf. Allg. deutsche Bibl. XXVII, 2ᵉ partie, p. 386, *sq.*) Enfin si l'on a avec raison considéré la question comme résolue du jour où la lettre de Klinger dans les *Annonces savantes de Francfort* a été signalée, il ne semble pas qu'on ait songé jusqu'ici à invoquer le témoignage de deux autres lettres de Klinger, où il se nomme non moins explicitement comme l'auteur de ce drame. Dans le *Gedenkbuch zur vierten Jubelfeier der Erfindung der Buchdruckerkunst*, publié à Francfort en 1840 (bien avant le livre de Dorer-Egloff sur Lenz), se trouve une correspondance entre Klinger et Schumann de Mayence; or, p. 108, Klinger lui promet de lui envoyer bientôt son *Otto* et sa *Femme malheureuse;* et p. 109, il lui annonce qu'il a eu quatre bonnes journées, tout entières consacrées au travail et que sa *Femme malheureuse* est enfin terminée.

P. 17. Outre les éditions des *Jumeaux* citées par M. E., il en existe encore quatre autres à notre connaissance; l'une, in-8°, Leipzig, 1776; l'autre, in-8°, Vienne, 1776; la 3ᵉ dans les *Neue Schauspiele,* (6 vol. in-8°, Augsbourg et Münich, 1776-1777, vol. VI, nº 2); la 4ᵉ, in-8°, Hanovre, 1796. (Cf. Maltzahn, *Bücherschatz*, III, nºˢ 1791 et 1792.) Enfin Adelung *(Allg. Verzeichniss neuer Bücher,* année 1778, p. 196 et suiv.) en cite encore une datée de Presbourg, 1776. Cf. sur cette dernière une curieuse communication de M. R. M. Werner dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, vol. XXII (1878), p. 85-86.

P. 18. A propos du *Jules de Tarente* de Leisewitz, il aurait été intéressant de rappeler que trois auteurs dramatiques anglais ont traité le même sujet ou un sujet analogue; ce sont : Massinger dans *A very Woman or the Prince of Tarent* (1655); Cockain dans *The Obstinate Lady* (1688); Rider dans *The Twins* (1695); cf. *Deutsche Monatsschrift*, 1798, nº 52 (vol. III, p. 302).

P. 24. M. E. commet une confusion entre les deux premières éditions d'*Orage et violence*. L'édition originale parut en 1776 chez Mylius à Berlin; c'est seulement la deuxième qui parut chez Decker à Berlin et Leipzig en 1777, dans le tome I de la collection *Neue Originalstücke für das deutsche Theater*, in-8°.

P. 36. Aux noms des divers auteurs qui ont traité le sujet d'*Elfride* et que cite M. E., il faut ajouter celui de Bertuch *(Elfride,* ein Trau-

erspiel in 3 Aufzügen, in-8°, Weimar, Hoffmann, 1775); cf. Schmid's *Almanach der deutschen Musen*, 1776, p. 34-35. — *Roderico* n'a pas paru comme fragment en 1790; il a été inséré sous le titre : *Roderico*, ein Trauerspiel in fünf Akten, dans le 1er vol. de Klinger's *neues Theater*, in-8°, Saint-Pétersbourg et Leipzig, 1790. Il y occupe les pages 102-242 et forme non un fragment, mais un drame complet. Un fait qu'il eût été intéressant de signaler, c'est l'influence exercée sur la conception du caractère de Roderico par le marquis de Posa dans le *Don Carlos* de Schiller; cf. Carrière, *die Kunst im Zusammenhange der Culturentwickelung*, vol. V, p. 275 sqq.

P. 38. Sur les deux Médées, cf. une longue et intéressante étude insérée dans le tome XLVI de la *Neue Bibliothek der schoenen Wissenschaften und der freyen Künste* de Chr. F. Weisse. — Je ne puis trouver, avec M. E., *subtil* (spitzfindig) le moyen imaginé par Lysandra, de concert avec Cleonnys, pour sauver Hermione. Il serait trop long d'entamer ici une discussion esthétique à ce sujet; je le renvoie donc au compte-rendu d'*Aristodème* paru dans l'*Allgemeine Literaturzeitung* (1791, vol. I. p. 331 sqq.), dont j'adopte pleinement les idées, sauf en ce qui concerne la préférence accordée, par l'auteur de l'article, à *Aristodème* sur l'*Iphigénie à Aulis*.

P. 44. Klinger fit-il réellement interdire lui-même ses propres ouvrages en Russie? Cette affirmation de Bulgarin a été souvent répétée; mais on sait quelle créance mérite en général Bulgarin, et de plus elle paraît implicitement démentie par les faits. A partir de 1790, en effet, presque tous les ouvrages de Klinger, et spécialement ses romans, qui auraient le plus facilement donné prise à ses ennemis, parurent simultanément à Leipzig, chez Jacobäer ou Kriell, et *à Saint-Pétersbourg*, chez Jacobäer ou Tornow; cf. les éditions originales de *Bambino*, de la *Vie de Faust*, de l'*Histoire de Raphaël de Aquillas*, de l'*Histoire de Giafar le Barmécide*, etc.

Nous ne voudrions pas qu'on se méprît sur la portée de ces longues rectifications; elles ne tendent en rien à déprécier la valeur du travail de M. Erdmann. Mais la vie et les œuvres de Klinger sont encore si inexactement connues, qu'il nous a paru utile, en attendant la biographie que doit en donner M. Rieger, de présenter ces diverses additions puisées dans les journaux et lettres de l'époque.

A. Fécamp.

---

32. — **Die Deutsche Literatur seit MDCCLXX.** Gesammelte Studien von Eduard GRIESEBACH. Zweite, theilweise umgearbeitete Auflage. Stuttgart, Verlag von Gebrüder Krœner, in-18, 1877.

Ce livre a été bien moins refondu dans cette seconde édition que le sous-titre ne pourrait le faire supposer : quelques modifications sans importance aux pages 107, 108, 249, le commencement et la fin du chapitre sur Heine remaniés, voilà en quoi consistent les changements qu'il a subis. Que nous en eussions désiré d'autres, c'est ce qui ressort de l'article que nous lui avons consacré lors de son apparition [1] : mais l'auteur a tenu à rester fidèle à son premier point de vue et à conserver sa première rédaction. C'eût été d'ailleurs peut-être trop exiger que de vouloir le contraire. Nous sommes surpris du succès que semble avoir eu jusqu'ici son ouvrage; nous le serions encore plus si ce succès devait se continuer.

C. J.

VARIÉTÉS

Une lettre inédite du chevalier d'Eon.

Nous devons la lettre suivante à l'obligeance de M. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, qui la tient lui-même de la famille de M. Du Pavillon, à qui la lettre fut adressée. Elle ne nous apprend, il est vrai, aucun fait nouveau; nous savons, en effet, que le chevalier d'Eon, qui avait pris, pour la première fois, un déguisement féminin en 1774, et qui l'avait repris en novembre 1777, par ordre de Louis XVI, demanda, à plusieurs reprises et avec instances, aux ministres la permission de reprendre ses habillements d'homme. Gaillardet, dans son *Histoire du chevalier d'Eon,* a publié ses lettres à Sartines, du 4 août 1778, et à Vergennes, du 4 octobre de la même année. Celle que nous imprimons ici exprime les mêmes idées, mais avec un tour plus vif et plus piquant. Malheureusement, elle ne nous donne pas d'éclaircissement sur les causes qui faisaient interdire au chevalier le port des habits de son sexe, et de la rigueur jusqu'ici mal expliquée dont il fut l'objet à cet égard.

LA RÉDACTION.

---

1. Voir *Revue crit.*, 1876, 2 sept., p. 165.

« *A M. Du Pavillon, commandant major de la flotte d'Orvilliers.*

« Monsieur le Comte,

« Quoi que je n'aie l'honneur d'être connu de vous que de nom, je vous supplie instament de proteger le succès de mes demandes, énoncées dans la copie de ma lettre cy jointe à M. le comte de Maurepas, que j'ai adressé à tous les ministres du Conseil du Roy pour avoir l'honneur d'aller servir sous vos ordres comme volontaire sur la flotte royale que vous commandez avec tant de distinction, prévoyant qu'il y aura encore moins de guerre sur terre cette année que la dernière.

« Vous connoissez une partie de ma vie militaire et politique ; il ne me reste plus qu'a combattre sur mer avec la flotte royale : j'espère m'en acquitter d'une façon que vous n'aurez nul regret de proteger la bonne volonté de celle qui a l'honneur d'être avec respect, monsieur le Comte, votre très humble et très dévouée servante,

« La Chevalière D'Eon. »

A Versailles, le 17 février 1779, rue de Noailles, pavillon Marjoie.

Copie de la lettre de la Chevalière D'Eon à Monseigneur le Comte de Maurepas.

« Monseigneur,

« Je désirerois ne pas interrompre un instant les momens pretieux que vous consacrez au bonheur et a la gloire du Roy et de la France, mais animée du désir d'y contribuer moi même dans ma foible position *(sic)*, je suis forcée de vous représenter très humblement et très fortement que l'année de mon noviciat femelle étant entièrement révolue, il m'est impossible de passer a la profession, la dépense en est trop forte pour moi et mon revenu est trop mince dans cet état. Je ne puis être utile ni au service du Roy ni à moy, ni à ma famille, et la vie trop sédentaire ruine l'élasticité de mon corps et de mon esprit. Depuis ma jeunesse, j'ai toujours mené une vie agitée, soit dans le militaire, soit dans la politique, le repos me tue totalement.

« Je vous renouvelle cette année mes instances, Monseigneur, pour que vous me fassiez accorder par le Roy la permission de continuer mon service militaire, et comme il n'i a point de guerre de terre, d'aller comme volontaire servir sur la flotte de M. le comte d'Orvilliers.

« J'ai bien pu, par obéissance aux ordres du Roy et de ses ministres, rester en juppes en tems de paix, mais en tems de guerre cela m'est impossible. Je suis honteuse et malade de chagrin de me trouver en telle

posture dans un tems où je puis servir mon Roy et ma patrie, avec le zèle, le courage et l'expérience que Dieu et mon travail m'ont donné. Je suis aussi confuse que désolée de manger paisiblement à Paris, pendant cette guerre, la pension que le feu Roy a daigné m'accorder. Je suis toujours prête à sacrifier, au service de son auguste petit-fils, et ma pension et ma vie.

« Aidez moi, Monseigneur, à sortir de l'état léthargique où l'on m'a plongé, qui a été l'unique cause de mon mal, et qui afflige tous mes amis et protecteurs guerriers et politiques. Je dois encore vous faire observer ici qu'il importe infiniment à la gloire de toute la maison de M. le comte de Guerchy de me laisser continuer mon service militaire; du moins, c'est la façon de penser de toute l'armée, de toute la France et, j'ose dire, de toute l'Europe instruite. Une conduite contraire fait le sujet des interprétations les plus fâcheuses et donne matière à la malice des conversations du publique. J'ai toujours pensé et agi comme Achilles. *Je ne fais point la guerre aux morts et je ne tue les vivants que lorsqu'ils m'attaquent les premiers.* Vous pouvez, à cet égard, prendre par écrit ma parolle d'honneur sur ma conduite présente et future.

« Vos grandes occuppations vous ont fait, Monseigneur, qu'il y a plus de quinze mois que vous avez bien voulu me donner votre parolle que je serois heureuse et contente quand j'aurois obéi au Roy en reprenant mes habits de fille. J'ai obéi complettement ; je dois espérer d'un ministre aussi grand et aussi bon que M. le comte de Maurepas, qu'il daignera me tenir sa parolle ou me remettre *in statu quo*. Il ignore que c'est moi qui soutient ma mère et ma sœur et de plus mon beau-frère et trois neveux au service du Roy, que j'ai encore à Londres une partie de mes dettes *(sic)*, ma bibliothèque entière, mes papiers et mon appartement qui me coûte 24£ de loyer par semaine, qu'après avoir servi le feu Roy à son gré en guerre et en politique, depuis ma jeunesse jusqu'à sa mort, je ne suis pas encore en état de meubler ma maison paternelle en Bourgogne, pour l'aller habiter. M. le comte de Maurepas doit sentir que mon obéissance silentieuse doit avoir un grand mérite à ses yeux, que dans ma position femelle je suis dans la misère avec les bienfaits du feu Roy qui suffisoient pour un capitaine de dragons, mais qui sont insuffisantes pour l'état qu'on m'a forcé de prendre, et doit sur tout comprendre que le plus sot des rôles à jouer est celui de pucelle à la cour, tandis que je puis jouer encore [1] celui de lion à l'armée. Je suis revenu en France sous vos auspices, Monseigneur, aussi je recommande, avec confiance, mon sort présent et à venir à votre généreuse protection, et serai toute ma vie, avec la plus respectueuse reconnaissance,

« Votre dévouée servante,

« La Chevalière D'Eon. »

---

1. *Celle de* effacé.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er février 1878.

M. de Rozière, vice-président, présente à l'académie les excuses du président, M. Laboulaye, retenu par un deuil de famille et empêché d'assister à la séance.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Edgard Boutaric. Ces candidats sont au nombre de quatre : ce sont MM. Foucart, Henri Weil, Barbier de Meynard et d'Hervey de Saint-Denys. L'académie se forme en comité secret pour discuter ces candidatures.

Julien Havet.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 300, 2 février 1878 : Erasmus Wilson, Cleopatra's Needle, with Brief Notes on Egypt and Egyptian Obelisks. London, Brain and Co, 1877 (A. B. Edwards : on sait que M. E. Wilson amène en Angleterre l'aiguille de Cléopâtre ; ce livre renferme le résultat de ses recherches ; il est très-agréable et intéressant). — A. Kleinschmidt, Russland's Geschichte und Politik dargestellt in der Geschichte des russischen hohen Adels. Cassel, Kay, 1877. (Ralston : études instructives sur l'aristocratie russe.) — De Beauregard, A man of other Days. London, Hurst and Blackett, 1877. (Ward : traduction des souvenirs d'un gentilhomme français qu'on lit avec intérêt.) — Walker, Robert Buchanan, an Ecclesiastical Biography. London, Nelson ; Beith, Memories of Disruption Times. London, Blackie, 1877. (Taylor Brown : la Vie du Dr Buchanan est un ouvrage bien écrit et plein de renseignements ; moins bon est le livre de M. Beith.) — A. von Kremer, Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen. II Band, Wien, Braumüller, 1877. (S. Lane Poole ; ce second volume est digne du premier ; même érudition et même charme de langage.) — New Novels. (Owen.) — Obituary : Doran, E. Shepherd Creasy. — Hamlet in portuguese, by King Louis. (Cette traduction, entreprise par un roi, a fait sensation dans le Portugal ; elle est excellente.) — *Science* (H. V. Regnault ; A. C. Becquerel ; Raspail). — Science Notes. — *Philology* (analyse de la Romania de Juillet, etc). — Recent Discoveries at Olympia and Mykenæ (Détails sur le Philippeion).

(Voir la suite à la 2e page de la couverture).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 16 Février — 1878

33. — **Anthimi de observatione ciborum epistula ad Theudericum regem Francorum.** Iterum edidit Valentinus Rose. Lipsiae, Bibliotheca Teubneriana, 1877, 57 p. — 1 m.

Le petit traité du médecin grec Anthime, adressé au roi Théodoric (511-534), était oublié depuis des siècles lorsque M. V. Rose le publia pour la première fois en 1870. Il est, comme le remarque l'éditeur, *historiarum non minus quam linguarum amatori memorabilis*. On y rencontre notamment le premier exemple de *medus* (var. *medo*), en anc. fr. *miez* (DC s. v. *mezium*), en prov. *medo* [1] (Rayn. IV, 179); le second se trouve dans Isidore de Séville, et lui est postérieur, par conséquent, d'un siècle environ; — le premier ex. de *tructa*, truite (même observation que ci-dessus); — des mots jusqu'ici inconnus tels que *tecones* (mss. *tecunis teccuris teccones teaones beaones teones*), *cracatius* (var. *cracatiu cacratiu cacraucio cracatio creatius*), et que M. V. R. explique fort bien par le français *tacon* [2] et *creac*. [3] — M. V. R. a été moins heureux avec les *trucanti* (mss. *truncanti truncati tracanti troganti*). Ces *minuti pisciunculi* sont des goujons, ainsi qu'il est rendu probable par l'anc. prov. *tregan* (Raynouard, V, 418), par le dict. de Sauvages : *tregan turgan*, par celui d'Honnorat : *tregan turgan trojan*, par Castor (*L'interprète provençal*, p. 216) : *durgan* [4],

1. En fr. *medon*, un de ces nombreux mots relevés par Cotgrave et qui manquent dans Littré.

2. *Tecones dicuntur esse filii esocum*. Rondelet (*Histoire des poissons*, trad. fr., Lion, 1558) rapporte la même opinion : « Les François en font deux différences, ils appellent les grans, Saumons, les petis, Tacons » (p. 123). Les tacons se pêchent surtout dans la haute Loire et le Lignon, et le vulgaire qui a peut-être raison les prend pour des saumoneaux (*Précis des travaux de l'Acad. de Rouen*, LV, 1852-1853, p. 228, 254, 321). La forme tacon montre qu'il aurait mieux valu admettre dans le texte teccones que tecones.

3. *Creac* ou *creat* est spécialement du SO de la France.

4. Castor traduit ce mot par *meunier*. — En Languedoc, la lotte se nomme aussi *turgan* (Sauvages) ou *tourgan* (Viguier, *Notice sur Anduze*, 1823, 8°, p. 252).

et par Blanchard (*Les poissons des eaux douces de la France*, p. 295) : *trigan* (Lot) *tregou trogou* (Lot-et-Garonne). — De *cotula (cotes)*, V. R. rapproche l'ital. *ciotto ciottolo*; ce mot a survécu en provençal : de *cotes* viennent *code* (Fr. Mistral, *Mirèio*, p. 172), *couede* (Honnorat) et le diminutif *coudelet* (Mistral, d°) ; de * *cotulus*, l'anc. prov. *codol* (que Rayn., II, 294 rattachait à *calhau*; cfr. DC *codolus* Nîmes, 1362, *codolis* Vence, 1488), le langued. et le prov. mod. *codou couedou* (Sauvages, d'Hombres, Honnorat), et le diminutif *coudoulet* (Honn.), *Codolet* (village du Gard). Il n'est pas inutile, semble-t-il, de remarquer que *còdol* a l'accent sur la première. Diez (Gr. II, 297 de la trad.) donne à entendre que le suffixe *ŭlus* est devenu en prov. *òl*, ou bien que *ŭ* a été élidé. Il faut dire que des mots comme *còdou, nìvou, pìbou, èbous, èvous, bìrou (?* *verulum)*, représentant l'anc. prov. *codol, nivol, pibol, evol*, n'ont pas avancé l'accent et ont laissé le suffixe atone. Ce traitement n'est pas étonnant, puisque le prov. admet les paroxytons (*escandol*, aujourd'hui *escàndou=scandalum, consol*, aujourd'hui *cònsou=consulem*). Si au lieu du masc. ou du neutre *ulus ulum*, nous avions le fém. *ula*, la langue se comporterait autrement. Elle a la propriété, si favorable aux écrivains et aux poètes de faire passer du masc. au fém., soit dans l'intérieur d'un dialecte, soit de dialecte à dialecte, un grand nombre de substantifs (*poutoun poutouno, brès brèsso, toupin toupino*). Si donc nous faisions passer au féminin les mots plus haut cités, il faudrait avancer l'accent : **codoulo, nivoulo, piboulo*.

Le mot *rafanus*, donné par un ms. en variante à *radix*, n'est pas particulier à Anthime. Il offre du moins l'occasion d'une remarque. « Raphanum Graeci, nos radicem vocamus », dit Isidore de Séville cité par V. Rose. Le mot est grec en effet, mais passé de bonne heure en latin [1], il est devenu provençal sous la forme *rafe raphe* (Rayn., V, 27), *rafe rafet rafanela* (Honn.), et français sous la forme *raphe raphan* (Cotgrave), par l'intermédiaire du provençal, peut-être. Je ne connais pas d'ex. du fr. *raphe*; Olivier de Serres, un homme du Midi, a employé *raphan* (Littré, s. v. raifort). Quant à *radix*, il est passé en français [2], mais on ne le trouve pas dans l'anc. prov. ou tout au moins dans Raynouard [3].

J. Bauquier.

---

1. On le trouve pour la première fois dans Catulle (Saalfeld, *Index vocab. in ling. lat. translat.* Berlin, 1874, 8°). M. Aug. Couat, *Etude sur Catulle. Thèse.* Paris, Thorin, 1875, in-8°, ne note pas le fait.

2. « Raphanum-*rait*, radix-*raiz* », p. 327 et 331 *Biblioth. de l'Ec. des Chartes*, 1869, L. Delisle, *Ms. de Tours renfermant des gloses fr. du* XII*e siècle.* Littré n'a pas cité d'ex. de *raiz* au sens de radis.

3. On a en prov. mod. *raifort, raifouert*, etc. (Honn.) *reifouort* (Brueys, *Jardin deys musos provensalos*, 1628, t. II, p. 83 de l'éd. Mortreuil), *rifort*. Si le mot est ancien, *razitz* est devenu *raitz, rai, ri*, comme *razim, *raim, rin*.

34. — **The history of Guernsey and its bailiwick; with occasional notices of Jersey.** By Ferdinand Brock TUPPER,... Second édition. Guernsey : Le Lievre. London : Simpkin, Marshall and Co. 1876. In-8°, XVIII-596 p.

Il a été publié plusieurs histoires de Guernesey. Les deux premières, celle de Dicey (1751) et celle de W. Berry (1815), sont très-faibles; celle de J. Duncan, publiée en 1841, marque déjà sur les précédentes un notable progrès. Celle de F. B. Tupper, dont la première édition a paru en 1854, est la plus complète et la meilleure. L'auteur est mort il y a quelques années, mais il avait, paraît-il, amassé, depuis la publication de son ouvrage, d'abondants matériaux pour une seconde édition. Cette seconde édition vient d'être donnée, en 1876, par les soins de la fille de l'auteur, qui signe H. T. Elle mérite d'être recommandée aux personnes que peut intéresser l'histoire d'une des petites dépendances de la couronne britannique.

Dans la plupart des ouvrages qui ont été écrits sur l'histoire des îles normandes, la partie relative à l'antiquité et au moyen âge est celle qui laisse le plus à désirer : les auteurs ont manqué, le plus souvent, de la compétence spéciale qui leur eût été nécessaire pour s'acquitter de cette partie de leur tâche. L'histoire de Guernesey de T. n'est pas exempte de ce défaut. L'auteur déclare dans sa préface qu'avant l'époque où il se mit à écrire son livre, il n'avait pas eu l'occasion d'étudier l'histoire de Guernesey dans les anciens documents, ayant passé une grande partie de sa vie en Amérique. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on rencontre dans le livre les traces de cette inexpérience : si, par exemple, un canon d'un concile d'Arles, de 452, est cité en français, au milieu d'un récit en anglais, comme s'il eût été écrit en français dans l'original (p. 10); si, à propos d'un lieu appelé *La Hougue Fouque*, l'auteur émet l'opinion que *Fouque* vient probablement de PHUKA, esprit (il ne dit pas à quelle langue appartient le mot PHUKA) (p. 22); si un prospectus en patois guernesiais du XIX[e] siècle trouve place au cours du récit du règne de Henri I[er] (1106-1135), comme spécimen du langage normand des XI[e] et XII[e] siècles (p. 54). Même sur des points de fait précis, qui touchent directement son sujet, on ne trouvera pas étrange que l'auteur répète certaines erreurs accréditées avant lui, qu'ainsi il confonde un sceau de 1279, commun aux deux îles de Guernesey et de Jersey, avec un sceau du XIV[e] siècle, particulier à Guernesey (p. 81), qu'il rapporte à l'année 1331 un document qui est en réalité de 1441 (le *Précepte d'assize*, p. 92), ou qu'il croie qu'en 1428 les îles normandes ont eu un *roi* en la personne de Henri de Beauchamp, duc de Warwick, lequel n'a pas même possédé ces îles à titre de seigneur (p. 127). On lui saura gré, au contraire, d'avoir évité d'autres erreurs où étaient tombés ses prédécesseurs, d'avoir su, par exemple, que Wace ne s'appelait pas Robert (p. 20, n. 6) et que *haro* n'est pas une abréviation de *Ha! Rollon* (p. 32). — Mais, dans ce livre, le moyen

âge tient la moindre place. Ce qui en fait l'intérêt principal, c'est le récit, beaucoup plus détaillé et reposant sur des bases plus sûres, de l'histoire de Guernesey pendant les temps modernes. Tandis que les temps antérieurs à Élisabeth n'occupent que 150 pages, le règne de cette reine et les suivants, jusqu'à Victoria inclusivement, en remplissent près de 350 (p. 151-496). La partie la plus importante est celle qui est consacrée aux règnes de Jacques Ier et de Charles Ier et au temps de la république (p. 188-356). M. T. a eu pour cette époque des documents inédits dont il a su tirer parti, les papiers de sir Peter Osborne, gouverneur royaliste de Guernesey, qui resta enfermé plusieurs années avec sa garnison dans la citadelle du *château Cornet,* tandis que tout le reste de l'île était au pouvoir du parlement. Après qu'on a passé cette période, l'intérêt diminue un peu ; à l'époque contemporaine surtout, l' « histoire » de Guernesey dégénère en une suite de *faits divers* souvent assez insignifiants : il était, du reste, assez difficile qu'il en fût autrement.

Il résulte de la préface, mise en tête de cette seconde édition par la fille de l'auteur, que le texte publié aujourd'hui se compose : 1° du texte primitif de Tupper, tel qu'il a paru dans l'édition de 1854 ; 2° d'additions posthumes de l'auteur lui-même ; 3° d'additions faites par l'éditrice ou par d'autres personnes à sa demande. On n'a pas pris la précaution de distinguer ces trois parties : le lecteur ne peut donc discerner ce que Tupper avait écrit d'abord et ce qu'il a ajouté ensuite, ni ce qui est de Tupper et ce qui est d'un autre. On nomme seulement les auteurs de certains paragraphes spéciaux, sur le nouveau marché de la ville de Saint-Pierre-Port, sur les ports de l'île, sur l'enseignement primaire à Guernesey. Un appendice contient quelques analyses de documents, malheureusement sans indication de source, des listes de gouverneurs et de baillis de l'île, par M. E. Mac Culloch, lieutenant-bailli de Guernesey, etc. Il n'est traité nulle part *ex professo* de la constitution guernesiaise, et notamment de l'organisation des *États* ou corps législatif de l'île, et de la *cour royale* de justice. Quelques notions sur ce sujet n'auraient pas été inutiles ; faute de ces notions, les lecteurs non guernesiais auront peut-être quelque peine à comprendre certains détails du récit.

Julien Havet.

---

35. — **Koenig Sigmund und die Reichskriege gegen die Husiten,** von Dr Friedrich von Bezold. Dritte Abtheilung, die Jahre 1428-1431. München, Ackermann, 1877, 176 p. in-8°.

A deux reprises déjà nous avons entretenu nos lecteurs de cet ouvrage [1] ; nous avons quelque peine, nous l'avouons, à comprendre pourquoi M. de Bezold n'a point réuni son travail en un seul volume, au

1. *Revue critique,* 17 octobre 1874. 20 mai 1876.

lieu de le publier successivement en trois brochures. On en aurait plus facilement saisi l'ensemble, et le plan de l'auteur, qui n'était ni d'écrire une histoire de l'empereur Sigismond, ni celle des Hussites, aurait mieux été compris.

Cette dernière partie raconte les évènements des années 1428 à 1431, les dévastations réciproques de territoire des belligérants, la grande campagne de 1429, entreprise par Procope, en Saxe et en Thuringe et qui le mena jusque sous les murs de Magdebourg et de Leipzig. L'auteur s'arrête ensuite plus particulièrement aux conférences officieuses, tentées en avril 1430 à Nuremberg, sous l'impulsion du margrave Frédéric de Brandebourg, sans qu'on pût aboutir. C'est le premier essai d'une reconnaissance des Hussites comme égaux et non plus comme rebelles, sans que cependant le margrave eût le courage d'avouer cette idée si politique dans ses correspondances avec le Saint-Siége et les princes allemands. En 1431, peu de temps avant sa mort, Martin V fait prêcher une croisade par son légat, le cardinal Julien Cæsarini. C'est la dernière du moyen-âge. L'invasion de la Bohême commence par d'affreux massacres. Mais le 14 août 1431, l'armée des croisés, s'approchant de Domaliscze ou de Taus, entend de loin les chants guerriers des Taborites qui s'approchent; la « chanson de Ziska », cette Marseillaise de la révolution bohême, comme l'appelle M. B., effraye à ce point les soldats pontificaux qu'ils prennent la fuite dans toutes les directions. L'artillerie, les bagages, tout est abandonné, le légat lui-même échappe avec peine, et les accusations réciproques des croisés, les plaintes de trahison formulées contre l'électeur de Brandebourg, achèvent de paralyser leurs forces. Cette panique — on ne peut même l'appeler une défaite — de Domaliscze met fin à une campagne de douze ans contre les hérétiques tchéques. Elle n'amène pas immédiatement la fin de la crise religieuse, car c'est un peu plus tard seulement que le concile de Bâle, las de la guerre, consent enfin à capituler sur le terrain ecclésiastique. Mais M. B. s'arrête à l'année 1431, car les guerres et les campagnes de l'Empire s'arrêtent à cette date et Sigismond n'a point cherché à prendre sa revanche de la défaite du 14 août.

Le travail de M. Bezold a conservé jusqu'au bout le caractère que nous signalions dès l'abord; c'est une étude fort consciencieuse, fondée en partie sur des documents nouveaux et dont l'étude attentive s'impose à tous les écrivains qui voudront parler de cette époque. Mais le narrateur ne parvient point à réveiller souvent l'attention du lecteur, fatiguée par la monotonie des faits et du style. Toutes ces diètes sans résultats, toutes ces correspondances impériales et princières qui n'aboutissent à rien, finissent par lasser un peu notre patience et l'auteur aurait pu, croyons-nous, sans rien sacrifier de l'exactitude historique, animer un peu plus le tableau de cette lutte féroce de part et d'autre, et conserver un peu plus de leur couleur originale à ces singuliers et rudes guerriers hussites.

R.

36. — **Ueber Judas der Erzschelm von Abraham à Santa Clara.** Ein Beitrag zur Literaturgeschichte des 17. Jahrhunderts von Hugo MARETA. In-8°, Wien. 1875.

Abraham à Santa-Clara est une des figures littéraires les plus singulières, et on peut ajouter les moins connues, de la fin du XVIIe siècle [1]. Les écrivains de la littérature allemande, qui l'ont nommé, semblent n'en avoir guère parlé que par ouï-dire, et leurs jugements contradictoires prouvent qu'ils ne l'ont pas beaucoup plus compris que lu. C'est surtout à l'occasion de son principal ouvrage, *Judas le grand Pécheur,* que se montre la diversité des appréciations dont Abraham a été l'objet. Les uns en ont fait un roman, les autres une biographie, bien peu ont entrevu, ce qu'il était pourtant assez facile de reconnaître, quel était le caractère véritable de cet étrange ouvrage. C'est cette lacune que M. M. a voulu combler dans l'histoire de la littérature d'Outre-Rhin : il a apporté dans cette tâche une connaissance approfondie du sujet, en même temps qu'une méthode sûre ; aussi ne pouvait-il manquer de la mener à bien.

Qu'apprenons-nous dans *Judas Iscariote* du but poursuivi par l'auteur de cet ouvrage? Qu'a dit Abraham lui-même du dessein de son livre? Enfin quelle idée les contemporains s'en sont-ils faite? Telle est la triple question que M. M. examine avant d'aborder son sujet. Comparant entre elles les diverses préfaces du *Judas,* il montre sans peine qu'Abraham, en le composant, avait eu le dessein d'écrire un « traité » pour l'instruction et l'édification de ses lecteurs et en même temps d'offrir aux prédicateurs des matériaux et comme des canevas de sermons. C'est d'ailleurs ce qu'Abraham dit lui-même de ce livre dans un de ses autres écrits, *Reimb dich oder ich lies dich;* c'est ce qu'en ont aussi pensé et dit les contemporains. Dans une biographie du prédicateur humoriste, en effet, laquelle parut un an après sa mort, on lit expressément que « *Judas le grand Pécheur* est un recueil de sermons pour la conversion des méchants et l'édification des bons ». Nous voilà loin du roman ou de la biographie qu'ont voulu y voir la plupart des historiens littéraires de notre temps.

La démonstration ainsi préparée, M. M., pour la rendre complète, a eu recours à un procédé fort simple, ç'a été de nous donner une analyse étendue de l'œuvre d'Abraham à Santa-Clara. Faite à l'aide des expressions mêmes de l'auteur, reproduisant quelques-uns des passages les plus saillants de son livre, cette analyse, en soumettant au lecteur les pièces du procès, lui permet de prononcer lui-même, en même temps qu'elle lui fait faire connaissance avec le style et les procédés de composition si singuliers de celui qu'on peut appeler le Rabelais de la chaire allemande, du prédicateur tour à tour bouffon et humoristique, mais toujours original, que Schiller n'a pas dédaigné d'imiter dans le prolo-

1. Né en 1644, Abraham est mort le 1er décembre 1709.

gue de son Wallenstein, et pour lequel il avait, suivant son expression, « un véritable respect ». La lecture de ce résumé fidèle, qui ne compte pas moins de 72 pages, ne peut laisser le moindre doute sur la nature du *Judas* d'Abraham; ce n'est point, comme le dit M. M., en terminant son étude, une espèce de roman, et c'est même faire tort à l'auteur que de donner ce nom à son œuvre; le livre d'Abraham n'est « rien autre chose, j'emprunte ici à M. M. ses propres expressions, qu'un recueil de sermons, dont la vie et les qualités morales de Judas fournissent le thème et l'occasion; c'est donc un livre d'édification, une série de traités moraux sous forme de sermons ». On ne peut que souscrire à cette conclusion de M. Mareta, et en reconnaissant qu'il était difficile de mieux juger qu'il ne l'a fait Abraham à Santa-Clara, il faut le remercier de nous avoir mis à même, grâce aux nombreux extraits qu'il a donnés du Judas, de nous faire une idée de cette œuvre aussi curieuse que peu connue et peu accessible.

C. J.

---

37. — **Herder** nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt von R. Haym. Erster Band. Erste Hælfte. Berlin, 1877. Verlag von Rudolph Gaertner, 310 p.

En même temps que paraissaient les tomes I et II de l'édition depuis longtemps annoncée de M. Suphan, M. Haym publiait le premier volume d'une étude sur Herder.

Cette étude (nous ne parlons encore que du premier volume) est la plus complète et la plus originale que nous connaissons sur la jeunesse de Herder. Elle comprend deux livres : 1° Herder en Prusse; 2° Herder à Riga. Le premier livre contient deux chapitres : 1° Les années d'enfance; 2° les années d'université. Le second livre (Herder à Riga) renferme cinq chapitres : 1° Herder, professeur et prédicateur; ses relations avec la société de Riga; 2° les fragments sur la littérature allemande; 3° remaniement et continuation des fragments, le Torso; 4° les Sylves Critiques; 5° le conflit et le départ.

Je reviens au premier livre : Herder en Prusse. Rien n'est mieux décrit que les premières impressions que produisent sur Herder son entourage et ses lectures. Le jeune étudiant est soumis d'abord à de cruelles épreuves, et toute sa vie il conserve à Trescho, qui pourtant « avait éveillé la première étincelle de son génie », une rancune manifeste; nous pensons avec M. H. que Herder oubliait les services que Trescho lui rendit, qu'il était fort nerveux et irritable, et qu'il se souvint trop des misères, peut-être inévitables, de sa jeunesse. On sait qu'un chirurgien russe, Schwarzerloh, passant par Mohrungen, prit Herder en amitié; il voulut lui faire étudier la médecine, et l'humble famulus de Trescho, heureux d'échapper à la férule, suivit le chirurgien à Kœnigsberg. Mais il s'évanouit à l'amphithéâtre dès la première opération. Grâce à Kanter,

le libraire, il devint professeur au « Collegium Fredericianum ». Il fut alors l'auditeur assidu de Kant, qu'il appelle le « divin », et M. H. consacre quelques-unes des meilleures pages de son œuvre à l'influence du philosophe sur Herder. Hamann, que M. H. juge très-finement, exerça sur l'esprit du jeune homme une autorité non moins grande, quoique différente : il eut pour Herder une très-vive amitié ; il l'appelait (en français) « son petit cœur gauche » ; il y a du reste chez tous deux, selon l'expression de Merck, le même mélange de sentiment et de philosophie ; on appelait Hamann « le Mage du Nord » et ce surnom de Mage conviendrait, par instants, à l'esprit étincelant et prophétique de Herder ; tous deux annoncent et révèlent, souvent avec le même accent, ce que Hamann nommait « la révolution des esprits ».

Le deuxième livre de l'œuvre « Herder à Riga » offre les mêmes mérites que le premier livre. Nous y lisons avec intérêt la situation qu'occupait alors, dans l'empire russe, la capitale de la Livonie arrachée à la Suède par Pierre-le-Grand [1]. La famille des Berens, affable, généreuse et lettrée, donnait alors le ton à la société de Riga. D'autres amis de Herder étaient le libraire Hartknoch et le marchand Busch (dont la femme fut assez intime avec Herder pour que Caroline Flachsland fut plus tard jalouse de cette liaison du passé). Herder lui-même nomme Riga « une autre Genève, à l'ombre de la Russie » ; il vante la liberté que Riga avait reçue des mains de Catherine II, « le plus juste des monarques » ; il a « conquis une nouvelle patrie par ses services » ; il devient le poète et l'orateur officiel de la ville ; soit comme professeur, soit comme prédicateur, à l'école, à l'église il « travaille en patriote » et, dans une lettre à sa fiancée, il écrivait plus tard qu'il était devenu « le favori du gouvernement et de la noblesse [2] ». Cependant il ne cessait pas d'être Allemand, comme alors tous les habitants de Riga, comme aujourd'hui la plupart des sujets allemands des provinces russes de la Baltique. M. H. remarque qu'au milieu d'une population slave les Allemands se resserraient et s'attachaient plus fermement qu'ailleurs à leurs coutumes et à leur langue ; ils se regardaient, dit-il, comme les héritiers et les soutiens, comme les missionnaires prédestinés d'une civilisation plus élevée [3].

C'est à Riga que Herder composa les Fragments sur la littérature allemande moderne, et M. H. les juge ingénieusement en appliquant à cette première œuvre de Herder les paroles poétiques de Herder lui-

---

1. Consulter surtout sur les « provinces baltiques » les ouvrages d'Eckard : Die russischen Provinzen Russlands (1868) ; Jungrussich und altlivlœndisch (1871) ; Livland im achtzehnten Jahrhundert (1876) ; Rässische und baltische Charakterbilder zur Geschichte und Literatur (1876).

2. Voir Sivers, Herder in Riga et Suphan, Die Rigischen Gelehrten Beitrœge (Zeitschrift für deutsche Philologie, VI).

3. C'est le rôle que se donnent les Prussiens dans la Posnanie et dans la Prusse occidentale au milieu des populations polonaises.

même dans un éloge inédit de Winckelmann : « Il est singulier, mais naturel que le premier ouvrage d'un homme reste toujours à certains égards son meilleur. Son âme y est encore en plein germe, remplie de parfum, de fleurs et de fruits. Il embrasse plus qu'il ne possède, pressent plus qu'il ne sait, flotte dans son rêve et s'abandonne. » Herder imitait et continuait les « Literaturbriefe » où Lessing, toujours prompt à l'attaque et impitoyable dans ses jugements, avait fait justice des mauvais écrivains et, comme dit Herder, « aiguisé le fer émoussé » de la critique et « ouvert la source du bon goût. » La comparaison que M. H. établit entre les Lettres sur la Littérature et les Fragments est fort instructive et la plus féconde que nous ayons lue jusqu'ici. M. H. apprécie fort bien les Literaturbriefe, et nous recommandons aux amis de la littérature allemande le jugement rapide et substantiel qu'il porte en passant sur Thomas Abbt. Quant aux Fragments, il est certain que Herder emprunta beaucoup à Hamann (voir surtout l'Æsthetica in nuce); mais M. H. n'oublie pas l'influence que Backwell et Michaelis exercèrent sur le jeune écrivain, l'un par ses recherches sur la vie et les écrits d'Homère, l'autre que Herder nommait « notre voyant philologique dans les langues orientales, » par sa traduction du livre de Lowth sur la poésie sacrée des Hébreux et, pour parler comme Hamann, par ses « pèlerinages dans l'Arabie. »

Relevons encore quelques points intéressants et quelques passages remarquables de l'œuvre de M. H. — P. 171. M. H. montre, dans Herder, une sorte de « particulariste » littéraire. Nicolai prétendait que le théâtre allemand ne pouvait exister sans une capitale et sans une cour; que dans l'état de morcellement où se trouvait l'Allemagne, acteurs et auteurs étaient voués à un échec certain; que Berlin devait devenir le Paris de l'Allemagne. Herder défend la cause contraire : il déclare d'un ton décisif et tranchant que la protection des princes étouffe le génie et que la division de l'Allemagne est favorable au théâtre, parce qu'elle conserve à chaque province son originalité propre et fournit des types à la comédie. — P. 180. On connaît les « *Denkmale* » que Herder consacre à Baumgarten, au théologien Heilmann, le traducteur de Thucydide, et à Thomas Abbt. M. H. note, dans l'éloge de ce dernier, quelques traits qu'il applique à Herder; le jeune écrivain se louait en louant Abbt; il aimait, dans l'auteur « du Mérite » et de « la Mort pour la patrie, » ses propres qualités.

Après les Fragments, M. A. analyse, avec le même soin et la même finesse, les Sylves Critiques. Mais déjà commence une autre période de la vie de Herder. Il esquisse des dissertations théologiques, se déclare le disciple de Semler, de Michaelis, d'Ernesti, et devient, comme il l'écrit plus tard à Merck, « un libertin, un libre-esprit religieux »; mais il sent, selon sa propre expression, « des contrariétés (Contrarietäten) entre lui-même et ses fonctions ». Ses sermons et ses classes l'ennuient; la gloire est venue le chercher à Riga; une fièvre de curiosité s'empare de

lui; il veut fuir le pays des « Sarmates », « errer, comme M. Lessing, d'art en art et de situation en situation avec une âme toujours jeune et sereine », échapper à jamais à la petite ville. La polémique commencée contre Klotz précipite son départ [1]; sa position, à Riga, est presque compromise par cette guerre littéraire : il doit « se faire de l'air, laisser crier la populace, disparaître et s'éclipser comme Descartes ». Il part pour Nantes, il quitte la Livonie qu'il ne doit plus revoir; mon génie, disait-il ensuite, m'avait crié d'une voix à laquelle je ne pouvais résister : « Profite de tes années et regarde dans le monde ».

Ici s'arrête le premier volume de l'œuvre de M. H. Il renferme l'histoire de la jeunesse de Herder, et nul n'a mieux peint que M. H. cet écrivain de 25 ans, formé par l'adversité, tout plein de son commerce avec Kant et Hamann, rêvant la gloire et l'existence agitée de Lessing, toujours emporté par sa vive imagination et par l'ardeur inquiète de son esprit, se jetant avec transport dans la mêlée des écrivains de son temps et remuant sa génération par des idées originales exprimées sous une forme hardie et poétique. « On ne peut ni saisir ni exposer, disait Gœthe, le mouvement qui dut se faire alors dans un pareil esprit, la fermentation qui dut s'opérer dans une pareille nature ». (Wahrheit und Dichtung, X.)

Malgré son admiration pour son héros, M. H. ne dissimule pas les défauts de Herder. Il fait remarquer que Herder n'a composé que des fragments, des contributions, des œuvres de circonstance; tout ce qu'il écrit sent l'effort laborieux; c'est moins « le bouclier d'Achille que la toile de Pénélope »; il se répète sans cesse. Herder composait avec fougue, jetant sur le papier ses brûlantes pensées; au lieu de corriger et de polir son œuvre, il aimait mieux la recommencer. Son style est parfois fatigant, plein de chaleur, il est vrai, brillant de couleurs éclatantes, et, comme disait Hamann, pétillant; mais les tours et les expressions ne varient jamais, les images sont toujours les mêmes, et je ne sais combien de fois il emprunte de comparaisons à la fleur et au fruit [2]. Combien plus franc, plus sain et plus vigoureux est le langage de Lessing [3]!

Nous attendons avec confiance les prochains volumes de cette belle étude : M. H. sera le biographe qui manquait à Herder [4]. Il est vrai que, sans la nouvelle édition entreprise avec tant de goût et d'érudition par M. Suphan, il n'aurait peut-être pas publié une œuvre aussi parfaite.

---

1. M. H. voit dans le « Versteckspiel » de Herder un des usages littéraires de l'époque; il cite, à ce propos, Lessing et les Literaturbriefe; il aurait pu citer Voltaire.

2. Que de fois on lit dans ses œuvres les mots : Blüthe, Blume, Sprosse, etc.! Dans les Humanitœtbriefe le style est, à mon avis, plus clair et plus pur.

3. M. Haym insiste avec raison sur la réforme que fit dans la prose allemande le style passionné de Herder. Mais il va trop loin, selon moi, quand il prétend que Herder fit dans la prose la même réforme que Klopstock dans la poésie.

4. M. Haym est encore l'auteur de deux études sur l'école romantique et sur Hegel.

Mais lui-même reconnait tout ce qu'il doit au jeune et savant professeur d'Iéna. Son livre est à la fois un recueil de documents précieux et une œuvre littéraire : non-seulement il est indispensable aux hommes du métier, à tous les professeurs de littérature allemande, mais il trouvera parmi ce que les Allemands nomment « die weiteren Kreise » et nous « le grand public », un accueil favorable. Le style de M. Haym est facile, élégant ; et la forme agréable qu'il donne à ses consciencieuses recherches, à ses ingénieuses observations, ne fait pas un des moindres attraits de ce volume.

Arthur Chuquet.

---

38. — **Les lettres françaises en Alsace depuis la Restauration,** par Albert Courvoisier, professeur à la *Realschule* de Strasbourg. Strasbourg, Schultz et Comp. 1877, 46 p. gr. in-4°. — Prix : 2 fr. 50.

Le titre du présent opuscule indique son but : montrer l'influence de la langue et de l'esprit français dans le domaine de la littérature alsacienne, depuis un demi-siècle environ. L'auteur a rédigé son travail dans un esprit sympathique et ses efforts pour être complet méritent tous nos éloges. Avantageusement connu déjà par quelques travaux d'archéologie locale, M. Courvoisier n'a voulu faire ici qu'un travail d'histoire et les digressions politiques sont restées complètement étrangères à la plume comme à la pensée de l'auteur. Le style ne répond pas toujours malheureusement à ce qu'on serait en droit de réclamer d'un travail littéraire et nous laisse entrevoir chez les générations nouvelles une décadence, forcée peut-être, mais en tous cas passablement rapide, au-dessous du niveau si péniblement atteint vers 1870.

M. C. a eu raison de commencer son travail au moment de la chute de l'Empire et du retour des Bourbons. C'est à cette date seulement, en effet, que l'Alsace vint participer d'une façon plus intime à la vie intellectuelle du reste de la France. Jusqu'à la Révolution, l'Alsace et notamment Strasbourg avaient conservé leur caractère germanique dans le domaine des sciences et des arts. Comme le dit M. C., « le souffle printanier de la Révolution vint remuer tous les cœurs dans notre patrie... Ce que deux siècles n'avaient pu produire, s'effectua en moins de dix ans, l'Alsace se sentit française. » Mais le cliquetis des armes et le bruit du canon vinrent étouffer pour longtemps la voix des penseurs et des poètes et ce ne fut qu'après 1815 que la *renaissance* littéraire de la France se propagea dans nos contrées. C'est ce mouvement progressif dans son développement constant, jusqu'à son arrêt si brusque en 1870, dont M. C. nous a retracé le tableau.

Il a divisé son étude en deux parties : la première nous retrace l'influence de la France sur la littérature alsacienne et s'occupe surtout des illustrations de l'Académie de Strasbourg, qui, pendant un demi-siècle,

furent les véritables pionniers de la culture française parmi nous. La seconde nous présente la série des efforts, presque tous malheureux, tentés par les écrivains de l'Alsace pour se soustraire à l'écrasante centralisation parisienne et pour créer des centres intellectuels, particuliers à notre province et conservant un cachet original.

Le travail dans son ensemble souffre surtout d'un défaut, qu'il serait injuste de trop faire sentir à l'auteur, car il n'y peut absolument rien; il était trop jeune, au moment où tout changea chez nous, pour avoir connu personnellement la plupart des personnalités et des écrivains dont il nous parle dans son opuscule. De là cette nécessité toujours fâcheuse de puiser à des sources secondaires, de s'en tenir aux renseignements réunis presque au hasard et quelquefois peu exacts, fournis par des autorités suspectes de trop d'indulgence ou d'une impartialité douteuse. M. C. a consciencieusement réuni ce qu'il pouvait trouver de documents de première main, mais il n'a pas toujours lu, il n'a pas toujours pu se procurer les ouvrages qu'il analyse ou qu'il mentionne; il est alors à la merci des éloges académiques, des oraisons funèbres officielles, des articles nécrologiques de complaisance, publiés dans les revues et les journaux au lendemain du décès de quelque illustration locale. Comme sa modestie l'empêche de noter son dissentiment d'avec des guides aussi peu sûrs, surtout quand ils sont encore vivants, il en résulte dans son travail un certain manque de perspective; tout le monde se trouve, pour ainsi dire, au premier plan du tableau et les vivants comme les morts — les vivants surtout — y usurpent parfois une place à laquelle ils n'ont guère droit.

Nous ne devons pas oublier cependant que M. C. est le premier à nous présenter un pareil tableau d'ensemble sur l'activité littéraire de l'Alsace de 1815 à 1870; que, moins respectueux des personnalités dont il parle, un peu plus sceptique au sujet des mérites de quelques-uns d'entre eux, il n'aurait point songé peut-être à nous donner cet utile résumé, que nous accueillons avec plaisir, malgré les imperfections inévitables qui s'y rencontrent. Nous ne nous arrêterons point à rectifier tous les menus détails, au sujet desquels la critique pourrait exercer sa censure, quelques erreurs de fait seulement seront relevées tout à l'heure. Mais nous devons signaler encore une véritable lacune de ce travail; il est une troisième partie qui fait défaut, et que l'auteur aurait pu intituler : *L'Alsace au dehors*. C'est être injuste pour notre province, c'est être surtout incomplet dans le tableau du développement littéraire français dans les départements rhénans que d'omettre de parti pris — car c'est à dessein que M. C. l'a fait (p. 25) — les Alsaciens établis à Paris ou dans d'autres localités de la France. Il y avait à faire, sur ce terrain, une riche moisson de noms estimés et même célèbres, dans les sciences, les lettres et les arts. Depuis Andrieux, né dans les murs du vieux Strasbourg, bon nombre de poètes et d'écrivains ont quitté la plaine et les vallées de l'Alsace, sans en oublier le chemin, sans perdre surtout ce « cachet alsa-

cien », qui seul leur donnerait droit, d'après M. C., à figurer dans son travail. Des poètes comme L. Ratisbonne, Siebecker, Gransard, comme Edouard Schuré, des romanciers comme Erckmann-Chatrian, Eugène Müller, Jules Erckmann, Alexandre Weill, des penseurs comme Ch. Dollfus et Laugel, des journalistes comme Nefftzer, des savants illustres comme MM. Würtz et Michel Bréal, — je cite presque au hasard et j'en pourrais ajouter bien d'autres, — voilà, ce me semble, des noms qui appartiennent bien légitimement à l'Alsace. Elle les a donnés à la France et, dans un tableau de l'influence française en Alsace, ils tiendraient bien plus naturellement leur place que tel professeur de collége ou tel obscur chargé de cours, dont nous entretient M. C., puisqu'il a plu à M. Louis Spach de l'incorporer à la galerie de ses *Biographies alsaciennes*, si élégamment écrites, mais d'une bienveillance trop uniforme, et d'une admiration trop complaisante à l'égard de beaucoup d'obscurs contemporains qui avaient su se ménager en lui leur futur panégyriste.

Nous souhaitons que M. Courvoisier trouve les loisirs suffisants pour remanier son travail, pour y introduire ce qui lui fait surtout défaut, la proportion dans le blâme et l'éloge, un peu plus de sévérité critique, un peu plus d'*autopsie* au sujet des ouvrages dont il parle. Alors son étude, déjà fort utile aujourd'hui, sera vraiment satisfaisante et lui conservera, dans les collections d'alsatiques, la place honorable qu'y trouvent toujours les auteurs qui ont le courage d'aborder un filon nouveau de la science et la persévérance nécessaire pour l'exploiter en conscience [1].

R.

---

1. P. 4. Le *séminaire protestant* de Strasbourg ne date pas de 1803, mais de 1808. Il y eut, au début, à cet établissement, une chaire *de droit* et une de *médecine*. — P 7. M. Matter ne donna pas « une seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël »; son livre *sur l'Allemagne* est un travail tout autrement conçu. — P. 13. Génin n'était pas ce que nous appelons aujourd'hui un *savant philologue*. — M. Arnould s'appelait Edmond et non Edouard. — P. 16. M. Chéruel n'a pas fait « une monographie estimée sur Saint-Simon », il a édité ses Mémoires. — P. 27. Le préfet du Bas-Rhin ne s'appelait pas *de* Laumond. — P. 30. « Les collections des Schilter et des Wencker »; Schilter n'avait point laissé une collection semblable à celle de la famille Wencker; l'un collectionnait des manuscrits du moyen âge, l'autre des feuilles volantes du XVIe, XVIIe siècle. — P. 31. En 1816 Geoffroy Schweighaeuser, n'était plus « un jeune homme distingué »; il avait quarante ans. — P. 34. Il fallait nommer les principaux ouvrages au moins de M. Théodore de Bussière. — Aug. Stœber a aussi écrit plusieurs ouvrages en français; on pouvait parler au moins de ceux-là. — P. 37. Une faute d'impression pourrait faire croire que M. Ch. Schmidt a écrit une histoire de « saint Thomas » l'apôtre, et non du « Chapitre de Saint-Thomas ». — P. 38. Ce n'est pas M. Ignace Chauffour qui a abrégé Schoepflin; l'*Histoire des villes d'Alsace* a paru en 1824, alors qu'il avait quinze ans; c'est, si je ne trompe, un oncle ou un cousin du célèbre jurisconsulte de Colmar. — P. 42. Je ne vois pas trop comment Moscherosch peut « prouver l'union intellectuelle de la France et de l'Allemagne », puisqu'il est certain que l'auteur des *Visions de Philander de Sittewald* détestait cordialement la France, etc.

39. — **Vocabulaire français-mentonnais** par James Bruyn ANDREWS. Nice, imprimerie Niçoise (association ouvrière), 1877, in-12. 174 p.

Le présent vocab. est le complément de *l'Essai de grammaire du dialecte mentonnais avec quelques contes, chansons et musique du pays*, publié à Nice (impr. niç., assoc. ouvr., 1875, petit 8°, 80 p. et 2 pl. de musique) par le même auteur [1]. A la vérité il était plus naturel de donner un vocab. ment.-fr. qu'un voc. fr.-ment. M. A. s'imagine-t-il vraiment que ses lecteurs veulent apprendre à parler ou à écrire le mentonnais?

M. A. donne le mot français (presque toujours sans aucune explication) et le fait suivre d'une ou de plusieurs traductions mentonnaises, et, dans ce dernier cas, rien n'avertit l'étranger que ces diverses traductions soient synonymiques ou antonymiques. Il en résulte bon nombre de quiproquo. Ex. : « cousin — cosin, sinsara. » Donnez-vous garde que *sinsara* veut dire *moucheron*. « Gager — salaria, scomete. » Ce dernier signifie *parier*. « Moule » est traduit par *modelo* et *molusch*; on voit la différence; mais sera-t-on assez heureux quand on voudra un pot (« pot — po, beringan »), pour ne pas demander à la cuisinière un *beringan*, c'est-à-dire cette espèce toute particulière de « pot qu'en chambre on demande. » « Rejet — getum, refus. » Or, *getum* = rejeton. « Verre — veire, goat. » Celui-ci ne peut désigner qu'un verre à boire.

Suppose-t-on que M. A. soit chiche de renseignements pour diminuer les frais d'impression? A cela on répondra que, s'il avait fait un vocabulaire ment.-fr., M. A. aurait épargné de l'encre et du papier. Est-il probable, en effet, que les Mentonnais sachent ce que c'est qu'un augment? Si M. A. n'avait pas eu la mauvaise idée de prendre un dictionnaire français et de vouloir en traduire le plus de mots possible, il n'aurait pas été question *d'aument* pas plus que de *barbarismo*, traductions qui n'ont pas plus de valeur que n'en auraient celles d'oxyton, de crément, de boustrophédon et de mille autres monstres semblables. Il n'aurait pas fallu deux articles pour traduire *buela* par *boyau* et *intestin*; *sansora*, par écope et escope; *fogassa*, par fouace et gâteau; *gromegna*, par chiendent et gramen; trois articles pour rendre *ranghea* par boîter, clocher, clopiner. Goguenard, folâtre, moqueur, plaisant, railleur; goguenarder, moquer, niaiser, persifler, railler; lanternier, niais, nigaud et sot, c'est-à-dire quatorze traductions différentes n'auraient pas été d'une absolue nécessité pour donner au lecteur quelque soupçon de la richesse de sens contenue dans ces trois mots : *coyonie*, *coyona*, *coyan* [2]. A quoi bon

---

1. Dans cet *Essai*, M. Andrews dit (p. 7) « qu'aucune grammaire des patois n'existe depuis Marseille à *(sic)* Gênes, y compris ces grandes villes ». Il prouve par là ne pas connaître la gram. niçarde de Craig, et la grammaire française-provençale publiée à Marseille en 1826, par un anonyme.

2. Les premiers mots qu'on apprend dans une langue étrangère ne sont pas toujours les moins grossiers. Témoins ceux-ci : « abattre — fute in terra », « démolir — fote en terra », « bacchanal » et « tintamarre — bordelo », « déflorer — despiausela. »

encore des mots comme concatération, crucifère? Et que dire de haubergeon, haubert, haut de chausses? Rien ne prouve mieux l'inutilité de ces mots dans le vocabulaire de M. A. que la manière dont il les traduit : *trico! piastran! braye!* Que viennent faire ici le hoqueton (cota), le pourpoint (gipan, camigioara), et l'adjectif inusité de ripuaire (rivarin)? Les trois principaux défauts de ce vocabulaire sont donc l'introduction oiseuse de mots savants, parfois assez mal traduits; la multiplicité de mots français pour un seul mot mentonnais; la pauvreté de mots et de locutions typiques résultant de la mauvaise méthode suivie par M. A. pour composer son ouvrage : en effet, en supposant que M. A. eût écarté du dictionnaire fr. tous les mots savants ou vieillis qui n'ont pas de représentant légitime en patois, et traduit ensuite la plupart des mots fr. d'un usage vulgaire, il restait encore à faire la contre-partie de ce travail. Qui ne sait, en effet, que deux langues ne possèdent pas d'un bout à l'autre le même vocabulaire? Il importait donc d'avoir du mentonnais et de la vie mentonnaise une longue et familière connaissance pour trouver dans sa mémoire ou dans la fréquentation des ménagères, des laboureurs, des artisans, des pêcheurs, etc., les termes particuliers à ce patois. De la sorte seulement, on pouvait espérer de donner un bon dictionnaire.

Dans le vocabulaire tel quel de M. A., il nous a semblé voir des erreurs. Amidonner est traduit par *midona,* et empeser par *amidona.* Si ces deux mots mentonnais sont usités, il fallait les mettre tous deux à la suite de chacun des correspondants français. « Bière — biera, bara, caiscia. » « Bière — catalet ». Quoique lit se dise *liec,* il est probable que pour la forme *catalet* = châlit; dans ce cas mettre *caiscia* (caisse), à côté de *catalet* pour traduire bière (cercueil). « Dégorger — paca ». Lire *raca* (vomir)? Pair*u*e existe-t-il au sens d'échaudoir à côté de pairoe (chaudron)? Dessangler est traduit par « des*i*nghia » et sangle par « senghia ». Faîte paraît mal traduit par « grondana » qui signifierait gouttière, comme l'ancien français « severonde ». Grappe est rendu par « raca ». qui est proprement la rafle. Si « varma » (guimauve) n'est pas une erreur pour « marva », il est curieux que cette métathèse distingue la guimauve de la mauve *(marva).* M. Andrews est-il bien sûr que imbu *(imbutus* et non **in-bibitus)* soit correctement traduit par *embegu?* Comment se fait-il que *fio de San Gioan* désigne tour à tour deux plantes aussi différentes que le lis et l'immortelle? On s'étonne de même que *peore d'ase* rende sarriette et thym. « Jongleur — sau*t*imbanch » à côté de « saltimbanque — sa*l*temban*c*h ». Par analogie, *enjurios* devrait être écrit *engiurios.* « Margh*i*yero » (fabricien) et « margh*e*yero » (marguiller). *Mugiaro* (poisson appelé mulet) est indiqué à tort comme du féminin, etc.

J. Bauquier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 février 1878.

L'académie se forme en comité secret pour entendre le procès-verbal de la partie secrète de la dernière séance. A la reprise de la séance publique, il est procédé au scrutin pour l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Boutaric, décédé. Au second tour de scrutin, est élu M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, professeur au Collége de France.

Le ministre de l'instruction publique adresse à l'académie la liste des élèves de l'École des chartes auxquels a été accordé cette année le titre d'archiviste paléographe. Ce sont, par rang de mérite, MM. Durrieu, Babelon, Delaville Le Roulx, d'Herbomez, Furgeot, Bouchot, Leroux, Raunié, Philipon, Durier; hors rang, MM. Flammermont, Pajot, Raguenet.

M. de Saulcy présente, de la part de M. Clermont-Ganneau, une brochure intitulée : *Monuments inédits des croisés : la pierre de Bethphagé.* A propos de cette présentation, MM. de Saulcy et Derenbourg échangent quelques observations au sujet de la situation de Bethphagé et du commerce de pigeons qui se faisait, peut-être en cette localité, pour le service des offrandes sacrées. — M. de Witte présente la 6e livraison de la *Gazette archéologique,* année 1877. — M. Renan présente de la part des auteurs, MM. Guieysse et Lefébure, la publication du *Papyrus funéraire de Soutimès,* de la Bibliothèque nationale (un vol. in-folio).

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit son rapport semestriel sur les travaux de l'académie.

L'académie se forme en comité secret pour entendre la lecture d'un rapport de la commission des comptes.

Ouvrages déposés : — CHAMARD (le R. P. dom François), Les églises du monde romain, notamment celles des Gaules, pendant les trois premiers siècles (Paris, 1877, in-8°); — VASCHALDE (Henry), Histoire des poètes du Vivarais d'après des documents inédits, fasc. II, III (Paris, 1877, in-8°); — VASCHALDE (Henry), Une inscription en langue d'oc du XVe siècle, à Largentières, Ardèche (Montpellier, 1877, in-8°; extr. de la *Revue des langues romanes).*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 23 Février — 1878

40. — **Die Bruchstücke der griechischen Tragiker und Cobet's neueste kritische Manier.** Ein Mahnwort von Th. Gomperz. Wien, A. Hœlder, 1878, 44 p. in-8°.

M. Gomperz raconte qu'il reçut les dernières conjectures de Cobet sur les fragments des tragiques grecs (*Mnemosyne*, V, 3) au moment où il se disposait à partir pour un voyage d'agrément. Il s'en régala, dit-il, en chemin de fer, les savoura avec un plaisir extrême. Mais plus tard, en les relisant dans son cabinet de travail, il revint de cette première impression, éprouva une « immense » déception, et lança cette brochure qui porte en tête l'épigraphe irrévérencieuse : Αἰσχρὸν σιωπᾶν. Les lecteurs complètent mentalement le vers d'Euripide, et se demandent avec étonnement comment la suite sous-entendue peut s'appliquer au plus attique de nos hellénistes. On dirait que M. G. en veut à Cobet d'avoir été un instant sous le charme et de s'être laissé éblouir plus que de raison par un esprit si vif et si brillant. Nous connaissions M. G. comme un écrivain plein de mesure et de bon goût; ici nous le voyons passer de l'ironie aigre, excessive, à je ne sais quelle emphase pathétique. Décidément, M. G. a dû avoir les nerfs irrités en écrivant ces pages.

Ce n'est pas que M. G. ait tort au fond. Oui, Cobet aime mieux relire les auteurs grecs que de prendre connaissance de ce qu'on peut aujourd'hui écrire sur eux, et il lui arrive ainsi de dire ce que d'autres avaient dit avant lui. Plus primesautier que circonspect et méthodique, il abuse de sa sagacité et a trop de confiance dans ses intuitions. Il connaît mieux que personne l'usage attique, mais il est trop disposé à condamner toutes les tournures originales qui s'en écartent : aussi sa critique est-elle chez elle dans les écrits des prosateurs, et particulièrement de ceux qui ont cultivé le *genus tenue,* mais elle se trouve quelque peu dépaysée dans la haute poésie et l'éloquence ample et hardie. En un mot, Cobet a les défauts de ses qualités; nous le savions depuis long-

temps, et nous ne trouvons pas mauvais qu'on le dise sans s'échauffer outre mesure.

Parmi les corrections proposées par M. G., il y en a une qui nous semble excellente. Dans Sophocle, frgm. 527 *(Nauck)*, v. 3, il écrit ἰατρός ἐστιν οὐκ ἐπιστήμων ἀκῶν, pour κακῶν, leçon qui ne s'accorde pas avec les deux vers qui précèdent. Nous pensons, au contraire, malgré les objections de M. G., que Cobet a bien corrigé Sophocle, *Philoct.* 1369 et frgm. 103. Souvent nous trouvons les assertions des deux critiques également hasardées. Rétablir des fragments détachés, composés d'un petit nombre de mots, c'est s'amuser à un travail qui sera toujours à refaire, parce qu'il n'aboutira jamais à un résultat certain. Gardons-nous surtout de rien affirmer quand plusieurs solutions sont également possibles. Le frgm. 374 d'Eschyle porte :

Ἐναγώνιε Μαίας καὶ Διὸς Ἑρμᾶ.

Ici le sens est clair, mais le mètre ne l'est pas. Cobet supprime un mot et insère un autre mot, pour avoir un dimètre anapestique ordinaire. Gomperz objecte que ces mots peuvent être tirés d'un système anapestique libre. J'ajoute qu'on peut les faire entrer, sans rien y changer, dans un système d'anapestes réguliers, en les coupant ainsi : — ἐναγώνιε || Μαίας καὶ Διὸς Ἑρμᾶ ∪ ∪ —. Et nous n'avons pas encore épuisé toutes les possibilités. Il n'est pas sûr que nous ayons affaire à des anapestes : les mots se prêtent tout aussi bien à la mesure dactylique. En les coupant ainsi :

..... ἐναγώνιε Μαίας || καὶ Διὸς Ἑρμᾶ,

ils répondent exactement à

..... πόλιν ἅδε κέλευθος, || πάντα δὲ πύργων *(Agam.*, 127 sq.).

Aristophane emprunte dans ses *Grenouilles* (1266) ce vers des Ψυχαγωγοί d'Eschyle : Ἑρμᾶν μὲν πρόγονον τίομεν γένος οἱ περὶ λίμναν, lequel a dû faire partie d'une strophe dactylique semblable à celles qui ouvrent la *parodos* de l'*Agamemnon*. Il y est question d'Hermès comme dans le vers qui nous occupe, et on pourrait conjecturer que les deux fragments appartenaient à la même tragédie et au même chœur. On voit, par cet exemple, qu'il est sage de suspendre son jugement, quand on parle de fragments qui se prêtent à tant de combinaisons diverses.

H. W.

---

41. — **Studii di diritto longobardo,** dell' avvocato Cesare Nani, dottore aggregato alla facoltà di giurisprudenza nella R. università di Torino. — Studio primo : le fonti del diritto longobardo. — Torino. Vincenzo Bona, tipografo di S. M. 1877. In-8°, 100 pages.

M. C. Nani a entrepris un travail d'ensemble sur le droit lombard en général. Il commence par l'étude des sources de ce droit, introduction naturelle d'un pareil travail, et il publie aujourd'hui un premier fasci-

cule, qui ne traite encore que de l'édit du roi Rotharis et de ses successeurs Grimoald, Liutprand, Rachis et Astulf [1]; c'est cet édit qui a formé, jusqu'à Charlemagne, le corps de la législation lombarde.

M. N. est au courant des travaux publiés en Allemagne, en France et en Italie. Il se borne à exposer les résultats acquis, sans chercher à y ajouter par des recherches personnelles. Son exposition est claire, ses idées, en général, sages et justes. Son livre peut utilement servir de guide aux personnes qui veulent se mettre au courant des notions de la science actuelle sur le droit des anciens Lombards.

Certaines remarques sont originales et intéressantes, par exemple celles qui portent sur la doctrine de l'édit en matière de responsabilité pénale (p. 38-47). L'auteur y montre l'ancien principe germanique, qui punissait indifféremment les crimes voulus et le mal fait involontairement, en lutte, dans l'édit, avec les principes modernes sur la responsabilité : il en résulte parfois des dispositions singulières, comme celle qui prescrit que, si un homme a été mordu par un chien, le maître de cet animal doit répondre des suites de la blessure, *à moins que le chien ne fût enragé* (Rotharis, 324, 326).

L'auteur paraît enclin à une certaine prolixité. Les détails un peu étendus qu'il donne sur les dispositions de l'édit de Rotharis, sous prétexte de juger de l'esprit dans lequel cet édit fut rédigé, n'étaient pas bien nécessaires dans une introduction consacrée uniquement à l'étude des sources. En cent pages gr. in-8°, nous n'avons encore que la première livraison de l'introduction : combien de volumes remplira donc l'ouvrage entier?

Ce défaut, aisé à éviter par la suite, n'empêchera pas l'ouvrage de M. Nani de rendre des services, et l'on doit souhaiter d'en voir paraître la continuation.

Julien HAVET.

---

42. — **The relations between ancient Russia and Scandinavia and the origin of the russian state,** by Vilhelm THOMSEN. 1 vol in-8° de VI-150 p. James Parker and Co. Oxford and London. 1877.

M. Vilhelm Thomsen, professeur de philologie comparée à l'université de Copenhague [2], membre de l'académie danoise, a été invité, en 1876, à donner quelques lectures à Oxford. Ces lectures ont été défrayées par un legs fait au *raylorian institution* pour l'encouragement de la

---

1. Le titre, comme on l'a vu plus haut, indique simplement une étude sur les sources du droit lombard et n'avertit pas que cette étude n'est pas encore complète.

2. L'excellent livre de M. T. *Den gotiske sprogklasses indflydelse pa den finske*, dont nous avons rendu compte en son temps (voy. *Rev. Crit.*, 1870, t. I, art. 19), a été traduit en allemand par Sievers sous ce titre : *Ueber den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen (Halle, 1870).*

philologie slave, et ont été imprimées aux frais de l'institution. M. T. a choisi, avec beaucoup d'à-propos, un sujet qui est aujourd'hui à l'ordre du jour de la polémique scientifique et qui convenait mieux que tout autre à son érudition sûre et variée. Les origines scandinaves de l'état russe, attestées par les témoignages de Nestor, des Byzantins, des Arabes, par des éléments linguistiques incontestables, ont été, pendant fort longtemps, acceptées sans conteste par les historiens russes. Depuis quelques années, une école s'est fondée qui, cédant à l'attrait du paradoxe, ou d'un patriotisme mal entendu, prétend restituer à la race slave les Varègues et les *Rous*. Cette école, dont les œuvres constituent déjà toute une littérature, fait généralement assez bon marché des faits exacts et de la méthode scientifique : ainsi que le dit fort bien M. T., « elle les remplace par les plus vagues et les plus arbitraires fantaisies. Pour le lecteur impartial, elle n'a évidemment d'autre but que de supprimer à tout prix un fait déplaisant, la constitution de l'état russe par des chefs de race étrangère, comme si cette circonstance pouvait être en quoi que ce soit déshonorante pour une grande nation ». Nous avons sous les yeux deux ouvrages inspirés par la théorie anti-normande, ouvrages assez récents que M. T. ne paraît point avoir connus : les *Recherches sur les origines de la Russie* de M. Ilovaïski (Moscou, 1876), *les Varègues et la Russie* par M. Gedeonov (Saint-Pétersbourg, 1876). Ils n'auraient évidemment rien changé aux déductions de M. T. M. Ilovaïski a un dédain suprême pour la linguistique. M. Gedeonov en fait, même en matière slave, un usage insuffisamment rigoureux. Nous ne citerons que deux exemples de sa façon de procéder : au début du tome II, il revendique pour la langue slave un certain nombre de mots considérés comme étrangers. Il cite, par exemple, le mot *oblù*, rond, et le rapproche du tchèque *obly*. Ce rapprochement est exact ; mais M. G., qui aurait pu en trouver d'autres dans le lexique de Miklosich, le gâte immédiatement en faisant intervenir l'adjectif *obilny* qui, dit-il, désigne en Moravie un riche paysan (sans doute, d'après M. G., un ventru tout rond?) ; mais cet adjectif se rattache au substantif : *obilé*, qui signifie tout simplement les produits de la terre, le grain, etc. : les deux mots sont, au point de vue étymologique, absolument inconciliables. Autre exemple, M. G. veut ramener au slave le mot douteux *iabetnik, ambetnik*, qui désigne une sorte d'officier. Après avoir cité le tchèque *gebati* qui doit se lire *jebati*, il fait intervenir le polonais *gebaty*, prononcez *genbaty*, et il ne sait même pas que la nasale polonaise correspond mathématiquement à un *u* russe et que *genbaty* a son pendant dans la russe *gubastyi*, absolument comme *genba* (la bouche) a son pendant dans le russe *guba*. Quand on néglige des lois phonétiques aussi absolues, il n'est pas permis de raisonner sur l'étymologie [1].

1. M. T. cite lui-même (p. 145) un singulier exemple des distractions de M. G. emprunté à un ouvrage antérieur. La ville de Kiev a deux noms au début : l'un slave, Kiev, l'autre sans doute normand *Sambatas* (peut-être de *Sandbakki*, le banc de sable).

Le livre de M. T. nous dispense heureusement d'insister sur les ouvrages de l'école qu'il réfute : l'auteur a une bonne méthode; il ne s'aventure pas au delà du terrain qui lui est familier; on peut le suivre en toute sûreté. Nous ne donnerons de son livre qu'une rapide analyse; la langue dans laquelle il est écrit le rend facilement accessible.

M. T. commence par exposer l'histoire des invasions varègues et de l'arrivée des *Rous* d'après la chronique de Nestor; il complète les données qu'elle lui fournit par des extraits des écrivains arabes, Ibn Foszlan, Ibn-Dastah, et des écrivains byzantins. Il discute les témoignages des écrivains du moyen-âge qui assimilent les *Rous* à des Normands, et il aborde avec une compétence toute spéciale la question linguistique (p. 50 et suivantes). Nous possédons pour cet examen des éléments extrêmement précieux. Constantin Porphyrogénète, au neuvième chapitre de son livre sur l'administration de l'empire, trace l'itinéraire des *Rhos*, qui — en vrais pirates normands — descendaient le Dniéper, sur leurs légers vaisseaux, pour aller attaquer Constantinople. Il reproduit avec une remarquable exactitude les noms slaves (Σκλαβινιστί) des fameux rapides (ou cataractes) qui rendaient difficile la descente des fleuves, et il y joint leurs noms en langue *rhos*, c'est-à-dire scandinave. Les noms de ces cataractes en slave sont parfaitement reconnaissables pour un slaviste : M. T. n'a pas de peine à démontrer que la forme scandinave est également très-claire et qu'on ne saurait, à moins d'être aveuglé par l'ignorance et le préjugé, chercher, en dehors des idiomes scandinaves, une explication sérieuse.

La première cataracte s'appelle ἐσσουπῆ, ce qui, suivant Constantin, veut dire : *ne dors pas*, en russe et en slave. Constantin se trompe pour le russe; pour le slave, son interprétation est exacte : en corrigeant toutefois ἐσσουπῆ en νεσσουπῆ = *ne sùpi* : ne dors pas.

La seconde cataracte s'appelle, en russe : Οὐλβορσί; en slave, Οστροβουνίπραχ; Οστροβουνίπραχ = sl. *ostrovìny'i pragù* (le rapide de l'île). Οὐλβορσί = scandinave *holm, île, fors,* rapide.

Le troisième rapide, sans doute par une erreur de copiste, n'a qu'un seul nom, Γελανδρί, qui, suivant le texte grec, veut dire le bruit du rapide. M. T. trouve dans ce mot le participe ancien norse : *gellandi*, le résonnant. C'est le sens du mot slave *zvonets* qui, chez les Russes d'aujourd'hui, désigne encore cette cataracte.

M. G. fait venir ce mot du Magyar *Szombat* qu'il traduit par forteresse. Or, Szombat, dérivé du slavon sabata, veut simplement dire le samedi : mis devant le nom d'un village, Szombat-hely par exemple, il indique que le marché s'y tient le samedi. Ceci est un nouvel exemple du danger qu'il y a d'emprunter des étymologies aux langues qu'on ignore. Nous ne saurions trop mettre en garde contre ce danger les personnes assez nombreuses aujourd'hui qui, ne sachant que le russe, veulent en faire un instrument d'étymologie comparée. L'étude comparée des cinq grandes langues slaves et surtout du slavon est indispensable à quiconque prétend faire autre chose que de la littérature.

Le quatrième rapide, d'après un ms. de Paris récemment collationné par M. Cobet, s'appelle, en rhos, Ἀειφόρ, ce qui correspondrait à l'ancien suédois *eiforr :* le toujours violent. M. T. propose cette interprétation dans une note additionnelle (p. 144). Il rétablit avec raison, selon nous, pour le slave *ne na sytŭ* au lieu de νεασήτ que donnent les ms. Cette épithète, qui veut dire « l'insatiable », caractérise encore aujourd'hui le rapide en question.

Les dénominations du cinquième rapide sont parfaitement claires dans les deux langues : *vŭlnyi pragŭ* en slave (la rapide houle), en *rhos* βαρυφόρος, c'est-à-dire en ancien norse *baru-fors,* chute de la vague.

Le sixième rapide est appelé, en slave, βερούτζη, c'est-à-dire « le bouillonnant »; la forme rhos est Λεάντι ; M. T. y voit l'ancien norse *hlaejandi,* ancien suédois *leiande, leande,* qui veut dire *riant.* M. T. fait remarquer que cette épithète n'a rien d'invraisemblable appliquée à une eau tumultueuse; il rappelle, à ce propos *the laughing Water Minnehaha,* bien connue des Anglais par le *Song of Hiawatha.* Il nous permettra de lui signaler, à l'appui de son hypothèse, les vers d'Eschyle dans l'apostrophe de Prométhée aux puissances de la nature :

Ποταμῶν τε πηγαὶ, ποντίων τε κυμάτων
Ἀνήριθμον γέλασμα,

et dans Plutarque : Καὶ βυθοὶ ποταμῶν διαγελῶσιν. (Voir le *Thesaurus* d'Henri Etienne au mot γέλασμα.)

Les deux noms du cinquième rapide sont ainsi donnés dans les éditions de Constantin Porphyrogénète : Ῥωσιστὶ μὲν Στρούβουν, Σκλαβινιστὶ δὲ Ναπρεζῆ ὃ ἑρμηνεύεται μικρὸς φραγμός. M. T. essaie, p. 65, une interprétation de la forme : *strouvoun;* mais la note additionnelle, p. 144, rétablit, d'après le ms. de Paris, Στρούκουν, qui paraît bien se rattacher au norse *strok* ou *stryk* (courant rapide). Quant à la forme slave sur laquelle M. T. hésite, nous croyons pouvoir en présenter une interprétation qui s'accorde bien avec celle de Constantin Porphyrogénète : il s'agit d'un *petit rapide : naprezi,* le son *b,* n'existant pas en grec, correspondrait à *na brŭzyi* qui veut dire le peu rapide; « *na* adjectivo præfixum minuendi vim habet, » dit le Dictionnaire de Miklosich *(sub voce).* La présence de cette préposition, qui embarrasse M. T., s'explique ainsi tout naturellement. Nous avons déjà vu plus haut l'une des cataractes qualifiée par un adjectif.

Nous avons insisté sur l'interprétation de ces noms géographiques; ils fournissent à la théorie normande un argument de premier ordre et qu'il est plus facile de tourner que de réfuter.

Mais, à côté de ces noms, il y a, dans la Chronique de Nestor, toute une série de noms scandinaves qu'il est impossible de négliger. M. T. les discute et il en donne la liste détaillée dans un appendice. Il déclare que ces noms désignent les provinces de Upland, Södermanland et Est-Gothie, comme la patrie primitive des Rous; il examine ensuite les argu-

ments que l'archéologie fournit à l'histoire des migrations scandinaves. En ce qui concerne le nom même de *Rous,* il le regarde comme formé par l'intermédiaire du finnois *Ruotsi* et en propose une étymologie scandinave ; il étudie également l'origine du nom des *Varègues (Varangi)* et y reconnaît, avec beaucoup de vraisemblance, un nom scandinave répondant au latin *advenæ*. Nous ne le suivrons pas sur un terrain qui échappe à notre compétence. En signalant, avec la sympathie qu'elle mérite, cette remarquable étude, nous ne saurions trop la recommander aux personnes qui s'occupent des origines de la Russie ; elle résume, avec une rare netteté, une sûre critique, une question fort embrouillée et sur laquelle un certain nombre d'écrivains russes ne sauraient être consultés sans danger. Il est regrettable qu'un patriotisme intempestif vienne se mêler à des discussions où la linguistique et l'histoire sont seules en jeu. Bien qu'appartenant à la nationalité scandinave, M. Thomsen a apporté, dans l'exposition de ses doctrines, une modération et un sangfroid dont nous recommandons l'exemple à ses adversaires [1].

Louis LEGER.

1. [M. Thomsen n'a pas connu un mémoire de M. Vsévolod Miller, publié à Moscou, en 1875, par la Société archéologique de cette ville, et où les noms des rapides du Dniéper ont déjà été soumis à une interprétation qui, en plusieurs points, concorde avec la sienne. En voici les traits principaux : 1. M. T. pense que l'ἐσσουπῆ de Constantin provient d'une sorte de fusion entre le norse *ei sof* et le slave *ne süpi,* signifiant tous deux « ne dors pas ». — 2. Il interprète, comme M. T., οὐλβορσί par *holm-fors.* — 3. Il reconnaît également, dans γελανδρί, le participe présent, *gellandi*, de *gellen*. — 4. Il n'a pas connu la correction de M. Cobet, qui substitue ἀείφορ à αειφάρ, et, interprétant le slave νεασήτ par « pélican », comme on le faisait avant M. T. (M. M. regarde le *nenasyt'* actuel, qui signifie « insatiable », comme une « étymologie populaire » pour *neijesit')*; il suit, pour l'interprétation d'ἀειφάρ, une voie manifestement erronée. — 5. Il reconnaît, avec M. T., *baru-fors* dans βαρυφόρος. — 6. Il fait, ainsi que M. T., l'ingénieuse et vraisemblable hypothèse de *hlaeandi,* « riant », pour λέαντι. — 7. Il propose, pour le slave ναπρεζῆ, deux explications, autres que celle que suggère M. Leger, et qui paraissent assez peu probables, et il renonce à expliquer le russe στρούβουν, qui s'est trouvé, comme on vient de le lire, être une faute de copiste pour στρούκουν. La concordance, presque parfaite, des résultats obtenus par MM. Thomsen et Miller, ne peut qu'accroître leur solidité ; aux yeux de tous les linguistes, ils sont désormais assurés, et la nationalité scandinave des « Rhôs » ne peut être douteuse, en dehors même des arguments historiques que M. Thomsen, après Kunik, mais avec plus de critique et de circonspection, a si heureusement réunis et fait valoir. Un seul point reste quelque peu obscur dans sa lumineuse démonstration : comment, toutes les formes finnoises du mot *Ruotsi* ayant un *t*, le *t* ne figure-t-il dans aucune des formes slaves ou grecques ? Cette chute est-elle habituelle en pareil cas ? Nul n'aurait pu nous l'apprendre avec plus de compétence que le savant professeur de Copenhague. — G. P.]

43. — **Briefe und Acten zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges** in den Zeiten des vorwaltenden Einflusses der Wittelsbacher. Dritter Band : Der Jülich'sche Erbfolgekrieg, bearbeitet von Moritz Ritter. München, M. Rieger, 1877, 561 p. in-8°.

Nous avons parlé déjà deux fois de cette publication, entreprise sous les auspices de l'académie de Munich, à laquelle l'Allemagne savante doit déjà tant de collections et de monographies historiques utiles [1]. Nos lecteurs sont donc au courant des intentions poursuivies par le savant éditeur. C'est une collection de documents inédits, servant à *illustrer* la politique bavaroise depuis le commencement du xvii[e] siècle. Ce troisième volume est consacré à la *Guerre de succession de Juliers* (1609-1610) qui faillit mettre le feu à toute l'Europe, huit ans avant l'explosion de la guerre de Trente-Ans. La plupart des pièces renfermées dans ce volume — nous en trouvons 295, sans les nombreuses citations renfermées dans les notes et sans celles de l'appendice — sont tirées des archives de Munich ; quelques-unes sont empruntées à la correspondance de l'ambassadeur hollandais Aerssens avec le grand-pensionnaire Olden-Barneveldt, quelques autres aux dépêches de Cardeñas au roi Philippe III d'Espagne, déposées aux Archives Nationales à Paris. Ce volume est surtout intéressant parce qu'il nous apprend les détails de la politique, fort maladroite d'ailleurs, de l'*Union évangélique* des princes d'Allemagne dans cette question d'héritage, compliquée d'une foule de considérations religieuses et autres. Peu de pièces se rapportent à la politique française, sinon, dès le début, les documents échangés au sujet du prince et de la princesse de Condé et plus tard, en avril et en mai 1610, les négociations des princes allemands avec Henri IV. Signalons encore, sur cette même matière, le rapport du comte Christophe de Dhona, daté du 18 juin 1610, sur ses négociations à la cour de France. De toutes les dépêches des princes allemands, ce sont, comme dans les volumes précédents, les lettres du prince Chrétien d'Anhalt qui sont les plus intéressantes par la naïveté conjugale qui s'y manifeste à chaque page, et par la sagacité avec laquelle il juge les personnages politiques de son temps [2].

Un appendice renfermant une cinquantaine de pièces se rapporte à la politique suivie par Henri IV à l'égard des princes italiens et du pape. Nous avons relevé, à la lecture, un certain nombre d'incorrections typographiques et autres ; en voici les plus importantes : P. 22, on lit *Pequius* et p. 33 *Peckius*. — P. 87, il faut lire *Buquoy* pour *Bouquoy*. — Même page, la lettre de Bongars à Henri IV, du 12 février 1610, se retrouve une seconde fois à la page 114. — P. 159, il faut lire *Molsheim*

1. *Revue critique*, 5 décembre 1874, 8 mai 1875.
2. « Soyez asseurée de mon inviolable amour et encore que ce soyt dans ce beau temps de may et que vous connoissez bien mon naturel quasi trop vif, que néantmoyens pas aultre Vénus logera apres moy que la vostre. » (P. 242.)

au lieu de *Molzheim*. — P. 279, lisez *Düppigheim* et *Düttlenheim* pour *Diepigheim* et *Dittelheim*. — P. 281, lisez *brachte* pour *hrachte*. — P. 310, lisez *Dorlisheim* et *Avolsheim* pour *Derelsheim* et *Abelsheim*. — P. 392, lisez *Hunspach* au lieu de *Hundsbach*, etc.

Le volume se termine sur les négociations de l'Union avec la Bavière, en octobre 1610. Ces négociations étaient rendues bien difficiles par la mort du directeur de l'Union, l'électeur palatin, Frédéric IV, mort arrivée en septembre et qui privait les les protestants allemands du seul chef résolu qui pût les faire agir en des temps aussi peu sûrs. Nous espérons que le prochain volume pourra paraître un peu plus rapidement que son prédécesseur et que M. Ritter ne nous fera point attendre non plus trop longtemps le troisième tome de son *Histoire de l'Union* que nous souhaitons depuis si longtemps déjà.

R.

---

44. — **La Société béarnaise au XVIIIe siècle.** Historiettes tirées des mémoires inédits d'un gentilhomme béarnais, publiées p. la Société des Bibliophiles du Béarn. Pau, Ribaut, 1876, I-III, 301 p.

Voici un livre charmant, écrit avec verve, esprit et vivacité, et qui ajoute d'excellentes pages à la bonne littérature de notre XVIIIe siècle. Ni l'auteur, ni les éditeurs n'y sont nommés; car les nobles et les magistrats, dont le *gentilhomme béarnais* retrace la vie, à la manière de Saint-Simon, appartiennent à des familles encore aujourd'hui haut placées dans le pays. Mais que de jolis portraits et que de gens vigoureusement flagellés! Le Béarn de la fin du siècle dernier revit tout entier sous cette plume alerte et colorée. On croit voir Mme de Ségur (p. 75) « dont la physionomie est toujours gracieuse, toujours riante. Sa conversation ne l'est pas moins; c'est une brune qui a des joues potelées et colorées à ravir, les plus beaux yeux du monde, mais d'un tendre inexprimable : la peau très-blanche; quant à la taille, passons vite ». Et ce conseiller au Parlement de Navarre, M. Day-Castillon : « Je dirai seulement ici, pour qu'un seul trait le peigne, qu'autant il était aisément absynthe et fiel à l'égard des hommes, autant il devenait, avec la même facilité, tout miel et tout sucre à l'égard des femmes » (p. 102). Notre gentilhomme est certainement de race, car il n'est pas tendre pour les parvenus, témoin ce financier cent fois millionnaire, originaire de la vallée d'Ossau, qui commença par être « garçon d'auberge à Jaca. Bien des gens du pays se souviennent encore d'avoir eu leur gosier désaltéré et leur monture étrillée et pansée de sa main (p. 141)... C'était l'homme du monde le plus vain et le plus insolent. Sorti de terre, à l'instar des champignons, on voit comme il a fructifié (p. 143)... Ce parvenu a eu le pitoyable orgueil de

passer pour un gentilhomme d'ancienne extraction et, grâce au gros argent qu'il était en état d'y mettre et qu'il y mit, il tripota, avec M. d'Hozier, une généalogie merveilleuse. Il savonna de même M. Luzina, son beau-frère, domicilié à Jaca, en Espagne, où il avait été longtemps cuisinier. Au nom de Lusina, il fit substituer celui de Luzignan et, par ce moyen, l'a annexé aux héros les plus distingués de nos croisades à la Terre-Sainte », p. 146-147. Mais le Saint-Simon béarnais se pique de justice, et la noblesse n'obtient pas grâce à ses yeux. Voici une marquise habillée en un tour de main : « C'était un tempérament tout besoin, tout luxure, et un esprit tout parole, tout vagabondage et tout flagornerie ou tout méchanceté », p. 123. Le clergé lui-même a son tour : l'évêque de Lescar n'est pas épargné (p. 209) ; et il n'est pas jusqu'au *vertueux* et savant Pierre de Marca qui ne soit victime d'un accès de mauvaise humeur rétrospective : « Son Histoire, intitulée *Histoire du Béarn,* eût pu l'être également des pays voisins. Elle vaut moins qu'elle n'est estimée. Il y a jeté l'érudition à pleines mains. C'était son fort. Mais ici, elle est si surabondante et si diffuse, qu'il me semble qu'elle dégénère en fatras. S'il n'eût jamais fait que cet ouvrage, on aurait eu raison de dire de lui qu'il était possible d'être, non pas plus savant, mais mieux savant. Il a mieux rencontré dans son *Marca Hispanica* et peut-être encore mieux dans son livre *de Concordia Sacerdotis et Imperii,* où les libertés de l'Eglise gallicane sont établies et défendues avec vigueur. Mais il n'eût pas dû expliquer et interpréter, au gré de la cour de Rome et des principes ultramontains, ce qu'il en avait désapprouvé. Ce fut le fruit du refus obstiné des bulles, lors de sa nomination à l'évêché de Couserans » (p. 113).

Si l'auteur ménage aussi peu les grandes réputations ecclésiastiques de la France monarchique, à plus forte raison réserve-t-il toute la vigueur de sa férule pour les religieux et les prêtres qui, au moment où il écrivait, acceptaient par ambition la constitution civile du clergé. Tel était Sanadon, l'évêque constitutionnel des Basses-Pyrénées qui, « dans l'assemblée électorale où, sous le faux prétexte de la vacance de l'ancienne mitre épiscopale, la nouvelle dut être conférée, parvint à en faire couvrir ses longues oreilles. La fortune, quelquefois aussi bête que bizarre et injuste, a fait de tel indigne moine l'évêque constitutionnel du département : par là elle a mis dans ses mains une crosse qui n'eût jamais dû servir que pour son dos » (p. 219). Ici se font jour, comme dans plusieurs autres passages, les rancunes de l'ordre nobiliaire contre la Révolution. En dépit de la liberté et de la largeur ordinaires de son esprit, notre gentilhomme béarnais n'envisage la chute de la monarchie absolue qu'au point de vue des intérêts de sa caste, et c'est avec une tristesse, assez naïvement exprimée, qu'il ajoute en parlant du baron de Mesplès, un des plus chauds partisans du privilége aristocratique : « Nous lui avons vu défendre nos droits avec toute sorte d'opiniâtreté et presque avec fureur, lors de la question si débattue, si nous enverrions, oui ou non, des députés à l'Assemblée nationale. Il tenait pour la négative, et lut un

mémoire qui contenait de bien bonnes raisons. L'opinion contraire n'en prévalut pas moins : et, que ce soit par là ou d'autres circonstances que notre confusion avec le reste de la France ait été opérée, c'est-à-dire que nous ayons éprouvé l'anéantissement de ce que nous étions et que nous ne sommes plus ; toujours est-il vrai que d'heureux et généralement enviés, nous sommes devenus désolés et misérables » (p. 199).

On voit que, même au point de vue de l'histoire générale, et sans parler de leur mérite littéraire, ces *historiettes* ont leur intérêt. A coup sûr, les érudits pourront y glaner mille petits renseignements précieux et inédits sur l'histoire du Béarn et des grandes familles béarnaises de la fin du siècle dernier. L'histoire littéraire et artistique même y trouvera son compte, à propos de noms comme d'Espourrins, Foudeville, Abadie et surtout Jéliotte, ce fameux chanteur d'opéra qui, retiré à Oloron, recevait ses visiteurs comme le duc de Vendôme reçut un jour Albéroni (p. 121). Enfin, j'ajoute que le livre est un bijou typographique et que, pour toutes ces raisons, les éditeurs ont bien mérité des lettrés et des historiens.

A. LUCHAIRE.

---

45. — **Biographie de la Charente-Inférieure (Aunis et Saintonge),** par MM. Henri FEUILLERET et L. DE RICHEMOND. Niort, L. Clouzot. La Rochelle, H. Petit, 1877, vol. gr. in-18 de 852 p. en deux tomes.

Il y a vingt ans, M. Henri Feuilleret publia une *Petite biographie des hommes illustres de la Charente-Inférieure* qui obtint un assez grand succès pour que l'édition fût rapidement épuisée. M. L. de Richemond, en réimprimant l'ouvrage de son devancier, l'a enrichi de nombreux articles sur des hommes notables à divers égards dont les noms lui ont, avec raison, semblé « mériter d'être arrachés à l'oubli ». Le recueil, tel qu'il nous est aujourd'hui présenté, ne donne certainement pas, comme le fait observer le savant archiviste du département de la Charente-Inférieure, la biographie de tous les personnages mêlés à l'histoire de l'Aunis et de la Saintonge, mais bien celle de tous les personnages « le plus spécialement remarquables » de ces deux provinces.

Une justice qu'il faut rendre tout d'abord aux auteurs de la *Biographie de la Charente-Inférieure,* c'est qu'ils ont été fidèles, d'un bout à l'autre de leur livre, à cette devise inscrite sur leur première page et empruntée à La Bruyère : *Ce sont les faits qui louent.* Ils ont résolûment écarté les vaines phrases, les vagues considérations [1]. Après avoir ra-

1. Excepté toutefois dans la notice sur Henri Aucapitaine, mort à trente-neuf ans, le 25 septembre 1867 (p. 28) : « On dirait que la mort choisit cruellement ses victimes. Reconnaissons plutôt que nulle carrière n'est assez vaste ici-bas, nulle existence assez longue. Il faut des ailes par dessus la vie, des ailes par delà la mort. »

conté simplement, sobrement, l'histoire des hommes célèbres de leur département, ils ont laissé au lecteur le soin de conclure et de juger.

Un autre éloge à donner à M. de R. et à ses collaborateurs [1], c'est qu'ils ont consciencieusement cherché à rendre leur recueil aussi exact que possible. Dans la plupart de leurs cinq ou six cents articles, on trouve de sûrs renseignements, parfois même des renseignements nouveaux [2]. On consultera donc généralement avec profit le travail tant augmenté et tant amélioré par M. de R., lequel a été pour l'essai de M. F. ce que — toutes proportions gardées — fut l'abbé Goujet pour le *Moréri,* ce que fut Fevret de Fontette pour la *Bibliothèque historique de la France* du P. Le Long.

Voici quelques observations que je soumets aux lecteurs du livre de M. de R. et à M. de R. lui-même.

Dans l'article sur le capitaine *Arnault du Halde,* on parle, d'après le Père de Blois, du « vicomte d'Uzès » qui, pendant le siége de La Rochelle, en 1573, ayant laissé passer le vaisseau monté par l'intrépide marin et sur lequel il portait des vivres et des munitions pour ses compatriotes, « fut traité si rudement » par le duc d'Anjou, « qu'il en mourut de chagrin ». Comment un érudit tel que M. de R. ne s'est-il pas aperçu de la méprise du Père de Blois? Il ne s'agit pas ici d'un *vicomte d'Uzès,* mais bien du *vicomte d'Uza* (Louis de Lur), chevalier de l'Ordre du Roi, chambellan de Sa Majesté, gouverneur de Saint-Sever, sénéchal du Bazadais, vice-amiral de Guienne, etc. [3].

---

1. Parmi ces collaborateurs, il faut surtout citer le docte et vénéré bibliothécaire de La Rochelle, M. L. Delayant, auquel l'ouvrage est dédié, le comte de Bremond d'Ars, le baron de la Morinerie, M. G. de Félice, etc. Citons encore un autre collaborateur, M. E. de P., qui a raconté, avec une touchante émotion (p. 195-198), la noble mort du colonel de Monbrison au combat de Buzenval.

2. Voir, par exemple, à l'article *Esprinchard* (Jacques), un sonnet inédit (p. 281) de ce savant voyageur, reproduit d'après l'autographe conservé dans le *Liber amicorum* de Simon Goulard fils, que possède M. Benjamin Fillon; à l'article *Froger de la Rigaudière* (p. 328), l'analyse de trente-quatre lettres inédites de cet officier, communiquées par M. A. de Bremond d'Ars; à l'article *Mac-Mahon* (p. 503), le contrat de mariage du capitaine Malachius Mac-Mahon et de Marguerite Hadfort, fait à La Rochelle le 18 septembre 1666 et tiré des Archives du département de la Charente-Inférieure; à l'article *Réaumur* (p. 644), l'acte de naissance de l'illustre naturaliste; à l'article *Verdelin* (p. 766), une lettre inédite de la marquise de Verdelin annotée par M. de Bremond d'Ars, petit-neveu de la spirituelle amie de J.-J. Rousseau; à l'article *Aufrédi* (au *supplément,* p. 812), le testament original, de l'an 1220, d'Alexandre Aufrédy, bourgeois et armateur de La Rochelle, fondateur de l'hôpital qui porte encore aujourd'hui son nom, etc. Divers papiers de famille ont, en outre, été mis à la disposition de M. de Richemond qui en a tiré, en plusieurs occasions, d'excellents détails généalogiques.

3. Voir la *Notice généalogique sur la maison de Lur,* par M. Henry de Lur-Saluces (Bordeaux, 1855, in-8°, p. 15-24). Je citerai au sujet de la mort du vicomte d'Uza, ce fragment d'une lettre inédite d'Antoine Escalin des Aimars, baron de la Garde, au marquis de Villars (Bibliothèque nationale, F. F. n° 3224, f° 95) : « De ma Galere roiale le 19 juing 1573. Monsieur, depuis vous avoir escript il a pleu à Dieu

D'*Aubigné* (Théodore Agrippa) naquit, selon M. F., « aux environs de Pons, au château de Saint-Maury, *dans l'année 1552.* » M. Lud. Lalanne, qui s'est tant occupé de l'auteur des *Tragiques,* le fait naître (*Dictionnaire historique de la France*) « le 8 février 1550 [1] ». M. Henri Bordier, dans le remarquable article qu'il a consacré à d'Aubigné (*France protestante,* 2e édition, t. I, col. 460), adopte la date indiquée par M. Lud. Lalanne, ajoutant (note 1) : « Date souvent discutée, Sainte-Beuve lui-même s'y trompe, mais incontestable. »

Au sujet du moine *Jean d'Auton,* l'historien de Louis XII, je rappellerai que si les uns placent son berceau en Saintonge, d'autres le placent en Dauphiné et d'autres enfin en Poitou [2]. La question restant indécise, M. de R. n'avait pas le droit d'incorporer le poète-historien dans la *Biographie de la Charente-Inférieure.*

Il n'aurait pas fallu maintenir, dans l'article de M. F. sur *Samuel de Champlain,* cette insoutenable assertion : il naquit d'une *famille de pêcheurs.* La situation de cette famille était beaucoup moins humble : le père du fondateur de Quebec était capitaine de vaisseau et, dans le *Dictionnaire* de Moréri (édition de 1759), le célèbre voyageur est appelé « gentilhomme de Xaintonge. »

L'article sur *Jean Ogier de Gombaud* n'est autre chose que la notice de Conrart qui avait été déjà reproduite dans l'*Histoire de l'Académie française,* par Pellisson et d'Olivet [3]. Il aurait mieux valu chercher à compléter sur quelques points la notice du premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, comme l'a fait dernièrement M. René Kerviler dans son *étude biographique et littéraire sur la vie et les ouvrages de J. Ogier de Gombauld 1570-1666* (Paris, Aubry, 1876, in-8° de 102 p.) [4].

---

appeller à soy le sieur viscomte d'Uza et parce qu'il est bien de besoing pour le service du Roy et aussy pour vostre particulier que vous pourvoyez ung aultre en l'estat de vice-admiral que luy aviez baillé, j'ay advisé d'envoyer ce porteur exprès pour vous en advertir... »

1. Conf. la *Notice sur Agrippa d'Aubigné* en tête de l'édition des *Mémoires* publiée par M. L. Lalanne (Paris, Charpentier, 1854, p. 11. note 5). L'habile éditeur y justifie très-bien la date qu'il assigne à la naissance du grand-père de Mme de Maintenon. Voir encore p. 3, note 2.

2. Voir la *Bibliothèque du Dauphiné* de Guy Allard, la *Bibliothèque du Poitou* de Dreux du Radier, la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet, etc. Ce dernier critique n'hésite pas à croire à l'origine poitevine de Jean d'Auton. « Tout ce que, dit-il (t. XI, p. 357), j'ai pu recueillir d'historique concernant ce poète et historien, *c'est qu'il était de Poitiers.* »

3. Voir l'édition de M. Ch. L. Livet, Paris, Didier, 1857, t. II, p. 99.

4. Quelques autres articles auraient eu besoin d'être révisés d'après de récents travaux, par exemple l'article *Le Gentil* ou de *Gentils de la Jonchapt (Philippe), marquis de Langallerie* d'après un mémoire spécial publié par M. de Montégut dans le *Bulletin de la Société archéologique de la Charente,* l'article *Renaudin* d'après l'excellent article rectificatif consacré au capitaine du *Vengeur,* par Jal

On regrette de retrouver dans un article de M. F. sur Jean *Guiton* ce récit (p. 400) qui n'a rien d'historique, ainsi que je crois l'avoir autrefois montré [1] : « Comme on le pressait d'accepter sa position difficile de maire, le 2 mai 1628 : Je le veux bien, répondit l'énergique marin, d'après une tradition populaire recueillie par Levassor, mais il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier qui parlera de se rendre. Et en disant ces mots, il montrait un poignard dont il frappa le marbre d'une table qui est restée depuis dans une des salles de l'hôtel de ville. »

Enfin, je contesterai l'exactitude de deux passages de l'article sur Bernard Palissy (p. 571 et 576). Dans le premier de ces passages nous lisons que l'immortel artiste « est né — c'est du moins la tradition — dans le diocèse d'Agen. » Il y a mieux que la tradition à invoquer à ce sujet : On a sur ce point le témoignage formel d'un contemporain, La Croix du Maine, lequel, dès 1584, s'exprimait ainsi : « Bernard Palissy, natif du diocèse d'Agen en Aquitaine, inventeur des rustiques figulines, etc [2]. » Dans le second passage, il est question de l'entrevue du roi Henri III et du pauvre potier à la Bastille, avec reproduction du discours que ce dernier aurait adressé à son ancien protecteur et que M. Feuilleret fait suivre de ce commentaire : « Ces belles paroles dans la bouche d'un vieillard suffiraient à la gloire de Palissy... » Malheureusement ce discours n'a jamais été tenu, l'entrevue du roi et de l'artiste à la Bastille n'ayant jamais existé que dans l'imagination d'Agrippa d'Aubigné, comme l'a parfaitement établi M. Louis Audiat (*Bernard Palissy, Etude sur sa vie et ses travaux*, 1868, in-12°, p. 447-462).

T. de L.

(*Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*). Je m'étonne de l'insignifiance de l'article de huit lignes sur *Priolo* (Benjamin), historien si digne d'attention et dont Bayle s'est occupé avec tant de complaisance.

1. *Quelques notes sur Jean Guiton, le maire de la Rochelle*, 1863, in-8°, p. 14-16. J'avais été devancé, dans ma réfutation, par le P. Arcère (*Histoire de la Rochelle*, t. II, p. 305), opposant au récit de Levassor le silence de deux annalistes contemporains exacts jusqu'à la minutie, Colin et Mervault. M. de Richemond, qui m'a fait l'honneur, il y a quelques années, de reproduire, dans un article du *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, quelques phrases de mon petit mémoire, aurait bien dû, sous ce passage de son trop crédule devancier, signaler mes observations sur la légende du poignard.

2. *Bibliothèque française*, édition de 1772, t. I, p. 73. Un autre écrivain du XVI° siècle — bien obscur celui-là — Philbert Mareschal, sieur de la Roche, dont le témoignage a été mentionné pour la première fois par Faujas de Saint-Fond et Gobet (à la suite des *Œuvres de Bernard Palissy*, 1771, in-4°), confirme en ces termes (*Le Guide des arts et des sciences*, Paris, 1598, in-8°) ce qu'avait déclaré La Croix du Maine, quatorze ans auparavant : « Bernard Palissy, Agenois, inventeur des Rustiques Figulines du Roy. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 février 1878.

M. Ch.-Em. Ruelle, chargé d'une mission à Venise, remercie par lettre l'académie de l'avoir recommandé pour cette mission au ministre de l'instruction publique.

M. Deloche, continuant la lecture de son mémoire sur les Gaulois, examine la question de savoir si les Ταυρίσκοι et les Ταυρῖνοι, qu'il a reconnus être deux peuples distincts de la Gaule Cisalpine, étaient deux peuples de même race ou de race différente. Il conclut en faveur de la première opinion : les Ταυρίσκοι et les Ταυρῖνοι appartenaient les uns et les autres à la race celtique ou gauloise.

M. Le Blant lit un travail intitulé *Etude archéologique sur le texte des actes de sainte Thècle*. Tertullien mentionne une vie de sainte Thècle et de saint Paul qui avait été composée par un prêtre d'Asie et qui fut officiellement déclarée apocryphe par l'Eglise. Ce texte ne nous est pas parvenu. Mais nous avons une autre vie de sainte Thècle, qui a été publiée pour la première fois par Grabe, et qui mérite d'attirer l'attention. C'est un court écrit en grec, avec une traduction latine ancienne, intitulé : Μαρτύριόν τῆς ἁγίας καὶ ἐνδόξου πρωτομάρτυρος καὶ ἀποστόλου Θέκλας. Grabe voulait que ce fût l'écrit du prêtre d'Asie mentionné par Tertullien; M. Le Blant ne partage pas cette opinion, mais il croit que cette vie est, elle aussi, fort ancienne, ou au moins dérivée d'une source ancienne. Il trouve les marques de l'antiquité de la composition dans les détails suivants du récit : Thècle, pour corrompre un geôlier, lui donne un miroir *d'argent;* elle trouve saint Paul caché *dans un tombeau sur le bord d'une route,* auprès d'Iconium; insultée par un magistrat d'Antioche, elle le rappelle au respect *dû aux étrangers;* ce magistrat porte pour insigne *une couronne;* Thècle, condamnée à être livrée aux bêtes, est amenée dans l'arène nue, mais ceinte d'un *diazoma* ou ceinture (détail qui concorde avec des renseignements fournis par les monuments figurés); obligée de se déguiser en homme, elle le fait en relevant sa tunique au-dessus de la ceinture et en cousant le pli, ce qui suffisait, en effet, dans le vêtement antique, pour faire d'une tunique de femme une tunique d'homme; enfin la simple profession du christianisme est présentée comme un délit puni de mort, ce qui n'a été vrai que jusqu'à Hadrien. M. Le Blant voit dans tous ces détails que l'auteur, soit de l'écrit qu'il étudie, soit d'un écrit antérieur dont celui-ci dériverait, connaissait parfaitement les usages et les idées des anciens, et n'a pu écrire que dans les premiers temps du christianisme.

M. Revillout continue ses lectures sur les papyrus égyptiens démotiques du musée du Louvre. Dans un chapitre intitulé : *Un procès plaidé devant les laocrites au temps de Ptolémée Soter,* il rend compte d'une affaire dont plusieurs pièces nous sont parvenues, et dans laquelle on voit intervenir l'action de la loi égyptienne de la βεβαίωσις ou garantie. En l'an 9 d'Alexandre le Grand, une femme nommée Tsechons, fille de Petorpra, avait vendu au cholchyte Pchelchons, fils de Pana, une maison qu'elle possédait à Thèbes. L'acheteur laissa pourtant Tsechons occuper encore, après la vente, une partie au moins de la maison; mais quand elle fut morte, en l'an 8 de Ptolémée Soter, il voulut entrer en

possession de sa propriété, afin d'en disposer à son tour : il en fut empêché par des tiers qui réclamèrent la maison, prétendant que cette maison était à eux, que Tsechons n'en avait que la jouissance et que la vente qu'elle en avait faite était nulle. Pchelchons s'adressa alors aux deux fils de Tsechons et les invita à lui assurer la possession du bien vendu par leur mère. L'un d'eux, Thot, consentit à renouveler formellement la cession; l'autre, Anachamen, n'accorda que des promesses. Non garanti par là contre les tiers évicteurs, Pchelchons recourut à l'action en garantie ou βεβαίωσις. Par une assignation dont l'acte nous est parvenu (papyrus 2434 du Louvre), il somma Thot et Anachamen de venir eux-mêmes prendre part au procès pour le défendre contre l'action des tiers. M. Revillout traduit et commente le texte de cette sommation. La βεβαίωσις s'y montre à deux degrés; en effet Pchelchons, qui réclame des héritiers de la vendeuse la garantie de la vente, agit lui-même, non pour son compte, mais comme garant, pour une femme nommée Neschons, à laquelle, par un autre acte de la même année (Louvre 2428), il avait rétrocédé la propriété achetée par lui. — Pchelchons n'obtint pas le résultat qu'il poursuivait. La vente qui formait son titre fut annulée pour un vice de forme. Le droit égyptien prescrivait, pour une vente, la rédaction de trois actes distincts : l'acte *pour argent* ou quittance du prix; l'acte d'adjuration ou *sturiôsis*, confirmation religieuse analogue à l'ὅρκος du droit athénien; l'acte de dessaisine ou de tradition. Or, lors de la vente faite par Tsechons à Pchelchons, l'acte d'adjuration avait été omis. Dans une autre affaire étudiée précédemment par M. Revillout, celle d'Hermias, pareil vice de forme se rencontrait, mais il n'eut pas de conséquence parce que le procès fut jugé par des juges grecs, qui excusèrent le vice de forme en raison de la bonne foi des parties. Au contraire, les juges de Pchelchons étaient les trente *suteni* ou *laocrites*, magistrats égyptiens, scrupuleux observateurs de la loi du pays. Ils annulèrent la vente faite sans adjuration. Pchelchons ne put plus qu'intenter une action personnelle contre Thot et Anachamen, en vue d'obtenir une indemnité. Si cette indemnité fut jamais payée, Pchelchons dut la transmettre à Neschons, la nouvelle acquéreuse.

Ouvrage déposé : — Ragione e fede nel moto sociale, studi del d[r] Roberto Boldù (Firenze, 1878, in-16).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Pavet de Courteille : Sumner (Mary), Contes et légendes de l'Inde ancienne; — *par M. Renan :* Chodzko (A.), Théâtre persan, choix de téaziès ou drames traduits pour la première fois du persan (Bibliothèque orientale elzévirienne, E. Leroux); — *par M. L. Delisle :* Port (Célestin), Questions angevines : Thomasseau de Cursay (extrait de la *Revue de l'Anjou*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 2 Mars — 1878

47. — **La Galilée,** feuillets détachés d'un carnet de voyage, par Athanase Coquerel fils, pasteur aumônier. Avec un portrait. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1878, 99 pp. in-12.

M. Athanase Coquerel fils a fait, en 1869, une excursion en Galilée, c'est-à-dire qu'il a traversé rapidement cette région en suivant l'une des routes battues : Banias, Tell el-Qadhi, Safed, le lac de Tibériade, le Thabor, Nazareth, le Carmel. Le vrai titre de ce petit volume — fort élégant, entre parenthèse — serait donc plutôt celui qui figure sur le dos de la couverture : *En Galilée.*

On peut prendre quelque plaisir à lire ce court récit, je doute qu'on y trouve quelque profit scientifique. Les impressions personnelles y tiennent une large place. Beaucoup de paysage aussi, trop peut-être au gré de ceux qui préfèrent un croquis de voyage naïf, mais sincère, la moindre pochade vivement brossée sur place, aux plus belles descriptions du monde, quand celles-ci ont été peintes au retour et trop souvent complétées de chic. J'ai peine à croire que nous ayons là les « feuillets détachés d'un carnet de voyage ». Ce sont des pages à effet, écrites pour la *Revue des Deux-Mondes* (où elles ont paru, en partie, en 1870 [1]). Les jugements sur les hommes et les choses sont parfois sévères. Sont-ils toujours équitables ou suffisamment motivés? Les croisades, dont l'auteur ne voit que le côté religieux, sont sommairement exécutées en dix lignes (p. 71, en note). Les moines catholiques, que je ne prétends point défendre, sont cinglés d'importance, chaque fois qu'ils offrent quelque prise aux verges de M. Coquerel. M. C. a la main leste, sinon toujours légère; mais il eût peut-être mieux fait de laisser à d'autres ce rôle de père fouetteur.

M. C. mérite d'être loué en général pour l'exactitude et la sûreté des quelques informations bibliques jetées çà et là dans cette relation. On voit immédiatement que ces données sont puisées à bonne source par un homme

1. 15 septembre 1870.

au courant des recherches exégétiques. Cependant il ne faudrait pas tout prendre pour argent comptant, par exemple l'explication du nom du *Carmel* par le *parc de Dieu*, de celui de *Génézareth* par le *jardin des princes* de Nephtali, etc. M. Coquerel dit qu'il n'a pu déchiffrer l'inscription hébraïque de la synagogue de Kefr Bereim et en discute la lecture; il semble ignorer que ce déchiffrement avait été fait de main de maître en 1864 par M. E. Renan [1]. Le rapprochement du nom du village arabe de *Déchôn* (=*Deishûm* de la carte de van de Velde) avec l'hébreu *dag*, poisson, ne saurait supporter un instant l'examen.

CH. CLERMONT-GANNEAU.

---

48. — **Ueber die Auffassung des Streits des Paulus mit Petrus in Antiochien** (Gal. II, 11 ff.) bei den Kirchenvætern. — Program. zur Rectoratsfeier der Universitæt Basel von Prof. Dr. Franz OVERBECK. Basel M DCCC LXXVII, in-4°, 74 pages.

Sous le nom de *programmes*, il se publie, en Allemagne, en Hollande et en Suisse, à l'occasion de chaque fête universitaire, des dissertations très-spéciales et par cela même souvent très-importantes qui sont comme les offrandes scientifiques déposées par quelques professeurs sur l'autel de l'*alma mater*. C'est à l'occasion de la dernière fête rectorale de Bâle et en l'honneur de cette université qu'a paru la dissertation théologique de M. Overbeck sur la manière dont les Pères de l'Eglise, depuis Irénée jusqu'à Augustin, ont compris et expliqué le conflit de Paul et de Pierre à Antioche, raconté dans l'épître aux Galates. (Gal. II, 11 et ss.)

A partir d'Irénée et de Tertullien, l'Eglise croit, comme à un axiôme dogmatique, à la parfaite harmonie de tous les apôtres. C'est même sur cette harmonie prétendue que repose le canon du Nouveau-Testament. Cependant, avant la formation officielle de ce recueil sacré, Marcion opposait Paul et Pierre comme les représentants de deux évangiles différents. L'épître aux Galates conservait les souvenirs importuns de conflits au moins momentanés qui avaient éclaté entre l'apôtre des Juifs et l'apôtre des Gentils. Dans son récit tout de circonstance, Paul ne nous dit pas ce que Pierre répondit à ses vives apostrophes. Il serait très-curieux et très-important, pour bien préciser la portée de cet événement, d'en avoir un autre récit fait au point de vue du judéo-christianisme. Malheureusement, aucune tradition sérieuse ne semble sur ce point avoir survécu au-delà du second siècle. Les Pères de l'Eglise les plus instruits ne savent rien de plus que nous et ne paraissent jamais avoir connu le fait autrement que par le récit de l'épître aux Galates. Ils en ont tout naturellement conclu que Pierre s'était tu, avait humblement reconnu

---

1. *Journal asiatique*, décembre, 1864, p. 531 et suiv. Cf. le n° 1 de la planche à la fin du volume.

son tort, ou tout au plus avait justifié sa conduite en l'expliquant comme un simple malentendu. On suit d'une façon très-précise et très-sûre, dans la dissertation de M. O., la série des efforts successifs, tentés pendant trois siècles par l'exégèse patristique pour écarter ce petit caillou du sentier de l'Eglise. Saint Clément d'Alexandrie avait trouvé le meilleur moyen de couper court à toute difficulté, c'était de voir dans le Céphas des Galates non l'apôtre Simon Pierre, mais un autre chrétien inconnu de la primitive église qui aurait porté le même nom. Malheureusement cette ingénieuse invention ne put se faire accepter et les explications diverses se succédèrent jusqu'à la fameuse querelle de saint Augustin et de saint Jérôme sur ce point délicat. L'explication d'Augustin, qui consiste à reconnaître les torts de Pierre et à tirer en revanche de son silence prétendu une grande leçon d'humilité chrétienne, est celle qui a prévalu officiellement. La dissertation de M. Overbeck est très-intéressante à lire. Rien n'y est avancé que sur bonnes preuves. On peut et même l'on doit différer d'avis sur la manière dont il envisage les origines du christianisme; mais tous les hommes compétents ne lui sauront pas moins gré de cette précieuse contribution apportée à l'histoire de l'exégèse biblique.

A. SABATIER.

---

49. — **Richard Rothe, doctor und professor der Theol. zu Heidelberg.** Ein christliches Lebensbild auf Grund der Briefe Rothe's entworfen, von Friedrich NIPPOLD (2 vol. in-8. xv+x; 545+677 pag.) Zweite Ausgabe. Wittenberg, Verlag von Hermann Koelling. 1877.

Entre Schleiermacher et Christian Baur, les deux plus illustres représentants de la théologie allemande au XIXᵉ siècle, Richard Rothe a marqué sa place et pris, dans ce grand mouvement religieux et philosophique, une attitude originale qu'il faut tout d'abord définir pour faire comprendre l'intérêt et la valeur de sa correspondance que publie M. Nippold, l'un de ses disciples les plus distingués. Chez Baur, le théologien a disparu dans l'historien, et la religion a été absorbée dans la philosophie. L'unité du système n'a été acquise qu'au prix du sacrifice de l'un des deux termes à concilier. Chez Schleiermacher, il y a eu jusqu'à la fin un dualisme irréductible; le philosophe et le théologien ne semblent avoir pu continuer à vivre ensemble qu'à la condition de s'ignorer, ou tout au moins de rester renfermé dans deux domaines soigneusement délimités. Aussi n'a-t-on pas manqué d'accuser ce père de la théologie allemande de réserves diplomatiques, d'accommodations et parfois de quelque hypocrisie. D'une nature morale moins complexe, plus naïve et plus vraiment religieuse, Rothe n'aurait jamais pu porter longtemps en lui ce dualisme de pensée, ni se résigner à mettre cette séparation entre sa foi et sa science. Au terme d'une la-

borieuse existence entièrement consacrée aux études théologiques, il a offert l'exemple, unique peut-être en ce siècle, de la liberté philosophique et critique la plus entière, naturellement unie à la foi religieuse la plus enfantine. Quand il est mort en 1867, il était sans contredit le premier des théologiens allemands par la puissance de la pensée spéculative comme aussi par la rigueur, la hardiesse nette et claire de sa critique historique. Il était à la tête du mouvement libéral dans l'église d'Allemagne, et, ce qui est peut-être encore plus remarquable, depuis sa mort, sa mémoire est restée vénérée comme celle d'un saint chez ses adversaires non moins que chez ses amis.

De telles apparitions ne se comprennent bien sans doute que sur ce terrain du protestantisme allemand où, depuis Luther, se perpétuent, en se pénétrant incessamment, l'instinct scientifique, l'esprit de libre examen et les habitudes morales de la piété domestique. En Allemagne, la puissance de la tradition religieuse n'est ni dans le culte public ni dans le dogme ou l'institution ecclésiastique, mais dans la vie de famille elle-même. De là, le caractère religieux de la plupart des penseurs allemands, même des plus hardis. Ils se créent des religions spéciales comme ils se donnent des systèmes philosophiques. Ce qu'ils comprennent le moins, c'est l'indifférence de l'esprit français en ces matières. N'est-ce pas aussi peut-être leur tempérament contraire qu'en retour nous avons le plus de peine à comprendre chez eux?

Le phénomène original que nous présente la vie de Rothe, n'est pas seulement affaire de race et de tradition. L'union intime et naturelle, chez lui, de la culture scientifique et de la foi chrétienne, est l'œuvre d'un long labeur psychologique, le fruit lentement mûri de toute une vie intérieure de méditation et d'étude. Quelque distinguées que soient les œuvres théologiques de Rothe, sa vie reste encore le plus admirable de ses ouvrages. Mais cette vie, nul ne pouvait l'écrire que Rothe lui-même. Racontée dans des *Mémoires* personnels, elle n'aurait pas encore la même valeur ni la même autorité. On sait combien la conscience la plus scrupuleuse est souvent dupe d'elle-même quand elle veut reproduire le passé. Pour être l'objet d'observations utiles, il faut que les faits psychologiques s'offrent directement et tout nus à la réflexion. C'est ce qu'a compris M. N. et nous l'en félicitons. Il a rangé les lettres de Rothe par ordre chronologique, les reliant simplement l'une à l'autre par quelques renseignements indispensables. Ces lettres, toutes écrites à son père ou à des amis intimes, sont une perpétuelle confession de cœur et d'esprit sur toutes les phases de son développement intérieur et les périodes de sa vie. On peut donc suivre sûrement le phénomène intellectuel et religieux de cette âme d'élite depuis le commencement jusqu'à la fin. Nous le signalons à tous ceux qui s'occupent de psychologie et surtout de psychologie religieuse.

Ces lettres ont encore une importance plus générale. Au point de vue historique, elles constituent un document précieux et servent à éclairer,

dans les détails, l'histoire intérieure de l'Allemagne, depuis 1815. On y trouve, à pleines mains, des renseignements de toute nature sur la période d'effervescence politique et religieuse qui suivit la *guerre de la délivrance,* sur la vie universitaire, sur les maîtres de la jeunesse et de l'opinion à cette époque et, plus tard sur les événements qui précédèrent et suivirent la Révolution de 1848, dans le duché de Bade et sur les bords du Rhin. Mais surtout l'histoire des idées religieuses et des luttes ecclésiastiques en Allemagne, durant la première moitié de ce siècle, ne pourra plus se faire sans ces deux volumes. Il appartenait donc bien à M. Nippold, qui a fait de cette histoire sa propriété personnelle, de les éditer et nul certainement ne se serait acquitté mieux que lui de cette tâche aussi laborieuse que délicate.

A. SABATIER.

---

49. — **Festschrift zur vierten Saecularfeier der Eberhard-Karl's Universitaet zu Tübingen,** dargebracht von der Koenigl. Oeffentl. Bibliothek zu Stuttgart. Stuttgart, Aue, 1877, 87 p. in-4°.

L'Université de Tubingue célébrait récemment son quatre centième anniversaire, au milieu d'un concours considérable de savants, venus de tous les points de l'Allemagne, et de nombreuses députations du dehors. Les fêtes académiques qui se succédèrent dans la petite ville, si pittoresquement assise sur les bords du Neckar, ont jeté leur dernier écho, mais il subsiste de ces solennités autre chose qu'un simple souvenir. Selon la coutume louable des universités allemandes, de nombreuses publications, émanant de corporations ou d'individus, ont été offertes en hommage à la haute école Everardo-Caroline. De ce nombre est l'opuscule inscrit en tête de ces lignes et formé par quatre mémoires dus aux conservateurs de la Bibliothèque royale de Stuttgart. En tête se trouvent des *Contributions à l'histoire du commerce levantin au moyen âge;* elles sont l'œuvre du bibliothécaire en chef, M. W. Heyd, si compétent en ces matières et dont nous avons jadis analysé, dans la Revue, l'ouvrage capital sur les relations commerciales de l'Europe avec l'Orient [1]. Une première étude traite de l'origine des rapports de commerce entre Venise et la Perse. M. H. fixe le début de ces relations aux dernières années du XIII[e] siècle, d'après plusieurs documents, dont le plus important est un firman du sultan Oeldschaitu, daté de 1305. La seconde examine une affirmation, parfois émise et défendue en dernier lieu par Berchet, d'après laquelle les Vénitiens auraient eu un consul à Siam, vers la fin du XIV[e] siècle. M. Heyd établit la possibilité de la présence de Vénitiens dans les contrées de l'Indo-Chine à cette époque, mais montre que le texte, où paraît le mot de *Siamum,* ne désigne nullement le Siam actuel,

1. Voy. *Revue critique*, 30 janvier 1869.

mais la Syrie, appelée *Scham* ou *Sem* dans les sources du moyen âge, et que ce mot se rapporte plus particulièrement à Damas.

L'étude fort détaillée sur le *monument funéraire du duc Christophe de Wurtemberg, érigé dans l'église collégiale de Tubingue,* renfermant sa description ainsi que l'historique de sa construction, due à M. Wintterlin, peut être passée sous silence, ainsi que le travail de M. H. Fischer sur des *fragments d'une version néerlandaise du roman des Loherains,* retrouvés sur la garde d'un vieux livre. Mais nous mentionnerons encore le mémoire de M. Théod. Schott sur *le duc Louis de Wurtemberg et les protestants français pendant la troisième guerre de religion.* Il a tiré des archives de Stuttgart un certain nombre de lettres curieuses, allant de 1568 à 1570, écrites par Jeanne d'Albret, Henri de Navarre, Coligny, Louis de Condé, d'Andelot, etc., demandant des secours en hommes et en argent, et renfermant des détails intéressants pour l'histoire politique et religieuse du XVIe siècle.

R.

---

50. — **Patois des Alpes Cottiennes (Briançonnais et vallées Vaudoises) et en particulier du Queyras** par MM. J.-A. Chabrand, docteur en médecine, et A. de Rochas d'Aiglun, capitaine du génie. Grenoble, Maisonville et fils, Grand'-Rue. — Paris, Honoré Champion, 15, quai Malaquais, 1877, in-8°, 228 p. (Extrait du *Bulletin de la Société de statistique de l'Isère*, 3e s., t. VII.)

Nos patois ont été l'objet d'études plus nombreuses que scientifiques. Exception faite de MM. Joret et Chabaneau, de deux ou trois autres peut-être, ce sont généralement des amateurs, magistrats, médecins, prêtres, industriels, etc., qui se chargent bénévolement de cette besogne. La philologie est enseignée à Paris, mais elle ne l'est pas en province; tout le monde ne peut pas venir à Paris et d'ailleurs l'appât seul de la science ne suffit pas toujours pour attirer des étudiants auxquels nul avenir n'est assuré. Aussi est-il moins étonnant de trouver peu de philologues en France que d'en trouver quelques-uns. Quelle estime ne doit-on pas avoir pour un Ménant, un Chabas, un Chabaneau qui, obéissant à une vocation improductive, font de la science à titre gracieux! De même, quelque imparfaits que puissent être les dictionnaires et les grammaires des patois d'oïl et d'oc, faut-il savoir gré à leurs auteurs d'une bonne volonté évidente, et parfois de la philosophie dont ils ont eu besoin pour mener à terme des travaux qui inspirent aux personnes de leur entourage de l'indifférence, ou, chose plus triste encore, de la compassion. — Cela n'empêchera pas de critiquer MM. Ch. et de R., quand il y aura lieu, mais, au fond, on considère leurs erreurs comme la conséquence presque fatale de l'état actuel de l'enseignement.

L'ouvrage de MM. Ch. et de R. contient : — 1° une grammaire et un dictionnaire du patois du Queyras, ainsi que de très-courts fragments

de chansons, la parabole de l'enfant prodigue et quelques proverbes (p. q. 132); — 2° un *supplément* destiné aux *mots en usage plus spécialement dans le Briançonnais* (p. 133-40); — 3° la parabole de l'enfant prodigue en patois des vallées Vaudoises, d'Oulx, de la vallée de Pragelas, de Monêtier, d'Embrun, de Barcelonnette (p. 144-59), en piémontais et en italien (p. 223-5); des proverbes en patois de Briançon (p. 150-1), de la vallée de Pragelas (p. 154-5), de Barcelonnette (p. 160); — 4° des spécimens de l'ancien dialecte vaudois (p. 141-4) pris dans le *Nouveau-Testament* (ms. de Grenoble), dans le livre de la *Discipline* (Perrin, *Hist. des Vaudois*), et dans la lettre adressée à Œcolampade, en 1530, par George Morel et Pierre Masson (Perrin, d°); un spécimen de l'anc. dial. briançonnais (p. 145-9) emprunté au *Mystère* inédit *de Saint-Pons* (xve s.); — 5° un *recueil méthodique et étymologique des noms de lieux du Queyras* [*et des contrées contiguës* (p. 161-223]. Comme on le voit, il intéresse du même coup la France (vallées du Monêtier, de Névache, de Briançon, du Queyras, de l'Argentière) et l'Italie (vallées de Bardonnèche, d'Oulx, de Pragelas, de Saint-Martin-d'Angrogne, de Luzerne ou vallées Vaudoises [1], de la Vraita) [2].

Le canton d'Aiguilles (arr. de Briançon, dép. des Hautes-Alpes), connu sous le nom de Queyras, appartient historiquement au Dauphiné, mais il se rattache à la Provence par son patois. Il n'y a pas de dialecte provençal uniforme : on trouve en Provence, comme dans toute la France, nombre de patois. Le philologue établira peut-être un jour de nouvelles classifications et nous verrons l'*orbis romanus* sillonné de courbes isovocaliques, isoconsonnantiques, etc. Mais, en attendant, comme il faut bien, pour parler d'une chose, lui donner un nom, ce nom ne fût-il pas adéquat à la vérité scientifique, il y a un intérêt pratique à grouper provisoirement, sous le nom de dialecte provençal, les patois parlés en Provence et ceux du voisinage qu'un grand air de ressemblance désigne aux yeux du vulgaire pour cette réunion de famille. Si nous comparons le patois du Queyras à ce *parla dòu Rose* qu'ont illustré Roumanille, Mistral, Aubanel et Gras, les différences les plus notables sont les suivantes : C(A) devient CH(A), *chambo, chaval;* D entre deux voyelles tombe, *ajuar*, sauf dans deux ou trois mots; G et J tombent

1. Biondelli enferme les Vaudois dans la seule vallée de Luzerne; MM. Ch. et de R. leur en donnent trois; et Muston leur en attribue cinq : celles de Luzerne ou du Pélis, de Pragela ou du Cluson, d'Angrogne, de Pérouse et de Saint-Martin.

2. Sur toute cette région voir Ernest Desjardins, *Géographie hist. et adm. de la Gaule rom.* I, 1876, p. 79-94 et la carte de la p. 96; Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, I, 1876, p. 362. Il est regrettable que M. de R. n'ait pas joint une carte au dictionnaire, car nos atlas classiques sont fort insuffisants, surtout pour un pays de cette nature qui demande à être représenté à une plus grande échelle que les pays de plaine. La connaissance toute spéciale, que M. de R. possède de la topographie des Alpes, le rendait fort propre à ce travail.

entre deux voyelles, *beluo, empiear, espio, arpatear, barbear;* L, même finale, se change volontiers en R, *ouro, beerar;* s intérieure devient J et ss devient CH, *pouijoun, crocho;* o tonique se diphthongue en OUE comme dans le parler de Marseille, *couern, couerp, couers;* en Provence, les anciennes consonnes finales sont parfois quiescentes *(nuè,* et à l'occasion *nuech e jour),* très-souvent tombées, notamment à l'infinitif : en Queyras, elles se maintiennent mieux; il y a distinction entre le singulier et le pluriel des substantifs *(la fena, les fenes);* l'*s* impure ne se fait jamais précéder de *e*, le patois rejette cet *e* même quand il est étymologique, etc.

1° et 2° Deux orthographes sont en lutte dans le Midi. Celle des félibres est assez bonne et peut recevoir des modifications et des améliorations; celle du français, déjà mauvaise dans son propre domaine, devient pire si on l'applique au provençal. MM. C. et de R. n'ont adopté franchement ni l'une ni l'autre, et ils n'en ont pas inventé une nouvelle. Ici ils ont cédé aux influences françaises, *soixanto, troisièmo, nouestrés, légissé, cebatés, nocés, faou, paou,* là ils semblent admettre l'orthographe légitime du provençal, *paire, aibo, cheire,* mais aussitôt on trouve *payre, aybo, caïcho, véyre, chéire, cheyre.* Tantôt le *ye* (yod) est représenté par I, tantôt par Y, *que siéie, paio, que aye, ablayar. L* mouillée, en supposant qu'elle existe au Queyras, (nos auteurs n'en soufflent mot,) est figurée par LI, LH, ILH, ILL, *filio, trabalio, alhouro, mirailh, esveillour.* De même, nous trouvons pour *n* mouillée, *aiganio, agnel, luenh.* PH est employé sans motif à la place de F dans *bleph* et *phioufitre.* Quelle est la valeur de H dans *baijh,* baiser ? Si CH se prononce TCH, pourquoi écrire *afatchar, bantcho?* Ce qui est encore bien plus regrettable, c'est que l'on peut être embarrassé de savoir où est l'accent tonique. On pourra supposer que dans *parlou* [1], je parle, *siou,* je suis; *disoun,* ils disent; l'accent est sur la première; mais, comment se prononcent *consour,* consul; *pibour,* peuplier; *empantés,* grands projets; *chastoués,* raquettes pour marcher sur la neige? *Are,* bélier; *arre,* autre chose; *crédi,* crédit, sont-ils paroxytons ou oxytons? *Bavardario, charestio, tizio,* mensonge, cherté, phthisie, se décomposent-ils en — *ìyo* ou en — *yò?* — Dans le glossaire, disent MM. C. et de R., « nous avons souvent rapproché, des mots du Queyras, les mots analogues des patois voisins [dauphinois, savoyard, italien, forézien]; cependant, nous nous sommes peu occupés du provençal [exception faite du provençal des troubadours] à cause de sa trop grande affinité; par une raison inverse, nous avons rarement [pas assez rarement] eu recours à l'allemand, au grec et aux langues néo-celtiques [2]. » Assez souvent, ce ne sont pas des étymologies, mais bien des

1. En anc. vaudois, la première pers. du prés. de l'indic. est terminée en *o*, ce que Gilly considérait comme un italianisme du ms. de Dublin. *O* est aujourd'hui *ou*.

2. On lit à la p. 5 : « Le séjour prolongé des Sarrasins, dans cette partie des Alpes, a dû certainement influer sur son langage. Mais c'est là un sujet d'études que nous n'avons point osé aborder. » Nos auteurs songeaient sans doute à M. Al. Fauché-Prunelle *(Essai sur des institutions autonomes ou populaires des Alpes Cot-*

« mots analogues » que donnent MM. C. et de R. Tout en tenant compte de cette distinction, il ne semble guère logique de rapprocher *flassa*, couverture, *sesteira*, sétérée, de l'anc. prov. *flessa, sestaira*, — *rouar* et *agulia* du lat. *rotulare* et *agolum*. En effet, le *d* tombant entre deux voyelles, nous avons affaire à *aguliaDa (aculeata), rouDar (rotare), sesteiraDa, flassaDa*. On peut supposer, pour les mots latins en — *ata*, des formes archaïques *flassaa, sesteiraa*, etc. Comme on peut voir çà et là, MM. C. et de R. ont connu Brachet *(Dict. étymol.)*, c'est à lui sans doute qu'ils empruntent l'étymol. de *piscatorem* pour *pescaire;* à contre-temps, puisque tout au rebours du français, les mots du latin en — *ator* se sont conservés en provençal au cas direct, *pescaire, cantaire*, quelques-uns seulement ont gardé par cumul la forme de l'ancien cas indirect, *pescadou, travayadou*. Mistral *(Armana prouvençau*, 1877, p. 77-8) et V. Lespy *(Gramm. béarn.)* ont voulu voir une différence d'intensité dans la signification de ces doublets; ils se sont contredits et trompés, sans doute, tous les deux. On pourrait, par de nombreux exemples pris dans les poésies de Mistral lui-même, lui prouver que *troubadou, pescadou, lauradou*, etc., ne veulent, au moins aujourd'hui, dans la plupart des cas, rien dire de plus que *troubaire*, etc. — On lit s. v. *brot :* « Au Queyras comme en Grèce, au radical *br* se rattache l'idée de germination ». Quelle idée de germ. y a-t-il dans *bramar*, mugir, *bren*, son de farine? Le patois du Queyras, disent MM. C. et de R., s'est conservé plus pur que celui des vallées voisines; au moins, à en juger par le dictionnaire, y trouve-t-on, fort heureusement, peu de mots corrompus par le français, *armeio, assambleio, danreio*, bien au contraire, il s'y rencontre quelques bons vieux mots, tombés ailleurs en désuétude, ou quelques formes rares : *ando*, tante, *disandes (dies sambati*, et non *sabbati), laus*, lac; *marate, malate*, malade; *ounço*, articulations des phalanges des doigts; *pallioro*, temps où une femme est en couches [1]; *à rage*, à l'abandon; *donno*, dame (dans le Briançonnais); *apiliar, apiglar*, attacher; *puro*, pourtant. Ces deux derniers ne sont rapprochés que de l'ital. *appigliare* et *pure*, il eût été plus intéressant de rappeler que ces mots, omis dans le Lexique roman [2], se trouvent dans

---

tiennes-Briançonnaises... Grenoble, 1856, 2 vol. in-8°) qui s'est imaginé voir dans le patois de ce pays des traces *espagnoles* du passage des *Sarrasins*. Pierquin de Gembloux (*Hist. litt. des patois*, p. 308) a composé un mémoire inédit *sur les traces laissées par le phénicien, le punique, le grec et l'arabe dans les dialectes vulgaires du Dauphiné!*

1. Le mot *palhola* se trouve dans Ramon Feraut. Il a été bien traduit par Raynouard et ensuite par Sardou, mal par K. Bartsch (*Chrestom. prov.)* qui commet deux ou trois contre-sens dans l'extrait qu'il donne de la *Vida de S. Honnorat*.

2. Pour un motif ou pour un autre, Raynouard me paraît avoir intentionnellement négligé les poésies vaudoises pour la composition de son L. r. *Réis*, ratine (C. et de R.), était aussi à rapprocher de l'anc. vaudois *reicz* (Rayn., *Choix*, II, 126). *Malate* a été employé par Perrin, cité par Gilly (édit. de l'Evangile de S. Jean, p. XXIII,

les poésies vaudoises du xve s. (Rayn., *Choix*, II, 113 et 126, 127). S. v. *reduire* les auteurs font observer que « le mot *i* s'emploie pour l'article masculin *lou* dans quelques expressions, telles que *su i couel*, sur le col; *su i pra*, sur le pré, etc. » Cet *i* est l'ancien art. appuyé, *sul col*, *sul prat*, qui ne se trouve plus dans ce patois, qu'à l'état de fossile (Cfr. *dei*, *ei*, c'est-à-dire *del*, *el*, « du », « au », qui existent à côté de *dou*, *ou*). De même dans quelques patois du bas Languedoc, *dai*, *ai*, = *dal*, *al*. (*Rev. des L. R.*, 2e s., I, 134). — Pourquoi MM. C. et de R. ne citent-ils pas B. Chaix (*Préoccupations statistiques, géographiques, pittoresques et synoptiques du département des Hautes-Alpes*. Grenoble, F. Allier, impr., 1845-1846, 8°) qui a donné avant eux, p. 318-28, un *Petit catalogue de mots, de termes du patois du ressort de Briançon?* — Le dictionnaire paraît avoir fait, à la faune et à la flore, une part plus restreinte que de raison. L'ordre alphabétique est parfois étrangement troublé.

3° Les vallées vaudoises appartiennent depuis longtemps déjà à l'Italie, et leur patois s'éloigne peu à peu du type provençal [1]. L'ancien vaudois de la *Nobla Leyczon* vit encore, mais c'est dans le patois du Queyras. MM. Ch. et de R. n'ont pas connu l'article de Willhelm Grüzmacher : *Waldensische Sprache* (dans les *Archives* de Herrig, XVI, 1854, p. 369-407). Ils ne citent pas davantage Ladoucette (*Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes*, 3e éd., Paris, 1848, in-8°); ils le connaissent bien cependant, puisqu'ils lui ont pris la traduction de la Parab. de l'Enf. prod. en patois de Monétier et en patois d'Embrun [2], ainsi que la phrase qui termine la p. 5 et commence la p. 6 de leur ouvrage (Ladoucette, p. 610). Chaix avait donné,

---

n. 5). *Pur* ne s'emploie pas, je crois, dans le provençal contemporain proprement dit, mais il était usité à Aix, fin XVIe, commencement XVIIe s. :

« Caminen *pu*, que veiren Berro. »

(Cl. Brueys, *Iardin deys musos provensalos*, t. I, p. 298 de l'édit. Mortreuil; et encore pp. 240, 257, 258, 264, 306, 337). Cet auteur a aussi employé la loc. *à ragi* (I, 255). Les félibres tendent à faire revivre *dono* : Mistral, par ex., dans la lettre de faire part de son mariage, — Junior Sans dans l'*Armana de Lengadò*, 1877, p. 64. Verdié, de Bordeaux, l'employait encore au commencement de ce siècle.

1. Biondelli va même (p. XXVII, 473, 481) jusqu'à ne pas le comprendre parmi les dialectes alpins occitaniques et à l'adjoindre au domaine de la plaine du groupe piémontais. A. Muston (*Valdésie, poème*. Paris, Hachette, 1863, in-12) a fait entrer dans son français quelques-uns des mots usités dans les vallées vaudoises. Diez (*Gr.* I, p. 100 de la trad.) dit à tort que les Vaudois habitent « le territoire *jadis* piémontais, *aujourd'hui* français. »

2. On trouve dans Ladoucette, p. 540-604, mœurs et usages, — p. 605-26, dialectes, notamment des traductions de la parabole de l'enfant prodigue en patois de Gap, du Dévoluy, de Veynes, de Serres et d'Orpierres, du Queyras, du *Monétier*, p. 618-9, *d'Embrun*, p. 619-20, de Chorges. Ces traductions, dont quelques-unes se trouvent dans l'*Annuaire du dép. des Hautes-Alpes pour* 1808, avaient été primitivement communiquées par leurs auteurs à la *Société d'Emulation des Hautes-Alpes* dont les *Mélanges littéraires*, 1807, ne se trouvent pas à la Bibliothèque nationale.

p. 335-6, la trad. de la parab., la même qui se trouve dans Ladoucette, et p. 337-8, un *conte* (patois) *d'un habitant de la vallée du Queyras*, ainsi que des proverbes, p. 341-7. Le *saggio* de M. Biondelli *sui dialetti gallo-italici*, n'est pas davantage mentionné, et cependant, il donne des traduct. de la parab. de l'enf. prod. en patois des vallées de Pragelas, d'Oulx, etc., En outre, la trad. de cette parab. en patois vaudois qui figure dans Ch. et de R. se trouve déjà dans Biondelli (p. 510). Dans l'une comme dans l'autre édition, on ne paraît pas avoir saisi le mécanisme du pronom sing. de la 3e pers. : *aL* devant une voyelle, *a* devant une consonne [1] (*aLa dessipà* et non *a L'ha dessipà*).

4° Pour l'anc. dial. vaud., ils n'ont pas connu l'article de M. P. Meyer (*Revue critique*, 1866, premier sem., p. 36-42 [2]). Ils auraient pu toutefois, grâce à une revue qui s'adresse au grand public, ne pas dater du XIIIe s. les poésies vaud. (Hudry-Menos, l'*Israel des Alpes ou les Vaudois du Piémont*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1867, 1er avril et 1er août 1868, 1er janvier 1869). La parab. de l'enf. prod., extraite du ms. de Grenoble, avait déjà été publiée mais moins bien, par Champollion-Figeac [3], Ollivier Jules [4], Chaix et Favrat [5]. Le *Mystère de saint Pons*, dont MM. Ch. et de R. annoncent la publication prochaine par M. Long, n'était encore connu que par son titre [6].

J. BAUQUIER.

VARIÉTÉS

J'ai pensé que les lecteurs de la *Revue* liraient avec plaisir la lettre suivante de Christine, reine de Suède, qu'un heureux hasard vient de me faire découvrir dans un manuscrit de la bibliothèque d'Aix. Cette lettre est-elle originale? Je ne saurais le dire; l'absence de date et de signature, la suscription qu'elle porte, pourraient en donner à croire qu'on n'a ici qu'une copie; pourtant je dois faire remarquer que, dans le recueil où je l'ai trouvée, les quelques lettres non originales qu'on rencontre portent

---

1. De même dans le patois de Queige en Savoie.
2. Outre l'art. déjà cité de Grüzmacher, il faut ajouter du même savant *die waldensische Bibel* (p. 392-402 du *Jahrbuch fur rom. und engl. Phil.*, IV, 1862).
3. *Nouv. recherches sur les patois*. Paris, 1809, p. 113-5.
4. *Essai sur les dialectes vulg. du Dauphiné*. Valence et Paris, 1838, p. 23-5.
5. En appendice au *Glossaire du patois de la Suisse romande* par le doyen Bridel.
6. P. Meyer, *Revue des soc. sav.* 6e s. III, 1er sem. 1876. Il se rencontre dans les textes publiés dans ce no de la *Revue* deux mots qui ont arrêté M. P. Meyer, l'un pour le sens, *rastillar restellar* (p. 431), l'autre par la forme, *duves* (p. 434). Le premier paraît signifier *recrépir* (cfr. *rastecar* dans Garcin ou dans Honnorat qui le cite); le 2e s'emploie journellement pour *deves* dans la Provence méridionale et levantesque (*Gramm. fr. expliquée au moyen de la langue prov.* Marseille, 1826, 8°, p. 78).

en général la mention « copie », et qu'il en est une ou deux qui, bien que évidemment originales, ne sont cependant ni datées, ni signées. Quoi qu'il en soit, cette lettre de Christine ne se trouve ni dans ses *Lettres choisies*, ni dans ses *Lettres secrètes*, ce qui me fait supposer qu'elle est restée inconnue, et me décide à la publier [1]. Un mot maintenant du manuscrit où je l'ai découverte. C'est le premier des trois volumes d'une collection de lettres adressées à M. de Basville, intendant du Languedoc. Cette collection a appartenu au marquis de Méjanes et porte de sa main la mention suivante : « Ce recueil de lettres originales ecrites à M. de Baville, lors de son intendance en Languedoc, est pretieux et renferme des particularités interessentes pour la guerre des Cevenes. Ce manuscrit vient de M. le marquis d'Aubais et m'a été procuré par M. Seguier de Nismes. La datte de ces lettres est depuis 1709 jusqu'en 1717. Acheté 36 l. le 5 août 1780. » Cette notice, reproduite en substance dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Aix, est de tout point inexacte et prouve que ni le marquis de Méjanes, ni l'auteur du catalogue, M. Rouard, n'avaient parcouru avec soin le manuscrit en question. La plupart des lettres qu'il renferme se rapportent, en effet, non à « la guerre des Cévennes » — il faudrait dire aux affaires du Languedoc, — mais à la guerre de la succession d'Espagne, et sans parler de la lettre de Christine, antérieure évidemment à 1709, on en trouve une de Vauban de 1686, une de Louis XIV de 1698 et d'autres de 1703, 1705, 1706, etc.

Charles Joret.

Réponse de sa Majesté serenissime la Reine Cristine de Suede à la lettre de Mons[r] le Chevalier Tesson.

« Puis que vous désirés savoir mes sentimens sur la prétenduë extirpation de l'heresie en France, Je suis ravie de vous les dire sur un sujet si grand. Comme Je fais profession de ne craindre et de ne flatter personne, Je vous avouërai franchement que Je ne suis pas fort persuadée du succés de ce grand dessein, et que Je ne saurais m'en réjoüir comme d'une chose avantageuse à nôtre sainte religion : au contraire Je prevois bien des prejudices qu'un procédé si nouveau fera naître par tout. De bonne foi étes vous bien persuadé de la sincérité de ces nouveaux convertis? Je souhaite qu'ils obéissent à Dieu et au Roy sincerement; mais Je crains leur oppiniâtreté. Je ne voudrais pas avoir sur mon compte tous les sacrileges que commettent les catholiques forcés par des Missionnaires qui traittent trop cavalierement nos saints Mysteres. Les gens de guerre sont d'étranges Apôtres, je les crois plus propres à tuer, violer et voler qu'à persuader : aussi des relations desquelles on ne peut douter nous apprennent qu'ils s'acquittent de leur mission fort à la mode. J'ai pitié

1. La *Biographie universelle* parle encore, il est vrai, de *Lettres de la reine de Suède* (recueillies par P. Colomiès), in-12, sans date, mais je n'ai pas ce recueil, indiqué d'ailleurs comme peu authentique.

des gens qu'on abandonne à leur discretion, Je plains tant des (!) familles ruinées, tant d'honnêtes gens réduits à l'aumône, et Je ne puis regarder ce qui se passe en France, sans en avoir compassion. Je plains ces mal heureux d'être nés dans l'erreur; mais il me semble qu'ils en sont plus dignes de pitié que de haine : et comme Je ne voudrais pas pour l'Empire du monde avoir part à leur erreur, Je ne voudrais pas non plus être cause de leur malheur. Je considere aujourd'huy la France comme un malade à qui on coupe bras et jambes pour la guerir d'un mal qu'un peu de patience et de douceur auroit entierement gueri; mais Je crains fort que ce mal ne s'aigrisse, et qu'il ne se rende incurable, que ce feu caché sous les cendres ne se rallume un jour plus fort que jamais, et que l'heresie masquée ne devienne plus dangereuse. Rien n'est plus loüable que le dessein de convertir les heretiques et les infideles; mais la maniere dont on s'y prend est fort nouvelle, et puis que nôtre Seigneur ne s'est pas servi de cette methode pour convertir le monde, elle ne doit pas être la meilleure. J'admire et ne comprens pas ce zele et cette politique qui me passent, et suis d'autant plus ravie de ne comprendre pas. Croyés vous que ce soit à présent le tems de convertir les huguenots et de les rendre bons Catholiques dans un siecle où l'on fait des attentats si visibles en France contre le respect et la soumission qui sont deus à l'Eglise romaine qui est l'unique et l'inébranlable fondement de nôtre religion, puis que c'est à elle que nôtre Seigneur a fait cette magnifique promesse que les portes de l'enfer ne prevaudront pas contre elle? Cependant jamais la scandaleuse liberté de l'Eglise gallicane n'a été poussée plus pres de la rebellion qu'elle (n')est à présent. Les dernieres propositions signées et publiées par le clergé de France, sont telles qu'elles ne donnent qu'un trop apparent triomphe à l'heresie; et je pense que sa surprise doit avoir été sans égale se voyant peu de tems apres persecutée par ceux qui ont sur le point fondamental de nôtre religion des dogmes et des sentimens si contraires aux siens. Voila les puissantes raisons qui m'empêchent de me réjoüir de cette pretenduë extirpation de l'heresie en France. L'interêt de l'Eglise romaine m'est sans doute aussi cher que ma vie; mais c'est ce même intérêt qui me fait voir avec douleur ce qui se passe, et Je vous avoüe aussi que J'aime trop la France pour ne pas plaindre la desolation d'un si beau Royaume. Je souhaite de tout mon cœur de me tromper dans mes conjectures, et que tout se termine à la plus grande gloire de Dieu et du Roy vôtre maître, Je m'assûre même que vous ne douterés pas de la sincérité de mes vœux et que Je suis. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 février 1878.

Lecture est donnée d'un décret du Président de la République, par lequel est approuvée l'élection de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys,

comme membre ordinaire de l'académie, en remplacement de M. Boutaric. M. d'Hervey de Saint-Denys est introduit et prend place.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, envoie à l'académie la copie d'une lettre qu'il a adressée au ministre de l'instruction publique du royaume d'Italie, au sujet du projet, annoncé par la compagnie des chemins de fer romains, de détruire une partie de l'ancienne muraille de Servius Tullius ; ce projet a soulevé des protestations de plusieurs côtés ; la lettre de M. Geffroy avait pour objet de présenter les mêmes protestations au nom de l'école française. Pareille démarche a déjà été faite par l'Institut de correspondance archéologique ; l'académie royale des *Lincei* se prépare à en faire une semblable. — M. Geffroy annonce en outre des découvertes qui viennent d'être faites à Palestrina, dans des fouilles dirigées par M. Fernique, membre de l'école française. M. Fernique prépare un rapport sur ces découvertes.

M. Deloche lit un nouveau fragment de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. Bréal communique une lettre de M. le commandant Mowat, relative à une inscription cypriote peu remarquée jusqu'à ce jour. Cette inscription se trouve sur un petit bronze appartenant à un marchand d'antiquités de Paris ; c'est un petit chapeau carré qui semble avoir dû former le couronnement du piédestal d'une figurine de métal. L'inscription se déroule en une ligne continue sur trois des quatre faces du bronze. Elle comprend 26 caractères ; malheureusement, sur ce nombre, il s'en trouve 6 qui se rencontrent là pour la première fois, ce qui rend pour le moment le déchiffrement impossible. — M. Mowat, dans la même lettre, présente une nouvelle conjecture sur un monument, déjà connu, du musée du Louvre, qui porte un bas-relief représentant un disque ailé, avec ces mots en caractères cypriotes et en caractères grecs : ΚΑΡΥΞ ΕΜΙ. On avait traduit ces mots par « Je suis Caryx », et l'on avait supposé que Caryx était un personnage dont la statue se trouvait placée sur le monument en question. M. Mowat pense qu'il faut voir dans ΚΑΡΥΞ, non un nom propre, mais la forme dorienne du nom commun κήρυξ, héraut ou messager. Les mots κάρυξ ἐμί, « je suis un messager », devraient s'entendre du disque ailé, qui serait lui-même une figure symbolique de quelque divinité, peut-être d'Hermès messager, ou de son fils Kéryx, honoré à Athènes sous le titre d'ἐπιμελητής τῶν μυστηρίων, et père de la famille athénienne des Κήρυκες.

M. Révillout continue sa lecture sur divers actes démotiques.

M. Siméon Luce lit un court mémoire intitulé : *Les Juifs sous Charles V et le fonds hébraïque du Trésor des chartes en 1372.* Aucun roi de France, dit M. Luce, n'a montré pour les juifs autant de tolérance et même de bienveillance que Charles V. Dès sa régence, il rendit une ordonnance pour leur permettre de rentrer dans le royaume, d'où ils étaient bannis. En échange de quelques charges spéciales, telles que des droits d'entrée et de séjour, il les affranchit de tous autres impôts

et leur concéda des priviléges importants : il leur donna même, en la personne du comte d'Etampes, un gardien spécial, chargé de maintenir et de défendre leurs priviléges. Lorsqu'il fut le plus à court d'argent, alors que d'autres rois auraient recouru à l'expédient ordinaire de bannir les juifs et de confisquer leurs biens, il leur accorda, au contraire, une nouvelle confirmation de leurs droits (1370). — Après ces indications préliminaires, M. Luce signale un document récemment découvert par lui, qui montre Charles V s'intéressant, non plus seulement à la personne des juifs, mais aussi à leurs livres. C'est un catalogue de livres hébreux et chaldaïques qui se trouvaient au Trésor des chartes, à la Sainte-Chapelle, et que Charles V s'était fait remettre pour en disposer : 14 volumes furent, d'après cette note, prêtés à la communauté des juifs de Paris; 4 furent gardés par le roi, pour être mis en sa *librairie* ou bibliothèque royale (toutefois aucun des anciens catalogues ne les mentionne); les autres furent remis à maître Thomas de Pisan, astronome du roi et père de Christine de Pisan. La note que M. Luce a trouvée et dont il donne le texte était destinée à servir de décharge au garde du Trésor des chartes, qui venait de se dessaisir de ces livres. Elle est signée de la main du roi.

Ouvrage déposé : Philological society : japanese philology, by professor L. de Rosny (brochure in-8°). — *Présentés de la part des auteurs : — par M. de Saulcy :* Un ancien maire de Poitiers, maître de la monnaie, soumis à la torture sous le règne de Louis XII (séance publique de la société des antiquaires de l'Ouest de 1878), discours de M. Th. Ducrocq, doyen de la Faculté de droit de Poitiers (broch. in-8°); — *par M. Hauréau :* Dugat (Gustave), Histoire des philosophes et théologiens musulmans; — *par M. Delisle :* Guillaume Du Breuil, Style du parlement de Paris (Paris, 1877, in-fol.; publié par M. H. Lot); — *par M. Renan :* Clermont-Ganneau, Le dieu Satrape (lu à l'académie; extrait du *Journal asiatique*).

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

Princesse de Belgiojoso, Histoire de la maison de Savoie. Paris, Calmann-Lévy. — Birch-Hirschfeld, Die Sage vom Gral, ihre Entwicklung und dichterische Ausbildung in Frankreich und Deutschland im 12. und 13 Jahrhundert. Eine literarhistorische Untersuchung. 298 p. Leipzig, Vogel. — Chabrand et De Rochas d'Aiglun, Patois des Alpes Cottiennes (Briançonnais et vallées vaudoises) et en particulier du Queyras. Paris, Champion. — Chantelauze, Le cardinal de Retz et l'affaire du chapeau, étude historique suivie des correspondances inédites de Retz, de Mazarin, etc. Paris, Didier. — Collections scientifiques de l'Institut des langues orientales, du ministère des affaires étrangères. Saint-Pétersbourg, 1877. Eggers et Co. I. Les manuscrits arabes, décrits par Rosen. II. Inventaire de monnaies des califes orientaux et de plusieurs autres dynasties. Publié sous la direction de Dorn. — Debidour, La Fronde angevine. Tableau de la vie municipale au xvii° siècle. Paris, Thorin. — Debidour, Précis de l'histoire de l'Anjou jusqu'à la révolution de 1789. Paris, Dela-

grave. — Delboulle, Supplément au glossaire de la vallée d'Yères, pour servir à l'intelligence du dialecte haut-normand et à l'histoire de la vieille langue française. Le Havre, 1877. — Domenget, Fouquier-Tinville et le tribunal révolutionnaire. Paris, Dupont. — Double, Les Césars de Palmyre. Paris, Sandoz et Fischbacher. — Dubarry, La belle-sœur d'un pape, Vie de Donna Olimpia, d'après un manuscrit du xvii[e] siècle. Paris, Sagnier. — Fagniez, Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiii[e] et au xiv[e] siècle. Paris, Vieweg. — Firmin-Didot, Les graveurs de portraits en France. Paris, Firmin-Didot. — Fœrster, Li chevaliers as deus espées, zum ersten Mal herausgegeben. Halle, Lippert, 1877. — Gautier (Léon), Les épopées françaises. Edition entièrement refondue. T. I. Paris, Palmé. — Goll, Quellen und Untersuchungen zur Geschichte der bœhmischen Brüder. I. Prag, Otto, 140 p. — Helfert, Kœnigin Karolina von Neapel u. Sicilien im Kampfe gegen die ranzœzische Weltherrschaft. Wien, Braumüller, 641 p. — Jusserand, Le théâtre en Angleterre, depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs de Shakspeare, Paris, Hachette. — Kœlbing, Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge, aus dem islændischen Urtexte, übertragen. Heilbronn, Henninger. — Kœnig, Zur franzœzischen Literaturgeschichte. Studien und Skizzen. Halle, Lippert. — Kœrner, Einleitung in das Studium des Angelsæchsischen. I Theil. Angelsæchsische Formenlehre, Heilbronn, Henninger. — Kœstlin, Martin Luther, sein Leben und seine Schriften. Elberfeld, Friderichs. — Lambel, Das Steinbuch, ein altdeutsches Gedicht von Volmar. Mit Einleitung, Anmerkungen und einem Anhange herausgegeben. Heilbronn, Henninger. — Lenormant, La monnaie dans l'antiquité. 2 vol. Paris, Lévy. — Lenthéric, La Grèce et l'Orient en Provence. Paris, Plon. — Lichtenberger, Ernest. Etude sur les poésies lyriques de Gœthe. Paris, Hachette. Lichtenberger, Ernest. De carminibus Shaksperi cum nova Thorpianæ inscriptionis interpretatione. Paris, Hachette. — Longnon, Géographie de la Gaule du vi[e] siècle, avec 11 cartes. Paris, Hachette. — Lücking, Die æltesten franzœzischen Mundarten. Eine sprachgeschichtliche Untersuchung. Berlin, Weidmann. — Martigny, Dictionnaire des antiquités chrétiennes. Nouvelle édition, revue, modifiée, considérablement augmentée et enrichie de 675 grav. dans le texte. Paris, 1877. — Mossmann, Recherches sur la constitution de la commune à Colmar. Colmar, Jung. — Opel, Der niedersæchsisch - dænische Krieg. 2 Bd. Magdeburg, Faber' sche Buchdr. — Ritter, De compositione titulorum christianorum sepulcralium in corpore inscriptionum græcarum editorum. Berlin, Calvary, 1877. — Rocquain, L'esprit révolutionnaire avant la révolution. (1715-1789). Paris, Plon. — Sievers, Grundzüge der Lautphysiologie. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel. 1876. — Schmidt, Kritischer Kommentar zu Plato's Theætet. Leipzig, Teubner, 1877. — Schmid, Festschrift der Gymnasien und evangelisch-theologischen Seminarien Würtembergs zur vierten Sæcularfeier der Universitæt Tübingen, Stuttgart, Krabbe, 1877. — Thomsen, The relations between ancient Russia and Scandinavia, and the origin of Russian state. Oxford a. London, Parker, 1877. — Wanicek, Griechisch- lateinisches etymologisches Wœrterbuch. Leipzig, Trübner, 1877.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 9 Mars — 1878

---

51. — **Titus Lucretius Carus. De rerum natura.** — Poëme de Lucrèce. La Nature. Traduit en vers français par M. L. Larombière, premier président de la Cour d'appel de Paris, avec le texte latin en regard. 1 vol. in-8°. Paris, Durand et Pedone-Lauriel. 1878.

La traduction de Lucrèce par M. Larombière est du même genre que celle de M. Lefèvre que nous avons annoncée ici il n'y a pas longtemps [1]. Elle se présente au public sans un mot de préface ou d'introduction, mais il est facile de voir que M. L., comme M. Lefèvre, croit pouvoir cueillir la fleur du poëme et en goûter le fruit sans toucher aux épines de la critique et de l'interprétation philologique. En effet, le texte que M. L. a voulu rendre en français [2] est un texte d'avant Lachmann, celui de La Grange, si je ne me trompe; et comme le prouverait déjà à lui seul le choix d'un tel texte, la pensée et le langage de l'auteur n'ont pas été étudiés de manière à donner une explication satisfaisante des passages difficiles du poëme, dont plusieurs sont aussi des plus importants pour le système. M. L. n'a pas voulu faire une œuvre de critique et de savant, mais d'artiste, de poète. Nous n'avons donc qu'à exprimer les mêmes regrets qu'à propos de l'ouvrage de M. Lefèvre, espérant qu'on finira

1. *Revue critique*, 1876, I, p. 381.

2. Il a été mis en regard, mais non pas toujours aussi exactement que l'exigerait la commodité du lecteur. M. L. d'ailleurs n'a pas l'ambition un peu puérile de ne pas dépasser le nombre des vers de l'original. Je pense, contrairement à ce qu'en dit M. Lefèvre (Lucrèce, préf. p. XLVII), qu'il a raison, et que cela ne pourrait se faire sans abréger. L'hexamètre a 14 1/2 syllabes en moyenne, l'alexandrin 12 1/2. Dans les 7415 vers de Lucrèce, il y a donc une différence de 14815 syllabes sur 107517. Or, si le français a perdu beaucoup de désinences et même bon nombre de syllabes radicales du latin, ces pertes sont compensées par les *e* muets, les articles, les prépositions, les pronoms personnels, les verbes auxiliaires, etc. Elles doivent l'être, en tous cas, de manière à donner une tout autre proportion que celle que nous venons d'énoncer (12 1/2 : 14 1/2). La traduction de M. Lefèvre lui-même m'en fournirait la preuve à chaque pas, si je pouvais entreprendre ici une analyse détaillée. M. Larombière, il est vrai, aurait pu se resserrer davantage en quelques endroits.

cependant par comprendre plus généralement qu'un traducteur n'a pas le droit de n'être que poète ou écrivain habile, et qu'il est de son plus strict devoir, s'il n'est pas un savant lui-même, de s'entourer au moins de tous les secours que la science peut lui offrir.

Après cela, nous reconnaîtrons avec plaisir que M. L. fait preuve, dans cette traduction, d'un talent très-réel et très-estimable. Il est vrai qu'il prend avec la langue certaines libertés que tout le monde ne lui passera pas, comme par exemple d'omettre fréquemment le complément *pas* ou *point* de la particule négative *ne;* il lui arrive d'employer des expressions impropres, comme *en proie aux plus rudes travaux* (II, 12); il se permet des inversions forcées; il n'évite pas toujours l'obscurité. Mais ces défauts mêmes ne sont guère sensibles qu'au commencement de l'ouvrage. Les vers sont en général fort bien réussis, car une harmonie parfois un peu dure ne messied pas au traducteur de Lucrèce. Dans plusieurs des morceaux classiques, auxquels dans une traduction de ce genre les lecteurs courront d'abord, M. L. a égalé ses devanciers, dans quelques-uns il les a surpassés. En général, et ce sera peut-être l'éloge le plus agréable à M. Larombière, c'est lui, excepté toujours M. Sully Prudhomme, qui s'est tenu le plus près du texte. Il a su s'effacer au lieu de s'interposer entre l'auteur et le lecteur. Il n'a pas orné de grâces modernes le langage simple et droit du poète antique. Il en a souvent reproduit les effets avec un remarquable bonheur.

Max Bonnet.

---

52. — **Die Universitæt Paris und die Fremden an derselben im Mittelalter.** Ein Beitrag zur Geschichte dieser hohen Schule, von Dr. Alexandre Budinszky, professor an der Universitæt Czernowitz. Berlin, W. Hertz, 1876, in-8°, xii-234 pages.

L'ouvrage de M. Budinszky, présenté par lui en 1872 à l'Ecole des Chartes, lui valut le diplôme d'archiviste paléographe. Il se compose de deux parties bien distinctes. Dans la première (p. 1-72), l'auteur s'occupe successivement de l'enseignement à Paris au moyen âge (chap. i), de la place et du rôle des étrangers dans l'université (chap. ii), enfin des colléges étrangers qui s'y rattachaient (chap. iii). Cette première partie n'est guère qu'un résumé assez succinct d'ouvrages plus anciens, tels que ceux de du Boulay et de M. Thurot. L'auteur a, il est vrai, employé les archives des anciennes facultés, conservées aujourd'hui en partie à la Bibliothèque de la Sorbonne, mais il les cite si rarement, qu'il faudrait croire que ces registres ne contiennent que fort peu de renseignements nouveaux; il y a aussi joint quelques manuscrits, qui se trouvent hors de France, tel que le *Liber rectoris,* possédé aujourd'hui par le British Museum. Du reste, le premier chapitre du livre de M. B. est un hors-d'œuvre et on peut le trouver trop long;

le rôle de Paris comme ville savante au moyen âge est si connu, qu'il était inutile d'y insister si longuement.

Le second chapitre est beaucoup plus intéressant, l'auteur y a employé souvent les sources manuscrites, et nous donne sur l'organisation des nations étrangères des détails qui nous paraissent nouveaux. Nous regretterons seulement qu'il ne se soit pas étendu davantage sur leurs ressources financières. Les documents originaux, que M. B. a consultés, lui auraient fourni à ce sujet plus d'un renseignement curieux. Un mémoire publié il y a deux ans par M. Jourdain en est la preuve [1].

Le troisième chapitre *(les colléges étrangers)* est trop succinct et ne fait que raconter très-sommairement l'histoire de neuf de ces établissements.

La deuxième partie de la monographie de M. B., qui est de beaucoup la plus considérable, comprend la liste par pays, et pour chaque pays par ordre alphabétique, de tous les écrivains et savants, qui vinrent étudier à Paris depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'au milieu du XVI[e] siècle. Ce catalogue, beaucoup plus complet que celui de du Boulay, est appelé à rendre de grands services; l'auteur a consciencieusement dépouillé les recueils les plus importants; il donne sur chaque personnage des indications biographiques sommaires et ajoute de nombreux renvois bibliographiques. Nous lui ferons toutefois deux reproches : pourquoi n'avoir pas donné la liste complète des étrangers dont il a relevé les noms dans les registres originaux, qu'il a dépouillés? Ce recueil n'aurait pas manqué d'intérêt. En outre, pourquoi répartir les auteurs par pays? C'est là un classement bien factice, surtout pour les temps anciens du moyen âge, et nous aurions préféré une liste unique, dans laquelle M. Budinszky n'aurait pas eu à déterminer trop rigoureusement la nationalité de certains personnages mal connus.

A. M.

---

53. — **Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon, de Vabres, de Clermont, d'Uzès et de Mende. Preuves de son épiscopat. Élimination de trois faux évêques d'Avignon,** par l'abbé J. H. ALBANÈS, docteur en théologie et en droit canonique. Marseille, Lebon, 1877, grand-in-8° de 56 p. (tirage à cent exemplaires.)

M. l'abbé Albanès affirme que Pierre d'Aigrefeuille a été évêque d'Avignon de 1368 à 1371, ajoutant que les preuves de son épiscopat sont nombreuses et formelles, et il s'étonne de voir presque tous ceux qui jusqu'à ce jour ont écrit l'histoire des évêques d'Avignon s'accorder à

1. *Un compte de la nation d'Allemagne de l'Université de Paris au XV[e] siècle*, dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, I (1875). p. 107 et suiv.

l'exclure, notamment Nouguier, Fantoni, les auteurs du *Gallia christiana*, etc. « Pour remplir, » dit-il (p. 1), « le vide que son absence y a laissé, on a eu recours à des personnages fictifs, dont l'un n'a jamais existé; l'autre ne gouverna jamais l'église avignonaise, si ce n'est dans l'imagination de ceux qui en ont eu besoin pour tenir une place que laissait inoccupée l'expulsion de celui à qui elle appartenait. De ces erreurs multiples, il est résulté une perturbation générale dans l'histoire religieuse de ce diocèse, et, par une conséquence forcée, dans celle de plusieurs autres. Il a fallu en effet modifier, contre toute vérité, les séries épiscopales des divers siéges par où passa Pierre d'Aigrefeuille, et y insérer aussi ceux par lesquels on l'a remplacé, afin de les faire concorder avec la liste des évêques d'Avignon préalablement faussée et pliée à un système erroné. »

M. l'abbé A. voulant rendre « la démonstration complète, de manière qu'il ne soit plus possible à personne désormais de nier que Pierre d'Aigrefeuille ait été évêque d'Avignon, ni de faire revivre les personnages imaginaires qu'on lui a substitués, » voulant, « au risque d'en trop dire, fermer la porte à toute contradiction, » expose d'abord l'état de la question qu'il entreprend de résoudre; il énumère et discute ensuite avec d'abondants développements les solutions qu'elle a reçues jusqu'à ce jour, et montre enfin de la façon la plus décisive que Pierre d'Aigrefeuille a été évêque d'Avignon, mais que Pierre Gérard, Pierre Girard et Isnard de Saint-Julien n'ont aucun titre pour figurer sur le catalogue des prélats de cette église, et qu'ils doivent en être à jamais retranchés.

L'étude de M. l'abbé A. est véritablement excellente. L'auteur a bien étudié son sujet; il en est maître. Il a lu, ou peu s'en faut, tout ce qui a été écrit sur les évêques d'Avignon, de Vabres, de Clermont, d'Uzès et de Mende; il cite tour à tour les recueils de Jean Chenu (Paris, 1621, in-4°), de Claude Robert (Paris, 1626, in-f°), de Guillaume de Catel (Toulouse, 1633, in-f°), des frères de Sainte-Marthe (Paris, 1656, in-f°), la nouvelle édition du *Gallia Christiana* (Paris, 1715-1785, 13 vol. in-f°); sans parler des ouvrages spéciaux de l'abbé Pascal, de M. Charbonnel, de l'abbé Bosse, de M. Roussel sur le diocèse de Mende, du catalogue des évêques d'Usèz de M. Charvet (1870) et du travail inséré dans la nouvelle édition de l'*Histoire générale de Languedoc* (1872), sans parler surtout des simples indications données dans la *Bibliothèque sacrée* des PP. Richard et Giraud, dans les Annuaires de la société de l'histoire de France, dans la nouvelle encyclopédie de l'abbé Migne, dans le *Dictionnaire historique de la France* de M. Lud. Lalanne, dans la *Series episcoporum ecclesiæ catholicæ* du R. P. Gams (Ratisbonne, 1873, in-4°).

A peu près tout connaitre sur un sujet donné, c'est déjà un grand mérite. Savoir tirer le meilleur parti de toutes les richesses ainsi patiemment réunies, c'est un mérite plus grand encore. M. l'abbé A. joint à une sûre érudition une sûre méthode et une sûre critique. Sa discussion,

claire et vive, parfois même un peu trop vive [1], ne laisse subsister aucune incertitude dans l'esprit du lecteur. Reprenant, en la fortifiant, en la renouvelant, la thèse soutenue tout d'abord par Dom Polycarpe de la Rivière, dont les manuscrits originaux sont conservés à la bibliothèque de Carpentras [2], et, de nos jours, adoptée par M. Reynard-Lespinasse *(Armorial de l'état d'Avignon,* 1875), M. l'abbé A. s'appuie sur des documents d'une incontestable autorité [3] pour raconter l'histoire de la famille de Pierre d'Aigrefeuille (qui appartenait à la province de Limousin et qui touchait de très-près au pape Clément VI), pour suivre tour à tour le prélat à Vabres (où il ne passa que quelques mois, vers la fin de 1346 ou le commencement de 1347), à Clermont (où il siégea de 1347 à 1357), à Uzès (où il siégea presque aussi longtemps, de 1357 à 1366), à Mende (où il resta deux ans seulement), enfin à Avignon (où il mourut avant le 19 juillet 1371, probablement le 14 juin de cette année).

Après avoir si bien éclairci l'histoire de Pierre d'Aigrefeuille, après avoir rendu ce prélat à l'église d'Avignon, M. l'abbé A. chasse de la même église trois faux évêques, intronisés par étourderie, et maintenus jusqu'à présent sur leur prétendu siége contre tout droit et toute justice. Cette seconde partie de son mémoire est fort piquante. « On y verra, » dit-il (p. 53), « comment on écrit l'histoire lorsqu'on la puise hors de ses sources; et comment l'erreur la plus insoutenable, introduite dans un livre, est fidèlement reproduite, *ne varietur,* par une certaine classe d'écrivains, et consciencieusement transmise à la postérité. » M. l'abbé A. n'a pas été moins habile dans son travail de démolition de Pierre Gérard (il établit non-seulement qu'il n'a pas été évêque d'Avignon, mais encore qu'il n'a jamais existé), que dans son travail de reconstitution de Pierre d'Aigrefeuille. Le prélat ressuscité est définitivement replacé sur le siége d'où il n'aurait jamais dû descendre; au contraire, le prélat supprimé est pour toujours relégué parmi

1. Voir notamment les pages 2, 6, 7, 30, 42, contre un écrivain avignonais, M. Canron, qui rejette l'épiscopat de Pierre d'Aigrefeuille. M. Canron a tort sans doute, mais on pouvait le lui dire plus doucement. Dans l'arène de l'érudition ne nous servons jamais que d'armes courtoises, et ne ramenons pas au milieu de nos discussions les orageuses ardeurs du XVIe siècle.

2. *Annales ecclesiæ, civitatis et comitatus Avenionensis,* 2 vol. in-fo (no 503). Voir le *Catalogue descriptif et raisonné de la bibliothèque de Carpentras* par M. Lambert, 1862, t. I, p. 310-314.

3. Ces documents proviennent des Archives nationales (registres du trésor des Chartes), de la Bibliothèque nationale (fragments de Dom Estiennot), de la bibliothèque de Carpentras, des archives départementales des Bouches-du-Rhône, du Puy-de-Dôme, de Vaucluse, etc. Les plus importants sont reproduits dans les *Pièces justificatives* (p. 46-56). Je regrette que M. l'abbé A. n'ait pas consulté, à la Bibliothèque nationale, une histoire manuscrite de l'abbaye de la Chaise-Dieu où il aurait peut-être trouvé quelques renseignements de plus sur Pierre d'Aigrefeuille qui gouverna pendant peu de temps, il est vrai, le célèbre monastère. J'ai eu autrefois entre les mains cette histoire qui m'a paru très-bien faite, mais je ne puis indiquer le no sous lequel elle est conservée.

les fantômes. Quant à Pierre Girard, personnage réel celui-là, il est évident, quoiqu'en ait dit Baluze, trompé par un texte infidèle [1], qu'il fut successivement évêque de Lodève, du Puy et cardinal, mais jamais évêque d'Avignon, pas plus que l'évêque de Senez, Isnard de Saint-Julien, qui, en dépit des assertions du *Gallia christiana* [2], ne fut ni dominicain, ni provincial de Provence, et ne fut pas déposé par Alexandre V en 1409, car à cette date il était déjà mort et remplacé à Senez, depuis un an au moins. M. l'abbé A. explique les erreurs des Bénédictins, en assurant que l'évêché d'Avignon, attribué à Isnard de Saint-Julien, n'est autre chose que le nom de son successeur à Senez, *Avignon Nicolai* [3]. Ce nom d'homme a été métamorphosé en un nom de ville, et la singulière méprise mérite d'être rapprochée de celle où tomba, à propos du Pirée, le malheureux singe de la fable.

J'aime, en finissant, à donner à la dissertation de M. l'abbé Albanès cet éloge, qu'elle rappelle à divers égards la remarquable dissertation dans laquelle, il y a trente-sept ans, M. Léon Lacabane a prouvé, avec tant de logique et tant d'érudition, que les auteurs du *Gallia christiana* ont introduit, parmi les évêques de Rodez, un certain Bertrand de Cardaillac qui ne fut pas plus évêque de cette ville que chancelier du prince de Galles et qui est un personnage purement chimérique [4].

T. de L.

---

54. — **Histoire des assemblées politiques en France du 5 mai 1789 au 8 mars 1876,** par Eugène Pierre, secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés. Tome I, 1789-1831. In-8°, VII-584 p. Paris, Baudry, 1877.

Je manquerais à la bonne foi si je cherchais à dissimuler que la lecture de cet ouvrage m'a causé quelque désappointement. Singulièrement alléché par le titre, confirmé dans un très-vif mouvement de curiosité par certains passages de la préface, ceux-ci par exemple : l'histoire générale « des gouvernements qui se sont succédé depuis 1789 a été « souvent racontée, l'histoire spéciale des assemblées politiques ne l'a

---

1. Le docte auteur des *Vitæ paparum avenionensium* a vu dans le testament de Pierre Girard *(Histoire des cardinaux français*, t. II, preuves, p. 549) : *Avinio-censis* imprimé pour *Aniciensis*. C'est cette faute de Du Chesne qui a causé tout le mal.

2. T, III, col. 1258, et *Instr.*, col. 200. Voir (p. 47-48) un curieux tableau des rectifications qu'il y aurait à introduire, d'après les conclusions du mémoire, dans une nouvelle édition du *Gallia christiana* (t. I. évêchés de Mende, de Rodez, de Vabres et d'Avignon; t. II, évêché de Clermont; t. III, évêché de Senez; t. VI, évêché d'Uzès).

3. La bulle d'Alexandre V, du 9 avril 1409, conservée aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône et reproduite (p. 55-56), ne permet pas de douter un seul moment de la justesse des observations du savant critique.

4. *Conséquences historiques d'une erreur de nom* (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* de juillet-août 1841).

pas été » (p. v). « Je me suis défié des préjugés. Partout j'ai gratté la « légende » (p. vi), je m'étais mépris sur la pensée de l'auteur et sur le sens de ses paroles. « Oui, certes, me disais-je, il y a là une mine de « récits neufs et piquants. Enfin nous allons être mis au courant de « tous ces détails qui donnent la vraie physionomie des faits; la « description de tant de petites choses qui paraissent insignifiantes en « soi et qui ont une part si grande aux destinées des hommes, les don- « nées techniques sur les salles occupées par les assemblées, sur leurs « dépendances et leurs dégagements ; sur les groupements des partis « selon le local dont ils disposent ; sur les emplacements réservés aux « commissions et aux comités; sur les heures de réunion, la durée des « séances, les mœurs des députés pendant leur vie parlementaire; le « nombre des députés qui participaient aux délibérations ; et dans un « autre ordre d'idées. les notions biographiques particulières à chaque « personnage, aux présidents, aux membres des bureaux, des commis- « sions, des chefs de fractions importantes ; l'exposition des secrets « mobiles des partis, des influences permanentes ou passagères subies « par eux, tout cela est aussi inconnu qu'utile à savoir. L'étude n'en « est pas commode à faire ; mais la profession de l'auteur lui en aura « facilité la tâche. » Je me suis trompé ; l'histoire spéciale des assemblées est encore à écrire. C'est une histoire tout à fait générale et absolument politique que nous donne M. Pierre.

Réduite à ces termes, la tentative de l'auteur n'était pas pour cela bien aisée. Le moyen de dégager de l'histoire des gouvernements celle des assemblées, d'une assemblée telle que la Convention par exemple ! celui auquel M. P. a eu recours consiste à laisser de côté ce qui concerne les travaux législatifs proprement dits et les affaires d'administration. L'objet principal de ses études est de marquer le rôle des assemblées dans la distribution, l'organisation et la direction des pouvoirs publics, leur participation au gouvernement, leur contribution dans les révolutions politiques. C'est l'histoire des différents régimes qu'a traversés la France depuis quatre-vingts ans examinée au point de vue de l'action qu'ont exercée les assemblées sur la succession de ces régimes, soit par une attitude militante, soit par l'abstention et l'inertie. Que de controverses soulève la solution, quelle qu'elle soit, des questions abordées dans un pareil récit ? On le sent à première vue.

J'ai bien lu quelque part que M. P. « n'est pas de l'école de Mérimée, (à vrai dire, n'en est pas qui veut) ; qu'il s'attache à la *vérité* de l'ensemble ». Je n'en disconviens pas. Mais qu'est-ce que la vérité de l'ensemble, sinon une série de jugements, ou mieux un jugement continu ? Or, ou ce jugement ne s'écarte pas des traditions courantes, et l'utilité en est médiocre ; ou il est neuf, et dans ce cas il demande des preuves. Tel est l'inconvénient des résumés. Qu'un écrivain supérieur s'empare d'un sujet, le domine et l'esquisse à grands traits : le lecteur le suit sans beaucoup de résistance, entraîné par la force du style et de la pensée.

Placé dans les conditions ordinaires, le public témoigne plus d'exigence ; à des appréciations dépourvues d'appui, il substitue assez volontiers celles qu'il a puisées dans ses propres lectures.

Que M. P. ait voulu demeurer *impartial*, je l'admets sans peine. Qu'il croie n'avoir professé aucune opinion politique, ce serait de sa part une illusion. Ses prédilections flottent entre ce que nous appelons le centre gauche et le centre droit, inclinant, sans qu'il s'en rende compte peut-être, et sans qu'on en saisisse bien le motif, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre de ces groupes parlementaires. En juillet 1830, par exemple, il fléchit à droite, et à gauche en février 1848. En somme, c'est une foi conciliante que la sienne. C'est celle d'un légitimiste constitutionnel.

Qu'il pense avoir *gratté la légende*, c'est là une prétention qui paraît excessive. En fait, si l'on recherche les sources où il a puisé ses conclusions, on ne trouve guère que M. Thiers, Vaulabelle tempéré çà et là par Viel-Castel et Duvergier de Hauranne. Non que je m'associe pour ma part au dédain affecté aujourd'hui pour M. de Vaulabelle qui a donné un puissant relief à des passions éteintes maintenant, mais très-vivantes et non feintes (comme on l'a écrit récemment) sous la Restauration ; — ni aux critiques exagérées qu'il est de mode de prodiguer aux premiers récits de M. Thiers. Mais enfin on ne voit nulle part, dans le livre de M. P., la trace d'études personnelles tirées de publications peu répandues ou de documents rares qui lui auraient permis de rétablir des événements altérés ou de restituer des physionomies méconnues. Si je prends Sieyès, je vois bien que M. P. le poursuit avec acharnement de l'expression de ses dédains (et certes ce témoignage de mépris donnerait lieu à plus d'une contradiction); mais si je cherche l'autorité dont notre auteur a fait usage pour exposer les projets fameux de la Constitution de l'an VIII, je trouve que c'est *Miot de Melito, d'après Regnaud de Saint-Jean-d'Angély* (p. 190 et suiv.). Or, il n'est pas permis d'ignorer que les véritables idées de Sieyès ont été recueillies sous sa dictée même et publiées depuis par Boulay de la Meurthe. Dans d'autres endroits, je rencontre bien des appréciations jetées au courant de la plume et qui, pour être secondaires, ne choquent pas moins par leur légèreté. Comment reconnaître, sous la désignation de *bataille brillante, mais infructueuse,* la sanglante défaite de Leipzig (p. 32)? Quel travestissement que celui de Dupont dit « destitué par l'empereur comme incapable » (Dupont incapable!), comme si la capitulation de Baylen était un de ces désastres qui peuvent s'oublier (p. 351)? Quelle distraction d'avancer que « les membres des Commissions législatives étaient d'autant plus dévoués que la plupart étaient obscurs » et d'en donner la liste où figurent au premier rang : Lebrun, Garat, Vimar, Régnier, Cornudet, Cabanis, Boulay de la Meurthe, Chénier, Gaudin, Daunou, tous personnages célèbres ou illustres (p. 273)!

L'ouvrage de M. Pierre se présente d'ailleurs sous une forme élégante

et correcte. Il est écrit [1] dans ce que, en termes d'école, on appelle le style soutenu. Il serait très-bien placé dans les bibliothèques de nos lycées à la portée des élèves des classes supérieures ; il me paraît tout à fait digne d'une des récompenses dont dispose l'Académie française.

H. LOT.

---

55. — **La Fontaines Fabeln,** mit Einleitung und deutschem Commentar, von Dr. Adolf LAUN, professor. Erster Theil, Die Sechs Bücher der ersten Sammlung von 1688. Heilbronn, 1877. — Zweiter Theil, Die fünf Bücher der zweiten Sammlung von 1688-1679, mit dem zwœlften Buch von 1694. — Heilbronn 1878. 2 vol. petit in-8°, pp. 235 et 271.

Dans l'avant-propos qui précède cette nouvelle édition annotée des Fables de La Fontaine à l'usage des écoles d'Allemagne, M. Laun déclare avoir suivi les mêmes principes, déjà approuvés par la critique, qu'il a appliqués dans ses éditions allemandes de Racine et de Molière. Nous ne connaissons pas son édition de Racine. Quant à celle de Molière, elle a été l'objet, ici même [2], d'un compte-rendu très-sévère, de la part d'un juge fort compétent. L'impression que nous a laissée la lecture du jugement, si fortement motivé, de M. Schuchardt, cette nouvelle édition des Fables de La Fontaine ne l'a pas détruite, loin de là. Il n'est guère de pages où le commentaire, et parfois même l'édition du texte, ne donne prise à la critique : fautes d'impression, négligences dans la ponctuation, explications erronées, incomplètes ou superflues, tout y abonde. Remarquons que la plupart de ces fautes, qui seraient excusables dans une édition française s'adressant à des élèves français, qui les corrigeraient d'instinct, deviennent impardonnables dès qu'il s'agit de mettre ce livre entre les mains d'élèves étrangers qui ne font que commencer l'étude de notre langue.

Le relevé suivant porte seulement sur les livres I et VII qui ouvrent les tomes I et II de l'édition : L. I, t. I, p. 40 ; livre I, fable I, note du vers 16, lire *moindre* à la place de *moïndre ;* — fable II *(Le corbeau et le renard),* p. 41, notes, l. 2, lire *maître* à la place de *mâitre ;* — fable V *(Le loup et le chien),* note du vers 8 (Et le *mâtin* etoit de taille à se défendre hardiment) « mâtin, *Haus-*, *Heerdenhund,* mastinus, spät lateinisch ». Qu'apprend aux élèves cette apparence d'étymologie, puisque *mastinus* n'est que la reproduction de *mastin* affublé d'une terminaison latine ? — *ibid.* (p. 45), mettre un point après le vers 32 : « Il vit le cou du chien pelé » ; — *ibid.*, vers 36-7 : « Vous ne courez donc pas où

---

1. Çà et là, il y a des traces de rapidité ; dans cette phrase, par exemple : « En présence de la chute de Napoléon...., il n'existait plus que deux partis en présence » (p. 339).

2. *Revue critique,* 1875, t. II, p. 139, article de M. Hugo Schuchardt.

vous *voalez?* », lire *voulez? — ibid.*, note du vers 24 : portants *bâlon*, lire *bâton*. — Sur ce participe *portants*, l'éditeur dit que la règle, d'après laquelle le participe présent est invariable, date de la fin du XVIIIe siècle (vom Ende des achtzehnten) : c'est une erreur; elle a une date précise : c'est le 3 juin 1679 que l'Académie française décréta que « la règle était faite, qu'on ne déclinerait plus les participes actifs »; — *ibid.*, note sur *force reliefs*, l'explication *eine tüchtige Mahlzeit* ne traduit pas exactement le texte. — P. 46 (fable VI, *La génisse, la chèvre et la brebis, en société avec le lion*). Aucune explication sur les vers suivants qui présentent des particularités de langue, intéressantes à signaler à des élèves français, et à plus forte raison, allemands : « Et mirent en commun le gain et *le dommage. Eux venus*, le lion *par* ses ongles compta. Puis en autant de parts *le cerf il dépeça.* » Sur le vers, *je prétends le troisième*, il donne la note suivante : « Je prétends = *je rédame* (corrigez *je réclame*), *in siebzehnten Jahr. sagte man*, prétendre qlq.u. qlqch. *promiscue mit* prétendre à qlq.u. sur qlqch. » Qu'est-ce que tout cela veut bien dire? — P. 47, fable VII *(La besace)*, vers 5 : « Je mettrai remède *á* la chose, » lire *à*; — note sur *s'en vienne*, lire *s'en venir* et non *s'envenir*; — note sur le vers 23 : le ciron, *die Milbc*, lire *Milbe*; — note sur le vers 21 : il jugea qu'à son *appétit*, « nach seinem *Geschmack*; » *appétit* n'est pas *goût*, mais *désir* ou *gré*. — P. 48, vers 24 de la même fable « Dame fourmi trouva le ciron trop petit, se croyant, pour elle, un colosse », *pour elle* est expliqué par « in Vergleich zu ihr » (par comparaison avec le ciron!); *pour elle* veut dire *quant à elle*; — *ibid.*, note sur le vers 5 de la fable VIII *(L'hirondelle et les petits oiseaux)*, lire *devant que* et *avant que* au lieu de *devantque*, *avantque*; — *ibid.*, p. 49 (vers 20), « Gare la cage ou le chaudron », le vers mériterait une explication; — *ibid.*, p. 50 (vers 55 : *Il en prit aux uns comme aux autres)*, note : « Il en prit = il *en* arriva, häufig »; *en arriver* est tout simplement un barbarisme; — fable X *(Le loup et l'agneau)* : « *Si* ce n'est toi = puisque, *da du es nicht bist* ». *Si* ne veut pas dire *puisque*; — fable XI *(L'homme et son image)*, p. 54, vers 2 : « Passoit dans *sons* esprit »; lire *son*; — fable XIII *(Les voleurs et l'âne)* : « Il est assez de cette marchandise (des voleurs de province). De nul d'eux n'est souvent la province conquise. » Le commentateur se tait sur le premier de ces deux vers qui présente pourtant un archaïsme intéressant, et sur le second, ne trouve rien à remarquer, sinon que « l'inversion est ici très-forte »; ce n'est pas tant l'inversion que l'emploi archaïque de *de* et de *nul* qui donne à ce vers sa physionomie un peu étrange. — « Un *quart* voleur survient », « *quart* pour *quatrième*, inusité aujourd'hui, excepté seulement dans *médire du tiers et du quart* », ajoutons « fièvre quarte », « le quart an » et autres emplois techniques; — fable XIV, vers 3 : « (Malherbe le disoit) », « Malherbe, dit en note le commentateur, est célèbre par la supériorité de la forme de ses poésies, d'ailleurs insignifiantes *(unbedeutend)*, et pour la correction de ses vers ». — Ligne sui-

vante, Boileau, *Ars poétique;* que M. L. choisisse entre *Ars poetica* et *Art poétique;* — fable XVI *(La mort et le bûcheron),* note sur le vers 8 : « Est-il *soub* la machine ronde », lire *soubs;* — fable XVII *(L'homme entre deux âges,* etc.), vers 9 (Bien adresser n'est pas petite affaire) : « Bien adresser = bien rencontrer », explication inexacte ; *adresser* est *se diriger, aller droit vers un but.* — Vers 16, note : *ilétoit,* lire *il étoit;* — fable XVIII *(Le renard et la cigogne),* vers 8 (page 65) (Et le drôle eut *lapé* le tout en un moment), « *laper,* ein onomatopachisches Wort ». Mais ce mot est d'origine germanique; — fable XIX *(L'enfant et le maître d'école).* « Un jeune enfant dans l'eau se laissa cheoir en *badinant* sur les bords de la Seine ». Le commentaire est muet sur ce sens archaïque de *badiner.* — *ibid.,* note, citation d'un passage de Rabelais (I, 42) qui a inspiré à La Fontaine cette fable; dans cette citation, corrigez *élre* en *être* et *tong* en *long.* — Sur les derniers vers de la fable : « Eh! mon ami, tire-moi du danger, tu feras après ta harangue »; le commentateur fait l'observation suivante : « Diese Apostrophe ist bedeutsam und lebendig. » M. L., qui prend ici la peine de signaler aux élèves la beauté littéraire de ces vers, aurait pu aussi bien consacrer un mot au trait le plus joli de cette fable : « *Ayant tout dit,* il mit l'enfant à bord. » — Vers 15 (Mais vous naissez le plus souvent), ce vers de huit syllabes est aligné, à tort, avec les vers de douze. — Vers 31, note sur le vers (Celui de qui la tête au ciel etoit voisine). L'éditeur ponctue comme il suit cette note : « Celui de qui « für » dont « oder » du quel (lisez *duquel*), « auch bei Mol. gewöhnlich, au ciel voisine. « Latinismus, vicinum cœlo caput, etc. » — Plus loin, dans la citation bien connue de Chamfort sur cette fable, il écrit : « Il *n-y-en* a peut-être pas, etc. »

Passons au livre VII qui ouvre le tome II de l'édition de M. L. — Fable III *(Le rat qui s'est retiré du monde),* « Il eut au fond de l'ermitage Le vivre et le couvert. » — « Le vivre et le couvert, reprend le commentateur, s'emploient généralement au pluriel » : cela est inexact pour *couvert.* — Mettez un point après le vers 15. — Lire *bonhomie* au lieu de *bonhommie* dans la citation faite sur le vers 35. — Fable IV *(Le héron);* le commentaire se tait sur les expressions *commère* et *compère* dans ces deux vers si jolis ! « Ma commère la carpe y faisoit mille tours Avec le brochet son compère. » — Mettez un point après le vers 14. — Vers 20, *La tanche rebutée :* ce latinisme devait être signalé en note. — Vers 29 : M. L. cite en note un vers de la fable de la Poule aux œufs d'or : *L'avare perd tout en voulant tout gagner,* la mesure ne lui dit donc pas que le vers est cité à faux : *L'avarice perd tout,* etc. — Fable V *(La fille),* vers 18 (Les précieuses *font dessus* tout les dédaigneuses); dessus=sur, dit en note M. L. *Dessus* ne veut pas dire ici *sur,* mais *par-dessus.* — Fable VI *(Les souhaits),* note sur le vers 7, lire *Gorgibus* au lieu de *Gorgebus.* — Le commentaire se tait sur le vers 32 : « Je puis rendre trois souhaits accomplis », qui présente une tournure curieuse, et quelque peu archaïque, et sur le mot *chevance* du vers 39, qui est

vieilli. — Fable VIII *(La cour du lion) :* mettez deux points après le vers 16. — Dans la note du vers 21, on lit : « Des exemples de vers de deux *(sic)* syllabes se rencontrent souvent, III, 2. — Il m'est arrivé quelquefois de manger Le berger. » Lisez d'abord : « Des exemples, etc....., se rencontrent souvent. — III, 2 : Il m'est, etc. » Corrigez ensuite III, 2, en VII, 1, et complétez le vers fâcheusement tronqué : *Même* il m'est arrivé, etc. — Fable VII *(Les vautours et les pigeons)* « Mars autrefois mit tout l'air en *émute* ». — « *Emute* pour *émeute*, à cause de la rime. » Le commentateur oublie de dire que *émute* est un archaïsme. — Fable XII *(L'homme qui court après la fortune*, etc.), supprimer le point qui termine le vers 31. — Fable XIII *(Les deux coqs)*, citation de Chamfort (M. L. écrit toujours *Champfort* par un *p ;* cette orthographe est inusitée) : « toujours des rapprochements heureux *des* petites choses et *de* grandes; » la citation est certainement inexacte. — Fable XIV, vers 32 : « Ayant fait grand fracas, *chère lie.* » *Chère lie* est expliqué par *üppig-lustiges gastmahl,* ce qui est inexact. Le commentateur ne paraît pas se rendre compte de cette expression, car si l'on se reporte au vers 5 de la fable III, 17 *(La belette entrée dans un grenier)*, on y lit ce qui suit : « *faire chaire (sic!!) lie,* se faire du bon sens *(sic!)*; *lie* est le même que *liesse,* contentement, plaisir *(lie* dasselbe wie liesse, *Freude, Vergnügen).* » M. L. prend-il *lie* pour un substantif? — Fable XV *(Les devineresses).* L'expression *gagner gros* dans le vers 47 (j'ai vu dans le palais une robe mal mise *gagner gros)* est expliquée par *jouer un grand rôle* (!). Le vers qui précède : *L'enseigne fait la chalandise,* est mal aligné. — Fable XVI *(Le chat, la belette et le jeune lapin),* vers 33 : étymologie de *chattemite,* catta mites *(sic).* Le sujet de la fable est tiré, dit le commentateur, des contes et fables indiennes de Bidpay et de Lockman, traduction de *Gallond;* il veut sans doute dire *Galland.* — Fable XVII, v. 31. Il y aurait beaucoup à dire sur le genre des substantifs comme *sentinelle, guide, garde;* l'observation de l'auteur montre qu'il ne se rend pas un compte exact de la position de la question. — Fable XVIII. Nous en dirons autant de l'observation que M. L. fait sur les rimes *François* et *emplois* dont use La Fontaine aux vers 54 et 55. « François, dit-il, se prononçait par *oa* et rimait avec *emplois* » : ce qui est inexact : *emplois* se prononçait *emplouès,* et *François* soit *Francouès,* soit *Francès.* L'auteur reproduit la même erreur au vers 3 de la fable VIII, 15.

Voilà les observations que nous suggère l'examen de deux livres des fables seulement. Si nous parcourons les autres livres au hasard, nous pouvons ramasser les inexactitudes, les erreurs, les incorrections, les omissions par masses. — Fable VIII, 23 : le commentateur passe à côté de l'archaïsme : *un seul* vit des voleurs, sans le signaler. Cet emploi de *un* pour *quelqu'un* est pourtant hors d'usage dès le temps de La Fontaine. Il ne paraît pas non plus se douter que *quelquefois* dans le passage célèbre de la fable des *Deux pigeons* de « *J'ai quelquefois aimé* » a

conservé le sens qu'il avait au XVIe siècle : *une fois.* — Fable IX, 18 : *Le singe et le chat*... d'animaux malfaisants c'était un très-bon plat... *Plat* ici est expliqué en note par *paire.* Peut-on ainsi défigurer les métaphores ? — Fable X, 7 : « Mon réseau... je l'ai tissu de matière assez forte ». Le vers est reproduit en note pour être expliqué, mais avec un bourdon qui le rend incompréhensible : « je l'ai tissu assez forte. » — Fable X, 15, note au vers 55 : « Voltaire a dit : *Le secret d'ennuyer est de tout dire.* » M. L., lui, a le secret des citations inexactes. — Fable XII, 4 : « Pour quelque bon hasard ». « *Bon,* dit le commentateur, était souvent synonyme de *par;* tous deux viennent de *per.* » Voilà où en est la science étymologique de M. L. — Dans la préface que La Fontaine a mise en tête de son premier recueil de fables, il emploie le mot *fabuliste.* M. L. à ce propos rappelle le nom de *fablier,* que lui donnait Mme de la Sablière. Pourquoi M. L. écrit-il M. de Sablière? — Fable II, 20, vers 35, lire *conseil,* au lieu de *sonseil.* — Fable II, 2 : « (Le peuple rat) ne trouvait à manger que le peu de son *soûl* ». *De son soûl,* dit le commentateur, c'est-à-dire le *nécessaire pour vivre* (!) (das zum Leben Nöthige, die Genüge). — Fable II, 1 : « On le peut, je l'essaie ; *un plus savant le fasse* ». Sur cette construction archaïque, le commentateur fait l'observation suivante : « D'après l'usage actuel, comme le verbe ne commence pas la proposition; il faudrait *que* qui d'ailleurs ne changerait rien au vers, ou il faudrait *fasse le un plus savant* (!). » Ainsi l'usage actuel exigerait *fasse le un plus savant.* Après cette étonnante affirmation, il faut tirer l'échelle. M. L. est fort sévère pour les contresens des traducteurs français (voir la note sur le vers 4 de la fable VII, 10). Qu'il témoigne d'un peu plus d'indulgence à leur égard, et qu'il se convainque qu'il arrive parfois à des commentateurs allemands de vouloir expliquer à leurs élèves les particularités d'une langue qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes.

A quoi bon pousser plus loin cette fastidieuse énumération ? Il n'est pas de pages qui n'offrent matière à la critique. Et si l'on songe que M. L., dans son commentaire, s'est à peu près totalement abstenu d'étudier dans les fables de La Fontaine l'art du style et de la versification, les beautés littéraires, les observations morales, psychologiques qui donnent tant de prix à ses admirables compositions, qu'il s'est contenté d'indiquer, comme le font tous les autres éditeurs, l'origine des sujets traités par le fabuliste, et d'expliquer les expressions ou les tournures difficiles, et si l'on remarque qu'il a passé bien souvent auprès de véritables difficultés sans les signaler, on voit quelle part de travail il lui restait, et cette part même, l'*errata* qui précède montre avec quel succès elle a été exécutée.

Encore deux observations. Les pages ne portent pas de titre courant. Rien de plus désagréable pour les fables de La Fontaine que l'on désigne souvent, non par le titre, mais par le numéro du livre et de la fable. On est obligé, dans ce cas, pour retrouver une fable déterminée d'un li-

vre déterminé, de chercher pour ainsi dire, page par page, le commencement du livre que l'on désire, pour arriver à y trouver la fable voulue. Si l'en-tête de chaque page portait l'indication du livre, bien des ennuis seraient évités. Cette omission est fâcheuse dans un ouvrage destiné aux classes.

Enfin, la Table alphabétique des matières qui se trouve désagréablement coupée en deux par suite de la division du recueil en deux tomes, cette table alphabétique présente un singulier inconvénient. Un certain nombre de fables ont des titres formés de deux ou plusieurs noms, comme par exemple : *le Savetier et le financier; le Gland et la citrouille;* etc. Dans certaines éditions, la table alphabétique des fables contient ces titres à la lettre initiale du premier nom de ces titres : ainsi on cherchera la fable du Savetier et du financier à la lettre *s;* celle du Gland et de la citrouille à la lettre *g*. D'autres éditions doublent ces titres, et les reproduisent, avec interversion, aux initiales qui commencent chacun des deux noms : elles mettront *le Savetier et le financier* à la lettre *s*, et *le Financier et le savetier* à la lettre *f*. Cette seconde méthode a le tort, fort léger d'ailleurs, de modifier les titres donnés par La Fontaine à ses fables, mais a l'avantage d'être fort commode. M. L. n'a suivi ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes. Par je ne sais quelle bizarre inspiration, tantôt il a adopté les titres donnés par La Fontaine; tantôt il les a arbitrairement changés, les plaçant dans l'ordre alphabétique à la lettre initiale du second mot. A la lettre *b* on trouvera par exemple, conformément aux titres donnés par La Fontaine, *le Bassa et le marchand, la Belette, le chat et le petit lapin, le Berger et le roi,* mais on y trouvera aussi *les Bergers et le loup,* tandis que le titre donné par La Fontaine est *le Loup et les bergers.* Il faut chercher au *v, les Pigeons et les vautours;* au *c, le Gland et la citrouille;* à l'*f, le Savetier et le financier*. Bien plus, ce sera à l'*s* qu'on trouvera *la Tête et la queue du serpent;* à l'*f, l'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit,* ou *l'Ingratitude et l'injustice des hommes envers la Fortune* (où l'auteur supprime arbitrairement les articles). Il est impossible de trouver une raison à cette bizarre disposition de la table des fables qui le rend aussi peu maniable que possible.

Edition incommode, s'il en fut, texte peu correct, commentaire insuffisant et rempli d'inexactitudes et d'erreurs, voilà, en somme, la nouvelle édition des Fables de La Fontaine que M. Laun présente à la jeunesse studieuse de nos voisins d'outre-Vosges.

A. Darmesteter.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er mars 1878.

M. Laboulaye, président, annonce la mort de M. de la Saussaye, membre ordinaire de l'académie. Il rappelle en quelques mots les travaux de M. de la Saussaye et les services qu'il a rendus à la science. Sur sa proposition, l'académie décide que l'expression des regrets que lui cause cette perte sera consignée au procès-verbal de la séance.

M. le directeur de l'école française de Rome adresse à l'académie : 1° un rapport de M. Fernique, membre de l'école, sur les fouilles exécutées sous sa direction à Palestrina; 2° une note de M. Maurice Albert, membre de l'école, sur un bloc sculpté qui vient d'être trouvé à Rome même, *piazza di pietra,* et qui paraît provenir du portique construit par Agrippa auprès du temple de Neptune.

M. de Lasteyrie présente à l'académie le dessin de deux objets d'orfévrerie du musée de Ravenne. La découverte de ces deux objets a été amenée par les travaux exécutés récemment à Ravenne pour la réparation du *naviglio grande :* ils se trouvaient dans un tombeau construit en briques liées avec du ciment et situé à la porte de Ravenne, non loin du tombeau de Théodoric, connu sous le nom de *la Rotonde.* D'autres objets, trouvés au même endroit, ont été volés par les ouvriers et paraissent perdus. Ceux dont M. de Lasteyrie entretient l'académie sont des ornements de cuirasse, en orfévrerie cloisonnée et incrustée de grenats orientaux : ils appartiennent à un genre d'orfévrerie qui se retrouve dans un grand nombre d'objets provenant des Goths et qui paraît avoir été spécial à ce peuple. Des archéologues italiens ont pensé que le tombeau où a été faite la découverte était celui d'Odoacre, et que les ornements en question provenaient de l'armure de ce roi. M. de Lasteyrie juge cette hypothèse hasardée : Odoacre fut assassiné et enterré secrètement; il n'est pas probable qu'on ait pris soin d'ensevelir avec lui des objets précieux. Il faut remarquer d'ailleurs la situation du tombeau, très-rapproché de celui de Théodoric (la Rotonde), et la ressemblance très-grande que présente le dessin de la bordure des deux objets en question avec celui de la corniche de la Rotonde. M. de Lasteyrie, partant de ce double rapprochement, est porté à voir dans le tombeau

nouvellement découvert la sépulture d'un officier de Théodoric, enterré auprès du roi son maître.

M. Révillout continue la lecture de ses *Études démotiques*. Il étudie la condition de la femme mariée chez les Egyptiens. Il passe en revue, à cet effet, un ensemble de papyrus qui se trouve au musée égyptien du Louvre et qui comprend toutes les pièces relatives aux affaires d'une famille thébaine, depuis le règne du dernier Darius (celui que vainquit Alexandre) jusqu'à la 20e année d'Evergète Ier. D'après ces documents, la règle ordinaire en Egypte (au moins à l'époque susdite) était que le mari cédât à sa femme, quelques années après le mariage, la totalité de ses biens; il en était réduit, dit M. Révillout, à la nécessité de faire cette cession pour acquitter les obligations qu'il avait, par le contrat de mariage, contractées envers sa femme. Le mari était ainsi réduit à un état de dénûment absolu qui a été décrit par Hérodote et par Diodore de Sicile, mais auquel on avait refusé jusqu'ici de croire sur la seule foi de ces deux écrivains. Privé de toutes ressources, il était obligé de stipuler expressément que sa femme le nourrirait et prendrait soin de lui pendant sa vie, l'ensevelirait et lui ferait préparer une chapelle funéraire après sa mort; autrement il n'aurait pas même eu de quoi se faire enterrer, car il avait fait donation de tous ses biens *présents et à venir*.

M. Deloche continue sa lecture sur les invasions gauloises en Italie. Il termine la troisième partie de ce travail. Il s'attache à établir, notamment au moyen des textes de César, que c'est à tort qu'on a confondu les *pagi* de la Gaule avec les *peuples clients* qui existaient dans le même pays. Les *pagi* étaient des fractions de *civitates*; les peuples clients étaient des *civitates* ayant une existence propre, et seulement soumis à l'influence d'une *civitas* voisine plus puissante.

Ouvrages déposés : — Inventario del R. Archivio di stato in Lucca, vol. II (Lucca, 1876, gr. in-4°); — NICHOLS (Francis Morgan), The roman forum, a topographical study (London, 1877, in-8°); — POGGI (Vitt.), Sigilli antichi romani raccolti e publicati (Torino, in-4°; — Preussische Statistik, XLV : die Bewegung der Bevœlkerung im preussischen Staate wæhrend des Jahres 1876 (Berlin, 1878, gr. in-4°).

Présenté, de la part de l'éditeur, par M. L. Delisle : — Lettres inédites de Benjamin PRIOLO, publiées par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE (Tours, 1877, broch. in-8° tirée à 25 exempl.; extr. des « archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis »).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 16 Mars — 1878

Sommaire : 56. Vanicek, Dictionnaire étymologique grec-latin. — 57. Tsviêtaief, Recueil des inscriptions osques avec un précis de phonétique et de morphologie et un glossaire. — 58. La deffence et illustration de la langue françoise par Joachim du Bellay, p. p. Person. — 59. Potthast, Regesta pontificum romanorum (1198-1304). — Académie des Inscriptions.

56. — Alois Vanicek. **Griechisch-Lateinisches Etymologisches Wœrterbuch.** Leipzig, Teubner, 1877, in-8°, 2 vol. x, 1294 p.

M. Vanicek est un des hommes qui connaissent le mieux les étymologies, bonnes ou mauvaises, publiées depuis quarante ans. La matière lui est familière. En 1874, il a édité un dictionnaire étymologique latin; maintenant c'est un dictionnaire étymologique latin-grec; dans l'intervalle, il a rédigé l'Index de dix volumes du journal de Kuhn, ainsi que celui des dix volumes de *Studien* de Curtius. Ces laborieuses publications ne l'empêchent pas d'exercer les fonctions de directeur de gymnase en Autriche. On ne peut s'empêcher d'admirer une telle activité. Dans la préface, qui n'est pas exempte d'une certaine bonhomie, l'auteur nous apprend qu'il ne s'attendait pas à voir son œuvre nouvelle prendre de telles dimensions (1300 pages); il s'est trompé dans ses calculs, au grand regret de son éditeur et au sien. Encore, un paquet de notes, concernant les lettres A-N, s'est-il perdu d'une façon incompréhensible dans un déménagement de M. V., qui a quitté, en 1875, le gymnase de Trebitsch en Moravie, pour celui de Neuhaus en Bohême. « Plus d'un lecteur, ajoute-t-il, se consolera peut-être de cette perte : mais non pas l'auteur, qui réparera ce dommage involontaire dans une seconde édition, s'il en fait une. » Il a dû composer son livre, comme le précédent, loin des grandes collections; cependant il lui a été donné de voir enfin et de mettre à contribution le Lexique de Saint-Pétersbourg, qu'il a dépouillé d'un bout à l'autre en vue de son ouvrage. Mais ses moyens ne lui ont pas encore permis de se procurer les *Recherches étymologiques* de Pott : ce qu'il en connaît se borne à des notes prises à la Bibliothèque de l'Université de Prague, pendant son séjour dans cette ville, durant les années 1850-1852. Cela paraîtra insuffisant si l'on songe que la seconde

édition a commencé de paraître en 1859. M. V. aurait peut-être corrigé quelques-unes de ses idées, s'il avait pu étudier et s'assimiler l'ouvrage capital du plus grand étymologiste de notre temps.

Le modèle qu'il continue à suivre est le dictionnaire de Fick. Il adopte le même plan. Dans ce prétendu vocabulaire grec-latin de M. V., les mots sont présentés sous leur forme « indo-européenne ». Si l'on cherche, par exemple, *piscis,* on le trouve sous le mot *pas-ka* (p. 532), qui n'existe d'ailleurs dans aucune langue. Nous n'insistons pas sur ce défaut, parce qu'il en a été question dans la *Revue* à l'occasion du dictionnaire latin de M. V [1]. Heureusement qu'un bon index permet au lecteur de trouver son chemin parmi ces formes de lexicologie transcendentale. Pour donner toutefois une idée de la disposition, nous dirons que *circus* est à l'article *kar* + *kar, cingere* à l'article *kan* + *kar, gracilis* et *cucurbita* à deux autres articles *kar* + *kar*, et *coxa* également à un article ka[*r*] + k[*ar*]. Voilà des dérivés qui ne se ressemblent pas, quoique les parents aient un air de famille.

Le procédé peut se résumer ainsi : au lieu que les mots soient expliqués par les racines, les racines sont inventées pour rendre compte des mots. Nous ne saurions trop recommander au lecteur de se défier de tout ce qui est imprimé en grosses lettres. A la différence du volume précédent de M. V., celui-ci renvoie chaque fois aux sources. Ainsi, pour le mot latin *ripa,* il cite l'étymologie de Benfey qui rattache le mot au sanscrit *ap* « eau » par les intermédiaires suivants : *ad-ap, ad-ip, ad-ip-a, ar-ip-a, r-ip-a* « près de l'eau, bord ». M. V. ajoute que l'étymologie est *ganz unrichtig :* il aurait donc pu la négliger. Pour *rivalis,* il cite (p. 46) une étymologie de Schenkl, qui le fait venir du thème Fριδ qui se trouve dans le gothique *vritan* « irriter » et dans le grec ἔρις. *Rivalis* serait donc pour *ridvalis.* Plus tard (p. 796) le même *rivalis* est rapproché, d'après Fick, de l'ancien slave *rivinu* « émule ». M. V. ajoute : *Eine andere Deutung wurde nirgends gefunden.* Tout en renvoyant M. V. à son propre lexique, nous pensons que l'explication donnée par les anciens (de *rivus)* est plus vraisemblable et plus conforme aux règles de dérivation. Hâtons-nous d'ajouter que toutes les étymologies citées par M. V. ne sont pas aussi malheureuses.

Dangereux pour les commençants et pour les philologues, le livre de M. Vanicek rendra souvent service aux linguistes, étant la condensation et comme la table générale de nombreux ouvrages qu'il est toujours long de consulter un à un.

M. B.

---

1. V. le n° du 8 août 1874.

57. — **Sbornik osskikh nadpiseĭ s očerkom fonetiki, morfologii i glossariem.** I. Cvětaeva. (Recueil des inscriptions osques, avec un précis de phonétique et de morphologie et un glossaire. Par J. Tsviétaief.)— Kïev, imprimerie de l'université impériale de Saint-Vladimir. 1877. VII-140-124-IV p. gr. in-8°, trois planches.

Sous le titre qui précède, M. Jean *Cvětaev* ou *Tsviétaief* [1], aujourd'hui professeur à l'université de Moscou, vient de publier une monographie de la langue osque, qui renferme à la fois un équivalent de l'ouvrage de Bruppacher (Versuch einer Lautlere der oskischen Sprache, Zürich, 1869), et un équivalent de l'ouvrage d'Enderis (Versuch einer Formenlehre der oskischen Sprache mit den oskischen Inschriften und Glossar, Zürich, 1871) [2].

Il a écrit cette monographie dans sa langue maternelle, ce qui suppose une certaine bravoure à l'égard du succès ; et en effet il est possible qu'une partie du public spécial auquel s'adresse un tel livre soit plutôt en état de déchiffrer le russe à l'aide de l'osque que l'osque à l'aide du russe. L'auteur a d'ailleurs été soutenu dans son entreprise par l'université de S. Vladimir, de Kïev; son ouvrage, imprimé par décision du conseil universitaire, fait partie des publications *(izvěstïia)* universitaires de 1877. La préface, datée du 5 septembre 1877, annonce l'apparition dans l'automne courant d'une édition latine du recueil d'inscriptions, avec un atlas de fac-simile. J'ignore si cette promesse est réalisée.

L'auteur s'explique dans sa préface sur la nature de son travail. P. II : depuis Mommsen, lequel a abandonné ces études en 1850, aucun savant d'Allemagne ou de France n'a recouru aux originaux (sauf Corssen pour quelques inscriptions). De là des textes mal établis, et des explications qui portent sur des formes apocryphes. Le « bizarre travail » de Rabasté est incidemment cité ici, et d'un mot l'auteur l'écarte une fois pour toutes.

P. III. L'auteur, durant un séjour de 15 mois en Italie et en Sicile (1874 et 1875), a pu étudier à loisir les originaux et se procurer des estampages, des photographies, etc. Les inscriptions sur métal ont été dessinées par M. Honoré Müller (sous les yeux de l'auteur, ou, pour deux ou trois inscriptions, sous la direction de M. de Petra, directeur du musée de Naples, ou de M. Sogliano, administrateur des fouilles de Pompeï). L'auteur n'a pu étudier directement les monuments conservés hors d'Italie, ni ceux des musées de Messine et de Turin, du musée de la famille Capialbi à Monteleone en Calabre, et de la collection A. Caraba

1. Ou Zvetaeff, selon le système de transcription allemand.
2. Sur ce dernier livre voir *Revue critique*, 17 février 1872.

à Montenero di Bisaccia del Vasco dans les Abruzzes. Mais (p. iv) il a reçu de M. A. V. Prakhov le dessin d'un vase de l'Ermitage de Pétersbourg, avec estampage de l'inscription; il a eu par l'entremise de M. A. S. Murray des photographies des inscriptions du musée britannique, et par MM. H. Brunn et Wilhelm Meyer, de Munich, un dessin très-soigné d'un vase à inscription de l'Antiquarium de Berlin; enfin, M. V. G. Zubkov a estampé et copié pour lui une inscription du Louvre. Après son retour d'Italie, l'auteur a reçu des renseignements complémentaires de MM. Bücheler, de Petra, Sogliano, Fabretti, Jannelli, Modestov (un index des sources est donné p. vi).

§ 1, n. 1. L'auteur pense avoir recueilli toutes les inscriptions osques actuellement connues, sauf une formule de malédiction écrite sur un cylindre de plomb et envoyée par M. F. de Duhn à M. Bücheler [1].

L'auteur est parfaitement au courant des travaux relatifs à la langue osque. Sa phonétique et sa morphologie sont des résumés substantiels et sains des faits connus; il est seulement trop enclin (comme aussi M. Bruppacher) à affirmer sur des indices extrêmement légers que telle voyelle est brève ou longue [2]. Je n'ai pu consacrer au livre un examen assez approfondi pour dire s'il renferme sur la doctrine phonétique et morphologique des aperçus nouveaux.

L'apparition de cet ouvrage est un symptôme du mouvement déjà sensible qui, tôt ou tard, doit aboutir à faire du russe une nouvelle langue savante, indispensable aux érudits d'Occident. On peut être contrarié de voir se compliquer l'outillage scientifique; mais il serait inutile de récriminer contre la force des choses. Les jeunes philologues feront bien de se tenir prêts pour les exigences de l'avenir.

L. Havet.

P. S. Parmi les variantes fournies par M. Tsviétaief, nous avons remarqué : Table de Bantia. l. 11 EX. ELC. (Mommsen EXEIC). l. 28 NII (Mom. NEI). l. 29 IN... IFI (Mom. VI≡I). Table d'Abella l. 17 *puz* (Mom. *puv*). Cette dernière variante est importante en ce qu'elle écarte une forme barbare et fournit le correspondant de l'ombrien *puze*.

M. B.

---

1. M. Bücheler vient de la publier, voir *Revue Critique*, 9 février 1878. Le recueil russe ne contient pas non plus les trois inscriptions péligniennes publiées par M. Dressel dans le Bulletin de correspondance archéologique de Rome (septembre 1877) et commentées par M. Bréal dans la *Revue archéologique* (décembre 1877).

2. Dans sa récente publication, M. Bücheler adresse précisément la même critique à la plupart des osquisants.

58. — **La Deffence et Illustration de la Langue Françoyse par Joachim du Bellay,** reproduite conformément au texte de l'édition originale avec une introduction, des notes philologiques et littéraires et un glossaire, suivie du Quintil Horatian (de Charles Fontaine), par Em. PERSON, professeur au lycée Charlemagne. Versailles, Cerf et fils, éditeurs. Paris, J. Baudry. 1878. 1 vol. in-8°, 214 p.

Des éditeurs de Versailles ont entrepris de publier, sous la direction de M. Chassang, une bibliothèque historique de la langue française. Ils ont ouvert cette collection par le célèbre opuscule de Du Bellay dont la publication a été confiée aux soins de M. Person, et ils annoncent comme étant sous presse et de publication prochaine, les Remarques de Vaugelas et les opuscules philologiques de Henri Estienne, confiés à M. Chassang, la grammaire française de Robert Estienne et de son fils, dont se charge M. Loiseau, le Dictionnaire de Nicod que M. Legouez complètera à l'aide d'autres dictionnaires du XVIIe siècle, et un extrait des Recherches de la France de Pasquier, dû à M. Réaume, l'éditeur d'Agrippa d'Aubigné. On ne peut qu'applaudir à cette intelligente entreprise et lui souhaiter tout le succès possible : elle est d'ailleurs entre bonnes mains ; la publication qui ouvre cette collection en est une preuve suffisante.

Cette édition du manifeste de la Pléiade est faite, en effet, avec tout le soin désirable, et M. P. ne s'est pas trouvé au-dessous de la tâche, assez difficile et délicate en somme, dont il s'est chargé. On doit louer sans réserve l'exactitude avec laquelle le texte de l'édition princeps (1549) a été reproduit. Les bizarreries d'orthographe et de ponctuation qui abondent dans cette édition ont été scrupuleusement conservées, et si quelques fautes évidentes ont été corrigées dans le texte, l'éditeur a eu soin de signaler en note les corrections qu'il s'est permises.

L'introduction, fort étendue (elle a 38 pages), dont M. P. fait précéder la *Deffence,* étudie la vie de Du Bellay et le rôle qu'il a joué dans cette croisade de la Pléiade contre Marot et son école : elle donne de plus une analyse détaillée du manifeste. La partie historique pourrait être plus forte : M. P. ne fait guère que suivre Sainte-Beuve *(Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle)* dont il cite d'ailleurs d'importants fragments. Quant à l'analyse, elle contient plus qu'un résumé des deux livres de la *Défense :* l'éditeur y développe, chemin faisant, certaines théories de Du Bellay, qu'il éclaircit ou commente à l'aide de celles qu'à diverses reprises a exposées Ronsard. M. P. a grand raison de reprendre et de justifier les théories de la Pléiade sur la langue française, et de faire une fois de plus justice du préjugé consacré par les vers bien connus où Boileau accuse la muse de Ronsard d'avoir *en français parlé grec et latin.*

L'introduction est suivie de la *Bibliographie* de la *Deffence*. M. P. compte neuf éditions du XVIe siècle, et quatre éditions du XIXe (la sienne non comprise). Il a omis une édition due à un professeur de Lund,

M. W. Ed. Lidforss. Cette réimpression, qui reproduit l'édition des œuvres de Du Bellay donnée à Paris par F. Morel en 1573, accompagne une étude publiée par ce savant sous le titre suivant : « Observations sur l'usage syntaxique de Ronsard et de ses contemporains » (Lund, in-8°, 1865).

Le commentaire qui est joint au texte est à la fois historique, littéraire et philologique. Il souligne les nombreuses imitations que s'est permises Du Bellay, il explique les allusions plus ou moins claires qu'il fait aux écrivains anciens et modernes; il note soigneusement les constructions, les formes grammaticales, les expressions tombées aujourd'hui en désuétude. Si, dans la partie philologique, le commentaire, à une certaine inégalité dans le développement, les explications et le choix des exemples, témoigne parfois d'une expérience trop récemment acquise, il n'y a pas d'erreurs à signaler, et le commentateur a su puiser aux bonnes sources. Il a pratiqué la grammaire de Diez, la *Romania,* et a intelligemment exploité la partie historique du dictionnaire de M. Littré.

Il faut encore savoir gré à M. P. du glossaire étendu qu'il donne du texte de la *Deffence,* comme aussi de la publication du *Quintil Horatian.* Cette réplique de Charles Fontaine au manifeste de Du Bellay, peut être d'un médiocre intérêt littéraire; mais elle garde toujours son intérêt historique et philologique, et comme cet opuscule est d'une grande rareté, M. P. a eu une heureuse idée d'en donner une réimpression. Nous regrettons seulement qu'il l'ait placé après le glossaire qui ne comprend ainsi que le vocabulaire de Du Bellay. Il eût mieux valu, à notre goût, donner un glossaire complet des deux auteurs réunis; car, quel que soit le mérite d'écrivain de Du Bellay, ce glossaire a moins pour objet de signaler la langue propre à Du Bellay que d'étudier dans l'œuvre de Du Bellay la langue du XVIe siècle. Remarquons d'ailleurs que le *Quintil Horatian,* qui reste sans glossaire, n'est pas non plus, comme la *Deffence,* accompagné de notes explicatives.

Malgré ce défaut, la publication de M. Person reste une œuvre excellente. Nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite. Nous engageons l'auteur à continuer dans la voie qu'il ouvre. Puisqu'il a entrepris avec ses amis de répandre la connaissance des œuvres importantes pour l'histoire de la langue au XVIe et au XVIIe siècle, nous nous permettrons de lui signaler une œuvre trop oubliée aujourd'hui et dont la publication avec commentaire développé doit avoir sa place dans la collection de M. Chassang; nous parlons de l'*Art poétique* de Vauquelin de La Fresnaye [1].

A. DARMESTETER.

---

1. Notons ici quelques menues observations. P. 52, l. 3. «... Ne permet qu'ils *veillent* faire sain et entier jugement, etc. » Corriger *vueillent,* que l'erreur vienne de l'édition princeps ou de M. P. — P. 57, note 1 sur *encores* (nostre langue qui commence *encores* à fleurir). « *Encores* est ici, dit M. P., synonyme de *actuellement,*

59. — **Regesta Pontificum romanorum** inde ab. a post Christum natum MCXCVIII ad a MCCCIV edidit Aug. POTTHAST; opus ab academia litterarum Berolinensi duplici praemio ornatum ejusque subsidiis liberalissime concessis editum. 2 vol. de VIII-2158 p. in-4°. Berolini, in aedibus Rud. de Decker prototypographi regii ab intimis 1873-1875; Parisiis, Frid. Klincksieck.

L'ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui, un peu tardivement peut-être, est sans doute un des plus importants qui aient paru, dans ces dernières années, sur l'histoire du moyen-âge. Il continue l'excellente publication donnée par Jaffé, sous le même titre, il y a longtemps déjà, et contient l'analyse ou la simple indication des actes de toutes sortes : épîtres, bulles, lois ecclésiastiques, privilèges, etc., émanés de la chancellerie pontificale depuis l'avènement d'Innocent III (1198), jusqu'à la mort de Benoit XI (1304); c'est un abrégé de l'histoire universelle durant les 19 pontificats qui se sont succédé entre ces deux dates et ces deux noms. Il a fallu à M. P. une longue persévérance pour réunir les matériaux de cette vaste compilation, et une grande activité pour mettre, en si peu de temps [1], les érudits en état de l'apprécier et de s'en servir.

M. P. n'a voulu laisser de côté aucune espèce d'actes, et il a eu raison; « même ceux qui sont d'un intérêt très-faible, les indulgences concédées aux églises et aux fidèles, dit-il dans sa préface, je les ai recueillis; car ces documents contiennent beaucoup de faits intéressants relatifs à la condition, à l'origine des églises, des monastères et autres établissements religieux ou laïques; de même je n'ai pas laissé de côté les provisions de bénéfices ecclésiastiques, parce qu'elles fournissent souvent d'importants renseignements sur les personnages appartenant au clergé. » Non pas que M. P. ait prétendu épuiser un sujet de sa nature inépuisable; il s'est, de parti pris, borné au dépouillement des livres imprimés, et il a sagement fait; s'il s'était donné la tâche de rechercher aussi les actes inédits des papes, il n'eût jamais terminé son ouvrage, ce qui, à plusieurs égards, serait fâcheux. L'idéal d'un pareil travail serait d'indiquer absolument tous les

---

à cet heure, c'est le sens étymologique, *hanc horam.* » On peut observer que *encore* a conservé cette signification quand il est modifié par une négation : *il n'est pas encore venu*, c'est-à-dire, « il n'est pas venu *à l'heure qu'il est.* » Même observation pour *du tout* (cf. p. 47, n. 8), employé jusqu'en plein XVII° siècle dans les phrases positives au sens de *complètement, absolument*, et jusqu'à nos jours dans les phrases négatives : « Pas du tout. » — P. 61, note 4. « *Disputation*, pour « discussion », forme savante du vieux mot français *desputaison* qu'on lit *dans Joinville* »; et dans bien d'autres auteurs encore. — P. 70, n. 6. « *Translations*; comme « traductions. » On pourrait faire observer que ce sens de traduction s'est maintenu dans l'anglais *translation*. Une remarque du même genre peut être faite sur le mot *intelligence* (les conceptions et *intelligences* de l'esprit; p. 52, note 3); ce sens de *connaissances* a été retenu et même développé par l'anglais qui donne aujourd'hui à *intelligences* le sens de *nouvelles*. Etc., etc.

1. L'ouvrage a paru en treize livraisons; la première en 1873; la treizième en 1875. L'achevé d'imprimer est du 6 novembre; la préface est signée du 21 novembre 1875.

actes qui ont été publiés ou mentionnés dans les livres jusqu'à une certaine date. Cet idéal, M. P. en est resté fort loin ; si incomplet cependant que soit son travail, il porte sur près de 27000 actes [1], et ce chiffre suffit, à lui seul, pour en faire apprécier toute l'importance.

Suivant le modèle fourni par Jaffé, M. P. a disposé ces matériaux en trois colonnes : la première contient la date du mois et du jour, la seconde l'indication du lieu où l'acte a été délivré, la troisième l'analyse de l'acte. Ces analyses sont généralement claires et concises; elles sont rédigées en latin, mais souvent aussi en langage moderne. L'auteur nous fournit, dans sa préface, la raison de cette bizarrerie : « Quant aux regestes empruntés à des ouvrages non écrits en latin, je les ai donnés dans la langue où ils sont écrits, parce qu'il était difficile, souvent même impossible, de rendre exactement en latin les noms des contrées, villes, etc., qui s'y trouvent. » La raison en soi, et dans les cas indiqués par l'auteur, me semble très-valable, mais à quoi bon, quand l'analyse de l'acte ne comporte aucun nom propre embarrassant, aucune difficulté pour l'intelligence du texte — et le nombre de pareils cas est considérable — mettre le lecteur dans l'embarras en lui citant du français, de l'italien, de l'allemand, du hollandais, du danois, etc., voire du polonais? Cet excès d'exactitude peut souvent paraître un excès de négligence [2].

Les bulles, dont M. P. n'a connu que l'analyse, sont indiquées par une astérisque; une croix précède celles qu'il considère comme apocryphes. Il donne, à la dernière page du second vol., une liste de ces dernières (en tout 16), liste assurément incomplète, lorsqu'on sait combien les bulles fausses ont dû être nombreuses, par la minutie même des précautions prises par la chancellerie papale pour dérouter les faussaires [3]. Enfin, après l'analyse des actes, sont indiqués les ouvrages où ceux-ci se trouvent, soit en entier, soit en partie, soit à l'état de simple indication. — L'élection et la mort des papes sont l'objet de brèves notices empruntées à des chroniqueurs contemporains, à l'effet d'indiquer avec précision le jour et le lieu où le pontife a été élu, puis consacré, où il est mort; le pays d'où il était originaire, et même, à l'occasion, certains traits de caractères propres à le faire mieux connaître. A la suite de chaque pontificat, une liste spéciale est réservée aux noms des cardinaux qui ont souscrit les bulles et à ceux des notaires apostoliques. Les listes de ce genre, quand elles sont bien faites, sont d'un grand secours pour fixer la date et discuter l'authenticité des bulles fautives ou contestées.

---

1. Exactement 26662, dont 1213 dans le supplément (*Addenda et corrigenda* p. 2041 et suiv.)

2. Page 2134, sur onze cotes d'actes, huit sont en allemand; p. 2138, trois sont en polonais et quatre en latin. Toutes les analyses de bulles données par M. d'Arbois de Jubainville (*Hist. des comtes de Champagne*, V), se retrouvent (moins celles, bien entendu, que M. P. a omises) en français, dans P., etc., etc.

3. Voyez L. Delisle, *Bibl. de l'Ecole des chartes*, 1858, p. 47 et suiv.

Travail énorme, mais plus délicat encore ; il se rencontre dans ces actes tant de noms de tant de pays différents ; les sources dont ils proviennent sont si diverses, les difficultés soit au point de vue de la chronologie, soit au point de vue de l'authenticité, sont si grandes, que le critique le plus exercé ne saurait éviter les erreurs ou les lacunes. Celles du présent ouvrage ont été relevées avec une rigueur impitoyable et une indiscutable autorité par M. le Dr E. Winkelmann, aujourd'hui professeur à Heidelberg [1].

Le grand reproche que M. W. fait à P., c'est l'insuffisance de ses études préparatoires et de sa méthode. P., avant l'apparition de son premier fascicule, n'avait connu, ni le mémoire de M. Delisle sur Innocent III [2], ni même un travail de Winkelmann « Zu den Regesten des Papstes Innocenz III » [3] ; de là, des incertitudes et des erreurs : ainsi des bulles datées de Lyon (en 1199, 1200, 1201) et attribuées à Innocent III, tandis qu'il est certain que ce pape ne quitta jamais l'Italie. Quant aux bulles non datées, ou datées insuffisamment, le classement, dans P., est arbitraire. Pour Innocent III par exemple, on pouvait suivre l'ordre que les lettres occupent dans les registres de ce pape [4] ; P. le suit quelquefois, souvent aussi il y déroge, et sans raison [5]. Les noms des destinataires, désignés par leur seule initiale, sont le plus souvent complétés entre parenthèses ; mais souvent aussi ils ne le sont pas, alors qu'on le pouvait faire sans de trop longues recherches. Les listes des cardinaux qui ont souscrit les bulles sont très-inexactes et fautives (pour le pontificat d'Innocent III, les lacunes étaient si grandes, que M. P. a dû faire un *carton)*. Enfin les omissions sont nombreuses : beaucoup de bulles ont échappé à P., qui se trouvaient dans des livres bien connus, mais oubliés par P., ou même dans des recueils tels que ceux d'Ughelli, de Muratori, de Huillard-Bréholles, de Shirley, incomplètement dépouillés par lui. M. W. note ainsi environ 200 actes omis par P. ; il en indique de plus un certain nombre d'inédits. Des uns et des autres, P. a fait son profit, en les citant dans ses trop nombreux *Addenda et corrigenda*.

---

1. Voyez cinq articles publiés dans les *Gœttingische gelehrte Anzeigen* : 1° sur le 1er fasc. de Potthast (1873, p. 1081) ; 2° fasc. 2 et 3 *(Ibid.,* p. 1681) ; 3° fasc. 4, 5, 6 (1874, p. 161) ; 4° fasc. 7 à 11 *(Ibid.,* p. 1317) ; 5° fasc. 12 et 13 (1876, p. 70).

2. Le mémoire de M. Delisle se compose en réalité de trois parties, toutes trois publiées dans la *Bib. de l'Ec. des Chartes* (1857, 1858, 1872) : 1° l'Itinéraire d'Innocent III. P. l'a connu, puisqu'il y signale (p. 13) une bulle d'Innocent VII faussement attribuée à Innocent III ; 2° le mémoire proprement dit, dont P. ne fait mention que dans une partie très-avancée de son ouvrage (voy. par ex. n° 14650) ; 3° le *Nouveau recueil* des actes d'Innocent III, ou copie de 21 bulles faisant partie du 3° registre de ce pape. Celles-ci ont pris place dans le supplément de P.

3. *Forschungen z. d. Geschichte* IX, 455 et suiv.

4. Voy., sur ce point, Delisle, mémoire cité, p. 12 et 13.

5. P. répond à cette critique, dans sa préface : « Si j'avais voulu donner mes raisons, j'aurais rempli un autre gros volume. » Qu'il nous donne donc ce volume ; il sera le bienvenu.

M. W. porte sur l'œuvre de Potthast ce jugement qui ne paraîtra sans doute pas trop sévère à quiconque lira attentivement les critiques pénétrantes du savant professeur : « Les *Regesta* sont à tous les points de vue au-dessous de ce qu'ils devraient être; aussi dois-je protester contre le jugement prononcé dans le *Litt. Centrbl.* : « Voilà un livre dont la science allemande peut être fière. » Non, en vérité, la science allemande n'a pas ici le moindre motif de se glorifier. De telles exagérations ne rendent service à personne, ni à M. P., car j'ai assez d'estime pour lui pour croire que la preuve bienveillante [1] des défauts de son œuvre excitera son zèle à les éviter à l'avenir ; ni à la science, ni à notre enseignement national. La science allemande doit au contraire mettre son honneur, comme elle l'a fait pour les *Diplom. Merov.*, à renier toute solidarité avec de telles productions, qui ne peuvent que donner à nos voisins une pauvre idée de ce qu'on appelle science parmi nous. Il faut louer ce qui est digne d'éloges, mais j'espère que nous échapperons encore longtemps à cette faiblesse d'appeler une chose bonne, par cela seul qu'elle est allemande. »

Le compte-rendu du 1er fasc. des *Regesta* par M. W. ne fut sans doute pas étranger à la publication des « observations historiques et critiques » présentées par M. l'abbé Pressutti [2]. M. l'abbé P. ne put se tenir, à propos des *Regesta*, de dauber sur la science allemande en général, et s'attira une verte réponse de M. W. [3] ; on lui prouva que ses railleries étaient déplacées et que la critique trouvait aussi largement à s'exercer sur son compte. Mais le livre de M. l'abbé P. donne l'indication d'un assez grand nombre d'actes inédits, se rapportant la plupart à la première année d'Honorius III (1216-1217); aussi n'a-t-il pas été inutile : Potthast en a fait entrer la substance dans ses *Addenda*.

Après MM. Winkelmann et Pressutti, il resterait fort à faire si l'on voulait noter toutes les omissions, toutes les erreurs qu'ils n'ont pas relevées ; je n'ai pas cette prétention, mais je voudrais montrer à mon tour les fâcheuses lacunes de cet ouvrage, et la légèreté qui n'a cessé de présider à sa composition. Les critiques fondamentales ont été faites par M. Winkelmann ; je n'ai pas à y revenir et me contenterai de quelques observations de détail.

S'il est chez nous une collection d'actes relatifs au moyen-âge, que M. P. devait dépouiller avec soin, c'est à coup sûr celle des cartulaires. Le nombre de ces cartulaires, qui s'accroît sans cesse, est aujourd'hui fort considérable. Il en existe deux listes faites avec grand soin, l'une dressée en 1866 par M. L. Delisle [4], l'autre

1 « Bienveillante » est de trop.

2. *I Regesti de' romani Pontefici dall'anno 1198 all'anno 1304 per Aug. Potthast; osservazioni storico-critiche.* Roma, tip. cattolica di F. Chiapperini 1874. 133 p. in-8°.

3. *Gœtt. gel. Anzeigen.* 1874, p. 636 et suiv.

4. *Revue des sociétés savantes des départements* 1866, première partie.

publiée tout récemment par M. U. Robert [1]; la première de ces listes ne contient pas moins de quatre-vingt-neuf articles, dont M. P. aurait pu et dû faire son profit. Ainsi dans le *Cartul. de N.-D. de Chartres* p.p. MM. Lépinois et Merlet (trois vol. 1862-65), il aurait trouvé douze bulles : une d'Innocent III (II, p. 11); trois d'Innocent IV (II, 143, 144, 156); deux de Grégoire IX (II, 126, 130); trois d'Alexandre IV (II, 163, 165, 177); deux de Clément II (II, 181, 185); une de Martin IV (II, 226). — Dans le *Cartul. de saint Hilaire de Poitiers,* p.p. M. Redet (*Mém. des Antiq. de l'Ouest,* 1847 et 1852), il en eût trouvé seize; — quatre dans le *Chartularium insignis ecclesiae Cenomannensis,* p.p. l'abbé Lottin (1869); vingt-huit dans le *Cartul. de l'abbaye de N.-D. de Bon-Port,* p.p. Andrieux (1862); — une dans le *Cartul. de l'église d'Autun,* p.p. A. de Charmasse (1865). Il serait aisé de grossir cette liste.

Les inventaires de nos archives, soit départementales, soit municipales, auraient également fourni à M. P. de bonnes indications. Pour ceux des archives départementales, — outre qu'il n'est pas toujours facile de se les procurer, — il eût peut-être été malaisé de les mettre à profit, parce que la date des actes y est souvent indiquée d'une manière assez vague [2]; mais tel inventaire d'archives plus restreintes aurait valu la peine d'être consulté. Je prends pour exemple l'*Inventaire des archives de la chambre des comptes de Lille* p. M. de Coussemaker, parce qu'il donne lieu à diverses observations intéressantes. P. a omis une bulle d'Innocent III, du 15 janv. 1215 (p. 139) confirmée par Grégoire IX, 31 mars 1237; — trois d'Honorius III, 18 juill. 1217, 28 mars 1218, 24 avril 1219, — une de Grégoire IX donnée par M. de C. à la date du 2 fév. 1228 (« Perusii 4 non feb. a° II° pontific. »), au lieu de 1229 : en fév. 1228, le pape était à Latran; une autre du même pape de 1237 « Reate 6 id. jul. a° x° », indication fautive, car en juillet 1237, le pape n'était pas à Riéti, mais à Viterbe [3]; — cinq d'Innocent IV : une du 4 déc. 1244, deux du 28 mars 1246 relatives au couvent de Saint-Bertin datées : « Ludg. v Kal. apr. pontif. a° III° », et mises par M. de C., l'une en 1245, l'autre en 1246; une du 5 déc. 1249; une enfin du 22 nov. 1254.

1. *Cabinet historique,* août-oct. 1877. Cette dernière n'est que la liste de M. Delisle complétée et mise à jour par M. U. Robert.

2. Ainsi dans l'Inventaire de la Seine-Inférieure, série G, n°s 1118-1124 inclus, on trouve l'indication de vingt-six bulles; dans celui de l'Aube, G. 22, 23, 24, celle de onze bulles, etc. Une bulle d'Innocent IV du 12 janv. 1246, publiée dans le t. VI des *Archives de la Gironde,* a aussi échappé à M. P.

3. Peut-être n'y a-t-il là qu'une faute de lecture comme pour une bulle datée ainsi : « 1237. Dat. in Terracina, id. jan. pontif. a° x° », au lieu de « 1237, dat. Interamne... etc. » Le 13 janv. 1237, Grégoire IV était, en effet à Terni. Voy. Potthast, n° 10289. Ailleurs, M. de C. attribue à Urbain IV une bulle datée « 1261. Viterbii Kal. apr. a° pontif. I° », tandis que ce pape n'a été élu que le 29 août 1261. Cf. aussi une bulle du 5 juin 1245, datée « nono junii » pour « nonis jun. » (P. 11683.)

Il y aurait aussi à signaler des bulles omises par P., et qui se trouvent dans des livres qu'il a vus et dépouillés : ainsi dans le mémoire, déjà cité de M. Delisle, dans le catalogue des actes des comtes de Champagne, où il a sauté les nos 480, 513, 633, dans Würstemberger (Peter von savoyen, etc.) où il laisse une bulle de Grégoire IX, du 17 février 1238 ; dans le Cartulaire de Saint-Victor de Marseille, p.p. Guérard, où il a oublié une bulle d'Innocent III, du 7 mai 1199 ; etc. Plusieurs des bulles omises par P. se trouvent indiquées dans la *Table des diplômes* de Bréquigny, qu'il semble n'avoir pas consultée [1].

Les erreurs de date ou de nom, ne sont pas moins nombreuses que les omissions.

Le n° 4880, par exemple, est mal daté (15 janv. 1214) à cause du nom de Pierre d'Aragon, mort en sept. 1213 ; la pièce est de janvier 1213 ; elle fait d'ailleurs double emploi avec le n° 4648 [2]. — N° 8135 comment, en 1228, le pape peut-il accorder au roi d'Angleterre, Henri III, ce privilége que ni lui, ni sa femme, ni ses fils ne soient excommuniés, ni sa chapelle mise en interdit sans mandat spécial du saint-siége, alors que Henri III n'était pas encore marié et n'avait pas d'enfants : c'est en 1236 seulement qu'il épousa Aliénore de Provence, et son premier enfant, le futur Edouard Ier, ne vint au monde qu'en 1239. Il faut remarquer d'ailleurs que Rymer, qui a publié cette bulle, a laissé en blanc le nom du roi à qui elle est adressée. — L'ordination de Walter « de Cantilupo » comme prêtre, puis sa consécration comme évêque de Worcester, par le pape à Viterbe, sont indiquées dans P. de la façon suivante : 1° d'après les annales de Tewkesbury, il est ordonné prêtre le 29 mars 1236 « in octavis Pasche » (après le n° 10132), puis consacré le 26 avril 1237 « in octavis Pasche » (après le n° 10324) ; 2° d'après les annales de Worcester [3], il est ordonné diacre le 4 avril 1237, puis prêtre le 18 avril « XIV kal. maii » (ap. le n° 10323), enfin consacré évêque le 3 mai « V non. maii » (ap. le n° 10327). Mais M. P., n'a pas pris garde que le chroniqueur de Tewkesbury suit le style de Pâques ; que par conséquent la date « in vigilia Pasche » correspond au 18 avril 1237, ce qui coïncide avec la date fournie par les annales de Worcester.

De même, pour les bulles non datées, il était possible, pour certaines, de fixer, avec plus de précision que ne l'a fait P., les limites extrêmes entre lesquelles il faut les placer ; ainsi pour les nos 9567, 9591, 9596, qui se

---

1. Une des bulles omises par P. est donnée par la *Table*, le 8 avril 1273, avec la date « Avenione 6 id. ap. ; pontif. a° I° », ce qui est impossible : en avril 1272, date qui correspond à la première année du pontificat, Grégoire X est à Latran ; en avril 1273, à Orvieto. Il est à Lyon à partir du 20 nov. de la même année. Potthast n'indique aucune bulle datée d'Avignon.

2. Il est curieux de comparer la rédaction de ces deux analyses ; cette comparaison dénote de singulières négligences.

3. Dans les *Annales monastici*, collection du *master of rolls* I, p. 102 à 104 ; IV, p. 428.

rapportent aux démêlés entre les archevêques de Bordeaux et de Bourges au sujet de la suprématie que l'église métropolitaine de Bourges prétendait exercer sur Bordeaux, M. P. les place, au hasard, entre les années 1227 et 1234. Si l'on ouvre cependant l'*Histoire du Berry*, par Raynal, on trouve cette affaire exposée tout au long ; l'auteur donne même (II, p. 343) l'analyse et des extraits textuels d'une bulle d'avril 1231 qui règle provisoirement les droits respectifs des deux églises. Le pape se réfère à cette « provision » dans la bulle mentionnée au nº 9567 ; les nºˢ 9591 et 9596, où il n'est encore question que de prendre jour pour régler cette affaire devraient donc précéder le nº 9567 dans le recueil de P., comme ils le précèdent historiquement. L'*Histoire du Berry* de Raynal est bien connue comme une de nos meilleures histoires provinciales ; M. P. y eût de plus trouvé de nombreuses mentions de bulles qu'il a ignorées [1].

M. P. déclare, dans sa préface, qu'il s'est efforcé d'expliquer les noms de lieux et de suppléer les noms de personnes. L'intention était excellente. Bien rempli, ce programme aurait eu un double avantage : il aurait épargné aux lecteurs des *Regesta* beaucoup de recherches, et permis à l'auteur des *Regesta* de vérifier les leçons qui lui étaient fournies par les livres qu'il dépouillait ou par les personnes qu'il employait en sous-ordre. Malheureusement, aucune partie de l'immense travail entrepris par M. P. n'a été plus négligée. Ici, l'auteur a suppléé les noms, là il n'en a rien fait, ou bien il a laissé les initiales ou des moitiés de noms sans ajouter la désinence que d'autres fois il ajoute. Je ne saurais m'expliquer ces bizarreries que d'une seule façon : quand l'ouvrage mis à profit par P. est d'un érudit sérieux, on trouve dans P. les noms de lieux identifiés, les noms de personnes suppléés ; quand, au contraire, l'auteur des *Regesta* avait à faire à des travailleurs peu soigneux, les négligences et les erreurs s'accumulent. N'est-il pas singulier par exemple de trouver, empruntées au père Theiner, des fautes comme celles-ci : « abbati Rectensi » (nº 1058), pour « abbati Beccensi » (Guillaume II, abbé du Bec ; cf. Potthast. nº 1850) ; « abbati de Firocardimonte » (nº 1113) pour « de Fulcardimonte » ; « archidiacono Vericensi » (nº 1515) pour « Venetensi » ; « decano et capitulo Antissiodorensibus », pour « Autissiodorensibus » (nº 1406 ; cf. 15801, 5392 *b*., au suppl. etc). A l'abbé Pressutti, M. P. doit les plus étranges erreurs. Voyez par exemple, au supplément, le nº 5379 *c*. M. P. imprime sans la moindre apparence de remords : « Vicecomitem Pambroche marescalchum Angliae monet... ut... In eundem modum Savaricum de Malaleone — comitem de Arundellis — comitem Cuarencasi — et Hubertum de Burlo... ». Sauf en ce qui concerne Savari de Mauléon, dont le nom, dans Pres-

1. Il est regrettable que la date des bulles y soit donnée d'une façon trop vague ; et seulement par l'indication de l'année.

sutti, est correctement écrit « de Maloleone » [1], M. P. a fidèlement reproduit son modèle; il a gardé « Vicecomitem Pambroche » au lieu de W(illelmum) comitem Pembrochie, etc. » (un vicomte en Angleterre, au XIIIe s., était un simple fonctionnaire, non un des premiers dignitaires de l'Etat comme le comte de Pembroke); — « Comitem Cuarencasi » qui n'a jamais existé : il faut peut-être lire « Walt(erum) de Laci »; — « Hubertum de Burlo » pour « de Burgo » : quel personnage est plus connu, dans l'histoire des premières années de Henri III que le fameux Hubert de Burgh ? Pourquoi P. écrit-il, toujours d'après l'abbé Pressutti : « Episcopo et archidiacono in Hostrenam... » (no 5419 *d*.); « Episcopo et archidiacono in Hostrevan... » (no 5494 *a*), et pourquoi met-il : « Episcopo et archidiacono in Ostreyant (?),... » (no 5573 *c*) quand l'abbé P. imprime correctement « in Ostrevant » ? Ignore-t-il ce petit pays dit Ostrevant, au diocèse d'Arras? Pourquoi conserve-t-il « Archiepiscopo et archidiacono Redonensibus et sacristae sancti Pauli Narbonensis... » (nos 5495 *a* 5498 *d* et 5499 *c* [2]) dans une bulle où il est question d'Elne en Roussillon ? Y a-t-il jamais eu d'archevêque de Rennes ? D'ailleurs quelques lignes plus loin il publie, d'après le même Pressutti (nos 5495 *b*, 5498 *c*) : « Archiepiscopo Narbonensi mandat... etc. », ce qui est la vraie leçon. Pourquoi, toujours en suivant Pressutti, inventer (no 5426 *b*) un évêque d'Oxford « Oxoniensi episcopo » au XIIIe s., alors qu'il n'y eut pas d'évêque dans cette ville avant 1545 ? En 1217, c'était Simon de Pouille qui était évêque d'Exeter (lisez Exoniensi episcopo). M. P., qui avait corrigé avec raison « Batheniensi episcopo » en « Bathoniensi », aurait pu pousser l'audace plus loin, et introduire aussi Exoniensi dans son texte. — Si l'on trouve dans P. des archevêques de Rennes, on y trouve aussi des évêques de Toulouse (no 9117). — No 15814, « 8000 unciarum auri Taren. », est-ce M. P. qui propose la correction « (Turon ?) », qui laisserait supposer l'existence d'onces d'or de la monnaie de Tours ? — No 8552, il est question de Simon de Montfort qui a reçu en fief, de l'archevêque d'Arles, « castrum Bellicadri et totam arsentiam. » Il y a bien en effet, dans Baluze, à qui M. P. l'emprunte, « arsentiam »; ce mot insolite aurait au moins mérité d'être suivi d'un point d'interrogation, comme plus haut « Ostreyant (?) », « Turon (?) »; M. P. aurait même pu trouver qu'il s'agit ici du château de Beaucaire et d'Argence, localité voisine de Beaucaire [3]. No 24564, M. P. imprime, « ac Onufrio dicte

---

1. Ailleurs, il est vrai, l'abbé P. a imprimé « Malaleone », que M. P. a religieusement conservé (no 5334 *a*). No 5382 *c*, P. a encore mal copié l'abbé Pressutti, qui avait écrit « priori sanctae Caeciliae de Tribus Lupis » au diocèse de Troyes (c'est Tréloup); P. imprime de Tribus lucis.

2. En réalité, l'abbé P. imprime ici : Archiepiscopo et archidiacono Redensi el *(sic)* sacristae sancti Pauli... »

3. Voy. Molinier, *Catalogue des actes de Simon et d'Amaury de Montfort*, no 95, dans la *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, 1873, p. 474, et à part p. 82. La famille des Montfort n'a pas inspiré M. P.; no 10469, il nous fait connaître un « *Albericus* co-

Ppe de Trebis » avec un trait abréviatif au dessus des deux p, tandis qu'au n° 24480 il donne, en résolvant l'abréviation, mais en ajoutant une faute nouvelle, « et Cunophiro dicto Papae de Trebiis ». Ces exemples ne suffisent-ils pas pour prouver, jusqu'à l'évidence, que M. Potthast ne s'est pas sérieusement inquiété de donner au public érudit un ouvrage vraiment critique? Il a pris à l'aveugle le bon et le mauvais, sans faire aucun effort pour améliorer l'un, ni surtout pour corriger l'autre.

Ces remarques auront, je pense, leur utilité. Elles mettront le lecteur en garde contre un livre qui, par sa nature même, est appelé à être consulté à chaque instant. Il a le défaut considérable d'avoir été conçu avec peu de maturité, et exécuté avec une hâte tout à fait anticritique; mais, comme certaines œuvres dont nous sommes redevables aux Bénédictins du siècle dernier, ou, plus près de nous, aux collaborateurs de l'abbé Migne, les *Regesta pontificum romanorum* ont leur place marquée dans les bibliothèques fréquentées par les érudits, par tous ceux qui étudient le moyen-âge, et nous devons, en fin de compte, nous montrer reconnaissants envers l'auteur, si insuffisant qu'il ait été, de cette indispensable compilation.

Ch. Bémont.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 mars 1878.

M. Deloche termine la lecture de son mémoire sur les invasions des Gaulois en Italie. Il récapitule les preuves sur lesquelles il s'est appuyé, dans ce qui précède, pour affirmer que les Gaulois qui envahirent l'Italie venaient de notre Gaule, et non, comme on l'a prétendu, des sources du Rhône ou du Danube. Polybe dit que les envahisseurs venaient *des bords du Rhône* et *d'au-delà des Alpes*, par rapport à l'Italie : le premier point exclut la vallée du Danube; le second exclut les sources du Rhône, qui sont situées *au milieu* des Alpes et non d'un côté ou de l'autre. Il n'y avait pas d'ailleurs, dans les vallées du haut Rhône ou du haut Danube, une population assez dense et une civilisation assez avancée pour produire les armées nombreuses et bien équipées qui envahirent l'Italie. Enfin, la plupart des peuples gaulois qu'on rencontre, après les invasions, dans la Cisalpine, ont des noms identiques ou analogues à ceux de divers peuples de notre Gaule : il est donc permis de voir en eux des colonies de ces peuples transalpins; il n'est, au contraire, aucun peuple cisalpin qu'on puisse prouver être originaire du nord ou du nord-est de l'Italie. A ces arguments directement relatifs aux invasions gauloises, M. Deloche ajoute une présomption tirée de ce que l'histoire mentionne un grand nombre d'invasions en Italie, par la frontière du

---

mes Montisfortis constabularius Franciae ». — N° 495, comment Innocent III peut-il ordonner à *Adhémar*, évêque de Poitiers, de visiter son diocèse, le jour même où il élit *Maurice* (n° 489)? Au lieu d'Adhémar, qui est par hasard un des noms supplées, c'est Maurice qu'il faut lire.

nord-ouest (les Lugures, les Ombriens, Hannibal, les Francs, les Français aux xve et xvie siècles et sous Bonaparte), tandis qu'on n'en trouve aucune qui ait eu lieu par la frontière du nord ou par celle du nord-est.

M. Léon Renier communique une inscription latine dont l'estampage a été envoyé à l'académie par M. Cherbonneau, et donne lecture d'une notice jointe par M. Cherbonneau à cet envoi. L'inscription en question provient de Lamoricière ou Hadjar es-Roum, dans la province d'Oran. Elle a été gravée en 511, sous Trasamond, roi des Vandales. Elle est ainsi conçue : PROSAL · ET INCOL · REG · MASVNAE GENT · | MAVR ET ROMANOR · CASTRVM EDIF · A · MAS | CIVINI PREF · DESAFAR · IIDER PROC CAST | RA SEVERINA QVEM MASVNA ALIAM APPOSVIT | ET MAXIM-PROGALI PERPEC · PR · CCCCLXVIIII : « Pro sal(ute) et incol(umitate) reg(is) Masunae gent(is) Maur(orum) et Romanor(um) castrum edif(icatum) a Mascivini pref(ecto), Desafar Eder proc(uratore), Castra Severina, quem Masuna aliam apposuit et maxim(a) pro(di)gal(itate) perfec(it), pr(ovinciae anno) CCCCLXVIIII. » Cette inscription, d'ailleurs peu claire, établit la position de la ville de Castra Severina. Elle indique l'existence, au vi^e^ siècle, d'un camp où se trouvaient à la fois des soldats maures et des soldats romains. Enfin, elle mentionne deux officiers dont les noms paraissent d'origine berbère. A ces divers titres, elle mérite de fixer l'attention.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un travail intitulé : *Le tombeau des prophètes*. La tradition a donné ce nom à une excavation funéraire située non loin de Jérusalem, sur le flanc sud du mont des Oliviers. L'entrée, difficile à trouver, est un trou peu apparent au milieu d'un champ cultivé. Un corridor étroit conduit à une chambre ronde, de 7^m de diamètre, haute de plafond, d'où partent trois autres corridors, formant avec le corridor d'entrée une croix. Ces corridors mènent à deux galeries semi-circulaires concentriques. La plus grande et la plus excentrique de ces deux galeries contient une série de 29 excavations qui paraissent avoir servi, pour la plupart, de loges funéraires : c'est ce qu'on appelle en archéologie des sépultures *en four*. Deux seulement de ces excavations sont, non des fours, mais des couloirs conduisant à d'autres chambres. On lit sur les murs un assez grand nombre d'épitaphes, que M. Clermont-Ganneau s'est appliqué à relever et qu'il communique à l'académie. La première qu'il cite est ainsi conçue :... ΔΩΡΟΣ ΝΕΕΙΛΗΝΟΣ ΒΑΤΑΝΕΑΣ, c'est-à-dire «... dore (peut-être Zénodore ?) de Neeila en Batanée ». La ville de Neeila est mentionnée par Eusèbe ; les manuscrits de cet auteur donnent ce nom sous la forme ΕΕΙΛΑ, tandis que la traduction latine de S. Jérome porte Neila ; on avait proposé de rétablir ΝΕΙΛΑ dans Eusèbe : M. Clermont-Ganneau pense, d'après l'inscription trouvée par lui, que la forme à rétablir est ΝΕΕΙΛΑ. Une autre inscription se compose seulement du nom propre ΑΡΠΑΓΙΣ.· Une troisième comprend un nom et un ethnique : ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΒΟΣΤΡΗΝΟΣ.

Ouvrages déposés : — DELISLE (L.). Notice sur quelques manuscrits du Vatican ; JOURDAIN (Ch.). La taxe des logements dans l'Université de Paris (deux brochures extraites des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France)*.

Présentés : — par M. Garcin de Tassy : The Brahmo year-book for 1877 : brief records of work and life in the theistic churches of India, edited by Sophia Dobson, Collet, n° II (London, 1877, in-8°) ; — *par M. Ad. Regnier* : Manuscrits orientaux : catalogue des manuscrits éthiopiens (gheez et amhariques) de la Bibliothèque nationale (Imprimerie nationale, in-4°) ; — *par M. de Rozière* : Bulletin de la commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne, t. I, années 1876-1877 (Narbonne, 1877, in-8°).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 23 Mars — 1878

60. — **Recherches sur les Poids, Mesures et Monnaies des anciens Égyptiens,** par F. Chabas *(Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).* — Paris, imprimerie Nationale, 1876, in-4°, 46 p.

Les deux premiers chapitres du Mémoire de M. Chabas ne renferment guère que des faits déjà connus. On y trouve rassemblé à peu près tout ce que nous savons sur les poids et mesures de capacité en usage dans l'Egypte Pharaonique. C'est un résumé de divers travaux faits depuis dix-sept ans et dont les plus importants sont dus à M. C. lui-même [1].

L'unité de poids paraît avoir été l'*outen* ou *ten* qui, selon M. C., aurait pesé 90gr,717, en chiffres ronds, 91gr. L'*outen* se subdivisait en dix *kati* ou *kite,* soit pour chaque *kati* 9gr,0717, ou en chiffres ronds, 9gr,1. Les poids publiés par M. Mariette [2] donnent, pour la série du *kite,* 10gr,572; 10gr,110; 9gr,768; 9gr,731; 9gr,719; 9gr,561; 9gr,466; 9gr,432; 9gr,103; 9gr,048; 9gr,009; 8gr,839; 8gr,779; 8gr,415. Ecartant les deux premiers chiffres qui sont manifestement trop forts et les trois derniers qui sont manifestement trop faibles, les neuf autres poids donnent pour le *kite* une moyenne de 9,426 ou en chiffres ronds 9,4, soit pour l'*outen* 94gr,26. Ces deux chiffres sont sensiblement plus élevés que les chiffres obtenus par M. C.

Le *hin* servait à la mesure des liquides, tels que le vin, l'eau et le lait, du miel, de certaines graines, du raisin sec, etc. Il équivalait en poids à 5 *outen* d'eau ou de vin, 7 *outen,* 5 *kite* de miel : la contenance en était, d'après l'estimation de M. C., 0l,455 ou, en nombre rond, 0l,46.

1. Dans la *Revue archéologique* 1861, t. I, p. 12 sqq., et dans son mémoire intitulé : *Détermination métrique de deux mesures égyptiennes de capacité,* Châlon-sur-Saône, in-8°, 1867.

2. Mariette, *Monuments divers,* pl. 99, nos 30-43.

Dans l'usage commun, on paraît avoir compté les quantités inférieures à $0^l,46$ par fractions de *hin*, dont la plus petite jusqu'à présent connue est $\frac{1}{320}$ de *hin*. Pour l'encens et les autres parfums de prix, on employait le *hibn*, qui tenait $\frac{1}{4}$ du *hin* ordinaire ou $0^l,11\ \frac{1}{2}$ environ. La *tasse* ou $\frac{1}{3}$ de *hin*, environ $0^l,15$, semble n'avoir eu d'usage que dans les laboratoires des temples où la préparation des essences sacrées exigeait des dosages minutieux. Parmi les multiples du *hin*, on connaît jusqu'à présent l'*apot* d'une contenance d'environ $18^l,40$; la grande mesure de $13^l,60$ dont le nom, lu *tama* par MM. Pleyte et Dümichen, laissé incertain par M. C., pourrait bien être *moiro*; enfin, le *denat* ou *tenat*, de rare occurrence et de capacité incertaine, peut être inférieur à l'*apot*, et servant pour le miel, l'huile, la graisse d'éclairage, l'encens, etc.

Dans le chapitre III, M. C. essaie de démontrer qu'il y avait en Egypte une sorte de monnaie. Pendant le nouvel empire, « l'or et l'argent, en « anneaux de grandeurs variables, sont évalués en outens au moyen des « poids que nous avons fait connaître. C'est sous cette forme qu'ils ont « servi de valeur conventionnelle d'échange. Dans une circonstance, au « lieu d'anneaux, le plateau de la balance est chargé de pièces rondes « percées d'un trou au milieu, comme les monnaies chinoises (Lepsius, « *Denkm. III*, bl. XXXIX *a*) [1]. » Il semble que M. C. n'ait pas réussi à se faire une idée bien nette des conclusions qu'il devait tirer de cette observation. Si, en effet, il ajoute immédiatement, après le passage que je viens de citer : « *Il ne paraît pas que l'outen et le kati d'or aient « servi de monnaie*; les textes ne mentionnent avec ce rôle que l'outen « et le kati de bronze ; » quatre pages plus loin, il dit en propres termes : « Malgré la rareté des témoignages monumentaux, *nous devons « admettre l'existence, aux temps pharaoniques, de l'outen-monnaie « en or et en argent*; il y a seulement lieu de croire que l'usage n'en « était pas aussi fréquent que celui de l'outen de bronze [2]. » Il y a entre ces deux passages une contradiction évidente qu'on doit expliquer probablement par la rapidité avec laquelle a été rédigé le mémoire.

Les preuves sur lesquelles s'appuie M. C. sont : 1° Quelques *ostraca* du British Museum (Nos 5633 et 5636) où la valeur de divers objets appartenant à des personnes de condition plus que modeste est spécifiée en *outens* de bronze.

« 1 aiguière en bronze	12 *outens*,
« 1 couteau	3 *outens*,
« 1 rasoir de bronze	1 *outen*,
« 1 passoire (?)	3 *outens*,
« 1 lit en bois	2 1/2 *outens*,
« 1 chèvre	2 *outens*,
« 1 paire de canards	1/4 *d'outen*,

et ainsi de suite ;

1. Chabas, p. 16.
2. *Id.*, p. 20.

2° Une stèle d'Abydos, ou un champ de 50 *siti*, est payé 5 *outens* d'argent, et un autre de 100 *siti*, 10 *outens* d'argent; la stèle éthiopienne d'Horsiaten, etc.;

3° Le Papyrus n° 11 de Boulak, publié par M. Mariette, [1] et qui est un livre de comptes remontant à l'époque des Ramessides. Il y est question de livraisons de vin et de viande de boucherie faites à différents personnages, avec la valeur en métal des morceaux livrés. Une tête de bœuf est estimée une demi pièce (?) d'argent. Une quantité indéterminée de bœuf fumé, une pièce (?) d'or, une mesure de vin cacheté (?) trois pièces d'or, etc. Le nom des morceaux de viande est traduit un peu au hasard; mais le fait même d'un échange de la viande contre une certaine quantité de métal est bien assuré.

De ces documents, M. C. conclut « à l'usage du bronze, de l'argent « et de l'or employés comme monnaie aux temps pharaoniques.

« Les types à nous connus sont :

« Bronze. L'outen, pièce du poids de 91 grammes, ayant des subdi- « visions fractionnaires parmi lesquelles les monuments citent le demi- « outen et le quart d'outen.

« Argent. 1° L'outen, connu jusqu'à présent par un seul texte, qui « le cite comme monnaie donnée en paiement du prix de terres; 2° une « pièce mentionnée par le Papyrus de Boulak n° 11 et dont le nom « hiéroglyphique n'est pas déchiffré. Cette pièce d'argent de valeur « moindre que l'outen d'argent, se subdivisait en fractions. Notre texte « ne signale toutefois que la demi-pièce.

« Or. 1° La pièce d'or correspondait à celle d'argent dont nous « venons de parler. Elle avait le même système de subdivision fraction- « naire et nous ne connaissons aussi que la demi-pièce d'or comme « pièce divisionnaire; 2° le *pak* d'or [2] qui pesait $\frac{1}{128}$ d'*outen*, c'est-à- « dire environ 71 centigrammes [3]. »

Le nom de monnaie appliqué aux anneaux d'or et d'argent qu'on voit sur les monuments ou aux « pièces de métal, avec ou sans marque, [1] » dont M. C. se croit fondé à admettre l'existence en Egypte, me paraît bien ambitieux. A ne tenir compte que des documents connus jusqu'à présent, je trouve bien des mentions d'estimations de ventes ou d'achats, dans lesquelles la valeur des objets est mesurée au moyen d'un poids déterminé d'argent, d'or ou de cuivre. Je ne vois rien qui permette d'assurer que les poids d'or, d'argent et de cuivre en question représentassent quelque chose qui ressemble à la monnaie proprement dite. Je ne trouve pas une série de pièces d'un rapport et d'un format toujours le même, revêtues d'une marque, si simple fût-elle, qui leur

1. *Les Papyrus Egyptiens du Musée de Boulak*, t. II, pl. III-IV.

2. On ne trouve la mention de cette *mesure* d'or que sur une stèle éthiopienne de basse époque.

3. Chabas, p. 37-38.

servît de garantie publique, leur assurât un cours légal et dispensât l'acheteur et le vendeur de recourir à chaque instant à la balance.

Dans un dernier chapitre, M. C. essaie de déterminer la valeur de quelques objets mentionnés dans les Papyrus. Il arrive à des résultats dont il est aussi difficile de contester que de prouver l'exactitude. Ainsi l'orge et le froment sont estimés à raison de 2 *outens* de cuivre la grande mesure, soit 2 *outens* ¾ l'hectolitre ou 253 grammes de cuivre. Or, les ouvriers des temples étaient payés à raison de 5 *outens* de cuivre par mois, c'est-à-dire recevaient la valeur de 2 hectolitres ½ de blé. De nos jours, ces deux hectolitres et demi représenteraient en moyenne une cinquantaine de francs. Cela donnerait à l'*outen* de cuivre de l'époque des Ramessides la même valeur qu'ont aujourd'hui neuf francs de notre monnaie [2], soit, selon M. Chabas, 91 gr de cuivre.

G. MASPERO.

---

61. — MAÇOUDI. **Les Prairies d'Or.** Texte et traduction par C. BARBIER DE MEYNARD. Tome IX. Paris, imprimerie Nationale, 1877. In-8°, VII-375 p. (chez E. Leroux). — Prix : 7 fr. 50.

La publication des *Prairies d'Or* est terminée. Outre la fin du texte et de la traduction, le volume que nous avons sous les yeux contient un index développé et la réimpression de la notice de Silvestre du Sacy sur un autre ouvrage de Maçoudi, le *Kitâb at-Tanbîh wa'l-Ischrâf.*

La dernière partie des *Prairies d'Or* aurait dû être consacrée à Motî' lillâh, contemporain de l'auteur : par discrétion, Maçoudi se borne à indiquer l'année de l'avènement au trône de ce khalife (334 de l'hégire = 945 J.-C.) et, remplissant une promesse antérieure, il jette un coup d'œil rétrospectif sur la tragique histoire des Alides, dont il rappelle les infructueux efforts pour arracher le pouvoir aux Omayyades et aux Abbâsides. Après quoi il donne un résumé chronologique s'étendant depuis l'hégire jusqu'à l'année 336 (947) date de l'achèvement de son livre ; et il termine par la nomenclature de tous les chefs du pélerinage à la Mekke, d'année en année.

L'index général, qui a été rédigé par un élève de M. Barbier de Meynard, M. Batifaud, n'a pas moins de deux cent quatre pages d'une justification très-serrée. C'est dire avec quel soin M. Batifaud a dépouillé les neuf volumes du *Moroûdj adh-Dhahab;* et, en fait, nous ne croyons pas qu'il se rencontre dans Maçoudi un seul nom de personne, de lieu ou de chose qui n'ait son article dans ce minutieux travail. Remercions M. Batifaud pour le service signalé qu'il a rendu par là aux études musulmanes. Son index sera bien souvent consulté par les futurs éditeurs de textes historiques et géographiques.

Le *Kitâb at-Tanbîh,* comme le dit très-justement M. B. de M. en sa

préface, forme en quelque sorte un appendice au *Moroûdj adh-Dhahab*. Cet opuscule aurait donc tout naturellement trouvé sa place à la suite de la grande chronique de Maçoudi, d'autant mieux que l'auteur y étudie souvent plus en détail des sujets qu'il n'a fait qu'effleurer dans les *Prairies d'Or*. Malheureusement, le seul exemplaire connu, celui de notre Bibliothèque nationale, est trop défectueux pour que l'on puisse songer à en donner une édition. Ainsi s'explique que M. B. de M. ait cru devoir simplement reproduire la description, très-complète d'ailleurs et enrichie de précieuses notes, que publia jadis Silvestre de Sacy dans le tome VIII des *Notices et Extraits des manuscrits*.

Par sa composition même, le dernier volume des *Prairies d'Or* échappe, on le voit, à une analyse approfondie. Aussi terminerons-nous ici cette courte annonce. Nous ne reviendrons pas, non plus, sur la valeur intrinsèque de l'œuvre de Maçoudi : M. Renan, dans une étude d'ensemble [1], en a magistralement fait ressortir l'originalité et les mérites, et nous avons, nous-même, eu plusieurs fois l'occasion de l'apprécier dans cette Revue [2]. D'ailleurs l'*Histoire de la civilisation musulmane*, de M. de Kremer, est entre les mains de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'Orient : ils ont pu voir quel parti l'auteur a tiré du grand ouvrage de Maçoudi. Mais il nous reste à adresser à M. B. de M. nos sincères félicitations pour la science, le talent et la persévérance avec lesquels il s'est acquitté de sa tâche difficile, au milieu de tant d'autres travaux importants. En dotant nos études de sa belle édition des *Prairies d'Or*, M. Barbier de Meynard s'est conquis une place au premier rang parmi les orientalistes.

Stanislas GUYARD.

---

62. — **Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique centrale,** par Léon DE ROSNY. Paris, Maisonneuve, in-f°, 1876-1877. 36 p. de texte et onze planches (I-V, VII, XI-XIII, XVII-XVIII).

Il faut bien l'avouer, ce qui a caractérisé jusqu'à présent les recherches entreprises sur l'histoire, les écritures et les monuments figurés de l'Amérique ancienne, c'est l'absence presque complète de méthode et d'esprit critique. Qu'il s'agisse du Nord ou du Sud, du Mexique ou du Pérou, la plupart des savants semblent n'avoir travaillé que pour bâtir des systèmes sans preuves ou justifier des hypothèses conçues *à priori*. Ils ont voulu retrouver au Mexique les dix tribus perdues d'Israël, rattacher les nations de langue Guichua aux races ariennes de l'Inde ou

---

1. *Mélanges d'histoire et de voyages*. Paris, Calmann Lévy, 1878. Nous apprenons que, de son côté, M. M. Amari vient de faire paraître un article étendu sur les les *Prairies d'Or*.

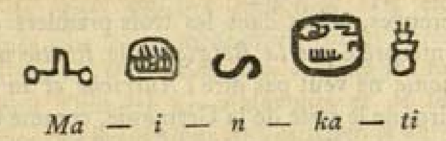
2. 1873, II, p. 58 et 1874, II, p. 225.

aux peuples mongols, montrer l'influence du Bouddhisme sur les civilisations du Yucatan, lire dans des manuscrits mayas le récit d'éruptions volcaniques et d'inondations. L'Essai de M. de Rosny est en contraste heureux avec ces ouvrages à grandes prétentions. Il se recommande à la bienveillance du lecteur par une critique prudente, une méfiance salutaire des résultats merveilleux, le parti-pris de ne rien tenir pour vrai qui n'ait été préalablement démontré. Ce sont là qualités ordinaires dans les autres sciences, presque nouvelles et imprévues dans la science américaine.

L'écriture dont M. de R. cherche à retrouver la clef se présente sous deux formes; l'une monumentale, l'autre cursive ou hiératique. Les spécimens en sont rares, quelques inscriptions perdues dans les forêts de l'Amérique centrale, et quatre manuscrits conservés dans des collections publiques ou privées de l'Europe. Elle appartenait aux peuples de langue maya et était encore employée du temps de la conquête. Diego de Landa, dans sa Relation des choses de Yucatan, en donne ce qu'il appelle un alphabet plus ou moins complet, deux ou trois mots analysés signe à signe, une liste des caractères qui répondent aux jours et aux mois. Il a joint à ces documents originaux quelques pages d'explication qui seraient sans doute fort précieuses si on pouvait toujours en comprendre le sens exact. Le premier, Brasseur de Bourgbourg essaya d'expliquer par l'alphabet de Landa quelques-uns des livres qu'il avait entre les mains. Il imagina qu'on devait les lire comme on fait les livres hébreux ou arabes, en commençant par la page qui, chez nous. serait la dernière et en terminant par celle qui, chez nous, serait la première. Si la page n'était pas tout d'une venue, il attaquait d'abord le registre du bas et gagnait le haut du feuillet registre à registre. Quant aux groupes de signes, il les lisait de haut en bas le plus souvent, et aussi de bas en haut, de droite à gauche et de gauche à droite, selon que l'occasion s'en présentait. Il n'eut pas de peine à traduire les textes les plus longs et à recqnnaitre, dans le manuscrit Troano, d'abord un calendrier à l'usage des populations rurales, plus tard, une histoire du continent américain en plusieurs éruptions volcaniques. Les savants qui vinrent après lui, le combattirent et se combattirent les uns les autres. Brinton, Bollaert, Charencey, arrivèrent à des résultats différents mais non moins merveilleux. M. de R. a discuté longuement leurs doctrines; les jugements qu'il en porte sont durs en la forme, mais d'ordinaire justes au fond.

Aux systèmes qu'il détruit, M. de R. ne substitue jusqu'à présent aucun système nouveau : espérons qu'il persévèrera dans cette sage réserve. Il paraît songer seulement à bien constater des faits que lui-même ou d'autres expliqueront plus tard. Il relève les variantes de chaque caractère, ce qui lui permet de réduire le nombre des signes vraiment distincts les uns des autres. Il classe les signes ainsi obtenus d'après la nature des objets qu'ils représentent et en détermine autant que possible l'origine graphique. Il prouve que les Mayas, de même que les Egyptiens et tous

les peuples à écriture hiéroglyphique, traçaient leurs caractères tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite. La direction des figures, qui entrent dans la composition d'un mot ou d'une page, montre la direction générale de l'écriture : quand les figures d'hommes ou d'animaux sont tournées vers la droite, il faut commencer à lire par la droite; quand elle sont tournées vers la gauche, il faut commencer à lire par la gauche. Exemple cité par Diégo de Landa.



Ma — i — n — ka — ti

« Je ne veux pas », nous montre, en effet, le signe *ka*, qui représente une tête d'homme momifiée, tournée vers la gauche : la transcription de l'auteur espagnol nous prouve qu'il faut, en effet, lire le membre de phrase de gauche à droite. Deux feuillets du *Codex Perezianus*, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, renferment la même figure tournée vers la droite : il faut les lire de droite à gauche. La comparaison des textes a permis à M. de R. de déterminer le comput des années, et de reconnaître la valeur de quelques signes non cités par Diégo de Landa, entre autres de celui qui représente une oreille humaine. C'est la méthode qu'on a employée à déchiffrer les hiéroglyphes d'Egypte : l'expérience a montré qu'elle n'était pas mauvaise. Si la prudence et l'esprit critique que M. de R. a marqués jusqu'à présent ne se démentent pas avant la fin du mémoire, on peut compter que le problème des écritures mayas n'est pas loin de recevoir un commencement de solution satisfaisante.

L'exécution matérielle de l'ouvrage laisse peu de chose à désirer. Pour être plus sûr de l'exactitude des signes et des documents reproduits, M. de Rosny a gravé lui-même les modèles de chaque caractère et lithographié la plupart des planches de *fac-simile*.

G. Maspero.

---

63. — **Tacite. La Germanie,** traduction entièrement nouvelle, texte latin en regard, avec un succinct commentaire historique, critique et une étude préliminaire par E. P. Dubois-Guchan, officier de la Légion-d'honneur. Paris, Is. Liseux, éditeur.

Cette édition de la *Germanie* ne me semble être destinée ni aux professeurs, ni aux élèves, ni à aucun de ceux qui cherchent à approfondir le texte d'un auteur : c'est un joli petit volume elzévirien, que se pro-

cureront sans doute beaucoup de personnes qui, ayant un peu oublié leur latin, mais conservant encore le goût des choses de l'antiquité, voudront charmer leurs loisirs, en relisant, à l'aide d'une traduction, un ouvrage qui intéresse encore plus l'homme fait que le jeune lycéen. A ce point de vue, cette édition peut avoir son utilité.

Au point de vue scientifique, elle laisse beaucoup trop à désirer. Le *commentaire historique et critique* a des inexactitudes étonnantes. En voici quelques preuves, prises dans les trois premiers chapitres : ch. I, *Gallis* est mal interprété par *la Belgique;* la *Rhétie* ne comprenait pas *Venise;* la *Pannonie* ne veut pas dire l'*Autriche et la Hongrie;* ch. II, l'*Océan* qui environne le reste de la Germanie, comme dit Tacite *(ambit est mal traduit* par *touche à)*, ne peut pas s'interpréter par *les golfes de Bothnie et de Finlande.* Peut-on dire que les *Hermions* (ou plutôt Herminones) habitaient *vers la Frise,* tandis que Tacite les place au centre de la Germanie? ch. III, *Asbourg* ne doit pas faire penser à Aschaffenbourg, etc. — La traduction qui, comme le dit le titre, est entièrement nouvelle, ne vaut ni celle de Burnouf ni celle de Louandre. Bien souvent elle est beaucoup trop libre et se contente d'un à peu près. Citons, comme exemple, les premières lignes du premier chapitre : « La Germanie est complètement isolée... le reste *touche* à l'océan qui *se déploie sur ses côtes* et *baigne* d'immenses îles dont la guerre vient de nous révéler les rois et les peuplades. Le Rhin, sorti des *âpres* sommets des Alpes... » On voit que le traducteur est loin de serrer le texte de près; il y a des mots qui ne sont pas traduits du tout *(latos sinus, nuper cognitis)*, d'autres le sont inexactement. La toute première phrase est une interprétation plutôt qu'une traduction, et nous sommes forcé de regarder cette interprétation comme mauvaise, malgré la justification qu'en essaie l'auteur dans une note. Il donne du reste pour ceux qui ne l'approuvent pas la traduction littérale : « La Germanie est séparée, dans son ensemble, des Gaules, etc. » Il n'aurait jamais dû perdre de vue ce qu'il dit dans la préface : lorsque le calque de la phrase latine produit une phrase française correcte..., ce calque est la meilleure traduction.

L'auteur ne dit pas quel texte il reproduit. Nous croyons avoir reconnu celui de Dubner, meilleur en partie que celui de Burnouf, mais arriéré encore, parce que, publié en 1848, il n'a pas pu profiter de la collation exacte des mss., qui n'a été faite que ces dernières années. Nous trouvons, au ch. XLV, *emergentis* entre crochets, comme dans l'édition de Dubner; cela n'empêche pas M. Dubois-Guchan de traduire ce mot *(sortir des ondes)*, ne sachant peut-être pas que Dubner le supprime en le mettant entre crochets. Burnouf le conserve et il fait bien; les plus récentes et les meilleures éditions font comme Burnouf.

J. Gantrelle.

64. — **Rymovana kronika ceska, tak receného Dalimila** upravil Jos. Jirecek. 1 vol. in-12 de xvi-205 p. (La chronique rimée dite de Dalimil publiée par Jos. Jirecek). Prague, 1877. Aux frais de la Matice ceska.

Cette publication forme le second volume des *Monuments de l'ancienne littérature tchèque,* dont nous avons rendu compte ici-même. Nous constatons avec plaisir que certaines améliorations, dont nous avions signalé l'importance, ont été introduites dans l'exécution matérielle de cette élégante collection. La chronique dite de Dalimil a été rimée vers le commencement du xiv[e] siècle. L'auteur véritable est resté inconnu. Il possède pour son temps une érudition considérable, il connaît l'histoire des Amazones et de leurs luttes contre Alexandre et Cyrus, les expéditions de Vespasien et de Titus contre Jérusalem, la bataille de Cannes; il cite, parmi les héros du moyen âge, Dietrich de Berne, Charlemagne et Roland [1]. Il est familier avec l'histoire et la géographie de son pays. Il s'intéresse surtout aux exploits guerriers et aux armoiries des familles nobles. Il résulte de l'examen de la chronique qu'il devait être lui-même d'une famille noble originaire du nord de la Bohême. Il montre un attachement profond à la dynastie nationale des Pramyslides et une haine implacable pour les Allemands. Sa chronique, dont la rédaction ne semble pas antérieure à l'année 1308, fut traduite en allemand dès 1340. On la désigne à tort sous le nom de Dalimil : ce personnage était un chanoine de l'église de Boleslava qui, d'après Hajek, aurait écrit sur les annales de son pays; mais l'indication de Hajek est trop vague pour pouvoir être prise au sérieux. La chronique rimée va de la création du monde jusqu'à l'élection de Jean de Luxembourg (1310) : M. Jirecek en examinera la valeur historique dans l'édition qui doit paraître dans le prochain volume des *Fontes rerum bohemicarum;* pour le moment, il s'est contenté de mettre à la portée du public, dans une édition sobre et élégante, un texte épuré par une sérieuse collation.

La chronique a eu de nombreux manuscrits : on en connaît douze aujourd'hui et il ne faut pas oublier qu'un grand nombre ont dû périr dans les guerres hussites, la guerre de trente ans, ou sur les bûchers allumés aux xvii[e] et xviii[e] siècles pour anéantir une littérature réputée hérétique. L'un des plus importants a été découvert en 1875 à la bibliothèque de Trinity College à Cambridge. M. J. s'est beaucoup servi de ce ms. pour reconstituer son texte : son édition est infiniment supérieure à

1. M. Léon Gautier qui, dans son édition de la *Chanson de Roland,* cite tous les pays où son héros a été célèbre, a ignoré ce détail. Il s'agit, dans la chronique tchèque (p. 86), d'un guerrier Beneda qui se vante de couper deux meules avec son épée. Peut-être, dit le chroniqueur, voulait-il se vanter; peut-être était-ce la vérité, ainsi qu'on lit de Roland, quand des païens il arriva malheur à Charlemagne :

> Jakz se cte o Rulantovi,
> Kdyz se stala skoda ad pohan Karlovi

celles qui ont paru antérieurement (Prague, 1620, 1786, 1849, 1851, 1853, 1874).

L'un des traits caractéristiques de cette chronique, c'est le patriotisme de l'auteur et sa haine des Allemands. L'expression de ces sentiments nationaux, qui semblent propres à notre siècle, revient à tout propos sous sa plume. L'un des arguments *moraux* que l'on a émis contre l'authenticité du manuscrit de Kralove-Dvor (Kœniginhofer Handschrift) est précisément le patriotisme qui inspire le poète anonyme. La chronique de Dalimil répondrait à cette objection. Parmi les textes nombreux qui attestent la germanophobie farouche de l'auteur, nous n'en citerons que quelques-uns.

Le prince Oldrich prend pour femme une paysanne tchèque : « J'aime mieux, dit-il, épouser une paysanne tchèque — qu'une reine allemande. — Le cœur de chacun bat d'après sa langue. — Une allemande aimera moins mon peuple. — Une allemande amènera une suite allemande — et apprendra l'allemand à mes enfants. — La division en deux langues sera la ruine du pays (p. 70-71). »

Le prince Spytihnev monte sur le trône et commence par chasser tous les Allemands du pays, comme on arrache les orties du jardin — ou l'herbe de de la crinière d'un cheval (p. 80). Un peu plus tard le même prince veut nommer pour évêque un Allemand. Le peuple proteste énergiquement : Roi. Tes Tchèques te rendent honneur ! — Des Allemands tu ne peux attendre que perfidie. — Nous ne pouvons admettre — qu'un Allemand soit notre évêque (p. 84). — J'aime mieux voir la perte de toute ma race — que de perdre ma langue, s'écrie Borivoï (p. 111). Sobeslav est célèbre par sa haine pour les Allemands : Les sages lui savaient bon gré — de ce qu'il détestait les Allemands — disant : Le bon a soin de sa langue — l'infidèle la méprise. — La patrie est la mère de tous ses enfants. — Qui ne l'aime pas, je ne l'estime point (p. 116).

Le même Sobeslav, à son lit de mort, fait venir ses enfants et leur recommande de ne pas introduire les Allemands dans le pays.

« Quand la langue allemande s'établira à Bohême — tout l'honneur de notre race cessera. — Les Allemands font d'abord les humbles ; mais dès qu'ils se multiplient — ils se soucient peu du pays qui leur donne l'hospitalité ; — ils cherchent un prince de leur patrie. — Si j'apprenais même d'un oiseau — que vous vous attacherez aux Allemands — je vous ferais mettre dans un sac de cuir — et jeter dans la Vltava (Moldau). — J'aimerais mieux avoir à vous pleurer — qu'à pleurer la honte de ma langue (p. 120). »

Ailleurs le chroniqueur déplore que Premyse Otokar ait prêté hommage à Rodolphe de Hapsbourg et attiré les Allemands en Bohême. — Hélas ! quel malheur qu'un noble roi — ne garde pas sa langue maternelle. — Il aurait acquis un grand renom et une grande fortune. — Il aurait vaincu tous ses ennemis! (P. 152.)

Ces citations suffisent. Si on avait trouvé tous ces textes dans un

manuscrit suspect, découvert au début de la renaissance slave du XIX[e] siècle, ils n'auraient pas manqué de susciter des doutes sérieux sur l'authenticité du document. Cette germanophobie est l'un des traits les plus curieux de la chronique dite de Dalimil : elle offre, d'ailleurs, au point de vue de la langue, de la légende et de l'histoire, une foule de détails intéressants. M. Jirecek l'a accompagnée d'un index historique et d'un lexique des mots difficiles. Le savant philologue vient également de publier, dans la même collection, un volume d'anciennes pièces de théâtre (staroceské divadehin hry) sur lesquelles nous aurons sans doute l'occasion de revenir.

Louis LEGER.

---

65. — **Lettres inédites de Benjamin Priolo,** p. p. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Tours, imp. Bouserez, 28 p. in-8°. (Extrait des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.)

M. Tamizey de Larroque a retrouvé, dans le vol. 175 de la collection dite des *Armoires de Baluze*, à la Bibliothèque nationale, une série de lettres de Benjamin Priolo qui, après avoir été le chargé d'affaires du duc de Rohan et s'être attaché après sa mort au duc de Longueville, abjura le protestantisme, prit part à la Fronde, se retira en Flandre, puis revint à Paris où il composa une Histoire de France en latin, de la mort de Louis XIII à 1669 : *Ab excessu Ludovici XIII de rebus Gallicis Historiarum libri XII* (Paris 1665, Leipzig 1686). La première lettre du recueil est du 12 juin 1656 et est adressée à Mazarin pour implorer son pardon ; les dix-huit autres sont toutes adressées à Colbert de 1661 à 1664, et ont trait à la composition et à la publication des premiers livres de l'histoire de Priolo, ainsi qu'aux subsides pécuniaires qui lui étaient promis et qu'il n'arrivait pas à toucher. Ces lettres écrites du style le plus vif et le plus piquant, qui fait regretter que Priolo n'ait pas écrit son ouvrage en français, forment un curieux chapitre d'histoire littéraire. — J'en citerai une qui montre en même temps de quelle bonne plume savait écrire Priolo et à quelles humbles démarches était réduit un auteur, à une époque où les gens de lettres ne pouvaient vivre que des libéralités des grands.

« Vous avés donné au delà de ce qu'il faut pour l'impression des cinq livres de mon histoire. Je vous confesse que j'en ay soustraict une partie pour mes usages domestiques. Je ne prétends pas de faire une vache a laict [1] d'un ouvrage si noble, mais encore faut-il que vostre bonté sup-

1. M. T. de L. fait remarquer que c'est le plus ancien exemple qu'il connaisse de cette locution originale. Il y a beaucoup d'autres locutions non moins vives et heu-

porte, s'il luy plaist, mes nécessités domestiques auxquelles je ne vous supplie pas de subvenir, ayant faict au delà de ce qui se pouvoit attendre, mais bien de trouver bon que je reçoive ce que je pourray de la libéralité qu'on me voudra faire pour l'amour de ce pauvre travail dont vous estes le promoteur. »

« M. de Brienne m'a dict hier que monseigneur le duc Mazarin luy avoit tesmoigné d'estre tout résolu de me faire quelque régal que je ne mérite pas. M. Bellizani m'a confirmé la mesme chose, et je n'en doute point. Le tout aboutist à vous supplier très-humblement, Monsieur, que vous deigniés dire une bonne parole pour faire avancer ceste gratification, quelle qu'elle puisse estre. Ma famille est nombreuse. Les bouchers et les boulangers ont certaines inquiétudes qui les saisissent et qui ne me sont pas commodes pour bien remplir les fenestres de l'histoire qu'on continue à imprimer et que je vous donne parole qu'elle sera achevée d'imprimer en bref et sortira en lumière dans le dernier esclat. Mais pour l'amour de Dieu, ne me laissés pas, Monsieur, disputer avec les bouchers et les boulangers. Il n'est question que de graisser la poulie pour monseigneur le duc Mazzarin, qui veut acoucher : mais il le faut ayder, affin que ce qui seroit grand demain soit aujourd'huy grandissime, car je vous confesse que j'en ay besoin et que c'est une ingénue confession que je vous fay de mes nécessités, comme estant avec tant de fidélité et de respect, Monsieur, vostre, etc, etc. »

De pareilles conditions n'étaient pas faites pour nourrir les sentiments d'indépendance chez un historien ; aussi l'ancien frondeur, subventionné par Colbert, écrit-il un livre « tout à la gloire de Monseigneur le Cardinal » Mazarin. Mais il sait mettre des formes à sa flatterie. Il ne veut point écrire « un éloge, une panagyric ou une oraison funèbre » — ni « tomber en de viles exagérations, qui seraient sifflées et moi aussi ». (p. 13) Il garde de plus en ce qui touche les autres personnages, « le sel et le vinaigre » sans lesquels « son ouvrage n'aurait plus de grâce « (p. 6). On devine d'ailleurs une secrète ironie sous ses protestations de fidélité par trop ingénieuses :

« Un homme sage voulant faire un vaisseau pour résister aux vagues de la mer, ne le fera jamais de bois droit, mais de tortu, propre à plier durant l'orage. Le mesme homme qui voudra bastir une maison dans

reuses dans ces lettres de Priolo. « C'est la vraye vérité » (p. 13). « Vous n'alambiquerés point en espérances vaines votre despense (p. 8). »

le port n'amployera que du bois droit convenable à un domicile de terre ferme; de mesme je puis dire que, m'estant trouvé exposé à diverses tempettes, je puis bien avoir amployé du bois tortu, mais à présent que j'espère estre au port, par vostre protection, je vous asseure, Monsieur, que je ne me serviray plus que de bois droit. »

M. Tamizey de Larroque a publié et annoté avec son soin et son érudition habituels, cette curieuse correspondance qui nous donne le vivant portrait d'un littérateur peu connu, d'une vanité naïve, qui se croit capable d'être un Tacite, un Tite-Live ou un Salluste, à volonté, et qui aurait mieux fait de rester ce qu'il aurait été tout naturellement, un bon écrivain français.

VARIÉTÉS

Un passage de Liudprand.

Liudprand, dans le récit de son ambassade à Constantinople (an 968), raconte comment la police romaine opéra la saisie de cinq *pretiosissimae purpurae* qu'il avait achetées pour l'empereur Otton : en effet, lui dit-on, l'étoffe de pourpre était interdite aux nations autres que la romaine; celle-ci, distinguée entre toutes par son opulence et sa sagesse, devait s'en distinguer aussi par de plus riches vêtements (chap. LIII s.). *Haudquaquam singularis*, répond Liudprand (chap. LV), *haec uestis fieri potest, cum penes nos obolariae mulieres et mandrogerontes his utantur.* — *Obolariae mulieres* est probablement, comme on l'a déjà conjecturé, une périphrase pour *meretrices*. *Mandrogerontes* paraît plus embarrassant; dans la seconde réimpression donnée par M. Duemmler du Liudprand de la collection Pertz (Hanovre, Hahn, 1877), ce mot est encore interprété, avec une expression de doute, par « monachi vetuli » (de μάνδρα, monastère, et γέρων, vieillard).

Mandrogerus, génitif *Mandrogerontis*, est le nom d'un personnage de la comédie anonyme intitulée *Querolus* ou *Aulularia* (la dernière édition est celle de M. Peiper dans la collection Teubner, Leipzig, 1875). Ce Mandrogéronte est un fourbe, qui se fait passer pour magicien et astrologue, et qui dit la bonne aventure à Quérolus, héros de la

pièce. Liudprand avait lu cette comédie ; ailleurs [1], dans un discours qu'il prête à un geôlier de Constantinople, il en avait intercalé assez bizarrement trois lignes, tirées précisément du rôle de Mandrogéronte [2]. *Mandrogerontes* signifie donc, dans la pensée de Liudprand : des diseurs de bonne aventure.

Les courtisanes et les charlatans d'Occident [3], au milieu du x[e] siècle, usaient donc d'étoffes de pourpre. Ils les tiraient des pays romains, comme l'indique plus loin Liudprand, par l'intermédiaire des marchands de Venise et d'Amalfi.

L. Havet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 mars 1878.

M. Albert Dumont, directeur de l'Ecole française d'Athènes, donne par lettres quelques détails sur les fouilles que la Société archéologique d'Athènes fait exécuter dans le voisinage de l'Acropole. Durant l'année 1877, ces fouilles ont amené la découverte de tout le portique qui reliait les deux théâtres de Bacchus et d'Hérode. Les objets antiques qui ont été trouvés se comptent par centaines; les inscriptions ou fragments d'inscriptions sont au nombre de plus de quatre cents. On s'occupe maintenant de dégager le côté E. du temple de Dionysos.

---

1. *Antapodosis,* I, 11, p. 277-278 Pertz, p. 9 de la seconde réimpression Duemmler.

2. *Querolus,* p. 34 Peiper — Le nominatif-vocatif *Mandrogerus* se trouve plus de vingt fois dans la pièce; dans le dernier quart on trouve une fois *Mandrogeronte* et deux fois *Mandrogerontem* (Peiper, p. 64). La forme *Mandrogerontes* dans Liudprand montre qu'il avait lu le *Querolus* avec assez d'attention. Jean de Salisbury, qui comme Liudprand avait connu la pièce dans son ensemble (Peiper, p. xx), a formé incorrectement un accusatif *Mandrogerum.*

3. *Penes nos* peut indiquer soit l'Occident en général par opposition à l'empire romain, soit le nord de l'Italie, patrie de Liudprand, soit l'Allemagne d'Otton le Grand, dont Liudprand était l'ambassadeur.

Le président de l'Académie des sciences informe l'Académie qu'un comité a été formé sous sa présidence pour recueillir des souscriptions à l'effet d'élever une statue à Leverrier, à Paris.

M. Renan communique une inscription bilingue, grecque et phénicienne, trouvée à Délos par M. Homolle. Cette inscription, du IVe siècle avant notre ère, est malheureusement incomplète, et même, pour la partie conservée, l'estampage qui est arrivé en mauvais état, ne donne qu'une reproduction imparfaite. La partie grecque subsistante est ainsi conçue : ΤΥΡΟΥΚΑΙΣΙΔΩΝΟΣ | ..... ΟΝΑΣΟΙΕΚΤΥΡΟΥΙΕΡΟΝΑΥΤΑΙ | ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΝΕΘΗΚΑΝ : Τύρου καὶ Σιδῶνος [? εἰκ]όνας οἱ ἐκ Τύρου ἱεροναῦται Ἀπόλλωνι ἀνέθηκαν. Le terme ἱεροναῦται paraît se rencontrer ici pour la première fois : il désigne une théorie sacrée, qui était venue de Tyr à Délos apporter au temple d'Apollon un hommage des villes de Tyr et de Sidon, probablement, à ce que pense M. Renan, les images, εἰκόνας, de ces deux villes. Dans la partie phénicienne, il est question d'un roi Abda[storeth], nom qui se traduit ordinairement en grec par Στράτων. On connaît, au IVe siècle, deux rois de Sidon du nom de Straton; mais le roi, dont il est question ici, pourrait être un roi de Tyr aussi bien qu'un roi de Sidon. Il est fort regrettable que ce texte ne nous soit pas parvenu complètement. Si l'on pouvait retrouver la partie qui manque, elle fournirait des renseignements précieux : on y verrait comment se traduisaient en phénicien divers termes grecs, et, par exemple, le nom d'Apollon; peut-être y trouverait-on quelque généalogie royale qui fournirait des données précises pour fixer la date du monument d'Eschmounazar.

L'Académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'Institut, désigne M. Deloche. Il lira un fragment de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. Clermont-Ganneau continue sa communication sur les inscriptions du tombeau dit *des prophètes*, auprès de Jérusalem. Il cite plusieurs inscriptions, composées pour la plupart seulement d'un nom et quelquefois d'un ethnique, écrits en caractères grecs. Il ne paraît pas que les personnages enterrés ensemble dans ce tombeau aient appartenu à

une même famille ; mais les ethniques et les noms qui se rencontrent le plus fréquemment peuvent faire croire qu'ils appartenaient à une même région, savoir : le pays de Bostra et la Batanée. Ils semblent qu'ils fussent chrétiens.

M. Revillout continue ses études sur les papyrus démotiques du musée du Louvre. Il développe ce qu'il a dit, tant d'après ces documents que d'après les auteurs grecs, de l'état de dénûment où se trouvait, en règle générale, le mari égyptien, obligé de donner tous ses biens à sa femme, et de la dépendance où la loi le plaçait à l'égard de celle-ci

Ouvrages déposés : — Ἀναγραφὴ τῶν ἐπὶ τὸ ἀκαδημαϊκὸν ἔτος 1877-78 ἀρχῶν τοῦ ἐν Ἀθήναις ἐθνικοῦ πανεπιστημίου, τῶν ἐπιστημονικῶν συλλόγων καὶ παραρτημάτων αὐτοῦ, καὶ πρόγραμμα τῶν ἐπὶ τὸ χειμερινὸν ἑξάμηνον 1877-78 διδαχθησομένων ἐν αὐτῷ μαθημάτων (Athènes, 1877, in-8°); — F. LENORMANT, Etudes cunéiformes, 1er fascicule (Imprimerie nationale).

Présentés de la part des auteurs : — par M Gaston Paris : — A. DARMESTETER et A. HATZFELD, Le XVIe siècle en France, tableau de la littérature et de la langue (Paris, Delagrave, in-12) ; — A. DARMESTETER, Glosses et glossaires hébreux-français (Imprimerie nationale, in-8°) ; — Jules JUSSERAND, Le théâtre en Angleterre, depuis a conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare (Paris, Hachette, in-12).

Julien HAVET.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchesson, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 30 Mars — 1878

66. — **Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift** und zum Studium der griechischen Palaeographie, hsggben v. Wilhelm Wattenbach, II° Abtheilung. Berlin, 1877. 20 planches et trois feuilles de texte in-f°. Prix : 15 fr.

M. Wattenbach a bien voulu prendre en considération les observations qu'on s'était permis de présenter ici même en rendant compte du premier fascicule de cette publication (voyez *Revue critique*, 1876, t. II, art. 209). Il a tenu à améliorer son œuvre en faisant disparaître les *desiderata* qui lui avaient été signalés, et que, du reste, il sentait lui-même mieux que personne (les circonstances l'avaient forcé à composer sa première collection plus rapidement qu'il n'aurait voulu). Il s'est donc proposé, d'abord, de compléter, dans une certaine mesure, ce premier fascicule imparfait par un autre meilleur (c'est celui dont on vient rendre compte aujourd'hui); puis, il a entrepris de former une nouvelle collection, distincte de la première, intéressante, comme on le verra tout à l'heure, au premier chef, et que nous nous ferions scrupule, étant mis en état par la gracieuseté de l'auteur d'en apprécier dès maintenant la valeur, de ne pas annoncer et recommander d'avance aux nombreux paléographes et amateurs de belles publications scientifiques, que la *Revue critique* compte parmi ses abonnés.

La *cursive* et l'*onciale des papyrus,* déjà représentées par quatre *facsimile* bien choisis dans la première partie des *Schrifttafeln,* sont complétées dans le nouveau fascicule par deux colonnes du papyrus astronomique du Louvre qui contient l'Εὐδόξου τέχνη, trois colonnes du papyrus qui a rendu le discours d'Hypéride *en faveur d'Euxénippe,* et une grande page, d'après le papyrus du Louvre n° 20, d'un acte de l'an 599 après J.-C., acte relatif aux affaires de famille du marchand de pourpre Aurelius Pachymis (planches 21, 22 et 27).

La transition de l'onciale et de la cursive des papyrus à la *minuscule* telle que nous la trouvons formée dès le commencement du IXe siècle,

peut s'observer déjà dans le dernier document qu'on vient de citer. Elle est plus visible encore dans le papyrus de Ravenne, qui est revêtu des signatures autographes des évêques ayant assisté au concile de l'an 680. Un tiers de ce papyrus était déjà reproduit dans le premier fascicule des *Schrifttafeln;* un second tiers est donné dans le nouveau fascicule (pl. 28).

M. W. a enrichi la collection des *fac-simile* d'*onciale de parchemin* de trois planches (nos 23, 24 et 25) intéressantes à des titres divers. L'une a été empruntée au magnifique *Codex Venetus* de l'Ancien Testament, en onciale longue et penchée, mais entremêlée de parties en onciale droite, encore presque carrée. Puis vient un *fac-simile* du Psautier de l'évêque russe, Porphiri Uspensky, le plus ancien manuscrit en onciale portant une date, parmi tous ceux qui ont été signalés jusqu'ici ; il a été écrit en l'an 862. Suivent deux colonnes du *Codex Sangallensis* 48 (Δ des Evangiles), avec traduction latine interlinéaire, qui doit avoir été copié au IXe siècle et par quelque moine irlandais ; il rappelle, par beaucoup de caractères, le Psautier de Sedulius Scottus, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

La partie la moins neuve et la moins utile des *Schrifttafeln,* ce ne sont certes pas les deux planches (nos 26 et 31) qui présentent des spécimens de l'écriture *tachygraphique* ou de la sténographie des Grecs. C'est un complément considérable et extrêmement important des quelques publications faites antérieurement sur ce sujet (voyez dans la *Revue critique* du 29 décembre 1877, t. IV, art. 247, notre compte-rendu des *Beitraege zur griechischen Palaeographie* de M. Gardthausen). On trouvera là : 1° deux nouvelles colonnes du précieux *Vaticanus Graecus 1809,* et 2° une page du Nonnus du British Museum, Add. 18231, daté de l'an 972, écrit en une minuscule abrégée qui se distingue de la minuscule abrégée ordinaire par le mélange, aux abréviations vulgairement usitées, de quelques autres abréviations empruntées à la tachygraphie. Le *fac-simile,* reproduit par M. W., de ce dernier manuscrit, présente çà et là dans les entrelignes un certain nombre de petites annotations et surtout, au bas de la page, une longue note, qui sont en pure écriture tachygraphique.

Les autres planches (nos 29, 30, 32-40) appartiennent toutes à la minuscule des xe, xie et xiie siècles. Aucun des manuscrits, dont ces planches offrent des *fac-simile,* n'est daté. Mais, ce qui relève l'intérêt de toute cette partie de la collection, c'est que M. W. a fait reproduire de préférence, cette fois, des manuscrits d'auteurs classiques, et souvent des manuscrits d'une importance exceptionnelle pour les philologues. Au surplus, pour mettre le lecteur à même d'en juger, voici la liste de ces manuscrits : Vies de Plutarque, à la Laurentienne (splendide écriture), Hérodote laurentien, *Venetus* A de l'Iliade, *Venetus* d'Athénée (ms. unique), Sophocle laurentien (ms. unique selon quelques philologues, en tout cas d'une valeur incomparable), Hippocrate de Venise, *Raven-*

nas et *Venetus* d'Aristophane (quatre planches), enfin l'Odyssée de la Laurentienne.

La lecture de la planche 31 sera un excellent exercice pour familiariser les commençants avec les abréviations. On trouvera encore dans les scolies marginales de plusieurs manuscrits (notamment aux planches 34 et 36-39) matière à s'exercer au déchiffrement de l'écriture abrégée. Cependant ce second fascicule, pour être moins insuffisant que le précédent sous ce rapport spécial, est encore bien pauvre, à notre goût, en *fac-simile* de *minuscule abrégée*.

A propos d'abréviations, rectifions en passant, avant qu'on ne la relève d'ailleurs, une assertion erronée que nous avons émise ici même dans le nº du 29 décembre dernier : « Une barre horizontale entre deux points (÷) », avons-nous dit, « ne signifie pas α, mais toujours τα. » Cette abréviation provient, comme tant d'autres, de la tachygraphie. Elle se décompose comme il suit : les deux points valent τ, la barre horizontale vaut α. Elle s'emploie ordinairement avec la valeur τα dans la minuscule classique. Mais, de même que ƨ, qui signifie τες dans la tachygraphie et dans plusieurs manuscrits anciens en minuscule, finit par n'avoir plus que la valeur ες, ainsi le signe tachygraphique de τα arrive — et même d'assez bonne heure (exemple : le Nonnus du British Museum, de l'an 972) — à ne plus représenter parfois qu'un simple α.

Dans ce même numéro de la *Revue* du 29 décembre dernier, les typographes m'ont fait représenter ainsi l'abréviation de εἶναι : ˜. Il faut que le lecteur ait la bonté de suppléer, en imagination, au-dessous de cet accent circonflexe, d'abord un esprit doux, puis, sous l'esprit, une grande ligne sinueuse semblable à un S vu à l'envers et couché. Puisque nous sommes revenus sur ce sigle de la minuscule, indiquons-en l'origine. Elle se trouve encore dans la tachygraphie, qui représente εἶναι par .S· : ce sigle tachygraphique est exactement εıν, avec l'addition d'un point sous la courbure à gauche, — qui n'a d'autre raison d'être, pensons-nous, qu'une raison de symétrie, — et d'une barre horizontale, — comme celle qui surmonte, en tachygraphie, tout mot incomplètement écrit, ex. ἀνου pour ἀνθρώπου, του pour αὐτοῦ, ·/· (= τι) pour ἐστι, etc.

La transcription des textes tachygraphiques insérés dans les *Schrifttafeln* a été fournie à M. W. par M. le docteur Michel Gitlbauer, chanoine royal de Saint-Florian, qui prépare en ce moment, sous les auspices de l'Académie des sciences de Vienne, un travail d'ensemble sur cette écriture nouvellement exhumée. M. Gitlbauer nous a paru conduire le déchiffrement avec la plus grande sûreté. Nous n'avons remarqué qu'une seule inexactitude. *Cod. Vatican.*, col. *a*, ligne 13 : ἄρα πᾶς φύσει προαιρετικὸς τῶν ἀντικειμένων ἐ π ι δ ε κ τ ι κ ό ς ἐ σ τ ι καὶ κριτικός. Au lieu de ἐπιδεκτικός ἐστι, qui est la leçon de l'édition (on a ici à faire à un texte de saint Maxime le Confesseur, voy. *Patrologie* grecque-latine de Migne, t. XCI, II, p. 22), le ms. tachygraphique porte, selon M. Gitlbauer : ἐστι δεκτικός ἐστι *(sic)*. Or, nous lisons très distinctement sur le *fac-si-*

mile : ἐστι δεκτικός τε καὶ κριτικός, leçon à laquelle il n'y a pas lieu de toucher. Après δεκτικός, c'est bien τε et non le sigle de ἐστι, qu'on trouve dans le ms.; la preuve en est l'absence de la barre horizontale qui ne manque jamais de surmonter les sigles.

Au point de vue de l'exécution matérielle, un grand nombre de planches du nouveau fascicule sont certainement plus satisfaisantes que la plupart de celles du précédent. A vrai dire, elles ne sont pas encore très-bonnes. Est-ce la faute du procédé? Peut-être. La photolithographie a une tendance à épater l'encre et fait presque toujours venir plus ou moins flou.

Enfin les *Schrifttafeln* échapperont difficilement au reproche de ne présenter, sur vingt-et-une planches de minuscule (neuf planches dans la première partie et douze dans l'autre), qu'un seul et unique *fac-simile* de manuscrit daté.

Et cependant, à considérer cette publication dans son ensemble, nous nous plaisons à reconnaître que, en dépit de certains *desiderata*, elle a le mérite considérable de mettre, et pour un prix relativement modique, à la portée de ceux qui vivent loin des grandes bibliothèques et ne peuvent recourir ni aux manuscrits originaux ni aux publications rares ou de grand luxe, quantité d'éléments précieux qui permettent d'acquérir une connaissance suffisante de l'histoire et du développement de la paléographie grecque.

Pour la constitution du texte des auteurs grecs classiques, les manuscrits importants sont, presque uniquement, ceux qui sont écrits en minuscule. M. W. a préparé, en collaboration avec M. A. von Velsen, une fort belle publication, qui sera exclusivement consacrée à l'étude de la minuscule grecque. C'est à cette entreprise si méritoire que l'on faisait allusion dans le préambule du présent article. Voici le titre que portera l'ouvrage : *Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum*. A l'heure qu'il est, les planches sont déjà tirées; nous les avons sous les yeux. L'impression du texte, qui est rédigé en latin, sera bientôt terminée. Les *fac-simile* sont au nombre de cinquante. De ce nombre, vingt-huit sont empruntés à des manuscrits datés, parmi lesquels comptent comme les plus anciens : l'Evangile de l'an 835, en la possession de l'évêque russe Porphiri Uspensky; l'Euclide et le Platon d'Oxford (respectivement des années 889 et 896), etc.; le plus récent est un Aristote copié en 1494. Vingt-deux autres manuscrits figurent, en raison de l'importance exceptionnelle qu'y attachent les philologues, pour une ou deux planches chacun, dans la publication de MM. W. et von Velsen. Citons les *Veneti* A et B de l'Iliade, l'Hérodote et le Sophocle laurentiens; le manuscrit unique de l'Anthologie Palatine et le Thucydide Palatin, l'un et l'autre à Heidelberg; l'Athénée, l'Aristophane, l'Hippocrate de la bibliothèque Saint-Marc à Venise, etc., etc. Cette bibliothèque Saint-Marc est de beaucoup celle qui a été le plus mise à

contribution par MM. W. et von Velsen : elle a fourni trente-quatre *fac-simile* à elle seule. Les seize autres planches reproduisent des manuscrits de la Laurentienne, de la Palatine, de la Bodléienne, du British Museum, de la bibliothèque royale de Munich et de la collection particulière Uspensky. — La reproduction des originaux a été obtenue à l'aide de photographies reportées sur métal par des procédés purement mécaniques, de sorte que la fidélité des *fac-simile* est de tout point garantie. L'exécution est fort bien réussie et l'emporte ordinairement en netteté sur celle des *Exempla codicum Latinorum*, publiés l'an passé par le même M. Wattenbach et M. Zangemeister. — Le présent article paraîtra encore avant que la souscription aux *Exempla codicum Graecorum* ne soit close. Indiquons donc les conditions exceptionnelles de bon marché dans lesquelles l'ouvrage est offert aux souscripteurs : le prix de souscription est de 25 mark (le mark valant 1 fr. 25 de notre monnaie française). Une fois l'ouvrage mis en vente, le prix doit être élevé jusqu'à 60 mark. Si rien ne vient à la traverse, cette utile et vraiment jolie collection, à laquelle nous prédisons le meilleur accueil, paraîtra pour Pâques prochain.

Charles Graux.

---

67. — **Histoire de la Restauration**, par M. Louis de Viel Castel. T. XVIII. Paris, Lévy, in-8°, 590 p. et T. XIX, 649, 1877.

La Station du Levant, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. 2 vol. in-12. Paris, Plon, 354-346 p., 1877.

Le parti libéral sous la Restauration, par Paul Thureau-Dangin. Paris, Plon, in-8°, 522 p., 1877.

La libération du territoire en 1818, par J.-H. Creux. Paris, Didier, in-12, 340 p., 1876.

La Restauration est décidément entrée dans le domaine de l'histoire. Ouvrages d'ensemble, monographies, études critiques, documents, les travaux sur cette époque se multiplient. Je rassemble ici quelques-uns de ceux qui ont paru récemment et qu'il semble utile de signaler au public. Les tomes XVIII et XIX de l'*Histoire de la Restauration* par M. de Viel Castel se placent naturellement en première ligne. Ce grand ouvrage touche à sa fin. Le tome XVIII contient le récit des évènements du mois de juin 1828 au mois de mars 1829, c'est-à-dire la période la plus agitée du ministère Martignac. L'affaire des Jésuites est le principal incident de l'histoire intérieure, l'expédition française en Morée le principal incident à l'extérieur durant cette période. — Le tome XIX nous mène jusqu'au mois d'août 1829. C'est la crise décisive de l'histoire de la Restauration et l'on conçoit que l'auteur y insiste. La plus grande partie du volume est consacrée à l'histoire des grandes luttes qui ont précédé la chute du cabinet Martignac. Le dernier chapitre expose la formation du ministère Polignac. A peine au pouvoir, ces intrépides sauveurs de la

monarchie et de la société se montrent perplexes et tout aussi impuissants à comprendre leur tâche qu'à l'exécuter. Ils ne savent ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils peuvent. Ces purs auraient encore besoin de s'épurer; ces dépositaires de la vérité absolue ne sont d'accord sur la fin que parce qu'elle est métaphysique, ils se divisent sur les moyens parce qu'ils sont forcés de compter avec la réalité. On attendait d'eux des prodiges, après les terribles dangers qu'ils annonçaient devoir conjurer. « Rien ne se faisait, dit M. de V. C. On supposait au cabinet des projets arrêtés, il n'avait que des velléités. M. de Polignac et M. de La Bourdonnaye étaient d'accord sur la nécessité de changer la loi des élections et la loi de la presse, mais on ne savait comment s'y prendre pour arriver à ce résultat. Agirait-on de haute lutte? Chercherait-on à obtenir l'appui des Chambres? M. de La Bourdonnaye inclinait pour le premier parti, M. de Polignac pour le second. Il voulait s'appuyer sur le clergé, dont M. de La Bourdonnaye redoutait au contraire l'influence. M. de Polignac persistait à se croire constitutionnel. M. de La Bourdonnaye, moins scrupuleux, moins facile aux illusions et plus sceptique, était disposé à faire bon marché de ce qu'il considérait comme de vaines simagrées. » Vaines simagrées, en effet, que toute cette politique d'aveugles se bâtonnant dans l'ombre. M. de Polignac n'était pas un Pitt, M. de La Bourdonnaye n'était pas un Bonaparte, et le premier était aussi incapable de dominer un parlement que le second de l'expulser. En attendant, ils injuriaient et excommuniaient leurs adversaires, qu'ils confondaient tous dans le même anathème. Châteaubriand avait pris sa retraite d'ambassadeur. « Que veulent les lâches ou les traîtres qui donnent leur démission? s'écriait le *Drapeau blanc*... Il faut livrer ces gens-là au mépris et les rejeter dans la fange révolutionnaire. » Châteaubriand s'était emporté autrefois jusqu'à dire de M. Decazes que « le pied lui avait glissé dans le sang » et, comme on est toujours le jacobin de quelqu'un, Châteaubriand devenait celui de M. de Polignac qui l'envoyait rejoindre « dans la fange révolutionnaire » les Talleyrand, les Richelieu, les de Serre, les Pasquier, les Villèle, les Martignac et tous ceux qui, à quelque titre que ce fût, étaient suspects d'avoir compris quelque chose aux nécessités du gouvernement moderne et essayé de fonder la Restauration sur un autre principe que les abstractions paradoxales des infaillibilistes du droit divin.

Il n'est guère question des affaires étrangères que dans le chapitre CXL; mais c'est un chapitre très-rempli et très-intéressant : l'élection du pape Pie VIII et l'histoire du protocole de Londres du 22 mai, réglant les conditions de l'affranchissement de la Grèce, forment les deux épisodes principaux. Les coquetteries de l'empereur Nicolas envers la France continuent et s'accentuent avec le caractère qu'elles ont toujours eu : point de traités, des engagements tacites et une alliance vague, sauf en un point; c'est que la Prusse en fera partie et que, par suite, on ne fera rien sans elle et rien contre elle. C'est le point essentiel, et personne mieux que M. de V. C. ne l'a mis en lumière; le tsar était venu à Berlin

au mois de juin 1829. « Il multipliait ces manifestations animées, théâtrales, qui sont dans les habitudes des souverains de la Russie, et dont la bonne grâce et l'apparente franchise déguisent parfois le peu de sincérité. Il prodiguait aux généraux prussiens les décorations de ses ordres. Ses aides de camp, dociles à la consigne qui leur avait été donnée, témoignaient au ministre de France les égards les plus empressés. Il était évident qu'on se proposait de compromettre, pour ainsi parler, la France et la Prusse envers les cabinets de Londres et de Vienne, en les présentant comme complètement ralliés à la politique de la Russie. » Les Français recevaient des compliments, les Prussiens des décorations. La même nuance fut maintenue quand il s'agit d'en venir aux actes. Le tsar déclarait au ministre de France à Berlin, « qu'il conserverait une éternelle reconnaissance des bons procédés dont le roi de France l'avait comblé depuis le commencement de la guerre et qu'il désirait que les circonstances le missent en mesure de prouver par des actes combien ce sentiment était sincère. » Mais quel que fût son désir d'afficher sa gratitude envers le roi de France *pour ses bons procédés,* le tsar ne manquait point une occasion de contracter des dettes tout autrement précises et définies envers le roi de Prusse, et lorsqu'il s'agit de demander à l'un des deux amis un de ces services signalés qui engagent positivement la reconnaissance des Etats, le tsar s'adressa naturellement à Frédéric-Guillaume III. La guerre traînait avec les Turcs : il était opportun que l'on intervînt pour assurer à la Russie les avantages qu'elle voulait obtenir. « En témoignage de la confiance qu'il plaçait dans le roi son beau-père, il le pria d'envoyer à Constantinople un négociateur pour inviter la Porte à accepter ces conditions. Le général Müffling fut chargé de cette mission... » M. de V. C. nous racontera, dans le volume qui va bientôt paraître, la curieuse histoire de cette mission et les détails trop peu connus des tentatives de remaniements de la carte que fit alors le gouvernement français ; mais ceux qui ont lu avec l'attention qu'elle mérite la partie des négociations dans l'*Histoire de la Restauration,* peuvent déjà comprendre combien est vaine l'illusion des personnes qui se figurent que la France, à cette époque, eut jamais la moindre chance de séparer la Russie de la Prusse et d'obtenir de la Russie des avantages territoriaux aux dépens des Prussiens, par exemple la rive gauche du Rhin.

On retrouve dans ce volume les qualités qui ont placé les volumes précédents si haut dans l'estime du public sérieux ; la même impartialité éclairée dans le récit des débats parlementaires et des luttes des partis, la même compétence et la même modération dans les questions relatives aux affaires étrangères. De toutes les qualités qui recommandent cet ouvrage, celle-là paraît être la qualité principale. Ces questions qui dominent, quoiqu'on fasse, l'histoire intérieure des Etats, sont ici, ce qui est très-rare, placées au rang qui leur convient. En leur accordant cette importance relative, M. de V. C. n'a pas seulement cédé au désir

de raconter en détail des faits qu'il a pu observer de très-près et étudier aux sources, il a fait acte d'historien. Je ne saurais trop recommander cette lecture aux personnes qui désirent s'éclairer sur la véritable portée de la crise que traverse en ce moment l'Europe. Les évènements auxquels nous assistons sont un épisode; pour les comprendre, les juger et en tirer des conjectures raisonnables, il faut les relier au passé; M. de V. C. est, pour la période de 1815 à 1830, le guide le plus sûr que l'on puisse trouver dans cette étude.

La question d'Orient m'amène tout naturellement à parler des deux intéressants volumes de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière : *la Station du Levant*. M. de V. C. nous fait connaître l'ensemble des faits et la politique des cabinets; M. J. de la G. nous transporte sur le théâtre même des affaires orientales. Il nous montre la guerre d'indépendance de la Grèce telle que la voyaient les hommes qui y assistaient. Les diplomates jugent le plus souvent d'après des rapports écrits, ils ne peuvent pas plus assister aux évènements d'après lesquels ils doivent se décider, qu'ils ne peuvent prendre une part personnelle au détail des mesures d'exécution qu'ils prescrivent. Il est très-intéressant de vivre avec ces agents d'observation et d'exécution qui préparent l'opinion des cabinets et accomplissent la besogne politique. Le mérite principal des récits de M. J. de la G. est là. L'auteur a eu entre les mains les rapports des officiers de marine qui commandaient les bâtiments français; il a consulté aussi des rapports consulaires. L'expérience qu'il a lui-même de toutes les choses de la mer et de la guerre maritime donne à ses récits une couleur et un entrain tout particuliers. Un souffle très-français anime ces pages. C'est un livre qu'il faut absolument lire pour connaître l'histoire de la question d'Orient; j'ajoute que c'est un livre très-agréable à lire. Il est rempli de traits honorables pour nos marins et nos consuls; il donne une haute idée de ce qu'était alors le rôle de la France dans ces pays d'Orient.

Avec M. Thureau-Dangin, nous revenons à la critique politique dans ce qu'elle a de plus attrayant et de plus instructif. En rendant compte ailleurs du précédent ouvrage de l'auteur, j'éprouvais ce regret qu'il n'eût pas fait, pour le parti libéral, ce qu'il avait fait, avec tant de talent, pour le parti royaliste. Je n'ai plus rien à regretter maintenant. « Il s'agit, dit M. T.-D., de demander à ces libéraux ce qu'ils ont fait de la liberté, comme nous avons demandé naguère aux royalistes ce qu'ils avaient fait de la royauté. » Ce qui ressort de cette étude si pénétrante et si bien soutenue, c'est que le parti libéral, sous la Restauration, a manqué à la fois d'élévation dans les idées et de désintéressement dans la conduite. Cette conclusion, sévère sans doute, se dégage avec la plus affligeante évidence du ch. VI : *Les libéraux et M. de Martignac*. C'est la faute capitale du parti, c'est aussi la portion essentielle du livre,

et je tenais à la mettre tout d'abord en évidence. La manière grave et respectueuse de l'école, à laquelle M. T.-D. s'honore d'appartenir, n'exclut point chez lui le goût du trait et une pointe de malice, souvent bien acérée. Ses qualités se montrent surtout dans les portraits. Il y en a de très-vivants et de très-finement touchés dans ce livre. Voici, par exemple, de ces coups de crayon qui donnent le mouvement à toute une physionomie : il s'agit des adeptes de Béranger en libéralisme césarien : « Avoir été fonctionnaire dans les cent-jours était un titre pour être porté à la députation par les indépendants, et un journal satirique du temps représentait un candidat s'écriant avec une surprise indignée : « On prétend que je ne suis pas libéral, moi qui ai servi dans les mameluks! » Plus loin, c'est Royer-Collard, à quatre-vingts ans, se plaisant à répéter : « J'ai toujours été une mauvaise tête », et prenant un plaisir, un peu bourgeois et écolier, à se moucher bruyamment, devant le roi, dans un grand foulard rouge. « Il ne voulait être ni ministre, *ni même ministériel,* et trouvait plus commode le rôle de critique indépendant et d'oracle irresponsable. Etre écouté lui suffisait. » C'est ce que M. T.-D. appelle très-finement de *l'égoïsme élevé.* Je n'ai qu'à louer également le chapitre des Conspirations. Il faut le lire pour retrouver l'équilibre historique si habilement déplacé par Vaulabelle et ses imitateurs. Je n'aurai que très-peu de réserves à faire sur ce livre si agréable et si sage, pensé par un politique et écrit par un littérateur. L'auteur est trop du monde. Je sais bien que ce temps-là était l'âge des salons, et qu'il y en avait de très-attrayants et de très-recherchés pour tous les groupes politiques. Je sais que tous ou presque tous les hommes de gauche et de centre gauche étudiés par M. T.-D. avaient des lettres, de l'éducation, un vernis du XVIII[e] siècle et un fond de bon goût qui les relevait. Mais il n'y avait pas qu'eux, et derrière eux, pour les mouvoir, il y avait des passions très-violentes et une profonde agitation d'hommes, de choses et d'idées. J'aurais aimé voir l'auteur descendre avec nous dans ces dessous brûlants où se préparaient les drames sanglants de 1830 et de 1832, d'où se dégageaient les forces occultes auxquelles, sans le savoir souvent, obéissaient ces libéraux parlementaires, révolutionnaires de parade si bien mis, si polis pour la plupart et même si souvent affectés et gourmés. J'aurais désiré une histoire des passions populaires et de l'influence de ces passions sur les libéraux. J'aurais désiré plus : toute la philosophie du XIX[e] siècle, tout ce que cet âge a produit de grandes idées et forgé de chimères, s'élaborait alors obscurément dans les alentours du parti libéral. C'est alors aussi que se dessina le mouvement d'idées, auquel se rattachent les noms de Comte et de Saint-Simon ; ces idées exerçaient déjà une influence qui, plus tard, devint dominante. Dans quelle mesure la politique libérale en fut-elle influencée?... Mais peut-être eût-ce été trop demander? Un volume aurait-il suffi? M. Thureau-Dangin pourrait me répondre qu'il n'a voulu écrire qu'une monographie et que son étude avait un objet d'éducation politique très-bien déterminé. Je n'aurais

rien à objecter : son cadre est artistement tracé et il l'a très-bien rempli.

Les traités de 1871, les graves préoccupations imposées à la France par le paiement d'une contribution de guerre de 5 milliards et les difficultés de la libération du territoire occupé jusqu'au mois de septembre 1872 par les armées allemandes, ont naturellement reporté les esprits vers les traités de 1815. Il y avait là matière à des études comparatives d'un grand intérêt. M. Creux a voulu, non pas entreprendre cette comparaison, très-délicate d'ailleurs et qui ne saurait aboutir encore à un jugement définitif, mais en préparer les éléments. Il s'est attaché à l'histoire de la liquidation de l'indemnité de guerre et de la libération du territoire de 1816 à 1818. Il a entrepris cette étude avec un grand désir de bien faire et l'a poursuivie avec des sentiments de patriotisme et d'équité très-respectables. Il a surtout mis à profit la correspondance de Wellington, et, en particulier, les tomes XI et XII des *Supplementary Despatches*. Cette correspondance est une véritable archive; M. Creux a bien raison de s'étonner qu'on en ait en France tiré si peu de parti. Il en présente une bonne analyse. Son travail, recommandable d'un bout à l'autre, est assez inégal. L'auteur est nouveau — il le paraît du moins — dans ces études historiques; la connaissance générale de l'Europe lui fait défaut : tout ce qui touche à son sujet est bien étudié; les alentours, le fond du tableau, le cadre sont d'un dessin moins correct et trop souvent incertain. Ces critiques s'appliquent surtout à la première partie intitulée : *les Traités du 20 novembre 1815*. La seconde : l'*Occupation*, et la troisième : la *Libération*, sont au contraire remplies de faits, très-instructives et forment une bonne monographie.

Albert Sorel.

---

68. — **Supplément au glossaire de la vallée d'Yères** pour servir à l'intelligence du dialecte haut-normand et à l'histoire de la vieille langue française, par A. Delboulle, professeur au Lycée du Havre. Havre, Brenier, in-8, 1877, xv, 49 p.

« Démontrer que, malgré les progrès de la civilisation,... l'influence des fondateurs de notre langue n'est point morte, que leur idiome primitif s'est précieusement conservé au fond de nos campagnes,... tel est le but que je me suis efforcé d'atteindre en composant le *Glossaire de la vallée d'Yères*. » On ne peut disconvenir qu'il n'y ait quelque chose de généreux dans le programme que M. Delboulle nous a révélé un peu tardivement; mais ce programme est-il bien celui que doive s'imposer l'auteur du dictionnaire d'un patois? Ne renferme-t-il point quelque chose de contradictoire et d'inexact qui explique trop bien les

erreurs que j'ai relevées dans le glossaire de M. D. et qu'on retrouve dans le supplément qu'il lui donne aujourd'hui? Ne peut-on pas aussi lui reprocher de n'avoir pas bien vu les limites et la portée de la tâche qu'il se donnait et d'avoir, en particulier, trop souvent oublié de nous montrer cette ressemblance entre l'ancienne et la nouvelle langue, là où elle existe réellement [1], quand, au contraire, il veut la prouver là où elle n'existe pas et ne saurait exister? Comme le sous-titre de son livre le fait voir, en effet, M. D. a été chercher des analogies entre des idiomes différents, et il a tout d'abord confondu ce qu'il fallait distinguer avec le plus grand soin, le normand et le français. Sans cela eût-il prétendu retrouver dans le patois d'une vallée normande « la vieille langue française », et aurait-il cru découvrir dans nos vieux auteurs de l'Ile de France, de la Touraine, et des autres provinces du centre, les origines du parler populaire usité en Normandie [2]. L'étude du patois de la vallée d'Yères, M. D. n'aurait pas dû le perdre de vue, ne pouvait servir qu'à une chose — après la connaissance même de ce patois — à établir une comparaison entre l'ancien normand et le normand actuel. Une erreur non moins grande que M. D. a commise, ç'a été de croire que le parler populaire ne s'était pas modifié depuis le moyen âge, qu'il s'était, suivant son expression, « précieusement conservé dans nos campagnes, » tandis qu'il y a subi des transformations autres peut-être, mais en général non moins profondes que la langue littéraire; de là cette orthographe arbitraire empruntée à toutes les époques, comme à tous les dialectes du français, et dont le moindre tort est de ne pouvoir donner une idée même approximative de la prononciation du patois de la vallée d'Yères [3].

Mais ç'a été peut-être le moindre souci de M. D., lui qui nous dit « que les patois n'admettent pas de règles », et qui, chose faite pour surprendre de la part de l'auteur d'un dictionnaire normand, va jusqu'à méconnaître et à nier les caractères indéniables du patois de notre vieille province. Voici, en effet, ce que je lis p. 12 de sa préface : « Dans la « dernière réunion des sociétés savantes, un savant à systèmes a prononcé « doctoralement cet axiome : « Dans le patois normand, *c* suivi de *a* a « conservé la valeur gutturale; suivi de *e* ou *i*, il s'est changé en *ch*. » « La première affirmation est déjà contestable, car, en normand et en « picard, le son *ke* représente aussi bien et aussi souvent que le son *ca* le

1. C'est le cas en particulier pour la conservation de *i* après une chuintante, *i* que le patois normand a fidèlement gardé, mais qu'on ne retrouve qu'indiquée dans le mot *gauchier*, tandis que nous trouvons : *embracher, clicher*, etc., au lieu de *embrachier*, *clichier*, etc.

2. M. D. invoque l'exemple de M. Littré, sans voir qu'il n'y a aucune ressemblance entre un dictionnaire français et le dictionnaire d'un patois.

3. Comment prononcer, par exemple, le mot *fraiktheume*? Quelle valeur y a le *th*? Est-ce celle du *th* anglais? Ce serait bien extraordinaire; mais si *th* a simplement la valeur *t*, pourquoi écrire *th* et non *t*?

« *c* latin suivi d'un *a : K'min, k'va, k'veu* [1]. Quant à la seconde, elle « est plus que discutable, elle est insoutenable. Je n'ai jamais entendu « dire chez nous *maliche, chité, viche, chertain, chérébral, chélèbre,* « *prinche, chéleste, chitoyen, chentime,* quoique l'on prononce *chent,* « *chentième, chivot,* etc. » Je veux croire que c'est par inadvertance que M. D. paraît supposer que *k* devant *e* n'est pas guttural; l'objection qu'il fait à la première partie de la thèse qu'il voulait combattre tombe donc par là même. Il n'a pas plus ébranlé la seconde partie de cette thèse. Comment n'a-t-il pas vu, en effet, que les mots, où *c* suivi de *e* ou *i,* a fait place à *ch* sont seuls normands et populaires, et que les autres, au contraire, qu'il cite comme faisant exception, sont français ou savants et ne peuvent suivre dès lors les lois de la phonétique normande?

Il est probable que M. D. n'a pas plus connu ou voulu connaître la loi du vocalisme que celle du consonnantisme de notre patois; sans cela, il ne serait pas surpris que je lui aie fait un reproche d'avoir mis dans son dictionnaire des mots comme *avoir, boire, savoir,* etc., qui sont en opposition avec les lois de ce vocalisme. Il prétend les avoir entendus, je ne dis pas non; mais comme ces mots sont français et non normands, ils n'ont aucun titre à figurer dans un dictionnaire de notre patois. J'aurai une observation analogue à présenter au sujet de l'*l* mouillée; M. D. dit qu'elle s'est conservée dans la vallée d'Yères; ce serait là un fait bien extraordinaire, car, ainsi que le faisait remarquer récemment M. A. Darmesteter [2], l'*l* mouillée n'existe plus dans le langage populaire au nord de la Loire. Que M. D. fasse bien attention aussi à la manière dont les paysans de son pays font entendre le son *ti* + voy., et il s'apercevra qu'ils prononcent très-probablement *k(i)* + voy., car c'est là bientôt la seule prononciation que connaisse le peuple dans nos provinces septentrionales.

Bien que l'emploi de l'*l* mouillée et de *ti* + v. au lieu da *k(i)* + v. me paraisse erroné, cependant ces signes donnent encore une idée approximative de la prononciation des mots où ils figurent, en est-il de même pour *ai, ei, au* que M. D. s'obstine à conserver, sans nous dire quelle valeur il leur attribue; les diphthongues *ai* et *au* ont persisté dans certains patois normands, en particulier dans celui de la Hague, en est-il de même dans le patois de la vallée d'Yères? Je ne le crois pas, et pourtant on serait tenté de le supposer, quand on ouvre le glossaire de M. D. Ces questions d'orthographe ne sont donc pas aussi indifférentes que l'auteur voudrait le penser. Doit-il être surpris après cela de la sévérité de mes critiques, quand tant de choses prêtent au doute dans son livre, quand on y trouve si souvent confondues des formes appartenant à des dialectes différents et que les mots sont parfois méconnaissa-

1. Il faudrait *g'va, g'veu;* mais M. D. ne paraît guère plus connaître l'assimilation que les gutturales.

2. *Revue politique et littéraire,* 1878, 19 janvier, p. 677.

bles sous le costume singulier qu'il leur a donné? On ne parcourt pas son glossaire sans intérêt, ses citations amusent, mais elles ne servent que bien rarement à nous faire connaître le patois qu'elles doivent illustrer [1]; c'est, ainsi que l'a fort bien dit la *Romania,* un travail d'amateur; aussi il n'y faut chercher ni exactitude, ni rigueur scientifique. Quelques observations de détail viendront confirmer ces critiques générales.

P. 1. *Aditer,* étym. lat. *aditare.* Si M. D. veut bien ouvrir la grammaire de Brachet, il verra qu'une dentale entre deux voyelles tombe dans le passage du latin au français; *aditare* n'aurait donc pu donner que *ayer.* Pour la même raison, *affauder* ne peut venir de *ad fraudare.* — P. 2. *Infula,* n'est point « une étymologie raisonnable » pour *affuler, infula* n'aurait donné que *enfle. Andouillard* est de l'argot français; on se demande également ce que viennent faire dans le dictionnaire d'un patois normand des mots comme *aoûtage, artaban, cochonnade, compère-loriot, dorée, épitaphe, couillonner, couillonnade, frais, Grippe-Jésus, gueulée, hosto, mettre dedans, pompette,* etc., qu'on entend plus souvent dans les rues de Paris que dans les campagnes de la Normandie. — P. 3. La croyance relative à saint Antoine de Padoue n'est pas particulière à notre province. — *Anuit, ennuit* (pourquoi pas *annuit?).* C'est évidemment par distraction que M. Baudry aurait, d'après M. D., proposé pour l'étymologie de ce mot *en hui : in hac die* (ce serait au moins *in hodie); annuit* est la forme nasalisée de *anuit* (bas-normand *agneu),* qui ne peut venir que de *ad noctem* (Cf. ang. *to night).* Le sens étymologique de ce mot a été conservé d'ailleurs dans son dérivé *s'anuiter :* s'attarder jusqu'à la nuit. — *Avoir une chose* est français; M. D., dans l'exemple qu'il donne, écrit lui-même *eune* et non *une.* Dans le même exemple, il faudrait *etpis,* et non *edpis,* ou mieux *d'pis.* — P. 4. *baiser,* remarque M. D., est la prononciation normande de l'ancien verbe *boisier;* voilà qui est bientôt dit; seulement il aurait fallu montrer comment *boisier* devient *baiser* en normand, ce qui eût été assez embarrassant, puisque le seul exemple normand, celui du Rou, cité par M. D., donne précisément *boisier* et non *baiser. Baiser,* attraper, etc., n'est autre que le verbe *baiser* (donner un baiser), employé par antiphrase et dans un sens péjoratif. — P. 6. L'esp. *borrico* répond, non au normand *bourriquot,* mais au latin *burricus,* dont la forme normande est un diminutif. — P. 9. Le régime *cabonem* n'a pas « très-bien pu donner *cabin* », il n'aurait donné que *cabon.* — P. 11. Pourquoi *chercle* pour cercle serait-il une prononciation picarde, quand M. D. donne lui-même les mots *besache, cha, chés, chent, cherfeuil, cherise, chibot, chimetière, chindre, chinq, chire, chivière,* etc., comme normands? — P. 12. *Clenche* est français,

---

1. Je dois dire toutefois que dans le supplément on trouve quelques citations en patois, ce qu'on ne rencontrait pas dans le glossaire.

la forme normande, donnée d'ailleurs dans l'exemple, est *clenque*. — P. 14. *Coucou*, primevère. Quelle espèce? c'est le *primula officinalis* qui fleurit en avril, au moment où le coucou commence à se faire entendre; de là, son nom. L'explication proposée par M. D. est donc aussi invraisemblable que bizarre. — P. 17. *Depéquer* vient de *de* ou *dis*, **piscare; dispedicare* n'aurait pu donner que *dépiéger*. — P. 18. *Drapé;* j'admets cette forme bas-normande, que M. D. écrit sans y prendre garde à côté de *cordiau, hottiau*, etc.; mais ce que j'ai peine à croire, c'est que ce mot fasse au pluriel *drapés;* en bas-normand, c'est *drapiâ,* en haut-normand ce doit être, comme en picard, *drapiô*. — P. 21. *Etra* est normand et veut dire piste; il n'y a donc pas lieu de rapprocher ce mot de *étramer*. — P. 22. *Foutriquet*. « Le maréchal Soult, taquiné trop souvent par M. Thiers, avait donné à ce *fameux* homme d'Etat le surnom de *foutriquet*. » Il faut convenir que voilà une singulière raison pour faire figurer ce mot dans le glossaire du patois de la vallée d'Yères. — P. 29. Comment M. D. voudrait-il faire venir de *laniare lanner* dont la forme bas-normande est *lôner*. — *Ibid.*, *larmier* est français, le normand est *lermier*. — P. 30. *Exlocare* eût donné *e(s)louer* non *eslocher, locher* vient du moyen haut allemand *lücke*. — P. 37. Comment *quoi* serait-il normand? — P. 40. L'étymologie *gamen* proposée pour *regaiquer* n'est ni vraisemblable, ni admissible; *gamen* a donné au normand *gamer;* il faut donc s'en tenir à *geinôn,* quoiqu'en puisse dire Burguy, en qui M. D. fera décidément bien d'avoir moins de confiance. — P. 46. La *traînache* est le *polygonum aviculare* et ce n'est pas à cette plante dont la fleur est très-petite, mais au *convolvulus arvensis,* qu'on doit donner le nom de *chemise du bon Dieu*.

Je m'arrête ici; sans doute, M. Delboulle me trouvera encore bien sévère; mais je crois avoir montré combien son glossaire répondait peu aux exigences de la science actuelle; venu le dernier des dictionnaires normands, il est loin de marquer un progrès sur ceux qui l'ont précédé et il est évidemment inférieur aux ouvrages de Métivier et de M. Moisy sous le double point de vue de la conception et de l'exécution. En voulant trop donner, l'auteur a oublié de donner ce qu'on était en droit d'exiger de lui, un calque fidèle des mots populaires de la vallée d'Yères; ce qui eût bien mieux valu que des rapprochements trop souvent forcés entre le patois de cette vallée et l'ancienne langue française.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 mars 1878.

L'académie reçoit la nouvelle de la mort de M. Roulez, son correspondant à Gand.

M. de Rozière commence la lecture d'un mémoire sur *les statuts de la ville de Rome au moyen âge*. Ce sujet, assez négligé jusqu'à ces derniers temps, vient d'être étudié avec détail par M. Vito La Mantia, magistrat sicilien, qui a publié le compte rendu de ses recherches, d'abord dans le journal *La legge*, et ensuite en une brochure in-8° (*Statuti di Roma. Cenni storici*. Rome, G. Civelli, 1877, 75 p.). M. de Rozière s'est proposé, dans son mémoire, de faire connaître et de compléter les résultats acquis par M. La Mantia. — La ville de Rome, au moyen âge, fut une sorte de république municipale constituée sur le modèle des autres cités italiennes, gouvernée par son sénateur et ses autres magistrats élus. Elle fut en proie, surtout au XIIIe siècle, à des factions diverses, aristocratiques ou démocratiques, qui se disputaient et s'arrachaient le pouvoir. On appelait statuts des règlements législatifs, édictés, soit par les maîtres d'un jour que ces factions amenaient au pouvoir, soit par les magistrats municipaux réguliers, soit par le peuple sur la proposition des chefs quelconques de la ville. Ces statuts étaient en très-grand nombre et il dut bientôt être nécessaire d'en faire une collection systématique. On a un fragment d'un recueil de ce genre qui remonte au XIIIe siècle. Un autre recueil, du XIVe siècle, est conservé dans un manuscrit des archives du Vatican, copié en l'année 1438 : M. La Mantia ayant demandé à voir ce manuscrit, l'autorisation ne lui en a été concédée que pour une durée de *trois heures* : il a eu le manuscrit entre les mains, le 18 septembre 1877, de onze heures à midi, et le 19, de dix heures à midi. Il a pu, pendant ce court espace de temps, recueillir des données suffisantes pour fixer la date du recueil : il est postérieur à l'année 1364, car il mentionne un événement de cette année, la révolte de Velletri ; il est antérieur à l'année 1377, où le pape Grégoire XI rétablit à Rome le siége de la papauté, provisoirement transféré à Avignon, car aucun des statuts du recueil ne mentionne la présence du pape ni son concours aux actes. Après le retour des papes, la situation de la ville changea ; jusque-là les Romains, tout en prodiguant au pape les marques de respect, avaient maintenu l'indépendance de la ville ; à partir de Grégoire XI, ils abandonnèrent le pouvoir aux papes, d'autant plus aisément qu'ils étaient las des factions des siècles précédents. Le pape reçut le pouvoir législatif ; il en usa pour faire de nouveaux statuts, et ils furent bientôt en si grand nombre qu'il fallut recommencer le recueil de ces actes législatifs. Une commission, instituée par Paul II le 30 septembre 1469, rédigea une nouvelle collection officielle de statuts. Cette collection fut, deux ans plus tard, en 1471, imprimée par l'Allemand Ulric Hahn, établi depuis quelques années à Rome.

M. d'Hervey de Saint-Denys fait une courte communication sur un cachet chinois provenant du palais d'été, qui appartient aujourd'hui à M. V. Couderc, de la Bibliothèque nationale. Ce cachet peut donner une idée des deux genres de difficultés que l'on rencontre lorsqu'on veut expliquer les inscriptions chinoises : d'une part, la difficulté de lire les caractères, qui sont généralement de forme archaïque, même dans les inscriptions les plus modernes ; d'autre part, l'obscurité des expressions figurées qui y sont souvent employées. Le cachet de M. Couderc porte quatre caractères, d'un type ancien, mais heureusement assez faciles à reconnaître ; ces caractères, traduits mot à mot, ne donnent que cette phrase vide de sens : *le fils du ciel depuis l'antiquité chose rare*. En recourant aux dictionnaires dont se servent les Chinois, on trouve que les mots *depuis l'antiquité chose rare* signifient un septuagénaire, à cause d'un vers du poète Tou-Fou qui dit que, depuis l'antiquité, un homme de 70 ans a toujours été une chose fort rare. La

légende du cachet en question revient donc à ces simples mots : *l'empereur septuagénaire*. Or, depuis le temps de Tou-Fou, il y a eu quatre empereurs chinois qui ont atteint l'âge de 70 ans; les trois premiers (d'ailleurs plus anciens que ne paraît l'être le cachet) sont des guerriers auxquels on ne saurait attribuer avec vraisemblance l'emploi de cette devise à prétentions littéraires; le quatrième au contraire, Kien-Long, était un lettré, grand admirateur de Tou-Fou, en l'honneur duquel il composa lui-même un poëme. Il abdiqua l'empire en 1796 et mourut en 1799. C'est probablement dans cet intervalle de trois ans que Kien-Long fit graver ce cachet, et que, pour se distinguer de l'empereur régnant son fils, il ajouta à sa qualité de *fils du ciel* la mention de son âge avancé.

M. Clermont-Ganneau termine sa lecture sur le tombeau dit *des prophètes*, auprès de Jérusalem. Il pense que ce tombeau a dû être un *polyandrion* ou cimetière commun consacré à la sépulture des étrangers qui mouraient en pélerinage à Jérusalem. L'usage de ces *polyandria* réservés aux étrangers a été autrefois fréquent dans l'orient chrétien. Certains glossaires donnent comme termes synonymes les mots πολυάνδριον, κοινοτάφιον, ξενοτάφιον.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit, en l'absence de l'auteur, retenu par une indisposition, la fin du mémoire de M. Revillout sur divers papyrus démotiques.

Ouvrages déposés : — V. Duruy, Histoire des Romains, nouvelle éd. (illustrée), 2e livraison; — Société nationale des antiquaires de France, séance du 10 février 1878, communication de M. Caffiaux.

Présentés : — par M. Robert : Gustave Eyriès, les châteaux historiques de la France, 1er fascicule; — *par M. de Wailly :* Odes d'Horace, traduite en vers français par M. Et.-Aug. et Gust. de Wailly; — *par M. Heuzey :* Œ. Rayet, note sur une tête archaïque en marbre provenant d'Athènes (broch. gr. in-4e extr. des monuments grecs publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques en France); — *par M. Egger :* Ch. Gidel, nouvelles études sur la littérature grecque moderne; — *par M. Delisle :* Ul. Robert, inventaire des cartulaires conservés dans les bibliothèques de Paris et aux Archives nationales, suivi d'une bibliographie des cartulaires publiés depuis 1840.

Julien Havet.

ERRATA. — No 10, art. 55. — Page 163, ligne 23, ponctuez comme il suit : « Celui de qui » für « dont » oder « du quel (*lisez* duquel) », auch bei Mol. gewöhnlich; « au ciel voisine ». « Latinismus, vicinum cœlo caput, etc. » — Page 165, ligne 9, au lieu de : « *Bon,* dit le commentateur, était, etc., » lisez : « *Par,* dit, etc., etc. » — *Ibid.,* ligne 16, au lieu de : « que le *peu* de son saoul » lisez : « que le *quart* de son saoul. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 6 Avril — 1878

69. — **Idéologie lexiologique des langues indo-européennes,** par Honoré Chavée. Paris, Maisonneuve, in-8°, ix-66 p. 1878.

M. Honoré Chavée, mort à Paris le 16 juillet 1877, laissera une trace dans l'histoire des études de linguistique, par la prédication infatigable que, durant trente ans, il a faite de ses idées, ainsi que par la création d'une petite école qui le regarde comme son chef et son maître. L'ouvrage que nous annonçons est le dernier qui soit sorti de sa plume; la maladie l'a empêché d'aller au-delà des deux premiers chapitres. Sa veuve, en le publiant, l'a fait précéder d'un portrait et d'une notice biographique. Les circonstances où paraît cette œuvre posthume commandent l'intérêt et empêchent la critique d'appliquer sa mesure ordinaire.

La biographie (qui est de Ch. lui-même) offre un attrait particulier de curiosité et donne la clef de certains côtés de cet esprit original. Nous y apprenons que le jeune Ch. venait de perdre son père, lorsqu'il fut victime, à l'âge de six ans, d'un accident dont les suites exercèrent une influence considérable sur ses études. Une fracture de la jambe droite, renouvelée deux fois dans l'espace de trois ans, retint l'enfant captif et solitaire dans sa chambre jusqu'à la fin de sa dixième année. C'est là que Ch. se fit à lui-même ses premières leçons, à l'aide de trois livres qu'il lisait et relisait sans cesse : une Bible, les Commentaires de Mattioli sur Dioscoride, une traduction des *Annales* de Tacite. La Bible le conduisit au séminaire, l'ouvrage de Mattioli lui donna le goût des classifications. L'auteur de la biographie ne nous dit pas quelle fut la part de Tacite. Dès le collége, par une évidente vocation qui a peut-être manqué de direction, le jeune Ch. groupe entre eux les mots de même racine, et il rapproche les racines, quand elles offrent des analogies de signification et de structure. Il ne fait d'abord ce travail que sur le latin, le grec, le français et le hollandais. Mais au séminaire de Namur, où on lui enseigne l'hébreu, il s'applique pendant trois ans à prouver l'identité des racines hébraïques et des racines gréco-romaines. En 1836, à l'université de Louvain, il apprend le sanscrit, et il tourne alors de ce côté

ses facultés d'abstraction et de synthèse. Par un assemblage assez étrange, les jours de sortie étaient consacrés à des dissections et à l'étude de l'anatomie comparée.

M. Ch. était desservant du petit village de Floriffoux, sur la Sambre, quand il publia, en 1843, son *Essai d'étymologie philosophique* ou *Recherches sur l'origine et les variations des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux*. A cet ouvrage succéda, en 1848, la *Lexiologie indo-européenne*. Ch. était venu s'établir à Paris. Il avait renoncé à la carrière ecclésiastique. En rupture complète dès lors avec l'orthodoxie, il publia, en 1855, *Moïse et les langues*. A partir de ce moment, sa vie est consacrée à l'enseignement oral et écrit de ses idées favorites, qu'il ne se lasse pas de répéter en en renouvelant la forme.

Le livre dont nous avons donné le titre en tête de cet article est consacré au même ordre de questions. Il commence par une introduction sur « la méthode intégrale en linguistique ». La méthode intégrale est celle qui étudie simultanément les lois de la phonologie lexiologique et celles de l'idéologie lexiologique, car les mots, véritables *syngénèses* d'une idée et d'une syllabe, vivent deux vies à la fois, celle de la syllabe et celle du groupe sensitivo-logique incarné dans cette syllabe. Le chapitre I est intitulé : « Embryogénie de la pensée, état premier de l'aryaque. » Cet état premier de l'aryaque est caractérisé par la présence de deux espèces d'éléments lexiques en perpétuel contraste : les pronoms-adverbes et les verbes-noms. Dans le chapitre II, M. Ch. expose la loi de création des verbes primitifs, qu'il ramène à deux classes : les dynamomimes et les phonomimes. Ici s'arrête le livre ; si court que soit ce résumé, ceux qui ont lu quelque travail de Ch. auront reconnu ses idées et son langage. Ne sachant pas ce que c'est de douter, procédant par axiômes et par déductions, aimant les formules emprunté[s] aux sciences naturelles, tel était, tel se montre encore dans ce dernier livre l'apôtre de l'Idéologie lexiologique. Mais quel que soit le jugement qu'on porte sur ses théories, on peut dire que M. Chavée a bien mérité de la linguistique : par son caractère ardent et par son zèle communicatif, il a contribué à la popularité de ces études et il leur a gagné des disciples et des amis.

---

70. — **Unedirte lateinische Gedichte**, von Emil BAEHRENS. Leipzig, Teubner. 1877, in-8°, 48 pages.

On a peu d'espoir aujourd'hui de trouver, dans les bibliothèques, un ouvrage entier qui appartienne à l'antiquité classique ; mais il est possible, en étudiant de plus près les manuscrits où sont réunies des pièces diverses, d'y recueillir quelques morceaux curieux, surtout des derniers temps de l'Empire. On s'en est beaucoup occupé depuis quelques an-

nées, et ces recherches n'ont pas été sans résultat. La découverte assurément la plus intéressante qu'on ait faite est celle de deux églogues composées par un poète inconnu du temps de Néron. Elles ont été trouvées sur un manuscrit d'Einsiedeln, publiées par Hagen dans le *Philologus*, et reproduites dans l'*Anthologie* de Riese (nos 725 et 726); elles sont d'une facture élégante; l'auteur, sans doute un de ces poètes de cour qui vivaient de leurs flatteries, y félicite le prince d'être monté sur le théâtre et d'y avoir chanté ses vers sur la ruine de Troie. Le petit poëme trouvé par M. L. Delisle dans un manuscrit de Prudence, et commenté par M. Ch. Morel dans la *Revue archéologique*, est loin d'être aussi élégant, mais il nous entretient des dernières luttes du paganisme et du christianisme, et emprunte un grand intérêt aux événements au milieu desquels il fut écrit. Enfin, il y a quatre ans, M. Frédéric de Duhn tira de la bibliothèque de Naples de petits poëmes inédits de Dracontius, dont l'existence était signalée déjà depuis plus de cinquante ans, et que diverses circonstances avaient empêché de publier [1]. Nous ne connaissions de Dracontius que l'élégie qu'il adressa au roi des Vandales, pour obtenir sa grâce, et le grand poëme sur Dieu qu'il écrivit en prison; M. Duhn nous donne ses œuvres d'écolier et de déclamateur. C'est une face nouvelle et curieuse de son talent : la diversité même des deux sortes d'ouvrages qu'il a composés nous fait voir ce que ces rhéteurs futiles pouvaient devenir quand un sentiment sincère les arrachait à leurs jeux puérils et les replaçait dans la vérité et dans la vie.

Ce sont des poètes du même temps et de la même école dont M. Emile Baehrens publie aujourd'hui des fragments. Voici comment il les a découverts : la description d'un ms. Harléien du xve siècle et une liste complète des petits poëmes qu'il renferme lui étant tombés sous les yeux, il devina, au titre seul de quelques-uns de ces poëmes, qu'ils devaient être antiques; s'étant assuré qu'ils étaient inédits, il les fit copier, et il les publie, après en avoir établi le texte. Le plus long de ces poëmes (290 vers) est intitulé *Aegritudo Perdicae*, et nous entretient d'une histoire d'amour qui a dû longtemps servir de thème aux déclamations dans les écoles. Elle était mentionnée déjà par Claudien et par Dracontius, mais en termes si vagues qu'on ne pouvait guère comprendre ce qu'ils voulaient dire. Le poëme publié par M. B. nous fait connaître, par le détail, toute la légende : c'est une variante de la célèbre histoire d'Antiochus et de Stratonice; il s'agit d'un jeune homme qui meurt d'amour et d'un médecin qui découvre adroitement la cause de son mal et la personne qu'il aime. Seulement, on a imaginé ici de compliquer l'histoire en supposant que ce n'est pas de la concubine de son père, mais de sa propre mère que Perdiccas est amoureux, ce qui permet d'unir à l'aventure d'Antiochus une contre-partie de la légende de Myrrha. L'intérêt de ce sujet

1. « Dracontii carmina minora ex codice Neapolitano », éd. Fr. de Duhn. Teubner, 1873.

dramatique était tout entier, pour les poètes du ve siècle, dans la peinture violente d'un amour incestueux et sans espérance; celui que vient d'éditer M. B. est allé dans cette peinture jusqu'aux exagérations les plus singulières. Il nous montre ce malheureux Perdiccas devenu si maigre, si décharné, que, lorsqu'il délibère sur le genre de mort qu'il doit choisir, il n'ose pas se précipiter du haut d'un rocher, de peur que le vent ne le soutienne en l'air comme un oiseau.

Ces idées sont assurément fort ridicules, et les vers qui les expriment sembleront sans doute bien médiocres à des gens nourris des études classiques; M. B. a pourtant raison de croire qu'il n'était pas sans intérêt de les publier. L'étude attentive qu'il en a faite lui permet d'affirmer qu'ils sont de la même époque et de la même école que ceux de Dracontius. Ils servent donc à nous faire mieux connaître cet effort qui fut alors tenté en Afrique pour relever la littérature latine. Après les premiers ravages de l'invasion, qui avaient tout arrêté, la domination des Vandales s'étant un peu adoucie, les écoles furent rouvertes, et l'on se remit à étudier et à écrire. Dracontius fait honneur de cette sorte de renaissance à son maître, le grammairien Felicianus, « qui a ramené, dit-il, dans la capitale de l'Afrique, les lettres fugitives, et qui attire, pour l'écouter, un auditoire mêlé de Romains et de barbares. » Ce mélange des deux races pouvait avoir, en Afrique, le même résultat qu'en Espagne ou dans la Gaule, et y faire naître une littérature semblable. C'est une raison pour nous d'étudier avec soin toute cette école africaine qui fut la dernière manifestation et la dernière résistance du génie latin dans ces contrées. Le *Codex Salmasianus* nous en avait déjà conservé des fragments curieux; l'*Aegritudo Perdicae*, qui s'ajoute aux petits poëmes de Dracontius et à la tragédie d'Oreste, achève de nous la faire bien connaître.

M. B. a encore trouvé sur son manuscrit de Londres deux pièces de vers d'un poète de l'époque de Constantin, Tiberianus, qui paraît avoir joui de son temps d'une certaine célébrité, et qui ne méritait pas l'oubli où il est tombé. C'était un personnage important qui avait rempli des fonctions publiques en Afrique et en Espagne et qui fut préfet du prétoire. Jusqu'ici on ne connaissait de lui qu'un petit poëme, qui avait pris place dans l'*Anthologie,* et la mention faite par Servius d'une lettre assez piquante que les antipodes étaient censés écrire aux habitants de notre hémisphère et qui commençait par ces mots : *Superi inferis salutem.* Des deux nouvelles pièces que publie M. B., il y en a une surtout qui est remarquable par l'agrément des images et l'harmonie des vers. C'est la description d'une vallée traversée par un fleuve, égayée par le chant des oiseaux et ornée des fleurs les plus brillantes. M. B. admire beaucoup ce petit morceau; il trouve avec raison qu'il est digne des meilleures époques de la littérature latine et fort surprenant pour le temps de Constantin. Cette opinion l'amène à émettre une hypothèse importante. Le mètre dans lequel ce poëme est écrit, la finesse des pensées, l'élégance un peu maniérée des vers, un certain ton de sentimentalité poéti-

que qu'on y trouve, lui rappellent le *Pervigilium Veneris* qui nous a été conservé par le *Codex Salmasianus*. Comme il partage l'opinion de L. Müller que le *Pervigilium* est du IIIe ou du IVe siècle, il s'est aussitôt demandé si Tiberianus n'en était pas l'auteur. « Il serait difficile de croire, nous dit-il, que le même siècle eût produit deux poètes si semblables entre eux, si différents des autres, et se distinguant tous deux par un sentiment si moderne de la nature. » Si l'hypothèse était certaine, un petit problème littéraire, qu'on s'est souvent posé, serait enfin résolu : nous connaîtrions l'auteur du *Pervigilium Veneris*; mais je crains que M. Baehrens ne se soit un peu pressé de conclure. Ses arguments ne me semblent pas assez sûrs. Comme Tiberianus, dans les deux autres pièces que nous possédons de lui, se fait remarquer par des qualités différentes, ne peut-on pas croire que c'était un amateur curieux, un génie souple et habile, qui changeait quelquefois de modèles, et savait heureusement les reproduire ; qu'après avoir essayé d'atteindre, dans ses *Versus Platonis de Deo*, à la gravité des philosophes, il a voulu, dans le petit paysage qu'il se proposait de décrire, imiter le *Pervigilium Veneris*, alors dans sa nouveauté, et qu'il y a réussi? Dans tous les cas, la question demande à être étudiée de plus près, et ne pourra être résolue qu'avec des documents nouveaux.

Gaston Boissier.

---

71. — **Die Niflungasaga und das Nibelungenlied.** Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Heldensage von A. Raszmann, Pfarrer zu Holzhausen bei Cassel. Heilbronn, Henninger, 1877.

Cet ouvrage de M. Raszmann a pour but de réfuter la dissertation de M. Döring sur les sources de la Niflungasaga (die Quellen der Niflungasaga in der Darstellung der Thidrekssaga und der von dieser abhängigen Fassungen), et, par contre-coup l'opinion récemment émise par M. Storm sur le Kämpeviser danois. (Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern hos de nordiske Folk.)

Les frères Grimm, Massmann, Müllenhoff, M. R. étaient d'avis que la légende des Nibelungen, telle que la raconte l'auteur de la Thidrekssaga, repose sur des chants et des traditions de la Saxe ou de la Basse-Allemagne. Mais après que Müllenhoff (zur Geschichte der Nibelunge Nôt) eut déclaré que le récit d'Ekka contenu dans la Thidrekssaga avait pour fondement l'Eckenlied, M. Zarncke exprima dans un article du Centralblatt (1859, p. 316) et dans la préface de son édition des Nibelungen (3e aufl. 1868. Einl. p. LXVI) une opinion semblable sur la Niflungasaga, et M. Döring, élève de M. Zarncke, développa l'opinion de son maître dans une dissertation de doctorat, insérée plus tard dans la Zeitschrift für deutsche Philologie (II, 1-79 et 265-292). M. Döring s'efforçait de prouver que le poëme des Nibelungen était la source même de la Saga;

d'après lui, l'auteur de la Saga avait connu les Nibelungen par des récits d'hommes de la Basse-Allemagne, selon un texte fort voisin des manuscrits B et J ; il avait introduit ces récits dans son Dietrich de Bern et parfois même imité aussi les chants de l'Edda.

M. R. démontre dans une suite de discussions profondes appuyées sur des textes que la source de la Niflungasaga n'est ni le poëme des Nibelungen ni l'Edda. Il suffisait au reste de citer, l'auteur ou plutôt l'arrangeur de la saga. Il a nommé lui-même dans plusieurs passages les sources où il avait puisé son récit. Dans son prologue, il dit : « Cette saga a été faite d'après le récit d'hommes allemands, mais en partie d'après les chants qui divertissent de hauts personnages et qui naquirent dans l'ancien temps aussitôt après les événements qui sont racontés dans cette saga. » Ailleurs (c. 394), il dit encore : « Ici on peut entendre le récit d'hommes allemands sur la manière dont ces événements se sont passés et à la vérité de quelques-uns de ceux qui sont nés à Susat, où ces choses mêmes ont eu lieu...; les hommes qui sont nés à Susat, à Brême et à Munster, m'ont aussi fait de semblables récits et aucun d'eux ne connaissait certainement l'autre, et tous parlaient de même là-dessus; cela est également conforme en grande partie à ce que disent d'anciens chants en langue allemande que des hommes savants ont composés sur les événements qui se sont passés dans ce pays. » L'auteur de la saga nomme donc comme ses sources des récits (sögn, frasögn) et d'anciens chants (kvœdhi, fornkvœdhi), et les hommes qui lui ont fait connaître ces récits et ces chants, sont des hommes de Soest (Susat), de Brême, de Munster ; c'est dans le pays même de Soest que ces récits et ces chants ont été composés, c'est-à-dire en Saxe, et le théâtre des événements que raconte la saga n'est autre que la ville de Soest et la contrée d'alentour.

Il est vrai que M. Döring objecte que, sous le nom de Saxe (Saxland), l'antiquité scandinave comprenait l'Allemagne; c'est ainsi que nous autres, Français, nous disons l'Allemagne et non Deutschland. Mais le nom de Saxe est ici tout spécial : la saga donne des noms précis et déterminés aux différentes parties de l'Allemagne, et son auteur semble avoir eu de bonnes connaissances géographiques; s'il nomme les hommes de Soest, de Brême, de Munster, non pas saxons, mais allemands, c'est qu'il leur donne dans ce passage un nom général, commun ; mais le pays qu'il appelle Saxland est, à son sens, une partie de l'Allemagne, et non pas l'Allemagne.

M. Döring n'est pas à bout d'arguments ; il rejette de la saga le nom de Soest. Il veut que l'action se passe dans le « Hunaland » et il voit dans le nom de Susa, que l'on trouve dans la saga, le nom du « burg » d'Etzel, c'est-à-dire Ofen. Il pense qu'il faut tout à fait distinguer Soest de cette Susa, et qu'on a donné à la résidence d'Etzel le nom biblique de la capitale des rois perses. M. R. réfute fort bien cette conjecture. Il prouve, d'après l'étude des manuscrits, qu'il ne faut pas lire Susa, mais Susat; des cinq copistes à qui l'on doit la Thidrekssaga, le premier, le

deuxième et le quatrième écrivent Susat ; il faut donc voir dans Susat la ville de Soest en Westphalie, et le Lyrawald où chasse Etzel (ou Attila) n'est autre que le Luerwald actuel qui figure sur les cartes de l'état-major et qu'on nomme aussi Arnsbergerwald.

Plus loin, M. R. explique ingénieusement le nom du lac ou de la rivière Mœre. On sait que c'est là que viennent s'ébattre les ondines sorties du Rhin : Hagen enlève leurs vêtements qu'elles ont laissés sur le bord de l'eau et ne les rend qu'après avoir appris des ondines les secrets de l'avenir. Jusqu'ici on prétendait que l'auteur du poëme avait confondu le Danube et le Main et placé au confluent du Danube (Main) et du Rhin ce cours d'eau ou lac qu'il appelle Mœre du nom d'un lieu de passage fort connu, Mœhringen sur le Danube. Puisque cette Mœre, dit M. R., se trouve, selon le poëme, vers l'endroit où se réunissent le Main et le Rhin, il faut chercher dans les environs du confluent s'il n'existe pas un cours d'eau, rivière ou lac qui rappelle le nom de Mœre. Or, en face de Mayence, entre l'embouchure du Main et Castel, il y a un endroit, nommé Marau qui, au dernier siècle, était une île, au nord-est d'un bras du Main, aujourd'hui desséché, le vieux Main ou, comme on le nomme encore, la Lache. Marau veut dire la prairie célèbre (Marouwa, Mârowa, Mârau); la Mœre (Mâraha, Mârâ) serait la partie du fleuve qui entoure la Mârau. Je préfère toutefois l'ancienne explication à cette conjecture subtile.

En poursuivant leur chemin vers Susat, les Nibelungen arrivent à Bakalar (Bechelaren), c'est-à-dire, selon la Saga, à une journée de marche du Rhin, et, après avoir quitté Bakalar, ils rencontrent près du « burg » de Thorta un messager d'Etzel. M. R. voit dans ce Thorta la forêt actuelle de Dorte entre Wetzlar et Dillenburg. C'est plutôt l'ancienne Thortmannia, aujourd'hui Dortmund.

Quelques autres conjectures de M. R. nous paraissent hasardées, et, en général, il nous semble trop hardi dans les diverses opinions qu'il émet en courant (particulièrement dans les notes). C'est ainsi qu'il voit dans Ermanarich et Dietrich de Bern deux personnages mythiques; tous deux, dit-il, sont intimement unis dans la légende, mais l'histoire s'oppose à cette « intimité » des deux héros. Selon M. R., Dietrich de Bern n'est pas du tout Théodoric de Vérone, puisque la légende de Dietrich offre les plus grandes contradictions avec l'histoire de Théodoric; et pourquoi, ajoute M. R., la Thidrekssaga placerait-elle Ermanarich sur la Moselle et Dietrich sur le Rhin?

M. R. ne croit pas davantage que l'Etzel de la légende soit le même que l'Attila de l'histoire. Mais comment s'est-il risqué à combattre l'opinion de Müllenhoff par des arguments comme ceux-ci : qu'Attila est dans la légende du nord un prince peu puissant qui redoute les Giukunge; qu'il paraît rusé et perfide; que Gudrun lui reproche les discordes qui ont affaibli son pouvoir et l'accuse de lâcheté et d'incurie? M. R. dit que tout cela ne concorde pas avec les renseignements fournis par

l'histoire; il déclare que Jordanis et la Völsungasaga diffèrent d'opinion sur la taille et le teint du roi des Huns, car Jordanis représente Attila comme « forma brevis » et la Völsungasaga fait de lui un homme de haute stature; Jordanis prétend qu'Attila était « teter colore », c'est-à-dire qu'il avait le teint naturel à sa race, et la Völsungasaga dit qu'Attila était noir et pourtant imposant. Ainsi, parce que légendes et poëmes ne sont pas conformes au récit de Jordanis, parce que ces œuvres toutes populaires, qui volaient de bouche en bouche et subissaient naturellement une foule d'altérations et de changements, n'ont pas la même exactitude de détails que l'histoire, on devrait rejeter toute comparaison entre l'Attila que tout le monde connaît et l'Etzel des poésies germaniques! Jordanis, dont M. R. invoque le récit, est-il si digne de confiance? Les peuples germaniques du Nord, chez qui se produisaient moins d'évènements intéressants et dont les princes avaient moins d'éclat et de prestige, ne devaient-ils pas faire d'Etzel un souverain semblable à leurs rois, moins redoutable et moins grand que l'Attila de l'histoire? Que M. R. songe au Charlemagne des chansons de geste. Peut-on demander la rigueur minutieuse des documents historiques à la poésie, et à une poésie qui traite les événements « e longinquo », c'est-à-dire de nombreuses années après les événements mêmes et au gré de sa fantaisie? M. R. sait cependant mieux que tout autre ce que devient l'histoire, lorsque la légende s'est emparée d'un personnage ou d'un événement et, après de longues années, le manie et le transforme à sa guise.

Il y a toutefois de bonnes parties dans le livre de M. R. Il faut p. e. recommander les chapitres où il prouve que les chants, dont le « Sammler » invoque le témoignage, ne sont pas le poëme des Nibelungen. M. Döring citait deux textes précis du poëme, le manuscrit de Saint-Gall et le premier manuscrit de Berlin. M. R. montre que les rapprochements faits par M. Döring sont pour la plupart forcés et qu'il n'y a pas de criterium sûr, qui prouve que l'auteur de la Saga connût un texte déterminé des Nibelungen. Toute cette discussion est très-approfondie, et, comme le livre entier, mêlée de citations convaincantes, qui fortifient le raisonnement de M. R. Il en est de même de la fin de l'ouvrage, où M. R. compare la Niflungasaga et les éléments qui la composent aux traditions du nord et du sud de l'Allemagne; rien de plus complet et de plus détaillé que cette comparaison de textes qui comprend près de 150 pages (80-225). M. R. conclut ainsi : la Niflungasaga offre de nombreuses ressemblances avec le poëme des Nibelungen et l'Edda, sans que cependant ni l'Edda, ni les Nibelungen soient la source de la Saga; il faut donc qu'avant que fût créée la Thidrekssaga, les chants et traditions de la Saxe qui avaient conservé la forme primitive de la légende et servaient de base à l'Edda, se soient unis et confondus (verschmolzen) avec les chants et traditions du sud de l'Allemagne, d'où est sorti le poëme des Nibelungen : cette

fusion (Verschmelzung) a donné naissance à la Niflungasaga.

La réponse de M. R. à M. Storm et son opinion sur les Kämpeviser danois n'occupent que peu de place dans l'ouvrage. Peut-être est-il vrai, comme le dit M. R., que la source des Kämpeviser est « non point un livre mort, mais un chant populaire plein de vie qui de l'Allemagne se rendit sous les formes les plus diverses en Danemark et en Suède, et de là même dans les îles Feroë. » Cependant l'argumentation de M. R. contre M. Storm ne s'impose pas à nous avec la même évidence que la critique des assertions de M. Döring.

Malgré ses défauts, l'ouvrage de M. R. sera consulté par tous ceux qu'intéresse la question des Nibelungen devenue aujourd'hui si variée et si complexe. L'opinion de M. Döring était assez originale, et, à certains égards, assez vraisemblable pour provoquer, de la part d'un érudit patient et sagace comme M. R., une réfutation dans toutes les règles. Cette réfutation est longue, je dirais même diffuse et traînante ; les nombreuses divisions du livre, au lieu de rendre l'exposition plus claire, ne font parfois que l'obscurcir ; M. R. ne sait pas donner à ses démonstrations cette vivacité concise qui excite l'intérêt et que possède p.e. son adversaire, M. Döring, au reste, un des philologues les plus distingués de l'Allemagne. Je voudrais aussi que le ton de la polémique fût quelquefois moins tranchant, et que, sur certains points, M. Raszmann ne triomphât pas si bruyamment. En somme, ce gros livre qu'il nous donne rend à la philologie germanique un service signalé.

A. CHUQUET

---

72. — **Encyclopédie des sciences religieuses**, publiée sous la direction de F. LICHTENBERGER, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris. T. I, II et III. Paris, Fischbacher. 1876-1877. 776-804-796 pp.

On sait l'importance de la grande *Real-Encyclopedie* de Herzog, non-seulement pour les études théologiques, mais pour les études historiques en général. Nous n'avions jusqu'ici en France aucun dictionnaire encyclopédique qui pût suppléer à ce recueil, et tous ceux qui s'occupent d'histoire religieuse étaient obligés de recourir au Herzog, qui ne se trouve en France que dans peu de bibliothèques, qui est d'un prix considérable, et qui du reste ne pouvait naturellement servir qu'à ceux qui savent l'allemand. M. Frédéric Lichtenberger, ancien professeur à la Faculté française de théologie de Strasbourg, et aujourd'hui doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, a voulu combler cette lacune et a entrepris une vaste *Encyclopédie des sciences religieuses* dont la publication, commencée en 1876, a marché assez rapidement pour que trois volumes, c'est-à-dire quinze fascicules de dix feuilles, aient déjà paru.

Cette publication s'adresse à la fois au public lettré dans son ensem-

ble et plus particulièrement au public protestant et aux pasteurs qui dirigent les églises réformées. En un certain sens, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* est une œuvre protestante. A une ou deux exceptions près [1], tous les articles sont dus à la plume de protestants français, et un des buts de M. L. a été évidemment de montrer que le protestantisme français était capable de produire une œuvre digne d'être placée à côté de celle des théologiens et des savants allemands. Le caractère de l'Encyclopédie devait nécessairement se ressentir un peu de la manière dont les collaborateurs ont été recrutés, et l'on ne s'étonnera pas si les articles théologiques y ont une certaine saveur protestante, et si les personnages illustres de la Réforme y occupent une place très-considérable. Nous ne nous en plaindrons pas; il est à peu près impossible dans une encyclopédie que toutes les branches soient également bien représentées; il n'est pas mauvais qu'elle ait quelque côté particulièrement brillant qui constitue son originalité. Elle a, du reste, borné son domaine aux religions juive, mahométane et chrétienne.

Il serait d'ailleurs injuste de croire que l'*Encyclopédie des sciences religieuses* soit une œuvre de parti; M. L. a tenu et a réussi à lui donner un caractère vraiment scientifique et impartial; il a fait appel, comme collaborateurs, aux représentants des fractions les plus diverses du protestantisme et l'on y voit MM. Réville, Maurice Vernes, Philippe Berger, Michel Nicolas, O. Douen, Viguié, qui appartiennent à l'école libérale et critique, à côté de MM. de Pressensé, Appia, Matter, Bois, Pfender, Recolin, Bersier, qui appartiennent, avec des nuances diverses, à l'orthodoxie calviniste ou luthérienne. Il a su imposer aux uns comme aux autres l'obligation de se tenir à l'exposition des faits et des doctrines sans prendre parti et sans tomber dans l'apologie, la polémique ou la prédication. Il a naturellement réservé les articles les plus délicats de dogmatique ou d'apologétique pour lui-même ou pour ceux de ses collaborateurs qui partagent ses idées, c'est-à-dire qui admettent les droits de la critique, tout en conservant la foi aux principaux dogmes chrétiens; mais, dans ces articles mêmes, nul esprit sectaire ne se fait jour et la méthode d'exposition est purement historique. (Voy. art. *Apologétique*, *Cène*, par F. Lichtenberger.)

Grâce à la largeur d'esprit avec laquelle a été conçu le plan de l'œuvre, et au soin avec lequel le directeur a cherché partout à distribuer les sujets aux hommes les plus compétents, sans distinction d'opinion, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* n'est pas une simple compilation, mais une œuvre en grande partie originale, dont certains articles représentent le résultat de longues années de travail. Les articles de M. A. Sabatier (Actes des Apôtres, Apôtres, Apocalypse, Apocryphes,

---

1. Personne ne songera à reprocher ces exceptions à M. L. quand on saura que les articles *Babylone* et *Chaldée* sont dus à M. Oppert; et les art. *Assassins* et *Coran*, à M. Guyard.

Baur, Canon du Nouveau-Testament, Critique sacrée, etc.) sont au nombre des plus remarquables; chacun d'eux forme un chapitre original et approfondi d'histoire religieuse. M. Michel Nicolas, qui depuis longtemps n'avait rien donné au monde savant, publie d'excellents articles sur la cabbale, sur le canon de l'Ancien-Testament, sur l'Ecole juive et l'Ecole philosophique d'Alexandrie. L'histoire de l'Ecole chrétienne d'Alexandrie a été confiée à M. de Pressensé, ainsi que celle du Concordat de 1802. M. Réville, bien connu pour ses opinions rationalistes, a traité, avec une connaissance toute spéciale du sujet, la question des Antitrinitaires et celle de l'Arminianisme. L'art. Archéologie Biblique est dû à M. Ed. Reuss; l'art. Bohême, à M. Rod. Reuss. C'est assez dire quelle en est la valeur. L'histoire de l'Eglise et l'histoire du Protestantisme en particulier sont traitées, dans l'Encyclopédie, avec une prédilection et une supériorité toutes particulières. Pour l'histoire de l'Eglise au moyen âge il faut signaler en particulier les art. de M. Ch. Schmidt; pour l'histoire du protestantisme, ceux de M. H. Bordier, de M. Delaborde, de M. Ch. Read, de M. Dardier (Calvin). M. Arnaud s'occupe spécialement et avec une grande érudition du protestantisme en province. L'histoire des hérésies et des doctrines religieuses a été confiée à M. Jundt (Arianisme, Athanase, Augustin), qui donne des formes un peu trop prolixes à une réelle science. M. Emile Lichtenberger a fourni de bons articles d'architecture (Architecture, abside, autel [1]). La statistique ecclésiastique est faite par M. E. Vaucher avec un soin remarquable. M. Strœhlin, que son livre sur les rapports de l'Etat et de l'Eglise en Allemagne a fait avantageusement connaître, a consacré de longs et très-intéressants articles aux catholiques allemands, aux vieux catholiques, aux concordats. M. Rabier est chargé de la philosophie proprement dite, MM. Maurice Vernes et Ph. Berger de la critique de l'Ancien-Testament, de l'histoire et de la philologie orientales. Quelques art., trop peu nombreux et trop courts, font regretter que les nombreuses occupations de M. Carrière l'aient empêché de fournir, dans ce domaine, une collaboration active pour laquelle il était si naturellement désigné.

Nous pourrions poursuivre encore cette énumération, mais nous n'avons voulu que signaler les côtés les plus intéressants de l'Encyclopédie et donner une idée de la variété des matières qui y sont traitées. Tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'histoire de l'Eglise, de la philosophie et de la religion, y a été admis. On trouvera même que l'on a étendu le cercle un peu loin, en consacrant, par exemple, un article à lord Byron et en accordant cinq pages à Benjamin Constant, c'est-à-dire deux de plus qu'à saint Athanase. Le principal défaut de l'Encyclopédie est la disproportion dans les développements accordés aux diverses ma-

1. Il est question, dans ce dernier art., du *ciborium*, petit édicule sous lequel primitivement était placé l'autel. Ce sens aurait dû être rappelé au mot *ciboire* où il n'est question que du calice destiné aux hosties.

tières. Tel sujet important est traité avec une brièveté tout à fait insuffisante, tandis que d'autres qui le sont beaucoup moins reçoivent des développements exagérés. On sent que quelques-uns des collaborateurs sont plus habitués aux développements de l'éloquence sacrée qu'à la précision de l'érudition et de la critique. Si l'on donne plus d'une page à Paul Delaroche, combien n'en faudra-t-il pas pour le Pérugin et Raphaël? et alors il faudra consacrer plus d'un volume du recueil à la peinture religieuse. Il aurait bien mieux valu, à notre avis, faire un art. : *peinture religieuse*, où l'on aurait accordé à chaque peintre une place proportionnée à son importance. Les théologiens protestants, Abbadie, Amyraut, sont l'objet de longs articles, tandis qu'un érudit catholique, tel que Baronius, n'obtient qu'une seule page. On consacre trois pages à la Tour de Constance, et une à l'Ordre de Citeaux, et une demie à l'abbaye de Clairvaux.

En général, la partie la plus inégale de l'Encyclopédie est celle qui traite de l'Eglise au moyen âge. Si quelques articles sont excellents, beaucoup d'autres sont tout à fait insuffisants; par exemples, l'art. saint Benoît et Bénédictins qui aurait dû être un des plus soignés du recueil, l'art. Becket, etc. C'est aussi pour le moyen âge que les omissions sont le plus nombreuses (Adhémar de Chabannes, Aimoin, saint Alexis, les divers Antonins, saints et martyrs [1], Arculf, Baudri de Bourgueil, Chrismon, etc., etc.). L'Angleterre en particulier a été très-maltraitée. On ne trouve ni Ascue, ni Asser, ni Bartwick, ni Battle-Abbey, ni Bonner, ni Brook, ni Burleigh, ni Burton, ni Cartwright, ni Chillingworth, ni Clarendon, ni Colet, ni Compton, ni Convocation, ni Courtenay, ni Coverdale, ni Crowland. Sans doute, quelques-uns de ces noms ne sont pas très-connus ; mais ils ne devaient pas être absents d'un dictionnaire qui consacre un article à lord Byron et à beaucoup de protestants français qui n'ont joué aucun rôle religieux.

On peut enfin adresser un dernier reproche à l'Encyclopédie au sujet de son incorrection typographique. Les fautes d'impression y sont nombreuses et grossières. Aucune publication n'exige autant de soin qu'un dictionnaire, et l'Encyclopédie est imprimée avec une négligence qui serait à peine acceptable dans un journal ou une Revue. Les dernières livraisons offrent cependant quelques améliorations à ce point de vue ; mais le recueil, qui paraît avec une rapidité presque excessive, porte évidemment la marque d'une certaine hâte qui se manifeste également par le manque de proportion dans les articles et par l'insuffisance avec laquelle sont traités certains côtés du sujet. Malgré ces critiques, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* n'en est pas moins une entreprise des plus dignes d'encouragements, et sur certains points une œuvre scientifique du plus grand mérite.

---

1. L'Encyclopédie ne donne que l'archevêque de Florence. Les *Acta Sanctorum* en donnent cinq autres. Une Encyclopédie des sciences religieuses devait, à ce qu'il semble, donner tous les saints. Ils y seraient mieux à leur place que lord Byron...

73. — **De Jure publico** seu diplomatico Ecclesiæ catholicæ tractationes documenta conventiones queis autonomia, libertas, divina missio apostolicæ romanæ sedis vindicantur ut vera duplicis potestatis concordia habeatur ecclesiasticæ et civilis, opus contra Politicos Nostri Temporis delirantes concinnatum a Gaspare DE LUISE Piorum operariorum congregationis presbytero, Supremæ Congregationis Qualificatore, Academiarum Religionis Catholicæ et Conceptionis romanarum socius Neapoli Pedone Lauriel. Parisiis Pedone Lauriel. 1 vol. in-8° de VII-623 p.p.

Le titre de ce livre en dit assez l'esprit : c'est en partie un livre de polémique ; mais la langue employée et le choix de certaines matières font songer aussi à un ouvrage didactique ; c'est enfin un recueil de textes. En tant qu'écrit polémique, ce livre échappe au jugement de la *Revue ;* comme ouvrage didactique, comme recueil de textes, il peut être ici l'objet de nos appréciations : elles ne sauraient être très-favorables. Les plus hautes questions sont plutôt indiquées que traitées : des omissions inouïes rendent très-périlleuse, très-dangereuse, la lecture d'un pareil livre ; je prendrai quelques exemples : l'auteur consacre un chapitre au rôle des souverains temporels dans l'élection des papes : non seulement il ne cite aucun des travaux récents sur la matière, mais il ne mentionne ni la fameuse concession (apocryphe) d'Adrien à Charlemagne relatée dans le décret de Gratien [1], ni celle de Léon VIII à Othon I[er] qui a donné lieu à des discussions si importantes et si intéressantes, surtout depuis la découverte du D[r] Floss. Il reconnaît d'ailleurs (sans faire presque aucune citation) que les empereurs ont joué en fait un rôle dans l'élection des papes ; mais il paraît croire que ce rôle a cessé de très-bonne heure ; ce serait une erreur grave. A l'occasion de l'élection des papes, il n'est rien dit des laïques. — Le mot *regales* se lit en tête d'un chapitre : c'est à peine si le même mot revient une ou deux fois dans le corps du chapitre : non-seulement, après la lecture de ce morceau, on n'aura pas la moindre idée de la question des régales en France, par exemple ; mais on n'aura pas même appris la valeur, le sens du mot *régale*. Inutile, bien entendu, d'ajouter que l'auteur ne cite pas une seule étude récente sur les régales, par exemple l'excellent livre de J. G. Phillips.

Le choix des matières, l'étendue donnée à tel ou tel chapitre est absolument arbitraire : si le titre consacré aux régales est vide surtout en ce qui concerne la France, le suivant est rempli par de longs développements sur les affaires religieuses de France pendant la révolution.

Çà et là quelques bonnes pages ; mais elles ne suffisent pas à racheter l'insuffisance du reste. Ce qui donne de l'intérêt au livre, ce sont les documents nombreux que l'auteur y a reproduits : les pp. 223-615 sont, en bonne partie, consacrées à cette publication : elle est divisée en deux séries : une première série comprend une suite de pièces diplomatiques parmi lesquelles il faut signaler des documents remarquables concernant les relations de la Russie et de la cour de Rome au XIX[e] siècle ; une se-

1. Prima pars, Dist. LXIII, c. 22.

conde série comprend le texte de concordats conclus entre le Saint-Siége et divers états depuis 1122 jusqu'en 1862. Les formules de chancellerie ont été très-souvent supprimées dans le texte des concordats : suppression très-regrettable ; car la théorie de l'auteur sur la valeur unilatérale des concordats fait naître précisément le désir de consulter ces formules et de voir en quels termes les papes ont consenti la rédaction de ces pièces qui, aux yeux de l'auteur, ne constituent pas des obligations synallagmatiques [1]. Cette curiosité ne peut être satisfaite.

Paul Viollet.

RECTIFICATION.

Messieurs les Directeurs,

M. Germain, doyen de la faculté des lettres de Montpellier, vient de m'écrire pour m'apprendre que la lettre de Christine, qui a paru dans le numéro de la *Revue* du 2 mars, n'était pas aussi inconnue que je l'avais supposé à tort ; cette lettre avait été publiée, en effet, dès 1836 dans la *Revue rétrospective*, 2e série, n° 15, p. 465, et le texte donné alors ne présente avec le mien que « des variantes d'assez peu d'importance, provenant presque toutes d'une refonte d'orthographe ». Ce document avait été communiqué par M. Louis du Bois, qui d'ailleurs n'en avait point fait connaître la provenance, et était donné comme adressé au « chevalier de Terlon ».

C'est bien, en effet, Terlon et non Tesson qu'il faut lire et je vous prie de vouloir corriger cette faute d'impression [2].

Charles Joret.

---

1. On sait qu'un magistrat français, celui-là même qui dénonça comme entachée d'un libéralisme dangereux la Revue des RR. Pères Jésuites a soutenu récemment la même théorie. Elle est assez commune. Mais j'engage ceux de nos lecteurs qui vivent en dehors du monde théologique, à ne pas s'en inquiéter outre mesure. La théorie joue, dans l'école, un rôle considérable : il convient de faire une large part à ce qui n'est que conception intellectuelle et d'étudier ces mouvements théologiques avec intérêt, sans effroi, sans aucune indignation. A l'occasion d'un livre animé du même esprit que celui de M. de Luise, mais écrit avec plus de talent, l'ouvrage du P. Liberatore sur *l'Eglise et l'Etat*, M. de Presles a soulevé récemment diverses objections, à mon sens, rigoureusement orthodoxes et auxquelles il peut être utile de renvoyer le lecteur désireux de suivre ces discussions (Voyez l'*Echo bibliographique* du 5 février 1878).

2. Cp. Franklin, *Les Sources de l'Histoire de France*, p. 391.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 mars 1878.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, communique par lettre à l'Académie la traduction d'un décret du roi d'Italie, qui a institué une commission pour surveiller des fouilles à faire dans le lit du Tibre, et a nommé M. Geffroy au nombre des membres de cette commission. — M. Geffroy adresse en outre à l'Académie, de la part de M. Fiorelli, la photographie d'un sarcophage étrusque trouvé récemment à Chiusi et acquis par le musée de Florence. — Il annonce de nouvelles découvertes faites à la *Piazza di Pietra*, où les fouilles se continuent, et envoie une note de M. Maurice Albert, membre de l'Ecole, qui donne quelques détails sur les objets trouvés : on y remarque, entre autres, un bas-relief très-bien conservé, représentant une province vaincue, et plusieurs fragments d'inscriptions. — Enfin, M. Geffroy annonce une autre découverte faite à Rome, non loin du palais Rospigliosi : on a trouvé une belle mosaïque représentant un navire qui entre au port; le port est pourvu d'un quai, d'un môle et d'un phare.

M. Jourdain lit un mémoire intitulé : *L'université de Paris au temps d'Etienne Marcel*. Le but de ce mémoire est de combattre l'opinion suivant laquelle l'université de Paris se serait mêlée aux troubles qui éclatèrent à Paris pendant la captivité du roi Jean, et aurait soutenu le parti d'Etienne Marcel et des révoltés contre l'autorité du dauphin. M. Jourdain montre, au contraire, l'université envoyant ses représentants aux Etats généraux, lorsque ceux-ci sont convoqués par le dauphin en 1356, puis cessant de prendre part aux assemblées lorsque les Etats menacent l'autorité royale; plus tard, allant au-devant du chancelier Pierre de La Forêt, alors que la plus grande partie de la population parisienne se montrait irritée contre ce ministre et disposée à lui faire mauvais accueil. En janvier 1358, quand Etienne Marcel invite les bourgeois à porter en signe de ralliement le chaperon rouge et bleu, l'université résiste et le recteur interdit aux maîtres et aux écoliers de porter aucun signe semblable. Peu de temps après, on voit le dauphin réunir auprès de lui les « maîtres de Paris », c'est-à-dire les docteurs de l'université, les remercier de leur fidélité et les inviter à y persévérer. Aux Etats de Compiègne, en 1358, les députés de l'université se rendent à l'appel du dauphin,

et font auprès de lui une tentative de conciliation. Rien n'indique que l'université ait jamais eu aucune part au mouvement insurrectionnel; tout en protestant, elle aussi, contre les abus du gouvernement royal d'alors, elle est restée fidèle à ce gouvernement, et ces sympathies ont toujours été pour lui : telle est la conclusion de M. Jourdain.

M. Casati commence la lecture d'une notice sur le musée historique du château de Rosenborg en Danemark. M. Casati, qui a visité tous les musées d'archéologie nationale d'Europe, notamment ceux d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, etc., et qui voit, dans la formation récente de ces musées, un grand progrès pour la diffusion des connaissances historiques, présente cette notice à l'Académie, estimant que le musée de Rosenborg peut l'intéresser comme étant celui de ces musées qui en distribue avec le plus d'ordre et de méthode. — Le château de Rosenborg, dans la banlieue de Copenhague, fut construit de 1606 à 1625 par le roi Christian IV. Après avoir servi de résidence royale, il a été, en 1858, transformé en un musée qui a pris le nom de *Collection chronologique des rois de Danemark*. Il renferme une série d'objets rangés par ordre chronologique, principalement depuis le roi Christian IV jusqu'à nos jours.

Ouvrages déposés : — DESJARDINS (Ernest), Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, t. II, la conquête (Paris, Hachette); — SCHMIDT (Ch.), Mémoire sur les filigranes de papier employés à Strasbourg, de 1343 à 1525, présenté à la Société industrielle de Mulhouse dans sa séance du 25 octobre 1876 (extrait des Bulletins de la Société, Mulhouse, 1877, in-8°); — SCHMIDT (Ch.), Notice sur l'église rouge et la léproserie de Strasbourg (extrait du Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, t. X, Strasbourg, 1878, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. G. Perrot : — 1° PAPARRIGOPOULO, Histoire de la civilisation hellénique (Paris, 1878, in-8°; traduction du dernier vol. de l'Ιστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους du même auteur); — 2° et 3° COLLIGNON (Maxime), Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché, *et* Quid de collegiis epheborum apud Graecos excepta Attica ex titulis epigraphicis commentari liceat (thèses de doctorat, Paris, Thorin, 1877); — *par M. Renan :* Les merveilles de l'Inde, ouvrage arabe inédit du x° siècle, traduit pour la première fois par Marcel DEVIC; — *par M. Laboulaye :* ROSSIGNOL, Des services que peut rendre l'archéologie aux études classiques (1 vol. in-8°).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 13 Avril — 1878

Sommaire : Notice sur M. de La Berge, directeur de la *Revue Critique*. — 74. Mayers, Chinese Reader's Manual. — 75. Du Boys, Histoire du droit criminel de la France depuis le xvi[e] jusqu'au xix[e] siècle. — 76. La Muze historique de Loret, p. p. Livet. — Académie des Inscriptions.

CAMILLE DE LA BERGE

La *Revue critique* vient de faire une perte cruelle, que tous ses lecteurs ressentiront. Camille de la Berge, mort le 13 mars dernier, un mois avant d'accomplir sa quarante-et-unième année, avait été un de nos premiers collaborateurs. L'article qu'il publia dans le troisième numéro de la *Revue* sur la *Colonne trajane* de M. Frœhner fut un de ceux qui contribuèrent le plus à appeler sur notre recueil l'attention du public savant. De la Berge, dont c'était le début, y montrait la sûreté de sa critique, la clarté de ses vues et l'étendue des informations qu'il possédait déjà sur l'histoire de l'empire romain. La réplique qu'il fit ensuite à la réponse passionnée de l'auteur qu'il avait censuré ne mit pas dans un moindre jour la finesse de son esprit et la modération de son caractère. Il continua depuis lors à nous donner, quoique trop rarement à notre gré, des comptes-rendus toujours remarquables, même quand ils étaient de petite dimension. Nous citerons ses articles sur : Mommsen, *Le testament d'Auguste* (1866, art. 124); Briau, *Du service militaire chez les Romains* (*ib.*, 205); Perrot, *la Galatie province romaine* (1867, 173); Robert, *Les Légions du Rhin* (*ib.*, 210); Brambach, *Bade sous la domination romaine* (*ib.*, 242); Benndorf et Schœne, *les Antiquités du Musée de Latran* (1868, 202); de Longpérier, *Recherches sur les insignes de la questure* (1869, 77); Seemann, *les Dieux et les héros de la Grèce* (*ib.*, 66); Urlichs, *De la vie et des honneurs d'Agricola* (*ib.*, 142); Robert, *Epigraphie de la Moselle* (*ib.*, 254); Liebert, *De la science de Tacite* (1870, 1); Kekulé, *La Balustrade du temple d'Athena Nikê et le Théséion* (*ib.*, 152), Mowat, *Le nom de peuple Rhedones* (*ib.*, 155); Bouchard, *les Finances de l'empire*

romain (1872, 85); Renier et Perrot, *Les peintures du Palatin* (*ib.*, 68); Schœne, *Bas-reliefs grecs* (*ib.*, 215); Perrot, *Exploration de la Bithynie* (1873, art. 162). Quand, à la fin de l'année 1874, M. Charles Morel, appelé à Genève, dut quitter la direction de la *Revue*, nous demandâmes à de la Berge de le remplacer. Il avait au plus haut degré les qualités qui devaient nous le faire rechercher pour ces fonctions délicates : une culture générale très-étendue, un esprit vraiment philosophique, une érudition extrêmement sûre, et surtout l'amour désintéressé de la science. Malheureusement sa santé, à ce moment même, commençait à ressentir profondément les suites de l'atteinte que lui avaient portée les privations et les peines endurées pendant le siége de Paris. Un germe sans doute héréditaire, qu'on pouvait croire étouffé, se développa, à la suite d'une pleurésie, dans sa constitution de tout temps peu robuste. Il ne reconnut jamais la gravité de son mal, et vit ses forces décliner et ses souffrances s'accroître pendant trois ans sans vouloir recourir au remède héroïque de l'éloignement hivernal, que la bienveillance de ses supérieurs hiérarchiques lui aurait rendu facile. Mais il garda presque tout ce qui lui restait d'énergie pour l'achèvement et la révision de ses thèses de doctorat es lettres. Il ne donna à la *Revue* que de rares articles, parmi lesquels un seul est de quelque étendue et mérite d'être particulièrement signalé : c'est son compte-rendu du livre de M. Boissier sur la *Religion romaine* (1875, art. 101) : ceux qui l'ont lu ne l'ont certainement pas oublié. Mais il ne faudrait pas mesurer à cette collaboration restreinte la part prise par de la Berge à la direction de notre recueil. Tant qu'il put braver, souvent au risque à peu près assuré de violents accès de toux, la traversée de la Seine, il vint à nos réunions hebdomadaires, et, par ses indications sommaires sur la valeur des ouvrages déposés, par la désignation des collaborateurs les plus compétents, par ses observations pleines de goût et de justesse sur les articles lus devant lui, il contribua largement à maintenir la *Revue*, surtout en ce qui concerne les antiquités classiques, au rang que la direction de M. Ch. Morel lui avait acquis dans l'estime du public lettré.

Camille de la Berge a peu produit. Il étudiait longuement une œuvre avant de l'exécuter, et il n'admettait pas que les travaux d'érudition eussent la permission d'être écrits avec négligence. Attaché depuis le mois de janvier 1866 au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, il consacra d'ailleurs aux devoirs de sa place tout le temps qu'il passait à son bureau. Les inventaires du riche dé-

pôt dont il était un des gardiens conserveront la trace de son labeur patient, intelligent et attentif, et lui vaudront dans l'avenir la reconnaissance des savants. Il avait acquis au plus haut degré l'estime de l'éminent administrateur de la Bibliothèque, M. Léopold Delisle; M. Chabouillet, conservateur du cabinet des médailles, était l'ami de de la Berge : c'est lui qui l'avait fait entrer à la Bibliothèque, et c'est lui qui, sur sa tombe, a exprimé, en paroles émues, les regrets ptofonds que sa mort prématurée laisse à ses collègues.

De la Berge a pu cependant achever trois ouvrages, qui préserveront son souvenir au-delà du cercle des amis qui l'ont connu. En 1865, l'Académie des Inscriptions ayant mis au concours une étude sur la *Flotte romaine*, il concourut et obtint le prix, qui ne fut décerné qu'en 1870. Il n'a pas publié ce travail, qu'il voulait toujours revoir et retoucher. M. Léon Renier, son maître et le plus compétent de ses juges, a conçu le projet de publier ce mémoire, dont il prise l'utilité et la valeur, en le mettant, s'il y a lieu, au courant de ce que la science a pu ajouter depuis dix ans aux matériaux réunis par l'auteur. Cet honneur rendu à la mémoire de notre ami dit assez dans quelle estime le tenaient ceux qui pouvaient le mieux l'apprécier.

Il y a presque aussi longtemps que de la Berge avait achevé, au moins dans les parties essentielles, son *Essai sur le règne de Trajan* et sa dissertation *De rebus Byzantiorum ante Constantinum*, thèses latine et française qui devaient lui valoir le grade de docteur es lettres. Laissés de côté pendant quelque temps, repris ensuite, approuvés, il y a près de quatre ans, par la Faculté, revus une dernière fois l'année dernière, ces deux ouvrages furent enfin imprimés dans les derniers mois de 1877, et de la Berge n'attendait, pour les publier, que d'avoir soutenu l'épreuve publique à laquelle il se figurait que sa santé lui permettrait de faire face au retour de la belle saison. La mort, que ses amis voyaient s'approcher de lui plus sûrement chaque jour, ne lui permit pas d'acquérir le titre que ses livres allaient lui valoir; ils vont être livrés au public, et justifieront l'attente qu'en avaient conçue tous ceux qui connaissaient l'auteur. On remarquera dans l'*Essai sur Trajan*, à côté d'une érudition exacte et complète, les vues et les idées qui remplissent les chapitres consacrés à la religion, à l'art, aux lettres, aux sciences, à la société du temps de Trajan. De la Berge envisageait l'histoire en philosophe : habitué à méditer sur la succession et le caractère respectif des phases diverses de la civilisation, il avait parfaitement compris que l'époque des Antonins, inaugurée par le grand règne dont il

traçait le tableau, est le point de départ d'une évolution capitale dans l'histoire du monde. Il a exposé, dans la forme sobre qu'il aimait à donner à ses réflexions les plus profondes, le rôle de l'Empire romain dans la fondation du monde moderne, et marqué avec une grande finesse les caractères par lesquels la civilisation de Rome se distingue de celle des Grecs. S'il n'a pas complètement résolu le grand problème des causes de la décadence presque subite, rapide et irrémédiable, qui s'empara, vers le IIIe siècle, de tous les éléments de l'activité intellectuelle, il a ouvert, sur cette question si intéressante, plusieurs points de vue qui contribuent certainement à nous en permettre l'intelligence. Dans sa thèse sur Byzance, il a traité avec amour l'histoire d'une de ces admirables villes grecques dont aucune, comme il le dit au début, n'est sans avoir mérité un souvenir de la postérité, par l'éclat qu'elle a jeté à son heure ou les services qu'elle a rendus à la civilisation, aux arts et aux sciences. Son étude curieuse et critique a d'ailleurs l'intérêt particulier de faire pressentir, à travers les vicissitudes d'une existence millénaire, le rôle extraordinaire qui était réservé à la seconde Rome, à partir du IVe siècle, dans les annales du genre humain. La thèse française est dédiée à M. Léon Renier, la thèse latine à M. Egger : c'est un souvenir des leçons auxquelles il disait volontiers qu'il devait tout. M. Egger a voulu aussi donner un témoignage public du cas qu'il faisait de celui dont il avait encouragé les premiers efforts : il a écrit sur lui une notice qui paraîtra en tête de la thèse latine.

La vie de Camille de la Berge avait été de bonne heure assombrie par des malheurs que rien ne répare. Né à Paris, le 5 avril 1837, d'un médecin fort distingué, frère d'un peintre bien connu, et auteur d'un ouvrage pratique encore apprécié, il le perdit tout enfant; il ne conserva guère plus longtemps sa mère, petite-fille de Carle Vernet, par laquelle il tenait à une famille qui lui offrit plus tard le cercle intime et affectueux dont il avait besoin. Elevé à Sainte-Barbe, sous la direction de son oncle paternel, il se présenta à l'Ecole forestière, et, quoiqu'il eût peu de goût pour la carrière qu'il embrassait, il entra et sortit le premier. Il montrait ainsi dès lors la variété de ses facultés, qu'il préférait appliquer à l'acquisition des connaissances les plus variées et les plus précises, mais qu'il pouvait au besoin concentrer sur un sujet quelconque, de façon à ne pas craindre de rivaux. Il ne resta que peu de temps garde-général, et, profitant de ce que ses parents lui avaient laissé un modeste patrimoine, il donna sa démission pour se livrer tout en-

tier aux sciences historiques, qui l'attiraient particulièrement, bien qu'il ait toujours gardé du goût et de l'aptitude pour les sciences mathématiques et physiques, qu'il avait cultivées dans sa première jeunesse. Il passa brillamment sa licence es lettres, et s'estima heureux, peu de temps après, d'entrer au Cabinet des Médailles. Il se mit dès lors, tout en continuant ses études plus spécialement historiques, à étudier l'archéologie et la numismatique : c'est ainsi qu'il put fournir plusieurs articles au *Dictionnaire des Antiquités,* dont il a apprécié ici les mérites exceptionnels (1875, art. 3). Il avait formé de grands projets de travail dans cette direction, et il n'est pas douteux que là, comme ailleurs, il n'eût prouvé sa rare capacité, et n'eût mérité, s'il avait vécu, de diriger à son tour le dépôt précieux qu'il gardait avec tant de soin et d'intelligence. Ainsi établi dans des fonctions qui lui plaisaient, marié en 1867 à une femme distinguée, il aurait suivi en paix et avec succès une carrière heureuse et profitable à la science, si la maladie, en jetant le trouble dans sa vie physique, n'était bientôt venue atteindre son caractère même et sa faculté de travail. Nature profondément sensible, poussant presque à l'excès la modestie et la méfiance de lui-même, il n'aimait pas à se mettre en avant, mais il se livrait tout entier aux rares amis qu'il avait choisis et qui lui rendaient son affection. Ceux-là seuls ont pu apprécier la bonté exquise, la tendresse délicate de son cœur, et aussi le charme original de son esprit et la portée de sa pensée. La grandeur de la perte qu'ils ont faite leur apparaît mieux tous les jours ; ils ne combleront jamais le vide que laisse à côté d'eux la mort de Camille de la Berge. Mais ceux mêmes qui n'ont connu que ses rares écrits ou le peu de lui-même qu'il livrait au commerce habituel, ont su, en général, comprendre la valeur intellectuelle et morale de celui qui vient de mourir sans avoir pu donner tout ce qu'on se promettait de lui. La France a besoin aujourd'hui de tous ses hommes de mérite et de cœur : il n'y a aucun de ceux qui aiment notre pays et la science qui n'ait éprouvé une émotion douloureuse à la cruelle nouvelle que nous annonçons, un peu tardivement, à nos lecteurs.

---

74. — **The Chinese Reader's Manual.** A Handbook of Biographical, Historical, Mythological, and General literary reference. By William Frederick Mayers, Chinese Secretary to Her Britannic Majesty's Legation at Peking, etc., etc. Shanghai : American Presbyterian Mission Press, 1874, in-8, p.p. xxiv-440.

Parmi les nombreux ouvrages que Fourmont l'aîné a composés et

qu'il a indiqués dans un petit catalogue [1] assez rare publié à Amsterdam en 1731, il s'en trouve un que l'auteur des *Meditationes Sinicæ* décrit (p. 62) de la manière suivante :

« CXI. Dictionnaire Historique, Chronologique et Géographique de l'Empire de la Chine, où l'on trouve les Noms, les Actions, l'Age, de tous les Empereurs des vingt-deux Familles, des fameux Colao, des grands Capitaines, des Philosophes, des Poëtes, des Historiens, des Auteurs de Sectes : les Noms des Royaumes, des Provinces, des Villes, du premier, du second, du troisième ordre : des Villes de guerre, des Royaumes voisins, des Tours, des Citadelles, des Hospices ; des Montagnes, des Fleuves, des Collines, des Cavernes, des Rochers, des Cascades, des Rivières, des Ruisseaux, des Lacs, etc. Le tout suivant l'arrangement alphabétique pour les Provinces et les Villes, et suivant l'arrangement des matières avec des chiffres de renvoy pour les lieux de leur dépendance ; on y voit partout les charactères chinois en marges.

« Ce Dictionnaire est en 4 In-folio et il est si nécessaire, que si on ne le relit pas sans cesse, on sera arrêté à chaque instant dans la lecture des Livres chinois. »

Ce Bouillet gigantesque dont les restes ont trouvé, si je ne me trompe, un asile au département des ms. de la Bibliothèque nationale, n'a jamais été imprimé, et fort heureusement; M. Fourmont n'avait ni le jugement ni les connaissances nécessaires (témoin son *Cat. librorum* [2]) pour faire un semblable travail. Il était cependant utile de le rappeler pour indiquer le seul ouvrage qui ait été entrepris sur le sujet traité par M. Mayers dans son *Chinese Reader's Manual*.

Le *Chinese Reader's Manual* est un des sept ou huit ouvrages faciles à énumérer et indispensables à l'Européen qui veut se livrer à l'étude de l'histoire et de la géographie de l'empire chinois.

Il se divise en trois parties :

I. *Index of Proper Names*. C'est une série de biographies, de notes relatives à la mythologie et à la littérature, arrangées par ordre alphabétique. Cette partie la plus importante puisqu'elle comprend 292 pages sur les 440 de l'ouvrage, contient 974 numéros. Pan Kou (No 558), le premier homme suivant la légende, aussi bien que le célèbre homme d'état contemporain [3], Tseng Kwo-fan, gouverneur-général des deux Kiang (No 738), les philosophes Confucius (No 319), Mencius (No 494), aussi bien que le poète Li Pé (No 361) trouvent place avec les princes et les généraux célèbres dans cet index qui renferme également des notices sur

---

1. Catalogue des Ouvrages de Monsieur Fourmont l'aîné, Professeur en Langue Arabe au Collége Royal de France, Associé de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, Interprète, et Sou-Bibliothequaire du Roy, etc. A Amsterdam, M. DCC. XXXI, pet. in-8, pp. 123, s. l. ff. prél.

2. Sinicorum Reg. Bib. Librorum Catalogus... Lut. Par., 1742, in-fol.

3. Mort en 1872.

des sujets tels que le Soleil (No 235), le Lièvre (No 724), etc., au point de vue de la légende. La géographie n'est pas traitée et l'on devra continuer à consulter le dictionnaire de Biot [1].

Naturellement, un plus grand nombre d'articles auraient pu être insérés dans cette partie de l'ouvrage [2]; mais nous croyons qu'il eût été difficile d'être plus exact que ne l'est M. M.

III. *Numerical Categories.* — Dans cette partie qui aidera beaucoup à l'étude de la philosophie chinoise, l'auteur présente par série les harmonies de nombres de l'histoire, de la géographie, de la morale, etc.; ainsi :

Les quatre membres de la charpente de l'homme : les bras et les jambes (No 78). — Les quatre points cardinaux : le nord, le sud, l'est et l'ouest (No 79). — Les quatre trésors (d'une table à écrire) : l'encre, le papier, le crayon, l'ardoise qui sert à délayer l'encre (No 95). — Les quatre livres canoniques : le Ta hio, le Tchoung young, le Lun yu et Mencius (No 105), etc., etc.

Ces catégories des nombres 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 17, 18, 24, 28, 32, 72, 100, comprennent trois cent dix-sept exemples.

III. *Chronological Tables of the Chinese Dynasties.* — Ce travail est la reproduction, avec additions et corrections, d'un mémoire semblable publié il y a dix ans [3].

L'ouvrage se termine par un index des caractères chinois arrangés suivant les clefs. M. Mayers a eu soin également de donner, dans une introduction, une liste des sources où il a puisé les renseignements contenus dans son livre. Nous avons eu fréquemment occasion de nous servir du *Chinese Reader's Manual,* et nous pouvons dire, en changeant un mot de la préface : « The author *may be* encouraged to hope that his work may prove not wholly without use as a contribution to the general stock of knowledge of Chinese subjects, and as a help towards familiarity with a vast and important body of literature. »

Henri Cordier.

---

1. Dictionnaire des Noms anciens et modernes des Villes et Arrondissements de premier, deuxième et troisième ordre compris dans l'Empire chinois... par Edouard de Biot. Paris, I. Roy. 1842, in-8.

2. D'ailleurs, M. M. dit lui-même dans la Préface, p. ix, en parlant des légendes et de la mythologie : « This department might be increased by many hundredfold without exhausting the material collected in native cyclopaedias; but the time has not yet arrived when a European compiler can think it necessary, even were the undertaking feasible, to offer a complete substitute for works of this kind in the profounder walks of Chinese study. »

3. Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society. New Series, No IV. Dec. 1867, pp. 159/183.

75. — **Histoire du droit criminel de la France depuis le XVI° jusqu'au XIX° siècle,** comparé avec celui de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre, par Albert du Boys, ancien magistrat; pour faire suite à l'histoire du droit criminel des peuples modernes du même auteur. Paris, Durand et Pedone Lauriel, t. I, 1874, xi-671 p.p.; t. II, 1874, 672 p. in-8°.

Il y a quelques trente ans, l'*Université catholique* annonçait à ses lecteurs l'apparition du premier volume du grand ouvrage de M. Albert du Boys sur le droit criminel, et elle publiait elle-même plusieurs chapitres détachés des volumes suivants.

Depuis lors, M. A. du B. a poursuivi, avec une rare persévérance, l'œuvre commencée, et il a donné récemment au public la dernière partie de ce grand ouvrage, le plus important qui ait été écrit en France sur l'histoire du droit criminel.

Les deux volumes dont nous rendons compte sont consacrés à l'histoire du droit criminel de la France, depuis le xvi° s. jusqu'au xix°. M. du B. a joint à cette histoire du droit criminel français des données très-intéressantes sur le droit criminel à l'étranger. Le tout ne forme peut-être pas un ensemble très-homogène : on n'y sent pas toujours une trame très-serrée; l'auteur qui a pris son temps pour écrire les sept volumes consacrés par lui à l'histoire du droit criminel, promène bonhomiquement le lecteur à travers tous les sentiers qu'il a parcourus le premier, lui présente les vieux jurisconsultes qu'il a pratiqués, lui raconte avec plaisir quelques procès criminels, et ne semble jamais très-pressé d'arriver au but; mais cette longue causerie a été pour moi trop agréable, trop profitable pour que je fasse mine de me plaindre.

Donnons, en peu de mots, une idée du livre : après quoi, nous soumettrons à l'auteur quelques observations de détail.

Dans les 480 premières pages du t. Ier, M. du B. s'occupe presque exclusivement de la période antérieure au xvi° siècle; il signale les diverses transformations de l'ancienne procédure accusatoire qui va sans cesse inclinant vers la procédure inquisitoriale; il consacre plusieurs chapitres à l'examen de ce mouvement important en Italie et en Allemagne. Arrivé au xvi° siècle et rentré en France, M. du B. décrit d'abord l'organisation judiciaire, puis la procédure criminelle d'après les ordonnances de 1539 et 1670.

Dans le t. II, l'auteur traite tout d'abord de la pénalité; puis, après avoir exposé quelle était, au xvi° et au xvii° s., l'opinion publique en France sur notre ancienne procédure criminelle, il aborde le grand mouvement réformateur du xviii° siècle et passe en revue les diverses lois postérieures à 1789. Il consacre quelques pages intéressantes à la Bavière, à la Prusse, à l'Angleterre, à l'Italie, à l'Autriche, à la Russie.

Parmi les diverses *incidences* qui m'ont le plus intéressé, je signalerai, t. I, p. 440, *un procès criminel en Champagne à la fin du* xiii° *s.*; t. II, p. 147, *le livre de Frédéric Spée*. — L'honnête et courageux jésuite Spée combattit, au xvii° siècle, les procès de sorcellerie et la torture; il le

fit avec une véritable éloquence et surtout avec ce sentiment profond des situations, cette connaissance précise des faits qui à elle seule est la meilleure des éloquences; M. du B. s'est arrêté avec complaisance sur cette figure sympathique.

Je consignerai ici, en finissant, quelques-unes des réflexions qui me sont venues à l'esprit à la lecture du livre :

T. I, pp. 32, 33. Les origines de l'opinion qui attribuait au roi un droit de vie et de mort sur ses sujets, sont-elles suffisamment fouillées? Il y a là, ce me semble, beaucoup à dire. Je signalerai notamment un texte des lois lombardes, dans Pertz, t. IV, p. 13, § 2.

T. I, pp. 148, 149. Les *Etablissements* sont attribués à saint Louis, et cette riche hypothèse d'un critique est reproduite avec complaisance :

« On a supposé, non sans quelque raison, que saint Louis dut adjoin-« dre aux compilateurs chargés de rédiger les Etablissements, des maî-« tres en droit canon de la Faculté de Paris et en droit civil de celle « d'Orléans. Dans tous les cas, etc. »

T. I, p. 155 et p. 9. Le *Livre de jostice et plet* est considéré comme postérieur à Beaumanoir. Il est de beaucoup antérieur; au reste, M. du B. qui prend ici pour guide Klimrath et Laferrière, atténue leur erreur plutôt qu'il ne l'aggrave.

T. I, p. 209. « Les *Committimus* ont déjà été en usage, au moins, au commencement du XIVe siècle ». Cette notion est très-insuffisante : les *Committimus* ont une origine beaucoup plus ancienne.

T. I, p. 424-427. A propos des prescriptions de la Caroline sur le vol, l'auteur ne signale pas la plus originale, la plus remarquable de toutes, celle qui, conformément à la tendance des canonistes, excuse le vol commis en cas de nécessité extrême. (Art. 166. « Si quis praeter justam famis necessitatem », etc.)

T. II, p. 93. Le rôle joué par les rois de France à l'occasion des délits d'usure (prêts à intérêt), n'est pas complètement exposé. Il n'est rien dit des permissions d'usure accordées par les rois [1]. Je ne trouve non plus aucune allusion aux divers statuts communaux qui admettaient un taux légal d'intérêt [2]; ces statuts furent rigoureusement condamnés par les Papes [3].

Mais je ne veux pas multiplier ces observations; qu'il me suffise de remercier M. du Boys de nous avoir donné un livre très-utile qu'aucun historien du droit ne consultera sans en retirer quelque fruit.

Paul VIOLLET.

---

1. Voyez notamment A. Thierry, *Rec. des mon. inéd. de l'hist. du tiers-état*, 1re part., reg. du Nord, t. I, p. 693.
2. Voyez notamment Marseille, *Statuta*, livre II, ch. XIX.
3. Clémentines, l. V, tit. V, cap. unicum.

76. — **La Muze historique de Loret.** Nouvelle édition revue sur les Manuscrits et les éditions originales etc., par Ch. L. Livet. Quatre volumes in-8° (trois parus). Paris, Daffis, 1878.

C'est une satisfaction pour tous ceux qui s'occupent de l'Histoire du xviie siècle, de voir poursuivre enfin la réimpression de la *Muze historique* de Loret. En 1857, MM. Ravenel et de la Pelouze avaient fait paraître un premier volume. Mais ils en étaient restés là, et l'on pouvait craindre que leur œuvre interrompue ne fût jamais achevée. Heureusement, après vingt ans, M. Ch. Livet, que sa compétence en pareille matière désignait tout naturellement, s'est remis à la tâche. — La rapidité avec laquelle les tomes II et III nous ont été livrés, fait bien augurer de l'achèvement prochain et définitif de cette nouvelle édition.

Il n'y a pas bien longtemps que l'attention des historiens et des érudits s'est tournée vers les Gazettes en vers de Loret. L'ouvrage était peu connu, peu recherché, peu étudié. L'édition ancienne, en trois volumes in-folio, était laissée à vil prix dans les ventes; et cependant il y avait là une mine importante de renseignements curieux. L'édition de MM. Ravenel, de La Pelouze et Livet contribuera à en répandre l'usage, et à mettre cet ouvrage à la place qu'il mérite, parmi les documents de l'histoire du grand siècle.

On sait peu de chose sur Loret. — C'est dans les 400,000 vers de son intarissable *Muze* qu'il faut chercher des renseignements sur sa vie, sur sa façon d'écrire, sur la valeur historique de son œuvre et sur les sources qui lui ont servi. — De basse naissance, sans fortune, sans éducation, ne sachant, comme il dit lui-même, « ni grec ni latin », il vint de Carentan à Paris, chercha à faire son chemin par la littérature et se consacra au genre burlesque, fort en vogue à cette époque. Il publia d'abord un volume de *Poésies naturelles*, qui le mit en quelque relief. Bientôt son adresse de Normand sut lui ménager les bonnes grâces de plusieurs grands personnages, entre autres du maréchal de Schomberg, de Mlle de Longueville, plus tard duchesse de Nemours. C'est à celle-ci qu'il adressa toutes les semaines, à partir du 4 mai 1650, une série de lettres en vers dont l'ensemble forme la *Muze historique*. Ces lettres furent d'abord peu répandues; à peine quelques copies manuscrites circulèrent-elles parmi les intimes de la famille de Longueville [1]. Cependant, peu à peu le cercle des lecteurs de Loret s'agrandit; la vogue lui vint; il eut des imitateurs; ses vers furent imprimés par contrebande. Cela le mit fort en colère.

---

1. V. en tête de l'édition de 1658 (années 1650-1651) l'avis de l'Imprimeur aux Lecteurs, que MM. de La Pelouze et Ravenel n'ont pas reproduit en tête de leur édition : « Et au temps qu'elles ont été faites l'on les donnoit seulement manuscrites, de sorte qu'elles sont si rares, qu'il ne s'en trouve plus aucune copie, que ce qu'en a pu fournir l'autheur à Mademoizelle de Longueville à présent duchesse de Nemours. »

Des débiteurs de faux papiers
Pires cent fois que des fripiers
Et qui n'ont jamais les mains nettes,
Font imprimer de mes gazettes
Sans craindre ni loix ni syndic
Pour en faire un lâche trafic.
Qu'ils finissent, je leur en prie,
Cette franche friponnerie,
Ou je déclare à ces méchants
Qu'ils n'en seront pas bons marchands.

La menace de Loret fut vaine probablement, et il prit le parti de couper court à ce commerce en publiant lui-même ses vers. C'est le libraire Chenault avec qui il fit marché à ce sujet. Dès cette époque, les numéros se suivirent régulièrement de semaine en semaine, sans que la verve de Loret tarît jamais ni se refusât à remplir fidèlement cette accablante besogne. Une seule fois par an, pendant la semaine-sainte, Loret manquait à cette ponctuelle exactitude; et cela dura pendant quinze ans, de 1650 à 1665, époque de sa mort.

L'idée de réunir en volume les gazettes éparses de semaine en semaine semble encore avoir été inspirée à Loret par des spéculateurs et des plagiaires. D'après Brunet, en 1655 J. Aymé de Condy, libraire, publie à Lyon la *Gazette burlesque de la cour de l'année 1655*, in-4°, composée de cahiers séparés, avec le nom du libraire à la fin de chacun, mais sans le nom de l'auteur.

Aussitôt après, Loret reprend cette idée et la met à son tour en exécution sous deux formes diverses. Il réimprime les anciennes gazettes manuscrites qui n'avaient jamais été publiées, et compile en volumes, année par année, la suite des gazettes qu'il publie dorénavant. La tentative de réimpression fut d'abord faite dans le format in-4° ; mais bientôt ce format fut abandonné et l'in-folio à deux colonnes fut définitivement adopté.

La bibliographie de la Muze historique a déjà été faite plusieurs fois [1]. Probablement que dans le volume que nous promet M. Ch. L., elle sera reprise et refondue. Contentons-nous d'indiquer les bases sur lesquelles le texte d'une réimpression devait s'appuyer naturellement.

D'abord les manuscrits : M. Ch. L., dans deux articles qu'il publia au *Constitutionnel*, lors de l'apparition du premier volume, en citait trois. Ils sont probablement tous incomplets; celui de la Bibliothèque natio-

---

1. Consulter notamment à ce sujet : une note très-importante de M. de Laborde, dans le *Palais Mazarin* (p. 129-241); deux articles de M. Livet dans le *Constitutionnel*, des 10-12 décembre 1857; et Hatin, *Histoire de la Presse*, t. Ier, p. 279. — M. Pezet s'est, paraît-il, occupé de Loret dans ses *Recherches sur l'origine des journaux* (Bayeux, 1850). Mais je n'ai pu trouver cet ouvrage dans aucune des bibliothèques publiques de Paris. — A la Bibliothèque Nationale, en particulier, on m'a déclaré qu'il était absent *depuis vingt ans*.

nale (fonds français 10,278) ne va que du 24 décembre 1651 au 22 août 1654. C'est une copie contemporaine faite par le sieur Danse auquel il a appartenu. Le second manuscrit se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal ; il contient un certain nombre de lettres des années 1651 et 1652. Il a fait partie de la collection Conrart, et M. Paul Lacroix a cru y reconnaître la main de Conrart lui-même. Le troisième manuscrit enfin qui serait, paraît-il, celui de Fouquet, n'appartient pas, croyons-nous, à nos bibliothèques publiques ; mais il a été communiqué aux nouveaux éditeurs.

Vient ensuite, par ordre d'autorité, la série des numéros de la Gazette parus à partir du mois de septembre 1652, et conservés dans leur état primitif. Malheureusement, le nombre restreint des premiers tirages n'a pas laissé parvenir jusqu'à nous l'ensemble de cette collection. Le premier numéro que possède la Bibliothèque nationale est celui du 20 septembre 1653. A partir de cette époque, la suite est bien loin d'être complète ; d'autres numéros disséminés dans des dépôts publics ou privés, peuvent servir à combler les vides, sans faire espérer — je crois — d'arriver à un ensemble suffisant.

Enfin l'édition en trois volumes in-folio nous donne l'œuvre entière de Loret. Le premier volume, qui est daté de 1658, comprend la réimpression des années 1650 à 1655. Il est précédé d'un très-beau portrait de Loret gravé par Nanteuil. Le second et le troisième volumes, datés de 1656, poursuivent la réimpression de la *Muze*, au fur et à mesure qu'elle paraît, et ne s'arrêtent qu'au 28 mars 1665, date de la dernière Gazette et de la mort de l'auteur.

Il me semble que, pour l'établissement définitif du texte, il n'y avait lieu de tenir compte ni de l'édition in-4° de 1656, tentative avortée, ni des contrefaçons parisienne et lyonnaise portant les titres de *Gazettes burlesques*.

Avant d'entrer dans l'appréciation critique de la réimpression que nous avons sous les yeux, nous devons manifester un regret. Les éditeurs de 1857, et celui de 1877 après eux, ont cru ne devoir introduire, dans le corps de leur ouvrage, aucune note, aucune indication de variantes ou de corrections qui put mettre le lecteur sur la trace du procédé qu'ils ont suivi dans l'établissement du texte. Leur édition cependant n'est pas un *fac-simile* de celle de Loret (ce qui eût pu être une excuse). Ils ont — avec raison — largement usé du droit d'ajouter les passages omis, de corriger les fautes, de rétablir les vers altérés dans l'impression, lorsque les manuscrits qu'ils avaient entre les mains leur fournissaient la véritable leçon. Mais, puisqu'ils procédaient ainsi, pourquoi ne pas avertir le lecteur ? Je veux bien encore que les notes historiques, les observations philologiques et tout le bagage du commentaire fût rejeté dans un dernier tome. Mais tout ce qui concernait les modifications du texte devait — ce me semble — l'accompagner toujours, marcher côte à côte avec lui ; dans une publication aussi compacte, l'incessante fatigue de recourir à

un volume final pour y chercher une variante hasardeuse, ne peut que détourner le lecteur studieux d'un travail utile et profitable.

Peut être que les éditeurs eux-mêmes eussent gagné quelque chose à suivre cette méthode plus exacte et plus serrée, si j'ose dire. Par l'obligation où ils se fussent mis de rendre immédiatement compte au lecteur des variations qu'ils faisaient subir au texte, ils se fussent imposés à eux-mêmes un redoublement d'attention et eussent, par là peut-être, évité quelques fautes légères, que nous indiquerons tout à l'heure.

En 1857, M. Ch. L., frappé du fait que nous signalons, avait expliqué, par un euphémisme indulgent, la méthode que les éditeurs du premier volume avaient suivie. Il disait : « Par une *modestie* dont il faut leur savoir gré, les éditeurs qui ont apporté tant de scrupule dans la révision du texte, n'indiquent jamais les importantes modifications qu'ils lui ont fait subir. Leurs additions seules sont entre crochets. » Nous regrettons de ne pas être en ceci de l'avis de M. L. Dans la réimpression d'un texte, les éditeurs ne doivent avoir nulle modestie. Ils doivent signaler tous les changements qu'ils lui font subir, parce que ces changements peuvent être instructifs. Les modifications qu'ils introduisent dans une œuvre, qui n'est pas la leur, doivent être faites d'après une certaine méthode ; les deux leçons doivent être mises sous les yeux du public, et il convient d'indiquer la raison pour laquelle on a préféré l'une à l'autre ; sans quoi, l'on risque de tomber dans l'arbitraire.

Nous citerons contre M. Ch. L. M. Ch. L. lui-même : dans l'*avertissement* qui précède le second volume, il parle de la tâche qu'il s'est imposée : « Nous espérons, dit-il, que l'on reconnaîtra l'exactitude scrupuleuse avec laquelle nous avons reproduit le texte de Loret, son orthographe particulière, sa ponctuation et jusqu'à ses accents, afin de lui conserver, ainsi que l'avaient fait dans le premier volume MM. Ravenel et de La Pelouze, sa physionomie propre, afin surtout de permettre l'étude du système orthographique adopté par l'auteur. Nous n'avons manqué à cette règle qu'en présence de fautes d'impression incontestables. »

Comment cette rigoureuse exactitude dans la reproduction des textes *imprimés*, peut-elle s'accorder avec les changements jugés nécessaires dans le cours du texte, si des notes, d'une nature purement critique, — je le veux bien — n'informent le lecteur des motifs qui ont déterminé l'éditeur?

Dans l'examen auquel nous allons nous livrer du texte de la nouvelle édition, nous nous occuperons surtout des deux volumes récemment parus. Nous devons féliciter tout d'abord M. Ch. L. d'avoir su s'imposer la méthode sévère, qu'il nous exposait lui-même tout à l'heure ; nous devons constater qu'il a atteint un maximum de fidélité très-remarquable, et reconnaître tout ce qu'il a fallu de patiente et intelligente attention pour atteindre un résultat complet dans son ensemble, s'il soulève quelques critiques dans le détail.

Nous ferons observer tout d'abord que, pour établir le système orthographique qu'il appelle le système de Loret, M. L. semble n'avoir tenu compte que de l'édition in-folio en 3 volumes, mais point du tout des numéros séparés qui avaient paru antérieurement.

L'orthographe variait beaucoup dans ce temps-là, et, quoique l'on commençât à la fixer, gens du monde et hommes de lettres ne s'astreignaient que fort peu à suivre des règles tout frais écloses. Le système orthographique d'une même personne variait d'une œuvre à l'autre, d'une lettre à l'autre; dans la même pièce, tel mot était écrit de plusieurs façons différentes. Quand le manuscrit passait entre les mains de l'éditeur, c'était affaire au prote de veiller à ces menus détails. Dans les diverses éditions, dans les divers volumes même, le fond du système changeait encore. C'est ce qui est arrivé à la *Muze historique*. L'édition de 1656 ne s'est nullement astreinte à suivre l'orthographe adoptée dans les numéros séparés; ce qui est assez curieux à constater, dans ces numéros le système se rapproche infiniment plus de nos habitudes modernes. De sorte que M. L., en reproduisant de préférence l'édition in-folio, est arrivé à ce résultat singulier : son texte a une apparence d'archaïsme qu'il eût perdue en grande partie, si l'éditeur eût pu recomposer et réimprimer la collection complète des numéros de la *Gazette*.

Nous citerons quelques exemples des variantes des deux éditions. — Les passages qui suivent sont empruntés à la lettre du *samedi 1er juillet 1656*.

Edition originale :	Edition Livet : (D'après l'édition en 3 volumes.)
Vers 1, 2	*Vers 1, 2*
Princesse à qui depuis six ans De mes vers je fais des *présens*	*Altesse*, à qui depuis six ans De mes vers je fais des *prézans*
Vers 16	*Vers 16*
Qu'on *reconnoist*, enfin, pour peste.	Qu'on *récognoist*, enfin, pour peste.
Vers 24	*Vers 24*
Monseigneur le Vice-Roy, mesme.	*Monsieur* le Viceroy, mesme.
Vers 34	*Vers 34*
Plusieurs Espagnols malheureux Ont *été* massacrez par eux	*Pluzieurs* Espagnols malheureux Ont *esté* massacrez par eux

Aux vers 45 et 46, pour les mots « Lusitaniens », « Ausoniens », il y a deux manchettes : « Portugais », « peuples d'Italie ». M. Ch. L. qui, généralement, reproduit ce genre de notes, les a omises ici.

Edition originale :	Edition Livet :
Vers 115	*Vers 115*
On *descend*, on la *trouve* roide. Mais en lui *jetant* de l'eau froide Nonobstant son *horrible* éfroy	On *décend*, on la *treuve* roide Mais en lui *jétant* de l'eau froide Nonobstant son *horible* éfroy.

D'une façon générale, partout où il y a des *s* entre deux voyelles dans l'édition originale, M. L. a mis des *ʒ*, d'après l'édition in-f°, ainsi dans : *faisant* (faiʒant); *vigoureusement* (vigoureuʒement), etc. Tandis que le texte ancien bannit généralement les *s* supplémentaires comme dans été *(esté)*, il fut *(il fust)*, M. L. les rétablit. — Il écrit (v. 179) : *Prudence* pour *Prudance, Turène,* pour *Tureine.* Ces deux derniers mots ne sont pas sans importance; car ils sont à la rime, et généralement Loret s'attache à rimer pour les yeux.

Outre les avantages que M. L. eût eus pour établir son système orthographique, à comparer les deux éditions anciennes, on remarquera qu'il eût évité une faute de rhythme dans le vers 24 : l'édition originale avait bien imprimé :

> Monseigneur le Vice-Roy mesme,

ce qui faisait huit syllabes bien comptées. M. L. corrige :

> Monsieur le Viceroy mesme,

et fait un vers faux.

Enfin la variante « Princesse » pour « Altesse », dans le premier vers, et les notes marginales des vers 45 et 46 étaient bonnes à indiquer.

En dehors de ces questions purement orthographiques ou typographiques, auxquelles je ne me suis arrêté ici que parce que M. L. s'en occupe personnellement d'une façon toute spéciale, il est encore des points plus importants sur lesquels on peut regretter que les éditeurs se soient tenus dans le silence le plus complet. Je veux dire les corrections de fond qu'ils ont faites dans le texte reçu jusqu'ici. — Le plus souvent, ces corrections sont heureuses, et elles proviennent probablement de bonne source : c'est un nom propre introduit là où Loret avait désigné vaguement le personnage dont il parlait; c'est une épithète acerbe, un détail plaisant qui avait disparu dans l'impression et que les éditeurs ont probablement retrouvé dans les manuscrits dont ils se sont servis. Ainsi, dans la première lettre du recueil [que l'ancienne édition, par parenthèse, datait du 4 mai, et que la nouvelle date du 12], on lisait autrefois (v. 22) :

> .... la surintendance,
> Charge qui vaque, ou vaquera
> Le jour que d'Hémery moura;
> *Dont la fièvre un peu trop rebelle*
> *Pourrait bien devenir mortelle*

Dans l'édition moderne, les deux derniers vers sont remplacés par ceux-ci :

> Plusieurs pensent qu'après ce tigre
> On y mettra monsieur d'Aligre.

Certes, la leçon nouvelle est infiniment plus intéressante; mais les éditeurs eussent dû nous faire connaître l'ancienne. Le fait seul de l'altération du passage était un renseignement curieux.

En effet, il y a des cas où les corrections des éditeurs semblent avoir été faites sans méthode et quelquefois même un peu légèrement. Voyons la lettre du 29 janvier 1650. Dans le cours de cette lettre, l'édition in-folio comptait trois vers faux; c'est le 40e :

Est-ce pour la guerre ou pour la paix

le 160e :

Et le Roy qui dansoit avec elles

le 240e

Etans si brillantes et si belles

Dans le premier de ces trois vers les éditeurs modernes suppriment le second des deux *pour*, sans avertir le lecteur; tandis que, dans les deux autres, le *que* et le *si* sont mis entre crochets; j'avoue que je préfère cette seconde manière de faire; mais il fallait l'appliquer partout.

Dans la lettre du 5 février 1656, ce défaut de méthode se fait sentir d'une façon plus notable et plus fâcheuse : pour le passage suivant, la comparaison des deux éditions donne tout l'avantage à l'ancienne :

Edition ancienne :	Edition Livet : (T. II, p. 156.)
Certes je suis cent fois ravy De voir Jules si bien servy, Il faut bien que son majordôme Soit un excellent économe	
Il faut bien que Monsieur Colbert *Soit très-habile et très-expert,*	*Il faut bien ainsi qu'il apert* *Qu'il soit habile et fort expert,*
Puisque parmi tant d'abondance On admire son intendance.	

Je ne sais ce qui a pu amener M. L. à altérer ainsi le texte de l'édition in-folio; mais puisque c'était la loi de l'intérêt historique qu'il suivait, pour l'établissement critique de son texte, rien, à ce qu'il semble, ne pouvait l'autoriser à accepter ici la disparition du nom de Colbert, dont Loret, comme on sait, eut plus tard quelque lieu de se plaindre.

Mais en voilà assez sur des questions de si minime importance. Nous le répétons, l'œuvre, prise dans son ensemble, est excellente; et M. Ch. L. ne verra dans le soin que nous avons apporté à en critiquer quelques détails particuliers, rien autre chose que l'estime que nous faisons de son œuvre. D'ailleurs peut-être le 4e volume dissipera-t-il quelques-unes des objections que nous avons faites, et donnera-t-il des explications devant lesquelles nous rendrons bien volontiers les armes.

Ce dernier volume promet d'être intéressant et nous l'attendons avec une certaine impatience. Il contiendra, paraît-il, outre la continuation de la Muze, « une introduction, des notes, un glossaire, une table alphabétique des matières et des noms propres ». Rien qu'à cette énumération, on s'aperçoit que ce tome emportera avec lui la moitié de l'intérêt et de l'utilité de l'ouvrage. Il éclaircira probablement — avec les doutes que

nous avons soulevés — les questions beaucoup plus intéressantes qui se rapportent à la vie de Loret et à la rédaction de ses œuvres. Il en est deux surtout que nous signalerons ici : c'est d'abord la lacune importante que l'on rencontre dans la série des Gazettes. Cette lacune a été aperçue d'abord par M. de Laborde ; il faisait remarquer que le numéro du 16 septembre 1656 ne se trouve dans aucun des exemplaires de Loret conservés dans les Bibliothèques de Paris. Il attribuait l'absence de ce numéro à un voyage de M[lle] de Longueville. Loret se serait abstenu de composer sa Gazette ce jour-là. Cependant M. de Laborde faisait observer, d'autre part, que dans tous les exemplaires connus la réclame typographique *N* qui devait être celle du numéro absent, manquait à sa place dans le volume. En outre, la pagination saute de la p. 142 à la p. 149. Ce sont là des arguments très-sérieux en faveur de l'existence momentanée du numéro, qui — pour une cause quelconque — aurait disparu par la suite. M. Ch. L. n'a pas non plus retrouvé le numéro absent. Une note mise à la place de la lettre en question nous annonce qu'il se réserve de donner des explications au sujet de cette disparition, dans le volume complémentaire de la *Muze historique*.

Nous espérons trouver aussi, dans ce même volume, des détails sur un point non moins obscur de la vie littéraire de Loret, que personne, à ce que nous croyons, n'a remarqué jusqu'ici. Chose curieuse, la date de ce fait coïncide, à peu de chose près, avec celle de la lacune signalée plus haut. Il s'agit du commerce de lettres en vers, qu'en août-septembre 1656, Loret eut avec une provinciale, ou soi-disant telle, commerce auquel fait allusion l'apostille de la Gazette du 28 octobre 1656 :

Une illustre et sage pucelle
Faizant envers moy la cruelle,
Pour n'avoir pas été discret
Jusques à garder un secret,
N'ayant nullement la pensée,
Qu'elle y dût être intéressée,
M'a, par un billet inhumain,
Fait sçavoir, de sa propre main,
Qu'elle rompt, avec moy, commerce
. . . . . . (etc) . . . . . .

En effet, à cette époque, Loret fit imprimer et probablement distribuer, avec sa Gazette, un certain nombre de lettres échangées entre lui et cette personne inconnue. Il avait été provoqué à cette correspondance par une première épître à lui adressée, épître que nous n'avons pu retrouver. Il répondit à son tour par une lettre en vers datée de juillet 1656, et dans laquelle il fait de lui-même un portrait assez curieux à lire :

Mon front chauve et mesme assez large
A près de demy-pied de marge,
On met, d'ordinaire, mon nez
Au nombre des illuminez,

Quoyque pourtant l'art de bien boire
Ne m'aporte honte ny gloire
Avalant moins de vin que d'eau :
Mais revenons à mon tableau ;
J'ay (qui n'est pas ce qu'on demande)
L'œil petit et la bouche grande,
Ma joue est sans rose et sans lis,
J'ay l'estomac rondibilis.
Etc., etc.

Une nouvelle lettre de la *provinciale* amena une réponse de Loret, qui, du premier coup, s'était déclaré l'amant de l'inconnue. Cependant la correspondance menaça de s'interrompre brusquement. Dans une lettre, écrite en prose, cette fois, « l'illustre bergère Nanon » se plaignit de l'indiscrétion de Loret qui avait publié toute la correspondance, et elle mit trêve à cette plaisanterie, qui, d'après elle, n'était pas faite pour la publicité. C'est alors que Loret écrivit, dans sa Gazette du 28 octobre 1656, l'apostille que nous avons citée tout à l'heure et que M. L. a reproduite dans son édition sans publier les autres lettres, ni donner aucune explication. Là Loret demandait humblement mercy et il disait :

Las ! j'ay bien de quoy repliquer
Mais je n'ozerois m'expliquer.

La belle, paraît-il, prit pitié de son humble cavalier servant. Elle lui adressa une quatrième lettre en vers lui « donnant abolition ». Loret remercia dans une dernière pièce qui se terminait ainsi :

Le vingt-cinq du mois, je vous trace
La présente action de grâce,
Vous l'envoyant, sans sçavoir où :
Je croy que j'en deviendray fou.

L'aventure semble en être restée là. — Quelle était cette provinciale? Qu'y eut-il de vrai ou de faux, de réel ou d'imaginaire dans cette correspondance? Loret, comme on en eut le soupçon de son temps même, écrivit-il lui-même lettres et réponses ? Imagina-t-il ce petit divertissement pour distraire ses lectrices, et peut-être pour intercaler son propre portrait qu'il avait fait dans la manière de ceux de Mlle de Montpensier? Autant de questions à résoudre, et au sujet desquelles nous attendons la solution de M. Ch. L. S'il est permis de se prononcer sur des questions de style, quand la rédaction est rompue et cadencée par la monotonie des vers burlesques, il nous semble que l'allure générale des lettres de la provinciale n'est pas celle des Gazettes et des réponses de Loret; peut-être aussi y a-t-il, dans l'apostille de la lettre du 16 octobre 1656, un ton respectueux qui semble indiquer que Loret n'ignorait pas à qui il avait à faire. Mais ce ne sont là que des conjectures. La connaissance profonde, que M. Livet a acquise depuis longtemps des personnes et des choses du XVIIe siècle, l'a amenée probablement à résoudre sans peine cette intéressante énigme. — Encore une fois, nous attendons le dernier volume.

Gabriel Hanotaux.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 avril 1878.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. de la Saussaye. La discussion des titres est fixée au 3 mai.

M. Le Blant communique des renseignements qui lui ont été transmis par M. A. Prost, au sujet d'une découverte faite récemment en Alsace-Lorraine, dans le territoire de l'ancien arrondissement de Thionville. On a trouvé les débris d'un monument romain en grès rouge, qui paraît s'être composé d'un soubassement et d'une colonne surmontée d'un groupe de figures. Le soubassement était à deux étages, le premier carré, le second octogone : celui-ci était garni de niches dans lesquelles se trouvaient des statues. La colonne paraît avoir eu de 60 à 66 centimètres de diamètre, et, probablement, 5 à 6 mètres de hauteur. Le chapiteau était orné de quatre bustes en ronde basse. Enfin le groupe qui surmontait le tout comprenait un homme couché par terre, et un cheval, portant un cavalier, qui foulait cet homme aux pieds. Ce monument, qui semble être de la fin de l'empire, fut probablement élevé en commémoration d'une victoire des Romains sur quelque peuple barbare. — M. Desnoyers fait observer que des monuments analogues ont déjà été trouvés en Alsace.

M. Benlœw commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Le plan de la langue albanaise.* — La langue albanaise, qui paraît venir d'une langue parlée par un peuple qui habitait la péninsule hellénique avant l'arrivée des Grecs, présente un vocabulaire composé, pour la plus grande partie, de mots empruntés à d'autres langues. Peut-on dire pour cela que ce soit une langue mixte, à laquelle il n'y ait pas lieu d'assigner une place déterminée dans une classification des langues par famille, et peut-on admettre, en thèse générale, l'existence de langues mixtes, en ce sens du mot? Telle est la question que M. Benlœw se propose d'étudier. — Avant d'examiner la manière dont l'albanais a procédé dans les emprunts qu'il a faits à d'autres langues, M. Benlœw cherche à déterminer la manière dont procèdent, en général, les langues qui font des emprunts à d'autres. Il montre qu'on observe en pareil cas : 1° que souvent la langue qui emprunte un mot le déforme pour l'accommoder aux règles de sa phonétique particulière : ainsi, en passant de l'allemand au français, *Faltstuhl* est devenu fauteuil, *Krebs* écrevisse, *Schlettstadt* Schélestadt, *Zabern* Saverne; 2° que la langue qui emprunte un mot l'emprunte tout entier, y compris la désinence, à laquelle s'ajoute généralement une autre désinence appartenant à la langue empruntante : ainsi la désinence *er* de l'infinitif français a passé en allemand sous la forme *ir*, et, dans les verbes allemands où l'on trouve cette syllabe, on la trouve, non-seulement à l'infinitif (qui se termine, avec la désinence allemande *en*, en *iren*), mais encore à tous les modes et temps, marcher, *marschiren, ich marschire, du marschirst, marschirte, marschirt.* Cet *ir* est devenu ensuite un vrai suffixe allemand, avec lequel on a formé des dérivés de mots allemands, *halbiren*, diviser par moitié, *stolziren*, faire le fier. De même encore le grec moderne, en empruntant à l'italien un grand nombre de verbes, y a incor-

poré, à tous les modes et temps, la syllabe αρ, représentant la désinence de l'infinitif italien en *are* : ἀριβάρω ou ἀριβαρίζω, j'arrive, κιαμαρίζω, j'appelle, μερεταρίζω, je mérite, σιγουράρω, j'assure, πενσάρω, je pense, περδονάρω, je pardonne. — Les mêmes phénomènes se retrouvent dans les emprunts que l'albanais a faits aux différentes langues. On trouve en albanais des mots d'origine turque, slave, latine ou romane, grecque. Mais ces mots ne sont entrés dans la langue qu'en subissant des déformations phonétiques assez fortes. En outre, là aussi on voit la désinence des mots passer dans la langue empruntante en même temps que le radical, et s'adjoindre à celui-ci pour recevoir, avec lui, une nouvelle désinence. Les verbes empruntés aux langues slaves contiennent un suffixe *it*, qui représente l'infinitif slave. Le suffixe grec -σύνη, qui a passé en albanais et y est même devenu productif de mots nouveaux, y a conservé sa désinence *e*, s'est en outre allongé d'une désinence albanaise *a*, et est ainsi devenu *sinea*. Les verbes grecs ont passé en albanais sous la forme qu'ils avaient à l'aoriste, avec une *s* empruntée à cet aoriste, et qui, en albanais, est devenue une partie intégrante du mot : ainsi *anankas*, forcer, d'ἀναγκάζω (infin. aoriste ἀναγκάσαι). Dans ses procédés d'emprunt l'albanais se comporte donc entièrement comme une langue qui a une existence propre et indépendante. En outre, il y a encore un assez bon nombre de mots dont on ne peut trouver l'origine ailleurs et qui sont sans doute propres à l'albanais. — La phonétique albanaise, que M. Benlœw commence à étudier ensuite, a un caractère d'originalité très-prononcé. On y remarque l'abondance des voyelles, la fréquence de certaines diphthongues et la rareté des autres, la tendance à changer *a* en *e* et *i*, la chute des voyelles atones, etc.

M. Heuzey lit une lettre de M. Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, sur un monument découvert depuis plusieurs années à Tanagre en Béotie. C'est un bas-relief appartenant à la sculpture grecque du plus ancien style. Il représente deux hommes nus, debout, adossés à un pilastre. Des inscriptions donnent à ces deux personnages les noms de ΔΕΡΜΥΣ et ΚΙΤΥΛΟΣ et avertissent que le monument est le tombeau des deux hommes qui ont porté ces noms. L'exécution marque beaucoup d'inexpérience et de naïveté.

M. Pavet de Courteille donne lecture d'une note de M. Dabry de Thiersant sur la ville de Chen-Chen, dans le Turkestan oriental. Cette ville, qui a une certaine importance, est restée peu connue jusqu'ici : M. Dabry de Thiersant communique quelques renseignements qu'il a pu recueillir, et qu'il a puisés principalement dans un ouvrage de géographie chinois, ancien de plusieurs siècles.

Ouvrage déposé : Fabre, la Lorraine et l'Alsace, leur annexion au Saint Empire Romain (au x[e] siècle), Amiens, 1878, in-8° (16 pages).

Présentés : — par M. de Longpérier : C. Carapanos, Dodone et ses ruines (Paris, Hachette, in-4° et atl. in-fol.) ; — *par M. P. Paris :* Cosnac, souvenirs du règne de Louis XIV, t. III, IV ; — *par M. Delisle :* A. Baschet, Le duc de Saint-Simon et le cardinal Gualteri.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 20 Avril — 1878

77. — **Manual of Chinese Bibliography,** being a List of Works and Essays relating to China. By P. G. et O. F. von Mœllendorff, Interpreters to H. I. G. M.'s Consulates at Shanghai and Tientsin. Shanghai : Printed at the « Celestial Empire » Office 1876, in-8°, pp. viii-378.

MM. de Möllendorff ont le mérite de publier le premier ouvrage de bibliographie qui traite des livres écrits par les étrangers sur la Chine et sur ses habitants. Nous ne manquons certes pas de travaux qui concernent l'Empire du Milieu, mais l'ouvrage de MM. de M. est le premier qui ait la prétention d'être complet.

En 1864, MM. V. Andreae et J. Geiger donnèrent, sous le titre de *Bibliotheca Sinologica* [1], un choix de titres ; mais leur livre était criblé d'erreurs et ne contenait pas la dixième partie des publications. C'est la seule bibliographie exclusivement consacrée à la Chine.

Des listes de livres ont été imprimées dans différents ouvrages : — A la fin de l'Avertissement de la *Description de la Chine* du P. du Halde, publiée à la Haye en 1736 [2] ; — dans l'introduction de la traduction hollandaise de « The Chinese » de Sir J. F. Davis [3] ; — dans la deuxième partie (par Bazin) de la *Chine Moderne* [4]. [Ce travail arrangé par ordre chronologique est extrêmement défectueux ; les titres (316) des ouvrages publiés avant 1700 sont presque tous pris dans Ternaux-Compans ; on cherche vainement des indications aussi importantes que celles de l'édition du Du Halde de Paris et du *Traité de la Chronologie Chi-*

1. Bibliotheca Sinologica. Uebersichtliche Zusammenstellungen als Wegweiser durch das Gebiet der sinologischen Literatur von Dr. med. V. Andreae und John Geiger..... Frankfurt a. M. mdccclxiv, in-8.

2. Vol. I, pp. lxxiv-lxxx. Ces titres (il y en a une centaine) sont arrangés par ordre chronologique de 1531 à 1729.

3. China en de Chinzen. Te Amsterdam, 1841, 3 vol. in-8 ; environ 80 ouvrages.

4. Chine Moderne..... Paris, Didot, 1853, 2 vol. in-8.

noise composée par le Père Gaubil (Paris, 1814]; — dans le *The Chinese Repository*, où le Dr S. Wells William inséra une liste de 402 ouvrages avec des notes; enfin, en 1867, M. N. B. Dennys ajouta en appendice à ses *Treaty Ports of China and Japan* [1] un assez maigre catalogue d'ouvrages d'histoire, de géographie et de voyages.

A ces travaux spéciaux il faut ajouter des manuels de bibliographie tels que : l'*Epitome de la Bibliotheca Oriental* de Leon Pinelo (Madrid, 1738); — G. H. Stuck's *Verzeichniss von aeltern und neuern Land=und Reisebeschreibungen* (Halle, 1784, in-8); — la *Bibliotheca historica* de Mensel (Vol. II, P. I. Lipsiae, 1785, in-8); — la *Bibliothèque universelle des Voyages*, par G. Boucher de la Richarderie (Paris, 1808, 6 vol. in-8); — la *Bibliothèque Asiatique et Africaine* par H. Ternaux-Compans (Paris, 1841, in-8); — la *Bibliotheca Orientalis* [2] par J. Th. Zenker (Leipzig, 1846-1861, 2 vol. in-8); — les *Memorials of Protestant Missionaries* [3]; — et surtout la dernière édition de la remarquable *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* des PP. de Backer et Sommervogel.

Il est également nécessaire de consulter les catalogues : 1° de ventes. Langlès (Paris, 1825) — Abel Rémusat (Paris, 1833) — Klaproth (Paris, 1839) — Landresse (Paris, 1862) — G. Pauthier (Paris, 1873); 2° de libraires. Dondey-Dupré, Benjamin Duprat, MM. Maisonneuve et Leroux à Paris, Trübner et Quaritch à Londres, M. Nijhoff à la Haye; des bibliothèques de sociétés savantes (Société de géographie de Londres [4] et Société asiatique de Shanghai [5]).

Nous trouvons de précieuses indications, pour la géographie, dans les *Petermann's Mittheilungen*; pour les sciences, dans le Catalogue publié par la Société royale de Londres; pour les traductions du chinois, dans les *Notes* [6] de Mr A. Wylie. Les travailleurs trouvent mieux encore s'ils obtiennent communication du Catalogue manuscrit de la Bibliothèque nationale.

Naturellement il ne faut pas négliger les bibliographies générales comme le *Manuel du libraire*, de Brunet, bien incomplet cependant

---

1. Catalogue of Books on China (other chan philological) published on China and Japan in the English language compiled by N. B. Dennys; br. in-8.

2. Chine, nos 6637-6867.

3. Memorials of Protestant Missionaries to the Chinese : giving a list of their publications and obituary notices of the deceased. With copious indexes. Shanghai, 1867, in-8.

4. Classified Catalogue of the Library of the Royal Geographical Society to December 1870, London : John Murray, 1871, in-8.

5. A Catalogue of the Library of the North China Branch of the Royal Asiatic Society (including the library of Alex. Wylie Esq.) Systematically classed by Henri Cordier. Shanghai : 1872, gr. in-8.

6. Notes on Chinese Literature with introductory remarks on the progressive advancement of the Art; and a list of translations from the Chinese, into various European languages by A. Wylie. Shanghae : 1867, in-4.

pour la partie orientale, et les bibliographies nationales comme celles du Dr. Watt et du Dr. Allibone pour l'Angleterre, de Figaniere et de Silva pour le Portugal.

Il s'agissait de coordonner ces éléments, de les vérifier, de les contrôler et de les réunir en un tout homogène. Malheureusement pour les auteurs du *Manual of Chinese Bibliography*, ils ont exécuté leur travail avec un double désavantage : d'une part, ils ont dû faire leurs recherches loin de grands centres, je ne dirai pas seulement comme Paris, mais comme Shanghai : « We are not aware, disent-ils dans la Préface, that any important work has been omitted, but should such be the case, criticism ought to be lenient, considering that the work was compiled in the centre of China (at Kiukiang and Peking) and with access to none but private libraries. » Malheureusement aussi pour les auteurs, tout en rendant justice à un labeur pénible, en bibliographie on fait très-peu de cas des intentions et l'on tient grand compte de l'exactitude. D'un autre côté, MM. de M. ne paraissent pas avoir eu connaissance d'un grand nombre des ouvrages cités plus haut, en particulier de ceux des PP. de Backer, de Figaniere, de Watt, d'Allibone.

Probablement à dessein, car il eût été facile de relever un grand nombre de titres exacts et complets dans notre Catalogue de la Soc. Asiatique de Shanghaï dont ils se sont servis. MM. de M. n'ont guère donné que des titres abrégés, quelques-uns le sont même trop, tels que : 15, Fourmont, S. Meditationes Sinicæ. Paris, 1737, fol. — 139, Intorcetta, P., Sinarum scientia politico-moralis. — 142, Chineesche geschiedeniss. Amsterdam, 1767, 8oo. Leur travail est, par conséquent, à une bibliographie raisonnée ce qu'un vocabulaire est à un dictionnaire : pas d'explications et d'indications bibliographiques; un titre suivi parfois d'une liste de notices puisées dans les publications périodiques.

L'ouvrage comprend 4639 numéros représentant autant d'ouvrages : c'est donc un travail bien autrement important que celui de MM. Andreae et Geiger. Toutefois, certains numéros font double emploi, ainsi : 139 et 182, Sinarum Scientia politico-moralis; — 190 et 925, Hist. de la Chine, du P. de Mailla; — 331 et 1028, Histoire des Ming; — 1991 et 3393, Cevallos.

Après une liste des ouvrages qui constituent la base de leur compilation, MM. de M. divisent leur *Manual* en trois grandes sections : A. Chinese Language and Literature. — B. The Chinese Empire. — C. Extraprovincial China; comprenant dix-sept subdivisions formées de plusieurs chapitres. Une table des auteurs termine la bibliographie.

L'ouvrage est loin de contenir tout ce qui a été écrit sur la Chine : certains chapitres sont trop insuffisants, surtout celui qui est relatif aux Missions Catholiques, *Romish Missions*. Il est à refaire à l'aide de la *Bibliothèque* des PP. de Backer; il ne comprend que dix pages pp. 253/263, tandis que les Missions protestantes, d'origine bien plus

récente, occupent (sans compter les *Medical Missions)* quinze pages, pp. 263/278.

Mais sans parler des omissions, que d'erreurs! Nous en mettrons volontiers un grand nombre à la charge de l'imprimeur : N° 3236, Ivisson pour Irisson; 1556, Stier pour Itier; 655, 1641 pour 1741; 2006, Bernon pour Bernou. Mais tantôt les noms sont écorchés d'une façon déplorable : 1991, Orelonez de Cavallos pour Ordoñez de Cevallos; — 719, Gaubier pour Gaubil. Tantôt les ouvrages les plus importants sont inexactement décrits : 1986, Alvaro P., Relazione della grande monarchia della China. Roma, 1613, in-4, n'existe pas. C'est l'ouvrage du P. A. Semedo décrit au No 1995 (Rome, 1643); Faria y Sousa n'est que l'éditeur (No 1994) de l'Imperio de la China, toujours du même P. Semedo (No 1995). — La première éd. française des *Mémoires* du P. Le Comte (No 2011) est de 1696 et non de 1693; elle est de Paris; la première éd. d'Amsterdam est de 1697; la première éd. anglaise est de 1697; les autres éd. anglaises sont de 1698, 1699, 1737, 1738 et 1739, aucune de 1733; — la première éd. de la *Description* du P. du Halde 1735 (2018) a été publiée à Paris et non à la Haye; — les deux éd. de la *Description* de Grosier en 7 vol. de 1818 et de 1821 (No 2023) n'en sont qu'une seule dont le premier vol. parut en 1818 et le dernier en 1820. Sur la foi de Ternaux-Compans et de la *Bib. Sinologica*, MM. de M. citent des ouvrages qui n'ont pas un certificat de vie authentique : No 40, un dictionnaire *chinois* du P. Diego Collado (*Colladi* n'est que le génitif du nom latinisé *Colladus*) est d'une existence plus que problématique; le P. C., missionnaire au Japon, n'a publié, à la date indiquée, qu'un dict. japonais; il eût fallu citer en entier le passage de Rémusat qui se rapporte à cet ouvrage. — Le Dictionnaire de Raper (No 43) est indiqué dans la *Bib. Sinol.*, nous l'avons vainement cherché à Londres au British Museum, et à Paris à la Bib. nationale. — Le P. Alvaro [Semedo] de 1613, déjà cité, etc.

D'autres publications qui n'appartiennent à la Chine que de nom sont placées parmi des traités sérieux, ainsi l'Histoire de Tchen Tcheou-li, brochure politique de la Restauration, est gravement placée (No 224) parmi les traductions du chinois. Ce qu'il y a de plus utile dans le *Manual*, c'est le relevé des articles contenus dans les recueils périodiques publiés en Chine, peu connus en Europe, comme le *Chinese Repository*, le *Chinese Recorder*, la *China Review*; mais là encore il faut se garder de suivre aveuglément le *Manual*. Quelques négligences s'y sont glissées, peut-être parce que MM. de M. ont consulté les tables plutôt que les articles : No 4092, lire pp. 181/184 au lieu de 171 ss.; No 1605, lire Y*in* territory au lieu de Y*u* territory; No 4062, pp. 257/286 au lieu de pp. 257/292; No 1060, p. 1 au lieu de p. 137.

Avant de terminer, citons quelques autres erreurs qui nous frappent au moment de fermer le livre : No 1024 n'est pas de *L.* Oliphant, mais de Sir Oscar Oliphant; No 947 n'est pas de S. de Sacy, mais de Etienne

Pivert de Senancour; No 589, Jeannet pour Jannet; No 4294, Petit de la Croix pour Petis de la Croix.

En résumé, le *Manual* de MM. de Möllendorff est un guide peu sûr.

Henri CORDIER.

---

78. — **Justini philosophi et martyris opera quæ feruntur omnia,** ad optimos libros mss. nunc primum aut denuo Collatos recensuit, prolegomenis et Commentariis instruxit, translatione latina ornavit, indices adjecit J. C. Th. eques DE OTTO. — Opera Justini indubitata, — editio tertia, plurimum aucta et emendata. Ienæ, Herm. Dufft, 1876 et 1877, 2 vol. in-8°, le 1er de xc feuilles prélim. 253 pp. et deux planches contenant un fac-simile du *Codex regius* de Paris et un du *Codex claromontanus*, et le 2e de 609 pp.

En 1642, M. de Otto publia une édition des écrits de Justin Martyr. Cet ouvrage fut accueilli en Allemagne avec faveur, et de différents côtés, on l'engagea à entreprendre un travail analogue sur les autres apologistes du second siècle. Se rendant à ces sollicitations, il fit paraître, en 1647 et 1648, sous le titre de *Corpus apologetarum christianorum sæculi secundi,* une seconde édition de son Justin Martyr, suivie des apologies de Tatien, d'Athénagore, de Théophile et d'Hermias. Il se publie en ce moment une seconde édition de ce *Corpus apologetarum;* il en a paru les deux premiers volumes, qui contiennent les deux apologies de Justin Martyr et son dialogue avec le juif Tryphon; cette édition n'est pas une simple reproduction de la précédente; M. de O. y a introduit d'assez profondes modifications pour qu'elle pût être considérée presque comme un ouvrage nouveau.

Le texte grec a été de nouveau revu et corrigé. Pour cette révision, M. de O. a eu à sa disposition des notes de M. Hase qui, en 1850, collationna, à son intention, le *Codex regius* de Paris, de M. Davides Davis qui examina, dans le même but, le *Codex claromontanus* qui est actuellement en la possession du R. Fenwick, de Cheltenham, et de M. Detlefsen qui, pendant un séjour qu'il fit à Rome en 1860, recueillit les variantes des chapitres LXV-LXVII, de la première apologie, cités dans le *Codex ottobonianus græcus,* de la bibliothèque du Vatican, manuscrit qui n'avait pas encore été collationné. Trois autres manuscrits, contenant aussi des citations de Justin Martyr et que M. de O. a fait dépouiller, ne paraissent pas lui avoir été d'une bien grande utilité.

La traduction latine de dom Maran, qu'il a placée en regard du texte grec, a été aussi retouchée en différents passages qui lui ont paru trop libres ou peu exacts.

Les prolégomènes ont été également revus; ils occupent trente-six pages de plus que dans l'édition précédente; et peut-être faut-il regretter qu'il ne leur ait pas donné un plus grand développement par une discussion approfondie des origines et des rapports du *Codex regius* et du *Co-*

dex claromontanus, les deux seuls documents qui contiennent tous les ouvrages qui sont de Justin Martyr ou qui lui sont attribués.

Les notes qui, sans aller jamais au-delà du strict nécessaire, forment un véritable commentaire perpétuel, sont encore plus étendues que dans la précédente édition. Elles occupent, à elles seules, à peu près autant d'espace que le texte grec et la traduction latine; on peut les regarder comme la meilleure partie, et, dans tous les cas, comme la plus utile pour le commun des lecteurs, du travail de M. de O. sur les écrits de Justin Martyr. Il y aurait eu seulement quelque avantage à séparer les notes critiques des notes exégétiques. Dans ce qui se rapporte à la critique, M. de Otto indique non-seulement les diverses leçons des manuscrits et des diverses éditions précédentes, mais encore les conjectures qui ont été proposées pour la correction du texte, et de même dans ce qui concerne l'exégèse, il donne succinctement les raisons qui militent en faveur de son interprétation, et il discute en quelques mots celles qui ont été adoptées par les divers érudits qui se sont occupés des écrits ou des doctrines de Justin Martyr.

Enfin, six *Indices*, occupant plus de cent pages et dressés avec soin, terminent le second volume. Il en est un, le cinquième, qui ne se rencontre pas d'ordinaire dans les ouvrages de ce genre, et qui, en certaines circonstances, pourra épargner de bien longues recherches. Il suffit d'en donner le titre pour en faire connaître l'utilité : *Index scriptorum veterum qui Justini operibus usi sunt*. Ces anciens auteurs, au nombre de dix, sont Tatien, Athénagore, Théophile, Irénée, Minutius Félix, Tertullien, Méliton, le Pseudo-Méliton, Eusèbe et Jean Damascène.

M. N.

---

79. — M. Lechner. **De Rhetorices usu Sophocleo.** Berlin, Calvary, 1877.

La confirmation d'une thèse des plus hasardées, voilà ce que nous promet le début de cet opuscule : une conclusion judicieuse et mesurée, voilà ce que nous en offre la fin. Il est des livres dont on dit qu'on ne sait par quel bout les prendre. Le seul moyen de juger équitablement l'écrit de M. Lechner, c'est, à ce qu'il semble, de le prendre successivement par l'un et l'autre bout.

Il échappa un jour à Gœthe de dire, au cours d'un entretien sur Sophocle que nous a conservé Eckermann : « On voit qu'il avait reçu dans sa jeunesse une très-forte instruction en matière de rhétorique » (« eine sehr tüchtige rhetorische Bildung genossen »). Tel a été le point de départ des recherches de M. L. Qu'il adopte sans réserve l'idée de

Gœthe, c'est ce que paraissent indiquer, dans les premières pages de sa dissertation, des phrases comme celles-ci : « Eam facultatem disserendi quam rhetoricis exercitationibus sibi comparaverat (p. 5) », et encore à la page 15 : « Duæ restant tragœdiæ in quibus disserendi facultas a rhetoricis exercitationibus profecta vel maxime viget. » Cela paraît bien signifier que Sophocle a fréquenté les écoles des rhéteurs; et il paraît légitime d'induire du silence de l'auteur que, pour lui comme pour Gœthe, c'est dans sa jeunesse que le poëte les a fréquentées. M. L. cherche la confirmation de cette hypothèse dans les œuvres mêmes de Sophocle ; et il est inutile d'ajouter qu'il la trouve. Mais il est une question préalable que l'auteur néglige de se poser, et qui, cependant, a bien son importance : Y avait-il, au temps de la jeunesse de Sophocle, des maîtres de rhétorique à Athènes ? Y en avait-il même en Sicile ou ailleurs? Sinon, que devient la conjecture de Gœthe, et que reste-t-il de la confirmation prétendue qu'y apporte M. L. ? Une preuve de plus de cette vérité suffisamment connue, qu'on a pu parler et écrire éloquemment longtemps avant qu'il existât des rhéteurs, et qu'il n'y a rien dans la rhétorique, qui n'ait été auparavant dans l'éloquence.

Ce qui est vrai, et ici tout le monde se retrouvera d'accord avec l'auteur, c'est que l'éloquence a dû nécessairement prendre une plus grande place dans les œuvres des poëtes à mesure que le goût s'en développait chez le peuple, et que la vie publique lui ouvrait une plus vaste carrière. C'est que la scène a dû faire des emprunts de plus en plus nombreux à l'art, de jour en jour assoupli et perfectionné, des orateurs. C'est aussi que la prépondérance croissante de cet élément du drame devait finir par faire tort aux autres. En cela encore, Sophocle marque l'apogée de la tragédie attique, et le point précis de perfection qu'Eschyle n'avait pas atteint, et où ne se maintint pas Euripide. Assurément plus éloquent que le premier, il reste au-dessus du second par une éloquence toujours saine, partout vivante et véritablement passionnée. Je fais abstraction, en parlant ainsi, de la fin d'Ajax, que M. L. croit pouvoir défendre, bien à tort selon moi, contre les soupçons de Bergk et d'Otto Ribbeck (à qui il aurait pu joindre Blaydes). Partout ailleurs, sans excepter les Trachiniennes, je ne sais si l'éloquence ne fait pas la plus contante beauté de tout ce que nous avons sous le nom de Sophocle. A qui voudra apprécier à sa valeur ce mérite propre du grand poëte, les analyses de M. Lechner, quelque techniques et minutieuses qu'elles puissent paraître, ne seront pas inutiles. A coup sûr, elles justifient parfaitement, sauf peut-être l'expression « rhetoricam artem », le vœu modeste qui lui sert de conclusion : « Quare in eis libris quibus historia litterarum Graecarum narratur, velim scribi, et Euripidem et Sophoclem « rhetoricam sui temporis artem ad tragœdias contulisse, insolentius « illum, hunc moderatius. »

E. T.

80. — **Bibliographie 1875-76.** Zeitschrift für romanische Philologie herausgegeben von Dr. Gustav Grœber. 1877. Supplementheft 1. Halle, Max Niemeyer 1878, in-8°, 104 p. 3 m. (pour les abonnés).

Parmi les bibliographes, celui-ci empile les ouvrages par ordre alphabétique de noms d'auteurs, — celui-là essaye de les classer par matières. Le deuxième système sera toujours préféré de l'homme d'étude en quête des travaux relatifs à une spécialité; mais, s'il est utile, il offre de nombreuses chances d'erreurs et d'oublis. En effet, le bibliographe ne connaît généralement que par leur titre les ouvrages à classer; s'il veut prendre lui-même connaissance du contenu des livres, il est insensiblement amené à multiplier les divisions et les subdivisions, il s'engage dans des recherches infinies, au risque de voir la critique se montrer d'autant plus exigeante qu'il aura donné davantage. Pour corriger ces deux systèmes l'un par l'autre, on les emploie successivement; cette méthode mixte est très-recommandable, mais le bibliographe propose et l'éditeur dispose.— La présente bibliographie, consacrée aux littératures, aux langues et aux patois italiens, roumains, français, provençaux, catalans, espagnols et portugais, a été compilée d'après le deuxième système. C'est assez pour un annuaire de ce genre, dira-t-on, peut-être. Cependant une table alphabétique des noms d'auteurs aurait bien son intérêt : à côté du catalogue méthodique qui donne le bilan des travaux, elle offrirait le bilan des travailleurs.

Voici les divisions adoptées par M. Gröber pour le provençal : 1° *Bibliographie*; 2° *Zeitschriften und Gesellschaftspublicationen*; 3° *Geschichte und Culturgeschichte*; 4° *Litteraturgeschichte*; 5° *Ausgaben nebst Erlæuterungsschriften*; 6° *Moderne Dialecte*; 7° *Grammatik und Lexicographie*. — La section 2 est fort incomplète. Si M. G. a voulu cataloguer les mémoires de nos académies méridionales, il n'a pas eu la main très-heureuse, en notant seulement, à côté des publications de la Société pour l'étude des langues romanes, une *Revue d'Aquitaine* publiée à *Poitiers*. — La section 5 ne donne, en principe, que les éditions d'auteurs anciens; le n° 1602 (*Chansons hébraïco-provençales*) y figure donc à tort; cet ouvrage a de plus été l'objet d'un compte-rendu de M. G. Paris dans la *Romania*. Le n° 1614 aurait également mieux été à sa place dans la section 6 : les *tres cansos* de M. Ferrier sont, en effet, aussi peu *en plana lengua romana* que possible. Les comptes-rendus de la *Vida de S. Honorat* (n° 1612), donnés par MM. P. Meyer et Tobler, ont été oubliés. — La section 6 donne d'abord l'histoire littéraire; les n°s 1620 et 1621 doivent lui être enlevés pour faire retour à la sect. 7. Elle peut s'augmenter des ouvrages suivants : Babou, *Les sensations d'un juré* (p. 189-202, *Auguste Brizeux et Frédéric Mistral*); W. Kreiten S. J., *Felibre und Felibrige* (*Stimmen aus Maria Laach*, janv. févr. avr. mai 1875); Tavernier, *La cause provençale et Frédéric Mistral* (dans cette brochure est reproduit partiellement un article im-

portant du *Journal des Débats,* 13 avril 1875, dont M. G. Paris est l'auteur]; Rousset, *La poésie française et la poésie provençale* (p. 281-98 des *Mém. de l'Acad. de Marseille,* 1874-1876); etc. Après l'histoire littéraire viennent les poésies classées par province; c'est une division que devrait bien adopter le bibliographe de la *Revue des langues romanes,* car elle est instructive. M. G. a dû être plus d'une fois embarrassé pour établir cette classification; à coup sûr, l'exécution en était délicate pour un étranger. Quelques exemples le montreront: le n° 1647 *(Lei jue flourau)* a été imprimé en Languedoc, mais le titre tout seul prouve que cette pièce appartient à la Provence [1]; le n° 1656 *(La Pedregada y la dotzena d'en Pau* XIII) revient au Roussillon; le n° 1678 *(Brinde)* est provençal, etc. Reste à examiner si M. G. nous a donné un catalogue complet de cette poésie méridionale. La chose lui était impossible, par l'excellente raison que les imprimeurs provinciaux, peu ou point surveillés par la préfecture, négligent souvent de faire le dépôt légal. Un moyen de combler ces lacunes était de dépouiller très-attentivement les chroniques de M. Alph. Roque-Ferrier dans la *Revue des langues romanes.* Pour ne pas allonger indéfiniment ce compte-rendu, nous ne citerons aucun ouvrage à ajouter à la liste de M. G.; signalons, en revanche, une suppression à faire: le n° 1651 (Th. de Banville, *Occidentales, Rimes dorées, Rondels)* peut, sans vérification aucune, être rayé.

Le *Jahrbuch* de Lemcke publiait des bibliographies, mais le nombre des informations y était moindre. Nous avons ici pour l'Italie 631 numéros; la Roumanie (années 1870-1876) en a plus de 60, la France du nord 730 [2], la Catalogne 16 seulement, l'Espagne 130, le Portugal 90. Il faut y joindre les numéros consacrés à la science du langage en général, au moyen âge, à la philologie et à la littérature romanes en général, enfin au Basque. Le tout, formant un total de plus de 1963 articles, intéresse non-seulement les médiévistes, mais encore quiconque s'occupe des langues et des littératures romanes depuis leurs origines jusqu'au XIX[e] s. Les érudits apprécient toute l'utilité de ces catalogues qui leur permettent de se tenir au courant de la science. La Bibl. de M. G. rendra les mêmes services aux littérateurs qui trouveraient difficilement en France, ou plutôt qui ne trouveraient pas du tout, une pareille masse de renseignements classés avec méthode. Elle sera particulièrement d'un grand secours à nos bibliographes qui s'occupent des XV[e], XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, mais sans connaître d'une manière suffisante les ouvrages étrangers relatifs à notre littérature, sans savoir où en trouver l'indication.

---

1. Il faudrait, en outre, ne pas écrire *Ville-Neuve d'Esclapoun,* mais bien *Villeneuve d'Esclapon* ou *Villo-Novo d'Esclapoun.* Les félibres ont la mauvaise habitude de séparer par des tirets les noms composés d'hommes ou de lieux.

2. Ce nombre aurait été plus considérable, si M. G. avait eu à sa disposition nos principales Revues.

Disons, en terminant, que M. Gröber a été aidé dans sa tâche par Mad. Michaëlis de Vasconcellos et par MM. Tobler, Ebert, Lidforss, Schuchardt et Gaster.

J. Bauquier.

---

81. — **Gœthes Mærchen; ein politisch-nationales Glaubensbekenntniss des Dichters,** von H. Baumgart, in-8° (131 p.) Kœnigsberg, Hartung, 1875. — 2 mark.

Ce livre a été accueilli avec faveur par bon nombre de journaux allemands et même par quelques revues : doit-il ce succès à sa valeur intrinsèque, c'est ce que nous laissons à nos lecteurs le soin de décider. Il a pour but de fournir une nouvelle explication du *Conte* par lequel se terminent les *Entretiens d'émigrés allemands*. Voici ce qu'il contient :

P. 1-23. Après quelques détails sur les circonstances dans lesquelles le *Conte* fut composé et publié, vient une suite interminable de considérations aussi diffuses qu'emphatiques sur l'essence du conte en tant qu'œuvre d'art et sur les conditions qu'il doit remplir pour satisfaire le goût et réaliser la beauté que le conte populaire atteint sans la chercher ; conclusion : le *Conte* de Gœthe remplit au plus haut degré ces conditions.

P. 24-48. Puis vient une avalanche de déclamations contre ceux qui ont accusé Gœthe de manquer de patriotisme. Laissant de côté les citations qui pourraient le gêner, M. Baumgart arrive assez facilement à prouver, à l'aide de quelques passages bien choisis, que Gœthe ne le cédait à personne en fait de patriotisme. Mais son patriotisme n'était pas ce particularisme qu'on poursuit aujourd'hui en Allemagne des plus amers sarcasmes : Gœthe a eu la vision de la grande patrie allemande ; c'est elle seule qu'il aime, c'est d'elle seule qu'il s'agit dans le *Conte*.

P. 48-60. Suit un dithyrambe sur l'unité allemande; Gœthe y a aspiré, il l'a entrevue en rêve, il a contribué pour sa bonne part à sa réalisation; pour un peu il aurait prédit le *Culturkampf*, que M. B. salue en passant. Pourtant, M. B. consent à reconnaitre que le *Conte* ne renferme aucune allusion spéciale à la *Mission* de la Prusse, à la guerre franco-allemande et à la lutte contre le jésuitisme ; mais il contient les idées fondamentales qui ont germé et produit cette unité. Quelles sont donc ces idées ? C'est ce qu'il serait temps de savoir ; nous voici à la moitié du livre et du conte en lui-même, il n'en a encore été question que très-incidemment. Enfin, M. B. en aborde l'explication. Comment en donner une idée exacte à nos lecteurs ? La lumière merveilleuse, l'or jeté à la foule, le nautonier, le fleuve, le pont, tout ce qui apparaît dans le *Conte* s'explique par des métaphores. (Cf. surtout p. 62.) Les personnages eux-mêmes sont de purs symboles. Comment toutes ces abstractions personnifiées arrivent-elles à reproduire l'action telle qu'elle se passe dans le *Conte*, c'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expli-

quer. Disons seulement que cette action « contient une indication de la situation du peuple allemand au XVIIIe siècle et de la manière dont cette situation devait se modifier dans la suite. Etat politique, social, religieux, littéraire, intellectuel et moral, tout cela s'agite sous les traits de la belle Lilie, du serpent, du vieux nautonier, etc... et ce sont les Feux-follets qui les mènent. Ces Feux-follets « représentent l'esprit français avec sa légèreté, sa vivacité et souvent sa frivolité ». C'est leur arrivée qui produit, sans qu'ils en aient conscience, la crise à la suite de laquelle le pont est bâti et le temple s'élève au bord du fleuve, c'est-à-dire « le rêve d'une constitution homogène et renfermant en elle-même toutes les félicités est devenu une réalité ! »

M. Baumgart est peut-être le vingtième qui ait essayé de résoudre l'énigme laissée par Gœthe : naturellement, aucune des explications proposées avant lui ne l'avait satisfait, il nous l'a dit en débutant. La sienne, à défaut d'autre mérite, aura du moins celui d'avoir réalisé la prédiction de Gœthe écrivant à Schiller à propos de ce même Conte : « Dans ces sortes de choses, l'imagination elle-même ne crée pas autant que la folie des hommes s'ingénie à y découvrir, et je suis persuadé que les tentatives d'explication dépasseront tout ce qu'on peut s'imaginer. »

Albert FÉCAMP.

---

81. — **Les graveurs de portraits en France.** Catalogue raisonné de la Collection des portraits de l'école française appartenant à Ambroise FIRMIN-DIDOT, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, précédé d'une introduction, ouvrage posthume. Paris, librairie de Firmin Didot et Cie, 1875-1877, 2 vol. in-8° XVI et 356, 568 p. — Prix : 20 fr.

Le célèbre érudit et amateur qui consacra les dernières années de son active vieillesse à la préparation de cet ouvrage, s'était pris, dans les derniers temps de sa vie, d'une ardente passion pour les artistes français, notamment pour ceux qui ont contribué par quelque côté à l'illustration et aux progrès de la typographie. On n'a pas oublié le livre consacré à la biographie de Jean Cousin bientôt suivi d'un album de planches reproduisant les œuvres principales attribuées avec plus ou moins de fondement au fameux dessinateur. Les exagérations même de cet ouvrage prouvaient en même temps et l'entière bonne foi de l'auteur et le désir de glorifier à tout prix un artiste dont la vie et les œuvres restent enveloppées, malgré toutes les recherches, d'une profonde obscurité. Puis vint la monographie des Drevet. L'auteur se trouvait ici sur un terrain plus solide ; il avait affaire à des hommes mieux connus que Jean Cousin, à des œuvres d'une incontestable authenticité. Nous n'avons pas à nous étendre davantage ici sur ces travaux qui datent à peine de quelques années ; mais il nous paraissait utile de les rappeler pour

montrer l'activité, la force de travail que leur auteur avait conservée, pour ainsi dire, jusqu'à son dernier jour.

« Ajouter une pierre de plus, dit M. Firmin Didot dans son introduction, à l'édifice que la nouvelle génération veut élever en l'honneur de notre art national, tel est l'objet de ce catalogue. » Nous ne saurions qu'applaudir à de telles paroles ; certes, si chacun des opulents amateurs qui collectionnent pendant une longue existence les chefs-d'œuvre de nos anciens graveurs, suivaient l'exemple de M. F. D. et consacraient leurs dernières années à dresser l'inventaire détaillé de leurs richesses, ils rendraient le plus grand service à la science de l'iconographie. Ces cabinets particuliers se complètent nécessairement l'un l'autre ; les goûts sont différents ; chacun poursuit une série différente. Aussi trouve-t-on souvent dans ces cabinets particuliers, si inférieurs sur la plupart des points aux grandes collections publiques, des séries uniques et que la passion persévérante d'un amateur peut seule compléter au prix de véritables sacrifices.

Le catalogue, préparé par les soins de M. D., ne contient qu'une partie de la riche collection qui vient d'être dispersée dans les premiers mois de l'année dernière. Leur propriétaire, inspiré par son goût naturel, s'était particulièrement attaché aux graveurs français sans négliger les grands maîtres des autres écoles. On sait quelles incomparables épreuves de Rembrandt, d'Albert Durer et des graveurs primitifs renfermait le cabinet de M. D. Mais ces maîtres ont eu depuis longtemps leurs admirateurs enthousiastes et leurs historiens consciencieux. Il n'en va pas de même des artistes français. Longtemps négligés où dédaignés, ils ont reconquis depuis peu d'années seulement le rang distingué qu'ils méritent. Et parmi les graveurs des deux derniers siècles, ceux qui se sont attachés spécialement à la reproduction de la figure humaine, ont montré une supériorité qu'il serait aussi puéril de démontrer que de contester. C'est en ouvrages de cette nature que consistait la principale richesse de la collection Didot ; son possesseur s'était attaché à réunir un œuvre aussi complet, aussi parfait que possible des chefs de cette école. Les suites des Drevet, des Edelinck, des L. Gaultier, des Th. de Leu, des Masson, des Mallan, des Poilly, des Nanteuil étaient incomparables. Aussi, quand cette merveilleuse collection fut livrée aux enchères, ne put-on mieux faire que de copier textuellement pour le catalogue de la vente le catalogue raisonné de M. Didot. Toutefois on dut négliger deux sortes de renseignements qui donnent un intérêt particulier au Catalogue raisonné et qui lui assignent une place dans toutes les bibliothèques des iconophiles. Je veux parler de la notice biographique accompagnant le nom de chaque artiste. Cette notice, toujours très-courte, se termine presque toujours par une indication bibliographique des ouvrages consacrés à la biographie ou à l'œuvre du graveur. De plus, à la désignation et aux dimensions de chaque portrait se trouve jointe une description détaillée, souvent fort longue, quand l'importance de la planche l'exige, avec la

copie fidèle des inscriptions gravées au bas du portrait à ses différents états. On néglige trop ces renseignements dans les catalogues détaillés. C'est un tort ; car ils fournissent presque toujours de précieuses indications sur l'état de la planche et quelquefois sur la date du portrait.

Le titre de l'ouvrage et la nature de la collection donnaient une importance prépondérante au nom du graveur. Aussi a-t-on classé tous les portraits par ordre alphabétique de graveurs. Une table alphabétique des personnages, dont les portraits figurent dans la collection, rend les recherches très-faciles. L'auteur y a joint deux autres tables non moins utiles ; l'une d'elles comprend les peintres, dessinateurs, sculpteurs et architectes d'après lesquels les portraits ont été gravés ; l'autre indique les adresses des éditeurs. Ainsi tous les travailleurs sont-ils assurés de trouver de précieuses ressources dans ce livre si aride en apparence et si spécial.

J. J. G.

---

83. — **Fouquier-Tinville et le tribunal révolutionnaire** par M. DOMENGET, docteur en droit, juge d'instruction près le tribunal de première instance de Bergerac, etc., etc. Paris, Paul Dupont, 1878, in-8° de x et 413 p. — Prix : 5 fr.

Sous un titre nouveau, le livre que nous annonçons n'est qu'un résumé ou une paraphrase des ouvrages publiés sur le même sujet. Les publications de MM. Em. Campardon et Berriat-Saint-Prix ont été largement mises à contribution. En échange des nombreux emprunts qu'il leur faisait, et qui ne se bornent pas à des faits ou à des détails biographiques, mais qui s'étendent parfois à des phrases entières, l'auteur devait bien à ses prédécesseurs la politesse de les citer au moins quand il les copie. Nous avons vraiment cherché leur nom, soit dans l'introduction, soit dans le corps du récit [1], soit dans une note. Il est vrai que M. Domenget a cru pouvoir se passer complètement de preuves ; les quatre cents pages de ce volume ne contiennent pas une seule note ; on doit s'en rapporter aux affirmations de l'auteur, le croire sur parole et ne rien lui demander de plus que ce qu'il lui a plu de nous donner. Nous devons reconnaître que s'il avait été mis en demeure de citer les historiens auxquels il empruntait les divers fragments de son livre, il en eût résulté la démonstration la plus accablante de l'inutilité de cette nouvelle publication. On y chercherait vainement un fait nouveau, une idée originale, la révélation d'un détail inconnu. Tout est pris de droite et de gauche, mais sans aucune indication de provenance. Nous n'avons qu'à signaler un pareil procédé historique pour

1. Une fois, une seule, au sujet d'un autographe de Renaudin (p. 59), le nom de M. Campardon est cité sans autre indication. Il est vrai que si l'auteur avait voulu reconnaître tous ses emprunts, les même noms reviendraient au bas de chaque page. C'eût été monotone ; aussi a-t-il mis bon ordre à cet inconvénient.

qu'il soit apprécié comme il le mérite. La science historique n'a pas à tenir compte de semblables compilations ; si nous en avons dit un mot, c'était pour mettre en garde le public contre les promesses du titre. Quant au but de l'auteur, faut-il le chercher dans la phrase par laquelle débute l'introduction ? La voici : « Ce livre est un livre de bonne foi. J'ai été témoin de certaines tendances mauvaises de notre époque à l'égard des trois forces vitales de toute société civilisée, la magistrature, la religion, l'armée : magistrat, j'ai voulu réagir contre de tels sentiments au point de vue de notre organision judiciaire. »

Si je comprends bien ce début, un livre inspiré par de pareils mobiles (et je ne tiens compte que de ceux qu'il a plu à l'auteur d'avouer ouvertement), n'a pas plus de valeur qu'un pamphlet politique. Dans tous les cas, M. Domenget qui se pose en champion des « trois forces vitales de toute société civilisée » n'aurait pas dû oublier que la passion polititique ne dispense jamais un auteur des lois de la probité littéraire.

J. Guiffrey.

VARIÉTÉS

Note sur un manuscrit de la Bibliothèque de Berne.

En examinant, au mois d'août dernier, quelques manuscrits de la bibliothèque de Berne, mon attention a été attirée par une lettre qui se trouve dans le ms. nº 140 (pièce 63) parmi les papiers de Bongars. Elle est adressée, au dos, à : *Monsieur, Monsieur d'Averly, restant de présent à Strasbourg* [1]. Un George d'Averly se trouvait, en effet, à Strasbourg en 1587, comme envoyé de Henri de Navarre auprès du magistrat de cette ville. Sa présence est signalée dans les procès-verbaux du Conseil des XXI, du 1er juillet au 10 août 1587 [2]. La lettre n'est pas signée [3] et ne contient absolument que le récit de l'exécution de Marie, commençant par ces mots : « Le samedy XIVe jour de feburier 1587, M. Bele, beau-frere de M. de Valsinghan, fut depesché », — et se terminant par : — « Qu'elle le prioit d'honorer la dicte Royne d'Angleterre comme sa mere et de ne departir jamais de son amitié. »

Ne connaissant point, parmi les diverses relations de la mort de Marie Stuart, de document adressé à M. d'Averly, j'ai cru cette lettre inédite et

1. M. Hagen, dans son *Catalogus codicum Bernensium*, p. 140, a lu : Monsieur Ruwly, dissant le presan a Strasbourg.

2. Je dois ces détails à l'obligeance de M. Rod. Reuss.

3. En tête et en marge, écrit d'une autre main que la lettre : Execution de la R. d'Esc. Marie.

l'ai copiée pour l'examiner à loisir à Paris. Or, il se trouve que la relation de Berne est textuellement reproduite dans la longue lettre adressée de Londres à Henri III, le 27 février 1587, par M. de Châteauneuf, alors ambassadeur du roi de France auprès de la reine Elisabeth, et publiée par M. Teulet au t. IV, p. 169 et ss. de ses *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Ecosse au* XVIe *s.* M. de Châteauneuf, comme l'a fait remarquer M. Teulet, n'est pas lui-même l'auteur de la relation ; il a transcrit, dans une lettre qui contient d'autres détails relatifs aux négociations avec Elisabeth, un rapport sur l'exécution de Marie Stuart, fait par un des gentilshommes attachés à l'ambassade, M. de La Châtre, rapport dont il se trouve une copie incorrecte à la Bibl. nat. de Paris dans la collection dite des 500 de Colbert, t. XXXV, pièce 45. C'est ce rapport qui fut envoyé à M. d'Averly, sans doute par un des membres de l'ambassade française à Londres.

J'ai pensé qu'il n'était pas inutile de donner ce renseignement pour éviter que quelque autre chercheur ne prît aussi cette lettre pour inédite. Mon erreur aura eu du moins ce résultat de rectifier une mauvaise lecture du catalogue des mss. de Berne et de faire connaître un envoyé de Henri de Navarre à Strasbourg, dont le nom est absent de tous les dictionnaires et même de la 2e éd. de la *France protestante.*

G. MONOD.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 avril 1878.

M. Halévy commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Notes complémentaires sur l'inscription de Byblos.* L'inscription dont il s'agit, en langue phénicienne, est gravée sur une stèle dédiée par Yehawmelek, roi de Byblos. Elle est assez difficile à lire ; néanmoins elle a été, dans son ensemble, expliquée et traduite par M. de Vogüé et par M. Renan. L'objet du travail de M. Halévy est de compléter ou de rectifier cette explication sur quelques points de détail. — Dans la généalogie du roi Yehawmelek, M. Halévy lit le nom du père du roi *Yehoudbaal,* c'est-à-dire fils de Baal, et le nom de son grand-père *Abimelek.* Les objets offerts à la déesse, à laquelle le monument est dédié, sont, selon lui : 1° ainsi qu'on l'a déjà reconnu, un autel en airain ; 2° un objet en or, qui est, non, comme on l'a cru jusqu'ici, une porte, mais bien une sculpture ou une gravure, probablement une plaque avec des ornements en relief ; 3° une niche en or, c'est-à-dire un encadrement en relief plaqué sur la stèle et entourant la plaque gravée et l'inscription. La place que devaient

occuper les deux objets d'or désignés dans l'inscription est encore visible sur la stèle.

M. Benlœw continue sa lecture sur le plan de la langue albanaise. Il termine l'exposé de la phonétique albanaise : deux des faits principaux qui se remarquent dans le consonantisme de cette langue sont, d'une part, la présence d'un grand nombre de consonnes mouillées, dites par les languistes allemands *jotirte Konsonanten*, et, d'autre part, la répugnance prononcée que manifeste la langue albanaise pour les nasales à la fin des mots. — Passant ensuite à l'étude de la flexion, M. Benlœw expose, avec beaucoup de détails les règles de la déclinaison casuelle et de la formation du pluriel en albanais. Il signale dans cette langue deux procédés de flexion différents : l'inflexion, qui consiste dans l'addition ou la modification d'une désinence à la fin du mot; l'apophonie, qui consiste dans une modification des sons à l'intérieur même du mot. — En fait d'observations d'une nature plus générale, M. Benlœw signale ce fait, que certains phénomènes grammaticaux sont communs à l'albanais, au roumain et au bulgare, et que le roumain est la seule langue romane et le bulgare la seule langue slave où ces phénomènes se présentent. Il attribue ce fait à l'origine albanaise probable des populations qui parlent aujourd'hui le roumain et le bulgare.

Ouvrage déposé : — CHABAS (F.), L'égyptologie, série 1, t. II et dernier : Les maximes du scribe Ani, d'après le papyrus hiératique n° IV du musée de Boulaq, avec double transcription, traduction analytique et commentaire perpétuel (Chalon-sur-Saône et Paris, 1878, in-4°).

Présentés de la part des auteurs par M. de Saulcy : 1° LAMBROS (P.), Monnaies inédites de Chio (Paris, 1877, in-8°); 2° LAMBROS (P.), Monnaies inédites des grands maîtres de Rhodes de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (Paris, 1877, in-8°, extr. des *Mélanges de numismatique*) : 3° DESCHAMPS DE PAS, Recueil des monnaies de l'insurrection flamande contre l'Espagne, 1577-1582; — *par M. de Rozière :* PORT (Célestin), Statuts des quatre facultés de l'université d'Angers 1464-1494 (Angers, 1878, in-8°); — *par M. Gaston Paris :* La Chanson de Roland, traduction nouvelle rhythmée et assonancée avec une introduction et des notes par L. PETIT DE JULLEVILLE (Paris, in-8°); — *par M. Renan :* 1° SAYCE (A. H.), Babylonian literature : lectures delivered at the Royal Institution (London, s. d. in-8°); 2° Dictionnaire alphabétique chinois-français de la langue mandarine vulgaire, par A.-M. H. (Paris, 1877, in-8°).

Julien HAVET.

ERRATA. — Table du second semestre de 1877 :
Page VII, article Feret, au lieu de (T. de L.), lisez (C. Defrémery).
— x, Intercaler l'article suivant : Paillard (Charles), Huit mois de la vie d'un peuple (T. de L.) art. 236, p. 355.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 27 Avril — 1878

Sommaire : 84. Soury, Jésus et les Évangiles. — 85. Vian, Histoire de Montesquieu, sa vie et ses œuvres. — 86. Aichner, Manuel de droit ecclésiastique. — Académie des Inscriptions.

84. — **Jésus et les Évangiles,** par Jules Soury. 1 vol. in-18 de 190 p. Paris, 1878, Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Le corps de ce très-mince volume se compose de six études dont l'occasion ou, si l'on veut, le point de départ, est le travail récemment publié par M. Renan sur les Evangiles, qui forme le tome V^e de son histoire des *Origines du Christianisme.* M. Soury passe en revue les principaux points d'histoire littéraire traités par M. Renan. Sur la question spéciale de l'origine des trois premiers évangiles, il adopte, tout en la corrigeant, l'opinion de ce savant. Pour M. S., comme pour les critiques autorisés qui ont récemment étudié la valeur respective de ces documents, les seuls qui nous renseignent sur la personne du réformateur galiléen, l'Evangile selon Marc est celui qui mérite le plus de confiance. Cet écrit, toutefois, ne nous est pas parvenu sous sa forme originale. Tel qu'il est, il nous permet de construire, non pas une vie de Jésus, mais les principaux traits de son caractère et de son action, ou, sous une autre forme, il reproduit avec sincérité le tableau que la première génération chrétienne se faisait du prophète de Nazareth. « M. Renan, dit M. S., a eu le tort, selon nous, de présenter cet évangile comme l'œuvre immédiate du compagnon de Pierre. La vivacité des souvenirs, la vérité des détails, la justesse du trait, qui assurent à ce livre une place tout à fait à part dans la littérature évangélique, s'expliquent naturellement par le caractère des documents, du Proto-Marc en particulier, sur lequel a travaillé l'auteur... » Nous nous associons à ce jugement. L'école de Tubingue, qui nous a livré la clef de l'histoire apostolique, en découvrant la gravité et la vraie nature du conflit entre judéo-chrétiens et pagano-chrétiens, entre les douze apôtres et saint Paul, qui déchira l'église naissante, avait fait fausse route sur la question dite synoptique ou des trois premiers évangiles. Elle avait rayé le quatrième, l'évangile selon saint Jean, de la liste des documents historiques relatifs à la personne de Jésus, et elle avait bien fait; mais elle avait cru voir dans Marc un résumé, un abrégé du premier et du troisième évangile, de Matthieu et de Luc ; elle avait inventé le *Marcus epitomator*. Cette erreur n'a pas peu-

contribué à jeter l'incertitude sur le véritable caractère de la révolution religieuse attachée au nom de Jésus, caractère que Marc est seul à exprimer avec exactitude et que Matthieu et Luc ont déjà singulièrement altéré, bien que le premier nous ait transmis une incomparable collection d'*effata* de Jésus, courtes sentences ou allocutions plus développées. C'est là, après un soigneux examen, après épuration, la seconde des sources pour la connaissance du personnage extraordinaire qui a donné son nom à notre société.

M. S. n'a pas résisté au désir de nous donner, lui aussi, un portrait de Jésus, d'indiquer, tout au moins, les principales phases de l'action du réformateur de Nazareth. Il est d'abord frappé du relief avec lequel Marc fait ressortir en Jésus le faiseur de miracles, le thaumaturge; il se plaît à l'accuser davantage encore. Les anciens exégètes avaient déjà été frappés de ce fait : « Jésus, disaient-ils en leur jargon théologique, apparaît dans ce livre comme *le lion de la tribu de Juda* ». Nous estimons toutefois que M. S. a forcé la note.

M. S. expose très-bien que Jésus ne s'est pas tout d'abord donné comme Messie, mais simplement comme prophète, continuateur de la prédication de Jean-Baptiste. Il se déclara Messie pour la première fois dans un entretien avec ses disciples sur la route de Césarée de Philippe (Marc, VIII, 27-30). M. S. rappelle, quoique avec une exagération visible, que Jésus était fermement attaché à sa religion et la pratiquait avec une grande exactitude. Il fait ressortir la violence de ses imprécations contre les pharisiens et contre ceux qui restaient sourds à son appel. Ce qui le frappe surtout, ce sont les événements des derniers jours, de la crise finale qui eut pour théâtre Jérusalem. Il y relève particulièrement la scène fameuse où Jésus chasse les marchands du temple. En joignant à ces traits quelques détails secondaires, M. S. y puise les éléments d'une appréciation qui se fait jour çà et là dans le livre, qu'une introduction spéciale est destinée à mettre en lumière et qu'une préface tapageuse fait enfin ressortir avec un singulier acharnement. Voici cette appréciation dans les termes mêmes qui ouvrent le livre : « Après le dieu et l'homme, le malade. » Et un peu plus loin : « Jésus paraît ici pour la première fois comme un malade dont on a essayé de suivre le développement du mal. »

La thèse de M. S. « repose sur trois ordres de faits attestés par les plus anciens et les plus vénérables témoignages de la vie de Jésus. » — Le premier, c'est que Jésus, dominé par l'idée fixe qu'il était envoyé pour annoncer le Messie, quitte sa famille et sa ville natale et, suivi par quelques pêcheurs, parcourt les bourgs de Galilée en annonçant l'avènement prochain du royaume de Dieu. Second ordre de faits : Jésus en vient peu à peu à croire que lui-même est le Messie. M. S. voit dans cette remarquable transformation, que nous admettons ainsi que lui, la marque de « l'évanouissement progressif de la conscience de la personnalité, » et un second pas dans la voie de la démence. Mais voici le mo-

ment où « l'affection nerveuse dont ce juif fut atteint » passe de l'état « congestif » à l'état « inflammatoire ». Troisième ordre de faits : la malédiction du figuier près de Jérusalem, prononcée lorsque « ce n'était pas la saison des fruits », les violences commises contre les marchands et les changeurs du temple. Joignez-y une « perversion des sentiments affectifs » à l'égard de sa famille, des « accès de frénésie contre les prêtres et les théologiens orthodoxes de sa nation », le « délire de la grandeur messianique », suivi d'une « dépression marquée de l'intelligence et des forces. » M. S. part de là pour nous faire subir une fastidieuse dissertation médicale, destinée à nous apprendre que les « éléments histologiques » du cerveau de Jésus auraient fini par tomber « à l'état de détritus », si « mal inspirés, les Juifs avaient préféré voir Barabbas en croix. » Revenons aux faits que M. S. invoque comme des preuves décisives. Ont-ils la portée qui leur est ici attribuée?

Le fait que Jésus ne soit arrivé que progressivement à se considérer comme le Messie n'a rien en soi qui trahisse l'acheminement vers la démence. La circonstance qu'il ait persévéré dans ce rôle jusqu'au dernier moment, jusqu'au moment où la mort devenait la peine immédiate de son attitude résolue, ne prouve aucune incohérence des facultés mentales : elle fait voir plutôt une décision ferme et irrévocable. Quant à la « perversion des sentiments affectifs », la rupture du réformateur avec les siens est un fait qui se présente constamment dans l'histoire des grands mouvements religieux : je ne sache pas qu'on doive l'interpréter dans le sens de la perturbation des fonctions du cerveau. Les invectives adressées à des adversaires au moment de la lutte suprême se comprennent suffisamment, sans qu'on y cherche une raison plus subtile. Quant à la scène dite de la purification du temple, M. S. a raison de la mettre en relief : il est certain que Jésus s'est alors résolu à agir en Messie. Il vient de faire une entrée théâtrale, avec l'intention visible de provoquer un conflit : la scène du temple n'est que le second acte de ce parti pris évident. Si d'ailleurs cet acte était aussi « manifestement absurde, » comment expliquer que le crédit de Jésus se soit maintenu pendant ces mémorables journées, ce que Marc affirme très-positivement? Le troisième acte, ce sera la double déclaration messianique devant les juridictions tant religieuse que civile. Si Jésus est, comme je le pense, arrivé à Jérusalem avec la conviction qu'il marchait à la mort, la seule conclusion à tirer de ces faits est qu'il ne voulait périr qu'après avoir fait acte de Messie. J'ajoute que, par la scène du temple, il me paraît marquer clairement sa volonté de détruire l'organisation cérémonielle attachée à ce sanctuaire. A cet ordre d'idées appartient aussi la parole que Jésus doit bien avoir prononcée sous une forme ou sous une autre, concernant la destruction de « ce temple fait de main d'homme », qui doit être remplacé par un autre sanctuaire, divin celui-là.

La dépression musculaire et intellectuelle succédant au « délire de la grandeur messianique » serait, d'après M. S., un autre indice évident de

dérangement mental. Cette dépression est attestée par deux faits, l'agonie morale de Gethsémani et l'état de faiblesse qui ne permit pas à Jésus de porter sa croix. Le second me semble insignifiant : le premier est plus remarquable. Que doit-on penser de la scène de Gethsémani? Le récit évangélique mérite-t-il une entière créance? A n'en garder que le fait d'une angoisse extraordinaire dont les disciples ont pu s'apercevoir, comment se l'expliquer? Par une défaillance? La réponse est difficile. Avant comme après, Jésus montre une assurance complète : la faiblesse s'expliquerait mieux après l'arrestation, et c'est précisément à ce moment que nous retrouvons une résolution et une décision sans mélange dont témoignent hautement les deux interrogatoires. Il est donc inexact de dire, comme le fait M. S., que la « dépression » a *succédé* à l'exaltation. Reste l'épisode de la malédiction du figuier. Il est en effet incompréhensible que Jésus ait proféré une malédiction contre un arbre coupable de ne pas porter de fruits, lorsque « ce n'était pas la saison ». Le mouvement de colère se doublerait d'un manque de jugement singulier. Ce récit inspire une grande confiance à M. S., il ne m'en inspire guère. En tout cas, c'est un appui bien faible pour une thèse aussi grave.

On peut voir l'incroyable fragilité des étais sur lesquels M. S. échafaude sa théorie. On se demande s'il faut prendre au sérieux cet essai. « La pathogénie d'un Messie ne peut manquer d'éveiller bien des réflexions, » dit M. Soury. Nous le pensons avec lui. L'auteur ajoute : « Notre portrait de Jésus, c'est l'évangile même. » Il dit encore : « On ne trouve guère que ce que l'on cherche. » Je doute que beaucoup de critiques se laissent tenter par cet exemple étrange.

Maurice Vernes.

---

85. — **Histoire de Montesquieu**, sa vie et ses œuvres, d'après des documents nouveaux et inédits par Louis Vian, avocat à la Cour de Paris, précédée d'une préface par Édouard Laboulaye, de l'Institut. Paris, Didier, 1878, in-8° de VII-XIX-411 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voilà quinze années que M. Louis Vian n'épargne rien en voyages et démarches de tout genre, en achats de livres et de manuscrits, en infatigables recherches, pour arriver à obtenir, selon son expression (p. XVI), un Montesquieu véritable. L'entreprise étant des plus difficiles, il a voulu que toutes les chances fussent de son côté, et rarement biographe a mis au service de son héros je ne dis pas autant de zèle, mais autant de dévouement. Comme celui qui cherche avec persévérance et amour finit toujours par beaucoup trouver, M. V., après avoir attentivement lu et relu les livres du XVIIIe siècle, après avoir demandé tous leurs secrets aux documents inédits de sa riche collection et des collections des principaux amateurs de la France et de l'étranger, après avoir

consulté la plupart des érudits qui, de notre temps, ont spécialement étudié le sujet, a réuni tant de renseignements sur la vie et les œuvres de ce grand homme, que M. Ed. Laboulaye, c'est-à-dire le plus compétent de tous les juges, a pu déclarer, sans la moindre complaisance, (*préface*, p. II), que « M. Louis Vian nous apporte un Montesquieu tout nouveau [1] ».

« Dans ce travail, fait avec un soin qu'on ne saurait trop louer, ajoute le savant académicien, il y a de véritables découvertes qui feront la joie des érudits; il y a en même temps une infinité de détails faits pour amuser les curieux. » On ne pouvait mieux marquer le double mérite d'un livre destiné à vivement intéresser aussi bien les lecteurs les plus sérieux que ceux qui recherchent surtout l'anecdote et qui, selon le mot de M. Laboulaye, sont friands d'indiscrétions.

On n'attend sans doute pas de moi que je signale toutes les découvertes grandes ou petites de M. V. Il n'est pas un seul des vingt-six chapitres de l'ouvrage qui ne nous fasse éprouver quelque agréable surprise. Les plus importantes des particularités nouvelles dues à la patience et à la sagacité du biographe sont les particularités relatives à l'*Esprit des lois* devant les autorités religieuses, l'Assemblée du clergé, la Sorbonne et le tribunal de l'Index (p. 282-296). L'Assemblée du Clergé refusa d'examiner le livre, plus tolérante que l'archevêque de Sens, Languet de Gergy [2], qui lui avait proposé cette mesure; la Sorbonne se contenta de dresser un projet de censure que l'influence de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, lui fit abandonner; seule, la congrégation de l'Index, à laquelle l'*Esprit des lois* avait été dénoncé par le rédacteur janséniste des *Nouvelles ecclésiastiques* condamna l'ouvrage (2 mars 1752), malgré toute l'habile diplomatie de Montesquieu, malgré la protection du duc de Nivernais, alors notre ambassadeur à Rome, enfin malgré le bon vouloir du cardinal Passionei et même du pape Benoît XIV. Mais — il est avec l'*Index* des accommodements! — le décret resta caché, si bien caché qu'aucun des contemporains de Montesquieu ne semble en avoir entendu parler et que

---

1. Déjà, comme le rappelle avec une juste fierté M. L. V. (*Introduction*, p. v), M. Laboulaye l'avait désigné comme « l'homme qui mieux que personne au monde connaît Montesquieu. »

2. M. V. (p. 283) enlève à ce prélat son titre d'archevêque et l'appelle l'*évêque de Sens*. C'est là une de ces inadvertances comme nous en avons tous, un jour ou l'autre. Je crois devoir ranger aussi parmi les inadvertances quelques négligences ou quelques bizarreries de langage qui disparaîtront assurément d'une nouvelle édition. Je ne citerai que cette phrase (p. 14) : « Le premier fruit du mariage de M. et M[me] de Secondat, *née* le 11 septembre 1687, se nommait Marie. » Si M. V. tenait à sa métaphore, il aurait bien fait de dire : Le premier fruit du mariage etc. fut une fille, née le 11 septembre 1687, etc. En général l'*Histoire de Montesquieu*, est écrite avec plus d'animation que de pureté, et c'est une causerie aux allures inégales, capricieuses, bien plutôt qu'un livre.

Sainte-Beuve, d'ordinaire si sûrement informé, n'a pas connu la condamnation de l'*Esprit des lois* [1].

Il faut aussi mentionner d'une façon particulière les révélations du chapitre xxv : *Derniers moments, religion et mort de Montesquieu* (p. 325-335). M. V. prouve que Montesquieu, longtemps indifférent et sceptique, mourut de la façon la plus édifiante, et il cite, à cet égard, les affirmations très-précises renfermées dans une lettre écrite, le jour même de la mort de l'éminent publiciste, par un témoin oculaire, qui n'est autre, sans doute, que Mme Dupré de Saint-Maur, laquelle avait toujours été une de ses meilleures amies.

Parmi les trouvailles de moindre importance, on peut indiquer ce qui regarde le protestantisme de la femme de Montesquieu (p. 26-28) [2], la liaison des plus intimes qui s'établit entre lui et la sœur de la marquise de Prie, Mlle de Clermont, inspiratrice du *Temple de Gnide* et du *Voyage à Paphos* (p. 73-78) [3], enfin les mille détails donnés dans le chapitre xi sur le baron de la Brède, dessinant à l'anglaise le parc qui entoure son château [4], faisant dresser sa généalogie, créant une substitution, sollicitant l'érection de sa terre en marquisat, exerçant ses droits féodaux (p. 130-143), et dans le chapitre xiii sur le gentilhomme campagnard considéré comme administrateur, comme vigneron, comme marchand de vin, sur ses procès, sur son esprit d'ordre et sa générosité (p. 159-171).

Empressons-nous de déclarer que Montesquieu ne perd rien à être vu en déshabillé [5]; il nous apparaît, dans les mémoires de M. V., bon, obligeant, sans vanité, sans jalousie, mettant au-dessus de tout la justice et la vérité, aimant d'un sincère amour, pour lui emprunter une de ses paroles, « le bien et l'honneur de la patrie ». Tout cela rachète et efface les fautes que l'on aurait eu parfois l'occasion de lui reprocher, et,

---

1. *Les nièces de Mazarin et le duc de Nivernais*, t. xiii des *Causeries du lundi*, 1858, p. 323.

2. M. V. remarque, à ce propos, que « M. Coquerel regrettera d'avoir accusé d'amitié pour les persécuteurs de la religion réformée le seul philosophe du xviiie siècle qui se soit allié avec une de ses coreligionnaires. »

3. M. Laboulaye constate (*préface*, p. ii) que Montesquieu tenait à la Régence par ses faiblesses, tout autant que par la hardiesse de ses idées. « M. V. a reproduit (p. 76-77) trois lettres galantes et inédites de Montesquieu adressées vraisemblablement à Mlle de Clermont. A propos de la Régence, on regrette que M. V. ait dit de Philippe d'Orléans (p. 58) qu'il poussa peut-être le culte du plaisir jusqu'à vivre avec sa fille. Même atténuée par le mot *peut-être*, une telle imputation n'est pas à sa place dans un livre honnête : laissons-la dans les boueux pamphlets de La Grange-Chancel et de ses copistes.

4. M. V. compare (p. 51), en un style un peu trop romantique, l'*immense masse noire* de ce château à un *grand sphinx*.

5. « Je l'ai montré, » dit M. V. (p. xvii), « de la tête aux pieds avec ses habits, ses mœurs, ses livres et son temps. La ressemblance tient autant aux petits détails qu'aux lignes d'ensemble. »

somme toute, le Montesquieu de l'histoire vaut certainement le Montesquieu de la légende.

M. V. a groupé, dans l'*Appendice*, des études fort curieuses sur *un pamphlet inconnu contre Montesquieu* (p. 357-366) [1], sur *Montesquieu et Frédéric II* (p. 367-373), sur *les éditions originales de Montesquieu* (p. 374-379) [2], sur *les écrits relatifs à la vie et aux œuvres de Montesquieu* (p. 379-388), sur *l'iconographie de Montesquieu* (p. 389-395). A la suite de ces études toutes très-bien faites, M. V. a publié (p. 398-407) un *Mémoire pour servir à l'éloge de M. de Montesquieu par M. de Secondat, son fils,* dont il a acheté à un marchand d'autographes le manuscrit, daté du 4 avril 1755, et qui, communiqué à divers contemporains, devait être la base de tout ce qui a été écrit sur l'illustre président à mortier au parlement de Bordeaux.

Je dois à Mme la comtesse de Raymond, cousine des descendants actuels de Montesquieu, la communication de quelques notes qui, jointes à certains extraits de livres que M. V. n'a pu consulter, me permettront de compléter, sur quelques points, les informations du narrateur.

Quand M. V. dit (p. 7), du père et de la mère de son héros, que l'un était « éclairé et pieux », que l'autre « fut le modèle des vertus chrétiennes, et a laissé une réputation de sainteté », n'est-ce pas trop peu dire? J'ajouterai, pour Jacques de Secondat, que dans un cahier conservé aux archives de la Brède, Montesquieu a écrit que son père *avait une figure noble et charmante* [3], beaucoup de sens et d'esprit. J'ajouterai, pour Marie-Françoise de Penel, que l'on a retrouvé dans ces mêmes archives une page du *Journal* de son mari qui renferme d'elle ce touchant éloge :

---

1. « Il existe, » dit M. V. (p. 357), « un pamphlet auquel les journalistes du temps ont fait allusion, que la génération suivante a cité sans le connaître et dont les bibliographes d'aujourd'hui parlent au lieu de le lire. C'est un peu la fable de la Fontaine, *les femmes et le secret.* » Il s'agit du livre du fermier général Claude Dupin : *Réflexions sur quelques parties d'un livre intitulé de l'Esprit des lois.* Paris, 1749, 2 in-8°. On n'en a que deux exemplaires, un à l'Arsenal, l'autre à Blois, chez M. G. du Plessis. M. V. a facilement réfuté le récit de Chamfort, si souvent répété, notamment par George Sand *(Histoire de ma vie)*, récit d'après lequel Montesquieu, au désespoir, serait allé trouver Mme de Pompadour qui, sur sa prière, aurait fait hacher toute l'édition; il n'a eu qu'à reproduire (p. 361) une lettre, jusqu'à ce jour inédite, de l'auteur même du pamphlet (10 juin 1757), lequel déclare que, mécontent de sa réfutation, il jeta au feu les exemplaires qu'il en avait fait imprimer, moins deux qu'il ne put retirer de la circulation.

2. L'article débute par cet aveu : « Les éditions originales de Montesquieu ont été l'objet de beaucoup d'erreurs ; pour ma part surtout, j'en ai commis sous l'anonyme, sous un pseudonyme [Louis Dangeau] et sous mon nom. » Des recherches et des acquisitions nouvelles ont permis à l'auteur de réparer les torts dont il se confesse si bien.

3. Rapprochez de ceci le portrait de Montesquieu si minutieusement retracé par M. V. (p. 12 et 13) et aussi la photographie, donnée en tête du volume, de la médaille gravée par J. Antoine Dassier (1752).

« Comme plusieurs de mes enfans ne peuvent avoir aucune idée de leur mère, je leur diray sincèrement que c'était une des plus dignes personnes qu'on peut voir. Elle était fille de feu M. Pierre Penel, Baron de la Brède, et de feu dame Marie de Lasserre, l'un et l'autre de noble extraction, particulièrement M. de la Brède.

« Elle était d'une taille raisonnable, infiniment douce, d'une physionomie charmante. Elle avait l'esprit d'un homme; habile pour les affaires sérieuses, nul goût pour les bagatelles, une tendresse pour ses enfans inexplicable, un soin continuel pour toutes les choses de son devoir, une piété solide qui allait à tout, et particulièrement une passion pour les pauvres, si dominante qu'elle se serait volontiers rendue leur semblable en leur donnant tout, si la considération de son état ne l'en eût empêchée. Elle servait particulièrement la Religion. Sa lecture ordinaire était le Nouveau-Testament. Je luy ay trouvé une discipline et une ceinture de fer dont elle avait fait un bon usage et dont je ne m'étais point aperçu. Elle mourut, comme elle avait vécu, à Bordeaux le 13 octobre 1696, le 18e jour des couches de Marianne, agée de trente ans onze mois et quinze jours. J'avais demeuré dix ans et quelques jours en sa compagnie, n'ayant jamais reçu d'elle aucun sujet de peine et de chagrin que celui de l'avoir perdue à la fleur de l'âge et dans le bas âge de mes enfans. »

Ce que raconte M. V. (p. 15), d'après les *Variétés bordelaises* de l'abbé Beaurein, du mendiant qui servit de parrain au futur auteur de l'*Esprit des lois,* est ainsi confirmé par une note tirée des papiers de la famille : « Madame de la Brède était en travail d'enfant. On lui annonce qu'un pauvre est à la porte du château demandant l'aumône. Elle donne ordre de le retenir pour être parrain de l'enfant qu'elle mettrait au monde. Ce pauvre mendiant se nommait *Charles Louis* et fut effectivement le parrain improvisé du grand Montesquieu [1]. »

M. V., qui a retrouvé l'acte de mariage de Montesquieu, combat ceux qui ont avancé que Charles-Louis de Secondat « avait épousé, en 1715, le 22 mars, à Clérac, noble dame de Lartigue, » et il rétablit ainsi, d'après le document officiel, les dates, les lieux et les noms : *à Bordeaux, le 30 mars, Jane Lartigue*. On a aisément pu confondre le 22 avec le 30 mars et la ville de *Clairac*, où habitait la famille de la femme de Montesquieu, avec la ville de *Bordeaux*, où l'on était venu séjourner en vue du mariage. Mais, quant au nom, je ferai observer d'abord que la particule ne signifie rien, qu'elle est souvent dans le même document

---

1. M. V. rappelle que le seigneur de Montaigne agit de même en 1553 (voir les *Essais*, liv. III, ch. XIII), ainsi que le baron de Beauvais en 1641, et le comte de Buffon en 1742. Il aurait pu rappeler encore un exemple plus ancien et plus illustre : en 1503, un pauvre pèlerin allemand, du nom de Henri, fut le parrain de Henri d'Albret, le futur roi de Navarre, le fils de Jean d'Albret et de Catherine de Foix.

tantôt donnée, tantôt refusée à la même personne [1], et, en second lieu, que les Lartigue de Clairac appartenaient à une famille fort considérée, si j'en crois, comme voisin, les traditions du pays [2].

Je crains que, pour rédiger le chapitre III sur Montesquieu magistrat, M. V. n'ait pas assez fouillé les registres secrets du parlement de Bordeaux conservés dans la bibliothèque publique de cette ville. Il assigne, à l'entrée de Montesquieu dans la magistrature et à sa sortie de cette carrière, les dates que voici : 24 février 1714-1728. Or, dans un ouvrage tout récent, et sérieusement préparé, l'*Histoire du parlement de Bordeaux* par feu M. Boscheron des Portes, président de chambre à la Cour d'appel de la même ville, on trouve (t. II, 1878, p. 246) ces indications un peu différentes : « Il entra au parlement à vingt-cinq ans, le 21 mars 1714, avec le titre de conseiller. En 1726, Montesquieu quitta sa charge. Sa carrière judiciaire se circonscrit donc dans un espace de *douze années.* » Ce qui me porterait à donner plutôt raison à l'assertion de M. Boscheron Des Portes qu'à cette assertion de M. V. : « Ce sont donc *quatorze ans* de fonctions judiciaires, » c'est que je lis dans une note tirée des papiers de La Brède : « A trente-sept ans, Montesquieu vendit sa charge de président à mortier. » Cet âge de trente-sept ans correspond précisément à l'année 1726 [3]. Dans ce même chapitre, M. V. prétend (p. 37) qu'en 1722 le parlement de Bordeaux donna mission à Montesquieu de protester auprès du roi contre un impôt sur les vins. M. Boscheron Des Portes n'est pas entièrement d'accord, sur ce point, avec M. V. Voici (p. 248-249) son récit d' « un fait inexactement rapporté par tous les biographes de Montesquieu [4]. — Ils ont dit que le président avait été chargé de présenter des remontrances de sa compagnie contre un impôt sur les vins, et l'un d'eux, Auger, a de là pris texte de vanter l'éloquence du jeune magistrat plaidant auprès du ministère la cause du peuple et obligeant le fisc à lâcher sa proie ! Il n'est pas dou-

---

1. Pour ne pas aller chercher mes preuves bien loin, je citerai l'extrait que je viens d'emprunter au *Journal* du père de Montesquieu, où nous lisons une fois *Penel* et une autre fois *de Penel*. Je citerai encore *l'éloge historique* imprimé par M. V. à la fin de son volume, et où M. de Secondat, parlant de sa propre mère, l'appelle *Jeanne Lartigue* et la dit fille de *Pierre de Lartigue*. J'ai sous les yeux un acte du 12 septembre 1752 où est mentionnée dame Jeanne de Lartigue, épouse de messire Charles de Secondat, chevalier, seigneur de Montesquieu, La Brède et autres lieux, l'un des Quarante de l'Académie française, etc.

2. Au moment où je corrige l'épreuve de mon article, je reçois de M. Jules de Bourrousse de Laffore, le consciencieux continuateur du *Nobiliaire de Guienne et de Gascogne*, communication des lettres de noblesse accordées par Louis XIV, en avril 1704, à Pierre de Lartigue, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie de Maulévrier, père de M[me] de Montesquieu. La mère de Jeanne de Lartigue était Élisabeth de Pausie, d'une vieille famille de Clairac.

3. A l'*Appendice* (p. 398), le fils de Montesquieu indique une des dates de M. V. (24 février 1714) et une de celles de M. Boscheron Des Portes (1726).

4. Il aurait pu ajouter : et par son fils lui-même. Voir *Appendice*, p. 398.

teux que, chargé d'une telle mission, Montesquieu ne s'en fût fermement acquitté ; mais la vérité est qu'il ne se passa rien de semblable. Tout se réduit à ceci. Pendant qu'il était à Paris en 1722 et 1723, il avait offert gracieusement à la Cour de se charger des intérêts qu'elle pourrait avoir à y soutenir. Elle réclamait, en effet, contre un droit de 40 sols par tonneau de vin chargé à Bordeaux pour le compte des habitants. Par suite de ses démarches à titre purement officieux, auprès de l'intendant Fagon et du contrôleur général Dodun, Montesquieu, ainsi qu'il l'explique dans ses lettres à la Cour, avait obtenu, non la suppression de cet impôt, mais son allègement, au moyen de la répartition d'une somme équivalente à son produit sur toute la généralité de Bordeaux ; ce qui dégrevait, comme on le voit, les propriétaires vinicoles de cette ville jusqu'à un certain point, puisqu'ils la supportaient seuls tout entière auparavant [1]. »

M. V. a raconté (p. 125) l'historiette du plongeon dans un baquet d'eau froide que fit faire le duc de Montaigu, gendre du fameux Marlborough, à Montesquieu visitant son château. A côté de cette mauvaise plaisanterie dont la victime a parlé, longtemps après, avec une spirituelle indulgence [2], c'eût été le cas de mentionner — au moins à titre de compensation — le cadeau offert au voyageur par la duchesse de Marlborough, la tabatière en or qui avait appartenu au vainqueur de Blenheim, auquel elle avait été donnée par la reine Anne. La précieuse tabatière, qui est ornée du portrait de cette princesse, est conservée au château de la Brède.

M. V., invoquant les *Mémoires* du duc de Luynes et les *Pièces inédites* de Soulavie, dit de Montesquieu (p. 159), que « l'on a estimé qu'à sa mort il avait eu soixante mille francs de rente (beau revenu pour le temps!). — » A cette évaluation dont rien ne garantissait l'exactitude, je suis heureux de pouvoir substituer un renseignement des plus précis, puisé à la meilleure de toutes les sources : il résulte des papiers d'affaires des archives de la Brède que « la totalité de l'hérédité du président de Montesquieu s'éleva à la somme nette de 463,352 livres. »

D'après un écrivain bordelais qui n'est pas toujours le plus fidèle des historiens, Bernadau [3], M. V. nous entretient (p. 169-170) d'un admi-

---

1. Voir encore ce que rapporte, d'après les registres secrets du parlement de Bordeaux, M. Boscheron Des Portes (p. 247) d'un incident auquel avait été mêlé dans le parlement, quelques temps avant, le président de Montesquieu, incident que M. V. ne paraît pas avoir connu.

2. Il a employé, à cette occasion, le mot *excentricité*, et je note que M. Littré, dans son *Dictionnaire de la langue française*, n'a cité aucun exemple à l'appui de sa définition du mot pris dans le sens de chose singulière, bizarre. Voilà une bonne autorité fournie au savant philologue pour une nouvelle édition de son inappréciable recueil.

3. M. V. me semble généralement s'appuyer beaucoup trop sur les imprimés et les manuscrits de ce Bernadau que d'excellents critiques ont en très-mince estime. M. V. accorde aussi (p. 217) une estime imméritée à l'anecdotier La Place, l'éditeur des

rable trait de générosité de Montesquieu. Le trait est incontestable, mais l'époque où il est placé par le nouveau biographe (2 décembre 1747) ne concorde pas avec l'époque où le place une relation qui est entre les mains des descendants de Montesquieu. Voici cette relation : « Le 9 décembre 1750 au soir, le président apprend que les habitants de sa terre de Montesquieu éprouvaient la famine. Il part le lendemain avant le jour, se rend sur les lieux, convoque les curés des paroisses de sa terre avec son intendant, et fait faire la distribution de la totalité des grains de sa récolte de l'année, ne réservant que la quantité nécessaire à la nourriture de ses valets de ferme. A cette occasion, un des curés convoqués s'écria : Quelle admirable action ! Eût-on tué père et mère, Dieu en serait touché [1] ! »

M. V. regarde comme définitivement perdu (p. 172-174) le manuscrit de l'*Histoire de Louis XI*. A ses désespérantes paroles je n'opposerai pas un témoignage à demi-consolant qu'il a négligé, le témoignage de feu M. J. F. Samazeuilh qui (*Biographie de l'arrondissement de Nérac*, p. 797) nous apprend qu'étant secrétaire de M. Lainé (de 1812 à 1815), il fut chargé d'épousseter quelquefois les manuscrits de Montesquieu, dont l'éloquent avocat était le dépositaire, et qu'il s'y trouvait, croit-il, une vie de Louis XI ainsi qu'un roman intitulé la *Métamsycoze (sic)* [2]. M. Samazeuilh s'est trompé : les manuscrits que gardait M. Lainé sont tous à La Brède et la prétendue vie de Louis XI n'est autre chose qu'un dialogue entre ce roi et un personnage de l'Antiquité. Je puis ajouter que la partie la plus précieuse des manuscrits entrevus par M. Samazeuilh est la correspondance de Montesquieu et que c'est là vraiment ce qui mériterait surtout d'être mis en lumière.

M. V. (p. 190) n'est-il pas imprudent en attribuant à l'influence de Mme de Montesquieu « les idées protestantes qui sont répandues dans tous les livres de son mari ? » Sans vouloir rechercher si les *idées protestantes* abondent autant que veut bien le dire M. V. dans les œuvres du baron de La Brède, et si ce ne sont pas plutôt tout simplement des idées venues en droite ligne des *Essais* de Montaigne [3], je demanderai

---

Pièces intéressantes et peu connues. Ainsi, rien n'est plus invraisemblable que la réponse, je ne dis pas si impolie, mais si brutale qui, d'après ce compilateur, aurait été faite, à propos d'une définition du bonheur, par Montesquieu à une demoiselle qui le questionnait indiscrètement. Montesquieu était un homme de trop bonne compagnie pour tenir, même fort impatienté, le langage qu'on a eu le tort de lui attribuer. On ne saurait admettre non plus ce pitoyable récit que M. V. emprunte (p. 328) à un autre ouvrage sans valeur (*La Guienne historique et monumentale*) : « La Seigneurie de Baron, près Bordeaux, lui appartenait. Il assistait le dimanche aux offices, mais il y lisait les *Eléments* d'Euclide, dont les figures de géométrie faisaient supposer au sacristain que c'était le livre de messe du diable. »

1. Le bon curé n'allait-il pas un peu loin ?

2. Cf. *L'intermédiaire des chercheurs et curieux* (t. I, 1864, p. 279, 335; t. II, 1866, p. 118).

3. Voir le rapprochement établi par M. Laboulaye (*Préface*, p. IV) entre Montaigne et Montesquieu : « Ils sont de même famille et de même esprit. Tous deux

comment Mme de Montesquieu a pu jamais être l'inspiratrice de son mari, s'il est vrai, comme M. V. nous l'assure lui-même (p. 26-29), que ce mari n'ait pas aimé une compagne qui n'était pas jolie et qui boîtait quelque peu. Quoiqu'en dise M. V., quand une femme n'a pas le cœur de son mari, il lui manque l'ascendant nécessaire au succès d'un apostolat. Mais tout ceci est trop délicat pour être utilement discuté, et, dans le doute, mieux eût valu s'abstenir.

M. V. cite (p. 195) ce madrigal qui aurait, dit-il, été composé par Montesquieu pour la marquise de Boufflers et la duchesse de Mirepoix, les sœurs de la comtesse de Rochefort :

Vous êtes belle, et votre sœur est belle;
Si j'eusse été Pâris, mon choix eût été doux :
La pomme aurait été pour vous,
Mais mon cœur eût été pour elle.

M. V. est-il bien sûr de l'authenticité de ce quatrain? Cela m'a tout l'air d'une imitation assez mal réussie d'un autre quatrain fort célèbre, rapporté dans les *Mémoires* de Bachaumont et dans beaucoup d'autres recueils, et qui aurait été fait par un anonyme pour deux demoiselles de Biron dont l'une était blonde et l'autre brune :

Vous êtes belle et votre sœur est belle;
Entre vous deux tout choix serait bien doux :
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En finissant, j'indiquerai deux lacunes dans un livre où, en revanche, on ne s'attendait guère à voir figurer (p. 203-204) Boudha et Brahma. M. V. qui (p. 302) loue la noble conduite de Montesquieu à l'égard de La Beaumelle qu'il tira de la Bastille et à la disposition duquel il mit tout l'argent dont l'ex-prisonnier pouvait avoir besoin, n'a pas cité un excellent travail de M. N. Joly [1] où il aurait trouvé bien des choses, notamment un billet inédit de Montesquieu à l'ennemi de Voltaire. — M. V., après avoir rappelé (p. 305) que, par les encouragements du baron de La Brède, « Romas avait la gloire, avant Franklin, de découvrir le paratonnerre, » a oublié de nous parler du chevalier François de Vivens,

---

ont gardé le goût du terroir; et, au travers de l'originalité et de la hardiesse de leurs idées, on sent le Gascon à je ne sais quelle vivacité qui donne à leur langage plus de piquant et de saveur. » Déjà Voltaire avait dit de Montesquieu : « C'est Montaigne législateur. »

1. *Notice sur deux livres rarissimes qui font partie de ma bibliothèque, accompagnés de Pensées inédites de La Beaumelle, et d'une lettre autographe de La Condamine, relative à la première incarcération de l'auteur des Pensées à la Bastille (Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse)*, septième série, t. II, in-4°, 1870, p. 194-227. La lettre de La Condamine (du 29 avril 1753) est à rapprocher de la lettre de Montesquieu à La Condamine du 15 mars 1754, citée par M. V. (p. 302). Les deux documents se complètent l'un l'autre.

homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de savoir, qui lui aussi protégea beaucoup Romas et qui fut un des meilleurs amis de Montesquieu. Ce dernier venait souvent au château de Vivens, près de Clairac, où se réunissaient autour de lui, avec l'heureux émule de Franklin, deux membres de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, l'abbé de Guasco et l'abbé Venuti, et un membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences de Berlin, le docteur Joseph Raulin [1].

T. DE L.

---

86. — **Compendium juris** ecclesiastici ad usum cleri ac præsertim per imperium austriacum in cura animarum laborantis auctore Simone AICHNER ss. theologiæ doctore, canonico ecclesiæ cathedralis Brixinensis, rectore seminarii cleric. ac juris ecclesiastici professore emerito: editio quarta novis curis recognita et expolita. Brixinæ, 1874. 1 vol. in-8 de xxv-837 p.p.

Bien que ce livre destiné surtout à l'enseignement ne remplisse pas, à mon avis, toutes les conditions voulues, il m'a paru néanmoins supérieur aux ouvrages français de dimension analogue que j'ai eus entre les mains. L'auteur y expose avec simplicité et clarté les principes du droit canonique. Voici en abrégé l'ordre de matières adopté par M. Aichner : 1° Idée du livre. Sources du droit canon. 2° Relation des deux pouvoirs; 3° Constitution de l'Eglise; 4° Gouvernement de l'Eglise et ses droits.

On ne trouvera pas dans cet ouvrage la recherche naïve, désintéressée des faits : aussi bien, il ne s'agit pas d'explorations ni d'investigations nouvelles. Nous sommes en présence d'un de ces résumés qui se donnent pour mission d'exposer des opinions toutes faites, rarement vérifiées par l'auteur lui-même; à toute doctrine, à toute science, à toute tendance correspond un livre de ce genre : celui-ci s'adapte aux opinions catholiques romaines (ultramontaines). L'auteur qui ne néglige pas dans ce travail le terrain pratique, vise surtout les affaires religieuses de l'Allemagne, et en particulier de l'Autriche; il cite volontiers, à cette occasion, des textes utiles.

Tout manuel, s'il n'est d'une valeur hors ligne, donne lieu facilement à des observations critiques qu'il serait inutile et fastidieux de multiplier. Je présente, à la hâte, un petit nombre de remarques :

P. 138. Suivant l'auteur, le mouvement gallican remonte tout au plus à Philippe le Bel : si M. A. connaissait les règles de conduite adop-

---

1. Voir, à ce sujet, bien des détails curieux dans la notice biographique sur M. de Vivens par M. de Saint-Amans (1829). — M. V., qui a donné d'intéressants renseignements sur la fille favorite de Montesquieu, Denise, mariée en 1745 avec son cousin Godefroy de Secondat (p. 188-189 et 346), n'a pas cité sur cette lectrice et secrétaire du grand homme un passage digne d'attention de Mme Amable Tastu (*Alpes et Pyrénées*, p. 280).

tées par saint Louis sur la question de l'effet civil des excommunications [1], il reculerait, j'imagine, cette date. Et s'il avait présents à l'esprit d'autres textes [2] historiques, il les classerait sans doute aussi dans le mouvement gallican et se verrait obligé de rétrograder de nouveau beaucoup plus haut.

P. 41 et suiv. Dans le chapitre consacré aux sources du droit canon, M. A. ne cite pas une seule collection des Conciles. Aussi bien, les indications bibliographiques sont loin d'être suffisantes : à propos de Febronius (pp. 141, 142), M. Aichner ne mentionne aucune des réponses qui lui ont été faites (Zaccaria, Kauffman, etc. Zaccaria est cité dans une autre partie de l'ouvrage).

Il peut être intéressant de signaler chez un auteur d'une orthodoxie sévère, et dont les *théories* ont toute la rigueur de doctrine du moyen âge, ce petit paragraphe pratique sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat :

« Vinculis pristinae amicitiae (entre l'Eglise et l'Etat) solutis, triplex « cogitari potest vivendi modus inter ambas societates :

« Etenim 1° potest in exitum perduci *principium status indifferentis*. « Et talis quidem rerum conditio, etiamsi divinitus acceptae missioni « ecclesiae non sit conveniens, et nihilominus tamen tolerari possit, si « principium istud *sincere* adoptaretur a regnantibus. » En marge, cette manchette : *plena sejunctio*.

C'est, au fond, avec moins d'entrain, moins de bonne volonté, la pensée qu'exprimait éloquemment le Père Félix au Congrès de Malines (discours prononcé le 2 septembre 1864).

Paul Viollet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 avril 1878.

M. E. About, président du comité de la Société des gens de lettres, informe par lettre l'académie que la Société des gens de lettres a pris l'initiative d'un congrès littéraire international qui doit se réunir à Paris, pendant l'exposition, sous la présidence de M. Victor Hugo, et invite

1. Joinville, ch. XIII et CXXXV. Boutaric, *saint Louis et Alf. de Poitiers*, p. 216, n. 2, et p. 217, n. 1.
2. Labbe et Cossart, *Sacros. Conc.*, t. X, col. 1119. *Hincmari opera*, t. II, p. 714, *Museum Italicum*, t. I, 2e partie, p. 127.

l'académie à y prendre part. L'académie décide qu'elle ne peut donner suite à cette invitation.

M. Delisle lit une notice sur un manuscrit de la Bible qui appartient au trésor de la cathédrale du Puy. Ce manuscrit, que M. Delisle met sous les yeux des membres de l'académie, doit figurer à la prochaine exposition universelle. C'est une Bible latine, exécutée, comme l'indiquent une préface et un épilogue en vers et diverses souscriptions, par les soins et sous la direction de Théodulfe, évêque d'Orléans de 788 à 821.

Le texte de la Bible y est suivi de quatre opuscules qui ont été réunis pour faciliter la lecture des livres saints. Le volume est un magnifique monument calligraphique de l'époque de Charlemagne. Il ne contient pas de peintures proprement dites, mais on y trouve une fort belle décoration de lettres dorées ou argentées, d'initiales ornées, d'encadrements de pages, etc.; certaines parties sont écrites en lettres d'argent sur parchemin pourpre. — Un manuscrit tout semblable se trouve à Paris à la Bibliothèque nationale (lat. 9380). On y trouve les mêmes ouvrages, les mêmes préfaces, le même épilogue, les mêmes souscriptions; l'écriture et la décoration sont de la même main; la disposition même des pages est semblable dans les deux manuscrits. Tous deux ont été exécutés par les soins de l'évêque Théodulfe; mais celui de Paris présente cette particularité que, d'après une addition inscrite sur une des gardes, il appartenait encore au XI[e] siècle au trésor de la cathédrale d'Orléans : M. Delisle en conclut que c'est l'exemplaire que Théodulfe s'était réservé pour lui-même et qu'il avait conservé auprès de lui à Orléans. — Ces deux manuscrits, ainsi qu'un troisième, incomplet, du IX[e] siècle, qui se trouve dans l'ancien fonds de S-Germain-des-Prés, nous donnent une recension de la Bible faite par Théodulfe, indépendamment de la recension à peu près contemporaine d'Alcuin. On remarque du reste, entre ces divers exemplaires, des différences de texte assez notables.

M. Lenormant commence la lecture d'un travail sur *les magistrats monétaires chez les Grecs.* — Cette matière est, dit M. Lenormant, très-mal connue, et très-difficile à connaître. Les monnaies grecques portent très-souvent la signature des magistrats qui les faisaient frapper; mais cette signature, qui consiste, soit en un nom, soit en un monogramme, soit en un signe ou symbole personnel du magistrat, n'est jamais accompagnée du titre de ses fonctions. On est donc à peu près réduit sur ce point aux conjectures. D'après ce qu'on peut entrevoir, deux systèmes différents avaient été adoptés dans les différentes cités : tantôt le soin de faire frapper la monnaie était confié aux chefs politiques de la cité, qui avaient à cet effet des employés nommés par eux et placés sous leur dépendance; tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, ce soin

appartenait à un magistrat spécial, indépendant des magistrats politiques et directement responsable. — A Athènes, on trouve, sur les monnaies, la signature de trois magistrats différents; d'après l'examen de la manière dont ces noms changent suivant les dates des pièces, on est amené à conclure que le premier de ces magistrats était annuel et rééligible, le second annuel et irrééligible, le troisième mensuel. Le premier, qui paraît avoir été un haut fonctionnaire (c'était parfois un souverain étranger allié d'Athènes), était peut être le ταμίας ou trésorier de la république; le second devait être le fonctionnaire spécial chargé de la fabrication de la monnaie; le troisième enfin était probablement un contrôleur. — Dans d'autres cités, les monnaies ne portent chacune qu'un nom. A Rhodes, le magistrat qui signait les monnaies paraît avoir été l'un des six ταμίαι.

M. Dubois lit une note intitulée *Questions d'ethnographie gauloise et de linguistique,* dans laquelle il cherche à compléter les conclusions auxquelles s'est arrêté M. Deloche, dans son dernier mémoire lu à l'académie, sur l'identification de divers peuples de la Gaule cisalpine et de la Gaule transalpine. Selon M. Dubois, il y a lieu de croire à l'identité du peuple cisalpin désigné par Polybe sous le nom d'*Ananes*, avec les *Anoni,* autre peuple cisalpin, et peut-être aussi avec les *Senones* transalpins (habitants du pays de Sens). M. Dubois fonde ce rapprochement tant sur l'analogie des noms de ces peuples que sur les ressemblances qu'il remarque entre divers noms de lieu des régions autrefois habitées par les uns et les autres.

M. Halévy termine sa lecture sur l'inscription phénicienne de la stèle de Byblos. Il donne une traduction d'ensemble du texte entier de cette inscription.

Ouvrages présentés par M. Ravaisson : Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire publié sous la direction de F. Buisson (Paris, Hachette), 5e livraison (contenant l'article art, par M. Ravaisson); *par M. G. Paris, de la part de l'éditeur :* — 1° Vie de Jean-Pierre de Mesmes par Guillaume Colletet, publiée par Philippe Tamizey de Larroque; 2° Un cantique inédit de Charles Sévien, chanoine d'Agen, publié par Philippe Tamizey de Larroque et précédé d'une notice sur l'auteur par L. Jarry.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 4 Mai — 1878

87. — **Études sur la littérature sanscrite,** par A. Ph. Soupé. Paris, Maisonneuve, 1877.

Personne, jusqu'ici, n'a entrepris pour le public français une histoire complète de la littérature sanscrite. La tâche, il est vrai, serait assez malaisée pour que, seul, un indianiste consommé fût capable de s'en acquitter d'une manière satisfaisante. Il ne suffirait pas, en effet, d'utiliser les innombrables matériaux épars dans tant d'ouvrages et de revues, il faudrait encore les compléter, au besoin, par une étude directe des textes originaux. Un écrivain qui n'aurait pas fait du sanscrit une étude spéciale, quelque talent qu'il eût d'ailleurs, serait difficilement à la hauteur d'une pareille entreprise. Trop peu maître de son sujet, il n'en pourrait présenter un exposé méthodique; il courrait le danger de ne pas toujours saisir le sens exact des autorités sur lesquelles il s'appuie ; il serait enclin à appliquer dans ses jugements critiques une mesure empruntée à un autre domaine littéraire; n'ayant enfin qu'une notion assez vague des grandes questions débattues, et ne se rendant pas toujours compte de l'importance relative des matières qu'il est appelé à traiter, il risquerait de passer sous silence, ou d'effleurer à peine, des sujets considérables, tandis qu'il appuierait longuement sur des détails assez insignifiants.

On comprend que, dans ces conditions, la tentative de M. Soupé n'ait pas répondu à toutes les exigences du sujet.

Dans sa préface, l'auteur exprime lui-même le regret qu'aucun indianiste de profession n'ait « présenté aux lettrés et aux gens du monde.... une image, aussi fidèle que possible, d'une des littératures les plus anciennes et les plus curieuses à étudier. » Le livre même de M. S. pourrait, au besoin, servir de preuve que cette lacune existe réellement : dès qu'on l'ouvre, on éprouve l'impression que l'auteur n'a eu, pour le guider dans sa tâche, aucun travail d'ensemble sorti d'une plume autorisée. Comme le titre l'indique, nous n'avons là qu'une série d'études, plus ou moins bien reliées entre elles; quelques-unes sont la reproduction d'anciens articles, publiés depuis une vingtaine d'années dans différents

recueils; il ne faut donc nullement s'étonner que l'on puisse relever, d'un chapitre à l'autre, quelques divergences d'appréciation ou de doctrine.

On ne devra pas non plus chercher dans ce volume une caractéristique bien nette de la littérature sanscrite : la plupart des morceaux qui le composent, consistent surtout en analyses. La conclusion elle-même ne renferme nullement ce qu'on s'attendrait à y trouver, c'est-à-dire une étude du tour d'esprit et des tendances générales des anciens Hindous. Les données chronologiques, sans doute, nous font presque partout défaut; mais est-il réellement impossible de ramener la masse des productions littéraires de l'Inde à quelques grandes époques, que l'on pourrait ensuite comparer entre elles, étudier dans leur développement et leur transformation? Les Hindous comprenaient évidemment tout autrement que nous la poésie lyrique, l'épopée, le drame, les spéculations philosophiques et religieuses; une discussion plus ou moins approfondie des caractères de ces divers genres, un parallèle établi entre les produits du génie hindou et ceux du génie grec, par exemple, ne manqueraient pas d'exciter l'intérêt du public cultivé. Ces questions ne sont pas absolument laissées de côté par M. S., mais il n'y touche que d'une manière incidente, et par des indications trop brèves pour qu'il en reste rien dans l'esprit du lecteur.

Ce qui montre le peu de cohésion de ces études entre elles, ce sont les nombreuses disparates qui existent dans la transcription des noms propres. Le fait est assez caractéristique pour qu'on nous permette d'y insister. Il semble que M. S., obligé de recourir, pour les diverses parties de son ouvrage, à des sources fort différentes, suive tantôt un système, tantôt l'autre pour l'orthographe des noms d'auteurs ou d'ouvrages. De là des inconséquences bizarres. Le dieu-singe de l'épopée s'appelle Hanoûmat (p. ex. p. 189) dans le morceau sur le Râmâyana, Hanoumân, dans le morceau sur le théâtre indien (p. 294, 310); le roi des oiseaux porte le nom de Djatâyouch (p. 162, 183, 187, 192, etc.), celui de Djatâyou (p. 294). On trouve, les uns à côté des autres : Kailaça, Kêlasa, Veisampayana; Kountî, Courâva, Corâva, Gâoutama; tchandas, charana, Tchandraketou, etc., etc. [1].

---

1. Page 23, M. S. emprunte sans doute l'orthographe bizarre Yotisch à M. Barthélemy Saint-Hilaire, car le passage où se trouve ce mot n'est guère que la reproduction de la page 139 de l'ouvrage de ce dernier « les Védas ». Les fautes d'orthographe sont fort nombreuses, en voici quelques-unes : Kshattryas (p. 20, 68, etc.), sâkâ (31), Taittiryia (49), Nesthtâ (54), Djasnamedjaya (62), Dourhyôdhana (66), Tatchaka (68), Satrouhna (210), Naishadda (216), Maghada, Mritchkatî (271), Bhavichiyata (321), Yâdjagnavalhya (355). Çà et là, des noms de savants européens sont eux-mêmes défigurés : Bœtlingck, p. 19; Rosenfranz, p. 312. Quant au dieu *Krishna*, son nom est généralement écrit Khrisna, ce qui donne lieu, p. 93, à cette singulière remarque : « Le roi de Mathoura, Krishna, souvent confondu avec le dieu Khrisna. » Il serait impossible de relever tous les mots où les accents circonflexes

On ne peut non plus s'empêcher d'être frappé de l'inégalité de développement que reçoivent les diverses branches de la littérature sanscrite. Les Védas et leurs annexes, qui en sont cependant l'élément le plus caractéristique, y sont traités en 45 pages, tandis que 156 sont consacrées au Mahâbhârata et au Râmâyana. Ces 156 pages, d'ailleurs, sont presque tout entières remplies par l'analyse des deux épopées. M. S. n'effleure pas même les grands problèmes que l'on a soulevés sur leur composition, et cependant, pour un esprit aussi curieux d'analogies entre le monde hindou et le monde classique, la controverse provoquée par M. Weber, au sujet de Râmâyana, n'aurait certes pas manqué d'intérêt. La grammaire et la philosophie auraient pu, ce semble, tenir une plus grande place dans le chapitre qui traite des ouvrages didactiques. Parfois M. S. insère une information de détail intéressante pour les indianistes seuls, mais passera sous silence des faits beaucoup plus importants. Il cite, à propos de l'Atharva Veda, les travaux de M. Bardelli, mais oublie de mentionner l'édition qu'ont donnée de ce recueil MM. Roth et Whitney, probablement parce que M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans ses articles sur les Védas (1854), ne pouvait parler de cette édition, dont la première partie parut en 1855. Pourquoi, p. 336, citer de M. Senart les *Notes sur quelques termes buddhiques,* si l'on ne nomme pas son *Essai sur la légende du Buddha?* Pourquoi, p. 358, rendre compte de l'Arsheya Brâhma*n*a, édité par M. Burnell, celle des nombreuses publications de ce savant, qui offre peut-être le moins d'attrait pour le grand public? Si les notes bibliographiques sont incomplètes, elles ne sont pas non plus toujours exactes : le drame Mâlavika et Agnimitra n'a pas été traduit en latin par Tullberg, ni la M*r*iccha*hat*ikâ par Stenzler, etc.

Je voudrais encore appeler l'attention sur une tendance très-excusable, il y a une vingtaine d'années, à une époque où les études sanscrites étaient encore fort peu répandues en France, mais qui n'est plus guère de mise aujourd'hui. Que M. S. vienne à parler d'un héros, d'un incident important, mentionnés dans un des monuments qu'il analyse, il est rare qu'il n'en cherche pas aussitôt l'analogue dans le monde classique. Comme on pouvait s'y attendre, ces parallèles constants sont établis sans beaucoup de méthode; il semble que l'auteur veuille simplement nous rendre plus familiers les personnages de l'hindouisme en les rapprochant de types grecs ou latins; il en agit donc avec la littérature sanscrite comme si elle était encore assez inconnue du public, pour qu'il fût nécessaire d'en faciliter l'intelligence en passant par l'intermédiaire des souvenirs classiques. On comprend où est le danger de ces rapprochements hasardés. Ils ont pour conséquence d'empêcher le lecteur d'arriver

tombent à faux. Le genre des substantifs de la langue originale n'est pas toujours respecté dans les titres d'ouvrages, même quand il s'agit de noms aussi connus que la Bhagavad gîtâ, que l'auteur fait constamment du masculin.

à une connaissance directe, et par conséquent exacte, de la matière même qu'on veut lui faire connaître. Aujourd'hui, l'indianisme n'a plus besoin du patronage classique, et, en général, il peut fort bien se passer de toute lumière empruntée. En outre, les productions littéraires de l'Inde ont un caractère tellement différent de celui que présentent les chefs-d'œuvre classiques, que c'est commettre une vraie faute de critique que de leur appliquer les principes de l'esthétique occidentale. Une autre tendance dont il faut soigneusement se garder, c'est de voir dans les peintures des poëmes épiques ou dramatiques une description de la vie réelle. Les poètes hindous se mouvaient dans un cercle d'idées tellement factice et conventionnel, qu'il est fort possible que leurs tableaux ne se rapportent à rien de réel, et l'on peut présumer que ce fut surtout le cas pour la littérature dramatique.

Est-ce à dire que l'ouvrage de M. S. ne rendra aucun service à la philologie sanscrite en France ? Ce n'est pas ma pensée. Dans des études encore aussi peu cultivées que le sont chez nous celles qui ont l'Inde pour objet, la moindre tentative faite pour les populariser est appelée à porter d'heureux fruits, surtout s'il s'agit, comme c'est le cas pour M. S., d'un essai plein de mouvement et de vie, cherchant à présenter les matières qu'il traite sous un aspect intéressant. Les personnes qui auront lu ces *Études* désireront connaître de plus près cette littérature dont M. S. nous offre un tableau attrayant. Il ne sera plus permis aux gens cultivés d'ignorer complètement les grandes productions du génie hindou, après les analyses détaillées qu'en fait M. S. Certaines pages sont réellement instructives, celles, par exemple, où il suit un aussi bon guide que *l'Histoire de l'ancienne Littérature sanscrite* de M. Max Müller. En somme, et vu la pénurie extrême où nous nous trouvons en France d'ouvrages de vulgarisation, le livre de M. Soupé ne saurait être inutile : les étudiants qui abordent le sanscrit, y trouveront un tableau d'ensemble à l'aide duquel ils pourront faire une première exploration du domaine sur lequel ils s'engagent ; le grand public fera volontiers plus ample connaissance avec un monde qui a paru longtemps mystérieux et sur lequel sont encore répandues bien des idées fausses.

P. Oltramare.

---

88. — **Joel ben Pethuel propheta,** commentatus est J. A. Karle, phil. Dr. et quondam in Gymnasio ad fontes Danubii professor. Lipsiæ, J. C. Hinrichs, 1877, p. v-77.

Cet opuscule, comme on le voit, n'est pas dû à la plume d'un théologien de profession ; ce n'est point une raison pour le dédaigner. Un homme, familiarisé avec les procédés sévères qui sont seuls de mise sur

le terrain de la philologie classique, peut apporter dans les questions de littérature sacrée une indépendance et une sûreté de vues qui compenseront et au-delà son ignorance de la phraséologie reçue et de certains détails. D'autre part le livre de Joël est, à notre avis, un de ceux sur lesquels règnent les opinions les plus erronées. Nous avons donc ouvert avec curiosité cette étude, espérant y trouver, sinon la solution d'un curieux problème d'histoire littéraire, au moins un sentiment plus clair qu'ailleurs des questions que soulèvent les quelques pages placées sous le vocable d'un personnage, d'ailleurs parfaitement inconnu. Notre attente a été complètement déçue.

M. Karle semble avoir consulté en conscience les commentaires récents, mais il se montre fort peu familiarisé avec les résultats de la critique historique relativement à l'Ancien Testament. Il ne se peut rien voir de plus vague et de plus banal que les lignes par lesquelles M. K. expose la place qui revient au livre de Joël dans l'histoire israélite : « Les Hébreux, après s'être emparés de la terre de Chanaan, se proposèrent de dominer les peuples voisins, tant sur le terrain religieux que sur le terrain politique, et de posséder ainsi, sans compétition, la terre qu'ils occupaient. Pour atteindre ce but, ils avaient reçu, de Moïse et de ses successeurs, l'ordre d'avoir Jéhova pour Dieu et d'observer les rites dont il était l'objet... De même qu'ils s'étaient emparés de Chanaan à l'aide du bras de Jéhova, les Israélites désiraient et espéraient vaincre, avec ce même secours divin, les nations voisines qui les attaquaient continuellement : d'autre part, quelques-uns parmi eux se distinguaient par une connaissance pleine et complète des choses divines. On espérait que le jour viendrait où tous les Israélites seraient égaux en science à Moïse et aux prophètes. — Joël a été le grand prophète qui, le premier, a réuni dans son âme les désirs et les aspirations que le peuple israélite nourrissait à l'endroit de la félicité de ce temps à venir, qui leur a donné une forme et les a proclamés. » Voilà pour le fond de la critique de M. K. Quant à la date à laquelle il place la prophétie de Joël, M. K. adopte une règle excellente en soi, mais dont l'application demande à être faite avec discernement. Cette règle est que l'on doit juger de l'époque d'un livre d'après le rapport de sa préoccupation dominante aux évènements de telle ou telle époque. Si un prophète parle de l'Assyrie ou de l'Egypte, c'est que ces puissances tenaient, de son vivant, une grande place dans la pensée des Hébreux. Or, le livre de Joël appelle la malédiction divine sur quatre peuples : Phéniciens, Philistins, Egyptiens, Edomites. Il n'est question ni de Syriens, ni d'Assyriens, encore moins de Babyloniens. La plupart des exégètes jusqu'à ce jour en concluent que le livre a été rédigé à une époque où ces peuples-là étaient les seuls des incursions desquels les Hébreux eussent encore souffert, et le placent, en conséquence, à la fin du x[e] siècle avant J.-C. ou dans le courant du IX[e]. M. K. propose la date 950-945 qui nous reporte jusqu'au milieu du x[e] siècle, peu d'années après la scission politique connue sous le

nom assez inexact de schisme des dix tribus. On avouera qu'on ne saurait remonter plus haut.

M. Reuss, dans son introduction à Joël [1], conserve l'opinion la plus généralement admise, qui veut que les prophéties mises sous ce nom soient antérieures aux livres d'Amos et d'Osée ; il laisse pourtant entendre que les arguments en faveur de cette haute antiquité lui semblent des plus faibles. Voici comment il s'exprime à cet égard : « La critique s'est demandé si le jugement traditionnel qui place Joël à la tête des prophètes écrivains ne devrait pas être complètement réformé. Elle a même essayé de lui assigner la place parmi les tout derniers, après l'exil..... A défaut d'arguments positifs à faire valoir en faveur d'une hypothèse si diamétralement opposée à l'opinion accréditée jusqu'ici, il nous a semblé plus sûr de nous en tenir à celle-ci. » Nous croyons que ces hésitations doivent céder devant la constatation d'un fait que les exégètes ont laissé jusqu'à présent inaperçu, à ma connaissance du moins. J'ai attiré l'attention là-dessus dans une précédente publication [2], mais je n'avais pas entrevu, aussi clairement qu'aujourd'hui, les conséquences à tirer de ce fait. Aujourd'hui, elles m'apparaissent avec une évidence absolue.

Le fait capital, qui se dégage pour moi de la lecture attentive de Joël, est que ce livre se compose de deux parties, non-seulement distinctes, mais inconciliables. » Nous y trouvons côte à côte deux descriptions du « jour d'Iahveh » qui conçoivent cet événement à un point de vue absolument différent. On essaie généralement de se dissimuler cette contradiction, en faisant de la première de ces deux descriptions le prélude, l'introduction de la seconde : c'est un pur artifice, qui ne saurait supporter l'examen. Non-seulement aucun mot dans les chap. I-II ne nous indique que le jour d'Iahveh dont ils parlent soit la première phase d'une action plus générale, mais ils écartent cette supposition par des expressions catégoriques. Il est évident que, pour l'auteur des deux premiers articles, *le* jour d'Iahveh consiste dans une invasion de sauterelles et dans une sécheresse, et que pour l'auteur des chap. III-IV le même jour d'Iahveh consiste en la victoire remportée par Iahveh sur les nations ennemies qui menacent son peuple. « Si l'on ajoute que la lecture des deux premiers chapitres laisse dans l'esprit la conviction que l'invasion des sauterelles était passée quand la prophétie a été rédigée dans son ensemble, et que, dans les deux derniers chapitres, il s'agit évidemment d'un événement futur, on ne saurait trop affirmer que nous avons affaire à des prophéties de provenance diverse, puisque ni l'un ni l'autre Joël n'a l'air de penser qu'il y ait deux jours d'Iahveh et qu'ils n'en connaissent qu'un, le premier comme le second [3]. »

1. *Les prophètes*, par Edouard Reuss, t. I, p. 61 et suiv.
2. *Le peuple d'Israël et ses espérances*, p. 46 et suiv.
3. *Ibid.*, p. 51.

Or, c'est précisément dans la seconde partie de Joël que l'on signale les indices qui reporteraient la composition dudit livre à une époque très-ancienne, à savoir la mention des Phéniciens, Philistins, etc.... Du moment que nous établissons l'indépendance des deux premiers chapitres, les indices de nature à en fixer la date doivent être tirés de leur contenu seul. Existe-t-il donc des éléments propres à nous renseigner? — Oui, sans contredit.

Le premier trait des chap. I-II (invasion des sauterelles) est leur caractère décidément sacerdotal. Après avoir déclaré emphatiquement que la calamité présente n'a jamais eu sa pareille, l'auteur commence par s'attendrir sur quoi ? sur le désappointement des ivrognes! Immédiatement après, sa pensée se reporte sur les prêtres, et, notons ceci, sur les prêtres de Jérusalem.

« Offrandes et libations disparaissent de la maison d'Iahveh ;
« Les prêtres, serviteurs d'Iahveh sont dans le deuil. » (I, 9.)

La même préoccupation reparaît quelques lignes plus loin :

« Prêtres, ceignez-vous et pleurez !
« Lamentez-vous, serviteurs de l'autel !
« Venez, passez la nuit revêtus de sacs,
« Serviteurs de mon Dieu.
« Car offrandes et libations ont disparu de la maison de votre Dieu.
« Publiez un jeûne, une convocation solennelle !
« Assemblez les vieillards, tous les habitants du pays,
« Dans la maison de l'Eternel, votre Dieu..... » (V. 13 et 14.)

Les mêmes idées se retrouvent I, v. 16, II, v. 1, 12 ss. Ce dernier passage est tellement décisif, que je n'hésite pas à en reproduire les principaux traits :

« Maintenant encore, dit Iahveh,
« Revenez à moi de tout votre cœur,
« Avec des jeûnes, avec des pleurs et des lamentations !
« ... Revenez à Iahveh, votre Dieu...
« Qui sait s'il ne reviendra pas et ne se repentira pas,
« Et s'il ne laissera pas après lui la bénédiction,
« Des offrandes et des libations pour Iahveh, votre Dieu.
« Sonnez de la trompette en Sion !
« Publiez un jeûne, une convocation solennelle !
« Assemblez le peuple, formez une sainte réunion.....
« Qu'entre le portique et l'autel
« Pleurent les prêtres, serviteurs de Iahveh,
« Et qu'ils disent : Iahveh, épargne ton peuple..... [1] »

---

1. Nous empruntons nos citations à la traduction de M. Segond.

Si l'on demande à quelle époque de l'histoire d'Israël on a pu signaler comme constituant une calamité suprême cette circonstance, que les « offrandes et libations » font défaut au temple de Jérusalem, à quelle époque les prêtres dudit temple pouvaient être appelés à intercéder solennellement auprès de Iahveh pour écarter le malheur qui venait de fondre sur la nation, quand on remarque que les préoccupations de l'écrivain ne dépassent pas Jérusalem et ses environs immédiats, une seule réponse est possible : le milieu où a vécu l'auteur correspond à une seule phase connue de l'histoire juive — et il y correspond avec une précision indubitable — à savoir, à la période qui s'est étendue de la restauration de Zorobabel, ou plutôt de la restauration d'Esdras et de Néhémie (milieu du ve siècle avant l'ère chrétienne), au troisième siècle. C'est à cette époque, et à cette époque seulement, qu'un écrivain juif a pu concentrer tout l'intérêt religieux autour du temple de Jérusalem et du personnel attaché à ce sanctuaire. Et l'on veut que Joël soit le plus ancien des prophètes! C'est se mettre en contradiction avec les faits les plus avérés.

Le caractère distinctif de ce morceau étant ainsi mis en lumière, il semblera inutile d'insister sur quelques traits propres à confirmer notre jugement, tels que la rhétorique savante dont fait preuve l'auteur et qui trahit l'écrivain arrondissant de sang-froid sa période. Rien qui rappelle la verdeur et le tour abrupt des anciens prophètes. A cette forme élégante joignez la médiocrité morale de l'inspiration. Quelles fautes le peuple Jérusalémite a-t-il commises? Nous l'ignorons. Pourquoi ce châtiment effroyable, ce châtiment dont on nous dit que rien de pareil n'est arrivé du temps des contemporains ou du temps de leurs pères (I, 2)? A-t-on manqué aux ordres de Iahveh? Cela n'est dit nulle part. Nulle part la punition n'est rattachée à une transgression. Quelle différence encore avec les vrais prophètes, avec ceux du viiie et du viie siècle! Ce sont là autant d'indications qui nous ramènent aux environs du ive siècle avant l'ère chrétienne.

Le premier morceau porte visiblement sa date. Que penser maintenant du second? — Ce morceau décrit une effusion miraculeuse de l'esprit divin, prélude du « jour de Iahveh, » du grand jour du jugement. Selon un thème familier à d'autres prophètes, l'écrivain suppose que le Dieu d'Israël veut tirer vengeance des ennemis de son peuple. Il les écrase et fait jouir Juda et Jérusalem d'une félicité sans bornes. Cette peinture présente des traits d'une vigueur remarquable, tout en offrant avec la première une certaine parenté de style. L'horizon est d'ailleurs le même, Juda, Jérusalem, le Temple. Quant aux noms d'Edom, de l'Egypte, des Philistins, des Phéniciens, les prophéties antérieures les offraient à profusion : l'auteur n'avait qu'à y puiser et pouvait très-naturellement prendre ces peuples comme exemples. On remarquera encore, dans ce morceau, le silence gardé sur les causes morales du grave événement annoncé et décrit. Nous ne signalerons la vague formule de transition qui réunit le second morceau au premier : « Après cela... » (iii, 1.) que pour y voir

l'intention probable de l'auteur d'établir une relation quelconque entre son œuvre et la précédente, sans oublier que le même sujet est traité de deux façons absolument différentes.

Et maintenant que faut-il penser de l'auteur ou des auteurs de Joël, I-II et III-IV? Avons-nous affaire à un prophète au sens antique du mot, c'est-à-dire à un homme qui se sent chargé par Iahveh de dénoncer au peuple ses fautes, de lui faire entrevoir châtiments et promesses? — Non certes! On ne s'imagine pas que ces deux brillants morceaux aient été rédigés dans cette intention. A l'époque où fut composé le livre de Joël il n'y avait plus de prophètes, mais seulement des prêtres : le livre le dit assez. — Joël serait-il peut-être un nom antique et vénéré sous le couvert duquel on aurait voulu placer un enseignement important? Aurions-nous dans ce livre un premier spécimen de cette littérature pseudonyme, pseudépigraphe, dont le livre de Daniel restera toujours le plus remarquable monument et dont les produits attirent aujourd'hui, à juste titre, l'attention de la critique? — Nous n'avons aucune raison de le penser. Car il faudrait savoir ce que l'auteur a voulu démontrer. — De tout ce qui précède, je conclus que nous avons affaire à une composition littéraire d'une nature spéciale, à une sorte d'exercice de rhétorique sacrée, tels que les scribes pouvaient en écrire en s'inspirant des prophéties anciennes. L'occasion du premier morceau aura sans doute été une invasion réelle de sauterelles, phénomène fréquent. C'était un excellent thème, et l'auteur inconnu y témoigne une remarquable virtuosité. Il va jusqu'à y voir le fameux « jour d'Iahveh, » la manifestation suprême et éclatante de la divinité, ce qui semblera une interprétation assez libre, et surtout une conception assez peu élevée de l'idée traditionnelle. Un autre auteur — le même peut-être — reprend ce même thème du « jour d'Iahveh » et le traite cette fois-ci d'une façon beaucoup plus conforme à la littérature ancienne, mais en faisant de nombreux emprunts au premier morceau. Il peut avoir joint lui-même sa composition à la première en insérant en tête de son œuvre la vague formule de transition que nous avons rappelée : ce trait dénoterait bien une préoccupation purement littéraire. Quelle que soit la personne qui ait rapproché les deux morceaux, il est probable qu'elle était beaucoup plus sensible à l'analogie du sujet traité qu'à la différence de la tractation. Il me semble très-probable que cette personne a été l'auteur même du second morceau.

Quelle chance a valu à l'opuscule, dit livre de Joël, de surnager au milieu du naufrage de tant de produits de la littérature hébraïque? Qui lui a mérité de trouver place auprès des sublimes poésies d'un Isaïe? — Et qui donc a valu au très-médiocre et très-peu prophétique livre de Jonas le même honneur? A défaut d'une inspiration très-haute, ces pages se recommandaient au moins par un mérite littéraire incontestable. On pourrait supposer qu'elles ont reçu l'approbation du cercle de lettrés devant lequel elles durent se produire pour la première fois et que ce suffrage les a tout d'abord distinguées des productions similaires. D'où

vient aussi le nom de Joël : on ne saurait le dire, tout en remarquant qu'il n'y fut joint aucune désignation chronologique. — Je soumets mon hypothèse sur l'origine de Joël à ceux qui s'occupent des délicates questions de l'histoire littéraire juive : il serait intéressant de rechercher par une comparaison détaillée ce qui appartient en propre au livre et ce qu'il a puisé dans la bibliothèque prophétique dont presque tous les éléments existaient à l'époque où il fut écrit.

Maurice VERNES.

---

89. — **Lectures on the manuscript materials of ancient irish history**, delivered at the catholic university of Ireland during the sessions of 1855 and 1856 by Eugene O' CURRY, professor of irish history and archaeology in the catholic University of Ireland. Nouvelle édition, Dublin, William A. Hinch, Patrick Traynor, 1878, in-8°, XXVII-722 pages et 25 planches. — Prix : 8 fr. 50.

Ce livre qui jouit, dans les Iles Britanniques, d'une légitime autorité, contient un résumé des études de l'auteur sur les principaux manuscrits irlandais conservés en Irlande et en Angleterre. Ces mss. sont au nombre d'environ soixante-dix, réunis pour la plupart dans la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande, dans celle du collége de la Trinité, à Dublin, au British Museum et à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford [1]. L'auteur connaissait à fond ceux de ces manuscrits qui se trouvent en Irlande, il en avait même copié de sa main un certain nombre. Ce qui lui manquait était la connaissance des manuscrits irlandais du continent, sauf ceux de la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. Ainsi, il avait simplement ouï parler des manuscrits irlandais de Paris et de Rome. Quant aux manuscrits latins glosés en irlandais, que possèdent la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, il n'en savait guère que ce que lui avait appris la *Grammatica Celtica* de Zeuss. Du reste, l'intérêt que ces derniers manuscrits présentent est surtout grammatical, et O'Curry, qui avait appris l'ancien irlandais plutôt par la pratique que théoriquement, avait surtout en vue l'histoire littéraire et l'histoire des faits les plus anciens. Il a traité la première d'une façon fort remarquable, la seconde plus faiblement : dans les documents qui concernent l'Irlande avant saint Patrice (v[e] siècle), le départ de l'histoire et de la mythologie présente de sérieuses difficultés. Certainement, c'est une civilisation primitive que la civilisation d'un peuple chez lequel les guerriers vont au combat sur des chars, comme les guerriers d'Homère, et emportent en guise de trophée, comme les Gaulois classiques, la tête de leur ennemi vaincu ; c'est une civilisation primitive que celle où la composition, due aux parents du mort par

---

1. Ce nombre n'est qu'une petite partie des manuscrits irlandais qui existent dans les îles Britanniques. Ainsi, d'après l'auteur, l'Académie royale et le Collége de la Trinité possèdent entre eux deux plus de six cents manuscrits irlandais sur papier, mais beaucoup de ces manuscrits sont très-récents.

le meurtrier, se paie en femmes esclaves et en bétail, à peu près comme chez les Germains de Tacite : *emitur etiam homicidium certo armentorum ac pecorum numero* [1]. Mais comment ne pas s'empêcher d'éprouver un certain sentiment de défiance quand on lit que les deux premiers en date des *chief existing ancient books*, ont été écrits vers la fin du XI[e] siècle et la première moitié du XII[e] siècle ? Le plus ancien de ces mss., connu sous le nom de *Leabhar na Uidre*, aujourd'hui en possession de l'Académie royale d'Irlande, est de la main d'un scribe mort en 1106. C'est un ms. en parchemin de 138 feuillets, qui donnerait, imprimé, environ 500 pages in-4° du caractère et de la justification des *Annales des quatre maîtres*, publiées par O'Donovan en 1851, justification un peu supérieure à celle des documents inédits publiés en France par le Ministère de l'Instruction publique, mais bien moindre que la justification des inventaires mis au jour par la direction de nos Archives nationales. Vient ensuite le *Book of Leinster*, ms. du collége de la Trinité de Dublin, dont le copiste est mort en 1160. Ce ms. sur parchemin, de 400 pages, en ferait environ 2,000 de la justification des *Annales des quatre maîtres*. Après ces deux manuscrits, nous tombons dans le XIV[e], le XV[e] et le XVI[e] siècles.

Nous laissons ici de côté les manuscrits qui concernent l'histoire du christianisme irlandais : le *Liber hymnorum*, du collége de la Trinité de Dublin, est pour partie du IX[e] siècle. Les notes irlandaises du *Book of Armagh*, conservées dans le même dépôt, ont la même date. Ces importants documents hagiologiques n'entraient que d'une façon très-indirecte dans le sujet des études d'O'Curry et il en a fort peu parlé [2].

La question que se posera de premier abord le lecteur, sera de savoir si des monuments littéraires irlandais, conservés dans des ms. des XII[e], XIV[e], XV[e], XVI[e] siècles, peuvent remonter au V[e] siècle et au-delà comme O'Curry le croyait. Ce que nous pouvons affirmer est que ceux qui croiraient la rédaction de ces monuments contemporaine des manuscrits, commettraient une grosse erreur. Ainsi le plus ancien ms. du principal texte de droit d'Irlande, du *Senchus Môr*, le ms. coté H, 2, 15, du collége de la Trinité de Dublin, date seulement du XIV[e] siècle. Faut-il en conclure que le *Senchus Môr* date du XIV[e] siècle? D'abord, quoique le ms. soit tout entier de la même date comme écriture, il contient deux parties dont la rédaction est d'époque très-différente, le texte et la glose. Enfin, quelques passages du *Senckus Môr* sont cités et commentés dans le *Glossaire* de Cormac [3] qui remonte aux dernières an-

1. *Germania*, c. XXI.

2. Voir sur le *Liber hymnorum* et sur le *Book of Armagh*, Whitley Stokes, *Goidilica*, 1[re] édition, Calcutta, 1866, p. 64 et 96.

3. Le texte irlandais du *Glossaire* de Cormac a été publié par M. Whitley Stokes dans ses *Three irish Glossaries*, 1862. La traduction en anglais de cet important document par le même savant forme un volume intitulé *Sanas Cormaic*, *Cormac's glossary*, qui a paru en 1868.

nées du IXe siècle : ce glossaire a été écrit dans une langue inintelligible pour l'Irlandais moderne et qui peut se comparer au français des serments de Strasbourg : or, il constate, par exemple, qu'au IXe siècle les mots *ferb*, « vache », *fir*, « blanc », employés dans la première ligne du *Senchus Môr*, n'étaient plus compris du vulgaire [1]. L'Irlande antérieure à la conquête anglaise, comme la Gaule au temps de César, avait un corps de savants et un enseignement organisé. Cet enseignement avait pour objet non-seulement l'histoire, la mythologie et le droit, mais les lois de la grammaire et de la versification ; et un des débris les plus curieux de cet enseignement est le recueil des termes grammaticaux étrangers à la langue grecque et à la langue latine, que nous conserve la vieille littérature irlandaise. Ainsi le vieil irlandais avait un mot pour désigner le genre neutre qui, depuis des siècles, a disparu de cette langue.

Un fait qui montre combien la culture grammaticale était sérieuse en Irlande, ce sont les nombreuses observations réunies dans le *Glossaire* de Cormac sur les rapports de l'irlandais et du gallois. Je me bornerai ici à une seule. Saint Patrice était Gallois. Ayant passé quelques années en Irlande comme esclave, il y apprit l'irlandais ; il y revint comme missionnaire ; mais, malgré l'attention qu'il mettait à ne parler qu'irlandais, il avait conservé l'habitude d'une espèce de juron ou d'invocation galloise : *Mo De brôth!* « Mon Dieu de jugement ! » en irlandais du IXe siècle : *Mo Dia m-brâtha*. Cormac, mort en 902, rapporte dans son *Glossaire* que les Irlandais attribuent à saint Patrice l'emploi de cette formule : c'est à tort, dit-il, *corrupté ;* car en gallois on dirait *muin doiu braut*. L'orthographe galloise que propose Cormac est bien celle des documents gallois du IXe siècle, qui représentent par *oi* ou *ui* l'*ê* long primitif, et par *au* l'*â* long : *doiu* = *dêvos*, « dieu », *braut* = *brâtu*, « jugement. » Mais, au temps de saint Patrice, l'*â* long celtique accentué ne donnait pas encore en gallois une diphthongue, il se prononçait *ô* : ainsi l'adjectif *mâros*, « grand, » se prononçait *môr*, comme en témoigne le composé *Cono-moris* (= *Cuno-marus*) dans Grégoire de Tours, écrit *Cuno-mor*[*i*] dans une inscription chrétienne de la Grande-Bretagne ; de même l'*â* du suffixe *âco-s* se prononçait *ô* dans *Boduôci* = *Boduâci* [2]. La diphthongaison de l'*ê* long a dû avoir une histoire identique : cette diphthongaison, dont les inscriptions ne nous offrent aucune trace, est, en gallois, postérieure à la chute de l'empire romain : saint Patrice devait donc prononcer *ê* la diphthongue du gallois plus récent *doiu* « dieu ». La tradition irlandaise conservait donc encore, au IXe siècle, le souvenir de ce qui, dans les habitudes de langage du célèbre apôtre, avait le plus choqué ses savants disciples. La critique même de cette tradition

---

1. Le *Senchus Môr*, a été publié dans le recueil intitulé : *Ancient laws and institutes of Ireland*. Dublin, 1865-1873, trois volumes in-octavo.

2. Hubner, *Inscriptiones Britanniæ christianæ*, nos 20 et 71 ; cf *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 95.

par Cormac, rend incontestable l'existence de cette tradition et nos connaissances grammaticales la confirment d'une manière éclatante. Je demanderai la permission d'appeler l'attention sur un des détails qui dans cette formule a dû le plus blesser les Irlandais du ve siècle, c'est que saint Patrice n'y déclinait pas le mot *brót* « jugement » que les Irlandais mettaient au génitif *brátha* : les Gallois du ve siècle avaient-ils donc perdu l'usage des cas? oui, ils avaient perdu cet usage, leurs inscriptions chrétiennes latines l'établissent péremptoirement. Je me contente de l'exemple du juron, ou plutôt de l'invocation familière à saint Patrice, pour montrer l'autorité qui, suivant moi, doit être reconnue à l'ancienne littérature irlandaise, et la place importante que doit tenir dans l'histoire de l'Europe cette littérature, objet des *Lectures* d'O'Curry.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

90. — Hermann Huss, **Lehre vom Accent der deutschen Sprache.** Altenburg, Pierer, 1877; VIII et 72 p. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre a deux grandes qualités : il est nouveau, et il sera utile. Les règles de l'accentuation allemande ont souvent été exposées et discutées; mais c'est la première fois que ces règles se trouvent réduites en un système complet, comprenant tous les cas, rendant compte des exceptions apparentes, et les justifiant par des considérations logiques. Ce n'est pas que les explications de l'auteur soient toujours bonnes. Une ressource importante lui manque : la connaissance des anciennes formes de la langue. Il procède par voie d'expérimentation directe; il consulte l'usage. C'était, sans contredit, la méthode la plus sûre; mais cette méthode aurait trouvé un contrôle et une base solide dans la connaissance historique.

Si l'étymologie ne donne pas la clé de la prononciation, elle préserve du moins des fausses analogies. Si M. Huss ne s'était pas borné au nouveau haut-allemand, s'il avait pu remonter seulement jusqu'au *mittelhochdeutsch*, il n'aurait pas confondu, par exemple, le suffixe *bar*, dans *offenbar*, avec le mot *bar*, synonyme de *bloss*. D'autres erreurs tiennent peut-être à des habitudes ou à des réminiscences provinciales. Par exemple, le substantif *entgelt* (page 12) a l'accent sur la seconde syllabe et non sur la première. Les adjectifs *ursprünglich* (p. 13), *ausführlich*, *nothwendig*, *wahrscheinlich* (p. 28), ont l'accent sur la première syllabe et non sur la seconde. *Postillon* (p. 64) a l'accent sur la dernière syllabe et non sur la première. L'usage a prévalu de dire *physik* en accentuant la

dernière syllabe, et *metaphysik* en accentuant l'avant-dernière (p. 62). Des mots comme *baumstark, blutarm, eiskalt* (p. 26-27), ont deux accents, et si l'un des deux prédomine, c'est celui de la première syllabe, plutôt que celui de la seconde; c'est la nuance de l'idée qui est déterminante.

Ces erreurs, et quelques autres encore que nous pourrions signaler, sont assurément fort pardonnables dans un livre qui embrasse une vaste matière, et qui est presque un répertoire complet des difficultés de l'accentuation allemande. M. Huss déclare dans sa préface qu'il écrit surtout pour les étrangers; il paraît même s'adresser de préférence à des Français, car les mots sont ordinairement accompagnés de la traduction française. Nous voudrions que son livre fût remarqué de nos professeurs de langues vivantes; et ce vœu sera compris de tous ceux qui ont pu observer de quelle manière l'allemand se lit dans nos écoles. Il semble que, sur l'allemand, nos élèves soient tous de l'avis de Voltaire : ils ne font entendre que les consonnes. Nulle sonorité, nulle intonation. Cependant c'est l'accent, comme le rappelle très-bien M. Huss, qui est l'âme du mot, et qui lui donne une physionomie; et c'est la pondération des accents qui produit, à son tour, le rhythme et l'harmonie de la phrase.

A. Bossert.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 avril 1878.

M. Miller lit une note sur un texte récemment découvert par lui, qui donne des détails nouveaux sur la translation des reliques de la passion, de Constantinople à Paris, qui eut lieu sous le règne de saint Louis, en 1239 et 1241. On connaissait, par un ouvrage de Gaultier Cornut, archevêque de Sens, mort en avril 1241, l'histoire de la translation de la couronne d'épines, opérée en 1239; mais on ne possédait que des notions très-vagues sur celle de plusieurs autres reliques, telles que la sainte lance, etc., qui eut lieu en deux fois peu de temps après. On voyait seulement, par un passage de Geoffroy de Beaulieu, qu'il avait existé un petit livre, *libellus*, où étaient racontées ces diverses translations, et dont on lisait le texte à l'église aux jours des fêtes établies en commémoration de l'arrivée de ces reliques à Paris. C'est ce *libellus* que M. Miller croit avoir retrouvé, dans un manuscrit du xiiie siècle, qu'il se propose de publier prochainement. Le texte découvert par lui donne sur le transport des reliques des détails précis et circonstanciés : il établit qu'il y a eu, non,

comme on l'avait cru, deux, mais trois translations de reliques, lesquelles ont eu lieu de 1239 à 1241. Le récit de la première est à peu près le même que le récit de Gaultier Cornut; celui des deux autres translations est entièrement nouveau.

M. Renan communique quelques remarques sur une inscription latine du IVe siècle trouvée il y a quelques mois à Rome, non loin de la porte Flaminienne ou *del popolo*. Cette inscription, dont le commencement et la fin manquent, est ainsi conçue : ...IVSALIQVIT-VOLVERITFACEREINSE... QVODFILIAMEAINTER FEDELESFIDELISFVITINTER... ..NOSPAQANAFVITQVODSIQVIS-VOL..RITOSSAMEA VEXARE... : [(?) Si quis contra uoluntatem e]ius aliquit uoluerit facere in se [pulcro (?) sciat] quod filia mea inter fedeles fidelis fuit, inter (?)... nos paqana fuit; quod si quis uol[ue]rit ossa mea uexare... Le mot *paqana*, qui se lit à la 3e ligne, paraît être la même chose que *pagana ;* mais comment doit-on restituer le mot précédent, qui finis en *nos ?* M. Mommsen avait proposé *paganos ;* M. de Rossi, qui a examiné l'inscription ensuite, a reconnu après le mot *inter* les traces d'un A et d'une L, et a proposé *alienos*, qui aurait à peu près le même sens : ce serait une traduction du grec ἀλλοφύλους, employé quelquefois au sens de païen. Il s'agit, pense-t-on, d'une jeune femme qui avait vécu dans une société païenne (peut-être avait-elle épousé un païen), tout en professant secrètement le christianisme : son père, chrétien aussi, proclame sur son tombeau quelle était la vraie religion de sa fille, afin d'écarter ceux qui voudraient y faire des cérémonies païennes : « [Si quis contra uoluntatem e]ius aliquit uoluerit facere ». — M. Renan, tout en admettant dans l'ensemble cette explication, croit qu'on ne peut lire *alienos :* cette expression, qui ne peut s'expliquer que par la traduction d'un idiotisme grec, aurait été peu comprise du public, et d'ailleurs on peut distinguer avant *nos*, les traces d'une M. M. Renan lit *alumnos*, et pense que l'inscription signifie que dans la maison (païenne apparemment), où la défunte avait été élevée étant enfant, elle était païenne comme les autres élèves, mais que dans sa famille elle était chrétienne. — Cette communication donne lieu à quelques observations. M. Le Blant ne pense pas que les lettres *alum* suffisent à combler la lacune, assez considérable, selon lui, qui se voit entre *inter* et *nos*. M. Perrot trouve qu'il est difficile de renoncer à l'antithèse d'idées et de mots que donnerait la lecture *paganos* ou même *alienos :* « fidèle parmi les fidèles, païenne parmi les païens ».

M. Paulin Paris met sous les yeux des membres de l'académie un manuscrit appartenant à la ville d'Epernay, qui l'envoie à l'exposition universelle. C'est un volume grand in-4°, exécuté dans l'abbaye de Hautvillers, par un moine du nom de Placide, sous la direction de l'abbé Pierre et par ordre de l'archevêque de Reims, Ebon (817-834). Le manuscrit est tout entier écrit en lettres d'or. Il contient divers écrits théologiques et est précédé d'une épître dédicatoire en 46 vers hexamètres léonins,

adressée par l'abbé Pierre à l'archevêque Ebon. Il s'est conservé longtemps à l'abbaye de Hautvillers. Pour expliquer la présence de ce manuscrit à l'abbaye, alors qu'il avait été fait pour l'archevêque, M. P. Paris émet l'hypothèse que le volume, commandé par Ebon, n'aurait été terminé qu'après la déposition de celui-ci (834), et lorsqu'il eut été remplacé sur le siége archiépiscopal de Reims par son ennemi personnel Hincmar. L'abbé Pierre n'osa pas alors offrir à Hincmar un manuscrit qui contenait en plusieurs endroits l'éloge de son prédécesseur, et prit le parti de garder le volume à Hautvillers. — M. L. Delisle pense qu'on peut s'en tenir à une hypothèse plus simple, qui est qu'Ebon, en commandant le manuscrit, le destinait, dès l'origine, à être conservé dans l'abbaye de Hautvillers; certains passages de la préface en vers sont de nature à confirmer cette supposition.

M. Casati termine la lecture de sa notice sur le musée du château de Rosenborg (Danemark). Il suit l'histoire du Danemark règne par règne, en y joignant la description des monuments de chaque époque que renferme le musée. Il décrit ainsi successivement la *Riddersalen*, salle des chevaliers, *la Glaskammeret* et la *Porcellœnskammeret*, cabinet des cristaux et cabinet des porcelaines, l'*Ejderstrœmbœger*, vase rappelant la réunion du Sleswig au Danemark, etc. Tout en émettant quelques critiques légères, il rend hommage au mérite de l'organisateur du musée, M. Worsaae. Il termine par le vœu que l'on utilise en France le palais des Tuileries pour y former un musée historique qui serait la continuation du musée de Saint-Germain. L'exemple du musée de Rosenborg démontre, pour lui, suffisamment qu'il serait possible de fonder un musée semblable dans un pays qui, comme la France, possède tant de richesses historiques et artistiques. A son avis, la division la plus méthodique et la plus favorable à l'instruction populaire serait la division chronologique, règne par règne, comme à Rosenborg.

Ouvrages déposés : — A. Hovelacque et Julien Vinson, Etudes de linguistique et d'ethnographie (Paris, in-8°); — J. Brun-Durand, La ville de Crest (Drôme), sa tour et ses illustrations, résumé historique (Vienne), 1877, in-8°, extr. de la *Revue du Dauphiné et du Vivarais)*; — Le fieus de mons. levesque et conte al chastel de Crest. Document du XIII° siècle commenté, annoté et publié par J. Brun-Durand (Valence, 1878, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 11 Mai — 1878

91. — **La langue et la littérature hindoustanie en 1877.** Revue annuelle, par M. Garcin de Tassy. Paris, Maisonneuve, 1878, 104 p. in-8°.

Nous n'avons rien à apprendre à nos lecteurs sur le mérite du travail dont nous allons les entretenir. Ils savent que cette Revue faite sur un plan depuis longtemps tracé, à l'aide des journaux indigènes parus dans l'année, et avec une compétence parfaite, reflète de la manière la plus fidèle le mouvement littéraire et intellectuel de l'Inde. Nous n'avons qu'à signaler les traits les plus saillants de ce tableau si riche en détails de toute nature.

La proclamation de la reine d'Angleterre comme impératrice de l'Inde, faite le 1er janvier 1877, occupe encore une large place dans la « Revue » de cette année. On remarque que, en hindi, la souveraine est appelée *Hind Kâ Caiçar* « empereur de l'Inde », au lieu de *Hind Kî Caiçar* « impératrice de l'Inde », afin que le titre n'ait pas à subir de changement quand le trône ne sera plus occupé par une femme (p. 7). A cette innovation de leurs conquérants contre laquelle ils n'élèvent aucune réclamation, les Hindous répondent en demandant, par un retour aux traditions anciennes, le transport du siége du gouvernement à Delhi, la vieille capitale de l'Inde qui redeviendrait, aux dépens de Calcutta, la capitale moderne (p. 11-13).

Le nombre des ouvrages nouveaux parus dans l'année est assez considérable; il y a, entre autres, une histoire des Afghans qui doit être fort curieuse (p. 21) : la liste donnée par l'auteur des ouvrages imprimés dans les principaux centres intellectuels de l'Inde (p. 24-34) forme une petite bibliographie spéciale et partielle, mais précieuse. Quant à la presse périodique, elle croît en importance. Le nombre total des journaux de l'Inde est évalué à 685, dont 345 orientaux, 186 européens, 154 mixtes. L'auteur cite 23 journaux hindoustanis nouveaux ou dont il a eu pour la première fois connaissance en

1877. Parmi les anciens, l'Awadh Akhbar, journal hindoustani, est devenu quotidien, ce qui est une innovation dans le journalisme indien; d'autres ont paru plus fréquemment. Ces changements sont dus en partie à la guerre turco-russe. La presse indienne s'est fort émue du projet attribué au gouvernement de restreindre sa liberté. L'auteur reproduit (p. 42-46) quelques articles fort sensés relatifs à cette question maintenant tranchée par une décision du gouvernement qui a été prise dans le sens indiqué.

La querelle des langues, celle de l'Urdu et de l'Hindi, celle de l'hindoustani et de l'anglais, n'est pas près de finir. Il semble que, cette année, le gouvernement ait eu une certaine partialité pour l'Hindi contre l'Urdu et pour l'anglais contre les langues indigènes. D'un autre côté, les efforts pour initier les Hindous à la culture anglaise ne sont pas abandonnés; M. Monnier Williams et le Dr Leitner songent sérieusement à fonder à Londres une sorte de collége indien ou oriental (p. 54-60). Les sociétés savantes indigènes continuent leurs travaux avec activité (p. 64-72).

Les Musulmans oublient de plus en plus leurs divisions pour s'unir dans la défense de leur cause; la guerre des Turcs et des Russes a été pour eux une belle occasion de manifester leur zèle religieux. M. G. de T. traduit (p. 82-83), un des nombreux petits poëmes inspirés aux Musulmans de l'Inde par la résistance de leurs frères d'Europe aux attaques des Russes.

Les missionnaires ne cessent de déployer leur zèle : l'action qu'ils exercent ne se fait sentir qu'à la longue, et non pas toujours d'une manière directe; ainsi ils ont eu une influence réelle sur la formation du *Brahma Samaj* (Eglise de Dieu), sorte de religion monothéiste et philosophique, au moyen de laquelle beaucoup d'Hindous éclairés se détachent du brahmanisme actuel, qui perd visiblement du terrain (p. 90-92).

Dans l'article nécrologique, nous remarquons la jeune Hindoue Toru Dutt, morte à l'âge de vingt ans, et qui avait publié des poésies en anglais, entre autres un recueil de traductions de poésies françaises (a sheaf gleaned in french fields). A propos des femmes hindoues savantes, disons que celle dont il est question à la page 62 est un jeune homme auditeur du cours de M. G. de T. L'auteur avait été induit en erreur par une fausse indication : il réparera cette erreur dans sa prochaine revue.

M. Garcin de Tassy a ajouté en appendice (p. 99-104), le discours qui a été lu pour lui à la séance annuelle de la Société asiatique du 30 juin 1877. Ce souvenir des commencements de cette Société et ce résumé de son histoire par un des trois membres fondateurs survivants sont bien propres à intéresser et à émouvoir tous les amis des études orientales.

L. Feer.

92. — **Die biblische Schœpfungsgeschichte** und ihr Verhæltniss zu den Ergebnissen der Naturforschung von Dr Fr. Heinrich Reusch, professsor der katholischen Theologie an der Universitæt zu Bonn (ein Auszug aus des Verfassers grœsserm Werk « Bibel und Natur », vierte Auflage, Bonn 1876). — Bonn, Eduard Weber's Verlag (Julius Flittner, 1877, in-12, p. 198.

« On affirme souvent, dit M. Reusch, que les résultats des recherches accomplies sur le domaine des sciences naturelles, recherches qui ont pris à notre époque un si grand développement, sont en contradiction avec ce que la Bible nous raconte de la création du monde, de l'histoire primitive de la terre et de l'homme. Je me suis proposé de montrer que cette assertion est inexacte, que les récits de la Bible, quand on les comprend bien, ne sont aucunement en contradiction avec les résultats avérés des sciences naturelles et que tout ce qui a été démontré sur ce dernier terrain peut être admis sans renoncer à la foi en la vérité des récits bibliques. » Ces déclarations, placées en tête de ce volume montrent que nous avons affaire à une œuvre d'apologétique et non de critique rationnelle. Il faut, en effet, nourrir des préoccupations religieuses bien étroites pour s'inquiéter de l'accord ou du désaccord qui peuvent exister entre les résultats de la géologie contemporaine et la page remarquable où un écrivain hébreu a exposé, à larges traits, la succession des actes divins qui ont abouti à la création de l'homme. Tout ce que nous pouvons dire en faveur de cet écrit et de son auteur, c'est qu'une fois engagé dans cette fausse voie, il s'y comporte avec une modération relative. Il pousse en effet l'indépendance jusqu'à railler l'absurde prétention de « certains savants français, naturalistes comme théologiens, » qui sont venus déclarer sur un mode « triomphant » qu'il ne s'agissait « plus de montrer que le récit biblique n'était pas en contradiction avec les découvertes de la géologie, mais qu'il recevait de ces dernières une merveilleuse confirmation, que Moïse avait annoncé lesdites découvertes un grand nombre de siècles à l'avance et que... l'état actuel des sciences naturelles fournissait une nouvelle preuve de l'illumination surnaturelle de l'auteur du récit biblique de la création. » Nous accordons donc avec plaisir à M. le professeur R. qu'étant donnée l'irrationalité générale de son point de vue, il se montre sensiblement plus raisonnable que ceux qui l'ont précédé.

Cela dit, sera-t-il inutile de rappeler sur quels points principaux devraient porter les recherches de ceux qui vouent des études spéciales aux premières pages de la Genèse? Il y aurait là la matière d'un travail fort intéressant et qui serait mille fois plus utile à l'histoire religieuse que les tortures assez misérables auxquelles on a soumis tour à tour le texte biblique et la géologie pour les accoupler tant bien que mal l'une à l'autre.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Supplicii genus!

Ce qui est mis au supplice également, c'est le lecteur intelligent, c'est surtout le critique, qui sent toute la portée de cette admirable page et

voudrait l'arracher aux ineptes exercices de ses adorateurs bornés pour en mieux pénétrer le sens et retrouver l'origine.

Tout d'abord, nous n'admettons pas que, dans un livre, offrant à un titre quelconque des allures scientifiques, on parle *du* récit de la création contenu dans la Genèse. Et notre raison, c'est qu'en tête dudit livre, il n'y pas *un seul* récit de cet événement, mais bel et bien deux. M. R. aurait dû tout au moins s'en souvenir et dire *le premier récit*. Ce premier récit, de beaucoup le plus remarquable des deux, s'étend de Genèse I, 1, à Genèse II, 4. Il se distingue par l'ordre méthodique où il range l'apparition de différents phénomènes cosmiques et terrestres. L'ordre qu'il adopte est le suivant : 1° création générale des cieux et de la terre ; 2° indication de l'état chaotique que l'esprit divin se prépare à féconder ; 3° création de la lumière ; 4° création du firmament, c'est-à-dire séparation des eaux terrestres et célestes ; 5° séparation des terres et des mers ; 6° création du règne végétal ; 7° des astres ; 8° des animaux aquatiques et aériens ; 9° des animaux terrestres ; 10° du couple humain. Les huit dernières actions sont réparties sur six jours et le septième est consacré au repos divin. Le second récit de la création comprend les versets 5-24 du chap. II. Après avoir mentionné d'une manière générale la création « de la terre et des cieux », l'auteur dit qu'à cette époque, il n'y avait pas de végétation. Il motive l'absence de la nature végétale par cette double considération qu'il n'y avait point encore eu de pluie et que l'homme n'existait pas « pour cultiver le sol ». Immédiatement après, nous voyons la terre arrosée par une vapeur qui s'élève de son sein, et Dieu forme l'homme mâle avec la poussière de la terre. C'est à ce moment que se place la création de la nature végétale, puis la création des animaux, enfin et en dernier lieu celle de la femme. Dans ce second récit, on voit que la venue au monde de l'homme et de la femme est séparée par la naissance tant du règne végétal que du règne animal, ce qui est en contradiction avec l'exposé qui précède immédiatement. Le second tableau, en subordonnant absolument tout développement à la surface de la terre à la naissance de l'homme, fait voir avec plus d'énergie encore que l'auteur du premier récit que l'homme est la fin réelle de la création. Avant de chercher si les « jours » de Genèse I doivent s'entendre de périodes géologiques, il faudrait commencer par expliquer comment le livre sacré commence par se contredire aussi formellement ; tout au moins serait-il préférable de ne pas passer cette « difficulté » sous silence.

Retenons donc le premier récit de la création, celui de la fameuse semaine et voyons comment il convient de l'étudier. Tout d'abord, il en faut préciser le sens en s'aidant de passages parallèles ou analogues. Il suffit, d'ailleurs, de n'être pas aveuglé par des préjugés qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, religieux — la religion ayant tout intérêt à une explication sincère des textes — il suffit, dis-je, d'un examen même peu approfondi pour reconnaître que les jours dont parle l'auteur sont bel et

bien des jours de vingt-quatre heures, avec leurs soirs et leurs matins. Ce sont si bien des « jours » que le récit ne mentionne le « premier jour » qu'après que, par la création de la lumière, une distinction a été faite entre la lumière et les ténèbres (I, 5). — Le sens du récit, dans son état actuel, une fois fixé (et la fixation de ce sens offre peu de difficultés), commencera pour la critique une tâche du plus haut intérêt. Elle devra se demander si le texte semble nous être parvenu dans son état originel ou s'il n'aurait pas subi des modifications. Auquel cas on rechercherait la nature et, si possible, l'origine de ces modifications. — La question d'*intégrité* une fois posée — et l'on avouera que c'est là le premier devoir d'une étude sérieuse, — il est impossible de n'être pas frappé de certaines singularités que présente le récit, singularités que fait ressortir la méthode apportée dans le dessin général du tableau. Ces anomalies ont été mises en lumière d'une façon très-remarquable, par M. G. d'Eichthal, dans son très-curieux *Mémoire sur le texte primitif du premier récit de la création* (Paris, 1875), [1] et il n'est plus permis de les passer sous silence, par ignorance ou par embarras d'en tenir compte. Nous signalerons, entre autres, la réunion en une même journée de deux actes aussi importants que la séparation des continents et des mers et l'apparition de la vie végétale, la même réunion de deux actions aussi dignes d'être séparées que la création des animaux terrestres et celle de l'homme : un fait beaucoup plus grave, c'est l'intercalation de la création des astres entre les végétaux d'une part et les animaux aquatiques et aériens de l'autre. De plus, il est dit expressément de ces astres (v. 18) qu'ils ont été faits pour « séparer la lumière d'avec les ténèbres. » Or, il y avait déjà trois jours que la chose avait été faite, comme le marquent les v. 3-4. « Dieu dit : Que la lumière soit ! et la lumière fut... et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. » C'est là un double emploi flagrant et sans doute l'indice d'une grave perturbation. La création de la lumière, elle aussi, semble assez mal placée entre l'énonciation de l'état de chaos et la formation du firmament. Nous n'insisterons pas sur une difficulté signalée de tout temps qui concerne la création de la lumière en dehors des corps qui en sont les agents de transmission S'il ne nous est guère possible, malgré les théories de la physique et de l'astronomie moderne, de nous figurer le globe terrestre éclairé par la « lumière » et jouissant de la succession des jours et des nuits grâce à cette même « lumière », sans concours aucun du soleil, nous déclarons que cette pensée n'a jamais pu venir à un ancien israélite. — Il y a donc de sérieux motifs de croire que le texte du premier récit génésiaque ne nous est point parvenu dans son état primitif. Irons-nous plus loin ? Tâcherons-nous de nous rendre compte des modifications introduites ? Il est tout au moins permis de l'essayer. Le même savant que nous venons de nommer a émis l'opinion que le texte a été

1. Cp. *Revue Critique*, 1875, n° 26, art. 124, p. 401 (J. Derenbourg et Michel Bréal).

bouleversé par une main plus récente, qui aurait introduit la création de la lumière dans une intention de polémique contre le mazdéisme et, à cet effet, aurait déplacé plusieurs des principaux éléments du récit. Supprimons, en effet, le fameux *fiat lux!* et replaçons la création des astres à la place qui lui revient tout naturellement, c'est-à-dire après le firmament, la série des jours commencera rationnellement avec cette même création : ce sera le premier jour. Un jour spécial sera réservé à chacune des cinq actions qui suivent, ce qui donnera à l'ensemble une remarquable symétrie. La première partie du récit prendra, à son tour, une apparence beaucoup plus normale : la création du firmament succédant immédiatement à l'état chaotique, auquel elle met fin en séparant les eaux terrestres des eaux célestes. Des hypothèses, telles que celle que nous venons de rappeler, servent mieux l'histoire religieuse que les élucubrations de géologues et de théologiens fantaisistes.

Ceci n'est encore qu'un côté de la question. Après avoir : 1° fixé le sens du texte dans son état actuel ; 2° cherché par l'étude de sa contexture et de ses différentes parties s'il n'est pas le remaniement d'un thème plus ancien, nous avons à nous demander, en troisième lieu, quel est le rapport de la cosmogonie dite mosaïque (Genèse, I,1 — II, 4) avec les cosmogonies des autres peuples, dont nous avons connaissance soit par les écrivains anciens, soit par les fragments récemment mis au jour. Ici encore, il faut agir avec méthode, et ne pas suivre l'ancienne exégèse qui, partant de l'idée préconçue de l'origine divine du récit biblique, se proposait de retrouver dans les cosmogonies profanes le reflet de la cosmogonie hébraïque. L'exégèse moderne se propose un tout autre objet, à savoir de grouper méthodiquement les différentes traditions pour en saisir les points communs et en établir, si faire se peut, la filiation, avant de trancher la question d'antériorité du récit biblique. Tout indique que c'est du côté des traditions babyloniennes que doit se porter l'attention. Il y a, dès l'heure présente, de sérieuses présomptions en faveur d'une vieille tradition de l'Asie occidentale, dont la Bible nous offrirait une édition relativement récente, mettant en œuvre, sous une forme littéraire de grande valeur, le point de vue antique. Quel serait alors le rapport du récit biblique avec la tradition chaldéenne authentique? C'est ce que nous ne saurions juger avant la production de textes décisifs. On voit quel intérêt il y aurait à vérifier si l'hypothèse ci-dessus mentionnée de M. d'Eichthal, relativement à l'intercalation de la lumière est fondée, etc..... Il ne semble pas que nous soyons près de voir la clarté se faire complètement sur cette curieuse question. M. Smith, prématurément enlevé à la science, avait récemment ému le monde savant par l'annonce de la découverte d'une *Genèse chaldéenne*; ce titre dépassait de beaucoup la portée exacte de trouvailles d'ailleurs très-remarquables. Ce qui paraît beaucoup plus sûr et ce qui est déjà une marque éloquente de la proche parenté du récit biblique et de la légende babylonienne, c'est le rapprochement fait par M. Oppert entre

la chronologie de la Bible et des Chaldéens. « Création. — La Bible connaît 7 jours, la Chaldée 168 myriades d'années. Or, la semaine contenant 168 heures, chaque heure biblique est équivalente à 10000 ans, chaque jour à 240,000 ans chaldéens ». (*La Chronologie de la Genèse*, Paris, Leroux, 1878. — Cf. Maspero, *Revue crit.*, 1878, n° 1.) La solution des questions relatives au sens, à l'état primitif et à la comparaison du récit biblique avec ses congénères, nous amènerait à trancher enfin la question *d'origine* proprement dite, nous ne disons pas celle d'authenticité, ce mot n'ayant aucun sens quand il s'agit de productions anonymes d'époques anciennes. Disons seulement qu'à notre avis le premier récit de la création pourrait être difficilement antérieur à l'exil babylonien, surtout sous sa forme actuelle.

Voilà, croyons-nous, les principales questions qui s'imposent à quiconque entreprend d'étudier méthodiquement les premières pages de la Genèse. Il est regrettable qu'elles ne soient pas même effleurées par M. Reusch. Quelles que dussent être ses conclusions, il aurait sans doute apporté dans leur examen ses qualités d'exposition lucide et populaire. Souhaitons au moins que quelques-uns de ses nombreux lecteurs soient amenés à se les poser à sa place.

Maurice Vernes.

---

93. — **Histoire de la civilisation hellénique**, par M. Paparrigopoulo, 1 vol. in-8° x-470 p. Paris, Hachette, 1878. — Prix : 8 fr.

M. Paparrigopoulo, professeur d'histoire à l'université d'Athènes, est l'auteur d'un ouvrage en cinq volumes sur la civilisation hellénique, fruit de trente années d'étude. C'est un résumé de ce travail qu'il présente, en un style ferme et vigoureux, au public français. Son but est, comme il le dit dans sa préface, de rétablir l'unité méconnue de la civilisation grecque, de montrer que cette civilisation n'est pas morte avec les grands hommes du siècle de Périclès, ou de celui d'Alexandre, qu'au contraire elle a survécu à l'invasion romaine et s'est perpétuée à travers le moyen âge, et même après la conquête ottomane, qu'enfin la Grèce actuelle est bien la véritable héritière de la Grèce antique.

Un seul chapitre est consacré à la période classique, que l'on étudie d'ordinaire avec le plus de détails. Nous n'en ferons pas un reproche à M. P. L'intérêt et la nouveauté de son livre étaient ailleurs. Il se borne à tracer les grandes lignes. Très-bref également sur l'époque d'Alexandre et sur l'époque romaine, il montre l'hellénisme se répandant hors de ses anciens foyers, à la suite des armées macédoniennes, et s'implantant dans les principales villes d'Asie, de Syrie et d'Egypte. La domination romaine, purement politique, n'entrava pas ce mouvement : Alexandrie, Antioche, Séleucie restent les métropoles de l'esprit grec qui planait déjà sur le monde oriental quand le christianisme lui apporta une nouvelle force d'expansion. Le christianisme, en effet, rom-

pit bientôt avec ses origines juives pour devenir latin en Occident et hellénique en Orient. Le christianisme et l'hellénisme s'appuient l'un sur l'autre, et leur union donne naissance à la brillante pléïade des Pères de l'Eglise grecque, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme, etc.

Jusqu'ici nous sommes d'accord avec M. P.; mais faut-il le suivre plus longtemps? Ne nous dépeint-il pas la société byzantine sous un jour trop favorable? Toutefois, les chapitres consacrés par M. P. à l'étude de cette période sont les plus curieux de son livre : au lieu des invectives déclamatoires dont on a l'habitude en Occident d'accabler les empereurs de Constantinople, et leur gouvernement et leur peuple, nous sommes en présence d'un travail sérieux et raisonné, trop optimiste peut-être, mais qui s'impose à l'attention et la captive. La vie religieuse chez les Grecs de Byzance est décrite avec beaucoup d'art : grâce à des renseignements absolument nouveaux pour la plupart des lecteurs, on arrive à comprendre comment la société byzantine, absorbée dans la religion, a pu se passionner pour les discussions théologiques, et surtout pour cette question des images qui succède, vers le VIII[e] siècle, aux querelles de l'hippodrome. M. P. ne fait pas mystère de ses tendances iconoclastiques et ne ménage pas les éloges aux empereurs qui ont ouvert la lutte contre le culte des images, si prompt à dégénérer en idolâtrie. Mais la réforme de l'empereur Léon, abandonnée, puis reprise, puis définitivement écartée en 841, mérite-t-elle bien qu'on la compare à la réformation du XVI[e] siècle, dont les conséquences ont été si importantes dans le monde moderne? Nous ne le pensons pas; car, malgré les quelques heureuses innovations qui survécurent à la tentative des empereurs « iconomaques », on est forcé de reconnaître que leur œuvre n'a pas abouti.

Il y a peut-être aussi quelque exagération dans les assertions de M. P. sur la prospérité et la richesse de l'empire byzantin aux XI et XII[e] siècles (voyez pages 290 et ss.). On ne comprend pas qu'un empire si riche et si prospère ait été si facilement anéanti par les croisés au commencement du XIII[e] siècle. On lira néanmoins avec intérêt tout ce qui se rapporte à cette période ainsi qu'à l'occupation de Constantinople par les Latins et au retour des Grecs momentanément expulsés en Asie. Du reste, le triomphe de ses derniers ne put ramener la prospérité dans l'empire. C'est une triste histoire que celle des Paléologues : la mort héroïque du dernier d'entre eux sur les remparts de la capitale ne doit pas faire oublier que leur faiblesse et leur incapacité rendirent inévitable la chute du Bas-Empire.

Jusqu'à la conquête ottomane, une ville pouvait passer encore pour le boulevard de l'hellénisme : après l'arrivée des Turcs, il n'y a plus qu'un quartier de cette ville : le Phanar, qui reste grec. Cependant la séparation complète des Ottomans avec les rayas profita aux Grecs en leur laissant comme une ombre de liberté sous l'égide de leurs patriarches. Mais ce ne fut pas du Phanar que partit le mouvement insurrectionnel qui

aboutit à la formation du royaume de Grèce : ce fut des anciens territoires helléniques, berceau de la civilisation antique, qui formaient un pachalik turc. Ici les souvenirs d'autrefois avaient disparu sous l'action successive des Slaves, des Français, des Vénitiens et des Turcs : les noms mêmes avaient péri : on disait Setine et Mistra au lieu d'Athènes et de Sparte : le Péloponèse s'appelait la Morée ; on parlait une langue dégénérée de l'ancien grec qu'on nommait le romaïque. Le royaume hellénique actuel ne se rattache donc à la Grèce antique que par un lien bien ténu, si même il existe, quelque soin que M. P. prenne à le mettre en lumière.

Cette dernière partie du livre, le passage entre l'hellénisme byzantin et la renaissance moderne est la plus contestable ; nous admettons bien l'unité de l'hellénisme jusqu'à la chute de l'empire d'Orient ; mais il semble que pour rattacher la Grèce actuelle à celle d'autrefois, pour ne pas voir l'abîme que la domination turque a creusé entre la Byzance des Paléologues et la Grèce de nos jours, il est nécessaire d'être animé de toute la ferveur nationale dont est remplie l' « histoire de la civilisation hellénique. » Nous reconnaissons d'ailleurs que le souffle patriotique donne à ce livre une chaleur qu'on chercherait vainement chez un étranger. On sent que M. Paparrigopoulo a voulu élever un monument à la gloire de son pays et ce ne sont pas quelques fautes de détail qui pourraient diminuer notre admiration pour l'ensemble.

Georges Cogordan.

---

94. — **Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent Josse Le Clerc,** par L. Bertrand, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Léon Techener et Jules Vic, 1878, gr. in-8° de xii-352 p. (tiré à 250 exemplaires). — Prix : 10 fr.

M. l'abbé Bertrand nous donne, au début de sa *préface*, un portrait de Laurent Josse Le Clerc si habilement et si fidèlement retracé, que je tiens à le reproduire tout d'abord, pour faire connaître à la fois en quelques lignes le mérite de l'un et le style de l'autre : « Esprit large, pénétrant, élevé, servi par une mémoire heureuse et une élocution facile ; théologien profond, estimé pour son savoir et fréquemment consulté ; érudit familier avec les moindres détails de la vie et des ouvrages des auteurs ; auteur lui-même, il a composé quantité d'écrits beaucoup trop dédaignés ou ignorés de ceux qui souvent auraient eu le plus grand intérêt à les connaître. Les qualités de son cœur égalaient, surpassaient même celles de son esprit. C'était une âme simple et droite, remplie de la piété la plus tendre et la plus affectueuse ; un caractère aimable, doux, condescendant, affable envers tous ; c'était enfin un homme aussi modeste que savant, toujours disposé à corriger ses erreurs, toujours prêt surtout à communiquer ce qu'il savait, comme ce qu'il possédait de biens temporels, à ceux qui avaient recours à sa généreuse charité. »

M. l'abbé B. rappelle, ensuite, que L. J. Le Clerc se concilia les plus vives sympathies d'académiciens tels que La Monnoye, le président Bouhier, le baron Bimard de la Bastie, de religieux tels que le bénédictin Liron, le dominicain Echard, les jésuites Germon, Oudin, de Colonia, les oratoriens Lelong, Desmolets, d'un prélat tel que Massillon, et il ajoute (p. II) : « Les témoignages que nous rapporterons de leur estime pour la personne et les écrits de M. Le Clerc, sont nombreux et considérables. Après les avoir lus, on cessera, nous n'en doutons pas, d'être surpris que nous entreprenions de ressusciter la mémoire d'un confrère aujourd'hui peut-être oublié, mais qui ne fut pas sans quelque renom parmi les lettrés de son temps. »

Le travail de M. l'abbé B. est des plus approfondis. L'auteur a connu tout ce qui regarde non-seulement L. J. Le Clerc, mais encore sa famille, ses amis, les critiques qui l'ont loué, les critiques qui l'ont combattu, les critiques qui l'ont copié, etc. On peut dire qu'il n'a négligé aucun des recueils soit imprimés, soit manuscrits des collections de Paris et de la province, où il a pu espérer trouver la moindre indication nouvelle [1].

Le livre, complet jusqu'au point où commencerait la surabondance, exact jusqu'au point où commencerait la minutie, est, de plus, fort intéressant. Certes, la vie de l'abbé Le Clerc fut bien calme et bien uniforme, mais l'auteur a su la raconter d'une façon si attachante, que l'on prend un plaisir extrême à lire tous les détails qu'il nous fournit sur l'infatigable érudit « originaire de cette noble ville de Metz, à laquelle un Français ne saurait aujourd'hui penser sans douleur [2], » mais né à Paris (aux Gobelins) le 22 août 1677, et mort le 16 mai 1736, à Lyon, où il était directeur du séminaire de Saint-Irénée.

M. L'abbé B. qui, comme L. J. Le Clerc, avec lequel il a plus d'une autre ressemblance, se complaît dans les patientes recherches et a pour les livres une de ces passions sérieuses, profondes, dont on peut tout attendre, a réuni les meilleurs renseignements sur les écrits de son *ami* touchant l'histoire ecclésiastique, le *Dictionnaire* de Moréri, le *Dictionnaire* de Bayle, la *Bibliothèque* de Dom Le Cerf, les *Mémoires* de Niceron, le *Dictionnaire* de Richelet, l'*Apologie de Sébastien Le Clerc*, l'*Apologie* de Fauste de Riez, etc. Tirant le plus heureux parti des lettres inédites de L. J. Le Clerc et de ses doctes correspondants, lettres dont il reproduit les pages les plus remarquables, il ne laisse rien ignorer sur aucune de ces publications. Non content de s'occuper des ouvrages imprimés, il s'occupe de divers manuscrits malheureusement perdus, notamment du *Traité du plagiat littéraire*, et il reconstitue en partie cet ouvrage à

1. Voir (p. v-XII) la liste des *documents consultés* à Paris, à Lyon, à Montpellier, à Dijon, à Orléans, etc.

2. P. 1. On sait que Laurent Josse était le fils de Sébastien Le Clerc, « l'un des plus célèbres et le plus fécond des graveurs français. »

force d'avoir retrouvé des indications éparses un peu partout [1]. On peut dire qu'à chaque page M. l'abbé B. se montre homme d'esprit, judicieux critique, bibliographe accompli [2].

A ceux qui s'étonneraient en apprenant qu'un volume entier consacré à l'humble et savant Sulpicien n'est nullement monotone, je dirai qu'ils y verront diverses particularités sur Richelet (p. 21-23), Baluze (p. 25-26), l'avocat de Wailly, qui revit l'édition de Moréri de 1718 (p. 55), Dom François Méri, qui critiqua, sous le pseudonyme de *M. Thomas, docteur de Louvain,* les *Remarques* de L. J. Le Clerc au sujet de ladite édition (p. 59-60), la Monnoye (p. 70-73), l'abbé de Chéray (p. 74), le P. Lelong (p. 75-79), le P. Desmolets (p. 80-81), l'avocat toulousain Martel (p. 82), le P. Echard (p. 83 et suiv.) et son continuateur d'aujourd'hui, le R. P. Bonnet (p. 85-86), D. Liron (p. 93 et suiv.), Dom Rivet (p. 101-102 et 311-314), l'abbé Tricaud, docteur de Sorbonne (p. 115-116), Joseph de la Barre, de l'Académie des Inscriptions (p. 117-119 [3]), le président Bouhier (p. 121-128), le poète Senecé (p. 129-130), Bimard de la Bastie (p. 131-132), Mathieu Marais (p. 132-148), l'abbé Philibert Papillon (p. 149-155), le P. François Oudin (p. 155-174 [4]), Dom Le Cerf de la Vieville (p. 181-184 et 194-201), l'abbé Joly, cet éditeur infidèle de la *Bibliothèque des écrivains de Bourgogne* (p. 153-155), ce copiste éhonté de l'abbé Le Clerc (p. 203-205 et 261-266), l'abbé de Vallemont (p. 231-233), Pierre de Boissat (p. 240), l'abbé de Cabanis (p. 253), Mme Deshoulières (p. 282-285), Boileau-Despréaux, á l'occasion d'un des vers les plus discutés de son *Art poétique* (p. 269-271), etc.

Pour donner une idée des précieuses informations réunies dans la monographie que j'examine, je citerai ce passage d'une lettre de L. J. Le Clerc (p. 227) sur l'*Histoire de l'Académie française* de l'abbé d'Olivet,

---

1. On a encore perdu le manuscrit des *Mémoires pour servir à l'histoire des poètes français*, rédigés pour compléter un ouvrage portant le même titre, composé par l'abbé Brun, doyen de Saint-Agricol d'Avignon, érudit fort laborieux qui mourut en 1767. Heureusement que le manuscrit de l'abbé Brun (en 3 vol. in-f°), conservé au Musée Calvet, à Avignon, où M. l'abbé B. n'a pas manqué de le consulter avec grand profit pour son livre et pour ses lecteurs, renferme les additions et corrections communiquées à l'auteur par L. J. Le Clerc.

2. Voir surtout les renseignements si copieux relatifs aux travaux sur le décret du pape Gélase (p. 43-50), sur le semi-pélagianisme de Fauste de Riez (p. 315-316).

3. L'auteur a reproduit là en entier une lettre inédite de cet érudit à l'abbé Le Clerc, laquelle renferme une auto-biographie qui sera utilement rapprochée de l'éloge composé par de Boze et inséré dans le tome XIV (éd. in-4°, p. 308-315) de l'*Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*.

4. La notice sur le P. Oudin est enrichie de plusieurs lettres adressées par ce savant homme à l'abbé Le Clerc (décembre 1726 à janvier 1728). Toutes ces lettres sont inédites, mais, observe avec raison M. l'abbé B. (p. 151) : « Elles n'ont pas besoin de ce titre pour se recommander à l'attention et au goût délicat de ceux qui les liront. »

ouvrage qui, suivant la pittoresque expression du correspondant du président Bouhier, est *trop désossé :* « J'y ai aperçu plusieurs omissions considérables dans les catalogues des ouvrages des académiciens [1]. Par exemple, dans l'article de *Vaugelas,* le docte abbé a oublié une traduction de cet illustre académicien, dont personne, que je sache, n'a fait mention, et que j'ai vu à la Bibliothèque de Saint-Sulpice. C'est une traduction française des sermons espagnols de Fonseca, que Vaugelas publia à Paris en 1615 ». M. l'abbé B. (p. 228, note 1) ajoute : « Voilà un ouvrage resté inconnu, non-seulement à tous les biographes, comme Moréri, Niceron, Chaudon, Feller, Michaud, Hœfer, mais encore aux plus savants bibliographes, tels que Barbier, Quérard et leurs derniers éditeurs. M. l'abbé Maynard, dans sa notice sur Vaugelas *(Bibliographie catholique,* t. XXIX, p. 255), dit que les *Remarques sur la langue française* sont le seul ouvrage qu'il ait mis lui-même au jour. Cependant, en 1734, M. Le Clerc avait déjà révélé au public ce qu'il dit ici au président Bouhier. Sa remarque a encore aujourd'hui toute la nouveauté qu'elle avait alors [2]. »

On trouvera, dans les dernières pages du volume, une notice sur la vie et les œuvres de M. Fyot de Vaugimois, supérieur du séminaire de Saint-Irénée de Lyon (p. 329-344), notice qui augmentera encore le désir qu'auront tous les amis de la bibliographie de voir M. l'abbé Bertrand

---

1. Ces reproches, lit-on (note 2 de la p. 227), « tombent encore sur la nouvelle, et d'ailleurs estimable, édition de l'*Histoire de l'Académie* donnée par M. Livet (Paris, Didier, 1858, in-8°). Il s'est borné, à la fin du second volume (p. 513-535), à réunir et coordonner les parties du catalogue de l'abbé d'Olivet, disséminées dans le corps de l'ouvrage, mais sans y rien ajouter. » Voir encore (p. 240) diverses citations sur l'académicien Pierre de Boissat, qui n'ont pas été recueillies par M. Livet, ce que regrette M. l'abbé B., qui corrige et complète bien d'autres travaux, notamment ceux de Jal (p. 2, 5, 126); de Daunou (p. 66), à propos d'un article du tome XVIII de l'*Histoire littéraire de la France* sur Guillaume de Paris; de M. Emile Chasles, sur Senecé (p. 130), de Sainte-Beuve sur Mathieu Marais (p. 144, 147). En retour, on n'aura ni beaucoup d'additions, ni beaucoup de rectifications à signaler à M. l'abbé B. Pour ma part, tout au plus lui chercherai-je une petite querelle pour avoir fait naître (p. 195-196) le cardinal Du Perron à Saint-Lô plutôt qu'à Berne. Voir *Revue historique* de septembre-octobre 1877, p. 195, et *Revue critique* du 8 décembre 1877, p. 352. Je dois dire, à ce sujet, que dans la *Table du second Semestre,* 1877, p. VII, au mot *Feret,* on m'a fait un honneur non moins grand qu'immérité, en m'attribuant l'article de M. Defrémery sur le *cardinal Du Perron.*

2. M. l'abbé B. nous apprend qu'un exemplaire des *Sermons de Fonsèque sur tous les Evangiles de Caresme* (Paris, 1615, in-8° de 901 p.) est conservé dans la bibliothèque de la ville de Lyon. — Parmi les piquantes notes répandues au bas des pages, mentionnons celle-ci (p. 1, note 2), au sujet d'une notice biographique sur l'abbé L. J. Le Clerc publiée par M. Collombet (*Revue du Lyonnais,* 1852, t. V.) : « M. Collombet y cite en un endroit le *Mercure* [*de France,* février, 1731, p. 267-275], sans laisser entendre que sa notice en est tirée presque intégralement. L'honorable écrivain avait-il alors oublié l'article inséré par lui, quelques années auparavant, dans la même Revue (t. XV, p. 148-151), sous ce titre : *De la piraterie littéraire*? » — Cf. une note des pages 291-292 sur les plagiaires de notre temps.

publier le plus tôt possible le catalogue complet qu'il semble nous promettre (p. III), des ouvrages composés par les membres de la compagnie à laquelle il appartient.

Quand j'aurai ajouté que l'auteur a eu soin de compléter son livre (p. 345-350) par une table analytique excessivement bien faite, il ne me restera qu'à dire de ce livre ce que l'on disait dans les *Mémoires de Trévoux*, 11 décembre 1731, du travail de l'abbé Le Clerc sur Richelet, qu'on peut « le regarder comme un trésor d'anecdotes curieuses et de remarques savantes. »

T. DE L.

---

95. — **Hugues de Lionne**, ses ambassades en Italie (1642-1656), d'après sa correspondance conservée aux Archives du Ministère des affaires étrangères, par J. VALFREY. Paris, Didier, 1877. 1 vol. in-8°, XCVI-359 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les archives du ministère des affaires étrangères sont accessibles au public depuis deux ou trois ans à peine, et l'on conçoit que les chercheurs se sentent attirés de préférence vers cette mine vraiment inépuisable. Mais il y a là pour les travailleurs inexpérimentés un danger très-réel : ils sont exposés à se tromper sur la nature de leurs trouvailles et à présenter comme inconnues des pièces publiées depuis longtemps. C'est précisément ce qui vient d'arriver à M. Valfrey. Admis à pénétrer dans les salles des archives, il a été transporté d'admiration à la vue de pareilles richesses; il s'est enfermé, pour ainsi dire, avec ces portefeuilles sans nombre ; il a compulsé d'une main fiévreuse ces pièces et ces correspondances de toute nature, et il n'a pas voulu sortir de là avant d'avoir publié un premier volume sur l'un de nos plus grands diplomates, Hugues de Lionne.

On pouvait traiter ce vaste sujet de différentes manières, M. V. ne s'est nullement proposé de « procéder à une publication destinée à prendre place dans la collection des *Documents inédits sur l'Histoire de France* (p. IV) ; » il n'a pas voulu davantage « écrire une histoire de Lionne » analogue à la belle histoire de Louvois, par M. Camille Rousset ; M. V. a mieux aimé prendre un moyen terme et faire « une sorte de tableau des belles négociations que Lionne a dirigées. » Les inconvénients d'un tel plan apparaissent tout d'abord au yeux du lecteur, et il est fâcheux que M. V. n'ait pas songé plutôt soit à donner une volumineuse collection de pièces inédites du plus vif intérêt, soit à écrire une biographie bien complète de ce diplomate consommé. Il y a dans l'ouvrage de M. V. trois ouvrages différents, ou, pour mieux dire, trois compositions d'histoire très-distinctes l'une de l'autre : une notice biographique sur Hugues de Lionne ; — un récit de sa mission malheureuse à Parme et à Rome en 1642 — un récit de son ambassade à Rome en 1654 ; examinons rapidement ces trois parties de son ouvrage.

— La biographie de Lionne est à peu près inconnue, dit M. V. : « Qui parle aujourd'hui du ministre Lionne? Combien y a-t-il de Français qui connaissent son nom ? (p. VII) » ; et cependant, quelques lignes plus bas, M. V. avoue qu'après les travaux de M. Mignet on n'a plus à tirer Lionne de l'oubli ; il ne reste, dit-il, qu'à « le faire connaître plus complètement, et avant tout à essayer de reconstituer sa biographie (p. IX). » Mais alors pourquoi cette biographie reconstituée est-elle aussi sèche qu'un article de Moréri ? C'est un tissu très-serré de faits et de dates, mais on y chercherait vainement ce qui doit animer une biographie, je veux dire une peinture de la vie d'ambassadeur au XVIIe siècle, un portrait du personnage, un jugement d'ensemble sur le caractère de Lionne et sur son œuvre, une critique des opinions émises sur son compte par les historiens et par les auteurs de mémoires. Ainsi Lionne a été quelque peu maltraité par ses contemporains : Retz l'a appelé « particulier de bas étage et, de plus, brelandier et concubinaire public ; » Choisy a dit que ce grand diplomate était un paresseux et un homme de plaisir quand la nécessité ne le contraignait pas de travailler ; il semble que M. V. aurait dû aborder toutes ces questions, et nous faire connaître, aussi complètement que possible, et l'homme, et l'ambassadeur et le ministre des affaires étrangères.

— La seconde partie du livre, la mission de Lionne encore très-jeune à Rome et à Parme avant la mort de Richelieu, est de beaucoup la meilleure, et c'est là surtout que l'on peut apprécier les sérieuses qualités du nouvel historien. On voit que M. V. connaît bien l'histoire de l'Italie au XVIIe siècle. Non content de compulser à loisir les archives des affaires étrangères, il a eu cette fois l'heureuse idée de remonter aux autres sources de cette curieuse histoire : les mémoires de Fontenay-Mareuil, les manuscrits de Béthune à la Bibliothèque nationale, enfin les ouvrages de MM. Armand Baschet et Chéruel ont été mis à contribution, par M. V., tout comme les correspondances conservées au ministère des affaires étrangères. Aussi bien, comme le dit M. V., cette mission de Parme « est restée à peu près ignorée jusqu'ici de la plupart des historiens du règne de Louis XIII (p. 158), » et l'auteur pouvait se donner libre carrière. Mais, cette fois encore, M. V. contredit lui-même son assertion en disant que quelques contemporains, comme l'historiographe Vittorio Siri, avaient raconté cette affaire « dans ses plus grands détails, » et alors je demanderai à M. V. pourquoi un récit aussi détaillé ne lui a servi de rien pour la composition du sien ?

Tel est, en effet, l'inconvénient du travail aux Archives : on croit tout avoir sous la main ; on s'imagine volontiers qu'en dehors de ces papiers dont l'odeur vous enivre, pour ainsi dire, il ne doit pas y avoir de documents à consulter, et l'on est exposé, comme il arrive à M. V. dans la troisième partie de son ouvrage, à donner pour inédites des pièces déjà connues, à annoncer au lecteur stupéfait la découverte d'une Amérique.

Il s'agit, dans cette troisième partie, de la mission délicate que le cardi-

nal Mazarin avait confiée à Lionne en 1655. On sait que Retz, après son évasion, était allé se jeter entre les bras du pape, et que Mazarin épouvanté dépêcha Lionne auprès de Gueffier et du P. Duneau pour lutter contre un rival si redoutable. M. V., abordant une étude aussi intéressante, ne s'est même pas demandé si le sujet avait pu être traité par d'autres; il ne s'est inquiété ni des travaux anciens ni des publications récentes, et il en est venu, chose grave, à donner comme inédites, car il dit en propres termes (p. II), « les documents que j'ai utilisés pour ce premier volume sont *tous* manuscrits et *inédits*, » il en est venu, dis-je, à donner comme inédites un certain nombre de pièces parfaitement connues et publiées depuis quarante ans. Ainsi M. V. cite comme inédit (p. 240) un « article à mettre dans la Gazette » et il pense qu'on lui « saura gré de reproduire ce morceau, qui doit occuper désormais, au moins par l'ancienneté, la première place dans l'histoire du journalisme officieux. » On n'en saura point gré à M. V. parce que cette pièce a été publiée intégralement en 1837 par M. Champollion-Figeac dans son *Complément de la vie du cardinal de Retz* (Mém. de Retz, coll. Michaud et Poujoulat, p. 528). M. V. donne également comme inédites (p. 257, 259, 291, 294 et 308, pour ne citer que celles-là), des lettres et dépêches de toute nature que le même éditeur avait publiées à la même époque (p. 530, 529, 554, 564, etc.). M. V. ne savait évidemment pas que M. Champollion-Figeac a dépouillé lui aussi les Archives du ministère des affaires étrangères, qu'il s'en est servi avec une habileté très-grande, et que, s'il a commis çà et là quelques erreurs, il n'en est pas moins un très-bon guide qu'il faut suivre. Il y a certainement à glaner après M. Champollion-Figeac, qui était obligé de travailler vite, et qui d'ailleurs cherchait surtout les pièces relatives à Retz, mais il n'est pas permis d'ignorer ses travaux. Il y a bien d'autres documents encore que M. V. a négligé d'employer parce qu'il croyait trouver tout aux Archives des affaires étrangères, je me contenterai de citer le fonds Baluze et les Cinq-cents Colbert à la Bibliothèque nationale, de même que les magnifiques recueils de pièces imprimées ou manuscrites que l'on peut trouver au même dépôt sur la Fronde ecclésiastique de Retz. Si M. V. s'était servi de ces documents, il aurait évité bien des erreurs; il n'appellerait pas Hondène (p. 287, 288) le grand vicaire de Hodencq, dont il dénature la conduite; il ne se méprendrait pas, comme il le fait, sur l'attitude du grand vicaire du Saussay (p. 318), etc., etc.

En un mot, et à cause de l'esprit exclusif qui paraît avoir présidé à la composition de son travail, M. Valfrey n'a pas fait une œuvre que l'on puisse considérer comme vraiment utile à l'histoire; il aurait mieux fait de publier pour la collection des *Documents inédits* toute la correspondance de Lionne. Espérons que la suite de ces études ne donnera pas matière aux mêmes critiques, et que la paix des Pyrénées, par exemple, nous montrera un Lionne tout à fait inconnu.

A. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 mai 1878.

Le ministère de l'instruction publique transmet à l'Académie plus de 200 estampages d'inscriptions puniques, recueillis en Tunisie par M. de Sainte-Marie.

M. Larrey, de l'Académie des sciences, envoie à l'Académie quatre pièces de monnaie rapportées de Turquie par M. le Dr Feuvrier, et une brochure de M. Balcarce, ministre argentin à Paris.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Mariette se porte candidat à la place de membre ordinaire vacante par la mort de M. de la Saussaye. L'Académie se forme en comité secret pour la discussion relative à l'élection, qui doit avoir lieu à la séance suivante. Presque immédiatement la séance redevient publique.

M. Th. H. Martin, continuant la lecture de ses études sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs, lit un chapitre relatif aux théories astronomiques de Parménide. Ce philosophe est l'un des premiers en Grèce qui ait admis la sphéricité de la terre. Pythagore, avant lui, avait émis la même opinion ; mais l'enseignement de Pythagore ne s'était transmis que par la tradition orale : Parménide est le premier qui ait *écrit* que la terre était ronde. Il considérait d'ailleurs la terre comme immobile et placée au centre de l'univers. Selon sa théorie cosmique, que M. Martin s'attache à reconstituer à l'aide de quelques fragments ou témoignages épars chez les historiens anciens, le monde se composait d'une série d'enveloppes sphériques contiguës et concentriques. Au centre était la terre, masse dure et dense; autour de la terre l'atmosphère, formée des vapeurs que la terre avait exhalées en se condensant ; autour de l'atmosphère, le ciel avec les astres, et, autour du ciel, l'éther : la différence entre le ciel et l'éther était que l'éther était un feu pur, le ciel une matière en ignition, un feu mixte. Enfin l'éther lui-même était entouré d'une dernière enceinte sphérique, de matière solide et dure, qui formait comme une muraille pour enclore le monde.

M. Lenormant continue la lecture de son mémoire sur les magistrats monétaires de la Grèce antique. Il signale les noms de magistrats qui se trouvent sur les monnaies des états où le monnayage appartenait, non à des fonctionnaires spéciaux, mais aux magistrats investis du gouvernement de la cité et à des employés placés sous leur dépendance. A Smyrne et ailleurs, les monnaies portent les noms des prytanes qui les firent frapper; en d'autres cités, par exemple à Olbiopolis sur les bords de l'Hypanis, on y trouve mentionnés des archontes. Très-souvent chaque monnaie porte deux noms : le premier est celui du magistrat politique, le second (fréquemment abrégé ou représenté par un monogramme ou un symbole) est celui du monnayeur. Il en est ainsi dans les monnaies de Dyrrachium et d'Apollonie d'Epire. Lorsque des monnaies ont été frappées par des confédérations de cités, elles ont été marquées ordinairement du nom des stratéges qui commandaient l'armée fédérale. C'est ainsi qu'on a des pièces béotiennes marquées ΕΠΑΜΙΝ, qu'on a tout lieu de croire frappées au temps où Epaminondas était investi des fonctions de béotarque.

M. Halévy continue et termine sa lecture sur l'inscription phénicienne de Byblos. Il présente des considérations sur les croyances religieuses dont cette inscription témoigne, et signale notamment ce fait que la grande déesse de Byblos, à laquelle il est dédié, était considérée comme une divinité suprême, supérieure en puissance même aux dieux du sexe masculin, par exemple à son père et à ses frères.

Ouvrages déposés : — Castan (Aug.), Le forum de Vesontio et la fête des fous à Besançon (Besançon, in-8°); — Klopp (Onno), Zur Ehrenrettung von Leibniz, Sendschreiben an die Kœnigliche Akademie der Wissenschaften zu Berlin (Berlin, in-8°) ; — Martin (Th. H.), comment Homère s'orientait (Impr. nationale, in-4°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Egger : La pêche et la chasse dans l'antiquité : poëme des Halieutiques par Oppien de Cilicie ; poëme des Cynégétiques par Oppien de Syrie; traduction entièrement nouvelle avec une préface et des notes par E. J. Bourquin (Paris, in-8°) ; — *par M. L. Renier :* Willems (P.), Le sénat de la république romaine ; t. I : composition du sénat; — *par M. Desjardins :* Fourdrignier (Ed.), Double sépulture gauloise de la Gorge-Meillet, territoire de Somme-Tourbe (Marne) (gr. in-4°, 10 pl. chromolith.); — *par M. Delisle :* Bladé (J. Fr.), Notice sur la vicomté de Bezaume, le comté de Benauges, les vicomtés de Bruilhois et d'Auvillers et les pays de Villandraut et de Cayran.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 18 Mai — 1878

Sommaire : 96. De Rougé, Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte. — 97. Werner, Boniface, apôtre des Allemands. — 98. Rambaud, Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877. — 99. Rocquain, L'esprit révolutionnaire avant la Révolution. — 100. Mège, Le Puy-de-Dôme en 1793 et le proconsulat de Couthon. — 101. Lorenz, Trois livres d'histoire et de politique. — *Correspondance :* Lettre de M. Bordier. — Académie des Inscriptions.

96. — **Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant la mission scientifique de M. le vicomte Emmanuel de Rougé,** publiées par M. le vicomte Jacques de Rougé. Paris, Franck, 1877. In-4°, t. II, pl. lxxvii-clii.

Quatre localités seulement ont fourni à M. de Rougé la matière du volume que son fils, M. Jacques de Rougé, vient de publier : Saqqarah (pl. lxxvii-cviii), Médinet-Habou (pl. cix-cxlviii), Dêïr el-Médineh (pl. cxlviii), et l'endroit connu dans l'antiquité sous le nom de Spéos Artémidos (pl. cxlix-clii).

La plupart des inscriptions recueillies à Saqqarah remontent jusqu'au temps de l'ancien Empire. Ce sont, en général, des noms et des titres recueillis dans les tombeaux, avec le cartouche des rois sous lesquels ont vécu les individus représentés sur les parois. M. de R. avait mis lui-même en œuvre les matériaux de cette nature qu'il avait rassemblés. Il en avait publié et commenté la plus grande partie dans le remarquable *Mémoire* où il a établi avec certitude la succession des monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon [2]. Il n'y a plus aujourd'hui grand chose à prendre pour l'histoire dans ces textes qu'il avait si scrupuleusement étudiés; mais la grammaire et le dictionnaire de l'Egyptien antique auront beaucoup à y trouver. Les seuls documents, découverts à Saqqarah, où l'on ait encore chance de trouver quelque renseignement inconnu, couvrent les planches civ-cviii. Ils ont été copiés dans le tombeau d'un personnage nommé Harmhabi, dont le rang et le rôle parmi les princes de la XVIIIe dynastie sont encore mal définis. Les monuments qu'on a de lui le représentent

1. Voir, sur le 1er volume de ce Recueil, *Revue critique*, 1877, n° 23.
2. *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, T. XXV, 2e partie; tirage à part. Paris, 1866, in-4° Franck.

plusieurs fois l'uræus au front et pourvu de titres royaux [1]. M. Birch en a conclu qu'il pourrait bien être identique à l'un des derniers rois de la XVIIIe dynastie, Harmhabi, l'Armaïs de Manéthon qui, déposé par Ramsès Ier, aurait vécu longtemps encore à Memphis ou dans les environs, entouré par ses successeurs de la XIXe dynastie d'honneurs royaux, puis aurait été enterré à Saqqarah [2]. Le fait est possible en lui-même : rien ne prouve toutefois que les choses se soient réellement passées de la sorte. Peut-être Harmhabi ne doit-il qu'à son origine ou à des circonstances inconnues, l'appareil inusité dont il paraît avoir été revêtu pendant sa vie.

La longue inscription publiée par M. de R. [3] contient un hymne au soleil, dont différents morceaux se retrouvent plus ou moins complets sur plusieurs monuments de l'époque, entre autres sur la stèle C 35 du Louvre et sur la stèle 88 du Musée Egyptien de Lyon.

« Je suis venu [vers] toi, j'adore tes splendeurs, j'implore ta Majesté « matin et soir [4]; donne que le scribe royal Harmhabi soit avec toi au « ciel, mène le au lieu de tes favorisés, de ceux qui sont à ta suite; que « son nom soit proclamé dans les invocations [5] par le choachyte du maî- « tre d'Abydos; qu'il soit parmi le grand équipage qui traîne Râ vers « l'Occident, lorsque Râ se lève vivant, et se couche vivant; qu'il voit les « splendeurs du Soleil et soit avec le Soleil dans le ciel et dans l'enfer [6]; « quand la mère du Soleil enfante le Soleil au matin, puisse Harmhabi « être là [7] comme un des membres du cycle divin qui vit dans l'enfer, « honoré comme un des mânes vénérables qui sont à la suite du Râ [8] ! « Donne que j'entre [9] et que je sorte, selon mon plaisir, à la porte de ma « syringe, que je reste assis à mon ombre, que je me promène sur la rive de « mon bassin [10], au courant de chaque jour, sans cesse! oui, que mon âme « se pose sur les plantations de tes vergers [11]; que Khent-Ament, maître

1. Birch, *Egyptian Galleries*, p. 36-38, n° 550-552; Mariette, *Monuments Divers* pl. LXXIV-LXXV; de Rougé, *Recueil*, t. II, pl. CVIII.

2. *Zeitschrisft*, 1877, p. 149 dans un article de Ed. Meyer.

3. Pl. CIV-CVI.

4. Lit. : « aux deux *saisons*. » Les Egyptiens partageaient le jour en une *saison du matin* TERI N TIOU et une *saison du soir*, TERI N ROUHI. Les *deux teri* sont donc l'équivalent de notre expression *matin et soir*.

5. *Hakennou*. Ce sont ces prières commençant par le verbe *Hakennou* et dont M. Ed. Naville a publié de si curieux spécimens dans son bel ouvrage sur les *Litanies du soleil*.

6. Au lieu du nom *Soleil*, le texte porte partout le simple pronom de la 3e personne F.

7. Lit. : « Enfantement de *sa* mère (la mère du Soleil) au matin, puisse-t-*il* (Harmhabi) être là ».

8. Lit. : « à *sa* suite. »

9. Lit. : « que *tu* entres et que *je* sorte. »

10. J'ai corrigé ici le texte de Rougé N TO par la stèle du Louvre qui porte N SHE.

11. Il y a ici un brusque changement de personne. Le scribe, après avoir parlé d'Harmhabi à la 1re personne, s'adresse subitement à lui et lui parle désormais à la seconde.

« du cimetière, te donne tous les honneurs qui te sont dus tant que tu « es sur terre, [comme] de goûter les biens [déposés] sur la table par-de- « vant le roi, lorsque tu es dans l'enfer à la table d'Ounnowri, toutes les « distinctions que tu avais quand tu étais sur terre, [comme] d'entrer « auprès du roi dans son cabinet particulier, lorsque tu es dans le firma- « ment ; [qu'il t'accorde] de briller à l'horizon (?) [1], de voir Râ, de te con- « duire toi-même au lieu qui te plaît, comme quand tu étais sur terre, de « rafraîchir ton âme dans ta syringe, d'adorer Râ au matin et quand il « se couche, d'être de sa suite, d'occuper l'avant de sa barque..... » Il faut comparer cette prière à l'hymne provenant de la tombe du même personnage et dont M. Edouard Meyer vient de donner le texte et la traduction dans la *Zeitschrift* [2]. On y retrouvera la trace des hérésies qui avaient si profondément troublé les esprits quelques années auparavant.

Les inscriptions de Spéos Artémidos nous transportent au milieu de la XVIII[e] dynastie et au commencement de la XIX[e]. Thoutmos III avait orné la grotte consacrée à la déesse Pakhet, qu'on a si longtemps confondue avec Sakhet, la grande aimée de Ptah, et dans laquelle les Grecs ont reconnu leur Artémis. Séti I[er], arrivant deux siècles après Thoutmos III, mit son nom à la place du nom de son glorieux prédecesseur. Le texte, malheureusement fort mutilé, raconte comment en l'an I, « le roi « s'étant rendu vers la ville de Memphis pour faire hommage à son père, « Ammon-Râ, maître de Karnak, habitant les chapelles de Thèbes, à « Toum, maître d'Héliopolis, à Harmakhi, à Ptah, maître du quartier *Res-* « *ânb-ew* et seigneur [du quartier Ankhtouï] de Memphis, à... Pakhet, la « grande dame de Spéos Artémidos, dame du ciel, à la déesse *Oïr-hikaou,* « à tous les dieux et à toutes les déesses de l'Egypte, parce qu'ils lui « avaient donné toute la durée de Râ, la royauté de Toum, toute terre « égyptienne et toute contrée étrangère prosternée devant lui [3], » après s'être fait décerner de longs éloges, « rechercha les rites et droits de sa « mère la déesse Pakhet, dame de Spéos Artémidos, pour restaurer [son « [temple] [4]... » Sur quoi, la déesse prit la parole et le remercia dans un langage orné de toutes les fleurs de la rhétorique égyptienne. Cette inscription vient compléter heureusement ce qu'on savait déjà du sanctuaire de Spéos Artémidos par les grands ouvrages de Champollion et de Lepsius.

La demi-planche consacrée à Déïr el Médineh (pl. CXLVIII) ne renferme que le nom de quatre dieux taureaux. M. de R. avait négligé le temple d'époque ptolémaïque, dont les ruines sont en cet endroit, pour copier les inscriptions beaucoup plus importantes de Médinet-Habou. Quelques-unes sont de Thoutmos III (pl. CXXX), indiquent la restaura-

1. Sens incertain.
2. *Zeitschrift*, 1877, p. 150-157.
3. Pl. CXLIX, l. 1-4.
4. CLI, l. 13-14.

tion de l'édifice construit à Médinet-Habou par Thoutmos III, sous les règnes successifs d'Harmhabi (Armaïs), de Séti et de Ramsès III (pl. CXLVIII), donnent une date de l'an II de Ménephtah (pl. CXLVIII), descendent jusqu'au temps de Psamitik Ier (pl. CXXVI). Le plus grand nombre célèbre les triomphes de Ramsès III sur les Libyens et sur les peuples de la mer. Depuis que M. de R., s'appuyant sur les textes que son fils publie aujourd'hui, proposa d'identifier les peuples de la mer avec les Tyrséniens, Danaens, Lyciens, dont il est si souvent question dans les traditions classiques, plusieurs savants ont émis sur cette question des avis opposés [1]. M. Chabas a voulu reconnaître, dans les bandes qui envahirent l'Egypte à plusieurs reprises, les troupes d'une vaste coalition où les nations de l'Italie et de la Grèce, les Sardes de Sardaigne (Shardanes), les Siciliens (Shakalosh), les Etrusques (Tursha), les Dauniens (Danaouna) et les Osques (Ouashash) d'Italie auraient figuré à côté des Achéens (Aqaïousha) de Grèce, des Lyciens et des tribus de l'Asie-Mineure. Pour M. Unger, ce sont des nations de la côte libyenne, Prosoditæ, Khartanoi, Zygritæ de Ptolémée [2], et pour M. Brugsch, des hordes de race caucasienne transportées des rivages de la Colchide aux côtes d'Afrique. Les traditions grecques ne nous permettent guère d'admettre la probabilité d'aucune de ces hypothèses. Elles marquent des migrations des peuples d'Asie-Mineure vers la Grèce, vers la Palestine, vers la Libye, vers l'Italie, mais n'indiquent nullement qu'il y ait eu à cette époque des migrations ou même de simples expéditions de peuples italiens vers l'Orient. Je tiens, quant à moi, que les Toursha sont les Tyrséniens de Lydie, les Shardanes, la tribu qui donna son nom à la ville de Sardes, les Danaou (Danaouna), les Danaens, et les autres *peuples de la mer*, des peuples d'Asie-Mineure, qu'une cause inconnue, peut-être l'arrivée des Phrygiens, des Bithyniens, des Maryandiniens et des autres peuplades d'origine thrace, contraignit, pendant plus de deux siècles, à chercher fortune en pays lointain, en Syrie, en Egypte ou en Italie. Le nom des Ouashash, qui n'a de commun avec celui des Osques (*Obsci*, *Opici*) qu'une ressemblance très-lointaine de son, a la tournure de ces noms cariens et lyciens en *-assos*, *-essos*, *-issos*, comme *Assos*, *Jassos*, Tam*assos*, Halicarn*assos*, Pryn*assos*. Les *Shakalash*, des monuments égyptiens, représentent la ville de *Sagalassos* : il n'est pas nécessaire d'y découvrir une transcription du nom des Sicules.

En résumé, le second volume du *Recueil* renferme autant de textes intéressants qu'en renfermait le premier. Certains sont publiés là pour la première fois. D'autres avaient déjà été publiés, mais incorrectement : la copie de M. de Rougé permet de les rétablir et d'en comprendre la teneur exacte. Quelques fautes de gravure se sont glissées dans l'ouvrage,

1. *Extrait d'un Mémoire sur les attaques des peuples de la mer Méditerranée* dans la *Revue archéologique*, 1867.
2. *Chronologie des Manetho*, p. 218.

pl. CVI *su-shes* SPER *iut-w* qu'il faut remplacer par *su-shes* R *iut-w*; pl. CV, l. 3, il faut lire *hi mâ n* SHE, au lieu de *hi mâ n* TO, etc. Le lecteur les reconnaîtra et les corrigera aisément.

G. MASPERO.

---

97. — **Bonifacius der Apostel der Deutschen und die Romanisierung von Mitteleuropa.** Eine kirchengeschichtliche Studie, von August WERNER. Leipzig, T. O. Weigel.

Les autorités que M. Werner aime à citer quelquefois au bas des pages ne sont pas les annalistes du moyen âge ou les recueils de lettres pontificales : c'est Rettberg, l'auteur de l'histoire ecclésiastique allemande, c'est le Dr. de Muller et le Dr. Ebrard qui ont récemment publié des ouvrages sur Boniface et les missionnaires irlandais. Il les suit, en protestant parfois, il est vrai, à travers tout son sujet. Il accepte en définitive et exagère même leurs conclusions. Malgré ses promesses d'impartialité, il ne peut s'empêcher de regarder un peu Boniface comme s'il avait personnellement à s'en plaindre et ne trouve absolument rien de bon dans son apostolat; ce livre est une œuvre de parti. On y voit éclater à chaque pas la haine de ce qui est latin et catholique. Ce sont des sentiments dont l'exagération a tout au moins l'inconvénient grave de nuire à la clairvoyance historique et rendent impossible une équitable appréciation de tout ce qui est soit ami soit adversaire.

---

98. — **Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877,** par A. RAMBAUD. Ouvrage contenant 4 cartes. 1 vol. in-18 de 728 pp. Paris, Hachette, 1878. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage de M. Rambaud sur l'Empire byzantin au xe siècle a révélé depuis longtemps chez son auteur de réelles qualités d'historien. Le présent volume comble une lacune sérieuse de notre littérature : c'est la première fois que l'histoire de Russie est mise à la portée du grand public par un écrivain, joignant à une large culture générale, une connaissance solide de la Russie étudiée dans les documents originaux. La note bibliographique qui termine le volume indique avec quel soin M. R. s'est mis au courant d'une littérature jusqu'ici presque inaccessible et par quelles nombreuses lectures il a préparé le travail qu'il nous offre aujourd'hui. Le mérite de ce résumé et d'autant plus estimable

qu'il n'existe dans la langue russe aucun ouvrage similaire. Les histoires de Karamsine et de Soloviev sont trop développées, les manuels trop courts et incomplets; l'ouvrage de M. Bestoujev-Rioumine en est resté au premier volume. D'ailleurs les historiens n'ont pas la main absolument libre en Russie; les préjugés patriotiques chez les uns, les nécessité de la censure chez les autres obligent en maint endroit l'écrivain à transiger avec la vérité. M. R. a complété les Russes sur plus d'un point et a su habilement louvoyer entre les écueils qui s'offrent à l'étranger inexpérimenté. Ainsi dans une question qui a été signalée dernièrement ici-même, il s'est prononcé, judicieusement, — quoiqu'un peu mollement peut-être, — pour les origines scandinaves de l'ancienne *Rous*. [1] Il a entremêlé habilement dans la trame de son récit des notions précises sur la civilisation et la littérature de chaque époque. Chacun de ses chapitres forme un tout lumineux et bien ordonné et nous n'avons que des éloges à donner à la façon dont les événements et les hommes sont présentés. Sur plusieurs questions controversées, sur les origines ethnographiques des Slaves moscovites, sur les causes du conflit russo-polonais, ce volume offre une réfutation à la fois solide et élégante des préjugés qui ont eu longtemps cours parmi nos publicistes, nos hommes d'état et nos historiens.

Nous n'avons pas à analyser cet ouvrage qui ajoute un excellent volume à la collection Duruy; nos critiques ne porteraient que sur des points de détail sans grand intérêt, par exemple la transcription des noms russes en *of* ou *ef* que les slavissants ne sauraient admettre. Ces chicanes sérieuses dans un ouvrage philologique n'ont au point de vue historique qu'une importance de troisième ordre. En revanche nous demanderons à M. R. de restituer aux noms polonais la forme nationale sous laquelle ils sont connus dans l'histoire; il s'est contenté de transcrire en français l'orthographe russe : on a quelque peine à reconnaître la *szlachta* polonaise sous la forme *schliachta*, Mniszek sous la forme Mnichek, Zolkievski, sous la forme Jolkievski, Chodkiewicz sous la forme Khodkevitch, Jezierski sous la forme Ezerski. Les polonais ayant l'alphabet latin, nous n'avons pas le droit de modifier l'orthographe des noms historiques pas plus que nous n'avons celui d'écrire Baïronn et Chekspir [2]. Cette rectification est la seule que nous réclamions de M. R. en vue d'une prochaine édition. Peut-être ferait-il bien d'ajouter à la période moderne quelques pages sur le *Panslavisme* dont le nom ne se rencontre pas une fois sous sa plume.

Louis Leger.

---

1. Voir la *Revue critique*, n° 8, année 1878.

2. Ce que M. R. dit p. 711 du mot *czar* (tsar) considéré comme polonais est inexact. La forme polonaise actuelle est Car, c polonais ayant la valeur de *ts*.

99. — **L'esprit révolutionnaire avant la révolution, 1715-1789,** par Félix Rocquain. Paris, Plon, 1878, in-8°, xi-541 pages.

Plusieurs écrivains et, récemment M. Taine — on sait avec quelle force et quel éclat, — ont cherché à dégager d'une étude sociale et politique de l'ancien régime les éléments des idées et des passions qui ont fait la Révolution française. M. Rocquain s'est proposé de nous faire suivre, à travers l'histoire du xviiie siècle, les manifestations progressives de ces passions et de ces idées. Œuvre moins vaste, moins générale que celle des historiens philosophes, mais œuvre très-profitable. Il n'y a rien de plus nécessaire que de placer les faits à leur date : la chronologie restera toujours la trame fondamentale de l'histoire. Le mérite et l'intérêt du livre de M. R. est d'avoir suivi l'ordre des temps et n'avoir pas confondu les effets et les causes. L'enchaînement des uns et des autres a été bien observé, et je ne crois pas qu'on l'ait ailleurs fait ressortir avec autant de méthode, de suite et de précision. Le livre commence à la mort de Louis XIV et on y voit poindre, dès les premières pages, un fait important : malgré ses dehors pompeux et l'éclat de sa puissance extérieure, le gouvernement du grand roi n'avait détruit aucun des germes de l'agitation religieuse, politique et sociale qui régnait au xvie siècle et produisait au xviie les mouvements populaires de la Fronde. Les désastres des dernières années aidant, la guerre, l'invasion, la famine provoquaient des murmures et, ici et là, des émeutes. Les historiens ont, en général, attribué, trop peu d'importance à ces émeutes. Avec les mêmes formes de superstition sauvage, elles sont, au commencement du siècle, comme elles le seront à la fin, le symptôme d'une crise profonde de la société et de l'état. Mais alors, pendant la Régence, de 1715 à 1720, le sentiment monarchique est encore vigoureux : si on insulte le cadavre de Louis XIV, on acclame le berceau de Louis XV; on en appelle du vieux roi au roi-enfant; on crie, en pleine sincérité : « Le Roi est mort, vive le Roi! » On ne conteste point le principe du gouvernement, et le gouvernement, bien que déjà atteint dans ses organes essentiels du mal qui doit l'abattre, conserve son prestige et sa force apparente : il domine, il réprime facilement l'opposition. Cette opposition d'ailleurs n'a rien de politique. Elle est toute religieuse : c'est la querelle des jésuites et des jansénistes; mais cette querelle passionne la société; les parlements s'en mêlent, les partis en appellent tour-à-tour à l'opinion et, de religieuse qu'elle était au début, l'opposition devient politique. L'étude de cette transition est la partie capitale du livre de M. R. C'est entre les années 1749 et 1754 (livre IV et livre V) que se manifeste cette transformation des idées. Le roi est menacé : les mécontents, en 1751, invoquent Jacques Clément et Ravaillac (p. 145). Le parlement de Paris joue à l'Assemblée nationale. On parle des Etats généraux. Le mot de *révolution* est partout. « On ne parle plus, écrit d'Argenson, le 1er mai, 1751, que de la nécessité d'une prochaine révolution par le mau-

vais état où est le gouvernement. » Les penseurs appellent cette révolution, sans en construire encore la théorie; le peuple en pose déjà la pratique. « Dans les provinces, la détresse était au comble et provoquait des émeutes à Rennes, à Bordeaux, en Languedoc. En Touraine, la misère était, disait-on, pire qu'en 1709. A Arles, des milliers de paysans armés se présentèrent à l'hôtel de ville pour demander du pain. A Paris, on trouvait sous les portes et jusques sur les escaliers des maisons des billets où l'on disait de s'emparer de la personne du roi, de rouer le contrôleur général et de pendre la Pompadour. » (p. 145). En 1750, il y a une émeute à Paris à propos de la disparition d'un certain nombre d'enfants enlevés, disait-on, pour peupler les colonies. « Aussitôt que ces rapts furent connus, il se produisit dans les faubourgs une révolte comme on n'en avait pas vu depuis le commencement du règne. Plusieurs archers furent tués. La foule se porta vers la maison du lieutenant de police. Dans sa fureur, elle voulait le massacrer et lui *manger le cœur*. Ce magistrat, « pâle comme un noyé », ne sauva sa vie qu'en livrant aux émeutiers un exempt qui fut à l'instant traîné dans le ruisseau et assommé... Le peuple ne parlait de rien moins que d'aller brûler le château de Versailles élevé, disait-il, à ses dépens » (p. 136). Or, à cette époque, 1750-1751, Voltaire était en Prusse où il travaillait au *Siècle de Louis XIV*, Diderot n'avait fait paraître que le premier volume de l'Encyclopédie, Raynal était à peine connu et Rousseau ne l'était que par son discours de Dijon (p. 147-148). — Mais, si les philosophes n'ont pas provoqué par leurs écrits cet état révolutionnaire de la société, leurs écrits en sont le signe le plus manifeste, et, après l'avoir constaté, ils l'excitent et lui impriment sa direction.

Dans leurs luttes aveugles, les jésuites et les jansénistes se servaient de toutes les armes. Ils usèrent et abusèrent du ridicule, et, comme l'esprit du siècle était à la raillerie et à la critique, ils se raillèrent mutuellement et s'attaquèrent avec les armes du siècle. « On s'était fort amusé d'un mandement de l'archevêque de Pâris, publié en 1731 contre les miracles de M. Pâris et dans lequel étaient intercalés, par manière d'arguments, des rapports de médecins et de chirurgiens expliquant, *au plus clair*, certains détails de la santé des femmes (p. 80)... » L'évêque de Soissons composa une *Vie de Marie Alacoque*. « Ce fut dans toute la France une hilarité universelle à laquelle le roi lui-même prit part. Pendant quelque temps, on ne parla que de Marie Alacoque ou de la *mère aux œufs* » (p. 81). Voilà de ces traits, et il y en a par centaines dans le livre de M. R., qui expliquent comment éclata la polémique voltairienne et la faveur qui l'accueillit. La polémique politique n'était pas moins bien préparée. Il parut, en 1732, un mémoire *sur l'origine et l'autorité du Parlement*. On y lisait : « Quand il s'agit d'une chose où le peuple a intérêt, ce n'est pas dans le conseil du Roi qu'elle peut être résolue. Le Roi ne peut contracter avec ses peuples que dans le sein du Parlement... Il importe peu que le Roi soit présent à son conseil ; il n'y assiste pas pour

détruire les lois ; le rôle du souverain consiste à les maintenir. C'est là son serment ; c'est là le contrat qu'il a fait avec ses peuples. » En 1753, les idées et le langage ont déjà fait de singuliers progrès : « Si les sujets doivent obéissance aux rois, disait le Parlement, les rois, de leur côté, doivent obéissance aux lois... C'est par l'altération des lois que se préparent les révolutions dans les États. » En 1759, le Parlement proteste contre les lettres de cachet ; il les représente « comme des voies irrégulières du *pouvoir absolu* », comme contraires aux lois et au *droit de la nation*. Je pourrais multiplier ces exemples. Je signale, en particulier, les pages où M. R. nous montre, en 1754 et en 1771, tous les signes de la révolution prête à éclater. Elle n'éclata point, parce que le pouvoir, tant affaibli qu'il fût, avait encore assez de prestige pour calmer l'opinion par une transaction et assez de consistance pour réprimer les désordres ; parce qu'en même temps l'opposition était trop incertaine dans ses desseins et trop ignorante de ses forces pour exploiter contre la monarchie tous les éléments de révolte populaire qui s'étaient amassés. « Quand Louis XV mourut, dit M. R., la France n'était pas seulement révolutionnaire par ses idées, elle l'était par son tempérament, que soixante ans d'agitations croissantes avaient enfin modifié. Il suffit de considérer les premières années du règne de Louis XVI pour se convaincre que, dans quelque voie que ce prince se fût engagé, la Révolution ne pouvait être évitée » (p. VIII).

M. R. a puisé à deux sources diverses : Les arrêts du Parlement, qui censurent ou condamnent des actes ou des livres ; les mémoires des témoins, mémoires publiés comme ceux de d'Argenson, Marais, Barbier correspondance de Grimm, etc., et mémoires inédits : Journal de Regnault (3 vol. in-4°) et journal de Hardy (8 vol. in-folio) conservés à la Bibliothèque nationale. Il résulte de ces textes inédits un certain nombre de faits curieux ; mais là n'est pas l'intérêt principal de l'ouvrage. Il est dans le dépouillement et le classement des faits et des idées répandus, disséminés dans tant de volumes, et dans les rapprochements instructifs qui en résultent. « Interprète fidèle des documents, dit M. R. (p. XI), nous n'avons accompagné que de rares appréciations le récit des évènements dont ils nous ont fourni la trame. Notre dessein n'a été ni de défendre une cause ni de soutenir une thèse. » La thèse se dégage d'elle-même et, quelque soin que M. R. ait pris de se renfermer dans son rôle d'annaliste, le sujet même qu'il a choisi montrerait déjà de quel côté sont ses sympathies : elles sont tout entières pour la liberté de conscience et la liberté politique, et elles apparaissent en plus d'une page de son livre. Il est parfaitement certain qu'il n'en ressort ni une apologie de l'Eglise, ni surtout une apologie de l'Etat sous l'ancien régime ; mais ce n'est pas cela qu'il a voulu faire. Il faut juger son étude d'après l'objet qu'il s'était proposé : cet objet était très-intéressant et M. Rocquain l'a atteint.

L'appendice qui termine l'ouvrage : *Liste des livres condamnés de 1715 à 1789*, est un document bien instructif. Il ne renferme que

les livres condamnés par le conseil d'Etat, le Parlement de Paris, le Châtelet et le grand Conseil : c'est suffisant pour juger des progrès et de la transformation des idées. On en peut prendre un aperçu d'après ce résumé (p. 489, note) : « De 1715 à 1743, les arrêts de condamnation se rapportent tous, sauf de rares exceptions, aux querelles soulevées par la bulle *Unigenitus*. De 1743 à 1752 on voit, à côté de brochures relatives à cette bulle, les premières productions de la philosophie, et nommément le dictionnaire de l'*Encyclopédie*. De 1752 à 1757 (attentat de Damiens), les ouvrages condamnés ont trait presque uniquement aux refus de sacrements. De 1757 à 1770, dominent les brochures concernant les jésuites et les livres de philosophie. De 1770 à 1774, les écrits sont, pour la plupart, de nature exclusivement politique et se rattachent au coup d'Etat de 1771. » A partir de 1774, la politique domine à peu près exclusivement.

Albert Sorel.

---

100. — **Le Puy-de-Dôme en 1793 et le proconsulat de Couthon**, par M. Francisque Mége, 1 vol. in-8° de 708 p. Paris, Aubry, 1877. — Prix : 9 fr.

L'histoire de la Révolution française ne sera bien connue que le jour où les archives de tous nos départements auront été dépouillées, et la province, depuis quelques années surtout, se met à l'œuvre avec une intelligence et une activité remarquables. Au premier rang des chercheurs intrépides que rien ne rebute se placent les savants de l'Auvergne, et en particulier MM. Marcellin Boudet et Francisque Mége. Le travail de M. Boudet sur Dulaure et celui de M. Mège sur le Puy-de-Dôme et Couthon en 1793 ont une véritable importance, et l'on ne saurait trop encourager ce genre d'études. Nous n'avons à examiner ici que le dernier de ces deux ouvrages, et nous éprouvons une vive satisfaction à montrer quelle en est la grande valeur historique.

M. Fr. M. s'est attribué un rôle bien modeste : il a coordonné les documents innombrables qu'il a su trouver soit à Clermont, soit dans les collections particulières, soit enfin aux Archives nationales, et il est parvenu à présenter ainsi à ses lecteurs un tableau saisissant de la basse Auvergne en 1793. Le grand reproche que nous ferons à M. M. est même d'avoir poussé la modestie beaucoup trop loin ; on aimerait à voir un historien de ce mérite prendre plus souvent la parole en son nom ; on voudrait avoir l'opinion de M. M. sur tel ou tel fait, sur tel ou tel personnage, mais on se heurte à un parti pris de l'auteur. Au lieu de juger l'œuvre de Couthon et de Maignet, M. M. nous dit avec un laconisme étudié (p. 310) : « leur proconsulat avait duré trois mois ; » et c'est bien autre chose encore à la fin du livre, car voici la conclusion générale de M. M. : « C'est ainsi que s'était passé dans la basse Auvergne l'an premier de la République française. » Etant donné le talent de M. M.,

nous ne lui pardonnerons pas d'avoir ainsi poussé l'impartialité jusqu'à l'indifférence, et nous regretterons qu'il n'ait point résumé ses belles études en quelques pages nerveuses : la seule exception que M. M. ait cru devoir faire en jugeant les Girondins et les Montagnards (p. 61 et sq.) n'est pas assurément pour diminuer nos regrets.

La lecture de cet ouvrage est fort instructive, et ceux qui ne connaissent la Révolution française que par les histoires générales pourront en lisant M. M. perdre quelques-unes de leurs illusions les plus chères. Vous parlez volontiers du patriotisme de 1792, et vous aimez à vous représenter les Français d'alors volant à la frontière pour défendre la patrie menacée ; M. M. vous montrera, pièces en main, que le fameux volontaire de 1793 était, en bien des endroits, même en Auvergne, ce qu'on pourrait appeler le volontaire malgré lui (p. 84). Vous croyez que la *Marseillaise* a fait partout des miracles, et que l'enthousiasme républicain de nos pères ne connaissait point de bornes ; M. M. vous prouvera que les paysans de ce temps-là ressemblaient beaucoup aux nôtres. En Auvergne, comme ailleurs, les gens de la campagne « sont peu susceptibles d'exaltation et de violence ; » ils suivent en aveugles le mouvement que Paris imprime à toute la France ; ils sont avec la même apathie, républicains après le 10 août, montagnards au lendemain du 31 mai, et thermidoriens après la chute de Robespierre ; l'intérêt seul peut les tirer de leur torpeur : ils résistent quand on prétend les enrôler ou quand on taxe les denrées, et leur résistance opiniâtre est alors pour le gouvernement une cause d'embarras très-sérieux.

Mais si le populaire montre peu ou point d'empressement à sauver la patrie, il n'en est pas de même des petits bourgeois qui composent les corps administratifs, et le livre de M. M. est encore très curieux à examiner à ce point de vue. Les gardes nationales, toujours au service de la Loi, apparaissent également sous un jour favorable, et rien n'égale l'abnégation de ces braves pères de famille que l'on fait marcher comme de vieilles troupes pour réprimer ou pour empêcher les désordres.

Quant au personnage dont M. M. a fait pour ainsi dire le centre de sa composition, il nous serait assez difficile de dire ce que M. M. pense de lui. Cet historien par trop scrupuleux relate jour par jour les faits et gestes de Georges Couthon, mais il évite soigneusement toute parole qui ressemblerait à un éloge ou à une critique du fameux proconsul. Et pourtant le livre de M. M. jette une vive lumière sur la conduite et sur le caractère de Couthon, qui apparait là comme un homme très supérieur aux autres terroristes, et surtout à Robespierre. Envoyé par la Convention pour soulever l'Auvergne, et pour jeter sur la ville de Lyon révoltée « les rochers de son pays, » Couthon s'acquitte de cette mission difficile avec un patriotisme, une activité et un talent d'organisation des plus remarquables. Il pense à tout, il prévoit tout, et les soldats improvisés qu'il envoie contre les Lyonnais sont, grâce à lui, bien armés, bien vêtus, bien nourris et encouragés de toutes manières (p. 204, 260

et sq.) Cet avocat paralytique est véritablement, en septembre 1793, une sorte de Carnot, et l'on peut dire de lui qu'il organise la victoire. Victorieux, ce même Couthon fait preuve d'une modération suprenante (p. 275), et s'il demande son rappel, c'est que le parti de la férocité l'emporte sur celui de la justice; il cède la place à Collot-d'Herbois et à Fouché de Nantes, aux démolisseurs et aux mitrailleurs.

Il n'en est pas de même en Auvergne, où Couthon est au contraire un odieux tyran, plus intolérant et plus révolutionnaire que le Comité du salut public, dont il outrepasse constamment les instructions (p. 221). Et cependant si on le compare aux Albitte, aux Pocholle, aux Carrier, aux Lebon et à tant d'autres proconsuls, ce n'est pas un tigre, c'est plutôt ce que La Fontaine appellerait « un loup rempli d'humanité qui n'est cruel que par nécessité », il épure les administrations, il destitue, il emprisonne, il déporte, mais a peine pourrait-on lui reprocher trois ou quatre « assassinats juridiques, » entre autres celui de l'admirable Molin, assassinat que peut-être il a voulu éviter.

On ne saurait dire qu'il résulte des faits si clairement exposés par M. M. une réhabilitation de Couthon; c'est chose impossible, et M. M. n'y a pas songé un seul instant; l'homme qui, trouvant la procédure de Fouquier-Tinville trop lente, a fait voter la loi du 22 prairial an II, ne saurait être réhabilité. Mais quand on a lu l'ouvrage de M. M. on ne peut refuser à Couthon, durant son proconsulat en Auvergne, des qualités d'homme supérieur : une intelligence rare, une activité prodigieuse, et un vrai désintéressement, qualités que gâta malheureusement une ambition sans bornes et un orgueil insensé.

M. M. a très-bien fait ressortir les différents côtés de son sujet, et la seule question qu'il n'ait pas traitée, ce me semble, avec assez de développement, c'est la question religieuse. La plupart des historiens semblent croire que la destruction du culte, en novembre 1793, s'est faite sans grande résistance, excepté dans la Vendée. M. M. dit en quelques lignes que les insermentés étaient populaires en Auvergne tandis que les constitutionnels étaient «honnis, méprisés, maltraités même» (p. 20 et 21); c'est à peine s'il nomme en passant l'évêque constitutionnel Perrier, et il ajoute en note que ce prélat n'imita pas Gobel, « qu'il refusa de se prêter à une apostasie » (p. 235.)

Cependant l'église constitutionnelle du Puy-de-Dôme n'a pas été sans jouer un certain rôle en 1793, et j'ai sous les yeux quelques lettres originales qui pourraient modifier les opinions de M. M. à cet égard. Ainsi l'assertion de M. M. relative à Fr. Perrier n'est pas exacte. « L'exercice du culte lui étant interdit, il se borna, dit M. M. (p. 335) à demander à la municipalité de Clermont un certificat de civisme qui lui permît de n'être pas inquiété. Ce certificat lui fut accordé le 29 frimaire an II. » Or, l'évêque Perrier fut quelque peu inquiété; comme tous les ecclésiastiques étrangers par leur naissance au département du Puy-de-Dôme, il reçut l'ordre de se retirer dans son

département, sous peine d'être traité comme perturbateur du repos public. Perrier se retira donc à Grenoble et revint en 1795, il fut en 1802 transféré par le premier consul au siége épiscopal d'Avignon. Ancien oratorien et directeur du collége militaire d'Effiat, c'était certainement un honnête homme très-modéré. Il écrivait à Grégoire, en 1797 : « La terreur aristocratique a succédé à la terreur démagogique ; c'est la même chose en sens contraire ; ce sont les mêmes abus, les mêmes excès ; quand plaira-t-il à la bonté suprême de faire cesser ces actions et réactions, et de nous donner la paix ? » L'homme qui parlait ainsi méritait sans doute que M. M. lui consacrât quelques pages, et j'en dirai autant de l'ex-jésuite Dufraisse, enfant du Puy-de-Dôme, esprit charmant et homme de cœur qui n'abandonna pas son poste pendant la terreur. Après le 9 thermidor, Dufraisse demandait avec instance la grâce de Marin Bouscarat, incarcéré alors comme complice de Couthon. « Il a été, disait-il, couthoniste et briseur de saints ; mais il n'est pas le seul, et je ne désespère pas d'en faire un jour un saint et un apôtre. » Peut-être que M. M. poursuivant ses études, rencontrera sur son chemin cet homme excellent, et j'espère qu'il pourra citer de lui plusieurs fragments de lettres comme celui-ci : « Nous servons la Convention plus qu'elle ne pense ; nous ne nous vantons pas de ce que nous faisons, mais nous n'en sommes pas moins utiles ; nous maintenons encore le peuple, au moins en grande partie, dans les sentiments de respect qu'il doit avoir pour les autorités constituées. Non, j'ose l'assurer, elle ne serait jamais venue à bout d'établir une constitution républicaine comme nous espérons qu'elle va le faire, si des prêtres vraiment zélés pour le bien public n'avaient nourri l'amour de la République et de la patrie dans les cœurs. Et il ne faut pas se le cacher, c'est pour cela que les ennemis de la République nous haïssent tant... » (Lettre autogr. 3 août 1795). Poyet, curé de Montferrand, ne mérite pas non plus d'être appelé un « révolutionnaire des plus ardents » (p. 354) car il établissait une distinction très-nette « entre le terroriste et le patriote, » et j'ai sous les yeux quelques lettres de lui qui sont fort sages.

Mais ces *desiderata*, causés sans doute par le manque de documents précis, n'ôtent rien à la grande valeur du livre de M. Mège. Il serait à souhaiter qu'on en fît de semblables dans tous les départements, afin qu'un jour, avec des matériaux de ce genre, on put enfin écrire l'histoire définitive de la Révolution française.

A. GAZIER.

---

101. — **Drei Bücher Geschichte und Politik** von Ottocar LORENZ. Berlin. Theob. Grieben. Bibliothek fur Wissenschaft und Litteratur.

La place de ce compte-rendu serait plutôt à l'analyse des périodiques qu'au milieu des revues d'ouvrages. Ce livre est en effet une série d'arti-

cles publiés déjà pour la plupart dans des revues allemandes. L'unité manque complétement à l'œuvre. Du reste, M. Lorenz s'est donné un collaborateur dont la contribution est curieuse à lire; c'est le roi Charles II d'Angleterre, vaincu, proscrit et solliciteur infatigable de l'Empereur. Les lettres du monarque courtisan, que M. Lorenz a trouvées dans les archives de Vienne, donnent une assez piètre idée de celui qui les a écrites, et suggèrent cette réflexion à l'éditeur que le roi Charles n'a rien qui le distingue d'un simple Polonais. — Les deux courts essais sur lord Palmerston et le petit livre de Freeman : Progrès de la constitution anglaise, n'offrent pas beaucoup d'intérêt. En revanche, on lira avec beaucoup de plaisir l'histoire de la Révolution belge sous Joseph II, d'après les papiers du comte Murray, et avec profit l'Etude sur « Ottocar de Bohême et l'Archevêché de Salzbourg. »

CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. Bordier la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir d'insérer, car elle intéressera et instruira certainement nos lecteurs.

G. Monod.

« Monsieur,

« Dans le nº 16 de la *Revue critique*, p. 267, j'aperçois le regret par vous exprimé de n'avoir rien trouvé sur George d'Averly, pas *même dans la 2ᵉ édition de la France protestante*. C'est une erreur où vous ont induit les caprices de l'ancienne orthographe, desquels il faut toujours se méfier.

« D'Averly, l'envoyé d'Henri IV à Strasbourg en 1587, n'est cité, à ma connaissance, que dans les Mémoires de Claude Haton, curé de Provins. Ils étaient voisins et ils ne s'aimaient pas. Le bouillant curé raconte qu'en 1562 « les voleurs et meschans garnemens (les Huguenots, naturelle- « ment), pour la plus part gentilshommes, ou pour mieux dire gens- « pille-hommes, s'adonnèrent à piller de toutes parts. Des voleurs es- « toient », ajoute-t-il, « ung nommé d'Averly (p. 324) ». Ailleurs il le désigne par son nom de famille : M. d'Acou ou d'Acco (nom que portent plusieurs villages de France). Il le mentionne encore sous l'année 1567; c'est un peu loin de 1587; je crois cependant que c'est bien le même, car Haton le donne comme étant « jeune gentillâtre », en 1562. Et il a dû disparaitre bien peu de temps après 1587, car le P. Anselme nous

apprend (IX, 168) que, dès avant 1594, sa seigneurie était passée dans la famille de la Vallée du Fossez qui en fit bientôt un marquisat.

« Mais vous pouvez remarquer dans les Mémoires de Claude Haton qu'en citant (par huit fois) ladite seigneurie, il la nomme cinq fois *Averly* et trois fois *Everly*. Or c'est la dernière forme qui a prévalu, c'est la seule qu'emploie le P. Anselme, et le Dictionnaire des Postes, qui n'est pas une autorité, j'en conviens, mais qui estampille l'usage moderne, bon ou mauvais, met : *Everly, arrond. de Provins, canton de Bray*. Ne vous étonnez donc pas de ne pas plus trouver Averly dans *la France protestante* que dans tout autre recueil historique, mais dites à vos lecteurs, je vous prie, qu'ils y trouveront très-bien Acou [1] et Everly.

Agréez, etc.

H. Bordier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 mai 1878.

M. Laboulaye, président, annonce la mort de M. Boré, supérieur des Lazaristes, correspondant de l'académie.

L'académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. de La Saussaye, décédé; M. Aug. Mariette est élu.

M. Le Blant lit une note sur une fiole du musée du Louvre, qui porte l'image de saint Ménas. Ce saint était honoré en Egypte. On racontait qu'après sa mort on avait, en vertu de ses dernières volontés, chargé son corps sur un chameau qu'on avait laissé libre, et qu'on l'avait enterré à l'endroit où le chameau s'était arrêté ; à ce même endroit avait été bâtie, disait-on, l'église qui lui était consacrée. De nombreux pèlerins venaient visiter cette église; ils en rapportaient, entre autres reliques, de l'huile prise dans des vases placés à proximité du tombeau du saint : cette huile passait pour sainte et miraculeuse. M. Le Blant cite un grand nombre de témoignages qui montrent ce genre de dévotion pratiqué en divers lieux de pèlerinage de l'Orient et de l'Occident, tant dans l'antiquité qu'au moyen âge et même de nos jours. Chrysostome conseille cette pratique : « Va prendre, dit-il au fidèle, la bénédiction *(l'eulogie)* sur le tombeau ; emporte l'huile sainte » : ἆρον εὐλογίαν ἀπὸ τοῦ τάφου· λάβε ἔλαιον ἅγιον. La fiole du musée du Louvre porte une inscription où se trouvent à peu près les mêmes expressions : ΕΥΛΟΓΙΑ *(sic)* ΛΑΒΟΜΕΝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΑ. A côté de cette inscription est

---

1. [On lit en effet dans la 2e éd. de la *France protestante*, I, 32 : « Le seigneur d'Acou en Brie, près Provins, lequel était en même temps seigneur en partie d'Everly, fut un des premiers gentilshommes de ce pays, qui profitèrent de l'édit de tolérance (1560) pour se déclarer ouvertement protestants. Il prit les armes en 1562 à l'appel du prince de Condé; mais le curé provinois, Claude Haton, auquel nous devons ces renseignements, n'en dit pas davantage. » Il nous eût été difficile de reconnaître là notre George d'Averly, envoyé d'Henri IV à Strasbourg. Ni cette mission, ni son prénom n'étaient connus avant la publication de la note de la *Revue critique*. G. M.]

l'image du saint, représenté debout et priant; à ses pieds sont figurés deux chameaux, pour rappeler la légende de son enterrement.

M. le secrétaire perpétuel lit une lettre de M. Th.-Henri Martin, relative à l'inscription de Rome dont il a été question à la séance du 26 avril (communication de M. Renan; voir le compte rendu de cette séance, n° 18, p. 299). M. Th.-H. Martin pense qu'on ne peut lire, à l'endroit qui fait difficulté, ni *paganos*, puisqu'on trouve au commencement de la lacune les traces des lettres AL, ni *alienos*, parce que ce mot n'était pas usité au sens de païen (on ne trouve en ce sens qu'*alienigenas*), ni *alumnos*, parce qu'au IVe siècle le christianisme était trop généralement répandu pour qu'une jeune fille chrétienne fût élevée dans une maison païenne. En outre, ces trois mots seraient, selon une remarque qui a été faite le 26 avril, tous trop courts pour la lacune. Enfin, puisque le père, auteur de l'inscription, a terminé la phrase en question par les mots qui expriment l'idée que sa fille était païenne, c'est qu'il tenait surtout à exprimer cette idée-là, et que, par conséquent, il était lui-même païen et non chrétien. Le christianisme était alors la religion dominante à Rome; la famille à laquelle appartenait l'auteur de l'inscription était probablement une famille étrangère : elle était restée païenne, mais la fille avait dû se soumettre extérieurement à quelques pratiques chrétiennes. Le père, païen convaincu, tient à établir que sa fille était païenne aussi. De toutes ces considérations, M. Th.-H. Martin conclut à lire : *inter fedeles fidelis fuit, inter al[ienigenas] nos pagana fuit*. — M. Renan ne croit pas cette conjecture admissible. Il n'est pas exact que les mots *alienos* et *alumnos* soient trop courts pour la lacune qui se voit sur l'inscription, ils sembleraient plutôt un peu trop longs. Au reste, avant de former de nouvelles conjectures, il convient d'attendre des renseignements sur l'état matériel de la pierre, renseignements que M. Renan compte recevoir prochainement de M. Amari], associé de l'académie.

M. Lenormant continue sa lecture sur les magistrats monétaires chez les Grecs. — Sur les monnaies des Ptolémées et des autres rois de pays grecs, on ne trouve généralement, dit-il, d'autre nom que celui du roi. L'atelier monétaire ou le monnayeur est désigné, le plus souvent, par un simple monogramme ou par un signe symbolique. Très-rarement quelques grands personnages, généraux, ministres, ou régents, ont obtenu ou usurpé le droit de mettre leurs noms sur les monnaies à côté de ceux des rois.

M. Benlœw continue sa lecture sur la langue albanaise. Il poursuit l'exposé des règles de la déclinaison des noms dans cette langue. Cette déclinaison ressemble fort peu à celle des langues indo-européennes.

Ouvrages déposés. — Hovelacque (Abel), Zoroastre et le Mazdéisme; 1e partie, introduction : découverte et interprétation de l'Avesta (Paris, 1878, in-8°); — Moura, Voltaire et le centenaire (Paris, 1878, in-16); Vaschalde (Henry), Tombeau du maréchal d'Ornano à Aubenas (Ardèche), documents inédits (Vienne, 1878, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Miller : Αἱ Ἀθῆναι περὶ τὰ τέλη τοῦ δωδεκάτου αἰῶνος κατὰ πηγὰς ἀνεκδότους, διατριβὴ ἐπὶ ὑφηγεσίᾳ τοῦ μαθήματος τῆς ἑλλ. ἱστορίας ἐν τῷ ἐθν. πανεπιστημίῳ, ὑπὸ Σπυρ. Ν. Λαμπροῦ (Ἀθήνησι, 1878, in-8°); — *par M. Delisle :* 1° Delisle (L.), Notice sur un manuscrit mérovingien de la Bibliothèque d'Epinal, communiquée à l'académie des inscriptions et belles-lettres le 14 septembre 1877 (Paris, 1878, gr. in-4°); 2° Chevalier (Ulysse), Répertoire des sources historiques du moyen âge, bio-bibliographie, 2e fasc., D-I (Paris, 1878, in-8°); 3° Beaujour (Sophronyme), Essai sur l'histoire de l'église réformée de Caen (Caen, 1877, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 25 Mai — 1878

102. — 1. **Die chorische Technik des Euripides,** dargestellt von Richard Arnoldt. Halle, R. Mühlmann, 1878, ix-363 p. in-8°. — Prix : 8 mark.

2. **Intorno ad alcuni luoghi della Ifigenia in Aulide di Euripide osservazioni di Girolamo Vitelli,** con una nuova collazione del cod. Laur. Pl. 32, 2 e vii tavole fotolitografiche. (Publicazioni del R. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento in Firenze.) Firenze, Le Monnier, 1877, vii-72 p. grand in-8°.

3. — **De epithetorum compositorum apud Euripidem usu et formatione.** Scripsit Fridericus Rœmheld Dr. Phil. Giessen, Ricker, 1877, vii-212 p. in-8°. — Prix : 4 mark 60.

1. Le premier, comme le deuxième, des trois ouvrages sur Euripide dont nous rendons compte dans cet article, est dédié par un élève de Ritschl à la mémoire du maître. M. R. Arnoldt s'est déjà essayé à une étude sur la mise en scène des chœurs d'Aristophane (« Scenische Untersuchungen über den Chor bei Aristophanes », Elbing, 1871), et il continue, de concert avec M. Ch. Muff, des recherches du même genre sur les tragiques grecs. Combien ces recherches sont périlleuses, nous l'avons montré par quelques exemples dans cette Revue, 1877, I, p. 330 et les suiv. On espère que les textes habilement interrogés finiront par nous dire comment ils ont été dits ou chantés, qu'un lecteur attentif et ingénieux des morceaux choriques réussira, à force de persévérance et de sagacité, à voir des yeux de l'esprit, comme s'il y avait assisté, les évolutions des choreutes sur le théâtre d'Athènes ; mais, en suppléant ainsi à la tradition par l'intuition, on court grand risque de devenir visionnaire et de prendre ses fantaisies pour de la science. Rendons cette justice à M. A. qu'il est devenu plus circonspect. Chose curieuse, en voyant d'autres, qui avaient été d'abord plus sages, et en particulier M. Muff, se laisser séduire par ses témérités et aller encore au-delà, M. A. s'est ravisé : il ne sait plus tout, il a des éclairs d'ignorance ; c'est là un progrès dont il faut le féliciter.

Le livre se compose de six chapitres. Le premier donne la division de toutes les tragédies d'Euripide, comme nous dirions, en actes et scènes. C'est une série de tableaux, dont les divisions, quelquefois contestables, se trouvent motivées dans les chapitres suivants. Aussi pensons-nous que leur vraie place était à la fin du livre. Le IIe chapitre roule sur le caractère du chœur d'Euripide, c'est-à-dire sur le rôle qu'il remplit dans chaque pièce, la part plus ou moins directe qu'il prend à l'action. Généralement le chœur est associé à un des personnages du drame, dont il partage les sentiments, épouse les intérêts, et auquel il ressemble par le sexe et l'âge. Cette observation, très-juste, serait aussi vraie de la plupart des tragédies de Sophocle que d'Euripide. Pour ce qui est d'Eschyle, on peut dire au contraire, je crois, que son chœur, marqué de traits aussi individuels que les acteurs, ne leur ressemble pas, mais fait souvent contraste avec eux. Dans trois tragédies seulement, *Alceste, Hercule furieux*, *Héraclides,* Euripide a composé son chœur d'hommes, et d'hommes déjà avancés en âge. Il est vrai que M. A., contrairement à l'opinion reçue depuis Aristophane de Byzance, veut (p. 52) que le chœur d'*Alceste* soit formé d'hommes jeunes, non encore mariés : mais son argument, tiré des vers 473 sqq., ne me semble pas décisif. Dans toutes ses autres tragédies conservées, Euripide se sert de chœurs de femmes, évidemment pour les rapprocher de ces caractères de femme qu'il aimait et qu'il excellait à peindre. On voit très-clairement les motifs qui ont dicté le choix du chœur dans *Hippolyte,* dans *Ion*, et, mieux encore, je crois, dans *Médée*. Là les femmes de Corinthe prennent le parti de la femme délaissée contre l'époux infidèle, au point de taire, d'approuver même un attentat contre la famille de leurs princes : c'est la ligue des femmes contre les hommes : avant d'être Corinthiennes, elles sont de leur sexe.

M. A. signale comme des exceptions les chœurs des *Phéniciennes et d'Iphigénie à Aulis,* chœurs qui ne se trouvent que par hasard sur le lieu de l'action, qui n'ont de lien, de relation, avec aucun des acteurs et ne prennent pas une part bien vive à ce qui arrive à ces derniers. La première de ces exceptions est expliquée par le désir où était Euripide de rivaliser avec Eschyle ; je dirais plutôt qu'Euripide sentait l'impossibilité de rivaliser avec Eschyle en faisant comme lui, en composant son chœur de Thébaines ; et comme il voulait intéresser au personnage de Polynice, il lui convenait d'avoir un chœur assez dégagé des intérêts de Thèbes pour être impartial entre les deux frères. L'auteur n'a pas essayé d'expliquer l'autre exception. Mais quel autre chœur eût pu garder le secret d'Agamemnon ? Ni un chœur de guerriers, ni un chœur de compagnes d'Iphigénie ne convenait à ce rôle. La vraie cause déterminante du choix du chœur est, suivant nous, la plupart du temps dans le *Ille tegat commissa*. Pour Euripide, la question était de choisir ces témoins incommodes de l'action, de manière à ce qu'ils fussent tout-à-fait dévoués au personnage qui a quelque chose à cacher, ou assez indifférents pour obéir, sans trop d'invraisemblance, à l'ordre de se taire.

Dans *Ion*, l'intrigue est si compliquée que le poète se vit obligé de mettre le chœur dans la confidence de deux secrets. Les sympathies du chœur sont pour la femme outragée et pour la race des Erechthéides; les sentiments patriotiques qu'il exprime seraient bien placés dans la bouche de jeunes Athéniennes. Cependant Euripide l'a composé d'esclaves. C'est, je crois, pour que ce chœur, contrairement à ses sentiments, sous une menace de mort, ne divulguât pas les projets de Xuthos.

Une fois, dans les *Suppliantes*, le chœur est le centre de l'action, sinon le personnage principal du drame. M. A. rejette l'opinion de Bœckh et de G. Hermann qui admettaient sept mères, accompagnées de sept suivantes. En effet un chœur de quatorze personnes n'aurait pu former les rangs et files (στοῖχοι, ζυγά) qui sont essentiels au chœur tétragone de la tragédie. M. A. prouve sans peine que, si le poète parle de sept mères, cette façon de parler tient à la locution consacrée « les sept chefs », et ne tire pas plus à conséquence que le nombre traditionnel des cinquante Danaïdes pour les *Suppliantes* d'Eschyle. Son hypothèse de cinq mères, répondant au rang des cinq choreutes les plus en vue (le στοῖχος des protostates), et de dix suivantes, est très-plausible. Voy. p. 72-76.

Dans les quatre chapitres suivants l'auteur traite successivement de la *Parodos*, des *Stasima*, des dialogues lyriques, des morceaux non lyriques du chœur. Chacun de ces chapitres contient, comme les deux premiers chapitres, une revue des drames d'Euripide rangés dans leur ordre chronologique présumé.

Le chant d'entrée, la *Parodos*, prend les formes les plus variées. Dans *Hippolyte, Andromaque* et plusieurs autres tragédies, on en voit ce qui peut s'appeler la forme régulière, des morceaux chantés par l'ensemble du chœur ou, peut-être, par les demi-chœurs. Une fois, dans *Hécube*, ce premier chant est un solo : le coryphée s'adresse en anapestes à l'acteur qui est sur la scène. Dans *Iphigénie en Tauride, Médée, Héraclides*, etc., la *parodos* prend la nature d'un κομμός, c'est-à-dire qu'elle est un dialogue lyrique entre le chœur ou certaines parties du chœur et un personnage de la scène. D'autres fois, le dialogue a lieu dans l'intérieur du chœur, entre les divisions du chœur ou les choreutes placés à la tête de ces divisions. C'est le cas *d'Alceste* et des *Suppliantes*. Dans *Ion*, un acteur vient se mêler à la seconde partie de ces chants amébées.

Les *stasima*, au contraire, offrent une grande uniformité. Placés aux endroits où l'action est suspendue, ils ont un caractère contemplatif et sont débités par le chœur tout entier. M. A. n'admet pas que, dans les morceaux de cette espèce et de ce caractère, la strophe et l'antistrophe aient été alternativement chantées par les demi-chœurs. Mais Euripide ne s'est-il jamais permis de remplacer le stasimon par un morceau d'une autre nature, d'une exécution plus animée? La question a quelque

importance, parce que le nombre des stasima détermine le nombre des divisions du drame, de ce que nous appelons les *actes*, d'après la terminologie latine. En maintenant rigoureusement le principe général, on aboutit à une conséquence étrange. Tandis que toutes les tragédies d'Euripide ont trois ou quatre stasima, l'*Oreste* qui est, après les *Phéniciennes*, la plus longue de toutes, n'en aurait que deux, et son dernier acte (ἔξοδος) se composerait de treize scènes et remplirait à lui seul la moitié de la pièce. Je verrais en cela une irrégularité plus extraordinaire que celle que M. A. cherche à éviter, et je crois avoir bien fait de désigner dans mon édition le morceau 1246-1310, qui est un dialogue lyrique entre Electre et les demi-chœurs, comme tenant lieu de stasimon. Ailleurs M. A. lui-même se voit obligé d'admettre quelques exceptions à sa règle. Sans parler du *Rhésos*, il reconnaît que dans les *Suppliantes*, v. 599 sqq., et dans *Ion*, v. 688 sqq., un stasimon est chanté alternativement par les divisions du chœur ou par les conducteurs de ces divisions. L'épode d'un stasimon d'*Electre* (v. 1163 sqq.) se trouve coupée par les cris de Clytemnestre et par quelques paroles d'un des choreutes. Voy. mon édition, p. 572 et 657 : M. A. ne semble pas la connaître, puisque (p. 273) il attribue à H. Schmidt « la découverte de la structure épodique » de ce chœur. Ces exemples montrent que la théorie de M. A. exagère quelque peu la différence entre la parodos et les stasima. Après tout, la parodos aussi, placée entre ce que les Grecs appelaient le prologue et le premier épisode, sert à séparer les actes du drame, et cependant il arrive souvent que l'action ne s'y trouve pas absolument suspendue. La même chose arrive, plus discrètement, plus rarement, mais arrive cependant quelquefois dans un stasimon.

Les dialogues lyriques entre choreutes et acteurs, les κομμοί des anciens, ainsi que les dialogues lyriques entre divers choreutes, sans participation d'acteurs, sont examinés dans le cinquième chapitre. Retrouver l'exécution scénique par l'étude du texte, voilà le problème à résoudre, et l'on comprend que la conjecture puisse ici se donner carrière. Il faut reconnaître que M. A. est resté la plupart du temps dans une sage réserve. Il ne figure pas sur le papier la place occupée par chaque choreute ; il ne fait pas exécuter trop d'évolutions au chœur ; il ne déchire pas arbitrairement un morceau en petits bouts de phrase, afin d'avoir le plaisir d'en attribuer un à chacun des quinze choreutes. M. A. a remarqué que les morceaux dont le caractère amébée est sûr ou probable peuvent être souvent répartis sans violence, en s'attachant aux divisions naturelles, entre trois ou entre cinq voix. Ce sont, dit-il, les voix des cinq choreutes appelés protostates, qui formaient le premier rang (στοῖχος) et qui avaient le plus de talent et d'exercice; ou bien, dans le premier cas, ce sont les voix des trois principaux d'entre les cinq, le coryphée et ses deux voisins (parastates), c'est-à-dire le choreute qui conduisait le chœur tout entier et ceux qui en conduisaient les deux moitiés quand il se divisait en demi-chœurs. La plupart de ces attributions nous ont semblé plausibles ; quel-

ques-unes nous ont étonné. Un morceau chorique dans *Hippolyte*, v. 362-371, est réparti entre cinq choreutes, et les divisions du sens, le style haché, l'incohérence des incises, favorisent cette répartition. Mais on peut en dire autant du morceau correspondant, l'antistrophe formée par les vers 669-679. Or ce morceau, tout aussi haché, appartient tout entier à un seul personnage, la Nourrice. Nous répétons ce que nous avons dit dans cette Revue (1877, I, p. 334) : l'accord qui doit régner entre l'exécution de la strophe et l'exécution de l'antistrophe ne permet point, suivant nous, de distribuer la strophe entre plusieurs choreutes. — Une observation analogue peut être faite au sujet du dialogue lyrique qui tient lieu de *parodos* dans *Hélène*, v. 167 sqq., Les deux strophes y sont chantées par Hélène ; les deux antistrophes seraient chantées, à entendre M. A. (p. 148), par le chœur tout entier. Nous demandons une correspondance plus parfaite, et nous donnerions les antistrophes à une seule voix. — Dans *Médée*, v. 1271 sqq., la strophe se trouve deux fois interrompue par deux trimètres qui appartiennent aux enfants de Médée, ce qui fait qu'elle se décompose en cinq parties. Les trimètres correspondants de l'antistrophe appartiennent au rôle du chœur, et M. A. (p. 238) les fait chanter au même choreute qui chante les vers immédiatement précédents, de manière à répartir l'antistrophe entre trois choreutes. Ici encore nous protestons au nom de l'accord antistrophique : la division en cinq parties nous paraît nécessaire de côté et d'autre.

Le dernier chapitre est moins intéressant. Il contient une énumération des vers non lyriques, trimètres, tétramètres, anapestes, prononcés par le chœur au milieu d'une scène ou pour servir de transition d'une scène à l'autre. Ensuite l'auteur passe en revue les Exodica, morceaux choriques très-courts, qui servent de conclusion à la tragédie. L'étendue des morceaux correspondants dans Eschyle lui fait penser, avec raison, qu'anciennement la sortie du chœur se faisait avec beaucoup plus de pompe. Mais faut-il, avec M. A., borner ces sorties solennelles aux drames qui terminaient une trilogie? Nous en doutons. On croira difficilement que les *Suppliantes* d'Eschyle aient occupé la troisième et dernière place. La fin du thrène des *Perses* se chantait (les paroles l'attestent) pendant que le chœur reconduisait le roi dans son palais. Les anapestes, à la fin des *Cloéphores*, sont un chant de sortie d'une étendue convenable. Dans l'*Agamemnon*, la sortie se fait d'une autre manière, sur un mètre plus vif, plus rapide, pendant que sont débités les douze derniers tétramètres de la scène finale. La forme de l'Exodos variait suivant la nature et les convenances du sujet.

2. Nous avons lu avec plaisir la dissertation de M. Vitelli. Elle prouve que les études sérieuses de philologie grecque s'acclimatent en Italie, et elle permet de bien augurer de leur avenir. Elle se compose de deux parties, l'une paléographique, l'autre critique. Pour constituer le texte d'*I*-

phigénie à Aulis, on n'a que deux manuscrits, le *Palatinus* et le *Laurentianus*. Quand Kirchhoff donna son édition critique d'Euripide, il ne connaissait le Laurentianus que très-imparfaitement et ne pouvait l'apprécier à sa juste valeur. La collation dont il disposait était inexacte, surtout en ce qui regarde les leçons de la première main. Le jeune auteur du travail dont nous rendons compte a examiné le manuscrit avec le plus grand soin : il nous donne la reproduction photo-lithographique des morceaux lyriques et anapestiques et une collation minutieusement exacte du reste de la tragédie.

La connaissance des leçons traditionnelles offre une base plus solide à la critique verbale. Citons comme exemple les vers 149, etc.

ΠΡ. Ἔσται τάδε. ΑΓ. Κλῄθρων δ' ἐξόρμα ·
ἢν γάρ νιν πομπαῖς ἀντήσῃς,
πάλιν ἐξόρμα, σεῖε τοὺς χαλινούς.

M. V. nous apprend que, non seulement τούς, mot depuis longtemps banni des textes, mais γάρ aussi est une interpolation de la seconde main. Il vaut donc mieux retrancher cette conjonction (comme j'ai fait dans mon édition), que de transposer les vers (avec Hermann et Nauck). On accordera facilement à M. V. que la répétition du verbe ἐξόρμα vient d'une erreur de copiste. Cependant le texte ne peut se rétablir avec certitude. Peut-être : Κλῄθρων δ' ἔξω || ἢν σὺν πομπαῖς ἀντήσῃς. L'hiatus est admissible à la fin d'un dimètre catalectique, et σὺν se justifie par ce qui précède. — V. 1444 :

Τί δή ; τὸ θνῄσκειν οὐ τάφος νομίζεται ;

M. V. propose τυθεῖσιν pour τὸ θνῄσκειν. Ce n'est peut-être pas ce que l'on attend ici. J'aimerais mieux écrire, au moyen d'une correction moins violente :

Τί δή ; τὸ θνῇσκον οὐ τάφοις κομίζεται ;

La plus grande partie de la brochure est consacrée à l'épilogue de la pièce, v. 1531-1629. On sait que ce morceau fourmille de vers impossibles, de locutions vicieuses, de fautes de tout genre. Cette circonstance et un passage énigmatique d'Elien (*N. A.* VII, 39) ont fait penser à Porson et à d'autres critiques que la fin du drame, toute différente de ce que nous y lisons aujourd'hui, avait été remplacée par une interpolation postérieure à l'époque d'Elien. Plusieurs systèmes ont été mis en avant; les conjectures abondent et sur l'ensemble du morceau et presque sur chaque vers en particulier. M. V. a lu tout ce qui a été écrit sur un sujet si controversé, et il en rend compte avec une scrupuleuse exactitude. Mais il ne se borne pas au rôle de rapporteur : il apprécie très-judicieusement les hypothèses des autres, et il donne la sienne. Que Diane ait adressé à Clytemnestre les vers cités par Elien, lui annonçant ainsi qu'elle allait

sauver Iphigénie, cela est tout-à-fait inadmissible ; au contraire, le dénoûment a dû être, dans Euripide, essentiellement le même qu'il est dans notre texte. M. V. l'a parfaitement compris. Il a aussi vu qu'il y avait dans notre texte un assez grand nombre de vers et de détails dont on ne saurait faire honneur à un versificateur grossier et ignorant. Mais, d'un autre côté, il trouve que le récit de la mort d'Iphigénie est calqué sur celui de la mort de Polyxène, et il ne peut croire qu'un poète tel qu'Euripide se fût ainsi copié lui-même. Il voit une autre difficulté dans la facture des vers, beaucoup moins chargés de tribraques et de dactyles que les trimètres des dernières pièces d'Euripide. Il attribue donc le récit du messager (sauf les altérations et les interpolations) au jeune Euripide, qui, nous le savons, fit représenter cette tragédie après la mort de son oncle ou grand'père. C'est reconnaître l'authenticité du morceau dans son ensemble : car on doit appeler authentique le texte d'après lequel la tragédie fut jouée à Athènes et qui servit aux premières copies. Faire dans ce drame la part des deux Euripide, c'est une entreprise qui peut tenter notre curiosité, mais à laquelle il serait sage, je crois, de renoncer. Quant aux arguments invoqués par M. V., les poètes dramatiques d'Athènes se sont répétés plus d'une fois, et ils le pouvaient sans scrupule : on leur demandait toujours des pièces nouvelles, et, de leur vivant, les anciennes n'étaient pas reprises aux grandes fêtes. Il est malaisé de dire à quelle limite s'arrêtaient ces répétitions. Il n'est pas aisé non plus de constater le nombre des syllabes brèves qui ont pu se trouver primitivement en des vers si maltraités par les copistes : comme on est obligé de les corriger, on peut y introduire des pieds de trois syllabes et on l'a fait par-ci par-là. M. V. aimerait, au contraire (à tort, suivant nous), à ôter des vers 1592-93 les deux ou trois pieds trissyllabiques qui s'y trouvent. N'oublions pas que l'accumulation plus ou moins grande des brèves est quelquefois l'effet du hasard. Il y en a beaucoup dans le récit des *Bacchantes*, v. 1043 sqq. Cependant, si on se contentait de comparer les vingt premiers vers de ce récit avec les vingt premiers vers, c'est-à-dire avec la partie la mieux conservée, du récit d'*Iphigénie*, on trouverait que dans ce dernier récit la longue de l'ïambe a été plus souvent que dans l'autre remplacée par deux brèves.

Pour ce qui est des vers cités par Elien, M. V. a imaginé quelque chose de fort ingénieux. Il condamne absolument le morceau qu'on lit à la suite du récit et qui forme les 17 derniers vers de la tragédie : ce serait un supplément destiné à combler, tant bien que mal, la perte du dernier feuillet du manuscrit. Primitivement, Agamemnon ne se serait pas borné à quelques paroles insignifiantes : il aurait raconté à Clytemnestre comment, à la vue de sa fille marchant à l'autel, il avait formé au dernier moment la résolution désespérée de la sauver, quand Artémis lui apparut à lui seul, pour lui annoncer d'avance la substitution d'une autre victime : « Ἔλαφον δ' Ἀχαιῶν χερσὶν ἐνθήσω κ. τ. λ. » Il s'entend que Clytemnestre reste incrédule : comme dans le texte actuel, elle ne veut pas

se laisser abuser par de vaines consolations. Cela me rappelle l'idée de Zirndorfer *(De Eurip. Iph. Aul.* Marburg, 1838), que Diane serait apparue à Achille afin d'arrêter sa fougue généreuse. M. V. a modifié cette idée de manière à la rendre un peu plus acceptable.

Pour revenir au récit du messager, il est tellement criblé de fautes, qu'il faut supposer un manuscrit devenu illisible en plusieurs endroits, puis beaucoup de mauvaises lectures et de suppléments malheureux. M. V. écarte deux ou trois interpolations d'une certaine étendue. Il réduit les vers 1565-1567 à un seul :

Κάλχας δ' ὁ μάντις κρᾶτά τ' ἔστεψεν κόρης,

et il élimine les deux vers suivants, de manière à faire prononcer la prière qui vient après, non à Achille, mais à Calchas. En effet, on peut être choqué de voir Achille jouer un rôle actif dans ce sacrifice, et j'avoue que, dans mon zèle conservateur, j'ai fait trop bon marché des objections fondées que soulève ici le texte.

Plus loin, les vers 1604-1606 sont aussi supprimés par M. V. Au v. 1612 : Ἦμαρ γὰρ τόδε

Θανοῦσαν εἶδε καὶ βλέπουσαν παῖδα σήν,

il propose, pour se conformer à la règle de Porson,

Θανοῦσαν ἠδὲ ζῶσαν εἶδε παῖδα σήν.

Mais les mots παῖδα σήν, qui ne sont pas nécessaires après ce qui précède, pourraient avoir pris la place de mots illisibles. Il me semble que le sens demande quelque chose comme καὶ βλέπουσαν αὖ πάλιν. Il ne suffit pas de dire que le même jour a vu Iphigénie morte et vivante : cela peut se dire de tous les hommes. M. V. désespère des deux vers suivants, peut-être avec raison. Essayons cependant d'en tirer quelque chose. Les manuscrits portent :

Ὡς ἥδομαί τοι ταῦτ' ἀκούσασ' ἀγγέλου·
ζῶν δ' ἐν θεοῖσι σὸν μένειν φράζει τέκος.

Rien ne saurait être plus plat. Au lieu de parler de ses propres sentiments, le chœur devrait chercher à agir sur les sentiments de Clytemnestre. Voici ce qui m'est venu à l'esprit :

Ὡς ἡδονάς τοι ταῦτ' ἄκουσον ἀγγέλου·
ζῶν δ' ἐν θεοῖσιν ἐσόμενον φράζου τέκος.

Cf. Sophocle, *El.* 873 : Φέρω γὰρ ἡδονάς, « j'apporte une heureuse nouvelle [1]. »

---

1. Je saisis cette occasion pour rendre à M. Egger la correction ἵλεως pour ἡδέως (v. 1596), qu'il avait faite avant moi. Voy. *Comptes rendus de l'Ac. des Inscr.* 1865, p. 326.

3. La dissertation sur « l'emploi et la formation des épithètes composées chez Euripide » est le premier essai d'un jeune philologue qui consent, comme cela se voit souvent en Allemagne, à composer un travail consciencieux, sans prétention, fait moins pour être lu, que pour être feuilleté et consulté, procédant par énumération et ne se distinguant d'un lexique que par le classement raisonné des vocables. Ces travaux peuvent être très-utiles si le sujet en est bien choisi. Or, on peut se demander s'il en est ainsi dans le cas présent. Quel usage tel ou tel poète fait-il des épithètes composées, voilà une question littéraire ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, une question de grammaire littéraire, qui peut être utilement traitée dans une monographie. La formation des épithètes composées est du domaine de l'étymologie, elle fait partie de l'étude générale de la langue grecque, et il ne semble pas qu'il y ait grand avantage à étudier cette formation dans un auteur particulier, à moins que cet auteur n'ait inventé à son usage des procédés particuliers pour composer ses épithètes.

La duplicité du sujet et l'inconvénient qui résulte de cette duplicité se montrent à première vue dans le plan, d'ailleurs très-bien conçu, de la dissertation de M. Rœmheld. Les grandes divisions sont littéraires, les subdivisions sont étymologiques. Dans le *liber prior*, il examine tour à tour les *epitheta necessaria, descriptiva, ornantia*, c'est-à-dire les épithètes distinctives (j'aurais préféré *distinctiva* à *necessaria)*, et celles qui, sans restreindre la notion du substantif, l'animent par un trait pittoresque (μώνυχες ἵπποι) ou font valoir la beauté, la distinction, la valeur de la personne ou de l'objet désigné (ποταμοῖο καλλιρόοιο). Il ajoute, en quatrième lieu, *personificationis exempla* (ἀδειμάντῳ ποδί). Voilà qui regarde l'élocution, les procédés de style. Mais ces subdivision sont tout étymologiques. Les composés sont ou déterminatifs, ou de dépendance, ou attributifs ; leur dernier élément a la nature d'un nom, substantif ou adjectif, ou la nature d'un verbe ; ils sont formés au moyen des suffixes ο, το, τα, etc., ou bien ils n'ont pas de suffixe, etc. Nous tombons dans la linguistique, et cela à propos d'Euripide. Cet inconvénient se fait particulièrement sentir dans le chapitre des Epithètes nécessaires ou distinctives, où il n'y a rien ou presque rien qui puisse servir à caractériser Euripide ; et ce chapitre remplit la moitié de la dissertation. L'auteur demande pardon au lecteur de l'ennui que peut lui causer ce long chapitre : il n'a pas vu qu'il n'était ennuyeux que parce qu'il est déplacé dans une monographie consacrée à un seul auteur : il aurait pu le retrancher ou le réduire à quelques indications sommaires.

On trouve moins longs les autres chapitres, non parce qu'ils sont moins étendus, mais parce qu'ils ont leur raison d'être. La partie la plus intéressante de l'ouvrage, c'est le *liber alter, de epithetorum compositorum usu artificioso*. Là sont traitées méthodiquement les transpositions *(trajectiones)* d'épithète, qui jouent un si grand rôle dans le style poétique (καράτομος ἐρημία νεανίδων) ; la surabondance du second membre, ra-

rement du premier membre, des composés, qui donne à la diction une certaine magnificence pittoresque (εὐάγγελος φήμη); la liberté de rapprocher une épithète d'un substantif par une alliance hardie qui doit se rendre soit par un génitif, soit par une périphrase (μηλοθύτας βωμούς).

M. R. a étudié son sujet, dans l'ensemble et dans tous les détails, avec une attention scrupuleuse, une conscience que l'on ne saurait trop louer. Son livre est plein de citations détachées; mais on voit que l'auteur s'est toujours reporté au contexte, qu'il a consulté les meilleurs commentaires et qu'il n'avance une explication qu'après mûr examen. On le trouvera rarement en défaut. Voici cependant une distraction que nous avons remarquée. P. 63, il propose de lire pour ἔσωσάς ἐκ πατροκτόνου χερός (I. T. 1083) ἐκ χεροκτόνου πατρός. La conjecture, peu séduisante en elle-même, se réfute par la simple lecture du texte : δεινῆς ἔσωσας ἐκ πατροκτόνου χερός. Quelque étrange que soit ici le composé πατροκτόνος, je ne sais s'il ne faut le tolérer. Qu'y a-t-il de plus extraordinaire que l'épithète de χειροδράκοντες (armées de serpents qui leur servent, en quelque sorte, de mains), appliquée aux Furies (*El.*, 1345)? Cependant elle se justifie par la formation analogue de ἐγχεικέραυνον Ζῆνα, Pindare, *Pyth.* IV, 194.

Henri Weil.

---

103. — **Hans von Zwiedineck Südenhorst.** Dorfleben im achtzehnten Jahrhundert. Culturhistorische Skizzen aus Innerœsterreich. Un vol. in-8° de iv-178 p. Wien, Carl Gerold's Sohn. 1877. — Prix : 4 mark.

L'auteur de cet intéressant volume a dépouillé, au point de vue de l'histoire des paysans, les archives de Gratz, de Klagenfurt, de Millstadt (en Carinthie) et du monastère des bénédictins de Saint-Lambrecht en Styrie. Il déclare ne citer aucun fait qui ne soit attesté par des documents. Les histoires détaillées de l'Etat autrichien (notamment celle de Krones qui paraît en ce moment à Berlin) fournissent une foule de lugubres détails sur les troubles qui désolèrent au xviie et au xviiie siècle les états héréditaires de la maison d'Autriche, sur les guerres agraires, sur la barbarie avec laquelle la contre-réformation fut poursuivie dans ces provinces. Les détails que M. de Zwiedineck-Südenhorst a recueillis s'appliquent particulièrement à l'Autriche intérieure, c'est-à-dire aux provinces de Styrie, Carinthie et Carniole. Ils confirment pleinement tout ce que nous savions déjà de la déplorable situation de ces provinces sous l'administration dévote des lieutenants impériaux. Le volume comprend six chapitres : dans le premier, M. de Z. S. retrace les exploits du fougueux Jean-Baptiste Gansörer, juge de la ville de Millstadt, qui voulait, vers 1737, chasser les luthériens de la contrée : il y a là des extraits fort curieux d'un jugement prononcé contre une femme qui avait quitté son mari à cause de ses brutalités et qui ne consent à rentrer au domicile

conjugal qu'à la condition de n'être pas frappée durant ses grossesses (p. 25). Le second chapitre est un épisode intéressant de la persécution religieuse vers la même époque ; il traite des paysans réformés qu'on force à émigrer en Allemagne, ou à *transmigrer* en Hongrie et en Transylvanie ; le troisième chapitre qui continue le précédent traite des missions que le gouvernement organisa à la même époque, pour détruire ce qu'il nommait « l'hérésie ». Le quatrième, sous ce titre « police et justice », relève les détails d'une législation tyrannique et impitoyable qui s'étendait à toutes choses, réglait la danse, le costume, les plaisirs, imposait ou défendait les livres : on croyait par là moraliser le peuple. Le cinquième chapitre retrace un procès de sorcellerie jugé à Leoben, dans la Haute-Styrie, en 1694, et le sixième la révolte des paysans de Millstadt qui éclata en 1737 et dans laquelle les jésuites auraient montré une âpreté peu chrétienne. M. de Zwiedineck-Südenhorst a intercalé dans ses « Esquisses » un grand nombre de documents inédits qui donnent à son livre une saveur toute particulière.

En signalant ce curieux volume, nous nous permettrons d'appeler l'attention de nos jeunes historiens sur l'intérêt qu'offre l'étude de la contre-réformation dans les provinces héréditaires autrichiennes. Deux des collaborateurs de la *Revue critique*, MM. Rodolphe Reuss et Edouard Sayous, ont publié sur ce sujet, en ce qui concerne la Bohême et la Hongrie, d'excellents travaux. Mais l'histoire de la contre-réformation dans les provinces héréditaires d'Autriche pourrait fournir la matière d'une thèse de doctorat fort instructive. Nous recommandons ce sujet à qui de droit.

Louis Leger.

---

104. — **Geschichte Frankreichs von der Thronbesteigung Louis Philipp's bis zum Falle Napoleon's III,** von Karl Hillebrand. Erster Theil : Die Sturm = und Drang Periode des Julikœnigthums (1830-1837). 1 vol. Gotha, Andrea Perthes. In-8°, xv-737 p.

M. Karl Hillebrand a été chargé de fournir à la grande collection de MM. Heeren, Ukert et Giesebrecht, une histoire de France de 1830 à 1871. Il en donne aujourd'hui le premier volume, qui s'étend de 1830 à 1837, et comprend les années d'épreuve ou, si on le veut, la période de combat de la monarchie de Juillet. M. K. H. n'a prétendu faire ni une histoire complète et chronologique du règne de Louis-Philippe, ni une philosophie de l'histoire de France à cette époque. Il groupe en un certain nombre de tableaux les événements principaux du règne ; il les étudie séparément et cherche ensuite à dégager les rapports des uns avec les autres. Les divisions qu'il adopte, les titres à effet qu'il choisit, rappellent la manière des *Revues* plutôt que celle des livres d'histoire proprement dits : « *Ch. I. Le gouvernement de Juillet s'organise ; II. La*

Révolution devient gênante; III. La Révolution devient contagieuse; IV. Le gouvernement de Juillet gagne le respect de l'Europe; V. Le Gouvernement de Juillet rompt avec la Révolution; VI. Le gouvernement de Juillet entre deux feux; VII. La Révolution est matée; VIII. La politique extérieure des doctrinaires et celle du roi; IX. Le roi devient maître chez lui; X. La conquête de l'Algérie. — Non-seulement les titres, mais l'allure et le ton de ces divers chapitres, rappellent les Revues françaises. M. K. H. a voulu montrer, par son style, qu'il était Allemand, et Allemand de bonne race, sans aucun appoint d'influence welche ni aucune teinte de gallicisme : il y met peut-être, sans le chercher, une légère nuance d'affectation qui n'échappe pas, même à un lecteur français. Sa manière n'en garde pas moins l'empreinte d'un long séjour en France et de travaux faits en langue française pour le public français. Il déclare, dans sa préface, sa ferme résolution d'être impartial : « Le lecteur peut en être certain, ce n'est point un censeur, encore moins un homme de parti qui tient la plume; c'est un esprit sympathique, un spectateur entièrement neutre et désintéressé qui s'efforce loyalement de comprendre les événements... »

L'intention est excellente, et il faut rendre justice à M. K. H., son effort a été souvent heureux, mais ce n'est pas sa faute s'il y a effort, si le lecteur sent cet effort, et si le lecteur français en est quelquefois froissé. Son impartialité est sèche, âpre même. Sa critique ne va point sans une nuance d'amertume; il y a de l'ironie sous la gravité froide du « spectateur, » et son sourire, quand il sourit, est presque toujours railleur. Cela se marque surtout dans les passages où il est question du parti libéral, du parti républicain en particulier et par dessus tout des républicains qui conspiraient. M. K. H., qui a très-bien compris et peint en traits fermes et vigoureux les Talleyrand, Casimir Périer, Guizot, Molé, Victor de Broglie et Thiers, devient, lorsqu'il représente la prud'homie de Laffitte ou d'Odilon Barrot, moqueur et sarcastique. Pourtant, sauf quand de près ou de loin M. H. touche à quelque point sensible de la politique allemande (comme, par exemple, aux questions religieuses et à l'affaire des carlistes), on ne peut méconnaître que ces critiques ne sont très-souvent fondées. Venant d'un Français, d'un compatriote qui, après avoir été avec nous à la peine, partagerait nos légitimes aspirations vers le progrès de notre puissance nationale et de nos libertés publiques, ces critiques seraient les bienvenues et nous instruiraient toujours sans nous blesser jamais. Venant d'un étranger, il s'y mêle je ne sais quelle amertume, quel accent de supériorité dédaigneuse qui leur ôte, pour ainsi dire, leur saveur et altère souvent leur effet.

Il suffit de lire quelques pages du livre de M. H. pour reconnaître qu'il n'ignore aucune des sources historiques de l'époque qu'il étudie. Il a d'ailleurs eu la bonne fortune de puiser dans les archives de Prusse et de Piémont, d'où il a tiré des renseignements nouveaux et fort attachants. Mais, si les rapports des diplomates étrangers sont une

mine très-féconde pour l'histoire du pays où ils résident, il convient, lorsqu'on use de semblables documents, de ne pas oublier le point de vue très-déterminé, où se plaçaient ces diplomates. L'agent d'une puissance étrangère ne fait pas œuvre d'historien : de tout ce qu'il voit, lit, entend, il ne rapporte que ce qu'il croit intéressant pour son gouvernement. Tout fait, tout propos, consigné dans un rapport diplomatique, n'est point par cela même un fait ou un propos historique; mais il dénote toujours, de la part de l'agent et de la part de la société qu'il fréquente, un certain état d'esprit qu'il est important de considérer. C'est surtout quand il s'agit de trouver la nuance, qu'une pareille correspondance est précieuse. M. H. me paraît avoir fait un usage fort intelligent des documents qu'il a consultés; peut-être ne prend-il pas assez garde à un certain esprit de dénigrement contre le roi, sa famille et sa cour, qui était alors de bon ton dans le monde ou plus exactement dans les coteries que fréquentaient les diplomates étrangers. En général, on connaît peu dans ces coteries les grands mouvements de l'esprit public; on ne sait rien ou presque rien de ce qui se passe dans le monde de la science et de l'industrie; enfin, par étroitesse de pensée aussi bien que par manie du bel esprit, on est trop disposé à supposer aux grands effets de petites causes et à résoudre les problèmes de l'histoire par des anecdotes.

Quelques mots des principaux chapitres du livre : I (août à septembre 1830). Le portrait de Louis-Philippe est très-fouillé, trop fouillé : l'auteur étale trop complaisamment les défauts du roi et rabaisse injustement ses qualités. Ce que M. H. montre bien, c'est que Louis-Philippe ne pouvait pas être à la fois, comme on le lui demandait, Louis XVIII et Napoléon. « Il ne croyait ni à la force du droit ni au droit de la force » (p. 5); mais il croyait, peut-on ajouter, à l'expérience, au tact, au sens commun, ce qui était capital lorsqu'il s'agissait de gouverner une Révolution qui s'était faite contre ce que l'on appelait « la force du droit », et qui ne pouvait, ni ne devait, ni ne voulait s'appuyer sur ce que M. H. appelle assez hardiment « le droit de la force. » En général, M. H. exagère les critiques qu'il adresse à la politique personnelle du roi. Je ne nie point que cette politique n'ait eu, par certains côtés, quelque chose d'intéressé qui était, en réalité, plus bourgeois que dynastique; mais Louis-Philippe, et M. H. l'a très-bien montré, était roi, très-roi, très-Bourbon, malgré les serments civiques, la *Marseillaise* et les fameuses promenades au Palais-Royal. Enfin, il connaissait l'Europe, que les partis connaissaient et jugeaient si mal, et sur laquelle des hommes supérieurs, et d'opinions bien diverses, se méprirent si complètement en 1840. En ce premier chapitre, la partie des relations extérieures du nouveau gouvernement, à ses débuts, est bien exposée, et c'est un point essentiel pour qui veut juger avec équité la monarchie de Juillet. — Ch. II. *Affaires intérieures* (septembre 1830-mars 1831.) Les fautes, les contradictions de l'opposition libérale au début du règne sont l'objet d'une critique pénétrante; il y a là beaucoup à apprendre. — Ch. III.

Il traite des rapports de la révolution de Juillet avec l'Europe : l'affaire de Belgique, la conférence de Londres, la révolution de Pologne, les événements d'Italie (septembre 1830-mars 1831). C'est peut-être le chapitre principal de l'ouvrage. Ce n'est certes pas celui où M. H. s'est montré le plus bienveillant et où il a fait le plus d'efforts pour comprendre et expliquer les erreurs dont il retrace l'histoire et montre les conséquences ; mais c'est une étude, avec ses pointes et ses piqûres, extrêmement instructive. Ce que M. H. dit de l'alliance anglaise est juste ; il parle fort bien du grand rôle qu'a joué Talleyrand et des services que ce diplomate rendit à la France dans la conférence de Londres, et que ses contemporains ont trop peu appréciés. Il fait ressortir les graves dangers qu'une autre politique aurait fait courir à la France. Mais il me semble beaucoup moins équitable dans ce qu'il dit de l'état de la Pologne et de sa révolution. Il me paraît véritablement injuste à l'égard de la Belgique : il méconnaît ce qu'il y avait d'abusif en soi et d'insupportable pour les Belges dans la formation du royaume des Pays-Bas. Une nation catholique a, comme une autre, le droit d'être libre ; et si même, par aventure et pour friser le paradoxe, on imagine une nation libre se constituant librement en théocratie, on ne voit pas quelle atteinte en recevrait le droit public. — Ch. IV (mars 1831, mai 1832), le titre : *Le gouvernement gagne l'estime de l'Europe*, indique ici une appréciation élogieuse de Casimir Périer : M. H. place ce ministre très-haut ; il fait de lui, sans aucune comparaison, le premier homme d'état du temps, et il a raison. Le chapitre V continue le précédent et nous mène jusqu'à la mort de Casimir Périer. Le chapitre VI contient un récit vif et coloré des conspirations légitimistes, du soulèvement de la Vendée et de l'affaire de la duchesse de Berry : les relations des ministres étrangers ont ici fourni à M. H. des détails neufs et très-piquants. — Ch. VII. Etude très-critique, souvent railleuse, mais bien intéressante des conspirations révolutionnaires de 1834 à 1836. — Ch. VIII. Politique extérieure de 1832 à 1836 : instructif, plein de renseignements nouveaux ; mais exempt de sympathie, dépourvu de bienveillance et parfois même de justice en ce qu'il critique et blâme chez les hommes d'état, les publicistes et le public français des erreurs, des visées, des illusions qui ont été et sont le fait de tous les peuples ; les peuples allemands, en particulier, n'ont à cet égard rien à reprocher à personne. Il serait nécessaire de rétablir les proportions et de remettre, pour les bien apprécier, les choses et les gens dans leur vrai milieu européen. — Ch. IX (1836 et 1837). M. H. paraît regretter que le roi n'ait pas suivi la politique de M. Thiers en Espagne. Je doute que les Français éclairés soient de son avis. Il y a là une étude fort attentive de la conspiration de Strasbourg ; l'auteur de cette conspiration est apprécié avec une extrême indulgence.

En résumé, le livre de M. H. est un livre à étudier, j'ajouterai un livre à traduire. On le lira parfois avec impatience, toujours avec profit. Du reste, il suffira, pour rétablir l'équilibre, de relire la partie correspondante des mémoires de M. Guizot. M. Guizot corrigera ce qui

est défectueux dans le livre de M. Hillebrand, et, lorsqu'il se rencontrera avec lui dans ses jugements, il donnera aux critiques qu'il convient d'adresser à cette époque, l'élévation nécessaire et cette noble sympathie qui nous fait recevoir les leçons, si dures qu'elles soient par moments, avec reconnaissance.

Albert Sorel.

---

105. — **Bibelkunde des Neuen Testamentes** für die oberen Classen von Gymnasien und anderen hœheren Lehranstalten, sowie zum Selbstunterricht, bearbeitet von Dr. Eduard Kræhe, ordentlichem Lehrer am Friedrichs-Werderschen Gymnasium zu Berlin. Berlin, SW., 1877, Verlag von Carl Habel. In-8°, VII-292 p.

Voici un manuel dont la publication a paru en Allemagne non-seulement utile, mais tout-à-fait naturelle, et qui causerait en France, si quelque chose de semblable y pouvait être tenté, une bien grande émotion. C'est l'introduction de la critique biblique la plus indépendante et de ses résultats scientifiques considérés comme acquis et incontestables par l'auteur, dans l'enseignement officiel et régulier des Gymnases, c'est-à-dire dans les établissements d'instruction secondaire. Rien ne saurait mieux faire sentir la différence qui sépare la culture des deux pays. En France, l'enseignement religieux n'est donné dans les lycées que par des ecclésiastiques et reste soigneusement distinct de l'enseignement profane. En Allemagne, il n'y a pas d'aumôniers attachés aux Gymnases, c'est un professeur ordinaire qui est chargé de cette partie de l'enseignement et qui la traite avec la même liberté que toutes les autres. Il professe sur la littérature biblique comme sur la littérature profane, et vise moins à « édifier » les élèves qu'à les instruire. Voici la réflexion que fait M. Krähe dans la préface de son manuel : « Quand la contradiction a éclaté entre la science et l'usage pratique, et qu'on continue à suivre celui-ci en ignorant totalement celle-là, il ne peut qu'en résulter un grand dommage pour l'éducation nationale. Le dommage est d'autant plus grand dans le domaine de l'enseignement religieux que cet enseignement, qui doit donner la culture morale, agit d'une façon précisément démoralisante, lorsqu'il s'appuie sur une fiction reconnue comme telle, mais admise ou tolérée comme nécessaire. » M. K. a voulu mettre en harmonie cet enseignement, dont il est chargé dans un des premiers gymnases de Berlin, avec les résultats de la critique biblique. Nous doutons bien un peu que les jeunes Berlinois, quel que soit leur développement intellectuel, puissent bien comprendre tout ce que le professeur leur propose et se rendre bien compte des difficultés et des problèmes qu'il discute devant eux. Sans doute, M. Krähe s'en tient aux points qu'il regarde comme acquis et certains. Mais c'est lui seul qui s'est fait juge de ces points, et un autre professeur en jugerait autrement. Il a été amené ainsi à mêler le vieux et le nouveau, les données traditionnelles et les données scientifiques d'une façon souvent arbitraire et parfois étrange. Il a dû simplifier bien des discussions qui, pour les savants et en réalité, sont bien autrement complexes. Il a dû trancher bien des questions où la vraie science reste dans le doute. Mais il va sans dire que nous n'avons pas à faire la critique d'un livre qui n'est pas un ouvrage de science. Il a les mérites et les inconvénients des manuels moitié populaires, moitié scientifiques. C'est comme phénomène pédagogique qu'il fallait le signaler.

A. Sabatier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 mai 1878.

M. Miller présente quelques observations au sujet de l'inscription en l'honneur de saint Ménas, communiquée par M. Le Blanc à la dernière séance. Cette inscription est ainsi conçue : ΕΥΟΛΟΓΙΑ ΛΑΒΟΜΕΝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΑ. Dans ΕΥΟΛΟΓΙΑ, qui est là pour εὐλογίαν, la chute du ν final doit-elle être considérée comme un fait de phonétique (ce ν final est tombé en grec moderne), ou faut-il y voir une faute de syntaxe? Bien que la chute du ν dans un grand nombre de mots terminés par cette lettre se rencontre très-anciennement dans les manuscrits, M. Miller croit qu'ici il y a plutôt une faute de syntaxe. L'emploi du nominatif là où la grammaire demanderait un autre cas, est fréquent dans les inscriptions de cette région : M. Miller cite des inscriptions ainsi conçues : ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΑΒΒΑ ΙΣΙΔΩΡΟΣ, ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΟΛΥΟΚΤΟΣ. — Le petit monument qui porte les mots ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΑΒΒΑ ΙΣΙΔΩΡΟΣ est en la possession de M. Muller, qui l'a rapporté d'Eléphantine. On ne sait qui est ce saint Isidore, abbé; c'est la première fois qu'on le trouve mentionné.

M. Lenormant continue sa lecture sur les magistrats monétaires chez les Grecs et sur les mentions de ces magistrats qu'on trouve sur les monnaies. Il s'occupe des monnaies frappées sous l'empire romain par les cités grecques d'Asie. Il signale ce fait que l'emploi du mot ἄρχοντος avec un nom d'homme, sur ces monnaies, n'indique pas toujours que cet homme fut un *archonte* au sens restreint de ce mot, mais simplement qu'il exerçait une magistrature quelconque. On trouve ce mot employé en parlant de magistrats dont le titre propre était stratége, prytane, etc.

M. Wallon lit en deuxième lecture le mémoire de M. Th. H. Martin sur les hypothèses astronomiques du philosophe Parménide.

M. Benlœw continue sa lecture sur la langue albanaise. Il poursuit l'exposé de la grammaire de cette langue.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : Légendes et récits populaires du pays basque, par M. Cerquand, III (Pau, 1878, in-8°); *— par M. Pavet de Courteille :* Dabry de Thiersant, Le mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental (Paris, 1878, 2 vol. in-8°); *— par M. de Rozière;* Finot (Jules), Etude sur la géographie historique de la Saône et de ses principaux affluents (Vesoul, 1878, in-8°).

Ouvrages déposés : — Castan (Aug.), Vesontio colonie romaine (Besançon, 1878, brochure in-8°); — Recueil des ordonnances des Pays-Bas autrichiens, 3° série 1700-1794, tome IV°, contenant les ordonnances du 9 janvier 1726 au 25 octobre 1734, par M. Gachard (Bruxelles, 1877, in-fol.).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 1er Juin — 1878

106. — G. Bühler. — **Three new edicts of Açoka.** Bombay, Education Society's Press, 1877, 40 p. in-16 et 2 planches de fac-simile.

— **Eleven land-grants of the Chaulukyas of Anhilvâd.** A contribution to the history of Gujarât. Bombay, ibid. 1877, 125 p. in-16 et 2 planches de fac-simile.

I

De ces deux Mémoires réimprimés de l'*Indian Antiquary* [1], le 2e et le plus étendu se rattache à toute une série de travaux analogues publiés dans le même recueil, travaux dont nous parlerons dans le prochain numéro et dans lesquels M. Bühler, au cours de ces dernières années, a fourni des contributions précieuses aux Annales de l'Inde occidentale pendant le moyen âge. Le premier, qui s'écarte davantage de ce cercle de recherches, nous reporte au début même de l'histoire positive de l'Inde; il porte en plein sur le problème capital de cette histoire, la date de la mort du Buddha.

C'est, croyons-nous, par sa lettre insérée dans l'*Athenæum* du 29 avril 1876, que le général Cunnigham annonça aux indianistes d'Europe qu'il venait de découvrir de nouvelles inscriptions du roi Açoka portant une date précise et cela d'après une ère qui ne pouvait être que celle du Nirvâ*n*a. Les données un peu sommaires fournies dans la lettre ne permettaient pas de se former une opinion bien arrêtée sur un point d'une importance aussi décisive pour la chronologie de l'ancien Orient. Mais le général promettait de donner les textes mêmes à bref délai, dans le premier volume de son *Corpus Inscriptionum Indicarum* dont la publication était, à la même occasion, annoncée pour la fin de l'année. Depuis, l'échéance a eu le temps de passer et de revenir, et le *Corpus* est encore à paraître [2]. Mais une partie du moins de la promesse a été tenue. Avec

1. Ils ont paru, le 1er dans le cahier de juin, le 2e dans celui de juillet 1877. — Nous n'avons plus à faire l'éloge de cet excellent recueil parvenu aujourd'hui à sa 7e année; mais qu'il nous soit permis de rendre hommage ici au zèle et à la parfaite compétence de celui qui le dirige, M. Jas. Burgess, qui a su créer et maintenir à travers bien des difficultés une publication devenue, grâce à lui, l'organe central en quelque sorte des recherches d'archéologie indienne.

2. Nous ignorons la cause de ce retard, mais en aucun cas nous n'entendons en faire un reproche à M. Cunningham dont l'activité et l'absolu dévouement à ces étu-

un désintéressement rare, mais qui, de sa part, ne surprend pas et qui, par un juste retour, ne pourra être que profitable à sa propre œuvre, l'illustre *leader* des recherches archéologiques indiennes a remis ses matériaux, fac-simile, photographies et estampages des nouvelles inscriptions, à M. B., avec l'autorisation de les publier directement et sans retard. Ces documents ne pouvaient aller en meilleures mains. Après le travail, à peu de choses près définitif, auquel les a soumis M. B., les trois nouveaux édits d'Açoka supportent sans désavantage la comparaison avec ceux des monuments de même origine qui ont été commentés par Burnouf et par M. Kern.

Ces trois inscriptions ont été trouvées gravées sur le roc à Sahasrâm, à Rûpnâth et à Bairât [1]. Elles donnent trois rédactions sensiblement différentes d'un même texte : elles se contrôlent ainsi et se complètent suffisamment les unes les autres, pour que la troisième, par elle-même indéchiffrable, puisse être, sinon lue, du moins devinée à l'aide des deux premières qui sont en meilleur état de conservation. Les différences dialectales, que M. Cunningham avait cru apercevoir dans la troisième, tenaient à de fausses lectures : elles sont écrites toutes trois dans la même langue, l'ancienne Mâgadhî [2], avec les caractères que les Anglais appellent « the southern Açoka ou Lât alphabet », moins bien formés toutefois (du moins dans le texte de Rûpnâth, le seul dont M. B. donne un fac-simile tout à fait exact) que ceux d'un tracé si pur et si monumental qui se lisent sur le rocher de Girnâr.

Sahasrâm et Rûpnâth sont donnés par M. B. en fac-simile ; ils sont de plus transcrits et traduits. Pour le texte mutilé de Bairât, il s'est con-

---

des ne sauraient être mis en question. C'est un simple regret que nous exprimons et encore, ce regret, nous le supprimons volontiers, si, comme nous l'espérons, ces délais doivent profiter à l'entreprise. Un recueil général des inscriptions de l'Inde ancienne est une œuvre qui, pendant longtemps encore, devra rester ouverte aux additions et même, pour ce qui concerne l'interprétation, aux corrections. Mais dès maintenant, dans l'état actuel des connaissances, avec les ressources et les moyens de reproduction dont on dispose, et l'expérience acquise ailleurs, on peut exiger que ce qui se fait aujourd'hui, soit fait une fois pour toutes et que les textes du moins soient reproduits de telle façon que, sauf d'inévitables exceptions, on n'ait plus à les remanier dans l'avenir.

1. M. B. a négligé d'indiquer la situation de ces localités. Sahasrâm se trouve par 24° 55'N. et 84° E. de Greenw, à l'extrémité orientale de la chaîne des monts Kaimor, à l'endroit où le Çona, se dégageant des montagnes, se répand en plaine avant de se confondre avec le Gange. La contrée accidentée qui s'étend à l'Est et au Sud-Est par delà la rivière, est l'ancien Magadha, le pays de Gayâ et de Râjagriha, si célèbre dans la légende du Buddha. — Rûpnâth, qui n'est marqué que sur les cartes détaillées, est situé au sud-ouest, en remontant la rivière, vers l'extrémité occidentale de la même chaîne de montagnes, aux confins des Central Provinces. — Quant à Bairât, il est à près de 700 kilom. de là vers le N. O., si c'est bien la localité de ce nom que les cartes indiquent en Râjpoutâna par 27° 5'N. et 76° 20'E, de Greenw.

2. S'il y a des différences dialectales, c'est dans Rûpnâth, qui fait un emploi assez fréquent de l'r.

tenté de le transcrire. La transcription est accompagnée de notes où les particularités de l'original ainsi que les négligences et les fautes du lapicide sont soigneusement expliquées et corrigées. Ces dernières sont très-nombreuses relativement au peu d'étendue des textes ; peut-être même n'ont-elles pas toutes passé dans la transcription de M. B. qui, en plusieurs endroits, semble donner des leçons déjà amendées [1]. Quelques-unes de ces méprises sont si singulières, qu'elles font penser que l'ouvrier ne savait pas lire et qu'il a dû copier machinalement un modèle mal écrit. Plusieurs termes particulièrement importants ou difficiles ont été discutés à part dans le corps de la notice : pour le reste, l'explication philologique a été condensée dans un Index alphabétique où se trouvent enregistrés tous les mots et formes employés dans les trois édits. Il était impossible de faire mieux, d'être plus concis, plus complet et plus exact [2]. Enfin, dans la première partie du Mémoire, l'interprétation historique de ces documents a été si habilement conduite par M. B., que ce n'est certainement pas sa faute si les résultats qu'il en a déduits, ne s'imposent pas dès maintenant avec une évidence parfaite, indiscutable.

Et d'abord, ces inscriptions émanent-elles d'Açoka et sont-elles bouddhiques ? On a nié l'un et l'autre : on a voulu les attribuer à un des successeurs de ce prince, à Sampadi par exemple, et y voir des documents jainas. M. B. a indiqué lui-même ces objections et il ne s'y est pas arrêté. Nous croyons qu'il a bien fait. Sans doute, il est infiniment regrettable que le prince qui nous parle dans ces édits, ne se soit désigné que par le surnom de Devânâm piya, lequel est commun, sur le continent, à Açoka et à un au moins de ses successeurs et a pu être porté par d'autres encore dont il ne nous est rien parvenu. Un seul mot, le nom de Piyadasi de plus, et nous étions fixés. C'est là un des cas de la malechance irritante qui semble s'attacher à ces documents. On dirait un sort jaloux intervenant pour nous réduire au probable, dans le moment

---

1. Ainsi le fac-simile de Rûpnâth semble donner : l. 1 *pākā su. . ya* ; l. 3 *pipule*
pá, pakara ca ; l. 4 *diya* dh*iya*, *pavatisa*, *a*th*a* ; l. 5 *sálā*th*ube*. L'esquisse de Sa-
hasrâm porte : l. 4 *událá cá* ; l. 7 *puvatesu* ; à la fin de la même ligne il n'y a de
place que pour *ya vá*, lequel du reste suffit. L. 4 de la transcription, il faut resti-
tuer *pi* après *vipule*.

2. Voici pourtant quelques vétilles notées en passant : à l'article *atham*, lire :
atháya. R. 3 ; *atháye* S. 4 ; *athe* S. 5, R. 4. — *adhitisāni* se trouve dans R. — *cá*,
qui se trouve aussi S. 4, se lit si souvent dans les édits (presque toujours, il est
vrai, devant une voyelle), que c'est plutôt une variante qu'une faute pour *ca*. — *Sá-*
tilekhe, *sádhike* devraient être expliqués comme des nom. sing. neutres, *samvatsara*
étant ici de ce genre. — Même remarque pour *esa*, *ese*, *phala* étant probablement
neutre. — « Se = Pâli se » est peut-être un peu laconique, l'équivalent Pâli ne se
trouvant que daus une ou deux locutions, tandis que dans la langue des édits *se* est
le neutre régulier de *sa*, employé ici adverbialement ou emphatiquement, comme
l'est aussi *tad* en sanscrit. — *Pamnála*, si heureusement corrigé par M. B. en *pam-*
náha = *pancáçat*, aurait dû être introduit à part, à son rang alphabétique. Pour le
changement de *ç* en *h* dans *daçan* et ses composés, cf. Vararuci II, 44. Hemacan-
dra I, 262.

même où, sur un point capital, nous pensions toucher à la certitude. Mais, tout en confessant que nous n'avons de choix qu'entre des probabilités, encore faut-il se décider pour la plus forte. Or quel autre prince qu'Açoka trouvons-nous parmi les Mauryas (car, que ces inscriptions émanent d'un Maurya, semble incontestable), qui ait fait graver au nom de Devânâm piya [1] des exhortations pieuses, des sermons de propagande « sur les rochers des collines et sur les piliers de pierre », qui ait régné plus de 30 ans et qui ait opéré, comme l'auteur de ces documents, une grande révolution religieuse, révolution dans laquelle le parti vaincu a été le brâhmanisme? La tradition est bien incertaine concernant les successeurs d'Açoka : mais telle qu'elle est, nous ne pouvons nous en passer. Or, il ne paraît pas qu'il y ait place ni pour un événement semblable, ni pour un règne aussi long. On a objecté d'autre part, et M. B. en a fait lui-même la remarque, que les termes dans lesquels sont conçues ces inscriptions, étaient tout autant jainas que bouddhiques. Mais il semble, eu égard à l'époque, qu'il eût fallu une bien heureuse chance pour qu'il en fût autrement : même pour les temps postérieurs, il faudrait être parfois bien habile pour décider, à l'inspection de 7 ou 8 lignes de généralités, qu'elles proviennent des sectateurs de l'une plutôt que de l'autre religion. Le fait est que la terminologie n'y est pas rigoureusement bouddhique, pas plus qu'elle n'est rigoureusement jaina : le mot *nirvâna*, par exemple, y est remplacé par un terme qui n'est pas resté dans le langage technique, et le fondateur de la nouvelle foi n'y est pas non plus désigné par un des titres lui appartenant exclusivement. Mais les autres édits d'Açoka, celui de Babhra par exemple, ne nous ont-ils pas déjà ménagé des surprises analogues, et n'est-ce pas sur quelques indices du même genre que M. Thomas a édifié récemment une théorie un peu fantaisiste des Variations d'Açoka? Peut-être faut-il simplement conclure de là que bien des choses ont changé dans le bouddhisme depuis le temps des édits et que le langage technique, dans l'abus duquel les bouddhistes l'ont emporté sur toutes les sectes de l'Inde, n'était pas autant en honneur alors qu'il l'a été par la suite. On ne fait du reste que commencer d'inventorier la littérature des jainas et ce qu'on en sait jusqu'ici n'est pas fait pour inspirer beaucoup de confiance en leurs traditions. S'ils existaient dès le temps d'Açoka (et il est fort possible que leurs origines remontent jusque là et même plus haut, et que les Nigan*th*as des édits soient réellement les ancêtres de ce qui a été depuis le jainisme), ce n'est, selon toute apparence, qu'à l'état de secte dans le sein même du bouddisme. Une religion n'a une existence indépendante que du jour où elle a une tradition et des écritures. Or la tradition des jainas est calquée sur celle des bouddhistes; à

1. Dans les deux édits qui ouvrent et ferment la série de Dhauli et qui sont certainement d'Açoka, ce prince n'est également désigné que par le surnom de Devânâm piya.

chaque pas on la surprend occupée à se vieillir [1], et elle est transmise dans une littérature dont la langue est bien postérieure à celle des édits et même au pâli. Nous pensons donc que, pour le présent du moins, elle doit être mise hors de cause et que l'auteur de nos inscriptions est, selon toutes les probabilités, Açoka le bouddhiste.

Rien n'est curieux, du reste, comme la façon dont est conçu et exprimé dans ces documents l'avénement de la foi nouvelle. C'est bien d'une révolution religieuse qu'il s'agit, nullement d'une simple réforme du culte, encore moins d'un changement dans l'état social. « Les dieux qui étaient [tenus pour] vrais dans le Jambudîpa, je les ai rendus vains », dit le maître. Ce sont là de brèves et redoutables paroles dans la bouche d'un docteur, chef absolu d'un empire immense et d'une armée toujours prête de 400,000 hommes, et peut-être donneront-elles à réfléchir à ceux qui admirent sans réserve l'œuvre de ce Constantin oriental. Et encore est-ce seulement à la fin de son règne, où il entra lui-même dans l'ordre religieux (sans déposer pour cela le sceptre), qu'il travailla avec ardeur à ce grand résultat. Jusque-là, dit-il, il y avait mis peu de zèle, et il faut du zèle pour obtenir un mérite (phala) pareil, la grandeur n'y suffit pas. Sans faire à ce sujet de vaines hypothèses, nous tenant strictement à la lettre de cette profession de foi, nous faisons simplement observer qu'elle n'a pas de pendant dans les documents authentiques émanés du brâhmanisme; que, jusqu'à l'avénement de l'Islam, elle est unique dans tout le passé de l'Asie orientale, et qu'elle devra désormais tenir une des premières places dans la longue histoire des ingérences du pouvoir politique dans les affaires religieuses.

Si nous passons aux données chronologiques contenues dans ces inscriptions, nous voyons qu'ici encore nous arrivons jusqu'à toucher pour ainsi dire la certitude, sans pouvoir la saisir. Peu de dates, on le sait, ont été plus discutées que celle de la mort du Buddha, ni établies d'autant de façons différentes. Dans la chronologie de Ceylan, qui est devenue celle de tout le boudhisme méridional et à laquelle on s'est finalement arrêté comme à la seule possible, cet événement, date initiale d'une ère, tombe en l'année 543 av. J.-C. En même temps le sacre d'Açoka y est placé 218 ans plus tard, ou en 325 av. J.-C. Mais, grâce à des synchronismes parfaitement établis entre l'histoire des Mauryas et celle d'Alexandre et de ses successeurs, on sait à quelques années près la date de ce sacre, lequel n'a pu avoir lieu, pour prendre les limites extrêmes, qu'entre les années 264 et 254 av. J.-C. Il y a donc dans les données singhalaises une erreur de 60 à 70 ans et, de deux choses l'une, ou le chiffre 543 est d'autant trop fort,

---

1. C'est ainsi que leur fondateur, qui n'est que l'*alter ego* de Buddha, est devenu son maître : les bouddistes avaient Açoka ; les jainas se sont adjugé Candragupta, son grand-père. On n'en finirait pas avec les exemples.

ou celui de 218 est d'autant trop faible. Lassen, regardant le point de départ d'une ère comme plus sûr que les indications relatives à des faits particuliers, se prononça pour la date de 543 et essaya d'expliquer comment et pourquoi certaines données partielles, telles que le chiffre 218, avaient été altérées [1]. M. Max Müller fit voir au contraire que c'étaient ces dernières données, quelque suspectes qu'elles fussent elles-mêmes, qui avaient encore le plus de chance d'être l'expression de quelque souvenir exact. Il proposa, en conséquence, de réduire la date initiale et d'admettre pour le Nirvâṇa 477 av. J.-C. [2]. La critique de ce chiffre de 218 années, simplement esquissée par M. Müller, fut ensuite reprise par M. M. Westergaard et Kern. Ils signalèrent les invraisemblances, les contradictions, les ajustements artificiels du récit auquel ce chiffre se rapporte et, appliquant au chiffre certaines combinaisons numériques que le récit suggère, ils le réduisirent à peu près d'une centaine d'années. Ils obtinrent ainsi pour le Nirvâṇa, l'un la date de 368-370 [3], l'autre celle de 388 av. J.-C. [4]. Enfin, au moment même où M. B. publiait ses inscriptions, M. Rhys Davids, qui n'en accepte pas les résultats, essayait une approximation nouvelle : s'appliquant de préférence aux combinaisons que suggère la série des premiers docteurs du bouddhisme, il obtenait la date de 412 av. J.-C. [5].

Toutes ces solutions supposent que l'évaluation à 218 années de l'intervalle qui s'est écoulé du Nirvâṇa au sacre d'Açoka, est une donnée artificielle, ajustée bien après coup à Ceylan même, et ne reposant sur aucun souvenir contemporain [6]. Or cette supposition devra être abandonnée une fois pour toutes, *si nos inscriptions émanent d'Açoka*. En ce cas, nous avons le témoignage direct de ce prince que cette évaluation est celle même qui avait cours de son temps dans le Magadha. Devânâm piya dit en effet avoir fait graver ces documents 256 ans révolus après « le départ du Maître » et un peu plus de 33 1/2 années après sa propre conversion [7]. Or la conversion d'Açoka

---

1. *Ind. Alterthumsk*, II, 63, etc., 2e éd.

2. *History of Anc. Sanscr. Literat.*, 263, etc.

3. *Ueber Buddha's Todesjahr*, 128.

4. *Over de Jaartelling der zuidelijke Buddhisten*, 31.

5. *Ancient coins and measures of Ceylan*, 31, etc. Forme la VIe partie de la nouvelle édition des *Numismata Orientalia* de Marsden.

6. Telle est aussi l'opinion de M. Müller, bien qu'il se serve de la donnée comme d'un pis aller.

7. Nous aurons à revenir sur ce nombre de 33 1/2 années. Quant à celui de 256, malgré une grosse faute du lapicide qui donne une forme impossible dans le seul passage où ce nombre est exprimé en toutes lettres, il est certain, car il se rencontre 2 et même 3 fois figuré en chiffres et l'ensemble ne saurait être lu autrement. Dans le texte de Sahasrâm, ces 256 années ne sont pas comptées, comme dans celui de Rûpnâth, depuis, « le départ du Maître », mais depuis que certaines paroles qu'on cite de lui, ont été prononcées. C'est à peu près comme si nous rapportions notre

au bouddhisme est placée par la tradition dans la 4e année après le sacre. Ce sacre aurait donc bien eu lieu 218 années après « le départ du Maître », c'est-à-dire le Nirvâ*n*a. Il résulte de là, toujours dans la supposition extrêmement probable que Devânâm piya est Açoka, que l'ère du Nirvâ*n*a était en usage dès le IIIe siècle av. J.-C.; que cette ère, dont le rapport exact avec notre chronologie dépend de l'interprétation à donner aux synchronismes qui relient l'histoire classique à celle des Mauryas [2], tombe quelque part entre les limites extrêmes de 482-472 av. J.-C.; que la source de l'erreur de 60 à 70 années, que présente la chronologie singhalaise, doit être cherchée ailleurs que dans l'évaluation de l'intervalle qui a séparé le Nirvâ*n*a de l'avénement des Mauryas; que pour cet intervalle, et en particulier pour les règnes des premiers Mauryas, les données chronologiques (nous ne disons pas le récit) du *Mahâvamso* sont puisées à bonne source et d'une exactitude parfaite. M. B. a montré, en effet, qu'en tenant compte de l'habitude hindoue de négliger les fractions d'année et en supputant les années du règne d'Açoka à partir non de l'avénement, mais du sacre, les données de ces inscriptions peuvent être mises d'accord jusqu'aux moindres détails avec celles de la chronique singhalaise; et cette concordance, à son tour, n'est pas un des moindres arguments en faveur de l'identité de Devânâm piya et d'Açoka. Cet accord pourrait même être moins parfait que ne l'admet M. B., sans que le résultat essentiel en fût gravement compromis.

Et en effet, cet accord n'est pas aussi démontré que nous l'avons supposé dans ce qui précède : ici encore, nous nous heurtons à une de ces petites incertitudes de détail dont les effets, en s'additionnant, ne laissent pas de produire un certain sentiment de malaise. Il s'agit des 33 1/2 années que Devânâm piya dit s'être écoulées depuis sa conversion. Ce total n'est pas exprimé en bloc, mais par deux nombres qui doivent s'additionner, l'un de un peu plus 32 1/2, l'autre d'un peu plus de une année. Or le terme qui doit signifier 32 1/2 est *adhitisâni*, qui serait ainsi une contraction de *adhaditisâni*, en pâli *addhadvâtimsâni*. Les noms de nombre, il est vrai, sont exposés plus que d'autres à subir des contractions. Celle-ci cependant pourra paraître un peu forte, si on songe avec quelle exactitude les mots sanscrits et pâlis sont d'ordinaire reproduits

année courante à n'importe quel évènement de la vie du Christ. Ces difficultés et quelques autres encore sont bien légères prises une à une : mais, réunies dans un texte de quelques lignes et retombant toutes sur le même point capital, elles finissent par troubler. En tous cas, elles empêchent une démonstration sans réplique.

1. Il y aurait bien encore un autre moyen de fixer ce rapport; ce serait de découvrir une équation certaine entre l'ère du Nirvâ*n*a ou un fait de l'histoire des Mauryas et une des deux ères hindoues de Sa*m*vat ou de Çaka. M. B. a essayé de ce moyen en s'appuyant sur les données jainas, mais sans se faire illusion sur la valeur du résultat. Que sert-il de combiner entre eux des nombres qui ne présentent aucune garantie?

dans la langue des édits. M. B. trouve bien en gujarâti et dans d'autres dialectes modernes des exemples de *adhi* représentant *ardhadvi* [1]; mais ce sont là des formes bien jeunes vis-à-vis d'un texte du IIIe siècle avant notre ère, et il est permis de se demander si, en l'absence des données du *Mahâvamso*, M. B. eût pensé à proposer cette interprétation. *Adhitisâni* ou (avec un léger changement nullement nécessaire, mais parfaitement légitimé par l'état d'incorrection de ces textes [2]) *adhatisâni* répond, en effet, si bien à un pâli *addhatimsâni*, qu'à première vue on doit être tenté de le traduire par 30 1/2. En ce cas, nos inscriptions ne s'accorderaient plus aussi bien avec les données numériques de la chronique de Ceylan, et les chiffres de détails que celle-ci donne pour le règne d'Açoka redeviendraient plus ou moins sujets à caution. Mais le point essentiel n'en resterait pas moins acquis, à savoir que le nombre de 218 années qu'elle indique comme s'étant écoulées du Nirvâna au sacre d'Açoka, repose sur un souvenir authentique et contemporain, et qu'il ne saurait plus être question de lui faire subir des réductions. Par un hasard doublement regrettable, nous n'avons pour ce terme *adhitisâni* qu'un seul des trois textes, celui de Rûpnâth; il a disparu dans les deux autres.

En résumé donc, nous pensons, avec M. B., que ces nouvelles inscriptions sont du même auteur que les édits déjà connus d'Açoka, le promoteur du bouddhisme; qu'elles sont datées de l'ère du Nirvâna, et qu'elles permettent de déterminer, à quelques années près, la place de cette ère dans notre chronologie. Mais en même temps nous sommes obligés de convenir que ces résultats d'une importance sans égale parmi les découvertes de ces dernières années ne sont toujours encore que des probabilités très-fortes, il est vrai, mais qui ne sauraient constituer la certitude [3].

A. BARTH.

---

1. Il convient de remarquer que la manière dont *ardha* se joint, en sanscrit et en pâli, indifféremment à tous les noms de nombre, obligerait de voir dans le composé *adhitisâni* 1/2 32, non 2 1/2 + 30; cela rendrait la contraction encore plus dure.

2. Dans le texte de Rûpnâth, par exemple, on trouve dans la même ligne une fois *vadhisati* et deux fois *vadhisiti*.

3. Il est à remarquer que les expressions chiffrées contenues dans ces inscriptions tendent à confirmer la théorie du Pandit Bhagvânlâl Indraji, dont M. B. s'est fait l'interprète (*Ind. Antiq.*, VI, 43), et d'après laquelle les chiffres indiens ne seraient autre chose que des axaras ou signes syllabiques plus ou moins abrégés. Dans le texte de Rûpnâth, en effet, le signe pour 200 est très-distinctement la syllabe *su*, dans celui de Sahasrâm au contraire, il se rapproche d'un signe déjà connu d'autre part et qui, en partie du moins, procède d'une autre convention. S'il ressemble à quelque chose, c'est à la lettre *so* renversée et armée d'un crochet qui la distingue du signe exprimant 100. Le fait de la coexistence de ces deux notations montre une fois de plus combien le caractère de l'écriture est à lui seul un indice peu sûr pour déterminer l'âge d'une inscription. — On remarquera, en outre, que dans le texte de Bairât les centaines ne sont pas exprimées. L'usage de cette abréviation remonte donc pour le moins au IIIe siècle.

107. — **Histoire de la guerre de Crimée,** par Camille ROUSSET de l'Académie française. Paris, 1877, Hachette, 2 vol. in-8°, XIII-460-474 p. avec un atlas.

Comme l'indique son titre, l'ouvrage de M. Camille Rousset est une *Histoire de la guerre de Crimée* et non une *Histoire de la question d'Orient,* de 1853 à 1856. C'est un livre tout militaire, puisé aux archives du ministère de la guerre et dont l'intérêt est à la fois dans les documents inédits habilement mis en œuvre par l'auteur et dans le tableau d'ensemble qu'il présente de cette longue et glorieuse campagne. M. R. n'a point prétendu composer une œuvre technique; il n'est entré ni dans le détail, ni dans la discussion spéciale des opérations militaires; il a eu le bon goût de ne point refaire, à sa façon, les batailles dont il raconte les épisodes. Il s'est mis à la portée du grand public. Il a cherché surtout à dégager le caractère des acteurs de ce drame et l'esprit qui animait les armées. Cet esprit était noble; M. R. l'interprète avec un entrain et une chaleur patriotiques qui augmentent encore l'intérêt, si vif en soi, des événements qu'il raconte. Il a eu entre les mains des lettres inédites et pleines de saveur du maréchal Saint-Arnaud, d'autres lettres, souvent saisissantes, du maréchal Vaillant. Il les a encadrées dans son texte. L'exposition est claire et rapide; un atlas, fort bien dessiné, permet de se représenter les choses. Je regrette seulement que M. R., qui a été très-avare de notes, n'ait pas plus souvent indiqué les pages de l'atlas auxquelles le lecteur doit se reporter. — Il ressort de ce récit une belle image de l'armée française et des vertus militaires dont elle est capable. Il en ressort aussi des enseignements bien tristes et bien graves. M. R. jette une lumière nouvelle sur les causes de nos désastres de 1870, causes beaucoup plus anciennes et plus profondes qu'on ne se le figure en général. Je n'ai point la compétence nécessaire pour entrer, à ce propos, dans une discussion technique; je me borne, par quelques exemples, à montrer le genre d'intérêt que présente cette partie de l'ouvrage de M. R.

Il nous montre le gouvernement impérial modifiant, en pleine guerre, l'organisation de l'armée. « Une loi nouvelle apparaît en 1855... une loi de l'Empire, avec ses tendances, ses préoccupations, ses appétits, ses amorces, l'exonération d'une part, la caisse de la dotation de l'autre, et, pour achever, une garde impériale. Presque aussitôt, le caractère de l'armée change!... » (p. IX). Ce qui apparaît comme le symptôme le plus grave, c'est l'anarchie et l'incohérence de la direction supérieure; par-dessus tout, l'insuffisance des préparatifs. « C'est peut-être la guerre de Troie qui recommence! s'écriait un jour le maréchal Vaillant. Il y avait, en effet, bien des rapports avec la guerre de Troie, notamment les dissensions des grands chefs (p. VII). » A Marseille, lors du premier départ, « il y eut comme un confluent de choses désordonnées : les détachements expédiés des corps ou des dépôts à la hâte y arrivaient pêle-mêle, le matériel, les approvisionnements, les munitions, un jour par fragments, le lendemain par masses; *c'était le chaos accumulé.* Quoique le ministère

de la marine, depuis près d'un an tenu en haleine, n'eût pas été *surpris au même point que l'administration de la guerre*, il avait épuisé, pour entretenir les forces navales de la France en Orient, la plus grande partie de ses ressources » (p. 89). Le pire est que ces cruelles leçons répétées, à chaque instant, pendant deux années de guerre, furent absolument perdues. Il faut rapprocher le livre de M. R. d'un ouvrage qui a paru à peu près en même temps, et qui contient, à côté de bien des détails inutiles et d'observations très-discutables au point de vue politique, des renseignements militaires du plus haut intérêt : le tome II des *Mémoires du maréchal Randon* [1]. On voit se reproduire en 1859 toutes les fautes commises en 1854 et qui se reproduisent en 1870. Les faits de 1870 sont dans toutes les mémoires. Je rapproche seulement 1854 et 1859. Le maréchal Saint-Arnaud écrivait le 26 mai 1854, de Gallipoli, deux mois après l'envoi des premières troupes : « Je le dis avec douleur, nous ne sommes pas constitués ni en état de faire la guerre tels que nous sommes aujourd'hui. Nous n'avons que 24 pièces d'artillerie attelées prêtes à faire feu. Notre situation est encore plus triste sous le rapport des approvisionnements. J'ai pour dix jours de biscuit; il m'en faudrait pour trois mois au moins. On ne fait pas la guerre sans pain, sans souliers, sans marmites et sans bidons... On a embarqué les hommes sur des bateaux à vapeur, et les approvisionnements sur des bateaux à voiles : les hommes arrivent, et ce qui leur est indispensable ici, ils ne le trouvent pas (p. 114). » Le 15 mai 1859, l'empereur Napoléon III écrivait d'Alexandrie au ministre de la guerre : « Nous avons réuni en Italie une armée de 120,000 hommes avant d'y avoir réuni des approvisionnements... Je ne puis être en repos que lorsque j'aurai à Alexandrie vingt jours d'approvisionnement en réserve. L'administration de la guerre a été bien coupable. Il y a des corps qui n'ont pas encore de marmites pour faire la soupe (Randon II, p. 7). » Si en 1854 et 1859 on se « tira d'affaire, » et si l'on s'en tira avec honneur et avec gloire, c'est qu'en 1854 la guerre était lente et se faisait loin, que l'ennemi était encore moins bien outillé et moins mobile que nous ne l'étions nous-mêmes, que, par suite, on eut le temps de réparer en partie les fautes du début, et que le caractère des opérations permit à la vaillance des hommes et à la constance de leurs chefs de suppléer à l'insuffisance de la direction supérieure et des préparatifs; c'est qu'en 1859 on envahissait, au lieu d'être envahi, qu'on avait affaire à un adversaire pour lequel la procrastination est un principe de stratégie, que, la maladresse des généraux autrichiens aidant, l'élan du soldat français put enlever la victoire et qu'enfin la paix se conclut au moment où la guerre allait devenir difficile. En 1870, on fut envahi, on eut affaire à l'armée la plus rapide, la mieux outillée, préparée et commandée de l'Europe; ce qui avait pu, tant bien que mal être suppléé en 1854 et 1859, ne put l'être;

1. Paris, Lahure, 1877.

ce qui n'était alors que désordre devint confusion ; toutes les causes de désastre qui n'avaient apparu que successivement et partiellement dans les guerres précédentes se rassemblèrent, s'accumulèrent, précipitèrent leurs effets et nous conduisirent à la catastrophe. Il y a dans l'enchaînement de ces faits un légitime sujet de sollicitude.

Si je m'en tenais à l'objet principal de l'ouvrage de M. R., je devrais m'arrêter ici. Je ne puis toutefois me défendre de présenter quelques observations à propos d'une partie secondaire de l'*Histoire de la guerre de Crimée*. M. R. s'est borné à résumer les négociations qui ont précédé, accompagné et suivi la guerre (introduction ; livre VI, ch. I ; livre VII, ch. III, IV, V ; livre XII, ch. IV [1]). Il ne l'a fait que dans la mesure où ce résumé était nécessaire pour l'intelligence des événements militaires. Tandis que dans le récit des opérations de guerre il s'est servi surtout de lettres privées et de documents confidentiels, il s'est contenté ici de l'exposé général et officiel des faits. Il rend pleine justice (I, p. 43) au rôle très-honorable, joué par la diplomatie française, « au langage élevé, ferme, modéré, sans jactance ni bravade », que lui firent tenir M. Drouyn de Lhuys et M. Thouvenel ; mais il n'entre point dans l'étude des causes réelles de la guerre, ni dans le détail des négociations très-complexes qui en ont été la conséquence. Je méconnaîtrais la pensée de M. R. et je comprendrais mal le plan de son livre, si j'exprimais ici le regret qu'il n'ait point donné plus de développement à la partie des négociations. Toutefois certains passages et, en particulier, une page de la chaleureuse dédicace au général Trochu, contiennent des appréciations politiques qui, par leur caractère même, sont un sujet de discussion. Il s'agit de savoir si la guerre de Crimée a été une œuvre politique et comment il convient de la juger, tant en elle-même d'abord, que dans l'ensemble de la politique française pendant le règne de Napoléon III. Je n'ai point la prétention de trancher ici une question aussi vaste et aussi délicate : toucher à la question d'Orient, à quelque époque que ce soit, c'est toucher à l'ensemble des rapports, des oppositions et des alliances entre les grands Etats de l'Europe. Je me borne à citer et à commenter l'opinion de M. R. « Ce que les critiques reprochent à la guerre de Crimée, dit-il (p. x), c'est qu'elle aurait aliéné la Russie de la France. Ils ont tort. Non-seulement il y a eu, au milieu même des hostilités, entre l'armée française et l'armée russe, une sympathie notoire, mais, fait aussi notoire et plus considérable, jamais la France et la Russie n'ont été aussi près de s'entendre qu'après le traité de Paris. Il a fallu les fautes politiques de Napoléon III, particulièrement sa connivence malheureuse à l'insurrection de Pologne, pour détourner le gouvernement du tsar et obliger celui-ci à chercher

1. Ce dernier chapitre est un résumé très-sommaire du Congrès de 1856. M. R. a omis d'y mentionner le traité signé le 15 avril entre la France, l'Angleterre et l'Autriche pour garantir l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman.

autre part une alliance. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que la guerre de Crimée a eu pour suite, du fait seul de l'empereur, non par conséquence forcée, la guerre d'Italie ; que, du consentement de l'empereur, la guerre d'Italie a produit la guerre de 1866, et celle-ci, fatalement, la guerre de 1870. Après l'unité italienne, l'unité allemande, c'était logique; mais, en vérité, la guerre de Crimée faite, rien n'obligeait Napoléon III à jouer le jeu de M. de Cavour ».

Je ne crois point que la critique dont M. R. essaie ici de justifier la guerre de Crimée, soit une critique fondée. Considérée en elle-même et dans le temps où elle se produisit, la guerre de Crimée fut, de la part de Napoléon III, une œuvre très-politique ; considérée dans l'ensemble de son règne, elle semble une œuvre absurde, car son seul résultat fut de devenir inutile. En 1853, la situation de Napoléon III était loin d'être brillante : il n'avait point d'alliés, et l'Europe se méfiait de lui. Il se présenta une occasion de prendre rang parmi les souverains et de sceller l'alliance à la fois la plus profitable pour les intérêts pacifiques de la France et la plus rassurante pour l'Europe. Un Napoléon, qui avait conspiré en Italie et s'était élevé au trône par une révolution militaire, ne pouvait faire une œuvre plus habile que de prendre la défense du droit public de l'Europe et de se faire le champion de l'équilibre : cette diplomatie, jointe à une politique libérale en matière de commerce, pouvait fournir à un souverain sage et modéré une carrière suffisante.

Le succès, en 1856, fut éclatant : il faut remonter aux dernières années de la Restauration pour retrouver la France à ce degré de puissance et de considération. Ajoutons que l'alliance anglaise — l'événement le prouva — n'était nullement incompatible avec le grand dessein de Napoléon III sur l'Italie. Ce qu'il faut donc regretter, c'est que Napoléon III ait rompu cette alliance, et la faute qu'il lui faut reprocher, ce n'est pas d'avoir fait la guerre de Crimée, mais de n'en avoir point retiré les avantages qu'elle contenait et d'avoir abandonné une politique aussi ferme que simple, pour l'ombre d'une diplomatie fantasque et paradoxale, au bout de laquelle il n'y avait que l'isolement. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher comment et pourquoi l'empereur, même durant la guerre, fut conduit à s'éloigner peu à peu de l'Angleterre pour caresser la Russie. Je me contente de poser cette question : était-ce une politique sensée que de faire la guerre aux Russes dans l'unique dessein de devenir leurs alliés ? Valait-il la peine de sacrifier la vie de 80,000 Français, de 22,000 Anglais, de 2,200 Piémontais, de 35,000 Turcs et de 110,000 Russes, pour le seul plaisir d'offrir au tsar, sur un plat d'argent, le traité qu'on lui avait imposé après deux années d'une guerre acharnée ? Si ce n'était sage, était-ce au moins possible ? Quel intérêt Napoléon III pouvait-il trouver à détruire son œuvre de ses propres mains et à livrer aux Russes la péninsule des Balkans, ce qui a été, ce qui était, ce qui est encore la condition nécessaire de toute alliance entre une puissance occidentale et la Russie ? Ce n'était point sans doute l'affranchis-

sement de la Pologne, car il suffit qu'on *osât* en parler pour que la Russie s'éloignât à l'instant ? Etait-ce l'affranchissement de l'Italie ? La Russie y a, par haine de l'Autriche, aidé dans une certaine mesure, mais M. R. et ceux qui regrettent l'alliance russe, déplorent la guerre d'Italie. Etait-ce par hasard des avantages territoriaux, des annexions du côté de l'Est, la Prusse tenue en lisière et l'Allemagne conservée dans cet état de morcellement et d'impuissance où ses voisins — nul ne le conteste — avaient tout intérêt à la maintenir ? Mais il aurait fallu pour cela séparer la Russie de la Prusse et rompre cette alliance séculaire devant laquelle se sont brisés tant d'efforts et dissipées tant d'illusions. Il aurait fallu que la Russie qui n'avait qu'un but, l'Orient, trouvât plus d'avantages et moins de périls à l'amitié de la France, qui est loin d'elle, qu'à celle de la Prusse qui est tout près, qui a les mêmes intérêts en Pologne et qui ne demandait pour laisser faire la Russie en Orient qu'un laisser-passer en Allemagne. Il devait se produire, et il se produisit dans la seconde moitié de ce siècle, ce que l'on avait vu en tant d'occasions depuis le règne du grand Frédéric et de Catherine la Grande. Après s'être cherchées, animées l'une l'autre et excitées par leurs coquetteries avec leurs adversaires respectifs, la Prusse et la Russie devaient finir par traiter ensemble et troquer l'Orient contre l'Allemagne.

M. R. dit que c'est la « malheureuse connivence de Napoléon III dans l'insurrection de Pologne » qui força les Russes à chercher autre part une alliance. Je suis loin d'approuver la politique polonaise de Napoléon III ; elle fut désastreuse pour la France et pour la Pologne. Mais ce serait une double erreur de croire qu'en 1863 la Russie fût près de conclure avec la France et de rompre avec la Prusse. L'alliance subsistait toujours et la Prusse y était demeurée fidèle pendant la guerre de Crimée. On pourrait croire, d'après l'opinion résumée par M. R., que la Russie n'a été pour rien dans les transformations qu'a subies l'Europe depuis 1856. La Russie y est pour beaucoup, au contraire, et son intérêt était de jouer le rôle qu'elle a joué pour s'ouvrir le chemin de Constantinople. Tant que la révolution ne fut pas ouvertement en jeu en Italie et que le royaume de Naples ne fut pas menacé, la Russie, par rancune contre l'Autriche et pour affaiblir cette puissance qui la gêne tant en Orient, favorisa les desseins de M. de Cavour et se prêta aux agrandissements de la maison de Savoie. Elle contint la Prusse qui, à cette époque, était hostile au Piémont ; elle arrêta toute velléité d'intervention des états secondaires de l'Allemagne (circulaire du prince Gortschakoff, du 27 mai 1859). En 1864, elle facilita l'entreprise de la Prusse contre le Danemark, et en 1866 n'entrava nullement sa guerre contre l'Autriche. Elle applaudit à la formation de la Confédération du Nord, ne s'opposa point à l'annexion du Hanovre et de la Hesse. Lorsque Napoléon III réclama des compensations et sembla menacer un instant, c'est à Pétersbourg que la Prusse chercha et trouva un appui et un allié qui lui permit de décliner — on sait avec quelle désinvolture —

les suggestions et les réclamations du gouvernement français. Enfin, en 1870, elle força l'Autriche à l'immobilité, et laissa la Prusse conquérir deux provinces françaises, et unifier l'Allemagne. Ce qui s'est passé depuis a montré le puissant intérêt que trouvait la Russie à suivre cette politique. Ce serait être souverainement injuste que de reprocher aux Russes d'avoir fait avec tant de suite, de méthode, d'habileté et d'énergie de la politique russe; mais c'est se tromper que de croire que si Napoléon III n'avait pas fait la guerre de Crimée et avait évité des paroles imprudentes au sujet de la Pologne, M. de Cavour et M. de Bismark auraient disparu de la scène, que Guillaume Ier et Victor-Emmanuel n'auraient pas régné en Prusse et en Sardaigne, que les aspirations nationales de l'Italie et les aspirations unitaires de l'Allemagne eussent été étouffées et que la Russie, au lieu de n'avoir affaire qu'aux Turcs, se serait imposé pour arriver à Constantinople, la nécessité de soutenir une série de guerres contre l'Allemagne et contre l'Autriche. Quelque secours que lui eût en ces aventures fourni l'alliance française, ce secours ne valait certes pas la sécurité et les facilités qu'elle s'est acquises à moins de frais en exploitant, comme elle l'a fait, les crises intérieures de l'Europe.

M. R. ne me semble point, dans ce qu'il dit de M. de Cavour et de l'Italie, tenir un compte suffisant de la force des choses. « Le gouvernement anglais, dit-il (tome II, p. 6), se hâta d'enlever une négociation poursuivie par lui depuis le mois de novembre et connexe évidemment avec le bill des enrôlements à l'étranger. Il y avait, dans un coin de l'Europe, un petit peuple actif, remuant, impatient de grandir, un prince habile par tradition de famille, un ministre capable de tout pour satisfaire les ambitions du peuple et du prince. » Je sais que ce jugement qui rétrécit singulièrement le rôle et le caractère de Cavour, a été celui de juges considérables. Il est très-permis de croire cependant que l'histoire ne le ratifiera point. Dans tous les cas, il est en contradiction avec les documents authentiques et les faits qui nous sont connus. (Voir Bianchi : *Histoire de la diplomatie européenne en Italie*, tome VII.) Il y avait, en Italie, autre chose qu'*un petit coin de l'Europe* et *un petit état remuant;* il y avait des peuples entre lesquels des traditions séculaires formaient d'indestructibles liens, auxquels la France avait appris qu'ils pouvaient former une nation et un État, que les traités de Vienne avaient démembrés et asservis, qui avaient, en 1848, essayé de s'affranchir et avaient trouvé, dans leurs désastres mêmes, les éléments d'une régénération. Bref, il y avait là de grandes forces qui s'agitaient; on pouvait trouver habile de les exploiter, de les étouffer ou de les encourager : il était défendu de les méconnaître. Bien avant que l'Angleterre songeât à offrir au Piémont de le mettre à sa solde, Napoléon III avait pensé qu'il y avait dans la guerre de Crimée une occasion pour l'Italie d'entrer sur la scène de l'Europe.

C'est au mois de décembre 1854 que le général Dabormida, ministre

sarde des affaires étrangères, refusa de mettre un corps à la solde de l'Angleterre (dépêche confidentielle à Londres du 15 décembre 1854). Dès le mois de mars 1854, l'empereur Napoléon disait au marquis de Villamarina, ministre sarde à Paris : « Il est nécessaire de bien faire comprendre au parti libéral en Piémont et dans le reste de l'Italie que la guerre d'Orient a pour objet de refréner les invasions russes et qu'il s'agit ici de sauver la civilisation européenne; il est donc nécessaire que les grands comme les petits Etats se fassent les alliés de la France et de l'Angleterre. Mais si jamais l'Autriche et la Prusse m'abandonnent, je suis décidé à rappeler mes soldats de Constantinople, de la mer Noire et de la Bessarabie pour les porter sur le Rhin et en Italie. Je sais combien l'affaire sera rude à soutenir ; mais l'entreprenant avec courage et persévérance, nous réussirons. En tout cas, je n'abandonnerai pas la partie avant d'avoir fait pour vaincre tous les efforts possibles. Si, à la fin de la lutte, la Suède a repris la Finlande, la Turquie la Crimée, si l'Italie et la Pologne ont recouvré leur indépendance nationale, vous voyez que l'avenir de la civilisation sera assuré. » Et M. Drouyn de Lhuys, partisan de l'ordre établi, conservateur déterminé, hostile aux aventures et plus jaloux de l'alliance autrichienne que de celle du Piémont, écrivait le 11 mars 1854 en termes très-mesurés, mais très-clairs cependant, au ministre de France à Turin : « Si la crise actuelle aboutissait jamais à un remaniement de la carte de l'Europe dans un congrès, on peut être assuré qu'en travaillant au maintien et au rétablissement de l'équilibre européen, nous défendrons la cause de nos alliés avec un zèle d'autant plus empressé, qu'ils auront plus franchement secondé les efforts que nous faisons pour conjurer un danger commun. » Ces citations suffisent, ce me semble, à montrer que l'on ne saurait admettre, sans restrictions, le jugement porté par M. R. sur le caractère général de la politique française de 1854 à 1856. Ces réserves ne portent, on le voit, que sur des points très-secondaires de l'œuvre de M. Rousset et elles n'enlèvent rien à la valeur d'un ouvrage qui par l'intérêt du récit, par les enseignements qu'il apporte, par les sentiments dont il est inspiré, par les exemples qu'il fournit, mérite d'être signalé au public et, en particulier, recommandé à la jeunesse : il ne peut que fortifier en elle l'amour du pays et le respect de nos traditions militaires.

Albert Sorel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 mai 1878.

Lecture est donnée d'un décret par lequel le Président de la République a approuvé l'élection de M. Mariette en qualité de membre ordinaire en remplacement de M. de la Saussaye. M. Mariette est introduit et prend place.

Le Ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie, de la part de M. Albert Dumont, directeur de l'École française d'Athènes, un rapport donnant quelques

détails sur les travaux des membres de l'Ecole, et un plan des fouilles faites par la Société archéologique d'Athènes pendant l'année 1877 : ce plan a été dressé par M. Loviot, pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

M. Ad. Regnier, au nom de la commission du prix Volney, annonce que ce prix est décerné en 1878 à M. Joseph Halévy, pour son *Essai sur les inscriptions du Safa.* La commission a décerné, en outre, une mention honorable à M. Lucien Adam, pour trois ouvrages intitulés : *Examen grammatical comparé de seize langues américaines; Etudes sur six langues américaines; Grammaire caraïbe du P. Raymond Bréton, réimpression précédée d'une introduction grammaticale par M. L. Adam.*

M. Lenormant continue sa lecture sur les magistrats monétaires de la Grèce ancienne.

M. Pavet de Courteille, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, demande que les membres de cette commission soient autorisés à s'adjoindre M. d'Hervey de Saint-Denys, qui a été élu membre de l'Académie postérieurement à la formation de la commission. Cette proposition est adoptée.

M. Benlœw termine sa lecture sur la langue albanaise et le peuple albanais. Les chapitres précédents étaient destinés à montrer que la langue albanaise, quoique très-modifiée par un long contact avec d'autres langues, a à l'origine un vocabulaire et une grammaire qui lui sont propres, et qui permettent d'y reconnaître, selon l'auteur, les traces d'une langue primitive antérieure à l'introduction des langues dites aryennes dans l'Europe; M. Benlœw s'attache maintenant à établir que cette langue primitive, d'où est sorti l'albanais, n'est autre que la langue des Pélasges. Hérodote mentionne trois villes habitées par les Pélasges et où, de son temps encore, on parlait une langue pélasgique différente du grec. Ces villes s'appelaient Πλακίη, Σκυλάκη, Κρέστων : or ces trois noms peuvent s'expliquer en albanais par *vieille ville, exil* (c'est-à-dire ville d'exilés) et *hérisson* (ville hérissée de fortifications). Le surnom de *Rhea,* donnée à Déméter, s'explique également en albanais par *jeune, nouvelle mariée,* νύμφη. Le nom de *Lacmon,* donné au mont qui forme la jonction des montagnes de Macédoine, d'Illyrie et d'Epire (on l'appelle aujourd'hui ζυγός), signifie en albanais *nœud, jonction.*

Le surnom d'ἄσπετος, autrefois donné à Achille, peut aussi s'expliquer par une étymologie albanaise : il signifierait *rapide,* et de là serait venu, selon M. Benlœw, l'autre surnom d'Achille, ποδώκης. On peut encore trouver de l'albanais dans d'autres noms de dieux ou de héros grecs, par exemple dans celui d'Agamemnon, dont la première partie signifierait roi, etc. Enfin, M. Benlœw voit encore une autre trace de l'origine pélasgique de la race albanaise, dans l'existence de certains usages communs aux Pélasges d'autrefois et aux Albanais d'aujourd'hui : telle est la coutume d'employer de préférence des femmes comme médiatrices ou parlementaires en temps de guerre, et aussi celle de placer en avant des troupes, dans les combats, des femmes qui écartent ou relèvent leurs vêtements à la vue des ennemis, pratique superstitieuse au moyen de laquelle on croit intimider ceux-ci et les écarter.

M. Laboulaye, président, annonce qu'il a été informé que l'immeuble du couvent des dames de Jésus, sous lequel se trouve enfouie la plus grande partie des arènes gallo-romaines découvertes il y a quelques années rue Monge, vient d'être acheté, et qu'on s'occupe de former une société pour entreprendre des fouilles sur l'emplacement qu'il occupe.

M. de Rozière lit la fin d'un mémoire de M. Jules Finot *sur le royaume de Bourgogne cis-jurane,* dont le commencement avait été autrefois communiqué à l'académie. M. Finot, dans ce chapitre, s'attache à déterminer la nature politique du pouvoir de Boson, fondateur du royaume de Bourgogne cis-jurane, et à fixer les limites de ce royaume.

Ouvrages déposés : — Cançoneiro portuguez da Vaticana, edição critica... por Theophilo Braga (Lisboa, impr. nacional, 1878, in-4°); — diverses brochures en italien, par M. G. Domenico Nardo.

Présentés de la part des auteurs : — par M. de Witte : Collignon (Maxime), catalogue des vases peints du musée de la société archéologique d'Athènes (fasc. 3e de la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome); — *par M. G. Perrot :* Dozon (Aug.), manuel de la langue chkipe ou albanaise, grammaire, chrestomathie, vocabulaire (1re livraison, comprenant la chrestomathie et la grammaire); — *par M. Delisle :* 1° Les curieuses recherches du Mont Saint-Michel, par dom Thomas Le Roy, p.p. Eug. de Beaurepaire, 2 vol. in-8°; 2° Terrier de Loray, Jean de Vienne, amiral de France, 1341 à 1387; 3° Brassart, Essai sur l'origine des comtes de Flandre; 4° Wauters, Les libertés communales, essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin. — *M. L. Renier* présente, de la part de M. l'archevêque d'Alger, une carte des ruines de Tunis, dressée par M. Caillat et publiée par les soins des prêtres de la chapelle de Saint-Louis à Carthage.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 8 Juin — 1878

G. Bühler. — **Three new edicts of Açoka.** Bombay, Education Society's Press, 1877, 40 p. in-16 et 2 planches de fac-simile.

108. — **Eleven land-grants of the Chaulukyas of Anhilvâd.** A contribution to the history of Gujarât. Bombay, ibid. 1877, 125 p. in-16 et 2 planches de fac-simile.

II

Tandis que le sujet du premier mémoire de M. B. est une question qui domine l'histoire de l'Inde entière [1], le second ne traite que d'une période assez courte du passé d'une seule province. Il ne comporte donc pas une analyse aussi détaillée. Par contre, nous croyons devoir à cette occasion rappeler le plus brièvement possible ceux des autres travaux de M. B. auxquels il fait suite et qui ont été publiés dans le même recueil. Les pays que ces monographies concernent, le Gujarât péninsulaire et continental et la côte de Bombay, n'ont jamais joué un rôle prépondérant dans l'histoire de l'Inde. Ils n'en offrent pas moins, dans le passé comme dans le présent, un caractère tout particulier et leurs annales ne le cèdent à celles d'aucune autre région, ni par la variété, ni par l'abondance des documents. Les côtes creusées en baies profondes, coupées par de larges estuaires, ont été ouvertes de bonne heure au commerce et à l'action du dehors. Nulle part ailleurs peut-être l'influence des Grecs ne s'est maintenue aussi longtemps. C'est parmi ces populations, les plus maritimes de l'Inde, que se recrutaient les hardis pirates qui disputèrent aux Arabes la domination de ces mers; c'est de là qu'étaient originaires la plupart de ces compagnies de Bânians répandues sur toutes les côtes voisines, si florissantes encore au siècle dernier, qui avaient porté leurs comptoirs jusqu'à Madagascar. Dans l'intérieur des terres, parmi une race rude et dure à la fatigue, une infinité de tribus et de clans d'origine et de mœurs diverses, depuis le Bhill à peu près sauvage et le Vanjârî errant toujours par voies et par chemins, jusqu'au Râjpout fier de la pureté de son sang, tous d'humeur également turbulente, pillarde et batailleuse. Il

1. Voir le numéro précédent.

y a cinquante ans à peine, après les dernières guerres mahrâthes et les razzias des Pindârîs, certaines régions, à quelques marches parfois des cantonnements britanniques, étaient en pleine anarchie et, sauf peut-être à de rares intervalles, il semble que les choses s'y soient passées ainsi de tout temps. Placés sans frontières bien définies entre les Râjpouts du désert, les petits potentats du Mevar et du Mâlva et les états plus puissants du Dékhan, ouverts plus tard à toutes les entreprises des musulmans du Nord et des Mahrâthes du Sud, ces pays n'ont jamais vu se fonder ni centre permanent de puissance, ni dynasties bien durables. Aussi leur histoire manque-t-elle d'unité; il n'y en a pas de plus agitée ni de plus confuse.

Cette histoire nous a été conservée principalement en trois sortes de documents : des inscriptions qui, pour l'époque la plus ancienne, se réduisent à de simples légendes monétaires; des chroniques composées la plupart par des écrivains jainas; enfin des poésies émanées des bardes râjpouts et restées vivantes dans la mémoire du peuple. Naturellement les souvenirs de cette dernière espèce sont les plus trompeurs de tous : pour les temps anciens surtout, ils manquent essentiellement de perspective; souvent le héros local, le brigand légendaire a survécu, le souverain a été oublié [1]. Les monographies de M. B. sont consacrées aux documents de la première sorte, les inscriptions. L'auteur a apporté à ce travail, outre sa rare compétence philologique, une connaissance parfaite des lieux, des us et coutumes, de toutes ces particularités avec lesquelles un séjour prolongé dans le pays même peut seul familiariser. De plus, chaque fois que l'occasion s'en est offerte, il a mis largement à contribution, pour éclairer les documents épigraphiques, les souvenirs consignés dans les autres sources, particulièrement dans les chroniques, que nul ne possède mieux que lui et dont plusieurs n'étaient pas même connues de nom avant les tournées officielles si fructueuses qu'il a entreprises à la recherche de MS. sanscrits.

Ces travaux commencent à la première dynastie locale dont on ait une série d'inscriptions, celle des rois de Valabhî. M. B. n'a pas publié moins de huit inscriptions émanées de ces princes, de ce nombre, la plus ancienne et la plus récente qu'on connaisse [2]. Cette dynastie, dont le siége était en Kâ*th*iâvâ*d* et qui, avec des fortunes diverses, a régné sur les deux rives du golfe de Cambay environ deux siècles et demi (les documents connus jusqu'ici commencent à la deuxième génération et au quatrième prince et embrassent deux cent trente-quatre années), a beaucoup

1. On sait quel usage souvent peu critique en a fait Tod. Parmi ceux qui ont touché avec le plus de tact à ces traditions, il faut citer, en première ligne, M. Kinloch Forbes et le major J. W. Watson.

2. *A grant of Dhruvasena of Valabhi*. Ind. antiq., IV, 104. — *A grant of Guhasena of Valabhi*, ibid., 174. — *Grants from Valabhi*, ibid., V, 204. — *Further Valabhi grants*, ibid., VI, 9. — Depuis que cet article est écrit, M. B. a publié six nouvelles inscriptions de cette dynastie : *Additional Valabhî grants*, ibid. VII, 66.

écrit et peut-être, comme le pense M. B., l'ampleur et le nombre des documents qu'elle a laissés, ont-ils fait illusion sur sa vraie puissance. Elle paraît, en effet, n'avoir j'amais été complètement affranchie de tout lien de vasselage. Avec une réserve qui ne s'explique que trop, mais qui nous paraît regrettable, M. B. n'a pas voulu se prononcer sur la question tant controversée de l'ère à laquelle il faut rapporter ces inscriptions. A ces publications sur les Valabhîs se ratache celle d'un acte émané d'un Jayabha*tt*a qui fut en guerre avec eux et qui régnait sur la rive orientale du golfe de Cambay [1]. M. B. l'identifie avec un prince de ce nom, le deuxième des trois membres connus jusqu'ici d'une petite dynastie, vassale probablement des Câlukyas du Dékhan, établie à Baroch au ve siècle. Il admet pour cela que l'inscription est datée de l'ère Sa*m*vat et il y voit la preuve de l'ancienneté de cette ère. Le fait est certainement de ceux dont il faut prendre bonne note, car il serait de première importance, s'il était bien établi [2]. Malheureusement il l'est fort peu. Les autres inscriptions de cette dynastie sont toutes datées de Çaka. Pourquoi celle-ci ne le serait-elle pas aussi, et n'émanerait-elle pas d'un homonyme du vi^e^ siècle? Nous avons bien deux Dadda dans la dynastie : pourquoi n'aurions-nous pas deux Jayabha*tt*a? La première partie de l'inscription, qui contenait la généalogie du prince et qui aurait tranché la question, est perdue.

Sur la même côte, nous trouvons plus tard une branche des Râsh*t*rakû*t*as ou Râ*th*ors. M. B. a donné une de leurs inscriptions dans la suite du même mémoire [3] et, l'année d'après, une autre émanée de la branche principale [4]. Par cette double publication il a beaucoup contribué à élucider l'histoire jusqu'ici bien confuse des branches méridionales de cette puissante famille que, du Gange à l'Indus et de l'Himâlaya jusque bien au-delà de la Kri*sh*n*â*, on rencontre un peu partout, soit comme petits ou grands feudataires, soit comme chefs de vastes monarchies indépendantes. En cette dernière qualité, ils apparaissent pour la première fois dans ce qui est aujourd'hui l'état du Nizam. Dans le cours du viiie siècle, ils y supplantèrent les premiers Câlukyas dont il avaient déjà failli renverser la domination deux siècles plus tôt, et ils y gardèrent la haute main jusque vers la fin du xe, où les Câlukyas parvinrent à ressaisir l'empire. Le siége de leur puissance était Mânyakhe*t*a [5]. Sur la fin du viii^e^

---

1. *Inscriptions from Kâvi*, ibid., V, 109. — Cf. maintenant : *The Umetá grant of Dadda II*, ibid. VII, 61.

2. Il obligerait, par exemple, d'abandonner pour les Valabhîs l'ère de 319 ap. J.-C Bien que M. B. ait produit plus loin, p. 152, un nouvel argument très-ingénieux en faveur de l'antiquité de l'usage de l'ère Sa*m*vat, cet usage, dès le ve siècle, n'est rien moins que prouvé.

3. *Inscriptions from Kâvi*, ibid., V, 144.

4. *A new grant of Govinda* III *Râthor*, ibid., VI, 59.

5. Aujourd'hui Mâlkher à l'ouest de Hyderâbâd, par 17° 12 N. et 77° 8' E., Greenw.

siècle, ils s'emparèrent de la côte de Gujarât jusqu'à l'embouchure de la Mahî, où les Câlukyas les avaient également précédés, et ils y établirent une branche cadette demeurée probablement leur vassale, dont on ne connait jusqu'ici que trois princes et dont on ignore la fin.

Egalement vassaux des Râsh*t*rakû*t*as de Mânyakhe*t*a, un peu plus bas sur la côte, régnaient des Çilâhâras. M. B. a publié aussi une inscription de cette famille [1]. L'acte émane d'un roi Chittarâja qui tenait les îles autour de Bombay et une partie du Konka*n*a, et est daté de 1025. A cette époque l'étoile des Râsh*t*rakû*t*as avait pâli dans le Dékhan et les Çilâhâras avaient passé sous la suzeraineté des Câlukyas.

Pour achever cette revue, il ne reste plus qu'à mentionner deux inscriptions de Jhâlrâpâ*th*an au nom d'un certain Voppaka, frère de Deva et vassal de Durgaga*n*a [2]. Contrairement aux documents dont il vient d'être question, ceux-ci n'ont qu'un intérêt purement paléographique; le suzerain, le vassal et l'ère à laquelle se rapportent les dates étant également inconnus [3].

Ces différentes monographies, réunies aux trois édits d'Açoka dont nous avons rendu compte dans le précédent numéro, forment ainsi une sorte de réseau épigraphique embrassant à peu près toute la période indigène de l'histoire du Gujarât depuis la fin des Guptas. De toutes les dynasties importantes (les petites ne se comptent pas) une seule, en effet, n'y est pas comprise, celle des Câva*d*as, dont la domination dura du VIII[e] au X[e] siècle et dont les successeurs, une branche des Câlukyas, fournirent les deux dernières dynasties indigènes antérieures à la conquête musulmane. C'est l'histoire de ces deux dynasties Câlukyas ou Solankis qui fait l'objet du mémoire dont il nous reste à parler.

Le siége de leur puissance était dans le nord de la province, à A*n*hilvâd Pâ*th*an [4], qui auparavant déjà avait été la capitale des Câva*d*as : de là leur souveraineté, à ses jours d'apogée, s'étendait sur tous les pays où se parle le Gujarâti et même au-delà. La première dynastie, qui compte quelques règnes marquants dans l'histoire des lettres, dura de 942 à 1243. A cette date elle fut définitivement supplantée par une branche collatérale, les Solankîs de Vyâghrapallî ou Vâghelâ, qui, depuis un siècle environ, avaient grandi à ses dépens dans la partie méridionale de la province. Ceux-ci, à leur tour, disparurent comme monarques sou-

---

1. *A grant of Chhittarâja deva, Mahâmandaleçvara of the Konkana*, ibid., V, 276.

2. *Two inscriptions from Jhâlrâpâthan*, ibid., V, 180.

3. Pour ses lecteurs d'Europe, M. B. ferait bien de préciser parfois davantage les localités, qu'il n'est pas toujours facile de retrouver au milieu de la confusion orthographique qui fleurit sur les cartes. Je pense que Jhâlrâpâ*th*an est la ville indiquée sous ce nom ou quelque chose qui y ressemble, en Harâvatî, par 24° 35' N., et 76° 7' E. Greenw.

4. Aujourd'hui Nahrvâl Pâ*th*an, ou simplement Pâ*th*an, sur la Sarasvatî, dans la partie Nord-Ouest des Etats du Guikovar.

verains en 1304 par suite de la conquête définitive du pays par les musulmans. Jusqu'ici cette partie des annales du Gujarât présentait de nombreux points obscurs. Dans le grand ouvrage de Lassen, par exemple, elle est loin d'être mise sous son vrai jour : non-seulement les relations des dynasties entre elles n'y sont pas saisies, mais le fait même que Câlukya et Solankî ne sont que des variantes d'un seul et même nom [1], est resté inaperçu. Ces obscurités sont maintenant dissipées ou du moins notablement réduites, grâce surtout au mémoire de M. B. Celui-ci se distingue non seulement par le nombre des inscriptions nouvelles qui s'y trouvent réunies (on en connaissait trois jusqu'ici, M. B. en donne onze), mais encore par l'abondance des renseignements tirés des chroniques, la plupart inédites et dont plusieurs sont décrites ici pour la première fois. Ce travail, proprement épigraphique, est ainsi devenu non pas un exposé suivi de l'histoire du Gujarât, mais une critique des sources de cette histoire pour une période de trois siècles et demi.

Les points principaux sur lesquels M. B. a fourni des données ou des lumières nouvelles, sont la liste et la filiation des souverains, l'expédition de Mahmoud de Ghazna en Gujarât, la dépossession de la branche aînée par la branche cadette de Vâghelâ, enfin l'origine même des Caulukyas du Gujarât. Les chroniques les font venir de Kalyâ*n*a en Kanoj, où les ancêtres de Mûlarâja, leur fondateur, auraient tenu un état avec le titre de rois. Comme il n'y a pas toujours à faire fond sur la prétention des Râjpouts d'être originaires des pays du Gange, et qu'on ne connaît pas de localité du nom de Kalyâ*n*a dans cette partie de l'Hindoustan, qu'au contraire Kalyâ*n*a dans le Dékhan a été du commencement du v[e] jusqu'à la fin du XII[e] siècle le siége d'une puissante monarchie Câlukya, la plupart des historiens se sont prononcés en faveur d'une origine méridionale de la dynastie du Gujarât. M. B., au contraire, pense que les écrivains indigènes ont raison quant au fond, et que ces nouveaux Câlukyas venaient en effet de l'Hindoustan, comme en étaient venus, six siècles auparavant, leurs parents du Dékhan [2]. Il donne en faveur de cette opinion plusieurs arguments dont deux surtout sont de grande valeur : les traditions des brâhmanes Audicyas (c'est-à-dire septentrionaux)

---

1. Solankî ou Solunkî est la forme populaire de Caulukya qui est l'orthographe usitée dans les inscriptions de la branche de Gujarât. Celles du Dekhan écrivent d'ordinaire Câlukya ou Calkya, ce dernier dès le VI[e] siècle,

2. M. B. va jusqu'à croire que les ancêtres de Mûlarâja pourraient bien avoir occupé le trône même de Kanoj pendant la lacune de près de trois siècles que présente l'histoire de cet empire, de Yaçovarman à l'avènement définitif des Râ*th*ors. Je ne puis le suivre jusque-là. Les sources indigènes qu'il cite ne paraissent pas avoir gardé pour ces princes le souvenir d'une origine si haute, et il n'est pas non plus très-probable que Mûlarâja, si en effet ses ancêtres avaient occupé un trône aussi illustre, eût mentionné son père Râji simplement comme ayant été « un roi des rois », sans dire où. Il y a du reste des traces que, dans le cours du IX[e] siècle, le Gujarât était sous la suzeraineté de Kanoj et que cette suzeraineté était exercée dès lors, non par des Câlukyas, mais par des Râ*th*ors. Cf. *Ind. Antiq.*, II, 41.

qui disent être arrivés dans le pays à la suite des Solankis, et les armoiries de ces princes qui sont le taureau de Çiva, tandis que celles de leurs parents du sud portent le sanglier de Vish*n*u. Cette dernière preuve nous paraît même plus forte qu'à M. B. Les Câlukyas du Dékhan se montrent très-fiers de leur embléme ou lânchana : non seulement ils le mettent dans leurs actes à la place habituelle, sur le sceau, mais ils le mentionnent encore expressément dans le corps de leurs inscriptions, comme une de leurs prérogatives les plus précieuses et qu'ils tiennent de la faveur spéciale de Vish*n*u. Et, quand un de leurs princes alla établir, au VII[e] siècle, une branche cadette vers les embouchures de la Kr*i*sh*n*â, celle-ci continua exactement à cet égard l'usage de la branche aînée.

Des onze inscriptions publiées par M. B., la première seule est intégralement traduite (elle est aussi donnée en fac-simile). Les autres ont été simplement transcrites en nâgari, avec indication détaillée du contenu. Je n'ai pas besoin d'ajouter, la publication venant de M. Bühler, que tout le travail, jusque dans les moindres parties, est de main d'ouvrier. Quelques observations notées à la lecture sont renvoyées en note [1].

A. BARTH.

---

109. — **Las Ordenansas et Coustumas del Libre Blanc** publiées avec une introduction, des notes et un glossaire par le D[r] J.-B. NOULET. Montpellier, bureau des publications de la Société pour l'étude des Langues romanes. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8°, 199 p. — Prix : 7 francs.

Ce volume porte le n° 3 parmi les *Publications spéciales de la Société pour l'étude des Langues romanes.* [2]. Disons tout de suite pour prévenir une erreur possible que ce livre, inspiré par les *Evangiles des quenouilles*, « a pour sujet les croyances, préjugés et usages populaires » du pays Toulousain au XVI[e] siècle. Les commères de Toulouse, quittant leurs quartiers, se réunissent dans une salle et, après force discours, « finissent par arrêter leurs *Ordonnances et Coutumes du livre blanc*,

---

1. Le fac-simile donne : p. 43, l. 11, *âmena* au lieu de *âtmana*; p. 45, l. 1, *vriddhashe* au lieu de *vriddhay'e*; ibid. l. 3, *etannivasi°*. — La date de la fin du règne de Bhîma qui, p. 22, est 1072, est 1063, p. 122. — P. 48, l. 7, dans la transcription, lire *nirggatâya*. — P. 57, le village d'*Indilâ* paraît être le même que Iñlâ de p. 68. — P. 67, *Ekângavîra* est un surnom de Jayantasi*m*ha, non de Jayasi*m*ha. — P. 82, au lieu de *Medhurâ*, la transcription porte *Medherâ*; de même p. 89, au lieu de *Chhatâhâra*, *Chhatrâhârû*; et p. 103, au lieu de *Dâlaûdda*, *Dâlaûdra*. — P. 96, les frontières de la *pallikâ* ne sont pas exactement indiquées.

2. Ont déjà paru : I. Mila y Fontanals, *Les Noves rimades, la Codolada*. 3 fr. 50; — II. Lespy, *Proverbes du Béarn*. 5 fr.; — IV. Doniol, *Les patois de la basse Auvergne*. 4 fr. 50; — V. Azaïs, *Dictionnaire des idiomes du Midi de la France*, t. I[er], 15 fr. 40. Sont sous presse : Lidforss, *Coutumes d'Agen*; Bringuier, *Poésies complètes*; Pitré, *Contes populaires*; l'abbé Vinas, *Opuscules philologiques et archéol.*

titre qui fait allusion au *registre* nommé *Livre blanc*, contenant les franchises et coutumes de la ville de Toulouse. »

Les *Ordenansas* furent publiées pour la première fois à Toulouse, en 1555 ; d'après l'unique exemplaire connu (aujourd'hui en la possession du Dr Desbarreaux-Bernard), M. G. Brunet en a donné en 1846 une réimpression à petit nombre. L'édition du Dr Noulet, digne de ce vétéran des études « romanes » [1], contient, outre la préface : 1° la reproduction plusieurs fois collationnée du texte défectueux de 1555, et, en regard, une version en « roman littéraire du XVIe siècle, tel que l'on peut supposer que Ducèdre aurait voulu l'employer » ; 2° des notes ; 3° un glossaire.

1° Au XVIe siècle, la langue d'oc n'avait pas cessé d'être employée comme langue écrite dans le Midi, particulièrement à Toulouse. On doit donc s'attendre à trouver en lutte dans les éditions de cette époque les formes orthographiques *académiques* et les formes *vivantes*. Pour l'article, par ex., nous avons dans les *Ordenansas : lo* trente fois, et 65 f. *le*, — *los*, sept fois, et 18 f. *les*, [2] — *dels* neuf fois, et 1 f. *des*. De même dans la conjugaison nous trouverons *portar* 155, etc., et *porta* 458, *jogar* 455 et *joga* 499, *levar* 410 et *leva* 656, *cargar* 193 et *carga* 181, soit environ quarante fois l'infinitif en *-ar* et trente f. l'infin. en *-a*; *Forbir* 422 à côté de *forby* 437, soit sept fois l'infin. en *-ir* et six f. l'inf. en *-i*; *veser* 796 et *vese* 600, *sçaber* 810 et *sçave* 645, soit 5 f. l'infin. en *-er* et 4 f. l'inf. en *-e*. *Far* revient 12 fois, et *fa* se présente dans un ex. unique (174). Croit-on que les formes *vivantes* proviennent de la négligence de l'imprimeur ? La vue des rimes prouvera le contraire : *para* (parar) rime avec le futur *fara* 233-4, *saulta* (saultar) avec *auta* (autan) 335-6,

1. Les Méridionaux continuent à appeler *romane* leur langue, exclusion faite des autres idiomes néolatins. — Les travaux de nos Académies provinciales n'étant pas toujours suffisamment connus, il ne sera pas hors de propos de donner ici la liste des articles publiés par le Dr Noulet dans les *Mémoires de l'académie de Toulouse* : — *Cinq chronogrammes inédits en langue romane*, 1847, p. 324-32 ; — *Dissertation sur le mot roman* mondi, 1850, p. 104-12 ; — *Discours...* (généralités sur les langues et les littératures *romane* et française), 1850, p. 210-6 ; — *Etudes sur qq. troubadours du XIVe s. I. Bernard de Panassac. II. Guillaume d'Alaman*, 1852, p. 85-90, 404-8 ; — *Dissertation sur une chanson attribuée à Gui du Faur de Pibrac*, 1852, p. 113-20 ; — *De dame Clémence Isaure substituée à Notre-Dame la Vierge Marie comme patronne des jeux littéraires de Toulouse*, 1852, p. 191-225 ; — *De la prétendue pléiade toulousaine au XVIe s.*, 1853, p. 297-322. — *Recherches sur l'état des lettres romanes, dans le Midi de la France, au XIVe s., suivies d'un choix de poésies inédites de cette époque*, 1860, p. 1-48 ; — *Les pierres de Naurouse et leur légende*, 1872 p. 132-8 ; — *Vie de Sainte Marguerite en vers romans*, 1875, p. 348-73.

2. Ces nombres et ceux qui suivront sont approximatifs. Outre les formes vulgaires, on trouve aussi des formes fautives, comme *du* (v. 118) au lieu de *del*, et *au* (v. 92 et 524) à la place de *al*. L'article toulousain *le*, *les*, est bien antérieur aux *Ordenansas*. Dans Goudelin (XVIIe s.), ce même article, en dépit du chaos orthographique des éditions, paraît être au pluriel : *les* devant les voyelles et les consonnes, — *des* dev. les consonnes, *deis* dev. les voyelles, — *as* dev. les c., *ais* dev. les v.

ceux qui offrent des variantes notables ou des acceptions différentes de celles qui leur ont été attribuées. Les ex. anciens sont suivis d'ex. des xvi[e], xvii[e] et xviii[e] siècles, pris surtout dans un grand nombre d'auteurs toulousains. Nous ferons quelques observations. « Augeol, en roman *aviol* » ; *Aviol* est une mauvaise lecture de Raynouard adoptée aussi par Diez ; on doit écrire *aujol* [1]; dans les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* par Odde de Triors, on trouve *augiol* (éd. G. Brunet, p. 13).

« Besicles. Au xvii[e] siècle on disait *mericles* à Toulouse »; on trouve également ce dernier mot dans les *Folies* de Sage (Montpellier, xvii[e] siècle, éd. des Ménils, p. 32) et dans les *Pouesies prouvençalos* de T. Gros (Marseille, 1763, p. 125).

Besoignar, 724, a été omis; Raynouard donne *besonha*, au sens érotique, mais non pas *besonhar*.

Dauradas, 697, dorures, a été omis.

Lansamant, lanceman »; ce dernier mot manque dans Littré, il vit encore dans l'armée, et signifie *pays* (compatriote).

Lendoman n'est pas à sa place alphab., Ducèdre écrit *l'e*.

Madona, 179, titre qui ne se donnait qu'aux femmes de petite condition, méritait d'être relevé à cause de cette importante nuance de signification [2].

« Missa, messe », dans la charte landaise du xiii[e] siècle publiée par M. P. Meyer (*Romania*, III, 433-42 ; cfr, IV, 463), *misse-cantan*, *missa* à Rieux, en 1343 (p. 350 du mém. cité à la note 5), et à Muret, en 1521 (*Mém. Soc. arch. du M. de la Fr.*, VII, 369-70).

« Quilha, quille »; ce mot, au sens érotique, demandait le joyeux commentaire de Claude Odde de Triors, « Il y a grande sympathie entre ces deux verbes *amare* et *quilliare*, voire telle que l'un ne peut demeurer sans l'autre, en tant que l'un, assavoir *amare*, est comme antécédent, l'autre assavoir *quilliare* est subséquent, etc., p. 36. » cfr. Fr. Michel, *Etudes sur l'argot*, p. 247, c. 2, *in fine*.

« Sa, adj. Ce, cela »; ce pronom démonstratif neutre s'emploie comme régime direct des verbes *dire, faire* (au sens de *dire*), *répondre*, etc., et se place devant eux (*ça diguet, ça faguet*, etc.), dans toute l'étendue ou dans une partie de la Haute-Garonne, de l'Aude,

---

1. De même M. Edstrœm dans la Passion du Christ, v. 567, a écrit à tort *freia;* il eut fallu *freja.* Ce poëme nous apprend que Jésus-Christ fut bon fils et bon *époux :*

> Quo fon fils, fraire e espos,
> Bos, soaus, plaizens, amoros. (V. 700-1.)

2. « Mais si quelqu'un demande maintenant, si d'une femme d'estat et de marque, *puta* de quelque dame ou damoyselle, — ou laquelle soit d'asses médiocre fortune comme de quelque *madonne,* laquelle vienne, etc. » Odde de Triors, 1578, p. 22. — De même pour le fr., *monsieur* et *madame* sont encore des titres en province; à Paris, une harengère, un domestique, etc., se traitent de monsieur et de madame.

du Tarn-et-Garonne, du Gers, de la Gironde, du Lot, du Lot-et-Garonne, des Basses-Pyrénées, et ailleurs sans doute, sous la forme *ça*; M. Chabaneau a relevé des ex. du XIII[e] et du XIV[e] siècle (*Romania*, IV, 339, n. 4); ce même pronom s'emploie de la même manière, sous les formes *ça* ou *ce* en Limousin (Chabaneau, *Gr. Lim.*, I, 370), *ço* dans le Gard et l'Hérault, *ce* dans la Gironde, dans les Hautes-Pyrénées, les Landes; *çou* dans l'Aveyron, la Dordogne, le Cantal, le Gard, l'Hérault, les Landes [1]. Le français n'a pas ignoré cet emploi du pron. dém. neutre :

> Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras,
> (La Fontaine.)

et dans la chanson de Roland :

> Ço dist Chernubles, ma bone espee ai teinte!

SENHEN, 199, le correspondant de *madona*, était à citer pour le même motif.

TROP UN, 94; M. N. aurait pu citer un ex. de d'Astros (XVII[e] s.) :

> La tempésto que *trop un* sab.

(*Poésies gasc.* publ. par F. T. Paris, 1869, II, 96). *Trop* tout seul est employé comme adjectif dans les chartes des Hautes-Pyrénées (Lagrèze, *Hist. du droit dans les Pyrénées*, 1867, pp. 449, 450).

M. N. a débuté à une époque où la littérature « romane » était fort négligée. Le temps présent vaut un peu mieux, il serait peut-être favorable pour la publication des auteurs du XVI[e] et du XVII[e] s. En éditant un *corpus* toulousain, M. N. mériterait bien des curieux et des philologues. Les félibres, eux aussi, lui devraient une juste reconnaissance pour la restitution de ce riche héritage : le trésor de l'ancienne langue n'est pas à enfouir dans un médailler; cette monnaie de bon aloi demande à reprendre cours.

J. BAUQUIER.

VARIÉTÉS

Encore les faux manuscrits tchèques.

J'ai entretenu, à plusieurs reprises [2], les lecteurs de la *Revue critique* des révélations qui se sont produites dans ces derniers temps sur les falsifications littéraires auxquelles se livra à Prague, pendant de longues années, un groupe d'amateurs dont le plus actif était le célèbre Hanka,

---

1. *So* dans le *Mystère de Saint Pons*, pp. 147, 149, du Dictionnaire de Chabrand et Rochas. Le *Ludus S. Jacobi* est à rapprocher, pour la langue, de ce mystère encore à peu près inédit. Ils appartiennent à deux variétés alpines du provençal.

2. Voy. *Rev. crit.* 1869, art. 127.

Jaroslav se présente comme à peu près contemporain des évènements qu'il célèbre (1241)! La conclusion, M. Gebauer ne la donne pas, ni M. Jagic, qui a joint quelques notes à son article, mais nos lecteurs la tireront facilement [1].

Nous sommes heureux de voir des critiques slaves, et notamment tchèques, porter dans l'étude de ces questions obscures et surtout obscurcies une main si hardie et si ferme. Les temps sont bien changés à l'avantage des écrivains de la Bohême. Il y a soixante ans, Prague était un atelier de faussaires ; il y a vingt ans, — et même moins, — on ne pouvait parler librement de leurs produits sans être appelé *traître* si on était tchèque, *allemand* (injure presque aussi grave) si on était étranger. Aujourd'hui la bonne foi et la science brillent également dans les écrits sérieux qui paraissent en tchèque sur ces matières, et la partie éclairée de la nation se prépare évidemment à un sacrifice dont la sincérité lui fait plus d'honneur que ne lui en promettaient les fabrications naïves d'une génération aujourd'hui disparue.

G. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 mai 1878.

M. Delisle fait un rapport au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert pour le prix Bordin sur cette question : *Etude historique sur les Grandes Chroniques de France. A quelle époque, sous quelles influences, et par qui les Grandes Chroniques de France ont-elles été commencées? A quelles sources les éléments en ont-ils été puisés? Quelles en ont été les rédactions successives?* Un mémoire unique a été déposé sur cette question. La commission lui décerne le prix. — M. le président ouvre le pli cacheté qui contient le nom de l'auteur du mémoire couronné ; c'est M. Elie Berger, ancien élève de l'Ecole des chartes.

M. Pavet de Courteille, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, annonce que ce prix est décerné pour 1878 à M. le Dr Bretschneider, médecin de la légation russe à Pé-king, auteur de divers travaux sur l'histoire et la géographie de l'Asie centrale au moyen âge, d'après les écrivains chinois contrôlés par les écrivains arabes et persans et par les voyageurs européens.

---

1. Ici encore Wocel avait précédé la critique moderne.

M. de Lasteyrie lit un mémoire sur le sens de l'adjectif *anacleus* ou *anacteus*, qui se rencontre dans plusieurs textes de l'époque mérovingienne et qui est ordinairement appliqué à des objets d'orfévrerie, des vases principalement. On a émis l'opinion que cet adjectif désignait un métal d'alliage, dont ces objets étaient formés ; M. de Lasteyrie voit à cela plusieurs difficultés : 1° les objets dont la désignation est accompagnée de cet adjectif sont, pour la plupart, des objets précieux et richement travaillés, qui devraient être en or ou en argent pur plutôt qu'en alliage ; 2° un texte mentionne des *vasa anactea argentea*, ce qui renfermerait une contradiction si l'adjectif *anacteus* désignait un corps métallique autre que l'argent ; 3° à côté de l'adjectif *anacteus* appliqué à un vase, on trouve presque toujours la mention d'une décoration en relief dont ce vase était orné : on peut en conclure qu'il y a quelque rapport entre cette décoration et le fait désigné par le mot *anacteus*. M. de Lasteyrie pense que ce mot désigne une particularité du travail et non de la matière, et que probablement il signifie *ciselé* ou *repoussé*. Peut-être (M. de Lasteyrie présente cette dernière supposition sous toutes réserves) faudrait-il voir dans *anacleus* et *anacteus* des corruptions des mots grecs ἀνάγλυφος et ἀνάγλυπτος, qui ont cette signification.

M. de Witte lit une note sur un nouveau miroir grec décoré de figures au trait, qui lui a été signalé par M. Albert Dumont et qui se trouve à Athènes. C'est le douzième miroir, ainsi décoré et de travail grec aujourd'hui connu. Le dessin au trait représente une femme assise et un Eros. Le miroir est en forme de boite ; il est muni d'un couvercle sur lequel a été appliquée une tête de bacchante en bas-relief. Cette tête est d'un travail remarquable et paraît remonter à la fin du IVe siècle ou au début du IIIe, au au moins reproduire un original de cette époque. La gravure au trait est d'un mérite inférieur, si on la compare à ce bas-relief : elle est certainement postérieure à la première partie du IIIe siècle.

M. Deloche commence une seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

Ouvrages déposés : Revue épigraphique du midi de la France, n° 1, janv.-févr.-mars 1878 (Vienne [Isère], in-8°; — Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduit du texte par C. de Harlez ; t. III : Yeshts X à XXI, Vistaçp, yesht Afrins, Nyâyishs, Gahs, Sîrozah, fragments (Paris et Liége, 1877, gr. in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Egger : 1° Foucart (P.), Décret en l'honneur de Phanocritos de Parium (extrait de la Revue archéologique); 2° Eichthal (Gust. d'), Notice sur la fondation et le développement de l'association pour l'encouragement des études grecques en France, avril 1867-avril 1877; 3° Baret (Paul), Essai historique sur la prononciation du grec, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris ; — *par M. de Wailly :* Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ (Genève, in-8° : textes du moyen âge publiés par le comte Riant); — *par M. de Rozière :* Beautemps-Beaupré, coutumes de l'Anjou et du Maine, t. II.

Julien Havet.

Locrides et de la Phocide, nous ne possédons qu'un texte, celui de Naryce.

Cette absence de documents ne prouve pas que les collèges n'aient pas existé dans ces villes. Pour Argos, nous n'avons qu'une inscription; nous en avons deux pour Coroné de Messénie, pour Thespies une seule, pour Naryce de même. On voit combien ces preuves sont peu nombreuses; nous ne les devons qu'au hasard. Il est permis de croire que les institutions éphébiques ont été générales, parce qu'il était naturel et conforme aux traditions antiques qu'un noviciat politique et militaire fût imposé à tous les citoyens. L'esprit même des constitutions anciennes faisait une loi de cette obligation. On peut donc prédire à coup sûr la découverte d'un grand nombre de documents qui viendront enrichir la liste que nous donnons aujourd'hui. Quelques allusions des écrivains indiquent l'existence de ces collèges dans des villes pour lesquelles nous n'avons pas encore d'inscriptions. Ainsi Pausanias parle des éphèbes de Sicyone, II, 10, 7 et de Pellène en Achaïe, VII, 27, 5 [1].

Les textes du reste deviennent tous les jours plus nombreux. Pendant que M. C. imprimait son travail, il a reçu de M. Schliemann une inscription nouvelle relative à l'éphébie de Cyzique; le recueil intitulé : *Musée de la Bibliothèque de l'Ecole évangélique de Smyrne*, a publié deux textes de l'île d'Icaria et de la ville d'Elaia en Mysie; ces trois documents sont reproduits en *appendice* par l'auteur, p. 79 et suivantes.

En 1877, M. Girard a copié à Erétrie, en Eubée, un catalogue où sont mentionnés les éphèbes de cette ville, *Bulletin de correspondance hellénique*, 1878, p. 277. Nous avions déjà, depuis 1869, quelques indications sur cette éphébie par une inscription que M. Eustratiadis a publiée : Ἀρχαιολογικὴ ἐφημερίς, deux. série, p. 318. M. C. mentionne les catalogues de Dendra en Béotie, p. 36, note 1. M. Girard en a retrouvé de nouveaux qui viennent s'ajouter à ceux que l' Ἀθήναιον a donnés dès 1873. Ces catalogues appartiennent à la ville Ὕηττος qu'il faut ajouter à la liste qu'on a vue plus haut. Ce nom est fourni par une dédicace qui a été reproduite dans l' Ἀθήναιον, t. IV, p. 101, et par un second monument encore inédit qu'a découvert M. Girard. Le *Bulletin de corresp. hellénique*, 1877, p. 379 (article de M. Martha), contient plusieurs inscriptions que M. C. n'a pu connaître et qui sont relatives à l'éphébie de Sparte.

Une inscription de Varna fait connaître l'éphébie d'Odessos, Mordtmann fils, *Rev. arch.*, 1878, p. 114. Une inscription que M. Girard a copiée à Karditsa en 1877, et qui est encore inédite, mentionne l'éphébie d'Acræphiæ. Quelques textes de Paros, Ἀθήναιον, t. V, p. 22 et sui-

1. A propos des éphèbes de Pellène, Pausanias dit : ...ἐς τὴν πολιτείαν ἐγγραφῆναι πρότερον καθέστηκεν οὐδενί, πρὶν ἂν ἐφηβεύσωσιν. Rapprochez ce texte de plusieurs inscriptions : τοίδε ἐξ ἐφήβων — ἐξ ἐφήβων ἐμ πελτοφόρας ἀπεγράψαντο — ἀπῆλθον ἐξ ἐφήβων εἰς τὰ τάγματα, etc...

vantes, paraissent se rapporter à des éphèbes sans que le nom même d' ἔφηβοι se lise sur ces marbres.

Ces quelques exemples suffisent pour montrer avec quelle rapidité s'augmentent les textes qui éclairent l'histoire de ces collèges.

Dates que donnent les inscriptions. Ces dates n'ont également qu'une valeur tout-à-fait relative. Ce sont celles pour lesquelles nous avons des témoignages certains, mais elles n'impliquent d'aucune manière que les collèges n'existaient pas auparavant. Un texte d'Orchomène est du IIIe ou du IVe siècle avant notre ère (Keil, *Sylloge inscriptionum Bœoticarum*, XXXVIIIa). Ceux d'Ægosthènes se placent entre 223 et 192 av. J.-C. (Le Bas et Foucart, n° 3-11.) Ceux de Mégare également (*id.*, n° 10 et 34 b.) Ceux de Thouria sont antérieurs à l'entrée de cette ville dans le κοινὸν Ἀχαιῶν (*id.*, n° 301, 302). Pour Thespies, Platée, Naryce, les textes sont de l'époque romaine : il en est de même pour presque toutes les inscriptions éphébiques de Sparte.

Bien que le passage de Pausanias relatif à l'éphébie de Sicyone ne donne pas une date précise, il semble indiquer que les éphèbes s'exerçaient dans le gymnase de Clinias, depuis l'époque où cet édifice avait été bâti : τὸ δέ σφισι γυμνάσιον τοῦτο, Κλεινίας ᾠκοδόμησε, καὶ παιδεύουσιν ἐνταῦθα ἔτι τοὺς ἐφήβους, II, 10, 7. La date de cette fondation peut être retrouvée. Il s'agit ici du père d'Aratus. Plut., *Arat.*, 2, 8. Paus., II, 2, 8. Ce personnage a vécu tout-à-fait au commencement du IIIe siècle. Le gymnase des éphèbes à Pellène est dit ἀρχαῖον. En l'absence de témoignages directs, nous avons du reste encore ici l'esprit même de l'antiquité. L'éphébie des temps romains n'est plus qu'une institution de médiocre valeur, un passe-temps, un lieu de réunion pour les exercices du corps et de l'esprit : à la belle époque, elle avait tous les caractères d'une haute institution politique : de ce que le hasard ne donne que des textes récents, il ne faut pas en conclure que la décadence seule a vu ces sortes de collèges.

Pour le Ve et pour le IVe siècle avant notre ère, nous n'avons pas non plus de décrets éphébiques athéniens. Le plus ancien est du début du IIIe siècle. Je crois cependant et j'ai essayé de démontrer que l'éphébie existait bien auparavant. Pour le IVe siècle, il n'y a pas de doute ; les témoignages des orateurs sont formels. Pour les temps qui précèdent, mon opinion n'a pas été acceptée de tous. M. Egger, en particulier, *Journal des savants*, 1877, p. 236, s'y est montré peu favorable. Il se fonde sur un double témoignage de Cicéron et de Polybe cité par Cicéron. Voici le passage entier : « Principio disciplinam puerilem ingenuis (de qua Græci multum frustra laborarunt, et in qua una Polybius, noster hospes, nostrorum negligentiam accusat) nullam certam aut destinatam legibus aut publice expositam, aut unam omnium esse voluerunt. » *De Republica*, IV, 3. De ce texte, il résulte que l'éducation des enfants chez les Romains n'a pas fait l'objet d'une législation spéciale ; qu'elle n'a été ni fixée, ni déterminée par les lois, ni publique, ni uniforme.

Nous ne nous arrêtons pas aux Romains. Quant aux Grecs, Cicéron dit qu'ils se sont occupés beaucoup de cette éducation, mais que leurs efforts n'ont pas eu de résultats utiles ; M. Egger pense que l'auteur de la *République* parle d'après Polybe; nous n'y faisons aucune objection. Ce texte, nous semble-t-il, ne s'applique pas nettement à l'éphébie. Il s'agit de l'éducation des enfants, *disciplina puerilis*. L'éphèbe athénien n'était pas enfant mais homme, puisque le serment éphébique marquait l'entrée dans la vie civile. De plus, l'année ou les deux années éphébiques n'étaient pas à proprement parler des années d'éducation, mais un noviciat *politique* et *militaire*, où le jeune homme, qui avait été instruit durant son adolescence, s'exerçait aux devoirs de la vie publique; il n'était plus un élève ; il était déjà un citoyen. Enfin, quand les mots *disciplina puerilis* s'appliqueraient à l'âge éphébique, quand il serait démontré que la pensée et la phrase sont de Polybe, il serait difficile de prouver que Polybe, en mentionnant les efforts des Grecs et par suite les institutions qui ont dû en être la conséquence, a nié à la bonne époque l'existence même de ces institutions, plus ou moins parfaites. Il serait tout au plus légitime d'admettre, semble-t-il, qu'il a condamné la valeur de ces efforts et de ces institutions.

Telles sont quelques-unes des raisons qui nous empêchent de souscrire sans réserve aucune à l'opinion de M. Egger. J'ajouterai que, si les témoignages directs sur l'ancienneté de l'éphébie attique sont peu nombreux, nous avons le serment des éphèbes, document qui, à mes yeux, n'est pas récent, et le décret en l'honneur d'Hippocrate accordant le droit d'éphébie aux habitants de Cos, décret dans lequel j'ai cru trouver des preuves certaines d'antiquité. Je me propose de revenir ailleurs sur l'histoire de l'éphébie attique avant l'époque des plus anciennes inscriptions jusqu'ici connues; si j'y touche ici, c'est que, si on admettait l'origine relativement récente de cette institution chez les Athéniens, il serait naturel de trouver dans ce fait une raison de croire que les collèges du même genre, dans les autres villes grecques, ne remontaient pas non plus à une haute antiquité.

De l'âge éphébique. — C'est là une des questions les plus difficiles que présente l'histoire de ces collèges : elle n'est autre que l'étude de l'âge de la majorité civile et politique dans les nombreuses républiques du monde grec. Les documents manquent presque tout-à-fait. De plus, pour les rares textes que nous possédons, il importe de bien distinguer l'éphébie naturelle et l'éphébie politique; le mot ἐφηβεία quand il désigne une époque de la vie par opposition à l'ἥβη, à la jeunesse, et quand il s'applique à un membre de la cité jouissant de droits particuliers; l'ἔφηβος ordinaire dont parlent les poètes et les philosophes, et l'ἔφηβος des juristes. Au point de vue où s'est placé M. C., il ne peut s'agir que de la valeur légale du mot ἔφηβος selon les pays. Cette valeur n'a pu être déterminée en dehors d'Athènes; la question est encore à traiter.

Des formalités d'admission. — Elles consistaient en un examen ou δοκι-

μασία qui permettait au magistrat de constater l'âge du jeune homme, sa naissance libre, et probablement d'autres conditions nécessitées par la loi. La δοκιμασία est assez bien connue pour l'Attique. Pour les autres pays, nous voyons qu'elle existait, mais nous n'en savons pas beaucoup davantage. Elle est attestée par des expressions comme celles-ci : ἔφηβοι οἵδε ἐνεκρίθησαν — οἱ ἐνκριθέντες ἔφηβοι — οἱ ἐνκριθέντες εἰς τοὺς ἐφήβους. Le Bas et Foucart, 34 c; Le Bas et Waddington, 519, 520; Curtius, *Beitraege zur Geschichte und Topographie Kleinasiens*, p. 63, etc...

Les magistrats chargés de cet examen sont mal connus. Ils variaient sans doute selon les villes, mais partout on devait retrouver, en dernier lieu, le sénat et le peuple qui déléguaient leur autorité et qui restaient juges suprêmes [1].

De la durée de l'éphébie. — Pour éclairer cette question, il faudrait savoir exactement quel était l'âge éphébique dans chaque pays. On a vu qu'à cet égard les renseignements étaient insuffisants. Qu'il y eût une règle uniforme pour la sortie de l'éphébie, c'est ce qu'on ne saurait conclure du passage de Stobée ἐξ ἐφήβων ἐστί, καὶ ἤδη εἴκοσιν ἐτῶν, t. III, p. 297. Ed. Gaisford. Ce texte ne s'applique pas à toutes les législations des pays grecs.

A Lébadée, nous savons que les jeunes gens, à la sortie du collège, étaient inscrits parmi les ϜικατιϜέτιες [2]; ils en sortaient donc à vingt ans. A Thouria, la question des εἴρενες me paraît être assez obscure. Il y avait des τριτίρενες qui avaient été εἴρενες trois ans auparavant; de plus, un texte dit que les εἴρενες avaient vingt ans. On est donc conduit à supposer un collège d'εἴρενες, qui sont d'anciens éphèbes, et un autre d'éphèbes qui ont moins de vingt ans; on en conclut que l'éphébie finissait à vingt ans. Le texte principal est de Plutarque. *Lyc.*, 17. Εἴρενας δὲ καλοῦσι τοὺς ἔτος ἤδη δεύτερον ἐκ παίδων γεγονότας, μελλείρενας δὲ τῶν παίδων τοὺς πρεσβυτάτους. Οὗτος οὖν ὁ εἴρην εἴκοσι ἔτη γεγονὼς κ. τ. λ. Les plus âgés des enfants sont des μελλείρενες; les εἴρενες sont sortis de l'enfance depuis deux ans; le texte n'apporte pas de témoignage direct sur ceux qui ne sont plus παῖδες, qui ne sont pas encore εἴρενες.

A Chio, l'éphébie durait trois ans. A Cyzique, on pouvait rester deux ans dans le collège. Pour les autres villes, nous n'avons que des indices de très-peu de valeur.

Du mode de sortie. — Pour ce chapitre, il est surtout possible de réunir les formules qui marquent la fin de l'âge éphébique. Elles indiquent l'inscription des éphèbes dans l'armée, soit d'une façon générale, τωὶ πρᾶτον ἐστροτευάθη (Orchomène), soit en précisant le corps dans lequel les jeunes gens sont inscrits, les hoplites, les peltophores, etc. Nous ne

1. A Mégare, commission de trois juges, γραμματεὺς τῶν συνέδρων, δικαστής et γυμνασίαρχος. Le Bas et Foucart, 34 e, etc...

2. Un texte inédit, copié par M. Girard, donne cette formule pour Ὑηττός.

savons rien des examens de sortie, ni des droits que donnait le fait d'être passé dans l'éphébie.

Magistrats ou fonctionnaires. — Nous connaissons au moins vingt-deux magistrats ou fonctionnaires qui prenaient part à l'administration de l'éphébie attique. Pour les autres éphébies, nous n'avons que peu de renseignements. Les inscriptions nomment le paidotribe à Ilium et à Lampsaque, le διδάσκαλος à Sparte, le παιδευτής à Byblos, l'ἡγεμών et le γραμματεύς à Pergame; mais ces titres et quelques autres, conservés par un petit nombre de textes, sont souvent d'une explication difficile quand on veut ne pas se borner au sens général et forcément un peu vague de ces mots. Nous savons qu'il existait à Sparte des βίδεοι ou βίδυοι qui surveillaient les exercices des jeunes gens, Paus., III., 11, 2. Une inscription cite un παλαιστροφύλαξ : enfin les gymnasiarques se rencontrent assez souvent. Ces renseignements ne permettent pas de retrouver la hiérarchie de ces collèges.

Une inscription de Pergame, *Corpus* 3538, me paraît donner avec précision une acception que le mot ἡγεμών a dû avoir souvent dans ces collèges, en particulier en Attique. Les éphèbes se rendent à une cérémonie en l'honneur d'Esculape, au temps de Marc-Aurèle. Ils sont divisés en quatre troupes; chacune a un ἡγεμών. Le mot a donc ici le sens de *chef*, de *conducteur* d'une section de l'éphébie. Chacune de ces troupes invoque un dieu différent, Jupiter, Bacchus, Minerve Tritogenia et Esculape. Mais de ce que le mot ἡγεμών ait eu ce sens à Pergame et même à Athènes, il ne s'en suit pas qu'il l'ait eu dans tous les collèges.

M. C. a heureusement éclairé l'histoire d'une fonction sur laquelle ses prédécesseurs avaient émis beaucoup d'idées fausses. L'ἐφήβαρχος a été souvent considéré comme un éphèbe qui avait reçu un titre d'honneur, qui était prince du collège, comme en Attique l'ἄρχων ἐφήβων. La vérité est que l'ἐφήβαρχος est le plus souvent un fonctionnaire, quelquefois même un magistrat dont l'autorité rappelle celle du cosmète athénien. Il ne se trouve pas sur les inscriptions de la Grèce propre, mais on le rencontre en Asie, en Macédoine, en Thrace, dans les îles. A Colosses, le *cursus* d'un éphébarque mentionne des dignités qu'un éphèbe n'avait pu reçevoir... γραμματεύσας, ταμιεύσας, ἐφηβαρχήσας, εἰρηναρχήσας, νομοφυλακήσας (Le Bas et Waddington, 1693 b.) L'éphébarque est éponyme; il exerce une ἀρχή, une magistrature. (Le Bas et Wadd. 643.) On emploie à son égard des formules qui rappellent celles qui sont en usage à Athènes pour le cosmète : ἀνέταξεν τοὺς ἐπ' αὐτῷ γενομένους ἐφήβους (Derriopos, Πανδώρα, août 1870). Les seuls mots ἐπ' αὐτῷ suffiraient à indiquer une autorité suprême sur le collège. Les écrivains nomment l'éphébarque avec le stratège, l'astynome, etc., et indiquent qu'il est leur égal. Arr. *Epict.*, III, 1, 34; 7, 19.

Les conclusions de M. C. sont vraies d'une façon générale : mais il ne faut pas leur donner une portée trop absolue. A Odessos, l'éphébarque était un éphèbe. L'auteur ne pouvait connaître ce texte publié en 1878 : οἵδε εἰσὶν ἔφηβοι.. πρῶτος ὁ ἐφήβαρχος. *Rev. arch.*, 1878, p. 114.

L'ὑπεφήϐαρχος, qui est aussi assez souvent cité, exerce des fonctions analogues à celles de l'hypocosmète.

Au contraire, l'ἀρχέφηϐος est un éphèbe qui a une primatie d'honneur.

Une autre question, qui est étudiée avec des arguments nouveaux par l'auteur, est celle des gymnasiarques qui avaient une autorité générale sur certains collèges et qui, à ce titre, se rapprochaient beaucoup de l'ἐφήϐαρχος et du κοσμητής. On sait que l'antiquité grecque admettait une grande variété de gymnasiarchies. Dans certaines villes, le gymnasiarque exerçait une ἀρχή, il était éponyme; on le chargeait de l'inscription sur les catalogues (p. 48).

Des titres honorifiques des éphèbes. — On a vu plus haut le titre d'ἀρχέφηϐος. Les titres de ce genre donnés aux éphèbes devaient être nombreux; nous en avons beaucoup d'exemples pour Athènes. Les uns sont honorifiques; les autres impliquent une particulière amitié, quelques-uns indiquent des fonctions. A Sparte, nous trouvons le διαϐέτης, probablement le premier des éphèbes; le διοικητής à Cyzique, chargé d'une partie de l'administration. Les συνέφηϐοι, les φίλοι, les συστάται se voient dans d'autres collèges comme à Athènes. Ces jeunes gens ressemblent aussi aux éphèbes athéniens par l'habitude qu'ils ont de se donner des titres pompeux, νεός Ἑρμείας, ἀνίκατοι, σθεναροί, κράτεροι.

Des exercices. Devoirs religieux. — L'éphébie attique assistait à un grand nombre de cérémonies religieuses; c'était là un de ses premiers devoirs. Elle y venait par respect pour le culte public, que nul n'avait le droit de négliger; pour assurer l'ordre; pour augmenter la pompe. L'usage était le même pour les collèges des autres villes. Mais la rareté des témoignages empêche de faire un tableau complet de la vie religieuse des éphèbes. Nous ne les trouvons que par hasard associés aux cultes publics et dans des circonstances qui sont presque toujours d'exception. L'intérêt serait, au contraire, de connaître les pratiques habituelles.

A Pergame, les éphèbes assistent à une cérémonie en l'honneur d'Esculape; à Téos, à une fête commémorative du jour natal d'un certain Pius. Le Bas et Wadd. 90; *Corpus*, 3062 *a;* à Cymé, à l'éloge funèbre de L. Vaccius Labéon, *Corpus*, 3524; ce sont là des cérémonies où ils n'ont ni un rôle spécial, ni une place prépondérante. A Ephèse, ils portent les objets sacrés aux processions, comme en Attique ils accompagnent la statue d'Iacchus. Wood, *Discoveries at Ephesus,* titulus Salutarii, col. 7, l. 30.

Les mentions des cultes propres aux éphèbes sont très-rares. A Téos, ils honorent Hercule et les Muses, *Corpus*, 2214. A Sparte, ils sacrifient à Jupiter Enyalius. Paus., III, 14, 8.

Il serait intéressant d'étudier les rapports de certains thiases et des éphèbes. A Théra, ils sont admis dans le thiase formé en l'honneur d'Andragoras, d'Epictèta, de Cratésilochus et de Phœnix, *Corpus*, 2448. A Téos, une dédicace réunit les οἱ ἔφηϐοι, οἱ νέοι καὶ οἱ θίασοι πάντες, *Corpus*, 3101.

sympathique attention qui ont toujours été donnés dans ce recueil aux notices extraites du manuscrit de Colletet [1].

La *Vie de Claude de Trellon* n'était pas inédite, mais elle était si bien cachée dans un ouvrage où personne ne se serait attendu à la trouver, que M. D.-B., en l'exhumant des *Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon sous le règne de Louis XIII, par* ANTOINE PÉRICAUD *aîné, bibliothécaire de la ville de Lyon* [2], nous a rendu presque un aussi grand service, que s'il avait été le premier à la publier. D'ailleurs M. Péricaud n'avait point annoté le document [3], et si jamais annotation a été indispensable, c'est assurément celle de toute notice rédigée par le bon Colletet, comme on l'a remarqué ici [4]. Le savant bibliophile toulousain a non-seulement complété et rectifié la *Vie de Claude Trellon;* il nous a fait connaître encore, dans un excellent commentaire, la famille du poète et particulièrement son père *(Claude)*, son frère *(Gabriel)* et son neveu *(Le chevalier de Trelon*, l'auteur des *Mémoires* publiés en 1681 et peut-être, suivant une ingénieuse conjecture du nouvel éditeur, le héros des *Aventures galantes du chevalier de Thémicourt par Madame de **** (Paris, 1700; Lyon, 1706).

La résurrection de la notice sur Claude de Trellon est d'autant plus opportune que, parmi nos biographes, les uns ne disent presque rien sur lui [5], les autres disent des choses inexactes [6]. Désormais on saura que l'auteur de la *Muse guerrière*, de la *Flamme d'amour, des Flammes divines et spirituelles de l'amour de Dieu et mépris du monde*, de *l'Hermitage*, du *Cavalier parfait*, etc. — (car j'en passe, et non des

---

1. Voir les articles sur les *Vies des poètes gascons* (22 septembre 1866), sur la *Vie de François Rabelais* (4 janvier 1868), sur les *Vies des poètes agenais* (12 septembre 1868), sur la *Vie de Pibrac* (13 avril 1872), sur les *Vies des poètes bordelais et périgourdins* (4 janvier 1873), etc. Je n'ai pas besoin de rappeler à nos lecteurs le précieux travail d'un de nos plus chers collaborateurs, feu M. Léopold Pannier *(Essai de restitution du manuscrit de Guillaume Colletet*, 1870, p. 324-338).

2. Lyon, 1846, in-8, p. 33-37. L'ouvrage a été tiré à petit nombre.

3. Cet érudit s'était contenté (p. 33, note 2) de déclarer que Claude Trellon a été omis dans la *Biographie toulousaine*. Il aurait mieux valu se taire entièrement, car, comme l'a remarqué M. D.-B. (p. 3) : « M. Péricaud ne chercha pas bien. S'il avait feuilleté le volume de la *Biographie toulousaine*, qu'il avait entre les mains, il aurait trouvé, quelques pages avant celles qu'il avait parcourues, un article portant ce nom : *Terlon ou Trelon (sic)*, suivi de plusieurs notices, parmi lesquelles il aurait reconnu celles des Trellons qu'il réclamait et celles de plusieurs Trellons qu'il ne cherchait pas. »

4. Article déjà cité du 22 septembre 1866, p. 190, 191.

5. M. Lud. Lalanne, dans la récente édition de son *Dictionnaire historique de la France* (1877), n'a pu donner sur Claude de Trellon que ces vagues renseignements : « poète, vivait à la fin du XVIe siècle. »

6. L'abbé Goujet *(Bibliothèque françoise*, XIII, p. 375-395) a donné une piquante analyse des œuvres du poète, mais il a eu le tort de croire (p. 383) qu'il était né à Angoulême. Viollet-le-Duc (*Catalogue de la Bibliothèque poétique*, etc., p. 313-315) a reproduit l'erreur de son devancier.

meilleurs) — naquit à Toulouse [1], qu'il était fils aîné de Claude de Trellon, ou Trelon ou Terlon [2], lequel fut un avocat distingué, un capitoul, un membre du collége de la Gaye Science. On saura aussi que le frère cadet de Claude, en digne fils de son père [3], obtint à plusieurs reprises, notamment en 1566 et 1568, les prix de l'Académie des jeux floraux, devint mainteneur en cette Académie, fut chargé, en 1604, de faire en cette qualité aux capitouls la semonce accoutumée, et mourut en 1611, ayant été conseiller au parlement de sa ville natale et ayant publié, entre autres ouvrages, un poëme intitulé *Six chants des vertus,* dédié au duc de Joyeuse, protecteur des deux frères (Paris, 1587, in-12) et un *Discours sur les duels,* dédié au roi Henri IV (Tolose, chez la vefve de Jacques Colomiez, 1602). M. Desbarreaux-Bernard emprunte à ce rarissime volume quelques bizarres citations qui amuseront les lecteurs de son curieux opuscule [4].

S'il m'était permis maintenant, à propos de Colletet, de prendre la parole pour un fait personnel, je dirais qu'en tête de la *Vie de Jean-Pierre de Mesmes* [5], j'avais promis de publier bientôt la *Vie de Jean Besly*, le grand historien du Poitou, destinée aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de l'Ouest, mais qu'au moment même où je prenais cet engagement, on a de la plus étrange façon abusé de la communication de mon manuscrit (depuis longtemps tout préparé pour l'impression), en l'insérant à mon insu, et contre mon évidente volonté, dans l'*Annuaire de la société d'émulation de la Vendée pour 1877*. J'ai le ferme espoir, en confiant à la *Revue critique* ma plainte et ma protestation, que tous les lecteurs de ce loyal recueil apprécieront à sa juste valeur un procédé que je n'aurais pas cru possible dans la république des lettres.

T. de L.

---

1. On n'a pu retrouver ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Colletet le fait mourir en 1594. M. D.-B. rappelle que le biographe s'est trompé sur ce point, et que le poète-soldat vivait encore en 1597. J'ai dit poète-soldat. Je suis bien obligé d'ajouter que Trellon fut aussi mauvais soldat que mauvais poète, car, comme on le voit dans un passage de son *Ligueur repenti*, passage qu'a cité l'abbé d'Artigny (*Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, t. VI, 1753, p. 338), il aurait *montré les talons* aux batailles de Coutras, d'Arques et d'Ivry.

2. Les trois formes sont données dans les documents de XVIe siècle. A Toulouse même, la forme *Terlon* semble avoir été généralement préférée. Claude II adopta la forme Trellon qui se retrouve dans toutes les éditions de ses œuvres, et son frère imita son exemple.

3. Claude I, comme nous l'apprend le *Livre rouge* des Jeux Floraux, avait, par délibération du dimanche second may 1540, obtenu le souci. Ce fut en vertu de la même délibération que le poète bordelais Jean Rus reçut l'églantine (*Œuvres de Jean Rus*, 1875, p. 64).

4. Je suis heureux d'annoncer ici que le vénéré doyen des bibliophiles méridionaux qui, à 80 ans révolus, travaille comme s'il n'en avait que 40, va nous donner, outre plusieurs charmantes plaquettes, un ouvrage considérable et que les plus habiles liront avec profit, le *Catalogue des incunables de la bibliothèque de la ville de Toulouse.*

5. *Cabinet historique* de janvier, février 1878, p. 10. Tirage à part, p. 5.

raconter l'affaire au point de vue européen tireront grand profit de l'ouvrage de M. D. C'est une pièce capitale à placer au dossier.

L'essai qui suit : IV. *La Prusse pendant l'occupation française* (265-500) est une étude critique sur l'histoire de Prusse de 1806 à 1813. C'est également, et toujours, sous les mêmes réserves, une pièce à consulter, et le travail, comme le précédent, est rempli de faits précis et nettement exposés.

V. « *Un milliard d'indemnité de guerre que la Prusse a payé à la France* » (503-550). Cet article est presque un article de polémique. M. D. montre très-bien (p. 503) que les rigueurs de la politique napoléonienne ont régénéré la Prusse : cette considération aurait pu adoucir des rancunes et calmer des sentiments qui ont eu depuis une ample satisfaction. Un mot seulement sur le titre « *un milliard d'indemnité de guerre* ». La contribution de guerre proprement dite fixée à 140 millions par l'article 1er du traité du 8 septembre 1808, ne figure dans le milliard que pour 103, 914, 318 fr. Le complément, c'est à dire près des neuf dixièmes du milliard consiste, d'après le témoignage de Rœderer, en contributions, réquisitions, prestations et fournitures perçues de 1806 à 1813, soit en vertu du fait de l'occupation, soit en vertu du traité de paix, soit en vertu du traité d'alliance. C'est ainsi que M. D. — dont je ne discute ni les chiffres ni les calculs, — arrive au total d'un milliard. Je n'ai aucun désir de suivre M. D. dans l'application qu'il fait de ce précédent aux traités de 1871. Je me borne à rappeler que, — appliquant aux traités de 1815 (que M. D. néglige de rappeler et qui semblaient cependant un règlement de comptes assez sérieux) et de 1871, le mode de calcul employé par M. D., — les indemnités de guerre payées par la France s'élèveraient pour 1815 à 1 milliard 833 millions, et pour 1871 à 5 milliards, 567 millions.

VI. « *La mission du colonel Knesebeck à Pétersbourg* » (551-579). C'est un des épisodes les plus graves et les plus délicats de l'histoire de la Prusse pendant la période de 1811-1812. M. D. fait une critique serrée et sagace d'un écrit posthume de Knesebeck : « *Eclaircissements sur ma mission en Russie dans l'année 1812* ». Il en laisse subsister peu de chose.

On voit que les morceaux v et vi de l'ouvrage ne sont que des compléments de l'étude plus générale qui forme le morceau iv. Ce sont, en quelque sorte, des monographies dans une monographie. Les historiens qui s'occuperont de cette période auront à consulter l'ouvrage de M. D. avec une grande attention. Ils feront bien de comparer ces trois études sur l'histoire de Prusse de 1806 à 1813 avec les chapitres correspondants du bel ouvrage de M. Ranke sur Hardenberg qui a paru après celui de M. D.. M. R. est plus court et se résume davantage ; il se tient davantage aux sommets des choses. Cette méthode qui n'exclut, on le sait, chez lui, ni la critique des faits, ni la science du détail, donne nécessairement à sa pensée quelque chose de plus large. M. D. est plus cri-

tique, M. R. plus historien; M. D. a l'esprit précis, M. R. l'esprit élevé; le premier est plus prussien dans ses ouvrages, le second plus européen. A l'un et l'autre point de vue, nous avons beaucoup à apprendre de M. Düncker comme de M. Ranke.

Albert Sorel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juin 1878,

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de plusieurs lettres de M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome. Dans une de ces lettres, datée de Métaponte, M. Geffroy donne quelques détails sur les fouilles qui ont été entreprises par le gouvernement italien dans les ruines de cette ancienne cité. Dans une autre lettre, de Reggio en Calabre, il annonce la découverte faite par un professeur de cette ville, M. B. Lofaro, dans une vigne des environs, d'un tombeau où se trouvait uu vase d'argile renfermant plusieurs centaines d'anneaux tous semblables, composés d'une sorte de pâte dont la nature n'a pu être encore déterminée; deux de ces anneaux sont joints à l'envoi de M. Geffroy. Enfin d'autres lettres, datées de Rome, donnent divers renseignements sur les objets trouvés récemment en cette ville. Dans l'inscription funéraire de la porte Flaminienne, où se trouvent ces mots qui ont occupé plusieurs fois l'Académie dans ses dernières séances, *inter fedeles fidelis fuit, inter... nos pagana fuit*, M. Geffroy déclare qu'on distingue, après le mot *inter*, la trace d'un *a*, après lequel il y a place pour deux lettres au plus. Entre autre objets nouvellement découverts, M. Geffroy signale un cippe trouvé *piazza della pace*, qui porte une inscription en l'honneur d'un cocher vainqueur aux courses de chars. « L'inscription, bien conservée », dit-il, « indique le nom, la patrie, l'âge du vainqueur, le jour du combat, les noms des quatre chevaux qui ont triomphé : *Circius, Acceptor, Delicatus, Colynus.* » Cette inscription sera publiée dans le bulletin de la commission municipale archéologique de Rome.

Un pli cacheté, remis par M. Alfred Dutens, est déposé dans les archives de l'Académie.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. Renan communique à l'Académie une interprétation nouvelle d'un texte araméen déjà connu, mais jusqu'ici mal compris. Cette interprétation est due à M. Clermont-Ganneau. Il s'agit d'un papyrus araméen provenant d'Egypte. On y lit une phrase en caractères très-soignés, qui avait été prise pour une formule religieuse. On lisait en tête le mot *El*, Dieu; mais il se trouvait dans la suite de la phrase deux mots qu'on ne pouvait expliquer. Or le mot *El* dans le sens de Dieu n'est pas araméen, il fallait donc expliquer ce mot autrement. M. Clermont-Ganneau y a reconnu une préposition qui signifie *à*, et qui sert à formuler l'adresse d'une lettre; les deux mots inconnus sont des noms propres. Avec ces données, la phrase se traduit sans difficulté ainsi : « A monseigneur Mithrawahishtas, ton serviteur Pachymos... » Pachymos est un nom égyptien connu; dans Mithrawahishtas il faut reconnaître un nom perse, qui nous est d'ailleurs parvenu en grec sous la forme Μιθραύστης. Le do-

L'intérêt linguistique, qui a le plus touché M. S., est aussi celui auquel j'ai été le plus sensible. Pour un grand nombre de proverbes, M. S. a eu l'heureuse idée de fixer, en la notant, la prononciation de ses interlocuteurs et de faire connaître non seulement leurs expressions, leurs phrases, leur orthographe prise sous leur dictée, mais aussi la valeur qu'en parlant, ils ont donnée aux consonnes, aux voyelles, aux syllabes, aux mots. C'est ainsi que nous rencontrons l'emploi presque abusif de l'*imâla* (substitution du son *é* au son *a*); la disparition des diphthongues remplacées par des longues; la suppression de l'hiatus si commun dans la langue littéraire, et, pour ce motif, le *wâw* quiescent ajouté comme en hébreu pour exprimer le suffixe possessif de la troisième personne masculin singulier au lieu du *hê* arabe, et aussi le *hê* du suffixe souvent non prononcé, alors même qu'il est écrit; une aspiration, et la plus douce, placée devant la première voyelle des mots à la place d'un *kaf* primitif, ainsi qu'en Egypte; la septième forme devenue le passif régulier de la première; le maintien du *noun* à l'état construit du duel; et une foule d'autres phénomènes, sur lesquels il sera temps de revenir, quand M. S., comme il le fait espérer, aura publié tous les matériaux, dont il a fait abondante provision, sur les dialectes du Kurdistan.

En terminant, quelques observations de détail. M. S. parle avec effroi [1] du mot *masârînî* (proverbe 43), où le suffixe *nî* est, après un nom, substitué au suffixe *î*. N'y a-t-il pas un deuxième exemple dans le h*ubnî* du prov. 103? — Au prov. 161, M. S. n'aurait-il pas dû traduire le second membre de phrase : « Fais-tu mieux encore, pire sera ce que tu rencontreras. » — Le Prov. 288 signifierait-il peut-être? « Si le hibou offrait meilleure viande qu'il ne l'offre, il aurait lui aussi son chasseur. » — Prov. 359. Il semble que le suffixe du premier mot n'est pas un accusatif à la place d'un datif, mais qu'il peut être considéré comme ayant vraiment la valeur d'un accusatif. Le sens serait alors : « La veut-on tout entière, elle vous échappe tout entière. » — Enfin, prov. 549, je m'explique le suffixe *hâ* dans *ahâlihâ*, bien qu'après *elhêr* on dût attendre le suffixe masculin et non le suffixe féminin, par l'emploi très-fréquent du pluriel de ce mot et par la possibilité, constatée par Lane, d'employer le singulier également pour dire : « de bonnes choses [2]. » Une telle syllepse n'a rien d'invraisemblable.

Dans une publication comme celle de M. S., texte et traduction sont naturellement inséparables. Or, pour des raisons typographiques, les 574 proverbes se suivent d'une part en arabe, de l'autre en allemand. M. S. déplore tout le premier pour ses lecteurs les inconvénients d'une pareille disposition, mais il ne se doute peut-être pas combien elle a dû avoir d'influence sur la forme définitive de sa traduction. C'est une tâche ardue que de faire passer les proverbes d'une langue dans une autre. Rien n'est indif-

---

1. P. IX. Eine wahre Crux bereitet mir... das Wort *masârînî*.
2. An Arabic-English lexicon, I, p. 829, col. 2.

férent dans ces phrases concises, parfois triviales, portant toujours la marque du milieu où elles ont pris naissance. Il semble que M. S. aurait serré de plus près certaines parties de son texte, qu'il aurait pris moins de liberté avec quelques-uns de ses proverbes, si la traduction eût été chaque fois placée à côté ou bien au-dessous de ce qu'elle doit rendre. M. Socin n'en est plus à faire ses preuves comme arabisant, et je veux seulement ajouter à l'honneur de sa traduction qu'elle se distingue par une qualité assez rare dans les travaux de ce genre chez nos voisins : elle est d'une remarquable clarté.

H. D.

---

114. — Rudolf Hercher. [1] **Ueber die Homerische Ebene von Troja** (extrait des Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, 1875, 101-134 p.) — **Vier Homerische Flüsse**, 15 pages.

Disons d'abord un mot du second de ces mémoires. Ces quatre fleuves homériques sont le Rhésos, l'Eptaporos, le Karésos et le Rhodios, qui au début du XIIe chant de l'Iliade se trouvent associés à d'autres fleuves plus connus, pour l'œuvre de destruction du rempart élevé par les Grecs. M. Hercher veut prouver qu'ils ne se retrouvent pas dans la réalité ; opinion peu nouvelle, exprimée déjà par Pline *(Hist. nat.*, V, XXX ;) « *Ceteri, Homero celebrati,.... vestigia non habent.* » M. H. ramène les identifications dont ils ont été l'objet à une source commune, l'écrit de Démétrius, originaire de Scepsis, petite ville de Troade, vers le second siècle avant notre ère. C'est, à ce qu'il semble, un système artificiel, fondé bien moins sur l'exacte observation des lieux que sur un désir de contenter à tout prix la curiosité des antiquaires et l'amour-propre local. L'adhésion apparente de Strabon n'a pas beaucoup de valeur, puisqu'il n'avait pas vu lui-même la Troade.

La question de l'exactitude locale des scènes de l'Iliade nous semble tout-à-fait en dehors de ce débat. Car ces quatre fleuves, réunis en un seul vers, sans jamais reparaître ensuite, ne font pas partie intégrante de la topographie du poëme. Il en est autrement du premier et plus important mémoire de M. H. L'auteur y a pris deux des figures essentielles du paysage homérique, le Scamandre et le Simoïs, comme objets de ses attaques. Le Simoïs n'est à ses yeux qu'une invention posthomérique ; et, quant au Scamandre, il soutient qu'Homère, ne l'ayant connu que par tradition, n'a pas décrit le fleuve réel. Cette thèse sert de base à des conclusions générales, qu'il exprime ainsi : « Je m'imagine avoir montré, par l'exemple du Scamandre et du Simoïs, que la plaine réelle de Troie n'a que peu de rapports avec celle d'Homère, et que l'idée d'un voyage du poète le long des côtes de la Troade doit être définitivement abandon-

1. Nous avons le regret de signaler la mort de M. Hercher, récemment enlevé à la science.

Scamandre, ὄχθας παρ' ποταμοῖο Σκαμάνδρου. Que conclure ? C'est que le fleuve n'a pas été oublié, mais qu'il n'est pas à la place arbitrairement assignée par M. H. Il se trouve, non pas au milieu, mais à côté du champ de bataille.

Quant au πόρος du Scamandre, mentionné dans l'Iliade à trois reprises différentes (XIV, 433. — XXI, 1 — XXIV, 692) comme une sorte d'étape entre la ville et le camp, une observation nous semble nécessaire. Rien ne dit, dans ces trois circonstances, que les personnages arrivés au πόρος l'aient effectivement traversé. Tantôt on y porte Hector pour laver sa blessure ; tantôt Hermès y prend congé de Priam. Au chant XXIme, cet endroit marque le point où l'armée troyenne, coupée en deux par Achille, se divise en une partie qui s'échappe vers la ville à travers la plaine, et une autre qui est rejetée dans le fleuve. C'est, dit M. H., à l'aide du gué que les premiers s'échappent vers la ville. Le texte ne le dit point :

V. 1. Ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἷξον ἐϋρρεῖος ποταμοῖο,
Ξάνθου δινήεντος, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς,
Ἔνθα διατμήξας, τοὺς μὲν πεδίονδε δίωκεν
Πρὸς πόλιν, ...
V. 7. . . . . ἡμίσεες δὲ
Ἐς ποταμὸν εἰλεῦντο βαθύρροον . . .

Nous retrouvons ici la distinction signalée plus haut (XI, 496) entre la plaine et le fleuve ; et le πόρος semble correspondre à un point de rapprochement, à partir duquel la plaine et le fleuve s'écartent en directions différentes.

Au reste, nous n'avons pas, dans ces obscures questions de topographie poétique, d'opinion personnelle à soutenir, mais simplement à défendre le texte homérique contre un auteur qui n'a de respect pour lui qu'en paroles. Nous avions déjà d'ingénieux plaidoyers pour accommoder la réalité locale aux descriptions de l'Iliade ; le dossier se grossit aujourd'hui d'un plaidoyer non moins ingénieux en sens contraire. Il ne nous est pas possible de partager la confiance hautement exprimée par M. H. dans le succès décisif de sa démonstration (p. 118 ; p. 130). Mais il est assez singulier de rapprocher des témoignages qu'il se décerne à lui-même les expressions dont il use envers d'honorables prédécesseurs, tels que Lechevalier, « *Lüge und Gedankenlosigkeit* » (p. 132). Il y a certainement beaucoup d'erreurs dans Lechevalier ; mais ici la sévérité de M. Hercher est poussée jusqu'à l'injustice.

P. VIDAL-LABLACHE.

---

114. — **Un homme d'autrefois**, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD, 1 vol. Paris, Plon, 1877, in-8°, VII-480 p.

Le marquis Henry Joseph Costa, né en 1752, mort en 1824, sujet loyal du roi de Sardaigne, serviteur dévoué de son pays, chrétien con-

vaincu, nous présente dans sa vie publique et dans sa vie de famille un noble type de gentilhomme de l'ancien régime. Sa carrière est une école de dévouement, de respect et de vertu. Il a fait à sa patrie et à la cause qu'il servait les deux plus grands sacrifices qu'il pût faire : il leur a donné son fils, qui mourut à ces côtés sur le champ de bataille et après avoir combattu lui-même avec vaillance, il eut la douleur de signer un traité qui démembrait son pays. On conçoit que l'héritier du nom des marquis Costa se soit fait un honneur de recueillir les souvenirs laissés par son grand-père. Il les destinait, dit-il, à un cercle intime. Le public en a reçu la confidence avec un intérêt marqué, et les pages intimes laissées par le marquis Henry Costa de Beauregard sont peut être les meilleures et les plus profitables du volume. Elles nous font pénétrer dans l'intérieur d'une famille noble avant 1789. On ne saurait trop multiplier les études de ce genre si l'on veut faire avec équité la part de chacun dans l'histoire de la Révolution.

J'arrive à la partie purement historique de l'ouvrage, où sont relatés les faits militaires et politiques dans lesquels le marquis a joué un rôle.

Le volume se compose de notes ou d'extraits de correspondances reliés par des résumés. M. C. de B. nous dit (VI) que « les réflexions qui rattachent entre eux ces fragments appartiennent elles-mêmes au marquis Henry. » L'éditeur sans doute s'est constamment inspiré de la pensée de l'auteur des fragments ; mais il me semble qu'en plus d'un endroit il a donné à ces résumés et à ces réflexions un tour un peu trop contemporain : je fais allusion surtout aux jugements politiques. Les idées et les passions qui divisaient la société européenne à la fin du dernier siècle diffèrent à beaucoup d'égards des passions et des idées qui la divisent aujourd'hui ; l'éditeur des souvenirs du marquis Henry ne me paraît pas avoir toujours tenu un compte suffisant de ces nuances.

Le marquis Henry avait respiré l'air du XVIIIe siècle ; comme tant de gentilhommes, et des meilleurs, il avait applaudi au premier mouvement de réforme et de régénération de la monarchie française. Il écrivait, en 1789, à Joseph de Maistre : « Pour moi, je n'eusse point hésité, malgré vous, mon cher ami, à suivre M. de Clermont-Tonnerre, et certes c'eût été, comme il le dit, à ma conscience que j'aurais obéi..... » Il parle de Necker avec enthousiasme : « Cet homme est l'idole de la nation, quoiqu'en disent un petit nombre de gens possédés par l'esprit de dénigrement ou de parti ; sa gloire me paraît aujourd'hui affermie et hors de toute atteinte. » L'illusion fut de courte durée. La Révolution attaqua le marquis Henry dans toutes ses convictions. Son penchant pour les idées vagues et généreuses dont le mouvement de 89 fut l'expression confuse n'était autre que l'amour de l'humanité qui était alors dans toutes les âmes. Ce qu'il y eut de national dans la Révolution française ne pouvait toucher le marquis, et rien, absolument rien, ne tempérait à ses yeux les fautes, les folies et les excès. Il n'était Français ni de naissance ni de tendances. C'était un Sarde, et quand la France révolutionnaire

menaça en même temps l'ordre monarchique, l'ordre social, l'ordre religieux et l'indépendance de son pays, il devint un ardent adversaire de la Révolution et de la France.

Il est bon pour nous de nous rendre compte, par cet exemple, de la sincérité avec laquelle des étrangers purent et durent lutter contre nous, combien ils eurent à en souffrir. Certes, il y avait entre la Savoie et la France des relations bien intimes ; et M. C. de B. nous fournit à ce sujet de curieux renseignements. Tous les événements de la révolution française ont eu leur écho en Savoie, et, socialement, ce petit pays paraît plutôt une annexe de la France qu'une province de la Sardaigne. Ce sont les mêmes causes qui produisent les mêmes effets. Voici, par exemple, pour la première période 1789-1791 : « Entre honnêtes gens, on gémissait à portes closes » (p. 93). — « Le gouverneur de Chambéry se querellait avec le conseil de la ville et capitulait. A quelques jours de là, un avocat de la province de Carouge avait affaire à l'intendant, et l'intendant prenait la poste pour se sauver... Le gouvernement piémontais assurait de ne rien voir, et sa longanimité encourageait les factieux » (p. 94). Les droits féodaux sont abolis en France ; les Savoisiens étendent de leur autorité privée l'abolition à leur territoire, et l'interprètent comme les Français : « Les débiteurs usaient vis-à-vis de leurs créanciers d'une liberté toute naturelle, celle de ne pas payer leurs dettes » (p. 102). C'est bien ainsi que M. Taine, dans son ouvrage sur la Révolution, nous peint, en France les effets pratiques des réformes idéales de l'Assemblée.[1] — La propagande révolutionnaire n'était pas faite pour convertir le marquis Henry à la politique française : il n'en était pas le partisan sous la monarchie ; il en devint l'ennemi sous la révolution. Il était venu à Paris pour la première fois en 1767, il avait de quinze à seize ans, et il écrivait alors : « Je suis révolté de la statue de Louis XIV, que je viens de voir Place des Victoires.... J'ai été indigné de voir cet orgueilleux vainqueur foulant aux pieds toutes les nations de l'Europe, et notre pauvre Savoie enchaînée lui décrottant quasi les souliers » (p. 37). Le marquis Henry, comme son ami Joseph de Maistre, détestait d'ailleurs « la casaque blanche du *Kaiserlick* à l'égal de la carmagnole du Français ». Il est trop légitime et trop louable d'aimer son pays et de l'aimer exclusivement pour qu'on s'étonne de ces sentiments chez un gentilhomme sarde. Ces sentiments sont d'ailleurs très-simples et très-clairs. Il n'en est pas de même de ceux de Joseph de Maistre, et je trouve à ce sujet quelques réflexions de M. C. de B. qu'il me parait nécessaire de relever.

Joseph de Maistre écrivait au marquis Henry Costa, après avoir lu Burke : « Comment trouvez-vous que ce grand sénateur traite le grand tripot du Manége et tous ces législateurs hébétés ? Pour moi, j'en ai été ravi, et je ne saurais vous exprimer combien il a renforcé mes idées *anti-démocratiques et anti-gallicanes*. Mon aversion pour tout ce

---

1. Voir un des prochains numéros de la *Revue Critique*.

qui se fait en France devient de l'horreur (p. 97). » M. C. de B. nous dit plus loin, à propos de ces sentiments de Joseph de Maistre sur la France : « Il ne cessera jamais de poursuivre la Révolution. La France de la Convention, la France du Directoire, la France Consulaire comme la France Impériale, c'est toujours la Révolution... Et pourtant il ne cessera jamais de croire au rôle providentiel de la *vraie France*, de la France catholique et c'est d'elle qu'il attend le salut après la ruine (p. 163). » On se demande quelle peut être cette *vraie* France qui, par une nuance déjà bien subtile en philosophie, mais tout à fait insaisissable en histoire, est ici opposée à la France *réelle*. Joseph de Maistre, pas plus que son ami le marquis Henry, n'aimait la France de Louis XIV. Gallicane en effet, la France l'était au moins depuis saint Louis, et le demeura, tout compte fait, et malgré quelques intermèdes de domination jésuitique, jusqu'à la Révolution. Depuis lors elle marcha plus ou moins vite, mais marcha toujours vers la démocratie. Joseph de Maistre n'était pas tendre pour le régime constitutionnel ; il jugeait assez sévèrement le gouvernement de la Restauration, le seul pourtant qui, se'on lui, devait étouffer l'hydre à trois têtes : gallicanisme, démocratie et révolution. Il écrivait de Pétersbourg, le 18 juillet 1814 : « On se tromperait infiniment si l'on croyait que Louis XVIII est remonté au trône de ses ancêtres. Il est seulement remonté sur le trône de Bonaparte et c'est déjà un grand bonheur pour l'humanité ; mais nous sommes bien loin du repos. La Révolution fut d'abord démocratique, puis oligarchique, puis tyrannique : *aujourd'hui elle est royale,* mais toujours elle va son train. » Qu'est-ce donc que la *vraie* France si ce n'est ni celle de Louis XIV et de la vieille monarchie, ni celle de la Révolution, ni celle de l'Empire, ni celle de la monarchie constitutionnelle ? Ces abstractions sont bien dangereuses, et si sincères que soient les hommes qui les forgent, c'est toujours un péril pour une nation de placer son idéal en dehors des réalités de son histoire. J'ai cité ce passage parce qu'on ne laisse pas de reproduire aujourd'hui, et souvent, ces idées de Joseph de Maistre.

Encore un mot sur ce grand écrivain qui joue un rôle considérable dans ce livre, et dont M. C. de B. cite de précieux fragments. M. C. de B. nous le montre (163) remuant l'Europe pour relever son pays et rêvant de faire du Piémont un rempart contre la Révolution française. Philosophe, de Maistre fut avant tout et par-dessus tout, un adversaire de la Révolution ; diplomate, il était patriote, et, disons le mot, *italien* à sa manière. Il écrivait, le 18 juillet 1814, à son gouvernement : « Prenez garde à l'esprit italien, il est né de la Révolution et jouera bientôt une grande tragédie..... Que le roi se fasse chef des Italiens, que dans tout emploi, civil et militaire et de la cour même, il emploie indifféremment des révolutionnaires, même à notre préjudice. Cela est essentiel, vital, capital. Les expressions me manquent, mais voici mon dernier mot : si nous demeurons ou devenons un obstacle, *requiem æternam.* »

tort. Il faut qu'ils s'apprennent à dire *etra*, d'où dérive le verbe *étramer*, suivant M. J. *Etra* signifie piste en bas-normand, et *étramer*, disperser, jeter en désordre; il n'y a aucune analogie entre la racine et le dérivé, mais qu'importe? M. J., qui ne connaît pas *les peut-être*, si chers à Montaigne et à M. Renan, affirme que cela est. Il faut des preuves plus fortes [1].

Littré n'a pas oublié dans son Dict. le vieux mot *eslocher* qu'il fait venir, comme Scheler, de *ex-locare*. M. J. rejette cette étymologie parce que *exlocare* aurait fait *eslouer*, toujours d'après les règles [2]. L'allemand *lücke*, branlant, ne convient guère, car *eslocher* dans l'ancienne langue ne signifie par *ébranler*, mais *ôter de sa place, bouleverser*. Ainsi dans A. Paré *s'eslocher* a le sens de *se déboiter*, et dans Montaigne *eslochement* signifie *déplacement, bouleversement* [3].

Regaigner ne vient pas de *gamen*, mais de *geinôn*, assure M. J., beaucoup plus affirmatif que M. G. Paris qui déclare que cette étymologie proposée par Diez offre de grandes difficultés [4], ni *depêquer* (forme picarde du fr. dépêcher) de *dis-pedicare* [5]. Je me suis trompé en bonne compagnie : je renvoie M. J. au Dict. de Littré qui tire empêcher (empêquer) de *impedicare* et *dépêcher* de *dispedicare* [6]. *Boiser* = tromper est toujours usité en Picardie. Au marché de Gamaches, à deux lieues de notre vallée, j'entendais un maquignon dire à un autre : « J'ai vindu min k'vô, mais j'ai joli-

1. On croit parfois rêver en lisant M. D.; j'ai dit (*Rev. crit.*, 30 mars 1878, p. 214): « Il n'y a pas lieu de rapprocher *étra* de *étramer*. » M. D. n'hésite pas néanmoins à me faire dire que « *étramer* dérive de *étra* »; je ne veux pas suspecter sa bonne foi, mais je suis en droit de l'accuser de légèreté, et il faut avouer qu'il lui sied bien, après cela, de parler des *peut-être*.

2. On lit dans Scheler (*Dictionnaire d'étym. française*, édit. 1873): « *Elocher, eslocher*, secouer, ébranler, ne peut venir du type *ex-locare*, qui, selon les règles, donnerait *eslouer*; » ceci n'empêche pas M. D. d'affirmer, comme on vient de le voir, que Scheler fait venir *élocher* de *ex-locare*; mais avec lui il ne faut pas y regarder de si près.

3. Ce n'était guère la peine de copier Littré pour soutenir une étymologie insoutenable; il eût mieux valu l'ouvrir au mot *locher*, M. D. y aurait vu que l'étymologie *lücke* est celle qui « paraît la plus vraisemblable » à notre grand linguiste; c'est aussi la seule que Scheler admette pour *locher*, qu'il donne naturellement comme le simple de *élocher*.

4. De ce que l'étymologie *geinôn* de *regaigner* présente des difficultés, s'ensuit-il que ce dernier mot doive venir de *gamen*?

5. *Dépêquer* n'est point la forme dialectale de *dépêcher*; *dépêquer* et *dépêcher*, ou mieux *dépêchier*, coexistent dans nos patois et ont des significations, comme des origines différentes.

6. On n'admet plus guère aujourd'hui *dis-pedicare*, mais *dis-pactare*, comme l'étymologie de *dépêcher* (V. Brachet et Scheler); d'ailleurs, en supposant même que *dis-pedicare* eût pu donner *dépêcher* en français, il n'en résulterait pas que ce type eût donné *dépêquer* en normand; *c* ne conserve sa valeur gutturale dans ce patois, au milieu des mots, que quand il est immédiatement précédé d'une autre consonne, ce qui n'est pas le cas ici.

min *boisai* ch'ti là qui l'a acatai : » On me fera difficilement croire que ce ne soit pas l'ancien verbe *boiser* devenu *baiser* en normand [1].

Notre mot *lanner* n'a aucun rapport avec le bas-normand *lôner* ni pour le sens ni pour l'origine [2]. « Tu me *lannes* avec tes contes, comme on dirait familièrement en fr. tu nous *assassines*, etc. » — Mes paysans prononcent, je le répète, *drapé, raté, roulé, capé*. J'ai insisté sur cette exception dans le Glossaire [3]. *Cabonem* n'a pu faire régulièrement *cabin* mais *cabon*. Que M. J. me trouve une étymologie plus probable [4] ! Quant à l'explication que j'ai donnée du mot *coucou*, je reconnais qu'elle est bizarre et invraisemblable [5]. J'ai peut-être eu tort d'admettre dans le Glossaire et le Supplément certains mots, comme *pompete, gueulée, andouillard, hosto, cochonnade;* mais, lorsque M. J. dit qu'on les entend plus souvent dans les rues de Paris qu'à la campagne, il se trompe. Le livre de M. Zola n'apprendrait rien à nos paysans : tant la *civilisation* va vite [6] !

Sans doute *savoir, boire, amener, aller, mettre*, etc., sont des mots français [7], mais les formes *que je save, je buverai, beuverai, j'amerrai*, que je *voiche, que je mèche*, appartiennent-elles, oui ou non, à l'ancienne langue [8] ? — Il serait étrange que je ne les eusse pas signalées dans un ouvrage où je me suis proposé de montrer les rapports qui unissent le patois actuel au vieux français. Il est vrai que M. J. insinue que j'ai révélé tar-

---

1. J'avoue que je ne comprends pas. J'ai demandé à M. D. comment *boisier* avait pu devenir *baiser* en normand; pour prouver cette identification, il fallait : 1° montrer la transformation possible de *boiser en baiser;* 2° donner des exemples où *baiser* aurait le sens de *boiser* (tromper); M. D. se borne à citer un nouvel exemple de *boiser* = *boisier*. On ne saurait être moins difficile.

2. Pourquoi donc, s'il vous plaît? le sens que vous donnez est précisément un de ceux de *lôner*. D'ailleurs, en supposant *lanner* et *lôner* étymologiquement différents, il n'en résulterait pas que le premier fût dérivé de *laniare*.

3. Si les compatriotes de M. D. disent *drapé, râté, roulé, capé*, ce que je n'ai jamais contesté, pourquoi nous donne-t-il des formes comme *cordiau, hottiau*, etc.? il faudrait au moins être conséquent avec soi-même. Maintenant comment ces mots en *é*, qui ne sont nullement des exceptions, mais des formes très-régulières, font-ils au pluriel? M. D. s'est bien gardé de répondre à cette question qu'il esquive en parlant d'autre chose; c'était pourtant de cela qu'il s'agissait, mais il eût fallu avouer qu'il s'était trompé et M. D. ne le fait pas volontiers.

4. Voilà certes un joli défi ; il n'y a que M. D. pour ne pas voir qu'en admettant le radical *cab*, *cabin* vient d'une forme *cabinus*.

5. C'est vraiment heureux; mais il ne s'agit pas de règles de dérivation, voilà pourquoi M. D. veut bien cette fois reconnaître son erreur.

6. Puisque la civilisation va si vite, c'était une raison pour être plus circonspect dans le choix des mots et pour ne pas admettre, dans un dictionnaire normand, les vocables étrangers qu'elle a importés dans notre patois.

7. S'ils sont français, il ne fallait pas les faire entrer dans un dictionnaire normand, et se borner à enregistrer les formes non françaises de ces verbes.

8. Encore la « vieille langue » : qu'est-ce que cela veut dire? mais je reviendrai plus loin sur ce sujet.

divement mon but [1]; cependant le sous-titre seul du Glossaire indiquait assez que j'avais mon plan, et les citations plus ou moins nombreuses qui viennent à la suite de chaque mot en sont la preuve. Oui, la vieille langue existe encore dans nos patois, et, sur cent expressions, il y en a au moins quatre-vingts qui accusent l'étroite parenté du v. français avec le parler actuel de nos paysans [2]. Voilà ce que j'ai voulu prouver, et c'est dans ce but que j'ai tiré indifféremment mes exemples des ouvrages composés dans la langue d'oïl [3]. M. J. a dit lui-même (ce jour-là M. J. s'était levé εὔκολος) que mon travail attestait de longues et patientes recherches; je ne dis pas non, mais il eût fallu encore y mettre plus de temps, et j'aurais fait plus d'une heureuse découverte. Je n'en donnerai qu'un exemple. [4] *Boisette* est très-commun dans la bouche de nos boquillons. Eh bien, ce mot est dans le livre des Rois : « E vei mei ci pur dous *boisettes* cuillir dunt jo aturne tantel de viande à mei e mun filz » p. 311. Où trouver dans la langue moderne un mot plus juste que *boisette* pour traduire σχίζη dans ce vers d'Homère : καῖε δ' ἐπὶ σχίζῃς ὁ γέρων.....?

Encore quelques mots pour conclure. M. J. persiste à juger du parler haut-normand par le patois bas-normand [5] : tant qu'il restera sur ce terrain, nous ne nous entendrons pas. Je ne peux pas, pour lui faire plaisir, écrire *clichier, embrachier,* lorsqu'on prononce dans mon pays *clicher, embracher* [6]; mon critique m'amuse lorsqu'il veut à toute

1. Je n'ai rien insinué; M. D. a exposé seulement dans la préface de son *Supplément*, le but qu'il s'était proposé dans son *Glossaire* publié un an auparavant, c'est alors aussi seulement que j'ai pu critiquer ce dessein en connaissance de cause; sans doute, le sous-titre de son livre me l'avait fait entrevoir, et j'ajouterai que c'est même pour cela que je l'ai critiqué avec tant de sévérité, ayant par devers moi des exemples de la stérilité de pareilles recherches.

2. Ce sont là des affirmations qui ne reposent sur aucun fait précis et que contredit à chaque page le dictionnaire même de M. D., quand les formes qu'il donne sont réellement normandes.

3. Ç'a été un tort, comme je l'ai prouvé; vous ne deviez tirer vos exemples que des anciens textes normands; c'est d'ailleurs ce qu'a fait M. Moisy dans ses études *d'Onomatologie normande*, et ce qu'indique le plus simple bon sens.

4. Cet exemple ne prouve pas ce que vous prétendez; j'ai essayé de montrer autrefois que le *Livre des Rois* était un texte normand : qu'y a-t-il donc d'extraordinaire qu'on y trouve des mots de notre patois? Il y en a certes d'autres que *boisette* et qui ont été déjà relevés.

5. Je n'ai jamais « jugé du parler haut-normand par le patois bas-normand », M. D. ne pourrait pas en donner un seul exemple; quand j'ai établi des rapprochements entre ces deux sous-dialectes, je l'ai fait d'une manière dubitative.

6. Est-ce que par hasard M. D. regarderait ces formes comme bas-normandes? Lui qui nous ramène sans cesse à « l'ancienne langue », ne devrait pas ignorer que ces formes en *ier* étaient celles du vieux français; or, de deux choses l'une : ou, comme M. D. l'affirmait tout à l'heure, « la vieille langue existe encore dans le patois » de la vallée d'Yères et on doit y dire alors *clichier*, *embrachier*, etc., ou ce patois ne connaît plus que les formes *clicher*, *embracher*, etc., et alors la « vieille langue » ne s'y est pas conservée. Que M. D. choisisse, mais dans l'un et l'autre cas, il est en contradiction avec lui-même.

force que les paysans de la vallée d'Yères disent *chimek(i)ère* au lieu de *chimetière* et *cornale* pour *cornaille :* ce sont là *des faits extraordinaires* qui brouillent, à ce qu'il semble, tout son système [1]. Mais qu'il fasse une excursion dans le pays de Caux, il en verrra bien d'autres. Rien que sur la prononciation du *c*, il serait obligé d'ajouter un nouveau chapitre à son livre savant, quoique un peu indigeste [2].

A propos du mot *Foutriquet,* M. J. me reproche avec quelque aigreur un mot du maréchal Soult sur M. Thiers [3]. Croirait-il que je ne professe pas une assez grande admiration pour cet homme d'Etat ? — Soyez heureux, M. Joret, j'admire beaucoup M. Thiers, mais je lis souvent Michelet [4].

A. Delboulle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 juin 1878.

M. Geffroy adresse à l'Académie, de la part de M. Fiorelli, la photographie d'une statue mutilée de femme, trouvée il y a quelques mois dans les fouilles du Stade, au mont Palatin.

Le ministre de l'instruction publique transmet, de la part de M. Cherbonneau, l'estampage d'une inscription latine trouvée à Philippeville, ainsi qu'une notice sur cette inscription.

M. de Wailly lit une note intitulée : *Récits du* XIIIe *siècle sur les translations faites en 1239 et en 1241 des reliques de la Passion*. M. Miller a récemment entretenu l'Académie d'un de ces récits qui était resté inconnu jusqu'à ce jour et qu'il venait de retrouver. Cette découverte a ramené l'attention sur les autres récits antérieurement connus, et notam-

---

1. Il n'y a pas là l'ombre d'un système, il n'y a que la constatation d'un fait qui se généralise au nord de la Loire chaque jour davantage. Mais est-ce que le nom même de M. D. ne serait pas la confirmation de ce que j'ai avancé ? il pourrait se faire, en effet, que la forme primitive en fût *Delbouille* — forme que je connais, — mais que la disparition de l'*l* mouillée aurait réduite à *Delboulle*.

2. Je n'ai ici ni à faire l'éloge, ni à prendre la défense de ce que j'ai écrit sur le *c* seulement M. D. devrait bien nous faire connaître la « prononciation » inconnue que prend cette lettre dans le pays de Caux.

3. J'ai seulement reproché — et je crois sans aigreur — à M. D. d'avoir mis dans son Glossaire un mot qui n'était pas normand, et cela d'après une autorité qui à elle seule devait l'en faire exclure.

4. Je ne comprends pas.

ment sur celui de Gautier Cornut, archevêque de Sens, relatif à la translation de la sainte couronne en 1239. M. de Wailly revient à ce propos sur une question qui a déjà été discutée entre lui et M. le comte Riant. Le récit de Gautier Cornut, sous la forme où il nous est parvenu, est précédé d'un morceau qui semble l'exorde d'un sermon pour la fête anniversaire de la translation des reliques. M. de Wailly avait émis, en 1865, l'opinion que cet exorde avait été ajouté au livre original par un prédicateur inconnu qui avait voulu faire du récit un sermon. M. Riant a depuis soutenu, au contraire, que cet exorde fait partie intégrante de l'œuvre de Gautier Cornut, et que, cette œuvre n'est autre chose qu'un sermon prononcé par l'archevêque de Sens le jour de la translation des reliques, le 11 août 1239. M. de Wailly déclare aujourd'hui accepter la théorie de M. Riant, en ce sens qu'il croit, comme lui, que l'exorde est de Gautier Cornut comme le reste, et que l'œuvre a été, dès l'origine, un sermon. Mais comme dans l'exorde il est question de la célébration d'un anniversaire, *annua celebritas,* M. de Wailly pense que ce sermon a dû être prononcé, non au jour même de la translation, le 11 août 1239, mais plutôt au premier anniversaire de ce jour, le 11 août 1240.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. le secrétaire perpétuel lit en seconde lecture le mémoire de M. Th. H. Martin sur les hypothèses astronomiques de Parménide.

Ouvrage déposé : La légende de saint Bénézet, constructeur du pont d'Avignon au XIIe siècle, examen historique et critique par F. LEFORT (Le Mans, 1878, in-4°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Garcin de Tassy : H. de CHARENCEY : des couleurs considérées comme symbole des points de l'horizon chez les peuples du nouveau monde; essai sur la symbolique planétaire chez les Sémites (2 broch. in-8°); — *par M. G. Paris :* Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, Plaquettes gontaudaises, n° 1 : Vie d'Eustorg de Beaulieu par Guillaume Colletet, publiée d'après le ms. autographe de la bibliothèque du Louvre, avec notes et appendice; — *par M. Ad. Régnier :* Léon RODET, l'algèbre d'Al-Khârizmi et les méthodes indienne et grecque (extrait du *Journal asiatique*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchesson, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 29 Juin — 1878

116. — J. H. Nelson. **A view of the Hindû law as administered by the High Court of Judicature at Madras.** Madras : Higginbotham & Co. Calcutta : Tacker, Sprink & Co. Bombay : Tacker, Vining et Co. 1877. IV-154-VII p. in-8°.

Cette publication de M. Nelson rentre dans un ordre de recherches qui, inauguré jadis par Colebrooke pour le nord de l'Inde, par F. W. Ellis pour le sud, repris plus tard, après un long intervalle, par feu Goldstücker et par MM. West et Bühler, n'a été continué dans ces derniers temps que par le seul M. Burnell, et qui peut se définir, si on veut bien me passer l'expression, l'étude critico-pratique du droit hindou. En effet, par l'emploi de la méthode historique, les travaux encore peu nombreux, auxquels il vient d'être fait allusion, se distinguent des productions de la littérature juridique courante, de même qu'ils se distinguent des ouvrages où dominent les points de vue archéologique, philologique ou spéculatif, par leur but immédiat, l'application à la jurisprudence des tribunaux. La thèse défendue ,par l'auteur du Mémoire, qui est lui-même juge de district dans le midi de l'Inde et qui s'est déjà fait connaître par une description statistique du pays de Madura [1], peut se ramener à trois questions : 1° Qu'est-ce que la loi hindoue ? 2° A qui est-elle applicable ? 3° Comment est-elle appliquée par la haute cour de Madras et comment devrait-elle l'être ?

De ces trois questions nous abandonnons la dernière aux jurisconsultes. Il nous suffira de dire que de la discussion de M. N. il ressort, même pour les profanes, que la loi hindoue dans les matières les plus importantes du droit civil est appliquée à rebours par le tribunal suprême de Madras ; que, par suite, il faut croire l'auteur quand il affirme que cette jurisprudence a déjà produit et ne cesse de produire des résultats extrêmement fâcheux en ce qui touche à la constitution des familles, à la conservation et à la transmission des héritages, à la circulation et à

1. « The Madura country. A manual compiled by order of the Madras Government. Madras, 1868. »

l'accroissement de la fortune tant privée que publique; qu'enfin la doctrine que M. N. voudrait voir appliquée, semble également conforme à l'équité, à la coutume indigène et aux maximes professées par les Anglais dans leur politique coloniale. Sur une ou deux seulement des quinze propositions en lesquelles M. N. formule sa critique, nous nous permettrons quelques remarques.

S'appuyant d'une opinion de M. Burnell, M. N. observe que dans l'interprétation de la loi hindoue il faut aller droit aux principes, sans s'obstiner à tirer des lumières de détails secondaires, parfois inconséquents ou même contradictoires. A quiconque il est arrivé de parcourir un Digeste hindou, la remarque paraîtra certainement juste; la difficulté n'est que de mettre la main sur les vrais principes. Or, un de ces principes est, selon M. N., que le vrai et légitime emploi du patrimoine consiste à le faire servir à la propagation du *dharma*, c'est-à-dire à la multiplication des œuvres pies. M. N. ne se lasse pas de revenir sur ce point avec une persistance que nous avons quelque peine à nous expliquer. En admettant même que les *Çâstras* soient aussi explicites à cet égard que le pense M. N., encore pourrait-on se demander si c'est bien là un principe juridique et dont les tribunaux anglais, à quelque respect qu'ils se croient tenus pour les idées et même pour les préjugés des indigènes, doivent se montrer particulièrement soucieux. La morale légale des Hindous abonde en principes semblables dont ils paraissent avoir fait eux-mêmes assez bon marché dans la pratique, et il ne semble pas que ce soit ici le cas de prêter aux riches. Mais le fait est que, sur ce point particulier, la loi hindoue n'a pas les préoccupations exclusives que lui suppose M. N., et qu'elle ne sépare pas plus ici qu'ailleurs le bien, l'utile et l'agréable, *dharmârthakâma*, les trois buts inégalement respectables mais également légitimes qu'elle reconnaît à toutes les poursuites des hommes. A l'historien de s'appliquer à dégager des tendances semblables, d'y appuyer même avec complaisance; le juge ne s'en inspirera qu'avec une extrême réserve.

Une seconde observation que je me permettrai, s'adresse à la manière dont M. N. prononce condamnation sur la doctrine de la haute cour que « vieille terre de zémindar étant de la nature des principautés, n'est pas soumise au partage ». Le mot est persan et la fonction d'origine musulmane. En droit, un zémindar, dans un état musulman, était un simple fonctionnaire fiscal responsable du revenu d'un certain territoire, revêtu d'une charge nullement héréditaire et révocable à la volonté du prince. De fait, c'était la plupart du temps un feudataire très-peu docile, et, si le prince était faible, un souverain au petit pied. Quand le pouvoir dans le Carnatic passa aux mains de la Compagnie, celle-ci procéda à un acte de *settlement* par lequel elle reconnut à ces petits chefs, zémindars ou poligars, comme on les appelait dans l'extrême sud, le droit de seigneurie héréditaire. Pour prononcer sur le régime actuel de ces terres, c'est donc cet acte qu'il fallait discuter en détail, et non-seulement

la teneur de cet acte, mais la manière dont il a été interprété dès l'origine et depuis par le pouvoir britannique. Peu importe la condition passée des zémindars ou de leurs aînés les poligars [1] et petits râjas, condition très-diverse en elle-même et qui a varié sans cesse avec la fortune des états dont ils relevaient. Encore moins importent les théories émises par des pan*d*its sur le régime des successions royales, ou la façon dont les héros du Mahâbhârata disposaient de leurs états à leur mort. Ce qui importe, c'est de savoir au juste ce que l'autorité anglaise a prétendu faire en 1802, et c'est ce que M. N. ne s'est pas assez donné la peine de nous apprendre. Entendait-elle soumettre uniformément au droit commun des gens qu'elle trouvait dans des situations très-diverses et dont elle avait quelque intérêt alors à récompenser ou à acheter les services? Il est permis d'avoir des doutes à cet égard et de se demander si, sous le point de droit privé, il n'y a pas là une question de foi publique.

Les deux autres questions débattues par M. N. : « Qu'est-ce que la loi hindoue? à qui cette loi est-elle applicable? » ne sont pas aussi strictement juridiques. Elles relèvent de l'histoire générale, et on ne saurait toucher au passé de l'Inde sans s'être formé une opinion à cet égard. M. N. ne se demande pas seulement ce qu'est la loi hindoue; il arrive à se demander s'il y en a une, et sa réponse est négative : à proprement parler, il n'y a pas de loi hindoue. J'avoue avoir été bien aise en voyant cette question ainsi posée et ainsi résolue par un jurisconsulte. M. N. accuse les sanscritistes d'avoir exagéré l'autorité pratique qu'il convient de reconnaître aux codes et aux traités de jurisprudence hindous. J'étais tenté, pour ma part, de faire le même reproche aux jurisconsultes. Peu importe du reste à qui la faute, du moment qu'elle est reconnue. Les sanscritistes, à l'avenir, se montreront encore plus circonspects en parlant de ces documents; les jurisconsultes, de leur côté, ne les commenteront plus avec la même assurance que s'il s'agissait des Institutes de Justinien ou du Code Napoléon, et ce sera profit pour tout le monde. On ne saurait en effet assez le répéter, les livres sanscrits qui traitent du droit, constituent une littérature, nullement une législation. L'idée même d'un pouvoir public, d'un souverain légiférant est absolument étrangère à l'Inde. Ce n'est pas que de l'ensemble incohérent des coutumes il ne se soit dégagé de bonne heure une sorte d'orthodoxie légale qui, à des époques diverses et incertaines, dans des conditions que nous ignorons et par des auteurs la plupart inconnus, a été recueillie dans les différentes *Smritis*. Mais ces traités presque tous apocryphes, d'un caractère

1. La légende qui fait venir l'institution des poligars des soixante-douze capitaines que le roi Viçvanâtha, au XV[e] siècle, aurait établis commandants des soixante-douze bastions de Madura, peut contenir quelque grain de vérité; mais telle qu'on la relate, elle a tout l'air de n'être qu'une fable. Cette sorte d'aristocratie féodale, à laquelle a correspondu ailleurs celle des sâmantas, des man*d*aleças, etc., n'a pas d'origine historique dans l'Inde.

avant tout didactique et parfois purement littéraire, n'ont jamais ne la valeur d'ordonnances positives, et la doctrine même moitié religieuse, moitié juridique qu'ils exposent, a partagé à n'en pas douter le sort commun des lois saintes et idéales, de ne s'accorder que médiocrement avec le train du monde et d'être plus respectées qu'obéies. Plusieurs de leurs prescriptions n'ont probablement jamais fait loi ; pour d'autres, il est certain qu'elles étaient tombées en désuétude bien avant que quelques-uns de ces traités fussent rédigés. C'est ainsi, par exemple, qu'on les voit les uns après les autres ne reconnaître au Çûdra qu'une condition servile et cela à une époque où il y avait déjà sans nul doute des Çûdras riches et influents. Pour peu qu'on se soit familiarisé avec les choses de l'Inde, on n'admettra pas non plus qu'en ce qui touche à l'administration, à la police, au droit pénal, l'autorité s'y soit jamais beaucoup souciée des prescriptions d'un code quelconque [1], et on ne s'étonnera plus de la sérénité, du détachement en quelque sorte avec lequel les auteurs des *Smritis* multiplient les exemptions autour de leurs ordonnances et permettent de s'y soustraire du moment pour ainsi dire qu'on est un très-brave homme. Apparemment la chose ne les touchait pas de près et ils pouvaient en prendre à leur aise. Une autre considération qui s'impose, c'est la façon dont ces livres se répètent. La littérature juridique n'est pas restée immuable ; mais, à partir d'un certain moment, elle n'a plus suivi les changements qui se sont faits dans l'état social. Des séries entières de faits très-importants de la vie publique qu'elle avait essayé de réglementer à l'origine et de réduire en théorie, ont été abandonnées par elle à leur propre sort. C'est ainsi que tout le développement moderne de la caste s'est fait à peu près en dehors d'elle et que, pour le droit des donations, nous trouvons dans les inscriptions, à partir du ve ou du vi^e siècle, des expressions qui sont évidemment des termes de chancellerie ayant une signification précise en jurisprudence, et pour l'interprétation desquelles la littérature juridique nous laisse sans secours. Et elle n'a pas plus tenu compte de l'espace que du temps. A mesure qu'elle s'est étendue à d'autres contrées, elle ne s'est pas adaptée à ces nouveaux milieux ; elle s'y est transportée pour ainsi dire d'une pièce. Il est vrai qu'elle a pourvu elle-même à ce dernier défaut, mais d'une façon qui fait plus d'honneur à l'esprit de tolérance de cette vieille société qu'à sa capacité législative. Ces traités, qui le prennent de si haut et qui se donnent pour la révélation du *dharma* éternel, limitent en effet eux-

---

1. Il y a dans la littérature sanscrite deux relations bien connues d'affaires judiciaires. L'une, qui se trouve dans Çakuntalâ, est réglée par ces procédés sommaires de tout temps prisés en Orient, cette brève justice, comme Chardin dit quelque part, qui n'est souvent qu'une prompte injustice. Dans l'autre (Mricchakatikâ IX), nous voyons un tribunal régulier sanctionner une violation flagrante du droit pénal et ordonner l'application d'une peine qui, aux yeux de tout Hindou, est un sacrilège inexpiable, le supplice d'un brâhmane. Il est vrai que la peine est prononcée par le roi et que ce roi est un tyran. Mais le tribunal passe à l'exécution sans protester.

mêmes l'application de leurs ordonnances et reconnaissent unanimement l'autorité de toute coutume locale ou familiale qui peut y contredire. C'est même là un point si bien établi, qu'on ne paraît pas s'être jamais donné la peine de recueillir ou de définir ces coutumes. Quand les écrivains postérieurs viennent à commenter sur un de ces passages, ils se contentent de mentionner *pro forma* quelques exemples d'usages pris au hasard. Et de fait il n'en fallait pas plus, puisque la maxime « la coutume fait loi » était elle-même une loi supérieure à toute autre et sans exceptions. Qu'on songe après cela à la prodigieuse variété de races, de sectes, de croyances, de coutumes, d'états de civilisation qui de tout temps a régné dans l'Inde, qu'on y ajoute l'insuffisance de l'organisation judiciaire [1] et les pratiques de l'arbitraire oriental, et on conviendra que, par les mots « loi hindoue », il faut entendre quelque chose de bien différent des textes de législation positive sur lesquels le jurisconsulte est habitué à travailler.

Il y a donc beaucoup de vérité dans la conclusion de M. N. Faut-il aller cependant jusqu'à dire avec lui que l'expression de loi hindoue est absolument impropre? Je ne le pense pas. Quelque idéale et dédaigneuse de la réalité que soit cette législation des *Smritis*, quelque peu appliquée qu'elle soit restée de fait, il n'en est pas moins vrai qu'en théorie elle a été reconnue pendant des siècles par les gouvernements indigènes et qu'elle a dû, par cela même, obtenir d'eux une certaine sanction. M. N. appuie beaucoup et avec raison sur le fait que, d'après son expérience personnelle, un indigène du Sud, à quelque classe de la population qu'il appartienne, serait bien en peine de dire quel code il reconnaît comme le sien, et d'après quel traité de lois il entend être jugé. Cela est sans doute parfaitement exact et ne doit pas trop surprendre après plusieurs siècles de domination musulmane ou d'anarchie. La question serait de savoir s'il en était absolument de même auparavant et, pour cela, il y a d'autres faits dont il faut également tenir compte. A défaut de lois proprement dites édictées par des souverains, nous savons qu'il y a eu à diverses époques des *Çâstras* de rédigés sous le patronage ou au nom de princes qui ont régné sur différentes contrées de la Péninsule et, notamment, sur des pays purement dravidiens relevant aujourd'hui de Madras [2]. Or, ces ouvrages, comme on peut s'en assurer directement

---

1. Excepté pour les affaires pénales, il ne paraît pas qu'il y ait eu des juridictions organisées d'une façon permanente. Les contestations privées ne devaient pas sortir de l'intérieur des mille et une corporations dans lesquelles se fractionnait la population. Dans les campagnes, elles ne dépassaient probablement pas le forum des autorités électives ou héréditaires du village. L'horreur des gens du roi et de la salle de justice est passée en lieu commun dans la littérature : le tribunal est l'antre du lion ; et il n'y a pas de doute que le désir d'arranger toutes ses affaires entre soi, n'ait été une des causes les plus actives de la multiplication des castes.

2. Dès la fin du IV[e] siècle, par exemple, un roi Cera est mentionné dans les inscriptions comme l'auteur d'un commentaire sur un *Dattakasûtra* ou traité du droit d'adoption.

pour quelques-uns, comme il appert pour d'autres des citations qui en sont faites dans les Digestes, contenaient la même doctrine traditionnelle et, quelques concessions qu'il faille faire touchant le caractère théorique et littéraire de ces écrits, il n'y a pas à douter qu'ils n'aient été considérés par les auteurs comme reproduisant le droit commun qui était censé régner dans leurs états. Il est même naturel de penser que pour le droit privé, le seul qui doive intéresser M. N., puisque c'est à peu près le seul que les Anglais ont laissé debout, cette législation a été réellement en vigueur parmi une partie considérable de la population. Pour notre part, nous n'hésitons pas à admettre qu'en matière civile, en ce qui concerne la constitution des familles, le régime des biens, les contrats, les partages, les successions, toutes questions que les codes traitent d'une façon pratique et conforme aux conditions d'existence de la moyenne des habitants, on peut réellement parler d'une « loi hindoue » comme ayant été reconnue d'une façon effective de l'Himâlaya au cap Comorin. Seulement, il faut ne pas élever en faveur de cette loi plus de prétentions qu'elle n'en a elle-même, et ne pas perdre de vue la réserve qu'elle ne cesse de faire, que son action cesse là où prévaut une coutume différente.

Nous sommes amenés ainsi à la deuxième des trois questions examinées par M. N., à qui la loi hindoue est-elle applicable ? Aux Hindous apparemment. Mais pour M. N., il n'y a pas plus d'Hindous que de loi hindoue : l'une et l'autre expression se montrent également creuses dès qu'on essaie de les serrer de près. Ici encore il y a beaucoup de vrai dans les vues de M. N., et cependant, par l'expression qu'il leur donne, il provoque pour ainsi dire à la contradiction, même si, pour le fond, on pense comme lui. Le mot hindou est en effet un terme bien vague : ce n'est pas une expression géographique ; il ne désigne pas non plus la race ou la religion. Rien de plus facile que de nier par voie d'élimination l'objet de cette sorte de termes collectifs à portée peu précise. Dans la langue de l'école cela s'appelle faire un sorite et l'argument a toujours passé pour légèrement captieux. C'est cependant celui qu'emploie M. N. Il rogne si bien sur ce terme d'Hindou, qu'à la fin il n'en reste rien. C'est en effet le réduire à rien que de vouloir ne l'appliquer qu'aux descendants directs, authentiques des Aryas qui auraient reçu jadis dans le Penjâb les lois de Manu : c'est le réduire à presque rien que d'en exclure tous ceux dont la conduite n'est pas en parfaite conformité avec les *Çâstras*. Où trouver, je ne dis pas dans le Sud que l'auteur a particulièrement en vue, mais dans l'Inde entière, une population qui satisfasse à la première de ces conditions ? Quant à la deuxième, je ne sais pas si, à tout prendre, le Nord ne nous montrerait pas à cet égard des exceptions tout aussi nombreuses que le Sud. Je renvoie pour cela M. N. aux passages du *Mahâbhârata* reproduits récemment par M. J. Muir, dans lesquels la polyandrie est nettement affirmée comme une coutume pratiquée parmi les Aryas. Mais pourquoi exiger de la précision là où elle n'a que faire ? On entend, en général, par Hindous les indigènes qui ne sont

ni musulmans, ni des sauvages, ou encore qui ne sont pas dégradés à ce niveau où l'homme en Orient cesse d'être compté pour quelque chose. Ce sont là des limites bien vagues, surtout par en bas, mais dont il faut savoir se contenter, qu'il s'agisse de Madras ou de telle autre partie de l'Inde, si on ne veut pas renoncer à toute généralisation. Et en effet, en dépit de toutes les différences, il reste toujours un certain fond commun. Telle population dravidienne n'a dans les veines pas une goutte du sang des Aryas védiques, la plupart de ses coutumes sont en contradiction avec toutes les *Smritis;* elle n'en sera pas moins pénétrée d'idées aryennes, elle n'en aura pas moins reçu de là les principaux objets de ses aspirations, de ses respects, de ses craintes, de ses espérances ; à côté de sa religion propre, elle aura adopté quelqu'une des grandes divinités du Nord ; à ce qui la frappe dans la nature de son propre pays, elle aura associé les légendes de l'autre race et, s'il se trouve dans le voisinage quelque épaisse forêt, une colline, une roche, un antre, un tumulus de conformation singulière, elle aura bien vite fait d'y placer la scène de quelque aventure de Râma ou des cinq fils de Pâ*nd*u.

Suit-il de là qu'il faille appliquer indistinctement à ces populations, comme paraît le faire la haute cour de Madras, le droit des *Smritis?* Certainement non, et cela de l'aveu même de ces livres. Il faut ou légiférer à neuf, ou, comme cela se fait pour le Malabar, juger ces populations d'après leurs propres coutumes. Mais d'aucune façon il n'est admissible que, par respect de la loi hindoue, on enfreigne cette loi pour la leur imposer. Sur ce dernier point, comme en général partout où il se maintient sur le terrain pratique, la position de M. Nelson semble inattaquable, et on a de la peine à s'expliquer après l'avoir lu, comment des jurisconsultes éminents ont pu imaginer et maintenir si longtemps une jurisprudence également contraire et aux droits des indigènes, et aux maximes de l'administration britannique. — Pour les lecteurs de la *Revue critique,* je n'ai pas besoin d'ajouter que cette censure si vive faite par un magistrat des agissements d'un des premiers pouvoirs publics de la colonie, n'a absolument rien de commun avec un pamphlet politique.

Le livre est dédié à M. Burnell. Il est imprimé avec soin et accompagné d'un copieux Index.

A. Barth.

---

117. — **Geschichte Maria Theresia's, VIII Band. Maria Theresia's letzte Regierungszeit, 1763-1780, II Band,** von Alfred Ritter von Arneth. Vienne, Braumüller, 1877, in-8°, xiii-634 p.

Ce volume qui est le huitième de la grande histoire de Marie-Thérèse, se recommande par les mêmes qualités que les précédents : exposition intéressante, connaissance approfondie des sources, abondance de renseignements et de documents inédits. Les sujets traités dans ce volume sont,

après la grande crise du début du règne, la partie la plus intéressante de l'histoire de Marie-Thérèse. C'est l'histoire du premier partage de la Pologne et de la politique autrichienne dans la question d'Orient pendant la guerre qui éclata en 1768 et se termina en 1774 par le traité de Kaïnardji. Le rôle de l'Autriche, celui de l'impératrice, celui de Joseph II qui prenait dès lors une part prépondérante au gouvernement, celui de Kaunitz, leurs longues discussions — que, heureusement pour l'histoire, ils avaient l'habitude de mener par écrit, — les perplexités de l'impératrice, les ambitions de l'empereur, la diplomatie du chancelier, tout cela est raconté, expliqué, étudié avec un respect et une sympathie qui n'excluent ni la sagacité de la critique ni l'indépendance du jugement. Le caractère de Marie-Thérèse est l'un des plus complexes et des plus curieux que le XVIIIe siècle offre à l'historien. M. d'Arneth qui avait fourni tant de matériaux à cette étude, apporte encore de nouveaux documents. Il est certain d'après lui, que l'impératrice subit la politique de violence, de duplicité, de conquête et d'annexion à laquelle l'entraînait Joseph II et que Kaunitz ne voulait pas combattre. Elle la subit après des luttes et des angoisses de conscience; mais lorsqu'elle se fut décidée, elle se montra aussi résolûment avide que ses alliés, l'impératrice Catherine II et le roi de Prusse. Un mot d'elle (25 janvier 1772) résume cette politique néfaste de l'Autriche avec ses défaillances, ses sophismes, ses aberrations et son hypocrisie : « *On voulait agir à la prussienne et voulait en même temps retenir les apparences de l'honnêteté.* »

Voici un court aperçu des chapitres :

I. Rapports généraux avec les états de l'Europe, en 1767. Ce chapitre est très-important pour l'étude de l'alliance entre l'Autriche et la France. On y voit comment et avec quelle indépendance l'Autriche interprétait cette alliance ; la suite de l'ouvrage montre comment elle sut l'exploiter. — II, III, IV. Affaires de Pologne; élection de Poniatowski. — V, VI, VII, VIII. Rapprochement avec la Prusse, entrevues de Neiss et de Neustadt. Affaires d'Orient. Convention de neutralité entre la Prusse et l'Autriche, qui annule ainsi le principal effet du traité de 1756 avec la France. Politique des deux cours dans la question d'Orient. — IX, X. Suite des affaires d'Orient. Traité avec la Porte ; ce traité qui ne fut point ratifié, mais qui fut signé est un des plus scandaleux exemples de la manière dont on entendait en ce temps-là la foi aux traités. — XI. Premières négociations du partage de la Pologne. Très-curieux détails, nouveaux par leur précision, sur l'occupation du comitat de Zips par l'Autriche, qui fut, comme on sait, pour la Prusse et la Russie, le prétexte ostensible du partage. — XII, XIII, XIV. Suite de l'histoire du partage de la Pologne ; projets de partage de la Turquie, qu'il est bien intéressant de voir à leur point de départ (339). Entre autres documents inédits, M. d'A. nous donne (365) le texte allemand, le seul authentique, d'une pièce du 17 février 1772, où se peignent toutes les inquiétudes et les scrupules de Marie-Thérèse et dont on avait extrait

un morceau en français, publié en 1831 par Hormayr (Taschenbuch), reproduit par M. Preuss au tome IV, page 35 de son *Histoire de Frédéric II,* par lord Mahon dans son *Histoire d'Angleterre,* Tome V, p. 387, et très-souvent cité depuis. Ce morceau, certainement fort éloquent, ne pouvait avoir été écrit par Marie-Thérèse tel qu'il était reproduit ; l'impératrice ne possédait ni cette correction ni cet agencement savant des périodes. Elle était éloquente, même dans son français de convention, mais éloquente par la vivacité des sentiments, par la force et le naturel de l'expression. M. d'A. et M. Geffroy, dans leur excellente introduction au recueil de lettres de Mercy (XXVII), avaient déjà mis le public en garde contre ce document. M. d'A. donne aujourd'hui l'original. Je le préfère infiniment dans la noble simplicité du texte allemand à ces phrases ambitieuses de l'imitation française : « Quand tous nos pays étaient menacés *et que je ne savais où accoucher,* j'avais confiance en mon bon droit et en l'assistance de Dieu. Mais en cette affaire où non-seulement le droit évident crie au ciel contre nous, il faut que je reconnaisse que de ma vie je n'ai été si angoissée, *au point d'avoir honte de me montrer.* » Les mots dramatiques, que je souligne sont ajoutés. De plus, l'auteur du texte français, évidemment un apologiste, atténue les arrières-pensées et les considérations politiques et toutes d'intérêt qui se mêlent toujours chez Marie-Thérèse aux aspirations religieuses et aux maximes vertueuses et donnent à ces fragments de confession un caractère si original. — XV, XVI, XVII. Règlement du partage de la Pologne, de la question d'Orient à Kaïnardji et annexion de la Bukowine. Ce dernier point est particulièrement bien traité. Il va sans dire que M. d'Arneth plaide la cause de Marie-Thérèse et de l'Autriche ; je l'en félicite, bien loin de le critiquer : son plaidoyer est d'un historien et non d'un avocat. Sur beaucoup de points, il rectifie des erreurs accréditées ; cependant il ne pourra s'étonner que ceux qui considèrent, non l'Autriche exclusivement, mais l'ensemble de la politique européenne au XVIII[e] siècle, se montrent parfois sévères là où il a été indulgent, condamnent ce qu'il se contente prudemment et respectueusement de raconter et tirent de son livre même — où les documents sont présentés avec tant de sincérité, — le motif de jugements quelquefois différents. Cette diversité d'opinions s'appliquerait surtout à la France et aux rapports d'alliance entre la France et l'Autriche.

Albert SOREL.

---

118. — **Geschichte der englischen Literatur** von Bernhard TEN BRINK. Erster Band, bis zu Wiclifs Auftreten. Berlin, Verlag von Robert Oppenheim, 1877. VIII et 470 p. in-8°. — Prix : 8 mark.

Le premier volume de cette nouvelle histoire de la littérature anglaise s'arrête à la traduction de la Bible de Wiclif. Il se divise en quatre livres. Le premier livre (p. 1-146), intitulé « avant la conquête », comprend

titudes de détail ; elles sont inévitables dans une œuvre aussi complète où la littérature anglaise, depuis ses commencements jusqu'à la fin du moyen âge, apparaît en pleine lumière : on ne doit pas oublier que M. T. B. est le premier qui parcourt ce vaste domaine dans toute son étendue.

Il faut d'ailleurs attendre la publication du « Grundriss » promis par M. T. B. L'auteur n'a pu dans le cours de son œuvre tout discuter et tout expliquer ; le « Grundriss », spécialement destiné aux philologues et aux gens du métier, nous apportera les preuves que M. T. B. n'a pas développées dans son livre.

C'est là aussi l'originalité de cette « histoire de la littérature anglaise ». M. T. B. ne s'est pas contenté de résumer les études que d'autres ont faites séparément avant lui ; il éclaire quelques points demeurés obscurs ; il fait justice d'hypothèses aventureuses qu'on acceptait avec confiance jusqu'ici; il n'y a pas de question où il n'ajoute à tout ce que l'on sait déjà le résultat de ses recherches personnnelles. C'est ainsi qu'il voit dans la Genèse anglo-saxonne les traces d'une poésie primitive et d'un art qui commence (p. 51); qu'il taxe de sceptiques ceux qui dénient au roi Alfred la traduction des « Metra » de Boèce (p. 101) ; qu'il pense, malgré M. Morris, que la Genèse et l'Exode du moyen âge ne sont pas du même auteur, etc.

Le II livre (la période de transition) est certainement une des parties les plus remarquables du volume ; tous les chapitres de ce livre seront lus avec intérêt, sinon avec profit, par les romanistes : M. T. B. y consacre de nombreuses pages aux influences romanes et apprécie successivement la chanson de Roland, le Roman de Brut et le Roman de Rou, la poésie lyrique des troubadours provençaux, etc.

Je termine par un mot qui suffirait à l'éloge de l'ouvrage de M. Ten Brink : il est digne d'une traduction française.

A. Chuquet.

---

119. — L. Mohr. **Schillers Lied von der Glocke ; eine bibliographische Studie.** In-8° Strassburg, Schultz, 1877 (II-33 p.) — Prix : 1 mark 80 pf.

L'étude de M. Mohr avait paru l'année dernière dans l'*Anzeiger für Bibliographie* de Petzholdt ; il nous en donne aujourd'hui une édition revue et très-augmentée. Avec quelque soin qu'il l'ait complétée, il nous permettra de lui dire qu'elle aurait pu l'être encore bien davantage. Nous le savons parfaitement, il n'y a pas de travail plus ingrat que la bibliographie d'un sujet déterminé : on oublie toujours quelque chose et l'on n'arrive jamais à être absolument complet. Mais le champ d'étude choisi par M. M. avait déjà été exploré plus d'une fois avant lui : tous les quinze ou vingt ans, depuis le commencement de ce siècle, il a paru une biblio

graphie de Schiller, et si M. M. cite Wenzel et Wurzbach, il n'est pas sans avoir usé (et largement) de Moser (*Verzeichniss von Uebersetzungen Schillerscher Werke*, dans le *Morgenblatt*, septembre 1838, et dans le *Serapeum*, 1841, n[os] 5 et 6), dont il ne parle pas.

Voici un aperçu des additions les plus importantes, qu'il aurait encore fallu faire subir à son travail : nous suivons l'ordre adopté par lui.

Historique et premières éditions. — Si la première mention de la *Cloche* date de 1797, dès l'année 1788 Schiller en avait conçu l'idée. Se trouvant à cette époque à Rudolstadt, il allait tous les jours en se promenant jusqu'à une fonderie située à proximité de la ville, pour s'y rendre compte des diverses opérations que comporte la fonte d'une cloche. De même il aurait été intéressant de noter que, dans son roman biographique intitulé *Schillers Heimathjahre* (2 vol. in-16, Stuttgart, 2[e] éd. 1857), H. Kurz, issu d'une famille de fondeurs de cloches de Reutlingen, a décrit les diverses phases de ce travail, en vue de fournir une espèce de commentaire technique du poëme de Schiller [1].

Après avoir rappelé que le manuscrit de la *Cloche* fut envoyé par Schiller à l'imprimerie le 30 septembre 1799, M. M. aurait pu ajouter que, dès le 21 octobre, les exemplaires de l'*Almanach des Muses pour 1800* étaient distribués, et, deux jours après (le 23), G. Voigt, écrivant de Weimar à Schiller, lui témoignait tout le plaisir qu'il avait éprouvé en lisant le *Chant de la cloche*. C'est bien certainement la première lettre de félicitation que Schiller ait reçue à ce propos [2].

Parmi les éditions parues en 1800, M. M. ne cite pas la suivante : *Schillers Lied von der Glocke*, in-8°, Zeitz.

Enfin, autre détail assurément fort intéressant, le *Chant de la cloche* fut *représenté* avec l'*Epilogue* de Gœthe, pour la première fois, le 10 août 1805 sur le théâtre de Lauchstädt, et une nouvelle représentation, « avec tout l'appareil de la fonte », y eut encore lieu le 10 mai de l'année suivante [3].

Epigrammes de W. de Schlegel. — M. M., dans sa préface, paraît vouloir s'excuser de les avoir reproduites ; peut-être aurait-il pu se contenter d'en faire mention. En tout cas, c'est un fait historique qu'il n'est au pouvoir de personne de supprimer, et, si dans tout cela il y a quelque honte à avoir, elle ne peut qu'être tout entière pour W. de Schlegel, qui, du reste, n'a pas été le dernier à sentir combien ses plaisanteries étaient déplacées.

Commentaires. — Manquent : E. Bach, *Schillers Poems explained*, in-12, London, 1845 ; K. Oswald, *Schillers Lied von der Glocke*, in-8°, 1845. De plus, comme il se trouve toujours des gens bien inten-

---

1 H. Kurz und F. Paldamus, *Deuschte Dichter und Prosaisten*, 4 vol. in-16, Leipzig. Zander, 1867, vol. III, p. 525.

2. L. Urlichs, *Briefe an Schiller*, p. 332.

3. *Gœthes Werke* (éd. Hempel), vol. XXVII, p. 120, 146, 429.

tionnés pour refaire les œuvres des plus grands poètes, je signale à M. M. un ouvrage d'un M. Reicks, intitulé *Schillers Lied von der Glocke reformirt*, sur lequel il pourra peut-être se procurer de plus amples détails.

Traductions françaises. — Nous suivons, comme M. M., l'ordre chronologique :

1808. — La traduction en prose parue dans le *Magasin Encyclopédique* est de 1808 et non de 1805 (Cf. 13e année, 1808, tome V, p. 5).

1817. — M. M. oublie : la *Chanson de la Cloche* traduite par Massot (avec le texte allemand en regard), in-8°, Crefeld.

1821. — L'écrivain qui se cache sous les initiales C. J. est Camille Jordan fils; sa traduction a eu deux éditions que M. M. confond : in-8°, Paris, Brissot-Thivars, 1821 (et non 1822) et in-12, Paris, Delongchamps, 1822.

1862. — Manque : C. Noël, le *Chant de la Cloche,* imitation de Schiller, précédée d'une Ode à l'Allemagne et à Schiller, in-8°, Vienne, Bartelmus. A première vue, cette plaquette (16 p.) semble avoir quelque rapport avec celle publiée à Vienne par A. Lemay en 1845. Y a-t-il simplement coïncidence fortuite dans *tout* le titre, le lieu d'impression et le format, ou réimpression sous un autre nom, ou tout simplement un de ces plagiats comme Ch. Bonafont (*Poésies de Schiller traduites de l'allemand,* in-8°, Stuttgart, 1837) s'en est permis envers Mme Morel (*Choix de poésies fugitives traduites de l'allemand*, in-8°, Paris, 1825)? C'est ce qu'il nous a été impossible de vérifier; peut-être M. M. serait-il plus à portée de le faire.

Traductions anglaises. — C'est ici surtout que les indications de M. M. sont incomplètes; cela est d'autant moins pardonnable que bien des pays pourraient envier à l'Angleterre ses bibliographies aussi multiples que complètes et exactes. Donner à M. M. les titres complets des ouvrages oubliés par lui nous entraînerait trop loin, nous ne pouvons que le renvoyer à Th. Lowndes, *Bibliographers Manual*, vol. IV, p. 2202-2203. Voici simplement les noms des traducteurs avec la date et le lieu d'impression :

W. Gomme (London, 1821); C. Page (Bath, 1828); A. Asher (Berlin, 1834); J. Campbell (Edinburgh, 1836); M. M..... (London, 1839); H. Furness (in 12, London, 1846 et in-4°, Philadelphie, 1860 : ce sont deux réimpressions de l'édition de 1841 citée par M. M.); G. Egerstorff (London, 1844); Mangnan (2 vol. in-12, Dublin, 1845); Meeson et non Merson (1846); W. Whewell (London, 1847); B. Impey (*deuxième éd.* 1850, la première était de 1841); A. Bowrnig (London, 1851); M. Montagu (London, 1854); Dr Jost (*La chanson de la Cloche* traduite en anglais avec le texte en regard et accompagnée d'un vocabulaire allemand-français explicatif, in-18, Paris, Aubusson, 1855); Merivale (la première édition est de 1844, in-8°, London; celle de 1856 n'est donc que la deuxième).

Editions avec gravures. — 1865. La traduction de Bulwer Lytton, que M. M. cite p. 16 à la date de 1844, a été rééditée en 1865 (ce qu'il ne dit pas), et de plus ornée de gravures par T. Scott (in-4° oblong, London).

Editions avec musique. — L'Oratorio de A. Romberg, que M. M. cite d'après l'édition de Bonn et *sans date*, en a eu à notre connaissance trois autres datées : Wurzbourg, 1810; in-8°, Ansbach, 1816; in-8°, Mayence, 1818, toutes sous le titre : *Schillers Lied von der Glocke mit Musik von A. Romberg.*

Telles sont les principales omissions de M. Mohr; nous ne pourrions le suivre, sans dépasser le cadre de cette *Revue*, dans toutes les littératures modernes. Mais, puisqu'il a eu le courage de refondre son article primitif du *Petzholdt's Anzeiger*, qu'il fouille avec une nouvelle ardeur les Bibliographies des différents pays; il trouvera encore bien des glanages à ajouter à sa moisson, déjà si riche, nous nous plaisons à le reconnaître de nouveau en terminant.

A. FÉCAMP.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juin 1878.

Un pli cacheté, remis par M. Alfred Dutens, est déposé dans les archives de l'académie.

L'académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'Institut (3 juillet), désigne M. L. Delisle. Il lira sa *Notice sur une Bible carlovingienne de la cathédrale du Puy*.

Le ministre de l'instruction publique transmet, de la part de M. Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, deux mémoires de MM. Martha et Girard, membres de l'école.

M. Pavet de Courteille fait un rapport au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert pour le prix Bordin sur cette question : *Faire l'histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chute des Omméiades, en s'appliquant surtout à la discussion des questions géographiques et numismatiques qui s'y rattachent.* Il n'a été présenté qu'un mémoire, qui a été jugé insuffisant. Le prix n'est pas décerné. Sur la proposition de la commission, l'académie remet la même question au concours pour l'année 1881.

M. Léon Renier fait une communication sur une inscription récemment trouvée à Philippeville (Algérie), dans les travaux de la construction du Palais de Justice. Cette inscription a été publiée par M. Cherbonneau, dans le journal le *Zeramma*, de Philippeville. Deux estampages en ont été transmis à M. Renier, l'un envoyé par M. Cherbonneau, l'autre par M. Veaurabourg, architecte. Trois lignes de l'inscription ont été martelées dans l'antiquité; le reste se lit très-aisément. Voici le texte et la transcription :

VICTORIAE AVGVSTAE SACRVM

IMP . . . .

. . . .

. . . .

L CORNELIVS L FIL QVIR FRONTO PROBIANVS EQ P ORN
DEC IIII COL FL PP DIVI MAGNI ANTONINI

STATVAM CVM TETRASTYLO QVAM OB HONOREM FLAM PRAETER HS LXXXII N
QVAE REIP PRAESENTIA INTVLIT PROMISERAT ET DEC HS XX N SED ET
CETERA QVAE LIBERALITATE SVA PATRIAE CONTVLIT EX HS XXX MIL N DEDIT
IDEMQVE DEDICAVIT AD CVIVS DEDICATIONEM ETIAM LVDOS
SCAENICOS CVM MISSILIBVS EDIDIT

« Victoriae Augustae sacrum Imp(eratoris)..... L. Cornelius L. filius Quirina (tribu) Fronto Probianus, equo publico ornatus, decurio quattuor coloniarum, flamen perpetuus, diui Magni Antonini statuam cum tetrastylo, quam ob honorem flamonii, praeter sestertium LXXXII (millia) nummum quae reipublicae praesentia intulit, promiserat, et decurionibus sestertium XX (millia) nummum, sed et cetera quae liberalitate sua patriae contulit, ex sestertium XXX millibus nummum dedit idemque dedicauit, ad cuius dedicationem etiam ludos scaenicos cum missilibus edidit. » On voit qu'il s'agit des libéralités faites par un magistrat municipal, *flamen perpetuus*, en reconnaissance de son élection. Outre la *somme honoraire* due pour toute élection et taxée suivant les fonctions, qui était dans le cas présent de 82000 sesterces et qui avait été payée comptant, *praesentia* (c'est la première fois que le mot se rencontre en ce sens dans une inscription), le flamine en question avait donné 20000 sesterces aux décurions du lieu, avait élevé un monument qui lui avait coûté 30000 sesterces, et avait, lors de l'inauguration de ce monument, donné des spectacles accompagnés de distributions publiques. La communauté municipale qui avait conféré à l'auteur de ces largesses la dignité de flamine perpétuel, était la confédération des quatre colonies de *Cirta*, *Rusicade*, *Cullu* et *Milevum* (Constantine, Philippeville, Collo et Milah). Le flamine élu était un chevalier romain *equo publico*, nommé L. Cornelius Fronto; il est probable qu'il était parent du rhéteur Fronton, précepteur de Marc Aurèle, né à Cirta. Le monument qu'il avait élevé se composait d'un tétrastyle et d'une statue de Caracalla, *divi Magni Antonini*. La mémoire de Caracalla, comme celle de toute la famille de Septime Sévère, originaire d'Afrique, était restée chère aux habitants de l'Afrique romaine. Le monument paraît avoir été élevé au moment de l'avènement d'Elagabale : c'était l'énumération des noms et titres d'Elagabale qui occupait les lignes 2, 3 et 4 de l'inscription; ces lignes auront été martelées après la mort de cet empereur. Le tétrastyle et la statue ont été retrouvés au même lieu que l'inscription.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

Ouvrages déposés : — Arnamagnæanske Haandskrifter i fotolitografiske Aftryk. Haandskrift Nr. 28, 8 vo (Kjœbenhavn, 1877, in-8°); — Etudes égyptologiques 11° livraison : Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Egypte pendant la mission scientifique de M. le vicomte Emmanuel de Rougé, publiées par M. le vicomte Jacques de Rougé, t. III (Paris, 1878, in-4°); — Guyard (Stanislas), note sur la métrique arabe, supplément à la « Théorie nouvelle de la métrique arabe » (extrait du *Journal asiatique*, 1878); — Kalund (P. E. Kristian), Bidrag til en historik-topografisk Beskrivelse af Island : I. Syd og Vest-Fjærdingerne; med 9 litograferede Kort. Udgivet af Kommissionen for det Arnamagnæanske Legat (Kjœbenhavn, 1877, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. G. Perrot : un extrait du Bulletin de correspondance hellénique, contenant les Inventaires de l'Asclépion, publiés par MM. Martha et Girard, membres de l'Ecole française d'Athènes; — *par M. Renan :* Clermont-Ganneau (Ch.), sur une inscription arabe de Bosra, relative aux Croisades (extrait du *Journal asiatique*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Douzième année 5 Janvier 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. G. Calame

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. G. Calame

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

AVIS. — *MM. les abonnés sont priés de faire parvenir à l'éditeur le montant de leur renouvellement d'abonnement pour 1878, afin d'éviter tout retard dans le service des premiers numéros de l'année.*

ANNONCES

The Academy, n° 293, New Series, 15 décembre 1877 : T. Martin, The life of the Prince Consort. Vol. III. London, Smith, Elder and Co., 1877 (Th. Hugues : importante contribution à l'histoire contemporaine). — C. Iebb, A primer of greek literature. London, Macmillan and Co., 1877 (L. Campbell : modèle de clarté et de concision). — R. Playfair, Travels in the footsteps of Bruce in Algeria and Tunis. London, Kegan Paul and Co., 1877 (C. Markham : excellent; 39 gravures de Bruce, et un atlas fort bien fait). — The Life of Jenghiz Khan, transl. from the chinese by R. Douglas. London, Trübner and Co., 1877 (W. Stallybras : intéressante biographie, habilement traduite). — M. Taylor, The story of my life. 2 vols. Edinburgh, Blackwood and Sons, 1877 (A. Wilson : autobiographie du colonel Taylor déjà avantageusement connu par ses *Confessions of a Thug* et *Tara*).

The Athenæum. N° 2616, 15 décembre 1877 : The earlier poems of Elizabeth Browning 1826-1833. Robson (livre entièrement dénué de mérite). — E. Barrington de Fonblanque, Lives of the Lords Strangford. Cassell, Petter and Galpin (manque d'unité; entreprise de librairie; intéressant néanmoins). — M. Rapisardi, Lucifero : poema. Milan, Brigola; G. Regaldi, Poesie scelte. Florence, Le Monnier (les 10,000 vers de *Lucifero* sont 10,000 lignes de blasphèmes et d'obscénités. Les poésies de Regaldi ont quelque charme). — Th. Martin, The life of the Prince Consort (l'auteur s'est fort bien acquitté d'une tâche aussi ardue : les événements consignés dans ce vol. se passent pendant la guerre de Crimée. — *Notes*. Poteries moabites (Shapira).

Literarisches Centralblat, n° 50, 8 décembre. — Targum Scheni zum Buche Esther, erläutert u. mit einer Einleitung versehen von Munk. Berlin, Benzien (bon travail, mais qui n'est point définitif). — Taylor, Sayings of the Iewish fathers. Cambridge, University press (ouvrage louable sous tous les rapports; révision du texte, commentaire, belle impression). — Lechler, Die Confessionen in ihrem Verhältnisse zu Christus. Heilbronn, Gebr. Henninger; 4 fr. 50 (essai de conciliation entre le protestantisme et le catholicisme; l'auteur est protestant). — Rabus, Philosophie u. Theologie. Erlangen, Deichert (autre essai de conciliation : la philosophie doit être expérimentale, mais la révélation elle-même peut devenir un sujet d'expérimentation). — Landau, System der gesammten Ethik, I. Berlin, Denicke; 5 fr. (morale rationaliste). — Leclair, Kritische Beiträge zur Kategorienlehre Kant's. Prag, Tempsky; 3 fr. 50 (ouvrage d'un disciple indépendant de Kant). — Scriptores rerum suecicarum, ed. Annerstedt. III, 1. Upsala, Lundström; 17 fr. 50 (les deux premiers tomes datent d'il y a cinquante ans; le tome récent répond mieux aux exigences de la science; mais l'ensemble de la publication sera toujours défectueux). — Munch, Oplysninger om det pavelige Archiv, udg. af Storm. Christiania, Cammermeyer; 2 fr. 50 (beaucoup de soin). — Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz. I, Die Stretlinger Chronik. Frauenfeld, Huber (chronique publiée pour la première fois; bonne édition; la chronique elle-même n'est qu'un recueil de légendes). — Foltz, Geschichte der Salzburger Bibliotheken. Wien, Hofdr. (fait sur documents). — Finsler, Kritische Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Anthologie. Zürich, Zürcher u. Furrer (bonne dissertation; comparaison des manuscrits). — Hense, Der Chor des Sophokles. Berlin, Weidmann, 1 fr. 50 (étude de détail, qui contient des parties intéressantes). — Leo, Angelsächsisches Glossar. Alphabetischer Index, II. Halle, Buchh. des Waisenh. 9 fr. 75 (conclusion d'une série d'importants travaux). — J. ten Doornkat Koolmann, Wörterbuch der ostfriesichen Sprache, 1. 2. Norden, Braams; 5 fr. (pourrait

être un bon livre, si l'auteur n'y mêlait des théories de grammaire comparée qui ne sont pas de sa compétence). — LEPSIUS, Die babylonisch-assyrischen Längenmasse. Berlin, Dümmler; 5 fr. (contribution importante à la métrologie ancienne).

Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. II, livraison 2. — NÖSGEN. La position d'Hégésippe dans l'Eglise. — MELHORN. La doctrine et la liberté humaine d'après le περὶ ἀρχῶν d'Origène. — GASS. La question de l'origine du monachisme. — HERTZBERG. Observations sur la conservation de la nationalité grecque par l'Eglise grecque. — ANALECTES. — ZAHN. Existence, au XVI[e] siècle, du texte grec d'Irénée et du texte entier d'Hégésippe. — HARNACK. Un passage de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe (IV, 15, 37). — WALTZ. Sur deux manuscrits importants de la Bibliothèque municipale de Riga. — WALTZ. Epistolæ Reformatorum. — MEYER. Extrait de la correspondance de Melanchton et du margrave Jean de Brandebourg.

Revue de l'Instruction publique en Belgique. Tome XX, 2[e] livr. : J. DELBOEUF, De quelques définitions grammaticales. — H. BENICKEN, Contributions à l'histoire des poésies homériques. — J. KUGENER, Études étymologiques. — L. LAHAYE, Les Normands au diocèse de Liége (fin). — Comptes rendus : Phaedri, fabularum libri quinque. Edition classique, par E. MALVOISIN. — PIAZZI SMITH, La grande pyramide, pharaonique de nom, humanitaire de fait... trad. par l'abbé MOIGNO.

The Academy. N° 294, New Series, 22 décembre 1877 : Ch. Jeaffreson, A young squire of the seventeenth century (1676-1686), ed. by J. Jeaffreson, 2 vols. London, Hurst and Blackett, 1878 (J. Cartwright : renseignements intéressants sur l'histoire de la colonisation des Indes orientales et sur Londres, à partir de septembre 1682). — H. Barkley, Bulgaria before the war. London, Murray, 1877. (J Stuart-Glennie : impartial, mais incomplet). — Five years' penal servitude. By One who has endured it. London, Bentley and Son, 1877 (M. Mayo : impressions d'un homme intelligent et cultivé; franchise, clarté, style agréable). — E. Rolland, Faune populaire de la France. Paris, Maisonneuve, 1877 (W. Ralston : il y a plaisir et profit à lire cet excellent petit livre; cf. R. C. 1877, N° 35, art. 165). — Calendar of documents relating to Ireland. 1252-1284. Ed. by H. Sweetman. London, Longmans and Co., 1877 (J. Gilbert : édition très-soignée de textes singulièrement obscurs). — *Correspondance :* Lettre de Paris (G. Monod : Revue des livres nouveaux).

The Athenæum. N° 2617, 22 décembre 1877 : H. Barkley, Bulgaria before the war. Murray; E. Cults, The Christians under the crescent in Asia; H. Southgate, The cross above the crescent. Lippincott and Co. — Ch Wordsworth, Scholæ Academicæ. Cambridge, University press. (Renseignements intéressants sur les deux universités d'Oxford et de Cambridge). — W. Gwinner, Schopenhauer's Leben. Leipzig, Brockhaus (excellent). — Essays of Montaigne. Transl. by Ch cotton, ed by W Hazlitt, 3 vol. Reeves and Turner (bonne édition d'une des meilleures traductions que nous ayons, et d'une des plus populaires). — *Correspondance :* poteries moabites (Ch. Clermont-Ganneau).

Literarisches Centralblatt, n° 51, 15 décembre. — History of Nepal translated from the Parbatiya by Munshi Shew Shunker Singh and Pandit Shri Gunanand. Cambridge University Press (long article analytique; une chronique du Népal, du xviie siècle, continuée jusque vers l'année 1840; très-bonne publication). — Corpus regulæ seu Kalendarium domus S. Kiliani Wirceburgensis. Herausg. v. Wegele. München, Franz; 5 fr. 80 (pièce curieuse). — Ritter, Briefe u. Aktenstücke zur Geschichts der 30 jährigen Krieges, III. München, Rieger (aussi intéressant que les vol. précédents). — Geiger, Die Pehleviversion der ersten Cap. des Vendidâd. Erlangen, Deichert; 3 fr. 75 (révision du texte et traduction; bonne dissertation académique, un peu confuse). — Geldner, Ueber die metrik der jüngeren Avesta. Tübingen, Laupp; 6 fr. 25 (bon). — Christ, Fastorum Horatianorum epicrisis. München, Rieger; 2 fr. 50 (sur la date des trois premiers livres des odes; bon). — Phaedri fabularum libri V. Emend. L. Mueller. Leipzig, Teubner; 3 fr. 75 (bon remaniement du texte, quoique l'auteur s'exagère la valeur de la plupart de ses corrections). — Gebauer, De hypotacticis et paratacticis argumenti ex contrario formis quae reperiuntur apud oratores Atticos. Zwickau, Tost (bonne contribution à la rhétorique et à la grammaire). — Pappi Alexandrini collectionis quae supersunt. Ed. Hultsch. vol. II. Berlin, Weidmann; 25 fr. — Publii Optatiana Porfyrii carmina. Recens. L. Mueller. Leipzig, Teubner; 4 fr. 50 (bonne éd. de ces étranges poésies, auxquelles l'éditeur trouve quelques qualités). — Ascoli, Studj critici, II. Rom, Löscher (études linguistiques, fort intéressantes). — Meyer, Die Sammlungen der Spruchverse der Publilius Syrus. Leipzig, Teubner; 2 fr. (éd. enrichie de vers inédits). — Schmitz, Beiträge zur lateinischen Sprach-und Literaturkunde. Leipzig, Teubner; 10 fr. (bons travaux d'un élève de Ritschl). — Béowulf. épopée anglo-saxonne, trad.

en fr. par Botkine. Havre, Lepelletier; 5 fr. (bonne traduction). — Kölbing, La Chanson de Roland. Heilbronn, Henninger; 6 fr. 25 (reproduction exacte du manuscrit de Venise). — Mannhardt, Wald-und Feldkultz. Berlin, Bornträger (recherches très-approfondies). — Becker, Charikles. Neu bearb. v. Göll. Berlin, Calvary; 7 fr. 50 (bonne réimpression d'un ouvrage devenu classique). — Lau, Brunn u. Krell, Die griechischen Vasen. Leipzig (sujet d'une importance à la fois scientifique et industrielle, traité avec beaucoup de méthode). — H. Rückert in seinem Leben u. seinen kleineren Schriften dargestellt v. Stohr u. Reifferscheid, I. II. Weimar, Böhlau (témoignage d'une activité littéraire trop dispersée; esprit patriotique. Voir la *Revue critique* du 22 décembre).

Analecta juris pontificii. 144e livraison. Juillet-août 1877. — Remarques sur le décret de Gratien, d'après Thomassin. — Lettres (ou plutôt chartes) de saint Louis, roi de France (bon nombre de ces documents ne sont pas inédits). — Décrets inédits de la S. congrégation des évêques et réguliers (1818-1824). — E. Grandclaude. Les censures pontificales. — Le vénérable Gérard Majolla († 1755), de l'institut des Rédemptoristes. Décret relatif aux vertus héroïques.

145e livraison. Septembre-octobre 1877. Le vénérable Louis-Marie Baudouin († 1835). — Biographies par Dom Grenier 1. Calvin; 2. Jean Dartis, célèbre canoniste. Catalogue de ses œuvres; 3. La Fontaine; 4. Gédéon Brugniatre, historiographe de Laon; 5. Mabillon. — De la matière première et de la forme substantielle. Définition du concile de Vienne. — Décrets inédits de la S. congrégation des évêques et réguliers (1824-1834). — Les ouvrages de Bernard Gui. (Résumé des lectures de M. Léopold Delisle à l'Académie des inscriptions).

PUBLICATIONS

DE

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Tome I. — **Histoire de l'Asie centrale** (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoquand), depuis les dernières années du règne de Nadir Chah (1153) jusqu'en 1233 de l'hégire (1740-1818), par Mir Abdul Kerim Boukhary, publiée, traduite et annotée par Ch. Schefer, premier secrétaire-interprète du gouvernement pour les langues orientales, professeur à l'école des langues orientales vivantes. *Texte persan,* in-4°, imprimé à Boulaq. . . . . 15 fr.

Tome II. — Le même ouvrage, traduit en français avec introduction et appendice, par Ch. Schefer. 1 vol. in-8°, avec carte de l'Asie centrale. . . . . 12 fr.

Tome III. — **Récit de l'ambassade au Kharezm,** par Riza Qouly Khan. *Texte persan,* publié par Ch. Schefer, 1 vol. in-8°, imprimé à Boulaq. . . . . 15 fr.

Tome IV. — Le même ouvrage, traduit en français par Ch. Schefer, *(sous presse).* Un vol. in-8°. . . . . 12 fr.

Tome V. — **Recueil de poëmes historiques en grec vulgaire,** relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes, publiés, traduits et annotés, par Emile Legrand, suppléant à l'école des langues orientales. 1 vol in-8°. . . . . 15 fr.

Tome VI. — **Histoire de l'ambassade de France près la Porte ottomane,** suivie d'un mémoire sur les capitulations et le commerce de la France dans le Levant, par le comte de Saint-Priest, ambassadeur du roi à Constantinople (1768-1782), avec une introduction par Ch. Schefer. 1 vol. in-8°. . . . . 12 fr.

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 20 fr.

SOUS PRESSE. — Pour paraître prochainement.

Tome VII. — **Voyages dans l'extrême Orient** (Mission en Corée — Voyage dans l'Annam — Itinéraires en Chine).

Tome VIII. — **Chronique romaine d'Urechi,** texte et traduction, publiée par M. Picot.

Tomes IX, X. — **Histoire universelle,** traduite de l'arménien par E. Dulaurier, de l'Institut.

Tomes XI, XII. — **Bibliotheca Sinica.** Bibliographie complète et raisonnée des ouvrages relatifs à la Chine, par Henri Cordier. 2 forts volumes gr. in-8° à 2 colonnes.

Les Tomes VII à XII paraîtront successivement en janvier, février et mars 1878.

Le Puy, typ. et lith. M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Douzième année 19 Janvier 1878

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 295, 29 décembre 1877 : Hunting, Shooting, and Fishing; a Sporting Miscellany, with Anecdotic Chapters about Horses and Dogs. London, Sampson Low and Co, 1877. — Shooting, Yachting and Sea-Fishing Trips, at Home and on the Continent. Second Series. Two Volumes. By « Wildfowler », « Snapshot ». London, Chapman and Hall, 1877. (Watkins : le grand défaut du livre de « Wildfowler », c'est qu'il n'est pas écrit par un naturaliste). — D. C. Bell, Notices of the Historic Persons Buried in the Chapel of St. Peter ad Vincula, in the Tower of London. London, John Murray, 1877. (C. Trice Martin : livre fait avec beaucoup de soin). — F. Wedmore. Pastorals of France, London, Bentley and Son, 1877. (E. Dowden : trois nouvelles charmantes, A last love in Pornic, Yvonne of Croisic, The four bells of Chartres). — Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire, relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes. Publiés, traduits et annotés par E. Legrand. Paris, Leroux, 1877. (Tozer : livre très-recommandable, cf. Revue Crit. 1877. N° 48, art. 231). — W. D. Hamilton, Calendar of State Papers. Domestic Series. Charles I, 1639-40, preserved in Her Majesty's Public Record Office. London, Longmanns and Co, 1877. (R. C. Browne : documents précieux). — New Novels : Doris Barugh, by K. S. Macquoid, in three volumes. London, Hurst and Blackett, 1877. — By Love ond Law, by L. Alldridge, in three volumes. London, Smith, Elder and Co. 1877. — Are you my wife? by Ramsay, in three volumes. London, Samuel Tinsley et Co, 1878. — Castle Blair by F. L. Shaw, in two volumes. London, Kegan Paul and Co, 1878. — Old Pictures in a New Frame, by. Straight. London, Warne and Co, 1877. — Fair Else, Duke Ulrich, and other Tales, by the author of « mademoiselle Mori ». London, Warne and Co, 1877. (analyses de R. L. Littledale). — Gift Books. — Notes and News. — The late Mr. Thomas Wright (notice nécrologique). — Johan Erik Rydvist. (notice sur ce savant suédois). — Notes of Travel. — Letter from Florence (Linda Villari : annonce, entre autres ouvrages, Pio IX e il Papa futuro, de M. Bonghi, l'ancien ministre de l'instruction publique (Milan, Treves); Origini del Teatro in Italia, du prof. Alessandro d'Ancône (Florence, le Monnier). — The York Ms. of Cicero « de inventione rhetorica. » (Raine : dans ce manuscrit de York, du xiie siècle, après les mots, « quae restant in reliquis dicemus », un étudiant a tenté de continuer l'ouvrage). — A. Beckwith, Majolica and Fayence : Italian, Sicilian, Majorcan, Hispano-Moresque, and Persian. New-York, Appletons, 1877 (F. Bury Palliser, bon livre). — Illustrated Books. — Illustrated French Books (Ph. Burty).

The Athenæum, N° 2618, 29 décembre 1877 : Revue littéraire de l'année; Belgique (Emile de Laveleye, Paul Fredericq) ; Bohême (Durdík) ; Danemark (Ad. Hansen) ; France (Edmont About) ; Allemagne (Robert Zimmermann) ; Hollande (E. van Campen); Hongrie (A. Vambéry); Italie (Angelo de Gubernatis) ; Russie (Dr. Mackenzie Wallace) ; Espagne (Juan Facundo Riaño) ; Suède (Loostroem). — Playfair, Travels in the Footsteps of Bruce in Algeria and Tunis, C. Kegan Paul and Co (Récit attachant d'un voyage entrepris par le colonel Playfair, consul général à Alger, pour examiner les ruines et les monuments que Bruce a dessinés ou décrits. — Edward Rae, The Country of the Moors : a Journey from Tripoli, in Barbary, to the City of Kairwân, Murray (intéressant). — Henry A. Bright, Poems from Sir Kenelm Digby's Papers, in the Possession of Henry A. Bright, Roxburghe Club, Nichols and Son (Petits poëmes de Digby, publiés par M. Bright, avec l'aide de M. Warner, du British-Museum; la plupart célèbrent la beauté de

Venetia Stanley). — Bronsart von Schellendorf, The Duties of the General Staff, translated from the German by W. A. H. Hare, Lieutenant Royal Engineers. Vol. I. Kegan Paul and Co. (L'auteur de l'article n'a pu lire cet essai sur l'organisation de l'état-major allemand sans rougir pour son pays.) — T. Arnold, Beowulf : a heroic poem of the eighth century, with a translation, notes, and appendix. Longmans and Co. (Le critique anglais est aussi sévère pour M. Arnold que le rédacteur de l'Anglia, M. Wülcker, cf. Revue crit. 1877. N° 39, art. 190.) — Novels of the Week. — Our library table. — The American Gullivers. — Servetus and Calvin. — The number three. — Mr. Thomas Wright (notice sur cet infatigable historien du moyen-âge anglais). — Literary Gossip. — Lewis H. Morgan, Ancient Society ; or, Researches in the Lines of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization, Macmillan and Co. — Anthropological Notes. — Societies. — Fine Arts : Gift-Books (entre autres, C. Yriarte, les bords de l'Adriatique et le Montenegro, Hachette; Les Chefs-d'œuvre de la sculpture au Musée du Louvre, Goupil et Co). — The excavations at Olympia (Julius Schubring). — The lyric drama in Paris.

Literarisches Centralblatt, n° 1, 5 janvier 1878.—Ziegler, Bruchstücke einer vorhieronymianischen Uebersetzung der Petrusbriefe. München, Straub. — Gebhardt, Harnack, Zahn, Patrum Apostolicorum Opera, 3 Bände, Leipzig, Hinrichs (Cf. Revue Crit. 1877. N° 16, art. 67). — E. Faber, die Grundgedanken des alten chinesischen Socialismus, oder die Lehre des Philosophen Micius zum ersten Male vollständig aus den Quellen dargelegt ; et der Naturalismus bei den alten Chinesen sowohl nach der Seite des Pantheismus als des Sensualismus, oder die sämmtlichen Werke des Philosophen Lucius zum ersten Male vollständig übersetzt und erklärt. Elberfeld, 1877. Fridrichs. (G. v. d. G. Après ses études sur Mencius et Confucius, le missionnaire Faber consacre deux nouveaux ouvrages, fort savants, à deux philosophes chinois, Micius ou Mih=tsï, Licius ou Lieh=tsï). — Ad. Schmidt, das Perikleische Zeitalter. Darstellung und Forschungen. 1 Bd. Iena, 1877. Dufft. M. 6. (F. R. Un des chapitres les plus remarquables traite de Stesimbrote de Thasos ; dans d'autres appendices l'auteur étudie la paix de Cimon, essaie de réfuter les accusations lancées contre Aspasie, et précise la situation financière d'Athènes. (476-431). — O. Brenner, Nord und Mitteleuropa in den Schriften der Alten bis zum Auftreten der Cimbern und Teutonen. München, Kaiser. M. 2, 40. (bon, malgré des lacunes). — A. v. Reumont. Geschichte Toscana's seit dem Ende des florentinischen Freistaates. (1737-1859). Gotha, Perthes. M. 12. (excellent : les pages consacrées à Leopold I (1765-1790), le sage réformateur, sont très-instructives; le livre est dédié à la ville de Florence). — Prokesch-Osten, zur Geschichte der orientalischen Frage. Briefe aus dem Nachlasse Friedrich's v. Gentz, 1823-1829. Wien, Braumüller. M. 5. (Ces lettres ne concernent que le soulèvement de la Grèce et le conflit turco-russe ; elles témoignent de l'impuissance de l'Autriche). — K. v. Gebler, die Acten des Galileischen Processes. Nach der vaticanischen Handschrift. Stuttgart, Cotta. (Fait suite à l'ouvrage « Galileo Galilei und die Römische Curie »; a été devancé par l'ouvrage de Henri de l'Epinois; regarde, peut-être à tort, le procès-verbal du 26 février 1616 comme authentique). — Braun-Wiesbaden, Zeitgenossen. Braunschweig, Vieweg. M. 12. (feuilletons amusants). — Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes. Publiés, traduits et annotés par Em. Legrand. Paris, Leroux. (W. W. Textes intéressants, revus avec soin, cf. Revue Crit. 1877. N° 48. Art. 231). — C. G. Leland, Pidgin English Sing-Song or Songs and Stories in the China English Dialect. With a vocabulary. London, Trübner. (L. K.

Le « pidgin-English » est un anglais affreusement corrompu, parlé dans tous les ports de la Chine par les indigènes qui commercent avec les Anglais; il viendra un temps où il faudra traduire la Bible en « Pidgin »; il existe aussi un pidgin français; pidgin n'est autre que le mot business; dans le pidgin, p. e. green devient gleen, kleen, kilin; les Chinois des diverses provinces emploient pour se comprendre le pidgin, comme les Levantins la « lingua franca ».) — Briefe an Schiller herausgegeben von L. Urlichs. Stuttgart, Cotta. M. 10. (B. Documents intéressants.) — Ludw Geiger, Mittheilungen ans Handschriften. Beitræge zur dentschen Literaturgeschichte. 1 Heft. Leipzig, Duncker und Humblot. M. 2. (O. Renferme 24 lettres inédites en latin, écrites par Opitz) — A. Kerckhoff. Dan. Cap. v. Lohenstein's Trauerspiele mit besonderer Berücksichtigung der Cleopatra. Paderborn, Schöning. M. 2. (O. Très-bonne analyse de la Cléopatre, mais c'est presque le seul mérite de l'ouvrage). — Dr Jean P. Richter, die Mosaiken von Ravenna. Beitrag zu einer kritischen. Geschichte der altchristl. Malerei. Wien, Braumüller. M. 5. (A. W-n. Souvent original, fort soigné : bon début dans la critique d'art). — H. Riegel, Kunstgeschichtliche Vorträge und Aufsætze. Braunschweig, Westermann. (A. W-n. Décousu, souvent erroné, chauviniste; l'auteur en veut à l'architecture française parce qu'elle est française; il ne connaît pas l'ouvrage de Viollet-le-Duc il médit de la Bibliothèque Nationale; c'est un esprit étroit et superficiel).

Le Puy, typ. et lith. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Douzième année 26 Janvier 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, N° 296, 5 janvier 1878 : A. FORNANDER, An Account of the Polynesian Race : its Origin and Migrations, and the Ancient History of the Hawaiian People, vol. I. London, Trübner, and Co, 1878. (S. J. Whitmee : bon; l'auteur, résident anglais, est un juge fort compétent; il admet l'existence de deux races différentes dans l'Océanie, les Papouans et les Polynésiens.) — Alberici Gentilis de jure belli libri tres. Edidit T. E. HOLLAND. London, Macmillan and Co, 1877. (J. Westlake : bonne édition.) — W. ARTHUR, The Pope, the Kings, and the People, 2 vol. London, W. Mullan and Sons, 1877. (M. Creighton : étude souvent originale, mais en mauvais style.) — Lettres d'Auguste Comte à J. S. Mill, 1841-1846. Paris, E. Leroux; London, Dulan and Co, 1877. (J. S. Cotton : correspondance intéressante.) — ROBERT HOUDIN, the Secrets of Conjuring and Magic; or, How to become a Wizard, translated and edited with Notes by HOFFMANN. London, Routledge, 1878. (E. H. Palmer.) — G. B. MILLETT, The First Book of the Parish Registers of Madron in Cornwall. Penzance, Beare and Son, 1877. (W. P. Courtney : très-curieux et très-soigné.) — MM. OLIPHANT, Young Musgrave, 3 vol. London, Macmillan and Co, 1877. (J. Davies : récit très-original et très-attachant.) — M. Sweet and « Glossic ». (H. Nicol : bonne discussion.) — R. HIRZEL, Untersuchungen zu Cicero's philosophischen Schriften; I Theil, de Natura Deorum. Leipzig, Hirzel, 1877. (H. Nettleship : œuvre importante, examine les sources de Cicéron dans le De Natura Deorum).

N° 297, 12 janvier 1878 : W. M. TORRENS, Memoirs of the Right Hon. William, second Viscount Melbourne. London, Macmillan and Co, 1878. (T. Hughes : renferme d'intéressants détails.) — Round about London : Historical, Archæological, Architectural and Picturesque Notes suitable for the Tourist within a Circle of Twelve Miles. By a Fellow of the Society of Antiquaries. London, Stanford, 1877. (H. B. Wheatley : guide excellent.) — H. LATHAM, On the Action of Examinations considered as a Means of Selection, Cambridge, Deighton, Bell and Co, 1877. (A. H. Sayce : fort utile.) — H. VAN LAUN, History of French Literature, vol. III. From Louis XIV to Louis XVIII. London, Smith, Elder and Co, 1877. (G. Saintsbury : de bons chapitres, mais quelques inexactitudes, des omissions; en somme, cette histoire de la littérature française est insuffisante.) — HENRY EDWARD, Cardinal Archbishop of Westminster, The true Story of the Vatican. London, C. Kegan Paul and Co, 1877. (H. N. Oxenham : le cardinal Manning a réuni dans ce volume cinq articles sur le concile, insérés autrefois dans le Nineteenth Century.) — H. J. ROSE, Among the Spanish People. London, Bentley and Son, 1877. (W. Webster : l'auteur imite trop la manière de Sterne; il devrait faire un livre et non réunir des articles.) — New Novels. (Alleyne.) — T. LE MARCHANT DOUSE, Grimm's Law, a Study or Hints towards an Explanation of the so-called « Lautverschiebung », to which are added some Remarks on the Primitive Indo-European K and several Appendices. London, Trübner and Co, 1876. (John Rhys : livre utile pour la philologie comparée, « très-remarquable » et provoquant de fécondes discussions.)

N° 298, 19 janvier 1878 : J. SIME, Lessing, his Life and Writings. Trübner and Co. 1877. (M. Pattison : bonne biographie.) — K. WERNER, Alcuin und sein Jahrhundert, Paderborn, Schöningh 1876. (J. B. Mullinger : suite de l'ouvrage « Béda et son siècle » (1875); travail consciencieux.) — A. VÉTAULT, Charlemagne. Tours, Mame, 1877. (B. Mullinger : fort beau livre, mais peu original, trop favorable aux papes.) — R. W, CHURCH,

The Beginnings of the Middle Ages. Longmanns, 1877. (B. Mullinger : très-bon.) — A. J. Ross, Memoirs of A. Ewing. London, Daldy, Isbister and Co. (Simcox : mémoires d'un évêque anglais sympathique à tous.) — E. Rae, The Country of the Moors; a Journey from Tripoli in Barbary to the City of Kairwân. Murray. (C. R. Markham : récit instructif et agréable.) — G. Barnett Smith, Shelley : a Critical Biography. Edinburgh, Douglas, 1877. (Rossetti : peu de choses neuves, style défectueux.) — C. Casati, Lettres Royales et Lettres Missives inédites, tirées des Archives de Gênes, Florence et Venise. Paris, Didier, 1877. (Creighton : recueil précieux.) — Di Cesnola, Cyprus; its Ancient Cities, Tombs and Temples. A Narrative of Researches and Excavations during ten Year's Residence in that Island. Murray, 1877. (C. T. Newton : premier article sur les fouilles opérées par le général di Cesnola dans l'île de Chypre. (1865-1876.) — Shakspere and Eugène Delacroix. (Ph. Burty.)

The Athenæum, nº 2619, 5 janvier 1878 : W. M. Torrens, Memoirs of the Right Honourable William, second Viscount Melbourne, 2 vol. Macmillan and Co (intéressant). — C. Forjett, Our Real Danger in India. Cassell, Petter and Galpin; Major Evans Bell, Last Counsels of an Unknown Counsellor, John Dickinson, Barrister-at-Law, Macmillan and Co; T. Weeler, The History of the Imperial Assemblage at Delhi. Longmans and Co. — F. Parkman : Count Frontenac and New France under Louis XIV. London, Sampson Low and Co; Boston, Little, Brown and Co. (Ouvrage excellent; M. P. est un véritable historien; rien de mieux décrit que la lutte du vaillant comte de Frontenac contre les « trois ennemis du Canada : les Anglais, les Indiens et les Jésuites ». M. Parkman nous promet un nouveau volume intitulé « Montcalm and the Fall of New France ».) — J. Rowley, Epochs of English History. — The Settlement of the Constitution, 1689-1784. Longmans and Co. — Portuguese Literature in 1877. (A. Soromenho.) — The Ashes of Columbus. (F. W. C. cp. Revue Critique, 1878, nº 1, Variétés.) — L. P. di Cesnola, Cyprus; its ancient Cities, Tombs and Temples. Murray. (Récit intéressant du colonel di Cesnola, fort important pour l'archéologie.) — The Louvre Catalogue. (E. Hall.)

Nº 2620, 12 janvier 1878 : C. and M. Lamb, Poetry for Children, to which are added Prince Dorus and some Uncollected Poems by Charles Lamb. Edited, Prefaced and Annotated by R. H. Shepherd. Chatto and Windus. — The War Correspondence of the « Daily News ». Macmillan and Co, 1877; F. Boyle, The Narrative of an Expelled correspondent, Bentley and Son. (Récit intéressant des mésaventures de ce correspondant anglais, accusé de trahison par le colonel Hassenkampf.) — Rev. A. H. Sayce, Lectures on Assyrian Philology, Bagster and Sons. (Réimpression de 9 conférences faites aux étudiants; analyse systématique des rapports de l'assyrien avec les autres langues sémitiques.) — H. Latham, on the Action of Examinations, Bell and Co. (Intéressant et plein d'observations judicieuses.) — *Drama* : the Week, « Fatherland », adapted from M. Sardou's « Patrie ».

Nº 2621, 19 janvier 1878 : Prose and Verse, Humorous, Satirical, and Sentimental. By Thomas Moore : With suppressed Passages from the memoirs of Lord Byron. Chiefly from the Author's Manuscript, and all hitherto Unedited and Collected. With Notes and Introduction by R. H. Shepherd. Chatto and Windus. (Donne beaucoup moins que ne promet le titre, livre ingrat qui ne récompense pas le lecteur de ses peines; il renferme 440 pages). — C. Williams, The Armenian Campaign : a Diary of the Campaign of 1877 in Armenia and Kurdistan. Kegan Paul and Co. (L'auteur était un des correspondants spéciaux attachés à l'état-major

•

de Ghazi Ahmed Moukhtar Pacha ; il loue l'énergie de Moukhtar ; mais l'armée du pacha était mauvaise; les Russes auraient commis de véritables cruautés.) — S. BATHURST, Memoirs of Madame de Staal de Launay, translated. Bentley and Son. (Article fort intéressant du critique sur Madem. de Launay.) — C. TOMLINSON, The Inferno of Dante, translated into English Tierce Ryme. Partridge. (Il n'y a qu'un seul vers qui fasse honneur au traducteur.) — H. E. SCUDDER, Recollections of Samuel Breck with Passages from his Notebooks. Sampson Low and Co. (Mémoires attachants d'un Américain qui a visité la France et l'Angleterre, entendu Mirabeau et Burke, connu personnellement Brissot, Talleyrand et le duc d'Orléans, devenu Louis-Philippe.) — Novels of the Week (entre autres, Homo sum de G. EBERS, Stuttgart, Hallberger. Le livre est dédié à Alma Tadema. La scène se passe au IV[e] siècle, autour du mont Serbal, que l'auteur identifie avec le Sinaï ; le héros est un anachorète.) — E. WILSON, Cleopatra's Needle, with brief Notes on Egypt and Egyptian Obelisks. Brain and Co (Œuvre agréable, sans prétention.) — J. BONWICK, Pyramid Facts and Fancies. Kegan Paul and Co. (Excellent résumé de Piazzi Smyth et autres.) — C. T. GATTY, catalogue of the Mayer collections. Part. I. The Egyptian Antiquities. Liverpool, Holden (Catalogue fort bien fait de la collection Mayer, la plus précieuse en Angleterre après celle du British Museum.) — The Excavations at Olympia (J. Schubring : note sur le monument élevé par Philippe après Chéronée, sur des statues et inscriptions nouvellement mises au jour ; sur un piédestal on a lu le nom de Polybe l'historien à qui Elée a dressé une statue). — *Musique :* L'Ombre. — *Drama :* Diplomacy, a Play, in Four Acts. Adapted from Victorien Sardou's Comedy « Dora » by S. and B. Rowe.

Literarisches Centralblatt, n° 52, 22 décembre 1877. — A. HILGENFELD, Barnabae Epistula. Leipzig, Weigel (éd. excellente ; important travail de critique patrologique). — MEYER, Ein Wort an Herrn Hermann Messner. Berlin, Goetz (défense du judaïsme moderne). — DULK, Was ist von der christlichen Kirche zu halten ? Zürich, Schmidt ; 2 fr. 50. (aboutit à la dissolution de l'Eglise et au christianisme individuel.) — ENTLENTNER, Naturwissenschaft, Naturphilosophie und Philosophie der Liebe. München, Ackermann ; 2 fr. 50 (ouvrage d'un disciple de W. Rosenkrantz, disciple lui-même de Schelling). — RÉE, Der Ursprung der moralischen Empfindungen. Chemnitz, Schmeitzner ; 3 fr. 50 (se rattache à Schopenhauer et à Hutcheson). — WATTENBACH, Geschichte des Römischen Papsthums. Berlin, Hertz (très-bon). — Regesta archiepiscoporum Maguntinensium. Herausg. v. WILL. Innsbruck, Wagner ; 31 fr. 50 (publication importante). — SCHUM, Die Politik Papst Paschals II (intéressant). — BAEHRENS, Unedirte lateinische Gedichte. Leipzig, Teubner ; 1 fr. 50 (méthode trop arbitraire). — SPITTA, Der Brief des Julius Africanus an Aristides. Halle, Buchh. des Waisenh. 3 fr. 50 (bon travail ; erreurs de détail). — Das geographische Wörterbuch des Bekrî, herausg. v. WÜSTENFELD, II. Göttingen, Deuerlich ; 22 fr. 50 (fin d'une publication intéressante). — FRENZEL, Berliner Dramaturgie. Hannover, Rümpler ; 15 fr. (recueil de feuilletons qui ne manque pas d'intérêt). — MOLL, Johannes Stöffler von Justingen. Lindau, Stettner ; 3 fr. 75 (biographie d'un médecin astrologue du commencement du XVI[e] siècle). — Friedr. Rückert's nachgelassene Gedichte u. neue Beiträge zu dessen Leben u. Schriften. Beigaben v. H. RÜCKERT u. SPIEGEL. Herausg. v. BEYER. Wien, Braumüller ; 8 fr. 75 (un labyrinthe où l'on trouve quelques bonnes choses).

N° 1, 5 janvier 1878. (Voir le numéro du 19 janvier 1878.)

N° 5 Douzième année 2 Février 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

L'auteur est connu par ses dissertations sur Robert le Fort et l'abbé Hugues de Tours; il publie aujourd'hui la 1re partie d'une histoire des Capétiens; quelques inexactitudes; trop de confiance accordée à des documents suspects; au demeurant, fort bon travail qu'il faudra toujours consulter). — ZEZSCHWITZ, der Kaisertraum des Mittelalters in seinen religiösen Motiven. Leipzig, Hinrichs. (Patriotisme chaud.) — WOHLWILL, ist Galilei gefoltert worden? Leipzig, Duncker u. Humblot. M. 4. (L'auteur, six ans avant Gebler, prouvait la fausseté des documents des 25 et 26 février 1616, en même temps que Gherardi. Il démontre aujourd'hui avec sa sagacité ordinaire que le Vatican a falsifié les actes, et que si Galilée ne fut pas torturé, ce qu'on ne peut encore décider, il fut conduit au lieu de torture et de nouveau interrogé « sous l'impression de la territio »). — Voigt, über die leges regiæ, Leipzig, Hirzel. (— t : méthodique et consciencieux.) — LUDERS, wider H. Reuleaux. Kiel, Homann. (H. R. On sait que M. R. a publié, après l'exposition de Philadelphie, un rapport très-défavorable à l'industrie allemande; M. L. combat le rapport de M. R. dans ce « pamphlet » injuste et violent.) — TURRETTINI ET METCHNIKOFF, l'extrême Orient. Recueil de linguistique, d'ethnographie et d'histoire. 1re livraison. Juin 1877. Genf, Menz. (G. v. d. G. Bonne publication, quoique sujette aux critiques.) — HOLZWEISSIG, Wahrheit und Irrthum der localistischen Casustheorie. Leipzig, Teubner, 1877. M. 1. 80. (Bg. Trop étendu et trop hypothétique.) — HERWERDEN, Plutarchea et Luciania cum nova Marciani codicis collatione. Trajecti ad Rhenum, Beijers. (B. Bonnes corrections, quoique déjà proposées pour la plupart par les savants allemands.) — MANARAKI, Neugriechischer Parnass oder Sammlung der ausgezeichneteren Werke der neueren Dichter Griechenlands. Original und Uebersetzung. Heft I. Athen, Antoniades. (W. W. Bonne traduction d'un Grec, qui sait parfaitement l'allemand.) — SCHULTZE, die Katakomben von San Gennaro dei Poveri in Neapel. Iena, Costenoble. (Bu. Bon, malgré quelques fautes. Cp. *Revue critique*, 1877, nº 48.) — HEYDEMANN, Zeus im Gigantenkampf. Halle, Niemeyer. (— N. Intéressant; concerne la peinture des vases.)

Deutsche Rundschau. Janvier 1878 : OTTO ROQUETTE : Im Hause der Väter, Novelle. — F. KAPP, Der Deutsch-amerikanische Buchhandel. (Etude intéressante sur la librairie allemande et le rôle important qu'elle a joué dans l'histoire de l'émigration allemande en Amérique). — J. VON HARTMANN, Militärische Nothwendigheit und Humanität. (L'auteur est un général de cavalerie; les guerres sont inévitables, mais elles sont désormais plus rapides; il faut laisser ses droits à l' « humanité », mais ne pas oublier qu'il ne règne à la guerre d'autre loi que celle de la « nécessité militaire ».) — RUDOLPH SOHM, Die Stellung der Frau im deutschen Recht. (Fort bon : étude fondée sur les documents; la femme allemande est au moyen-âge maîtresse dans le domaine des mœurs, et sujette dans le domaine du droit; elle n'est maîtresse que par la libre volonté de l'homme.) — PAUL GÜSSFELDT, Die Loango-Küste. (M. Güssfeldt était à la tête de l'expédition du Loango, organisée par l'Afrikanische Gesellschaft (1873-75). Récit instructif et émouvant.) — H. VON BRANDT, Berlin im October und November 1848. (Extrait des mémoires inédits du général d'infanterie H. von Brandt; l'article renferme de nombreux et intéressants détails sur le ministère de Pfuel ; l'auteur représente Pfuel comme un homme sans énergie, indolent et dormant aux séances de la chambre; récit animé de la chute de Pfuel et de l'avènement du ministère Brandenburg; Brandt est mêlé à toutes les scènes qu'il raconte.) — Berliner Chronik — Literarische Rundschau. (Zeller's Vorträge und Abhandlungen, Heinrich Kruse's Mädchen von Byzanz.)

N° 6 Douzième année 9 Février 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Athenæum. N° 2623, 2 février 1878 : Major F. Mac Nair, Perak and the Malays : « Sarong » and « kris ». (Fort bon ouvrage). — Alfred Barry, Masters in English Theology : being the King's College Lectures for 1877, London, Murray; The Classic Preachers of the English Church : lectures delivered at St. James's Church in 1877, with an Introduction by J.-E. Kempe. (Ne font que désappointer le lecteur.) — F. Jacox, Shakspeare. Diversions. Second Series. From Dogberry fo Hamlet. Daldy, Isbister and Co. (Donne prise à maintes critiques.) — De Villiers, The Signature of Gutenberg. Kerby and Endean. (Bonne étude sur Gutenberg et sur un document sorti de ses presses.) — L'Estrange, History of English Humour, with an Introduction upon Ancient Humour, 2 vols. Hurst and Blackett. (Mauvais livre, jugements malheureux sur les plus grands humoristes anglais.) — Novels of the Week. — Notice nécrol. sur Doran. — The English Dialect Society. (Publiera cette année « a Glossary of Cumberland Words and Phrases, by Mr William Dickinson; a Leicestershire Glossary, by Evans; English Plant Names; etc.) — Eugène Viollet-le-Duc, Mont-Blanc. Transl. by Bucknall. Sampson Low and Co. (Bon et original.) — The Excavations at Olympia. (J. Schubring : résumé des fouilles; 200 inscriptions, 587 objets en marbre, etc. en 2 ans.) — The Excavations at Mycenæ. (Découvertes répétées).

Literarisches Centralblatt, n° 4, 26 janvier 1878 : Sadowski, Die Handelsstrassen der Griechen und Römer durch das Flussgebiet der Oder, Weichsel, des Dniepr und Niemen an das Gestade des baltischen Meeres. Mit einer Vorrede u. Einleitung des Uebersetzers A. Cohn. (Mit 2 Karten u. 3 lith. Taff.) Iena, Costenoble, 1877. M. 7, 20. (K. — L. Bon travail d'un savant polonais; la traduction allemande est défectueuse). — Werunsky, Italienische Politik. Papst Innocenz VI und König Karl IV in den Jahren 1353-1354. Wien, Braumüller, 1878. (Hb. bon.) — Schuler-Libloy, Aus der Türken = und Jesuitenzeit vor und nach dem Jahre 1600. Historische Darstellungen, zumal Fürsten = und Volksgeschichte in den Karpathenländern. Berlin, Grieben, 1877. (Travail recommandable.) — Mestorf, Die vaterländischen Alterthümer Schleswig-Holsteins. Ansprache an unsere Landsleute. Hamburg, Meissner, 1877. M. 1. (Il est regrettable que l'on répande parmi le peuple, au nom du ministère des cultes, de pareilles « expectorations » sur la période de bronze.) — Isaacsohn, Das preussische Beamtenthum im siebzehnten Jahrhundert; Geschichte des preuss. Beamtenthums vom Anfang des 15. Jahrh. bis auf die Gegenwart. Berlin, Puttkammer und Mühlbrecht. (Plein de renseignements et fort soigné.) — Wieser, Der Portulan des Infanten und nachmaligen Königs Philipp II von Spanien. (In der Sammlung des Herrn Fr. Spitzer in Paris.) Wien, Gerold's S. 1876. (Montre que ce « Portulan » a été dessiné à Venise par le Génois Agnese en 1548, à l'époque où l'infant Philippe se rendait en Allemagne par l'Italie; indique les cartes dont s'est servi Agnese.) — Hunfalvy, Ethnographie von Ungarn. Ins Deutsche übertr. von Schwicker, Budapest, 1877. Leipzig, Haessel. M. 9. (Travail impartial très-consciencieux, qui termine la discussion séculaire sur l'origine des Magyares). — — Loebell, Quæstiones de perfecti homerici forma et usu. Leipzig, Hinrichs, 1877. (Bon, parfois obscur.) — Lücking, Die ältesten französischen Mundarten. Berlin, Weidmann, 1877. M. 7. (W. F. Bon, donne naturellement prise à de nombreuses critiques, mais indispensable aux romanistes.) — Hahn, Sagwissenschaftliche Studien. Iena, Mauke. 1876. (Manque de critique.) — Imhoof-Blumer, Griechische Münzen in dem königl. Münzkabinet im Haag und in anderen Sammlungen. Berlin, Weidmann, 1876. M. 4. (Bu. Excellent ouvrage.) —

Michaelis, Die Bildnisse des Thukydides. Strassburg, Schultz und Co, 1877. (L'auteur a trouvé au château de Holkham, dans le comté de Norfolk, un buste de Thucydide qui lui semble mieux conservé que le buste du musée de Naples.) — A. L. Richter, Maler und Radirer. Des Meisters eigenhändige Radirungen, sowie die nach ihm erschienenen Holzschnitte, Radirungen, Stiche, Lithographien, Lichtdrucke u. Photographien, gesammelt, geordnet, zum Theil beschrieben u. versehen mit Nachweisungen, Tabellen und dem Verzeichnisse der nach Richter thätigen Künstler von Hoff. Mit einer Einleitung von Steinfeld, nebst dem Bildnisse u. der Handschrift Richter's. Dresden, Richter. (L. v. D. Monument élevé en l'honneur du grand artiste.) — Kehr, Geschichte der Methodik des deutschen Volksschulunterrichtes. I Heft. Gotha, Thienemann, 1877. (Utile.)

Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, éd. p. E. Steinmeyer, vol. 22, livraison 1. — W. Mannhardt, Uebereinstimmungen deutscher und antiker Volksüberlieferung (additions de M. M. à son ouvrage récent : *Antike Wald-und Feldkulte aus nordeuropæischer Volksüberlieferung*, in-8°, Berlin, 1877). — W. Scherer, Litteratur des XII. Jahrhunderts : 5, Salomo und der Drache (donne les raisons qui l'ont décidé à considérer ce morceau comme formant un poème indépendant de la *Louange de Salomon*). — E. Naumann, Ueber die Reihenfolge der Werke Hartmanns von Aue (M. N. établit, sur cette question si souvent débattue, l'ordre chronologique suivant : 1192, *Erec*; 1194, *Gregorius*; 1195, 1ste Minne, et, dans l'été de la même année, I. *Büchlein*; 1195, en décembre, Hartmann prend la croix; 1196, 2te Minne : Hartmann est chevalier; 1198, *der arme Heinrich*; 1198-99, II. *Büchlein*; 1202, *Iwein*.) — R. v. Muth, Zur Klage; Varianten aus hs. A. — A. Hruschka, Ueber eine hs. in Privatbesitz. (Publication, 1° d'un *Entretien entre Jésus et l'âme*; 2° d'une *Formule de confession*; 3° d'un *Chant de Noël*; le ms. est de la fin du xve siècle.) — R. M. Werner, Nachträge zu Kutschera's Leisewitzbiographie. (Détails supplémentaires très-intéressants surtout au sujet de *Jules de Tarente*; M. W. annonce en même temps son intention de publier l'Edition des œuvres de Leisewitz que préparait Kutschera. Cp. *R. C.*, 1877, n° 34.) — E. Henrici, zur Ulphilasbibliographie (sur l'édition d'Ulfilas contenue dans le tome XVIII de la *Patrologie* de Migne). — Anzeiger : E. Wackernell, Walther von der Vogelweide in Œesterreich, in-8° Innsbrück, Wagner, 1877 (A. Schönbach : travail d'amateur, partial et sans aucune valeur scientifique.) — Iwein, eine Erzählung von Hartmann von Aue' mit Anmerkungen von F. Benecke und K. Lachmann, 4e éd., in-8°, Berlin, Reimer, 1877. (E. Henrici : cette réimpression d'un travail bien connu a été faite avec le plus grand soin et ne présente plus aucune des fautes d'impression qui déparaient l'édition précédente.) — Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz und ihres Grenzgebietes herausg. von J. Bächtold und F. Vetter, vol. I : Die Stretlinger chronik, in-8°, Frauenfeld, Huber, 1877. (Scherer : ce premier volume fait on ne peut mieux augurer de la collection tout entière.) — E. Martin, Das niederländische Volksbuch Reynaert de Vos nach der Antwerpener Ausgabe von 1564 abgedruckt, in-8°, Paderborn, Schöningh, 1877. (J. Franck : bonne édition qui met à la portée de tous un texte nécessaire pour établir la filiation des aventures du Renard.) — Herders sämmtliche Werke herausg. von B. Suphan, I Bd, in-8°, Berlin, Weidmann, 1877. (E. Schmidt : ce premier volume montre que la nouvelle édition des œuvres de Herder répondra à toutes les exigences de la critique la plus sévère.) — E. Morres, Herder als Pädagog; in-8°, Eisenach, Bacmeister, 1877. (B. Suphan : n'a pas fait faire un pas à la question.)

The Athenæum, nº 2624, 9 février 1878 : R. W. Dixon : History of the Church of England, from the abolition of the Roman Jurisdiction. Vol. I (1529-1537). Smith, Elder and Co (œuvre de pensée indépendante et de labeur consciencieux). — Norman, Armenia and the Campaign of 1877. Cassel, Petter and Galpin. (Ouvrage d'un correspondant spécial du *Times*). — O. Hill, Our Common Land (and other short Essays). Macmillan and Co. (Intéressant). — R. K. Douglas, The life of Jenghiz Khan, translated from the Chinese. Trübner and Co. (Bonne traduction; nouveaux renseignements sur le conquérant mongol.) — Mr. Comyns Carr, North Italian Folk. Chatto and Windus. — Indian Rosaries (Monier Williams). — Georges Cruiskshank.

The Academy, nº 301, 9 février 1878 : John Keats, Letters to Fanny Brawne (1819-20) now given from the Original Manuscript, with Introduction and Notes by H. B. Forman. London, Reeves and Turner. (Gosse : excellente publication, lettres d'amour du grand poète.) — Lecky, A History of England in the Eighteenth century. 2 vol. Longmans, London. (Courtney : livre qui tiendra une grande place dans la littérature historique.) — B. H. Kennedy, Between Whiles, or Wayside Amusements of a Working Life. London, George Bell (Browning : renferme de bonnes traductions en grec et latin). — George Sand, Dernières Pages. Paris, Calmann Lévy. 1877. (R. B. Brett : insiste sur le jugement que porte G. S. sur Napoléon III.) — J. R. Green, History of the English People. London, Macmillan. (Johnson : ouvrage qui développe la Short History du même auteur.) — Mélusine. (Ralston : considérations sur l'article de M. Mannhardt). — George Cruikshank. (Notice de W. B. Scott sur le célèbre artiste). — Grove, A Dictionary of Music and Musicians. London, Macmillan. (Frost.)

Literarisches Centralblatt, nº 5. 2 février 1878 : Caspari, die Grundprobleme der Erkenntnissthätigkeit, beleuchtet vom psychlogischen und kritischen Gesichtspunkte. Als Einleitung in das Studium der Wissenschaften. 1. Bd. Berlin, Grieben, 1876. (Il faut attendre la suite de l'ouvrage.) — Deussen, die Elemente der Metaphysik. Aachen, Mayer, 1877. (Trop tranchant; manque de critique.) — Proctor, unser Standpunkt im Weltall. Autoris. deutsche Ausgabe von « Our place among infinities. » Hrsg. u. mit Anmerkungen versehen von Schur. Heilbronn, Henninger, 1877. (Manque parfois de clarté, diffus.) — Wigand, der Darwinismus und die Naturforschung Newton's und Cuvier's. Beiträge zur Methodik der Naturforschung u. der Speciesfrage. II Bd. Braunschweig, Vieweg, 1876. (N — e. Analyse détaillée de ce livre important; l'auteur est d'avis que le darwinisme est, à tous égards, un produit de l'activité philosophique, et, ajoute-t-il, de cette fausse philosophie qui, méconnaissant sa propre tâche, empiète sur le domaine étranger des sciences naturelles; il relègue donc le darwinisme, ainsi que « son frère jumeau », le matérialisme, dans le domaine des opinions subjectives, qui sont déterminées, non pas, comme des vues scientifiques, par des raisons, mais par des motifs, etc.) — Mehring, die philosophisch-kritischen Grundsätze der Selbst-Vollendung oder die Geschichts = Philosophie. Ein Versuch. Cotta, Stuttgart, 1877. (F. Contraire à toute méthode historique, fourmille d'erreurs, style obscur.) — Frank, die Pfahlbauten-Station Schussenried. Lindau, Stettner, 1877. (Document important pour l'histoire des environs du lac de Constance.) — Böhmer, Regesta Imperii. VIII. Die Regesten des Kaiserreichs unter Kaiser Karl IV. 1346-1378. Aus dem Nachlasse Böhmer's hrsg. von Alf. Huber 5. Schluss-Lief. Innsbruck, Wagner, 1877. (La publication des Regesta de Charles IV, commencée en avril 1837, a été achevée par Huber; c'est le plus beau monument que Huber pût élever à la mémoire de son maître Böhmer.

— OTTO, Geschichte der Stadt Wiesbaden. Wiesbaden, Niettner, 1877; REUTER, römische Ansiedelungen in der Umgebung von Wiesbaden. Festschrift. Wiesbaden, Roth. (H. B. Le livre d'Otto est bon; le travail de Reuter, fondé sur les documents, forme la 3e livraison du 5e vol. des Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung). — HORAWITZ, zur Biographie und Correspondenz Johannes Reuchlin's. Wien, Gerold's Sohn. 1877. (E. R. Nous trouvons dans ce livre 45 lettres tirées d'un manuscrit de Munich; elles sont presque toutes écrites par Hummelberger ou lui sont adressées; peu sont intéressantes). — HORAWITZ, Analekten zur Geschichte des Humanismus in Schwaben (1512-18) Wien, Gerold's Sohn, 1877. (Nouvelles lettres de ou à Hummelberger : cela vaut mieux, selon le critique, que la monographie sur Hummelberger dont nous étions menacés.) — KITAB-AL-FARK VON AL-ASMAʿI. Nach einer Wiener-Handschrift hrsg. und mit Noten versehen von Dr Dav. Hnr. MÜLLER. Wien, Gerold's Sohn, 1876. (Gr. Publication longtemps attendue d'un des traités du savant philologue arabe Al-Asmaʿi. Le texte comprend 15 pages; 40 autres sont consacrées à des notes (dont l'auteur est avare) et à un bon index.) — HARTMANN, Studia critica in Lucianum. Specimen litterarium inaugurale. Lugduni-Batav. Van Doesburgh. 1877. (B. Apporte une foule de conjectures sur toutes les œuvres de Lucien; beaucoup sont ingénieuses et fondées; l'auteur a pourtant les défauts de son école, où l'on « travaille avec son propre *ingenium*, et non avec un lourd appareil ».) — LUDWICH, Maximi et Ammonis carminum de actionum auspiciis reliquiæ. Accedunt anecdota astrologica. Leipzig, Teubner. 1877. (Biblioth. script. Græcorum et Romanorum Teubneriana.) Le poème de la période alexandrine a trouvé un excellent éditeur; il reste pourtant beaucoup à faire à la critique; appendices intéressants.) — ZECHMEISTER, scholia Vindobonensia ad Horatii artem poeticam. Wien, Gerold's Sohn. 1877. (A. E. Utile pour l'histoire des études philologiques au moyen-âge; publication de scolies d'Horace tirées d'un manuscrit de Vienne du xe ou xie siècle, qui forment un commentaire incessant de la lettre aux Pisons; elles viennent d'Alcuin ou de ses élèves. Appendices instructifs.) — GRŒBER, die Liedersammlungen der Troubadours untersucht. Strassburg, Trübner, 1877. (W. F. Cet article des Roman. Studien de Boehmer est devenu un livre, dont l'auteur de l'article fait le plus grand éloge.) — L. LÉOPOLD, Van de Schelde tot de Weichsel. Groningen, Wolters, 1876-77. (W. B. Bon ouvrage d'un philologue hollandais; il traite des dialectes que l'on parle depuis la mer Baltique jusqu'à la Flandre française; c'est un recueil qui parait par livraisons, et qui rendra de grands services aux germanistes.) — MEZGER, Mezger, Leben und Wirken eines evangelischen Schulmannes. Nordlingen, Beck, 1878. (Récit intéressant de la vie d'un professeur bavarois.) — MAYR, Herodot. Eine literargeschichtliche Studie. Kommotau, Bütter. (F. R. « Ein erstaunlich dilettantisches Büchelchen. ») — BERNH. SCHMIDT, Griechische Märchen, Sagen und Volkslieder. Gesammelt, übersetzt und erläutert. Leipzig, Teubner, 1877. (W. W. Travail fait de main de maître, mais nous regrettons le texte.) — HOFFMANN, Mythen aus der Wanderzeit der græko-italischen Stämme. 1 Th. Kronos und Zeus. Leipzig, Teubner, 1876. (Bu. Mauvais; c'est de l'évhémérisme attifé à la moderne; témoignages empruntés de toutes parts; pas la moindre critique; étymologies incroyables; prière à l'éditeur de ne pas publier le 2e volume sur les Cyclopes.) — YRIARTE, Venise. Histoire, arts, industrie, la ville, la vie. Ouvrage orné de 400 gravures. Paris, Rothschild, 1877. (L. v. D. L'ouvrage arrive trop tôt; on n'a pas encore assez de documents et de monographies, comme p. e. « La vie d'un patricien à Venise au xvie siècle » du même auteur; livre fort beau, mais peu scientifique; quelques erreurs.)

Deutsche Rundschau, 5 Heft. Février 1878 : Otto Roquette, Im Hause der Väter, Novelle, II. — Moltke, Briefe aus Paris. (Ces lettres ont été écrites en décembre 1856, quand M. de M. accompagna le « Kronprinz » à Paris; comme les « Lettres de Russie », elles ont d'abord paru dans le journal danois *Dagens Nyheder;* c'est un récit de la réception faite au prince et à sa suite, dîners, chasses, revues, etc.; M. de M. assiste à une revue où quinze mille hommes défilent devant lui; en Prusse, dit-il, on les aurait tous renvoyés à l'exercice, « zum Nachexerciren commandirt ». Les remarques sont souvent spirituelles et le jugement sur Napoléon III intéressant.) — Ludwig Bamberger, Deutschland und der Socialismus. (Article remarquable; satire vigoureuse de Lasalle, Herwegh, etc., dandys à l'esprit aristocratique qui veulent jouer les Erostrates, de Marx, le patriarche du parti, et de la bourgeoisie allemande, qui, comme les marquis et vicomtes du siècle dernier, porte du bois à son bûcher; l'auteur, très-pessimiste, prévoit de grands périls pour l'Allemagne, devenue la terre classique du combat des classes, et le seul grand état où existe un parti socialiste, muni de puissants moyens d'action; il voudrait que la bourgeoisie allemande, réunissant en elle toutes les forces saines de l'intelligence et de la fortune, forme une masse compacte, assez forte pour résister aux attaques d'en haut et d'en bas.) — Paul Heyse, Giacomo Leopardi, der Dichter des Pessimismus. (Heyse, qui est un des plus brillants poètes de l'Allemagne, a semé son article de citations de L. fort bien traduites; selon lui, L. n'est pas aussi pessimiste qu'on l'a dit et ne relève pas de Schopenhauer; malgré les souffrances physiques et les douleurs d'un amour dédaigné, malgré ses invocations à la Mort, la « bellissima fanciulla », il s'est toujours rattaché à la vie; il commente souvent dans ses poésies le « memento vivere »; il aspire à la vieillesse : c'est que « la vérité reconnue, même quand elle n'est pas consolante, a son charme »; il veut vivre pour dire, comme le Tasse de Gœthe, ce qu'il souffre, et la poésie lui fait supporter l'existence.) — Heinrich Homberger, Generalpostmeister und Generalsprachmeister. (On connaît les réformes de M. Stephan qui veut gouverner à la fois la langue et les postes de l'Empire; il a eu l'idée d'introduire « Fernsprecher » au lieu de « Telephon »; à ce propos, Homberger s'élève avec une verve railleuse et beaucoup de force contre la « Deutschthümelei » et la « Staatsthümelei ».) — J. Rodenberg, Die Lebenserinnerungen eines Kurhessen. (Souvenirs de M. Oettker, aujourd'hui membre de la Chambre prussienne et du Reichstag; M. O. est un libéral, autrefois victime du despotisme de l'électeur : pages intéressantes sur Marbourg.) — Köbner, Die Kanzlerkrisis. — *Literarische Rundschau*. Ebers, Homo sum. Hallberger, Stuttgart und Leipzig, 1878. (Kreyssig : ce nouveau roman n'est pas indigne de l'Œgyptische Königstochter et de l'Uarda; moins d'érudition; étude de caractères.) — Bonghi, Pio IX e il papa futuro, Milano, Treves, 1877. (Geffcken : comprend deux parties; la première sur le conclave et ses formes, la deuxième sur le successeur de Pie IX; le pape, d'après M. B., ne doit être ni un génie ni un sot; tout en lui doit être médiocre; on ne peut espérer un pape libéral; il sera italien; il restera à Rome, car il est facile de quitter Rome, mais difficile d'y rentrer; il ne fera aucune concession, ou du moins tout changement de politique ne se fera qu'à la longue et comme à la dérobée; quel sera le successeur de Pie IX? Pecci, La Valette, Bilio, Simeoni, Franchi? Mais qui pensait à l'élection du cardinal Mastaï, en 1846? Il y a tant de cardinaux qui sont « papabili! » — Witte, Dante's Göttliche Komödie, übersetzt. Berlin, Decker, 1876. (Scartazzini : très-bonne traduction.)

Nº 8 Douzième année 23 Février 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

Literarisches Centralblatt, nº 6, 9 février 1878 : Hasse, Die Zeichensprache der evang.-lutherischen Kirche etymologisch u. syntaktisch dargestellt zur Belebung des Katechumenen-Unterrichts u. zur kirchl. Kunstlehre. Leipzig, Hinrichs. (1. Quelques erreurs, mais il est bon d'appeler l'attention sur les symboles qui se sont conservés dans l'Eglise protestante.) — Iensen, schleswig-holsteinische Kirchengeschichte, überarbeitet u. hrsg. von Michelsen. Kiel, Homann, 1877. (Bon.) — Mehlhorn, die Bibel, ihr Inhalt und geschichtlicher Boden. Leipzig, Jenne, 1877. (Bon, quoiqu'il soit difficile de passer entre Charybde et Scylla, entre la critique historique et le dogme de l'Eglise.) — Dessauer, der Sokrates der Neuzeit und sein Gedankenschatz. Sämmtliche Schriften Spinoza's gemeinverständlich und kurzgefasst mit besonderer Hervorhebung aller Lichtstrahlen. Cöthen, Schettler, 1877. (Titre malheureux, car Socrate et Spinoza ne se ressemblent guère ; éclaircissements peu originaux ; l'auteur ne connaît pas le « Tractatus de Deo et homine », etc.) — Medem, Grundzüge einer exacten Psychologie. 1. Die Mechanik der Empfindungen, gegründet auf die Lehre von den Wellenbewegungen. Leipzig, Koschny, 1876. (Connaissance suffisante des travaux antérieurs, méthode sûre, résultats précis, rien de fantastique.) — Kramer, Theorie und Erfahrung-Beiträge zur Beurtheilung des Darwinismus. Halle, Nebert, 1877 (N—e. examine les principes du darwinisme). — Mayr, die philosophische Geschichtsauffassung der Neuzeit. 1 Abth. Bis 1700. Wien, Hölder, 1877. (Empreint du pessimisme moderne ; parle comme l'oracle, du haut d'un trépied, en un style bizarre, parfois cynique et « burschikos » ; beaucoup de savoir ; pas de sommaire.) — Paul Meyer, La prise de Damiette en 1219, relation inédite en provençal, publiée et commentée. Paris, Vieweg, 1877. (Cette publication témoigne, comme toujours, d'un travail soigné et exact ; introduction et commentaire excellents.) — Commission des Dogen Andreas Dandolo für die Insel Creta vom Jahre 1350. Eingel. u. hrsg. von Thomas. München, Franz, 1877. (Travail recommandable; instructions données par Dandolo à Bregadino, envoyé en Crète comme « consiliarius » et « rector » ; très-utile pour l'histoire de Venise.) — Aschbach, Die Wiener Universität und ihre Humanisten im Zeitalter Kaiser Maximilian's I. Wien, Braumüller, 1877. (E. R. Très-bonne étude ; cinq chapitres : 1º décadence de l'Univ. sous Frédéric III ; 2º l'Humanismus ; 3º Conrad Celtes et sa direction ; 4º influences de l'Humanismus; 5º l'Univ. au comm. du xviᵉ siècle ; comme appendices, biographies d' « humanistes » viennois, entre autres, de Conrad Celtes, et, à ce sujet, discussion sur Hrosvit.) — Schmidt, Kritischer Commentar zu Plato's Theätet. Leipzig, Teubner, 1877. (W. hlr. b. Doit accompagner l'édition donnée par le même auteur en 1869 ; commentaire de 320 passages du Thétète.) — Deecke, der Ursprung der kyprischen Sylbenschrift. Trübner, Strassburg, 1877. (d. Recherches paléographiques ; l'écriture cypriote est issue des cunéiformes assyriens ; mais beaucoup d'erreurs ; l'auteur ne connaît pas assez le système d'écriture assyrienne.) — Fabretti, paleographische Studien. Aus dem italienischen übersetzt. Leipzig, Teubner, 1877. (W. W. Très-bon, à recommander à tous les jeunes épigraphistes.) — Bauquier, Bibliographie de la chanson de Roland. Heilbronn, Henninger. 1877. (L'auteur, un des collaborateurs de la *Revue critique*, connaît parfaitement son sujet ; son ouvrage est complet, et l'on attend avec confiance ce qu'il promet encore.) — Elze, William Shakspeare, Halle, Buchh. de Waisenhauses. 1876. (Marquera dans l'histoire de la vie de Shakspeare ; tous les biographes postérieurs reviendront à ce livre.) — Friedrich Rückert's ausgewählte Gedichte. Erläutert von Götzinger. Aavau, Sauerländer,

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

(MOIS DE JANVIER)

Langues orientales.

Bet ha-Midrasch, Sammlung kleiner Midraschim u. vermischter Abhandlgn. aus der æltern jüd. Literatur. V. Dr. Ad. Jellinek. Wien, Winter. . . . 5 m.

Brugsch-Bey, Dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte. 9e livr. Leipzig, Hinrichs. . . . . . 25 m.

Brugsch-Bey, Reise nach der grossen Oase el knargeh in der lybischen Wüste. Leipzig, Hinrichs. . 48 m.

Garcin de Tassy, La langue et la littérature hindoustanies en 1877. Paris, Maisonneuve.

Guieysse et Lefébure, Le Papyrus funéraire de Soutimès. Publié en fac-simile et traduit. Paris, Leroux, in-folio . . . . 50 fr.

Ibn-Batoutah, Voyages, texte arabe et traduction p. Defrémery et Sanguinetti. 4 vol. Paris, Leroux. . 32 fr.

Jain Sutra Sangraha, or Jain Holy Bibles. Bhagvati Sutra, or Vihiva Punnuttee Sutra. Original (Magdhee Language) with a Commentary in Sanskrit by Abhayadeva Suree. Vol. I. Nr. I. Bombay. . (pour l'année). 1 l. 10 s.

Maçoudi, Les Prairies d'Or, texte arabe et trad. franç. par Barbier de Meynard. 9 vol. Paris, Leroux. . 67 fr.

Man, The Lords Prayer translated into the Bôjingîjida or South Andaman Language. London, Trübner. . 7 s. 6 d.

Perron, L'Islamisme, son institution, son état présent, son avenir, publié et annoté p. Clerc. Paris, Leroux. . . . . 2 fr. 50

Pertsch, Die arabischen Handschriften der herzogl. Bibliothek zu Gotha. 1 Bd. 1 Hft. 240 p. Gotha, Perthes. . . . . 8 m.

Summer (Mary), Contes et Légendes de l'Inde ancienne, avec introd. p. Foucaux. Paris, Leroux. . 2 fr. 50

Tomaschek, Centralasiatische Studien. I. Sogdiana. Wien, Gerold's Sohn. 120 p.

Littératures grecque et latine.

Baer, Uber die homerischen Lokalitæten in der Odyssee, hrsg. v. Stieda. Braunschweig. Vieweg . . . 6 m.

Buttmann, Des Apollonios Dyskolos vier Bücher über die Syntax, übersetzt und erlæutert. Dümmler, Berlin. . . . . 6 m. 75

Di Cesnola, Cyprus : its ancient cities, tombs and temples. A narrative of researches and excavations during ten year's residence as American consul on that Island. With maps and illustrations. London, Murray.

Collignon (M.), Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché. Paris, Thorin.

Ignatius, De verborum cum praepositionibus compositorum apud Cornelium Nepotem, T. Livium, Curtium Rufum cum dativo structura. Berlin, Haude et Spener. . . . . 2 m. 65

Lenormant, La monnaie dans l'antiquité. 2 vol. Paris, A. Lévy. . 15 fr.

Overbeck, Atlas der Griechischen Kunstmythologie. 4. Lfg. Demeter u. Kora. Leipzig, Engelmann. . 48 m.

Puschmann, Alexander v. Tralles. Orig-Text u. Uebersetz. nebst e. einleit. Abhandlg. Ein Beitrag zur Geschichte der Medicin. Wien, Braumüller. . . . . 20 m.

Schliemann, Mykenae, Bericht über meine Forschungen und Entdeckungen in Mykenae und Tiryns. Mit einer Vorrede von Gladstone. . . 30 m.

Tacite, La Germanie. Traduction et commentaire par Dubois-Guchan. Paris, Liscux. . . . . . 3 fr. 50

Virck, Die Quellen des Livius u. Dionysios f. die ælteste Geschichte der rœmischen Republik. Strassburg, Schultz. . . . . 2 m.

Histoire.

D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe. Paris, Dumoulin. . . . . 7 fr.

Aubé, Histoire des persécutions de l'Eglise. La polémique païenne à la fin du IIe siècle. Paris, Didier. 7 fr. 50

Bargès, Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur les côtes de la Celtoligurie. Paris, Leroux, in-8. . . . . . 7 fr. 50

Baumgærtner, Hermann von Stahleck, Pfalzgraf bei Rhein (1142-1156). Leipzig, Baumgærtner. . . . 1 m.

Belloy (le marquis de), Christopher Columbus and the Discovery of the New World. Marcus Ward. . 42 s.

Beyer, Der Limes Saxoniae Karl's des Grossen. Parchim, Wehdemann. . . . . 6 m. 50

Chantelauze, Le cardinal de Retz et l'affaire du chapeau. Paris, Didier. 2 vol. . . . . 16 fr.

Coustan d'Yanville, Chambre des

comptes de Paris. 2 vol. Paris, Dumoulin. . . . . 60 fr.

Claretta, Storia del regno e dei tempi di Carlo Emanuele II, duca di Savoia. Tomo I. Torino, Loescher.

Dixon, History of the Church of England. Vol. I. 1527-1537. London, Smith, Elder and Co. . . . 16 s.

Doran, London in the Jacobite times. 2 vol.

Duncan, English in Spain, or the story of the war of succession between 1834 and 1840. 356 p.

Eggenschwyler, Thiers' Leben und Wirken. Bern, Magron. . 2 m. 40

Fayard, Aperçu historique sur le parlement de Paris. T. 2. Paris, Picard.

Frantz, Die evangelische Kirchenverfassung in den deutschen Stædten des 16 Jahrhunderts. Leipzig, Opetz. 101 p. . . . . 2 m.

Gindely, Die Berichte üb. die Schlacht auf dem weissen Berge bei Prag. Wien, Gerold's Sohn. . . . 3 m.

Hanauer, Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et moderne. Tome 2. Denrées et salaires. Strasbourg, Hagemann. . . . . 7 m 20.

Harnack, Die Zeit d. Ignatius und die Chronologie der Antiochenischen Bischœfe bis Tyrannus nach Julius Africanus u. den spæteren Schriftstellern. Leipzig, Hinrichs. . . . . 3 m.

Kalckstein, Geschichte d. franzœzischen Kœnigthums unter den ersten Capetingern. 1. Bd : Der Kampf der Robertiner u. Karolinger. 524 p. Leipzig, Weigel. . . . . 10 m.

Lecky, History of England in the Eighteenth Century. vol. I and II. 36 s.

Low, History of the Indian Navy. 1613-1863. London, Bentley. . . 36 s.

Maineri, Daniele Manin c. Giorgio Pallavicino. Torino, Loescher. . 12 fr.

Marii episcopi Aventicensis Chronicon ed. W. Arndt. Leipzig, Veit. 1 m.

Maurer, Norwegens Schenkung an den heiligen Olaf. München, Franz. 2 m. 60

Montani Spirensis, vita illustris ac divae Elisabeth, Hungarorum regis filiae : Neu hrsg. v. Dr. Herm. Müller. 74 p. Heilbronn, Henninger. . 2 m.

Mossmann, Recherches sur la constitution de la commune à Colmar. Colmar, Jung.

Opel, Der niedersæchsich - dænische Krieg. 2. Bd. Der dæn. Krieg 1624-1626. 616 p. Magdeburg, Faber. . 9 m. 75

Pauli, Lübeckische Zustande in Mittelalter. 3 Thl. Recht u. Kultur. Nebst e. Urkunbuch. Mit e. Sachregister üb. B. I-III. Leipzig, Duncker u. Humblot. . . . . 5 m. 40

Ranke, Friedrich der Grosse, Friedrich Wilhelm IV, Zwei Biographien. Leipzig, Duncker u. Humblot. . 4 m. 80

Rocquain, L'esprit révolutionnaire avant la Révolution. 1715-1789. Paris, Plon 8 fr.

Spence, The Land of Bolivar. Sampson, Low and Co. . . . . 31 s. 6 d.

Sprengfeld, Meine Vaterstadt Reval vor 50 Jahren. Dorpat. Schnakenburg. . . . . 1 m. 20

Stowell, History of the Puritans in England. London, Nelson and Son. 3 s. 6. d.

Thomsen, The Relations between ancient Russia and Scandinavia, and the origin of the Russian state. Oxford and London. Parker. 150 p. 3 s. 6 d.

Westphal, Geschichte der Stadt Metz. 3 Th : Bis zum Frankfurter Frieden. Metz, deutsche Buchhandlung. 6 m.

Williams, The Armenian Campaign. Kegan Paul and Co. . . 10 s. 6 d.

Zwichem, Tagebuch d. Schmalkaldischen Donaukrieges, hrsg. u. erlaüt. v. Druffel. München, Rieger. 10 m.

Littératures germaniques.

Geschichte, die, v. Gunnlaug Schlangenzunge. Aus dem islænd. Urtexte übertragen v. Eug. Kœlbing. Heilbronn, Henninger. . . . . 1 m.

Heinzel, Uber die Endsilben der altnordischen Sprache. Wien, Gerold's Sohn. . . . . 2 m. 50

Jeitteles, Altdeutsche Predigten aus dem Benedictinerstifte S. Paul in Kærnthen. Innsbruck, Wagner. 187 p.

Littératures romanes.

Chanson, la, de Roland. Nach der oxforder Handschrift hrsg, erlæutert u. m. e. Glossar versehen von Prof. T. Müller. 1 Th. 2. vœllig umgearb. 154 p. Gœttingen, Dieterich. . 7 m.

Tanner, Die Sage von Guy von Warwick. Heilbronn, Henninger. . 2 m.

Voyages (les) merveilleux de saint Brandan, légende du XIIe siècle publiée d'après le manuscrit du musée britannique par Francisque Michel. Paris, Claudin. . . . . 7 fr. 50

Littérature allemande.

Haller, Denkschrift, 120 p. Bern, Haller. . . . . 4 m.

Hebler, Lessingiana. Bern, Dalp. 80 pf.

Herder's sæmmtliche Werke, hrsg. v. Suphan. 3 Bd. 499 p. Berlin, Weidmann. . . . . 6 m.

Kœnig, deutsche Literaturgeschichte (In 3 Abthlgn.) 1 Abth. Bielefeld, Velhagen et Klasing. . . . . 4 m.

Lichtenberger, Etude sur les poésies lyriques de Gœthe. Paris, Hachette. 6 fr.

Mohr, Schiller's Lied von der Glocke, Strassburg, Schultz. . . . 1 m. 80

Mosen, Julius. Eine biograph. Skizze. 30 p. Oldenburg, Schutze. . 60 pf.

Priem, J. K. Grübel und seine Nachfolger in den nürnbergischen mundartlichen Dichtungen. Nürnberg, Ebner. 2 m. 50

Redlich, Lessing-Bibliothek. Verzeichniss derjenigen Drucke, welche die Grundlage d. Textes der Lessing'schen Werke bilden. Berlin, Hempel. 1 m.

Spœrlin, Vater Jung=Stilling u. Fræulein Katharina. Eine Erinnerg. aus Badenweiler. Basel, Schneider. 2 m.

Littérature française.

Charaux, Corneille, la critique idéale et catholique. Avec introd. par le R. P. Marquigny. Lille et Paris, Lefort.

Grimarest, La Vie de Molière. Réimpression de l'édition originale avec une notice par Malassis. Paris, Marpon. . . . . 5 fr.

Intrigues (les) de Molière et celles de sa femme avec notes par Livet. Paris, Marpon.

La Mothe Le Vayer, Hexaméron rustique. . . . . 5 fr.

Le Boulanger de Chalussay, Elomire hypocondre. Réimprimé avec introd. par Livet. Paris, Liseux. 10 fr.

Racine (Théâtre de). Nouvelle édition par M. Paul Albert. Paris, Jousset. 15 fr.

Sainte-Beuve, Correspondance Tome I. (1822-1865). Paris, Calmann-Lévy. 3 fr. 50

Troubat, Plume et pinceau, études de littérature et d'art. Paris, Liseux. 3 fr.

Littérature anglaise.

Ehrlich, Der Humor Shakspeares. 24 p. Wien, Manz. . . . . . 80 pf.

L'Estrange, History of English Humour. Hurst and Blackett. . 21 s.

Lichtenberger, De Carminibus Shaksperi. Paris, Hachette.

Littératures étrangères.

Basiliadis, Galatée, drame grec moderne, publié, traduit et annoté par d'Estournelles de Constant. 5 fr.

Cervantès, Le voyage au Parnasse, trad. p. Guardia. Marpon. . 1 fr. 50

Grundtvig, Dænische Volksmærchen. Leipzig, Barth. . . . . . 4 m.

Malczewski Marie-Gertrude, poëme polonais. Paris, Plon.

Manzoni, Del trionfo della libertà, poema inedito, prec. d. uno studio di C. Romussi. 285 p. Milano, Brigola. . . . . 5 fr.

Masavrik, bœhmische Schulgrammatik. 348 p. Prag, Tempsky. 3 m. 20

Reiff, Grammaire française-russe. 4e éd. revue par L. Léger. 200 p. Paris, Maisonneuve. . . . . 5 fr.

Rziha, Vergleichende etymologische Tabellen der slavischen Sprachen. In russischer Sprache. Lfg. 1. St Petersburg, Deubner. . . . . 4 m. 50

Stettner, Methodische Einführung in die Elemente der ungarischen Sprachlehre. 163 p. Budapest, Tettey. . . . . 1 m. 60

Wratislaw, Native Literature of Bohemia in fourteenth Century. . 5 s.

Théologie.

Drummond, The Jewish Messiah : a Critical History of the Messianic Idea among the Jews, from the Rise of the Maccabees to the Closing of the Talmud. London . . . . 15 s.

Ferrar, A Collation of four important Mss. of the Gospels. Edit. by Abbott. London, Macmillan . . 10 s. 6 d.

Hanne, Wie entstand das Dogma von der Gottheit Christi. Ohrdruf, Stadermann.

Trench, Lectures on Mediaeval Church History. London, Macmillan. 12 s.

Philosophie.

Bowen, Modern Philosophy from Descartes to Schopenhauer and Hartmann. Sampson Low. . . . . . . 14 s.

Butler, Life and Habit. London, Trübner. 306 p. . . . . . 7 s. 6 d.

Harms, Die Philosophie in ihrer Geschichte. 1. Psychologie. Berlin, Grieben. . . . . 7 m. 50

Meinong, Hume-Studien. Zur Geschichte u. Kritik d. modernen Nominalismus. Wien, Gerold's Sohn. 1 m. 20.

Mellier, Des habitudes héréditaires, crit. psychologique du syst. de Darwin. Thèse présentée à la faculté de Rennes. Lyon, Perrin et Marinet.

Ueberhorst, Kants Lehre von dem Verhæltnisse der Kategorien zu der Erfahrung. Gœttingen, Deuerlich. 1 m. 60.

Waddington (Ch.), De l'autorité d'Aristote au moyen-âge. Paris, Picard. 57 p.

Géographie et Voyages.

Lenthéric, La Grèce et l'Orient en Provence. Arles, le bas Rhône, Marseille. Paris, Plon. . . . . 5 fr.

Mayer, Die Entwicklung der Seekarten bis zur Gegenwart. Wien, Gerold's Sohn. . . . . 1 m. 60.

Moseley, Oregon, its Resources, Climate, etc. . . . . 2 cl.

Müller, Neunzehn Jahre in Australien. Getreue Schilderung Australiens u. seiner gesellschaftl-Zustænde, in Reisen u. interessanten Erlebnissen. Aarau, Bern, Jenni. . . . . 2 m.

Thomson, The voyage of the Challenger : the Atlantic. 850 p.

Young, Nyassia : a journal of adventures exploring Lake Nissan, Central Africa, and establishing the settlement of « Livingstonia ». Edited by Rev. H. Weller. With maps. 240 p.

Arts.

De Caix de Saint-Aymour, Un million pour nos musées nationaux, s'il vous plaît. Paris, Leroux, in-8. 2 fr.

Davenport Adams, The Catacombs of Rome, Historical and Descriptive; with A Chapter on the Symbolism of Early Christian Art. Nelson and Son. 3 s. 6 d.

Dictionary of Music and Musicians. Ed. Grove Part. I. Macmillan. . 3 s. 6 d.

Graveurs (les) de portraits en France. Catalogue raisonné de la collection des portraits de l'école française. Paris, Firmin-Didot. . . . . 10 fr.

Hunt, Talks about Art. Macmillan. . . . . 3 s. 6 d.

Lewes, über Schauspieler und Schauspielkunst, übers. v. Lehmann. Leipzig, Duncker. . . . . 5 m.

Madden, Lettres d'un Bibliographe. Ve série suivie d'un essai sur l'origine de l'imprimerie de Paris. In-8, avec atlas. Paris, Leroux. . . . 15 fr.

— Le même ouvrage, séries I à IV. Paris, Leroux. . . . . 25 fr.

Rambosson, Les harmonies du son et l'histoire des instruments de musique. Paris, Didot . . . . 12 fr.

Springer, Raffael u. Michel Angelo. 1 Buch. Bis zum Tode Julius II. Leipzig, Seemann. . . . . . . 75 pf.

Suttner, Der Helm von seinem Ursprunge bis gegen die Mitte des 17 Jahrh, namentlich dessen Hauptformen in Deutschland, Frankreich und England. Wien, Gerold's Sohn. . 8 m.

Woltmann, Aus vier Jahrhunderten niederlænd. Kunstgeschichte. Berlin, Hoffmann. 344 p.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

1877. (B. Texte soigné, mais, comme toujours, manque de goût dans le commentaire.) — MOZART's Briefe, nach dem Original hrsg. v. NOHL. Leipzig, Breitkopf u. Härtel, 1877 (2e édition d'une publication utile; treize lettres nouvelles; la vie intime de Mozart se révèle à nous dans cette correspondance). — BINTZ, die Gymnastik der Hellenen. Gütersloh, Bertelsmann. 1878. (Bon, mais destiné seulement au grand public; nous attendons une œuvre plus scientifique.) — HANS, Beiträge zur Geschichte des Augsburger Schulwesens. Augsburg, 1877. (Récit utile pour les historiens de la pédagogie). — LÖHER, Archivalische Zeitschrift, Stuttgart, Spemann, 1877. (Publication à laquelle on ne saurait trop applaudir, et que M. Löher, malgré ses collègues bavarois, mènera à bonne fin. Paraît pour la deuxième fois, et une seule fois par an.)

Jenaer Litteraturzeitung, n° 6. 9 février 1878 : Translatio Syra Pescitto veteris testamenti, ex codice Ambrosiano sec. fere VI photolithographice edita curante et adnotante CERIANI. Tom. I. pars I. Genesis. — Job. I-XXIV. Mediolani. In officinis photolithographica Angeli della Croce et typographica Pogliani et sociorum; Londini, apud Williams et Norgate; Augustæ Taurinorum et Florentiæ, apud Loescher. 1876. (Baethgen.) — F. H. REUSCH, die biblische Schöpfungsgeschichte und ihr Verhältniss zu den Ergebnissen der Naturforschung. Bonn, Weber. 1877. (Pünjer.) — POST, die Anfänge des Staats-und Rechtslebens. Oldenburg, Berndt u. Schwartz. 1878. (Bernhöft : médiocre.) — MERKEL, über den Konkurs der Aktionen nach römischem Privatrecht. Halle, Niemeyer. 1877. (Wendt : bon.) — KANTZ, Entwickelungsgeschichte der volkswirthschaftlichen Ideen in Ungarn und deren Einfluss auf das Gemeinwesen. Nach dem ungarischen deutsch bearb. von S. SCHILLER, Budapest, Grill, 1876. (E. Heitz.) — G. MEZGER, Schulrath Dr C. Mezger. Nördlingen, Beck. (Hollenberg, biographie intéressante d'un homme de bien). — MEHLIS, Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande. Dritte Abtheilung. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Brambach, bon.) — P. REYNAUD, matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde. (Biblioth. de l'Ecole des hautes études, fascic. 28.) Paris, Franck. 1876. (Weber. Bon, rend accessibles au public français des documents qui, en outre, sont bien groupés.) — La Passion du Christ, poème provençal d'après un manuscrit inédit de la bibliothèque de Tours, traduit et accompagné d'un exposé grammatical par EDSTRÖM. Göteborgs Handels-Tidnings Aktie-Bolag. 1877. (Suchier : c'est plutôt une « Marienklage » contenue aussi dans trois manuscrits de Paris, que l'auteur n'a pas connus; inexactitudes de traduction; en Suède, comme en Allemagne, on veut apprendre les rudiments d'une langue en publiant des textes.)

Historische Zeitschrift, 1877. IIe vol., 1er fasc. MOMMSEN. (Le système militaire de César montre combien il fut suivi de près par Auguste, surtout en ce qui concerne la dispersion des légions sur les frontières de l'empire, et en général combien le système militaire sous les empereurs, d'Auguste à Dioclétien, s'écartait peu des principes constitutifs de l'armée romaine de la République). — A. FOURNIER, Origine de la Pragmatique Sanction de l'empereur Charles VI (publie le Pactum mutuae successionis du 12 sept. 1703 et le testament de Léopold Ier du 26 avril 1705 qui sont les sources de la Pragmatique). — MARTEGRAF. La formation de la ligue catholique contre Georges Podiebrad (suit dans le 2e fasc.). — SCHEFLER-BOICHORST. A propos du débat sur Dino Compagni (rapprochements entre Dino et l'*Anonimo Fiorentino* commentateur de Dante; Dino, ou le faussaire qui l'a fabriqué, a copié l'anonyme, et a eu une source commune.) — 2e fasc. FEUERLEIN, Pétrarque et Boccace. — LEHMANN, la campagne de 1815 (M. L. complète le livre de M. V. Ollech, *Geschichte des Feldzuges, v.* 1815). — 3e fasc. H. V. SYBEL. Le Con-

seil d'empire autrichien (Staatsconferenz de 1836, intéressante exposition des différends entre Kolowrat et Metternich qui se terminèrent le 6 décembre 1836 par l'organisation d'un conseil chargé de diriger la politique autrichienne, où Metternich avait la haute main, où Kolowrat était réduit à s'occuper des finances et où l'archiduc Louis siégeait, mais annulé). — BEER, l'envoi de Thugut au quartier général prussien et la paix de Teschen (important travail composé d'après les documents des Archives de Vienne et de Berlin.)

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Douzième année 2 Mars 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

Humblot, 1877-78. (Weil : œuvre d'un grand intérêt, écrite par un homme qui connaît fort bien la Turquie, sa langue et ses mœurs aussi bien que les secrets de la diplomatie.) — CARO, Katharina II von Russland. Vortrag. Breslau, Kœbner, 1686. (Perlbach : opuscule de trente-une pages; renferme l'essentiel sur la vie et les œuvres de Catherine II). — Liber cancellariæ Stanislai Ciolek. Ein Formelbuch der polnischen Kœnigskanzlei aus der Zeit der husitischen Bewegung. Hrsg. von CARO. Theil II. Wien, Gerold's Sohn. 1874. (Perlbach : 2e partie des documents relatifs à l'histoire de Pologne, et contenus dans un manuscrit de la bibliothèque de Kœnigsberg, qui porte le nom de Stanislas Ciolek, évêque de Posen, un des plus remarquables personnages de son temps et vice-chancelier de Wladislaw Jagellon.) — Marii episcopi Aventicensis chronicon edidit ARNDT. Lipsiae, Veit, 1878. (Bernhardi : réimpression de l'édition de Marius d'Avenche publiée dès 1875 par Arndt, d'après le manuscrit 16974 du British Museum; addition des témoignages les plus complets sur l'évêque.) — DIEKAMP, Widukind, der Sachsenführer nach Geschichte und Sage. Theil I. Münster, Thessing. 1877. (Bernhardi : 1re partie de l'ouvrage, tout historique; en somme, peu de documents sur le personnage et résultats négatifs; l'auteur devrait étudier la légende de Witikind dans les poèmes du moyen-âge.)

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Douzième année 9 Mars 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, n° 303, 23 février 1878 : Brassey, Lectures on the Labour Question. London, Longmans, 1878. — Finlay, A History of Greece, from its Conquest by the Romans to the present time (146-1864). Oxford, Clarendon Press. (Boase : 2e article; s'occupe du livre, nombreuses considérations sur l'histoire du moyen âge et des temps modernes, notes excellentes de Tozer.) — Hungarian Poems and Fables for English Readers, translated by Butler. London, Trübner. (Marzials.) — Jennings, Field Paths and Green Lanes, being Country Walks, chiefly in Surrey and Sussex; Elwes, A History of the Castles, Mansions and Manors in Western Sussex. — Memorials of Charlotte Williams Wynn, edited by her sister. London, Longmans. (Davies : mémoires intéressants, miss Wynn a connu Varnhagen von Ense, elle a vu de près le coup d'Etat de 1853, son récit abonde en traits ingénieux et en renseignements historiques.) — Gindely, Geschichte des dreissigjährigen Krieges. II Band. Prag, Tempsky. 1877. (Gardiner : bon, raconte le soulèvement de la Bohême, l'attaque de Thurn contre Vienne, l'élection du Palatin et de Ferdinand, l'invasion de Bethlen Gabor et la ligue formée contre les Bohémiens.) — New Novels. — Grimm's Law (Murray). — Taylor, Sayings of the Jewish Fathers. Cambridge, University Press. (Schiller-Szinessy.)

The Athenæum, n° 2626, 23 février 1878 : Wilson, Reminiscences of old Edinburgh. — Selborne, Notes on the some Passages in the liturgical History of the reformed english Church. Murray. — Helen Zimmern, Lessing, his life and works. Longmans; Sime, Lessing, Trübner. (L'auteur de l'article préfère le livre de Sime à celui de miss Zimmern, où il relève beaucoup d'erreurs; il nous semble, d'après son analyse et ses remarques, que Lessing est fort peu connu en Angleterre.) — Ihne, The history of Rome. English edition. Vol. III. Longmans. (Recommandable). — Spence, The Land of Bolivar, or War, Peace and Adventure in the Republic of Venezuela. Sampson Low and Co. (Intéressant.) — Oriental Literature. (6e partie du Bet ha-Midrash de Jellinek, Catalogue des livres arabes de l'université de Strasbourg par Euting.) — The Moabite Pottery. (Lettre de M. Clermont-Ganneau, en français, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs; lettre de M. Neubauer; lettre de M. Shapira.) — Note on the population of Jerusalem during the siege by Titus. (Chaplin.) — Nohl, The life of Mozart, translated by Lady Wallace. Longmans.

Literarisches Centralblatt, n° 8, 23 février 1878 : Kreyenbühl, Religion und Christenthum. Zürich, Schmidt, 1877. (H. bon.) — Weis, Idealrealismus und Materialismus. Berlin, Grieben, 1877. — Carneri, der Mensch als Selbstzweck, eine positive Critik des Unbewussten. Wien, Braumüller, 1877. (L'auteur s'indigne contre Hartmann qui a voulu, selon lui, se moquer de son époque; mais sa critique n'offre rien de nouveau.) — Guyard, Un grand maître des Assassins au temps de Saladin. Paris, impr. nationale, 1877. (Th. N. excellent.) — Konstantinidis, Histoire d'Athènes depuis le Christ jusqu'en 1821 (en grec). Athènes, 1877. (W. W. Style lâche et traînant, nombreux emprunts non justifiés, beaucoup d'inexactitudes.) — Reuter, Geschichte der religiösen Aufklärung im Mittelalter. 2 Bd. Berlin, Hertz. 1877. (Renferme de bonnes choses; beaucoup d'enthousiasme pour l'empereur Frédéric II, qui, dit l'auteur, doit revenir un jour dans le cours de l'histoire de la civilisation italienne.) — Urkunden zur Geschichte der Universität Tübingen aus den Jahren 1476-1550. Tübingen, Laupp, 1877. (H. Le meilleur écrit qu'aient fait naître les fêtes du 4e centenaire de l'Université de Tubin-

gue ; travail précieux, remarques excellentes sur les humanistes (Reuchlin, Camerarius, Melanchton, Brenz), documents intéressants sur la vie des étudiants, publication des matricules avec les dates principales des événements qui marquent l'existence des personnages cités.) — WITTE, Forschungen zur Geschichte der Wormser Concordats. 1 Th. Die Bischofswahlen unter Conrad III. Nebst einem Excurs über die Wahlcapitulation Lothar's III von Sachsen, Göttingen, Haessel, 1877. (Contribution aux travaux de Bernheim sur Lothaire. Quelques inexactitudes, mais fort détaillé et original.) — FRANZOS, Vom Don zur Donau, neue Culturbilder aus Halb-Asien. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Le feuilletoniste de la Nouvelle Presse Libre a fait là un livre intéressant, composé de récits variés sur les nationalités pittoresques de l'Europe orientale.) — L'abbé MARTIN, Traité sur l'accentuation chez les Syriens orientaux. Paris, impr. nationale, 1877. (E. N. Il faut remercier ce travailleur infatigable qui rend à la langue et à la littérature syrienne de si grands services.) — Acta seminarii philologici Erlangensis. Vol. prius. Erlangen, Deichert, 1877. (A. E. Renferme les travaux du « séminaire » philologique de l'Université d'Erlangen ; les élèves ont été merveilleusement guidés par Wölfflin et Müller ; citons les titres de quelques-unes de ces bonnes dissertations : Catulliana, de Süss ; de sermonis proprietatibus quæ in prioribus Ciceronis orationibus inveniuntur, de Hellmuth ; le travail sur Salluste de Vogel ; de auctorum belli Africani et belli Hispaniensis latinitate, de Köhler ; l'étude sur les Perses d'Eschyle, de Keiper (au point de vue de l'antiquité persane et des noms propres persans) ; la dissertation de Geiger sur Callinos et l'époque où il vivait ; le 3e fragment de Tyrtée, publié par Bergk, n'est pas de Tyrtée (Köhler) ; etc.) — NOHL, ein neuer Schulorganismus. Zugleich Kritik des gesammten Schulwesens. Neuwied u. Leipzig, Heufer, 1877. (La critique de l'enseignement actuel est excellente, mais les réformes proposées semblent impraticables.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 8. 23 février 1878 : ZART, Bibel und Naturwissenschaft in ihrem gegenseitigen Verhältniss dargestellt. Berlin, Grieben 1878. (Pünjer : bon). — KREYENBÜHL, Religion und Christenthum. Luzern, Schmidt. 1877. (Pünjer : bon). — FRIEDRICH, Geschichte des Vaticanischen Konzils. Band I. Vorgeschichte bis zur Eröffnung des Konzils. Bonn, Neusser, 1877. (Knitschky : bon essai sur ce sujet difficile, supérieur aux précédents ouvrages.) — CHAVANNE, physikalische Wandkarte von Afrika, Maasstab 1 : 8.000.000. 4 Blatt in Farbendruck nebst einem Texthefte. Wien, Hölzel 1878. (Kirchoff : bon.) — TEICHMULLER, Darwinismus und Philosophie. Dorpat, Mattiesen, 1877. (Eucken : recommandable.) — ZELLER, Vorträge und Abhandlungen, zweite Sammlung. Leipzig, Fues. 1877. (Schuppe : excellentes dissertations.) — SARS, udsigt over den norske Historie. Anden udgave. Deel I. Christiania, Cammermeyer 1877. (Maurer : nouvelle édition du 1er volume, peu de changements, mais manuel fort bon). — KALUND, Bidrag til en historisk-topografisk Beskrivelse of Island. I. Kjöbenhavn, Gyldendal. 1877. (Brenner : cette contribution à une description historico-topographique de l'Islande ne peut être que bienvenue parmi nous ; c'est un livre très-utile qu'il faut recommander à tous les germanistes ; il y aura un 2e volume avec une table.) — Italia, hrsg. v. KARL HILLEBRAND. Band IV. Leipzig, Hartung. (Bernhardi : nous n'avons pas besoin d'insister sur l'excellence de cette revue.) — WITTE Forschungen zur Geschichte des Wormser Concordats. (Voir plus haut l'analyse du Centralblatt.) (Bernhardi : bon et soigné, juge parfois Conrad III avec injustice.) — SCHUM, Die Politik Papst Paschals II gegen Kaiser Heinrich V im Jahre 1112, nebst einem Anhang über Abt Gottfrieds von Vendôme Stellung zur In-

vestiturfrage und zu den Ereignissen der Jahre 1111 und 1112. Ein Beitrag zur Geschichte des Investitur-Streites auf Grund ungedruckten Materiales. Erfurt, Cramer 1877. (Bernhardi : préface sur la situation politique en 1111 et en 1112, et sur le pape Pascal II; la Disputatio vel defensio quorumdam catholicorum cardinalium contra quosdam insipientes vel schismaticos serait de l'évêque Lambert d'Ostie; renseignements intéressants sur Godefroy de Vendôme). — Hermanni Henrici ab Engelbrecht de Wineta deperdito Pomeranorum emporio commentatio. Nach der Handschrift im Besitz der Königlichen Universitätsbibliothek zu Greifswald. Hrsg. von Hermann MÜLLER. Marburg, Elwert. 1877. (Perlbach : mauvais ouvrage du XVIII[e] siècle; Wineta a été mal lu pour Jumneta dans Helmold, pourquoi rééditer cette dissertation de 1730?.) — SCHULTZ, Geschichte der Stadt und des Kreises Kulm. Theil I : bis zum Jahre 1789. Lief. 2. Danzig, Kafemann. 1877. (Perlbach : histoire de Culm jusqu'à la domination polonaise (1300-1749), quelques erreurs et trop de patriotisme, mais cette deuxième livraison est meilleure que la première).

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Douzième année 16 Mars 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy. N° 304, 2 mars 1878 : Hunter, A Statistical Account of Bengal. London, Trübner. (Markham ; fort bon, la *Revue critique* offrira bientôt à ses lecteurs un article sur cet ouvrage important.) — Gérard de Nerval, Poésies complètes. Paris, Calmann-Lévy. (Gosse.) — The Encyclopœdia Britannica. Ninth Edition. Vol. VII. DEA-ELD. Edinburgh, Black. (Cotton.) — Masters in English Theology ; being the King's College Lectures for 1877. London, Murray. (Mullinger.) — Klunzinger, Upper Egypt : its People and its Products, with a prefatory Notice by Schweinfurth. London, Blackie a. Son. (Wilson.) — Duncker, The History of Antiquity, translated from the German by Abbott. Vol. I. London, Bentley a. Son. (Sayce.) — Current Literature. (Entre autres, L'abdicaziome di Diocleziano, studio storico di Achille Coen, Livorno ; et Perak and the Malays, by Major Mc Nair.) — Foreign Reviews of english Books. (Partie neuve de l'Académy ; cite deux articles, et ces articles appartiennent à la *Revue critique*, l'un de M. Hartwig Derenbourg sur le dictionnaire arabe-anglais de Lane et l'autre, de M. Louis Léger sur l'excellent livre de M. Thomsen. Ajoutons que la *Revue critique* rendrait plus souvent compte des livres anglais, si les éditeurs d'outre-Manche étaient plus complaisants.) — Grimm's Law. (2[e] article : Murray). — Gilbert White, The natural History and Antiquities of Selborne. Edit. by Thomas Bell. 2 vol. London, Van Voorst. (Alston.) — Notice sur le P. Secchi. — Kekulé, Griechische Thonfiguren aus Tanagra. Stuttgard, Speemann. (Murray : utile publication du professeur de Bonn, exécution admirable.) — Michel Angelo's Cartoon of Pisa. (Heaton.) — The art of prehistoric Greece. (Sayce.)

The Athenæum, n° 2627, 2 mars 1878 : Stubbs, The Constitutional History of England. vol. III. Clarendon Press Series. (Ce livre ne fera qu'augmenter la réputation du célèbre historien ; comprend depuis la déposition de Richard II jusqu'à l'avénement de Henri VII.) — Munro, Criticisms and Elucidations of Catullus. Deighton, Bell and Co. (Bon, pourtant on attendrait autre chose de l'éditeur de Lucrèce.) — Earwaker, East Cheshire Past and Present, or a History of the Hundred of Macclesfield, from original Records. vol. I. Printed for the Author. — Malassis ; Correspondance de M[me] de Pompadour. Paris, Baur. (Article d'un critique très-compétent ; peu de choses neuves dans le livre.) — The Sonnets of Michael Angelo, Buonarotti and Thomaso Campanella. Now for the first time translated into rhymed English. By Symards. Smith, Elder and Co. (Bon.) — Our library Table (Barclay, The Talmud ; Renan, Mélanges d'histoire et de voyages ; le livre de Tissot sur Vienne, triste livre dont la popularité prouve l'insouciance et la légèreté des Français pour tout ce qui regarde l'étranger, etc.). — The first édition of Tristram Shandy. — Anthropological notes. (Le livre de M. Cartailhac sur « l'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires ». Paris, Reinwald.) — The excavations of Olympia. — Daubigny.

Literarisches Centralblatt, n° 9, 2 mars 1878 : Baudissin, Studien zur semistichen Religionsgeschichte, I Heft. Leipzig, Grunow. (Renferme cinq dissertations importantes.) — Zimmermann, Der Gustav-Adolf Verein. Darmstadt, Zernin. — Lexis, Theorie der Massenerscheinungen in der menschlichen Gesellschaft. Freiburg i. B, Wagner. — Dreher, der Darwinismus und seine Stellung in der Philosophie. Berlin, Peters. (Médiocre.) — Spencer, Herbert. Die Principien der Biologie. Übers. v. Dr B. Vetter. 2 Bde. Stuttgart, Schweizerbart. (N-e ; bonne traduction.) — Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns. München, litt-artist. Anstalt. — Monumenta Boica. Vol. XLIII. Ed. Aca-

demia scientiarum Boica. München. (244 documents de 1572 à 1385.) — VISCHER, Kleine Schriften. 1 Bd. Historische Schriften. Leipzig, Hirzel. (F. R. On a bien fait de réunir ces écrits dispersés; ce 1er vol. renferme les écrits historiques; le 2e contiendra ce qui est relatif à l'archéologie et l'épigraphie.) — ELZE, Die Universität Tübingen und die Studenten aus Krain. Tübingen, Fues. (Kl. Encore un des nombreux écrits qu'a fait naître le 4e centenaire de l'Université de Tubingue; fort intéressant; c'est à Tubingue qu'ont étudié, au XVIe et au XVIIe siècle, la plupart des Autrichiens protestants; notices sur les étudiants et professeurs nés dans la Carniole.) — SALPIUS, Paul von Fuchs, ein brandenburgisch-preussischer Staatsmann. Leipzig, Duncker u. Humblot. (O. Bon et curieux.) — FRIDERICIA, Danmarks ydre politiske Historie i Tyden fra Freden i Lybek til Freden i Kjöbenhavn (1629-1660). I vol. Kopenhagen, Hoffensberg. (O. Raconte la politique extérieure du Danemark dans la 1re moitié du XVIIe siècle; à consulter.) — OWEN, a selection from the despatsches, treaties and other. papers of the Marquess Wellesley during his government of India. Oxford, Macmillan. (Bon.) — FRIEDRICH, Geschichte des Vaticanischen Concils. Bonn, Neusser. (Venant de Friedrich, l'ouvrage ne peut être qu'excellent.) — CAUER, delectus inscriptionum graecarum propter dialectum memorabilium. Leipzig, Hirzel. (M. rendra de grands services. Cp. *Revue critique*, 1877, n° 51, art. 242.) — FRANCKE, Terenz und die lateinische Schulkomoedie in Deutschland. Weimar, Böhlau. (Bon.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 9, 2 mars 1878 : Die ausserordentliche Generalsynode der evangelischen Landeskirche in Preussen. Halle, Pfeffer, 1876 (Graue). — Die Chroniken der deutschen Städte, vom 14 bis ins 16. Jahrhundert. Band XIV, Cöln. Leipzig, Hirzel, 1877 (Wegele : publication précieuse). — Denkwürdigkeiten des Staatskanzlers Fürsten von Hardenberg, hrsg. v. Leopold von Ranke. (Arnold Schaefer : très-bon, nouvelle source de renseignements.) — CARO, Geschichte Polens. Theil 4 : 1430-1455. (Geschichte der europäischen Staaten v. Heeren, Ukert u. Giesebrecht.) Gotha, Perthes, 1875. (Perlbach : bon.) — VON DER BRÜGGEN, Polens Auflösung. Kulturgeschichtliche Skizzen aus den letzten Jahrzehnten der polnischen Selbstständigkeit. Leipzig, Veit, 1878. (Perlbach : fort sévère pour la Pologne.) — SCHMIDT, de seviris Augustalibus. Halle, Niemeyer, 1878. (Marquardt : bon.) — KONRADUS ZACHER, de nominibus graecis in ΑΙΟΣ, ΑΙΑ, ΑΙΟΝ. Halle, Niemeyer, 1877. (Meyer : très-soigné.) — FERDINAND LOTHEISSEN, Geschichte der französischen Literatur im XVII. Jahrhundert. Band I, Hälfte I. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1877. (Laur : nous protestons contre le jugement; les fautes et inexactitudes de M. L. ne devaient pas être blâmées si sévèrement. Cp. *Revue Critique*, 1877 n° 39, art. 189.)

Rivista Europea. — Rivista Internazionale. Vol. VI. Fascicule I. 1 mars : Monti e l'età che fu sua. (Cantù.) — La politica medicea rispetto ai conclavi. (Ugo Pesci.) — Teoderico re dei Goti e degl'Italiani. (Garollo.) — Un nuovo libro su Rabelais. (Massa.) — Firenze, note di Viaggio di Corrado Busken Huet. Traduzione dall'olandese di De Jongh. — Il palazzo dell'esposizione in Roma. — Rassegna letteraria e bibliographica. — Rassegna politica. — Bolletino bibliographico.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, publiée sous la direction de MM. Gantrelle, Rœrsch Wagener Tome XXI, 1re Livraison : La syntaxe du futur passé dans Térence. (Thomas.) — Olla patella, vocabulaire latin versifié. (Scheler.) — Deux citations du jurisconsulte Paul. (Thomas.) — Comptes rendus. (Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque par Dübner et Hurbebise; Die Kämpfe der Helvetier und Sueben gegen Cäsar, von Max Eicheim; Homers Ilias von Ameis.)

Zeitschrift für deutsche philologie, p. p. E. Höpfner et J. Zacher, tome IX, livraison I. L. Meyer, Zur Lehre von der deutschen Adjectivflexion (Critique des diverses solutions proposées jusqu'ici). — A. Lasson, Zum Text des Meister Eckhart (corrections proposéespar M. L. au texte de l'édition de Pfeiffer.) — A. Holder, Zwei Predigten des Lesemeisters Hugo von Constanz (deux sermons tirés d'un ms. de la fin du XIIIe s. de la bibliothèque grand-ducale de Carlsruhe). — O. Erdmann, Ueber got. *ei* und ahd. *thaz* (réponse de M. E. à quelques objections de M. Klinghardt, cf. *Zeitschrift*, tome VIII, p. 127 sqq.). — F. Liebrecht, Ein sicilisches Volkslied (*la noble Scibilia,* chant populaire sicilien, texte, traduction et remarques sur les chants semblables qui se rencontrent dans d'autres littératures). — H. Frischbier, Die Pflanzenwelt in Volksrätseln aus der Provinz Preussen. — K. Regel, Mittelhochd. *lier, lieren* (exemples de l'emploi de ce mot très-rare en moyen-haut-allemand). — J. Zingerle, Zur Spruchdichtung des 15. Jahrhunderts. (Proverbes latins en hexamètres avec traduction allemande.) — B. Schædel, *Der heber gât in lîtun.* (nouvelle explication de l'énigme que contiennent ces vers.) — F. Woeste, Beiträge aus dem Niederdeutschen. — Bericht über die Verhandlungen der deutsch-romanischen Section der XXXII. Philologenversammlung zu Wiesbaden am 26. bis 28. Septembre 1877. — Bibliographie des Jahres 1876.

Revue d'Alsace, 1877 ; avril-juin. — D. Fischer. Hist. du comté de Saarwerden et de la prévôté d'Herbitzheim (suite; en oct. : hist. de l'abbaye de Herbitzheim, de Louis IV à Henri II avec qui s'éteignit, à la fin du XIVe siècle, la maison de Saarwerden; en juillet : les comtes de Mærs-Saarwerden. — A. Stœber. Cadeaux officiels faits par les magistrats de Mulhouse, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe s. — Barth. Notes biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et dans les environs (suite; contin. en juill. et oct.) = Juill...... — Engel. Documents pour servir à la numismatique de l'Alsace. — Ensfelder. Le siége de Riquewihr en 1635. — R. Reuss. Jean Geiler de Kaysersberg. = Oct. déc. Tuefferd. La décapole alsacienne (confédération de dix villes impériales d'Alsace constituée par Charles IV, le 28 août 1354, sous la protection du *landvogt* impérial). — Mossmann. Matériaux pour servir à l'histoire de la guerre de Trente Ans (suite 1633-1634. Les Suédois à Colmar, siége de Brisach).

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Douzième année 23 Mars 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

Lessing's Hamburgische Dramaturgie erläutert von Schröter und Thiele. Band 2. Halle, Buchh. des Waisenhauses, 1878. (Hollenberg : livre précieux, cp. *Revue Critique*, 1877, n° 32, art. 154.) — Georg Curtius, Griechische Schulgrammatik. Zwölfte unter Mitwirkung von Gerth verbesserte Auflage. Prag, Tempsky, 1878. (Meyer : mérite toujours les mêmes éloges.)

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Douzième année 30 Mars 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, 16 mars 1878, n° 306 : Low, The history of the Indian Navy (1613-1863). Two vol. London, Bentley a. Son. 1877. (Markham : bon, prendra place dans toute bibliothèque à côté des ouvrages de James et de Brenton.) — Mrs. Comyns Carr, North Italian Folk. London, Chatto and Windus. 1878. (Symonds : agréable.) — Matheson, Growth of the Spirit of Christianity from the First Century to the Dawn of the Lutheran Era. 2 vol. Edinburgh, Clark. 1877. (Cheetham : fautes nombreuses.) — Louise Chandler Moulton, Swallow Flights. London, Macmillan. 1878. (Marston : très-bon.) — Gilbert Pierce, The Dickens Dictionary, a Key to the Charakters and Principal Incidents in the Tales of Charles Dickens. London, Chapman and Hall. (1878. Littledale : bon, quelques défauts à faire disparaître dans la prochaine édition. Dickens est le premier prosateur anglais à qui l'on rende un pareil honneur.) — A. von Kremer, Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen. Band II. Wien, Braumüller 1877. (Second article de Stanley Lane Poole; en somme, on est désappointé par la lecture de l'œuvre, quelques chapitres sont bons; mais si c'est là une Geschichte, jamais ce ne sera ce que les Anglais nomment History.) — New Novels. (Henley.) — German Letter. (Aldenhoven : lettre intéressante.) — Grimm's Law. (Nicol.) — Société des anciens textes français. (Nicol : courte notice sur les « Miracles de Nostre Dame par personnages », p. p. G. Paris et U. Robert, et sur Aiol, chansòn de geste publiée par J. Normand et G. Raynaud.) — Hunt, A concise history of music, from the commencement of the christian era to the present time. Cambridge, Deighton, Bell and Co. 1878. (Ebenezer Prout.)

The Athenæum, n° 2629, 16 mars 1878 : Henry James, French Poets and Novelists. London, Macmillan. (Beaucoup de jugements contestables.) — Eden, China, Historical and Descriptive. With an Appendix on Corea. London, Marcus Ward and Co. (Plein d'erreurs et de méprises.) — Records of the english Catholics under the penal Laws. Chiefly from the Archives of the See of Westminster. I. The First and Second Diaries of the English College Douay, and an Appendix of Unpublished Documents. Edited by Fathers of the Congregation of the London Oratory. With an Historical Introduction, by Knox. London, Nutt. (Bon.) — Primitive Property translated from the french of Emile de Laveleye by Marriott, with an introduction by Cliffe Leslie. London, Macmillan. (Bonne traduction de cette œuvre originale et forte.) — Novels of the Week. — Masson, The Life of John Milton, narrated in connexion with the political, ecclesiastical and literary history of his time. Vol. IV et V. 1649-1660. London, Macmillan. (Bonne étude sur cette partie de la vie de Milton et sur le rôle que joue le poète durant la Révolution.) — Our Library Table (Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ, du comte Riant, travail où l'auteur n'a rien épargné pour être complet; l'Histoire des philosophes et des théologiens musulmans (632-1258) de M. Dugat, bonne étude qui ne vaut que comme tentative, etc.) — The site of Rom considered historically. (Burn.) — The Moabite Pottery. (Conder.) — Pope's Epitaph on Simon Harcourt. — French geographical Works : Elisée Reclus, Nouvelle Géographie universelle, la Terre et les Hommes. I. L'Europe méridionale. II. La France. III. L'Europe centrale. Paris, Hachette. — Vivien de Saint-Martin, Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle. Paris, Hachette. — Vivien de Saint-Martin, Atlas universel de Géographie ancienne, moderne et du moyen âge. Paris, Hachette. — The Inscriptions of Safa. — Die Ausgrabungen zu Olympia. II. Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1876-77. xxxv Tafeln. Hrsg. von E. Cur-

TIUS, ADLER u. HIRSCHFELD. Berlin, Wasmuth. (Julius Schubring : très-important pour l'archéologie, résumé des découvertes faites à Olympie par les savants allemands.) — Louis XI, à Drama in five Acts. Translated by Dion Boucicault from Casimir Delavigne.

Literarisches Centralblatt, n° 11, 16 mars 1878 : REUSCH, die biblische Schöpfungsgeschichte und ihr Verhältniss zu den Ergebnissen der Naturforschung. Bonn, Weber, 1877. (Ce livre est le résumé de l'ouvrage « Bibel und Natur » qui a eu quatre éditions et l'honneur d'une traduction française; l'auteur combat le matérialisme et le darwinisme; excellent travail.) — Patrum Apostolicorum opera, textum ad fidem codd. et Graecorum et Latinorum adhibitis praestantissimis editionibus recensuerunt. O. DE GEBHARDT, HARNACK, ZAHN. Editio minor. Leipzig, Hinrichs, 1877. (Fin d'un travail considérable et très-bon.) — WEIZSÆCKER, Lehrer und Unterricht an der evangelisch theologischen Facultät der Universität Tübingen von der Reformation bis zur Gegenwart. Tübingen, Fues. 1877. (Intéressant, des lacunes.) — ADEMOLLO, Giacinto Gigli e i suoi diarii del secolo XVII. Firenze, Tipografia della Gazzetta d'Italia, 1877. (Diffus, pourtant de grand intérêt, renseignements sur les Diarii et Avvisi que les agents de l'étranger envoyaient à leurs cours respectives; la publication du journal de Gigli, un de ces agents, est annoncée par l'auteur; l'écrivain que Ranke cite toujours sous le nom de Deone (Deone hora Temi Dio) n'est autre que Theodoro Ameyden; le nom qu'il se donnait est un anagramme.) — SCHUM, über bäuerliche Verhältnisse und die Verfassung der Landgemeinden im Erfurter Gebiete zur Zeit der Reformation. Iena, Costenoble, 1877. (Très-soigné.) — OEFELE, Geschichte der Grafen von Andechs. Innsbruck, Wagner, 1877. (Excellente monographie.) — SCHLOSSAR, Innerösterreichisches Stadtleben vor hundert Jahren. Eine Schilderung der Verhältnisse in der Hauptstadt Steiermarks im 18 Jahrh. Wien, Braumüller, 1877. (Intéressant.) — BECKER, Die letzten Tage und der Tod Maximilian's II. Wien, Finsterbeck, 1877. (Ouvrage fort détaillé sur les derniers moments de Maximilien.) — VON ROSEN, die sechs Decennien meines Lebens oder mein 61 Geburtstag. Riga, Kymmel, 1877. (Mémoires qui offrent peu d'intérêt.) — Beschreibung des Oberamts Spaichingen, hrsg. von dem K. statistisch-topogr. Bureau. Stuttgart, Lindemann, 1876. (Bon ouvrage de statistique sur un des plus intéressants districts du Wurtemberg). — AVÉ-LALLEMANT, Wanderungen durch Paris aus alter und neuer Zeit. Gotha, Perthes, 1877. (Agréable.) — RANGABÉ, précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique. 2 vol. Berlin, Calvary. (W. W. L'auteur de l'article, qui a, lui aussi, publié des textes grecs du moyen-âge, se montre aussi justement sévère que M. Legrand envers le diplomate-littérateur; cp. *Revue critique*, 1877, n° 41, article de M. Legrand, et n° 47, lettre de M. Rangabé et réponse de M. Legrand; le livre peut se lire, il est intéressant, mais c'est tout; les fautes sont innombrables : seine Kenntnisse sind unsicher,... cursorische Behandlungsweise.., ... wenig genau.., ... Flüchtigkeit.., etc.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 11, 16 mars 1878 : GOTTLIEB Joss, die Vereinigung christlicher Kirchen, Leiden, Brill. 1877. (Pünjer.) — The Vyâkarana-Mahâbhâshya of Patanjali. Edited by KIELHORN. Vol. I. Part. I. Bombay, 1878. (Weber : commencement de l'édition critique entreprise depuis longtemps par Kielhorn, excellent; le meilleur moyen d'avoir le livre est de le faire venir par le Curator of the Government Book Depot, Bombay; envoyer un mandat de 4 shillings et demi; l'ouvrage comprendra trois parties.) — ALOIS VANICEK, Griechisch-lateinisches etymologisches Wörterbuch. Band I, 2. Leipzig, Teubner. (Schweizer-Sidler : ouvrage utile, cp. *Revue critique*, 1878, n° 11, art. 56.)

Ausgewählte Komödien des T. Maccius Plautus, erklärt von Aug. O. Fr. Lorenz. Band 4 : Pseudolus. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1876. (Dziatzko : bon). — A. Darmesteter, De Floovante vetustiore gallico poemate et de Merovingo cyclo, et de la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent. Paris, Vieweg, 1877. (Stengel : très-bon.) — Raynaud, étude sur le dialecte picard dans le Ponthieu, d'après les chartes des xiiie et xive siècles. Paris. Vieweg, 1876. (Neumann : très-recommandable.) — Max Löbe, Wahlsprüche, Devisen, und Sinnsprüche der Kurfürsten und Herzöge von Sachsen Ernestischer Linie. Ein Beitrag zur Spruchpoesie des 16. und 17. Jahrhunderts. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1878. (Weinkauff : curieux et instructif.) — Geisenheimer, Vorschläge zur Gestaltung der Preussischen Gewerbschulen. Leipzig, Siegismund u. Volkening, 1878. (Hollenberg : fait de nombreux reproches à ces écoles et propose de bonnes réformes.)

Deutsche Rundschau, Heft 6 März 1878 : Otto Roquette, Im Hause der Väter. Novelle. (Schluss.) — Bamberger, Deutschland und der Socialismus. (Fin de ce remarquable article dont l'auteur devrait faire un livre ou une forte brochure.) — Bucher, das Buch als Kunstwerk. — Von Neumann-Spallart, Die wirthschaftliche Lage. — Schillerbriefe, zum ersten Male nach den Originalen mitgetheilt von Albert Cohn. (renferme entre autres une lettre de Gœthe à Schiller copiée par Cohn au British Museum ; Schiller a écrit cinq lettres à Fr. Jacobi ; les trois premières étaient connues, quoique incomplètement ; Cohn publie pour la première fois la quatrième ; où est la cinquième du 31 août 1795 ?). — Berliner Chronik (Frenzel : die Theater.) — Wiener Chronik. (Hanslick : die musikalische Saison.) — Literarische Rundschau. (Gwiner, Schopenhauer's Leben ; Huber, der Pessimismus ; Rochholz, Tell und Gessler in Sage und Geschichte. Heilbronn, Henninger. (Cp. *Revue Critique*, 1877, n° 24, art. 111, p. 383.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Douzième année 6 Avril 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 307, 23 mars 1878 : Symonds, the Sonnets of Michael Angelo Buonarotti and T. Campanella, now for the first time translated into rhymed english. London, Smith Elder a. Co. (Dowden, bon.) — V. Hugo, Histoire d'un Crime. 2e Partie. Paris, Calmann Lévy. (G. Monod.) — Lee, More Glimpses of the World Unseen. London, Chatto a Windus. (Lang.) — Yriarte, Venise. Paris, Rothschild. (Burty.) — Spence, The Land of Bolivar, or War, Peace and Adventure in the Republic of Venezuela. London, Sampson Low. (Mercer.) — Scriptores rerum longobardicarum et italicarum. Sœc. VI-IX. Hannoveræ. (Acland: très-utile aux étudiants de tous pays.) — New Novels. — Current Literature. (Monier Williams, Hinduism; Rhys Davids, Buddhism; Stobart, Islam; Woltmann, aus vier Jahrhunderten niederländisch-deutscher Kunstgeschichte; Cooper, a short history of egyptian obelisks; Craddock, essai sur Rousseau.) — Obituary (not. nécrol. sur Alzog, de Littledale; sur Arndts, l'éminent romaniste; sur M. Camille de la Berge, directeur de la *Revue critique.)* — The Rassegna Settimanale. (Nouveau recueil très-considérable, puisse-t-il réussir!) — Was the author of the epistle of James acquainted with the Apocalypse? (Tyler.) — The old irish missal at Oxford. (Gilbert.) — Spitta, Der Brief des Julius Africanus an Aristides. Halle, Waisenhaus. (Sanday : soigné.) — Inventaire général des richesses d'art de la France. Paris, monuments religieux, tome I. Paris, Plon. (Pattison : excellent.)

The Athenæum, n° 2630, 23 mars 1878 : Gray, China, a History of the Laws, Manners and Customs of the People. Edit. by Gow Gregor. 2 vol. London, Macmillan (recommandable). — Hugo, Histoire d'un Crime 2e partie. — Hulme, Bards and Blossoms, or the Poetry, history and Association of Flovers. London, Marcus Ward. — Viscount Strangford, Original Letters and Papers upon philological and kindred subjects. London, Trübner (Œuvre de dilettante, sera l'objet d'un article dans la *Revue critique*. M. Trübner est le seul éditeur anglais qui nous envoie les ouvrages que nous demandons, nous le remercions ici encore une fois). — Gordon, the History of Harting. With notices of the geology of the District. London, Davy. — A Lexicon of New Testament Greek on a New Plan, a Companion to the Lexicon, etc. London, Elliot Stock. (Utile.) — Novels of the Week. — The site of Rome considered historically. (Suite.) — The Moabite Pottery. (Victorieuse réponse de M. Clermont-Ganneau à la lettre écrite par M. le baron de Münchhausen « en une langue qui lui est visiblement étrangère ».) — Notes from Paris. (Edmond About; le centenaire de Voltaire, le congrès des gens de lettres, quelques mots sur l'Histoire d'un Crime et les Origines de la France contemporaine de Taine, « esprit rectiligne », etc.) — Literary Gossip. (Not. nécrol. sur Teuffel, l'auteur de l'Histoire de la littérature romaine.) — Notes from Rome. (Lanciani.)

Literarisches Centralblatt, n° 12, 23 mars 1878 : Baerwald, Josephus in Galilæa, sein Verhältniss zu den Parteien, ins Besondere zu Justus von Tiberias und Agrippa II. Breslau, Köbner. (Pas de méthode.) — Wilkius, Clavis novi testamenti philologica. Leipzig, Arnold. (Bon et utile.) — Hertzberg, Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens bis zur Gegenwart. Gotha, Perthes. (W. W, quelques lacunes, mais à lire et étudier.) — Monumenta Germaniæ historica. Tome I. Salviani libri qui supersunt, rec. Halm, et Eugippii Vita sancti Severini, rec. Sauppe. Berlin, Weidmann. (Premières livraisons des « Scriptores antiquissimi »; bon.) — Austro-Friulana. Sammlung. v. Actenstücken zur Geschichte des Conflicts H. Rudolf's IV von Œster-

reich mit dem Patriarchate von Aquileja, 1358-1365, gesammelt von ZAHN; FONTES RERUM AUSTRIÆ, II Abth. Diplomataria et Acta; über das Additamentum I. Chronici Cortusiorum; zur Geschichte Herzog Rudolf's IV. Wien, Gerold's Sohn; le tout recueilli ou composé par ZAHN. (Hb.). — BERNHARDI, Geschichte Russlands und der europäischen Politik in den J. 1814 bis 1831. 3 Th. Leipzig, Hirzel. (E. très-bon.) — GLADSTONE, Homer und sein Zeitalter. Eine Untersuchung über die Zeit u. d. Vaterland Homer's, übers. von BENDAN, Jena, Costenoble. (Mauvaise traduction; d'après M. Gladstone, Homère serait un Grec d'Europe qui vivait avant l'invasion dorienne, beaucoup d'hypothèses aventureuses.) — Cornelii Taciti dialogus de Oratoribus. Erkl. u. Krit-Ausgabe v. PETER, Jena, Fischer. (A. E. bon; l'auteur du dialogue serait Tacite; la date de la composition est fixée à l'an 80; l'entretien aurait eu lieu en 74 ou 75; texte soigné.) — MADVIG, Emendationes Livianæ iterum auctiores editæ. Copenhague, Gyldendal. (A. E. bon, il faut remercier ce savant danois toujours infatigable, malgré ses souffrances physiques, — MEHLIS, die Grundidee des Hermes vom Standpunkte der vergleichenden Mythologie. II Abth. Erlangen, Deichert; BENFEY, Hermes, Minos, Tartaros. Göttingen, Dietrich. (Bu. D'après Mehlis, Hermès serait une divinité solaire, fautes d'étymologie, amour de la phrase; l'ouvrage de Benfey ne peut être jugé que par les « sanscritistes ».) — WANKEL, der Bronze-Stier aus der Byciskala-Höhle. Wien, Gerold's Sohn. (Bu. C'est dommage pour le beau papier et la bonne impression.) — HOPP, unter dem Sternenbanner Streifzüge in das Leben u. die Literatur der Amerikaner. Bromberg, Fischer. (Erreurs, beaucoup de vivacité, paraît être un recueil de feuilletons.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 12, 23 mars 1878 : WITZ, das christliche Gebet, Vorträge über Matth. 6. 5-15. Wien, Braumüller, 1877. (Weiffenbach : petit livre excellent.) — STAMMLER, über die Stellung der Frauen im alten deutschen Recht. Berlin, Habel. 1877. 39 p. (Schulz : ce n'est qu'une conférence agréable.) — Al-Dourra al-Fâkhira, la perle précieuse de Ghazâlî. Traité d'eschatologie musulmane, publié d'après les manuscrits de Leipzig, de Berlin, de Paris et d'Oxford, et une lithographie orientale avec une traduction française par LUCIEN GAUTIER. Paris, Maisonneuve. 1878. (Sprenger : bon.) — DE HARLEZ, Etudes avestiques. Paris, Leroux. 1877. (Spiegel : contribuera à la solution de mainte question difficile.) — BEZZENBERGER, Beiträge zur Geschichte der litauischen Sprache auf Grund litauischer Texte des XVI und XVII. Jahrhunderts. Göttingen, Peppmüller. 1877. (Johannes Schmidt : long article de 12 pages sur ce livre précieux.) — Zur Schiller-Literatur; 1° Schillers sämmtliche Schriften, hrsgg. von GÆDEKE, Theil XV. Letzte Dichtungen und Nachlass (Urlichs); 2° Briefe von Schiller an Herzog Friedrich Christian von Schleswig Holstein-Augustenburg über æsthetische Erziehung, hrsg. v. MICHELSEN. Berlin; Pætel, 1876. (Urlichs;) 3° MOSCHAU, Schiller in Gohlis. Leipzig, Senf. 1877. (Urlichs); 4° SCHLOSSBERGER, Archivalische Nachlese zur Schiller-Literatur. Stuttgart, Krabbe, 1877. (Urlichs).

Analecta juris pontificii. 146° livraison. Novembre-décembre 1877. Remarques sur le décret de Gratien d'après Thomassin. — Visite ad Limina. Lettres écrites par la S. congrégation du Concile, en réponse aux relations que les évêques présentent à l'occasion de la visite *ad limina apostolorum* (1732-1733). — La vénérable Anna-Maria Taigi. Relation du cardinal Pedicini. — Les référendaires. — MÉLANGES. S. François de Sales, docteur de l'Eglise. Décret de la S. Congrégation des Rites du 7 juillet 1877.

147° livraison. Janvier 1878. Le sacerdoce et l'empire. — Théologie

de Billuart. (L'éditeur de cette théologie a publié divers documents très-intéressants que reproduisent les *Analecta*.) — Décrets inédits de la S. Congrégation des évêques et des réguliers (1834-1839). — MÉLANGES. S. François de Sales déclaré docteur de l'Eglise. — Bref pontifical du 16 novembre 1877. — Enquête sur la mort de saint Pierre, martyr, de l'ordre de S. Dominique (texte reproduit d'après l'*Archivio Storico lombardo* de décembre 1877).

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Douzième année 13 Avril 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

inscription latine de Léon inédite, publiée par Fita.) — Boletin de la Real Academia de la Historia. Tomo I. Cuaderno I. Nov. 1877. Madrid, Fortanet. (Hübner : premier bulletin de l'Académie d'histoire de Madrid, de bons articles.) — Boletin Architectonico e de Archeologia da Real Associação dos Architectos e Archeologos Portuquezes. Segunda serie. Tomo 1, nº 1-12; II, nº 1, Lisboa, tipographia portugueza et Lallemant frères typographos. 1876-77. (Hübner : ce « Boletin » n'est pas, à proprement parler, un journal d'architecture, mais plutôt une revue archéologique, il est dirigé par M. de Silva qui y annonce un livre : « Noções elementares de archeologia (1877), très-nécessaire aux Portugais.) — Schiaparelli, del sentimento religioso degli antichi Egiziani secondo i monumenti. Roma, Bocca. 1877. (Pietschmann : cp. l'article de M. Maspero, que l'auteur de l'article cite au reste plusieurs fois, *Revue critique*, 1878, nº 2, art. 5, p. 25.) — Pertsch, die arabischen Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Gotha. Band I. Heft I. Gotha, Perthes. 1877. (Thorbecke : « auf das Lebhafteste zu begrüssen ».) — Rosen, les manuscrits arabes de l'institut des langues orientales décrits. Saint-Pétersbourg, Eggers. 1877. (Thorbecke : très-consciencieux et soigné.)

Deutsche Rundschau, Heft 7 April 1878 : Die Eblis, parabel von Gœthe, zur Feier seines Todestages mitgetheilt von E. Du Bois-Reymond. (Donnée en 1838 par Nicolovius à Du Bois-Reymond qui croyait cette poésie déjà publiée; communiquée par M. Boll, élève de Du Bois-Reymond au marquis Guerrieri-Gonzaga qui l'a publiée au mois de février de cette année, avec une traduction italienne, dans la Fanfulla; paraît donc pour la première fois dans un recueil allemand.) — Storm, Renate. — Von Gebler, auf den Spuren Galilei's. (Récit intéressant du voyage entrepris par M. de Gebler en Italie.) — Geffcken, Katharina II, die Pforte und Europa. — Hirschfeld, das heutige Griechenland. (Réflexions de M. Hirschfeld à propos de deux livres : Moraitinis, la Grèce telle qu'elle est (Paris, Didot, 1878) et Lang, Peloponnesische Wanderung. (Berlin, Pœtel, 1878); M. H. est très-sympathique aux Grecs, il prouve que les Grecs avaient tout à faire, tout à créer; la Grèce a, selon lui, des limites trop étroites; elle ne peut, telle qu'elle est, devenir prospère; elle a droit à une part de l'Orient.) — Bret Harte, Die beiden Heiligen der Vorberge. (Nouvelle de Bret Harte, originale et comique : elle a été traduite par Udo Brachvogel; elle paraît en anglais dans le numéro d'avril du Scribnor's Magazine de New-York.) — Berliner Chronik (Die Theater). — Literarische Rundschau; Briefwechsel zwischen Feuerbach und Kapp (1838-1848), hrsg. u. eingel. von Kapp. Leipzig, Wigand. 1877. — Franzos, vom Don zur Donau, neue Culturbilder aus Halbasien. 2 Bde. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (Beaucoup d'esprit et de savoir-faire; mais il manque à Franzos le « Fleiss ».)

Rivista Europea, rivista internazionale, volume VI, fascicolo II, 16 marzo. Renier, Il realismo nella letteratura italiana — Molmenti, L'ordinamento dei partiti politici in Italia — Fea, Alfonso Lamarmora — De Johannis, la tassa detta milizia da mar — Romizi, Dafne — Masas, Un nuovo libro su Rabelais — Rosiere, Le cattedrali gotiche — Belle Arti : arte italiana e critica tedesca. (Da F.) Arte russa (Olga) — Rassegna letteraria e bibliografica. Russia, Riviste e libri. (Olga.) Inghilterra (Clara); Germania (Scartazzini); Francia, Italia. — Il conte Frederico Sclopis di Salerano (Bertolotti). — Rassegna politica — Bulletino bibliografico.

N° 16 Douzième année 20 Avril 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, n° 309, 6 avril 1878 : Stubbs, the constitutional history of England in its origin and developpement. vol. III. Oxford, Clarendon Press. (Gardiner : ouvrage de très-grande valeur, l'auteur a détruit un grand nombre de préjugés historiques, il n'y a pas de texte et de document qu'il n'ait mis à profit « with perfect candour », c'est un recueil parfait de tout ce qui concerne l'histoire constitutionnelle du moyen âge.) — Yriarte, les bords de l'Adriatique et le Montenegro. Paris, Hachette (Tozer : quelques inexactitudes, ouvrage fort beau et très-intéressant.) — Hopkins, Life and letters of James Hinton, with an introd of Gull. London, Kegan Paul. (Hodgson : intéressant.) — Trollope, South Africa. 2 vol. London, Chapman a. Hall. (Trotter : excellent.) — Ranke, Friedrich der Grosse. Friedrich Wilhelm der Vierte, zwei Biographien. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Strachey : 1er article sur le nouveau livre de l'historien allemand « dont la vigoureuse vieillesse rappelle celle de Humboldt ou du Titien », considérations sur Frédéric II.) — Davenport Adams, Women of Fashion. — Notes and News (M. Stern a découvert dans les archives d'Oldenbourg des lettres inédites de Milton ; M. de Gubernatis fera 3 conférences sur la littérature italienne au Taylor-Institution : M. Taine et M. Groth doivent aussi faire quelques leçons à l'université d'Oxford). — Cope, The rhetoric of Aristotle, with a commentary. Cambridge, University Press. (Lewis Campbell.) — Amand-Durand, Œuvre de Mantegna reproduit et publié. Paris, Goupil a. Co. (Vallis.) — Rayet et Thomas, le golfe latmique, 1re partie. (Murray, cp. *Revue Critique,* 1878, n° 5, art. 23, p. 73.)

The Athenæum, n° 2632, 6 avril 1878 : Brassey, a voyage in the Sunbeam, our home on the Ocean for eleven months. London, Longmans. (Intéressant.) — Dramatic poems (entre autres un drame de Patterson, Robespierre, fort peu réussi). — Abram, a history of Blackburn, town and parish Blackburn, Toulmin. — Rolland, Devinettes ou Énigmes populaires de la France. Paris, Vieweg. (Excellent livre.) — The Encyclopœdia Britannica. Vol. VII. Edinburgh, Black. (L'auteur critique surtout l'article « Drama » qui est dû à M. Ward.) — Notes of Madrid. (Riaño ; il vient de paraître un livre du plus grand intérêt pour l'histoire de la conquête de l'Amérique, « Cartas de Indias », il renferme 108 lettres de personnages célèbres du xvie siècle, le texte est accompagné de notes, etc.) — Literary Gossip. (Le fameux Selim, le héros des poteries moabites, vient faire un tour en Europe ; M. Jebb prépare une édition complète de Sophocle ; éloge du livre de M. Vian sur Montesquieu, cp. un des prochains numéros de la *Revue critique.*)

Literarisches Centralblatt, n° 14, 6 avril 1878 : Vogel, Häckel u. die monistiche Weltanschauung. Leipzig, Koschny (bon). — Wekerle, zeitgerechte Reform der Philosophie. Ein Zukunftsprogramm. Leipzig, Koschny. — Mantegazza, die Physiologie der Liebe, übers, v. Engel. Jena, Costenoble. (« L'Eros physiologique a enchaîné l'auteur. Il dédie son livre à toutes les nobles femmes, ce qui s'explique suffisamment par le climat chaud de sa patrie. Nous, en Allemagne, nous sommes encore trop philosophiques et trop peu tournés vers la physiologie, pour recommander le livre même à une seule noble femme »). — Reich, Beiträge zur Anthropologie und Psychologie mit Anwendungen auf das Leben der Gesellschaft. Braunschweig, Vieweg. (Bon). — Riezler, Fürstenbergisches Urkundenbuch. II Bd. Quellen zur Geschichte der Grafen von Fürstenberg, 1300-1399. Tübingen, Laupp. (Excellent recueil de documents). — Linsemann, Konrad Summenhard, ein Culturbild aus den An-

fängen der Univers. Tübingen, Fues. (Biographie intéressante d'un théologien qui fut élève de l'université de Paris, commenta l'Ecriture-Sainte avec talent et annonce la Réforme). — Binzer (Emilie von), drei Sommer in Löbichau (1819-21). Stuttgart, Spemann. (Lecture agréable). — Hagen (von), Geschichte der orientalischen Frage. Frankfurt a. M. Sauerländer. (Bon résumé historique). — Schlüter, die franzözische Kriegs-und Revanchedichtung. Heilbronn, Henninger. (« Toutes ces productions, issues de la guerre de 1870, offrent un intérêt plutôt pathologique qu'esthétique, le ton est forcé, c'est le ton de l'esprit boulevardier »). — Bousquet, le Japon de nos jours et les échelles de l'extrême Orient. Paris, Hachette. (Un des meilleurs ouvrages sur le Japon, sinon le meilleur). — Lengenfeldt (von), Skizzen aus Russland. Berlin, Wedekind u. Schwieger. (Malgré de nombreuses erreurs, intéressant).—Willemoes-Suhm, Challenger-Briefe, 1872-1875. Nach dem Tode des Verf. hrgs. v. seiner Mutter. Mit einem Vorwort v. Prof. Kupffer. Leipzig, Engelmann. (Lettres curieuses écrites par Willemoes à sa mère durant le voyage du Challenger). — Thudichum, deutsches Kirchenrecht des neunzehnten Jahrhunderts. Leipzig, Duncker u. Humblot. — Milner, Politik und politisches Denken. — Rabbinovicz, Variæ lectiones in Mischnam et in Talmud Babylonicum quum ex aliis libris antiquissimis et scriptis et impressis tum e cod. Monac. præstantissimo collectæ, etc. Pars VIII. Tract. Megillah et Schekalim. Annecta est synopsis crit. omnium editionum Talmudis Babylon. inde ab mcccc lxxxiv vulgatarum. München, Huber, 1877 (très-bon). — Caroli Nipperdeii opuscula. Berlin, Weidmann, 1877. (On a fort bien fait de réunir en un livre ces opuscules). — Quantz, zur Geschichte der neuen chromatischen Claviatur u. Notenschrift. — Bussler, der strenge Satz in der musikalischen Compositionslehre in 52 Aufgaben, etc. Berlin, Habel. — Bourgault-Ducoudray, Trente mélodies populaires de Grèce et d'Orient, recueillies et harmonisées. Paris, Lemoine. (Très-bon.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 14, 6 avril 1878 : Harnack, die Zeit des Ignatius u. die Chronologie der antiochenischen Bischöfe bis Tyrannus nach Julius Africanus u. den späteren Schriftstellern. Nebst einer Untersuchung über die Verbreitung der Passio S. Polycarpi im Abendlande. Leipzig, Hinrichs. (Lipsius : bon). — Ficker, Beiträge zur Urkundenlehre. Band. II. Innsbruck, Wagner. (Schum : ouvrage très-utile). — Codex diplomaticus majoris Poloniæ documenta et jam typis descripta et adhuc inedita complectens annum 1400 attingentia, editus cura societatis literariæ Poznaniensis. Tomus I comprehendit numeros 1-616, annos 984-1287. Poznaniœ, sumptibus bibliothecæ Kornicencis. 1877. (Perlbach : ouvrage précieux.) — Becker, Charikles, Bilder altgriechischer Sitte, zur genaueren Kenntniss des griechischen Privatlebens entworfen. Neu bearb. v. Göll. Band. 1, 2. Berlin, Calvary. (Becker : bon remaniement). — Bœhrens, Catulli Veronensis liber, recensuit et interpretavit. vol. I. Lipsiæ, Teubner, 1876. (Bernhard Schmidt : long et important article de 7 colonnes ; Bœhrens s'est trop hâté de publier son édition, mais il a rendu un grand service à la philologie latine en collationnant le manuscrit O (le Codex Oxoniensis révélé par Ellis).) — Schmidt (Fritz), Untersuchungen über den Miles Gloriosus des Plautus, Leipzig, Teubner. (Dziatzko : bon, article détaillé). — Körner, Einleitung in das Studium des Angelsächsischen. Grammatik, Text, Ubersetzung, Anmerkungen, Glossar. Theil I : Angelsächsische Formenlehre. Heilbronn, Henninger. (Zupitza : article sévère ; l'auteur aurait mieux fait d'attendre encore quelque temps pour publier son ouvrage).

Zeitschrift für romanische philologie (1877), I, 2-3. P. 165 : Victor, *Der Ursprung der Virgilsage* (soutient contre M. Comparetti (*Virgilio*

The Academy, n° 310, 13 avril 1878 : Richthofen, China, Ergebnisse eigener Reisen u. darauf gegründeter Studien. I Band. Berlin, Reimer. 1877. (Yule : très-bon). — Beesly, Catiline, Clodius a. Tiberius. London, Chapman a. Hall. (Capes : bon recueil de conférences; Catilina est représenté comme le leader du parti populaire, poussé aux résolutions extrêmes par l'oligarchie et à jamais flétri par les discours de Cicéron qui n'était que le souple instrument des nobles ; Clodius est un politique sérieux, et non un fameux débauché, mais il voulut se venger de Cicéron et de ceux qui l'avaient raillé; Tibère, comme l'ont, au reste, prétendu Stahr et Freytag, a été diffamé par l'aristocratie romaine, dont Tacite épouse les rancunes et les haines, etc.) — R. Smith, Answer to the form of libel now before the free church presbitery of Aberdeen. Edinburgh, Douglas. 1878. (Cheyne : défense modérée et acceptable). — Modern hungarian poetry. (Butler.) — Ranke, Friedrich der Grosse, Friedrich Wilhelm der Vierte, zwei Biographien. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (Strachey : 2e article; en ce qui concerne l'empereur Guillaume, Ranke insiste sur son éducation, sur le mouvement de 1848, sur la politique de neutralité en 1854; Ranke voit dans cette neutralité la cause des victoires de la Prusse.) — Notes and news. (Masi va publier chez Zanichelli, à Bologne, un livre intitulé : Francesco Albergati, commediografo del secolo xviii, suoi amici ed i suoi tempi.) — The archæological explorations of the Tiber bed (Barnabei).

The Athenæum, 13 avril 1878, n° 2633 : The life and remains of John Martin. — Eyre, Sketches of Russian life and customs, made during a visit in 1876-7. London, Remington. (Grand enthousiasme pour Moscou, tableaux intéressants.) — Stevens, the Bibles in the Caxton Exhibition or a bibliographical description of nearly one thousand representative Bibles in various languages, chronologically arranged from the first Bible printed by Gutenberg in 1450-1456 to the last Bible printed at the Oxford University Press, the 30th June 1877. With an introduction of the history of printing. London, Stevens. — Gillmore, the great thirst land, a ride through Natal, Orange Free State, Transvaal a. Kalahari Desert. London, Cassell, Petter a. Galpin. (Fort détaillé et instructif.) — Rossetti, lives of famous poets. London, Moxon. (Bon : biographies des écrivains anglais depuis Chaucer jusqu'à Langfellow). — Moffat, the economy of consumption, an omitted chapter in political economy. London, Kegan Paul; Hamilton, Money a. value. London, Macmillan. — Our Library Table. (Anundoram Borooah, Practical english-sanskrit Dictionary. vol. I. London, Trübner.) — Literary Gossip (annonce : Longfellow, Keramos and other poems ; Van Laun, a History of literary Exiles in England; mort du comte Bandissen (*sic*, lisez Baudissin), traducteur de Molière, ami de Tieck et de Schlegel, qu'il aida à traduire Shakspeare; édition du Comus de Milton par MM. Ranking publication à S.-Pétersbourg de l'Istoricheskaya Bibliotéka; etc.).

Literarische Centralblatt, n° 15, 13 avril 1878 : Riggenbach u. Orelli, des Flavius Josephus Schrift gegen Apion, aus dem Nachlass v. Müller. Basel, Bahnmaier, 1877. (Édition d'un texte précieux pour l'histoire des commencements du christianisme; le commentaire est très-développé, parfois diffus : livre nécessaire.) — Krones, Handbuch der Geschichte Œsterreichs. 3 B. 15-21 Lief. Berlin, Grieben, 1878. (Bon : quelques erreurs.) — Herquet, Juan Fernandez de Heredia, Grossmeister des Johanniterordens. (1377-1396.) Mühlhausen i. Th. Fœrster, 1878. (Ouvrage excellent sur un grand-maître des chevaliers de l'ordre de S.-Jean qui fut aussi un homme d'Etat, prit part à tous les événe-

ments du xiv[e] siècle et occupe une place, comme écrivain, dans l'histoire de la littérature espagnole.) — Der neue Plutarch, Biographien hervorragender Charaktere der Geschichte, Literatur u. Kunst, hrsg. v. R. Gottschall. 4 u. 5 Th. Leipzig, Brockhaus, 1877. (Biographies de Ulrich de Hutten, d'Eugène de Savoie, de J.-J. Rousseau, d'Eckhof, de lord Byron, de Metternich : bon.) — Frantz, die evangelische Kirchenverfassung in den deutschen Städten des 16 Jahrhunderts. Leipzig, Opetz, 1878. (Soigné, des lacunes, l'auteur n'a pas assez consulté les archives.) — Sauermann, die Immunität von Metz von ihren Anfängen bis zum Ende des xi. Jahrhunderts. Metz, deutsche Buchh, 1877. (L'auteur n'a pas de fortes connaissances en droit.) — Gregorii Bar-Hebræi carmina a Patre Augustino Scebabi Monaco Maronita Litanensi Aleppensi correcta, ac ab eodem lexicon adjunctum. Rome, imprim. de la S. C. de Propaganda Fide, 270 p. (Edition des poésies du poète et savant syrien Gregorius Barhebräus, quelques fautes.) — Welzhofer, Thukydides und sein Geschichtswerk. München, liter-artist. Anstalt, 1878. (F. R. mauvais : l'auteur ne connaît pas les travaux de Müller-Strübing, de Grote ; il prétend que les discours ont été réellement prononcés par les personnages que Thucydide met en scène, etc.) — Darmesteter, A., de Floovante vetustiore gallico poemate et de Merovingo cyclo. Paris, Vieweg, 1877. (E. K. très-bon travail.)

Jenaer Literaturzeitung 13 avril 1878, n° 15 : Gladstone, der Farbensinn, mit besonderer Berücksichtigung der Farbenkenntniss des Homer. Breslau, Max Müller. 1878. (Sattler : très-original, M. Gladstone trouve dans l'Iliade 60 cas et dans l'Odyssée 30, où Homère a voulu « désigner l'élément ou la représentation de la couleur » ; les dénominations des couleurs étant semblables dans les deux poëmes, l'Iliade et l'Odyssée sont l'œuvre d'un seul et même poète.) — Richthofen, China. Band I. Berlin, Reimer. (Kirchhoff : ce livre est un « triomphe de la science géographique », et c'est l'orgueil de la nation allemande qu'il sort d'elle un livre qui répande la lumière sur l'empire chinois ; ce que n'a pu faire encore l'Angleterre ; promet plus que son titre, et renferme une foule de renseignements.) — Noack, philosophisch-geschichtliches Wörterbuch, historisch-biographisches Handwörterbuch zur Geschichte der Philosophie. Lieferung 1-5. Leipzig. Koschny. 1877. Jede Lieferung : 1 m. 50. (Schaarschmidt : bon, quelques erreurs et des lacunes.) — Weber, Preussen vor 500 Jahren in cultur-historischer, statistischer u. militärischer Beziehung nebst Special-Geographie. Danzig, Bertling. 1878. (Perlbach : très-utile, renseignements statistiques excellents, plusieurs fautes et trivialités de style.) — Klügmann, die Amazonen in der attischen Literatur und Kunst. Stuttgart, Speemann. 1875. (Schlie : plein d'intérêt et utile, remue beaucoup d'idées et touche à tous les points.) — Penka, die Nominalflexion der indogermanischen Sprachen, Wien, Hölder. (G. Meyer : détails intéressants, mais ne vaut-il pas mieux, pour le jeune auteur, revenir sur un domaine où ses conclusions seront plus sûres ?) — Kölbing, die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge aus dem isländischen Urtexte übert. Heilbronn, Henninger. (Edzardi : bonne traduction.)

Zeitschrift für deutsche Philologie, éd. par. E. Höpfner et G. Zacher, Vol. IV, 2[e] livr. — K. Lucae, Ueber den Traum der Herzeloyde im Parzival. (Rapproche ce songe de la légende sur la conception et la naissance d'Alexandre dans le Pseudo-Callisthène.) — F. Bech, Aus Zeitzer Handschriften : Zeitzer Glossen (de mss. du xv[e] siècle.) — E. Wackernell, Zu den Quellen von Schillers Tell (rapprochement entre certaines expressions du *Guillaume Tell* et des locutions correspondantes qui se retrouvent dans Tschudi). — O. Zingerle, Bruchstück des Williram

(fragment d'un ms. du milieu du XII[e] siècle). — E. MÜLLER, Zum Waltharius (commentaire de quelques passages sur lesquels les éditeurs ne sont pas d'accord : V. 781-820). — L. BOSSLER, Die Ortsnamen des Ober-Elsass; Die Ortsnamen in Unter-Elsass, Zusätze und Ergänzungen. — A. REIFFERSCHEID, Mittheilungen aus Handschriften : 1. Die Grosse Tageweise Peters von Arberg; 2. Geistliches Wächterlied; 3. Augustinkens heilige Dreifaltigkeit (ms. du XV[e] siècle de la Bibliothèque du baron A. d'Arnswaldt). — F. LATENDORF, Kleine Bemerkungen zum niederdeutschen Wörterbuch mit besonderer Rücksicht auf die Sprichwörterlitteratur. — M. KLEEMANN, Ein Mittelniederdeutsches Pflanzenglossar (ms. du XIV[e] siècle, n° 6 de la bibliothèque de Colmar). — O. APELT, Zu des Landgrafen Ludwig Kreuzfahrt. — F. GERSS, Bruchstück eines niederrheinischen Lehrgedichtes des XIII. Jahrhunderts (ms. des Archives royales de Düsseldorf). — H. FRISCHBIER, Schlemmerliedlein, aus Caspar Steins Peregrinus, quartae partis requisitum primum : voluptatibus. — F. WOESTE, Beiträge aus dem Niederdeutschen. — *Litteratur :* H. REICHAU, Williram Abt zu Ebersberg in Oberbaiern. in-4°. Magdeburg, 1877; G. SEEMÜLLER, Die Handschriften und Quellen von Willirams deutscher Paraphrase des Hohen Liedes, in-8°. Strassburg, Trübner, 1877. (Quellen und Ferschungen, vol. XXIV.) (P. PIETSCH : 1. bon, quoiqu'il y ait quelques grosses bévues; 2. travail soigné et fertile en bons résultats, réserves de détail.) — HEINRICHS VON FREIBERG Tristan herausg : von R. BECHSTEIN, in-8°. Leipzig, Brockhaus, 1877 (KINZEL : simple réimpression de la collation de Hagen; un grand nombre de notes laissent beaucoup à désirer.) — H. PALM, Beiträge zur Geschichte der deutschen Literatur des XVI. und XVII. Jahrhunderts, in-8° Breslau, Morgenstern, 1877. (HÖPFNER : recueil d'excellents opuscules parus antérieurement dans diverses revues et soigneusement retouchés.) — TH. MŒBIUS, Analecta Norrœna. Auswahl aus der isländischen und norwegischen Litteratur des Mittelalters, 2[e] Ausg. in-8°, Leipzig, Hinrichs, 1877. (Symons; 2[e] édition considérablement améliorée.) — Der Ackermannans Böhmen herausg. und mit dem tschechischen Gegenstück Tkadlecek vergl. von J. KNIESCHK, in-8°, Prag. 1877. (Kinzel : bonne édition.) — Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen, herausg. von A. Bezzenberger, Bd. I, Göttingen, Peppmüller, 1877. Bd. II, 1. 2., ibid., 1877, in-8° (K. ZACHER : cette revue sera la bievenue, ce qui en a déjà paru autorise les meilleures espérances.)

Zeitschrift für romanische Philologie (Suite). — SCHELER, *Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins* (Knauer) — BEAUJEAN, *Dictionnaire de la langue française, abrégé du dictionnaire de Littré* (Sachs). — Romania, n° 27, analyse et discussion des articles de MM. P. MEYER, *Notice sur un ms. Bourguignon* (Stengel). MILA Y FONTANALS. *De la poesia popular gallega* (Lemcke). CHEVAUX et CORNU, *Proverbes de la Gruyère* (Köhler). P. MEYER, *Marcabrun* (Suchier). G. PARIS, *Français r-d* et CHABANEAU. *Glossaires provençaux de Hugues Faidit* (Tobler). — HASDEU, *Columna lui Trajanu, revista mensuale,* Bucuresci (SCHUCHARDT : Recueil riche en renseignements curieux sur la langue et la littérature populaire). — KÖLBING, *Englische Studien* (Stengel).

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Douzième année 4 Mai 1878

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

du dialecte crétois; 317 chants, 355 distiques (la plupart érotiques) et 201 proverbes, quelques fautes.) — Legrand (Emile), chansons populaires grecques, publiées avec une traduction française et des commentaires historiques et littéraires. Paris, Maisonneuve. 1876. (B. Schmidt : excellente publication.) — Miller et E. Legrand, trois poëmes vulgaires de Théodore Prodome, publiés pour la première fois avec une traduction française. Paris, Maisonneuve. 1875. (B. Schmidt : bon.) — Meyer (Gustav), Imberios und Margarona, ein mittelgriechisches Gedicht. Prag, Druck der Bohemia. 1876. (B. Schmidt : plusieurs fautes.) — Jeannarakis, Neugriechische Grammatik nebst Lehrbuch der neugriechischen Volkssprache und einem methodischen Wörteranhang. Hannover, Hahn. 1877. (B. Schmidt : l'auteur est un de ceux qui veulent revenir au grec ancien dans la langue écrite au lieu de se servir de la langue populaire, on ne saurait trop condamner « ein solches Unwesen »; le travail est, du reste, très-soigné et fort recommandable.)

Rivista Europea, rivista internazionale, Fascicolo III, vol. VI 1 avril 1878 : Scartazzini, il processo di Galileo Galilei e la moderna critica tedesca. — Cantri, Monti e l'eta che fu sua. — De Johannis, la tassa detta milizia da mar. — Arnone, Guido Calvacanti. — Garollo, Teoderico re dei Goti e degl' Italiani. — Selmi, Commemorazione di sua maesta Vittorio Emanuele II, 1° re d'Italia. — Rassegna letteraria e bibliografica : Inghilterra, Germania, Francia, Italia.

Zeitschrift für romanische Philologie (suite et fin). — I, 4 : P. 489. *Stimming, Die Syntax des Commines* (suite et fin). — P. 510. Canello, *Il vocalismo tonico italiano* (suite d'un remarquable travail commencé dans la *Rivista di filologia romanza*, et que la disparition de cette revue avait laissé inachevé). — P. 523. A. Weber, *Zwei ungedruckte Versionen der Theophilussage* (texte latin et texte français publiés pour la première fois). — Mélanges. P. 541. Varnhagen, Die Handschriftl. *Erwerbungen des Brit. Mus. auf dem Gebiete des altromanischen in den Jahren von 1865 bis Mitte* 1877. — Zu *Deux rédactions du roman des Sept Sages de Rome*, éd. G. Paris (notes sur un ms. du Brit. Mus.). — P. 556. Suchier, *Zum Dialogus animæ conquerentis et rationis consolantis* (observations sur le texte publié par M. Bonnardot). — P. 558. Tobler (observations sur le même texte). — P. 559. Foerster, *étymologies*, espagnol *enclenque*, correspondant au franç. *esclenche*, aha, *slinc*; vieux franç. *ré* (bûcher) de *ratens*; sur *vaincre* et *mangier*; franc. *selon*, de *secundum*, par l'intermédiaire de *seron*; *beau* de *bellum* (essai d'explication des formes diverses affectées par le groupe *ellus*.) — P. 567. Canello : *perder l'erre* de *perdere iter*. — Recensions et annonces. P. 568. Fr. Michel. *Le livre des Psaumes*, publié pour la première fois d'après les mss. de Paris et de Cambridge; 1876. Collection de documents inédits (Suchier : observations importantes.) — P. 572. A. Longnon, *Etude biographique sur Fr. Villon* (Ulbrich: excellent travail.) — P. 575. Wulff, *de l'emploi de l'infinitif dans les plus anciens textes français*. (Behaghel : travail recommandable.) — P. 577. Krüger, *Ueber die Wortstellung in der Franzœzischen Prosalitteratur* (Stimming : critique très-sévère.) — P. 579. Benoist, *De la syntaxe française entre Palsgrave et Vaugelas* (Ulbrich, *méthode et plans défectueux; choix abondant d'exemples.*) — P. 581 Diez-Stiftung. — P. 583. Sachregister.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Douzième année 11 Mai 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, n° 312, 27 avril 1878 : WILSON, The Resources of modern Countries, 2 vol. London, Longmans. 1878. (Kennedy : assez bon, des lacunes.) — COLQUHOUN, The Moor and the Loch. 2 vol. London, Blackwood. 1878. (Watkins.) — QUINET, Lettres à sa mère. Paris, Baillière. (Lang : excellent article, fort intéressant et solide.) — RAE, Columbia and Canada, notes on the great Republic and the new dominion. London, Daldy, Isbister and Co. (Chealde : bon ouvrage d'un homme compétent, qui sait écrire.) — KNOX, Records of the English Catholics under the Penal Laws. London, Nutt, 1878. (Jessopp : Bon.) — SKEAT, Poetikal Works of Geoffrey Chaucer. London, Bell and Sons. (Furnivall : très-bon, éloge bien mérité de l'infatigable et consciencieux M. Skeat qui nous a donné déjà tant de textes anglais.) — HOMMEL, die æthiopische Ubersetzung des Physiologus, nach je einer Londoner, Pariser und Wiener Handschrift hrsg, verdeutscht u. mit einer hist. Einleitung versehen. Leipzig. Hinrichs. 1877. (Le Page Renouf : bon.) — Philology (notes sur le 1er numéro de la *Romania* qui contient le Lai de l'Epervier publié par M. GASTON PARIS, avec un abondant commentaire et un article important du même savant sur le livre de Lücking, die ältesten französischen Mundarten ; notes sur les Mélanges de Mythologie et de linguistique de M. MICHEL BRÉAL, « will well repay the attention which its author's reputation it sure to secure fort it »). — FERGUSSON, the Temples of the Jews and the other Buildings in the Haram Area at Jerusalem. London, Murray. 1878. (Simpson : bon.) — Les Fourchambault.

The Athenæum, n° 2625, 27 avril 1878 : LONGFELLOW, Keramos and other Poems. London. Routledge. (N'est pas indigne de la réputation du poète.) — STANLEY (Francis), St Petersburg to Plewna. London, Bentley. (Intéressant.) — SHELLEY, complete poetical works, the text carefully revised, with notes and a memoirs by ROSSETTI. 3 vol. London, Moxon. (Bonne édition ; quelques critiques à faire, mais un goût sûr et très-délicat.) — PFLEIDERER, Paulinism, a contribution to the history of primitive christian theology, translated by Peters. 2 vol. London, William a. Norgate. (Modèle de discussion théologique, très-instructif.) — Novels of the Week. (VAST RICOUARD, Claire Aubertin, Vices Parisiens; CLARETIE, la Maison vide; ZOLA, Une Page d'amour, ce dernier ouvrage est très-loué). — The moabite pottery. (Note de M. Shapira.)

Literarisches Centralblatt, n° 17, 27 avril 1878 : BUSCH, Arthur Schopenhauer, Beitrag zu einer Dogmatik der Religionslosen. Heidelberg, Bassermann. (Enthousiasme exagéré pour Schopenhauer.) — KOUTNY, der Premysliden Thronkämpfe und Genesis der Markgrafschaft Mähren. Wien, Holder. 1877. (Bon ouvrage sur l'ordre de succession adopté en Moravie et en Bohéme de la mort de Bretislaw I (1055) jusqu'à la fin du XIIe siècle.) — BACHMANN, Böhmen und seine Nachbarländer unter Georg von Podiebrad (1358-1461) und der Königs Bewerbung um die deutsche Krone. Prag. Calve. 1878. (Excellent travail, matériaux inédits tirés des archives de Bohéme et d'Allemagne ; George Podiébrad visait à la couronne impériale, et ce grand dessein explique toute sa politique.) — KLINKOWSTRÖM. Friedrich August von Klinkowström. Wien, Braumüller. 1877. (intéressante biographie.) — NISSEN, das Justitium. Leipzig, Gebhard. 1877. (Bon : le « justitium » est l'arrêt de la justice dans Rome à l'exception du summum imperium, il est dépendant du « tumultus » et du « saga sumere » ; il existe en même temps que la dictature et que le « senatusconsultum ultimum, » qui fait du pouvoir des consuls une autorité dictatoriale ; pourtant, quelques erreurs). — VANICEK, griechisch lateinisches etymologisches Wörterbuch. 2 Bde Leipzig,

Teubner. 1877. (Bon, malgré plusieurs fautes, cp. *Revue critique*, 1878, n° 11, art. 56, p. 169.) — SCHMIDT (Fritz), Untersuchungen über den Miles Gloriosus des Plautus. Leipzig, Teubner. 1877. (Contribution originale et fort importante à la critique de Plaute.) — TAINE, Geschichte der englischen Literatur deutsch bearb, u. mit Anmerk. versehen von LEOP. KATSCHER. 1 Band. Leipzig, Günther. 1877. (R. W. traduction mauvaise d'un volume, très-incomplet et insuffisant, de l'histoire de la littérature anglaise de Taine.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 17, 27 avril 1878 : STEUDEL, Kritik der Sittenlehre. Stuttgart, Bonz. 1877. — ERDMANN, Grundriss der Geschichte der Philosophie, 3 vols. Berlin, Hertz. 1878. (Schaarschmidt : très-bon.) — THOMSEN, the relations between ancient Russia and Scandinavia and the origin of the Russian state. Oxford, Parker. 1877. (Karl Maurer : résumé clair et fidèle de tous les travaux antérieurs, surtout de Bayer et de Kunik, bonnes remarques philologiques; en somme, très-bon, cp. *Revue critique*, 1878, n° 8, art. 42, p. 123.) — FRIEDLAENDER und VON SALLET, das Königliche Münzkabinet. Berlin, Weidmann. 1877. (Bursian : précieux et intéressant.) — SCHUBERT, die Quellen Plutarchs in den Lebensbechreibungen des Eumenes, Demetrius und Pyrrhus. Leipzig, Teubner. 1878. (Peter : bon, sera l'objet d'un article de M. Lallier dans un des prochains numéros de la *Revue critique.)* — WAHRMUND, Handwörterbuch der Arabischen und deutschen Sprache. Band I : arabisch-deutscher Theil. Giessen, Ricker. 1877. (Prym : dictionnaire commode qui rendra de grands services : pour trouver rapidement un équivalent allemand au mot arabe, mieux vaudra consulter le Dictionnaire de Wahrmund que le Thesaurus de Lane et le lexique de Freytag.) — A. DARMESTETER et HATZFELD, le XVI° siècle en France. Tableau de la littérature et de la langue, suivi de morceaux en prose et en vers choisis dans les principaux écrivains de cette époque. Paris, Delagrave. 1878. (Laur : bon ouvrage, l'auteur de l'article, si sévère dans un des derniers numéros de l'Jenaer-Zeitung envers M. Lotheissen, se montre parfois acerbe; il ferait bien de ne pas émailler son article de locutions françaises inutiles; nous lui accordons qu'il sait le français.)

Rivista Europea, rivista internazionale, Fascicolo IV, vol. VI, 16 avril 1878 : BERTOLOTTI, Incidenti di diplomazia florentina a Roma nel secolo XVI. — ADEMOLLO, una bugia romana di Volfango Gœthe. — DINI, Il papato e il diritto pubblico. — CANTRI, Monti e l'eta che fu sua. — COSCI, Gli studi storici in Italia dopo il 1859. — DE JOHANNIS, La Tassa detta milizia da mar. — MODONA, la Saffo storica ed il mito di Saffo e Faone. — Ralph e Bianca, racconto di Loberto Hamerling. (O. B. dall' Olandese.) — NAEGELI, i limite delle cognizioni naturali, discorso. — Archeologia. — Belle Arti. — Rassegna letteraria e bibliographica : America, Germania, Francia, Italia. — Rassegna politica. — Note Scientifiche. — Varia. — Bollettino bibliografico.

Deutsche Rundschau, mai 1878 : RUDOLPH LINDAU, Nach der Niederlage, Novelle. I. — KARL HILDEBRAND, Aus dem Leben Sainte-Beuve's. (Très-bon.) — HÜBNER, Eine römische Annexion. (Conquête de la Grande-Bretagne.) — FÜRST Tscherkasski, der Reorganisator Polens und Bulgariens. — MAX MÜLLER, über die Wahrnehmung des Unendlichen. — GEORG BRANDES, Esaias Tegnér. I. (Original.) — HILLER, Vincenzo Bellini. — Literarische Rundschau : EBERS, die Geschichte des alten Ægyptens und ihre neueste Behandlung durch MASPERO und BRUGSCH-BEY.

Revue de l'Instruction publique en Belgique. Tome XXI, 2° Livraison, R. DE BLOCK, influence morale et littéraire d'Euripide chez les anciens. (Bon et complet.) — SCHELER, olla patella (suite) (à consulter). — GRAFÉ,

thèmes d'imitation (suite). — Notice nécrologique sur M. Roulez (ancien recteur de l'université de Gand, associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France et très-connu par ses travaux épigraphiques et archéologiques).

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Douzième année 18 Mai 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 313, 4 mai 1878 : The Russians of to-day, by the author of « the member for Paris ». Smith, Elder and Co. 1878. (Pocock : livre amusant, qu'on ne peut regarder comme une autorité, donne des caricatures et non des portraits authentiques.) — KARSLAKE, the litany in the english church. Pickering. (Littledale; ouvrage utile et intéressant) — MARIETTE, The monuments of Upper Egypt, a translation of the Itinéraire de la Haute-Egypte. Trübner. 1877. (Edwards : traduction par Alphonse Mariette de l'ouvrage de son frère Auguste Mariette-Bey ; excellent livre, détails importants sur les fouilles faites à Karnak, etc.) — BURDETT, The Cottage Hospital, its Origin. Progress, Management and work. Churchill. 1877. (Davies : recommandable.) — WELZHOFER, Thukydides und sein Geschichtswerk. Munich. 1878. (Warr : l'auteur croit que les discours de Thucydide sont des « reproductions littérales, aussi originales que les discours de Démosthène » ; trop d'admiration pour Thucydide ; l'auteur pense que la guerre du Péloponèse a « plus de portée historique et d'importance » que la guerre des Perses, etc.) — Not. nécrol. sur HEINRICH LEO, historien et philologue. — Le CALIBAN de M. Ernest RENAN (Saintsbury). — Le Pape de Victor Hugo (G. Monod). — MUNRO, Criticisms and elucidations of Catullus. Cambridge, University Press. 1878. (Ellis : très-bon.)

The Athenæum, n° 2636, 4 mai 1878 : TRELAWNY, Records of Shelley, Byron and the author. 2 vol. Pickering. (Nouvelle édition de l'ouvrage si intéressant de Trelawny sur les deux poètes, ses amis ; de nouveaux souvenirs ont été ajoutés : grand enthousiasme pour Shelley.) — WELLINGTON, Despatches, correspondence and memoranda. vol. VII (april 1830-october 1831). Murray (très-curieux). — AIRD, poetical works. 5e édit. With a memoir by the Rev. WALLACE. Blackwood a Sons. (Edition des œuvres d'un poète écossais, bonne biographie d'Aird.) — NAPIER, Selections from the correspondence of the late Macvey Napier esq. édit. by his son. (Printed for private circulation.) (Renseignements intéressants sur ses contemporains ; devrait être lancé dans le public.) — The Paris Exhibition : Indian Court.

Literarisches Centralblatt, n° 18, 4 mai 1878 : DU MONT, der Fortschrift im Lichte der Lehren Schopenhauer's u. Darwin's. Leipzig, Brockhaus. 1876. (Original, style clair et attachant.) — Die religiöse Crisis, ein atheistischer Versuch, übersetzt von CONRAD. Breslau, Schottländer. 1878. (Bon.) — COEN, l'abdicazione di Diocleziano. Livorno, Vigo. 1877. (Soigné et au courant de la science ; mais est-il vrai que Dioclétien ait abdiqué pour réaliser et assurer l'établissement d'un ordre de succession constant? Il avait encore d'autres motifs). — WICHERT, aus der correspondenz Albrecht's von Preussen mit dem Herzog Christoph von Würtemberg. Königsberg, akadem, Buchh. (Publication de 6 lettres conservées aux archives de Königsberg ; Albert de Prusse, grand-maître de l'ordre teutonique, devenu duc et luthérien, demande à Christophe de Wurtemberg de lui envoyer le réformateur souabe Brenz ; refus de Brenz et de Christophe.) — PRÖLL, Geschichte des Prämonstratenserstiftes Schlägl im oberen Mühlviertel. Linz, Ebenhöch. 1877. (Histoire du couvent de Schlägl dans la haute Autriche, près de la frontière de Bohême.) — Preussische Staatsschriften aus der Regierungszeit König Friedrich's II, hrsg. v. DROYSEN u. DUNCKER. Berlin, Duncker. (Recueil très-précieux). — HOLST, Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika seit der Administration Jackson's. I Band ; von der Admin. Jackson's bis zur Annexion von Texas. Berlin, Springer. 1878. (Très-bon ouvrage d'un historien allemand qui connaît parfaitement les Etats-Unis.) — POPOVIC,

Recht und Gericht in Montenegro. Agram, Hartman. 1877. (Intéressant.) — Osenbrüggen, der Gotthard und das Tessin mit den oberitalischen seen. Basel, Schwabe. 1877. (Bon, agréable à lire.) — Müller, neunzehn Jahre in Australien. Bern, Jenni. 1877. (Souvenirs d'un Suisse qui a vécu en Australie de 1857 à 1876.) — Alexander von Tralles, Original-Text und Übers, nebst einer einl. Abhandl. v. Puschmann. Wien, Braumüller. (Très-bonne publication d'un médecin philologue, élève de Häser et d'Iwan Müller. Ce volume, le 1[er], contient la dissertation sur la fièvre, c. à. d. le dernier des douze livres des ἰατρικά; le second volume renfermera les onze autres livres.) — Schanz, über den Plato-Codex der Marcusbibliothek in Venedig. Leipzig, Tauchnitz. 1877. (Le plus ancien des manuscrits de « la seconde famille », celui que Bekker nomme *t*, est celui d'où dérivent tous les autres; c'est le manuscrit de Venise (append. class. 4. Nr. 1.) — Herder's sämmtliche Werke, hrsg. v. Suphan, Berlin, Wiedmann. 1877. (Trois volumes ont déjà paru; édition très-importante et toute « scientifique ».)

Jenaer Literaturzeitung, nº 18, 4 mai 1878 : Sell, das Christenthum gegenüber den Angriffen von Strauss. Zimmer, Frankfurt a. M. 1877. (Clüver : bon.) — Lange, logische studien, ein Beitrag zur Neubegründung der formalen Logik und der Erkenntniss-theorie. Iserlohn, Bœdeker. 1877. (Schuppe : long article de six colonnes, livre excellent, méthode sûre, quelques critiques à faire.) — Frauenstadt, neue Briefe über die Schopenhauersche Philosophie. Leipzig, Brockhaus. 1876. (Volkelt : ouvrage d'un homme plein de respect et d'admiration pour Schopenhauer, mais peu remarquable et qui servira peu la philosophie du pessimisme ; il n'y a là, comme disait Hegel, que des « Modificatiönchen »). — Sickel, Beiträge zur Diplomatik, Wien, Karl Gerold's Sohn. 1877 ; Mühlbacher, die Datirung der Urkunden Lothar I. Wien, Karl Gerold's Sohn. 1877. (Schum : bons ouvrages, très-importants pour l'histoire des sources.) — Martens, die russische Politik in der orientalischen Frage. Petersburg, Schmitzdorff. 1877. (Caro : un des meilleurs écrits qu'aient provoqués les derniers événements ; très-favorable à la Russie qui avait « le droit juridique et moral » d'établir dans la Turquie un nouvel et meilleur ordre de choses.) — Bachmann, Böhmen und seine Nachbarländer unter Georg von Podiebrad, 1458-1461 und des Königs Bewerbung um die deutsche Krone. Prag, Calve. 1878. (Caro : bon travail, récit des efforts de l'ambitieux Podiebrad qui visait à la couronne impériale, précieux renseignements sur cet épisode.) — Chipiez, histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs. Paris, Morel. 1876. (Bursian : des lacunes et quelques erreurs, l'auteur est un dilettante en archéologie, mais des idées originales sur la formation des ordres grecs, la colonne ne résulterait pas de l'imitation des formes de la nature. A recommander à tous les archéologues et critiques d'art.) — Garruccius, Sylloge inscriptionum latinarum ævi romanæ reipublicæ usque ad C. Julium Cæsarem plenissima, fascic. II. Augustæ Taurinorum, Paravia. 1877. (Buchholtz : excellent recueil, « addenda » des découvertes des dernières années, bon index.) — Sauvé, Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits. Paris, Champion. 1878. (R. Köhler : la *Revue critique* a reçu ce livre, composé d'articles détachés parus successivement dans la *Revue celtique*, nous ne pouvons, comme le critique allemand, que louer et féliciter ce receveur des douanes du Finistère qui a glané ces proverbes « un peu partout, à l'aventure, dans la lande et sur le chemin des pardons »; les divisions du livre sont très-utiles ; les traductions des dictons bretons fidèles et accompagnées de remarques instructives; espérons que M. Sauvé ne s'en tiendra pas là et qu'il nous donnera d'autres études sur le peuple breton et ses traditions.)

Rivista Europea, Rivista Internazionale, fasc. 1, vol. VII, 1 Maggio 1878 : Cosci, Gli studi storici in Italia dopo il 1859. — Fontana, Sull' economia delle forze mentali nelle scuole italiane. — Cesareo, a proposito di un nuovo libro di versi. — Zardo, dell' influenza germanica sulla moderna lirica italiana. — Beltrani, degli studi su Camillo Porzio e delle sue opere. — Xyz, Edgar Poe e il suo carteggio inedito. — Romizi, i gemelli. — Rassegna letteraria e bibliografica. Francia : Franklin, sources de l'histoire de France (cp. *Revue critique*, 1877, n° 51, art. 244, p. 386). — Rassegna politica. — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Douzième année 25 Mai 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, nº 314, 11 mai 1878 : Dowden, Studies in Literature, 1789-1877. Kegan Paul. (Saintsbury : un des livres les plus originaux sur la littérature moderne qu'on ait vus depuis longtemps.) — Greene, History of the english people. Vol. II. The monarchy, 1461-1540; the reformation, 1540-1603. Macmillan. 1878. (Gairdner : livre intéressant, récit vif et animé, labeur considérable ; le deuxième volume est digne du premier.) — Life in the Mofussil, or the Civilian in Bengal, by an Ex-Civilian. Kegan Paul, 1878. (Cotton : plein d'intérêt pour quiconque aime l'Inde et désire connaître la vie d'un Anglais dans ce pays.) — Petre, The position and prospects of catholic liberal education, Burns a. Oates ; The new departure in catholic liberal education, by a catholic barrister. Burn. a. Oates. 1878. (Simcox.) — Doran, Memories of our great towns, with anecdotic gleanings concerning their worthies and their oddities. Chatto and Windus. (Peacock : agréable et instructif, c'est, selon le critique, le meilleur livre de l'auteur.) — Skeat, The vision of William concerning Piers the Plowman. Part. IV, sect. 1, notes to texts A, B, and C, edited. (Early english text society.) (Furnivall : excellent ouvrage, le nom de M. Skeat est désormais uni avec celui du grand contemporain de Chaucer). — Notes and News (le Catéchisme français de Calvin est publié par Georg à Genève; M. Murray succède à M. Sweet comme président de la société philologique ; M. Kohut publie d'après l'édition princeps (1480) revue sur sept manuscrits, et en plusieurs fascicules le fameux dictionnaire talmudique Aruch ; Miss Albert, Holland and her heroes to the year 1585, etc.). — The law of the forest (Leslie). — Paris Letter, (G. Monod : dictionnaire de l'Académie française, élections futures de l'Académie, le Caliban de M. Renan, l'histoire des persécutions de l'Eglise de M. Aubé, Jésus et les Evangiles de M. Soury, Justice de M. Sully Prudhomme.) — Delitsch, Assyrische Lesestücke nach den Originalen theils revidirt theils zum ersten Male hrsg. 2e edition. Leipzig, Hinrichs. 1878. (Sayce : très-bon.)

The Athenæum, nº 2637, 11 mai 1878 : Gibbon, The life of Georg Combe, author of the constitution of Man. 2 vol. Macmillan. (Intéressante biographie.) — Victor Hugo, le Pape. Paris, Calmann Lévy. (Hugo est à la fois un grand génie et un homme bon, c'est « the great Poet of Benevolence ».) — Whyte-Melville, Riding recollections. Chapman a. Hall. (Excellent livre sur le cheval.) — Burton, The gold mines of Midian and the ruined Midianite cities. Kegan Paul. (Récit du voyage entrepris par le capitaine Burton dans le pays de Midian, on peut tirer parti des anciennes mines, détails précieux sur l'histoire et la géographie ; on sait que Burton est retourné une seconde fois dans le pays de Midian et y a découvert de nouvelles mines.) — Novels of the Week. (Entre autres, Cara de Hector Malot, Paris, Dentu.) — Our Library Table. (Frderici, Bibliotheca Orientalis, etc.) — Literary Gossip. (Vente de la bibliothèque de Freiligrath à Cannstadt (Würtemberg) à la fin de ce mois, catalogue chez Tricotel à Paris ; conférences de M. de Gubernatis au Taylor institution sur Manzoni et son école ; etc.)

Literarisches Centralblatt, nº 19, 11 mai 1878 : Wendt, die Begriffe Fleisch und Geist im biblischen Sprachgebrauch. Gotha, Perthes. 1878. (Très-long et intéressant article signé Estn.) — Frickart's, Twingherrenstreit, Tschachtlan's, Berner Chronik nebst den Zusätzen des Diebold Schilling hrsg. v. Studer ; Johannis Gruyere, descriptio belli annis 1447 et 1448 gesti, hrsg. v. Radle. Basel, Schneider. 1877. (Quellen z. schweiz. Gesch. hrsg. v. d. allgem. Geschichtforsch. Ges. d. schweiz, 1 Bd.) (1er volume d'une excellente publication des documents historiques de l'ancienne

Suisse). — Brügen (von der), Polens Auflösung. Leipzig, Veit. 1878. (Très-bon, sévère pour la Pologne, qui fut perdue par le jésuitisme et l'égoïsme de la noblesse, qui n'eut pas de renaissance et resta attachée à la scolastique. « La Pologne sortit de l'école dès la quatrième, tandis que les autres nations suivaient le cours d'études jusqu'au bout. » C'est surtout sous les Augustes de Saxe que se montre l'effroyable décadence et, sous Stanislas Auguste, il était trop tard.) — Wagner (Major), Geschichte der Belagerung von Strassburg im J. 1870. 3 Th. Berlin, Schneider u. Co. (Très-bon, utile aux ingénieurs et aux artilleurs qui, comme le prouve le siége de Strasbourg, doivent unir leurs efforts dans l'attaque d'une place.) — Burnell, on the Aindra School of sanskrit grammarians, their place in the Sanskrit and subordinate literatures. Mangalore and London. 1875, Basel, Missionsbuchh. (Vi. Il y aurait eu une école de grammaire, *Aindra School*, que Panini n'a pas détruite, mais qui s'est conservée jusqu'à nos jours, etc., idées originales, fort bon livre). — Wattenbach, Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift und zum Studium der griechischen Palœographie hrsg. II Abtheil. Berlin, Burchard. 1877. (W. A. très-utile, permet pour la première fois de faire avec succès un cours de paléographie grecque, cp. *Revue Critique*, 1878, n° 13, art. 66, p. 201). — Dunger, Dictys Septimius, über die ursprüngliche Abfassung und die Quellen der Ephemeris belli Troiani. Dresden, 1878. (M. L'Ephemeris de Dictys est une œuvre romaine originale et son auteur est L. Septimius, qui ne se nomme que comme traducteur ; l'ouvrage est dirigé contre Körting, qui croyait à l'existence d'un Dictys grec ; très-bon). — Haym, Herder nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt. 1 Bd) 1 Hälfte. Berlin, Gärtner. 1878. (Excellent, cp. *Revue Critique*, 1878, n° 7, art. 37, p. 111.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 19, 11 mai 1878. Immer, Theologie des neuen Testamentes. Bern, Dalp. 1878. (Lipsius : bon.) — Ernesti, prælectiones in libros symbolicos ecclesiæ Lutheranæ ab anno 1752 et 1777, mit einem Vorwort hrsg. v. Redling, vol. I, continens tria symbola œcumenica, Augustanam confessionem et apologiam ejus. Berlin, Wiegandt u. Grieben. 1878 (Pünjer : pourquoi cette réimpression des conférences d'Ernesti? ouvrage vieilli.) — Rittner, pravo koscielne katolickie. Tom. I, Lwow, Schmidt. 1878. (V. Schulte; ouvrage en polonais sur le droit ecclésiastique, au courant de la science.) — Jülfs und Balleer, die Seehäfen und Seehandelsplätze der Erde. Band III. Spanien, Portugal u. Süd-Frankreich. Oldenburg, Schulze. 1878. (Kirchhoff : très-soigné et très-complet.) — Weilenmann, aus der Firnenwelt. Gesammelte Schriften. Band 3. Leipzig, Liebeskind. 1877. (Kirchhoff : esquisses de voyages dans les Alpes.) — Avé Lallemant, Wanderungen durch Paris aus alter und neuer Zeit. Gotha, Perthes. 1878. (Kirchhoff : livre agréable.) — Gilliéron, Grèce et Turquie. Notes de voyage. Paris, London et Fischbacher. 1878. (Kirchhoff : intéressant.) — The journal of speculative philosophy, edit. by Harris. Published quarterly. (Eucken : cette revue qui paraît à Saint-Louis, aux Etats-Unis, initie ses lecteurs à la philosophie allemande.) — Elze, die Universität Tübingen und die Studenten aus Krain. Tübingen, Fues. (Schott : bon ouvrage d'un pasteur de Laibach sur l'université de Tubingue et ses rapports avec l'Autriche, surtout avec la Carniole.) — James Darmesteter, Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire. Paris, Vieweg. 1877. (Long article en 9 colonnes de Spiegel, très-bon ouvrage, cp. *Revue critique*, 1877, n° 43, art. 204, p. 241.) — Ritter, de Apollinarii Laodiceni Legibus metricis. Programm des Progymn. zu Bischofsheim. Lang. 1877. (Ludwich : bon.) — Kaelberlah, Curarum in Commodiani Instructiones specimen. Sueti, typis Freihoffianis. 1877. (Ludwig : corrections souvent

heureuses.) — JEITTELES, Altdeutsche Handschriften aus Œsterreich. Band I : altdeutsche Predigten aus dem Benediktinerstifte S. Paul in Kärnten. Innsbruck. Wagner. 1878. (Paul : bon.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Douzième année 1er Juin 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

rialistischen Weltansicht. Bonn, Weber. 1875. — Gyzycki, die Philosophie Shaftesbury's. (Schaarschmidt). — Zur Leibniz-Literatur. — Noack, philosophie-geschichtliches Lexicon. (Excellente publication qui promet beaucoup). — Bibliographie.

— X Heft : Böhm, zur Theorie des Gedächtnisses und der Erinnerung. — Liebmann, In Sachen der Psychophysik. — Nachtwachen von Bonaventura, Lindau und Leipzig, W. Ludwig. 1877, Biblioth. deutscher Curiosa. (Schaarschmidt : on sait que ce Bonaventura n'est autre que Schelling). — Zur Spinoza-Literatur (bonnes publications de Ginsberg, traduction du discours prononcé à la Haye par M. Renan, etc.). — Literaturbericht (Entre autres, Reusch, die biblische Schöpfungsgeschichte, etc., cp. *Revue critique*, 1878, n° 19, art. 92, p. 303). — Bibliographie. — Aus Zeitschriften (sommaire de la Revue philosophique).

Rivista Europea, Rivista Internazionale, vol. VII, fasc. II, 16 mai 1878 : Beltrani, degli studi su Camillo Porzio e sulle sue opere. — Cosci, gli studi storici in Italia dopo il 1859. — Fanti, i papi e la chiesa dinanzi alla storia. — De Tivoli, le universita englesi. — Arnone, Guido Cavalcanti. — X. Y. Z. Edgar Poe e il suo carteggio inedito. — E. Z. La falsa contadina de Puskine. — Rassegna letteraria e bibliografica, Germania (Scartazzini); Inghilterra ; Francia ; Italia. — Rassegna politica. — Note scientifiche. — Notize letterarie e varie. — Bolletino bibliografico.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Douzième année 8 Juin 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 376, 25 mai 1878 : Gray, China, a History of the laws, manners and customs of the people; Ratzel, die chinesische Auswanderung. Breslau, 1875. (Wilson : le livre de Gray est très-intéressant, rempli de renseignements; celui de Ratzel a quelques défauts.) — Fagniez, Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiii[e] et au xiv[e] siècle. Paris, Vieweg, 1878. (Toulmin Smith : excellent livre.) — Davenport Adams, Latter-day Lyrics. London, Chatto a. Windus. (Saintsbury : des lacunes et des faiblesses, se lit pourtant avec plaisir.) — Wordsworth, Scholæ academicæ, some account of the studies at the english Universities in the eighteenth century. Cambridge, University Press. 1877. (Mullinger : bonnes recherches sur l'histoire des universités anglaises au xviii[e] siècle.) — Osborn, Islam under the Khalifs of Bagdad. London, Seeleys. (Stanley Lane Poole : peinture de l'Islam très-noire et très-sombre, sans une trop grande connaissance du sujet.) — The Bodleian Ms. of Catullus (Ellis). — Lange, History of materialism, transl. by Thomas; Huber, die Forschung nach der Materie. (Wallace.) — Science. Notes : *Philology*, James Darmesteter, Ormazd et Ahriman (excellent : cp. *Revue critique*, 1877, n° 43, art. 204, p. 241.) Weil, les plaidoyers politiques de Démosthène (très-bon, cp. *Revue critique*, 1877, n° 40, art. 194, p. 194). Kielhorn, Katyâyana and Patanjali.

The Athenæum, n° 2639, 25 mai 1878 : Robert Browning, La Saisiaz, the two poets of Croisic. Smith, Elder and Co. (Nouveau poëme de M. Browning, de fort beaux passages.) — Roche, On trek in the Transvaal, or over berg and veldt in South Afrika. Sampson Low. (Intéressant.) — Burke, the general armory of England, Scotland, Ireland and Wales. Harrison. (Utile et curieux.). — Thornton, Word for word from Horace. (Succès d'estime.) — Crosse, Round about the Carpathians. (Récits curieux de voyages en Hongrie et Transylvanie.) — Literary Gossip (Rossignol, des services que peut rendre l'archéologie aux études classiques, la *Revue critique* publiera bientôt sur ce livre un article de M. d'Arbois de Jubainville; Sauvé, proverbes et dictons de la Basse-Bretagne, cp. *Revue critique*, sommaire de l'Ienaer-Literaturzeitung, n° 20, page 3 de la couverture.)

Literarisches Centralblatt, n° 21 : 25 mai 1878. Hasemann, Papst Pius IX. ein Bild seiner Persönlichkeit, seines Lebens u. seiner Kirchenleitung. Leipzig, Fernau. 1878. (Du nouveau.) — Sattler, Jesu Lehrworte, Grossthaten und Leiden mit den Worten der heil. Schrift u. in chronolog. Ordnung dargestellt in sieben Büchern. München, Lindauer. 1877. (Mauvais.) — Mayer, Geschichte der geistigen Cultur in Niederösterreich. Wien, Seidel. 1878. (Bon travail d'ensemble.) — Riant, le changement de direction de la quatrième croisade. Paris, Palmé 1878. (Bon.) — Une page d'amour de Ferdinand Lassalle. Leipzig. Brockhaus. 1878. (Episode romanesque de la vie aventureuse du célèbre agitateur.) — Rosen, les manuscrits arabes de l'institut des langues orientales. Petersbourg, Eggers. 1877. (Excellent catalogue.) — Mueller, de arte critica Cebetis tabula adhibenda. Wurzburg. Stuber. 1877. (Prolégomènes d'une nouvelle édition du Πίναξ de Cébès.) — Goebel, Lexilogus zu Homer und den Homeriden. Berlin, Weidmann. 1878. (Manqué et peu utile.) — La chanson de Roland, nach der Oxf. Handschrift hrsg. von Theodor Müller. Göttingen, Dieterich. 1878. (Il faut attendre la seconde partie pour se prononcer sur la valeur de l'édition.) — Weske, Bericht über die Ergebnisse einer Reise durch das Estenland im Sommer 1875; über die estnischen Ortsnamen auf — were (in deutschen auf — fer). Dorpat, Laaksmann. 1877. (Très-bon et important pour la connaissance de la

langue et du folklore de l'Esthonie.) — LŒBE, Wahlsprüche, Devisen u. Sinnsprüche der Kurfürsten u. Herzöge von Sachsen Ernestinische Linie. Leipzig, uncker u. Humblot. 1878. (Bon et utile.) — UNGER, Heilagra marna sögur, fortœllinger og legender om hellige Mændog, Kvinder. Efter gamle Haandskrifter udgivne. II. Universitets-program for förste Semester 1877. Christiania, Bentzen. (Excellente publication de légendes chrétiennes qui appartiennent pour la plupart à l'ancienne littérature scandinave.) — SCHLIEMANN, Mykenae, Bericht über meine Forschungen u. Entdeckungen in Mykenœ u. Tiryns, mit einer Vorrede von GLADSTONE. Leipzig, Brockhaus. 1878. (La préface de Gladstone est peu instructive, le compte-rendu des découvertes de Schliemann est un excellent travail.) — JÆNNICKE, Handbuch der Œlmalerei. Stuttgart, Neff. 1878. (Livre d'un dilettante pour des dilettantes.) — THAYER, ein Beitrag zur Beethoven-Literatur. Berlin. Weber. 1877. (Très-bon.)

Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, p. p. E. STEINMEYER, vol. X (XXII.), livraisons 2 et 3 — O. BEHAGEL, Zwei deutsche Uebersetzungen der Offenbarung Johannis (la première en néerlandais, d'un ms. du XIV[e] siècle de la Bibl. nat. à Paris (fonds néerl. n° 3, anc. suppl. fr. 5093.); la deuxième en moyen-allemand d'un ms. du XIV[e] siècle, cod. Regiomont. 891.) — L. HIRZEL, Ein Bruchstück der Christherrechronik (intéressant pour la géographie du moyen-âge). — M. RŒDIGER, Trierer Bruchstücke, III : Silvester (fragments de la légende de saint Silvestre.) — J. ZUPITZA, Ueber den Hymnus Cädmons (réfutation d'un article de M. R. Wülcker, sur le même sujet paru dans les *Beitræge* de Paul et Braune, vol. III, p. 348-357). — J. ZUPITZA, Zu den kentischen Glossen (corrections aux glosses publiées précédemment par M. Z.). — E. HENRICI, Zum Wiener Notker (remarques sur l'édition des Psaumes de Notker de MM. Heinzel et Scherer). — E. HENRICI, Otfrids Mutter und Orms Bruder (prouve que le passage d'Otfrid I, 2, 1 sq., doit se prendre au figuré et qu'il ne s'agit nullement de la mère d'Otfrid). — A. WYSS, Die Limburger Inschrift. — A. SCHŒNBACH, Predigtbruchstücke, III. (fragments de ms. de l'abbaye d'Admont du XIII[e]/XIV[e] s.) — W. TOISCHER, Bruchstück einer Handschrift von Wolframs Willehalm (détaché de la couverture d'un livre du couvent de Prémontrés de Strahov, près de Prague, XIV[e] s.). — K. HOFMANN, Johannesminne (ms. de la bibl. de la cour à Münich, Rat. civ. 218). — E. STEINMEYER, Segen. — A. SCHŒNBACH, Ein Segen. — J. STROBL, Zu den Fundgruben, I, 70 fig. — C. WENDELER, Zur Lebensgeschichte Fischarts (programme d'invitation à la promotion de Fischart au titre de docteur, et extrait du registre matricule de la faculté de droit de l'université de Bâle). — P. STRAUCH, Zum Marner. — E. DÜMMLER, Glossen zu Walahfrid. — E. DÜMMLER. Zur Sittengeschichte des Mittelalters. — E. DÜMMLER, Lorscher Rätsel. — K. STEJSKAL, Zu Hadamar von Laber (longue étude sur la personnalité du poëte, sur le renom dont il a joui, sur sa famille, sur les mss. de ses œuvres qui nous sont parvenus, essai de restitution du début de sa *Chasse*). L. GEIGER, Miscellen zur Litteraturgeschichte des XVIII. Jahrh : 1. Ein classischer Schnitzer; 2. Zu Lessing; 3. Eine Notiz über Werthers Lotte; 4. F. L. Stolberg und Campe; 5. Ein Gedicht Klopstocks; 6. Georg Forsters litterarischer Nachlass. — R. HENNING, Die Runen auf der Spange von Vimose. — F. ZARNCKE, Zur Collation der Handschrift A der Klage. — W. SCHERER, Miscellen : III. Steinhöwels Prolog zu Apollonius; IV. Schriftsprache des XI Jahrhunderts; V. Pflegen. — F. LICHTENSTEIN, Zu Frommanns deutschen Mundarten, VII, 485. — J. FRANCK, Zum Pariser Nachdruck des Ulfilas. — A. EBERT, Naso, Angilbert und der Conflictus veris et hiemis. — A. CZERNY, Mittheilungen aus St. Florian, II (formule de confession).

Jenaer Literaturzeitung, no 21, 25 mai 1878 : Weiss, die christliche Idee des Guten. (Pünjer). — Forsyth, Ost-Turkestan und das Pamir-Plateau nach den Forschungen der britischen Gesandtschaft, 1873 u. 1874. Gotha, Perthes. 1877. (Kirchhoff : bon.) — Tomaschek, centralasiatische Studien. I. Sogdiana. Wien, Karl Gerold's Sohn. 1877. (Kirchhoff : bon, géographie de la Sogdiane, étymologie des noms de lieux, comparaison des noms anciens et des noms modernes.) — Deussen, die Elemente der Metaphysik. Aachen, Mayer. 1877. (Fortlage : expose très-clairement la philosophie de Schopenhauer, connait parfaitement le sanscrit.) — Briefe und Acten zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges in den Zeiten des vorwaltenden Einflusses der Wittelsbacher, hrsg. und bearb. v. Ritter. 3 Band : der Jülicher Erbfolgekrieg. München, Himmer. 1877. (Gindely : une des publications de documents les plus importantes de notre temps ; négociations de l'Union avec Henri IV, au sujet de la successions de Juliers ; rapports de Boissise et de Bongars ; relations diplomatiques entre la France et la Savoie, etc.) — Ritschelii opuscula philologica. Vol. III : ad litteras latinas spectantia. Lipsiæ, Teubner. 1877. (O. Ribbeck : édité par Cart Wachsmuth, très-important ; un tiers de l'ouvrage est consacré à la comédie romaine et surtout à Plaute, un autre tiers à Varron, le dernier tiers à diverses questions.) — Lücking, die ältesten franzözischen Mundarten, eine sprachgeschichtliche Untersuchung. Berlin, Weidmann. 1877. (Suchier : bon, cp. Romania, art. de M. G. Paris, VII, 111-140, cité par l'auteur de l'article.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Douzième année 15 Juin 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 317, 1er juin 1878 : Nares, Narrative of a Voyage to the Polar Sea during 1875-76 in « Alert » and « Discovery, » Sampson Low. (Markham : récit intéressant d'un voyage de découvertes couronné de succès). — Browning, La Saisiaz, the two Poets of Croisic. Smith, Elder a Co. (Simcox : de la belle poésie). — Howell, the conflicts of Labour and Capital, Chatto a. Windus. (Hughes). — Gautier, Les Epopées françaises, étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale. Tome I, seconde édition entièrement refondue. Paris, Palmé. (Fagniez : bon, l'auteur popularise des questions qu'il connait à merveille). — *Roman Law :* Hunter, A systematic and historical Exposition of roman Law in the Order of a Code. Maxwell; Mackenzie, Studies in Roman Law with comparative Views of the Laws of France, England und Scotland. Edinburgh, Blackwood; Mears, An Analysis of M. Ortolan's Institutes of Justinian, including the History and Generalisation of Roman Law. (Cotton).

The Athenæum, n° 2640, 1er juin 1878 : Nares, Narrative of a Voyage to the Polar Sea during 1875-76, etc. (Voir plus haut.) — Dering, Memoirs of Georgiana Lady Chatterton. Hurst and Blackett. (Intéressant.) — Bosworth Smith, Carthage and the Carthaginians. Longmans. (Style attachant, pas d'allusion au présent, peu d'erreurs, à lire). — Stevenson, An Inland Voyage. Kegan Paul. (Récits agréables.) — Reynell Pack, Sebastopol Trenches and five Months in them. Kerby a. Endean. (Ouvrage excellent d'un colonel anglais sur le siége de Sébastopol, auquel il a pris part, détails sur l'indiscipline de l'armée française.) — Notes from Paris (Edm. About : réception de M. Sardou à l'Académie, candidatures de MM. Renan et Taine, le Congrès littéraire).

Literarisches Centralblatt, n° 22, 1er juin 1878 : Wünsche, neue Beiträge zur Erläuterung der Evangelien aus Talmud und Midrasch, Göttingen, Vandenhœnck u. Ruprecht. (Travail soigné.) — Carrière, die sittliche Weltordnung Leipzig, Brockhaus, 1877. (Intéressant, fort bien écrit, profond comme tout ce que fait Carrière.) — Frierichs, Eros. Morden, Soltau, 1878. (Très-agréable). — Brosch, Papst Julius II und die Gründung des Kirchenstaates. Gotha, Perthes. (Une des meilleures contributions à l'histoire des papes, excellente caractéristique de Jules II.) — Riebe, Berlin unter'm alten Fritz anno 1784. Berlin, Weise. (Bon, trop d'esprit et d'actualités.) — Der deutsch-französische Krieg 1870-71, red. v. d. Kriegsgesch. Abtheilung des Grossen Generalstabes. Heft 11-13. Berlin, Mittler u. Sohn. 1877. (Ces nouvelles livraisons de l'histoire de la guerre de 1870 font partie du grand ouvrage composé par l'état-major prussien; on y loue « la volonté de fer » et « l'infatigable activité » de Gambetta; les négociations avec Bazaine sont trop brièvement racontées, les Allemands avouent avec franchise que jusqu'au milieu de novembre ils n'avaient pas réussi à comprendre les desseins de l'adversaire.) — Corssen, Beiträge zur italischen Sprachkunde. Leipzig, Teubner. 1876. (Ouvrage posthume publié par Hugo Weber, beaucoup de fautes, Corssen était à la fin de sa vie « un lutteur fatigué » et ce livre n'augmentera pas sa réputation). — Zingerle, Martial's Ovid Studien. Innsbruck, Wagner. 1877. (Bonne étude sur les imitations d'Ovide dans Martial.) — Schmidt, de epistulis et a Cassio et ad Cassium post Caesarem occisum datis quæstiones chronologicæ. Leipzig, Stauffer. 1877 (bon.) — Gerber u. Greef, Lexicon Taciteum. Leipzig (excellent : rectifie beaucoup d'erreurs transmises par les dictionnaires). — Breymann, Friedrich Diez, sein Leben, seine Werke, etc. München, Ackermann (bonne conférence.) — Heinzel, über die Endsilben der altnordischen. Sprache, Wien (peu pro-

fond, mais bon pour s'orienter, matériaux nombreux.) — VOGEL, Geschichte der Pädagogik als Wissenschaft. Gütersloh, Bertelsmann. 1877 (très-bon, première histoire de la science pédagogique.)

Jenaer Literaturzeitung, nº 22, 1er juin 1878 : Martini Lutheri liber qui inscribitur, ein Traubüchlein, ex editione antiquissima edidit NIELSEN, Hafniæ, Klein, 1876 (Stölten : réimpression de la première édition du Traubüchlein retrouvé à la bibliothèque de Copenhague). — MÖNCKEBERG, dass das Sabbathsgebot noch feststeht. Hamburg, Nolte. — MARNO, Reise in der Egyptischen Æquatorial-Provinz und in Kordofan in den Jahren 1874-76. Wien, Hölder, 1878. (Kirchhoff : très-intéressant et très-bon, voyage d'un des plus courageux explorateurs de l'Afrique). — BOECKH (August), Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften, hrsg. von BRATUSCHEK. Leipzig, Teubner, 1877. (Hertz : bon). — PŒSTION, Griechische Dichterinnen, ein Beitrag zur Geschichte der Frauenliteratur, Wien, Hartleben, 1876. (Volkmann : très-mauvais et sans valeur aucune). — Heliand, hrsg. von SIEVERS, Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1878. (Behaghel : excellent). — Gerhard von Minden, hrsg. von SEELMANN. (Niederdeutsche Denkmäler, hrsg. vom Verein für niederdeutsche Sprachforschung. Band II.) Bremen, Kühtmann, 1878. (Henrici : bon.)

Deutsche Rundschau, Heft 9, Juni 1878. GOTTFRIED KELLER : Gedichte. — R. LINDAU, nach der Niederlage, Novelle II. (Schluss.) — FIEDLER, Bemerkungen über Wesen und Geschichte der Baukunst. — BRANDES, Esaias Tegnér, nach neuen Quellen dargestellt. (Fin de cet article original sur le grand poète suédois.) — VOGEL, die gegenwärtigen Leistungen der Photographie. — Fürst Tscherkasski, der Reorganisator Polens und Bulgariens. — HETTNER, Wolf Graf Baudissin, ein Nachruf (notice en excellent style sur le célébre traducteur allemand). — Briefe der Familie Körner (1804-1815), hrsg. v. Albr. WEBER. (Quelques lettres intéressantes). — KRIGAR, Rückblick auf die musikalische Saison. — Literarische Rundschau.

Rivista Europea, Rivista Internazionale, 1er juin 1878, fascicolo III, vol. VII : CANTÙ, Monti e l'età che fu sua. — PESCI, il partito republicano in Italia. — LORE, il cardinal de Rohan e Maria Antonietta. — BARBAGLIA, sulla vita e sulle opere da Paracelso. — MASSA, Note a tre Satire (comparaison entre le « Al Priore della Chiesa di Settignano » de Lazzaro Migliorucci, la satire X de Regnier et la satire III de Boileau). — Sul Lago, racconto di A. A. (Versione dal Tedesco). — L'Esposizione internazionale del 1878 in Parigi, confronti, pensieri ed appunti (Diego Martelli fiorentino). — MARRAI, il riconoscimento del corpo di Manfredi, quadro a olio del Cav. Prof. Giuseppe Bellucci. — Rassegna Letteraria e Bibliografica. — Rassegna politica (S. M.). — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Lettera all' editore della Rivista Europea. — Bollettino bibliografico.

Analecta juris pontificii, 148e et 149e livraison (février et mars 1878). Le Sacerdoce et l'Empire. (Ch. X à XVI.) — Doctorat de saint François de Sales. — Remarques sur le décret de Gratien (d'après Thomassin). — Décrets inédits de la S. Congrégation des évêques et des réguliers (1839-1843).

PUBLICATIONS

DE

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Tome I. — **Histoire de l'Asie centrale** (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoquand), depuis les dernières années du règne de Nadir Chah (1153) jusqu'en 1233 de l'hégire (1740-1818), par Mir Abdul Kerim Boukhary, publiée, traduite et annotée par Ch. SCHEFER, premier secrétaire-interprète du gouvernement pour les langues orientales, professeur à l'école des langues orientales vivantes. *Texte persan,* in-4°, imprimé à Boulaq. . . . . 15 fr.

Tome II. — Le même ouvrage, traduit en français avec introduction et appendice, par Ch. SCHEFER. 1 vol. in-8°, avec carte de l'Asie centrale. . . . . 12 fr.

Tome III. — **Récit de l'ambassade au Kharezm,** par Riza Qouly Khan. *Texte persan,* publié par Ch. SCHEFER, 1 vol. in-8°, imprimé à Boulaq. . . . . 15 fr.

Tome IV. — Le même ouvrage, traduit en français par Ch. SCHEFER, *(sous presse).* Un vol. in-8°. . . . . 12 fr.

Tome V. — **Recueil de poëmes historiques en grec vulgaire,** relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes, publiés, traduits et annotés, par Emile LEGRAND, suppléant à l'école des langues orientales. 1 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Tome VI. — **Histoire de l'ambassade de France près la Porte ottomane,** suivie d'un mémoire sur les capitulations et le commerce de la France dans le Levant, par le comte DE SAINT-PRIEST, ambassadeur du roi à Constantinople (1768-1782), avec une introduction par Ch. SCHEFER. 1 vol. in-8°. . . . . 12 fr.

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 20 fr.

Tome VII. — **Recueil d'itinéraires** et de voyages dans l'Asie centrale et l'extrême Orient. — Journal d'une mission en Corée. — Mémoires d'un voyageur chinois dans l'Annam. — Itinéraires de l'Asie centrale. — Vallée du moyen Zérefchan. — Itinéraires de Pichaver à Kaboul, Qandahar et Hérat. — 1 vol. in-8°, carte. . . 15 fr.

SOUS PRESSE.

Tome VIII. — **Chronique romaine d'Urechi,** texte et traduction, publiée par M. PICOT.

Tomes IX, X. — **Histoire universelle,** traduite de l'arménien par E. DULAURIER, de l'Institut.

Tomes XI, XII. — **Bibliotheca Sinica.** Bibliographie complète et raisonnée des ouvrages relatifs à la Chine, par Henri CORDIER. 2 forts volumes gr. in-8° à 2 colonnes.

Le Puy, typ. et lith. M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Douzième année 22 Juin 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28),

The Academy, 8 juin 1878, n° 318 : Price, Practical Political Economy, Kegan Paul : Fawcett, Free Trade and Protection, Macmillan (Leslie). — Steamer, Dolce Napoli, Charing Cross Publishing Company. (Chester : agréable et curieux.) — Gairdner, History of the Life and Reign of Richard the Third, to which is added the Story of Perkin Warbeck from Original Documents. Longmans. (Hewlett : bon, en somme; Richard III n'est pas un monstre, mais un homme sans scrupules.) — Fontes rerum Bohemicarum. Tom. III. Fasc. 1-3. Dalimili, Bohemiæ Chronicon. Vydal Josef Jireczek. Prag, Grégr a. Dattel (Wratislaw : cp. *Revue critique*, 1878, n° 12, art. 64, p. 193). — The Voltaire centenary at Paris. (G. Monod.) — The Salon (P. Burty). — The Operas : Paul et Virginie (Frost).

The Athenæum, n° 2641, 8 juin 1878 : Henry Stanley, Through the Dark Continent, or the sources of the Nile, around the Great Lakes of Equatorial Africa, and down the Livingstone River to the Atlantic Ocean. 2 vol. Sampson Low. (First notice : récit infiniment attachant et instructif.) — Vyvyan, Dover's Annalia Dubrensia. A Reprint. Cheltenham, Williams a. Son. (Réimpression d'un livre intéressant, composé d'éloges poétiques adressés à Robert Dover; ces poésies sont sans valeur, mais elles font connaître les coutumes et les mœurs de l'époque.) — Monier Williams, Modern India and the Indians. Trübner a. Co. (Livre très-utile, recueil d'articles parus dans les journaux, on sait que M. W. va établir à Oxford un « Indian Institute ».) — Neubauer, The Book of Tobit, a Chaldee text, from a unique Ms. in the Bodleian Library, with other Rabbinical Texts, English Translations, and the Itala. Clarendon Press. (Très-important.) — The Elliot Collection of oriental manuscripts. — The martyrdoms of Barnes and Powell. — Literary Gossip. (Leopold Katscher travaille à une vie de George Sand ; M. Stengel va donner une reproduction photographique de la Chanson de Roland d'après le plus ancien manuscrit conservé à la Bodléienne.) — Excavations at Olympia (J. Schubring).

Literarisches Centralblatt, n° 23, 8 juin 1878 : Veteris antehieronymianæ versionis libri II Regum sive Samuelis fragmenta Vindobonensia. Wien, Gerold's Sohn, 1877. (Très-précieux.) — Spruner's Handatlas für die Geschichte des Mittelalters und der neueren Zeit, neu bearb. v. Menke. 16-19 Liefer. Gotha, Perthes. (Très-bon.) — Gœrgens, Mohammed, ein Charakterbild. Berlin, Habel. (Excellente monographie, composée surtout d'après Termidî.) — Das Jahr 1877. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Utile résumé des évènements, de bons articles nécrologiques.) — Rosen, die Balkan-Haiducken, ein Beitrag zur inneren Geschichte des Slaventhums. Leipzig, Brockhaus, 1878. (Très-intéressant, détails sur la vie des brigands dans les Balkans, sur la poésie des « Haiduckes », traduction des mémoires, écrits en bulgare, de Panajet Hitow, etc.) — Kant's physische Geographie, philosophische Bibliothek hrsg. v. Kirchmann. Leipzig, Koschny. 1877. (Réimpression, toujours fautive, des conférences de Kant sur la géographie physique.) — Pietsch, Marokko, Briefe von der deutschen Gesandtschaftsreise nach Fez im Frühjahr 1877. Leipzig, Brockhaus. (Intéressant.) — Stengel, die beiden ältesten provenzalischen Grammatiken. Lo donatz provensals u. las Rasos de Trobaz, etc. Marburg, Elwert. (Très-bonne édition des deux grammaires provençales de Uc Faidit et de Raimon Vidal.) — Stengel, die provenzalische Blumenlese der Chigiana. Marburg, Elwert. (Bon, édition du texte F, dont les lacunes sont comblées par la copie de Florence; pourquoi n'avoir pas consulté aussi la copie de Milan ?)

Jenaer Literaturzeitung, n° 23, 8 juin 1878 : Karle, Joel Ben Pethuel Propheta, Leipzig, Hinrichs. 1877. (Nowack : cp. *Revue Critique*, 1878, n° 18, art. 88, p. 288.) — Vilmar, die Theologie der Thatsachen wider die Theologie der Rhetorik. Gütersloh, Bertelsmann. (Grave.) — Ecke, August Hermann Francke. Erfurt, Stenger. 1877. (Grave : récit intéressant des persécutions que subit Francke.) — V. Hartmann, Neukantianismus, Schopenhauerismus und Hegelianismus; et das Unbewusste vom Standpunkt der Physiologie und Descendenztheorie. Berlin, Duncker. 1877. (Long article, très-âpre et très-violent, de Bahnsen.) — Gwinner, Schopenhauer's Leben. Leipzig, Brockhaus. 1878. (Bahnsen : beaucoup de points contestables.) — Mætzner, Altenglische Sprachproben. Berlin, Weidmann. (Zupitza : bon dictionnaire [de A à D] joint au recueil de textes.) — Storm, Nye studier over Thidrekssaga. Copenhague, Thieles. (Edzardi : bon.) — Heerdegen, über den systematischen Zusammenhang der homerischen Frage. Erlangen, Deichert. 1877. (Volkmann : à consulter.) — Kopp, Geschichte der Griechischen Literatur. Berlin, Springer. (Mauvais, beaucoup d'erreurs.) — Cornelii Taciti, dialogus de oratoribus, erklärende und kritische Schulausgabe V. Peter. Jena, Dufft. 1877. (Heine : bon, très-utile aux élèves des gymnases.)

PUBLICATIONS

DE

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Tome I. — **Histoire de l'Asie centrale** (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoquand), depuis les dernières années du règne de Nadir Chah (1153) jusqu'en 1233 de l'hégire (1740-1818), par Mir Abdul Kerim Boukhary, publiée, traduite et annotée par Ch. Schefer, premier secrétaire-interprète du gouvernement pour les langues orientales, professeur à l'école des langues orientales vivantes. *Texte persan*, in-4°, imprimé à Boulaq. . . . . 15 fr.

Tome II. — Le même ouvrage, traduit en français avec introduction et appendice, par Ch. Schefer. 1 vol. in-8°, avec carte de l'Asie centrale. . . . . 12 fr.

Tome III. — **Récit de l'ambassade au Kharezm**, par Riza Qouly Khan. *Texte persan*, publié par Ch. Schefer, 1 vol. in-8°, imprimé à Boulaq. . . . . 15 fr.

Tome IV. — Le même ouvrage, traduit en français par Ch. Schefer, *(sous presse)*. Un vol. in-8°. . . . . 12 fr.

Tome V. — **Recueil de poëmes historiques en grec vulgaire,** relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes, publiés, traduits et annotés, par Emile Legrand, suppléant à l'école des langues orientales. 1 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Tome VI. — **Histoire de l'ambassade de France près la Porte ottomane,** suivie d'un mémoire sur les capitulations et le commerce de la France dans le Levant, par le comte de Saint-Priest, ambassadeur du roi à Constantinople (1768-1782), avec une introduction par Ch. Schefer. 1 vol. in-8°. . . . . 12 fr.

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 20 fr.

Tome VII. — **Recueil d'itinéraires** et de voyages dans l'Asie centrale et l'extrême Orient. — Journal d'une mission en Corée. — Mémoires d'un voyageur chinois dans l'Annam. — Itinéraires de l'Asie centrale. — Vallée du moyen Zérefchan. — Itinéraires de Pichaver à Kaboul, Qandahar et Hérat. — 1 vol. in-8°, carte. . . 15 fr.

SOUS PRESSE.

Tome VIII. — **Chronique romaine d'Urechi,** texte et traduction, publiée par M. Picot.

Tomes IX, X. — **Histoire universelle,** traduite de l'arménien par E. Dulaurier, de l'Institut.

Tomes XI, XII. — **Bibliotheca Sinica.** Bibliographie complète et raisonnée des ouvrages relatifs à la Chine, par Henri Cordier. 2 forts volumes gr. in-8° à 2 colonnes.

Le Puy, typ. et lith. M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Douzième année 29 Juin 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 319, 15 juin 1878 : ARTHUR, DUKE OF WELLINGTON, Despatches, Correspondence and Memoranda, edited by his son. Vol. VII. Murray. (Payre : documents intéressants sur la période d'avril 1830 à octobre 1831, en Angleterre, fin de l'administration du duc et son opposition au bill de réforme, révolution de Juillet, révolution de Belgique et élection de Léopold, etc.) — PHILOTHÉE O' NEDDY, Poésies posthumes. Paris, Charpentier. (Gosse : Edition des poésies d'un romantique français aujourd'hui oublié, Théophile Dondey, qui prit comme nom de guerre l'anagramme de son nom, Philothée O' Neddy ; le volume renferme dix pièces (Nuits) et six fragments (Mosaïque); la première Nuit nous introduit dans un « cénacle » romantique ; l'introduction, fort curieuse, est due à M. E. Havet ; de son vivant, Dondey n'a publié qu'un livre de poésies presque introuvable, *Feu et flamme;* il est mort le 19 février 1875 ; c'est peut-être l'exemple le plus éclatant d'un « poëte manqué ».) — HUEFFER, The Troubadours, a History of Provençal Life and Literatur in the Middle Ages, Chatto a Windus. (Marzials : article très-favorable, mais profondément incompétent sur un livre dénué de toute valeur.) — WHYTE-MELVILLE, Riding Recollections. Chapman a. Hall. (Minchin). — TRELAWNY, Records of Shelley, Byron and the Author. 2 vols. Pickering. (Rossetti : extrêmement curieux, renseignements sur Byron, sera, avec l'ouvrage de la veuve de Shelley et la biographie de Hogg, la source la plus importante pour la vie de Shelley.) — GUASTI, Lettere di una Gentildonna Fiorentina dal secolo XV, ai Figliuoli Esuli. Firenze, Sansoni. (Creighton : édition précieuse des lettres de Alessandra Macinghi negli Strozzi, la première lettre datée de 1447, la dernière de 1470 ; c'est une veuve qui écrit à ses fils exilés, détails curieux sur l'époque, éloquente simplicité du style.) — Florence Letter (Linda Villari : analyse les ouvrages suivants : PISANI, Stati e Religioni ; DE GUBERNATIS, Storia comparata degli usi natalizj in Italia e presso gli altri popoli Indo-Europei ; TORRACA, Luigi Settembrini ; CARDUCCI, Canto d'Amore ; MASI, Francesco Albergati Capacelli, Commediografo Bolognese del secolo XVIII, i suoi amici e i suoi tempi (renferme des lettres intéressantes de personnages connus et un épisode inédit de la vie du fameux aventurier Casanova), etc.). — BOETHLINGK, Sanskrit Chrestomathie. 2e Auflage. St Petersburg. 1877. (Max Müller : 2e édition d'un ouvrage paru en 1845, diffère de la première par son « articulation »; on y voit les progrès qu'a faits le sanscrit dans les trente dernières années ; les textes sont soigneusement édités ; quelques remarques de détail.)

The Athenæum, n° 2642, 15 juin 1878 : CROSS, Charakteristics of LEIGH HUNT, as Exhibited in that Typical Literary Periodical Leigh Hunt's London Journal. Simpkin, Marshall a. Co. (Bon livre sur le rédacteur du *London Journal* qui fut un si brillant écrivain ; M. Cross devrait bien rééditer les œuvres en prose de Leigh Hunt ; cette publication aurait un grand succès.) — NASH, Oregon : There and Back in 1877. Macmillan. (Des exagérations, peinture trop enthousiaste de l'Orégon qui semblerait, d'après l'auteur, un paradis.) — CLARK KENNEDY, To the Arctic Regions and Back in six Weeks ; being a Summer Tour to Lapland and Norway, with Notes on Sport and Natural History. Sampson Low. (Fallait-il intituler un voyage en Norwège et en Laponie « voyage dans les régions arctiques »? Détails insignifiants, erreurs nombreuses). — COVENTRY PATMORE, Amelia. Bell and Sons. (Recueil de poésies.) — LAURENCE ARCHER, Commentaries on the Punjab Campaign. 1848-49. Allen and Co. (Récit attachant d'événements auxquels l'auteur a pris part et qu'il raconte bien, détails intéressants et curieux.) — H. TAINE, Les origines de la France contemporaine. La Révolution. Tome I. Paris, Hachette. (L'auteur de

l'article ne peut accepter la condamnation prononcée par M. Taine, et préfère le jugement de Tocqueville qui conserva toujours une grande admiration pour la génération qui fit la Révolution.)

Literarisches Centralblatt, n° 24, 15 juin 1878 : Hausrath, David Friedich Strauss und die Theologie seiner Zeit. Heidelberg, Bassermann. (Bon et impartial.) — Zimmermann, die Zürcher Kirche von der Reformation bis zum dritten Reformationsjubiläum. (1519-1819.) Zürich, Höhr. (Intéressant.) — Zimmermann, Perioden in Herbart's philosophischem Geistesgang. Wien, Gerold's Sohn. 1876. — Kirchmann, Erläuterungen zu Kant's Schriften zur Naturphilosophie. Leipzig, Koschny. 1877. — Ballauf, die Elemente der Psychologie. Cöthen, Schulze. — Prinz, über den Traum, Bonn, Marcus. (Original.) — Gaudeamus, Carmina vagorum selecta in usum lætitiæ. Leipzig, Teubner. 1877. (Recueil intéressant, poésies et chants du moyen âge empruntés pour la plupart aux Carmina Burana, d'autres chants du temps de la Renaissance, quelques corrections à faire dans le texte.) — Freybe, Altdeutsches Leben, Stoffe und Entwürfe zur Darstellung deutscher Volksart. I Bd. Gütersloh, Bertelsmann. (Confus, mais utile pour les écoliers et intéressant pour les profanes.) — Jacoby (Joh.), Gesammelte Schriften u. Reden. Nachträge, enthaltend die seit 1872 veröffentlichten Aufsätze und Reden. Hamburg, Meibner. 1877. (Peu de résultats positifs.) — Hennes, der Kampf um das Erzstift Köln zur Zeit der Kurfürsten Gebhard Truchsess und Ernst von Baiern. Köln, Du Mont Schauberg. (N'est guère qu'une traduction de l'ouvrage d'Isselt, de bello Coloniensi ; pas de critique des documents ; pas d'étude préliminaire sur la situation religieuse de l'électorat avant l'avénement de Gebhard Truchsess ; le caractère de ce personnage lui-même n'est pas fouillé, etc.) — Franklin, Les sources de l'histoire de France, notices bibliographiques et analytiques des inventaires et des recueils de documents relatifs à l'histoire de France. Paris, Didot. 1877. W. Arndt : on ne sait ce qu'a voulu l'auteur, pas de préface, sera peu utile et pouvait être meilleur, cp. *Revue critique*, art. de M. G. Monod, 1877, n° 51.) — Kuhl, Darwin und die Sprachwissenschaft. Mainz. Lesimple. 1877. (Prétentieux.) — Wüstenfeld, die Uebersetzungen arabischer Werke in das Lateinische seit dem xi. Jahrh. Göttingen, Dietrichs. 1877. (Très-bonne contribution à l'histoire littéraire du moyen âge, suite du travail du même auteur sur les médecins et les naturalistes arabes.) — Sproull, An extract from Ibn Kutaiba's Adab al-Kâtib, or the writer's guide, with translation and notes. Leipzig, Stauffer. 1877. (Travail important sur quelques chapitres de l'ouvrage de Ibn Kutaiba.) — Bernardakis, symbolæ criticæ vel censura Cobeti emendationum in Strabonem. Leipzig, Teubner. 1877. (Etude très-soignée, le 1er chapitre traite du procès qui fait le fond du discours contre Apaturios, le 2e, de la question d'authenticité.) — Calderon de la Barca, El Magico prodigioso, comedia famosa, publiée d'après le manuscrit original de la bibliothèque du duc d'Osuna, avec fac-simile, une introductson, etc., par Alf. Morel Fatio. Heilbronn, Henninger. 1877. (Edition excellente publiée par un des collaborateurs de la *Revue critique*, très-précieuse introduction.) — Dingelstedt, Literarisches Bilderbuch. Berlin, Hoffmann. (Etudes intéressantes, écrites d'un style agréable, entre autres sur le Tartufe de Molière et le théâtre français sous la Terreur.) — Schmidt, Sagen, Sitten und Gebräuche aus Thüringen, gesamm. von Witzschel. Wien, Braumüller. (Sera favorablement accueilli de tous les amis des légendes.) — Schraishuon, das Königliche Hoftheater in Stuttgart von 1811 bis zur neueren Zeit. Stuttgart, Müller. (Recueil de feuilletons parfois piquants.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 24, 15 juin 1878 : Von Zezschwitz, der Kai-

sertraum des Mittelalters in seinen religiösen Motiven. Leipzig, Hinrichs. 1877. (Patriotisme ardent.) — S. Guyard, un grand maître des Assassins au temps de Saladin. Paris, Maisonneuve. 1877. (Sprenger : met pour la première fois le Vieux de la Montagne dans son vrai jour, très-bon.) — F. Reuss, Hieronymos von Kardia, Studien zur Geschichte der Diadochenzeit. Berlin, Weidmann. 1876. (Gelzer : bon.) — Hartel, Demosthenische Studien. I, II, Wien, Gerold's Sohn. 1877-78. (Blass : très-bon, utilise les inscriptions, à continuer.) — Förster, Zambeccari und die Briefe des Libanios. Stuttgart, Heitz. (Hug : prouve que les quatre cents lettres en latin ont été falsifiées par Zambeccari). — Förster, de Libanii libris manuscriptis Upsaliensibus et Lincopiensibus commentatio. Rostock, Adler. 1877. (N'est pas dans le commerce.) (Hug : précieuses contributions à l'histoire du texte de Libanius.) — Hoche, Autolyci de sphœra quæ movetur et de ortu et de occasu libri. Hamburg, Meissner. 1877. (Eberhard. cp, *Revue critique*, 1877. art. de M. Th. H. Martin, n° 26, p. 409.) — Hilberg, das Gesetz der trochaïschen Worstformen im dactylischen Hexameter und Pentameter der Griechen vom 7 Jahrh. v. Chr. bis zum Untergang der griechischen Poesie. Wien, Hölder. (Ludwich : très-instructif, des découvertes.) — L. A. Frankl, Tragische Könige, epische Gesänge. Wien, Hölder. 1876. (Lehmann : série de chants épiques sur les rois légendaires, Frankl est un poète de génie.)

Philosophische Monatshefte, XIV Band, IV Heft, Leipzig, Koschny. A. Franck, über E. von Hartmann's Philosophie des Unbewussten. (Résumé et par endroits traduction de quatre articles parus en 1877 dans le Journal des savants; l'allemand de M. Franck est excellent.) — Stadler, über die Ableitung des psychophysischen Lebens. — Gwinner, Schopenhauer's Leben. (Schaarschmidt.) — Fontana, Idea per una filosofia della storia (Lasson). — E. v. Hartmann, Das Unbewusste von Standpunkte der Physiologie und Descendenztheorie. (Bertling.) — Hoffmann, Philosophische Schriften (Rabus).

Verhandlungen der philosophischen Gesellschaft zu Berlin. VII u. VIII Heft. Leipzig, Koschny. v. Heydebreck, Ueber die Grenzen von Malerei und Plastik — Fredericks, Ueber den Begriff der Religion und ueber die Hauptstufen der religiösen Entwickelung.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

DOUZIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome VI)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

DOUZIÈME ANNÉE

SECOND SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome VI

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1878

ANNÉE 1878

TABLE DU SECOND SEMESTRE

ARTICLES

VARIÉTÉS

DIVERS

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

Dans tous les numéros

Dans des numéros isolés

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 5 Juillet — 1878

---

120. — **Des services que peut rendre l'archéologie aux études classiques** d'après les plus anciennes inscriptions grecques, d'après les vases peints et lettrés des Grecs et les vases à boire peints et lettrés des premiers chrétiens, d'après la peinture et les peintres de vaisseaux, la gravure et les graveurs en médailles et en pierres fines, la gravure et les graveurs sur anneaux payens, le symbolisme et la gravure sur anneaux des chrétiens, par J. P. ROSSIGNOL, membre de l'Institut, professeur de littérature grecque au Collège de France. Paris, Labitte, 1878, in-8°, 468 pages.

Le but que je me propose n'est pas d'apprécier l'ouvrage du savant professeur dans son ensemble ni dans ce qui en fait spécialement l'objet. Là-dessus, je n'éprouve aucun embarras à proclamer ma complète incompétence. Je veux considérer ce recueil de mémoires sous deux aspects seulement : dans ses rapports avec la linguistique et avec l'histoire des origines grecques. Je n'entends pas contester que les dissertations archéologiques de M. Rossignol ne soient fort intéressantes, — j'ai rarement lu un livre avec plus de plaisir ; — je n'entends pas contester la science de l'auteur, il m'a appris sur une foule de points des choses que j'ignorais. Il critique avec autorité certaines opinions que d'autres savants archéologues considèrent comme incontestables ; telle est, par exemple, la doctrine admise sur la date des inscriptions de Théra qui seraient, dit-on, les plus anciennes inscriptions grecques connues, et qui cependant emploient déjà l'H pour représenter l'*e* long qu'on trouve encore représenté par un E dans des inscriptions de Mélos, d'Olympie et de Nani [1]. Mais je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un mouvement de surprise en voyant qu'un savant qui parle des grammairiens grecs, des inscriptions grecques, de la gravure et de la peinture grecque, d'une façon si

---

1. Suivant M. Lenormant, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio, t. 1, p. 195, les inscriptions de Théra ont été écrites du commencement du VIIIe siècle à la fin du VIIe siècle avant J.-C. Suivant M. R., elles sont postérieures à l'inscription de Mélos qui est contemporaine de Solon 640-559. Il faudrait donc ne placer les inscriptions de Théra que vers le milieu ou la seconde moitié du VIe siècle.

instructive et si attrayante, laisse complètement de côté des principes de linguistique considérés, par d'autres, comme aussi élémentaires qu'incontestables, et paraisse pousser le dédain de ces principes à ce point qu'il ne les mentionne même pas.

Ainsi, après avoir établi, contrairement à certains grammairiens, que l'orthographe ΣΔ = Z est étrangère aux inscriptions grecques les plus anciennes, que c'est une orthographe dialectale introduite chez les Doriens à une date relativement récente, M. R. vient à soutenir que cette orthographe représente la prononciation générale du Z grec. Au lieu de prononcer le ζ *dz*, nous devrions le prononcer *sd*. Pour demander le changement d'un usage aussi universellement reçu, il faut avoir de bonnes raisons. Quelles sont celles de M. R.? Ἀθήναζε, suivant lui, est un composé de l'accusatif Ἀθήνας et de l'enclytique δε qu'on trouve dans οἶκόνδε. Mais, dans ce système, comment expliquer μέταζε dans le vers d'Hésiode, *Opera et dies*, 394 :

Ὠρί ἀέξηται μήπως τὰ μέταζε χατίζων.

Supposerons-nous à la préposition μετά un accusatif pluriel parallèle à celui d'Ἀθῆναι? Et pour nous rendre compte d'Ὀλυμπίαζε, donnerons-nous à Ὀλυμπία un accusatif pluriel? Les adverbes homériques χαμᾶζε, ἔραζε appartiennent de même à des thèmes qui n'ont point de pluriel. Un nombre considérable d'exemples dont le plus célèbre est Ζεύς = *djâus*, établit que le Z grec représente la prononciation assimilée d'un groupe de deux consonnes originairement identique au groupe tout moderne qui commence le français dieu. Dans ζ = *dz*, z = *j* ou l'*i* consonne. Prononcer ζ *sd*, c'est intervertir l'ordre historique des sons.

Certains grammairiens affirment que les anciens Grecs ont représenté l'H par un E double, ils donnent comme exemple l'homérique δέελον (*Iliade*, x, 466). M. R. réfute ces grammairiens, et ne trouve pas d'explication au mot δέελον = δῆλον : « c'est un fait à part qu'il faut respecter dans son isolement. » M. R. cependant, qui a beaucoup plus que moi pratiqué la poésie épique grecque, connait de l'adjectif δῆλος une forme encore plus étrange que δέελος, c'est δείελος, dans le composé εὐ-δείελος « bien clair, bien distinct, visible de loin » (*Odyssée*, II, 167; IX, 21; XIII, 212, 234). Δείελος = δείϜελος est dérivé de la racine DIV « briller. » La forme δείελος a perdu le digamma de cette racine DIV, δέελος a perdu l'*i*, l'η de δῆλος est issu de la contraction des deux ε de δέελος, et voilà pourquoi les Doriens disent δῆλος et non δᾶλος qui serait la forme régulière si l'η de δῆλος tenait lieu d'un *â* long primitif.

Appeler l'archaïque HEPAKΛEEΣ par opposition au plus moderne Ἡρακλῆς, « une forme à résolution » (p. 63), n'est pas plus exact. HEPAKΛEEΣ a perdu un digamma entre les deux E qui précèdent l'Σ final; et le second η de Ἡρακλῆς est le résultat d'une contraction moderne de ces deux E archaïques. Si M. R. avait soupçonné l'existence primitive du digamma qui manque dans le second terme KΛE[F]EΣ

d'HEPAKAEEΣ, et s'il avait su que cet F = V, il aurait été moins étonné de lire Κλεύ-δαμος pour Κλεό-δημος, Κλεύ--δωρος pour Κλεό-δωρος (p. 219). Il n'aurait pas écrit que Νευαντος est d'une formation si « étrange » « qu'on ne peut la réduire à aucune règle connue » (p. 218). L'υ de Νευαντος est identique au *v* du latin *novus*. Le grec νέος = νέϜος = *nevo-s* « nouveau ». La forme archaïque Νεύαντος pour le moderne Νέανθος « fleur nouvelle » nous conserve une lettre que le grec classique a perdue et que le français lui-même a conservée dans l'adjectif « nouveau ».

M. R. ne songe pas à contester l'existence du digamma, mais, suivant lui, c'est une lettre spéciale aux Eoliens qui remplacèrent par elle l'aspiration des autres peuples, spécialement des Attiques (p. 69). Cependant la grammaire comparée établit catégoriquement que le F éolique tient lieu d'un *v* plus ancien, et que l'esprit rude est relativement moderne. « Le digamma n'aspirait point », dit M. R. Généralement en effet le digamma a été remplacé par l'esprit doux ; mais cette règle a des exceptions, exemples : ἕσπερος, en latin *vesper*, ἵστωρ de la racine VID, ἕννυμι, εἷμα, « vêtir, » « habit » de la racine VAS, d'où le latin *vestire*. HOINOΣ avec un esprit rude, figuré par H, n'est pas plus étonnant : cet H tient lieu d'un digamma, cf. *vinum;* telle est l'origine de l'H initial d'HEΛΠΙΔΑ (p. 70) = Ϝελπίδα, d'HOIKON = Ϝοῖκον *(ibid.)*, pour les formes classiques ἐλπίδα, οἶκον. Dans HAΔEΛΦOI, pour le plus moderne ἀδελφοί, H = Σ : en effet ἀδελφός = σα-δελφός. Quant à HANΔPA et HEΠI pour ἄνδρα et ἐπὶ, ce sont des exemples d'esprit rude parasite que la langue classique n'a pas conservés, tandis que celui de ἵππος par exemple s'y est maintenu, quoiqu'il ne soit pas étymologiquement mieux justifié.

Le nom du fabricant de vases Tlenpolème (p. 150) donne lieu à des observations dont la justesse me semble fort douteuse. Ce nom veut dire « celui qui supporte la guerre, » *tlen* est une variante du thème *talan* de de l'adjectif τάλας, gén. τάλανος. Suivant M. R., l'*n* a été intercalé et la forme la plus ancienne du nom propre est Tlépolème. « Tout le monde, » dit M. R., « connaît l'usage où étaient les Grecs d'insérer un μ dans le « corps d'un mot ou entre deux parties d'un mot composé comme ἄμβροτος pour ἄβροτος, τύμπανον pour τύπανον, τερψίμβροτος pour τερψίβροτος ». Malheureusement dans ἄμβροτος, τερψίμβροτος, la lettre intercalée en le β, la lettre primitive est l'*m* conservé dans la racine sanscrite MR, dans le latin *mori*, dans le français « mourir. » Quant à la nasale de τύμπανον, elle n'est pas spéciale au grec, elle se trouve aussi en sanscrit et en vieil allemand. M. R. a donc mal choisi ses exemples, et ne prouve pas du tout que dans le nom du fabricant de vases TΛENΠOΛEMOΣ l'N se soit intercalé par une « addition pléonastique. »

Ces exemples suffiront, je crois, pour montrer que M. R. a accumulé dans son livre les observations curieuses, mais que s'il avait quelquefois appelé la linguistique à son secours, il aurait mieux fait ressortir la portée de ces observations.

Je passe à une question historique. Une savante étude sur les graveurs

sur anneaux commence à la page 258 du livre que nous examinons. Le premier de ces graveurs est Mnésarque, père du philosophe Pythagore, Pythagore vivait au VIe siècle avant notre ère. Deux siècles plus tard, l'historien Théopompe, le philosophe Aristoxène le disent Τυρρηνός, ce que répètent, au IIe siècle le grand critique Aristarque, et plus tard le scholiaste de Platon. D'autres auteurs, Hérodote au Ve siècle, Isocrate au IVe, Hermippe au IIIe, Diodore au Ier, etc., font de lui un Samien. M. R. trouve une contradiction entre ces deux assertions. Suivant lui, Τυρρηνός veut dire Etrusque : au VIe siècle avant notre ère, il n'y aurait eu de Τυρρηνοί qu'en Italie. Cependant Thucydide, postérieur d'un siècle à Pythagore, nous montre de son temps, sur les côtes de la mer Egée, dans la Péninsule chalcidique des Τυρσηνοί (c'est l'orthographe archaïque) : la population y est Πελασγικὸν τῶν καὶ Λῆμνόν ποτε καὶ Ἀθήνας Τυρσηνῶν οἰκησάντων (l. IV, c. CIX); il s'agit des événements de l'année 424 av. J.-C. Les Τυρσηνοί dont il s'agit sont, suivant Thucydide, des Pélasges et ont jadis habité Lemnos et Athènes. Ce texte de Thucydide n'est pas isolé : Pausanias (II, XXI, 3) mentionne une tradition d'après laquelle un temple d'Athènes aurait été bâti par Hégélaus, fils de Τυρσηνός. Myrsile, IIIe siècle av. J.-C., attribue aux Τυρρηνοί la construction du mur pélasgique d'Athènes. Les Pélasges Tursènes de Thucydide, anciens habitants, suivant lui, de Lemnos et d'Athènes, sont donc identiques aux Pélasges qui, suivant Hérodote, IV, 137-139, furent chassés d'abord de l'Attique à une date inconnue, puis de Lemnos à une date fixée, d'après Diodore de Sicile, à l'année 509 av. J.-C. Ils possédaient donc Lemnos à l'époque où naquit le père de Pythagore, c'est-à-dire vers l'an 600. Comme le dit Porphyre *(Vie de Pythagore)* d'après Cléanthe : Εἶναι δὲ τὸν πατέρα αὐτοῦ Τυρρηνὸν ἀποφαίνονται τῶν τὴν Λῆμνον ἀποικησάντων. Ἐντεῦθεν δὲ κατὰ πρᾶξιν εἰς Σάμον ἐλθόντα καταμεῖναι καὶ ἀστὸν γένεσθαι. « Il y a des « auteurs qui disent que le père de Pythagore était Τυρρηνός, de ceux de « cette race qui habitaient Lemnos. Il vint exercer son métier à Samos, « s'y établit et y acquit droit de cité. » Il n'y a donc aucune contradiction entre la thèse de l'origine samienne de Pythagore et celle de son origine tyrrhénienne : seulement, par Tyrrhénien, il ne faut pas entendre ici le rameau de cette race qui habitait l'Italie. Vers l'an 600 avant notre ère, Mnésarque, Tyrrhénien de Lemnos, quitta cette île pour aller s'établir chez les Grecs ioniens de Samos et y devint graveur : environ cinquante ans plus tôt, le Grec Dorien Démarate avait émigré de Corinthe au pays des Tyrrhéniens d'Italie où sa race eut une destinée politique. Les Tyrrhéniens de la mer Egée et ceux d'Italie n'eurent pas seulement avec les Grecs les relations militaires parmi lesquelles on peut citer la guerre des Tyrrhéniens d'Italie contre Cumes en Campanie à la fin du VIe siècle et au commencement du Ve, la conquête de Lemnos par les Athéniens en 509 : ils eurent aussi les relations pacifiques qu'attestent et l'invasion de la mythologie grecque en Etrurie et les vases grecs d'origine attique si nombreux dans les nécropoles étrusques, comme M. Ros-

signol lui-même se plaît à le constater : la présence de l'élément tyrrhénien sur les côtes de la mer Egée a dû être un facteur important dans l'ensemble des faits qui a produit cette conquête de la Tyrrhénie italienne par l'art grec. Ce n'est point par un pur hasard que, chez l'Athénien Sophocle, l'adjectif Τυρσηνικός désigne un golfe de l'Italie occidentale [1] et le substantif Τυρσηνός un peuple de la Grèce primitive [2], et l'origine tyrrhénienne attribuée au père du Samien Pythagore n'a rien qui doive nous étonner.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

121. — **Numismatique de l'Orient Latin,** par G. SCHLUMBERGER. In-4° de 500 pages et 19 planches gravées. Paris, E. Leroux, 1878. — Prix : 75 francs.

Sous ce titre, M. Gustave Schlumberger vient de publier un volume considérable qui donne une idée exacte de l'état de la science, à cette heure, en ce qui concerne la numismatique franque en Orient. C'est un véritable *Corpus* qui était devenu indispensable pour coordonner tout ce qui a été édité, en cent ouvrages différents, sur les monnaies frappées pendant et à la suite des Croisades. Il est évident que, dans un certain nombre d'années, il y aura plus d'un problème, inexpliqué aujourd'hui, dont on aura la solution; quelques attributions seront rectifiées ou confirmées; la terre aura restitué des monnaies encore inconnues qui compléteront des séries ou combleront des lacunes prévues. Il y aura, en un mot, un supplément à faire. Mais les bases mêmes du travail, les résumés historiques, le cadre resteront intacts; le travail complémentaire ne sera guère alors qu'un inventaire méthodique.

L'auteur s'était préparé de longue date à ce rude labeur; de nombreux articles publiés dans la *Revue archéologique,* dans les *Mélanges de numismatique,* dans le *Musée archéologique,* tous relatifs aux monnaies et aux sceaux de l'époque byzantine et de la domination franque, prouvent le zèle avec lequel M. S. s'est consacré à l'étude de cette partie de la numismatique. Rappelons, en passant que, grâce à son initiative, le Musée de Cluny s'est enrichi, tout dernièrement, de tombeaux d'une haute importance de grands maîtres de Rhodes. Il appartient à M. S. de nous faire connaître ce qui se rattache, à tous les points de vue, à ces précieux monuments.

Nous citerons encore, parmi les travaux préparatoires à la *Numismatique de l'Orient latin,* un petit volume intitulé *Les principautés franques du Levant,* publié d'abord en grande partie dans la *Revue des Deux-Mondes.* Je tiens à mentionner, en passant, cet ouvrage composé

---

1. *Inachus,* édition Didot, fragment 677.
2. *Triptolème,* édition Didot, fragment 339.

dans le but de vulgariser, dans un certain public, les services que la numismatique peut rendre à l'histoire. Des critiques, peu familiers à l'étude des monnaies, ont pu juger ce livre avec sévérité; il semble qu'ils eussent voulu trouver dans une agréable et savante conférence tout ce que l'on ne peut exiger que d'un traité *ex-professo*, appuyé de textes, de citations et de notes multipliées. « Non erat hic locus. »

I

Se conformant à un classement indiqué par l'histoire même, M. S. divise la numismatique de l'Orient latin en deux groupes : le monnayage procédant de la première croisade (fin du XI[e] siècle); celui qui doit son origine à la croisade de 1204.

Pour le premier groupe, l'auteur commence naturellement par les quatre grandes baronnies : Edesse et Marach qui en relevait, Antioche, Tripoli, enfin le royaume de Jérusalem et ses fiefs. Ici, M. S. prend comme point de départ le chapitre des *Assises de Jérusalem* qui énumère les barons du royaume ayant droit de battre monnaie; cette nomenclature est très-incomplète, de l'aveu même du rédacteur des Assises, et M. S. en note un certain nombre dont il a trouvé les noms ailleurs, ou qui lui ont été signalés par M. de Mas-Latrie. Les documents que la Société de l'Orient latin publiera par la suite permettront sans doute, un jour, de se faire une idée exacte de l'organisation féodale en Syrie. Parmi les fiefs ayant le *jus cunei*, un bon nombre n'est pas encore représenté dans les collections numismatiques; on n'en connait que 5 sur 21. — Après les quatre grandes baronnies vient le chapitre relatif aux monnaies d'imitation arabe frappées par les Francs. Les lecteurs de la *Revue critique* ont déjà été mis au courant d'une partie de cette série par le compte-rendu qui a été donné de l'ouvrage de M. H. Lavoix. — Ensuite M. S. passe au royaume de Chypre qui, par le fait, est la continuation du royaume de Jérusalem; la période de la domination vénitienne en Chypre, depuis 1489, date de l'abdication de la dernière reine jusqu'à la conquête turque en 1570; la domination génoise à Famagouste (1373-1464); la seigneurie de Rhodes, détachée de l'empire grec; enfin les grands maîtres de Saint-Jean de Jérusalem pendant leur séjour dans cette île.

Le second groupe débute par l'empire latin de Constantinople qui, suivant M. S., n'a pas eu de monnaies spéciales d'or et d'argent, par suite de la prédominance intéressée des Vénitiens; les arguments présentés par l'auteur ne manquent pas de force ; il n'en reste pas moins assez extraordinaire, quand on réfléchit aux habitudes du moyen âge, — alors que le moindre seigneur, qui se croyait plus ou moins souverain, s'empressait de frapper sa monnaie, — de voir les empereurs latins faire si bon marché de ce droit. Les textes ne permettent ni d'affirmer ni de contester la proposition de M. S. ; tout au plus s'ils laissent supposer l'existence

d'une monnaie de cuivre que l'auteur n'a pas encore retrouvée, si elle a existé; en effet, il n'admet pas les pièces anonymes à légendes et à types pieux que les numismatistes jusqu'ici attribuaient aux empereurs latins. Il en aurait été de même pour le royaume de Salonique et pour la seigneurie de Misithra; en ce qui touche celle-ci, on ne se doute du monnayage de son titulaire que par l'engagement pris par lui en 1294 de ne pas copier le numéraire vénitien. — Après les empereurs latins, viennent les princes d'Achaïe dont les monnaies forment une série complète depuis le milieu du XIII[e] siècle jusqu'à la fin du XIV[e], ainsi que deux de leur douze baronnies, les seigneurs de Karytaena et de Damala. Ensuite les ducs d'Athènes, les comtes de Salone, les seigneurs d'Eubée. C'est, comme on le voit, la numismatique de la Grèce et de l'Archipel qui s'enrichira certainement par l'étude attentive des trouvailles de deniers tournois.

En tête des fiefs formés des débris de l'empire d'Orient, à la suite de la croisade de 1204, figurent les despotes d'Epire, les sébastocrators de la Grande-Vlaquie, région située entre l'Olympe et le Parnasse; les possessions des princes napolitains dans la Grèce continentale et dans les îles Ioniennes : l'Epire et Leucade. — Puis les seigneuries latines de l'Archipel : Naxos, Léos, Tinos; Chio, Péra, Caffa, sous la domination génoise; Lesbos, fief de la famille génoise de Gattilusio. Le livre est terminé par les monnaies frappées à Venise, probablement pour l'usage des colonies du Levant, sous les noms de *petits tournois* et de *grossetti per navigare;* enfin par les imitations frappées avec des légendes latines par les émirs musulmans en Lydie, en Ionie et en Carie.

II

Après avoir exposé le plan de l'ouvrage, il nous reste à en apprécier le mérite et à soumettre à l'auteur quelques observations. — Notons tout d'abord qu'il ne faut manquer, avant de feuilleter le livre, de prendre connaissance des quatre pages d'additions et de rectifications qui le terminent. Elles contiennent des indications importantes recueillies pendant l'impression. C'est dans ce supplément que se trouve la description de deux pièces, gravées ici pour la première fois, toutes deux du plus haut intérêt pour l'histoire de Jérusalem. L'une parait appartenir au roi Conrad de Montferrat, le compétiteur de Gui de Lusignan; elle porte un type insolite : le Saint Sépulcre accompagné de deux anges, à droite et à gauche; l'autre pièce, avec sa légende : V..... CRVCIS, et sa croix à doubles croisillons, peut se rattacher à l'intervalle, entre la mort de Godefroi de Bouillon et l'avènement de Baudouin d'Edesse, pendant lequel le patriarche de Jérusalem prétendit à la souveraineté.

On comprend que dans un livre, comme celui dont nous nous occupons en ce moment, la tâche de l'auteur ne consiste pas seulement à apprendre des faits inédits, des solutions nouvelles; le fonds de tout

Corpus est une compilation intelligente faisant connaître l'opinion des devanciers, discutant ce qui est douteux ou mal prouvé, mettant en relief ce qui est définitivement acquis à la science. M. S. a rempli avec conscience cette mission délicate, mais cela ne l'a pas empêché d'ajouter de son propre fonds. Outre les deux deniers dont je viens de parler, il a le mérite d'avoir déchiffré et fait connaître le denier tournois de Charles Ier Tocco, duc de Leucade (1396-1414), et aussi le sequin de Chio portant le nom abrégé de Charles VII, roi de France, alors que de 1458 à 1461, il portait le titre de seigneur de Gênes. L'existence de cette curieuse pièce avait été pressentie par M. Lambros qui connaît si bien la numismatique franque et à qui on doit l'article de Mételin intercalé dans le livre de M. S. — Ce dernier chapitre soulève une question sur laquelle on est encore loin de s'accorder ; il s'agit de l'interprétation du signe qui forme le blason des Paléologues. Les uns pensent que celui-ci était une croix, cantonnée de quatre B ; les autres que c'étaient quatre *briquets* ou *fusils*. M. Lambros tient pour la seconde opinion ; M. S., après avoir énergiquement soutenu la première, semble moins convaincu aujourd'hui. Notons que si ce sont des B que l'on trouve sur les monnaies des Gabalas à Rhodes, des Gattilusio à Mételin, comme sur des pièces des empereurs Andronic II et Andronic III, ils peuvent signifier βασιλεὺς, lorsqu'il n'y en a qu'un, βασιλεὺς βασιλέων, s'il y en a plusieurs. J'avoue que je partage plus que jamais l'interprétation proposée par MM. S. et Sathas. L'emploi du *briquet* dans le blason, au XIIIe siècle, est inconnu ; l'exemple d'un directeur de la monnaie de Florence, en 1318, qui aurait fait figurer un briquet, comme *différent*, sur des florins ne prouve pas grand'chose : il a pu adopter ce signe, emblème parlant de son nom, pour marquer le numéraire émis pendant son administration ; reste à démontrer que cet emblème est un blason de famille plutôt qu'une signature personnelle ; et encore ce fait, même établi, n'aurait pas de valeur pour établir que les Paléologues auraient eu l'idée bizarre de prendre un briquet pour armoirie. La numismatique nous fournit des exemples de B, initiales. Les seigneurs d'Anduse, au XIIIe siècle, gravaient sur leurs monnaies un B, première lettre du nom de Bernard ou de Bermond. Hugues III et Hugues IV, ducs de Bourgogne, lorsqu'ils tenaient le comté de Chalon-sur-Saône, y gravaient sur leurs deniers un B, comme on l'avait fait avant eux depuis le roi Lothaire jusqu'au roi Philippe Ier ; or personne n'a jamais songé à établir un rapprochement entre cette initiale du mot *Burgundia*, probablement, et le briquet que prenait, deux cents ans plus tard, Philippe-le-Bon, comme devise de son ordre de la Toison d'or, et non comme blason. Je crois que le sens primitif du B des Paléologues ayant été oublié, on y vit des briquets ; n'a-t-on pas cru que la fleur de lis était un fer de lance ; que le type dégénéré de la tête, sur les monnaies chartraines, représentait des caractères hébraïques ?

J'ai entendu reprocher à M. S. d'avoir donné une trop grande place

à ses résumés historiques; cette critique me semble injuste en présence de l'opportunité qu'il y avait à réunir, à l'usage des numismatistes, le plus d'éléments de recherches, disséminés jusqu'à ce jour. Où trouver, par exemple, l'histoire des despotes d'Epire, des sébastocrators de Vlaquie; celle des seigneurs des Iles, en dehors de Hopf, rédigé en allemand et que chacun n'a pas sous la main? — Les critiques que j'ai à faire portent sur d'autres points; ainsi je ne puis admettre l'excuse de M. S. en ce qui touche à la numismatique des rois chrétiens de la Petite Arménie: leur place était marquée dans ce volume; ensuite, et ceci est plus grave, M. S. a oublié de compléter son œuvre par une carte géographique et une table complète des noms de lieux et d'hommes; je lui recommande ces trois annexes importants pour le premier supplément qu'il donnera. — Je lui cherche querelle enfin pour son excès de modestie et un certain défaut de méthode.

Il est trop modeste lorsqu'il insiste, à maintes reprises, sur les emprunts faits par lui à différents auteurs. Indiquer ses sources est un devoir, et l'excellente bibliographie dressée par M. S. fait connaître tous les ouvrages qu'il a consultés; mais il a oublié qu'il y a un mérite à savoir résumer les travaux d'autrui et qu'ici ce mérite lui est personnel. Avouons, toutefois, qu'il est plus honorable de s'attirer la critique que je fais en ce moment que de s'exposer au soupçon de plagiat, accusation qui n'effraie pas ceux qui font le métier, ridicule et peu délicat, de pirates d'érudition.

Quant au défaut de méthode, mon reproche est fondé sur ce fait qu'en exposant le plan du livre je n'ai pas toujours suivi l'ordre de l'auteur. M. Schlumberger, par exemple, a pris chacun des grands fiefs de Palestine d'après la date de sa formation; en prévenant le lecteur au moyen d'un tableau récapitulatif des dates elles-mêmes, et en suivant ensuite un ordre méthodique, il n'eût pas séparé le royaume de Jérusalem des deux premières pages de son livre qui le concernent spécialement; il ne l'eût pas séparé une seconde fois de ses fiefs par le comté d'Edesse. Je crois aussi qu'il eût été préférable de faire suivre le résumé historique de chaque roi ou baron par la description de ses monnaies.

Je n'aborde pas les erreurs typographiques; quel est le gros volume où on n'en trouverait pas? La *numismatique de l'Orient latin* est, en somme, un ouvrage de grand mérite qui comble une lacune; il fait honneur à l'auteur comme à la société qui n'a pas hésité à le prendre sous son patronage. Je ne crois pas être contredit lorsque j'affirmerai que c'est certainement, par son texte et par ses planches, le livre le plus important et le plus utile qui ait été édité, depuis plusieurs années, sur la numismatique du moyen âge.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

122. — **Die Politik Schwedens im Westphaelischen Friedenscongress und die Gründung der Schwedischen Herrschaft in Deutschland**, von C. T. Odhner, Prof. der Geschichte an der Universitaet Lund. Gotha, Perthes, 1877, xv, 353 p. in-8°. — Prix : 6 fr. 25.

Le présent ouvrage, écrit en suédois par l'auteur et traduit en allemand par l'un de ses compatriotes, est une étude méritoire sur l'un des points les plus intéressants de l'histoire de la guerre de Trente Ans, l'établissement de l'influence et de la domination suédoise en Allemagne. Ce n'est pas que les travaux sur les traités de Westphalie, sur les négociations qui le précédèrent, sur ses conséquences immédiates, nous manquent en aucune manière. Il est peu de sujets sur lesquels on ait autant écrit. Les in-folio des Meyern, des Chemnitz, des Pufendorf et des Dumont, pour ne point parler des autres, composent à eux seuls une petite bibliothèque. Néanmoins les hommes d'Etat de cette époque fameuse ont été si prodigues de leur encre et de leur papier, qu'on trouve encore toujours dans les archives des documents inédits. M. Odhner en a consulté bon nombre dans les collections de Venise, de Stockholm et de Vienne; il n'a point poussé jusqu'à Paris et nous le regrettons pour ses lecteurs. Mais ce ne sont pas les renseignements nouveaux qui constituent l'utilité principale de son livre. Ce que nous louons principalement en lui, c'est la netteté avec laquelle l'auteur a circonscrit son sujet au milieu de tant de matériaux épars, et la brièveté voulue avec laquelle il a, dans ce sujet même, résumé tout ce qui ne lui semblait que d'une importance secondaire.

Ecrire en trois cents pages une histoire générale des traités de Westphalie, serait une tâche assez facile aujourd'hui; mais savoir se former à l'étude du rôle que la Suède a joué dans ces négociations aussi longues qu'embrouillées; refouler à l'arrière-plan ce qui n'était qu'histoire militaire ou relations diplomatiques étrangères; apprécier sans parti pris l'attitude et les efforts de la Suède pour entrer dans le concert européen et pour siéger sur les bancs de la diète de l'Empire, c'était une tâche plus difficile et à laquelle M. O. ne s'est point montré inférieur. Son livre débute, mais en courant, avec la descente de Gustave-Adolphe en Allemagne; un seul chapitre d'introduction nous mène jusqu'en 1637. La prise de possession de la Poméranie occupe le second et nous fait connaître l'organisation administrative donnée par Oxenstjerna aux provinces conquises. Les préliminaires de Hambourg nous montrent ensuite pour la première fois les diplomaties française et suédoise aux prises, en la personne d'Adler Salvius et du comte d'Avaux. Trois chapitres sont consacrés aux délibérations de Münster et d'Osnabrück. Nous y voyons la Suède insister avec toute l'énergie possible sur *la liberté des Etats de l'Empire*. Avec combien plus d'énergie encore Trautmannsdorf, l'envoyé impérial, aurait-il protesté contre ce principe qui renfermait la dissolution virtuelle de l'Empire, s'il avait pu lire la dépêche où Salvius

disait de ce principe « qu'il devait être entretenu comme une petite souris pour ronger les racines, jusqu'à ce que l'arbre tombât par terre » (p. 203) ! La possession définitive de la Poméranie, les négociations opiniâtres entre la Suède et le Brandebourg à ce sujet, remplissent naturellement un nombre de pages assez considérable. L'adjonction d'une petite carte aurait été bien désirable, afin de pouvoir suivre, avec quelque chance de succès, les contestations multiples sur les frontières de la nouvelle province suédoise.

Ce qui nous plaît encore dans le livre de M. Odhner et ce qui prouve qu'il possède le tempérament du véritable historien, c'est la manière calme et scientifique dont il parle des personnages les plus illustres de son pays, de Gustave-Adolphe, par exemple. Nous ne pouvons aussi qu'approuver ce qu'il dit du rôle de la Suède par rapport aux protestants d'Allemagne. Grâce au vainqueur de Breitenfeld et du Lech, à l'habileté de son grand chancelier Axel Oxenstjerna, la monarchie suédoise était devenue la patronne de la Réforme allemande au moment où Louis XIV quittait l'ancienne politique de la France à cet égard. Elle aurait pu longtemps encore le rester. Mais la conversion de Christine, les stériles lauriers qui attirèrent Charles-Gustave du côté de la Pologne, empêchèrent le développement de la puissance septentrionale en Allemagne même, et permirent l'agrandissement du Brandebourg qui devint ainsi l'héritier naturel de son protectorat sur le protestantisme allemand [1].

R.

---

123. — **Œuvres du cardinal de Retz**, publiées par MM. Feillet et Gourdault. Tome IV. Paris, Hachette, 1876, in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Le IVe volume des *Œuvres du cardinal de Retz*, publié par M. Gourdault dans la collection des grands écrivains de la France, contient la fin des *Mémoires* depuis le mois de septembre 1651 jusqu'à l'évasion de Retz et son arrivée en Italie.

Le manuscrit original, pour cette partie, est tout entier de la main du cardinal. Il semble à M. G. que l'auteur n'a pas eu le temps de le revoir comme il a fait pour le commencement. En voici une preuve curieuse. Aux pages 166 et 167, Retz a laissé en blanc, à trois reprises différentes, le mot Gergeau (Jargeau), dont la restitution n'est point douteuse; dans la suite, il s'est souvenu du mot oublié, et il l'a écrit aussitôt en marge de la page même qu'il avait sous les yeux, avec l'intention de le mettre à sa vraie place; les lacunes qu'il voulait combler subsistent pourtant.

1. Quelques fautes d'impression déparent le volume. Ainsi, p. 216 et par tout le volume, on lit *Erskein* au lieu d'*Erskine*. — P. 298, lisez *Salvius* au lieu de *Servius*. — P. 313, lisez *Vautorté* pour *Vautorte*, etc., etc.

Les exemples que cite encore M. G. ne sont pas aussi convaincants; néanmoins, ils confirment celui que je viens de mentionner.

Pour contrôler, quelquefois même pour déchiffrer le texte en manuscrit autographe, l'éditeur s'est servi d'une copie qu'il appelle « la copie Caffarelli. » Elle a d'abord l'avantage d'être moins surchargée et plus lisible. En outre, elle reproduit « une rédaction qui souvent s'écarte beaucoup du manuscrit, mais que çà et là on retrouve partiellement sous les ratures de l'auteur et qui paraît bien être aussi son œuvre, retouchée peut-être en certains passages par un réviseur autorisé, ou du moins bien informé, sans doute Caumartin. » (Avertissement, p. 2.) Les retouches dont il est question ici ont presque toujours pour but de rendre le texte original plus clair, soit par un léger changement de tournures ou d'expressions, soit par l'addition d'un membre de phrase complémentaire.

Comme dans le tome III, M. G. donne la plupart des variantes des éditions publiées de 1837 à 1866. Quelques-unes sont insignifiantes. Mais il en est aussi qui s'éloignent sensiblement du texte authentique et qui montrent combien était nécessaire une récension attentive du manuscrit de Retz. A titre d'exemple, j'en citerai plusieurs prises au hasard. Page 9, note 6, propositions au lieu de préparatifs. P. 12, 7, résolution pour révolution. P. 39, 1, de chanceux p. de chacun. P. 42, 6, qu'on ne songeait pas à Monsieur le prince p. qu'en ne se soignant pas. P. 46, 5, il m'assurait d'argent p. il m'assisterait d'argent. P. 77, 6, parenté p. postérité. P. 84, 2, allusions p. illusions. P. 166, 2, Gien p. Gergeau. P. 322, 1, promis p. proposé. Quant aux variantes du manuscrit lui-même, que M. G. reproduit scrupuleusement, elles offrent un intérêt d'un autre genre. Elles permettent de suivre, à travers les tâtonnements de l'écriture, les efforts que fait le cardinal pour rendre sa pensée. On remarquera à cet égard, qu'en général Retz n'a point de peine à trouver ses expressions; il y arrive presque toujours du premier coup; ce qui l'embarrasse parfois, c'est la construction de ses phrases.

Le commentaire a été l'objet des mêmes soins que dans les volumes antérieurs. M. G. ne laisse passer aucun mot vieilli sans en donner le sens et le guide qu'il suit en pareil cas est la première édition du dictionnaire de l'académie. Les termes techniques sont éclaircis surtout à l'aide de Furetière. Les locutions qui, au XVIIe siècle, étaient d'un usage peu fréquent, sont notées exactement. Je reprocherai seulement à M. G. de n'avoir pas expliqué les phrases obscures qu'il n'est pas rare de rencontrer dans Retz. J'en rapporterai une qui m'a frappé : « Les grandes affaires consistent encore plus dans l'imagination que les petites ; celle des peuples fait quelquefois toute seule la guerre civile » (p. 386). On entrevoit bien ce que l'auteur veut dire; mais il faut un instant de réflexion pour le deviner et l'on saurait gré à l'éditeur d'éviter cette peine au lecteur. J'exprimerai un regret analogue en ce qui concerne les éclaircissements historiques. M. Gourdault donne des renseignements brefs mais précis sur les

personnages que Retz met en scène ; il rectifie les erreurs de dates ou de noms que le cardinal laisse échapper ; souvent aussi il complète et confirme ses assertions par des citations empruntées aux documents contemporains. Mais on désirerait quelque chose de plus. On voudrait que, dans les nombreux passages où Retz altère sciemment la vérité, une note éveillât les défiances du lecteur et le prévînt du mensonge.

Paul GUIRAUD.

---

124. — **La famille de Jean-Jacques.** Documents inédits publiés par Eugène RITTER, professeur à l'Université de Genève. — Genève, imprimerie Ziegler, 1878, brochure in-8° de 31 p. (Extrait du tome XXIII des *Bulletins de l'Institut genevois*).

M. Eugène Ritter — tous les lecteurs de la *Revue critique* le savent — est un des meilleurs travailleurs de cette ville de Genève où l'on travaille beaucoup. Je m'excusais ici, l'autre jour, de parler d'une toute petite brochure [1]. Celle que vient de nous donner M. R. n'est guère moins petite, mais elle n'est pas moins intéressante. Les documents inédits retrouvés par le zélé chercheur, s'ils ne nous apprennent rien sur Jean-Jacques lui-même, nous font du moins connaître son père, sa mère, son oncle, ses tantes et permettent d'avoir « quelque idée de l'intérieur et du cercle de famille où notre célèbre concitoyen a passé sa première enfance, de l'atmosphère morale où il s'est développé. » Répondant à certaines objections qui pourraient lui être adressées, le savant professeur continue ainsi (p. 8) : « Une plus juste appréciation du caractère de cet homme malheureux ressortira, pensons-nous, de tous les documents qui nous aideront à connaître le niveau moral de son premier entourage et de sa parenté. Il y a des foyers domestiques où l'on respire un air de délicatesse et d'innocence. *Ce n'est pas une petite avance pour la vertu,* a dit Sainte-Beuve quelque part, *que d'être sorti de la race des justes.* »

Des pièces diverses empruntées par M. R. aux registres du Consistoire et à ceux du Conseil, il résulte que, selon sa pittoresque expression, « Jean-Jacques a des origines un peu troubles et limoneuses. » C'est ainsi que l'on voit (p. 9) que la sœur du père de Rousseau se maria avec le frère de la mère dudit Rousseau « après avoir anticipé de sept mois, » d'où un résultat trop facile à prévoir : le scandale d'un baptême survenant après quelques jours de mariage seulement. C'est ainsi que l'on voit encore (p. 11) qu'Isaac Rousseau, le père de l'auteur de la *Nouvelle-Héloïse,* fut mis en prison et frappé d'une amende de 25 florins (30 et 31 octobre 1699) pour tapage nocturne, compliqué de « querelle et baterie avec des jeunes seigneurs anglais. » Plus loin (p. 18 et 19), trois tantes de Jean Jacques sont censurées pour avoir joué aux cartes « sur la porte dans l'allée de leur maison, un jour de dimanche. » Le péché — du

1. N° du 15 juin dernier, p. 389.

moins à nos yeux — n'est pas bien grave, mais l'austère Genève était implacable pour les plus petites fautes. Ce qui est plus sérieux, c'est l'accusation portée contre le turbulent maître de danse Isaac Rousseau dans un document du 10 octobre 1722 (p. 21-25) : il avait tiré son épée et en avait frappé au visage un interlocuteur fâcheux, ce qui l'obligea à quitter la ville en toute hâte pour n'être pas une seconde fois privé de sa liberté. Le père de Jean-Jacques fut condamné à trois mois de prison et à 50 écus d'amende.

La brochure de M. R. n'est pas seulement digne d'attention par les détails si nouveaux qu'elle nous fournit sur les aventures de Jean-Jacques : on y trouve aussi de précises indications qui permettent de rectifier un assez grand nombre de passages des *Confessions*. Tout au début du livre, Rousseau raconte que « l'amour arrangea tout » et que « les deux mariages [de son père et de sa mère, de son oncle et de sa tante] se firent le même jour. » Erreur manifeste! Le père et la mère du philosophe se marièrent le 2 juin 1704 et son oncle et sa tante (Gabriel Bernard et Théodore Rousseau) s'étaient déjà mariés en 1699, et ce n'était pas trop tôt, comme nous l'avons vu. — Ailleurs Jean Jacques nous présente le pasteur Bernard comme son grand-père ; M. R. établit (p. 15), à l'aide d'un acte notarié du 27 mai 1701, que c'était son grand'oncle. — Enfin (p. 29) M. R. redresse, en remontant toujours aux sources officielles, trois dates des *Confessions*. Rousseau dit qu'il avait *huit* ans quand il fut placé chez Mlle Lambercier — dont il raconte si plaisamment la fatale culbute — il en avait *dix*. De retour à Genève, il passa, dit-il, *deux ou trois ans* chez son oncle Bernard : ces deux ou trois ans se réduisent à *quelques mois* de l'hiver 1724-25. Son voyage avec l'archimandrite, qu'il accompagna de Neufchâtel à Fribourg, Berne et Soleure, doit être reporté de *1732* au printemps de *1731*.

Quand on donnera des œuvres complètes de J.-J. Rousseau une édition semblable aux éditions de la collection des *Grands écrivains de la France*, la brochure de M. R. ne sera pas une des moins utiles de toutes les pièces à consulter.

T. de L.

Au moment où l'on imprimait les lignes que l'on vient de lire, j'ai reçu un petit volume intitulé : *Jean-Jacques et le pays romand* (Genève, H. Georg, libraire de l'Institut, 1878. Petit in-8° de xcvi-150 p.) M. Eug. Ritter a été chargé par l'Institut genevois de recueillir les plus jolies pages de J.-J. Rousseau, celles où il a peint les paysages et les mœurs du pays romand. Le choix a été fait avec infiniment de goût : on trouve dans le volume si élégamment imprimé par J.-G. Fick les *Souvenirs d'enfance* (extraits des *Confessions*), quelques fragments de la *Lettre à d'Alembert* et de *la Nouvelle Héloïse*, les *Lettres écrites de Motiers au maréchal de Luxembourg* et la description de *l'Ile de Saint-Pierre*. Le recueil, clos par les exquises pages de Bernardin de Saint-Pierre sur

la vieillesse de son malheureux ami, est précédé d'une *Vie de J.-J. Rousseau* par M. Ritter. L'éditeur, s'effaçant spirituellement devant le grand écrivain, y laisse le plus souvent possible la parole à Rousseau et se contente d'ajouter au texte quelques phrases qui servent de lien aux citations et quelques notes explicatives ou rectificatives. Le tout est très-délicatement fait, et M. Ritter, par son ton si modéré, si discret, donne une piquante leçon à ceux qui célèbrent avec tant de fracas la gloire d'un homme dont l'ombre irritée semble leur dire : Laissez-moi donc tranquille !

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juin 1878.

M. Gaston Paris, au nom de la commission des antiquités de la France, fait connaître les décisions de cette commission sur le concours de 1878. Quatre médailles (au lieu de trois décernées ordinairement), et six mentions honorables, sont décernées aux auteurs des ouvrages ci-après désignés :

Première médaille : Fagniez (Gustave), *Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris et au* XIIIe XIVe *siècle*;

Deuxième médaille : Corroyer (Édouard), *Description de l'abbaye du mont Saint-Michel et de ses abords*, précédée d'une notice historique;

Troisième médaille : Havet (Julien), *Les cours royales des îles normandes ; Série chronologique des gardiens et seigneurs des îles normandes* (1198-1461);

Quatrième médaille : Hanauer (l'abbé), *Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et moderne.*

Mentions honorables :

1. Sepet (Marius), *Les prophètes du Christ, étude sur les origines du théâtre au moyen âge, le drame chrétien au moyen âge* ;
2. Aurès, *Monographie des bornes milliaires du département du Gard* ;
3. Le Men (R. F.), *Monographie de la cathédrale de Quimper* ;
4. Dacheux (l'abbé L.), *Un réformateur catholique à la fin du* XVe *siècle : Jean Geiler de Kaysersberg* ;
5. Guibert, *La destruction de l'ordre de l'abbaye de Grandmont*;
6. Luchaire, *Les origines linguistiques de l'Aquitaine.*

M. Edmond Le Blant lit une note sur une coupe de bronze antique, du Ve ou du VIe siècle de notre ère, appartenant à M. Charvet. Cette coupe porte une inscription circulaire ainsi conçue ;

SI PLVS MISERIS MINVS BEBIS SI MINVS MISERIS PLNS BEBI.

On a prétendu que l'auteur de cette inscription avait deux fois sous-entendu un même mot, *dederis*, et qu'il fallait lire : Si plus miseris (dederis), minus « bibes; si minus miseris (dederis), plus bibes ». M. Le Blant repousse cette interprétation insoutenable, et reconnait dans *miseris* le subjonctif parfait du verbe *mitto*, employé au sens de *jeter les dés*. Les anciens avaient l'habitude de jouer aux dés pendant le repas ; celui qui a composé l'inscription gravée sur la coupe de M. Charvet a voulu mettre les convives en garde contre l'entraînement du jeu, qui pourrait leur faire perdre un temps mieux employé, selon lui, à boire : « Plus tu joueras, leur dit-il, moins tu boiras; moins tu joueras, plus tu boiras ».

M. de Wailly, tout en admettant cette explication en ce qui concerne le sens du verbe *miseris*, adopte qu'il y a peut être lieu de la modifier pour les mots *plus* et *minus*. Ces mots désignent, selon lui, non le plus ou moins longtemps que l'on pouvait passer à jouer, mais le chiffre plus ou moins élevé que l'on pouvait amener en un coup de dés. Il pense qu'il y avait entre les buveurs des conventions d'après lesquelles le nombre de coups de vin que chacun devait boire dépendait du chiffre qu'il amenait en jetant les dés.

M. Heuzey fait remarquer que la lecture de l'inscription n'est pas certaine. L'inscription formant un cercle, et aucun signe ne marquant le commencement de la phrase, rien n'empêche de commencer où l'on veut, et par exemple de lire : « Plus bibes, si plus miseris; minus bibes, si minus miseris. » Cette lecture, combinée

avec la supposition de M. de Wailly, donnerait le sens suivant : « Tu boiras plus, si tu amènes un beau coup de dés ; moins, si tu amènes un coup moindre ».

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. Delisle, administrateur général directeur de la Bibliothèque nationale, annonce : 1° que la Bibliothèque va recevoir prochainement un exemplaire de la collection chinoise des livres canoniques bouddhiques, donné par le vice-ministre de l'instruction publique de S. M. le Mikado, et contenant en 1612 volumes, sous le titre général d'Issaï Kio ou Tripitaka, les 84000 textes de la loi, divisés en trois parties, le Sutra Pitaka ou Discours de Bouddha, le Vinaya Pitaka ou la Discipline, et l'Abidharma ou les Lois manifestées; 2° que la bibliothèque a acquis, à la vente de la première série des livres de feu M. Ambroise Firmin-Didot, outre trois ouvrages imprimés, huit manuscrits, savoir : Arrien, histoire d'Alexandre, traduction latine, exemplaire exécuté pour le pape Nicolas V; Quintilien, exemplaire de la première moitié du XVe s. ; Sénèque, Tragédies, manuscrit daté de Gènes, 7 sept. 1381 ; poëmes de Prudence et de Paulin de Périgueux, XIe s., avec gloses germaniques ; dictionnaire latin-français de Firmin Le Ver, 1440, manuscrit unique et original de 942 pages ; Grandes Chroniques de France, XIVe ou XVe siècle ; relation en vers du combat des Trente, version différente de celle qui a été publiée ; ms. de 1301, contenant le roman de Joseph d'Arimathie, la vie de Merlin et la Quête de Saint-Graal. Un autre ms. du XIIIe siècle, contenant la dernière partie de Lancelot du Lac, la quête du Saint-Graal et la mort d'Artus, a été donné à la bibliothèque par les héritiers de M. Didot.

M. Desjardins commence la lecture d'un mémoire de M. Ch. Tissot, intitulé : *Remarques sur une borne milliaire trouvée dans le Bahirt es Segui et explication des Itinéraires anciens dans le sud de la province proconsulaire d'Afrique*. La borne milliaire en question a été trouvée sur la route de Kabès à Kafsa, à 68 kil. de Kabès et 48 kil. de Kafsa. Elle porte une inscription ainsi conçue :

IMP · CAES . AUGUS
TI F · AUGUSTUS . TRI
POT XVI
· ASPRENAS · COS . PR
COS VIIVIR EPUL . .
NVM VIAM EX CAST
HIBERNIS TACAPES
MVNIENDAM CVRAVIT
LEG · III · AVG
C...

« Imperator Caesar Augusti filius Augustus tribunicia potestate XVI. [L.] Asprenas, consul, proconsul, septemvir epulonum, viam ex Castris Hibernis Tacapes muniendam curavit [per] legionem Tertiam Augustam. (Millia passuum) centum... » Cette inscription est de l'an 14 de notre ère, première année de Tibère. Le proconsul d'Afrique, L. Asprenas, est mentionné par Tacite.

Ouvrages déposés. — CORBLET (J.), Des lieux consacrés à l'administration du baptême (cours d'eau, baptistères, églises baptismales, fonds baptismaux, lieux exceptionnels) (Paris, 1878, extr. de la *Revue de l'art chrétien)*; — Coutumes des pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny, par M. N.-J. LECLERQ ; supplément (Bruxelles, 1878, in-4°). — LAVAL (Victorin) : 1° Epidémiologie, Qu'était-ce que le tac? (Paris, 1876) ; 2° Lettres et documents pour servir à l'histoire de la peste d'Arles en Provence de 1720 à 1721 (Nîmes, 1878) ; 3° Des grandes épidémies qui ont régné à Nîmes depuis le VIe siècle jusqu'à nos jours : typhus et épidémies de peste à bubons (Nîmes, 1876) ; — WEBER (Albrecht), Nachtrag zur zweiten Auflage von *Akademische Vorlesungen über indische Literaturgeschichte* (Berlin, 1878).

Présentés de la part des auteurs : — *par M. Miller* : ΛΑΜΠΡΟΣ (Σπ. Ν.), Λόγος εἰσιτήριος εἰς τὸ μάθημα τῆς ἑλληνικῆς ἱστορίας ἐκφωνηθεὶς τῇ 30 μαρτίου 1878 (Ath., 1878, extrait de l' Ἀθήναιον) ; — *par M. Heuzey* : MÜNTZ (Eug.), La Renaissance à la cour des papes : la sculpture pendant le règne de Pie II (extr. de la *Gazette des beaux-arts)*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 13 Juillet — 1878

125. — F. Kielhorn. **Kâtyâyana and Patanjali :** their relation to each other and to Pânini. Bombay, Education Society's Press. 1876. 94 p. in-8°.

Nous venons bien tard rendre compte de cette remarquable monographie dans laquelle M. Kielhorn a exposé de la manière la plus lucide et la plus convaincante quelques-uns des résultats les plus importants de ses études sur le *Mahâbhâshya*. En Europe, un petit nombre d'indianistes seulement ont eu le courage de s'attaquer à ce grand monument de la science et de la subtilité grammaticales des Hindous. Feu Goldstücker en avait acquis une connaissance restée jusqu'ici sans égale, qu'il a consignée en partie dans ce chef-d'œuvre de critique mordante et parfois paradoxale, *Pânini, his place in sanskrit literature*. MM. Aufrecht et Benfey paraissent aussi y avoir consacré maintes journées de travail. M. Weber a essayé d'en embrasser l'ensemble et il en a donné une précieuse analyse dans les *Indische Studien*. Mais dans ce dépouillement d'une surprenante richesse au point de vue archéologique, il ne s'est pas proposé pour but de nous faire pénétrer dans les complications de cette scolastique raffinée. Pour s'y sentir à l'aise, il semble qu'il faille vivre dans l'Inde, dans l'atmosphère des méthodes hindoues et en contact avec les épigones de ces demi-dieux de la grammaire. Du moins est-ce dans ce milieu que M. K. s'est trouvé le goût et les moyens de poursuivre les pénétrantes études auxquelles nous devons déjà sa belle édition du *Paribhâshenduçekhara,* auxquelles nous devrons bientôt une édition critique du *Mahâbhâshya,* dont le présent mémoire forme en quelque sorte l'Introduction. M. K. y traite, en effet, une question préjudicielle d'où dépend l'intelligence du grand commentaire et qui contient la clef de la méthode d'exposition qu'on y voit suivie.

Goldstücker avait indiqué à peu près de la façon suivante le rôle des deux grands grammairiens, Kâtyâyana et Patanjali, dont les décrets forment le *Mahâbhâshya :* Kâtyâyana, dans ses *vârttikas,* s'est proposé de critiquer les *sûtras* de Pânini, et il l'a fait, en somme, d'une manière peu équitable. Patanjali a eu un double but, d'abord de commenter les

vârttikas, et ensuite d'examiner des règles de Pâ*n*ini auxquelles Kâtyâyana n'avait pas touché : très-souvent il se range de l'avis de Pâ*n*ini. Ces conclusions furent ensuite reproduites à diverses reprises et avec une légère [1] exagération par MM. Weber et Burnell. Kâtyâyana finit par devenir purement et simplement l'adversaire de Pâ*n*ini, Patanjali, le défenseur de Pâ*n*ini contre Kâtyâyana.

Abordant à son tour cette question, M. K. a été amené à s'en poser d'abord une autre d'où celle-ci dépend : quelle est au juste, dans le *Mahâbhâshya*, la part qui revient à chacun des deux grammairiens? Jusqu'ici on n'avait donné rien de précis à cet égard; on faisait cette répartition un peu au hasard de la lecture, sans autre guide que le sens général. Or, c'est là un procédé très-peu sûr pour démêler les éléments de cette double discussion conduite de part et d'autre à la manière hindoue, chacun des deux maîtres se faisant des objections et argumentant contre lui-même. M. K. fournit, au contraire, un moyen de distinction simple et précis. Il y a, dans le *Mahâbhâshya*, des énoncés suivis d'une explication verbale en forme de paraphrase. Tout énoncé ainsi paraphrasé est un *vârttika* de Kâtyâyana ; le reste de l'ouvrage est de Patanjali [2]. Quand le *vârttika* est suffisamment clair par lui-même, il est simplement répété, ce que les MSS., pour abréger, indiquent parfois en le faisant suivre du chiffre 2. Cette répétition ou cette marque ont souvent disparu par la faute des copistes : dans ces cas, c'est à la critique de les rétablir. Parfois aussi, on peut se demander si l'on a affaire à une véritable paraphrase ou à un simple développement de Patanjali précisant mieux sa propre pensée. Mais ces cas, d'après M. K., sont rares et il pense que les différences de style suffiront presque toujours à les résoudre. Il indique quelques-unes de ces différences et nous apprenons ainsi que certaines locutions qui avaient passé jusqu'ici pour la marque en quelque sorte de Kâtyâyana, sont précisément le contraire.

Une fois le départ ainsi fait entre les deux grammairiens, M. K. peut examiner avec plus de sûreté la position qu'ils prennent l'un vis-à-vis de l'autre et vis-à-vis de Pâ*n*ini. La conclusion à laquelle il arrive peut se résumer ainsi : Kâtyâyana est, non pas l'adversaire, mais le disciple et le continuateur de Pâ*n*ini. Patanjali, à son tour, n'a fait que continuer l'œu-

---

1. Je dis légère, parce que, au fond, et malgré ses prudentes réserves, c'est bien là à peu près la pensée de Goldstücker. L'exagération est devenue plus grave par les conséquences qu'on a prétendu en tirer. Il n'en a fallu davantage, par exemple, à M. Bœhtlingk, pour conclure que Kâtyâyana et Patanjali étaient contemporains, que le *Mahâbhâshya* n'est pas du tout l'œuvre de Patanjali, mais celle de quelque compilateur inconnu, etc. — Dans la tradition indigène, Kâtyâyana est aussi représenté de préférence comme l'adversaire de Pâ*n*ini. Cela ressort, par exemple, de la définition que Nâgojibha*tt*a donne d'un *vârttika ;* cf. aussi Sâya*n*a ad *Taitt. Sa*m*h.*, t. I, p. 42, éd. de la *Biblioth. Indica.*

2. En même temps que M. K. et indépendamment de lui, M. Bhâ*n*d*arkar est arrivé à établir le même critérium. *Ind. Antiq.*, V, p. 346.

vre de ses deux prédécesseurs. Tous trois, ils ont travaillé à la même tâche, l'exacte codification des règles de la langue sanscrite, et dans le même esprit, le plus jeune chaque fois s'efforçant de mieux établir, de développer, au besoin de corriger les affirmations du plus ancien. Patanjali, venant après les deux autres, est le plus subtil, le plus difficilement content des trois et, à tout prendre, Pâ*n*ini a eu plus d'objections et de critiques a essuyer de sa part que de celle de Kâtyâyana. Ce résultat, dont l'importance n'échappera à personne, est le même auquel est arrivé de son côté M. Bhâ*nd*arkar [1].

Je sortirais des limites de cet article, si je voulais passer en revue toutes les questions secondaires auxquelles M. K. a touché en passant. Je dois cependant en indiquer deux. M. K. estime que Patanjali a commenté tous les *vârttikas* de Kâtyâyana et qu'ils nous sont tous parvenus dans le *Mahâbhâshya* tel que le donnent les MSS. Il voit là une preuve de plus en faveur de l'unité et de l'intégrité du « Grand commentaire » qu'il a défendues, à plusieurs reprises déjà, contre les doutes émis à ce sujet par MM. Weber et Burnell. Par contre, les *Vârttikapâthas* qui existent en MSS., ne lui paraissent pas avoir la valeur qu'on y a parfois attribuée : ce sont des compilations modernes fondées uniquement sur le *Mahâbhâshya* tel que nous l'avons [2].

Un autre point à relever, c'est l'explication probablement définitive que M. K. a donnée du terme *âcâryadeçîya*, sur lequel il a déjà été tant écrit. Les discussions dans le *Mahâbhâshya* sont conduites selon les habitudes de la dialectique hindoue. Ainsi Kâtyâyana, après avoir opposé à une règle de Pâ*n*ini un premier *vârttika*, le fait suivre d'ordinaire d'un ou plusieurs autres destinés à le modifier, à l'étendre, à le restreindre, et parfois, dans un *vârttika* final, il annule lui-même toute la discussion qu'il a soulevée et revient purement et simplement à la règle de Pâ*n*ini. Patanjali, infiniment plus verbeux que l'auteur des *vârttikas*, fait un usage encore plus étendu de cette méthode qui consiste à nier d'abord pour mieux affirmer et à arriver au résultat vrai en passant par une série de résultats imparfaitement vrais ou même faux [3]. C'est à cette

1. *Ind. Antiq.*, *ibid.*, p. 350.

2. Le *Vârttikapâtha*, dont M. K. reproduit le 1er chapitre en appendice, paraît bien être le même ouvrage qu'a décrit M. Râjendralâla-Mitra dans son *Catalogue of sanskrit MSS. in the library of the Asiatic Society of Bengal relating to Grammar*, p. 113. — Outre ces *Vârttikapâthas* de Kâtyâyana, il y en a d'autres sur le caractère desquels il est impossible de se prononcer dès maintenant. Cf. le même *Catalogue*, p. 115.

3. On a de la peine à s'expliquer comment M. Bœhtlingk, qui sait cependant aussi bien que personne ce que c'est qu'un *pûrvapaxa* et un *uttarapaxa*, a pu ne pas voir cela, et se laisser dominer par l'idée que Kâtyâyana n'a pas pu dire un seul mot favorable, Patanjali un seul mot contraire à Pâ*n*ini, au point de découper, en vertu de ce prétendu principe, le *Mahâbhâshya* en une série de menues controverses entre « les deux acharnés ergoteurs (Klopffechter) ». (*Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellsch.*, XXIX, p. 183 et 483.) L'hypothèse que ces controverses auraient été réel-

méthode qu'il faut rapporter, d'après M. Kielhorn, le terme en question qu'emploient les commentateurs du *Mahâbhâshya*. Le personnage dans chaque cas particulier, qui avance une de ces opinions provisoires destinées à être révisées, que ce personnage soit Kâtyâyana ou Patanjali, que l'opinion elle-même soit soutenue pour tout de bon ou *pro forma* seulement, est appelé par eux l'*âcâryadeçîya* « le maître incomplet », par opposition à l'*âcârya*, « le maître », celui quel qu'il soit qui donne une opinion définitive. C'est le nom d'un rôle, ce n'est pas la qualification d'un individu [1]. C'est ainsi qu'ailleurs, par exemple *Gautama*, I, 3 et 36, et Sâyana ad *Tait. Samh.*, t. I, p. 265, les docteurs dont l'avis est adopté dans tel cas particulier, sont appelés collectivement *âcâryâ*h « les maîtres », tandis que ceux dont l'avis est rejeté, sont qualifiés d'*eke*, « quelques-uns. »

A. Barth.

---

126. — **Nouveaux mélanges** d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen-âge. Collection publiée par le P. Ch. Cahier, t. IV. *Bibliothèques*. Paris, in-fol. 1877.

Le P. Cahier continue à vider ses portefeuilles et à donner au public, sous le titre de *Mélanges*, les notes qu'il a recueillies avec le P. Martin pendant une longue vie de travail. Un quatrième volume vient de s'ajouter, il y a quelques mois, aux trois autres qu'avait déjà publiés la maison Didot, et dont nous avons précédemment rendu compte. [2] Plus homogène que les autres tomes des *Nouveaux Mélanges*, ce quatrième volume est presque entièrement consacré à l'histoire des bibliothèques du moyen âge. On sait combien les vastes connaissances bibliographiques du P. C. le rendaient propre à une étude de ce genre ; on doit seulement regretter que le fonds de son travail, composé il y a près de quarante ans, n'ait pas été suffisamment remanié. Bien des détails peu connus en 1839 n'ont plus besoin d'être exposés si longuement, bien des faits nouveaux, signalés depuis cette époque, ne sauraient être passés sous silence ;

---

lement tenues, semble impossible : il faudrait croire pour cela que Kâtyâyana et Patanjali n'ont pas pu avoir, indépendamment l'un de l'autre, deux idées de suite en grammaire. Resterait donc la supposition qu'un tiers se serait ingénié à débiter leur doctrine en dialogue en se réservant la faculté d'y intervenir lui-même à tout propos, et qu'après cela, il aurait si bien effacé la distribution des rôles, qu'on n'a plus été capable de la retrouver depuis. Et tout cela dans un ouvrage qui a cependant quelque droit à passer pour sérieux. Les Hindous ont imaginé de bien singulières choses ; il ne faudrait cependant pas leur en prêter gratuitement de cette force-là.

1. Par contre, dans le *Mahâbhâshya* même, il a été parfaitement établi par MM. Bhândarkar et Kielhorn que *âcârya* désigne toujours ou presque toujours soit Pânini, soit Kâtyâyana. Cf. *Ind. Antiq.*, II, p. 95 ; V, p. 248.

2. Voir la *Revue critique* du 12 septembre 1874, p. 172 et celle du 25 mars 1876, p. 208.

en un mot, le public savant d'aujourd'hui a le droit d'être plus exigeant que le public d'autrefois, vérité banale, dont le P. C. aurait dû mieux se pénétrer avant de rééditer des œuvres de sa jeunesse. Le P. C., d'ailleurs, reconnaît loyalement qu'il ne donne au public que des « fragments un peu vieillis, » que son opuscule primitif « n'a pas été remanié comme il aurait vraiment besoin de l'être, » il y aurait donc mauvaise grâce à lui refuser les circonstances atténuantes et à trop insister sur un défaut général qui sautera aux yeux des moins compétents.

Les études du P. C. sur les bibliothèques du moyen âge sont, avant tout, une œuvre de polémique. Elles ont eu pour cause première un article sur la cosmographie des Pères de l'Eglise, publié par Letronne dans la *Revue des Deux-Mondes*, et les accusations d'ignorance formulées par Libri contre les moines dans l'*Histoire des sciences mathématiques en Italie*. Le savant jésuite avait répondu à ces attaques dans une série d'articles insérés dans les *Annales de philosophie chrétienne* de 1838 et 1839. C'est la réimpression de ce travail, avec plus ou moins d'additions et de corrections, qui occupe la plus grande partie du nouveau volume des *Mélanges*.

Letronne s'était amusé à relever les bizarres conceptions cosmologiques inspirées à certains Pères, par l'interprétation littérale des écritures. Le P. C. s'attache à dégager la responsabilité de l'Eglise des opinions personnelles à tel ou tel Père. Il cite une foule de textes empruntés aux écrivains sacrés les plus autorisés, qui contredisent formellement l'opinion donnée par Letronne, comme celle de l'Eglise en général. Il cherche à démontrer qu'il n'y a jamais eu de cosmologie orthodoxe, que l'Eglise n'a jamais prétendu imposer aucune doctrine particulière sur le système du monde, en s'appuyant sur les livres saints, parce que ces livres ont pour objet de former des chrétiens et non des savants.

Le P. C. s'efforce ensuite de réfuter les accusations d'ignorance portées par Libri contre le clergé du moyen âge. Libri prétendait que le christianisme avait étouffé toutes les sciences, que les moines qui se livraient à l'étude se consacraient uniquement aux controverses religieuses et à la lecture des Pères, que les bibliothèques se composaient presque entièrement de livres ascétiques, etc. Ce sont ces accusations qui ont amené le P. C. à rechercher ce qu'était la culture intellectuelle au moyen âge, comment se formaient les bibliothèques des monastères, quelles étaient leur importance et leur composition.

Le savant jésuite n'a pas de peine à montrer que, sans les monastères, il ne nous resterait rien, absolument rien des trésors littéraires ou scientifiques de l'antiquité. Il lui est facile également de prouver que les moines aimaient les livres, et on peut lire avec profit les chapitres où il expose les soins pris dans les grandes abbayes pour la formation et la conservation des bibliothèques, les préceptes contenus dans les règles monastiques pour la transcription des livres, pour la bonne exécution des copies, pour la correction des textes. Il décrit le luxe apporté dans

mainte abbaye à la confection des manuscrits, ce qui le conduit à parler en détail de l'art des miniatures, et à dresser une liste — qu'il serait facile de rendre plus complète — des enlumineurs du VIIe au XVIe siècle.

Tout cela est fort intéressant, mais ne répond qu'en partie aux accusations que le P. C. s'était donné pour mission de combattre. Il prouve, en effet, ce qu'on n'a jamais sérieusement contesté, que les moines du moyen âge n'étaient pas les ennemis des livres; mais, en énumérant les bibliothèques fameuses par le nombre de leurs manuscrits, il néglige de parler de la composition de ces bibliothèques. Nous possédons plus d'un catalogue de bibliothèques rédigé au moyen âge, le P. C. n'en a pas reproduit un seul, et pourtant c'était de quelque importance dans la question. Il est vrai qu'on eût pû y trouver la justification d'une au moins des accusations formulées par Libri, à savoir que les moines, ayant un peu d'instruction, consacraient presque tous leurs soins à l'étude des Pères ou aux controverses religieuses, et que les copistes transcrivaient cent et cent manuscrits liturgiques, théologiques, ou autres du même ordre, pour une œuvre profane. Assurément, il serait injuste de leur en faire un grief. La transcription des ouvrages religieux était pour les moines un besoin professionnel de premier ordre; il est naturel qu'ils lui aient donné la préférence sur les copies des œuvres de l'antiquité qui, pour eux, n'étaient qu'affaire de luxe. Ce sont là des faits qui s'expliquent d'eux-mêmes, le christianisme n'en est pas responsable, pas plus qu'il n'est responsable des invasions, des violences, de l'anarchie qui ont rempli de sang et de désordres tant de siècles du moyen-âge. Mais s'il est injuste d'accuser l'Eglise et les moines de la perte des œuvres de l'antiquité, on est en droit de déplorer que les pieux copistes, qui dépensaient tant de patience et de soins à transcrire des livres, que les théologiens eux-mêmes ne lisent plus aujourd'hui, aient laissé perdre tant de chefs-d'œuvre profanes que les laïques ne seraient pas seuls de nos jours à apprécier et à étudier.

Le travail du P. C. mériterait de nous arrêter longtemps, mais nous avons hâte de dire quelques mots d'une longue et importante étude sur les bibliothèques de l'Espagne pendant le haut moyen âge, qui occupe tout le dernier tiers du volume et ne forme pas la moins bonne partie du livre. Ce dernier mémoire est l'œuvre du P. Jules Tailhan, et l'on peut dire qu'il est bien digne de la large hospitalité que le P. Cahier lui a accordée.

Le P. Tailhan prend l'Espagne au moment de l'invasion des barbares, il trace un tableau très-juste et très-intéressant des résultats de l'invasion. Il montre l'influence bienfaisante des Wisigoths rétablissant l'ordre public bouleversé par les premiers envahisseurs. Sous le gouvernement de leurs rois, les lettres renaissent, de nombreux monastères se fondent et deviennent de féconds centres d'études. De riches bibliothèques y sont réunies à grands frais. A côté des auteurs ecclésiastiques — en très-grande majorité comme toujours — on y voit figurer les auteurs

profanes. Térence, Virgile, Horace, Ovide, Appius, Aristote, Platon, Aratus, Hygin, Solin, Pline, Varron, Macrobe, Cicéron, Quintilien, Priscien, etc., ont une place dans les bibliothèques d'Isidore à Séville, de Braulion à Saragosse. Le P. Tailhan cite les curieuses correspondances d'Isidore, de Braulion, de Julien de Tolède, de Quiricus de Barcelone, qui nous montrent les peines que se donnaient alors les lettrés pour se procurer les ouvrages en renom. Il nous montre les soins donnés à la transcription des livres, les causes de ruine auxquelles ils étaient exposés jusqu'au jour où l'invasion arabe vint étouffer cette civilisation gothique un moment si brillante.

Le P. Tailhan est sévère pour les Arabes, plus sévère peut-être que juste. Il en parle peu du reste, car il s'attache uniquement à peindre la renaissance chrétienne dans les Asturies et le royaume de Léon, après les victoires des Alphonse et des Ordoño sur les Musulmans. Dès le commencement du xe siècle, on voit, par les donations faites aux églises, que le commerce, peut-être même les arts, prennent un vigoureux essor dans la partie chrétienne de la Péninsule [1]. Les écoles épiscopales se rouvrent, d'autres écoles plus modestes s'élèvent dans de simples villages, enfin les bibliothèques se reforment. Le P. Tailhan passe en revue les plus célèbres de ces bibliothèques, celles d'Oviedo, de la cathédrale de Léon, de Saint-Isidore de Léon, de Sainte-Marie de Najera, de l'abbaye de Silos, etc. Elles sont bien pauvres, comparées à celles de l'Espagne gothique, bien pauvres surtout en ouvrages de l'antiquité. Il est intéressant cependant d'y rencontrer encore, à côté d'une multitude de livres ecclésiastiques, quelques-uns des chefs-d'œuvre classiques, de voir des savants s'intéresser à ces chefs-d'œuvre et des rois même les emprunter. Le P. Tailhan a su mettre habilement tous ces faits en lumière; peut-être lui reprochera-t-on une admiration un peu exagérée pour l'Espagne du ixe au xie siècle, un mépris trop passionné pour la civilisation arabe. Son mémoire n'en restera pas moins une fort curieuse étude sur un pays et une époque peu connus chez nous, un exposé fort clair de mille détails instructifs pour l'histoire intellectuelle de l'Espagne chrétienne.

R. L.

---

127. — **Le cardinal de Retz et l'affaire du chapeau,** étude historique, suivie des correspondances inédites de Retz, de Mazarin, etc., par R. Chantelauze. Paris, Didier, 2 vol. in-8°. — Prix : 16 fr.

Ce nouvel ouvrage de M. Chantelauze a été l'objet d'une distinction si haute qu'il serait superflu de vanter son mérite : l'Académie française

---

1. Notons toutefois, avec le P. Tailhan, qu'une grande partie des richesses données aux églises sont d'origine arabe, et qu'elles ont dû tomber aux mains des donateurs à la suite des expéditions des rois chrétiens contre les Maures, plutôt qu'être acquises par suite de relations commerciales régulières.

vient de décerner à ces deux volumes, dont le second contient uniquement des pièces justificatives, le prix qu'elle réservait jadis aux œuvres de longue haleine, à l'Histoire de la Révolution de M. Thiers ou à la grande Histoire de France de M. Henri Martin. En effet, la valeur historique de cette œuvre est incontestable ; bien qu'elle se soit fait attendre seize ans, il est impossible de lui appliquer le mot si connu de Linière sur la Pucelle : on en parlera sans doute encore dans six mois.

Il s'en faut bien que tout soit nouveau dans cette Etude ; déjà M. Ch. avait inséré dans le Port-Royal de Sainte-Beuve un long mémoire intitulé *le Cardinal de Retz et les Jansénistes*, mémoire curieux où l'on trouve, à côté d'erreurs plus ou moins graves, beaucoup de faits intéressants, des vues ingénieuses, et même de véritables révélations. M. Ch. n'a eu besoin, pour composer les deux volumes dont nous parlons aujourd'hui, que d'amplifier la première partie de ce mémoire, et de donner en entier les documents divers qu'il avait alors analysés ou cités par fragments. Tel qu'il est, et malgré la publication déjà ancienne du mémoire dont il reproduit toutes les conclusions, le livre de M. Ch. est fort intéressant pour ceux qui veulent connaître l'histoire par le menu détail. Il est fait avec méthode, mais à la française et sans pédantisme ; le style est généralement d'allure très-vive et très-dégagée ; il n'y a pas enfin jusqu'à l'exécution matérielle qui ne soit très-soignée. Cet ouvrage méritait les faveurs de l'Académie française ; mais il ne s'ensuit pas que la critique doive renoncer à ses droits ; et M. Ch. nous permettra de lui adresser quelques observations, de signaler même dans son livre quelques imperfections légères.

Il s'agit dans ce livre de la fameuse affaire du Chapeau ; c'est l'histoire des intrigues multipliées au moyen desquelles Paul de Gondi parvint, en pleine Fronde, à se faire nommer cardinal par la reine-mère sur les conseils de Mazarin lui-même, et à se faire préconiser à Rome, en février 1652, malgré les retards que les agents de Mazarin s'efforçaient d'apporter à la conclusion de l'affaire. Les mémoires du temps, et en particulier ceux de Retz, sont loin de nous renseigner exactement à ce sujet ; Retz n'a pas tout dit, et, lorsqu'il a parlé, il s'est plu quelquefois à déguiser la vérité ; il y avait donc lieu d'étudier à nouveau la question.

Le premier reproche que l'on peut faire à cette étude historique de M. Ch., c'est qu'elle est trop longue. Ces deux volumes sont consacrés, en somme, à l'histoire d'une intrigue de quelques mois, et puisque l'auteur avoue (p. 479) que le résultat de cette grande intrigue « était bien mince pour un homme d'un si merveilleux esprit, » l'on est en droit de demander si les proportions sont bien observées. A ce compte, M. Ch. consacrera cinq ou six volumes à la Fronde ecclésiastique de Retz, qui est beaucoup plus importante, et nous aurons une biographie du célèbre cardinal en dix ou douze gros volumes. C'est trop pour un siècle comme le nôtre, et l'histoire de Paul de Gondi ne saurait être contée si longuement.

En outre, le plan même de l'ouvrage est défectueux, puisqu'il comprend deux parties distinctes et, pour ainsi dire, indépendantes l'une de

l'autre : un récit entremêlé de citations, et un recueil de pièces inédites. Les citations du premier volume sont toutes empruntées au second, ce qui diminue l'intérêt du recueil de pièces. Les érudits seuls le consulteront, et ils se plaindront que la plupart des lettres et dépêches qu'il contient soient tronquées, parce que M. Ch., se préoccupant avant tout de Retz et du Chapeau, a soigneusement éliminé ce qui concerne la grande histoire. De plus, M. Ch. a rarement pris la peine d'indiquer les sources, ou du moins ses indications vagues rendent les vérifications très-difficiles. La précaution n'est pourtant pas superflue quand il s'agit de documents publiés pour la première fois, et nous étions en droit d'attendre une courte notice bibliographique. Il en est de même pour la correspondance inédite de Retz et de l'abbé Charrier. M. Ch. se contente de dire en note (tome I, p. 60) qu'il a trouvé dans les archives de la famille Charrier cette correspondance qui est aujourd'hui sa propriété ; c'est bientôt dit, mais comment se fait-il que Charrier ait conservé des pièces de cette nature ? Qui les a déchiffrées ? Pourquoi Retz ne les a-t-il pas réclamées, soit à l'abbé lui-même, soit à ses héritiers après 1667 ? Pourquoi enfin ces papiers n'ont-ils pas été communiqués à Grouvelle, à Musset-Patay, à Monmerqué, à MM. Champollion ? Autant de questions qui méritaient sans doute une réponse, et que M. Ch. ne paraît même pas s'être posées. Il ne saurait y avoir le moindre doute sur l'authenticité des pièces quand on a lu cette correspondance, mais cependant il fallait donner quelques explications, car un auteur n'a pas le droit de dire, comme certain éditeur mort il y a quelques années : « Ces pièces sont authentiques, je l'affirme, et nul ne doutera de ma parole. »

A ces critiques de fond s'en joint nécessairement une autre : il ne devrait être question dans le livre de M. Ch. que de l'affaire du Chapeau, et cependant, en bien des endroits, c'est une histoire de la Fronde parisienne que nous avons sous les yeux. M. Ch. y parle de la reine, de Mazarin, de Condé et de Gaston d'Orléans autant et plus que du coadjuteur lui-même ; les citations de Motteville, de Gui-Joly et autres écrivains non moins connus s'entremêlent aux fragments de dépêches inédites, sans qu'il soit toujours facile d'établir une distinction ; le véritable sujet apparaît seulement au milieu de l'ouvrage, à la page 263 d'un livre qui en compte 480, et la première moitié tout entière n'est qu'un préambule où se trouve raconté, comme s'il s'agissait de faits nouveaux, et très-souvent sans indications de sources, ce que tout le monde sait de la Fronde. Mais une fois qu'il est « arrivé au cœur de la question » (p. 263), M. Ch. se meut avec une aisance remarquable, et l'on voit qu'il possède véritablement son Retz. Aussi les chapitres qui suivent sont-ils parfaitement composés ; il y a plaisir à suivre un auteur qui connaît si bien la cour d'Innocent X, le sacré collège et les principaux ministres du pape, la signora Olimpia et la princesse Rossano, sans compter Paul de Gondi, ses amis de Paris et de Rome et en enfin ses adversaires comme Montreuil et la bailli de Valençay. N'était le ton par-

fois un peu familier du récit [1], on croirait lire du Mignet. La lecture des sept derniers chapitres, les seuls qui soient vraiment neufs, suffit à faire comprendre toute l'importance de l'ouvrage. Malheureusement il semble que l'auteur ait éprouvé à la fin une sorte de lassitude; autant il avait mis de complaisance à faire connaître les préliminaires, autant il en met peu à montrer les conséquences de la nomination de Retz par le pape. Quinze pages lui suffisent pour nous mener du 19 février au 19 décembre 1652, et cependant que d'événements se sont succédé entre ces deux époques, la défection de Condé, la bataille du faubourg Saint-Antoine, les massacres de l'Hôtel-de-Ville, que sais-je enfin? M. Ch. fatigué glisse sur ces événements, et il faut le regretter, car c'est alors surtout que la lutte secrète des deux cardinaux est intéressante. Mais l'historien de Retz ne s'est pas senti soutenu comme il l'avait été jusqu'alors : plus de correspondance inédite avec l'abbé Charrier, plus de documents inédits soit aux Archives, soit dans les bibliothèques; il a mieux aimé cette fois couper court et garder le silence que de reprendre, après tant d'autres, le récit de la Fronde. C'est d'ailleurs ce qui arrive presque toujours dans ces sortes d'études : on éclaire très-vivement une partie du sujet, et l'on est obligé de laisser dans l'ombre tout le reste; cette ombre devient alors d'autant plus épaisse que la clarté répandue sur un seul point avait été plus grande.

Voilà pour l'ensemble de l'ouvrage, et l'on conviendra que ces diverses critiques lui ôtent fort peu de sa valeur; c'est beaucoup d'avoir su trouver une pareille masse de documents nouveaux et de les avoir mis en œuvre comme l'a fait M. Ch. à la fin de son premier volume. Venons maintenant aux critiques de détail qui ne sauraient être bien nombreuses quand il s'agit d'un livre si longuement et si soigneusement élaboré.

M. Ch. vantant, d'après la *Gazette* (p. 16), la grande éloquence du coadjuteur, me paraît prendre cette bonne *Gazette* un peu trop au sérieux; elle distribue ainsi les louanges à tous les orateurs de marque, et avant d'élever Retz même au-dessus du P. Sénaut, il faudrait citer de lui quelques fragments de sermons véritablement éloquents. Il nous semble, en outre, que M. Ch., qui « n'aime pas à être dupe, » comme disait Sainte-Beuve, ait tendance, quand il s'agit de Retz, « à faire le fin outre mesure. » Il dépeint, sous les plus noires couleurs (p. 43 et sq.), « l'indigne élève du vénérable Vincent de Paul, » il le représente, ou peu s'en faut, comme un parfait scélérat, et cela pour dire aussitôt qu'il « n'était

---

1. Les locutions trop familières abondent dans l'ouvrage de M. Ch.; en voici quelques unes : « Le coadjuteur s'était étudié lui-même à fond et à triple fond (p. 25). Tel était le sacré collège au moment où Retz se donnait tant de mal pour en faire partie (p. 307). Le gallicanisme et le jansénisme étaient les bêtes noires de Chigi (p. 308). Les courriers devaient coûter des sommes folles (p. 318). Montreuil aimait les femmes à la folie (p. 377). Le bailli de Valençay demandait à cor et à cri son rappel (p. 387). » etc.

pas si noir au fond qu'on se le pourrait imaginer. » C'est « un Italien du temps de Machiavel » (p. 48), et cependant, dit M. Ch., « personne dans le vice ne conserva plus de respect que Retz pour la vertu. » Le coadjuteur est « incapable d'une action basse et honteuse » *(Ibid.)*, et pourtant nous lisons à la p. 131 : « S'il faut en croire Mazarin, le coadjuteur aurait formé le projet de l'assassiner pour se rendre maître du pouvoir. Mazarin ne fournit aucune preuve de son accusation, mais pour qui a scruté le caractère de Retz, elle n'a rien que de fort vraisemblable. » Plus loin (p. 195, 222, 260), M. Ch. admet que Retz a proposé sérieusement de faire assassiner Condé ; il déclare enfin que ce grand cœur, cet homme incapable d'une action basse, sera, jusqu'au dernier soupir, le plus endurci des hypocrites, et il traite de naïfs ceux qui, comme Bossuet et Sévigné, ont cru à l'amendement sincère de Retz ; comment concilier de pareilles contradictions ?

M. Ch. dit en passant (p. 273) que Mazarin n'était pas prêtre, comme l'ont supposé à tort « quelques érudits » ; mais la question n'est pas si facile à trancher pour ceux qui savent que Mazarin fut abbé de Saint-Denis, évêque de Metz et président des assemblées générales du clergé de France. C'eût été le cas de faire une digression utile, et d'accorder un mot d'estime à M. Jules Loiseleur, qui mérite bien d'être désigné autrement que par un « quelques érudits ».

Nous avons dit au commencement qu'il y a de nombreux inconvénients à scinder un ouvrage en deux parties ; la preuve en est que M. Ch. est obligé, quand il veut parler avec quelques détails de la correspondance de Retz avec l'abbé Charrier, d'emprunter à son second volume tout ce qu'il a de plus intéressant ; mais alors même, il tronque les citations pour ne pas trop déflorer ce second volume. La chose est parfois fâcheuse, par exemple pour la grande lettre de Retz à Charrier relativement au jansénisme, et à ce propos nous relèverons quelques erreurs de M. Ch. On sait que Retz a regretté de ne pouvoir insérer cette lettre dans ses Mémoires ; M. Ch. « plus heureux » en a découvert et publié le premier une copie faite, dit-il, en 1652, par les jansénistes à qui le coadjuteur avait montré sa lettre. Non moins heureux que M. Ch., nous en avons sous les yeux deux copies du temps, et nous pouvons affirmer que les jansénistes ne l'avaient pas copiée en 1652. Cette lettre est tout entière dans Hermant, que M. Ch. dédaigne sans le connaître, et ce savant chanoine affirme dans ses Mémoires que les jansénistes, ses amis, ont connu cette lettre seulement en 1660 [1]. L'autre copie que nous avons entre les mains est meilleure que celles de MM. Sainte-Beuve et Ch., car elle permet de corriger d'assez grosses fautes de transcription. Ainsi l'on peut lire dans le texte imprimé par M. Ch. : « Je vous prie de les faire connaître aux personnes qui vous ont entretenu sur cette matière,

---

1. Mémoires inédits, XXIII, 17.

pour *le moindre desquels* j'ai trop de respect [1]... » Notre copie donne : pour le *mérite* desquels... et c'est la véritable leçon. A la page suivante, dans M. Ch., il est question de je ne sais quelle « paix des *concitoyens* » qui n'a point de sens, alors qu'il faut lire : paix des *consciences*, etc.

Le coadjuteur disait dans cette lettre (p. 94) : « J'ai fait des mandements publics et imprimés sur ce sujet ; j'ai interdit des prédicateurs, etc. » M. Ch., qui écrit *publiés* au lieu de *publics*, ajoute en note : « Si le coadjuteur a fait des mandements sur ce sujet, il nous a été impossible de les découvrir. » Mais ici la perspicacité de M. Ch. est un peu en défaut. Comment un simple coadjuteur peut-il publier des mandements ? Il est plus que probable qu'il a la peine de les faire, mais c'est l'archevêque qui les publie et qui les signe. Retz fait ici allusion à deux mandements de son oncle que nous avons sous les yeux, l'un du 4 mars et l'autre du 11 décembre 1643, pour la publication d'une bulle d'Urbain VIII. Ce dernier mandement est curieux ; il est en latin et en français, et le texte latin, qui pouvait être vu à Rome, contient une phrase très-importante que Retz a fait supprimer dans le texte français. L'un des prédicateurs interdits est Singlin, et les Mémoires d'Hermant font bien ressortir le double jeu du coadjuteur en cette circonstance. Ces mêmes mémoires, que M. Ch. a appelés quelque part une œuvre de seconde main, sont excellents à consulter quand on veut connaître l'histoire de Retz, et en voici la preuve. « Quelques uns ont cru, dit Hermant, que la nomination [de Retz au cardinalat] n'avait jamais été sincère, et qu'il y avait des ordres secrets de la traverser à Rome. Mais *ceux qui ont vu les choses de plus près et qui ont eu part aux négociations les plus secrètes de M. le bailli de Valençay, notre ambassadeur*, assurent que le cardinal Mazarin l'avait prié lui-même pour faire obtenir ce chapeau au coadjuteur de Paris, et que ces ordres secrets se réduisaient uniquement à laisser un peu traîner cette sollicitation jusqu'à ce que celui à qui on procurait cette dignité eût rendu à l'Etat des services plus considérables. Quoi qu'il en soit, l'abbé Charrier ayant été envoyé à Rome et y étant arrivé au mois d'octobre 1651 pour solliciter l'effet de cette nomination, elle fut inutilement traversée par le sieur Montreuil, dépêché par M. le prince de Conti, qui demandait un chapeau pour lui-même sans être nommé par le Roi. Le pape Innocent X, qui n'aimait pas le cardinal Mazarin, et qui non seulement voulait empêcher son retour en France, mais avait aussi dessein de lui mettre un homme en tête pour ruiner son grand crédit, hâta d'autant plus cette promotion après le retour du cardinal Mazarin auprès du roi, qu'il craignait qu'elle ne fût révoquée par le roi. Le grand duc de Florence rendit aussi en cela de très-bons offices à M. le coadjuteur de Paris, en considération du bailli de Gondi, son secrétaire. Enfin cette promotion se fit le 19 février 1652... » Voilà en

1. Tome II, p. 93. — Le masculin se rapportant au mot personne est perpétuellement employé au XVIIe siècle.

quelques lignes tout l'ouvrage de M. Ch. et l'on peut voir que le chanoine Hermant, écrivant ce chapitre vers 1676, du vivant de Retz, avait eu connaissance même des dépêches secrètes du bailli de Valençay.

Mais il serait fastidieux de pousser plus loin cette critique de détail; contentons-nous de relever encore au passage une ou deux inadvertances comme celle-ci : « le véridique Joly » (I, p. 274); Gui Joly est fort peu véridique en général. M. Ch. convient plusieurs fois, et notamment p. 460, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tel ou tel récit de lui; il fera bien, dans la suite de ses Etudes, de se défier à tout propos du véridique Joly. Enfin « l'heureuse mission » de Lionne à Parme (II, p. 181) fut, au contraire, un échec complet pour ce grand diplomate.

M. Chantelauze a l'intention de continuer ce travail et de nous apprendre beaucoup de particularités nouvelles; espérons qu'il ne fera pas attendre trop longtemps les volumes suivants, qu'il ne les dédoublera pas de manière à donner deux fois les mêmes documents, qu'il publiera ces documents dans l'ordre chronologique au lieu de mettre à part toutes les dépêches d'un même personnage, qu'il évitera de tronquer des pièces importantes pour l'histoire, et qu'il indiquera plus exactement les sources; dans ces conditions, notre littérature historique pourra compter un bon travail de plus.

A. Gazier.

---

128. — **Histoire de la Comédie anglaise** au dix-septième siècle (1672-1707), par A. de Grisy. Paris, Didier, 1878. In-8° xv et 440 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Grisy ne pense pas, comme M. Taine, qu'on « doive laisser dans un oubli mérité » le théâtre anglais de la Renaissance et il nous donne une étude détaillée de la vie et des œuvres de Wycherley, de Congrève, de Vanburgh et de Farquhar. Il s'est habilement servi de tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Hazlitt, Macaulay, Gätschenberger *(Geschichte der englischen Literatur)* et, chez nous, M. Mézières. Il aurait pu citer deux bonnes notices sur Wicherley et Farquhar dans le tome V du théâtre anglais de la *Collection des Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* (Paris, Ladvocat, 1822); l'une de Mennechet, l'autre de Campenon en tête de leurs traductions du *Plain Dealer* et du *Recruiting Officer*. M. de Grisy n'a pas manqué de mettre à profit les mémoires contemporains : il ne me semble pas avoir connu la *Secret history of the duchess of Portsmouth*, et il est vrai que ce pamphlet, paru à Londres en 1690, est introuvable dans nos bibliothèques. Une des parties les plus originales du livre est remplie par des parallèles, souvent ingénieux, entre les types de la comédie anglaise de ce temps et les personnages des pièces françaises [1]. Car les auteurs de l'époque connaissaient la France et ils copiaient

1. Voir, à ce sujet, la vive sortie de Dryden et de Lee contre Corneille, dans leur *Œdipus*.

les auteurs français, et surtout Molière, en s'en défendant fort. Nous reprocherons à M. de G. de supposer chez ses lecteurs une profonde connaissance des comédies anglaises du XVII[e] siècle. Tout le monde n'a pas lu les *Old dramatists* de Leigh Hunt : si M. de G. nous donne de curieux détails sur chaque pièce, s'il en traduit de copieux extraits, il ne fait pas suffisamment connaître le plan et les personnages : il manque une brève exposition du *plot*. Enfin, pourquoi M. de G. a-t-il donné si peu de place à Dryden et à Nathanael Lee? Il dit lui-même que Dryden, à l'avènement de Charles II, préluda par la comédie, et l'on sait que ce « maître et coryphée des lettres anglaises après la restauration, » a parfois, dans son *Duke of Guise*, des morceaux d'une gaieté communicative émaillés d'obscènes plaisanteries. Lee, qui fut dans le *Duke of Guise* le collaborateur de Dryden, a composé la *Princess of Clev*, qu'il intitule *A Tragi-comedy* : mais c'est, écrit-il dans sa dédicace au comte de Dorset, à la fois « *Farce, Comedy, Tragedy or Mere play* ».

Disons, en terminant, que M. de Grisy nous promet une autre étude sur la tragédie anglaise à la fin du XVII[e] siècle.

J. D.

10[e] anniversaire de la fondation de l'école des Hautes-Études.

Le 31 juillet 1878 il y aura dix ans que le décret de fondation de l'Ecole des hautes études a été signé. Pour célébrer cet anniversaire, la section historique et philologique se propose de donner un banquet auquel sont invités les professeurs, les répétiteurs, les élèves anciens ou actuels de la section. Le banquet aura lieu le 31 juillet au *Grand Véfour* (Palais-Royal), à sept heures du soir. Ceux des lecteurs de la *Revue critique* qui, ayant appartenu à l'Ecole, ont l'intention de s'associer à cette fête, sont priés d'envoyer leur adhésion à *M. Graux, à la Bibliothèque de la Sorbonne*. Le prix de la souscription est de 15 francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 juillet 1878.

M. Miller communique une étude sur un manuscrit de la bibliothèque de Laon, qui contient divers ouvrages de grammaire et de lexicographie grecque. Ce manuscrit paraît avoir été composé en France à la cour de Charles le Chauve, sous l'influence de Jean Scot Erigène et de l'école

d'hellénistes irlandais dont il était le chef. Il porte une note indiquant qu'il fut donné à l'église de N.-D. de Laon par les comtes Bernard et Adelelm, qui furent, on le sait d'ailleurs, les exécuteurs testamentaires de Charles le Chauve. La partie principale du volume est un glossaire grec-latin; la plus curieuse est un commentaire de Priscien, qui a pour but de donner l'explication de tous les passages grecs cités par ce grammairien. L'auteur, qui est un helléniste d'Occident, y fait preuve de l'ignorance la plus étrange de la langue qu'il prétend expliquer. Il coupe les mots au hasard et donne des traductions de fantaisie. Rencontrant dans Priscien ces mots d'Homère, ἔκλαγξαν δ' ἄρ ὀϊστοί, suivis du mot φλοῖσβος, il y découvre ces trois mots : ΚΑΛΑ, ΞΑΝΔΑΡΟΙΣ, qui est, dit-il, une onomatopée et qu'il traduit par *clangoribus*, ΤΟΙΦΛΟΙΣ, *caecis*. Des mots, ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν, il fait « ΕΠΙΝΝΑΣΑ, *bibit*, ΧΑΙΩΝ, *fundens* » (χέων?). — Le volume contient encore des vers de Jean Scot Erigène adressés à Charles le Chauve. Ces vers sont la partie du manuscrit qui atteste la plus sérieuse connaissance du grec. On sait que le grec n'était plus alors étudié qu'en Irlande, et que Jean Scot, formé aux écoles irlandaises, fut le plus grand helléniste de l'Occident de son temps. Toutefois il ne faut pas s'exagérer la connaissance que lui et, à plus forte raison, ses élèves pouvaient avoir de la langue grecque : il comprenait, lui, cette langue et pouvait la traduire; mais ses vers prouvent qu'il était incapable de l'écrire correctement — Le travail de M. Miller est destiné au recueil des *Notices et extraits des mss*. M. Miller se propose de publier dans ce recueil une collation du glossaire grec-latin, comparé à ceux qui ont été publiés déjà, et le texte entier du commentaire de Priscien.

M. Desjardins communique une lettre de M. Mowat qui donne le texte d'une inscription latine découverte à Hermes, canton de Noailles (Oise), par M. Hamard, curé de Hermes. Il résulte de ce monument que le village de Hermes occupe l'emplacement où se trouvait autrefois le *uicus Ratumagus* ou Ῥατόμαγος, mentionné par plusieurs auteurs anciens. Ce *uicus* faisait partie de la cité des Silvanectes (Senlis). L'inscription de Hermes était une dédicace faite à Jupiter *Optimus Maximus* par le médecin *Sextus Fabius As....;* le texte ne peut être établi avec certitude, car le commencement et la fin des lignes manquent; voici les parties conservées :

DOM· D· I· O· M· E
X· ET· VIC· RATVM
M· SEX· FABIVS· AS
S· MEDIC· D· S· P· F

M. Schliemann communique diverses observations sur les antiquités découvertes par lui à Mycènes. — En premier lieu, il réfute l'opinion de M. Köhler, directeur de l'institut allemand d'Athènes, d'après laquelle les objets trouvés à Mycènes appartiendraient à la civilisation carienne. M. Schliemann reconnaît au contraire, dans les antiquités mycéniennes,

l'influence de la plus ancienne civilisation babylonienne et égyptienne. Les figures, les vêtements, les ornements, dont le dessin s'est rencontré à Mycènes, présentent une ressemblance frappante avec ceux qu'on voit figurés sur les monuments de l'Egypte et de la Babylonie.

En second lieu, M. Schliemann combat l'opinion généralement admise, qui veut que Mycènes n'ait été prise et détruite par les Argiens qu'en l'année 468 avant notre ère, et que jusque-là elle soit restée une cité indépendante. Les témoignages historiques sur lesquels on appuie cette opinion sont peu sûrs; Pausanias, la principale autorité pour ce fait, avance des faits démentis par le témoignage d'Hérodote et de Thucydide. Mycènes ne paraît avoir jamais eu d'existence indépendante aux temps historiques; Eschyle ne la connaissait pas et plaçait le palais d'Agamemnon à Argos; la tradition faisait régner Oreste à Argos, et non, comme il eût été naturel, à Mycènes. Si les Argiens rasèrent Mycènes en 468, ils ne rasèrent qu'un village sujet, qui occupait l'emplacement d'une ville prise et détruite par eux plusieurs siècles plus tôt, peut-être même avant le temps d'Homère. M. Schliemann voudrait voir une allusion à cette destruction dans un passage de l'Iliade, Δ 50-56. D'ailleurs tous les objets trouvés à Mycènes paraissent remonter à une très-haute antiquité. — M. Schliemann répond ensuite à une assertion émise récemment au sujet des grands tombeaux trouvés à Mycènes. On a dit que ces tombeaux ne pouvaient être ceux dont parle Pausanias, parce que cet auteur n'en mentionne que cinq et qu'on en a trouvé six. M. Schliemann dit que le texte de Pausanias ne restreint pas clairement le nombre des tombeaux à cinq. — En terminant, M. Schliemann annonce l'intention de repartir prochainement pour entreprendre de nouvelles fouilles sur d'autres points du monde grec.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Aulard, Giacomo Leopardi, essai sur sa vie et ses œuvres. Paris, Thorin; De Caii Asinii Pollionis vita et scriptis. Paris, Thorin. — Büchner, Hamlet le Danois. Paris, Hachette. — Fialon, Saint Athanase, étude littéraire suivie de l'apologie à l'empereur Constance. Paris, Thorin. — Fœrster, Francesco Zambeccari und die Briefe des Libanios. Stuttgart, Heitz. — Goebel, Lexilogus zu Homer und den Homeriden mit Zahlreichen Beitraegen zur Griechischen Wortforschung überhaupt wie auch zur lateinischen und germanischen Wortforschung. — Heilberg, Das Gesetz der trochæischen Wortformen im dactylischen Hexameter und Pentameter der Griechen vom 7 Jahrhundert v. C. bis zum Untergang der griechischen Poesie. Wien, Holder. — Kaibel, Epigrammata græca ex lapidibus conlecta. Berolini, apud G. Reimer. — Klinckowstrœm (de), Le comte de Fersen et la cour de France, extraits des papiers du grand maréchal de Suède, comte Jean Axel de Fersen, publiés par son petit-neveu, colonel suédois. Paris, Firmin-Didot, 2 vols.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 20 Juillet — 1878

Sommaire : 129. Œuvres complètes d'Agrippa d'Aubigné, p. p. Réaume et de Caussade, tome II. — 130. Taine, Les Origines de la France contemporaine, la Révolution, t. I. — Académie des Inscriptions.

129. — **Œuvres complètes de Théodore Agrippa d'Aubigné** publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, accompagnées de notices biographique, littéraire et bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table des noms propres et d'un glossaire par MM. Eug. Réaume et de Caussade. T. II. Paris, Alph. Lemerre, 1877, in-8° de 705 p. — Prix : 10 fr.

Le volume que je viens examiner renferme : 1° *Traitté sur les guerres civiles*, inédit, publié d'après le manuscrit original de la collection Tronchin (p. 1-32); 2° *Du debvoir mutuel des Roys et des Subjects*, également inédit et tiré de la même collection (p. 33-69); 3° *Le caducée ou l'ange de paix*, publié dans les mêmes conditions (p. 72-109); 4° *Méditations sur les pseaumes*, réimprimées pour la première fois d'après l'édition des *Petites œuvres meslées* de 1630 (p. 112-231, en comptant les six pages de l'*Hercule chrestien); 5° Confession catholique du sieur de Sancy*, publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la collection déjà citée (p. 233-373); 6° *Les avantures du baron de Fæneste comprises en quatre parties*, reproduction de l'édition donnée par d'Aubigné au Dezert en 1630 (p. 375-651); 7° *Le divorce satyrique ou les amours de la Reyne Marguerite*, d'après l'édition de 1660 *(Recueil de diverses pièces servant à l'histoire de Henry III)* et, pour les additions, d'après celle de 1663 (p. 653-684); 8° *Appendice. Lettres diverses* au nombre de huit, suivies d'un *Mémoire des pentions du sieur d'Aubigny* rédigé en 1618, le tout inédit et extrait du volume 1166 de la collection Clairambault à la Bibliothèque Nationale (p. 685-698); 9° *Table des matières* (p. 699-705).

C'eût été grand dommage que le *Traitté sur les guerres civiles* fût resté enseveli dans les archives de Bessinges. Nous y aurions perdu des pages écrites avec une incomparable vigueur et où la pensée, fière et hardie, a trouvé partout un vêtement digne d'elle. A de graves considérations l'auteur mêle parfois des récits d'un effet saisissant. Je citerai, entre tous, celui-ci (p. 11) : « Une mère sollicitée de sauver la vie à l'enfant qu'elle allaictoit en faire present aux assassins, et puis ouvrir son sein aux poignards et haches qui la déchirèrent en quatre pièces, instruite à la fermeté par les leçons d'un sien frère lequel se voyant lié par les tueurs s'escria : *Si ne sçauriez-vous lier la vérité.* » On remarquera,

dans le chapitre v, le passage sur l'Angleterre, pays qui, dès cette époque, méritait, comme de nos jours, l'éloge d'être un « salutaire recueil aux fugitifs », et aux habitants duquel s'adresse cet avertissement ou plutôt ce cri d'alarme : « Vous prenez confiance en ce grand fossé qui entourne vostre héritage, mais l'yvroie est en vostre champ... » Avec quelle ardente et insultante verve d'Aubigné, qui a toujours eu, parmi toutes ses haines si vivaces, une haine particulière contre les favoris, châtie (p. 22-23) le duc de Luynes, lequel « ayant affecté d'estre prince d'Orange, a esté si impudent que de la vouloir oster [la principauté] par négociation de dessus la teste où ce titre convient justement et heureusement. La response du prince a senty le grand Capitaine, comme font toutes ses actions. Ces louveteaux ont pris à injure le refus de la proye désirée. Ces fauconniers voyants que leurs laniers n'estoyent bons que pour la cuisine et n'estoyent pas pour si haute volée, ont eu recours au Gerfaut qu'ils portent sur le poing et commencent à leur oster le chaperon pour le faire partir sur le tiercelet d'aigle, sans craindre les serres dont il est armé. » Indiquons (p. 24) une piquante anecdote dont Villeroy fait les frais. Je n'en voudrais pas garantir l'authenticité, mais si elle n'est pas vraie, elle est du moins des mieux trouvées et des mieux racontées. Je signalerai, dans le chapitre vi (p. 28), une tirade vraiment pathétique au sujet des villes qui « ont esté les fidèles instruments d'Henry le Grand, » et que l'on maltraite le plus, « villes où ce grand prince a mis à couvert sa jeunesse persécutée, » qui « ne lui ont pas seulement ouvert leurs portes, mais leur sein pour l'eschauffer et garder, mais leurs bourses et leur pain abondamment, » villes qui, le roi étant malade ou blessé, « prenoyent à la minuit leurs Ministres, menoyent femmes et enfants dedans les temples, lui faisoyent résonner de cris à Dieu... » Cette tirade est suivie d'un appel aux armes plein d'une sauvage éloquence : « Icy le Ciel parle à vous, chevaliers chrestiens, le ciel vous resveille de son tonnerre; n'ayez pas peur qu'il vous fasse coulpables, si vous mettez les armes à dos pour secourir les agneaux de Dieu. Les loups les emporteront-ils devant vos yeux et que vous ayez les mains au sein? Regarderez-vous l'embrasement de l'Eglise sans courir au feu? Les cendres de la paix vous couvriront-elles encore, quand les charbons et les flammes sont à descouvert?.. »

Dans le *Du debvoir mutuel des roys et des subjects,* traité fort inférieur de toute façon au précédent, d'Aubigné mentionne, parmi « divers doctes et libres discours de ceux qui en France sont demourés françois, la *France Gaule* d'Hottoman, un autre qui a pour titre *Deffence contre les tyrans,* que nous avons longtemps attribué au mesme autheur et depuis appris d'un seigneur qualifié entre les Eglises reformées et recommandable par plusieurs livres de sa façon, que cestuy-là estoit sorti de sa main [1],

1. On attribuait aussi les *Vindiciæ contra tyrannos* (1581, in-8°) à Théodore de Bèze. D'Aubigné ici, et plus clairement encore dans la première édition de l'*Histoire*

la *Servitude volontaire* de la Boëtie, etc. » Il discute, il argumente, il cite, mais il n'anime pas tout cela du feu de ses récits et de ses apostrophes. Le raide dialecticien a remplacé l'entrainant narrateur, l'orateur fougueux de tout-à-l'heure. A peine si le d'Aubigné que nous aimons se retrouve dans un passage tel que celui-ci (p. 65) : « Ouy certes, ce terme est bien à propos employé pour les cœurs vils et degeneres, indignes successeurs de tant de martyrs magnanimes, ou après eux des héroïques princes et chefs de guerre qui ont dans les batailles et combats donné à Dieu, après son nom invoqué, leurs aames consolées soubs les cornettes qui portoyent pour devise : *Doux le péril, douce la mort pour Christ et le pays*. Louy de Bourbon qui avec sa jambe en esclats et les os perceant la botte, alla au combat en disant : *C'est ainsi que ceux de Bourbon entrent en la meslee* [1], ce prince en ceste action et en la mort mesmes n'eut point de douleurs pareilles à celles qu'il sentiroit en voyant le train de ses successeurs, successeurs du nom et des honneurs, non de l'honneur. Lasches avortons ou supposez à vos peres, vous les verez assis au throne flamboyant où Christ, d'aigneau de sacrifice devenu lion de Juda, jugera les nations, et là vos pères devenus juges redoutables, vous feront rendre compte des cendres de deshonneur que vous avez parsemées et des gibets que vos serviles et sales mains ont planté sur leur venerable tombeau. »

Dans le *Caducée*, d'Aubigné parle avec admiration du *grand* roy Henri IV, rapportant quelques-uns des propos que lui adressa ce *si bon prince et si bon maître*. Il reproduit divers autres propos qui lui ont été tenus par des personages considérables, dont un (p. 74-75) n'est autre que Duplessis-Mornay, lequel lui jura *devant Dieu et ses anges* qu'il n'avait reçu *aucun argent contant à Saulmur ni promesses* pour trahir ses coreligionnaires. D'Aubigné s'occupe, dans ce traité, de Marie de Médicis, du duc de Rohan, et il établit un dialogue fort curieux entre trois individus dont les trois opinions différentes sont indiquées par ces trois surnoms : *le Ferme, le Modeste et le Prudent*.

Les *Méditations sur les pseaumes* ne sont pas en entier, Dieu merci, l'œuvre d'un théologien. A côté de pieuses explications qui ont trop souvent le double tort d'être très-prolixes et très-bizarres [2], on y rencontre

---

universelle, les donne à Ph. de Mornay, seigneur du Plessis, mais il s'est ravisé dans la seconde édition et a proclamé Hubert Languet l'auteur des *Vindiciæ*, paternité reconnue par les plus habiles critiques, tels que Bayle, Philibert de la Mare, B. de la Monnoye, etc. Voir *Hubert Languet*, par Henri Chevreul, Paris, 1856, p. 173-176.

1. Cf. le beau récit de M. le duc d'Aumale (*Histoire des princes de Condé*, t. II, p. 69-70).

2. Pourquoi le langage du commentateur n'est-il pas toujours aussi heureux qu'en ce passage (p. 173) : « Embrasse donc les afflictions les yeux au ciel, en disant : Quand tu me meurtrirois, si te beniroye; embrasse la mort, desireux de dire de cœur et de bouche en sentant ces amertumes :

« Si est-ce que Dieu est très-doux. »

quelques charmants passages, comme cet éloge de la paix dont jouissait notre pays sous le règne de Henri IV (p. 120) : « Depuis neuf années la France, comme estonnée de son bien, ne se peut souvenir d'avoir dormi un si long sommeil sur son lict paré de fleurs de lys [1]. »

L'auteur du *Manuel du libraire* disait de la *Confession catholique du sieur de Sancy* (t. I, col. 546) que l'ouvrage est « généralement attribué à d'Aubigné. » Ce *généralement* fait sourire quand on voit que la fameuse satire figure parmi les manuscrits originaux de la collection Tronchin. Nous possédons enfin un texte minutieusement fidèle de ces pages qui avaient été si déplorablement imprimées en 1660, en 1693, en 1699, en 1720, en 1744, etc. Ceux qui ont le plus goûté, dans les anciennes éditions, les mordantes plaisanteries de d'Aubigné contre les convertisseurs et les convertis, les goûteront encore mieux dans l'édition de MM. R. et de C. L'esprit de l'auteur y semble deux fois plus étincelant. Aucun nuage ne nous le voile. Aucune faute de transcription ou d'impression ne nous empêche de saisir au vol ces fines allusions, ces traits piquants qui se croisent et s'entre-croisent sans cesse. Pas une seule de tant de gauloises épigrammes n'est perdue pour le lecteur! pas une fusée de ce feu d'artifice ne laisse à notre regard le regret de n'avoir pu la suivre et la voir éclater!

Pour les *Avantures du Baron de Fæneste*, les nouveaux éditeurs n'ont pu, comme pour la *Confession de Sancy*, rétablir le texte d'après le manuscrit original, mais ils ont attentivement reproduit l'édition de 1630, la dernière qui ait été imprimée sous les yeux de l'auteur. C'était de la même édition que M. Prosper Mérimée avait fait la base de son excellent travail (Paris, Jannet, 1855). De plus que le célèbre académicien, MM. R. et de C. ont donné (p. 377-378) l'avis de l'*Imprimeur au lecteur*, lequel méritait d'être conservé, car on y trouve cette particularité : l'auteur, « ayant perdu ses humeurs gaillardes, ou pour l'âge ou pour les afflictions, avoit condamné au feu ce dernier livre, » et ce fut seulement parce qu'on lui en avait dérobé une partie, et qu'il était menacé de voir paraître ce fragment « tout bourru et tout imparfait, » qu'il se décida à imiter la bonne mère « ne pouvant voir son enfant mi-parti. » On pensera ce que l'on voudra de ce récit, mais que l'on ait fait à d'Aubigné une douce ou fâcheuse violence (j'inclinerais vers la première hypothèse), il était intéressant de connaître l'historiette, d'autant plus que l'indiscret imprimeur promet, en prenant congé du lecteur, de mettre la main, s'il le peut, sur d'autres livres *de plus haut goust* encore, et cite, à ce sujet, deux propos de d'Aubigné.

MM. R. et de C. avaient d'abord eu l'intention d'écarter le *Divorce satyrique ou les amours de la Reyne Marguerite*, dont l'authenticité

1. Voir encore (p. 127-128) un riant tableau de la prospérité de la France en l'année 1601 : « Si aujourd'huy nous voyons un Estat mesprisé jadis pour sa pauvreté, maintenant redouté pour ses thrésors, etc. »

ne leur semblait pas suffisamment établie [1]. Louons-les d'avoir tenu compte des réclamations de plusieurs critiques [2]. On ne saura probablement jamais d'une manière certaine si le *violent et médiocre pamphlet*, comme l'appellent MM. R. et de C. [3], est du même écrivain qui, dans quelques-uns de ses vers, a non moins cyniquement outragé la princesse dont il était l'irréconciliable ennemi; mais comme rien ne démontre, d'un autre côté, que l'on se soit trompé en attribuant, depuis plus de deux cents ans, le *Divorce satyrique* à d'Aubigné, le parti le plus sage était de réimprimer ces virulentes pages sous toute réserve.

Annonçons, en finissant, une bonne nouvelle à nos lecteurs. M. Lemerre, frappé de l'insistance avec laquelle on lui demandait de toutes parts l'adjonction de l'*Histoire universelle* à toutes les autres œuvres de notre auteur [4], vient de prendre une décision dont on ne saurait trop le féliciter : il a chargé MM. R. et de C. de préparer une nouvelle édition des trois volumes in-f° qui parurent d'abord de 1616 à 1620 et qui reparurent en 1626. L'honneur de publier ainsi les œuvres vraiment complètes de d'Aubigné est déjà pour M. Lemerre et pour MM. Réaume et de Caussade la plus grande des récompenses, ce qui n'empêchera certes aucun de nous de leur en souhaiter beaucoup d'autres.

T. de L.

---

130. — **Les origines de la France contemporaine,** par H. TAINE. La Révolution, t. I. Paris, Hachette, 1878, III-467 p.

Je n'ai pas à analyser ce volume. Tout ce qui lit en France l'a déjà lu. On a admiré, comme il mérite de l'être, ce grand effort de recherche et de pensée qui, loin de fatiguer le talent de l'écrivain, semble lui avoir donné une trempe nouvelle et un nouvel éclat. C'est une œuvre de discussion : elle a provoqué la discussion, et comme c'est une œuvre vivante et forte, la discussion a été vive et ardente. M. Taine n'a jamais été plus fidèle à lui-même, à sa méthode, à son caractère de penseur et d'écrivain qu'il ne l'est dans son livre sur la Révolution. Ce livre a eu cependant la singulière fortune d'être salué comme une révélation par ceux qui contestaient auparavant la méthode et condamnaient les idées de M. T.; et d'être critiqué comme une sorte de défaillance et presque de défection

---

1. Voir t. I, *Introduction*, p. XI.

2. MM. Henri Bordier, Ch. Lenient, Ch. Read, etc. Voir ce qui avait été dit ici de cette délicate question (n° du 6 mars 1875, p. 156, note 5).

3. Note de la page 655. Quant à moi, il me semble beaucoup plus *violent* que *médiocre*.

4. La *Revue critique* n'avait pas manqué de s'associer à ces vœux. Voir n° du 22 septembre 1877.

par plusieurs de ceux qui avaient le plus loué ses précédentes œuvres. La science est absolument étrangère à ces jugements passionnés : ils procèdent les uns et les autres de considérations au-dessus et en dehors desquelles M. T. a mis son honneur à se placer. « J'ai écrit comme si j'avais eu pour sujet les révolutions de Florence ou d'Athènes. Ceci est de l'histoire, rien de plus, et, s'il faut tout dire, j'estimais trop mon métier d'historien pour en faire un autre, à côté, en me cachant. » Noble langage, dont ceux qui connaissent M. T. peuvent apprécier l'absolue sincérité. M. T. ne pouvait pas attendre pourtant que tous ses lecteurs accepteraient son livre avec le désintéressement qu'il a mis à le composer. S'il a fait en conscience son métier d'historien, les journalistes ont fait leur métier d'hommes de parti. Un critique distingué, M. de Saint-Valry (dans *La Patrie,* avril 1878) a finement analysé les motifs de l'embarras où ce nouvel ouvrage de M. T. a placé une partie de ses admirateurs de la veille et où il menace de placer ses admirateurs du lendemain. Les apologistes systématiques de la Révolution confondent volontiers la démocratie et la science ; ils ne sont pas éloignés de croire qu'il suffit de professer des opinions démocratiques pour posséder la méthode expérimentale et qu'en apprenant par cœur la *déclaration des droits de l'homme*, on s'assimilera du coup le *novum organum* de Bacon. Les détracteurs systématiques de la Révolution mêlent constamment dans leurs anathèmes le libre examen avec la Terreur, et condamnent à la fois Descartes et Robespierre. Les uns et les autres sont des idéalistes absolus lorsqu'ils ne sont pas des fanatiques. Pour les uns, la Révolution est un dogme, pour les autres elle est une hérésie, pour tous elle est quelque chose d'étranger à la science. Si la science conduit à l'apologie ou à la condamnation de tel ou tel acte de la Révolution, les uns comme les autres revendiquent ou réprouvent les résultats de la science, non parce qu'ils leur attribuent ou leur nient le caractère scientifique, mais parce qu'ils y trouvent des arguments pour ou contre les jugements *à priori* qu'ils portent sur la Révolution. De là les opinions si diverses émises sur le livre de M. T. par les hommes de parti, de là aussi le légitime succès de ce livre auprès du public qui cherche la vérité sans idée préconçue et qui, sans avoir aucune prétention à la science, s'est laissé peu à peu pénétrer de ses méthodes et en respecte les résultats.

Les lecteurs désintéressés ont justement apprécié ce livre; ils n'y ont cherché que ce que l'auteur y a voulu mettre. M. T. l'a dit dans ses préfaces, l'a manifesté par les titres de ses volumes, l'a fait ressortir par toute la contexture si savante et si simple de son ouvrage : il ne fait point une histoire de la Révolution française, il fait l'histoire de l'esprit public dans ses rapports avec le gouvernement. Qui est-ce qui gouverne? Comment gouverne-t-on ? Quelles idées les gouvernants et les gouvernés se font-ils les uns des autres? Voilà les questions qu'il se pose. Sous l'ancien régime, ce sont des privilégiés qui gouvernent, et il les décrit. Dans les premières années de la Révolution, 1789-1792, c'est *l'attroupement*

qui gouverne, et il fait la psychologie de l'attroupement. C'est l'objet de ce volume.

Ainsi ramené aux proportions que M. T. lui a données, ce volume se relie admirablement au précédent. Le livre de l'*Ancien régime* laissait dans l'âme un sentiment d'anxiété profonde. M. T. nous avait montré la société et le gouvernement s'effondrant, l'ignorance et la sauvagerie humaines prêtes à déborder dès que les digues seraient rompues. « Cette société, disais-je ailleurs en rendant compte de ce livre [1], cette société conservait-elle encore un reste de sève et de vitalité ? La Révolution qui en sortit fut-elle une régénération ou simplement une forme différente de la dissolution générale ? Je ne puis ni ne veux préjuger là-dessus le jugement de M. Taine. » Ce jugement, M. T. nous le donne et avec une grande vigueur dès les premières pages du premier volume de *La Révolution.* « Si mauvais que soit un gouvernement, il y a quelque chose de pire, c'est la suppression du gouvernement » (p. 68). « En fait, il n'y avait plus de gouvernement ; l'édifice artificiel de la société humaine s'effondrait tout entier ; on rentrait dans l'état de nature. Ce n'était pas une révolution, mais une dissolution » (p. 4). La monarchie, qui exerçait le pouvoir, a voulu le rendre absolu et en a usé tous les rouages ; les ordres privilégiés, qui auraient dû tempérer le pouvoir absolu, s'y sont soumis et se sont absorbés en lui ; il n'y a plus de direction, parce qu'il n'y a plus ni gouvernement ni classes supérieures pour diriger. Ceux qui essaient de réformer l'ordre social et l'ordre politique ne sont préparés ni par leurs études ni par leur expérience à l'exercice du gouvernement et au maniement des affaires. Ils défont aisément ce qui déjà n'existait plus que de nom. Ils sont impuissants à organiser quoi que ce soit, et l'anarchie en résulte spontanément. « En attendant, par de là le roi inerte et désarmé, par de là l'Assemblée désobéie ou impuissante, on aperçoit le monarque véritable, *le peuple, c'est-à-dire l'attroupement,* cent, mille, dix mille individus rassemblés au hasard sur une motion, sur une alarme, et tout de suite, irrésistiblement, législateurs, juges et bourreaux. Puissance formidable, destructive et vague sur laquelle nulle main n'a de prise. » Le mot *peuple* est un de ceux dont on a le plus abusé au cours de la Révolution. Ce que les uns ont adulé et courtisé, ce que les autres ont combattu et détesté, ce que tous ont redouté sous le nom de *peuple,* ce n'était point l'ensemble de la nation française, mais des groupes isolés s'arrogeant, de la seule autorité de leur sottise et de leur force brutale, le droit d'imposer, au nom de la nation, leurs volontés au gouvernement et à l'Assemblée qui seuls représentaient légitimement la nation. M. T. a ramené les choses à leurs justes proportions, et sa définition de ce prétendu peuple, *c'est-à-dire l'attroupement,* suffirait seule à dissiper les malentendus.

---

1. *Revue historique* du 1er juillet 1876, p. 290.

L'état mental des gens qui forment l'attroupement, leurs paniques aveugles, les soupçons qui les affolent, les instincts sauvages qui les emportent sont admirablement étudiés et décrits (p. 77 à 80). Je ne ferai à ce chapitre et à la série de tableaux qui le précèdent, le suivent et le justifient qu'une restriction toute de forme. M. T. cherche à résumer et à fixer sa pensée dans une image saisissante, et il la trouve : c'est l'éclat de son style et il a écrit peu de morceaux plus éclatants, malgré l'inévitable monotonie des faits semblables accumulés. *L'animal*, toutefois, tient ici trop de place ; il revient trop souvent ; à la longue, le lecteur pourrait s'y tromper et prendre pour l'expression même de la pensée de l'auteur la comparaison qui n'a d'autre objet que de l'éclairer. « Ils se sont buttés : leur résolution est celle d'un *taureau* qui se met en travers du chemin en présentant les cornes » (p. 16). « Comme un *éléphant* domestique qui tout d'un coup redeviendrait sauvage, le peuple, d'un geste, jette à bas son cornac » (p. 51). « La *brute énorme* qui a pris le mors aux dents, le garde, et ses ruades deviennent plus fortes » (p. 65). « De même des *nègres déchaînés*, qui, tirant ou poussant chacun de son côté, entreprennent de conduire le vaisseau dont ils se sont rendus maîtres » (p. 69). « On voit tout d'un coup sortir le barbare, bien pis, *l'animal primitif*, le *singe grimaçant*, sanguinaire et lubrique qui tue en ricanant et gambade sur les dégâts qu'il fait » (p. 70). Non, en réalité, et tout coloris à part, ce ne sont pas des animaux, ce sont des hommes, et des hommes d'une certaine sorte, des Français, des Parisiens ignorants, fanatiques et cruels, sans doute, mais hommes, et hommes des faubourgs de Paris. Personne ne l'a mieux montré que M. T., et la page où il le montre est une des plus fortes de son livre. C'est à Versailles, le 6 octobre. On peut croire que la foule va massacrer la reine. « La reine s'étant approchée du balcon avec son fils et sa fille, un hurlement monte : « Point d'enfants ! » ; on veut l'avoir seule au bout des fusils, et elle le comprend. A cet instant, M. de Lafayette, la couvrant de sa popularité, paraît avec elle sur le balcon, et lui baise respectueusement la main. — Dans la foule surexcitée, le revirement est subit ; *en cet état de tension nerveuse, l'homme, et surtout la femme, sautent brusquement d'un extrême à l'autre, et la fureur confine aux larmes*. Une portière, compagne de Maillard, entend en imagination Lafayette promettre, au nom de la reine, qu'elle aimera son peuple et lui sera attachée comme Jésus-Christ à son Eglise. On s'attendrit, on s'embrasse ; les grenadiers coiffent de leurs bonnets les gardes du corps. Tout ira bien ; le peuple a reconquis son roi. Il n'y a plus qu'à se réjouir » (p. 177). Ils voulaient tuer, ils pleurent maintenant ; demain la fureur du sang les enivrera de nouveau ; ils massacreront, outrageront les cadavres, applaudiront aux assassinats. C'est ainsi qu'ils étaient.

Le livre I : l'*Anarchie spontanée*, est rempli de ces traits qui frappent et pénètrent. Le grand mérite et la nouveauté sont ici de faire voir combien troubles et orageux furent, dès leur matinée, ces premiers jours de

la Révolution, dont on ne nous a peint, en général, que la brillante aurore. C'est surtout la province que M. T. a étudiée; on l'avait trop négligée pour ne voir que Paris où se jouait le grand drame. Il faut pénétrer dans les dessous et les coulisses. En province, *la Terreur* avait commencé dès le mois de juillet 1789 et, à la suite de la terreur, l'émigration. M. T. a réduit aussi à la mesure humaine, et à une mesure singulièrement étroite, le prétendu exploit de la prise de la Bastille. Paris et Versailles obsédés, assiégés, menacés, l'asservissement du roi et de l'Assemblée, la désorganisation des anciens pouvoirs et l'impuissance des pouvoirs nouveaux, tout cela ressort avec un étonnant relief. Un détail, assez piquant, montrera combien il est nécessaire de vérifier les faits et combien ceux que produit M. T. sont propres à modifier les opinions reçues. Michelet que l'on est malgré soi — tant par les singulières affinités du talent que par les éclatants contrastes des œuvres — porté à rapprocher de M. T., nous peint le Palais-Royal pendant les premiers mois de la Révolution. « Le Palais-Royal n'était pas le Palais-Royal. Le vice, dans la grandeur d'une passion si sincère, à la flamme de l'enthousiasme, devenait pur un instant. Les plus dégradés relevaient la tête et regardaient le ciel..... honnêtes? Ils ne pouvaient pas l'être, mais ils se sentaient héroïques au nom de la liberté du monde. » (I, 75) « Ces gardes françaises, habitués dans Paris, *mariés pour la plupart*, avaient vu supprimer peu auparavant par leur colonel, un homme dur, M. du Châtelet, le dépôt où l'on élevait gratis *les enfants de troupe* (I, 72). » Voilà la légende dorée; la précision du détail la fait en quelque sorte miroiter sous nos yeux; elle plaît parce qu'elle est séduisante et qu'elle semble vraie. Voyons la réalité, comme la peint M. T. « Chaque soir, on les voit (les gardes françaises), entrer au Palais-Royal en marchant sur deux rangs. L'endroit leur est connu; c'est le rendez-vous général des *filles dont ils sont les amants et les parasites*... Comptez de plus que, depuis longtemps, leur colonel, M. du Châtelet, leur est odieux, qu'il les a fatigués de manœuvres forcées, qu'il a tracassé et amoindri leurs sergents, qu'il a supprimé l'école où l'on élevait *les enfants de leurs musiciens*, qu'il emploie le bâton pour châtier les hommes, qu'il chicane sur la tenue, la nourriture et l'entretien... (p. 49-50.) Centre de la prostitution, du jeu, de l'oisiveté et des brochures, le Palais-Royal attire à lui toute cette population sans racines... habitués des cafés, coureurs de tripots, aventuriers et déclassés... On devine l'état de tous ces cerveaux; ce sont les plus vides de lest qu'il y ait en France, les plus gonflés d'idées spéculatives, les plus excitables et les plus excités (p. 41-42). » Pour Michelet, ce sont des déchus qui se réhabilitent par la liberté; pour M. T., ce sont des énergumènes qui trépignent et s'égosillent jusqu'à mourir sur la place de fièvre et d'épuisement.

Cette peinture des premiers excès est très-neuve; les excès l'étaient-ils également, et, en les peignant de couleurs si éclatantes, M. T. en a-t-il suffisamment précisé le caractère et déterminé les causes? Il ne suffit pas

de montrer comment l'attroupement se forme et comment il gouverne; il reste à dire pourquoi. L'explication se dégage, sans aucun doute, du livre de *l'Ancien régime*; pourtant j'aurais souhaité que M. T. y insistât davantage dans ce volume. Il attribue une grande importance à la disette; mais il y avait eu auparavant, il y a eu depuis beaucoup d'émeutes alimentaires qui n'ont pas porté les mêmes conséquences. Il en est de même des excès populaires; ils sont de tous les temps et toujours les mêmes. Feuilletez les annales de l'émeute depuis les soulèvements des communes et les jacqueries du moyen âge, jusqu'aux événements dont nous avons été les témoins, vous trouverez les mêmes superstitions sauvages, conduisant aux mêmes fureurs et aboutissant aux mêmes cruautés. Il suffit de comparer la description de l'*Anarchie spontanée* par M. T. au tableau des *Convulsions de Paris* par M. Maxime Du Camp. On verra que *le peuple, c'est-à-dire l'attroupement*, n'a rien oublié ni rien appris. Le point capital est donc moins de montrer ces déchaînements du sauvage qui couve sous le civilisé, que d'expliquer pourquoi ce sauvage, contenu hier, se déchaîne aujourd'hui. Le fait essentiel, c'est l'affaissement des pouvoirs publics, la déroute du gouvernement, le découragement des autorités, le relâchement de la discipline dans l'armée et, par suite de l'absence de commandement et du refus d'obéissance, l'impossibilité de la répression. Ce n'est pas la Révolution qui, au début, a détruit le gouvernement; c'est parce que le gouvernement était détruit que la Révolution a pu se produire. Comment du haut en bas de la hiérarchie cette destruction s'était accomplie, M. T. l'a très-bien vu, il l'a très-bien exposé dans son *Ancien régime* et rappelé en termes excellents dans la *Révolution*. « Les grands seigneurs, à leur toilette, ont raillé le christianisme et affirmé les droits de l'homme devant leurs valets, leurs perruquiers, leurs fournisseurs et toute leur antichambre. Les gens de lettres, les avocats, les procureurs ont répété, d'un ton plus âpre, les mêmes diatribes et les mêmes théories aux restaurants, aux cafés, dans les promenades et dans tous les lieux publics. On a parlé devant les gens du peuple comme s'ils n'étaient point là, et, de toute cette éloquence, déversée sans précaution, il a jailli des éclaboussures jusque dans le cerveau de l'artisan, du cabaretier, du commissionnaire, de la revendeuse et du soldat » (p. 25). Voilà une des causes de dissolution sociale les plus efficaces; il y en a bien d'autres. J'aurais désiré que M. T., qui nous en montre, avec une très-grande abondance de détails, les terribles effets parmi les masses populaires, eût analysé avec la même précision et démontré par un aussi grand nombre d'exemples, les causes de dissolution qui agissaient sur le gouvernement et les classes dirigeantes et, paralysant tout ressort en eux, les réduisaient aux rôles de victimes ou d'instruments passifs de l'émeute. « Intendants, parlements, commandants militaires, grands prévôts, officiers d'administration de justice et de police, dans chaque province et dans chaque emploi, les gardiens de l'ordre et de la propriété, instruits par le meurtre de M. de Launay, par la prison

de M. de Bezenval, par la fuite du maréchal de Broglie, par l'assassinat de Foulon et de Berthier, savent ce qu'il en coûte de remplir leur office, et, de peur qu'ils n'en ignorent, les insurrections locales viennent sur place leur mettre les mains au collet. Le commandant de la Bourgogne est prisonnier à Dijon... Celui de Caen est assiégé dans le vieux palais et capitule. Celui de Bordeaux livre Château-Trompette, etc. » p. 71). Et cela, qu'on ne l'oublie pas, dès le mois de juillet 1789. M. T. après nous avoir fait la psychologie de l'attroupement qui envahit, terrorise, tue et pille, aurait complété son étude en faisant la psychologie du gouvernant, de l'intendant, du chef militaire qui se laisse massacrer, ou, impuissant, capitule. Il aurait été bon de placer sur la même ligne et de développer dans une même proportion les causes du succès de l'attaque et celles de la faiblesse de la défense. Autrement le lecteur risque de se méprendre sur les véritables rapports des choses. A voir ce débordement de fureurs sauvages et, en même temps, à supputer le petit nombre de ceux qui s'emparent ainsi brutalement de la France, on est porté à se dire que si le roi et ses ministres avaient eu de l'énergie, s'ils avaient donné des ordres sévères, s'ils avaient usé de répression, il eût été très-facile d'arrêter ces émeutes et d'étouffer la Révolution dans son germe. Cela eût été facile, en effet, si la Révolution n'avait pas été autre chose que l'attroupement; mais l'attroupement et sa tyrannie sont le symptôme, ils ne sont pas la cause du mal. Et cette cause est justement l'incapacité où étaient le roi, ses ministres, tout le gouvernement et toutes les classes dirigeantes de vouloir avec énergie, d'agir avec ensemble et d'arrêter le torrent révolutionnaire qu'ils avaient laissé déborder, faute de pouvoir le faire dériver ou le contenir.

Le livre II : *L'Assemblée constituante et son œuvre,* restera, je crois, comme une des œuvres maîtresses de M. T. et comme un des plus vigoureux morceaux de critique politique que l'on ait écrits en ce temps-ci. Les « causes de désordre et de déraison », les causes de l'impuissance finale de l'assemblée à rien constituer de stable dans l'ordre politique sont — depuis les causes morales : la conception de l'homme abstrait, jusqu'aux causes secondaires et matérielles : la disposition de la salle — analysées avec une perspicacité minutieuse, groupées avec un art supérieur et présentées au lecteur en un tableau aussi fouillé dans le détail que brillamment peint et largement composé. Critique de la constitution, critique du mode de suppression et de rachat des biens féodaux, critique de la constitution civile du clergé, c'est-à-dire des trois œuvres capitales de l'assemblée, ces pages serrées ne laissent que bien peu de place à l'objection; mais elles ne disent pas tout, et, pour les admirer comme il convient de le faire, il faut aussi ne les prendre que pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire une étude des causes pour lesquelles l'assemblée constituante n'a produit dans l'ordre politique que l'anarchie et, en essayant de fonder la liberté, n'a laissé au gouvernement d'autre refuge que le despotisme. Si M. T. avait voulu faire une histoire complète de

la Constituante, il y aurait plus d'une lacune à marquer, ou plutôt, ainsi que dans le livre I, des proportions à rétablir. M. T. ne passe pas absolument sous silence ce que la Constituante a conçu, tenté, préparé ou accompli de bon; il l'indique (p. 277) en quelques lignes; mais il consacre un livre tout entier à expliquer ce qu'elle a fait de mauvais ou ce qu'elle a manqué. C'était le dessein qu'il s'était proposé; il l'a exécuté avec une rigueur extrême, et peut-être, pour avoir voulu demeurer très-précis et très-positif, a-t-il omis certains traits et forcé certaines nuances. Cet excès de simplification et ce désir de grouper les faits en les ramenant à leurs causes générales, porte parfois M. T. à tomber de la généralisation dans l'abstraction. Il tient trop peu de compte des causes personnelles et de l'action des individus, de l'esprit de parti et des passions de parti, des intrigues enfin, et des ambitions qui s'agitaient aussi bien à la cour que dans l'assemblée et au-dessous. Un exemple : la question des deux chambres. « Aux yeux des constituants, l'expérience n'a pas de prix, et, au nom des principes, ils tranchent successivement tous les liens qui pourraient forcer les deux pouvoirs à marcher d'accord. Point de chambre haute, elle serait un asile ou une pépinière d'aristocratie. D'ailleurs, la volonté nationale étant une, il répugne de lui donner des organes différents » (p. 245). M. T., qui est par dessus tout philosophe, ramène tout ce débat à l'idée abstraite qui y domine; voici un autre historien, qui est par dessus tout politique, qui a vécu dans les assemblées et qui, ayant beaucoup vu et pratiqué les hommes, est porté à tout ramener aux causes concrètes : « A droite autant qu'à gauche, on était contraire au système des deux chambres..... Tous les membres de l'assemblée constituante et tous les écrivains politiques qui ont laissé des mémoires..... sont d'accord sur ce fait et sur les causes auxquelles il doit être attribué. La première de ces causes, c'est la détestable politique qui portait beaucoup de membres de la droite à rendre la constitution aussi mauvaise que possible afin qu'elle mourût vite... Venait ensuite la jalousie de la noblesse de province contre la noblesse de cour. Enfin une rancune implacable contre les députés de la noblesse qui.... s'étaient, les premiers, réunis au tiers état..... » De là vint que la droite « donna la main au côté populaire pour déjouer *une intrigue* dont le principal résultat devait être d'élever, aux dépens de leur ordre, des traîtres et des défectionnaires. » (Duvergier de Hauranne, *Histoire du gouvernement parlementaire*, I, p. 78.) Il me semble ainsi que, plus d'une fois, M. T. a attribué à l'influence exclusive des idées abstraites et de l'esprit classique des faits qui sont le propre des passions humaines, l'œuvre pure de l'orgueil et la conséquence de l'esprit de parti. Après l'expérience de quatre révolutions, nous avons vu des hommes qui certes n'avaient point été élevés à l'école de Rousseau, reproduire, avec des arguments empruntés au vocabulaire des sciences positives, les mêmes principes à l'appui des mêmes prétentions.

Il me paraît aussi que dans les comparaisons qu'il fait ou qu'il suggère indirectement avec les nations étrangères, M. T. a tenu trop

peu de compte de la différence des temps. Dans sa critique de l'Assemblée constituante, l'Angleterre paraît toujours présente à sa pensée, et son lecteur oppose inévitablement, à cette constitution qui périt par l'abstraction, l'exemple d'une constitution qui aurait réussi grâce à la politique tout expérimentale de ceux qui l'ont créée, appliquée et développée. Sans doute, à prendre la constitution anglaise dans Montesquieu, on s'étonne que les hommes de 1789 n'aient pas tout simplement essayé de l'appliquer à la France. Mais il faut considérer que la constitution anglaise, telle qu'elle existait au temps de Montesquieu, était le résultat de longues révolutions, qu'elle s'était formée à travers les incertitudes, les luttes et les tâtonnements, que la France, sous le rapport du régime parlementaire, se trouvait, en 1789, à une grande distance de l'Angleterre. Les hommes de 1814 eussent été absurdes et coupables de méconnaître l'exemple de nos voisins, et ils ne le méconnurent pas ; mais ils avaient fait, en vingt-cinq ans de crise, l'expérience que l'Angleterre accomplissait depuis le moyen âge, et c'est grâce à cette expérience qu'ils purent comprendre et adapter à nos mœurs la constitution anglaise. Ajoutons qu'en 1789 l'Angleterre était loin de présenter un exemple séduisant et de fournir une expérience décisive. Eussent-ils été moins portés à l'abstraction, les constituants auraient été, sur plus d'un point, arrêtés et troublés par le spectacle même que l'Angleterre présentait en leur temps. Elle était en pleine crise et en plein enfantement de sa constitution telle que ce siècle nous l'a fait voir. Macaulay nous a peint *(Essai sur Lord Chatham)* l'Angleterre telle que les Français la purent voir vingt ans avant la Révolution : « Une nation bouleversée par les factions, un trône assailli par les plus violentes invectives, une chambre des communes détestée et méprisée par la nation, l'Angleterre animée contre l'Ecosse, la Grande-Bretagne luttant contre l'Amérique. » Il y aurait là des nuances à marquer et plus d'un fait à citer pour expliquer comment les hommes de 1789 firent si peu de cas de la constitution anglaise. Je me borne à cette simple note. Je ferais la même remarque à propos de la Russie. M. T. oppose aux réformes imprudentes de la Constituante les réformes, qu'il croit réfléchies, du tsar Alexandre. « Aussi maladroite pour construire que pour détruire, elle invente, pour remettre l'ordre dans une société bouleversée, une machine qui, à elle seule, mettrait le désordre dans une société tranquille. Ce n'était point trop du gouvernement le plus absolu et le plus concentré, pour opérer sans trouble un tel nivellement des rangs, une telle décomposition des groupes, un tel déplacement de la propriété. A moins d'une armée bien commandée, obéissante et partout présente, on ne fait point pacifiquement une grande transformation sociale : c'est ainsi que le tsar Alexandre a pu affranchir les paysans russes » (p. 278). Si M. T. avait cité la manière dont l'affranchissement des serfs avait été opéré en France et dans les domaines du roi en particulier, je crois que l'exemple eût été à la fois plus direct et plus décisif ; mais est-il sûr que

la grande révolution sociale de la Russie n'ait pas été opérée dans des conditions et avec des intentions qui ressemblaient beaucoup à celles des réformes françaises de 1789 et qu'elle ne soit pas, en ce moment même, en train de produire en Russie les mêmes conséquences? « On n'approfondit pas trop le caractère et la portée de cette mesure, disait, il y a quatorze ans, M. Klaczko; on ne se demanda point, par exemple, si, au lieu de créer des hommes libres et responsables, le tsar n'organisait pas plutôt un vaste communisme plus commode à manier pour la bureaucratie et les chefs militaires... » Ajoutons : plus commode à manier aussi pour les agitateurs, les sectaires, les illuminés et les fanatiques.

Les observations et les discussions que provoque le livre de M. T. portent bien plus sur ce qu'il ne dit pas que sur ce qu'il dit. Les faits qu'il cite sont des faits historiques; les conclusions qu'il en tire sont rigoureuses. Le volume est plein de pensées fortes, et, si je voulais citer les pages qui me paraissent les plus belles, je renverrais le lecteur à celles où l'idée de la patrie et l'idée de l'Etat sont analysées et déterminées avec autant de fermeté que d'élévation (p. 183-188). L'œuvre est de celles qui font époque et creusent un sillon dans l'histoire. Prise en elle-même, elle sera d'autant plus admirée qu'on l'appréciera avec plus de calme et d'un esprit plus dégagé. Mais il ne faut point y chercher la peinture complète de cette époque si singulière; M. Taine a négligé systématiquement les côtés nobles et les côtés prestigieux de ce temps « d'inexpérience sans doute, mais de générosité, d'enthousiasme, de virilité et de grandeur, » comme disait Tocqueville. (Conclusion de l'*Ancien régime et de la Révolution.*) Trop d'écrivains ne nous ont montré que ce côté-là des choses, trop de peintres ne nous ont représenté que les effusions, les embrassades et les fédérations dans un beau jour d'été; trop de sophistes ont essayé de réhabiliter le crime et de relever la sottise brutale. Prestiges éblouissants, spectacles sinistres ou grandioses, M. Taine y veut opposer la réalité vulgaire et vile dans toute son horreur. « On va voir des brutes devenues folles travailler en grand et longtemps sous la conduite de sots devenus fous. » Il fait la pathologie de la révolution, il la fait de main de maître, et, en cela, il rend un service signalé.

Albert Sorel.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juillet 1878.

M. le Ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie, de la part de M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, trois mémoires de MM. Albert, Delaborde et Fernique, membres de l'école.

L'Académie, après délibération en comité secret, décerne : 1° le premier prix Gobert, à M. Auguste Longnon, archiviste aux Archives nationales, ancien élève de l'École pratique des hautes études, pour sa *Géographie de la Gaule au* VIe *siècle;* 2° le second prix, à M. Arthur Giry, ancien élève de l'École des chartes et de l'École pratique des hautes études, aujourd'hui secrétaire de l'École des chartes et chargé d'un cours à l'École pratique des hautes études, pour son *Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au* XIVe *siècle*.

Le prix biennal de numismatique fondé par Mme veuve Duchalais est décerné à M. Schlumberger pour sa *Numismatique de l'Orient latin*.

M. Desjardins termine la lecture du mémoire de M. Ch. Tissot dont le commencement avait été lu à la séance précédente. Dans la première partie de ce mémoire, M. Ch. Tissot avait établi le texte et le sens d'une inscription latine, qui a été trouvée en deux exemplaires, à Kabès, l'ancienne *Tacape,* et à Bahirt-es-Segui, localités situées toutes deux dans l'ancienne province proconsulaire d'Afrique, et qui relate la construction d'une route faite en l'an 14 de notre ère, par le proconsul Asprenas, de Tacape à un lieu appelé *Castra Hiberna*. Dans la partie du mémoire dont M. Desjardins donne lecture aujourd'hui, M. Tissot s'est attaché à déterminer la situation du camp permanent désigné par ce nom de Castra Hiberna. Il résulte des inscriptions même que ce camp était à une distance de 109 milles de Tacape ou Kabès. M. Tissot croit pouvoir le placer sur le plateau du Djebel Settah', à l'ouest de Kafsa, l'ancienne *Capsa colonia*. La distance de Kabès à Kafsa, ou de *Tacape* à *Capsa,* équivaut à 91 milles romains; les Castra Hiberna devaient être à 18 mille de Capsa. M. Tissot pense que ce sont ces mêmes *Castra* qui sont désignés, dans la table de Peutinger, par le nom d'*Ad Praetorium*.

M. le secrétaire perpétuel lit un fragment d'un mémoire de M. Th. H. Martin sur les hypothèses astronomiques de Platon. M. Martin commence par étudier les idées de Platon en astronomie dans le *Timée*, parce que cet ouvrage est, dit-il, celui de tous où Platon a le plus complètement exposé sa manière de voir à cet égard; il se propose ensuite d'étudier, par comparaison, les autres dialogues de Platon, pour examiner si les doctrines astronomiques de l'auteur sont bien les mêmes dans tous ses ouvrages.

Ouvrages déposés : — HEUZEY (Léon), Une chaussure grecque à inscription (extr. des *Mémoires* de la Société des Antiquaires de France); — OLÉJINE (Alexandre Nikolaiévitch), Travaux archéologiques, t. I, livr. 1 (en russe : Saint-Pétersbourg, 1877); — PINDAR'S Olympische Siegesgesænge, in durchgreifend gelæutertem Texte... nebst begleitender Uebersetzung... von Prof. Dr. Joh. Jos. SCHWICKERT (Trier, 1877).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Derenbourg : 1° NOGUIER (Louis), Inscription juive de Béziers (extr. du *Bulletin* de la Société archéologique de Béziers); 2° LŒB (Isidore), Une inscription hébraïque de 1144 à Béziers (extr. de l'*Univers israélite*) ; 3° Collection de M. Strauss, description des objets d'art religieux hébraïques exposés dans les galeries du Trocadéro à l'exposition universelle

de 1878; — *par M. G. Paris :* Picot (Emile), la sottie en France, fragment d'un répertoire historique et bibliographique sur l'ancien théâtre français; — *par M. Delisle :* 1° Marchegay, Cartulaire du Bas-Poitou; 2° Castellani, Notizia di alcune edizioni del secolo XV non conosciute fin ora dai bibliographi (Roma, 1877; 3° Alès (Ant.), Bibliothèque liturgique, description des livres de liturgie imprimés aux xv° et xvi° siècles, faisant partie de la bibliothèque de S. A. R. Mgr Charles Louis de Bourbon (comte de Villafranca).

Julien Havet.

ERRATUM.

N° du 6 juillet, art. 124, p. 14, ligne 10, lire : *les détails si nouveaux qu'elle nous fournit sur les aventures de la famille de Jean-Jacques.*

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Bernhardi, John Miltor's politische Hanptschriften, übers. u. mit Anmerkungen verschen. III Band. 4 Lieferungen. Leipzig, Koschny. — Bethlingk, Napoleon Bonaparte, seine Jusend und sein Emporkommen bis zum 13 vendémiaire. Jena, Frommann. — Crozals (de), Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sa vie, son enseignement, sa politique. Paris, Sandoz et Fischbacher. — Hagen (von), Geschichte der orientalischen Frage. Frankfurt a. M. Sauerlænder. — Hartel, Demosthenische Studien. Wien, Carl Gerold's Sohn. — Heidenheimer, Machiavelli's erste rœmische Legation, ein Beitrag zur Beleuchtung seiner. Gesandtschaftlichen Thætigkeit. — Helfert (F. von), Joachim Murat. seine letzten Kæmpfe und sein Ende. Wien, Manz. — Hennig, Aristophanis de Æschyli poesi judicia. — Hug (Arnold), Commentatio de Xenophontis Anab. Codice C. I. E. Parisino 1640 cui additæ sunt duæ tabulæ lithographæ. Zürich. — Krohn, Die platonische Frage, Sendschreiben an H. Prof. Dr. E. Zeller. Halle, Mühlmann. — Lebinski (de), die Declination der substantiva in der Oil-Sprache bis auf Chrestien von Troies. Posen, Kraszecœski. — Longnon, Géographie de la Gaule au vi° siècle. Paris, Hachette. — Mellier, De vita et scriptis sancti Eucherii, lugdunensis episcopi. Paris, Thorin; Des habitudes héréditaires, critique psychologique du système de Dawin. — Nerger, Krause's deutsche Grammatik für Auslænder jeder Nationalitæt. Rostock Werther. — Neubauer, The book of Tobik, a chaldée text from a unique Ms. in the Bodleian library with other rabbinical texts, english translations and the Itala. Oxford, Clarendon Press. — Osthoff, das Verbum in den indo-germanischen Sprachen. Jena, Costenoble. — Renan, philosophische Fragmente und Aufsætze übersetzt. Leipzig, Koschny. — Sandstrœm, Studia critica in Papinium Statium. Upsaliæ, Edquist. — Schmidt (Valdemar), Assyriens og Ægyptiens gamle historie. 2 vols. Kjobenhavn, Wœldike. — Thierry (Amédée), Nestorius et Eutychès, les grandes hérésies du v° siècle. Paris, Didier. — Trochon, Essai sur l'histoire de la Bible dans la France chrétienne au moyen âge. Paris, Derenne. — Vigo, Le danze macabre in Italia. Livorno, Vigo.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 27 Juillet — 1878

131. — **Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIV° siècle,** par A. Giry. Paris, Vieweg, 1877. 1 vol. in-8° de xii-608 pp. (Bibliothèque de l'école des Hautes-Études, sciences philologiques et historiques. Trente-et-unième fascicule, en deux parties.)

L'histoire municipale est trop négligée en France pour que le livre que vient de publier M. Giry ne soit pas accueilli avec joie par tous ceux qui sentent le prix de ces études. M. G. appelle de ses vœux, provoque une révision des beaux travaux d'Aug. Thierry; il constate que les études du maître ont fait, comme il arrive trop souvent parmi nous, déserter ce terrain scientifique et, pour nous inviter à y revenir, il nous donne l'exemple. Son livre est le fruit de sincères et profondes études : il prendra un rang très-distingué parmi les travaux de l'Ecole nouvelle qui affirme chaque jour plus vaillamment son existence et ses progrès. En le lisant, je me reportais involontairement à dix ou douze ans en arrière et je me rappelais ce méchant livre sur le droit municipal, célébré de toutes parts probablement parce qu'il était très-gros et contre lequel je fus seul, hélas! à protester, si mes souvenirs sont exacts. M. G. a parfaitement raison de l'ignorer : il ne compte pas. — Ces deux livres marquent deux dates!

La naissance et le développement de la ville de Saint-Omer si intimement liée à l'histoire du monastère de Saint-Bertin, ses premiers efforts de liberté en face de deux maîtres, l'abbé de Saint-Bertin et le comte de Flandre, oppresseur et protecteur de l'abbaye, forment le préambule et comme l'introduction à l'histoire municipale proprement dite. Celle-ci est, quand il convient, éclairée par l'histoire générale des comtes de Flandre, sans laquelle on ne comprendrait pas la véritable raison de certaines concessions et surtout de la date de ces concessions; le rôle de la commune, ses attributions, ses privilèges, son droit et j'entends par ce mot son droit civil aussi bien que son droit public, sont exposés, analysés avec le plus grand soin. M. G. résout bon nombre de problèmes difficiles, signale aussi plusieurs questions délicates qu'il ne prétend pas trancher; en un mot, il sait douter et faire part de ses doutes au lecteur.

Sur un point important, sur la grosse question des origines communales, il apporte une solution à laquelle je me rallie pleinement : les *échevins* de Saint-Omer, se rattachent, à ses yeux, aux *scabini* carolingiens : leur pouvoir judiciaire est la plus ancienne, la plus historique de leurs attributions. Nul doute, en effet ; il y a plus : non seulement les échevins sont les anciens *scabini ;* mais le rôle effacé que remplit près d'eux le représentant de l'autorité (le châtelain, le bailli), correspond de très-près à celui que jouait autrefois le *comes* vis-à-vis des jugeurs ou *scabini*. Si le *comes* se retrouve à Saint-Omer en la personne du châtelain ou du bailli, ailleurs, dans la France centrale, il est très-reconnaissable aussi dans le bailli entouré des jugeurs (*Urteilsprecher*, chez les Allemands), et ne jugeant point lui-même. Des circonstances locales n'ont pas toujours transformé ces jugeurs en représentants généraux des intérêts d'une commune ; mais les jugeurs non municipaux n'en sont que plus rapprochés des anciens *scabini*. Si leur président est souvent appelé *juge* dans les textes, les textes ont soin d'ajouter : « Li juges ne doit pas faire le jugement. » Aucune méprise n'est possible : c'est bien là le *comes*.

Une sorte de pouvoir législatif a été concédé de bonne heure par les comtes de Flandre à la commune de Saint-Omer : jusque-là Saint-Omer, comme le reste des Flandres, était soumis au pouvoir législatif des comtes ; d'où il suit que, dans cette région, l'autorité centrale ne fut pas aussi effacée qu'en France ; il y eut ailleurs, pendant plusieurs siècles, interruption de toute action législative : par suite, les tendances populaires, les vieux usages, le droit coutumier proprement dit se développa dans ces régions plus librement que dans les Flandres ; l'esprit germanique, un moment comprimé par les efforts civilisateurs de Charlemagne et de quelques-uns de ses successeurs, s'y épanouit spontanément. Cette floraison n'eut pas lieu dans les Flandres. Si on songe, en outre, aux effets tout naturels du commerce et du développement de la richesse, effets si favorables à l'adoucissement des mœurs, si on tient compte de certaines influences romaines indéniables dans les pays flamands, on s'expliquera sans doute comment le droit flamand, — d'origine germanique, est-il besoin de le dire? — perd cependant quelques-uns de ces traits saillants et caractéristiques qui persistent ailleurs et font ressembler de si près le droit français au droit allemand. Exemples :

— Ce principe tout germanique que la royauté et les légistes ont eu tant de peine à supprimer en France : « Point de procès criminel sans accusateur ; *Wo keyn Kleger ist, da sal auch kein Richter sein* », ce principe fléchit de bonne heure à Saint-Omer et dans une bonne partie des Flandres ; contre certains crimes on y fait usage de la procédure synodale inaugurée sous les Carolingiens ; elle a pour base la dénonciation, ou, si on veut, une accusation qui n'est plus l'accusation, l'action germanique. Ainsi, sur ce point, le droit criminel primitif subit une modification importante.

— Le duel est aboli définitivement, en 1127, à Saint-Omer ; il

l'était, depuis 1116, à Ypres: il le fut en d'autres villes flamandes, avant la fin du XIIe siècle. Au XVe, il florissait en Anjou.

— Quelques notions de droit criminel d'origine germanique (le meurtre, l'encis) se sont perdues de très-bonne heure à Saint-Omer ; elles subsisteront en France dans tout le moyen âge : telle de ces notions figure encore dans notre code pénal ; telle autre dans des dictionnaires de droit du commencement de ce siècle.

— Si la confiscation des immeubles du condamné (je ne dis pas du fugitif) apparaît très-nettement dans les anciens textes relatifs à Saint-Omer, ce dont je doute beaucoup, il faut apercevoir dans cet usage une atteinte grave aux vieilles mœurs germaniques : la terre chez les Germains ne pouvait être confisquée. Lorsque, dans la seconde moitié du XIVe siècle, les bourgeois de Saint-Omer firent admettre en leur faveur le privilège de non-confiscation, ce fut incontestablement un privilège qui, comme bien d'autres, confirmait ou faisait revivre de vieilles traditions.

Mais ces considérations me méneraient loin.

Je ne m'attarderai pas à signaler à M. G. quelques imperfections dans la forme, j'aime mieux clore ce compte rendu en disant que l'*Histoire de Saint-Omer* est d'une lecture facile, j'allais dire attrayante, et en signalant à l'attention les chapitres X et XI consacrés par M. G. au commerce, à l'industrie, à l'organisation des métiers. Un excellent choix de pièces justificatives remplit les deux cent trente-neuf dernières pages de l'ouvrage. Qu'il me soit permis, en finissant, d'exprimer un regret : M. Giry a écrit l'histoire de Saint-Omer jusqu'au XIVe siècle, pourquoi ne nous promet-il pas la suite de ces annales jusqu'en 1789 ? Ce serait là aussi une bonne réponse à cette opinion d'Aug. Thierry, mêlée de trop d'erreurs pour être acceptée, à savoir que l'histoire communale perd tout intérêt après le XIIe et le XIIIe siècle. Cette seconde partie de l'histoire des communes est la moins connue et nous réserve bien des surprises ; je voudrais qu'on entreprît un jour de nous dire comment, jusqu'aux derniers temps de l'ancien régime, la vie municipale fut, en beaucoup de lieux, plus active, plus réelle, plus continue qu'elle ne l'est aujourd'hui ; qu'on nous montrât les électeurs municipaux toujours en mouvement, obligés de se préoccuper directement de toute affaire importante et jouant, en un mot, très-sérieusement leur rôle de citoyens.

Paul VIOLLET.

---

000. — **Les Comptes du monde adventureux,** texte original avec notice, notes et index, par Félix FRANK. Paris. Lemerre, 1877, 2 vol. in-12 écu de CXXXII-198 et 219 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

M. Frank a reçu de grands éloges ici pour son édition du *Cymbalum mundi* (n° du 19 juin 1875, p. 398-399), et pour son édition des *Marguerites de la Marguerite des Princesses* (n° du 30 octobre 1875,

p. 284-286). Les mêmes éloges doivent être donnés à son édition de *Comptes du monde adventureux*. C'est une reproduction admirablement fidèle du texte de l'édition princeps de 1555 (Paris, Estienne Groulleau, pet. in-8°). Les cinquante-quatre récits dont se compose le recueil sont précédés d'une *Notice* très-étendue et suivis d'un *Appendice*, de *Notes et éclaircissements* et d'un *Index des noms historiques et des noms de lieux contenus dans les Comptes du monde adventureux*.

Nous dirons d'abord un mot des *Comptes* mêmes. Nous parlerons ensuite du remarquable travail de l'éditeur.

Feu Viollet-le-Duc avait bien jugé le recueil de 1555 en déclarant que « c'est un très-bon choix [1], » et Charles Sorel ne l'avait pas bien moins jugé en y trouvant « quelque chose de plaisant [2]. » Tous ces contes sont imités, les uns de nouvelles italiennes [3], les autres de nos vieux fabliaux [4], mais l'imitation est partout très-agréable. L'auteur n'était pas un de ces copistes maladroits qui gâtent ce qu'ils touchent : c'était un homme d'esprit qui avait bien compris et qui a bien rendu les spirituelles historiettes de ses devanciers étrangers ou nationaux. Les amis du XVIe siècle seront charmés de lire, dans les deux élégants volumes dont vient de s'enrichir *la Bibliothèque d'un curieux*, ces libres et faciles imitations qui ont gardé la délicate saveur des récits originaux. Ce qui doit augmenter notre reconnaissance envers le nouvel éditeur, c'est que le recueil de 1555 est à peu près introuvable, que les réimpressions de 1555 à 1595 sont presque aussi rares, et que, depuis près de trois cents ans, nul n'avait songé à redonner les *Comptes du monde adventureux*. Ce qui doit augmenter plus encore notre reconnaissance, c'est que M. F., dans sa *Notice* et dans ses *Notes et éclaircissements*, qui la complètent en plusieurs points, a réuni tant d'excellents renseignements sur ce livre et sur toutes les questions qui, de près ou de loin, se rattachent à la composition de ce livre, que son édition me semble ne laisser rien à désirer.

M. F. recherche tout d'abord la signification des initiales *A. D. S. D.* inscrites sur le titre du livre. Profitant d'un document de 1544 publié par M. de la Ferrière-Percy [5], et s'aidant d'une hypothèse de B. de la Monnoye, il explique ainsi les quatre initiales : Antoine de Saint-Denis, nom d'un des personnages qui faisaient partie de la cour de Margue-

---

1. *Catalogue des livres composant la Bibliothèque poétique. Chansons, fabliaux, contes en vers et en prose*, etc. 1867, in 8°, p. 152.

2. *Bibliothèque françoise*, Paris, 1664, p. 173. L'auteur même du livre assure, dans le titre, que ce sont *belles histoires propres pour resjouir la compagnie, et éviter mélancholie*.

3. Viollet-le-Duc a constaté que dix-neuf contes sont tirés du *Novellino* de Masuccio Salernitano (1476).

4. D'après Viollet-le-Duc, les autres contes seraient de l'imagination de l'auteur. Au moins aurait-il dû se souvenir d'en avoir lu deux dans l'*Histoire du petit Jehan de Saintré*, écrite en 1459 par Antoine de la Salle et publiée seulement en 1517.

5. *Marguerite d'Angoulême*, Paris, 1862.

rite[1] Voici comment l'éditeur justifie (p. XII et XIII) une explication que, pour ma part, je trouve des plus acceptables : « La reine de Navarre, si fort occupée qu'elle fût de ses propres affaires et des affaires du pays, ne cessait de composer prose et vers, même en litière, d'après des témoignages formels, et d'entretenir ses familiers en provoquant leurs répliques et leurs récits. Que d'un tel centre de causeries et d'anecdotes les *Contes du monde adventureux* aient pu sortir, rédigés par Antoine de Saint-Denis, comme furent écrits les *Contes et joyeux devis* par Bonaventure des Périers et l'*Heptaméron*, par Marguerite elle-même, rien de plus naturel et de plus probable. Que le *curé de Champfleur*, en raison de son caractère ecclésiastique et des nouveaux traits satiriques lancés contre l'Eglise dans les *Contes du monde adventureux*, ait cru nécessaire de prendre un masque transparent pour les initiés, tout en constituant une échappatoire, rien de plus justifié en face des périls possibles ; rien de plus conforme aux pratiques du temps. Enfin qu'un livre dont plus d'une page sent le fagot soit l'œuvre d'un prêtre, quoi d'étonnant après l'exemple de Rabelais, et dans le voisinage d'une reine qui avait patronné un Lefebvre d'Etaples et un Calvin, promoteurs de la Réforme en France, un Caroli, quittant la cure d'Alençon pour la chaire de ministre protestant à Neufchâtel, un Gérard Roussel, disciple de Luther, sous l'habit épiscopal, etc. ? »

Après nous avoir fait connaître le nom de l'auteur des *Contes du monde adventureux*, M. F. apprécie (p. XIX et suiv.) avec plus de sévérité que d'indulgence — (ô le bel exemple d'impartialité donné aux éditeurs !) — ce recueil où, pour lui, « l'intérêt réside dans l'arrangement naïf de la narration, dans l'esprit frondeur qui l'anime, plutôt que dans le style, dépourvu — sauf en quelques rencontres — de nerf et d'élégance, » et où « les perles inégales ne forment nulle part un collier. » M. F. ajoute, il est vrai, qu'il faut se garder d'excéder la mesure, que le style des *Comptes* est profondément *français*, que les mots pittoresques et bien amenés n'y manquent pas, et, après avoir cité divers tours heureux, il rappelle qu'on ne doit pas trop s'étonner de voir un des amis de l'auteur vanter, en tête de l'ouvrage, la *veine excellente* de ses contes et leur *doulceur si coulante*.

On remarquera, parmi les pages les plus curieuses de la *Notice*, celles qui concernent (XXIV-XXVI) ce « petit cycle de deviseurs » qui « se forme et tourne » autour de Marguerite, « comme un chœur de planètes autour d'un soleil, dont elles réfléchissent la lumière et dont la flamme les échauffe ; » celles où l'auteur (LXXVIII et suiv.) se sert si ingénieusement de l'étude des localités habitées par la reine de Navarre et par les familiers de cette princesse, pour achever de prouver que l'auteur des *Comptes du monde adventureux* et le curé de Champfleur ne font qu'un ; celles où il

---

1. A. de Saint-Denis était curé de Champfleur, commune du département de la Sarthe, arrondissement de Mamers, canton de Saint-Paterne.

détermine, à l'aide de toute sorte de rapprochements (xcii et suiv.), l'époque à laquelle appartiennent la conception, la préparation et la composition des contes de la reine Marguerite, de B. des Périers et d'Antoine de Saint-Denis ; enfin celles (cix et suiv.) où il signale les ressemblances soit d'ensemble, soit de détail, qui existent entre les contes de l'*Heptaméron* et les *Comptes du monde adventureux*. Parfois, il faut bien le dire, le fil que M. F. tient pour nous guider dans le dédale de toutes ces questions, est d'une ténuité dont rien n'approche. Mais pour quelques conjectures subtiles, pour quelques raisonnements spécieux, que d'incontestables vérités mises en lumière ! M. F. retrace avec plus de développements et plus de précision que dans ses précédentes publications le tableau du milieu où vécut Marguerite de Navarre et qu'elle avait elle-même formé. Non content de compléter ce qu'il avait déjà si bien dit de l'aimable princesse et de sa cour lettrée, il nous apprend mille choses sur les premières traductions françaises du Décaméron et des Historiettes du Pogge, sur les diverses éditions des œuvres de Noël du Fail et des *Treize nuits de Straparole*, sur Pierre Boaistuau, seigneur de Launay, sur François de Belleforest, Comingeois, sur Bernard de Girard, seigneur du Haillan, sur Loys le Caron, Parisien [1], etc.

On ne saurait trop encourager M. Frank à continuer à suivre, autour de la reine de Navarre, la voie où il s'est engagé tout d'abord en étudiant le *Cymbalum mundi*, et où il n'a cessé, depuis, de marcher en faisant les plus heureuses trouvailles : patience, érudition, sagacité, et par dessus tout, amour du sujet choisi, il a tout ce qu'il faut et au-delà pour que nous puissions vivement nous intéresser d'avance à ses nouvelles recherches et vivement applaudir d'avance à ses nouvelles découvertes.

T. de L.

---

133. — Lessing, **His life and his writings**, by James Sime. In two volumes. With portraits. London, Trübner and Co. 1877 (xix et 327 p., xv et 358 p.)

Il faut d'abord féliciter M. Sime de toutes les qualités qu'il montre dans cet ouvrage. Il manquait à l'Angleterre, après la biographie de Gœthe par Lewes et le livre de Carlyle sur Schiller, une étude profonde sur Lessing : cette étude, M. S. l'a faite, et l'œuvre qu'il nous donne est une des plus complètes et des plus intéressantes qu'on ait composées de notre temps sur l'auteur du Laocoon et de Nathan le Sage. M. S. a lu presque tout ce qu'on avait écrit jusqu'à ce jour sur Lessing, il a profité de toutes les recherches que d'autres avaient faites avant lui, pas un détail bio-

---

1. Voir sur ce poète les détails supplémentaires dans les *Notes et éclaircissements* (p. 198, 201). On y trouvera encore bien des renseignements sur Antoine le Devin et sur d'autres écrivains du temps, parmi lesquels je ne nommerai que le poète Tahureau.

graphique qu'il oublie, peu de points importants qu'il néglige : partout des analyses détaillées, des citations longues et bien traduites, des jugements presque toujours justes, conformes aux opinions des hommes les plus compétents qui ont parlé de Lessing, et témoignant d'une profonde lecture et d'une certaine originalité d'esprit.

C'en est assez pour justifier le succès que ce livre a trouvé, dit-on, en Angleterre. Nous ne comprenons pas pourtant qu'on traduise ce livre en allemand. Nous avons appris qu'un traducteur de mérite, M. Strodtmann, se mettait à l'œuvre. Mais pourquoi donner au public allemand tant d'analyses et de citations ? Pourquoi lui donner ce qu'il possède déjà ? Les deux volumes de M. S. ne renferment guère rien qui ne soit dans Stahr et dans le consciencieux ouvrage de Danzel-Guhrauer; et le critique d'un grand journal politique de l'Allemagne, résumant le livre de M. S. en quatre longs articles, n'a fait que dire en d'autres termes ce qu'avaient déjà dit Stahr et Danzel.

Et d'ailleurs, Lessing, ce vigoureux esprit, toujours armé pour la lutte, ennemi du repos et de l'inaction, combattant sans cesse pour purifier le goût de ses compatriotes et chasser du temple les méchants écrivains, combattant aussi pour conquérir à l'homme la liberté de penser, apparaît-il dans le livre de M. S. tel que nous le connaissons, infatigable, ardent à la discussion, tenant, comme il dit, son âme constamment en effort et toujours en quête de la vérité, touchant à toutes choses et ne composant guère que des fragments, mais des fragments qui vivent par le solide éclat du langage et la force invincible d'un raisonnement vif, pressant et lumineux ? Le livre de M. S. manque de chaleur et de mouvement ; c'est, comme dirait Montaigne, « une narration calme, de même qu'une eau dormante et mer morte. » L'auteur éprouve pour son héros une admiration sincère, mais il le juge trop froidement, et la vie fait défaut dans la biographie de cet homme qui était la vie même.

M. S. a-t-il représenté l'homme dans Lessing ? Sent-on, p. e., avec lui l'orage qui s'éleva dans l'âme du jeune étudiant de Leipzig, transporté dans un monde étranger, et comprenant qu'il n'a mené jusqu'ici que l'existence plate et vide d'un *Bücherwurm*? Jamais, pour parler comme Herder, Lessing n'aurait voulu « dans un pli de son esprit ne nourrir que des vers et la vermine des pensées rampantes ». C'est un homme qui se remue sans cesse et sort volontiers de lui-même, certain que tant de mouvement ne sera pas stérile et qu'il n'agite son corps que pour faire fructifier tout ce qui germe dans son esprit.

M. S. a donné toute son attention aux œuvres de Lessing, mais il oublie que, dans ce temps, deux choses ne furent jamais plus unies et plus enchaînées l'une à l'autre que la vie et les œuvres d'un grand écrivain ; il faut suivre Lessing pas à pas, comme on a suivi et comme on suit encore Schiller et Gœthe : tout ou presque tout, chez les grands littérateurs allemands du XVIII[e] siècle, repose, comme l'a dit l'un d'entre eux, *auf der Basis des Erlebten*. M. S., p. e., n'insiste pas assez sur le

séjour de Lessing à Leipzig et sur l'influence de cette ville, qui fut un certain temps le quartier général des esprits, sur les meilleurs écrivains de l'Allemagne. C'est là que tous sont venus, comme dit Gœthe quelque part, *in studentischem Dunkel und Dünkel;* mais tous en sont partis comme transformés, et, malgré les professeurs de l'Université, malgré Gottsched et Gellert, malgré l'esprit philistin des habitants, déjà poètes, non pas des poètes abstraits, uniquement occupés de rimes, et, comme les pédants de l'Académie, de la « chasse aux images »; mais pleins de feu, passionnés pour le naturel et ne voulant dans la littérature, au lieu du faux et de l'affecté, que ce qui est vrai et sincère.

On ne connaîtra le vrai poète, dit Gœthe, que si l'on connaît son temps. Mais les contemporains de Lessing ne sont pas, dans le livre de M. S., assez nettement dessinés. Je n'y trouve pas le Wieland qui reçut de Lessing dans les *Literaturbriefe* une si sévère et salutaire leçon, ce Wieland alors tout confit en mysticisme, jouant le séraphin et l'archange, éveillant Bodmer pour lui dénoncer la servante qui essaie de troubler son chaste sommeil, chantant la vocation d'Abraham et rêvant d'une république de chrétiens, mais laissant déjà percer au milieu de ses effusions religieuses, et, comme il disait plus tard, des don quichotteries morales de la première jeunesse, les saillies d'un esprit inconstant et frivole, le Wieland qui, selon le mot de Nicolai, affublait d'un voile de nonne son visage souriant et coquet. M. S. est ici trop bref, il ne cite pas ces paroles si vives, si énergiques de Lessing : « Voilà un chrétien qui est en même temps un homme d'esprit, et qui croit honorer infiniment sa religion en faisant de ses mystères l'objet de ses belles réflexions. Il s'éprend de ces mystères qu'il embellit, et, en proie à un doux enthousiasme, cette tête échauffée s'imagine qu'un tel enthousiasme est le vrai sentiment religieux. Mais, est-ce être sincère que de mettre sa piété sur les ailes de l'ode pindarique, et d'entonner « Où est mon esprit enchanté? Que vois-je? Des anges volent autour de moi!... » — Fort beau! Mais ces débauches d'imagination sont-elles des sentiments? Quand l'imagination est si occupée, le cœur est vide et froid. » Et comparant Wieland et le simple Petersen : « M. Wieland, poursuit Lessing, est riche en fleurs. en verbiage poétique; Petersen en fortes pensées et en sentiments élevés, sans contrainte ni emphase : tous deux ont voulu employer la langue des Saintes-Ecritures; mais Petersen lui a laissé sa noble simplicité, Wieland l'a défigurée par des subtilités affectées et de profanes allusions. »

M. S. raconte aussi trop sommairement un autre épisode de la jeunesse de Wieland : « Un critique ayant fait quelques observations qui lui déplurent, Wieland répondit en attaquant avec une sauvage fureur le caractère privé de son agresseur. » (P. 185.) M. S. devait nommer ce « critique »; c'est Uz, qui mérite bien un souvenir dans l'histoire de ce temps, et Uz est, non pas un critique, mais un poète, un traducteur d'Anacréon, homme du reste très-modeste et du plus agréable commerce, et qui, comme tous ses amis, pouvait faire en un an, selon le mot de

Kästner, plus d'odes anacréontiques que les artisans de Nuremberg, des épingles ou des grains de verre. Mais Wieland, dans la ferveur de son zèle chrétien, s'emporta contre le disciple d'Anacréon; il préférait « le plus mauvais chant d'église à la poésie la plus charmante d'Uz », et, dans la préface des « *Sentiments d'un chrétien* » qu'il dédia au premier conseiller du consistoire, Sack, il traita les poètes « adorateurs de Bacchus et de Vénus » et entre autres Uz, de « païens épicuriens » et de « vermine »; il demanda même que l'on punît « le désordre et le scandale qu'ils causaient ». C'est à ce propos que Lessing dans la lettre, dont M. S. a tenu si peu de compte, prononce ces paroles : « Au lieu d'attaquer l'écrivain dans son adversaire, M. Wieland attaque son caractère avec un fiel si dévot, un orgueil si pieux, il emploie des armes si malignes, il dévoile tant de haine et un esprit de persécution si détestable qu'un honnête homme en éprouve de l'horreur. » M. S. cite, il est vrai, avec détail une autre des « *Lettres sur la littérature contemporaine*, » où Lessing juge un ouvrage de Wieland, intitulé : « *Plan d'une Académie pour former la raison et le cœur des jeunes gens* »; mais il ne remarque pas que Lessing reproche à Wieland de se soucier fort peu de « l'exactitude historique »; la mémoire de Wieland, dit Lessing, lui joue de mauvais tours, il veut jeter de la poudre aux yeux de ses lecteurs. N'est-ce pas le reproche que feront plus tard à Wieland les jeunes écrivains de 1770? On sait comment Gœthe, après l'Alceste, se moqua de Wieland qui se refusait hautement, dans ses articles du Mercure allemand aussi bien que dans sa pièce, à reconnaître la « forte et saine nature des divinités grecques ». Nous regrettons que M. S. ait si peu insisté sur les rapports de Wieland et de Lessing. Il oublie que Lessing a pénétré de suite le genre facile, souple, agréable, mais peu vigoureux de Wieland. Il ne dit pas que Lessing appelait Wieland un « ennemi déclaré de tout ce qui exige quelque effort d'esprit et un littérateur qui voulait changer tout en un gentil babillage ». Il ne remarque pas que Lessing reprochait à Wieland d'affaiblir la langue et de la gâter par l'emploi de mots français inutiles. L'auteur des *Literaturbriefe* savait bien ce que valait Wieland : « Qui donc voudrait-on lire, disait-il, si l'on refusait de lire Wieland? » Mais il avait deviné ses défauts, et sa critique impitoyable contribua certainement à détourner Wieland de la voie où il s'engageait à la suite de Bodmer et de Klopstock et à le « ramener des sphères éthérées parmi les enfants des hommes ». Aussi voyons-nous Lessing approuver désormais Wieland, le soutenir de ses éloges, le traiter même avec une bienveillante indulgence. Il déclare dans la *Dramaturgie de Hambourg* qu' « *Agathon* est le premier et unique roman pour un homme qui pense et a le goût classique ». Il vante la traduction de Shakspeare : « Les critiques en ont dit beaucoup de mal; moi, j'aurais grand plaisir à en dire beaucoup de bien : ce que Wieland a bien fait, il sera très-difficile de le faire mieux, et nous devons connaître les beautés qu'il nous donne, avant d'être offensés par les taches. »

J'aime mieux dans le livre de M. S. le portrait de Kleist, le poète du *Printemps*, ce jeune officier qu'on pourrait, à certains égards, nommer un Vauvenargues allemand. Mais M. S. parle fort peu de Gleim et des *Chants de guerre du grenadier prussien*. Pourtant Lessing a consacré une de ses *lettres sur la littérature contemporaine* à l'ode de Gleim : *à la Muse* : c'est qu'il trouve par instants dans ces poésies de Gleim, qui célèbrent d'ailleurs une guerre allemande et des victoires allemandes, des accents simples et naïfs comme ceux du chant populaire *(all sein Erhabenes ist naiv)*. Lessing a même composé la préface qui fut mise en tête des *Chants de guerre du grenadier prussien* ; cette préface est remarquable, pleine d'un souffle belliqueux et d'un enthousiasme peu ordinaire chez le cosmopolite Lessing. « Les sentiments héroïques, le désir du danger, l'orgueil de mourir pour la patrie, sont aussi naturels au Prussien qu'au Spartiate. »

De même, dans le Philotas (1759), le jeune prince qui se tue pour ne pas survivre à son déshonneur trouve, en exprimant sa colère et sa honte, d'énergiques paroles et des mots héroïques qui rappellent parfois le sublime du vieux Corneille; là encore la guerre que Lessing voit de près inspire l'écrivain et jette dans ce petit drame, si court et si vigoureux, je ne sais quoi d'entraînant et de passionné.

Je reprocherai aussi à M. S. d'avoir si peu parlé de l'influence de Lessing sur Herder : pas un mot des *Fragments sur la nouvelle littérature allemande* que Herder lui-même nomme des *Contributions* (Beilagen) aux *Literaturbriefe*, ni de la critique que fait Herder de la théorie de la fable imaginée par Lessing, ni du parallèle que Herder trace entre Winckelmann et Lessing : partout, dans ses premières œuvres, dans les *Fragments* comme dans les *Sylves critiques*, Herder suit Lessing pas à pas, le contredit ou le complète.

Quelques remarques encore. P. 238. J'admets que le type de Werner dans Minna de Barnhelm soit un type original ; mais, quoiqu'en dise M. S., Franciska est un type de l'ancienne comédie, elle a le franc-parler et la vivacité de Lisette. — P. 203. M. S. n'a pas compris le Faust de Gœthe ; selon lui, le Faust de Marlowe aime le pouvoir, le Faust de Gœthe le plaisir (!), et le Faust de Lessing la science; l'amour du parallèle a fait commettre à M. S. une erreur que ne lui pardonneront pas les admirateurs de Gœthe ; une telle assertion est une hérésie.

Pp. 178-185. Le rôle de Lessing durant la *Sturm-und Drangperiode* n'est que faiblement esquissé. On ne voit pas assez ce que pensait, dans cette dernière période de sa vie, le solitaire de Wolfenbüttel qui voyait soudainement compromis par la jeunesse allemande ce qu'il avait fondé. Lui aussi avait réclamé des écrivains allemands l'originalité, lui aussi avait été original, mais il ne voulait pas renverser toutes les barrières, de même que les jeunes gens qui s'élançaient alors, comme le décrit Lenz dans son *Pandæmonium germanicum*, à l'assaut du Parnasse. Les hardiesses de Gœthe l'effrayaient, et le vieux jouteur,

quoique découragé et à ce moment affaibli par la maladie, voulait un instant rentrer dans la lice et, comme au temps de Klotz et de Göze, rompre des lances contre l'auteur de Werther et de Gottfried de Berlichingen. Gœthe, dit-il quelque part, remplit des boyaux de sable et les vend pour des cordes. Il croyait fermement à Aristote, car il n'avait ruiné les théories de Corneille que pour établir sur les ruines de la poétique française les lois du philosophe grec ; et voici qu'on attaquait son Aristote, voici que Lenz se moquait de ses préceptes et que le grave Schlosser lui-même, dans son *Prince Tandi*, prétendait que les faiseurs de règles, Aristote en tête, ne s'attachaient qu'à l'écorce : Shakspeare qu'il avait loué avec tant de chaleur et qui, grâce à lui, était devenu le dieu de la jeunesse allemande, Shakspeare qu'il proposait comme exemple aux écrivains dramatiques, n'exerçait guère qu'une détestable influence ; on n'imitait que ses trivialités et ses grossières bouffonneries. M. S. ne nomme ni Merck ni Lichtenberg ; mais certes Lessing dut, comme ces deux hommes d'un esprit si fin et si caustique, sentir profondément le mal que faisaient les « génies originaux » par leurs témérités inouïes de pensée et de langage. — Enfin, pourquoi M. S. a-t-il si peu parlé de l'amour de Lessing pour les écrivains allemands des derniers siècles ? Il oublie l'article que Lessing écrivit dans les *Literaturbriefe* sur sa propre édition de Logau, et l'éloge qu'il a fait de Fischart et de Murner. — Pourquoi un écrivain anglais n'a-t-il rien trouvé d'original à dire sur *Miss Sara Sampson ?* — Pourquoi Gervinus n'est-il pas cité dans la préface ? Je sais qu'il est de mode de dédaigner cet historien de la littérature allemande et que d'aucuns l'accusent d'être superficiel ; mais personne n'a mieux connu les grands écrivains du XVIIIe siècle et ne les a plus finement appréciés ; on n'estime pas assez la variété infinie et la profondeur de ses jugements.

L'ouvrage de M. S., en deux volumes, comprend 30 chapitres : *Introduction, Enfance, Leipzig, Berlin, Wittenberg, Deuxième séjour à Berlin, Deuxième séjour à Leipzig, Troisième séjour à Berlin, Breslau, Quatrième séjour à Berlin, Minna de Barnhelm, le Laocoon, de Berlin à Hambourg, Hambourg, la Dramaturgie de Hambourg, la polémique contre Klotz, de Hambourg à Wolfenbüttel, premiers travaux à Wolfenbüttel, Emilia Galotti, Lessing et Eva Kœnig, Voyage en Italie et mariage, Mort de la femme de Lessing, Sturm und Drang, Les Fragments de Wolfenbüttel, Controverses théologiques, Nathan le Sage, Education du genre humain, Ernst et Falk, philosophie de Lessing, derniers jours de Lessing.* Les meilleurs chapitres sont consacrés au *Laocoon* (M. S. n'a pas connu le livre de Henke, *Die Gruppe des Laokoon)*, à la *Dramaturgie de Hambourg* (où il y a cependant quelques opinions hasardées), à la philosophie de Lessing, à l'*Education du genre humain*, à *Ernst et Falk*. L'impression de l'ouvrage est très belle ; on y trouve aussi deux magnifiques portraits, celui de Lessing, d'après le tableau d'Halberstadt *(Gleim Stiftung)*, et celui de la spirituelle

et vaillante Eva König, la digne femme de Lessing. En somme, l'ouvrage de M. S. atteindra son but : il fera connaître au public anglais la vie et les œuvres de Lessing. J'engage même tous ceux qu'intéresse la littérature allemande du xviiie siècle à mettre dans leur bibliothèque ces deux volumes où l'on trouve souvent des remarques fines et des discussions approfondies. Mais, nous le répétons, le livre, du moins en son entier, ne mérite pas l'honneur d'une traduction allemande. L'*Ausländerei* est encore un défaut des Allemands, et, si l'on traduit l'ouvrage de M. S., il peut arriver que la masse du public regarde cette consciencieuse étude comme la seule et véritable biographie de Lessing. C'est déjà assez d'avoir tant prôné le livre de Lewes sur Gœthe et d'avoir répandu dans le monde des lettrés l'opinion qu'un Anglais avait seul réussi à composer une biographie digne du plus grand écrivain de l'Allemagne. Il est regrettable que Stahr, qui sait écrire, n'ait pas le savoir de Danzel, et que Danzel, si profond, si érudit, n'ait pas eu le style agréable et brillant de Stahr; mais M. Sime n'est pas à la fois Stahr et Danzel. Puisse un littérateur allemand, reprenant à nouveau le travail de Danzel et lui donnant ce qui lui manque, la forme et l'ordonnance d'une œuvre d'art, faire enfin pour Lessing ce que Justi a fait pour Winckelmann et ce que Haym fait en ce moment pour Herder! Il faut donner tort à Lessing lui-même et ne pas laisser croire, comme il le dit dans une de ses fables, que l'Allemand rassemble les matériaux, et que le Français *ou l'Anglais* les utilise.

A. Chuquet.

P. S. La traduction allemande du livre de M. Sime vient de paraître (Hoffmann, Berlin); mais le traducteur, M. Strodtmann, a remanié l'ouvrage : c'est du moins ce qu'indique le titre *freie Bearbeitung*.

A. C.

---

134. — **Zehn Jahre œsterreichischer Politik, 1801-1810**, von Adolf Beer. Leipzig, Brockhaus. 1877, in-8°, 542 p.

Depuis que les archives de Vienne sont ouvertes aux chercheurs, les documents abondent sur les temps modernes et spécialement sur le xviiie siècle; on a fait justice de mainte opinion hasardée, trouvé de nouveaux points de vue, et l'on peut dire que de ce moment seulement date l'idée vraie ou à peu près vraie qu'il faut se faire de l'histoire de l'Autriche sous Marie-Thérèse et ses successeurs immédiats. L'auteur du livre que nous présentons aux lecteurs de la *Revue critique*, a été un des premiers qui ont puisé à ces sources nouvelles : nous devons à M. Beer la connaissance d'une foule de documents importants sur le ministère de Kaunitz, et quiconque voudra étudier cette période de l'histoire autrichienne devra recourir aux témoignages laborieusement amassés par M. B.

Dans son nouvel ouvrage, M. B. est passé au xixe siècle ; il ne se contente plus de nous faire connaître et de commenter les documents qu'il a

trouvés, il essaie de les mettre en œuvre. « Ce livre, dit-il dans sa préface, est entièrement fondé sur des documents jusqu'ici inconnus et presque chaque page est le résultat d'études tout à fait indépendantes. » Ce livre a donc une haute valeur, et les renseignements inédits qu'on y trouve seront très-précieux pour quiconque s'intéresse à la politique autrichienne des commencements du siècle. Mais le livre de M. B. est-il vraiment une œuvre historique? Cette série d'extraits de rapports d'ambassade, de relations aux souverains, de dépêches des monarques, le tout relié par une narration sèche et froide, ne mérite pas le nom d' « histoire »; c'est une publication de documents, très-intéressants et d'un grand prix, sans doute, mais c'est tout.

L'ouvrage se compose de deux parties : la première comprend la période de 1801 à 1805, de la paix de Lunéville au traité de Presbourg; la seconde est consacrée à la période de 1805 à 1809, du ministère Stadion à la paix de Vienne. Un appendice renferme des lettres de l'empereur François, des mémoires de l'archiduc Charles, de Metternich, etc.

La première période (1801-1885) a déjà été l'objet des recherches de M. B. : il a consacré à cette époque de l'histoire autrichienne deux opuscules qui ont paru dans le recueil de l'académie de Vienne [1]. M. B. n'a fait que répéter dans son ouvrage ce qu'il avait déjà dit dans ses deux travaux précédents. Là encore il se contente d'examiner les relations extérieures de l'Autriche; il oublie presque entièrement les événements de l'intérieur, l'état des esprits, l'agitation des partis dans la population, à la cour et au sein du gouvernement : il n'a d'autre souci que d'exposer les rapports de l'Autriche avec les puissances étrangères [2].

M. B. a-t-il au moins traité son sujet, ainsi limité, avec l'exactitude et la conscience d'un véritable historien. Son ouvrage doit épargner des recherches aux historiens de l'avenir ou les rendre plus faciles. M. B. a-t-il réussi dans sa tâche? Je voudrais du moins présenter quel ques observations, et relever dans son livre ce qui m'a semblé inexact.

M. B., comme dans son étude antérieure, affirme que la paix de Lunéville n'a pas été tout à fait sans utilité pour l'Autriche. Sans doute, si l'on compte les pouces de territoire que l'Autriche a gagnés au traité, on ne peut qu'approuver l'opinion de M. B. Mais il s'agissait ici de quelque chose de plus haut et de plus élevé, de supérieur aux agrandissements et aux annexions; il s'agissait de l'objet d'une lutte séculaire entre la France et l'Autriche : de l'influence en Italie, et l'Autriche, en perdant cette influence précieuse, éprouvait un véritable désastre que ne compensait pas l'acquisition de Venise, de l'Istrie, de la Dalmatie et de

1. *Zur Geschichte der œsterreichischen Politik in den Jahren 1801 und 1802.* (Archiv für œsterreichische Geschichte, Bd. 52) et *Œsterreich und Russland in den Jahren 1804 und 1805.* (Archiv für œsterreichische Geschichte, Bd. 53.)

2. Cependant M. Beer vient, dans un ouvrage paru à Leipzig (*Die Finanzen Œsterreichs im 19 Jahrhundert*), d'exposer la situation financière de l'Autriche au commencement du XIXe siècle.

Cattaro. Ce que l'un perdait en Italie, l'autre le gagnait : reculer sur le sol italien, c'était permettre à son adversaire de marcher en avant, de se fortifier et de prendre des positions menaçantes. Voilà pourquoi, sous Louis XVI, l'alliance austro-française, alors dans toute sa force, sembla par instants se relâcher et se refroidir ; voilà pourquoi, même dans les premières années qui suivirent la paix de Lunéville, l'Autriche essaya à différentes reprises de reprendre, de l'autre côté des Alpes, une partie du terrain qu'elle avait perdu. M. B. dit (p. 31) que l'Autriche (en février 1802) ne voulait pas entendre parler d'un arrangement en Italie. Cette assertion n'est pas exacte. On ne voulait pas, à Vienne, céder Venise au grand-duc de Toscane, comme dédommagement ; et l'occupation de Salzburg, proposée par Bonaparte, ne semblait pas au cabinet autrichien une compensation suffisante. Tel est le sens de la dépêche de Philippe Cobenzl du 18 février 1802, citée par M. B., et le dépit, la colère même de la cour de Vienne, l'indignation que lui inspirait la nouvelle constitution de cette Italie, dont Bonaparte était devenu le souverain, éclate avec force dans ce passage (en français) : « *Comment ce qui reste en Italie d'étranger à la France peut-il espérer d'échapper à sa domination? Où s'arrêtera donc ce torrent plus rapide, plus dévastateur dans la paix que dans la guerre?* » (Archives de Vienne.)

Après la conclusion de la paix, on débattait encore, non-seulement l'indemnité que devait recevoir le grand-duc de Toscane, mais les dédommagements à donner aux princes allemands qui avaient perdu leurs domaines sur la rive gauche du Rhin. M. B. dit (p. 9) qu'à Vienne on avait pensé un instant que Bonaparte ne se mêlerait pas des affaires de l'Allemagne. Si cette opinion a réellement existé, elle n'était toujours pas celle du personnage le plus important et le plus influent de la politique autrichienne, car, le 21 février 1801, François II écrit à Louis Cobenzl : « *Puisqu'il n'est pas douteux que la France prendra la part la plus active à l'objet d'indemnisations en Allemagne.* » (Archives de Vienne.)

On peut aussi reprocher à M. B. de ne pas reproduire exactement le texte des documents qu'il publie. Dans l'automne de 1801, Bonaparte était sur le point d'annexer le Piémont et offrait à l'Autriche, comme prix de son consentement, les îles Ioniennes. L'ambassadeur promit d'en référer à l'empereur son maître. M. B. raconte ainsi l'événement. « Le 8 octobre, Talleyrand renouvela l'offre dans un entretien avec Philippe Cobenzl. » Mais dans la dépêche de l'ambassadeur (du 11 de ce mois, et non du 8, comme dit M. B.), nous lisons au contraire : « *Enfin j'entamais l'affaire du Piémont.* » Cobenzl développe ses objections contre le plan et Talleyrand déclare simplement qu'il ne peut plus en être question. — Ailleurs, dans l'histoire de la coalition formée contre la France, M. B. cite un document d'une grande importance. C'est le rapport que les ministres autrichiens adressent le 2 juillet 1805 à l'empereur et où ils le pressent d'accepter l'alliance russo-anglaise, non toutefois sans faire ses conditions. M. B. (p. 105) expose ces conditions ;

mais, quand il dit que « l'Autriche désire que les Russes débarquent à Corfou », cela est tout-à-fait impossible, puisqu'à ce moment les troupes russes avaient déjà occupé Corfou. Il s'agit dans le rapport d'un débarquement des Russes de Corfou dans le royaume de Naples. De même on n'exigeait pas, comme le dit M. B., l'arrivée des troupes auxiliaires russes « avant qu'un Français eût paru à la frontière d'Italie ou d'Allemagne »; mais, — tels sont les termes mêmes du document — avant que les troupes françaises ne soient arrivées à nos frontières allemandes et italiennes (c'est-à-dire aux frontières de l'Autriche).

Après la capitulation d'Ulm, Mack eut un entretien avec Napoléon; d'après le rapport du général autrichien, M. B. fait dire à l'empereur (p. 159) qu'une grande armée peut tout et que les Français, avec leurs 210,000 hommes, étaient bien supérieurs aux Autrichiens. Le document dit en d'autres termes: « Une grande armée peut beaucoup. Les Français et les *Bavarois*, avec leurs 210,000 hommes, étaient bien supérieurs aux Autrichiens *en Allemagne*, » etc.

La seconde partie du livre est meilleure que la première. On y voit figurer le comte Stadion, le ministre dirigeant, un des personnages les plus remarquables et les plus sympathiques de ce temps. M. B. a raison de lui donner dans l'histoire de l'Autriche moderne une des premières places. Cette partie du livre est, du reste, très-riche en renseignements nouveaux, en aperçus originaux et instructifs. Jusqu'ici par exemple on croyait que l'Autriche avait fait offrir par Vincent au commencement de 1807, son alliance à la France; des rapports de Vincent prouvent le contraire; c'est Talleyrand lui-même qui proposa une alliance. Jusqu'ici on pensait que c'était le vœu le plus ardent de l'Autriche de prendre part à l'entrevue d'Erfurt : les dépêches de Metternich montrent que là encore Talleyrand intervint et s'efforça d'entraîner à Erfurt l'empereur François. Non moins importants sont les documents sur les délibérations où la cour de Vienne (décembre 1808) décida la guerre contre la la France. D'autres matériaux sur la campagne de 1809 et surtout sur la bataille de Wagram sont tirés des archives du ministère de la guerre, mais les extraits publiés par M. Beer sont-ils plus exacts que dans la première partie de son ouvrage? Nous ne pouvons et n'osons le dire.

Auguste FOURNIER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 juillet 1878.

M. le Ministre de l'Instruction publique transmet, de la part de M. Dumont, directeur de l'Ecole française d'Athènes, un mémoire de M. Haussoulier, membre de l'Ecole, et une note de M. Dumont sur les dernières fouilles exécutées à Délos sous la direction de M. Homolle. Dans cette note, dont lecture est donnée par M. le secrétaire perpétuel, M. Dumont

annonce la découverte de plusieurs statues intéressantes qui faisaient partie du fronton du temple d'Apollon et dont il donne la description. On a trouvé aussi divers fragments d'inscriptions.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie pendant les mois de janvier à juillet 1878.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. Carapanos fait une communication sur deux inscriptions grecques provenant de Dodone. Lors des fouilles faites à Dodone par M. Carapanos, un certain nombre d'entre les objets trouvés en terre furent dérobés pendant le cours des travaux et disparurent avant que M. Carapanos eût eu le temps de les recueillir. Ces objets sont arrivés depuis lors à Berlin, où ils ont été mis en vente; plusieurs ont été acquis par le Musée de Berlin; d'autres ont été rachetés par M. Carapanos lui-même, qui a saisi cette occasion de combler les lacunes faites dans sa collection par l'infidélité de quelques-uns de ses ouvriers. — Parmi les objets qu'il a pu ainsi recouvrer à prix d'argent, se trouve une plaque de bronze avec un reste d'inscription ainsi conçu :

. . . . . . ΣΠΥΡΡΟ
ΑΙ . . . . ΤΑΙΚΑΙΤ
ΑΠΟΡΩΜΑΙΩΝΚΑΙ
ΣΥΜΜΑΧΩΝΔΙΙΝΑ

On voit qu'il s'agit d'une dédicace faite par Pyrrhus à Zeus Naios, après ses victoires sur les Romains. Ce fut probablement une partie de son butin qu'il consacra au dieu de Dodone à son retour en Epire. M. Carapanos a imaginé deux restitutions possibles de cette inscription, et toutes deux ont été approuvées par des savants compétents. La première, qui est préférée par M. Curtius, est ainsi : [Βασιλεὺ]ς Πύρρο[ς καὶ Ἀπειρῶ]ται καὶ τ[αῦτα] ἀπὸ Ῥωμαίων καὶ συμμάχων Διὶ Να[ίωι]. La seconde est appuyée par M. Mommsem ; la voici : [Βασιλεὺ]ς Πύρρο[ς Αἰακίδου καὶ Ἀπειρω] ται καὶ Τ[αραντῖνοι] ἀπὸ Ῥωμαίων καὶ [Λατίνων καὶ] συμμάχων Διὶ Να[ίωικαὶ Διώναι]. M. Carapanos préfère la première de ces deux restitutions. Si l'on adoptait la seconde, il faudrait expliquer pourquoi Pyrrhus aurait fait mention des Tarentins et non de ses autres alliés. De plus, la première restitution est la seule qui permette de faire les quatre lignes de la même longueur. — L'autre inscription, dont M. Carapanos entretient l'Académie, avait déjà été publiée par lui dans son livre sur Dodone; mais il n'en possédait et n'en connaissait alors que la seconde moitié, ainsi conçue : **ΕΣΙΟΝΝΑΥΜΑΧΙΑΙ ΝΙΚΕΣΑΝΤΕΣΑ**.... La première moitié, qui avait été volée comme l'inscription précédente, vient d'être acquise par le Musée de Berlin ; elle porte : **ΑΘΕΝΑΙΟΙΑΠΟΠΕΛΟΠΟΝ**. Le tout peut dès lors se lire ainsi : Ἀθεναῖοι ἀπὸ Πελοποννησίων ναυμαχίαι νικήσαντες ἀ[νέθηκαν Διὶ Ναίωι].

M. le Secrétaire perpétuel continue la lecture du mémoire de M. Th. H. Martin sur les hypothèses astronomiques de Platon.

Ouvrages déposés : — Fontaine de Resbecq (le comte de). Histoire de l'enseignement primaire avant 1789 dans les communes qui ont formé le département du Nord; — Reynier (G.-B.), Les provençalismes corrigés, ou corrections raisonnées... 2e édition.

Présentés de la part des auteurs : — *par M. Garcin de Tassy* : Sourindro Mohun Tagore, Six principal ragas, with a brief view of hindu music (Calcutta, 1877, in-4°); id., Victoria Samrajyañ, or sañskrit stanzas (with a translation) on the various dependencies of the British Crown (in-8°) ; — *par M. Egger (de la part de la veuve et du fils de l'auteur)* : La chirurgie d'Hippocrate, par le Dr J. E. Petrequin (Paris, Impr. nat., 1878, 2 vol. in-8°); — *par M. Ravaisson* : Baudrillart, Histoire du luxe privé et public, t. I; — *par M. Desnoyers* : Tamizey de Larroque (Philippe), De l'empoisonnement de l'abbé Faydit, notes et documents inédits.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 3 Août — 1878

135. — ARNOLD (J. M.). **Der Islam nach Geschichte, Charakter und Beziehung zum Christenthum.** Aus dem Englischen. Gütersloh, Bertelsmann, 1878. VIII et 304 pages.

Attaques violentes contre l'*islâm* par un missionnaire qui voit en lui un ennemi mortel, apologie du christianisme dans la langue enthousiaste du prédicateur en quête de prosélytes, ramassis de banalités usées et rebattues, voilà tout ce que, malgré un vif désir de trouver quelque compensation à une lecture bien fatigante, nous avons pu rencontrer dans le livre de M. Arnold; et cela suffit peut-être pour expliquer les quatre éditions de l'original anglais, mais non pour justifier l'honneur d'une traduction allemande. La science n'a rien à voir dans un ouvrage destiné à provoquer la fondation d'une *Moslem Mission Society* et à lui servir de programme. Cette société qui est constituée ne paraît pas d'ailleurs appelée à remporter de succès décisifs; elle ne saurait vaincre ni la résistance passive, ni la force d'expansion de l'*islâm*.

Les douze chapitres de ce pamphlet sont surtout destinés, dans la pensée de l'auteur, à établir une comparaison entre le Coran d'une part, et de l'autre l'Ancien et le Nouveau Testament. Bien entendu, le parallèle sera fait avec impartialité et sans parti-pris. Mais, de prime abord, M. A. admet l'authenticité de tous les livres dont se compose l'Ecriture, parle sérieusement du monothéisme apporté pour la première fois en Arabie par Moïse pendant le séjour de quarante (!) années dans le désert, voit dans Bileam un prophète arabe, un précurseur de Mohammed s'adressant en Arabie à un roi arabe, admire dans chaque verset et dans chaque mot de la Bible et des Evangiles l'inspiration divine dans sa manifestation la plus élevée, enfin reconnaît dans le rapport profond qui existe entre les trois premiers chapitres de la Genèse et les trois derniers de l'Apocalypse l'harmonie parfaite répandue du commencement à la fin de la Bible [1]. S'agit-il au contraire du Coran, aucun savant musulman n'a pu

1. P. 234.

saisir le lien qui unit entre elles les 114 *soûrat;* un tel effort serait inutile, car c'est une masse confuse de choses hétérogènes [1]; pas d'unité dans la composition; c'est un amas de contradictions, d'anachronismes, de folies, de fragments décousus; quant au style et à la beauté de la langue, ils ont été surfaits et, si quelques passages méritent d'être loués, il ne faut pas oublier que Mohammed appelait au secours de son ignorance d'utiles auxiliaires. M. A. va plus loin encore; il ne recule pas devant des arguments tels que le suivant : Un compagnon de Mohammed, dans le combat de Ohod, s'était interposé pour sauver le Prophète des Arabes et avait perdu la main droite. « Si Mohammed lui avait guéri le bras, dit M. A., comme naguère Jésus l'oreille de Malchus, il aurait pu par là prouver la vérité de sa prophétie [2]. »

Faut-il encore insister ou relever des erreurs de détail? Elles n'existeraient pas que le livre n'en vaudrait pas mieux. Le Coran est resté lettre morte pour M. A., malgré les vingt mille commentaires qu'il prétend avoir vu alignés à la bibliothèque de Tripoli en Syrie [3]. Là aussi M. Arnold semble avoir dépassé les limites permises de l'hyperbole.

H. D.

---

136. — **Histoire du Brésil français au seizième siècle,** par Paul GAFFAREL, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. Paris, Maisonneuve, 1878, in-8° de 512 p. — Prix : 8 fr.

M. Gaffarel, dans une préface à laquelle il a eu la discrétion de ne pas même donner deux pages, nous apprend qu'il est du trop petit nombre de ceux qui croient encore à l'importance, à la nécessité de la colonisation; il s'élève contre le préjugé qui consiste à répéter que la France ne sait pas coloniser, et, croyant que l'expérience du passé nous mettrait en garde contre les erreurs de l'avenir, il a voulu appeler l'attention sur nos colonies perdues. « Nous n'avons pas eu, dit-il, d'autre pensée en composant cette histoire de nos établissements brésiliens au XVIe siècle. » Une aussi patriotique inspiration a porté bonheur à M. G. et son livre sera lu avec autant d'intérêt que de profit par les hommes qui s'occupent sérieusement de politique, comme par ceux qui s'occupent sérieusement d'érudition.

L'*Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle* comprend quatre parties : la *Découverte* (p. 1-138), la *Colonisation* (p. 139-279), la *Ruine des établissements français* (p. 280-365), les *Pièces justificatives* (p. 366-501). Dans la première partie, l'auteur nous présente successivement Jean Cousin, Paulmier de Gonneville, les deux Ango, divers voyageurs et négociants parmi lesquels on distingue Jean Alfonse de Saintonge, à

1. P. 241.
2. P. 256.
3. P. 59.

qui nous devons la première description scientifique du Brésil, et Guillaume le Testu, qui en a dressé la première carte vraiment digne de ce nom. La seconde partie renferme la biographie de Nicolas Durand de Villegaignon et particulièrement l'exposé de ses projets, le récit de la fondation du fort Coligny et des relations de Villegaignon avec les colons genevois. Dans la troisième partie, M. G. nous fait assister à la défection de Villegaignon, à la victoire des Portugais, à la destruction de nos établissements. Enfin, la quatrième partie est formée de divers documents, les uns déjà publiés, tels que la *Protestation* de Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard (1538), la *Copie de quelques lettres sur la navigation du chevalier de Villegaignon ès terres de l'Amérique* (1556), les fragments de l'*Histoire des Martyrs* de Jean Crespin, etc. ; les autres en partie inédits, tels que les dix-neuf lettres de Villegaignon (1542-1569). Mentionnons la présence, à la fin du volume (p. 505-509), d'une *chronologie* où l'histoire du Brésil, de 1488 à 1612, est très-exactement résumée non-seulement année par année, mais, pour ainsi dire, jour par jour. J'aurai indiqué tout ce que contient le volume, quand j'aurai ajouté que M. G. l'a enrichi d'un *fac-simile* de la carte du Brésil d'après Ramusio, d'un *fac-simile* de la baie de Ganabara, d'après Thevet, et d'une carte par lui-même dessinée qui représente Rio de Janeiro et sa baie.

L'auteur n'a pas préparé avec moins de conscience son *Histoire du Brésil français* que son *Histoire de la Floride française* [1]. Les renseignements bibliographiques qu'il nous fournit sur Jean Cousin (p. 2), sur Gonneville (p. 31-34), sur Jean Alfonse (p. 115-118), etc., témoignent qu'il a connu presque tous les travaux anciens ou récents dont ces personnages ont été l'objet [2]. Tantôt confirmant, tantôt complétant les résultats acquis par MM. d'Avezac [3], Ferdinand Denis, G. Gravier, P. Margry et autres spécialistes renommés, [4] M. G. s'est montré habile dans sa discussion autant que dans sa narration, et son livre, après avoir reçu certains perfectionnements, méritera de jouir auprès de tous d'une incontestable autorité.

---

1. Voir *Revue critique* du 14 octobre 1876, p. 242-246.

2. M. G. n'a pas cité l'article consacré à *Jean Alfonse* dans la *Biographie de la Charente-Inférieure* par MM. Henri Feuilleret et L. de Richemond (v. I, 1877, p. 9-11). Ces biographes font naître le navigateur près de la ville de Cognac, dans le canton de Segonzac. Pour la *Biographie de la Charente-Inférieure*, voir *Revue Critique*, 1878, n° 8, art. 45, p. 131.

3. Au sujet de ce nom, qui restera toujours pour moi cher et vénéré, je rappellerai que, dans le n° du 12 mars 1870 de la *Revue Critique* (p. 172-174), il a été rendu compte de la *Relation du voyage du capitaine Gonneville* publiée par celui qui fut un de nos plus savants collaborateurs.

4. M. G. n'a pas eu connaissance d'un court, mais remarquable travail qui a paru presque en même temps que son livre : *Découverte et colonisation du Brésil de la fin du* XV*e* *siècle au commencement du* XIX*e*. Leçon d'ouverture par M. Antonin Debidour, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy (brochure in-8°, 1878, 39 p.)

Enumérons ici quelques-unes des améliorations qui pourraient, ce me semble, être apportées à une nouvelle édition.

Pour établir l'identité du Pinçon, lieutenant de Jean Cousin, et du Pinçon, lieutenant de Christophe Colomb, M. G. se sert beaucoup plus d'inductions ingénieuses que de solides arguments, et j'avoue que, malgré sa triomphante formule (p. 13) : « Tout porte à croire que ce Pinçon est le même, etc. », je ne me sens pas convaincu, et je résisterai tant que des témoignages bien précis n'auront pas été substitués à de vagues assertions. — M. G. commet un anachronisme en désignant (p. 142) Hassan-Aga sous le titre de *Dey*. En 1541, Hassan-Aga était simplement *khalifat* ou lieutenant de Keir-ed-Din. La dignité de dey n'existait pas à cette époque. Ce ne fut qu'en 1672 que les janissaires, après avoir massacré Ali-Agha, investirent du pouvoir un chef élu par eux, lequel prit le nom de *Dey*, nom qui signifie oncle dans la langue des Turcs [1]. — Autre anachronisme philologique à la page suivante. M. G. parle des coups de *fusil* tirés par les Algériens de 1541. L'expression est impropre, car ce fut seulement beaucoup plus tard qu'on se servit du silex pour enflammer la poudre de l'amorce du mousquet, qui, à ce moment, se transforma en fusil *(focile)* [2].— Le traducteur en langue allemande (1546, à Neubourg) du récit de Villegaignon : *Expeditio in Africam ad Argieram* (1541), s'appelait Martin *Menrad* et non Martin *Merendano* (p. 141, note 3) [3].

Signalons une assez grave lacune dans la biographie de Villegaignon. M. G. n'a pas su que ce capitaine théologien représenta l'ordre de Malte au concile de Trente en 1545. On lit à la page 35 d'un curieux document intitulé : *Malthe suppliante aux pieds du Roy*, document annexé à la traduction de l'*Histoire des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem* de Bosio par P. de Boissat, augmentée par Jean Beaudoin [4] : « L'Ordre députa au Concile de Trente, en l'an 1545, trois chevaliers commandeurs très-capables et sçavans, Martin Royas, espagnol, Joseph de Cambiano, italien, et Nicolas Durant de Villegaignon, français. » — Cette citation permet de rectifier sûrement la note 1 de la page 147 ainsi conçue : « De Thou *(Histoire de France* [*sic*], livre VII [c'est livre VI], l'appelle dès cette époque [1548] le commandeur de Villegaignon, mais il est proba-

1. L'origine du mot *dey* a été parfaitement établie par M. Defrémery *(Journal Asiatique* de janvier 1862, p. 85). Cf. *Dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale par* Marcel Devic ; Hachette, 1877, in-4°, p. 31.

2. Voir, à propos du *fusil*, les observations consignées dans un article de la *Revue critique* du 12 septembre 1868, p. 172.

3. Je tiens ce renseignement de M. Henri de Grammont qui a eu récemment entre les mains la rarissime plaquette de 1546 composée de seize feuillets, lesquels comprennent le titre, vingt-neuf pages de texte et une dernière page ornée d'un cul de lampe. La *Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger*, publiée par M. de Grammont en 1874 (Paris et Alger, grand in-8°), a été utilement consultée et élogieusement citée par M. Gaffarel (p. 139 et p. 144).

4. Paris, 1659, 2 vol. in f°.

ble qu'il ne reçut ce titre que plus tard.'» — M. H. reproche à Villegaignon (p. 177) « le luxe de sa table. » J'oppose à ce reproche le menu du repas qu'il offrit aux colons de Genève, menu emprunté par M. G. (p. 255) à Jean de Léry, un des infortunés convives [1] : « Pour toutes viandes nous eusmes de la farine faite de racines, du poisson boucané, c'est-à-dire rosti à la mode des sauvages, d'autres racines cuictes aux cendres, et pour breuvage de l'eau d'une cysterne, ou plustost d'un esgout de toute la pluye qui tombait en l'isle, laquelle estoit aussi verde, orde et sale qu'un vieil fossé couvert de grenouilles. » Si M. G. a eu tort, sur la foi de suspectes accusations, de voir en Villegaignon un nouveau Lucullus, n'a-t-il pas eu tort encore de s'indigner de sa brutalité à l'égard des Brésiliens? M. de Grammont est plus juste envers le colonisateur du Brésil, quand il dit (ouvrage déjà cité, p. 10) : « On doit constater, à la louange du chef de l'expédition, qu'il réussit rapidement à conquérir l'affection des indigènes, et ses plus grands ennemis eux-mêmes ne lui ont pas contesté la sagesse et la justice qu'il montra en cette occasion. » — Quand M. G. (p. 316) parle des *trois* témoignages contemporains relatifs aux faits et gestes de Villegaignon (de 1558 à 1560) qu'il a *réussi à découvrir*, il oublie que, dans la découverte de deux au moins de ces témoignages, celui de Claude Haton et celui de Regnier de la Planche, il avait été devancé par le scrupuleux et habile éditeur de la *Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger* (p. 17 et 21).

T. de L.

---

137. — **La Fronde angevine**, tableau de la vie municipale au XVIIe siècle, par A. Debidour. Paris, Thorin, 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

C'est un ouvrage remarquable à tous les points de vue que cette thèse présentée par M. Debidour à la Faculté des lettres de Paris, et l'on ne saurait croire combien est vif l'attrait de ce simple chapitre d'histoire locale. M. D. s'est confiné, de propos délibéré, dans les limites étroites de son sujet ; il n'a voulu raconter que l'histoire d'Angers durant quelques années du XVIIe siècle, et c'est à peine s'il a osé se permettre une ou deux excursions jusqu'aux Ponts de Cé et jusqu'à Saumur ; mais il a traité son sujet avec tant de soin, il a si bien tiré parti des archives très-riches de l'ancien Anjou, qu'il faut lire ce volume si l'on veut bien connaître et la Fronde, et même l'histoire générale du XVIIe siècle.

La ville d'Angers avait conservé jusque sous Louis XIII ses franchises municipales, mais il régnait entre les différentes catégories de citoyens

---

1. On apprendra avec plaisir que M Gaffarel se propose de publier très-prochainement, avec notes et commentaires, une nouvelle édition de l'ouvrage de Jean de Léry : *Histoire d'un voyage faict au Brésil* (2 vol. in-18), ainsi qu'une nouvelle édition des *singularités de la France antarctique* par André Thevet (1 vol. in-8°).

des jalousies mesquines. La magistrature se rendait odieuse par son orgueil, son esprit exclusif, sa prétention de dominer partout et toujours. Le clergé, qui était fort riche, détestait les magistrats, et autour de lui se groupaient les avocats, les maîtres et les écoliers de l'Université, les commerçants et les artisans, en tout cinquante mille individus jaloux les uns des autres, mais qui oubliaient un moment leurs rancunes pour tenir tête au parti de la magistrature, c'est-à-dire à quatre ou cinq cents personnes qui parlaient et agissaient « au nom du Roy ». M. D. fait très-bien connaître cette fâcheuse situation de la ville d'Angers, toujours « encline à la sédition, » et qui, comme telle, dut être surveillée d'une façon toute particulière par le cardinal de Richelieu.

Le gouvernement n'était pas disposé à ménager une population si turbulente; aussi le voyons-nous, à partir de 1635, écraser d'impôts les Angevins déjà réduits à la misère. Le gouverneur de la province, le maréchal de Maillé-Brézé, se conduisit en véritable despote, et il en résulta, vers la fin de 1648, non pas une révolte, non pas même une sédition, mais je ne sais quelle équipée folle de gens poussés au désespoir, et qui n'avaient ni plan arrêté, ni chefs pour les conduire. Il semble même que M. D. ait quelque peu exagéré la portée de cette guerre civile à l'eau de rose, où les « coups de poin » jouent le principal rôle. M. D. parle de « l'infortuné Cupif » et l'on s'attend à voir cet honnête magistrat écharpé par les révoltés ; — il fut simplement obligé de quitter la ville pour quelques mois. De même le terrible Brézé, calmé sans trop de peine par « un ange de paix », revient à Angers, est porté en triomphe par une population enthousiaste, et pardonne aux « enragés ». Tout cela n'est pas sérieux; ce n'est pas même cette guerre de pots de chambre dont parlait Condé, et ce qui est vraiment digne d'intérêt dans la première partie de cet ouvrage, c'est, comme l'indique le sous-titre de M. D., le tableau si vivant et si animé qu'il a tracé de la vie municipale, au XVII[e] siècle, dans une grande ville de province.

La seconde partie du livre est d'une tout autre portée, parce que l'histoire de clocher se rattache ici d'une manière très-heureuse à la grande histoire. Tous les chapitres qui ont trait au gouvernement du duc de Rohan-Chabot, successeur de Maillé-Brézé, sont excellents, et M. D. a parfaitement bien mis en lumière le fait si curieux et si peu connu d'une préparation sérieuse de la province aux États-généraux manqués de 1651. Il faut lui savoir gré d'avoir développé comme elle le méritait cette partie de son livre, et, par exemple, de n'avoir point négligé les doléances anonymes d'un bourgeois qui dit timidement alors ce que tout le monde criera sur les toits cent trente ans plus tard, à savoir qu'il « n'est pas possible que les choses puissent longtemps demeurer en l'état qu'elles sont ». Il n'est pas nécessaire d'analyser longuement cette partie de l'ouvrage, où M. D. étudie très-sérieusement la Fronde spontanée de 1650, les velléités de révolte des Angevins en 1651, et la guerre

ouverte dans laquelle les entraîna enfin leur gouverneur, guerre insensée dont les conséquences furent désastreuses pour la ville d'Angers assiégée par les troupes royales et livrée par son propre chef à la vengeance de Mazarin.

Le seul reproche que l'on puisse adresser à M. D., c'est, à mon gré, qu'il n'a pas suffisamment animé ses tableaux. On suit très-aisément dans son livre la marche des évènements, peut-être n'y voit-on pas assez bien le jeu des passions humaines. M. D. avait à peindre trois personnages principaux : le maréchal de Maillé-Brézé, le duc de Rohan-Chabot et l'évêque Henri Arnauld ; peut-être eût-il fallu donner à ces trois caractères un peu plus de relief. Ils passent rapidement devant nos yeux comme dans une lanterne magique, et disparaissent ensuite pour reparaître d'une manière incomplète dans les notes d'un très-remarquable appendice. C'est surtout à propos d'Henri Arnauld que la chose semble fâcheuse ; M. D. avait l'air de s'intéresser vivement à ce frère du grand Arnauld, et l'on s'attendait à une bonne étude sur le caractère d'un prélat que M. D. glorifie en mainte occasion. Son rôle après la capitulation d'Angers a dû être très-important ; M. D. ne nous dit même pas à quelle époque Henri Arnauld put rentrer dans sa ville épiscopale, d'où l'avait chassé Rohan-Chabot. M. D. paraît même ignorer qu'Arnauld partageait toutes les opinions religieuses de son illustre frère, et qu'il était un partisan déterminé de Port-Royal. Il n'eût pas été sans intérêt de nous montrer à l'œuvre un janséniste si franchement mazarin.

On peut regretter également que M. D. ait négligé deux ouvrages dans lesquels on parle longuement de l'évêque d'Angers : les Mémoires du P. Rapin et le livre de M. Varin intitulé la *Vérité sur les Arnauld* ; il n'eût pas manqué de relever comme elles le méritaient, et les calomnies de Rapin qui jugeait Henri Arnauld plus bête que méchant, et les diatribes injustes de M. Varin.

Mais ce sont là des lacunes bien peu importantes, et, en somme, M. D. a parfaitement atteint le but qu'il s'était proposé ; il a fait un très-bon livre d'histoire, et il est impossible de mieux étudier la vie municipale au XVIIe siècle, de mieux faire voir l'impuissance et la sottise de la bourgeoisie d'alors qui se révoltait ou se soumettait sans trop savoir pourquoi, et qui, en définitive, ne pouvait pas encore naître à la vie politique.

A. GAZIER.

---

158. — **Les points obscurs de la vie de Molière, les années d'étude, les années de lutte et de vie nomade, les années de gloire. Mariage et ménage de Molière,** par Jules LOISELEUR, avec un portrait de Molière gravé à l'eau-forte, par Ad. LALAUZE. Un volume, petit in-8° de XI et 407 pages. Paris, Isidore Liseux, 1877.

Depuis environ vingt ans la vie de Molière a été l'objet de nombreux et importants travaux, qui ont comblé bien des lacunes, redressé bien des

erreurs, dissipé bien des nuages. Mais outre que les résultats acquis avaient besoin d'être soumis à l'épreuve de la critique et coordonnés dans un résumé rapide, quoique complet, plusieurs questions de détail restaient encore à étudier, soit à nouveau, soit pour la première fois. C'est ce que M. Loiseleur a entrepris de faire, dans une suite de vingt-trois articles, insérés d'abord au journal *le Temps,* dans le courant de l'automne de 1876 [1], puis réunis en un beau volume qui, bien que tiré à plus de douze cents exemplaires, est déjà épuisé, un an à peine après sa publication. Dans son nouvel ouvrage, M. L. a appliqué aux problèmes que présente l'existence de Molière cette méthode de critique, empruntée aux procédés de l'instruction judiciaire, qui lui avait déjà réussi pour l'élucidation de maintes difficultés historiques. Il n'a laissé sans le discuter et, autant que possible, sans le résoudre, aucun des points en litige qui se rattachent de près ou de loin à la carrière de son héros; il le suit dans ses études, dans ses courses errantes, dans ses triomphes sur la scène, dans ses épreuves domestiques, et l'accompagne jusqu'au delà du tombeau.

Sur beaucoup de ces points obscurs M. L. a complété ou rectifié les écrits de ses devanciers. Il ajoute dans une proportion notable à ce que nous connaissions sur la vie de Molière. Grâce à ses investigations patientes, à sa critique sagace et presque toujours en éveil, bien des erreurs disparaissent, bien des difficultés s'aplanissent. Dans le cours de son livre, il nous fait connaître ou nous remet en mémoire nombre de particularités curieuses pour l'histoire des mœurs et des institutions au XVIIe siècle. C'est ainsi qu'il nous dit (p. 340) que dans le journal de La Grange on remarque le prélèvement, presque à chaque représentation du *Festin de Pierre,* d'une part sur la recette relativement assez forte, prélèvement fait au profit des *capucins.* « C'est, ajoute-t-il, que les capucins étaient les pompiers d'alors (les pompiers *laïques* ne datent que de la Régence), et que l'abîme enflammé où don Juan disparaît au cinquième acte nécessitait un surcroît de *capucins.* » Dans le curieux ouvrage intitulé : ***Dictionnaire abrégé de la France monarchique, ou la France telle qu'elle était en janvier 1789,*** par P. A Guéroult [2], il est dit que dans les incendies les Capucins s'empressaient de porter du secours et que leur poste était toujours où il y avait le plus de danger. Mais M. L. n'a-t-il pas un peu trop retardé l'établissement des pompiers laïques en le plaçant seulement sous la Régence ? Nous savons par de La Mare [3] que Louis XIV donna, en 1699, un privilège au sieur Dumouriez-Duperrier pour la construction des pompes à incendie, dites ***pompes portatives,*** et que cet in-

---

1. Numéros du 12 octobre au 21 novembre.

2. Paris, an X (1802), in-8°, p. 76-77, v° Capucins.

3. *Apud* Jean Beckmann, *a history of inventions and discoveries, translated from the german, by* W. Johnston, *third édition*, London, 1817, in-8°, t. IV, p. 90. Cf. Éd. Fournier, *le Vieux Neuf,* 2° édition, Paris, 1877, in-12, t. Ier, p. 169, note 2.

dustriel s'engagea, moyennant un certain salaire, à entretenir dix-sept de ces machines, achetées pour la ville de Paris, et à fournir et payer les ouvriers nécessaires. Dans la relation de l'incendie qui consuma en partie, dans le courant de l'année 1714, la maison de son père, d'Aguesseau nous dit que Duperrier y amena ses pompes [1].

Dans un autre endroit, M. L. nous donne de curieux détails sur le prix des places au théâtre, à l'époque où vivait Molière (186, 187). Une des notes rejetées à la fin du volume (n° XIII, p. 386, 389), à propos d'un prêt de 10,000 livres, fait par Madeleine Béjart à la province de Languedoc, contient quelques renseignements sur les emprunts publics au temps de Molière. On remarquera encore la dernière note (p. 393, 394), qui traite des différents domiciles de Molière à Paris, domiciles beaucoup moins nombreux qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et de la topographie des paroisses Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Eustache et Saint-Roch. Enfin le paragraphe XXIe contient une lumineuse discussion au sujet du véritable emplacement de la sépulture de Molière. On y voit ce qu'il faut penser de l'authenticité des restes qui, le 6 juillet 1792, furent exhumés comme étant les siens par les commissaires de la section dite de Molière et de La Fontaine.

On pourrait reprocher à M. L. d'avoir parfois abusé du droit de conjecturer, tort presque inévitable, il est vrai, dans un sujet aussi obscur que celui de son livre et où les documents certains font trop souvent défaut. C'est ainsi qu'il voit, dans la neuvième scène du troisième acte du *Bourgeois gentilhomme*, la reproduction d'une conversation qui aurait eu lieu, à propos de Mlle Molière, entre Molière et son ami Chapelle, et qu'il appuie cette supposition sur le nom d'un des interlocuteurs, Covielle, *nom à peine dissimulé de Chapelle* (p. 328). N'est-ce pas là donner à une conjecture hasardée un fondement bien fragile? Et quel rapport réel y a-t-il entre le nom de Covielle et celui de Chapelle [2]?

Il nous reste à ajouter quelques observations de détail, dont plusieurs ne portent que sur des fautes d'orthographe dans la reproduction des noms propres. Page 96, M. L. parle du traité conclu par Cinq-Mars et de Thou avec l'Espagne. C'est par inadvertance que le nom de François-Auguste de Thou se trouve associé en cet endroit à celui de Cinq-Mars. En effet, de Thou n'était pas d'un rang à figurer dans un acte diplomatique à côté de Gaston de France, du duc de Bouillon et du grand écuyer. On sait, de plus, qu'il n'a pris aucune part aux coupables intrigues de son ami, et que ce fut uniquement pour ne les avoir pas dénoncées au roi, qu'il porta sa tête sur l'échafaud. Dans le même passage, on

1. *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau, conseiller d'État, par M. d'Aguesseau, chancelier de France, son fils*; Paris, 1812, in-12, p. 185.

2. Il y en a d'autant moins que *Coviello* est bien plus ancien que Molière, et l'un des types de la *Commedia dell'Arte*. — G. P.

lit le nom de *Chauvigny*. C'est une faute de transcription ou d'impression : la vraie orthographe est Chavigny [1].

Une autre inadvertance a substitué le nom de la Provence à celui du Languedoc, dans une phrase de la page 201, où il est question des efforts que le prince de Conti tenta, en 1655, aux États de Montpellier, pour obliger la noblesse à souscrire la promesse d'observer les édits du roi contre les duels [2]. Page 228, le nom de Bruzen de la Martinière est écrit *Breuzen*. Page 140, M. L., après avoir constaté que la première partie du *Roman comique* de Scarron parut en 1651, ajoute que cet ouvrage était déjà composé depuis cinq ans au moins quand Molière et ses camarades entreprirent de courir la campagne. Il nous paraît y avoir là une distraction : puisque le début de la vie nomade de Molière remontait à la fin de 1646, il fut antérieur et non postérieur de cinq ans à la publication de l'ouvrage de Scarron. Page 195, M. L., voulant rendre compte autrement que par une faute d'orthographe du participe *accordez*, ajouté aux mots *six mille livres*, dans une quittance autographe de Molière, datée du 4 février 1656 [3], dit que « on n'en usait pas autrement aux XIIIe et XIVe siècles, pour les mots provenant de certains participes latins dont les désinences étaient *atus, atos, atas* : le *z* représentait la contraction du *t* et de l'*s*, quel que fût le genre du mot. Des traces de cette forme archaïque ont survécu dans des mots nombreux tirés des participes dont on vient de parler : *amez* et féaux, *Plessis-lez-Tours*, etc. » Outre que *latus*, d'où vient *lez*, n'est pas un participe, cette observation est absolument fausse. Jamais on n'a dit *chantez* pour *chantées*. Molière a mis *accordez* après *six mille livres*, par distraction, sans doute parce qu'il a eu dans la pensée des *écus* au lieu de *livres*.

Page 224, le titre de *maître sellier lormier*, donné à un personnage nommé dans un acte concernant la famille Béjart, est rendu par carrossier. Cet équivalent n'est pas exact. Le *lormier*, qui était d'abord un fabricant de *lorains* ou harnais de chevaux, était devenu en même temps et surtout un éperonnier. Voy. le *Supplément* du Dictionnaire de Littré et Cotgrave (*verbis* lormerie et lormier).

Page 262, il est question d'actrices qui prenaient le titre de mademoiselle, « propre aux femmes mariées filles de parents nobles. » Mais n'est-ce pas trop restreindre l'emploi du terme mademoiselle ? Ne sait-on pas

---

1. Cf. *Louis XIII et Richelieu*..., par Marius Topin, 3e édition, Paris, 1877, in-12. p. 107 et 385.

2. M. L. cite à ce propos les *Notes historiques sur la vie de Molière*, par A. Bazin, 2e édition, p. 26. Mais c'est à la page 48 de l'opuscule de Bazin qu'il est question de cette circonstance. Une autre citation (p. 135, note 1re) réclame une rectification : au lieu de *Correspondance littéraire*, n° du 25 janvier 1869, lisez 1865. En 1869, il y avait environ quatre ans que l'intéressant recueil dirigé par MM. Lud. Lalanne et Gust. Servois avait cessé de paraître.

3. Le fac-simile de cette pièce a été donné dans le curieux ouvrage de M. Paul Lacroix, *Iconographie Moliéresque*, 2e édition, Paris, 1876, in-8°.

que l'on donnait autrefois le titre de mademoiselle aux bourgeoises mariées? Marie Héricart, femme de La Fontaine, s'appelait mademoiselle de La Fontaine. Page 294, ligne première, le nom de la maréchale du Plessis-Praslin est peu exactement écrit du Plessy. Enfin, p. 364, le nom de M[me] d'Hervart, la généreuse amie et protectrice de La Fontaine, a été estropié en M[me] Duval.

Je ne prendrai pas congé de M. Loiseleur sans rendre justice à la belle exécution de son livre. L'impression de ce volume fait honneur à la typographie Motteroz; tout y est digne d'éloges : le choix du format, l'excellente qualité du papier, la netteté des caractères et le soin du tirage. Enfin, et ce n'est pas le moindre ornement de l'ouvrage, on y a joint une très-belle gravure à l'eau-forte, par M. Adrien Lalauze, reproduisant un portrait de Molière, peint par Mignard, vers 1658, d'après une conjecture de M. Paul Lacroix.

C. Defrémery.

Je me permets de joindre deux observations à celles de mon savant confrère. Tout le raisonnement de M. Loiseleur, pour établir que Molière quitta, comme le dit Tallemant, « les bancs de la Sorbonne » pour suivre la Béjart, est embrouillé et peu convaincant. Tallemant a écrit sa note sur un ouï-dire très-vague, comme le prouve la suite, et il a confondu la Faculté de Droit avec celle de Théologie.— Plus grave est mon dissentiment avec M. L. au sujet de l'état civil d'Armande Béjart. On sait que cette sœur de Madeleine Béjart, plus jeune qu'elle d'environ vingt-cinq ans, fut crue sa fille, et qu'on partit de là pour accuser Molière, ancien amant de Madeleine, d'être le père d'Armande et de l'avoir néanmoins épousée. On réfutait cette calomnie depuis longtemps au moyen de l'acte de mariage de Molière, découvert par Beffara, où Armande figure comme sœur et non comme fille de Madeleine; mais Bazin, tout en ne regardant pas, bien entendu, Armande comme fille de Molière, persista à la croire fille de Madeleine : il imagina que l'acte de mariage avait été falsifié pour donner à Armande une naissance légitime. Cette hypothèse s'écroula, et tous les doutes semblèrent levés quand Soulié découvrit un acte dressé peu de temps après le décès du père Béjart, le 10 mars 1643, où la veuve stipulait, au nom de quatre enfants — Joseph, Madeleine, Geneviève, Louis, — plus « une petite non baptisée, » qui était naturellement Armande, âgée lors de son contrat de mariage, le 20 février 1662, de « vingt ans ou environ ». Cependant M. Edouard Fournier, qui avait inventé, dans son *Roman de Molière,* toute une histoire extraordinaire d'Armande et de Madeleine sa mère, ne se tint pas pour battu. Il supposa que Madeleine avait intérêt, lors de la naissance d'Armande, à ne pas en paraître la mère, et que la mère Béjart, en réalité grand-mère de l'enfant, en avait complaisamment endossé la maternité. M. L., dans ses articles du *Temps,* adopta, sauf quelques modifications, cette hypothèse aventureuse, et supposa à la conduite de Madeleine le

même motif qu'avait imaginé M. Fournier : elle avait eu un premier enfant de M. de Modène, qui allait revenir à Paris après une longue absence; elle espérait se faire épouser de lui, et pour cela, il fallait qu'il ignorât la naissance de ce second enfant. Entre ses articles et l'impression de son volume, M. L. a connu l'excellent ouvrage de M. Chardon sur *la Troupe du roman comique*, dans lequel il a appris que, contrairement à ce que tout le monde répétait, la femme de M. de Modène était vivante en 1643, et ne mourut que six ans plus tard. La base du roman ainsi détruite, le roman aurait dû tomber de lui-même. M. L. a cherché à l'étayer de son mieux : il a supprimé tout ce qui avait trait à l'espoir de Madeleine d'épouser M. de Modène, et suppose qu'elle, sa mère et les témoins, ont fait un faux en écriture publique uniquement pour qu'elle pût reprendre avec ce gentilhomme des relations qu'il ne rompit pourtant pas par la suite, malgré plus d'une infidélité avérée. Cela n'a pas l'ombre de la vraisemblance, et on ne peut voir dans cet acharnement à maintenir une hypothèse inutile et dénuée de tout fondement qu'un exemple de la force d'une opinion préconçue. Montfleury ayant accusé Molière auprès du roi d'avoir épousé sa fille, celui-ci se justifia si bien, que Louis XIV, deux mois après, voulut être le parrain de son premier enfant : or, si Armande eût été la fille de Madeleine, il faut avouer que l'accusation de Montfleury eût été difficile à réfuter. Molière, dit M. L. après M. Fournier, montra son contrat de mariage, et tout fut dit. Mais il est clair que c'est ce contrat que Montfleury arguait de faux, et il est certain que Louis XIV dut exiger des preuves sérieuses. — Mais, dit M. L. plusieurs considérations graves appuient mon système : 1° la mère de Madeleine aurait eu cinquante-trois ans lors de la naissance de sa prétendue fille Armande; 2° l'acte cité plus haut, où la veuve Béjart renonce, avec ses enfants, à la succession de son mari, est entaché de faux en un point évident : il qualifie tous les enfants de mineurs, et deux au moins étaient majeurs; 3° Molière reconnaît avoir reçu 10,000 livres comme dot d'Armande : or, elle n'avait rien, ni sa prétendue mère, donc c'était un cadeau de sa vraie mère, Madeleine, qui était riche; 4° Madeleine en mourant légua ses biens à Armande, et non à ses autres frères et sœurs; 5° tous les contemporains de Molière, même ses amis, ont cru Armande fille de Madeleine. Ces arguments n'ont pas grande valeur, comme je vais essayer de le démontrer. 1° Ni l'âge de Marie Hervé, femme Béjart, ni celui d'Armande ne sont assurés. L'acte de décès de la première, morte en 1670, lui donne 80 ans; elle aurait donc eu 53 ans en 1643, étant née en 1590; mais il ne faut pas avoir beaucoup étudié les registres des paroisses du XVIIe siècle pour savoir que les déclarations de ce genre, surtout après décès, n'ont qu'une valeur très-approximative : mariée en 1615 (voyez Jal), Marie Hervé peut fort bien n'avoir eu alors que vingt ans (et même moins) et par conséquent 48 ans seulement en 1643. L'acte de décès d'Armande, morte en 1700, lui donne 55 ans, ce qui la ferait naître en 1645, or il est sûr qu'elle était née avant 1643 : preuve de plus du peu

de confiance que méritent ces mentions, souvent faites au hasard. Son acte de mariage, beaucoup plus digne de foi, lui donne « vingt ans ou environ », ce qui, dans l'usage du temps, veut presque toujours dire plus de vingt ans. De ce qu'elle n'était pas baptisée en février 1643, il ne s'en suit nullement qu'elle vînt à peine de naître. Le baptême était souvent retardé fort longtemps, et ici il est probable que la maladie du père, puis sa mort, arrivée sans doute vers la fin de 1642, le firent différer d'une manière insolite. Je ne vois donc pas de raison pour ne pas admettre qu'elle avait 20 ans accomplis en février 1662, qu'elle était née par conséquent tout au commencement de 1642, ou même à la fin de 1641. Or il est avéré que Marie Hervé avait eu un enfant le 20 novembre 1639 (à 49 ans d'après son acte de décès, à 43 ou 44 d'après les vraisemblances) : il est donc beaucoup moins surprenant qu'elle en ait eu un autre (c'était le douzième au moins) deux ans après. — 2° L'acte par lequel la veuve Béjart et ses enfants renoncent à la succession de Joseph Béjart est entaché d'un faux incontestable, qui doit en faire supposer un second : les deux aînés, qui étaient majeurs, — ayant l'un 26 ans, l'autre 25, — sont déclarés mineurs. Le rapport entre ces deux imputations m'échappe (car l'explication de M. L., p. 243, n'est pas sérieuse). On a sans doute voulu simplifier, en ne distinguant pas les majeurs des mineurs, — ce qui permettait à la mère de se porter fort pour eux tous, — un acte d'ailleurs sans aucune importance, puisque le père Béjart ne laissait rien. — 3° Les 10000 livres de la dot d'Armande n'ont pu être fournies que par Madeleine. Ce serait très-possible; Madeleine a eu une affection maternelle pour cette sœur de tant d'années plus jeune qu'elle, et — 4° elle lui a légué en mourant la plus grosse part de sa fortune : qu'est-ce que cela prouve? Ne voit-on pas tous les jours la même chose dans les familles? Mais je soupçonne fort les 10000 livres que Molière reconnaît avoir reçues d'être une pure libéralité de sa part; on sait que ces constitutions de dots fictives sont encore bien souvent usitées dans les contrats de mariage. M. L. dit fort justement (p. 388) à propos de la quittance de Molière (bien qu'il ait une autre pensée) : « Cette quittance ne porte point la mention ordinaire que les deniers ont été versés en présence des notaires, et cette dérogation aux usages habituels est ici fort significative. » — 5° L'opinion qui donnait Armande pour fille à Madeleine, faisait, dit M. L. (p. 288), autorité du vivant de Molière, « même parmi ceux qui le voyaient journellement. » Où est la preuve de cette étonnante assertion? M. L. cite La Grange; je cherche en vain soit dans le registre de La Grange, soit dans la notice sur Molière, un mot qui confirme cette allégation. Il y a bien une phrase vague de Brossette qui semble attribuer cette opinion à Boileau, mais elle n'a aucune autorité. M. L. cite ensuite Grimarest, Bruzen de la Martinière, Bayle et de Visé, tous écrivains ou postérieurs, ou éloignés, ou hostiles. Il est bien sûr que le bruit odieux dont Montfleury fit une dénonciation en règle avait pour point de départ l'opinion que Madeleine était la mère d'Armande, et le souvenir des an-

ciennes amours de Molière avec Madeleine. Dans le monde, et surtout dans le monde des théâtres, on n'y regarde pas de fort près en ces matières, et la version la plus maligne a toujours des chances d'être accueillie. Mais cette opinion n'en était pas moins fausse, et il est impossible qu'aucun des amis de Molière y ait cru. M. Loiseleur insiste beaucoup sur ce que Molière n'a jamais répondu publiquement aux accusations lancées contre lui par Montfleury et Le Boulanger de Chalussay. Il a trouvé pour l'une la plus éclatante des réponses en faisant tenir sur les fonts, par le roi lui-même, l'enfant qu'on accusait d'être le fruit de l'inceste; il a répondu à la seconde en faisant supprimer l'ignoble pamphlet de Chalussay. Devait-il écrire pour se justifier de l'acte qu'on lui imputait? Qui ne sent qu'il a agi sagement en ne faisant pas de scandale? Toute discussion publique aurait abouti à traîner au grand jour la pauvre Madeleine Béjart, à scruter l'histoire de sa vie et la succession chronologique de ses amours. Franchement, est-on bien venu à reprocher à Molière d'avoir cherché à étouffer et non à grossir le bruit que faisaient ses ennemis? Remarquons d'ailleurs que, quoi que prétende M. L., qui n'appuie encore ici son dire d'aucune preuve, il n'est nullement démontré qu'à l'époque de la naissance d'Armande Molière ne fût pas l'amant de Madeleine. — En vérité, en présence des faits avérés et des vraisemblances, on ne peut expliquer la campagne entreprise, après Bazin et M. Fournier, par M. Loiseleur, que par la raison qu'il donne lui-même en racontant les efforts de ses prédécesseurs : « L'ancienne opinion avait dans l'esprit des érudits des racines trop profondes pour qu'un acte, si authentique qu'il fût, parvînt à l'en arracher (p. 228). » Heureusement les préventions s'effacent à la longue, et la vérité se fera de plus en plus accepter : Armande Béjart était la sœur et non la fille de Madeleine. C'est un point qui n'est pas, quoi qu'on en dise, sans intérêt pour l'honneur de notre grand poète [1].

G. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juillet 1878.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie : — 1° un rapport de M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, sur les travaux des membres de l'école pendant l'année scolaire 1877-1878 ; ces

---

1. J'ai déjà présenté la plupart de ces raisonnements, pour réfuter M. Ed. Fournier, dans un article publié il y a plus de quatorze ans dans la *Revue de l'Instruction publique* (18 février 1864). M. Lindau, en Allemagne, ayant adopté une hypothèse très-semblable à celle de cet érudit, M. Schuchardt lui a opposé des arguments qui ressemblent beaucoup à ceux qu'on vient de lire dans un article, fort spirituellement écrit, de l'*Allgemeine Zeitung* (29 mai 1873).

membres ont été cette année au nombre de six, savoir : MM. François Delaborde et Maurice Albert, membres de première année; MM. Élie Berger, Georges Duruy, Emmanuel Fernique et Léopold Mabilleau, membres de seconde année ; — 2° une lettre de M. Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, sur des objets en or d'une haute antiquité récemment trouvés en Grèce ; deux photographies de ces objets sont jointes à la lettre de M. Dumont.

La commission chargée de juger le concours ouvert pour le prix ordinaire, sur le *Sénat romain*, a décidé de ne pas décerner le prix ; elle a jugé qu'il y avait lieu de décerner, à titre d'encouragement, une récompense de 1500 francs à l'auteur du mémoire n° 3. Cette récompense ne sera décernée que si l'auteur du mémoire, se faisant connaître, déclare l'accepter. Jusque-là, l'enveloppe qui contient le nom de l'auteur ne sera pas ouverte.

M. Bréal fait une communication sur une inscription grecque trouvée à Gortyne en Crète, en 1857, par MM. G. Perrot et Thenon, rapportée de Crète en 1858 par M. Thenon, et aujourd'hui placée au musée du Louvre. Cette inscription est écrite en caractères très-anciens, que l'on croit du commencement du VIe siècle avant notre ère : on n'y trouve pas les caractères X, Φ, H, Ω ; le Π a la forme d'un C. Les lignes sont écites alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, suivant la disposition dite βουστροφηδόν. Le commencement et la fin manquent. Deux essais infructueux d'interprétation de cette inscription ont été tentés, l'un par Voretzsch, qui y a vu un texte relatif à l'amour pour les éphèbes, l'autre par Savelsberg, qui a cru qu'il s'agissait d'actions judiciaires. Dans l'interprétation qu'il présente aujourd'hui, M. Bréal a été aidé par M. Chabrier, professeur au lycée Louis-le Grand. — Deux mots reviennent constamment dans ce texte : ΑΝΠΑΝΤΟΣ et ΑΝΠΑΝΑΜΕΝΟΣ ; ce sont deux termes opposés entre eux comme le passif et le moyen. Une phrase dit que si l' ἄνπαντος meurt sans enfants légitimes, les biens retourneront aux ayants-droit de l'ἀνπανάμενος. Cette phrase confirme une supposition qui avait déjà été faite par M. Thenon : elle indique que le texte en question est une loi sur les successions. L'ἄνπαντος (ἀνάφαντος, d'ἀναφαίνω) est l'héritier déclaré, institué par testament ; l'ἀνπανάμενος (ἀναφανάμενος) est le déclarant, le testateur. — La première phrase dit que l'héritier institué n'est pas obligé d'accepter la succession, ni, tant qu'il ne l'a pas acceptée, d'exécuter les volontés du testateur et de délivrer les legs particuliers qu'il a faits. La dernière partie semble indiquer que l'usage de tester publiquement dans l'assemblée du peuple existait en Grèce comme à Rome. En ce cas, dit une phrase malheureusement mutilée, des curateurs sont nommés : probablement ces curateurs étaient chargés de veiller à l'accomplissement des volontés du défunt. — Ce texte est un des plus anciens du droit grec, ce qui suffirait pour lui donner un grand intérêt ; il n'est pas moins curieux pour les particularités grammaticales et épigraphiques qu'il présente.

M. Paillard lit quelques fragments d'un travail sur *le voyage de Charles-Quint en France*. Les parties de ce travail dont M. Paillard donne lecture portent sur deux points. D'une part, il montre, par divers fragments de lettres, que Charles-Quint, craignant de n'être pas en sûreté en France, surtout au cas où François Ier, alors malade, serait venu à mourir et aurait été remplacé sur le trône par son fils le Dauphin Henri, s'était fait adresser avant son départ, par le roi, par la reine, par le Dauphin, par le connétable de Montmorency et par le cardinal de Lorraine, des lettres dans lesquelles ces divers personnages le pressaient de donner suite à son projet de venir en France, et l'assuraient qu'il y serait bien traité : ces lettres avaient pour but de rendre moralement impossible, de la part de leurs signataires, tout attentat sur la personne de l'empereur. D'autre part, M. Paillard cite un document qui lui paraît donner l'explication de la faveur dont continua de jouir, pendant dix ans, sous Henri II, le connétable de Montmorency, quoique mal vu de tout l'entourage du roi. C'est la relation d'une entrevue qui eut lieu entre le connétable et Granvelle auprès de Mont de Marsan, à la fin du voyage de Charles-Quint. Dans cette entrevue, le connétable pria Granvelle de remercier de sa part l'empereur pour l'avoir recommandé, lui Montmorency, auprès du Dauphin Henri ; grâce à cette recommandation, il avait maintenant, disait-il, non moins de crédit auprès du dauphin qu'auprès de François Ier lui-même. Telle est, pense M. Paillard, l'origine de la faveur dont Montmorency jouissait auprès de Henri, et dont il continua de jouir lorsque ce prince fut devenu roi.

Ouvrages déposés : — Archives d'Ypres : documents du XVIe siècle faisant suite à l'Inventaire des chartes publié par I.-L.-A. Diegerick, t. IVe (documents concernant les troubles religieux) (Bruges, 1877, in-8°) ; — Corpus inscriptionum indicarum : vol I, inscriptions of Açoka, prepared by Alexander Cunningham (Calcutta, 1877, gr. in-4°) ; — Dialogues français-chinois, traduits du portugais de J-A. Gonçalves par A.-M. H. (Paris, 1878, in-8° autographié).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Garcin de Tassy : Ottley, Memorandum on a point of hindu grammar ; — *par M. Hauréau :* Recueil de poésies françaises... des XVe et XVIe siècles, par An. de Montaiglon et J. de Rothschild, t. XIII ; — *par M. Paulin Paris :* Paris (Paulin), Nouvelle étude sur la chanson d'Antioche ; — *par M. de Rozière :* Prost (A.), L'ordonnance des maiours, étude sur les institutions judiciaires à Metz (extrait de la *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 10 Août — 1878

139. — **Wissenschaftliche Vortræge über religiœse Fragen.** In-8°, p. 80. Frankfurt am Main. M. Diesterweg 1877.
— **Religion und Christenthum** von J. Kreyenbühl, Prof. der Philosophie. In-12, p. 148. Luzern. C. M. Hærdi, 1877.

Nous réunissons ces deux ouvrages qui abordent des sujets analogues et les traitent dans le même esprit, celui du protestantisme libéral.

I

Les *Conférences scientifiques sur des sujets religieux* sont au nombre de trois : elle sont dues à trois théologiens distingués, MM. Lipsius, Schultz et Köhler : elles traitent, dans le même ordre, de l'idée de Dieu, de la foi chrétienne en Jésus envisagée dans son rapport avec la question historique de la vie de Jésus et du royaume de Dieu envisagé dans ses rapports avec l'Eglise. Cette prétention à un caractère scientifique, non moins que les noms des auteurs, méritent d'attirer l'attention. Il est intéressant de voir aborder devant des auditoires mélangés et par la bouche d'hommes que leurs fonctions, non moins que leur éducation, rattachent à l'Eglise, quelques-uns des plus gros problèmes religieux du temps présent. On ne peut manquer de rendre un juste hommage à la franchise et à la hardiesse de tels essais.

M. Lipsius aborde avec une intrépidité méritoire la question de l'idée de Dieu. Il commence par rappeler habilement la réserve que beaucoup de docteurs autorisés ont montrée dans la définition de Dieu, — réserve plus apparente que réelle, — puis il passe à l'examen des idées courantes sur la divinité. Il constate avec sincérité que la foi en Dieu est abandonnée par un grand nombre d'hommes cultivés et, en particulier, par des savants du plus grand mérite. Mais, par un contraste frappant avec l'habitude prise chez nous par les représentants autorisés des églises, M. L. ne cherche point la cause de cet *athéisme* dans la dépravation de ses adversaires, et il n'abandonne point un seul instant à leur égard le ton de la plus respectueuse courtoisie.

M. L., avec une largeur d'esprit des plus louables, admet même la lé-

gitimité de la critique philosophique des Fichte, des Schelling, des Hegel, des Schleiermacher, signalant la contradiction logique qu'il y a à désigner Dieu, d'une part comme l'absolu et l'infini, de l'autre comme personnel, à l'image d'une individualité humaine. Il est impossible à notre pensée d'attribuer à Dieu la conscience et la volonté, sans lui enlever par cela même son caractère infini. Ce que nous appelons en effet chez l'homme conscience et volonté, ne peut se concevoir sans une succession, dans le temps, de pensées déterminées qui se limitent mutuellement. Appliquer à Dieu ces catégories, c'est le transporter sur le terrain du fini, en faire une sorte d'homme indéfiniment grossi qui n'a plus rien de commun avec l'absolu. On aboutit forcément par la voie de la pure dialectique à une notion panthéiste de la divinité.

Mais, en face de l'intérêt théorique qui réclame l'existence d'un fondement dernier, d'une unité supérieure du monde, d'un Etre infini manifestant son activité dans la vie finie et que peut satisfaire l'idée d'un absolu impersonnel, nous trouvons en nous un intérêt religieux, appuyé sur les expériences pratiques de la vie de l'âme, qui demande un Dieu personnel capable d'entrer avec l'homme en un rapport également personnel.

M. L. combat à ce point de vue tant l'idée panthéiste que le système des matérialistes. Il abandonne sans hésiter tout le bagage des anciennes preuves de l'existence de Dieu. « Ces preuves, dit-il, ne sont bonnes à convaincre que ceux dont la foi en Dieu n'a pas besoin de preuves; depuis Kant, la critique ne s'est pas lassée de remettre sans cesse au jour les paralogismes qui sont à la base de ces prétendues preuves. » M. L. accorde que notre pensée n'arrivera jamais à éliminer toute contradiction de l'idée divine. « Nous ne pouvons nous faire une idée ni d'une pensée infinie, ni d'une volonté infinie. Aussitôt que nous l'essayons, nous nous engageons dans des contradictions, où c'est tantôt l'absoluité de Dieu qui sombre au profit de sa personnalité, tantôt sa personnalité au profit de son absoluité. Mais nous ne saurions néanmoins suivre le conseil que nous donne le panthéisme de sacrifier la personnalité de Dieu à son absoluité, car ce serait sacrifier l'intérêt spécifiquement religieux de la foi en Dieu au profit d'une abstraction philosophique. » Or qui vous garantit que l'Absolu de la philosophie panthéiste ait une base plus solide que la foi en Dieu, affirmée au point de vue religieux? Cette base est purement psychologique, elle se ramène forcément à des nécessités subjectives de l'âme humaine, et c'est là aussi la base du raisonnement sur lequel se fonde notre foi au Dieu personnel. Nous justifions ainsi, par voie critique, le droit de nos intérêts religieux d'entrer en ligne de compte dans la détermination de l'idée divine.

Ce serait une erreur d'assigner à la croyance en Dieu, comme origine principale, l'intérêt de l'intelligence qui recherche une cause à chaque effet. Ce n'est pas, d'après M. L., le besoin d'unité qui l'a provoquée, mais le besoin d'affirmer notre liberté spirituelle en face de la force aveugle de

la nature. « La conscience que nous avons du moi se partage entre le sentiment de notre dépendance à l'égard de la nature et celui que nous avons de pouvoir nous élever par un effort intérieur au-dessus de cette dépendance. En tant qu'il appartient à la nature, l'homme est soumis au mécanisme aveugle de l'agencement de la nature. En tant que, par un effort intérieur, il s'élève au dessus de sa destination finie naturelle, il cherche à affirmer son moi en face du destin commun de tous les objets finis, il reconnait en lui-même un moi libre et spirituel. » L'homme, parvenu à ce degré de connaissance, sent le besoin d'une conception du monde qui corresponde à ses aspirations, qui donne satisfaction au besoin pratique de son esprit en lui donnant la solution de l'énigme de la vie. Cette solution, c'est la foi en Dieu. Seule, la foi en la dépendance commune de tous les éléments finis d'une Intelligence et d'une Liberté suprêmes nous donne la force d'affirmer notre liberté intelligente en face du mécanisme aveugle de la nature. Cette foi plonge donc ses racines dans la conscience que nous avons de notre dignité humaine en face de la nature inconsciente. Et l'acte par lequel nous nous élevons à Dieu nous donne d'ailleurs la conscience d'un rapport de personne à personne. Une fois établie la nécessité logique de notre foi, il importe peu qu'on y signale tel défaut philosophique, le besoin pratique de la vie étant plus puissant que toute logique. Nous n'en serons que plus modérés dans ce que nous affirmerons des attributs divins, plus réservés dans nos assertions touchant la nature intime de la divinité.

Notre analyse donne une idée suffisante de la loyauté ingénieuse de cet essai. De tels raisonnements sont de nature à réconcilier beaucoup de personnes avec l'idée de Dieu, telle qu'elle peut trouver des interprètes indépendants jusque dans le sein des Eglises. Nous aurions désiré toutefois que M. L. ne passât pas sous silence ce qui nous semble constituer une grande difficulté pour sa thèse. Il s'agit de ce rapport personnel entre l'homme et Dieu que M. L. prétend conserver. Les anciens apologistes, qui ne tenaient nul compte de l'ordre régulier de la nature, trouvaient cet échange très-naturel ; les lois de la nature n'existaient guère à leurs yeux que pour être tournées ou violées par le miracle et l'exaucement des prières. J'aurais voulu que M. Lipsius nous dît plus clairement comment il concilie ce commerce entre l'homme et Dieu avec le respect pour les lois naturelles dont sa pensée témoigne constamment. J'entrevois là un élément de dualité peu rassurant pour la solidité du système.

M. le docteur et professeur Schultz s'est proposé de démontrer que la foi en Jésus n'avait rien à craindre des recherches concernant la personne de Jésus. Pour M. S., la foi du chrétien au Christ est absolument indépendante de la certitude historique des narrations évangéliques. Que la critique et l'histoire fassent leur œuvre : on ne songe point à la contester. Notre foi en Jésus n'est point à la merci de pareilles recherches, si dangereuses qu'elles paraissent à certains. Elle est absolument indépendante des résultats de l'examen historique de sa vie. Qu'est-ce

à dire? En sommes-nous revenus à l'idée d'un Christ idéal, qui fut familière à l'Allemagne d'il y a cinquante ans, à l'idée d'un Christ dont la ressemblance avec le personnage historique de Jésus n'est plus que secondaire? M. S. le nie : il ne m'en paraît pas toutefois aussi éloigné qu'il se l'imagine très-sincèrement, bien que son point de départ soit différent.

Pour M. S., le chrétien prend connaissance de Jésus et croit en lui, non pas d'une façon médiate par des témoignages historiques, mais immédiatement en ressentant son action dans l'Eglise et au dedans de soi-même. Il y a là une certitude psychologique immédiate que le chrétien opposera sans hésitation aux fluctuations, aux incertitudes, aux lenteurs de la recherche historique. Tandis que celle-ci pèse les témoignages, compare, contrôle, élimine, pose des points d'interrogation, le Christ, vivant dans l'Eglise, s'impose au cœur bien disposé avec l'évidence d'une lumière éclatante. C'est à peu près la thèse que Schleiermacher avait développée jadis avec les ressources de son infatigable génie.

Cette thèse se concilie avec une liberté critique très-réelle ; M. S. apprécie les évangiles avec une grande indépendance. Il n'admet, par exemple, pas plus la réalité des miracles attribués à Jésus que de ceux dont sa personne aurait été l'objet, tels que la naissance miraculeuse, la résurrection, l'ascension. Toutefois le point de vue qu'il défend avec la plus chaleureuse conviction nous semble singulièrement paradoxal. Je comprends très-bien qu'à défaut de documents historiques complets concernant un grand personnage, un fondateur de religion, on préfère s'attacher au souvenir de ce personnage tel qu'il est resté vivant dans son église. M. S., mis en présence de ce « souvenir, » ressent l'impression de la perfection, de la bonté et de la religiosité absolues. Ce sont de ces impressions personnelles qu'on ne peut contester. Il affirme de plus que pareille impression se produira pour quiconque se mettra sincèrement en présence de la personne du Christ, telle qu'elle se manifeste dans son Eglise actuelle ou dans le Nouveau Testament, document fidèle de la foi de la primitive Eglise : soit, je le veux aussi. Mais est-ce là réellement un fondement bien solide pour la foi ? Cette préoccupation de trouver un « absolu moral, » pour remplacer l' « absolu métaphysique » dont les progrès de la critique historique ont dépouillé la personne de Jésus, ne serait-elle pas, en une grande mesure, l'effet de l'éducation, l'expression du désir de trouver un équivalent pour ce qu'on a perdu ? Et n'arrive-t-on pas à trouver précisément dans le Jésus du Nouveau Testament le type absolu de l'humanité parce qu'un secret instinct vous pousse malgré vous à cette solution ? Quoiqu'il en soit, l'appréciation de la personne de Jésus ne peut pas rester indépendante des documents évangéliques ? De même qu'elle varie singulièrement selon que l'on préfère le quatrième Evangile aux trois premiers — Schleiermacher avait bien senti que, pour maintenir au Christ dogmatique son importance, il fallait conserver quelque crédit à la gnose johannique, — de

même elle variera selon l'interprétation des documents, seuls dignes de foi, rapportés dans le cours des évangiles synoptiques : si l'on reconnaît, en particulier, que la notion du royaume de Dieu, que les idées messianiniques chez Jésus, se ressentaient positivement de son milieu, de son entourage, l'on sera forcé de comprendre son rôle d'une façon beaucoup plus pratique, mais moins idéale que « l'absolu moral »; on arrivera vite à ce que M. Pécaut a nommé le théisme chrétien, à savoir que la personne de Jésus s'effacera derrière les idées centrales de son enseignement, celles de la paternité divine et de la fraternité humaine. Si digne de sympathie que paraisse l'essai de conciliation tenté par M. S., il me semble difficile qu'on n'en arrive pas bientôt à ce point.

La conférence de M. Köhler trahit le même effort pour rendre acceptables aux esprits indépendants des idées qui rencontrent aujourd'hui une vive oposition. Il prend l'idée du royaume de Dieu chez Jésus et montre comment la notion d'église s'est peu à peu formée ; il détermine enfin les conditions auxquelles doit répondre actuellement une église pour satisfaire aux besoins du présent. Tout cela est ingénieusement tracé et témoigne d'une préoccupation élevée; mais, à côté de résultats avérés de la critique historique, qui sont ici reproduits avec sincérité, je trouve des assertions dont la justesse est fort contestable. La notion purement idéale du royaume de Dieu que M. K. prête à Jésus ne peut être acceptée que sous bénéfice d'inventaire, ou plutôt ne peut pas être acceptée du tout. Pour Jésus, il faut s'en convaincre, le royaume de Dieu est le royaume messianique conçu d'une façon plus spirituelle, mais aussi réelle, que pour ses contemporains. On sent trop ici que le philosophe et le théologien dictent ses conclusions au critique. Ce reproche, que j'adresse tout particulièrement à la troisième conférence, est celui qu'il convient de faire, sous une forme modérée, à l'ensemble de ces travaux. Ce sont des essais tentés par des hommes distingués et sincèrement libéraux pour mettre d'accord la religiosité chrétienne avec les résultats de la culture philosophique et historique indépendante et rationnelle. Dans cet effort, on sent que le jugement est déterminé par d'autres raisons encore que celles qui découlent de l'examen désintéressé des faits. Il y a là une sollicitation, dont l'écrivain ne se rend plus compte, mais que le lecteur ressent, tout en rendant justice à l'immense progrès réalisé sur la conception vulgaire du christianisme.

II

L'auteur de *Religion et Christianisme* est un professeur de philosophie, dont l'ouvrage témoigne d'une grande lecture et d'une méditation exercée. M. Kreyenbühl est un laïque qui croit à l'influence et aux bienfaits de la religion et estime qu'on peut entreprendre d'en démontrer rationnellement la légitimité. M. K. se propose d'étudier d'abord l'origine et la nature intime des impressions religieuses, puis les rapports qui unissent la religion aux autres parties constitutives de la vie spirituelle, enfin

de jeter un « coup d'œil libre et sans prévention » sur les circonstances et les rapports religieux du temps présent et de les exposer en y joignant son appréciation sur le développement religieux que l'on peut attendre de l'avenir.

La première partie, celle qui traite de l'origine de la religion, contient une analyse soignée de l'idée de Dieu et de ses différentes manifestations. Le sentiment religieux n'est pas un sentiment d'impuissance et de dépendance fatale, mais d'abandon plein de confiance en l'éternelle raison qui agit en dehors de nous comme dans notre esprit, de confiance enfantine en la direction infaillible et toute sage du monde, de soumission en la volonté suprême qui, sans se préoccuper des désirs bornés de l'individu, dirige tout pour le bien de l'espèce. L'homme s'élève ainsi joyeusement de sa faiblesse au sentiment de sa destination supérieure. Ce sentiment religieux est à la base de l'activité morale de l'homme; nous ne pouvons poursuivre jusqu'au bout la recherche de la forme fondamentale essentielle de la moralité humaine, sans être forcés de reconnaître que nous devons passer de ce terrain sur celui de l' « excitation religieuse », où gît, tant pour l'individu que pour la communauté, le secret de la force et du perpétuel renouvellement de la vie spirituelle : c'est ce qu'établit, par une série de considérations remarquables, la seconde partie. Nous arrivons ainsi à la question dont l'examen formera la troisième et dernière partie : qu'est-ce que le christianisme, quel est son rôle actuel? M. K. prend ici une position mixte entre le supranaturalisme vulgaire et le rationalisme proprement dit. Avec le rationalisme, il soutient, contre la théologie de l'Eglise, que la personne et la doctrine de Jésus n'ont pas été déterminées par une intervention divine surnaturelle qui supprime les facteurs historiques et psychologiques; la mission religieuse de Jésus a été préparée par le développement historique de son peuple, sa personne s'est développée dans les conditions psychologiques naturelles à l'esprit humain, sa vie et ses destinées se sont déroulées conformément aux circonstances de l'époque. Avec le supranaturalisme, M. K. affirme, contre le rationalisme, que la personne ni la doctrine de Jésus ne sauraient être mises sur la même ligne que les personnes ou les doctrines de ses compatriotes ou de ses contemporains, qu'il ne représente pas seulement la somme ou la moyenne des développements religieux qui l'ont précédé et qu'on ne saurait lui appliquer la mesure qui convient à tous les autres héros religieux sans exception. Il faut reconnaître en lui non-seulement l'apôtre religieux de l'amour et du support, non-seulement l'exemple d'une vie pieuse et d'une haute moralité, mais l'idéal de l'esprit religieux pour tous les temps, la personne en laquelle l'accord entre Dieu et l'homme a été consommé, par suite le véritable Sauveur de notre espèce, celui qui l'arrache à l'esclavage que constitue l'éloignement de Dieu, qui la débarrasse d'une crainte servile pour lui donner le sentiment que nous sommes les enfants de Dieu. Nous entrons par là dans le courant des idées constatées plus

haut, et nous devons signaler également, dans l'ouvrage de M. K., à côté d'une sérieuse connaissance des résultats acquis par la critique sur le domaine des origines chrétiennes, une trop grande facilité à tourner les idées propres à Jésus aux formes d'une pensée plus moderne. C'est ainsi que la religion de Jésus, c'est-à dire l'ensemble des conceptions religieuses que M. Kreyenbühl croit pouvoir attribuer à Jésus sur la foi des documents authentiques de son histoire, doit être encore la religion de notre temps. Le renouvellement religieux de notre race ne sera pas autre chose que la revivification du contenu permanent de toute religiosité tel qu'il est apparu à Jésus.

Nous sommes aise d'avoir eu l'occasion d'attirer l'attention du public français sur des œuvres aussi consciencieuses et aussi distinguées. Dans un pays comme le nôtre, les questions ne se posent point comme elles le font sur terre allemande et protestante. Toutefois ces graves divergences ne suppriment pas l'élément commun de pareilles recherches. Entre ceux qui défendent la tradition de l'Eglise en bloc et sans examen et ceux qui la rejettent également en bloc, il y a place pour des tentatives de conciliation. Quand ces tentatives se produiront, la même question que nous avons dû poser à propos des conférences de Francfort et de l'essai de M. Kreyenbühl se présentera à nous : dans quelle mesure la personne humaine de Jésus, qu'on nous présentera sans doute comme le centre du catholicisme ou du christianisme réformé, aura-t-elle subi l'influence du travail entrepris par la critique indépendante sur les origines du Christianisme ? Dans quelle mesure les résultats de ses recherches seront-ils acceptés ? dans quelle mesure seront-ils détournés au profit d'une idée philosophique et religieuse?

Maurice VERNES.

---

140. — **Las Bibliotecas europeas y algunas de la América latina.** Con un apéndice sobre el archivo general de Indias en Sevilla, la direccion de hidrografia y la Biblioteca de la Real Academia de la Historia en Madrid, por Vicente G. QUESADA, director de la Biblioteca de Buenos Aires... Tome I. Buenos Aires, Imprenta y libreria de Mayo, 1877. In-8°, 651 pages.

M. Vicente G. Quesada, directeur de la bibliothèque de Buenos-Aires [1], a profité d'un voyage récent en Europe pour étudier l'organisation des principales bibliothèques de notre continent qu'il a eu occasion de visiter. Le volume que nous annonçons, publié aux frais du gouvernement de la République Argentine, contient les résultats des recherches du savant bibliothécaire. L'auteur présente son ouvrage avec une très-

1. M. Vicente Quesada est l'éditeur de la *Revista* de Buenos-Aires (Buenos-Aires, 1863-1871), l'auteur d'un ouvrage estimé sur la Patagonie et les Terres australes qui a paru en 1875, de la *Revista del Parana* (Parana, 1861), etc.

grande modestie. Après avoir déclaré que c'est comme amateur, et non comme savant, qu'il a exécuté son voyage littéraire, il dit dans la préface : « Je suis loin de penser que mon œuvre soit complète; j'ai élevé un édifice qui peut prêter à la critique, mais il n'aurait été ni prudent ni raisonnable d'espérer le compléter et le corriger sans entreprendre un nouveau voyage. Je préfère le soumettre au jugement des personnes compétentes et je compte que mes collègues des bibliothèques que je décris voudront bien répondre à l'invitation que je leur fais de me signaler les erreurs et les lacunes qui abondent dans cet essai. Je publierai plus tard leurs observations en forme de supplément et j'espère par ce moyen corriger en partie les fautes et les méprises involontaires que j'ai pu commettre. » Et cette discrétion est d'autant plus méritoire, que les renseignements que nous donne M. Q. sont bien coordonnés et en partie nouveaux. L'introduction renferme d'excellentes observations générales sur le rôle des bibliothèques publiques dans la civilisation moderne, sur les principes qui doivent présider à leur installation et organisation et au choix des fonctionnaires.

Les bibliothèques dont on trouve la description dans ce volume sont : la bibliothèque nationale de Paris, la bibliothèque du British-Museum, la bibliothèque royale de Munich, la bibliothèque royale de Berlin, la bibliothèque royale de Dresde, la bibliothèque impériale de Vienne, la bibliothèque royale de Bruxelles, la bibliothèque nationale de Madrid, la bibliothèque ambrosienne de Milan, la bibliothèque nationale de la Brera à Milan, la bibliothèque de l'Université de Turin, la bibliothèque nationale de Florence, la bibliothèque de l'Université de Bologne, et la bibliothèque du Vatican. L'auteur expose brièvement l'origine et l'histoire de chacun des établissements que nous venons d'énumérer; il décrit avec soin les édifices ; l'aménagement et la classification des livres (M. Q. ne s'occupe que des livres imprimés); la rédaction des catalogues; la manière dont se font les recherches et les communications; les lois qui règlent le dépôt légal dans les différents Etats; les ressources destinées à l'accroissement des collections; l'administration, — en un mot tout ce qui constitue la partie technique des bibliothèques, ce que l'on a appelé la *bibliotheconomie*. Les éléments de cette enquête ont été, en majeure partie, recueillis par M. Q. lui-même, au cours de ses voyages; les documents officiels, publiés par quelques bibliothèques ou par les gouvernements, et aussi quelques ouvrages spéciaux, tels que ceux des Constantin, d'Edward Edwards, de Petzholdt, ont fourni le reste. Mais M. Q. a une supériorité naturelle sur ses devanciers : son livre étant le plus récent sur la matière est aussi le guide le mieux instruit en ce qui concerne la situation actuelle des établissements littéraires dont il a entrepris la description.

Certes les erreurs sont nombreuses dans cet ouvrage. M. Q., au lieu de consigner immédiatement par écrit ses observations, s'est quelquefois fié à sa mémoire, qui ensuite lui a fait défaut. Dans certains cas,

il paraît avoir mal compris les explications verbales qui lui avaient été données. Ainsi, lorsque, en parlant de la Bibliothèque nationale de Paris, il affirme que « el edificio está aislado de todo otro, y hasta donde es posible á cubierto de los peligros del fuego. Recibe aire y luz de suz cuatro frentes.... » (p. 36) ; ou lorsqu'il nous apprend que la salle de la rue Colbert a été ouverte au public en 1858, et que celle de la rue de Richelieu, réservée à certaines classes de lecteurs, est la salle ancienne (p. 38). Les documents officiels que quelques administrations ont mis à la disposition de l'auteur ont été choisis au hasard. La bibliographie est fort incomplète. Les noms propres sont souvent altérés et méconnaissables, les chiffres inexacts. Une critique que l'on peut adresser à M. Q., aussi bien qu'aux écrivains qui se sont occupés de ces questions avant lui, c'est d'attacher trop d'importance à certains détails de second ordre, tels par exemple que le chiffre exact des volumes conservés dans les différentes bibliothèques. Il est clair que, dans ce cas, c'est la qualité, et non la quantité, qui est l'essentiel. L'institution du dépôt légal dans la plupart des Etats d'Europe amène, chaque année, à ces établissements des milliers de volumes sans valeur, des quantités énormes de papier imprimé qui constituent plutôt une charge qu'une richesse.

Si l'on considère les conditions difficiles dans lesquelles l'auteur s'est trouvé en composant cet ouvrage, on hésitera à insister sur des erreurs faciles à corriger. C'est, en somme, un livre fort utile pour faire connaître aux habitants de l'autre hémisphère l'un des côtés les plus brillants de la civilisation européenne. Quant à nous, c'est le second volume que nous promet M. Q. et qui sera consacré aux bibliothèques de l'Amérique latine, qui nous intéressera et nous instruira davantage. Déjà, en différents endroits du présent volume, l'auteur compare l'état florissant des bibliothèques d'Europe avec la situation précaire de plusieurs établissements littéraires de l'Amérique du Sud. Mais c'est dans le second volume qu'il se propose de traiter avec détail ces questions et c'est là qu'il nous fournira des renseignements vraiment nouveaux. En attendant, nous ne pouvons qu'approuver l'avis que M. Quesada émet en passant, à savoir que le principal objet des bibliothèques de ces contrées devrait être de réunir tous les ouvrages relatifs à l'Amérique et publiés dans cette partie du monde, comme l'a si bien compris la bibliothèque de Santiago de Chili.

A.

---

141. — **Les ducs de Guise et leur époque,** étude historique sur le seizième siècle, par H. Forneron. Paris, Plon, 1877, in-8°. T. I de II-420 p. T. II de 448 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Le livre de M. Forneron, hâtons-nous de le dire, n'est pas un livre d'érudition. L'auteur nous l'apprend lui-même en déclarant, dès la pre-

mière ligne de sa courte préface, que ses devanciers « ont fait connaître tout ce qu'on peut extraire des manuscrits conservés dans nos archives». C'est là une singulière erreur et l'on voit bien que M. F. n'a pas pris la peine de faire la plus petite recherche dans nos grands dépôts publics, où les documents inédits relatifs à l'histoire de la maison de Guise se comptent par centaines. Ce qui montre encore que M. F. n'a pas écrit pour ceux qui savent, c'est le jugement qu'il porte (note de la page 1) sur l'*Histoire des ducs de Guise* de M. René de Bouillé : à ses yeux, c' « est une véritable encyclopédie de tout ce qui a pu être dit ou écrit sur les Guises. » L'exagération de cet éloge amusera ceux qui ont sérieusement examiné cette prétendue encyclopédie où ce qui manque est autrement considérable que ce qu'il y a. Qui s'attendrait à voir citer, auprès des quatre volumes de M. de Bouillé, lesquels constituent, pour M. F., la *Loi et les Prophètes*, un bouquin aussi vieilli que la *Vie de François de Lorraine, duc de Guise*, par J.-B.-H. du Troussot de Valincourt [1], et une brochure aussi superficielle que les *Observations sur plusieurs lettres de François et Henri ducs de Guise* par Berryat-Saint-Prix, tandis que nul souvenir n'est donné à un ouvrage très-important, *Les Guises, les Valois et Philippe II*, par M. Joseph de Croze [2] ?

M. F. a cru faire assez en utilisant les recherches des historiens étrangers. « Il est, » dit-il (p. 1), « devenu difficile de parler des événements du xvie siècle sans étudier les travaux de Gachard en Belgique, de Froude en Angleterre, de Ranke en Allemagne, de Prescott et de Motley en Amérique, d'Alberi en Italie. » Cette énumération, quelque peu fastueuse, ne doit pas être prise à la lettre. Sans doute M. F. a emprunté quelques-unes de ses meilleures pages aux célèbres historiens des Deux-Mondes qu'il invoque, mais combien d'autres pages de son livre ne proviennent que de nos histoires françaises, où déjà du reste — ai-je besoin de le rappeler? — les travaux étrangers, surtout ceux d'Alberi, de Gachard et de Ranke, avaient été largement mis à profit! Je ne voudrais pas paraître trop sévère pour un ouvrage qui n'est pas sans mérite, soit que l'on en considère le fond, soit que l'on en considère la forme. Pourtant il m'est impossible de ne pas blâmer le ton pompeux avec lequel l'auteur nous annonce qu'il va renouveler, en quelque sorte, à l'aide de ses citations exotiques, la face de l'histoire du xvie siècle. Importons ce qui est bon, ce qui est nouveau; augmentons autant que possible le trésor des

---

1. Paris, 1861, in-12.

2. Paris, Amyot, 1866, 2 vol. in-8°. L'auteur, dont le système diffère entièrement de celui de M. F., a toujours eu soin de remonter aux sources et il a reproduit, dans les appendices de ses deux volumes, un grand nombre de documents tirés pour la première fois de nos archives et de nos bibliothèques. — M. F. a mentionné le volume publié par MM. Loiseleur et Baguenault de Puchesse sur l'expédition du duc de Guise à Naples, mais il n'a pas connu un curieux travail du second de ces érudits, *Les ducs François et Henri de Guise d'après de nouveaux documents* (Paris, 1867 in-8°).

connaissances nationales, mais ne proclamons pas si haut la gloire de nos scientifiques conquêtes. Le conseil donné aux poètes par le sage Boileau est bon aussi pour les historiens :

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté!

Le livre de M. F. s'étend de la bataille de Marignan (13 et 14 septembre 1515) jusqu'à la mort du dernier duc de Guise (juillet 1675), et embrasse ainsi une période de cent soixante années. M. F. glisse sur ce qui, dans cette période, est peu intéressant; il insiste, au contraire, sur ce qui est dramatique. Généralement le style est vif, animé, brillant, et son éclat justifie la couronne accordée par l'Académie française [1]. Parmi les morceaux les plus dignes d'attention, j'indiquerai, dans le premier volume, le récit de la bataille de Marignan, où Claude de Guise reçut vingt-deux blessures [2], le récit de l'opération faite par Ambroise Paré au Balafré (p. 83), le portrait du cardinal Charles de Lorraine (p. 97-100), celui de Catherine de Médicis (p. 105-106), le récit du duel de Jarnac et de la Châtaigneraie (p. 111-116), le récit du siège de Metz (p. 153-174), le portrait du duc d'Albe (p. 207-209); dans le second volume, le récit de la bataille de Dreux (p. 4-12), le portrait de François de Guise (p. 22-24), le récit de la Saint-Barthélemy, récit qui est le chef-d'œuvre de l'écrivain (p. 142-161) [3], le portrait de la reine Elisabeth (p. 306-309), le récit de la mort de Marie Stuart (p. 323-326), enfin le récit de la mort du duc de Guise (p. 382-388). Ce sont là les morceaux à effet, et M. F. en a préparé le succès avec tout le soin, que dis-je? avec toute la coquetterie d'un brillant artiste.

Voici quelques-unes des observations que l'on peut adresser à l'auteur des *ducs de Guise et leur époque*.

Le passage sur la bataille navale du cap Saint-Mathieu (t. I, p. 12) est plus légendaire qu'historique : « Hervé Primauguet, amiral de Bre-

---

1. Parfois ce style s'éloigne trop de la grave simplicité du genre historique. Je ne citerai que cette phrase à la Théophile Gautier (t. I. p. 206) sur Philippe II s'entêtant à occuper la ville de Saint-Quentin : « Comme le taureau des jeux de son pays oublie un moment les picadors pour s'acharner sur la carcasse du cheval qu'il vient d'éventrer, ainsi Philippe II s'attarde sur les débris de la ville prise. »

2. Le souvenir du duc de Wellington (p. 6) était bien inattendu au sujet de Marignan. De même, on s'étonne (p. 185-186) du rapprochement établi entre Charles-Quint et Alfred de Musset. L'idée de comparer (p. 262) Calvin à Robespierre est un peu moins étrange, mais elle l'est encore suffisamment.

3. M. F. a donné, un peu plus loin (p. 179), le tableau des chiffres des assassinats commis à Paris et dans tout le reste de la France, depuis le 29 août jusqu'à la fin d'octobre 1572, tels qu'ils sont indiqués par les principaux narrateurs. Ce tableau ne comprend pas moins de vingt-sept indications. Il faut y joindre le témoignage de Pierre Fayet (*Journal historique sur les troubles de la Ligue publié d'après le manuscrit inédit et autographe, par* Victor Luzarche) (Tours, 1852), et celui du poète Guillaume du Sable (*La Muse chasseresse*, Paris, 1611). Voir, au sujet de ce dernier témoignage, une note des *Vies des poètes agenais* (1868, p. 42).

tagne, mena contre la flotte anglaise, à Ouessant, les escadres de France et de Bretagne : enveloppé sur son navire, la *Cordelière,* par dix bâtiments anglais, il s'attacha aux flancs de la *Régente,* le vaisseau amiral ennemi, et se fit sauter avec lui. » Rétablissons d'abord avec M. Jal *(Dictionnaire critique de biographie et d'histoire,* au mot *Cordelière,* p. 428) le nom du célèbre guerrier : « Hervé Portzmoguer est, » dit l'ancien archiviste de la marine, « celui dont le nom s'est transformé en Primauguet, francisation ridicule contre laquelle le bon sens proteste en vain depuis longtemps et qui a offensé à bon droit nos compatriotes de la Basse-Bretagne. » M. Jal (p. 917) raconte ainsi la mort de Portzmoguer : « L'issue de cette lutte fut également funeste aux deux capitaines : le *Régent* [ailleurs Jal l'appelle *la Régente*] et la *Cordelière* furent incendiés, l'un à l'autre attachés par les grappins d'abordage ; le capitaine anglais périt dans l'incendie ; Hervé de Portzmoguer se jeta tout armé à la mer pour éviter la mort par le feu, mais le poids de ses armes l'entraîna au fond des eaux, où il périt. » Ajoutons que Portzmoguer, loin d'être *amiral de Bretagne,* n'était peut-être pas même *capitaine de mer,* comme l'a remarqué M. Jal (article *Portzmoguer,* p. 992).

M. F., s'appuyant (p. 17) sur Mme la comtesse d'Haussonville *(Marguerite de Valois,* p. 93), raconte que la reine de Navarre fut souffletée par son mari. Ce soufflet est-il bien authentique ? L'anecdote n'a-t-elle pas été imaginée après coup ? Hilarion de Coste, un de ceux qui ont le plus contribué à répandre le bruit de ce soufflet, n'allègue *(Eloge des dames illustres,* t. II, p. 274) d'autre témoignage que celui de Pierre Mathieu, et l'on sait combien l'auteur de l'*Histoire de France sous les règnes de François Ier, Henri II,* etc., (1631, 2 vol. in-f.), est souvent inexact. L'autorité d'aucun contemporain ne pouvant être, ce me semble, invoquée sur ce point, ne faut-il pas douter de la rude protestation tombée de la main d'un époux intolérant sur la joue de la gracieuse Marguerite ?

Tous ceux qui apprécient tant les belles publications de M. Armand Baschet liront avec une pénible surprise la note de la p. 27, où M. F. dit de ce vaillant érudit : « On peut regretter qu'il semble songer plutôt à se créer des portefeuilles de documents curieux qu'à livrer au public le résultat de ses travaux. » Rien n'est plus inexact et plus injuste que cette assertion. Si quelqu'un, au contraire, a mis en toute occasion la lumière sur le boisseau, c'est assurément l'auteur de *La diplomatie vénitienne,* et, loin de mériter les reproches de cachottier, d'accapareur, M. Baschet mérite d'être à jamais remercié pour l'infatigable zèle avec lequel il nous a signalé les trésors cachés dans les archives de Venise [1].

---

1. Si M. F. avait vu l'important *Mémoire* de M. Baschet *sur le recueil original des dépêches des ambassadeurs vénitiens pendant le* XVIe, *le* XVIIe *et le* XVIIIe *siècle et sur la copie qui en a été entreprise pour être déposée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (Archives des missions scientifiques et littéraires,* 3e série,

Qui croirait qu'à propos de Beaune de Semblançay, M. F. cite (p. 29) et encore par ricochet, c'est-à-dire d'après Petitot, les très-suspects *Mémoires historiques* dits d'Amelot de la Houssaye, et qu'il passe sous silence le récit d'un contemporain sûrement informé, le *Journal d'un bourgeois de Paris sous François Ier* si bien publié par M. Ludovic Lalanne? Encore si, pour nous consoler du renvoi à la compilation de 1722 injurieusement attribuée à Amelot de la Houssaye, M. F. avait cité l'estimable travail de feu M. Pierre Clément (de l'Institut) sur le malheureux surintendant des finances! Mais non... par une nouvelle fatale préférence, c'est l'*Abrégé* du président Hénault qui est allégué, et M. F. se montre, en ce passage, aussi dédaigneux des récits originaux du XVIe siècle et des savantes études du XIXe, que confiant dans les anecdotes des écrivains du XVIIIe [1].

Noël Beda, le syndic de la Sorbonne, mourut le 8 janvier 1536, et non (t. I, p. 51) en 1537. — Quand M. F. nous montre *(Ibid.*, p. 52) le duc d'Alençon expirant « accablé de honte sous le regard de sa femme, » il oublie qu'au ver rongeur de la honte, il convient de joindre les suites d'une grave blessure reçue à la bataille de Pavie. — M. F. mentionne *(Ibid.*, p. 53) la frappante leçon infligée par Antoinette de Bourbon à son infidèle mari Claude de Guise, qui s'était épris d'une paysanne des environs de Joinville. Malheureusement il n'offre pour garant de son historiette que Varillas *(Histoire de Charles IX*, t. I, p. 139), et franchement ce n'est pas assez [2]. — Je suis fâché de retrouver (t. I, p. 68), la vieille et fabuleuse étymologie que voici : « Antoine de Mouchy, en latin Democharès, a donné naissance au mot *mouchard*, par le zèle avec lequel il savait épier et faire dénoncer les hérétiques. » *Mouchard* vient

t. IV, 1877, p. 495-524), il aurait probablement remplacé le blâme par l'éloge, voyant là tout ce qu'a fait M. Baschet pour mettre à la disposition des érudits la série des principales dépêches relatives à la France, écrites par les ambassadeurs vénitiens pendant 300 ans.

1. Pour relever quelques vétilles, en passant, je note que M. G. écrit (p. 50) *Montluc* et (p. 62) *Grammont*. C'est, comme on l'a maintes fois rappelé ici, un *t* de trop dans le nom de l'auteur des *Commentaires*, un *m* de trop dans le nom de l'évêque de Tarbes, de la famille du futur maréchal de Gramont. Du reste, ce dernier nom est régulièrement imprimé (t. II, p. 108). M. F. moins que personne pourrait se plaindre de la minutie de ces observations, lui qui (t. I, p. 139) veut que le capitaine appelé maintenant le duc d'*Albe* soit appelé le duc d'*Alva*.

2. C'est encore au même ouvrage de Varillas que M. F. emprunte (t. I, p. 296) les renseignements que voici sur une innovation due à Catherine de Médicis : « Le beau tour de ses jambes luy faisoit prendre plaisir à porter des bas de soie bien tirés, suivant la galanterie du temps, et ce fut pour les montrer qu'elle inventa la mode de mettre une des jambes sur le pommeau de la selle en allant sur les haquenées. » M. F. aurait pu fortifier le mince crédit de Varillas du crédit autrement considérable d'un témoin oculaire tel que Brantôme, qui a dit que Catherine « est la première qui ait mis la jambe dans l'arçon, d'autant que la grâce y estoit plus belle et apparaissante que sur la planchette. » Quant aux bas de soie propagés par la même princesse, on peut voir l'*Histoire du costume en France* de M. Jules Quicherat (2e édition, 1877, p. 432.)

tout simplement de *mouche,* mot qui était parfois employé comme synonyme d'espion [1].

M. F. (*Ibid.*, p. 289, note 1) se lamente avec amertume sur le retard apporté à la publication de la correspondance de Catherine de Médicis, dans la collection des documents inédits. Il gourmande le ministère de l'instruction publique et va jusqu'à écrire cette phrase désespérée : « Il ne semble pas qu'aucun travail ait été sérieusement commencé, malgré les engagements pris. » Je suis heureux de pouvoir le rassurer : le travail a été si sérieusement commencé que nous ne tarderons pas à avoir entre les mains le premier volume des lettres de Catherine de Médicis, et la préparation des volumes suivants est assez avancée pour qu'on puisse compter sur la marche rapide de la grande publication confiée à M. de la Ferrière-Percy.

M. F. qui (t. II, p. 62, note 1) prétend que la *Correspondance de Philippe II*, mise au jour par M. Gachard, est, quoique très-remarquable, à peu près aussi inconnue en France que les publications des lettres et rapports des diplomates anglais, ne paraît pas lui-même avoir eu connaissance d'un autre remarquable ouvrage de l'archiviste général du royaume de Belgique, car, à propos de la mort de don Carlos (*Ibid.*, p. 82), il cite seulement l'histoire de Philippe II par Prescott, laquelle a été si dépassée, en ce qui regarde les rapports du roi d'Espagne avec son fils, par l'étude toute spéciale intitulée *Don Carlos et Philippe II* [2].

L'auteur des *Ducs de Guise et leur époque* en est encore à répéter (*Ibid.*, p. 172) que « le vicomte d'Orte [*Sic* pour d'Orthe] s'est rendu fameux par sa belle réponse aux mandements verbaux : *A Bayonne, je n'ai trouvé que des soldats et pas de bourreaux.* » Il a été prouvé par la publication de la réponse autographe d'Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe, non pas à *des mandements verbaux,* mais à une lettre de Charles IX, que le gouverneur de Bayonne n'avait pu écrire rien de semblable au noble mot que d'Aubigné lui attribue. Voir dans la *Revue des questions historiques* du 1er janvier 1867 (p. 292-296) un article intitulé : *La lettre du vicomte d'Orthe à Charles IX* [3].

Je voudrais effacer du livre de M. F. ce passage par trop romanesque (t. II, p. 212) sur Marguerite de Navarre : « A un homme de robe comme le savant Pibrac, la jeune reine répondait avec mépris, *en priant Dieu de lui donner ce qu'il sait lui être nécessaire,* mais à un drôle

---

1. A la page suivante, M. F. appelle le premier traducteur de la Bible en français Robert *Olivétain*, c'est *Olivetan*.

2. Bruxelles, 1863, 2 vol. in-8°.

3. On rappelle dans cet article — et la rencontre ne laisse pas d'être piquante — que M. E. Alberi, le même historien précisément dont M. F. reproche aux érudits français de ne pas avoir utilisé les recherches, s'est efforcé d'établir (*Vita di Caterina de Medici*) que la fière réponse du vicomte d'Orthe à Charles IX est dépourvue d'authenticité.

comme le baron de Vittaud, dans un moment où elle lui confiait le soin de sa vengeance, la nuit, seule, sous les arcades du cloître, la gorge palpitante de haine, elle a bien pu accorder la récompense. » Si le président de Thou est tenté de croire que la première femme du roi Henri IV paya l'assassinat du capitaine du Guast en s'abandonnant au baron de Vitteaux, un auteur presque toujours bien informé et qui, d'ailleurs, ne ménage pas plus Marguerite que Henri III, le contemporain Pierre de l'Estoile, s'exprime, comme l'a remarqué le judicieux Mongez [1], « d'une manière bien éloignée de laisser des soupçons sur la reine de Navarre. » L'Estoile, continue-t-il, charge le duc d'Anjou seul de cet assassinat [2]. Les observations de Mongez, conformes à celles d'un des plus savants commentateurs de l'Estoile, le Duchat, se terminent ainsi (p. 147) : « La justification de la reine de Navarre ne semble plus douteuse, quoiqu'en dise M. de Thou. »

M. F. me paraît bien sévère (t. II, p. 272) pour le cardinal de Guise « mort à quarante-huit ans, après avoir été surnommé le Cardinal des bouteilles, parce qu'il *se connaissait fort bien en cuisine*, sans avoir fait preuve d'autre talent. » J'ai essayé de prouver, dans une note des *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac* [3], que ce personnage vaut mieux que sa réputation.

Enfin, je crois devoir rejeter ce récit de la p. 299 (note 2) : « Dans des mains respectables, le poison devenait même quelquefois un procédé administratif. Quand Sixte-Quint apprit qu'une trentaine de brigands bravaient sa police dans une position inexpugnable au milieu des Apennins, il fit pousser un convoi de mules chargées de viande et de vin empoisonnés dans la vallée qu'ils infestaient. Les brigands se jetèrent sur ces vivres, périrent tous, et les villages furent délivrés. Personne, à cette époque, n'aurait contesté la moralité de cette ruse. » C'est là une des nombreuses historiettes qui ont été imaginées par de prétendus biographes de Sixte-Quint, historiette qu'il faut placer à côté de celle des *béquilles*, et que le baron de Hübner (encore un savant étranger non consulté par M. Forneron) n'a pas même daigné réfuter dans son *Sixte-Quint*, livre où il donne tant de curieux détails sur la répression du brigandage dans les Etats pontificaux [4].

T. DE L.

---

1. *Histoire de la reine Marguerite de Valois*. (Paris, 1787, in-12, p. 146.)
2. Voir *Mémoires-Journaux*, édition Jouaust, t. I, 1875, p. 92, 93.
3. *Collection méridionale*, t. V, 1874, p. 72.
4. T. I. 1870, p. 255-339. L'éminent historien a intitulé le livre troisième : *Les bandits*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 août 1878.

L'auteur du mémoire qui avait été envoyé au concours pour le prix ordinaire, sur le sénat romain, et que la commission avait jugé digne d'une récompense de 1,500 francs, s'étant fait connaître, cette récompense lui est décernée : c'est M. Jean-Baptiste Mispoulet, docteur en droit, élève de l'Ecole pratique des hautes études.

L'académie se forme en comité secret.

Après un intervalle d'une heure un quart, la séance redevient publique.

M. le président annonce que le prix triennal de 1,800 fr., fondé par M. de la Fons-Mélicocq en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris), est décerné cette année à M. Flammermont, ancien élève de l'Ecole des chartes et de l'Ecole pratique des hautes études, auteur d'un ouvrage manuscrit sur l'histoire de la ville de Senlis.

La séance est levée.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUF*

BRÜCKNER, Iwan Possoschkow, Ideen und Zustænde in Russland zur Zeit Peters des Grossen. — CASTELLI, della poesia biblica, studi. Firenze, Lemonnier. — DAUDET (Ernest), la Terreur Blanche. Paris, Quantin. — DEGENKOLB, Einlassungszwang und Urtheilsnorm. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel. — FAURE, Essai sur le préteur romain. Paris, Thorin. — HARTEL, Demosthenische Studien. Wien, Carl Gerold's Sohn. — LOBSTEIN, Petrus Ramus als Theologe. Strassburg, Schmidt. — LŒNING, Geschichte des deutschen Kirchenrechts. 2 vol. Strassburg, Trübner. — MONTAUT, De ratione qua christiani theologi linguam Græcorum philosophorum suæ philosophiæ accommodaverint — MONTAUT, de quelques questions historiques se rapportant à saint Grégoire de Nazianze. Paris, Thorin. — SCHLŒZER (Kurd von), General Graf Chasot, zur Geschichte Friedrichs des Grossen und seiner Zeit. Berlin, Hertz. — WELZHOFER, Thukydides und sein Geschichtswerk, ein Beitrag zur Geschicht der Historiographie. — WUERZ, de mercede ecclesiastica. Berlin, Mayer et Müller.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 17 Août — 1878

---

142. — **Mélanges de littérature et d'histoire recueillis et publiés par la Société des bibliophiles français.** 1 volume petit in-8°, Paris, 1877.

La Société des bibliophiles français ou, comme elle s'obstine à écrire, françois, a recommencé à publier, ainsi qu'elle le faisait dans la première période de son existence, des mélanges, dont la nouvelle série, commencée en 1850, est parvenue à son troisième volume. Cette série se distingue de l'ancienne, publiée de 1820 à 1837, en 7 volumes grand in-8°, en ce que la Société en fait tirer un certain nombre d'exemplaires destinés au public. De plus, à partir du volume daté de 1867 (seconde partie du tome II), on a donné un titre et une pagination spéciale à chacun des opuscules composant le recueil, afin que chacun d'eux pût être séparé de la collection suivant le désir des acquéreurs. Le volume que nous avons sous les yeux se compose de neuf pièces dont plusieurs n'ont que quelques pages, d'autres, au contraire, sont assez considérables. Il débute par une intéressante notice sur Le Roux de Lincy, notice qui a pour auteur M. Paulin Paris. Un pareil hommage était bien dû à un amateur que la Société des bibliophiles a longtemps compté parmi ses membres les plus instruits et les plus laborieux, et qui a publié pour elle une excellente édition de l'*Heptaméron* de la reine de Navarre, « une des œuvres qui ont fait le plus d'honneur à la Société des bibliophiles françois. »

Après la notice consacrée à l'érudit que nous venons de mentionner, vient un morceau d'environ soixante pages intitulé : *les Enseignes de Paris*, par M. le comte Clément de Ris. C'est une causerie spirituelle et instructive, où l'auteur ne prétend pas épuiser la matière, mais où il a su jeter mainte indication piquante. Il constate, par exemple, que c'est très-probablement au xve siècle qu'il faut faire remonter deux genres d'enseignes dont l'usage n'a pas totalement disparu de nos jours, les enseignes grotesques et les enseignes rébus. Dans la première catégorie figurent la *Truie qui file*, le *Chat qui pêche*, l'*Oison bridé*, le *Singe*

vert, le *Faucon vif*. Dans la seconde, le *Puits sans vin*, le *Vieux par chemins*, l'*Assurance*, le *Bout du monde*, le *bon Coing*, l'*Epi scié*, le *Cygne de la croix*. Plusieurs de ces enseignes ont donné leurs noms à des rues. « Je ne sais, dit ailleurs l'auteur, d'où provient l'enseigne d'un charcutier, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 2, A *l'Homme de la Roche de Lyon*. C'est une statue en bois, de grandeur naturelle, représentant un homme vêtu en chevalier. De la main droite étendue il tient une bourse, la gauche s'appuie sur une lance. Elle paraît dater de la Restauration. D'après son titre même, elle doit rappeler un fait connu à Lyon et doit venir de cette ville. Mais quel est ce fait ? Dans quelles circonstances a-t-elle quitté Lyon ? C'est ce que j'ignore. »

Il n'est pas bien difficile de répondre aux questions que pose ici M. C. de R., si l'on en excepte la dernière. L'enseigne dont il parle rappelle le souvenir d'un personnage d'origine allemande, mais fixé à Lyon, où il mourut le 6 septembre 1546. Son nom était Jean Kléberg, mais il est désigné habituellement à Lyon par le surnom du *bon Allemand*. La *Biographie universelle* des frères Michaud lui a consacré un article assez étendu [1]. Comme le fait observer J.-B. Montfalcon, « une statue en bois placée sur un roc, dans le quartier de Bourqueuf, a été considérée comme celle de Jean Kléberg : elle représente un homme de guerre qui tient une bourse à la main ; mais rien ne démontre qu'elle ait jamais représenté le bon allemand [2] ».

Quant à la présence de l'homme de la roche de Lyon sur la boutique du n° 2 de la rue Neuve-des-Petits-Champs, elle ne doit pas nous étonner puisque le commerçant qui l'a adopté pour enseigne débite des denrées pour lesquelles la ville de Lyon jouit depuis longtemps d'une juste renommée [3].

Le travail de M. C. de R. est suivi par une note sur le plan de Paris, de Gomboust, reproduit par les soins de la Société des bibliophiles français et aujourd'hui complètement épuisé. Cette intéressante note a pour auteur M. le baron J. Pichon. Après elle vient une lettre de Mme Geoffrin, lettre qui n'est pas inédite, comme on pourrait le croire d'après le silence que garde à ce propos l'avertissement dont elle est précédée. En effet, elle a été publiée, il y a environ dix ans, dans les *Souvenirs* du baron de Gleichen [4]. Le texte donné dans les *Souvenirs* du diplomate alle-

---

1. Supplément, t. LXVIII, p. 549, 55 (article d'Ant. Péricaud). — Cf. Breghot du Lut, *Mélanges biographiques et littéraires pour servir à l'histoire de Lyon*, 1828, in-8°, p. 230 à 256.

2. *Histoire monumentale de Lyon*, grand in-4°, t. II, 1866, p. 30, 31.

3. Du temps de Charles Estienne, les saucissons de Lyon avaient déjà beaucoup de réputation (*Histoire de la vie privée des François*, par Le Grand d'Aussy, édition Roquefort, Paris, 1815 in-8°, t. I, p. 322).

4. *Souvenirs de Charles-Henri baron de Gleichen, précédés d'une notice par M. Grimblot*. Paris, Léon Techener, 1868, in-12, p. 105-112. C'est par une faute d'impression ou de lecture que le nom de M. Boutin y est écrit Bautin. Cette orthographe inexacte est reproduite par M. Charles de Mouy, dans sa belle publica-

mand est moins correct que celui publié dans le recueil de la Société des bibliophiles français ; ainsi, dans le second des passages que nous citons plus bas, on lit l'impératrice douairière régnante, au lieu de l'impératrice douairière, la régnante, et elle a douze ans, au lieu de : elle a deux ans. La lettre de Mme Geoffrin nous est donnée d'après l'autographe en la possession de M. le marquis de Biencourt. Elle est adressée, le 12 juillet 1766, à M. Boutin, fils de l'ancien conseiller d'Etat, qui avait été intendant de Bordeaux et était neveu de l'intendant de la marine. Mme Geoffrin, qui l'appelle son petit ami, lui fait le récit de son voyage à Vienne, où elle s'arrête en se rendant à Varsovie, pour visiter le roi Stanislas-Auguste : ce récit est on ne peut plus curieux par le ton de franchise et de bonhomie qui y règne; l'orthographe y fait souvent défaut, mais non l'esprit et une certaine pointe de malice. Mme Geoffrin, après avoir dit à son correspondant de Paris, qu'au cercle du prince de Kaunitz on lui fait des présentations sans fin, en lui parlant de sa grande réputation et de son grand mérite, ajoute : « Vous autre qui vous moqué de moi toute « la journé, vous seriez confondus si vous voiez le cas que l'on fait de « moi ici. » Plus loin elle dit qu'elle a vu à Schœnbrunn l'impératrice douairière (Marie-Thérèse), l'impératrice régnante (Marie-Joséphe-Antoinette de Bavière, seconde femme de Joseph II), toute la famille royale (impériale); que l'impératrice lui a parlé avec une bonté et une grâce inexprimables et lui a nommé toutes les archiduchesses l'une après l'autre et les jeunes archiducs. Dans le nombre était la fille de Joseph II, arrière-petite-fille (par sa mère, la princesse Marie-Isabelle de Parme) du roi de France. « Elle a deux ans [1], elle est belle comme un ange. « L'impératrice m'a recommendée d'écrire en France que je l'avois vue « cette petite et que je la trouvois belle. » La circonstance que la princesse dont il s'agit ici était encore dans la première enfance, prouve qu'il ne peut être question, comme l'a cru M. le marquis de Biencourt, et avant lui M. Charles de Mouy [2], de la future Marie-Antoinette à laquelle d'ailleurs ne sauraient s'appliquer les mots : arrière-petite-fille du roi de France.

---

tion intitulée : *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin.* Paris, E. Plon, 1875, grand in-8°, p. 70, 246 et 247. Ailleurs (p. 223, note) M. de Mouy écrit Bontin. Le nom de M. Boutin joue vraiment de malheur avec les écrivains et les typographes de nos jours, car dans un fragment d'une lettre de l'abbé Barthélemy à Mme du Deffand, cité par M. Edouard Fournier, dans les *Chroniques et légendes des rues de Paris*, p. 61, il est estropié en Boutu. Cf. *la Correspondance complète de Mme du Deffand avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy à M. Crawfordrt, publiée par M. le marquis de Sainte-Aulaire*, Nouvelle édition, Paris, 1877, grand in-8°, t. II, p. 353.

1. En réalité, elle en avait plus de quatre, étant née le 20 mars 1762. Voyez le baron de Zurlauben, *Tables généalogiques des augustes maisons d'Autriche et de Lorraine*, etc., 1770, in-8°, p. 258. Zurlauben donne l'épitaphe de cette petite princesse, qui mourut à l'âge de moins de huit ans. *Ibidem*, page 259, note.

2. *Opus supra laudatum*, p. 246, note.

Après la lettre de Mme Geoffrin, vient une instruction pour le vidame de Chartres, si célèbre depuis sous le nom du duc de Saint-Simon. Ce morceau est publié d'après un manuscrit petit in-8° richement relié en maroquin rouge, qui a fait partie de la belle bibliothèque de M. le baron Pichon [1]. Il contient des conseils adressés au futur auteur des *Mémoires*, lorsqu'il n'était âgé que de huit ans et demi et portait le titre de vidame de Chartres. Le volume lui fut présenté le jour de sa fête, c'est-à-dire le jour de saint Louis ou le 25 août 1683, par l'auteur lui-même, qui n'était autre que son précepteur. L'intéressante préface mise par M. le baron Pichon en tête de l'opuscule, constate un fait assez curieux, c'est que dès l'année 1721, c'est-à-dire bien avant la mort de l'auteur des *Mémoires*, le manuscrit à lui offert était sorti de ses mains et se trouvait dans celles d'un autre possesseur. Ce petit traité est surtout remarquable par le ton de sévère franchise qui y règne et par les excellents conseils de morale que le maître y donne à son élève. Mais il n'est pas dépourvu de tout intérêt au point de vue de la langue. C'est ainsi que, moins de vingt ans avant la fin du XVIIe siècle, on y trouve le mot libertin encore employé comme synonyme de libre penseur, homme d'une morale relâchée [2]. Quelques lignes plus bas il est dit que le joug de la religion est doux à porter quand on l'accoutume (c'est-à-dire, quand on s'y accoutume) dès l'enfance. On reconnait ici une tournure de Montaigne : « Pratiquons-le, accoutumons-le [3] ».

Je ne mentionnerai que pour mémoire une lettre d'André Thevet à Ronet, avocat au parlement de Paris. Cette lettre, datée du 24 avril 1584, est extraite des riches archives de M. le duc de la Trémouille. Elle a rapport aux *Vies des hommes illustres* du polygraphe angoumoisin et au portrait de Louis de la Trémouille *le chevalier sans reproche*, et prouve le soin que Thevet mettait à obtenir de la ressemblance dans les effigies destinées à décorer son grand recueil.

Nous arrivons, enfin, à la pièce capitale du volume : *Choix de lettres françoises inédites de J. A. de There;* ce choix, qui remplit près de cent cinquante pages, a été préparé par Le Roux de Lincy, complété en ce qui concerne l'annotation et publié par M. Paulin Paris. Il comprend cinquante-cinq lettres adressées à Pierre Pithou, à Claude et Pierre du Puy, et à Isaac Casaubon, etc., plus deux autres écrites au prince de

1. Voyez le *Catalogue des livres rares et précieux manuscrits et imprimés de la bibliothèque de M. le baron J. P******, Paris, 1869, grand in-8° n° 149. Ce manuscrit qui compte 20 feuillets, fut vendu au prix de 405 francs.

2. « Le Roy qui les donne (les grands emplois dans les armées, les grandes charges, les grands gouvernements) a de l'aversion pour les gens qui n'ont point de véritable piété. Il est persuadé que les libertins ne donneroient que de mauvais exemples aux peuples et aux troupes qu'il leur confieroit, et que l'on ne pourroit vivre qu'en désordre dans des lieux où commanderoient des personnes qui sont dans le plus pernicieux de tous les déréglemens. » Cf. Littré, *verbo* libertin, n° 1 et Remarque.

3. *Apud* Littré, I, 39 a.

Condé et à une abbesse de Maubeuge. Le savant éditeur a réservé, pour un autre recueil, celles des lettres inédites de célèbre bibliophile qui ont trait aux événements politiques du temps, se bornant pour le moment, sauf une ou deux exceptions, à choisir dans la correspondance recueillie par L. R. de L. les lettres qui se rapportent à la bibliographie ou à l'histoire littéraire. Ces lettres sont on ne peut plus curieuses par les nombreuses indications qu'elles renferment sur le caractère, les goûts dominants et les préoccupations du noble et savant amateur. On y trouve presque à chaque page des preuves de l'amour de l'auteur pour sa précieuse bibliothèque, du zèle qu'il mettait constamment à l'enrichir, de ses soucis de bibliophile en ce qui concernait la bonne exécution matérielle des ouvrages nouveaux dont il songeait à l'augmenter. Dans sa correspondance, de Thou a mentionné, en passant, quantité de circonstances et de personnages de son temps parmi lesquels il en est d'assez peu connus aujourd'hui. Il est parfois difficile de reconnaître des allusions que l'écriture des copistes a dû rendre encore plus obscures. Le savoir de deux éditeurs s'est exercé très-heureusement sur plusieurs de ces énigmes historiques ou bibliographiques. Dans d'autres cas, il nous paraît avoir échoué. De plus, quelques notes du premier commentateur portent la trace d'un peu de précipitation. Mais on ne doit pas oublier qu'il ne lui a pas été donné de mettre la dernière main à son travail.

Dans la note du 20 novembre 1582, de Thou mentionne la nomination de son beau-frère, le président de Harlay, au poste de premier président du parlement de Paris. Une note (n° 7, page 9) fait observer qu'il s'agit d'Achille de Harlay, dont M. de Thou avait épousé la sœur Catherine de Harlay. Mais il y a là une énonciation erronée. C'est par sa femme (Catherine de Thou), et non par sa sœur, qu'Achille de Harlay se trouvait beau-frère de Jacques-Auguste de Thou [1]. Dans la suite de la même note, il est dit qu'Achille de Harlay mourut le 26 octobre 1616. C'est, à trois jours près, la date qu'indique la *Biographie universelle* des frères Michaud (23 octobre 1616). Mais, dans une note de sa belle édition des *Mémoires inédits* de Michel de la Huguerye (t. Ier, p. 429, n. 3), M. le baron Alphonse de Ruble place la mort d'Achille de Harlay le 21 octobre 1619, date que donne la *Biographie générale* de Didot et qui paraît plus exacte, au moins en ce qui concerne l'année. — Dans la même lettre du 20 novembre 1582, de Thou, après avoir parlé de l'accablement où l'a plongé la mort de son père, ajoute quelques mots latins qui ont été lus et reproduits ainsi par l'éditeur : *Non erit ea dens navis*. Sur ce passage on trouve la note que voici : « Cela n'arrêtera pas ma barque. » Il semble que de Thou entende ici rappeler le vers de Virgile, *Enéide*, VI, v. 5, qui présenterait pourtant un autre sens.

1. Cf. Les *lettres* d'Etienne Pasquier, livre VII, x, t. II, colonne 188 B. de l'édition de 1723.

Tum dente tenaci
Anchora fundabat naves....

Mais au lieu de *ea dens*, leçon qui n'est pas admissible, *dens* étant du masculin et ne pouvant conséquemment se construire avec un pronom au féminin, ne faut-il pas lire *cadens* et traduire : « mon navire ou ma barque ne fera pas naufrage? » En effet, on voit dans le *Dictionnaire français-latin* de M. L. Quicherat (*verbo* naufrage) que le verbe *cadere* a parfois le sens de faire naufrage.

Plus loin, p, 64, note 3, à propos de la préférence donnée sur de Thou à Nicolas de Verdun, pour la charge de premier président vacante par la retraite d'Achille de Harlay, il est dit qu'il eût dû obtenir cette charge dès l'année 1582, avant Achille de Harlay. Mais, en 1582, de Thou était encore bien jeune pour une pareille charge et bien peu avancé dans la carrière des emplois de judicature, puisqu'il n'était encore que conseiller au parlement, tandis que son beau-frère avait le titre de troisième président. Nous savons, de plus, par de Thou lui-même que, lorsqu'il prêta serment au parlement comme successeur désigné de son oncle, le président Augustin de Thou, la cour ordonna qu'au cas que le titulaire mourût avant que son neveu, qui n'avait encore que trente-trois ans, eût atteint l'âge porté par les ordonnances, de Thou ne pourrait opiner comme président, qu'il ne fût entré dans sa quarantième année, ce qu'elle fit pour ne pas préjudicier à ses règlements ni à sa discipline [1]. On lit dans le *Borboniana ou fragment (sic) de littérature et d'histoire* de Nicolas de Bourbon : « Le défunt président de Thou eût bien voulu être premier président du parlement de Paris, après son beau-frère le premier président de Harlay ; mais deux choses l'en empêchèrent : 1° qu'il n'eût pas voulu donner cinquante mille écus et plus de récompense à M. de Harlay, comme fit le président de Verdun ; 2° que le Pape ne le vouloit pas, à cause de son Histoire. Il eût été bien empêché aux audiences, car il ne pouvoit pas bien prononcer les arrêts ; mais il étoit fort sçavant. On disoit que M. de Verdun feroit mieux cette charge que lui ; vû que M. de Verdun sçavoit aller et parler. La reine-mère l'appela de Toulouse à Paris, comme un grand justicier et fort digne de cette place [2]. »

La lettre de J.-A. de Thou, dans laquelle il est fait allusion à la préférence donnée sur lui à Nicolas de Verdun, est datée du 23 mars 1611. Cela confirme l'exactitude de la correction indiquée dans l'article consacré par la *Biographie Universelle* au célèbre magistrat historien [3], comme devant être faite à un article antérieur (celui d'Achille de Har-

---

1. *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*. Rotterdam, 1711, in-4°, p. 114.
2. *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, par feu M. Bruys, Paris, J.-Th. Herissant, 1751, in-12, t. II, p. 276 277. On peut voir sur Nicolas de Verdun des détails intéressants dans *L'hôtel de la présidence, actuellement hôtel de la préfecture de police. Recherches historiques*, par M. E. Labat, Paris, 1844, grand in-8°. p. 21.
3. L. XLV, p. 504, note 10.

lay), où l'événement dont il s'agit avait été placé en 1616 seulement [1].

Dans la lettre XXXVIII, écrite de Poitiers, le 8 janvier 1616, on lit : « M. le C. de S. est ici à la cour, et interdiction signifiée au parlement de B. » Le nom indiqué par des initiales serait, selon l'éditeur, celui du comte de Soissons. Mais ce prince avait alors à peine douze ans, et l'on ne voit pas ce qu'il aurait pu avoir à démêler avec le parlement de Bordeaux. Il est évidemment question du cardinal de Sourdis et de la querelle que ce bouillant prélat eut avec le parlement de sa ville archiépiscopale [2]. — Dans la même lettre (page 180), de Thou recommande à Du Puy d'avoir « soin du P. Mimus et *d'en retirer* encore un exemplaire pour nostre escholier, *voulant* qu'il ait ce livre familier. » La mention du P. Mimus est suivie d'un point d'interrogation. Mais je ne doute pas qu'il ne soit question de Publius Syrus et de son recueil de sentences, seul débris qui nous reste de ses *Mimes*, si célèbres au temps de César [3]. Dans la lettre précitée, de Thou a sans doute en vue l'édition de ce recueil publiée en 1611, à Paris, chez Libert. — Page 102 et 105, il est fait mention d'un seigneur Thomas Ramoïski ou Ramoïski tout court. Mais il faut lire Zamoïski [4]. — Page 120, note 14, il est question de Benjamin Aubry, sieur du Maurier. Il faut lire Aubéry. L'éditeur remarque avec raison qu'on peut s'étonner de ne pas trouver le nom de ce personnage dans les Biographies dites universelles. Il figure cependant, mais incidemment et à propos de son fils, dans le supplément de la *Biographie* Michaud [5], et il a été bien dédommagé de ce silence relatif par une curieuse thèse de doctorat, qui lui a été consacrée par M. H. Ouné [6].

Page 121, il est question d'un personnage qui donnait prise sur lui par des discours prolixes et inconsidérés. L'éditeur suppose qu'il s'agit là

---

1. Il était d'autant plus à propos de faire cette observation que l'erreur de la *Biographie Universelle* a été servilement reproduite dans la *Biographie Générale* de Didot, t. XLV, 401.

2. Voir l'*Histoire de France sous Louis XIII*, par A. Bazin, Paris, 1838, in-8°, t. I[er], p. 382-383, l'*Eloge du cardinal de Sourdis*, par F. J..... (Jouannet), Périgueux, 1813, in-8°, p. 30, 70; et le curieux opuscule de M. Tamizey de Larroque, *Louis XIII à Bordeaux, Relation inédite publiée d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale*, Bordeaux, 1876, in 8°, p. 31, 32.

3. On peut voir sur Publius Syrus et son recueil, un curieux article inséré par Boissonade au *Journal de l'Empire*, n° du 30 décembre 1811, et reproduit en premier lieu dans le volume qui a pour titre : *Publii Syri mimi sententiæ et prologus Laberii..... cura Francis Levasseur, editio secunda. Parisiis*, 1825, in-12, p. I-IX, puis dans le recueil intitulé : *Critique littéraire sous le premier empire, publiée par* F. Colincamp. Paris, 1863, in-8°, t. I[er], p. 294, suiv.

4. On peut voir sur ce personnage, fils du fameux chancelier de Pologne, Jean Zamoïski, et qui parvint lui-même à cette dignité, un article de douze lignes, dans la *Biographie générale* de Didot, t. XLVI, 942.

5. L. LVI, p. 517-518, colonne A.

6. *Documents inédits sur l'histoire du protestantisme en France et en Hollande, 1566-1636. Aubéry du Maurier, Ministre de France à La Haye*. Paris, Aug. Durand, 1853, in-8°.

et vont jusqu'en Russie. Leurs efforts sont couronnés de succès, Hakon le Bon de Norwège reçoit le baptême, Olaf Tryggwason l'introduit parmi ses sujets; vers l'an 1000 le christianisme est le culte officiel de ces contrées lointaines. A ce moment cesse la période primitive de l'histoire du siège archiépiscopal de Hambourg. La tâche religieuse et civilisatrice est accomplie. Les prélats qui s'y succèdent ont les loisirs nécessaires pour s'occuper davantage du temporel de leur Eglise et ils en profitent. C'est sous les empereurs franconiens, sous Henri IV surtout, que l'archevêché atteint son plus grand développement, quand Adalbert de Brême devient le conseiller tout-puissant de son ancien élève. Il eut naturellement à souffrir aussi de la querelle avec le Saint-Siège, et Grégoire VII, dans sa lutte avec Henri, démembre une première fois l'archevêché; plus tard le célèbre duc de Saxe, Henri le Lion, s'attaque à son tour à cette voisine orgueilleuse et parvient à la subjuguer pour un temps; mais sa propre chute rend à la liberté les terres ecclésiastiques. M. D. s'arrête, dans son histoire, vers le milieu du XIIIe siècle, alors que le titre archiépiscopal passe officiellement de Hambourg à Brême, mais, dans un dernier chapitre, il nous retrace encore les travaux apostoliques des envoyés hambourgeois et brémois en Livonie et dans les contrées voisines, jusqu'à la séparation de cette province ecclésiastique d'avec la métropole. Cette séparation s'accomplit, on le sait, par la création de l'archevêché de Riga, en 1255.

M. Dehio dit modestement, dans sa préface, qu'il n'a fait que « récolter les gerbes déjà préparées sur le champ de la moisson. » Bien qu'il ait tout naturellement mis à profit les importants travaux de ses devanciers, on ne louera pas moins le zèle et l'intelligence avec laquelle il a su « lier sa gerbe ». Il ne laisse que peu de choses à glaner après lui. Ceux-là seuls pourraient réclamer contre certaines lacunes de l'ouvrage qui auraient cru ou voulu y trouver une histoire ecclésiastique proprement dite, un tableau des missions chrétiennes dans les contrées septentrionales. Mais l'auteur a catégoriquement déclaré que tel n'était pas le but qu'il avait poursuivi. Il a recherché le développement historique de l'archevêché de Brême-Hambourg, et le rôle qu'il a pu jouer dans l'histoire générale de l'empire d'Allemagne. A ce point de vue, son travail est à l'abri de tout reproche semblable, et doit être signalé comme une œuvre vraiment méritoire.

R.

---

144. — **Die Strettlinger Chronik.** Ein Beitrag zur Sagen - und Legendengeschichte der Schweiz aus dem XV. Jahrhundert, herausgegeben von Dr Jakob Baechtold. Frauenfeld, Huber, 1877, LXXXV, 202 p. in-8°. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage est le premier volume, et comme le spécimen, d'une collection d'auteurs suisses, appartenant au moyen âge et aux temps mo

dernes, que deux savants, MM. Vetter et Baechtold, se proposent d'éditer avec le concours de quelques amis. Leur choix s'est porté de préférence sur des écrits, déjà publiés autrefois, mais à peu près inconnus de nos jours, et sur des ouvrages encore inédits d'écrivains qui possèdent déjà une certaine célébrité dans la littérature allemande. Il doit paraître, en moyenne, un volume par an. On annonce le *Lancelot du Lac* d'Ulrich de Zazikhoven, une collection des *Minnesinger* suisses, le recueil de fables *(Edelstein)* de Boner, le *Schachzabelbuch* de Conrad d'Ammenhausen, le théâtre de Nicolas Manuel, etc. Pour le moment, les éditeurs se sont arrêtés au chiffre de quatorze volumes.

La *Chronique de Stretlingen*, qui ouvre la série, ne peut pas être précisément rangée parmi les ouvrages de littérature; il est vrai qu'il est plus difficile encore de la considérer comme un ouvrage d'histoire. Le nom de Stretlingen se rattache aux ruines d'un vieux château qui se dresse, à mi-côte, sur la rive occidentale du lac de Thun, près de la petite église d'Einigen, située au bord même du lac. Il est également connu dans la littérature allemande, car le minnesinger Henri de Stretlingen figure parmi les poètes du célèbre recueil de Manesse, à la Bibliothèque Nationale.

Mais les données vraiment historiques n'ont que fort peu à faire dans le singulier récit publié par M. B. L'auteur est un chapelain d'Einigen, nommé Euloge Kiburger, qui écrivait vers 1450 et qui mourut à Berne, comme chanoine, en 1506. Le manuscrit se conserve aux archives de l'Etat, dans cette dernière ville, et méritait d'être publié, ne fût-ce que pour donner une idée de la manière dont on *faisait* l'histoire au xve siècle.

Le narrateur nous fait remonter au temps de l'empereur Aelius Adrien, sous lequel vivait un roi romain Ptolémée, qui se fit chrétien et reçut au baptême le nom de Théodoric. Il quitte l'Italie pour la Bourgogne, aide le roi de ce pays contre le roi de France, et reçoit de lui sa fille en mariage avec la Bourgogne orientale comme dot. Il s'établit à Spiez, capitale fondée jadis par Attila sur le *Vendelsee* (lac de Thun) et y devient le père de la race comtale des Stretlingen. Après ce beau début, la chronique nous relate par le menu l'histoire — purement fictive, à peine ai-je besoin de le dire — d'une longue série de seigneurs de Stretlingen, bons et mauvais, plus souvent mauvais que bons : Sifrid, qui, pour faire pénitence, embrasse un lépreux, dans lequel il reconnaît le Christ en personne; Wernhart, qui revient à temps de Terre-Sainte pour empêcher sa femme de se remarier, et se fait reconnaître, en glissant son anneau dans la coupe nuptiale; Anshelm, qui, coupable d'adultère, est condamné à se promener en diable hurlant par le monde, etc.

Toutes ces narrations sont, en général, amusantes; mais on ne se rend aucunement compte, à première vue du moins, du but que poursuivait le compilateur de cette bizarre chronique. Ce n'est pas la partie la moins intéressante, et c'est à coup sûr la plus instructive du livre, que celle où

l'éditeur débrouille le canevas confus du narrateur et nous le montre puisant dans les traditions locales, et surtout aussi dans le *Dialogus miraculorum* de Césaire d'Heisterbach. Mais ce qui mérite encore plus d'éloges, c'est la sagacité avec laquelle M. B. a su dévoiler le but de cet ouvrage pseudo-historique. Le rusé desservant de la chapelle d'Einigen voulait tout simplement appeler l'attention et la charité des fidèles sur son église à demi-ruinée et souvent appauvrie par les luttes locales. Il essayait donc d'en faire un centre historique, en même temps qu'un lieu fécond en miracles, afin d'attirer des pèlerins du dehors; et, dans cette pieuse intention, les entorses à des faits établis, et qu'il pouvait connaître, ne lui coûtaient pas sans doute de bien grands remords. Assurément la création de l'obscure légende de Stretlingen nous permet de comprendre plus facilement la création d'autres légendes plus célèbres, celle de Tell par exemple, et tous ceux qui ont à débrouiller les récits légendaires du moyen âge, feraient bien de se précautionner une fois de plus contre les pièges toujours tendus à leur bonne foi, en étudiant, sinon notre texte lui-même, au moins l'introduction si concluante de l'éditeur. Car on peut bien dire que le xv[e] siècle a été le moins scrupuleux de tous les siècles, en morale comme en historiographie, et l'on ferait bien de ne jamais l'oublier.

R.

---

145. — Müller **Chronik des kœniglichen Hoftheaters zu Hannover, ein Beitrag zur deutschen Theatergeschichte**, in-8°, Hannover, Helwing. 1876, viii-273 p.

Le livre de M. Müller est plutôt un compte rendu de l'*administration* du théâtre de Hanovre, qu'une histoire littéraire de ce théâtre. En sa qualité de régisseur, M. M. s'est attaché de préférence au côté matériel de la construction des salles successives, de la formation des troupes, du traitement des acteurs, des conventions passées avec l'autorité et des mesures édictées par elle pour l'exploitation du théâtre. Ces détails ont leur intérêt, sans doute; mais ils nous paraissent avoir pris trop de développement, au détriment de la chronique du *répertoire*, qui, somme toute, forme la partie la plus curieuse à connaître dans l'histoire d'un théâtre particulier.

M. M. passe trop rapidement sur les débuts du théâtre du Hanovre. Pour le moyen âge, il se contente de suppositions assez vagues, et qui, à quelques lignes d'intervalle, se contredisent. Du xvi[e] et du xvii[e] siècle M. M. ne dit presque rien et, à la page 2, nous sommes déjà au milieu du xviii[e] siècle. A partir de là une reproduction pure et simple de la chronique manuscrite, des registres du théâtre, aurait été ce que nous pouvions désirer. Qu'il s'agît soit de la troupe française, soit des troupes allemandes qui lui succédèrent, nous aurions aimé à savoir quels auteurs

jouissaient de la préférence du public, quelles pièces se maintenaient le plus longtemps au répertoire. Corneille, Racine, Molière étaient-ils goûtés des Hanovriens? Lessing, Gœthe, Schiller étaient-ils accueillis avec faveur? L'ouvrage de M. M. ne nous donne à ce sujet que des renseignements vagues et répartis d'une manière très-inégale. Çà et là nous apprenons bien que tel ou tel ouvrage fut joué tel jour : mais, tandis que pour une pièce, aujourd'hui non moins oubliée que le nom de son auteur, M. M. va jusqu'à nous donner la distribution des rôles, les noms des acteurs et actrices qui les ont remplis et parfois même un fac-simile de l'affiche du jour; s'agit-il de Molière, par exemple, M. M. nous dira en trois lignes (p. 15) que, « parmi les auteurs connus, Molière est naturellement « le plus joué » (du temps de la troupe française) et que, « parmi ses pièces, le *Malade imaginaire* semble avoir été un ouvrage très-goûté. » Sans être très-exigeant, on aurait pu désirer un peu plus de détails.

En général, on voit trop que M. M. n'est pas au fait des habitudes scientifiques; tout en faisant preuve d'un zèle louable, il a écrit sa *Chronique* un peu en amateur, un peu dans le genre anecdotique, et sans avoir en vue (bien que son sous-titre semble indiquer le contraire) de fournir un supplément sérieux à l'histoire du théâtre allemand. Il s'inquiète assez peu, par exemple, de l'identité des auteurs qu'il rencontre et des dates qui les concernent; c'est le cas pour Schröder entre autres.

Ce n'est pas à dire pour cela que son travail soit dépourvu de mérite. Si l'historien de la littérature n'y trouve pas tout ce qu'il aurait pu s'attendre à y rencontrer, les détails relatifs aux péripéties et au développement intérieur du théâtre de Hanovre n'en sont pas moins très-intéressants; et quand on songe combien, en dépit de ces quelques restrictions, on serait heureux d'avoir pour chacune des scènes de l'Allemagne un ouvrage du même genre que celui de M. Müller, on ne peut que le féliciter d'avoir au moins partiellement mis au jour des documents, qui, trop souvent, restent ensevelis dans la poussière d'un bureau.

A. Fécamp.

---

146. — C. Hippeau. **L'instruction publique en Russie.** 1 vol. in-12 de LIV-407 p. Paris, Didier, 1878. — Prix : 3 fr. 50.
— **Catalogue de l'exposition du ministère de l'instruction publique de Russie.** Broch. in-8° de 72 p. Paris, Hachette.

M. Hippeau, à la suite de la mission qui lui fut naguère confiée par M. Duruy pour étudier l'état de l'instruction publique en Amérique [1], a eu l'heureuse idée d'ouvrir une enquête d'ensemble sur le régime sco-

---

1. Les recherches de M. H. viennent d'être complétées en ce qui concerne l'instruction primaire par le magnifique volume que M. Buisson a récemment publié sous ce titre : Rapport sur l'instruction primaire à l'exposition de Philadelphie (Imprimerie nationale, 1878).

laire des différents Etats européens. Des volumes sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, les Etats Scandinaves ont déjà paru. M. H. s'attaque aujourd'hui à la Russie. Sans avoir visité ce pays et sans en connaître la langue, il a néanmoins réussi à réunir assez de matériaux pour constituer un ensemble intéressant. Le ministre de l'instruction publique de Saint-Pétersbourg publie, chaque année, un rapport qui est traduit en français et en allemand. M. H. a eu sous les yeux la série de ces rapports depuis une quinzaine d'années. M. Fleury, lecteur de langue française à l'université de Saint-Pétersbourg, et son gendre, M. Durand Gréville, ont également fourni à M. H. quelques indications. Il a coordonné le tout de façon à donner une idée suffisamment exacte de l'état des différents ordres d'enseignement en Russie. On peut cependant signaler plus d'une lacune; ainsi le gouvernement russe publie, sous le nom de *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, le recueil le plus considérable de ce genre qui existe en Europe : le nom du journal n'est même pas mentionné par M. H. D'autre part, M. H. s'est borné à étudier les établissements qui dépendent du ministère de l'Instruction publique; mais le ministère de la guerre en a un grand nombre sous sa direction et c'est lui qui a créé à Saint-Pétersbourg un musée pédagogique fort estimé des spécialistes. Ce musée est l'objet d'une notice en français (Bruxelles, imprimerie Freytynck Bajart, 1876, 33 p., in-8) que M. H. n'a malheureusement pas eue entre les mains. Quelques inexactitudes déparent l'introduction qui paraît avoir été imprimée un peu rapidement.

Ainsi on lit, p. x : « les Bachkirs au nombre de 755,868 comprennent « plusieurs peuples jusqu'ici peu connus; les Metchericeps *(sic*, lisez les « Mestcheriaks) (536, 463) les Reptiaires (126, 623) les Nogaïs et les « Tchouvaches (569, 894). » Il y a là une confusion évidente : les Bachkirs étant au nombre de 755,868 ne peuvent pas comprendre pour 1,200,000 de populations diverses. En supprimant une faute d'impression et en réduisant les Mestcheriaks à 136,000 (chiffre rond) les Bachkirs disparaîtraient entièrement, ce qui serait encore inexact. La réalité est qu'il ont une existence parfaitement distincte de celle des autres peuples avec lesquels ils sont ici confondus. Nous l'avons déjà dit ici et nous ne saurions trop le répéter : il faudrait que les ouvrages relatifs à la Russie fussent toujours revus par une personne compétente, sinon on s'expose à laisser passer les fautes les plus singulières : ainsi, p. x, les Vogeds pour les Vogoules; p. xi, le gouvernement Zorenbourg pour le gouvernement d'Orenbourg, etc...

Sous le bénéfice de ces observations, nous recommandons volontiers le volume de M. Hippeau. L'auteur a consacré notamment d'excellentes pages à l'instruction des jeunes filles dans les gymnases et les instituts russes.

Les renseignements qu'il fournit s'arrêtent en général à l'année 1874. On peut les compléter à l'aide de la notice qui précède le catalogue de l'exposition du ministère; elle nous conduit jusqu'à l'année 1877 et fournit une quarantaine de pages de documents statistiques. Il serait fort

long de résumer ces chiffres : les personnes que les questions scolaires intéressent peuvent d'ailleurs se procurer la brochure qui est libéralement distribuée par le commissariat du Ministère russe près l'exposition universelle.

Louis LEGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 août 1878.

M. Laboulaye, président, annonce la mort de M. de Slane, membre de l'Académie, et exprime, au nom de la Compagnie, les regrets que lui cause cette perte.

M. le Ministre de l'instruction publique communique à l'Académie une lettre de M. Albert Dumont, directeur de l'Ecole française d'Athènes, qui indique les principaux résultats des fouilles exécutées à Délos sous la direction de M. Homolle. Ces fouilles sont aujourd'hui terminées. On a trouvé plus de cent inscriptions, qui peuvent se répartir en trois catégories : 1° dédicaces, 2° décrets, 3° inventaires et comptes du temple. Une inscription de cette dernière catégorie est gravée sur un bloc de pierre dont les deux faces contiennent chacune 150 lignes de 200 lettres à la ligne; il y a aussi des lignes gravées sur la tranche. On a trouvé aussi des statues ou des fragments de sculptures en grand nombre. L'intérieur du temple d'Apollon a été complètement déblayé, ce qui rend possible une restauration de l'édifice entier. M. Homolle a dégagé aussi d'autres constructions, que l'on croit être un temple d'Artémis, l'espace compris entre ces constructions et la mer, et les temples qui avoisinaient immédiatement le grand sanctuaire. Ces ruines forment un ensemble très-compliqué; le plan en a été levé par M. Loviot, architecte de la villa Médicis.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Les origines du cerf africain;* c'est un chapitre extrait d'un travail étendu que l'auteur a consacré à l'étude d'une coupe phénicienne, découverte récemment à Palestrina. — Cette coupe, en argent doré, porte des scènes gravées au repoussé et disposées en plusieurs zones circulaires concentriques. La plus grande de ces zones contient une série de neuf scènes formant une histoire suivie : 1° un char qui porte deux hommes, l'un tenant les rênes, l'autre armé d'un arc, sort d'une sorte de château-fort; 2° ce char est arrêté, l'homme armé est descendu et vise avec son arc un cerf que l'on voit debout sur une hauteur; 3° le chasseur, ayant tiré, s'est relevé et poursuit le cerf, qui fuit percé d'une flèche; 4° le chasseur dépèce le cerf mort, les chevaux dételés mangent; 5° le chasseur, avant de manger le cerf, en offre les prémices en sacrifice au soleil et à la lune : un singe monstrueux le regarde et s'apprête à l'attaquer; 6° le singe, armé d'une massue et d'une pierre, cherche à poursuivre le chasseur et le char, mais ceux-ci sont enlevés dans les airs par une divinité; 7° le chasseur, revenu du ciel sur la terre, renverse le singe sous les roues de son char; 8° descendu de son char, il égorge le singe déjà terrassé; 9° le char s'en retourne avec le cocher et le chasseur. — Il est difficile de voir dans ce singe monstrueux autre chose que le gorille africain. Mais si l'on place la scène en Afrique, la présence du cerf fait difficulté : car un grand

nombre d'auteurs anciens, depuis Hérodote jusqu'à Pline, déclarent qu'il n'y a pas de cerfs en Afrique. M. Clermont Ganneau pense toutefois qu'il ne faut pas s'arrêter à cette objection, et que le témoignage de ces divers auteurs — qui se réduit, au demeurant, à celui d'Hérodote, aveuglément copié par les auteurs postérieurs — est erroné ou au moins exagéré. Virgile n'aurait pas fait tuer des cerfs par Enée à Carthage, s'il eût été notoire qu'il n'y avait pas de cerfs en Afrique. On trouve des cerfs figurés sur des tombeaux égyptiens. Enfin, deux inscriptions carthaginoises établissent l'usage d'offrir des cerfs en sacrifice aux dieux, comme cela se voit dans les dessins de la coupe de Palestrina. L'une de ces inscriptions a été trouvée à Marseille, mais elle paraît provenir d'Afrique; l'autre a été trouvée en Afrique même. — La première de ces deux inscriptions, celle de Marseille, présente, en outre, une particularité remarquable : elle donne un tarif des droits à payer dans un certain temple pour les divers sacrifices, et elle énumère les victimes que l'on était dans l'usage d'offrir : or, le cerf et le faon figurent là avec les divers animaux domestiques, le bœuf et le veau, le bélier et l'agneau, la chèvre et le chevreau. Ce sont les seuls animaux sauvages que porte la liste. Ils y figurent à titre de victimes habituelles et normales, comme s'il eût été aussi facile de se procurer à point nommé un cerf ou un faon qu'un bœuf, une chèvre ou un autre animal domestique. Serait-ce donc, demande M. Clermont-Ganneau, que chez les Carthaginois le cerf aurait été un animal domestique ou au moins à demi-domestique? — Le fait en lui-même, dit-il, n'aurait rien d'étrange. Le cerf se prête fort bien à la domestication. Dans l'Inde, de nos jours, il est au nombre des animaux de boucherie ; on élève des cerfs et on les engraisse pour les vendre. Plusieurs passages des auteurs grecs et latins indiquent quelque chose de semblable. Aristote parle de la castration des cerfs, qui n'a pu être pratiquée que si l'on avait domestiqué cet animal. Columelle parle des parcs de daims, de chevreuils, de cerfs, qu'entretenaient souvent les Romains : ce n'était pas seulement un luxe et un plaisir : les animaux entretenus dans ces parcs servaient à l'alimentation, souvent même on en faisait commerce. Or, on sait que les Carthaginois ont été les maîtres des Romains en agronomie : l'usage de ces parcs à gibier n'aurait-il pas été emprunté par Rome à Carthage? Il serait d'ailleurs assez naturel que les colons phéniciens qui fondèrent Carthage eussent tenu à amener avec eux et à acclimater dans leur nouvelle patrie un animal qu'ils étaient habitués à rencontrer souvent dans leur pays d'origine, car les cerfs étaient, on le sait, communs en Asie. Ce serait dans ces parcs que l'on aurait pris habituellement des cerfs pour les sacrifices. Cette hypothèse, enfin, expliquerait comment Hérodote, et d'autres après lui, ont pu dire que le cerf était inconnu en Afrique : ils ont voulu dire que l'Afrique n'avait pas de cerfs sauvages, de cerfs d'origine africaine; mais leur témoignage n'explique pas que l'Afrique n'ait pas eu des troupeaux de cerfs importés d'ailleurs et acclimatés artificiellement. — Pour ce qui est du cerf figuré sur la coupe de Palestrina, c'est évidemment un animal vivant à l'état sauvage, puisqu'il faut en faire la chasse pour s'en rendre maître ; mais une fois introduits en Afrique par la voie de la domestication, les cerfs auront pu en partie s'y développer de nouveau librement et y reprendre la vie sauvage : le rôle essentiel de l'homme aura été de les amener dans un pays où ils n'existaient pas primitivement.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 24 Août — 1878

147. — **A Grammar of the Rong (Lepcha) language as it exists in the Doyeling and Sikim Hills,** by colonel G. B. MAINWARING Bengal Staff Corps. Calcutta : printed by B. C. Lewis. Baptist mission press 1876, in-4, XXVII-146 p.

Cette publication, faite sous le patronage du gouvernement de l'Inde, témoigne de l'intérêt que les Anglais commencent à prendre aux langues himâlayennes. « Cette langue et ce peuple ont été trop longtemps délaissés, » dit M. Mainwaring. Quelle que puisse être l'utilité pratique de cette publication, l'intérêt scientifique est considérable, et il faut savoir gré de leurs efforts à ceux qui nous conservent une langue exposée à disparaître dans un avenir plus ou moins rapproché.

La préface contient un historique du peuple dont le livre fait connaître la langue.

Le Sikim est un tout petit pays étranglé entre le Népâl et le Boutan. Les Lepchas qui l'habitent occupent aussi quelques cantons du Népâl. L'arrivée des Lepchas dans cette région ne parait pas remonter à plus de 450 ans. L'auteur place leur berceau en Mongolie ou en Mandchourie et pense qu'on peut retrouver leurs traces dans ces pays assez éloignés de leur habitation actuelle. Après trois générations de rois indigènes dans le Sikim, les Lepchas subirent une invasion tibétaine et bouddhique qui altéra profondément leurs mœurs primitives. Cette domination n'a cessé que pour faire place à celle des Anglais qui n'est pas plus favorable à la conservation du caractère national. Les Anglais eurent à s'occuper du Sikim, dès 1767, à cause de la turbulence des Gorkhas qui étaient en train de conquérir le Népâl; cette intervention n'eut pas de succès. En 1814 et 1815, la puissance anglaise intervint de nouveau et sauva le Sikim du joug des Gorkhas. Les relations qui s'en suivirent amenèrent, en 1835, l'établissement d'un Sanatorium à Dorjeling; et, depuis ce temps, ce petit pays est, par le fait, sous la domination ou sous le protectorat de l'Angleterre.

M. M. est grand admirateur des Lepchas, de leurs goûts simples et sylvestres, de leurs mœurs douces, de leur religion peu compliquée, con-

sistant dans le culte d'un bon génie supérieur et d'une foule de mauvais génies inférieurs qui veulent être apaisés par de modestes offrandes, de leur langue « incontestablement antérieure à l'hébreu et au sanscrit et éminemment primitive » (Ursprache). Il déplore des procédés qui tendent à faire disparaître cette langue et ce peuple. — Sans partager l'enthousiasme de M. M. pour cette race qu'il a vue de près et pendant longtemps, nous devons reconnaître que la langue rong est très-intéressante par les nuances qu'elle sait exprimer malgré son monosyllabisme. C'est une langue véritablement riche en artifices grammaticaux, et l'auteur nous en fait un exposé clair et complet. Il a partagé son travail en six sections; les deux dernières renferment les détails les plus spéciaux. Ainsi, dans la sixième, nous trouvons, avec la syntaxe, des indications sur le langage figuratif et le langage respectueux; dans la cinquième, tout le système de la formation des mots. Dans cette cinquième section, l'auteur reprend les différentes parties du discours dont il avait parlé dans les sections précédentes. Ce plan a l'avantage d'initier par degrés le lecteur aux particularités de la langue; mais il a cet inconvénient que certaines matières traitées dans les premières sections auraient pu l'être tout aussi bien dans la cinquième, et qu'il faut être arrivé à cette cinquième pour apprendre des choses qu'on aurait pu savoir plus tôt. Ainsi, en parlant de l'adjectif (p. 30), l'auteur nous dit qu'on le forme des racines verbales en préfixant *á* (Ex. : *nók* « être noir », *á-nók* « noir »); à la page 99, nous apprenons que le même résultat peut être obtenu par le suffixe *bo* (Ex. : *gán* « être vieux » *gán-bo* « vieux »). Seulement nous voyons que le suffixe *bo* sert aussi à former des noms d'argent et s'emploie de diverses manières. Quant au préfixe *á*, l'auteur nous fait savoir incidemment, p. 111, qu'il sert aussi à former des substantifs. La langue birmane, pour le dire en passant, présente beaucoup d'analogie avec la langue rong quant à l'emploi de cet *á* initial. Peut-être eût-il mieux valu faire simplement un chapitre ou un paragraphe sur le préfixe *á*. Mais alors la rubrique « adjectif » eût disparu, ce que nos habitudes ne permettent pas. La tyrannie du système européen pèse sur la grammaire des langues monosyllabiques qui devrait, sans doute, être faite sur un plan différent. Toutefois, il ne convient pas de pousser trop loin les exigences à cet égard, et M. M. mérite plutôt des éloges pour les libres allures de son exposé grammatical que des reproches pour les concessions presque inévitables faites à l'usage régnant.

La langue rong, pour la définir en peu de mots, est monosyllabique; mais, comme il arrive presque toujours, il s'y trouve bon nombre d'expressions composées, parfois inséparables. Les rapports grammaticaux s'expriment, suivant l'usage, par des postpositions. Cependant nous avons signalé l'emploi d'un préfixe *á*; il en existe quelques autres, mais en très-petit nombre, tandis que les postpositions abondent. M. M. signale aussi le phénomène de l'inflexion. Dans certains cas, on ajoute une consonne à la racine ou on change la voyelle; des phénomènes analogues se

présentent dans la langue tibétaine et même sur une plus grande échelle. Nous ne découvrons pas d'analogie de la langue rong avec le mongol et le mandchou, langues qui, d'après les suppositions de M. M., sembleraient devoir, plus que d'autres idiomes, lui ressembler; mais, par sa structure, elle nous paraît se rapprocher assez du tibétain et du birman. L'analogie que nous signalons, et qui semblerait justifiée par la position géographique des Lepchas, est très-générale, et ne peut guère se démontrer par des cas particuliers. Il y a bien dans le rong un certain nombre de mots tibétains, mais ils y ont été introduits et n'appartiennent pas en propre à la langue. Cependant les deux mots que nous avons cités tout à l'heure (presque au hasard et surtout sans les avoir choisis en vue d'une comparaison) viendraient à l'appui de notre assertion; car la racine *nok* « être noir » existe en tibétain *(nag)* et en birman *(nak)*; *Gàn bo* « vieux » ressemble fort au tibétain *rgan-pa* « vieux » et *rgan-po* « un vieux. » Malgré ces ressemblances et d'autres qu'on pourrait trouver en cherchant bien, la parenté du rong avec le birman et le tibétain est très-éloignée; elle consiste dans la physionomie générale et dans le système grammatical plutôt que dans le nombre des identifications précises et déterminées.

Nous remercions M. Mainwaring de nous avoir donné l'alphabet indigène, de l'avoir constamment employé et d'avoir non moins constamment ajouté une transcription en caractères romains, claire et bien conçue. La transcription est nécessaire, non pas seulement pour rendre la tâche de l'étudiant plus facile, mais aussi pour dissiper bien des incertitudes de lecture.

Félicitons l'auteur de son travail, et souhaitons-lui le même succès pour le Dictionnaire qu'il a le désir de publier.

L. FEER.

---

148. — **Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome**, publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, fascicule premier. Paris, E. Thorin, 1877, 1 vol. in-8, de IV-284 pp.
— 1. Étude sur le *Liber pontificalis*, par M. l'abbé DUCHESNE.
— 2. MÜNTZ, Recherches sur l'œuvre archéologique de Jacques Grimaldi.
— 3. CLÉDAT, Le Mystère provençal de sainte Agnès.

L'Ecole d'Athènes et la nouvelle Ecole de Rome déjà si active, si pleine de vie et d'ardeur, se sont entendues pour réunir en un même recueil quelques-uns des travaux de leurs membres. L'Ecole des Chartes eut, la première, sa *Bibliothèque* (1830-1840), puis l'Ecole des Hautes Etudes (1872); aujourd'hui les écoles d'Athènes et de Rome entrent, à leur tour, dans la même voie (1877). A en juger par ce fascicule, la *Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome* fera un singulier honneur à l'érudition

française ; c'est la jeune école de Rome qui a contribué seule à ce premier volume. Il contient trois essais :

I. Etude sur le *Liber pontificalis* par M. l'abbé Duchesne (p. I-IV-I-222).

II. Recherches sur l'œuvre archéologique de Jacques Grimaldi, ancien archiviste de la basilique du Vatican, d'après les manuscrits conservés à Rome, à Florence, à Milan, à Turin et à Paris, par M. Eug. Müntz (p. 225-269).

III. Le mystère provençal de sainte Agnès, examen du manuscrit de la bibliothèque Chigi et de l'édition de M. Bartsch (p. 271-283).

I. *Etude sur le Liber pontificalis.* — M. l'abbé D. a soumis à un examen approfondi cette célèbre chronique papale, attribuée faussement à Damase, à Anastase, devenue au moyen âge quasi officielle et qui préoccupe sérieusement la critique depuis deux siècles, le *Liber pontificalis*. Aux yeux de M. l'abbé D., le premier noyau du *Liber pontificalis*, œuvre poursuivie ultérieurement par de nombreux continuateurs, est à coup sûr antérieur à l'année 530 et se place probablement vers le pontificat d'Hormisdas (514-523) ; cette première partie du *Liber pontificalis* est une œuvre entièrement privée, il en est de même des premières additions. Depuis le milieu du VII[e] siècle, la chronique papale devient progressivement plus sérieuse, plus historique ; à partir du commencement du VIII[e] siècle, elle est rédigée dans l'entourage même du pape et atteint sa plus haute valeur au point de vue de l'histoire générale ; mais en même temps le chroniqueur se fait historiographe : les traces d'indépendance, d'appréciation personnelle disparaissent.

Les sources auxquelles a puisé le compilateur de la première partie du *Liber pontificalis* sont très-variées : jusqu'en 354, il a pris pour cadre le catalogue philocalien : il a introduit dans ce cadre des éléments hétérogènes, les uns authentiques, les autres apocryphes : authentiques, l'auteur a emprunté certain faits à des traditions encore pures, à des inscriptions subsistantes ; ce qu'il dit des fondations et restaurations d'églises à Rome est généralement exact ; apocryphes, le rédacteur a utilisé la légende de Silvestre, fable dont M. l'abbé D. établit d'une façon très-probable l'origine arménienne, la *Constitutio Silvestri*, le pseudo-concile romain de saint Silvestre, le pseudo-concile de Sinuesse, etc., etc.

Au résumé, l'étude de M. l'abbé D. sur les sources du livre des papes n'aura pas pour effet d'en augmenter l'autorité : « Cependant, et j'emprunte ici au critique les expressions même dont il se sert, tout en attribuant à l'imagination du rédacteur et des auteurs d'apocryphes qui l'ont précédé une large part dans la compilation, il reste déjà que tous les décrets disciplinaires et liturgiques qu'elle contient attestent les usages de l'Eglise romaine au commencement du VI[e] siècle, que tous les récits hagiographiques ou autres, qui y sont entrés, se trouvent reportés à une date relativement ancienne. C'est déjà quelque chose. Il faut considérer maintenant que, par suite de la date attribuée à la première rédac-

tion du livre pontifical, toutes les notices du VIe et du VIIe siècle, se trouvent avoir l'autorité de récits contemporains, et que toutes les indications qui intéressent l'archéologie chrétienne, la topographie de Rome et l'histoire de l'art, sont démontrées avoir été recueillies dès les premières années du VIe siècle, bien avant la guerre des Goths, c'est-à-dire en un temps où la plupart des édifices antiques et des basiliques constantiniennes subsistaient encore et laissaient lire leurs inscriptions monumentales. Ces résultats prouvent assez qu'il n'était point inutile de définir la date et l'autorité de la chronique des papes. »

Alors même qu'il ne resterait pas un atome de la chronique des papes, le travail entrepris pour arriver à définir la date et l'autorité de ce document aurait toujours été très-utile ; et ce n'est certes pas M. l'abbé D. qui doit sentir bien vivement le besoin de justifier une étude critique par cette considération qu'elle n'est pas entièrement destructive. Que le résultat d'un travail de ce genre soit favorable ou défavorable à un monument historique, il importe peu, pourvu qu'il soit vrai.

Cette condition unique est ici pleinement atteinte ; je ne crois pas qu'on puisse contester les solutions de M. l'abbé D. : elles s'imposent à l'esprit. La critique du *Liber pontificalis* est fondée : elle n'était encore qu'ébauchée. On faisait remonter la première rédaction du *Liber Pontificalis* à l'an 687 : M. l'abbé D. la recule d'environ 170 ans. On connaissait un texte apparenté avec le *Liber pontificalis*, le catalogue félicien qu'on croyait rédigé vers l'an 530 ; on considérait ce document comme le germe, le noyau du *Liber pontificalis* : M. l'abbé D. prouve, en comparant attentivement les deux textes, que la proposition inverse est la vraie et que le catalogue félicien est un abrégé du *Liber pontificalis*. Enfin, il détermine avec beaucoup plus de précision qu'on ne l'avait fait avant lui les diverses sources de la chronique des papes, et il apporte un nombre considérable de faits et d'observations nouvelles d'une grande valeur.

Cet excellent travail laisse bien peu de prise à la critique : elle ne saurait porter que sur quelques détails :

Je n'ai pas été très-satisfait du ch. II du livre Ier intitulé : *Origine du catalogue félicien :* tout d'abord, cette question est assez indifférente au débat et M. l'abbé D. y attache, à mes yeux, trop d'importance. Le ch. III, *Différences entre le livre pontifical et le catalogue félicien*, et surtout le ch. IV, *Abréviations du catalogue félicien*, suffisent à prouver l'antériorité du livre pontifical, et c'est là vraiment le point essentiel. Pourquoi en chercher plus long ? Se demander si le catalogue félicien a été rédigé en vue d'être joint à une collection canonique, déterminer quelle était cette collection, c'est se poser des questions d'une solution extrêmement difficile : je ne crois pas que cette solution ait été trouvée. Suivant M. l'abbé D., le catalogue félicien aurait été rédigé [1] pour être

1. Ce mot *rédigé* n'est pas prononcé par M. l'abbé Duchesne : mais je crois rendre fidèlement sa pensée.

réuni à une collection canonique que nous ne possédons plus dans son état primitif, mais qui originairement ne comprenait aucun concile postérieur au second concile d'Orange.

Cette prétendue collection canonique (529) n'est plus représentée que par deux mss., un manuscrit de Paris (Lat. 1451) et un manuscrit de Rome (Vatic. reg. 1127), qui nous l'ont conservée enrichie de plusieurs conciles postérieurs à 529. M. l'abbé D. pense que la collection s'arrêtait originairement à l'année 329 et n'allait pas plus loin. Sur quoi se fonde le critique pour proposer cette solution ? sur le motif le plus inattendu : tous les conciles compris dans cette collection, ceux qui sont antérieurs à l'an 529, *comme ceux qui sont postérieurs à cette date*, sont annoncés par cette formule simple et uniforme : *Canones andecacenses, canones arvernenses*, etc. La formule change pour le concile d'Orange de l'an 529 : il est annoncé par le titre *synodus Arausicana de gratia et libero arbitrio*. A ce changement dans la formule de la table correspond une différence très-considérable dans le texte. Ce ne sont plus seulement les canons, mais le texte intégral du concile, et même on a eu soin de mettre en tête la lettre de confirmation adressée à son président, saint Césaire d'Arles, par Boniface II, successeur immédiat de Félix IV. — Ces différences de texte induisent M. l'abbé D. à penser que la collection primitive s'arrêtait au concile d'Orange inclusivement et n'allait pas au delà. Une critique ordinaire et courante verrait dans ces changements de formules l'indice d'un état primitif de la collection tout différent de celui que signale M. l'abbé D. On serait, en effet, porté à raisonner de la sorte; la collection canonique ne devait pas contenir à l'origine le concile d'Orange, mais seulement les divers conciles annoncés d'une manière uniforme par la formule : *Canones.....* Le concile d'Orange a été intercalé plus tard. — Pourquoi donc M. D. veut-il, au contraire, que les canons postérieurs à ceux d'Orange soient venus après coup se fondre dans la collection et que celle-ci se soit primitivement terminée au concile d'Orange ? M. l'abbé D. ne l'a pas dit et nous en sommes réduits à essayer de deviner sa pensée. Il est mû vraisemblablement par cette considération, à savoir qu'un pareil changement dans les formules et dans l'allure des textes révèle un compilateur tout voisin du concile d'Orange et qui reste sous le coup de l'impression produite par ce concile : cette assemblée est encore vivante pour lui : la formule banale « *canones.....* » ne lui suffit pas.

Si M. l'abbé D. n'a pas été au fond inspiré par cette pensée, ses vues sur la collection canonique en question sont, pour moi, lettre close.

Eh bien ! ni cette première conclusion d'une critique que j'ai appelée ordinaire et courante, à savoir que le concile d'Orange aurait été ajouté postérieurement dans la collection, ni cette autre conclusion de M. l'abbé D. à savoir que la collection comprenait à l'origine le concile d'Orange, mais ne le dépassait pas, ne me paraissent très-sûres. Il ne faut

pas en chercher si long : un compilateur de collections canoniques copiait souvent les textes dans la forme même où ils se présentaient à lui. Il a suffi qu'originairement le concile d'Orange reçût ce titre développé pour qu'il passât dans beaucoup de collections avec cette étiquette : elle est, en effet, la même dans d'autres mss. (ms. d'Albi, ms. de Lorsch) et dans d'autres collections : peut-être dans tous les manuscrits et dans toutes les collections [1]. De même il nous est resté de cette assemblée autre chose que de simples canons : nous possédons une sorte de procès-verbal, une lettre de confirmation. Tout cela est le fait d'une première chance heureuse : il n'y a rien à en tirer, ou bien peu de chose, à mon sens.

Le chapitre que j'examine me laisse, à un autre point de vue, quelque trouble dans l'esprit. M. l'abbé D. fait observer, tout d'abord, que la collection canonique contenue dans les mss. de Paris et de Rome contient une série de textes principaux et une série de textes accessoires : les textes principaux sont : 1° les conciles grecs ; 2° les conciles latins (presque tous gaulois) ; 3° les Décrétales des papes. Les textes accessoires sont : 1° la liste des provinces de l'empire, en rapport avec les conciles grecs ; 2° la liste des provinces de la Gaule, en rapport avec les conciles gaulois ; 3° le catalogue félicien, en rapport avec les Décrétales (p. 8). Or, un peu plus loin, M. l'abbé D. nous apprend que la collection de Décrétales de ces deux mss. n'atteint pas l'année 515 (p. 10). Le catalogue félicien, ainsi appelé parce qu'il finit avec Félix IV (529), ne saurait donc être dans un rapport très-étroit, avec une collection de Décrétales qui finit en 515. Evidemment il ne s'agit pas d'un rapport d'origine, mais d'un rapport d'ordre secondaire, d'un simple rapprochement de copies. Ces observations auraient dû être exprimées : il ne fallait pas laisser au lecteur le soin de les formuler. M. l'abbé D. perd très-vite de vue ce rapport signalé par lui entre les Décrétales et le catalogue félicien. Aux pp. 9 et 10, il insiste, au contraire, sur une relation entre le catalogue des papes (continué jusqu'à Pélage II) et les conciles latins ; et s'il croit apercevoir une collection canonique originaire finissant avec le second concile d'Orange (529), c'est qu'il verrait avec plaisir la date de cette collection coïncider avec celle du catalogue félicien.

Voilà donc le catalogue félicien comme ballotté entre une collection de Décrétales qui n'atteint pas l'an 515 et une prétendue collection conciliaire qui se terminerait par le second concile d'Orange : malheureusement, le texte de ce second concile d'Orange, tenu, il est vrai, sous Félix IV, s'ouvre par une lettre de confirmation de Boniface II, successeur immédiat de Félix IV. Le catalogue félicien devrait donc, pour que la relation avec la prétendue collection conciliaire fût parfaite, descendre

1. Maassen n'a malheureusement pas adopté pour tous les ms. un mode de dépouillement uniforme : c'est ce qui m'empêche d'être plus précis.

jusqu'à Boniface II; mais, dès lors, ce ne serait plus le catalogue félicien.

L'origine dudit catalogue reste, on le voit, assez obscure, en dépit des efforts de critique de M. l'abbé D. Il voudrait le rattacher à une prétendue collection canonique finissant au second concile d'Orange. L'existence de cette collection me paraît très-contestable. Existât-elle, le catalogue ne s'y relierait encore qu'imparfaitement.

Maassen, dont M. l'abbé D. ne paraît pas avoir connu les magnifiques travaux, avait étudié, de son côté, le ms. lat. 1451 et n'avait aperçu aucune trace de la collection canonique originaire signalée par M. D. En revanche, M. D. s'est rencontré, sans le savoir, avec Maassen pour affirmer qu'un certain concile de Tolède de l'an 589 était venu, après coup, se souder aux textes divers que nous a conservés le ms. lat. 1451. (Ce détail est tout à fait secondaire dans la thèse de M. l'abbé D.)

L'étude de M. l'abbé D. paraît rédigée un peu trop rapidement : l'exposition pourrait être plus claire et plus simple. J'ai relevé cette phrase étonnante : « Tout le monde est d'accord qu'une partie du Livre des papes a d'abord été écrite tout d'un jet, *à laquelle* une série de continuations contemporaines sont venues successivement s'adjoindre » (p. 11). Ailleurs, cette précipitation nuit à la précision de la pensée. Voici en quels termes, au début de son travail, M. l'abbé D. parle du catalogue félicien et du *Liber pontificalis* : « En comparant le catalogue félicien « (qui se termine à Félix IV † 530) au *Liber pontificalis*, deux conclu« sions pouvaient s'offrir à l'esprit : ou bien le catalogue félicien était le « premier germe, le noyau du *Liber pontificalis* déjà connu, *ou bien il « n'en présentait qu'un abrégé.* Dans le premier cas, on avait deux ré« dactions distinctes : l'une plus succincte, mais plus ancienne, et partant « plus autorisée, l'autre interpolée et relativement récente. Dans l'autre « hypothèse, le *Liber pontificalis* complet *était reporté à une date an« térieure à Félix IV* et le catalogue félicien n'avait par lui-même « d'autre importance que celle des leçons nouvelles qu'il pouvait pré« senter » (p. 4).

J'avoue qu'il m'est impossible d'apercevoir comment le *Liber pontificalis* se trouvera reporté à *une date antérieure à Félix IV,* si le catalogue félicien qui s'étend jusqu'à Félix IV *inclusivement* dérive du *Liber pontificalis*. Tout au contraire, si le catalogue félicien qui comprend Félix IV († 530) dérive du *Liber pontificalis,* c'est que la rédaction du *Liber pontificalis* dont il dérive comprend elle-même Félix IV. Cela est d'une évidence absolue.

Comment donc M. l'abbé D. a-t-il pu placer au frontispice de son travail un raisonnement aussi boîteux? C'est qu'il devait, un peu plus loin, prouver, par des considérations absolument différentes, que la première rédaction du *Liber pontificalis* est antérieure à Félix IV. Tout plein de cette idée, il l'a jetée là où elle n'avait que faire.

A la fin de son travail (p. 201), M. l'abbé D. nous apprend qu'il a dû

exister une rédaction, ou, si on veut, une coupure du *Liber pontificalis* s'arrêtant à l'an 530 : pour parler de la sorte, il n'a d'autre point d'appui que l'existence du catalogue félicien. Cette fois, sa conclusion est parfaitement légitime.

— P. 212, je lis : « Pour tout le reste, décrets sur la discipline et la « liturgie, indications *sur la famille et la patrie des papes,* chiffres des « ordinations, etc., ses sources nous sont presque toujours inconnues, et « il est bien probable que la majeure partie de ces détails ont été tout « simplement inventés. »

M. l'abbé D. aurait pu mitiger ce jugement et faire observer, après Caspari, que les données fournies par le *Liber pontificalis* sur la patrie des papes, sont en rapport avec les conclusions qu'on peut tirer de la physionomie grecque ou latine des noms des pontifes romains.

Je termine ces critiques par deux vétilles : notre *Labbe (Labbeus)* ne s'appelle pas *Labbé* (voyez p. 216). Laissons cette faute aux Teutons qui ne la manquent jamais. *Hinschius* n'est point une traduction de *Hinsch* (voyez, p. 178, n. 4 et 181, note 1). Le docte professeur de l'université de Kiel s'appelle *Hinschius.*

Après cette querelle d'Allemand et ces trop longues observations, (elles prouveront à M. l'abbé Duchesne avec quelle attention et quel vif intérêt j'ai lu son travail), il me sera bien permis de dire que cette étude de l'ancien élève de l'Ecole de Rome, aujourd'hui professeur à l'Université libre de Paris, est faite pour inspirer les plus belles espérances à ceux d'entre les Catholiques qui cultivent la science pour elle-même, avec désintéressement, sincérité entière. Les optimistes qui, malgré d'autres symptômes très-apparents et très-effrayants, ont vu, sans inquiétude et même avec joie, se constituer parmi les Catholiques un centre sérieux d'études, auraient-ils bien vu ? Leur confiance serait-elle justifiée ?

II. *Recherches sur l'œuvre archéologique de Jacques Grimaldi.*

Quelques pages pour entrer en matière : M. Müntz y retrace dans les meilleurs termes le rôle de cet archéologue presque oublié : à la fin du XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle, Jacques Grimaldi recueillait avec la piété d'un fidèle et l'exactitude d'un tabellion tous les souvenirs du moyen âge auquel s'attaquait sans mesure et sans pitié un génie destructeur. Il a laissé une énorme quantité de manuscrits et de notes ; les savants romains ont puisé à cette mine très-riche, elle peut livrer encore quantité de faits et de renseignements nouveaux. M. Müntz dresse l'inventaire des travaux de Grimaldi d'après les manuscrits conservés à Rome, à Turin, à Florence, à Milan, à Paris, et publie quelques fragments très-intéressants choisis avec beaucoup de tact dans les œuvres manuscrites de Grimaldi : je citerai : *Description des peintures du pape Formose dans la basilique du Vatican. Description des peintures de Calixte II dans le palais apostolique de Latran. Description de la*

façade de l'ancienne basilique de saint Pierre. Le trésor de la basilique de saint Pierre pendant le sac de Rome en 1527.

III. *Le mystère provençal de sainte Agnès.*

Suivant M. Clédat qui donne à l'appui de son opinion d'excellentes raisons, le mystère de sainte Agnès (déjà publié par M. Bartsch) pourrait être le produit d'une collaboration de deux auteurs associés pour cette petite entreprise littéraire; un canevas général de l'œuvre avait d'abord été rédigé en latin. Enfin le ms. de Rome qui nous a conservé ce mystère paraît être le manuscrit autographe des deux auteurs. M. Clédat présente à ce sujet quelques observations très-fines et inspirées par un sentiment critique très-sûr. Il propose, en finissant, bon nombre de corrections à l'édition de Bartsch : ces corrections ne paraissent pas douteuses. On remarque avec plaisir que plusieurs leçons du ms. que transcrit M. Clédat sont identiques aux corrections qu'avait proposées *à priori* M. Meyer en rendant compte de l'édition de M. Bartsch. Il avait su deviner le vrai texte à travers les fausses lectures de l'éditeur. Personne n'en sera très-surpris.

Paul Viollet.

---

149. — Le P. Pierling S. J. **Rome et Démétrius** d'après des documents nouveaux avec pièces justificatives et fac-simile. 1 vol. in-8 de xxvi-224 p.p. Paris, Leroux, 1878. — Prix : 7 fr. 50.

Nous aurions mieux aimé que cet ouvrage fût intitulé *Rome et le premier Pseudo-Dmitri* : à la vue du titre actuel, peu de lecteurs s'imaginent que cette étude a pour objet l'un des épisodes les plus curieux de l'histoire de Russie. Le nom de Dmitri est tellement naturalisé chez nous qu'on ne peut guère le modifier sans désorienter le public. Le Démétrius dont il est ici question est le premier des faux-Dmitri, celui que la plupart des historiens russes regardent comme ayant été réellement le moine Gricha Otrepiev. Ils voient en lui un intrigant soudoyé par les Polonais et les jésuites et placé sur le trône grâce à ce double concours pour faire triompher chez les Moscovites l'influence étrangère et le catholicisme.

Le P. P. a trouvé chez son confrère, le P. Gagarin, et chez le prince Borghèse un certain nombre de documents inédits relatifs à la correspondance de Rome avec le Pseudo-Dmitri : ces documents qu'il publie d'ailleurs en appendice lui ont permis d'établir avec plus de netteté que des historiens antérieurs la véritable nature des rapports du saint-siège avec le célèbre aventurier. Les conclusions qu'il tire de ces documents sont les suivantes :

1° Le faux Dmitri n'a été soudoyé ni par le pape, ni par le nonce, ni par les jésuites;

2° Rome et les jésuites ne sont entrés en rapport avec le faux Dmitri qu'à une époque où il passait déjà, à la cour de Pologne, pour le vrai fils de Jean IV;

3° Le faux Dmitri a été réellement converti au catholicisme et cette conversion s'est faite de bonne foi.

Le P. P. a mis en œuvre avec beaucoup d'habileté les documents qu'il apporte à l'histoire : nous lui reprocherons peut-être trop d'indulgence pour son héros. Il incline à ne point le considérer comme un imposteur, à voir en lui le véritable fils d'Ivan IV; il voudrait croire à la sincérité de sa conversion. Evidemment la cour de Rome et ses délégués furent de bonne foi en acceptant dans le sein de l'Eglise, le néophyte qui pouvait entraîner la conversion de la Russie tout entière; mais nous ne pouvons voir dans la conversion de Démétrius autre chose qu'un acte d'hypocrisie habilement joué. Le savant auteur ne se dissimule pas d'ailleurs les imperfections morales de son héros. « A Cracovie, dit-il, il a tout le zèle d'un néophyte et sa piété est exemplaire. » — Sans doute; mais à Cracovie, il s'agit de s'assurer l'alliance du roi de Pologne et la conversion au catholicisme (dont le P. P. nous paraît avoir démontré la réalité) était le meilleur moyen de séduire les Polonais. D'autre part, en se conciliant l'appui du saint-siège pour une campagne dont l'issue était douteuse, Dmitri obligeait, pour ainsi dire, les Polonais à entrer dans son alliance. « Une fois la campagne contre Moscou « commencée, c'est la raison d'Etat qui prédomine et la religion lui est « subordonnée; enfin, parvenu au trône, Dmitri s'adonne à l'impiété « et au désordre en y joignant l'hypocrisie envers le pape et le roi de « Pologne. Vouloir prouver par le seul fait de ces changements que la « conversion de Démétrius n'a pu être sincère, c'est nier du même « coup la mutabilité de la volonté humaine, hélas! trop souvent « constatée. »

Nous ne pouvons ici nous associer à l'indulgence du savant jésuite : l'aventurier dont la foi diminue en raison inverse de ses succès, dont les désordres augmentent en raison de ses triomphes, ne peut être qu'un intrigant hypocrite. Que ceux qui ont eu le mérite de le convertir s'y soient laissé tromper, la chose est toute naturelle. L'apôtre a toujours eu une tendresse indulgente pour le catéchumène. La sincérité de Rome, sa bienveillance pour la Russie sont absolument hors de cause : ce n'est pas nous qu'il est nécessaire de persuader ici, c'est le public russe qui, imbu de préjugés héréditaires, voit un acte d'hostilité dans toute tentative faite pour l'arracher à la foi orthodoxe. Sans doute, la Russie convertie au catholicisme serait entrée plus tôt dans la famille européenne; mais l'instrument de cette réforme eût été probablement la Pologne et le patriotisme russe s'indigne à la seule pensée de cette hypothèse.

L'ouvrage du P. Pierling est, d'ailleurs, bien composé et gravement écrit : le caractère de l'écrivain ne lui a pas permis d'entrer dans certains détails que l'historien ne doit cependant pas ignorer. (Voir : Massa,

Histoire des guerres de la Moscovie.) Il a joint aux documents inédits un certain nombre de *fac-simile* (écriture de Démétrius, de Marina Mniszek, etc.) qui en relèvent encore l'intérêt.

Louis LEGER.

---

150. — **Gottfried von Neifen** und seine Lieder, eine literarhistorische Untersuchung von Gustav KNOD. Tübingen, Franz Fues. 1877. In-8°, 66 p. — 1 m. 40.

Dans cette étude, M. Knod nous fait connaître quelques détails de la vie jusqu'ici demeurée obscure de Gottfried de Neifen [1], non d'après les œuvres du poète, mais d'après des documents historiques. Gottfried était le fils de Henri de Neifen qui, en 1234, poussa Henri, roi des Romains, à se révolter contre son père Frédéric II; lui-même vécut quelque temps à la cour de cet Henri. Ce n'est pas, à vrai dire, un poète très-remarquable; comme la plupart de ses contemporains, il chante une grande dame insensible et se console avec les paysannes des dédains qu'il essuie à la cour; il est de l'avis de Hartmann d'Aue, *ich mac baȥ vertrîben - die ȥît mit armen wîben,* et il raconte gaiement ses aventures à la chasse et ses rencontres à la fontaine. Son style est fort peu original; il emploie presque partout les images et les comparaisons banales qu'on trouve chez les lyriques de l'époque. D'après M. K. qui répète ici des doutes exprimés déjà par Liliencron, certaines poésies de Gottfried de Neifen ne seraient que des chants populaires remaniés. Mais, quand cela serait, faudrait-il retrancher ces poésies d'une édition de Gottfried et les rejeter dans les « lieds anonymes »? M. K. déclare même qu'une des poésies de Gottfried est un chant populaire; il y trouve un accent de vérité profonde et de touchante simplicité que Gottfried de Neifen n'aurait jamais rencontré. Mais pourquoi Gottfried, si médiocre poète qu'il fût, n'aurait-il pas composé, dans un moment d'inspiration, cette belle poésie où le chant du rossignol qui le berce dans de douces rêveries, évoque devant lui « la reine de son cœur »? M. K. devrait fournir des preuves plus solides. Il est trop hardi dans ses hypothèses, et ailleurs il prétend, sans arguments sérieux, que Gottfried a composé toutes ses poésies dans sa jeunesse et à la cour de Henri VII. La dernière partie de cet intéressant opuscule, consacrée à la métrique, est fort soignée; elle est accompagnée d'un appendice qui renferme d'excellentes remarques sur les poésies de Gottfried de Neifen.

A. CHUQUET.

---

1. Neifen (Nifen), près de Tubingue.

151. — **Hamlet le Danois** par Alexandre BÜCHNER. Paris, Hachette, 1878, x-221 p. in-8°.

M. Büchner s'est proposé, dans cet ouvrage, d'étudier les différents types d'Hamlet, depuis celui de Saxo Grammaticus jusqu'à celui qui figure dans un opéra contemporain. Il traduit ou analyse d'abord la chronique danoise (XII° s.), puis les *Histoires tragiques* de Belleforest (1530-83), puis enfin, la *Chronique rimée danoise* (XV° s. ?). Il expose les raisons qui ont fait reconnaître l'existence d'un *Hamlet* antérieur à celui de Shakespeare [1], et, dans les derniers chapitres de son livre, après avoir rappelé les divers jugements portés par les poëtes et les critiques sur le héros du drame, il nous donne, à son tour, son explication du caractère de ce prince.

M. B. (p. 18) est d'avis que Shakespeare, gêné par son prédécesseur, ne nous a donné qu'un pseudo-Hamlet; il a eu le tort de ne pas consulter Saxo où il aurait trouvé le type d'un Hamlet « authentique » (p. 120). Pour que nous admettions l'utilité de cette reproduction d'un type authentique, il faudrait au moins que M. B. eût donné quelques preuves de l'existence d'Hamlet, mais il l'admet sans la discuter et se demande seulement (p. 3) à quel moment il a pu exister. Cependant la véracité du récit danois est loin de s'imposer d'elle-même, car il passe en invraisemblance les romans fabuleux du temps : « Quæ omnia ne refutari quidem merentur, » observe, à propos de cette histoire, Erasme Müller, le savant commentateur de Saxo (*Sax. Gram. Hist. Dan.*; pars poster., p. 133). L'Hamlet danois est un des meilleurs représentants de ces héros-devins des légendes populaires à qui la ruse tient lieu de vertu et que la réussite la plus surprenante accompagne jusqu'au jour de la catastrophe. On le voit, dans la chronique, refuser de toucher au festin du roi de Bretagne, sous prétexte que « le pain avait un goût de sang... et que les plats de viande sentaient comme les cadavres » (p. 37); on cherche et on trouve, en effet, que le champ qui avait produit le blé pour le pain était « rempli de vieux ossements », que le lard provenait de porcs qui avaient mangé le corps d'un larron, etc. Dans une bataille contre le roi de Bretagne, Hamlet dissimule ses pertes en remettant les cadavres à cheval, et cette vue fait prendre la fuite à l'ennemi. Il enivre toute la cour de Danemark, rabat les tentures de la salle sur les courtisans endormis et allume un incendie où ils périssent tous : il est proclamé roi. Les héros des Perrault, des Grimm et des Campbell ne sont ni plus heureux ni plus adroits, et l'on se trouve naturellement amené à adopter, sur l'Hamlet « authentique, » les conclusions de Müller : « Inde sequitur fidem historicam rebus ab Amletho gestis omnino deesse » (*ut sup.*, p. 134).

---

1. On les trouvera, avec les textes à l'appui, dans la préface de l'édition d'Hamlet de M.M. G. Clark (et non Clarendon, p. 101) et Aldis Wright, *Clar. press ser.*

M. B. s'est attaché à démontrer que l'Hamlet de Shakespeare aurait dû vivre plus longtemps : le véritable Hamlet l'a fait; Saxo le dit, il faut le croire. Mais comment M. B. ne remarque-t-il pas que, si Shakespeare a gardé quelque chose de la prétendue donnée historique, il a modifié si profondément le caractère de son héros que les conditions même de l'existence de celui-ci sont entièrement changées? L'Hamlet anglais est malade; il faut qu'il meure, précisément parce que les rouages de son organisation physique et intellectuelle sont trop endommagés pour pouvoir longtemps fournir des mouvements réguliers (« Thou wouldst not think how ill all's here about my heart. » v-2).

M. B. trouve tous les dénouements préférables à celui de Shakespare, qui est « burlesque » (p. 126). Celui de Ducis, qui a fait de Hamlet le héros « de la piété filiale », lui paraît avoir « une haute portée morale » (p. 204). Il en appelle même « au public qui se presse dans la salle du nouvel opéra. » Pourquoi ce public est-il satisfait ? parce que « Hamlet acceptant le fardeau de la couronne et poussant un tendre soupir à l'adresse du souvenir d'Ophélie lui semble le plus raisonnable des hommes et le plus légitime des princes ». Heureux public !

Nous ajouterons quelques critiques de détail.

L'idée de l'apparition de l'ombre du vieil Hamlet aurait été inspirée au prédécesseur de Shakespeare, selon M. B. (p. 57), par la ruse d'Hamlet qui met à cheval les cadavres de ses soldats, ou (p. 109) par le souvenir d'un passage de Virgile (*Æn.*, I, v. 340). La ressemblance avec la bataille des morts nous paraît lointaine et une connaissance si approfondie de Virgile nous semble douteuse. L'auteur du premier *Hamlet* avait d'autant moins besoin de remonter aux anciens pour trouver l'idée d'une apparition qu'on en voyait dans nombre de pièces contemporaines. On trouve des ombres dans *Jeronimo*, dans la *Spanish Tragedy*, qui en est la suite, et dans une pièce dont M. B. semble n'avoir pas eu connaissances, les *Malheurs d'Arthur (certaine Devises and Shewes presented to her Maiestie by the Gentlemen of Grayes-Inne*... Lond. 1587, 8°). Dans ce drame, on voit apparaître au début l'ombre de Gorlois, duc de Cornouailles, tué par Uther Pendragon, lequel, comme le Claudius de Shakespeare, a épousé la femme de sa victime. Cette pièce eut du succès. Bacon lui-même en avait arrangé les pantomimes; Th. Ughes la publia avec des retouches en 1587. Il est probable que l'auteur du premier *Hamlet* la connaissait mieux que l'*Enéide*.

P. 105, dans *Arden de Faversham*, « les complots tramés contre la vie de l'époux échouent. » Ils échouent plusieurs fois, mais à la fin ils réussissent. Le meurtre réel qui fait le sujet de cette pièce avait été commis en 1551.

M. Büchner, p. 181, explique que, jusqu'à la fin du XVIe siècle, Shakespeare ne fut guère connu que comme « poète épique, descriptif, pastoral, érotique, l'Ovide anglais ». Il fait probablement allusion à un passage de Francis Meres qui écrivait en 1598 dans son *Palladis Tamia :* « The sweete

wittie soule of Ouid liues in mellifluous and honytongued Shakespeare; » mais il n'en faut pas conclure que telle ait été, à ce moment, la principale cause de l'admiration des contemporains pour Shakespeare, car Meres ajoute : « As Plautus and Seneca are accounted the best for Comedy and Tragedy among the Latines : so Shakespeare among ye English is the most excellent in both kinds for the stage. » Ailleurs Meres compare Shakespeare à Sophocle, Eschyle, Aristophane, etc.

Quant aux mérites et aux défauts du drame shakespearien en général, il serait long de passer en revue tous ceux que relève M. B. Cet écrivain nous semble avoir été entraîné trop loin par une réaction commencée en Allemagne contre le poète anglais : réaction très-justifiée à certains égards, surtout de l'autre côté du Rhin, mais qui a poussé l'auteur d'*Hamlet le Danois* à s'étonner de « contradictions choquantes » [1] que Shakespeare a pris soin d'éviter, et d'obscurités qui souvent disparaissent à la lecture. Malgré les défauts du drame anglais, le héros qu'il nous présente n'en reste pas moins le véritable Hamlet, et malgré tout ce qui a été dit en faveur de cet Hamlet « authentique » dont l'existence est encore à prouver, on continuera sans doute à préférer, à la donnée « moderne, romantique, réaliste » (p. 119) de Saxo, celle qui encadre les actions du « pâle penseur » de Shakespeare.

J. J. JUSSERAND.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 août 1878.

M. Laboulaye, président de l'Académie, rappelle la perte que la compagnie vient de faire en la personne de M. Naudet. Il n'a pu être prononcé de discours aux funérailles : M. Naudet l'avait interdit lui-même, donnant en cela une dernière preuve de sa modestie bien connue. Mais aujourd'hui que la compagnie se trouve réunie pour la première fois après les obsèques, M. Laboulaye veut indiquer, en quelques mots, les circonstances qui rendent cette perte particulièrement sensible : M. Naudet appartenait à l'Académie depuis soixante-un ans; malgré son grand âge, il avait, dit M. Laboulaye, conservé tant de jeunesse que sa mort a surpris tous ceux qui le connaissaient, presque autant que si ç'eût été une fin prématurée. Sa vie a été tout académique; avant même d'appartenir à l'Institut, c'était pour l'Institut qu'il travaillait; et l'ouvrage qui

---

1. M. B. en voit une, par ex., dans l'assassinat de Banquo (p. 189). Pourquoi Macbeth le commet-il puisqu'il n'a pas d'enfants? — Sans doute parce que rien ne l'empêche d'en avoir encore. Il y fait même allusion (I-7). Il a du reste bien d'autres raisons pour faire périr Banquo et il les donne tout au long lui-même (III-7).

est resté son principal titre scientifique est un mémoire académique couronné en 1815, sur les changements opérés dans l'administration romaine sous le bas-empire, depuis Dioclétien jusqu'à Julien. Elu membre de l'Académie des inscriptions en 1817, il n'a pas cessé, à travers des fonctions diverses (professeur au collège de France, inspecteur, administrateur de la Bibliothèque royale, etc.), de travailler pour cette académie, et il lui a fourni des mémoires presque jusque dans la dernière année de sa vie. M. Laboulaye propose de consigner au procès-verbal l'expression des profonds regrets que la mort de M. Naudet laisse à l'Académie, et de lever exceptionnellement la séance en signe de deuil. — Ces propositions sont adoptées par acclamation; la séance est levée.

Ouvrages déposés : — H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les Ligures : les noms de lieu celtiques et le jugement arbitral des frères Minucius, 117 av. J.-C. (extr. de la *Revue archéologique*, avril 1878); — H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La mythologie grecque et l'histoire de l'Europe occidentale (Paris, Vieweg, 1878, extr. du 3e vol. des *Mémoires de la Société de linguistique*).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Delisle : 1° LUCE (Siméon), Le Maine sous la domination anglaise en 1433 et 1434 (extr. de la *Revue des questions historiques*, juillet 1878); 2° CALLERY (Alphonse), Histoire des institutions financières de l'ancienne France (Fontainebleau, 1878, in-8°); 3° BARBERAUD, archiviste du Cher, Rapport sur les procédés employés pour faire revivre les manuscrits sur parchemin altérés par l'incendie (Bourges, in-4°; en faisant cette présentation, M. Delisle signale le beau succès obtenu par M. Barberaud, qui est parvenu à remettre en état d'être lus plusieurs cartulaires des archives du Cher, qu'un incendie, en 1859, paraissait avoir entièrement détruits); — *par M. Pavet de Courteille :* SAINTE-MARIE, La Tunisie chrétienne; — *par M. Desnoyers :* SALMON, Dictionnaire archéologique du département de l'Yonne, époque celtique; — *par M. Renan :* SCHŒBEL (Ch.), L'histoire des rois mages; — *par M. Laboulaye :* GARCIN DE TASSY, Mémoire sur les noms propres et titres musulmans, suivi d'une Notice sur des vêtements avec inscriptions arabes, persanes et hindoustanies, accomp. de deux planches de fac-simile. (Paris, Maisonneuve, réimpression de deux articles du *Journal asiatique*, qui étaient devenus introuvables.)

Julien HAVET.

Errata pour l'article 142, n° 33, 18 août 1878.

Par un fâcheux contretemps, cet article a été tiré avant que l'imprimerie eût reçu l'épreuve en placards corrigée par l'auteur, en ce moment éloigné de Paris. Il présente donc un assez grand nombre de fautes. On se borne à relever les principales : P. 98, l. 19, *Bourqueuf*, lisez *Bourgneuf*; p. 99, l. 6, *juillet*, lisez *juin*; *ibid.* l. 8, dans la note, *à M. Crawfordrt*, lisez *et M. Craufurt*; p. 100, l. 17, XVIIIe *siècle*, lisez XVIIe *siècle*; l. 31, *de There*, lisez *de Thou*; p. 103, l. 9, *page 180*, lisez *page 100*; l. 17 et 18 et note 4, *Ramoiski et Zamoîski*; lisez *Ramoïski et Zamoïski*; l. 25, *Ouné*, lisez *Ouvré*; *ibid.*, note 3, *Laberü*, lisez *Laberii*; p. 105, l. 11, *tel*, lisez *tels*. — *Addition pour la note 2 de la page 98.* Depuis que cet article a été remis à l'imprimerie, l'auteur a eu connaissance d'un ouvrage posthume de M. Blavignac, architecte, où il est question, quoique brièvement, de *l'homme de la roche*, et de l'enseigne où il figure. Il y est dit que celle-ci remonte à 1816. Voyez l'*Histoire des Enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets*, Genève, 1878, p. 107, colonne B, du tirage in-4°.

C. D-y.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 31 Août — 1878

Sommaire : 152. BURNELL, Le Samhitopanishadbrahmana du Sama Veda, texte sanscrit avec commentaire, et le texte jaiminiya de l'Arsheyabrahmana du Sama Veda. — 153. WEBER, Pancadandachattraprabandha, Conte du roi Vikramaditya. — 154. O' CURRY et SULLIVAN, Usages et coutumes de l'ancienne Irlande. — 155. HENNIG, Jugements d'Aristophane sur la poésie d'Eschyle. — 156. KLEE, Gudrun, traduction d'une vieille épopée allemande. — Académie des Inscriptions.

152. — A. C. BURNELL. **The Samhitopanishadbrâhmana of the Sâma Veda.** The sanskrit text with a commentary, an index of words etc. Mangalore, Basel mission press. 1877. XXI-49-XIII p. in-8°.
— **The Jaiminîya text of the Arsheyabrâhmana of the Sâma Veda,** edited in sanskrit. Mangalore, Basel mission press. 1878. XXI-51 p. in-8°.

M. Burnell poursuit avec la plus louable persévérance sa collection d'éditions critiques des brâhma*n*as inédits du Sáma Veda [1]. A peine avions-nous rendu compte l'année dernière de son *Arsheyabrâhmana* (n° du 21 juillet), que déjà paraissait un nouveau texte de la même série, le *Samhitopanishadbrâhmana*, après lequel il ne lui reste plus à publier, pour achever sa tâche, que le *Shadvimça*. Nous ne reviendrons pas sur les mérites, bien des fois déjà signalés ici, qui distinguent ces publications. On retrouvera dans celle-ci tout ce qui donne tant de prix aux précédentes : la même exactitude dans la reproduction des textes arides, difficiles et médiocrement conservés; le même choix judicieux, à la fois sobre et abondant, de renseignements puisés aux sources les plus autorisées et la plupart inédites; la même critique pénétrante, un peu audacieuse parfois, mais portant toujours sur le vif des questions et éminemment *suggestive;* toutes ces qualités enfin de méthode et d'exécution qui font de ces publications le point de départ d'une époque nouvelle dans l'étude du Sâma Veda.

Le *Samhitopanishadbrâhmana* est un texte très-court d'environ 120 lignes. Il est divisé en cinq khan*d*as ou sections et traite de matières très-

1. Ces brâhma*n*as sont énumérés au nombre de huit par Sâya*n*a (XIV° siècle). Kumârila (VII° siècle) donne le même chiffre, mais n'indique pas les titres. Outre ces huit, il en a existé et il en existe encore d'autres dans l'Inde, que M. B. ne désespère pas de retrouver en partie. Dans ce cas, nous aurons certainement part à sa bonne fortune. Des copies complètes du *Chándogyabrâhmana*, dont nous n'avons que l'Upanishad, ne sont pas rares, dit-on, dans le Nord.

diverses, réunies comme par hasard et se suivant brusquement, sans transition. Il ne diffère donc pas beaucoup des autres petits brâhma*n*as du même Veda, qui paraissent également être formés de fragments hétérogènes précédés parfois de quelques mots d'introduction ou enchâssés en une sorte de cadre. Ici, on ne s'est pas même donné cette peine et l'assemblage est resté à l'état brut.

Les trois premiers chapitres traitent des différentes manières de débiter les textes du Sâma Veda. Il y a des sections analogues dans les brâhma*n*as des autres Vedas, par exemple dans les *Aranyakas* des Taittirîyas et des Aitareyins. La *Çixâvallî* de la *Taittirîya-Upanishad* notamment est, par sa disposition générale, une sorte de pendant de notre texte, avec cette différence toutefois que la matière, plus ample et plus compliquée pour le Sâma Veda que pour tout autre, est traitée ici d'une façon plus technique et qui ne rappelle en rien le symbolisme du traité Taittirîya. En effet, bien que mêlées à des fantaisies mystiques, les indications données dans notre texte ont une portée réelle et pratique. Elles ne constituent pas un Manuel proprement dit, parce qu'elles ne sont pas assez complètes et qu'elles se bornent à énumérer des généralités sans en régler l'application. Mais elles sont comme un premier essai dans cette voie où la subtilité hindoue est allée si loin, essai qui montre que la pratique était dès lors à peu près la même que depuis, qu'elle avait donné lieu déjà, sinon à des théories bien élaborées, du moins à de nombreuses observations, et que la terminologie, notamment, était déjà fort développée. C'est même là, dans ses rapports avec la littérature technique du Sâma Veda, que gît, pour nous, l'unique intérêt de ce petit traité. Malheureusement, nous connaissons encore si peu cette matière, et les indications du texte sont si sommaires, que ces rapports sont difficiles à saisir bien exactement. L'auteur anonyme du commentaire (celui de Sâya*n*a est introuvable) a fait ce qu'il a pu pour les mettre en lumière. Il paraît bien connaître toute cette littérature et il ne se lasse pas d'en citer de nombreux traités. Mais il y a trop de parti-pris dans sa bonne volonté et pas assez de jugement. Au fond, il ne nous apprend pas grand'chose. Quelques-unes de ses explications semblent bien forcées, par exemple celle que, p. 12, il donne de *nirbhuja, anirbhuja*. D'autres fois, il nous laisse le choix entre trois ou quatre interprétations; or, dans ces minuties-là, ne pas savoir d'une façon précise, c'est ne pas savoir du tout. Aussi est-il fort à désirer que M. B. qui connaît mieux que personne, peut-être faudrait-il dire qui connaît seul toutes les questions soulevées ici, nous donne bientôt la traduction, d'ailleurs promise, de son texte.

De ces trois sections qui forment un ensemble à part assez bien lié, la première énumère différentes manières de réciter [1] les *rics* du Sâma Veda. La

1. Les différentes manières de réciter sont désignées par le mot *samhitâ*; il faut probablement sous-entendre *vâc*, « parole composée, continue, dans laquelle le sandhi est observé ». Cf. p. 8, l. 2. — Peut-être *vâk*, dans le composé difficilement intelli-

deuxième traite de la récitation des sâmans et résume les modifications que les *rics* subissent dans les *Gânas*. La troisième continue le même sujet et ajoute une ou deux remarques sur le débit des sâmans réunis en stotras. Ce texte suppose donc l'ensemble du Sâma Veda à peu près tel que nous l'avons. Le *Grâmageyagâna* et l'*Aranyagâna* sont spécialement nommés, et il est fait mention d'un usage particulier à la çâkhâ des Lângalas. Comme exemple d'une méthode encore dans l'enfance, on remarquera, à la fin du chapitre II, la façon brusque de passer des données les plus générales à des indications tout à fait spéciales relatives à un tout petit groupe de textes, ou à une seule des cinq parties dont se compose d'ordinaire un sâman, le *prastâva*, ou même à une seule partie d'un seul groupe de sâmans, *l'udgîtha* du Rathantara. — La troisième section se termine par des recommandations relatives au choix d'un disciple. La Vidyâ ou la science sacrée personnifiée est introduite s'adressant au brâhmane et le requérant de ne pas la livrer à un auditeur indigne. Ce passage se retrouve en partie dans le *Nirukta* (II, 4) et chez Manu (II, 114, 144). M. B. conclut d'une expression plus exacte ou plus correcte conservée chez Yâska, que notre brâhmana est postérieur au *Nirukta*. C'est peut-être donner trop de portée à une leçon vicieuse. Ce morceau, tel qu'il est dans notre texte, a beaucoup souffert; mais, sans compter qu'il est au moins aussi bien à sa place ici que chez Yâska [1], il me ferait plutôt l'effet d'être celui des deux qui, dans l'ensemble, a le mieux conservé la forme originale. Il est encore présenté comme composé de deux fragments indépendants, distinction qui est effacée chez Yâska. Je me garderai bien cependant de renverser pour cela la proposition de M. B., et de dire que le brâhmana est plus vieux que le *Nirukta*.

La quatrième section traite des bénédictions attachées à certaines pratiques pieuses, particulièrement à celle du *dâna*, qui paraît désigner spécialement ici le don que l'élève fait au maître. Il est difficile de dire de quoi il s'agit au juste dans la cinquième. Le tour est trop elliptique ou le texte trop fautif, pour qu'on puisse en tirer un sens satisfaisant. Le commentateur paraît également en avoir désespéré à part soi; il n'en a pas moins fait bravement son devoir et interprété tant bien que mal jusqu'au bout.

Il y a toujours du neuf à apprendre dans les préfaces de M. B. Dans celle-ci on lira avec intérêt des détails nouveaux faisant suite à ceux donnés dans la préface de l'*Arsheyabrâhmana* sur la musique des sâ-

---

gible *vâkçavahûh*, était-il aussi à l'origine un mot distinct, et la leçon primitive était-elle *Devahûr ekâ vâk*, *çavahûr ekâ*, *mitrahûr ekâ*, p. 6, l. 10. Ou faut-il admettre une expression *avâkçava*? Deux fois, p. 8 et 11, le commentaire, au lieu de *çava*, donne *çabda*.

1. M. Roth tient le passage de Yâska par une interpolation. Cf. d'autre part le premier chapitre de la *Taittirîya-Upanishad*, où, après les spéculations sur la phonétique védique, il est également question des rapports du maître et de l'élève.

mans, particulièrement sur les rapports de la tonalité avec les accents, questions encore fort obscures malgré les matériaux réunis par MM. Weber et Haug, et dont M. B. nous donnera peut-être un jour un exposé complet et définitif. Dès maintenant nous savons que les accents, dans la récitation des Vedas, non-seulement étaient séparés par des intervalles toniques, mais encore qu'ils correspondaient à des notes déterminées, et que ces notes différaient d'un Veda à un autre, peut-être même de çâkhâ à çâkhâ du même Veda. Il est inutile d'insister sur la complication à laquelle aboutit, ni sur les méprises auxquelles nous expose cette confusion plus ou moins systématique d'une chose fixe et fondée en nature comme l'accent, avec un élément aussi artificiel et aussi variable que l'intonation musicale. — Non moins intéressantes sont les notices sur les divers traités techniques relatifs au Sâma Veda. C'est la suite de l'inventaire de cette littérature commencé également dans la préface de l'*Arsheyabrâhmana*. Entre autres nouveautés [1], M. B. y décrit un commentaire des *Stobhas* [2], et un traité intitulé *Riktantra*, dont il promet la publication et qui ne serait autre que le *Prâtiçâkhya* du Sâma Veda.

Voici quelques corrections à faire dans le texte : p. 7, l. 3, lire *iva*; p. 8, l. 4, *samsrishtâ*; p. 9, l. 1, *bahuvibhagnam*; p. 10, l. 4, *abhyaçnuta*; p. 30, l. 1, *naïva*; p. 32, l. 1, *âtrinoty*; l. 5, *anâdritam*; p. 41, l. 5, *lokâ*; l. 6, *sapratishthita* ou *suprati.*º P. 30, l. 4, il y a une syllabe de trop, il faut effacer *vâ*. Quant au commentaire, le style de l'auteur est si embarrassé et il y a des passages si malheureusement corrompus, que M. B. lui-même a dû renoncer à le soumettre à une correction complète. A plus forte raison y aurait-il de l'imprudence, de notre part, à relever autre chose que des erreurs matérielles. En voici quelques-unes : p. 7, l. 11, lire *'surasamhitâ*; p. 14, l. 5, *vilambitâ*; p. 17, l. 24, *dritivâtavator ayane;* p. 22, l. 14, *atîva çubhatarâ*; p. 25, l. 3 infra, *atîvâ prâçastyokteh*; p. 44, l. 9, *atîva gûdhârthah*.

---

1. Le *Chandogapariçishta* de la p. xv serait-il le traité de ce nom attribué à Keçavamiçra et mentionné par Colebrooke (*Essays*, II, p. 471 de la nouv. édit.) ?

2. On imaginerait difficilement un plus étrange sujet de commentaire. La plupart des *stobhas*, de l'aveu de Sâyana, n'ont pas de sens ; les plus fréquemment employés ne sont pas même des mots, mais de simples émissions de voix. A en juger du reste par ce que M. B. en cite, ce commentaire n'explique pas tous les stobhas, mais seulement ceux qui ont été admis dans les recueils spéciaux affectés à ces ritournelles, les *padastobhas* et les *vâkyastobhas*, et encore ceux-là ne les donne-t-il pas tous. Je ne suis pas non plus bien persuadé de l'exactitude de l'observation de M. B., que l'ordre dans lequel les Sâmans se suivent dans l'*Aranyagâna*, est déterminé par le plus ou le moins d'analogie de leurs stobhas finals. Si ç'a été là à l'origine le principe d'arrangement de ce recueil, les exceptions sont devenues si nombreuses, qu'il en est resté fort peu de chose. Tout au plus de plusieurs sâmans correspondant à une même ric, ceux qui ont le stobha final le plus simple, sont-ils placés les premiers. Mais à ceci encore, il y a des exceptions.

P. 15, notes 1 et 2, les chiffres donnés dans le commentaire sont confirmés par l'édition du Sâma Veda de la Bibliotheca Indica.

Tous les mots qui se rencontrent dans le texte du brâhmaṇa ont été réunis à la fin dans un excellent Index alphabétique.

Ce qui précède était écrit et nous n'espérions pas retrouver de sitôt le Sâma Veda et M. B., quand nous avons reçu la seconde des deux publications dont les titres sont reproduits en tête de cet article. Celle-ci est en quelque sorte un doublet. Il y a deux ans, M. B. éditait l'*Arsheyabrâhmana* selon le texte le plus répandu, qui est celui de la çâkhâ des Kauthumas. Depuis il a réussi à se procurer et il nous donne aujourd'hui le même ouvrage tel qu'il a cours parmi les Jaiminîyas. Si on excepte les trois recensions du Yajur Veda publiées par M. Weber, c'est jusqu'ici le seul texte que nous possédions selon des çâkhâs différentes. Les divergences que nous obtenons ainsi pour ce traité [1], sont peu de chose en elles-mêmes; mais elles prennent une importance exceptionnelle à cause du caractère du livre qui est une sorte d'Index des deux premiers *Gânas* du Sâma Veda. Nous embrassons ainsi comme d'un seul regard la disposition des recueils fondamentaux en usage dans les deux écoles, et nous voyons aussitôt que ces recueils, s'ils sont à peu près les mêmes quant au contenu et aux principales divisions (la diversité est grande toutefois pour l'*Aranyagâna*), ne se ressemblent guère dans l'arrangement de détail, en d'autres termes que les Kauthumas et les Jaiminîyas se servent ou se servaient de *Samhitâs* différentes. A ces différences d'arrangement s'en ajoutent d'autres encore. Les sâmans ne sont pas formés de la même façon; le chant, la manière de le noter ou de le marquer par des gestes de la main, sont tout à fait autres, comme M. B. a pu s'en assurer, soit par l'inspection de MSS. appartenant aux Jaiminîyas, soit par l'audition directe de morceaux récités par quelqu'un des rares survivants de cette école. Il résulte de là que les différences de çâkhâs sont non moins profondes et probablement plus minutieuses pour le Sâman que pour les autres Vedas [2], que notamment, en ce qui concerne nos deux écoles, rien ou presque rien de la littérature technique n'a pu leur être commun; que les *Phullasûtras*, par exemple, et le *Riktantra* dans lequel M. B. a reconnu un *Prâtiçâkhya* du Sâma Veda, ne sont d'aucun usage aux Jaiminîyas, et qu'on ne saurait convenablement

1. Quelques-unes de ces divergences peuvent tenir à l'incorrection des MSS. Ainsi pour l'édition du Sâma Veda publiée dans la Bibliotheca Indica et où sont reproduites pour les *Gânas* les indications de l'*Arsheyabrâhmana* selon la rédaction des Kauthumas, on s'est servi pour cela d'un texte qui diffère parfois sensiblement du texte Kauthuma de M. B.

2. Peut-être faudrait-il chercher de ce côté l'explication de quelques divergences bizarres que présentent d'un côté les *Gânas* (excepté le premier), de l'autre les *Arcikas* dans le texte reçu du Sâma Veda. Malheureusement il n'y a guère de chance qu'on découvre de nouveaux matériaux pour nous éclairer sur des faits dont toute tradition semble aujourd'hui perdue.

utiliser une indication empruntée à un traité semblable, sans être fixé d'abord sur la çâkhâ à laquelle il appartient.

Par un singulier hasard, cette çâkhâ des Jaiminîyas, l'une des trois ou quatre au plus qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours [1], n'est presque jamais nommée. Les Purañas parlent bien du grand rôle joué par Jaimini dans la transmission du Sâma Veda ; il y a dans le Mahâbhârata des allusions aux mêmes légendes, et le nom de l'école s'est retrouvé chez un ou deux commentateurs et dans la suscription de quelques manuscrits. Mais le traité le plus autorisé sur la matière, le *Caranavyûha* (du moins dans le texte publié qui est le plus répandu), parmi les treize çâkhas qu'il désigne comme ayant survécu, ne nomme pas les Jaiminîyas, et, n'était le témoignage de personnes qui en ont vu des spécimens authentiques et vivants, on serait tenté de les ranger parmi ces çâkhâs exterminées jadis au nombre de près de mille par la foudre d'Indra. Ce fait ne peut s'expliquer que par une synonymie. M. B. a établi par des arguments très-plausibles que cette çakhâ est la même que celle des Talavakâras auxquels appartient l'une des rédactions de la *Kena-Upanishad*. Malheureusement ces derniers sont encore plus rarement nommés, et le problème ne sera résolu d'une manière satisfaisante que quand on aura identifié et les Jaiminîyas, et les Talavakâras avec quelqu'autre branche plus fréquemment citée du Sâma Veda.

M. Burnell estime que cette rédaction de l'*Arsheyabrâhmana* est, en somme, plus archaïque que celle des Kauthumas. Il est inutile d'ajouter que l'édition est faite avec le plus grand soin. Toutes les divergences des deux textes sont rendues sensibles par l'emploi de types différents : les mots propres à la rédaction Jaiminiya sont imprimés en caractères espacés, les simples variantes en capitales. Les chiffres ajoutés en marge, les mêmes que pour le texte Kauthuma, ont l'avantage de correspondre à nos éditions du Sâma Veda.

A. Barth.

---

153. — A. Weber. **Pancadandachattraprabandha.** Ein Mærchen von Kœnig Vikramâditya. Berlin, Dümmler 1877, p. 103 in-4°. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin).

Le cycle ou plutôt les différents cycles de contes et d'histoires fantastiques qui se sont groupés peu à peu autour du nom de Vikramâditya et qui forment une portion assez considérable de la littérature romantique de l'Inde, ne sont encore qu'imparfaitement connus. A part la recension d'un de ces cycles qui a passé dans le *Kathâsaritsâgara* et dont nous avons le texte et la traduction, nous ne possédons des autres que des versions, des analyses ou des extraits. C'est le cas pour le *Vikramacaritra*, pour le *Vîracaritra*, pour les différentes recensions de la *Simhâsanadvâtrimçati*, de la *Çukasaptati*, de la *Vetâlapancavimçati* : pour

1. Elle ne compte plus qu'un petit nombre de sectateurs dans l'extrême sud.

les parties correspondantes de la *Vrihatkathâ,* nous n'avons pas même cela. Quelques-uns des textes ainsi étudiés ne l'ont été, en outre, que d'après des remaniements modernes ou même faits à l'étranger : tous d'ailleurs, sans exception, sont des œuvres de lettrés qui ont mal conservé ce que nous estimons avant tout dans cette sorte de compositions, la marque toute fraîche de l'imagination populaire. C'est donc un vrai service que nous rend M. Weber, en publiant intégralement un recueil de ce genre inconnu jusqu'ici et rédigé, semble-t-il, sans aucune prétention littéraire.

L'auteur, sur le compte duquel nous n'apprenons rien, sinon qu'il était jaïna et qu'il a dû écrire dans le Gujarât ou dans une contrée voisine [1], paraît en effet avoir noté ces récits à peu près tels qu'il les avait entendu raconter. Le style est d'une grande simplicité, presque toutes les phrases sont taillées sur le même patron; la construction n'est pas toujours correcte, les formes vicieuses ou tout-à-fait barbares abondent, ainsi que les termes empruntés aux dialectes locaux ou même à des langues étrangères telles que le turc et le persan. Ces défauts, dont quelques-uns sont habituels aux écrivains jaïnas [2], rendaient délicate la tâche d'éditer et extrêmement difficile celle d'interpréter ce texte pour lequel M. W. n'avait en outre à sa disposition qu'un seul ms., heureusement très-bon. Toucher aux fautes, dans ces conditions, c'était corriger autant celles de l'auteur que celles des copistes et effacer le caractère peut-être le plus curieux de l'écrit. M. W. a donc pris le parti de reproduire le ms. le plus fidèlement possible, ne changeant rien aux leçons sans nécessité évidente, et renvoyant en note tout le travail critique. En note également ont été discutés tous les termes étrangers à la langue classique dont ce texte fourmille. Pour les interpréter tous avec une sûreté parfaite, il faudrait posséder les dialectes vulgaires jusque dans leurs nuances locales. A défaut de cette connaissance dont un « old Indian » serait à peine capable et à laquelle M. W. ne prétend pas, il a mis à contribution avec son in-

---

1. Par la langue, l'écrit appartient à l'ouest de l'Inde. La mention des *Bhillas*, que l'auteur paraît bien connaître, nous reporte du même côté, ainsi que celles de *Soparáka*, du *Konkana*, et des grands navires de commerce à l'ancre en *Stambhatîrtha* à *Tâmaliptî*. Je ne vois pas d'objection à l'identification proposée, p. 71, par M. Bühler de ces dernières localités avec Cambay. Du moins ne saurais-je en voir une dans le fait que le roi, pour retourner de là à Ujjayinî, prend la direction du sud. On pourrait y trouver plusieurs raisons, dont la meilleure et qui dispense de toute autre, est que cela rentrait dans les convenances du récit.

2. P. 7, M. W. donne l'analyse d'un autre écrit de la même secte où se rencontrent en partie les mêmes incorrections, une sorte de légende du saint jaïna Kâlikâcârya. Serait-ce le même texte que le *Çrîkâlikâcâryakathânaka* dont la bibliothèque de la Société Asiatique de Londres possède un ms. daté de 1404? Cf. *Zeitsch. d. D. M. Gesell.*, XXXI, p. 793. Dans ce cas, l'écrit ne serait pas aussi « ganz modern » que le juge M. W. — En ce qui concerne le présent ouvrage, M. W. estime que le ms. dont il s'est servi, est vieux de deux cents à trois cents ans. Il n'essaie pas de préciser l'âge du recueil lui-même, mais son opinion à cet égard ne doit pas différer de celle de M. Bühler, qui ne le croit pas antérieur au XV[e] siècle.

dustrie habituelle toutes les sources d'information à sa portée, et il en a tiré un commentaire explicatif qu'il était impossible de faire mieux en Europe ni plus complet. L'index de treize pages dans lequel toutes ces expressions ont été réunies, est, à lui seul, un supplément précieux à tous nos lexiques. Grâce à cette méthode excellente appliquée avec tant de soin, la publication de M. W. présente un intérêt philologue durable et qui ne pourra même être pleinement apprécié que quand on sera plus avancé dans l'étude des phénomènes de dégénérescence dialectale que présentent certaines branches de la littérature sanscrite.

Mais ce n'est pas seulement la langue qui nous intéresse dans ce recueil, c'est aussi la manière de raconter. Nous avons déjà signalé le ton franchement populaire de ces récits, que M. W. compare avec justesse à celui des *Märchen* allemands et dans lequel chaque peuple, avec non moins de justesse, pourrait reconnaître celui de ses propres légendes. Ce sont en effet les mêmes procédés d'exposition étrangers à toute émotion, ne visant dans les situations les plus terribles qu'à éveiller et à satisfaire la curiosité, les mêmes allures d'une imagination tantôt ingénieuse, tantôt subitement défaillante, le même mélange de simplicité et de rouerie, de finesse et de lourdeur, de délicatesse et d'indifférence morales, de précision dans les détails et d'incohérence dans les choses essentielles qu'on retrouve à peu près partout depuis qu'on s'applique à recueillir ces productions dans toute leur naïveté. Le cadre même du recueil, tout simple qu'il est, est parfaitement énigmatique. Une femme désignée comme une *gâmtthikâ* (M. W. propose de traduire ce mot par couturière) refuse de rendre hommage au roi Vikramâditya passant devant sa maison, parce qu'il n'est pas en possession d'un parasol orné de cinq bâtons. Pour conquérir ces bâtons, le roi s'engage successivement dans cinq aventures que lui prescrit la gâ*m*tthikâ et dont il sort chaque fois victorieux. Déjà M. W. a fait la remarque qu'on devait s'attendre à ce que chacune des cinq aventures eût pour objet la conquête d'un des cinq bâtons, ce qui n'est pas du tout le cas, et qu'à la cinquième aventure manque le dénouement. Mais il y a bien d'autres lacunes encore dans l'agencement de ces récits. C'est ainsi que le parasol à cinq bâtons qui fournit le titre et dont la confection est l'objet du livre, reste un mystère. Le rôle de la gâ*m*tthikâ ne s'explique pas davantage. Elle paraît ici comme la première venue, ce qu'elle n'était sûrement pas à l'origine : de plus, le mariage de sa fille avec le roi est conclu dès le premier récit, au lieu de venir, comme on devrait s'y attendre, à la fin de toute l'histoire. Il y a là la trace manifeste d'une soudure entre morceaux de diverse provenance. Tout cela est parfaitement dans le caractère de la tradition orale et populaire. Ce qui ne l'est pas moins, c'est le style et jusqu'aux moindres allures de la narration. Comme dans nos contes, il arrive fréquemment que les actions des personnages sont déterminées non par des motifs qu'ils peuvent avoir, mais par des faits qui n'auront lieu que plus tard et qu'ils ne prévoient pas. Ainsi le roi, quand il se transforme

en un écolier âgé de 9 ans, ne sait pas encore que la personne chez laquelle il se rend, est un maître d'école. Comme dans nos contes encore, certaines expressions pittoresques qui tranchent sur la monotonie du fond, ne sont pas toujours amenées par le récit ; elles sont devenues en quelque sorte elles-mêmes des facteurs du récit et tel détail qui n'a pas de raison d'être dans l'état actuel de la narration, a survécu sous la forme d'un mot heureux. Le roi s'enquiert par exemple d'un certain Somaçarman : la réponse qu'on lui fait n'est pas autrement motivée, sinon qu'elle est plaisante : « Il y a ici beaucoup de Somaçarmans, de borgnes seuls plus de 500 ». Je ne veux pas suivre plus loin ces analogies, quelque intéressantes qu'elles soient ; les amateurs de folk-lore en découvriront à chaque pas. Je ne veux pas non plus en exagérer la portée, ni faire de notre anonyme jaïna une sorte de Grimm hindou notant religieusement ces récits tels qu'ils sortaient de la bouche du peuple. Tout ce que je veux dire, c'est qu'un auteur se piquant de littérature ne les eût pas racontés ainsi et que, mieux que la plupart des œuvres analogues, celle-ci, autant que nous pouvons en juger, a conservé le cachet populaire. Cela suffit pour lui assurer l'attention de tous ceux qui prennent intérêt à cette branche des études comparatives. Je dois ajouter que la traduction de M. Weber suit le texte de si près, elle en rend si fidèlement les moindres nuances [1], qu'elle en donnera une idée tout à fait exacte même à ceux qui ne peuvent pas le lire dans l'original.

A. BARTH.

---

154. — O' CURRY. **On manners and customs of the ancient Irish,** edited with an introduction, appendixes, etc., by W. K. SULLIVAN. Londres, Williams and Norgate, in-8°, 3 vol. in-8°, DCXLIX, 392 et 711 pages. — Prix 52 fr. 60.

Cet ouvrage, qui a pour fondement principal la littérature épique irlandaise, aurait dû être précédé d'une étude critique dans laquelle

---

1. P. 50, l. 6, *skamdhe grihitvâ grihtivâ nrityamtibhih* (s'il n'y a ni transposition ni lacune dans le texte, ce qui est probable) pourrait signifier : « s'étant mises à danser en se tenant l'une l'autre par l'épaule ». Dans ce cas, il est vrai, la répétition tomberait mieux snr *skamdhe* et l'expression propre serait plutôt *ârabh*, *anvârabh* que *grih*. Mais la propriété n'est pas la qualité maîtresse du style de l'auteur. L'interprétation de M. W. rappelle du reste une coutume en usage chez les aborigènes de Chotia Nagpour, mais que je ne me souviens pas d'avoir rencontrée ailleurs. Chez les Urâons et les Hos la fiancée et le *fiancé* (qui chez ces peuples sont toujours des adultes) prennent part aux danses et sont introduits dans l'enceinte où a lieu la cérémonie nuptiale, *portés à dos de femme*. Voir le récit de Dalton ap. Hunter, Statistical Account of Bengal, vol. XVI, p. 285 et XVII, p. 45. — Pour le tour de jonglerie exécuté p. 44, cp. les témoignages réunis par Yule dans son *Marco Polo*, I, 281, et un article de l'*Edinburgh-Review*, janvier 1872, p. 28-30. La correction, comme dans toutes les publications de M. W., est exemplaire ; dans la partie allemande seulement il y a quelques coquilles, par exemple p. 51, l. 5 et 6, verso et sona, pour verse et soma.

serait autant que possible fixée la date des documents dont cette littérature se compose. Mais la foi absolue d'O'Curry et de M. Sullivan aux doctrines historiques professées par les *Annales des quatre maîtres* enlève à leur livre une grande partie de la valeur qu'à première vue on pourrait lui attribuer. Citons un exemple : les deux batailles de Magh-Tuireadh [1] sont, suivant les *Annales des quatre maîtres,* des faits militaires et ethnographiques d'une importance considérable, qui auraient eu lieu l'un 1897 ans, l'autre 1870 ans avant Jésus-Christ. Il est, au contraire, évident que ces deux batailles sont des faits purement mythologiques, comme les luttes des Dêvas et des Asuras sanscrits, comme la guerre de Zeus contre Kronos et contre les Titans. Donc les traits de mœurs, les usages que l'on peut recueillir dans le récit des batailles de Magh-Tuireadh se reportent, non aux années 1897 et 1870 avant J.-C., comme le croient O'Curry et M. Sullivan, mais à la date, beaucoup plus rapprochée de nous, où a été fixée, dans sa forme irlandaise actuelle, la légende de ces deux batailles [2].

Autre exemple : Les cycles de Cû-Chulainn et d'Oisin (Ossian) semblent avoir pour centre des personnages historiques, comme le cycle français de Charlemagne; mais Cû-Chulainn vivait peu avant l'ère chrétienne, Oisin deux siècles plus tard. Or les rédactions les plus anciennes que nous ayons de leurs aventures paraissent dater d'une période qui commence au ve siècle pour finir au viiie, être par conséquent postérieures à la mission de saint Patrice; donc, malgré la place considérable que les croyances et les mœurs païennes occupent dans ces monuments littéraires, on ne doit faire usage de pareils documents qu'avec de grandes précautions, quand on veut en faire la base d'une étude historique.

La véritable utilité de la publication d'O'Curry et de M. Sullivan consiste dans les notions qu'elle fournit sur la littérature ancienne de l'Irlande. Certainement, cette littérature ne deviendra jamais, comme celles de la Grèce et de Rome, le modèle éternel du goût. Mais malgré bien des longueurs, malgré l'absence fréquente de mesure et de proportion, elle intéresse parce qu'elle est pleine de vie, d'originalité et qu'elle possède

---

1. Prononcez *Moytura* si vous adoptez la prononciation moderne, qui représente un état de la langue tout différent de celui auquel nous fait remonter l'ancienne littérature de l'Irlande. *Math-ghamhain* qui paraît composé de *mât* (en anglais *pig*) et de *gamhain*, en anglais « *year old* » littéralement « in the month of november » *(Sanas Cormaic*, p. 85, 110), est l'ancienne orthographe du nom qui se prononce aujourd'hui Mahon. Le nom de l'épique *con-chobar (= cuno-caburos)* se prononce aujourd'hui *Connor*. *Cumhail (= Camuli)* se prononce *coole* (coul). Ces quelques mots peuvent donner une idée de l'histoire de l'irlandais et des difficultés que cette langue présente à ceux qui croient qu'il suffit de savoir l'irlandais moderne pour comprendre l'irlandais ancien.

2. Les éléments toutefois qui se retrouvent dans les littératures épiques de l'Inde, de la Perse et de la Grèce, sont du domaine de la mythologie indo-européenne, comme de la mythologie irlandaise, et doivent, par conséquent, nous faire remonter beaucoup plus haut que l'année 1897 avant J.-C.

surtout l'art d'émouvoir profondément. Elle nous présente le côté mondain du milieu où se sont formés ces moines irlandais qui ont tenu une si grande place sur le continent européen, les Colomban et les Scot Eringène. Après avoir obtenu, dix siècles plus tard, sous la forme empruntée que lui a donnée le savoir faire de Mac-Pherson, un succès de mauvais aloi, elle est tombée dans un oubli injuste, qu'expliquent seules les difficultés d'une langue, depuis longtemps inintelligible, même en Irlande, et dont la patience allemande a pu seule, tout récemment, pénétrer les secrets. Plus ancienne que la poésie épique française du moyen âge, elle pourra aussi, aux yeux de certains critiques, lui paraître esthétiquement supérieure. De même ceux de ses monuments qui subsistent forment un ensemble infiniment plus considérable, plus varié, plus intéressant que les compositions analogues d'origine germanique écrites au moyen âge dans diverses langues germaniques et que nous possédons encore aujourd'hui. Mais tandis que les Nibelungen, par exemple, ou Beowulf ont eu tant d'éditions et provoqué tant de commentaires, la plupart des compositions épiques irlandaises sont encore inédites, et celles qui ont été publiées l'ont été de telle façon, qu'on ne les trouve pas en librairie, et qu'en France elles sont à peu près inabordables. Nous conseillons donc vivement la lecture du livre d'O'Curry où l'on trouve réunis un grand nombre d'extraits et d'analyses de ces compositions épiques. Toutefois, les acquéreurs de cet ouvrage feront bien de reporter sur les marges de leur exemplaire l'*errata* que M. Whitley Stokes, membre du gouvernement de l'Inde, a donné dans la *Revue celtique* de M. Gaidoz, t. III, p. 90-101. La science des académiciens de Dublin n'est pas toujours à l'abri des contre-sens et c'est à Calcutta que ces contre-sens sont relevés à l'usage des lecteurs français, allemands et irlandais.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

155. — P. Hennig. **Aristophanis de Æschyli poesi judicia.** Dissertatio inauguralis. Leipzig, B. G. Teubner.

L'auteur a recueilli les passages d'Aristophane (presque tous dans la dernière partie des Grenouilles) où il est question d'Eschyle ; il les a distribués méthodiquement, et éclaircis par un commentaire que ne distingue précisément ni la finesse ni l'originalité des vues. Les objections que l'on peut faire sur le détail sont d'ailleurs assez peu nombreuses. P. 5 : le vers 612 d'Hippolyte (« La langue a juré..... ») peut être répréhensible, comme prêtant à des applications immorales, mais il n'est pas immoral en lui-même ; M. Hennig qui paraît bien au courant de la littérature philologique — éloge que nos jeunes docteurs de ce côté des Vosges sont

loin de mériter tous — ne devrait pas ignorer l'interprétation donnée par un helléniste tel que Henri Weil. P. 6 : l'auteur indique une des raisons pour lesquelles il est à peine question de Sophocle dans les Grenouilles : c'est que, si Euripide forme avec Eschyle un parfait contraste, il n'en est pas de même de Sophocle, qui est plutôt comme un moyen terme entre ces deux rivaux. Il aurait pu ajouter qu'une parodie de Sophocle ne se conçoit guère, pas plus qu'une parodie de Virgile. Par exemple, p. 8 : il est bien probable que si Eschyle avait écrit les Sept au temps d'Aristophane, son enthousiasme guerrier n'aurait pas trouvé le poète comique plus indulgent que les fanfaronnades belliqueuses de Lamachus. Seulement, la question est de savoir si un patriote aussi éclairé qu'Eschyle aurait pu tenir le même langage à deux époques aussi différentes, et voir la guerre du Péloponèse du même œil que les guerres médiques. P. 9 : M. H. a quelquefois le tort, particulièrement grave quand il s'agit d'Aristophane, de prendre au sérieux des plaisanteries manifestes; lorsqu'il dit, par exemple : « Difficile autem est creare artis « iudicem, cum ne Athenienses quidem, ingeniosissimus ille populus, « Aeschylo iudices iusti sint visi, ac tantum afuerit, ut cum his ille con- « sentiret, ut multos inter eos esse putaret *perfossores parietum.* » P. 10-11 : l'ingénieuse fiction par laquelle Aristophane transporte à la personne d'Eschyle les traits distinctifs de sa poésie aurait pu donner lieu à quelques observations intéressantes. Je ne nie point qu'Eschyle ait été « summi impetus animi », comme le dit M. H. Mais cela ne me paraît point résulter de la pièce d'Aristophane, qui, en représentant ainsi l'humeur de l'homme, doit avoir pensé surtout au génie du poète. P. 12 : est-il bien juste de dire qu'en faisant appliquer à Eschyle les mots « illustre Achille » empruntés à une de ses pièces, Aristophane a voulu le louer plutôt que se moquer de lui? Du moment qu'il mettait en scène Eschyle, Aristophane ne pouvait se dispenser d'en faire un personnage comique. Ce qu'il faut remarquer seulement, c'est le ton d'innocente malice que prend sa raillerie, dès qu'elle s'adresse au poète qu'il admire et qu'il aime. P. 29 : le vers 1122 des Grenouilles me paraît faiblement défendu contre les soupçons de Bergk et autres. P. 39 : quand Euripide compose une sorte d'amphigouri avec des lambeaux empruntés à diverses pièces d'Eschyle, c'est vraisemblablement pour opposer au fameux *ληκύθιον ἀπώλεσεν* un argument du même genre et d'égale valeur. M. H. aurait dû s'en tenir à cette observation, et ne pas ajouter qu'Aristophane a voulu par là représenter Euripide comme un « ineptus sophista. » P. 41 : les vers 928-929 ne font certainement pas allusion à la pompe déployée sur la scène par Eschyle, mais seulement à celle de son langage. P. 45 : l'interprétation proposée du vers 1465 ne me paraît pas admissible. P. 47 : le composé burlesque *σαρκασμοπιτυοκάμπται* fait très-clairement allusion à Sinnis : comment il renferme de plus l'idée d'un rire sarcastique, c'est ce qui ne se voit pas bien nettement.

Çà et là je rencontre, dans la thèse de M. Hennig, des idées justes et

heureuses, dont je ne saurais dire si elles sont nouvelles; celle-ci, par exemple (p. 45), que les tragiques modernes s'étendent plus volontiers que les tragiques anciens sur la peinture du vice et du crime, sans que la moralité de leur théâtre en souffre nécessairement.

E. T.

---

156. L. Klee. **Gudrun, ein altdeutsches Heldengedicht übersetzt**, in-8. Leipzig, Hirzel, 1878, 179 p. — Prix : 2 m.

M. Klee, déjà avantageusement connu par une excellente dissertation inaugurale sur la *Légende d'Hilde* (in-8°, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1873), a cru devoir publier une nouvelle traduction du poëme de *Gudrun*. Le besoin ne s'en faisait pas précisément sentir. Il en existe déjà, à notre connaissance, au moins neuf : les unes embrassant le poëme tout entier, les autres se bornant à ce que certains critiques sont convenus d'appeler *les parties authentiques*. Si toutes sont loin d'être irréprochables, quelques-unes, celle de Simrock par exemple, dont la dixième édition a paru l'année dernière, attestent par un succès durable les qualités qui les distinguent.

Quoi qu'il en soit, après avoir, sur un ton assez tranchant pour un jeune homme, déclaré que tous ses devanciers (sans en excepter même Simrock, qu'il semble avoir particulièrement en vue) ou bien ont aveuglément suivi un critique renommé, ou bien ont traduit vers pour vers, *pêle-mêle et sans critique, l'amas indigeste des parties authentiques et apocryphes*, M. K. nous donne la traduction de la portion qu'il considère seule comme originale. Je ne sais si les critiques qui se sont essayés successivement sur le poëme de *Gudrun* sont jamais parvenus à se faire une idée nette et précise de ce qu'ils entendent par la *portion originale* du poëme : à quelle époque y a-t-il eu un *poëme original* de *Gudrun*; à quelle époque ce poëme a-t-il commencé à être altéré, interpolé et remanié? C'est ce que nul d'entre eux ne pourrait établir d'une manière irréfutable. Mais cette question nous conduirait trop loin : revenons à l'ouvrage de M. K.

De la traduction en elle même nous n'avons pas grand'chose à dire : il s'est acquitté de sa tâche d'une manière suffisante, ni mieux ni plus mal que ses devanciers. Si, en plus d'un endroit, il a rencontré une tournure heureuse, souvent aussi on trouvera qu'il n'a pas réussi à nous rendre la naïveté de l'original, le tour simple et familier, mais vigoureux et fortement imagé de son style, avec cette fidélité et cette souplesse de formes qui font le mérite des traductions de Simrock.

Mais, comme il le proclame bien haut, M. K. ne traduit pas *tout sans discernement*. Marchant sur les traces de Müllenhoff, d'Ettmüller, de Plönnies, il refait un poëme de *Gudrun*, d'où il a éliminé toutes les strophes qu'il regarde comme interpolées. Dans un appendice de neuf

pages il nous donne, en peu de mots, les raisons qu'il a cru avoir de rejeter telle ou telle strophe. Ces raisons, cela va de soi, sont pour la plupart toutes subjectives : le goût de M. K. décide souverainement si tel ou tel passage est primitif ou non. Nous n'avons pas à juger ici ce procédé qui s'est condamné lui-même depuis longtemps par l'instabilité et l'incertitude de ses résultats. Le critérium adopté pour ces sortes de travaux est forcément tout ce qu'il y a de plus arbitraire. Telle strophe rejetée autrefois par Müllenhoff, Plönnies ou Ettmüller, est réhabilitée par M. K., et inversement telle autre qui avait trouvé grâce devant les critiques antérieurs est impitoyablement condamnée par lui : et, cela va sans dire, chacun a pour agir en sens opposé une foule de raisons qu'il trouve péremptoires.

Quelques citations feront mieux voir le peu de solidité des conclusions auxquelles on arrive par ce moyen. M. Müllenhoff considérait toute la fin du poëme depuis la strophe 1531 comme une addition postérieure, M. Ettmüller n'admettait plus rien après la strophe 1650, M. Plönnies s'arrête à la strophe 1648 ; M. K. admet comme conclusion primitive la strophe 1646. Le premier rejetait toute la scène du retour de Gudrun, de sa réunion avec Hilde, de la réconciliation qu'elle opère entre les deux partis, de son mariage avec Herwig et des unions qu'elle provoque entre Ortwin et Ortrun, Hartmut et Hildebourg ; M. K. supprime seulement les fêtes célébrées pour les noces de Gudrun, d'Ortrun et d'Hildebourg et la scène des adieux. Qui nous donnera, abstraction faite du goût de chacun, les raisons de ces traitements si divers? Et n'est-on pas tout aussi autorisé à conserver la trente-unième aventure tout entière, qui clôt d'une façon si charmante cette fête générale et cette réconciliation universelle opérée par la douceur et la persuasion de Gudrun ?

De même les critiques précédents rejetaient avec toute raison le conte insipide d'Hagen et des griffons : s'il est une partie du poëme qui ait un caractère évidemment apocryphe, c'est cette robinsonade, où des lambeaux de contes orientaux se mêlent à des emprunts aussi nombreux que maladroits faits aux *Nibelungen*, au *Duc Ernest* et à d'autres poëmes de la même époque. Il ne s'agit plus ici de discerner avec plus ou moins de tact si telle ou telle strophe, tel ou tel vers a été interpolé, la critique est autorisée à repousser le morceau tout entier. M. K. l'admet néanmoins ; mais çà et là il élimine quelques strophes : or, parmi celles qu'il conserve, parce qu'elles lui semblent bien cadrer avec la suite du récit, combien n'en pourrait-on pas rejeter qui ne sont en tout ou en partie que des plagiats évidents?

Enfin M. Klee pousse l'arbitraire beaucoup plus loin qu'aucun de ses devanciers : non content, à l'occasion, de disloquer deux strophes pour former à l'aide de leurs débris une nouvelle strophe qu'il nous présente comme primitive, il ne respecte même pas celles qu'il conserve : il y change, selon son caprice, les passages qui lui paraissent défectueux et

les accommode au plan de l'ensemble, tel qu'il se l'est imaginé. Bien plus, lorsque la suite des idées ou le cours de la narration ne lui semblent pas avoir assez de cohésion, il n'hésite pas à introduire dans le corps même de l'ouvrage une strophe de son crû.

Nous ne saurions trop nous élever, en terminant, contre une telle manière d'agir, dont le plus clair résultat, si elle acquérait droit de cité, serait de mettre à la merci de tout traducteur la trame même de l'œuvre qu'il prétend faire connaître.

A. Fécamp.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 août 1878.

Sur la proposition de M. Egger, appuyée par MM. Deloche et de Wailly, l'Académie décide que les paroles prononcées par M. Laboulaye à la dernière séance, à propos de la mort de M. Naudet, seront imprimées à part et distribuées.

M. Duruy commence la lecture d'un travail intitulé : *L'empire romain au milieu du IIIe siècle de notre ère.* C'est un tableau de la décadence romaine et de la décomposition de l'empire. M. Duruy montre le monde romain mal défendu contre les barbares qui le pressent de toutes parts, « mer d'hommes battant le pied des retranchements romains », le gouvernement devenu une monarchie élective où le souverain est créé par le choix de l'armée, l'armée dégénérée à son tour, l'ancienne discipline oubliée, la cavalerie prenant une importance toujours croissante et supplantant la vieille infanterie légionnaire, les fonctions militaires séparées des fonctions civiles, de manière à faire de l'armée une population à part, qui se désintéresse des affaires de l'Etat, les principaux grades confiés à des barbares, les transfuges portant chaque jour à l'ennemi de Rome les secrets des chefs romains, et lui enseignant l'art de les vaincre, etc., etc.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur le cerf africain, à propos d'une coupe phénicienne trouvée à Palestrina. Il fait remarquer que la divinité à laquelle le chasseur, dans les dessins de cette coupe, offre les prémices du cerf qu'il vient de tuer, et qui ensuite le met à couvert des attaques du gorille, est Tanit, la grande déesse carthaginoise, parèdre de Baal, laquelle était représentée dans le panthéon hellénique par Artémis ailée. Sans doute, comme Artémis, Tanit était une divinité chasseresse : c'est pour cela que le cerf lui était offert en sacrifice. Plusieurs auteurs grecs parlent des cerfs qu'on sacrifiait à Artémis, ou des bois de cerf que l'on consacrait dans ses temples. Arrien mentionne un de ces temples, situé dans une île du golfe Persique, appelée Icaros : cette île était pleine de chèvres sauvages *et de cerfs*, qu'il était défendu de chasser, *à moins que ce ne fût pour les offrir en sacrifice à la*

déesse. Sans doute cette Artémis du golfe Persique était en réalité une divinité orientale et non grecque, probablement même phénicienne, car le nom de l'île d'Icaros paraît phénicien : il s'explique, en cette langue, par *île des pâturages.* — Ensuite, M. Clermont-Ganneau propose un rapprochement entre le sacrifice du cerf, tel qu'on le trouve dans les monuments phéniciens, et diverses légendes grecques qui parlent de cerfs ou de biches sacrifiées pour remplacer des victimes humaines. Les sacrifices humains étaient en usage dans le culte phénicien : pourtant l'inscription du temple de Baal, trouvée à Marseille, ne les mentionne pas ; c'est la même inscription qui mentionne le sacrifice du cerf. Serait-ce que les cerfs avaient remplacé les victimes humaines dans le culte de Tanit, comme, selon la légende grecque, une biche avait été immolée à Diane à la place d'Iphigénie [1] ? Eutrope rapporte, d'après Porphyre, quelque chose de semblable : à Laodicée de Syrie, dit-il, il avait été autrefois d'usage de sacrifier, chaque année, une jeune fille; plus tard on avait remplacé ce sacrifice par celui d'une biche. Les choses n'ont-elles pu se passer de même à Carthage?

Ouvrages présentés : — par M. de Longpérier : L. de Rosny, Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Afrique centrale ; — *par M. Egger :* 1° Eug. Müntz, Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie, V, Sainte Constance de Rome (extrait de la Revue archéologique); 2° Œuvres de Synésius, évêque de Ptolémaïs dans la Cyrénaïque, au commencement du ve siècle traduites entièrement pour la première fois en français et précédées d'une étude biographique et littéraire par Henri Druon.

Ouvrages déposés : — Michaut (Narcisse), Eloge de Buffon, ouvrage couronné par l'Académie française, précédé d'une notice par M. Emile Gebhart (Paris, Hachette, 1878, in-16) ; — Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Ve Série t. IX ; — H. d'Arbois de Jubainville, Une cause célèbre en Irlande au second siècle de notre ère ; — Institut de droit international, travaux préparatoires de la session de 1878 : rapport sur les conflits de législation en droit pénal, par Charles Brocher : 1re partie (Gand, in-8°).

Julien Havet.

---

1. On pourrait se demander aussi, dit M. Clermont-Ganneau, si, dans le récit du sacrifice d'Abraham, l'animal sacrifié en place d'Isaac est un bélier, comme on l'entend ordinairement, ou un cerf : les deux lectures sont possibles.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 7 Septembre — 1878

157. — **Abhandlungen über die pentateuchischen Gesetze** von Dr D. HOFFMANN, Docenten am Rabbiner-Seminar zu Berlin. 1[er] Heft. Berlin, M. Driesner. In-8°, 92 p. 1878.

Cet ouvrage contient une série d'études consacrées à l'élucidation de quelques points obscurs et contestés de la législation dite Mosaïque. Ces points sont les suivants : l'offrande du Omer et la fête des Semaines, le moment fixé pour le retour de la fête de Pâques, l'offrande de la fête des Semaines, le commencement de l'année, l'examen de l'opinion de l'historien Josèphe sur un détail de la célébration de la fête des Tentes, la libération des esclaves hébreux dans l'année jubilaire, la remise des dettes lors de l'année sabbatique, les deux principales divisions des lois relatives aux sacrifices. On peut voir, par cette simple énumération, que M. Hoffmann ne soulève aucune des grosses questions qui s'agitent dans les cercles savants sur les origines et la formation de la loi renfermée dans le Pentateuque; il se borne à discuter des points d'interprétations secondaires. Ajoutons qu'une seule de ces études présente des développements de quelque importance, les autres n'étant que de courtes notices : c'est celle qui ouvre le fascicule et traite de l'offrande du Omer. Elle occupe, à elle seule, les trois quarts du présent ouvrage.

Qu'est-ce que l'offrande du Omer? — Pour cela, il faut nous reporter au chap. XXIII du Lévitique. Ce texte expose les fêtes religieuses dont l'obligation est imposée aux Israélites. C'est d'abord la fête hebdomadaire du Sabbat, puis la Pâque ou fête des Azymes : « Le premier mois (de l'année), le quatorzième jour du mois, entre les deux soirs, ce sera la Pâque de Jahveh. Et le quinzième jour du mois, ce sera la fête des pains azymes en l'honneur de Jahveh; vous mangerez pendant sept jours des pains azymes. Le premier jour, vous aurez une sainte convocation... Vous offrirez à Jahveh, pendant sept jours, des sacrifices consumés par le feu. Le septième jour, il y aura une sainte convocation... » La fête des Azymes étant réglée, l'auteur passe à un autre objet. Cet objet, si l'on en jugeait par la correspondance des Nombres (chap. XXVIII-XXIX), de l'Exode (chap. XXIII) et du Deutéronome (chap. XVI), serait la

fête des Semaines (ou Pentecôte) qui doit être célébrée sept semaines après celle de la Pâque. Or, dans le texte du Lévitique, la description de la fête des Semaines se trouve précédée de mots qui suivent, qui en forment le préambule : « Quand vous serez entrés dans le pays que je vous donne et que vous y ferez la moisson, vous apporterez au prêtre une gerbe *(omer)*, prémices de votre moisson. Il agitera de côté et d'autre la gerbe devant Jahveh, afin qu'elle soit agréée : le prêtre l'agitera de côté et d'autre, le lendemain du sabbat. Le jour où vous agiterez la gerbe, vous offrirez en holocauste à Jahveh un agneau d'un an sans défaut..... Vous ne mangerez ni pain, ni épis rôtis ou broyés jusqu'au jour même où vous apporterez l'offrande à votre Dieu. C'est une offrande perpétuelle... — Depuis le lendemain du sabbat, du jour où vous apporterez la gerbe pour être agitée de côté et d'autre, vous compterez sept semaines entières. Vous compterez cinquante jours jusqu'au lendemain du septième sabbat... (suit la description de la fête des Semaines). » Cette intercalation, entre la Pâque et la Pentecôte, d'une cérémonie particulière, coïncidant avec la première de ces fêtes sans que le texte établisse d'ailleurs aucun rapport avec elle et rattachée, au contraire, à la fête des Semaines dont elle doit déterminer la date généralement réglée sur la fête des Azymes, cette intercalation ne laisse pas que d'être gênante. Les exégètes, pour s'en tirer, se sont placés au point de vue de l'harmonistique vulgaire qui veut que tous les textes du recueil sacré puissent être mis d'accord entre eux, sans souci de leur provenance et de la date diverse de leur origine. Voici comment Munck expose le cas dans son ouvrage si consciencieux sur la *Palestine* (p. 186) : « La Pâque était aussi la première époque des récoltes, elle était la fête de la moisson de l'orge, la plus hâtive des céréales, et c'est aussi dans ce sens que la fête devait être célébrée par un rite particulier. Le lendemain du premier jour de la Pâque, ou le seizième jour de la lune, on présentait dans le sanctuaire une gerbe d'orge de la nouvelle moisson ; un prêtre faisait avec cette gerbe la cérémonie de l'agitation... » M. Munck ajoute en note : « Le texte dit : *Le lendemain du sabbat ;* selon la tradition rabbinique, le mot *sabbat*, pris dans le sens général de *fête*, *jour de repos*, désigne ici le premier jour de la fête de Pâques... Cependant les Sadducéens, prenant le mot sabbat dans son sens ordinaire, prétendaient que l'orge devait être présentée le dimanche des sept jours de Pâque. Cette opinion est aussi celle des Samaritains et des Caraïtes. » D'après la première opinion, c'est-à-dire d'après la tradition, l'offrande du Omer aurait donc lieu le seizième jour du mois de Nisan, invariablement, d'après les opinions dissidentes, elle tomberait, selon l'année, sur un des jours qui s'étendent du quinzième au vingt-unième jour du même mois. Voilà le sujet du conflit.

Quant au texte même qui prescrit l'offrande de la gerbe (Omer), on a vu qu'il ne mentionne pas la fête de Pâque et ne se préoccupe pas du rapport qu'il y a lieu d'établir entre sa recommandation et la grande loi

des azymes, et il offre, en sus, ce trait digne de remarque et déjà signalé, qu'il fait régler la date de la Pentecôte précisément sur cette cérémonie du Omer, contrairement à l'usage général. Notons toutefois un trait qui s'accorde bien avec cette thèse; nous l'empruntons au Deutéronome, lequel s'exprime ainsi à l'égard de la fête des Semaines ou Pentecôte, après avoir énoncé ce qui concerne la célébration des azymes : « Tu compteras sept semaines; dès que ta faucille sera mise dans les blés, tu commenceras à compter sept semaines. Puis tu célèbreras la fête des Semaines » (Deut., XVI, 9). Voilà donc le point de départ du calcul des cinquante jours, qui, d'après la numération vulgaire, séparent la Pentecôte de la Pâque. Le texte du Deutéronome, sans fixer une date précise, donne cependant une indication catégorique : « Dès que la faucille sera mise dans les blés. » A la lumière de cette déclaration très-nette, reprenons maintenant le texte du Lévitique : « Quand vous ferez la moisson, vous apporterez au prêtre une gerbe des prémices de la moisson... Le prêtre l'agitera *le lendemain du sabbat*... » L'explication la plus naturelle, en présence de ces textes, est que la date de la cérémonie de la gerbe ou du Omer est essentiellement mobile, mobile non pas au sens où l'entendent les dissidents, c'est-à-dire par le fait que le jour du sabbat tombera, selon l'année du 15e au 21e jour du mois de Nisan, mais mobile autant que peut l'être l'époque de la maturité des premiers épis, laquelle est variable selon les années, selon le caractère hâtif ou tardif de la saison. A ce premier élément de mobilité s'en joindra un second, qui est qu'il faudra attendre le *lendemain du premier sabbat survenu depuis les premiers épis coupés* pour procéder à la cérémonie qui permet la consommation de la récolte nouvelle.

Y a-t-il une raison de comprendre autrement le *lendemain du sabbat* et de chercher la place de ce sabbat, diversement interprété, d'ailleurs, dans la fête des Azymes précédemment décrite? Je ne le vois pas. Que l'on ait plus tard cherché à engager, à engrener un texte dans l'autre, rien de plus naturel, de plus conforme à l'usage; mais le texte ne s'y prête nullement et paraît pouvoir s'expliquer par lui-même d'une façon rationnelle et satisfaisante. Nous répétons que, si l'on s'en tient au texte seul en question, et surtout si l'on se souvient du texte analogue du Deutéronome, on admettra, comme la solution qui se présente sans effort à l'esprit, que la cérémonie du Omer était déterminée : 1° par le fait général de la date effective (variable selon le caractère hâtif ou tardif de la saison) de la maturité des premiers épis; 2° par la proximité du sabbat avec le jour de la première moisson. La fête des Azymes, invariablement fixée du 14e au 21e jour du mois de Nisan n'a rien à y voir, bien que le choix de l'époque de cette fête doive amener généralement la coïncidence de ces diverses cérémonies. Ainsi je suppose une année de maturité hâtive; les premiers épis sont coupés le premier jour du mois de Nisan, le sabbat se trouve tomber sur le 2; la cérémonie du Omer aura lieu le 3 Nisan, onze jours avant la Pâque. Voyons le cas contraire; les

premiers épis ne sont mûrs que le 25, le sabbat tombe quatre ou cinq jours plus tard; nous nous trouvons dépasser, d'une dizaine de jours, la limite des Azymes. Dans un cas moyen enfin, la coïncidence s'établira sans peine entre les deux cérémonies. J'ajoute que, si cette interprétation est fondée, la fête du Omer en rendant sans cesse variable l'écart entre les Azymes et les Semarines devait contrarier les opérations de la vie tant civile que religieuse. Il semblera donc tout naturel qu'on ait ramené cette cérémonie à une règle précise en la rattachant étroitement à la fête fixe, autour de laquelle elle oscillait. Toutefois cela ne se fit point sans protestation. On put plus facilement se mettre d'accord sur la nécessité de restreindre la variabilité de la fête du Omer, régulatrice de la fête de Pentecôte-semarine, que sur la solution même du problème. La solution la plus commode devint celle du plus grand nombre, de la tradition : c'est celle qui, entendant par *sabbat* le premier jour des Azymes, ou 15e de Nisan, fixe invariablement au 16e jour du mois, lendemain dudit sabbat, l'*agitation* de la gerbe; l'opinion dissidente se borna à restreindre la variabilité de la cérémonie du Omer, dans les sept jours qui courent du 15 au 21 Nisan, selon que le sabbat tombait sur l'un ou l'autre. Le fait de l'incertitude de l'usage n'est-il pas, à lui seul, une présomption en faveur de l'interprétation du texte que nous avons proposée?

M. H. commence par rappeler la divergence d'interprétations entre la solution traditionnelle et l'opinion dissidente. Le temps, nous dit-il avec quelque amertume, avait fait justice des prétentions des sectes et partis. Malgré les ennuis causés aux rabbins par l'entêtement sectaire, la conception traditionnelle semblait désormais à l'abri des attaques, quand elle a vu, dans les derniers temps, de nouveaux adversaires se dresser contre elle. Ces adversaires ne sont pas malheureusement à dédaigner; ils se nomment George, Hitzig, Hupfeld, Knobel, Merx, etc... Il faut donc reprendre à fond la question et venger d'une façon définitive la tradition, en soumettant à un examen complet les critiques élevées contre elle depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. — Partant en effet du point de vue apologétique borné, quoique respectable, que nous venons de signaler, M. H. passe en revue, avec un très-grand luxe et une non moins grande lourdeur d'exposition, les opinions tant des Boéthusiens et des Caraïtes que des savants plus modernes. Pour lui, l'opinion traditionnelle est fondée sur les raisons les meilleures, les plus solides, inattaquables en un mot. Nous ne le suivrons pas dans le détail infini de cette discussion où il n'apporte pas d'argument décisif et où le problème est toujours envisagé d'une façon étroite. Il finit par « conclure avec joie que, dans l'explication des lois du Pentateuque, la première autorité reste toujours celle de la tradition. » Suit un dithyrambe en faveur de ladite tradition « sans laquelle le livre de la loi, presque en son entier, serait incompréhensible. » — « Oui, dit encore M. H., on abandonne trop facilement ce guide aux conseils duquel toutefois on se voit si souvent obligé de recourir; on se fraie sa voie propre

sans réfléchir qu'un examen complet conduit presque toujours à ce résultat qu'il ne faut pas écarter l'ancien pour le nouveau. » Le travail de M. H. inspiré, comme on le voit, par un esprit peu libéral et peu scientifique, rentre dans la catégorie de ces compilations pénibles que l'on ne consulte guère que lorsqu'on y est forcé, parce que les remarques justes de détail qui s'y peuvent rencontrer, sont noyées dans une masse d'aspect peu attrayant. Ce n'est point par cette méthode et par ces procédés qu'on fait avancer les questions. Un tel enseignement n'est point fait pour développer, au sein des étudiants israélites en théologie, le goût des études critiques et des procédés d'investigation rationnelle auxquels l'orthodoxie israélite n'imagine pas sans doute pouvoir dérober à tout jamais ses livres sacrés.

Que M. H. n'interprète pas nos paroles dans un sens d'hostilité quelconque. Nous sommes de ceux qui considèrent la tradition rabbinique comme un élément très-sérieux de l'étude complète des questions soulevées par la législation du Pentateuque. Nous sommes très-disposé à nous mettre, à cet égard, à l'école des savants que leur origine et leur éducation spéciale rendent tout particulièrement aptes à nous initier à une littérature d'un maniement difficile, des richesses de laquelle nous tirerions difficilement le profit désirable sans leur concours. Mais cela ne va pas jusqu'à nous faire oublier les conditions de tout étude critique digne de ce nom. Si nous sommes sévère d'ailleurs pour l'œuvre de M. H., c'est parce que nous savons que les méthodes précises de la critique historique trouvent actuellement des représentants distingués dans l'enseignement et la littérature israélites et que nous sympathisons vivement aux efforts qui sont faits pour secouer le joug de plomb de cette tradition dont M. Hoffmann vient de se déclarer si délibérément le champion.

Maurice Vernes.

---

158. — H. Tollin. **Das Lehrsystem Michael Servet's,** genetisch dargestellt. 2 vol. in-8. Pages 250+232. Gütersloh, Bertelsmann. 1876 et 1878.

L'enthousiasme, l'amour passionné d'un homme ou d'un sujet peuvent bien faire courir quelque danger à l'esprit scientifique; mais aussi c'est un puissant ressort pour soutenir et stimuler les longues et difficiles recherches. Il faut se féliciter lorsqu'on les rencontre unis, comme chez M. Tollin, à une pensée libre et familiarisée avec les méthodes sévères de la critique historique. M. T. est devenu l'homme-lige et, pour ainsi parler, le répondant de Michel Servet. Après l'avoir plaint comme une noble victime de l'intolérance, il a voulu le connaître. Il s'est bientôt aperçu que sa vie était obscure et ignorée, que ses livres n'étaient pas lus, que sa doctrine était incomprise et mal jugée. Plus il a étudié Servet, plus il a senti croître son admiration et sa sympathie; bref, il s'est donné

à lui. Il l'a salué comme le précurseur, au XVI[e] siècle, de la science, de la philosophie et de la théologie modernes. Pour M. T., le malheur de Servet n'a pas été d'être brûlé par Calvin, mais d'être venu trois siècles trop tôt et, par conséquent, d'avoir été obligé d'attendre trois cents ans avant d'être apprécié et compris. M. T. s'est promis de faire cesser cette injustice et de remettre à sa vraie place celui qui, d'après lui, renouvela la médecine en découvrant la circulation du sang, fonda la géographie scientifique, formula par avance la philosophie de Spinoza et la théologie de Schleiermacher. M. T. n'a pas consacré moins de dix années à des études préparatoires ou à des voyages à la recherche de documents nouveaux. Il a fait de précieuses trouvailles qu'il a expliquées dans une trentaine de brochures, d'articles ou même de livres. Enfin, il a voulu exposer méthodiquement le système doctrinal de Servet. C'est l'objet des deux volumes que nous venons de parcourir. Le premier est de 1876 et déroule les quatre premières phases qu'a successivement traversées la pensée de Servet avant d'arriver à la maturité. Le second, qui a paru cette année même, est consacré à la doctrine définitive de Servet, telle qu'elle se trouve dans la *Restitutio Christianismi*. Ce ne sera pas le dernier; un troisième que l'auteur nous annonce renfermera la morale et les conséquences pratiques du système.

Nous devons respecter les convictions subjectives de M. T. et son admiration enthousiaste et sans réserve pour son héros, alors même qu'il y aurait dans cet engouement un peu d'illusion. Mais il faut reconnaître que, par ses patients labeurs, il a renouvelé un chapitre de l'histoire philosophique et religieuse devenu absolument insuffisant; il a dissipé des erreurs séculaires, des préjugés sans fondement, et éclairé d'un jour nouveau cette figure que l'obscurité même rendait à tort suspecte. Grâce à M. Tollin, on connaît mieux l'homme et le penseur, et l'un et l'autre, il faut bien en convenir, gagnent et grandissent à être vus de plus près.

A. Sabatier.

---

159. — **Paul von Fuchs**, ein brandenburgisch-preussischer Staatsmann vor zwei hundert Jahren. Biographischer Essay von F. v. Salpius. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1877, x et 196 p. in-8°. — Prix : 4 mark. (5 fr.)

On ne peut que féliciter M. de Salpius d'avoir remis en lumière la figure d'un homme d'État prussien qui fut mêlé à tous les événements de la seconde moitié du XVII[e] siècle. De telles études sont trop rares en Allemagne : bien des diplomates et des politiques allemands du XVII[e] et du XVIII[e] siècles n'ont pas encore trouvé de biographes, et les jeunes historiens qui sortent chaque année des universités allemandes devraient suivre l'exemple de M. de S.

M. de S. a su éviter l'écueil que rencontrent d'ordinaire les auteurs

d'« essais biographiques » ; il ne s'est pas épris pour son héros d'une admiration sans bornes; il raconte simplement et sans emphase [1] ce que Fuchs a fait pour le service de l'État, et les louanges qu'il lui donne ne dépassent pas la mesure. Mais il semble que M. de S., après avoir pris Fuchs dès le berceau, craigne désormais de le perdre et de s'abandonner au milieu de la foule des événements; il suit Fuchs pas à pas, et, pour ainsi dire, sans le lâcher : il est trop absorbé par les faits et gestes de son héros; il ne donne pas, chemin faisant, sur les hommes et les choses de l'époque, des détails qui mettraient mieux en relief ce diplomate peu connu [2] ; il n'entre pas assez dans l'histoire de ce temps-là et son ouvrage a, par instants, le ton et l'allure d'un article biographique très-sec [3]. Parfois aussi, le récit est vague et flotte au hasard (cp. guerre de Hollande, négociations avec le Danemark, affaire de la couronne royale); M. de S. se laisse comme écraser par la masse de faits qu'il connaît, et, ne sachant trop que faire de tous les renseignements qu'il possède, il les jette ici et là, sans trop se soucier de la place qu'il leur donne : mais il arrive souvent que ce qu'il rélègue dans les notes devrait figurer dans le texte, et réciproquement. Les divisions mêmes qu'il adopte ne font que redoubler la confusion.

Pourtant, ce livre se lit avec intérêt, car Fuchs a joué un rôle politique sous le Grand-Electeur et sous Frédéric Ier, et son nom est attaché à des entreprises qui furent utiles à la Prusse et augmentèrent sa puissance et sa richesse. On aime à voir de près les hommes que les prédécesseurs du grand Frédéric ont trouvés autour d'eux pour les aider dans leur tâche, et certes, parmi les plus sages conseillers, les plus habiles administrateurs et les négociateurs les plus déliés du vainqueur de Fœhrbellin et du premier roi du Prusse, Paul de Fuchs occupe une place considérable : aussi bien que Conrad de Burgsdorf, que Waldeck, que Otto de Schwerin, etc., il est un des dignes auxiliaires du Grand-Electeur, et Frédéric Ier lui donne sa part du pouvoir aussi bien qu'au vieux Barfuss et à Kolbe de Wartenberg.

Fuchs (1640-1704) était le fils du premier pasteur de Stettin; il fit ses études de droit à Greifswald, à Helmstädt, à Iena en Allemagne, à Leyde et à Franecker en Hollande; après avoir quitté les universités, il voyagea et fit, comme tout jeune Allemand de bonne famille, ce qu'on

1. Pourquoi dire que Fuchs naquit en 1640 au moment où le Grand-Electeur était menacé par les Suédois « wie wenn dem Kurfürsten für die spæteren Jahre ein Helfer hætte erwachsen sollen », et p. 110 « Fuch's Gedanken und Gründe schlagen ein wie Bomben aus einem Præcisionsgeschütz, das von erprobter Hand gerichtet wird. »

2. Ce n'est pas que Ranke et Droysen n'aient point parlé de Fuchs et de ses actes; ils ont même publié quelques-uns de ses rapports d'ambassade.

3. M. de S. a senti ce défaut et il dit, p. 79, « das erschwert die Aufgabe des Biographen, das Besondere im Lichte des Allgemeinen und das Allgemeine im Lichte des Besonderen darzustellen. »

appelait le « Cavaliertour » : le Grand-Electeur, qui l'avait remarqué, lui donna une bourse de voyage comme aux jeunes artistes qui se rendaient à Rome. De retour en Prusse, Fuchs devint avocat au tribunal royal de Berlin, puis professeur de droit à l'université de Duisbourg, enfin secrétaire de la chancellerie secrète de l'Electeur. En 1672, il publiait en latin, avec une traduction française et allemande, la lettre de *Sincerus Germanus à Ludovicus Seldenus*, où il dénonçait avec force, au début de la guerre de Hollande, l'ambition de Louis XIV et sa soif de conquêtes : « Les ministres français, dit-il, déclarent n'en vouloir qu'à la Hollande, ce sont là chants de sirènes auxquels on doit fermer ses oreilles; il faut secourir la Hollande, car il vaut mieux éteindre l'incendie dans la maison du voisin que l'attendre chez soi. » Son avancement fut rapide; il le dut à son intelligence, et comme on disait alors, à sa dextérité (Dexterität), à l'activité qu'il déployait jusque dans les plus petites choses, surtout à sa connaissance du latin et du français. En 1682, il était conseiller secret. C'est lui qui justifia dans un écrit *(Uber die Retirade von Kolmar nach Strassburg)* le Grand-Electeur que les gazettes hollandaises accusaient d'avoir abandonné l'armée de Bournonville dans la campagne d'Alsace. Il assista le Grand-Electeur dans l'entrevue de Wesel où il fut convenu avec Fagel, le secrétaire des Etats-Généraux, que nul des alliés ne ferait une paix séparée. Malgré cette convention, les Etats-Généraux firent la paix sans se soucier du Brandebourg et Fuchs protesta dans une longue lettre au nom de son maître qui « avait sacrifié sa vie et son sang pour les Etats. » Plus tard, ce fut lui qui, à différentes reprises, se rendit à La Haye pour former une nouvelle alliance entre le Brandebourg et les Provinces-Unies contre Louis XIV. Sous le règne de l'électeur Frédéric III (le roi Frédéric I[er]), Danckelmann le chargea de plusieurs missions importantes. Après la chute de Danckelmann, on constitua pour lui une sorte de ministère de la justice et des cultes; mais Fuchs dirigeait encore les affaires étrangères, et aussi bien que Wartenberg, Ilgen et l'envoyé prussien de Vienne, Bartholdi, il écrivit et s'agita afin d'obtenir de l'Autriche la couronne royale pour Frédéric III. A l'intérieur, il apaisa les querelles religieuses; ce fut sur ses conseils que l'Académie de Halle où enseignait déjà Thomasius fut érigée en université, et lui-même rédigea les statuts de la nouvelle école. Enfin, il défendit chaudement les réfugiés français dont les Allemands jalousaient les privilèges. « Rome, disait-il aux magistrats de Magdebourg, n'aurait jamais eu tant de puissance si elle n'avait accueilli les Sabins. »

Cette vie active et féconde a fourni à M. de S. la matière de son livre. Pour nous, ce qui nous frappe dans Paul de Fuchs, et ce que M. de S. n'a pas assez remarqué, c'est qu'il est aussi retors que le plus rusé diplomate, mais qu'il abandonne volontiers les voies tortueuses et agit souvent avec une brutale franchise; il est de la race des hommes d'état qui jouent cartes sur table. Mais par là même il était un des plus précieux

serviteurs de la maison de Brandebourg qui, comme lui, rompait hardiment avec les anciennes traditions. M. de S. n'insiste pas assez sur ce fait que Fuchs s'était rendu tout à fait indispensable : sans doute les deux souverains qui lui donnèrent leur confiance ne l'élevèrent jamais jusqu'au rang de premier ministre, et ce ne fut pas lui, par conséquent, qui recueillit la succession entière de Danckelmann; mais, quand Barfuss essaya de le renverser et de le remplacer par Kolbe, Fuchs brava les intrigues de son rival et conserva ses emplois et toute son influence. C'était un excellent ministre des affaires étrangères. Il a d'ailleurs, quoiqu'en dise M. de S., quelque chose de roide et de dur, il a voyagé, il a connu Besser et Canitz [1], il est très-lettré et pourtant l'impression qu'il nous laisse est celle que fait sur nous un fonctionnaire froid, rigide, peu sympathique. Mais, en somme, ce Prussien, tout dévoué à son prince et partisan du pouvoir absolu, ennemi de la France et l'un de ceux qui combattirent le plus vivement la politique de Louis XIV, doué au reste d'une grande puissance de travail et montant successivement de grade en grade aux postes les plus élevés de l'administration, est un des personnages les plus remarquables de la fin du XVII[e] siècle [2] et nous remercions M. de Salpius de l'avoir mieux fait connaître.

A. C.

---

160. — **Gœthe's Faust.** Ueber die Entstehung und Composition des Gedichts von Kuno FISCHER. Stuttgart, Cotta 1878, I-VI, 224 p. in-12.

Le travail de M. K. Fischer, après avoir fourni la matière de plusieurs conférences données l'hiver dernier dans la ville natale de Gœthe, a été publié par la *Deutsche Rundschau* (Jahrg. IV. H. 1 et 2), et a paru enfin en volume. Cette nouvelle contribution à la *Faustliteratur*, qui compte malheureusement moins d'étoiles de première grandeur que de nébuleuses, se distingue de la plupart des commentaires précédents par l'élégante clarté de l'exposition et surtout par la méthode d'explication. A l'extravagance de tant d'explications symboliques [3], M. K. F. substi-

---

1. Durant son séjour à Hambourg, Fuchs qui venait au nom du Brandebourg défenfendre le duc de Holstein-Gottorp contre le roi de Danemark, Christian V, trouva dans Canitz un auxiliaire dévoué, cp. Varnhagen von Ense, vie de Canitz.

2. Il est très-regrettable que M. de Salpius n'ait trouvé que fort peu de documents sur la vie privée de Fuchs; on sait seulement qu'il se maria deux fois, que sa première femme descendait des réfugiés français et que la seconde, sa nièce, le rendit assez malheureux. A ce propos, M. de Salpius observe qu'à cette époque chacun se mariait et que tout veuf convolait à de secondes noces; la remarque est bizarre et peu justifiée.

3. « Par exemple, toute la scène de la prison était regardée comme une symbolique représentation du dogme chrétien. Quand Faust arrive avec le trousseau de clefs et la lampe pour délivrer Gretchen du cachot, un de ces profonds penseurs voulait

tue de rationnels éclaircissements historiques. « Gœthe, dit-il, n'a pas du tout conçu son poëme d'après une idée unique, il ne l'a pas du tout composé d'un seul jet; soixante années y ont été employées, interrompues par de nombreuses et longues pauses. Le plan et l'idée fondamentale ont changé pendant ce temps; le poëme s'est développé avec le poète; certaines parties, liées ensemble, ont été séparées dans la conception par de longs espaces de temps, etc. »

M. F. établit fort bien la différence de personne entre Faust le magicien, le docteur, et Faust l'imprimeur, le banquier [1]. Mais pourquoi ne citer que les témoignages des disciples de Melanchton : Johann Mennel et Augustin Lercheimer, et omettre celui du théologien protestant Jean Gast, qui avait connu Faust personnellement (v. *Convivalium sermonum liber meris jocis ac salibus refertus*, éd. de 1548)? Les contemporains du magicien hésitent sur le lieu où Faust avait puisé sa science. Conrad Gessner (*Epistolæ medicinales*, 1577), dans une lettre du 16 août 1561 au médecin Krato, prétend que Faust a étudié à Salamanque où la magie était publiquement enseignée. Mennel nomme Cracovie qui avait la même réputation (*Locorum communium collectanea*, etc. Bas., 1562, t. I, 6). J. Wier (*De præstigiis dæmonum*, etc. Bas., 1563), comme tous les auteurs qui parlent de Faust, raconte de méchants tours de sa façon. M. F. aurait pu citer les passages de ces contemporains pour fixer les principaux traits de la figure du Faust historique : docteur errant, fertile en vanteries audacieuses et grand dupeur de gens. La légende s'en emparera et fera de Faust le type de ces aventuriers de la Renaissance, moitié sorciers, moitié savants.

Il est surtout à regretter que M. F. n'ait pas rappelé l'opinion de Luther sur Faust et ses enchantements (citée par Michelet comme extraite des *Tischreden*, éd. de Francfort, 1568, in-f°, p. 12) : « Le diable n'emploie pas contre moi le secours des enchanteurs, etc. » Ce passage est précieux : il donne le caractère des futures légendes sur Faust. Elles seront écrites du point de vue protestant et piétiste [2], et non du point de vue catholique, comme on l'a dit souvent par erreur.

M. F., dans le chapitre où il expose les différentes transformations des

---

découvrir dans le trousseau de clefs un symbole du secours trompeur qu'on se donne à soi-même (falsche Selbsthilfe), et dans la lampe une image des superficielles lumières de la raison (seichte Verstandesaufklærung), etc., » p. 9.

1. Dans un ouvrage datant de 1863, *Faust dans l'histoire et dans la légende*, M. P. Ristelhuber avait signalé et corrigé cette confusion, qui se complique d'un grave anachronisme, Faust l'imprimeur étant mort dès 1467, tandis que Faust le magicien ne paraît dans l'histoire qu'au siècle suivant.

2. Cf. ce passage de Widman : *Wahrhaftige Historie*, etc. Hamburg, 1599 : « Comme la vieille machine papale marchait encore, que l'on donnait force bénédictions, qu'on se livrait à la superstition et à l'idolâtrie, Faust se plut à la théologie. » De même dans l'ancienne légende anonyme de Francfort (1587), Faust dit de la cour papale : « Ces pourceaux de Rome sont gras et tout à fait bons à rôtir et à cuire. »

données historiques sur Faust, oublie de mentionner la complainte populaire, insérée dans le *Des Knaben Wunderhorn* d'Achim d'Arnim et Clément Brentano (I, 214), qui mène Faust à Strasbourg, à Jérusalem, etc.

Après avoir exposé le développement de Faust dans l'histoire et dans la légende, M. F. suit pas à pas le développement du poëme dans la vie de Gœthe depuis le séjour à Strasbourg où il fit choix de ce sujet contre l'avis de Herder. Le critique analyse avec pénétration ce que Gœthe a dû à la *Volkssage*, dont il avait lu dans son enfance la dernière édition [1], à sa propre vie, au *Faust* des marionnettes. Sur ce dernier point, nous avons le témoignage de Gœthe lui-même : « La vieille pièce de marionnettes résonnait et bourdonnait dans ma tête sur tous les tons. » A Leipzig, il visite le caveau d'Auerbach d'où le docteur, selon la légende, était sorti à cheval sur un tonneau [2]; revenu à Francfort, il se lie, dans la société de Mme de Klettenberg, avec un médecin qui lui fait lire Paracelse, Van Helmont, l'initie à l'alchimie. Gœthe éprouve par lui-même quelques-uns des mystérieux sentiments, quelques-unes des curiosités que son Faust exprimera plus tard. Il fait connaissance du Kriegsrath de Darmstadt, Johann Heinrich Merck, dont le caractère sarcastique lui donne quelques traits de son Méphistophélès. Le poëte poursuit avec ardeur, à Wetzlar, son œuvre commencée; un mot de son correspondant Gotter nous l'apprend : « Schick mir den Doctor Faust, sobald dein Kopf ihn ausgebraust. » Il semble que la partie du premier Faust que Gœthe publia en 1790 sous le titre de *Fragment* était presque terminé dès 1775. A cette époque, il en donna lecture à Jacobi, qui était venu à Francfort, et, lors de l'apparition du fragment, Jacobi écrivait : « Je connaissais déjà presque tout. » Cinq ans plus tard, à Weimar, ce n'était plus du premier Faust que Gœthe s'occupait, mais déjà de l'épisode d'Hélène, dont il donnait lecture à la duchesse Amélie. Dans son voyage d'Italie, en 1788, il emporte cependant le vieux manuscrit, mais n'y touche guère. A Rome, dans les jardins de la villa Borghèse, il compose la scène des sorcières *(Hexenküche)*, à ce que rapporte Eckermann. Le 1er mai, il écrit dans son journal de voyage : « Das alte Manuscript macht mir manchmal zu denken, wenn ich es vor mir sehe. Es ist noch das erste, *ja in den Hauptscenen gleich so ohne Concept hingeschrieben.* » M. F. considère cet aveu comme capital. Il en conclut que cette partie du poëme de Faust qui va être publiée a été commencée sans idée préalable par Gœthe, au moment où il se trouvait, lui aussi, dans sa période « de tourmente et d'élan » *(Sturm und Drang)*; à mesure qu'il avançait dans sa création, il y mêlait ses idées, ses sentiments, ses aspirations d'alors; et c'est ainsi que l'idée du fragment s'est formée : par cristallisation. Le fragment fut

---

1. La plus populaire, abrégée de Pfitzer, parue en 1726, sans nom d'auteur. L'arrangeur signe « Un croyant chrétien. »
2. Widman, ch. XXVII.

publié à Pâques 1790. Il diffère beaucoup de la première partie de Faust, qui paraîtra dix-huit ans plus tard; M. F. insiste sur ces différences de contenu et d'esprit.

Après le monologue de Faust, l'apparition de l'*Erdgeist* et la conversation du docteur et de Wagner, il y a une grande lacune. Le poëme ne reprend que vers la fin de la seconde scène entre Méphistophélès et Faust.

Puis suivent le dialogue entre Méphistophélès et l'écolier, la scène du caveau d'Auerbach, la scène des sorcières, enfin la *Gretchentragœdie*, à l'exception de la scène de Valentin, et jusqu'à la scène de l'église qui termine le fragment.

Le fragment se développe d'abord suivant la tradition de la légende et du drame populaire; Gœthe conserve à Faust les mêmes sentiments qu'on lui prête depuis deux siècles : l'élan vers la science universelle et réelle, la révolte contre la stérile connaissance que donnent les livres, l'ardeur aux pratiques occultes par désir de pénétrer jusqu'aux mystères. Mais le poète de l'âge nouveau ajoute le trait principal, qui n'est ni dans la légende ni dans Lessing : l'amour de la nature, l'aspiration à la vie naturelle. C'était l'idée de la seconde moitié du siècle, l'idée de Gœthe : ce fut l'idée du fragment de Faust, et le poète y revint plus d'une fois dès les premières scènes. Quand Faust s'adonne à la magie, il ne se voue pas à l'enfer, c'est l'esprit de la nature qu'il invoque, et il veut vivre et jouir de la vie. Le développement du fragment est ainsi le développement de l'âme même de Gœthe pendant le temps qu'il l'écrivit, et s'il l'interrompit sans conclure, pense avec raison M. F., c'est là justement la preuve qu'il ne l'avait pas commencé avec une conception arrêtée; tant que son âme et son personnage furent conformes, le Faust se continua, et quand à la « Sturm und Drangperiode » du poète, succéda sa période de sérénité, le Faust fut interrompu sans dénouement, car Gœthe ne savait plus où son personnage pouvait être conduit par des sentiments qu'il avait cessé d'éprouver.

Dans son voyage en Italie, où il n'ajoute au fragment que des scènes accessoires, il avoue lui-même qu'il a depuis longtemps perdu le fil conducteur, l'idée, et il ignore s'il la retrouvera. Aussi, quand neuf ans après, en 1797, sur les instances de Schiller, il reprend le fragment avec l'intention de le compléter, ce n'est plus seulement un achèvement, c'est une refonte totale à laquelle il se trouve amené. Gœthe est tellement changé qu'il considère les personnages, et leurs idées et sentiments comme choses qui lui sont étrangères; la dédicace qu'il met en tête de son drame, quand il paraît en 1808, fait foi de cet état d'esprit : « Vous vous approchez de nouveau, etc. »

Si délicat est le travail auquel il s'est remis, si grandes en sont les difficultés qu'il le prolonge pendant onze ans (1797-1808), et quand la première partie du drame est dans l'état où nous la lisons aujourd'hui, une idée nouvelle y a pénétré, a remplacé entièrement la première.

Non pas si bien cependant qu'on ne puisse trouver des contradictions entre certaines parties plus anciennes et les scènes nouvelles, entre certains mots d'un personnage et d'autres mots qu'il prononce ailleurs. C'est ainsi que Méphistophélès, qui dans le fragment était seulement un esprit terrestre envoyé à Faust par le souverain *Erdgeist* [1], devient, dans la première partie du drame complet, un démon d'enfer qui tente Faust, suivant l'ancienne tradition, avec la permission de Dieu, comme Satan tenta Job. M. F. montre par plusieurs citations curieuses les disparates qui subsistent dans le langage de Méphistophélès, selon que les scènes appartiennent ou sont ajoutées au fragment. L'idée maîtresse de la première partie du drame est, selon le critique, en germe dans le *Prolog im Himmel*. Méphistophélès raille dans l'œuvre de Dieu l'homme, et dans l'homme « le reflet de la lumière du ciel », la raison. « Il ne s'en sert que pour vivre plus bestialement qu'une bête. » Dieu lui permet de tenter Faust pour le réduire à la confusion d'une défaite : « Détourne cet esprit de sa source première ; si tu peux le saisir, entraîne-le sur ta voie, — et sois confondu s'il te faut avouer que l'homme de bien, dans son obscur élan, a la conscience du droit chemin. »

Faust pourra faillir, errer, mais il ne sera pas perdu, car il a l'effort infatigable, la tendance continuelle vers le mieux, vers l'idéal. C'est ce qui le sauvera des tentations renouvelées, et lui fera surmonter l'épreuve de la vie. Le pacte qu'il conclut avec Méphistophélès n'a pas le sens du pacte que Faust conclut dans la légende : tant d'années de jouissances en échange de son âme. Et, à vrai dire, ce n'est pas un pacte que fait le docteur, c'est un pari [2] : « Gageons, dit-il au démon, que tout ce que tu pourras m'offrir ne m'arrêtera pas un instant, restera toujours *au-dessous* de mes aspirations. » *Si jamais je dis au moment : demeure, tu es si beau!.... alors tu pourras me jeter des chaînes.* » Et à chaque nouvelle épreuve, il gagne son pari. A la fin de la seconde partie, les anges l'enlèvent :

Wer immer strebend sich bemüht
Den kœnnen wir erlœsen.

L'idée fondamentale du Faust, tel que nous le possédons, se prolonge donc, selon M. Kuno Fischer, dans la première et dans la seconde partie, et c'est la justification de l'homme *par ses propres efforts,* au milieu même des défaillances.

Th. Lindenlaub.

---

1. Voir le monologue de Faust au début de la scène *Wald und Hœhle*, contemporaine du fragment

2. « Die Wette biet'ich ! » dit Faust au démon.

161. — Ludwig Noack, **Philosophie-geschichtliches Lexikon.** Historisch-biographisches Handwœrterbuch zur Geschichte der Philosophie. Lieferungen 1-5. Leipzig, Erich Koschny. (L. Heimann's Verlag) 1877 1-400 p. in-8°. La livraison 1 mark 50.

Le titre de ce dictionnaire de l'histoire de la philosophie n'est pas heureux, et tout d'abord on ne sait trop ce qu'il faut entendre par *philosophie-geschichtlich.* Mais, cette réserve faite, l'ouvrage est utile et rendra de grands services. M. Noack a pris évidemment pour modèle le dictionnaire des sciences philosophiques de Franck, et par exemple, il donne beaucoup de soin à la partie biographique qu'on avait jusqu'ici négligée en Allemagne dans les recueils de ce genre. La publication entreprise par M. N. n'est même qu'un dictionnaire historique de la philosophie; il ne faut pas y chercher, comme dans le dictionnaire de Franck, les mots *faculté, imagination,* etc. : M. N. ne nous a donné que la biographie des philosophes ou historiens de la philosophie, accompagnée d'un résumé de leurs opinions. Au plus, trouvons-nous de courts articles sur la philosophie d'une nation ou sur un système; ainsi l'article « *griechische Philosophie* », philosophie grecque, ne comprend guère que trois colonnes; ainsi les articles *Deisten, Eklektiker,* etc. Mais il faut remercier M. N. de l'abondance des détails biographiques; à cet égard, son lexique est supérieur au dictionnaire de Franck et nous offrira, quand il sera terminé, de précieux renseignements qu'il est souvent difficile de trouver de suite et que M. N. aura condensés en un seul volume. Nous devons pourtant faire à l'auteur une grave critique. Il cite quelquefois, à la fin de ses articles biographiques, les ouvrages à consulter. Mais il est trop avare de ces notices, si courtes cependant et si nécessaires; le plus souvent même, il ne cite qu'un seul auteur, lorsqu'il devrait donner une liste entière d'ouvrages à consulter. C'est ainsi que dans l'article « philosophie arabe », M. N. n'a pas mentionné le livre de M. Renan « Averroès et l'Averroïsme ». Il oublie à l'article « Berkeley » la traduction d'Überweg *(Berkeley's Abhandlung über die Principien der menschlichen Erkenntniss,* Berlin, Heimann. 1869 [1]), et, à l'article Epiménide, la dissertation de Schultess « de Epimenide Crete » (Gœttingen, Deuerlich. 1877). Il cite à l'article « Héraclite » la dissertation de Lassalle qui n'a guère d'autre mérite que de porter le nom du célèbre agitateur, et il omet l'excellente édition des fragments du philosophe qu'a publiée récemment M. Bywater [2]. A l'article Hamann, pourquoi ne nommer que Petri et Poel? A l'article Herder, nous n'avons pas trouvé la moindre mention de l'important ouvrage entrepris par M. Haym [3]. Enfin, M. N. aurait pu citer l'article que M. Challemel-

1. Cp. *Revue critique*, 1869, n° 33, art. 159, p. 111.
2. Heracliti Ephesii Reliquiæ. London, Macmillan. 1877. Cp. *Revue critique*, 1877, n° 17, art. 71, p. 273.
3. *Revue critique*, 1878, n° 7, art. 37, p. 111.

Lacour a composé sur Hölderlin dans la *Revue des Deux-Mondes*, etc., etc.[1] Cette partie du dictionnaire, qui serait d'un si haut prix pour les chercheurs, est donc tout à fait insuffisante, et l'auteur devra, dans ses livraisons suivantes comme dans une seconde édition du lexique, s'efforcer de combler cette lacune.

Parmi les articles les plus longs et les meilleurs, nous avons remarqué *Baader, Giordano Bruno, Cabanis, Descartes, Feuerbach, Fichte* et *Hegel :* nous souhaitons à M. Noack tout le succès que mérite sa vaste et louable entreprise.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 août 1878.

M. Duruy termine sa lecture sur l'état de l'empire romain au milieu du IIIe siècle de notre ère. Il étudie la situation économique de l'empire, et montre qu'elle était tout aussi mauvaise que sa situation politique. Les finances des cités, abandonnées à des aristocraties locales, prodigues et imprévoyantes, avaient été dissipées ; l'autorité impériale avait dû intervenir pour y rétablir l'ordre, et bien des cités avaient ainsi perdu leurs franchises municipales. Le pouvoir impérial était seul resté debout ; mais ce pouvoir lui-même était soumis à d'étranges vicissitudes. L'empereur était devenu l'administrateur universel : qu'advenait-il donc de l'administration quand les trente tyrans se disputaient l'empire ? D'ailleurs le trésor de l'empire fut au bout de quelque temps aussi pauvre que celui des cités. Le gouvernement dut vivre d'expédients. Celui auquel il recourut le plus souvent fut l'altération des monnaies ; de règne en règne, les pièces d'or et d'argent de l'empire diminuent de poids et de titre à la fois. En même temps l'ignorance générale et l'abaissement du niveau intellectuel dans toute la population se manifestent par l'absence de toute littérature et de tout art sérieux. De quelque côté qu'on regarde, on ne voit que décadence ; le vieux monde romain marchait déjà à sa fin.

M. Egger fait une courte communication au sujet d'une curiosité

---

1. A l'article Hartley, M. N. aurait pu citer plus complètement la traduction française du livre *Observations on man*, etc. ; elle est de l'abbé Jurain, Reims, 1775. A « Hermès Trismégiste », il oublie le traité *De castigatione animæ* traduit en latin et publié par Bardenhewer (Bonn, Marcus. 1873). Cp. *Revue critique*, 1874, n° 44, art. 187, p. 273. L'article « Aristote », entre tous, renferme beaucoup d'omissions.

bibliographique qui sera prochainement exposée à la vue du public, et qui complète les séries de toutes les formes de livres connues, actuellement visibles aux galeries rétrospectives du Trocadéro et à l'exposition intérieure de la Bibliothèque nationale. Il s'agit d'un livre d'une espèce entièrement nouvelle, un livre qui n'est ni écrit ni imprimé, mais *tissé :* les pages sont formées d'un tissu de soie blanche, dans lequel des fils de soie noirs intercalés aux endroits convenables dessinent en noir les lettres du texte. Le tissu est fait au métier. Ce curieux travail est l'œuvre d'un artisan de Lyon, qui a entrepris d'exécuter de cette manière l'édition d'un volume de poésies françaises contemporaines; l'exécution n'en est pas terminée complètement. M. Egger met sous les yeux de ses confrères, à titre de spécimen, deux feuillets d'*épreuves,* dans lesquels se trouvent encore quelques *coquilles* qui disparaîtront de l'édition définitive. — A propos de cette communication, MM. de Wailly et Delisle font observer que l'art d'exécuter, non il est vrai comme dans le cas présent au métier mécanique, mais à la main, des tissus dans lesquels se trouve un texte d'écriture tissé avec le fond, est connu depuis plusieurs siècles : en effet, les archives du Calvados possèdent une charte de Richard Cœur-de-Lion où le sceau est pendu à des lacs tissés qui portent une inscription de ce genre; cette inscription a une certaine étendue, car elle est formée de quatre vers français, de huit syllabes chacun.

M. Deloche termine la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

Ouvrages déposés : — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Esquisse de la mythologie irlandaise (extrait de la *Revue archéologique)*; — Bibliothèque orientale elzévirienne : Le Dhammapada, avec introduction et notes par M. Fernand Hû, suivi du Sûtra en 42 articles traduit du tibétain avec introduction par Léon FEER ; — Notices et extraits des manuscrits, t. XXVIII, 2e partie.

Présentés : — par M. Pavet de Courteille, de la part de M. Schefer, directeur de l'Ecole des langues orientales vivantes : Publications de l'Ecole des langues orientales vivantes : VII, Recueil d'itinéraires et de voyages dans l'Asie centrale et l'extrême Orient traduits du russe par Louis LEGER ; VIII, Bag o bahar, le jardin et le printemps, poëme hindoustani, traduit en français par M. GARCIN DE TASSY ; — *par M. Heuzey, de la part de l'auteur :* Eug. MÜNTZ, Inventaire des bronzes antiques de la collection du pape Paul II (1457-1471) (extrait de la *Revue archéologique).*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 14 Septembre — 1878

162. — **Rigvidhânam** edidit cum Præfatione Rudolf Meyer Dr Phil. Berolini, Ferd. Dümmler 1878. xxxviii-50 p. in-8°.

Après le *Sâmavidhânabrâhmana* que nous devons à M. Burnell, la présente publication de M. R. Meyer porte à deux le nombre des *Vidhânas* rendus accessibles aux indianistes. Peut-être en trouvera-t-on encore d'autres par la suite, car chaque Veda paraît avoir eu le sien. Le R*i*gveda en avait même deux : outre le présent traité, et, comme lui, attribué à Çaunaka, un *Pâdavidhâna*. Il y a des traces d'un *Atharvavidhâna* dans les *Pariçishtas* de ce Veda, et cette curieuse encyclopédie de tant de superstitions savantes, l'*Agni-Purâna*, a connu et résumé, outre les *Vidhânas* des trois autres Vedas, un *Yajurvidhâna* [1]. Enfin les traités originaux ont, à diverses époques, subi des remaniements ou donné lieu à des imitations dont nous ne connaissons guère jusqu'ici que les titres enregistrés avec de brièves indications dans les relevés bibliographiques.

Les *Vidhânas* forment donc, dans la littérature védique, un ensemble d'écrits défini et systématique qui paraît être resté longtemps en faveur. Il ne pouvait guère en être autrement, étant donnée la matière qui s'y trouve traitée. Les *Vidhânas* sont une sorte de suppléments aux vieux textes rituels. Les Brâhma*n*as et, à leur suite, les Sûtras décrivent les sacrifices réguliers qui revenaient à époque fixe et les grandes cérémonies qui se célébraient plus rarement à l'occasion d'un événement ou d'un vœu particulièrement solennels. Pour chacun de ces actes, ils indiquent soigneusement la liturgie, le choix ou la composition des formules, la manière de les répartir entre les personnages officiants et de les réciter. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup pratiqué ces écrits, pour s'apercevoir que le culte qu'ils prescrivent n'est pas le culte de tous les jours et n'a jamais pu être que celui du petit nombre. Le Yajamâna du rituel védique, presque toujours et forcément, est un homme riche et puissant. Les Sûtras dits *grihyas*, qui règlent le culte domestique, s'a-

1. Chap. 258-261, vol. II, p. 438-460 de l'édition de la *Bibliotheca Indica*.

dressent à une classe plus nombreuse de fidèles et visent davantage à une pratique générale. Mais ils ne s'occupent que d'un certain ordre de faits et sont loin d'avoir pourvu à toutes les occurrences de la vie. Ils enseignent la manière de se mettre sous la direction d'un maître, de se marier, de célébrer pour les enfants les rites de la conception, de la naissance et des premières années, de recevoir un hôte, de sacrifier aux divinités domestiques et aux mânes des ancêtres, de se conserver en état de pureté légale, de bâtir sa maison ou de se mettre en voyage, et finalement de se faire enterrer. Mais, outre que ce rituel est encore infiniment compliqué, on pouvait avoir à faire autre chose que tout cela. Un souhait à obtenir, une faute à expier, une maladie, un danger, un obstacle quelconque à écarter, une femme à séduire ou à maintenir soumise, un ami, un protecteur à gagner, un rival, un ennemi à perdre, autant d'occasions de s'assurer la complicité du ciel, de disposer les dieux à la faveur par l'offrande et de les y contraindre à l'aide des *mantras*. C'est à ce culte irrégulier, occasionnel, qui moins que tout autre devait manquer de fidèles, qu'ont pourvu les *Vidhânas*. Les Brâhma*n*as n'avaient pas complètement négligé la matière : très-souvent, après avoir décrit une cérémonie, ils indiquent comment, au moyen de certains changements, soit dans l'acte rituel, soit dans la liturgie, on peut la faire servir à l'accomplissement de quelque dessein particulier. Dans le *Taittirîya Yajus*, il y a même pour cela des sections spéciales, et des collections de mantras ont été ajoutées exprès et après coup dans la Sa*m*hitâ, où elles se trouvent réparties d'une façon fort singulière à la fin des différents chapitres des trois premiers livres. Quelques Upanishads, les Sûtras, surtout ceux du rituel domestique, contiennent également des indications semblables; mais ce n'est que dans les *Vidhânas* que la matière est traitée d'une façon complète et *ex professo*.

Je puis m'abstenir de préciser ici davantage les matières contenues dans le *Rigvidhâna* : elles ne diffèrent pas essentiellement de celles qui sont traitées dans le *Sâmavidhâna* et dont j'ai donné le détail en rendant compte de ce dernier ouvrage (*Rev. crit.* du 1er novembre 1873). L'un et l'autre, ils indiquent plutôt qu'ils ne décrivent, et cela par des procédés empruntés aux Sûtras, les rites à observer pour obtenir un bien souhaité (*kâma*), pour conjurer un malheur mérité ou simplement prévu (*çanti*), ou pour pratiquer un charme contre un ennemi (*abhicâra*). Pour tous deux, l'essentiel du rite est la formule empruntée, là-bas aux cantilènes du Sâmaveda, ici aux hymnes du Ri*g*. Quant aux actes eux-mêmes, soit de pénitence, soit d'offrande, on en est quitte en général à peu de frais : les pénitences sont relativement légères et les offrandes parcimonieuses. Comparé à ce qu'on trouve ailleurs, c'est évidemment un culte au rabais. Mais, si la conformité est grande entre les deux ouvrages, les différences ne le sont pas moins. Dans le *Sâmavidhâna*, l'ordre général est déterminé par les affinités de forme et de but des actes prescrits. Le *Rigvidhâna*, au contraire, reproduit l'ordre de la Sa*m*hitâ. Il prend les textes comme

ils se suivent dans la collection des hymnes, choisit ceux qui sont à sa convenance et indique comment et dans quel but il faudra s'en servir. L'un est un manuel pratique de conjuration, l'autre est, avant tout, un traité d'école rédigé en vue de l'étude du R*i*gveda. Aussi le premier qui est un livre en quelque sorte indépendant, ayant son existence propre, a-t-il conservé un caractère plus archaïque : bien qu'il présente des traces de remaniements, il a mieux conservé sa forme première; il est écrit en prose, dans le style des Sûtras, et, resté anonyme, il a fini par être élevé au rang d'un Brâhma*n*a. Le second, bien plus complet et plus achevé de forme, mais qui n'est en définitive qu'un répertoire, une sorte d'*Anukramanî*, a partagé, au contraire, le sort des autres écrits de l'école dont il était devenu la propriété. Comme eux, il a été mis en vers et, soigneusement tenu au courant du progrès des études, il est resté classé dans la littérature auxiliaire et purement humaine.

Ce que nous savons de l'histoire du *Rigvidhâna* se réduit du reste à peu de chose. D'après une tradition conservée par un commentateur du XIIe siècle, Sha*d*guruçishya, le livre est un des dix traités composés par Çaunaka, qui fut le maître d'Açvalâyana et le fondateur de l'école éclectique et définitive du R*i*gveda. La source moderne de ce récit et les éléments légendaires qui y sont mêlés, ne sont pas une raison qui doive nous le faire rejeter. Tel que nous l'avons, le livre ne saurait être l'œuvre primitive de Çaunaka; mais il procède certainement de l'école de ce nom et rien n'empêche qu'il ne remonte en effet jusqu'à son chef. Seulement il faut admettre que, venu de si loin, il a beaucoup changé en route. Il est sous ce rapport exactement au même niveau que les autres livres de même provenance qui nous ont été conservés, l'*Anukramani*, la *Brihaddevatâ* et le *Prâtiçâkhya*, avec lesquels il a en commun un irrécusable air de famille. Avant de prendre la forme d'une Anukrama*n*î dans l'école de Çaunaka, le R*i*gvidhâna existait-il en une rédaction plus appropriée à la pratique et se rapprochant davantage de celle du *Sâmavidhâna?* cela est possible et, en présence de quelques indices [1], même probable, sans qu'il soit permis toutefois de rien affirmer à cet égard. Quant à la date approximative de ce Çaunaka, on a essayé de la calculer : MM. Max Müller et Westesgaard la placent au Ve siècle avant notre ère. Mais il va de soi que toute détermination semblable est incertaine : appliquée à notre traité dans sa forme actuelle, elle serait absolument illusoire.

Mais il est temps de parler de l'édition de M. R. M. Celle-ci est excellente ; le texte est établi avec soin et reproduit avec une correction parfaite. Les variantes des mss. consultés, en tout trois appartenant à la Bibliothèque de Berlin, sont données à la fin de l'opuscule. Le bas des pages a été utilisé pour diverses notes explicatives, surtout pour des renvois nombreux à d'autres ouvrages, tels que l'Atharvaveda et ses *Pariçish-*

1. Par exemple, le début du traité qui forme une sorte de paribhâshâ.

tas, Manu, Yâjnavalkya, Gautama, etc. Ces renvois contituent, pour ce traité, une sorte de concordance perpétuelle que M. R. M. s'est efforcé de rendre aussi complète que possible et à laquelle je reprocherais même d'être trop complète. Autant il était utile de noter les coïncidences qui impliquent un emprunt direct ou même un rapport plus éloigné mais bien évident entre le *Rigvidhâna* et tel autre ouvrage, autant il l'était peu de relever des rencontres banales et provenant uniquement de ce que, de part et d'autre, la matière traitée est la même. M. R. M. n'a peut-être pas fait suffisamment cette distinction. Il en résulte un certain encombrement dans ses notes, et il est à craindre que le lecteur, fatigué de tant de renvois insignifiants, en vienne à négliger ceux qui sont essentiels. Et, puisque j'en suis à l'article des reproches, je dirai qu'il est un autre point encore où M. R. M. me semble avoir voulu trop bien faire. Il a mis entre crochets tous les passages qui lui paraissent interpolés. Tout ce qui, à un titre quelconque, lui a semblé suspect, est ainsi mis à l'index, et, comme il a le soupçon facile et ingénieux, son texte est hérissé de crochets. Il y en a partout et à tout propos, parfois même pour l'unique raison qu'il n'y a pas de rapport entre le mantra et le but du rite prescrit. Qu'il y ait des interpolations très-nombreuses dans le *Rigvidhâna*, je n'en doute nullement, mais je me demande si, à la distance où nous sommes, nous avons bien qualité pour déclarer tel tout passage que, à notre avis, l'auteur aurait dû tourner autrement. En tous les cas, la multiplicité de ces indications finit par en compromettre l'autorité. La peine que M. R. M. s'est ainsi donnée à rendre son texte fatigant, j'eusse préféré la lui voir prendre à combler une lacune que présente son édition. Les mantras du R*i*gveda sont désignés dans le texte, soit par les premiers mots du vers, soit par un dérivé du nom du r*i*shi ou de la divinité. Il en résulte qu'il faut un certain travail pour les retrouver dans la collection des hymnes. Il y a bien en tête des pages un numéro courant renvoyant au livre du R*i*gveda dont il est traité dans le texte, mais cette indication n'est pas suffisante et l'identification spéciale de chaque mantra eût rendu l'usage du livre bien autrement commode.

Dans une préface de trente-huit pages, l'auteur a discuté très-savamment toutes les questions que soulève le *Rigvidhâna*, et il n'est pas probable qu'on trouve de sitôt rien d'essentiel à ajouter à cet examen. On remarquera surtout la comparaison détaillée qu'il a faite du *Rigvidhâna* et des autres traités attribués à Çaunaka qui sont venus jusqu'à nous, notamment la *Brihaddevatâ* encore inédite. Le *Rigvidhâna* et la *Brihaddevatâ* suivent l'un et l'autre l'ordre de la Sa*m*hitâ du R*i*gveda. Mais cette Sa*m*hitâ n'était pas tout à fait la même que la nôtre, qui passe pour être celle des Çâkalas. Elle renfermait en plus un certain nombre de morceaux qui ne figurent plus dans notre Vulgate [1], qui sont rejetés

1. La même remarque s'applique à la Sa*m*hitâ que supposent les Sûtras d'Açvalâyana, l'élève de Çaunaka. Mais, après tout, est-il un seul écrit rituel qui se rapporte exactement à une de nos Sa*m*hitâs ?

dans les *Khilas* ou qui même ne se retrouvent plus là, mais seulement dans d'autres recueils, tels que l'Atharva et le Sâma Veda, ou, à l'état de citations, dans des Sûtras. D'autre part, l'*Anuvâkânukramanî* du même Çaunaka reproduit exactement, sauf en un seul passage signalé pour la première fois par M. R. M., l'ordre de la Vulgate. Comment expliquer cette différence? Faut-il, avec Sha*d*guruçishya, la réduire au seul fait que, dans l'*Anukramanî*, Çaunaka aurait laissé de côté les *Khilas* et qu'il les aurait admis, au contraire, dans le *Rigvidhâna* et dans la *Brihaddevatâ?* Ou faut-il croire que ces deux traités suivent en réalité une Çâkhâ différente de la nôtre et que cette divergence a été respectée, tandis que l'*Anukramanî* seule a été remaniée de façon à devenir conforme à la Vulgate? D'après Sha*d*garuçishya, qui semble rapporter à une seule et même Çâkhâ tous ces écrits, Çaunaka les aurait composés en conformité avec une rédaction éclectique établie par lui d'après les deux Çâkhâs des Çâkalas et des Bâshkalas. Il y a là un problème que M. R. M. aura beaucoup contribué à mettre dans un meilleur jour, mais dont le dernier mot n'est pas encore près d'être dit, non pas parce qu'on ne voit pas de solution, mais parce qu'on en entrevoit plusieurs. Peut-être cette longue discussion, au cours de laquelle M. R. M. a fait preuve d'autant de savoir que de critique, eût-elle gagné en clarté, si l'auteur, au moyen de quelques combinaisons typographiques, en avait mieux marqué les divisions. Le latin aussi pourrait être un peu moins raboteux; mais, à cela près, tout est excellent dans cette préface.

Cette édition du *Rigvidhâna*, qui paraît être une thèse académique, est, croyons-nous, le travail de début de M. Rudolf Meyer. Elle est dédiée à M. A. Weber et fait honneur à la fois, et au maître, et au disciple.

A. Barth.

---

163. — **La pêche et la chasse dans l'antiquité.** Poème des Halieutiques par Oppien de Cilicie. Poème des Cynégétiques par Oppien de Syrie. Traduction entièrement nouvelle avec une préface et des notes, par E. J. Bourquin, professeur agrégé de l'Université. Paris, librairie agricole de la Maison rustique, 1878.

Faut-il répéter ce qui a été dit, au moins une fois, ici même, que le premier devoir d'un traducteur est d'indiquer l'édition dont il a suivi le texte? M. Bourquin paraît avoir eu sous les yeux l'édition de F. G. Lehrs, publiée dans la collection Didot, et s'y être constamment conformé. Ce choix semble plausible; et, en s'interdisant de puiser ailleurs, à l'occasion des leçons ou plus vraisemblables ou plus intelligibles, M. B. s'est dispensé de joindre à sa version les *Nota bene* qui, autrement, auraient été indispensables. Dès lors, que lui en coûtait-il d'employer une ligne à nous dire que sa traduction est faite sur le texte de la collection Didot? Cette omission, qu'on ne saurait pardonner à personne, se comprend

difficilement de la part d'un professeur de l'Université; elle ne se comprend pas du tout de la part d'un interprète qui, comme M. B., a pris évidemment sa tâche au sérieux.

Ce n'est pas, du reste, la seule trace d'inexpérience que l'on rencontre dans ce volume. Si les mots grecs cités dans la préface et dans les notes sont constamment transcrits en caractères latins [1], on ne saurait reprocher bien sévèrement à un fonctionnaire de l'Université ce travestissement économique. Mais la même considération, à défaut d'autre, aurait dû déterminer l'auteur à sacrifier un bon nombre de remarques qui, à parler franchement, sont mieux à leur place dans une classe que dans un livre. Que M. B. nous dise, une fois pour toutes, dans sa préface, ce qu'il pense du talent, du goût, du style des deux Oppien, rien de plus naturel : et l'on s'étonnerait même qu'après avoir consacré tant d'heures à une œuvre de son choix, il se refusât la satisfaction d'en faire ressortir l'importance aux yeux du public, au risque même de l'exagérer un peu. Mais la mode est passée, et justement passée, de ces notes qui tirent à chaque instant notre œil au bas de la page pour nous apprendre que ce que nous venons de lire est beau, médiocre ou mauvais. A ces remarques, d'un caractère décidément trop pédagogique, non-seulement les chasseurs et les pêcheurs, mais encore, si je ne me trompe, les littérateurs de profession préfèreront de beaucoup ces autres notes, d'une rédaction parfois un peu naïve aussi, mais infiniment plus instructives, où le traducteur des deux Oppien applique à éclaircir les obscurités de leurs poëmes une connaissance directe à ce qu'il semble, et approfondie, des sujets qu'ils ont traités.

En ce qui concerne la traduction même, il serait facile d'y noter des faiblesses, quelque négligence dans la traduction d'un bon nombre d'épithètes, des familiarités que le voisinage d'expressions poétiques fait ressortir désagréablement, et surtout beaucoup de longueurs. Mais, plutôt que d'insister sur d'inévitables imperfections, il sera plus utile d'adresser à M. B. un reproche général, et qui porte sur l'idée même qu'il s'est faite de la tâche du traducteur. Après avoir apprécié en termes qui semblent assez justes le travail de ses deux prédécesseurs (Florent Chrestien laissé à part), à savoir Limes (1817) pour les Halieutiques, et Belin de Ballu pour les Cynégétiques, il ajoute : « Tout en reconnaissant que parfois M. Limes, et plus souvent Belin de Ballu, ont rencontré juste, je me suis fait scrupule de rien dérober à l'un ou à l'autre....... Je ne crois pas avoir introduit un seul mot qui ne fût bien à moi. » Ce scrupule marque vraiment une conscience trop timorée. M. B. peut, il est vrai, s'autoriser jusqu'à un certain point de l'opinion de Burnouf, qui a fait précéder le

---

1. Et fort obscurément : en pareil cas, l'emploi du tréma et des accents paraît indispensable. J'en dis autant de celui du K. Ainsi le mot grec qui signifie *torpille* devrait être transcrit *narké* ou plutôt *narkê* (d'après le système érasmien, qui est celui de M. B.) et non *narché* (p. 8) qui supposerait un X.

quatrième volume de son Tacite, d'une profession de foi analogue, bien que conçue en termes moins absolus et autrement motivée. « Ce n'est pas, dit Burnouf, que j'aie mis de l'amour-propre à refaire autrement ce qui était bien fait ; mais, dût ce jugement paraître sévère, j'ai eu trop rarement à me défendre de cette tentation. » Tel n'est pas tout-à-fait, on le voit, le cas du traducteur d'Oppien, qui, non sans doute par amour-propre, mais par « scrupule », s'interdit absolument tout emprunt. Ce qu'ajoute ensuite Burnouf : « D'ailleurs, tout homme qui écrit a son style propre, etc. », pourrait plutôt être allégué en faveur de M. B. Mais j'avoue que les arguments de Burnouf ne me paraissent ni décisifs, ni même parfaitement intelligibles. Ce sont, si je ne me trompe, de ces raisons comme on en trouve toujours après coup, le jour où l'on éprouve le besoin de justifier par une théorie une pratique où l'on se complaît. Un homme qui a tenu une place honorable parmi les humanistes de notre pays, M. Bernard Jullien, était, sur ce point, d'un avis tout opposé. Il allait jusqu'à condamner *à priori* toute traduction proprement nouvelle, prétendant que refaire les anciennes était le seul moyen que l'on eût d'arriver à en donner une bonne. C'était aller trop loin. Nous ne reprocherons pas à M. B. de ne s'être pas borné à corriger Limes et Belin de Ballu : car leur système ne serait plus de mise aujourd'hui ; c'est dire que ce qu'ils ont fait était à recommencer. Cependant, il suffit de jeter les yeux sur leurs traductions (on vient de voir que M. B. le reconnaît lui-même) pour y trouver des expressions justes, heureuses, et qui coïncident assez exactement avec l'original, pour pouvoir s'adapter sans violence à toute traduction exacte, telle qu'on les aime aujourd'hui, telle que les fait M. B. N'a-t-il pas dû arriver parfois que le nouvel interprète, alors qu'il venait de traduire un passage de manière à se contenter lui-même, ait ensuite sacrifié une expression qui se trouvait être la seule bonne, uniment parce que Limes ou Belin l'avait employée avant lui? Je ne citerai qu'un exemple, le premier qui me tombe sous les yeux. Il s'agit vers le commencement du quatrième livre des Cynégétiques, d'une fosse que l'on creuse pour prendre les lions. Δολερὸν χάος, dit Oppien. « Gouffre insidieux », traduit Belin de Ballu. Rien n'empêche de croire que M. B. avait d'abord trouvé le même mot. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il ait cru devoir remplacer « gouffre insidieux », qui est joli, par « gouffre perfide » qui est banal et insipide.

Quand j'aurai ajouté maintenant qu'à mes yeux, lorsqu'il s'agit d'un Oppien, fût-ce même du meilleur des deux, c'est-à-dire d'un auteur qu'aucun homme un peu familier avec Homère ne peut lire dans fatigue dans le texte original, l'élégance soutenue et la rapidité de la traduction n'ont qu'une médiocre importance, et qu'en pareil cas l'exactitude qui rend le sens dans une phrase correcte vaut mieux qu'une beauté de forme qui serait elle-même une infidélité, j'aurai notablement réduit la portée des objections qui précèdent, et il ne me restera plus qu'à rendre justice à tout ce qui recommande le travail de M. B. Parmi

les écrits qui ont les Oppien pour sujet, M. B. paraît avoir mis à profit les plus récents, ceux de Ferdinand Peter, de Th. Henri Martin, de Th. Lohmeyer, d'A. Ausfeld. Grâce aux nombreux emprunts qu'il a faits, soit à ces travaux, soit à la traduction de Limes, grâce aussi à ses recherches personnelles, ses notes doivent renfermer, selon toute apparence, le meilleur commentaire continu sur la faune d'Oppien. Enfin, si j'en juge par les comparaisons que j'ai pu faire (*Halieutiques*, I, v. 1-55. *Cynégétiques*, IV, v. 77-110), sa traduction des Halieutiques (le plus important des deux poëmes) est infiniment plus exacte que celle de Limes, sa traduction des Cynégétiques, plus exacte que celle de Belin de Ballu : et encore serait-il juste de faire entrer en ligne de compte l'avantage marqué que leur système d'interprétation libre assure aux anciens traducteurs dans une telle comparaison. M. Bourquin dit avoir tiré grand parti de la version latine jointe à l'édition de Lehrs. Cependant il ne l'a pas suivie partout ; et on ne peut que l'en louer : car cette version ne paraît point irréprochable. Il est évident d'ailleurs que la sienne a été faite directement sur le texte grec : mérite qui naguère encore n'était pas si commun chez nous, qu'il n'y ait pas lieu de le signaler là où on le rencontre. Je n'ose promettre aux hellénistes philologues qu'ils devront à ce travail beaucoup de lumières nouvelles. Ils pourront regretter qu'il n'y soit fait nulle part mention des scholies dans la préface, ni, ce semble, dans les notes ; et aussi que les difficultés du texte, que les variantes provenant soit de manuscrits, soit de conjecture, y soient si rarement discutées. Je pense du moins qu'ils n'y rencontreront pas ou n'y rencontreront que rarement de grosses erreurs. En somme, cet ouvrage fort estimable d'un véritable helléniste doit être recommandé, de préférence à tout autre, à ceux de nos compatriotes qui ne pourront ou ne voudront pas lire les deux Oppien en grec ; et, pour ma part, je me rangerais volontiers dans l'une de ces deux catégories.

Ed. Tournier.

---

1. J'ajoute ici quelques remarques sur la traduction donnée par M. B. des premiers vers des Halieutiques. La plupart des critiques tombent également sur les autres versions, soit latines soit françaises, antérieurement publiées. Vers 4 : χύσιν « l'abîme ». « L'étendue » ou « l'immensité » serait plus exact. — 5 : ἐννέμεται « va chercher sa pâture ». Le sens paraît être simplement « incolere ». Cf. ἐννεμέθονται, *ib.*, I, 611 et III, 546. — 8 : κερδαλέης, « fructueuse ». L'acception πανούργου, qu'indique une scholie, est plus ordinaire dans la langue épique. — 11 : ἅλὸς διὰ μέτρα δάσαντο doit signifier, si je ne me trompe, « ils se sont partagé (ou simplement « ils ont conquis ») les espaces de la mer ». Ainsi disparaît la difficulté signalée avec raison par le nouveau traducteur. — 22 : Πολλοὶ δὲ τιταινόμενοι κατ' ὄρεσφιν Ἀργύρεοι ποταμοί. M. B. paraît être le premier interprète qui ait rendu exactement ces mots, assez faciles à entendre cependant. « Des sources en grand nombre au pied des montagnes » (Limes), *extenti per montes* (traduction jointe à l'éd. Lehrs) sont des faux-sens manifestes. Peut-être, cependant, « descendent » est-il un peu faible pour rendre τιταινόμενοι qui rappelle le « laborat.... trepidare » d'Horace. — 26. J'ai quelques doutes relativement à la traduction du mot

164. — **The Language and Literature of the Scottish Highlands**, by John Stuart Blackie, Professor of Greek in the University of Edinburgh. Edinburgh, Edmonston and Douglas. 1876, xi-331 p. in-12. — Prix : 7 fr. 50.

L'objet de ce livre est d'inspirer au public anglais et anglo-écossais (des Basses-Terres d'Ecosse, *Lowlands)* de l'intérêt et de la sympathie pour le peuple, la langue et la littérature des Hautes-Terres d'Ecosse *(Highlands)*. Cette cause ne pouvait trouver un meilleur avocat que M. Blackie, à la fois érudit, poète, homme au cœur ardent, et, qui plus est, *converti*. M. B., en effet, est un Ecossais des Basses-Terres, professeur de grec à l'Université d'Edimbourg, qui s'était mis à l'étude du gaélique par curiosité pendant ses villégiatures dans les Highlands, mais qui, peu après, enthousiasmé des beautés de la langue et des mérites du peuple qui la parle, est devenu plus Gael que les Gaels eux-mêmes. C'est lui qui, pour combler une lacune dans l'enseignement des universités écossaises, a voulu faire établir une chaire celtique à Edimbourg et a mis en train une souscription nationale qui en fît les frais. Il fallait 10,000 livres (250,000 fr.); on les a recueillies, et la chaire va être fondée : l'honneur de cette création reviendra à l'initiative et à l'activité de M. B.

Le public anglais ne connaît guère de l'Ecosse celtique que son costume, les traditions de sa vie de clan et les souvenirs de Culloden : M. B. veut lui en faire connaître davantage. Résumons rapidement son livre :

Ch. 1er. *La langue*. — M. B. raconte le cours de ses études et de ses lectures gaéliques, plaide pour l'enseignement du gaélique dans les écoles de la partie celtique du pays, engage les propriétaires à étudier cette langue pour ne pas être étrangers à leurs tenanciers qui souvent sont leur *clansmen*. Pour faire voir que ce n'est pas une langue de sauvages, M. B. montre ses rapports avec les autres langues indo-européennes, principalement avec le grec, le latin et les langues germaniques. Ces pages sont écrites pour les gens du monde, et on aurait mauvaise grâce à si-

---

ὥρια ; mais je reconnais que, dans l'état actuel du texte, elle paraît la plus naturelle. — 35 : ἀτέκμαρτοι μὲν ἄεθλοι me paraît signifier « des épreuves (les tempêtes) que rien ne leur fait prévoir ». C'est dire que je préfère ici la traduction de Lehrs, *improvisa certamina*, à celle de M. B., « quelle incertitude dans le succès de leurs travaux! » — 38 : ἄσχετα μαργαίνοντι, « insatiable dans ses fureurs. » Je crois que « irrésistible » serait plus exact. — 41 : δούρασι δ' ἐν βαιοῖσι. « Sur quelques planches. » Le sens me paraît être plutôt « de frêles planches. » Au même vers, ἀελλάων θεράποντες est certes une bien ridicule expression. Mais c'est trop corriger son original que de traduire « Exposés aux caprices des tempêtes. » — 44 : Τρομέουσι μελαινόμενον πόρον ἅλμης, « ils redoutent les voies ténébreuses de la mer ». Non : mais « ils tremblent à l'aspect de la mer qui s'assombrit. » Le traducteur a trop pressé le sens de πόρον, et méconnu celui du participe présent μελαινόμενον. — 45 : Φοιταλέων ἀνέμων est pittoresque, et méritait une meilleure traduction que « la rage des vents ». J'en dis autant de βλοσυρῆς δυσδερκέα δείματα λίμνης Κήτεα, rendu par « monstres hideux, *redoutables enfants* de la *terrible* mer ». — 55 : Καὶ δονάκεσσι n'est pas traduit. La faute en est peut-être aux imprimeurs.

gnaler quelques erreurs philologiques que l'étude de Zeuss aurait épargnées à M. B. [1]; il faut, au contraire, savoir gré à M. B. de combattre les rapprochements avec l'hébreu et les systèmes d'étymologie fantaisistes qu'il appelle courageusement « du Charenton tout pur » (*This is mere Bedlam*).

Ch. II. *Epoque pré-chrétienne et moyen âge*. — « L'époque pré-chrétienne » n'est là que pour mémoire, et aussi « le moyen âge. » L'Ecosse n'avait alors d'autre littérature que celle de l'Irlande dont M. B. ne parle pas. Il commence avec les chants du ms. du doyen de Lismore, qui ne peuvent être reportés dans le moyen âge que par une licence poétique, puisque le collecteur de ces chants est mort en 1551. Mais M. B. y voit, et non à tort, les derniers spécimens de la littérature bardique de l'Ecosse d'*avant* la Réforme. M. B. donne la traduction en vers anglais de plusieurs pièces de ce recueil : il convient pourtant lui-même (p. 77) qu'il y a là peu de vraie poésie, que ces chants ne méritent pas une place bien élevée quand on les compare aux ballades populaires de l'Ecosse anglaise, de l'Allemagne, de la Serbie ou de la Grèce moderne, et que leurs auteurs étaient moins de vrais poètes que des bardes de profession, attachés à de grandes familles et qui chantaient plus par profession que par inspiration.

Ch. III. *Depuis la Réforme jusqu'à Macpherson*. — C'est la revue des poètes plus ou moins originaux qui ont flori dans les Highlands depuis la fin du XVI[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e]. Les figures les plus remarquables de cette galerie sont Marie Macleod, Alexandre Mac Donald (le Kœrner de la Rébellion de 1745), Duncan Mac Intyre et Rob Donn. M. B. traduit (en vers) les pièces les plus caractéristiques de chaque poète. La plus originale est le *Chant des Renards*, invocation à la fois plaisante et pathétique contre un ennemi commun, envahisseur des Highlands — le mouton. L'émigration écossaise (dans le Nouveau-Monde) qui a commencé à la fin du dernier siècle, a pour cause l'expulsion des tenanciers et la transformation des terres en pâturage pour l'élève du bétail : c'est ce que M. B. appelle quelque part « remplacer des hommes qui ne rapportaient pas, par des bestiaux qui rapportent. »

Ch. IV. *Macpherson et la question ossianique*. — Ceci était la tâche la plus délicate de M. B., parler d'Ossian sans offenser la critique historique et sans offenser les Highlanders dont il s'est fait l'avocat. Pour beaucoup d'Highlanders, l'Ossian de Macpherson et la Bible sont deux livres également sacrés, l'un sacré par le patriotisme, l'autre par la religion,

---

1. Une philologie plus sévère aurait même permis à M. B. de donner l'explication rationnelle de nombreux faits du langage : si *dain* est le génitif de *dan* (p. 44), c'est que ce génitif de flexion interne est pour une ancienne forme **dani* contractée en un monosyllabe par la force de l'accent. — De même le *t* qui précède les noms commençant par une voyelle, *an-t-uisge*, « l'eau, » n'est pas euphonique (p. 49); il appartient à l'article qui était anciennement *int*.

mais tous deux également. C'est un respect traditionnel, une admiration convenue, car on ne lit plus l'Ossian de Macpherson, M. B. en fait l'aveu, pas plus qu'en Allemagne on ne lit la *Messiade* de Klopstock. Bien peu de personnes, dit M. B., s'intéressent aujourd'hui à la question ossianique; quelques Highlanders enthousiastes et quelques érudits qui aiment les problèmes de l'histoire littéraire.

M. B. résume l'histoire des publications de Macpherson et de la controverse qu'elles ont soulevée; il le fait le plus rapidement et le plus discrètement possible. Sa conclusion est que Macpherson a composé son *Ossian* avec des morceaux authentiques, les soudant, les arrangeant, les embellissant même, le tout de la meilleure foi du monde, et pour la plus grande gloire de son œuvre. M. B. compare Macpherson à un sculpteur (il vaudrait mieux dire un archéologue) qui, trouvant dans des fouilles des débris de chefs-d'œuvre antiques, ferait une statue unique de ces fragments, les forçant, à coups de ciseau et de marteau, à s'adapter les uns aux autres. Les longs poëmes de *Fingal* et de *Temora* semblent même à M. B. sortis d'une inspiration tout individuelle, et M. B. les regarde comme l'œuvre sinon de Macpherson, du moins de quelque Highlander lettré. Il serait intéressant de chercher et de retrouver dans l'œuvre de Macpherson, les fragments authentiques qu'il y a insérés, de même que (pour suivre la comparaison de M. B.) les archéologues cherchent aujourd'hui à faire l'histoire des têtes et des bras rapportés avec lesquels les artistes de la Renaissance ont fabriqué des statues antiques; mais M. B. ne s'est pas donné cette tâche. — M. B. exprime sa pensée en termes dont le patriotisme des Highlanders ne peut être blessé: « Quelle que soit l'authencité de l'*Ossian* de Macpherson, dit-il, cette question d'origine ne touche pas au mérite poétique qu'on peut, chacun suivant son goût, reconnaître à l'œuvre. Elle n'en est pas moins une œuvre de l'inspiration celtique, puisque, à tout prendre, Macpherson était un Celte. »

Ch. v. *La littérature gaélique dans ses dernières phases; poésie et prose.* — Ce dernier chapitre est l'histoire d'une décadence. M. B. cite quelques noms de poètes : les plus remarquables de leurs œuvres sont inspirées par l'amour, ce sujet toujours jeune, ou par l'émigration, cette grande tristesse des Highlands dans notre siècle. Voilà pour la poésie. Quant à la prose, elle n'est représentée que par quelques rares ouvrages parmi lesquels le *Caraid nan Gaidheal* « l'ami des Gaels » du Dr Norman Macleod est le plus remarquable, et quelques recueils périodiques courageusement tentés et bientôt abandonnés. Comme spécimen de prose gaélique, M. B. traduit le *Navire Emigrant* du Dr Norman Macleod, un modèle de narration pathétique. La littérature homélitique des Highlands est rarement confiée à l'impression : « Si grande, dit M. B., que soit la puissance de prédication des ministres des Hautes-Terres, peu de sermons ont été imprimés. » Nous ne pensons pas que personne s'en plaigne.

Cette décadence de la poésie tient à plusieurs causes. D'abord, la reli-

gion. Le farouche esprit du protestantisme, qui a détruit toute poésie et toute tradition en Galles, accomplit également son œuvre en Ecosse. L'orgue a été proscrit de l'église et le chant profane dénoncé comme impie. En 1871, lorsqu'un grand seigneur écossais, le marquis de Lorne, épousa une fille de la reine Victoria, une poétesse des Highlands, Mme Marie Makellar, composa un épithalame (que M. B. a traduit), mais ce ne fut pas, dit M. B., sans crainte d'être accusée d'impiété, une poésie séculière étant regardée comme œuvre anti-religieuse par les protestants dévots de l'Ecosse. L'autre cause est l'émigration, provoquée par ces évictions en masse connues sous le nom de *clearances* qui ont chassé en Amérique et en Australie une partie de la population des Hautes-Terres. La vie de clan a cessé d'exister : les chefs de clan, pour la plupart, sont élevés en Angleterre, ou y passent leur vie ; moralement, ils sont devenus étrangers à leur pays natal. L'émigration fait perdre à l'Angleterre une pépinière de braves soldats, les meilleurs peut-être de son armée, et M. B., à ce propos, cite des vers qui pourraient malheureusement s'appliquer à d'autres pays que l'Angleterre :

Ill fares the land, to endless illes a prey,
When wealth accumulates and men decay.

« Malheur au pays, voué à des maux sans fin,
Où la richesse augmente et où les hommes diminuent! »

On a reproché à M. B. son excès d'enthousiasme; on l'a blâmé, du haut de la science économique, d'avoir pris le parti du peuple et des émigrants contre les propriétaires et l'émigration ; mais n'est-ce pas reprocher à l'avocat d'une belle cause sa générosité et son ardeur ? Le livre de M. Blackie ne peut que gagner de nouveaux amis à la petite nation celtique des Hautes-Terres d'Ecosse en la faisant connaître de plus près [1].

H. Gaidoz.

---

165. — Karl Rosenkranz, **Neue Studien.** Band III. Studien zur Literatur und Culturgeschichte. Leipzig, Erich Koschny. (Heimann's Verlag.) 1877. xiii et 347 p. in-8°. — Prix : 8 mark. (10 fr.)

Six essais sur Spinoza, Leibniz, Voltaire, Rousseau, Kant, Hegel, forment ce troisième volume des *Nouvelles Etudes* de M. Rosenkranz ; ce sont, selon l'expression de l'auteur, de « petits portraits de grands hommes », et personne ne sera surpris que ces portraits soient dessinés d'une main ferme et vigoureuse par le célèbre biographe de Diderot.

1. Le lecteur qui veut connaître la littérature celtique d'Ecosse joindra avec profit au livre de M. Blackie un petit volume qui n'est plus nouveau, mais qui a gardé toute sa valeur : *Celtic Gleanings, or notices of the History and Literature of the Scottish Gael*, by Rev. Th. Mac Lauchlan; Edinburgh, 1857.

Mais il est fâcheux que le livre soit rempli de fautes d'impressions; il est fâcheux aussi que l'auteur ait dédaigné de consulter les ouvrages récents sur Voltaire et Rousseau. Les essais qu'il nous donne ne sont que de longs articles parus dans diverses encyclopédies (le *Staatslexicon* et le *Nouveau Plutarque)*, et qu'il a réunis sans y rien retoucher. [1] Nous ne faisons pas grand cas de l'appendice sur Bernardin de Saint-Pierre, c'est une traduction, du reste fort élégante (moins les longueurs), de deux conférences de Villemain. L'essai sur Rousseau est très-intéressant. A notre avis la meilleure étude que renferme le volume est l'étude consacrée à Voltaire (p. 41-225); nous la préférons presque au livre de Strauss qui n'est, en somme, qu'un recueil de conférences faites aux dames, et qui n'a pas la même chaleur de style, la même profondeur de jugement que l'essai de M. R.

Le vénérable professeur de Königsberg insiste avec raison sur le séjour de Voltaire en Angleterre : l'égalité de tous les citoyens devant la loi, la liberté de la presse, le grand rôle du parlement, la secte des quakers sans prêtre ni symbole, la translation des restes de Newton à l'abbaye de Westminster, ce qu'il voyait et entendait partout, fit sur Voltaire une impression profonde et devait porter fruit. M. R. force la note en comparant les *Lettres sur les Anglais* au livre où « Tacite faisait connaître les Germains à la société de son temps. » Mais ce n'est pas trop dire que d'appeler les *Lettres philosophiques* « le centre de la vie et de l'action de Voltaire », et de prétendre que l'Angleterre fut dans la seconde période de son existence ce que fut le collège Louis-le-Grand dans la première. En quelques pages curieuses, M. R. montre Voltaire, subissant et repoussant tour à tour l'influence du théâtre anglais : l'énergie des caractères dans les pièces anglaises, leurs contrastes saisissants, leurs épisodes qui se mêlent à l'action sans la ralentir, la passion qui s'emporte et s'exalte en images hardies et en paroles enflammées, tout cela l'attirait; mais le bon sens français, toujours un peu timide, se révoltait en lui à l'idée d'introduire sur notre scène tant de nouveautés; et c'est ainsi qu'il passa sa vie à vouloir réformer le théâtre et à ne faire que d'insignifiantes réformes. — Une des œuvres de Voltaire que loue le plus volontiers M. R., c'est le *Charles XII;* il rappelle que les élèves des gymnases allemands doivent traduire l'ouvrage historique de Voltaire pour connaître la prose française dans ce qu'elle a de plus vif, de plus limpide et de plus précis; c'est une œuvre animée, selon lui, d'un souffle épique. Au reste, sans appeler Voltaire, comme le fait Buckle, le plus grand historien du XVIIIe siècle, M. R. dit fort bien que Voltaire, malgré ses erreurs et l'esprit de parti qui l'anime, inaugure la nouvelle méthode historique : dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, il commence par la Chine l'histoire du monde civilisé, démontre dans l'histoire des Juifs l'impossibilité de maint événement et voit dans le récit que fait Tite Live des commencements de

1. Nous apprenons avec chagrin que la vue de M. Rosenkranz s'est très-affaiblie.

Rome un tissu de fables; dans le *Siècle de Louis XIV*, il donne aux arts et aux sciences, au commerce et à l'industrie la plus grande place, et M. R. le nomme, justement selon nous, le prédécesseur de Herder. — M. R. n'a garde d'oublier dans son essai les travaux scientifiques de Voltaire; on ne leur accorde pas en France, toute l'importance qu'ils méritent; nous avons la coutume de confiner un homme dans une seule science et de lui défendre toute excursion sur d'autres domaines; comme dit Gœthe, nous reléguons d'Alembert dans ses mathématiques. Mais l'*Essai sur la nature du feu et sa propagation*, et la série d'expériences qu'il fit à Cirey prouvent que Voltaire pouvait se faire dans la science un nom remarquable. Du Bois-Reymond a démontré [1] que Voltaire fut sur le point de découvrir l'oxygène, car il ne pouvait expliquer l'augmentation du poids d'un métal refroidi que par la combinaison d'un corps tiré de l'air avec ce métal. — En un mot, l'étude de M. R. sur Voltaire n'est pas une étude banale; elle abonde en jugement précieux exprimés avec la plus grande impartialité; ajoutons qu'elle se termine par une comparaison instructive entre Voltaire et Rousseau et que ce parallèle, presque toujours juste, écrit sans affectation et sans prévention aucune, nous a plus vivement intéressé que la plupart des articles provoqués par le Centenaire des deux écrivains.

Toutefois il y a dans cet essai plusieurs inexactitudes. P. 49, M. R. dit que « Voltaire forma Suzanne Livrey dont il s'était épris, qu'elle joua sa Jocaste, mais se maria et tomba à Londres dans cette situation romanesque d'où Voltaire a tiré le sujet de l'Ecossaise. » Le nom de cette belle et légère personne est Suzanne Gravet de Corsembleu de Livry, elle fut quelque temps la maîtresse de Voltaire qui la connut au château de Sully, mais elle le trahit pour son ami Génonville (Lefèvre de la Faluère); elle se croyait destinée pour le théâtre, mais échoua successivement dans le rôle de Jocaste (Œdipe), de Dorine (Tartufe) et de Virginie (l'Inconnue); désespérée, elle vint à la suite d'une troupe de comédiens tenter fortune en Angleterre et tomba dans un affreux dénûment; c'est alors qu'elle épousa M. de la Tour du Pin de Gouvernet : on sait que depuis elle refusa de recevoir Voltaire et que cette rupture donna naissance à l'épitre *des Vous et des Tu*. — P. 70. Voltaire et la marquise du Châtelet concoururent à l'insu l'un de l'autre pour le prix offert en 1737, par l'Académie des Sciences, mais ni l'un ni l'autre n'obtinrent un accessit, comme le dit M. R.; trois mémoires furent couronnés; ceux du géomètre Euler (et non Eiler), du jésuite Lozerande de Fiesc, et du comte de Créqui-Canaple. [2] — p. 75. M. R. parle de l'*Histoire universelle* du

1. Le titre de l'opuscule de Du Bois-Reymond, non cité par M. Rosenkranz, est « Voltaire und seine Beziehung zur Naturwissenschaft » (Berlin, 1868). Cp. M. Edgard Saveney dans la *Revue des Deux-Mondes* (1869, 1er janvier), la physique de Voltaire.

2. Cp. Gustave Desnoiresterres, *Voltaire et la société française au* XVIIIe *siècle*.

cardinal Bossuet ; Bossuet ne fut jamais cardinal. — P. 77. La bataille de Fontenoy (et non Fontenay) fut livrée en 1745 et non en 1741, etc.

Le volume se termine par trois essais qui n'ont rapport ni à la littérature ni à l'histoire de la philosophie : 1° le débat sur les mariages mixtes ; 2° sur la question de la constitution allemande en 1848 ; 3° sur la croyance présente aux esprits et aux miracles. Ce dernier essai renferme à côté de détails fort amusants de spirituelles réflexions. L'essai sur la constitution allemande est, comme dit M. R., une curiosité historique. Les articles qu'il avait publiés dans la *Hartung'sche Zeitung*, avaient appelé sur lui l'attention du gouvernement et, en juillet 1848, M. d'Auerswald lui proposa le ministère des cultes. M. R. répondit que les attributions de ce ministère devaient être remplies par le ministère de la justice et par le ministère de l'intérieur, mais il se déclara prêt à accepter le portefeuille de l'instruction publique. Le roi refusa, et M. R. entra comme conseiller avec voix consultative dans le ministère d'état ; ce fut lui qui rédigea l'ordre du jour par lequel le roi plaçait l'armée sous le commandement de l'archiduc Jean, et, pour défendre la politique de M. d'Auerswald, il avait composé, sous forme de brochure, l'essai qu'il publie aujourd'hui ; nous y remarquons le désir exprimé par M. R. d'exclure l'Autriche de la confédération germanique et le mot si souvent répété dans ces derniers temps, que la Prusse doit se fondre dans l'Allemagne. » *(Preussen muss in Deutschland aufgehen.)*

M. R. a bien fait de réunir en un volume ces essais dispersés. Il raconte avec complaisance qu'en 1870 trois officiers français, internés à Kœnigsberg, assistaient à son cours sur la littérature française : « Messieurs, disait l'un aux deux autres, il va sonner cinq heures, il faut aller chez Charles Rosenkranz. » Nous remercions M. R. du souvenir qu'il donne à ses auditeurs français et nous recommandons à tous ceux qu'intéressent la philosophie moderne et la littérature française du XVIIIe siècle d'aller aussi chez Charles Rosenkranz.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 septembre 1878.

M. Laboulaye, président, annonce la mort de M. Garcin de Tassy, membre ordinaire; il rappelle, en une courte allocution, les travaux de M. Garcin de Tassy et les services qu'il a rendus aux études orientales. M. de Wailly propose que cette allocution soit imprimée et distribuée : M. Garcin de Tassy avait interdit qu'aucun discours fût prononcé sur sa tombe; il serait bon, pense M. de Wailly, qu'en pareil cas, l'usage s'établît de rendre hommage à la mémoire du défunt, par quelques paroles prononcées en séance et imprimées de la même manière que les discours funèbres. L'académie ordonne l'impression de l'allocution de M. Laboulaye.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, actuellement à Paris, communique par lettre à l'Académie, quelques renseignements qui lui ont été envoyés sur les dernières découvertes faites à Rome. On a trouvé sur le Monte Testaccio une

amphore avec une inscription latine. Près du Ponte Sisto a été découverte, en plusieurs morceaux, une statue colossale de bronze, autrefois dorée, que quelques personnes croient être la statue de l'empereur Probus.

M. Duruy lit un fragment de son *Histoire des Romains*, relatif à l'empereur Commode.

M. Clermont-Ganneau termine sa lecture sur une coupe de Palestrina (voir les comptes-rendus des séances précédentes). Revenant sur le passage d'Eusèbe qui mentionne à Laodicée le sacrifice annuel d'une jeune fille, remplacé plus tard par celui d'une biche, il fait remarquer qu'Eusèbe s'est probablement trompé en disant que la déesse à laquelle était offert ce sacrifice était Athéné, et qu'il faut sans doute lire Artémis; en effet, la divinité nationale de Laodicée était Artémis, Artémis *Brauronia*, c'est-à-dire l'Artémis de Tauride, l'Artémis des sacrifices humains et du sacrifice d'Iphigénie : il est difficile de ne pas reconnaître dans ce que rapporte Eusèbe des sacrifices annuels de Laodicée un usage fondé sur la légende d'Iphigénie. — M. Clermont-Ganneau parle ensuite du singe qui est figuré, avec le cerf, sur la coupe de Palestrina. Il est difficile de reconnaître avec certitude à quelle espèce appartient cet animal; toutefois trois points sont certains : 1° c'est un singe, non un homme; il a des caractères d'animalité très-marqués; 2° c'est un singe anthropoïde, car il est aussi grand que l'homme, il n'a pas de queue, il se trouve seul (tandis que les singes non anthropoïdes ne vivent qu'en troupe) et il se sert d'armes (pierres, massue) comme un homme; 3° c'est un singe troglodyte, l'artiste a deux fois figuré sa caverne. On ne connaît pas aujourd'hui de singe à la fois anthropoïde et troglodyte, en sorte qu'on serait tenté de voir là une erreur de l'artiste phénicien; toutefois un voyageur moderne, Du Chaillu, a soutenu avoir vu des gorilles qui habitaient dans les anfractuosités des rochers. D'autre part, on sait que les gorilles ne furent pas inconnus des Carthaginois. Ils sont mentionnés dans le Périple d'Hannon; il est dit que les navigateurs en tuèrent trois femelles, dont ils rapportèrent les peaux à Carthage : ces peaux restèrent longtemps exposées en cette ville dans le temple de Tanit. Pour ces diverses raisons, M. Clermont-Ganneau incline à croire que c'est un gorille qu'on a voulu représenter dans la coupe de Palestrina. Mais si ce sont des singes qu'on a voulu représenter dans ces dessins ou dans d'autres analogues qui ont dû, sans doute, exister en grand nombre, ce ne sont pas toujours des singes que les anciens y ont vus. Les Grecs, qui ont calqué ces sujets, y ont transformé le singe, soit en un satyre, soit en un homme monstrueux : et c'est de ce singe phénicien que sont nés dans la mythologie grecque, suivant l'auteur du mémoire, d'une part le satyre qui, selon la légende, éteignit le bûcher d'Hercule, d'autre part le brigand Cacus. M. Clermont-Ganneau se propose, en effet, dans une communication ultérieure, d'établir qu'un grand nombre des légendes de la mythologie grecque ont été créées par le besoin d'expliquer des sujets que l'imagerie phénicienne avait répandus parmi les Grecs, mais dont ils ne comprenaient pas le sens.

M. Deloche lit une note sur une pièce d'or mérovingienne de Limoges qui a été trouvée en Angleterre, dans le comté de Surrey, il y a une vingtaine d'années, mais qui avait été peu remarquée jusqu'ici. Cette pièce est un sou d'or, monnaie très-rare. Elle porte le nom du roi Dagobert (roi d'Aquitaine, 631-638). On y trouve cette légende : *Lemovix Agustoredo Ansoindo mo*. Les deux premiers noms sont les deux noms de la ville de Limoges : *Augustoritum*, nom de la ville romaine, qui commençait dès lors à tomber en desuétude, et *Lemovix*, nom de la cité, devenu celui de la ville. Les deux derniers mots contiennent la désignation du monnayeur : *Ansoindo mo(netario)*.

Ouvrages déposés : — Publications de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne : Histoire de l'Auxerrois, son territoire, son diocèse, son comté, ses baronnies, son bailliage et ses institutions coutumières et municipales, par A. Challe (Auxerre et Paris, 1878, in-8°); — El Fatawa 'l Khayryeh, les fetwas de Khayr-ed-din, Livre des ventes traduit sur le texte arabe, édition de Boulaq, an 1273, par H. Sauvaire (Alexandrie, d'Egypte, impr. du commerce, 1876, in-4°); — H. Sauvaire : Royal asiatic society of Great Britain and Ireland, Arab metrology, II, El-djabarty (S. l., 1878; titre et préface en anglais, texte en français; brochure in-8°); — Julius Oppert, Revised chronology of the latest babylonian kings (reprinted from the Transactions of the Society of biblical archæology, VI, 1, 1878; brochure in-8°).

Présenté de la part de l'auteur par M. Ravaisson : Ch. Em. Ruelle, Deux textes grecs inédits concernant le canon musical des Grecs (d'après un manuscrit de la main de Constantin Lascaris, trouvé à Madrid par M. Ch. Graux; brochure in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 21 Septembre — 1878

Sommaire : 166. Zotenberg, Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque nationale. — 167. Schmidt, Commentaire critique du Théétète de Platon. — 168. Harnack, Ignace, évêque d'Antioche, et son époque. — 169. Hüffer, Documents inédits sur Henri Heine. — Communication de M. Bauquier. — Académie des Inscriptions.

166. — **Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque nationale**, par M. H. Zotenberg. Paris, imp. nation. 1877, grand in-4° sur 2 col. 283 p.

Le catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque nationale que M. Zotenberg vient de faire imprimer, assure à ce savant un nouveau titre à la reconnaissance des orientalistes, qu'il s'était déjà acquise par son catalogue des manuscrits syriaques et sabéens. Ce livre, attendu avec impatience, répond à un besoin réel; depuis plusieurs années, il s'est produit un mouvement accentué vers l'étude de l'éthiopien, à laquelle les travaux importants de Ludolf n'avaient donné qu'un essor passager. Ce mouvement, on le doit en partie aux nombreuses publications de M. Dillmann qui s'est fait un nom européen dans cette branche des langues sémitiques, mais aussi aux nouvelles exigences de l'épigraphie, de la grammaire comparée et de l'histoire du christianisme.

Aujourd'hui, la collection de la Bibliothèque nationale, mise à la portée de tous, ne sera plus un trésor aussi peu utilisé qu'il l'a été jusqu'ici pour les publications faites à l'étranger; et on sait que ces publications comprennent à peu près tout ce qui a été édité de la littérature éthiopienne. Cette collection méritait bien l'étude approfondie qu'en a faite l'éminent savant; elle comprend cent soixante-dix numéros et ne le cède en nombre qu'à celle de M. A. d'Abbadie et à celle du British Museum. Chaque manuscrit a été analysé avec une patience au-dessus de tout éloge; non-seulement les variantes qu'il présentait soit avec un autre manuscrit, soit avec un texte édité, ont été relevées avec soin, mais chaque numéro est pourvu d'articles qui décèlent la profonde érudition de leur auteur. On se rendra compte de l'importance du travail, en songeant que ces cent soixante-dix numéros remplissent près de trois cents pages in-4° sur deux colonnes. Ce n'est donc pas un simple catalogue qui nous est donné, mais toute une œuvre de critique, destinée à éviter les laborieuses recherches qu'entraîne l'étude des manuscrits. Et, puisque M. Zotenberg n'a reculé devant aucune fatigue pour étendre sa tâche, nous aurions

aimé à trouver dans une introduction quelques données paléographiques, une table lithographique, par exemple, des écritures des diverses époques et quelques aperçus historiques et littéraires; ce travail aurait paré à l'inconvénient de ne pouvoir classer les manuscrits par rang d'ancienneté.

Les monuments que nous possédons de la littérature éthiopienne ont généralement trait à la religion et consistent en traductions faites sur des textes grecs ou arabes; il faut en excepter quelques chroniques et poésies religieuses dues au génie national.

Cette littérature se forma sous l'inspiration du christianisme et après son introduction en Ethiopie. Alexandrie était alors un des grands centres d'où se propageaient les nouvelles doctrines religieuses. C'est là que l'Eglise éthiopienne venait chercher sa nourriture intellectuelle; du IVe au VIIe siècle, elle puise aux sources grecques et traduit les livres canoniques ou apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament; après la conquête de l'Egypte par les Musulmans, elle emprunte et s'approprie les versions arabes, plus rarement les versions coptes, telles que: martyrologes, liturgies, canons, chronologies, etc. Mais on ne trouve pas de trace historique d'un contact immédiat et sans intermédiaire avec la littérature syriaque. Et cependant certaines locutions, certaines formes grammaticales s'expliquent difficilement, en dehors de cette hypothèse.

Les plus anciens manuscrits, parvenus jusqu'à nos jours, ne remontent pas au delà du XIIIe siècle; notre bibliothèque a la rare chance d'en posséder plusieurs de cette époque, notamment : un octateuque, nº 3, qui présente de notables variantes avec le texte qui a servi à M. Dillmann pour son édition; un exemplaire des quatre livres des rois, nº 4, un recueil de biographies de saints, nº 131.

Les textes édités jusqu'à ce jour sont presque tous représentés dans notre collection par un ou plusieurs bons exemplaires. Quinze manuscrits renferment le Psautier; l'un d'eux, nº 17, contient le petit poëme intitulé : *Sapiens sapientium* (dans le manuscrit : *Sapientia sapientium)* qui fait partie de la chrestomathie de M. Dillmann pag. 108. Nous avons dix-sept exemplaires du Nouveau Testament, parmi lesquels le nº 32 a une réelle valeur. Dans les codex nos 49 et 50 se trouve le livre d'Hénoch publié par M. Richard Laurence et par M. Dillmann; le nº 50 donne, en outre, un texte de l'apocalypse d'Esdras qui diffère notablement de celui de M. Richard Laurence. Notre manuscrit du livre des Jubilés, nº 51, est plus ancien que celui de Tubingue qui a servi à M. Dillmann pour son édition.

Notre collection est également riche en œuvres qui n'ont pas encore vu le jour. Outre divers livres canoniques ou apocryphes de l'Ancien Testament, nous mentionnerons comme des plus remarquables : le Synaxare Ethiopien, nos 126-128, et la Chronique des rois d'Abyssinie, nº 142. Un des codex les plus importants est le nº 146; parmi plusieurs ouvrages, il possède une chronique de Jean de Nikiou dont M. Zotenberg a commencé l'examen critique et détaillé dans le dernier numéro de

l'année 1877 du *Journal asiatique*. Il contient aussi un exemplaire du Physiologus dont M. Hommel a donné dernièrement une très-bonne édition éthiopienne (Leipzig, 1877).

Nous ne doutons pas que l'érudit travail de M. Zotenberg, en facilitant aux orientalistes l'accès de nos manuscrits, ne contribue à rendre chez nous l'étude de la langue et de la littérature éthiopiennes aussi familière qu'elle l'est dans d'autres pays, nos voisins.

Rubens Duval.

---

167. — **Kritischer Commentar zu Plato's Theætet**, von H. Schmidt. — Besonderer Abdruck aus dem neunten Supplementarbande der Jahrbücher für classische Philologie, in-8°, pages 405-565. Leipzig, Teubner, 1877. — Prix : 4 mark (5 francs).

Pour apprécier ce commentaire de M. Schmidt sur le *Théétète* de Platon, il faut constater d'abord où en était arrivée auparavant en Allemagne l'étude philologique et philosophique de ce dialogue. Il y a longtemps que l'Allemagne possède, pour tel ou tel dialogue de Platon publié séparément, et pout tel ou tel recueil choisi de dialogues de ce philosophe, d'une part des éditions critiques avec commentaire, par exemple, pour le *Théétète*, une édition de Fischer (1778) et deux de Heindorf et Buttmann (1805 et 1829); d'autre part, des commentaires publiés sans texte, comme celui de M. S. sur le *Théétète*, par exemple celui de Burger (Leyde, 1843) sur ce dialogue, et une multitude d'ouvrages et de dissertations se rapportant à l'ensemble ou à diverses parties des œuvres ou de la doctrine de Platon. De plus, pour le recueil complet des œuvres de ce philosophe, outre de nombreuses éditions, comme celle de Bekker, dont les notes concernent exclusivement ou principalement l'établissement du texte, et outre des traductions latines et allemandes, l'Allemagne possède une édition critique, qui, outre le texte grec et les variantes, présente un commentaire perpétuel en latin et d'amples Prolégomènes en cette langue pour chaque dialogue, édition complète, publiée de 1836 à 1861 par un seul savant, par G. Stallbaum, en dix volumes formant vingt-et-une sections, in-8°. Elle fait partie de la *Bibliotheca græca* de Jacobs et Rost, qui appartient maintenant à la librairie Teubner de Leipzig, justement estimée pour la modération de ses prix, en même temps que pour le mérite de ses publications. Plusieurs sections du Platon de Stallbaum, ayant été successivement épuisées, ont eu deux, trois et jusqu'à quatre éditions successives, données les unes par Stallbaum lui-même, les autres par d'autres savants, qui ont perfectionné son travail; ces derniers ont substitué leur nom au sien, quand leur édition leur a paru vraiment nouvelle, soit par les corrections apportées au texte, soit par les commentaires et par les *Prolégomènes*. C'est ainsi que, dans le Platon de Stallbaum, la 2e édition du *Théétète*, publiée en 1869, est de

M. Wohlrab, qui déclare devoir plus aux notes de Heindorf, éditeur d'œuvres choisies de Platon, qu'aux notes de Stallbaum. Dans d'intéressants *Prolégomènes,* M. Wohlrab expose ses vues : I° (p. 1-3) sur le préambule ou dialogue préparatoire entre Euclide de Mégare et Terpsion ; II° (p. 3-19) sur le dialogue principal entre Socrate, le mathématicien Théodore de Cyrène, maître de Platon, et Théétète, disciple de Théodore à Athènes, et principalement sur l'objet et la marche de la discussion contenue dans ce dialogue, concernant la définition de la *science* en général ; III° (p. 19-20) sur le lieu de la scène et sur l'époque que Platon suppose avoir été celle de l'entretien ; IV° (p. 20-22) sur les personnages, c'est-à-dire sur Socrate alors vieux, sur Théodore enseignant alors les mathématiques à Athènes et sur son jeune disciple Théétète ; V° (p. 22-25) sur les vies et les doctrines des philosophes mentionnés dans le dialogue ; VI° (p. 26-31) sur la composition de ce dialogue, c'est-à-dire sur la manière dont l'auteur a compris et traité son sujet, sans aboutir à une conclusion positive, mais en repoussant les solutions fausses ; VII° (p. 31-34) sur le dessein que Platon s'est proposé en écrivant le *Théétète,* dessein qui, suivant M. Wohlrab, était de faire voir ce que la science n'est pas, d'indiquer la voie qu'il faudra suivre pour trouver ce qu'elle est, et de semer, en passant, quelques propositions vraies et certaines ; VIII° (p. 34-36) sur l'époque, très-controversée par des critiques modernes, à laquelle Platon a écrit ce dialogue, que M. Wohlrab considère comme une œuvre peu postérieure à la mort de Socrate, et écrite par Platon probablement pendant sa retraite à Mégare, près d'Euclide, et avant son retour à Athènes ; IX° enfin (p. 36-45) sur les manuscrits et les ouvrages imprimés dont l'éditeur s'est servi dans l'accomplissement de sa tâche de correcteur du texte et d'interprète de la pensée de l'auteur. Le texte, les variantes et les notes occupent les pages 49-202, et sont suivis d'un index grec et d'un index latin (p. 203-211). Les notes, courtes et substantielles, sont d'une véritable utilité pour l'intelligence grammaticale, philologique et philosophique du texte.

L'édition de M. Wohlrab, préférable à celle de Stallbaum, résumait assez bien les travaux antérieurs de l'Allemagne et des autres nations modernes sur le *Théétète* de Platon. C'est cette édition que M. H. Schmidt s'est proposé, non pas de remplacer, mais de compléter, en publiant chez le même libraire son *Commentaire critique sur le Théétète.* Ne donnant pas le texte grec du dialogue, il cite ce texte d'après l'édition d'Henri Estienne, dont les pages, avec les divisions marquées par les lettres de A à E, sont notées en marge de toutes les éditions récentes. M. S. s'écarte assez rarement des leçons adoptées par M. Wohlrab. Il considère, avec lui et à bon droit, comme authentiques, malgré l'opinion contraire de M. Cobet, les passages qui manquent dans certains manuscrits aux pages 192 B, 192 E et 208 D à 209 A ; mais, comme M. Wohlrab, il déclare interpolée une ligne qui ne se trouve que dans peu de manuscrits (p. 190 C). Dans sa préface en langue allemande (p. 405-431), M. S.

laisse entièrement de côté les objets si intéressants des §§ I, III, IV, V et VIII des *Prolégomènes* de M. Wohlrab, et il touche à peine aux objets des §§ VI, VII et IX. Après une énumération (p. 405-407) des secours dont il a fait usage, il donne, en vingt-quatre pages (p. 407-431), une analyse du *Théétète*, analyse très-méthodique, très-exacte, et plus développée que celle de M. Wohlrab, avec laquelle, du reste, elle s'accorde généralement. Les deux analyses constatent que dans ce dialogue plusieurs définitions de *la science* sont proposées et combattues tour à tour, et qu'aucune définition de la science n'y est présentée comme vraie. Ce que MM. Wohlrab et S. ne disent pas d'une manière assez précise, c'est que l'objet principal et réel de Platon dans le *Théétète*, comme dans le *Sophiste* et dans le *Politique*, est, non pas de trouver une définition, celle de *la science*, celle du *sophiste*, celle du *politique*, mais de chercher, à propos de ces trois exemples, *l'art de définir*. MM. Wohlrab et S. ont négligé aussi de dire qu'au point de vue dramatique, expressément marqué par Platon, de même que la *République*, le *Timée* et le *Critias* présentent la continuation d'un même entretien, de même le *Sophiste* est une suite du *Théétète*, et le *Politique* est une suite du *Sophiste*. Ni M. Wohlrab ni M. S. n'ont remarqué que les dernières paroles de Socrate dans le *Théétète*, en même temps qu'elles constatent l'insuccès de la recherche d'une bonne définition de la science, laissent entrevoir, pour le succès de la même recherche, des espérances qui ne sont pas justifiées par les deux dialogues où se continue la même conversation. Ces deux savants auraient dû, croyons-nous, expliquer ce fait en disant, l'un dans le § VII de ses *Prolégomènes*, l'autre à la fin de son analyse du *Théétète*, ce que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire que Platon dans le *Théétète*, comme dans le *Sophiste* et dans le *Politique*, a pour but réel l'art de définir plutôt que la découverte de telle définition en particulier. Enfin, ni M. Wohlrab ni M. S. n'ont examiné si, dans certains passages des livres VI et VII de la *République* (VI, p. 510 A-511 D; VII, p. 525 A-527 B, 533 D-E, 534 A, etc.), Platon n'a pas approché davantage de la définition cherchée dans le *Théétète*, et si dans ces passages il n'a pas serré de plus près l'objet de la *science*, objet qu'il fait consister dans les *choses mathématiques*, intermédiaires, suivant lui, par leur stabilité, entre les *idées*, objets immuables de l'*intuition*, et les *choses sensibles*, objets changeants de l'*opinion*. Trop confinés volontairement dans le *Théétète*, objet présent de leurs études, ces savants n'ont rien voulu voir en dehors; mais il faut leur rendre cette justice, que du moins ils ont bien vu, en général, et bien expliqué ce qui s'y trouve. Tel me paraît être le mérite des *Prolégomènes* de M. Wohlrab et de la *Préface* de M. S.

Quant aux détails du *Théétète*, ces deux savants les ont expliqués dans leurs commentaires. Les notes de M. Wohlrab sont courtes, sobres, presque toujours justes et utiles, quelquefois trop peu nombreuses ou trop peu développées. Les notes de M. S. supposent celles de M. Wolhrab et ne les répètent pas : elles s'y ajoutent, presque toujours utilement, quel-

quefois pour les rectifier, mais plus souvent pour les compléter, et quelquefois elles sont elles-mêmes insuffisantes. Les notes de M. S. concernent surtout l'interprétation grammaticale et philologique du texte. Un commentaire de ce genre échappe à toute analyse. Nous ne pouvons justifier ici notre appréciation que d'une manière très-insuffisante, par deux ou trois exemples. Nous les prendrons dans un même passage, qui présente des difficultés de plus d'un genre, résolues, en partie seulement, par les deux commentaires réunis.

Dans le *Théétète* (p. 147 A), Socrate fait la supposition suivante [1] : Si quelqu'un, dit-il, nous demandait la définition de choses *viles* (φαύλων) et *communes* (προχείρων), de la boue, par exemple... » M. Wolhrab (p. 61, note 13), en quelques mots qui contiennent de faux rapprochements, prétend qu'ici φαῦλος signifie *facile*. Dans une longue note (note 14, p. 438-440), par des citations nombreuses, M. S. prouve que ce mot φαῦλος signifie souvent, et notamment en cet endroit, *vil, de peu de valeur*. Ici M. S. a raison contre M. Wohlrab; mais il n'en est pas de même quelques lignes plus loin.

Théétète (p. 147 D) dit [2] que son maître de mathématiques Théodore, « en traçant des figures, montrait à ses disciples que les *puissances* (δυνάμεις) de 3 pieds et de 5 pieds sont incommensurables *en longueur* (μήκει) avec la *puissance* d'un pied, et que Théodore continuait ainsi *en faisant son choix* (προαιρούμενος) jusqu'à la *puissance* de 17 pieds. » Au point de vue grammatical, M. S. a eu le mérite de remarquer qu'il suffit de mettre une virgule après ἔγραφε, et qu'il ne faut pas mettre, comme M. Wohlrab l'a fait, une autre virgule entre πεντέποδος et ἀποφαίνων. Mais ce qu'il importait d'expliquer, c'était la signification mathématique de cette phrase sur les *nombres carrés*, et sa liaison avec les phrases suivantes sur les *nombres oblongs*. Pour cela, M. Wohlrab, dans une note sur sa p. 62, l. 20, et dans quelques notes suivantes (p. 63, l. 8 et 13), a fait quelque chose, mais trop peu. Quant à M. S., il a donné une figure et deux notes (p. 440-442, notes 19 et 20) capables de tromper le lecteur. S'appuyant sur les *Définitions géométriques* et sur l'*Arithmétique platonicienne* de Théon de Smyrne, M. Wohlrab a bien expliqué que les *puissances*, (δύναμεις), dont il s'agit sont des *carrés* dont les surfaces sont de 1 pied, de 3 pieds, de 5 pieds et de 17 pieds carrés, et que chacune des dimensions *en longueur* (μήκει), c'est-à-dire chacun des quatre côtés égaux de chacun de ces carrés, est incommensurable avec 1 pied, longueur du côté du carré dont la surface est d'un pied carré. Cela est vrai, mais cela ne suffit pas pour expliquer la phrase grecque. D'abord il aurait fallu ajou-

---

1. Εἴ τις ἡμᾶς τῶν φαύλων τι καὶ προχείρων ἔροιτο, οἷον περὶ πηλοῦ ὅ τι ποτ' ἐστιν.....

2. Περὶ δυνάμεών τι ἡμῖν Θεόδωρος ὅδε ἔγραφε, τῆς τε τρίποδος πέρι καὶ πεντέποδος ἀποφαίνων ὅτι μήκει οὐ ξύμμετροι τῇ ποδιαίᾳ, καὶ οὕτω κατὰ μίαν ἑκάστην προαιρούμενος μέχρι τῆς ἑπτακαιδεκάποδος.

ter que, d'après le texte même de Platon (p. 147 E), c'est en même temps de *nombres* qu'il s'agit, et qu'en termes de mathématiques grecques, chez Platon en particulier, le mot δύναμις signifie, d'une part, en arithmétique la 2ᵉ *puissance* autrement dite le *carré d'un nombre*, d'autre part, en géométrie le *carré* construit sur une *ligne droite* prise pour *côté*. Ensuite, il aurait fallu expliquer que, prenant le pied pour unité de longueur et le pied carré pour unité de surface, Théodore considérait à part les carrés dont les côtés ne peuvent pas être déterminés exactement, parce qu'ils sont incommensurables entre eux et avec l'unité de longueur, côté du carré dont la surface est 1^2, et que, par conséquent, parmi les carrés dont les surfaces sont exprimées par des nombres entiers de pieds carrés, il devait *choisir* seulement les carrés de 3 et de 5 pieds carrés de surface, puis tous les carrés suivants jusqu'à celui de 15 pieds de surface, et enfin celui de 17 pieds : il s'arrêtait à ce dernier, parce qu'il fallait bien s'arrêter quelque part, comme le dit M. Wohlrab; mais de plus, comme M. Wohlrab aurait dû le dire, parce que le carré de 16 pieds devait être écarté de même que ceux de 2 et de 4 pieds. En effet, tandis que les côtés des carrés *choisis* par Théodore sont les quantités *irrationnelles* $\sqrt{3}$, $\sqrt{5}$, $\sqrt{6}$, et ainsi de suite jusqu'à $\sqrt{15}$, puis $\sqrt{17}$, les longueurs des côtés de 4 et de 16 pieds sont les quantités *rationnelles* 2 et 4, commensurables avec 1. Quant au carré dont la surface est 2 et dont le côté est $\sqrt{2}$, Théodore l'a écarté aussi. Pourquoi? Parce que, bien que $\sqrt{2}$ soit une quantité irrationnelle, ce côté est donné exactement par une construction géométrique. En effet, ce côté est la diagonale du carré dont le côté est de 1 pied et dont la surface est de 1 pied carré; car, cette diagonale étant l'hypoténuse d'un triangle rectangle isocèle, le carré construit sur elle comme côté vaut la somme des carrés des deux côtés de l'angle droit et, par conséquent, vaut deux fois un de ces deux carrés égaux entre eux. Ainsi la surface du carré construit sur cette diagonale est $1+1=2$, et la diagonale, côté de ce carré, est $\sqrt{2}$. Ainsi, pour cette phrase du *Théétète*, l'explication de M. Wolhrab est très-incomplète, mais le peu qu'il a dit est utile et juste. Quant à M. S., il n'a rien fait pour compléter l'explication mathématique de la phrase. Au contraire, si le lecteur comprend, c'est bien malgré la figure tracée par M. S. Cette figure ne devrait présenter que des carrés, puisque dans la phrase grecque c'est uniquement de carrés qu'il s'agit : dans cette figure, qu'il attribue faussement à Théodore, il n'y a qu'un seul carré, flanqué de huit triangles, dont il n'est pas question dans la phrase grecque et sur lesquels ses notes ne donnent aucune explication.

Dans les œuvres de Platon, les passages concernant l'arithmétique, la géométrie ou l'astronomie sont souvent des pierres d'achoppement pour des commentateurs, qui philosophes et philologues, mais trop peu mathématiciens, ne se sont pas assez souvenus de l'inscription mise par Platon, s'il faut en croire Philopon [1], devant la porte de son école :

1. *Sur Aristote, De l'Ame*, I, III, f. D, III, verso, l. 9 (Venise).

Ἀγεωμέτρητος μηδεὶς εἰσίτω. Mais dans le *Théétète* ces passages tiennent peu de place, et il ne faudrait pas juger le commentaire de M. S. d'après ce que nous venons d'en citer. En somme, ce commentaire est un travail utile, même après les notes jointes par M. Wohlrab à son édition, notes que M. S., au commencement de sa préface, déclare n'avoir eu nullement l'intention de remplacer. Nous croyons que tout lecteur du *Théétète* fera bien de se procurer l'édition de M. Wohlrab, et que tout lecteur sachant l'allemand fera bien d'y joindre comme complément le *Commentaire critique* de M. Schmidt.

Th.-H. Martin.

---

168. — Adolf Harnack. — **Die Zeit des Ignatius.** Chronologie der Antiochenischen Bischœfe bis Tyrannus; nebst einer Untersuchung über die Verbreitung der Passio S. Polycarpi im Abendlande. Leipzig, 1878, p. 92.

Il n'est pas, dans la première littérature chrétienne, de problème plus obscur, plus enchevêtré que celui des prétendues lettres d'Ignace, évêque d'Antioche. Adversaires et partisans de leur authencité, sous une forme ou sous une autre, s'accordaient au moins sur un point qu'on ne ne songeait pas même à discuter; je veux dire l'époque où Ignace aurait vécu et subi le martyre. Une tradition, dont Néander et Volkmar seuls, je crois, ont suspecté la vérité, fait d'Ignace le second évêque d'Antioche et place son supplice sous Trajan. Jusqu'à présent, dans la discussion des lettres qui portent son nom, la plupart des critiques partaient de là comme d'un fait positif. Mais cette date constituait précisément contre leur authenticité l'objection la plus grave. Que l'on considère les idées dogmatiques qu'elles renferment ou l'organisation ecclésiastique qu'elles révèlent, il est absolument impossible de les faire remonter à une époque aussi reculée. Ou bien Ignace est mort sous Trajan et alors il n'a pas écrit ces lettres; ou il a écrit ces lettres et alors il n'est pas mort sous Trajan, mais beaucoup plus tard. Tel est le dilemme qui se dégage et s'impose plus impérieusement chaque jour.

Après avoir, comme M. Th. Zahn, fait les efforts les plus désespérés et les plus inutiles, pour faire comprendre l'apparition historique de ces lettres vers l'an 110, les critiques conservateurs qui veulent les sauver, n'ont pas tardé à se retourner et à tenter la seconde voie qu'ouvre notre dilemme : s'il n'est pas possible de faire remonter les lettres jusqu'à Ignace, ne pourrait-on pas faire descendre Ignace jusqu'aux lettres ? Ce qui ne se comprend pas sous le règne de Trajan, se comprendrait aisément à la fin de celui d'Adrien qui, lui aussi, a porté d'ailleurs le nom de Trajan, et mieux encore sous Antonin le Pieux. La difficulté la plus grave dans l'hypothèse de l'authenticité, se trouverait écartée et l'on pourrait laisser à Ignace ses lettres épiscopales et aux lettres épiscopales le nom d'Ignace.

Tel est le raisonnement nettement formulé par M. H. à la page 71 de

sa brochure. On voit par là tout de suite l'intérêt qui l'a guidé dans ces recherches de chronologie et comment l'esprit conservateur l'a rendu révolutionnaire sur un point à peine entamé encore par la critique la plus défiante. Il examine d'abord les garants de la tradition qui fait mourir Ignace sous Trajan. Ces garants aujourd'hui se ramènent à Eusèbe. Mais la chronique d'Eusèbe repose, à son tour, sur celle de Julius Africanus. Celle-ci renfermait une liste des évêques d'Antioche et une liste des évêques de Rome, pour ne point parler des autres églises. Or, en comparant la chronologie des deux listes, M. H. a cru faire une découverte ; c'est que ces deux chronologies parallèles sont organisées d'après un système artificiel, un *schema*, qui en trahit tout de suite la non-valeur. Entre la date de l'élévation d'un évêque romain et d'un évêque d'Antioche chez Eusèbe, il y aurait toujours et régulièrement quatre ans de différence, c'est-à-dire une olympiade. Julius Africanus qu'Eusèbe reproduit comptait en effet par olympiades. Dès lors, il paraît à M. H. vraisemblable que ce chronographe est le créateur de cette chronologie systématique qui place l'avénement des évêques d'Antioche une olympiade (c'est-à-dire quatre ans dans l'ère Abrahamide que suit Eusèbe), après celui des évêques romains correspondants.

Cette petite découverte serait curieuse si elle était aussi positive que le croit M. H. Mais nous avons vérifié la règle pour les dix premiers évêques d'Antioche, jusqu'en l'an 211, et, sur ces dix, il y en a déjà quatre qui ne s'y plient pas. Pour deux de ces évêques, Evodius et Ignace, la différence est de trois ans, pour un, Théophile, elle est de cinq ans ; quant au quatrième enfin, Asclépiade, il arrive non après, mais un an avant Calixte, l'évêque romain correspondant. Quatre exceptions sur dix c'est beaucoup dans une telle matière ! Mais il y a plus ; si l'on ne regarde plus à la date de l'avénement, mais à la durée du ministère des évêques d'Antioche et de Rome, ce prétendu parallélisme disparaît complètement, et M. H., pour le retrouver, est obligé d'avoir recours à toutes sortes de conjectures et d'hypothèses dont la seule nécessité suffirait à ruiner sa démonstration en apparence mathématique.

Laissons ces questions de chiffres. Nous accordons bien facilement que la chronologie d'Eusèbe ne mérite aucune confiance, et il y aurait, pour le prouver, bien d'autres raisons que le prétendu parallélisme découvert par M. H. Mais si Julius Africanus est le premier auteur de cette chronologie, a-t-il inventé aussi le nom des évêques qui composent sa liste ? Evidemment non. M. H. veut que Julius Africanus ait trouvé ces noms dans des sources antérieures, mais les noms seuls, sans indication de date, sans synchronisme aucun. Est-ce vraisemblable ? Est-il possible de croire qu'un écrivain se soit borné à écrire de simples noms d'évêques comme Evodius, Ignatius, Héron, Cornelius, Eros, Théophile, etc., sans recueillir aucune tradition sur ces noms propres ? Précisément le dernier évêque nommé, Théophile, qui dirigeait l'église d'Antioche vers l'an 170, semble avoir écrit une sorte de chronique épiscopale dont nous

parle Malala, X, page 252. Il est vrai qu'il est douteux que ce Θεόφιλος ὁ χρονογράφος de Malala soit le même que l'évêque d'Antioche. M. H. l'admet. Dans ce cas, nous aurions un témoignage qui démentirait tous ses calculs, et dont il cherche en vain à affaiblir la portée.

Voici, en effet, ce que nous lisons dans ce texte : *Sous le règne de ce même Néron, vint à Rome un certain mage égyptien du nom de Simon, qui, par sa magie, faisait divers prodiges et prétendait être le Christ. Le saint apôtre Pierre, l'ayant appris, partit pour Rome. A l'époque même où il traversait Antioche-la-Grande, mourut Evodius, l'évêque et le patriarche de cette ville. Alors, par le choix même de saint Pierre, Ignace reçut la dignité d'évêque d'Antioche-la-Grande. En ce même temps, Marc, l'apôtre, mourut à Alexandrie, évêque et patriarche de cette grande ville, auquel succéda son disciple Anianos. Ainsi que l'a écrit le sage Théophile le chronographe.* (Καθὼς ὁ σοφὸς Θεόφιλος ὁ χρονογράφος συνεγράψατο.) Laissons de côté la question de savoir quel est ce chronographe Théophile. Il n'est pas moins évident que ses indications viennent corroborer celles d'Eusèbe, aussi bien pour la succession épiscopale à Alexandrie qu'à Antioche. M. H. croit s'en tirer en disant que la citation de Théophile dans Malala ne se rapporte qu'à Marc et à Anianos d'Alexandrie, non à Evodius et à Ignace. Mais cette restriction arbitraire est évidemment inspirée pour le besoin de la cause, et celui-là seul qui s'est mis en tête de rajeunir de quelques années l'épiscopat d'Ignace éprouvera le besoin de la faire. Songez maintenant que, pour M. H., ce chronographe Théophile est le même qui fut évêque d'Antioche vers l'an 170, qu'il fait ordonner Ignace par saint Pierre lui-même vers l'an 62 ou 63, et voyez s'il est possible de le faire vivre au delà du règne de Trajan.

Il est un autre texte non moins gênant et dont M. H., à notre avis, ne se débarrasse pas avec plus de bonheur. Dans la VIe Homélie d'Origène sur Luc (Hom. VI in Luc), nous lisons ceci : Ἰγνάτιον τὸν μετὰ τὸν μακάριον Πέτρον τῆς Ἀντιοχείας δεύτερον ἐπίσκοπον τὸν ἐν τῷ διωγμῷ ἐν Ῥώμῃ θηρίοις μαχησάμενον. Voilà donc Origène à son tour qui confirme Théophile, Julius Africanus et Eusèbe. Il est vrai que M. H. suppose qu'Origène a simplement emprunté cette donnée à Julius Africanus, son contemporain, dont il avait pu avoir la chronique entre les mains, au moins en partie. Voilà encore une supposition toute gratuite. Pourquoi ne l'aurait-il pas tenue plutôt de son maître, Clément d'Alexandrie, qui s'était occupé aussi, d'après Malala (x, p. 242), des évêques d'Antioche? Ne vaudrait-il pas mieux reconnaître : 1° Que Julius Africanus et, après lui, Eusèbe se sont trouvés devant une tradition déjà fixée et qu'ils se sont bornés à la recueillir; 2° qu'à côté de cette tradition, en quelque sorte officielle, il n'en a pas existé d'autre? M. H. lui-même semble reconnaître cet état de choses, quand, après avoir essayé d'ébranler cette tradition, il se borne à dire simplement qu'Ignace aurait pu mourir à la fin du règne d'Adrien et sous Antonin le Pieux, sans en apporter aucune

preuve. C'est une simple possibilité que l'on ne songera à discuter que lorsque des arguments sérieux lui auront donné quelque vraisemblance. Jusqu'à présent, c'est une hypothèse en l'air, et ce n'est pas avec elle qu'on fera avancer d'un pas la discussion des problèmes que soulève la littérature ignatienne.

Si cette dissertation, sur ce point capital, n'apporte pas des lumières nouvelles, ce n'est pas à dire qu'elle n'ait pas du mérite et une incontestable utilité. M. Harnack n'explore jamais en vain ces premiers siècles de l'Eglise. Le but de son expédition est manqué. Mais elle lui a donné l'occasion de réunir et de discuter, sur les successions épiscopales d'Antioche, d'Alexandrie et de Rome, des données précieuses et oubliées, et pour cela, son étude mérite notre reconnaissance. Ajoutons enfin que l'appendice sur les manuscrits latins de notre Bibliothèque nationale, qui contiennent la passion de saint Polycarpe, sera le bienvenu auprès de tous ceux qui s'occupent de ces textes trop oubliés.

A. SABATIER.

---

169. — Aus dem Leben **Heinrich Heine's** von Hermann HÜFFER. Berlin, Verlag von Gebrüder Paetel, in-8°. 1878. VIII et 181 p. 4 mark (5 fr.)

L'ouvrage de M. Hüffer, dont nous rendons compte, renferme des documents inédits sur la vie de Henri Heine et complète sur quelques points la biographie de Strodtmann. M. H. a eu entre les mains les lettres de Henri Heine à son ami Christian Sethe et à l'éditeur de musique Michael Schloss, de Cologne; et M. Karl Hillebrand lui a fourni d'importants renseignements sur ses relations avec Heine en 1848 et en 1849.

Heine connut Christian Sethe au lycée de Dusseldorf et lui conserva la plus vive affection; c'est à Sethe qu'il a dédié les *Fresco-Sonetten*. M. H. a publié sept lettres du poète à son ami. La deuxième, datée de Hambourg, est la plus curieuse. Heine était alors employé dans la maison de banque que dirigeait son oncle Salomon, le millionnaire. Mais Heine n'avait aucun goût pour le commerce, et la haine qu'il éprouvait pour les « philistins » ne fit que grandir au contact des marchands de Hambourg. « Tous les Hambourgeois sont des Juifs, écrit-il à Sethe, ceux que j'appelle juifs baptisés, pour les distinguer des circoncis, se nomment vulgairement chrétiens. » Il vivait isolé, sauvage, fuyant la politesse roide et l'étiquette : « La basse-cour diplomatique, les millionnaires, les sénateurs à la haute sagesse, ceux-là ne sont pas mes hommes; mais l'homérique, le divin Blucher a été ici, et j'ai eu le bonheur de dîner avec lui, chez mon oncle : voilà un homme qui fait plaisir à voir! » C'est dans cette lettre à Sethe que Heine avoue son amour malheureux pour sa cousine Amélie: « Elle ne m'aime pas et pourtant

mon pauvre cœur qui aime ne veut pas encore donner son « concedo « et dit toujours : que m'importe ta logique, j'ai la mienne... » Toute cette lettre respire une passion ardente, un désespoir violent et sincère; frappé au cœur par les dédains de celle qu'il aime, Heine s'efforce de refouler sa douleur, mais elle éclate, malgré lui, en plaintes poignantes. Le style est remarquable, et des images hardies, des expressions originales annoncent le futur poète du Romancero (p. 21-31).

Une autre lettre à Sethe, publiée par M. H., montre Heine, devenu célèbre et fier de sa renommée littéraire; mais le blâme de quelques critiques l'a vivement blessé, il se croit en butte aux cabales et aux persécutions, il ressent ces douleurs de tête qui l'ont tourmenté toute sa vie, et il vient d'apprendre le mariage d'Amélie Heine avec le conseiller Friedländer. « Tout ce qui est allemand, écrit-il, me répugne ; la langue allemande déchire mes oreilles », et il ajoute en français : « Je n'aurais jamais cru que ces bêtes qu'on nomme Allemands, soient une race si ennuyante et si malicieuse en même temps ; aussitôt que ma santé sera rétablie, je quitterai l'Allemagne, je passerai en Arabie, j'y mènerai une vie pastorale, je serai homme dans toute l'étendue du terme, je vivrai parmi des chameaux qui ne sont pas étudiants » (p. 47).

Outre les lettres de Heine à Sethe, M. H. reproduit, entre autre documents, l'interrogatoire que subit Heine devant le tribunal de l'Université de Bonn le 26 novembre 1819 [1] et une lettre de M. de Zuccalmaglio, frère d'un ami de Heine, qui raconte l'arrestation du poète en 1827 : « Heine buvait et causait avec des étudiants, quand un homme s'avança vers lui et demanda s'il avait l'honneur de voir devant lui le poète Heine; celui-ci parut joyeusement ému et crut sans doute que ce monsieur en frac lui rendrait l'hommage que méritait sa grandeur poétique, mais il fut amèrement désabusé quand l'autre le déclara prisonnier au nom de la loi et le conduisit au delà de la frontière » (p. 95-96).

Une pièce curieuse, retrouvée par M. H., est le certificat d'études qui fut délivré à Heine avant son entrée à l'Université par la commission spéciale de Bonn. « Il n'a pas appris le grec, en latin il n'a que de vagues connaissances et peu d'exercice, aussi n'a-t-il pas fait de dissertation. Il n'a pu soutenir l'examen de mathématiques. Il ne manque pas de connaissances en histoire. Son devoir allemand, quoique composé d'une façon étrange, témoigne d'un sérieux effort. » La commission fut, on le voit, peu sévère ; mais la guerre et l'occupation française avaient

1. Le 18 octobre 1819, les étudiants de Bonn avaient célébré l'anniversaire de la bataille de Leipzig par des discours et des vivats : un compatriote de Heine, Neunzig, envoya au rédacteur de la Gazette de Dusseldorf, un récit de la fête ; ce compte-rendu, publié dans le journal, eut un grand retentissement, car Neunzig ou le rédacteur faisait dire à un orateur qu'il fallait « délivrer l'Allemagne de l'oppression. » On ordonna une enquête, et, à cette occasion, Neunzig, Heine, Hoffmann von Fallersleben et d'autres étudiants, comparurent devant le tribunal de l'Université.

jeté le plus grand trouble dans les études et l'indulgence était alors de commande dans les examens (p. 99-101).

A ce certificat, M. H. ajoute la liste des cours (Collegienverzeichniss) que suivit Heine, comme étudiant en droit et en finances (studiosus juris et cameralium); on y trouve les noms de Wilhelm Schlegel, d'Arndt, de Hüllmann, de Radlof (p. 103-106).

Un chapitre précieux, (v. p. 126) contient vingt-quatre poésies de Heine conservées par Christian Sethe; une seule, la plus ancienne, est inédite, les autres renferment de nombreuses variantes aux textes que nous connaissons et montrent par quelle suite de changements, de retouches incessantes, Heine arrivait à donner à ses moindres poésies une forme si pure et si parfaite. Quant au poëme inédit, c'est une satire sur un étudiant en droit de l'Université de Bonn, Wünneberg; elle est intitulée « la Wünnebergiade, poëme épique en deux chants ». Quelque éloge que puisse faire M. H. de ce morceau, je ne lui reconnais guère d'autre mérite que la facture; la strophe agile et légère rappelle par instants l'auteur d'*Atta Troll,* mais je trouve peu d'esprit dans la fiction poétique de Heine : il fait de son camarade Wünneberg un pourceau qui part pour le lycée de Dusseldorf et laisse le bétail et la volaille d'Iserlohn, sa patrie, dans la désolation (p. 129-133).

Un des documents les plus importants sur Heine est la lettre que M. Karl Hillebrand écrivit à M. H. L'éminent écrivain et directeur de l'*Italia* fut durant quelque temps le secrétaire de Heine; sa lettre nous montre quelle force d'âme et quelle énergie animait encore Heine sur la fin de sa vie, au milieu des souffrances d'une cruelle maladie. Les lecteurs de la *Revue critique* me permettront de leur citer quelques passages de ce document historique, écrit par un de nos anciens collaborateurs (p. 156-163).

« Quand je vins à Paris, Heine était cloué à son lit (dans la rue d'Amsterdam); son ouïe était déjà affaiblie, ses yeux étaient fermés et ce n'est qu'avec peine que d'un doigt amaigri il pouvait relever ses paupières fatiguées, quand il désirait voir quelque chose. Les jambes étaient paralysées, tout le corps était recroquevillé et chaque matin, pendant qu'on faisait le lit, il était transporté sur une chaise par la main d'une femme, car il ne pouvait souffrir le service d'un homme. Le moindre bruit lui était insupportable. Les douleurs étaient si vives que pour obtenir quelque repos, le plus souvent quatre heures de sommeil, il devait prendre de la morphine sous trois formes différentes. C'est dans ses nuits d'insomnie qu'il composait ses lieds les plus merveilleux. Il m'a dicté ainsi tout le *Romancero.* Le matin, la poésie était achevée, mais alors il fallait la limer, ce qui durait de longues heures; j'étais là *vice cotis* ou plutôt il tirait parti de ma jeunesse, comme Molière de l'ignorance de Louison, en m'interrogeant sur l'harmonie, la cadence, la clarté, etc.; tout présent et tout imparfait était exactement pesé, tout mot vieilli et peu usité examiné selon son droit, toute élision supprimée,

tout adjectif inutile retranché, ça et là des négligences corrigées. Je passais le reste de ma visite qui durait trois ou quatre heures à lui lire des ouvrages théologiques et des livres sur l'histoire de l'Eglise; ainsi je dus lui lire Spittler tout entier, Tholuck même, plus lourd encore, la Religion de Spalding et la Bible qu'il savait presque par cœur... Nous lûmes aussi beaucoup de poëtes, Gœthe et Schiller... Jamais il ne se lassait de m'initier, moi, jeune homme de vingt ans, aux secrets du métier, de m'expliquer le pourquoi et le comment de certaines formes, et même les artifices du poète qu'il découvrait aussitôt, de me faire remarquer les nuances les plus fines, de me louer sans cesse la sobriété des classiques... »

Dans le dernier chapitre de son livre, M. H. publie deux lettres de Heine à Michael Schloss : cet éditeur demandait à Heine quelques poésies qu'il voulait mettre en musique; le poète envoya l'*Altes Lied, Das goldene Kalb* et la *Næchtliche Fahrt* : il essaie d'expliquer dans sa seconde lettre la *Traversée nocturne*, que l'éditeur trouvait, avec raison, peu intelligible : les futurs éditeurs de Heine devront recourir à cette lettre qui est le commentaire indispensable d'un poëme obscur (p. 176-178).

M. H. termine par le récit de la visite que firent à Heine en 1855 quelques membres de l'orphéon de Cologne : ils vinrent dans la chambre de l'avenue Matignon lui chanter ses plus belles poésies mises en musique par Mendelssohn; ils chantèrent à voix basse pour ne pas fatiguer le malade, et le poète, couché sur son lit, écoutait avec émotion ces mélodies dont la plupart lui étaient inconnues (p. 179-181).

Nous recommandons l'ouvrage de M. H. à tous les admirateurs de Henri Heine; ils sont nombreux en France, et la France même était pour Heine comme une seconde patrie. Pourquoi, dit M. H. (p. 78), n'aurait-il pas aimé ce pays où il reçut le meilleur accueil, où personne ne lui reprochait sa naissance, où l'on traduisait ses œuvres que l'Allemagne avait interdites avant même qu'elles ne fussent publiées? Nous croyons cependant que Heine est plus allemand que français : il soupirait en parlant de « *là-bas* »[1]; je suis, a-t-il dit, un poète allemand, connu en pays allemand et il s'écrie quelque part : « Allemagne, ô mon lointain amour, quand je pense à toi, je pleure presque, le ciel de la France me semble sombre et son peuple léger m'est à charge. » M. H. pense que Heine « traitait les Français comme des enfants qu'on laisse s'amuser avec leurs joujoux, et les Allemands comme des hommes dont on exige les plus grandes choses parce qu'ils sont capables de les accomplir ». Il y a dans ces paroles une pointe de chauvinisme. J'aime mieux terminer cet article en citant ce que dit M. Hüffer dans le même passage : « Heine cherchait à unir intellectuellement la France et l'Allemagne;

1. Cp. Camille Selden, *l'Esprit moderne en Allemagne*, Henri Heine (p. 57-111).

puisse venir un homme qui mène à bonne fin la tâche commencée par Heine; pour moi, j'avoue que je ne croirais pas acheter trop cher l'union sincère des deux nations par la cession de la forteresse de Metz et de tout le pays qui parle français. »

A. CHUQUET.

COMMUNICATION.

A Monsieur le Secrétaire de la Revue Critique.

Monsieur,

En attendant le second volume de l'ouvrage de M. Vicente G. Quesada dont il a été rendu compte dans le n° 32 de la *Revue Critique*, le lecteur qui s'intéresse à l'Amérique latine, trouvera, au moins en partie, à satisfaire sa curiosité dans la publication suivante : *La Biblioteca Pública de Buenos Aires en la Exposicion universal de Paris 1878. — Catálogo sistemático y alfabético de la coleccion de obras argentinas que se envia con su correspondiente informe. — Enero 15 de 1878.* (Brunos Aires, imprenta de la Penitenciaria, 1878, 4°, XIX-77 p.)

Ce catalogue a été rédigé sur l'ordre de M. Vicente G. Quesada, Ministre de l'Intérieur de la Province de Buenos Aires, par MM. Nicolas Massa et Ernesto Quesada, chargés de la direction de la Bibliothèque de Buenos Aires; il est précédé d'une instructive préface et contient l'énumération de 227 ouvrages formant 660 volumes [1].

Veuillez agréer, etc.

J. BAUQUIER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 septembre 1878

L'académie décide que la communication faite par M. Deloche à la dernière séance sera lue, en son nom, à la séance trimestrielle de l'Institut, le 2 octobre prochain.

---

1. J'en extrais, à l'intention des latinistes et des basquisants de la *Revue critique*, les titres de deux ouvrages : *Gramatica filologica de la lengua latina segun el metodo de Bopp, pora servir de preparacion al estudio de la filologia; primera y segunda parte : fonologia, morfologia, derivacion y composicion de las palabras*, por Matias Calandrelli. (Buenos Aires, 1873, 8°, 143 p.); — *Jesu Cristoren evangelioa Lucasen Araura; el Evangelio de N. S. Jesu-Cristo segun San Lucas, en vasco español.* (Buenos Aires, 1869, 8°, 122 p.)

M. de Longpérier lit une note intitulée *Méreaux de Saint-Paul à Saint-Denis-en-France*. Il s'agit de certains méreaux de cuivre, portant les dates 1618, 1649, 1664, qui sont depuis longtemps connus, sans qu'on ait pu déterminer jusqu'ici de quel lieu ils proviennent. On y voit la figure de saint Paul debout, tenant d'une main le livre des épîtres et appuyé de l'autre sur une épée nue ; pour légende, les initiales S P *(Sanctus Paulus)*, et une R couronnée ; au revers, encore une R couronnée et les initiales S P. On a cru jusqu'ici que l'R couronnée était l'initiale d'un nom de ville, et l'on a proposé Rouen, Réthel, Reims, d'autres encore ; mais aucune de ces hypothèses ne satisfaisait pleinement, et l'on n'expliquait pas ce que signifiaient l'image et les initiales de Saint Paul. Un sceau conservé dans la collection de M. Charvet a fourni à M. de Longpérier la solution de ce petit problème. Ce sceau, qui est du XVIIe siècle, et qui présente une grande ressemblance avec les méreaux en question, porte comme ces méreaux l'image de saint Paul et des R couronnées. La légende est : † SIGILLVM CAPITULI SANCTI DE SANCTO DIONISIO IN FRANCIA. Ces mots désignent le chapitre de l'église collégiale de Saint-Paul, qui existait à Saint-Denis à côté de l'abbaye. On attribuait la fondation de cette collégiale au roi Robert : c'est ce qui explique sur son sceau la présence de l'R couronnée, initiale du nom de ce roi. Il n'est pas douteux que les méreaux décrits plus haut, qui portent également l'R couronnée avec les initiales de saint Paul, ne proviennent, comme le sceau de M. Charvet, de l'église Saint-Paul de Saint-Denis.

M. Duruy continue la lecture de ses études sur l'histoire romaine. Il lit un chapitre relatif aux règnes des empereurs Gallien, Claude le Gothique et Aurélien. Il insiste sur l'importance de l'invasion des Goths, que repoussa Claude : il ne lui paraît pas possible d'admettre les témoignages d'après lesquels les envahisseurs seraient tous venus par la mer Noire, en deux mille vaisseaux suivant les uns, en six mille vaisseaux suivant les autres. On voit, en effet, par d'autres textes que l'armée des Goths montait au chiffre de trois cent vingt mille hommes, sans compter les femmes et les enfants qui les accompagnaient. On ne peut se figurer une flotte portant toute cette multitude : il a dû y avoir deux émigrations à la fois, l'une par mer, l'autre par terre.

M. L. Delisle, faisant fonctions de secrétaire de l'Académie en l'absence de M. Wallon, lit la suite du mémoire de M. Th.-Henri Martin sur les idées astronomiques de Platon.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Duruy : CASAGRANDI, Agrippina.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 28 Septembre — 1878

170. — **La monnaie dans l'antiquité,** leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale en 1875-1877, par Fr. LENORMANT. A. Levy et Maisonneuve. Paris, 1878, T. I et II, 2 vol. in-8°.

A la fin du siècle dernier, Eckhel publiait, sous le titre de *Doctrina numorum veterum*, un livre qui posait les bases et les classifications de la numismatique avec une telle sûreté de méthode que cet ouvrage remarquable n'a rien perdu de son autorité. Cependant, les connaissances se sont étendues par les études de nombreux érudits ; des régions inconnues au docte Viennois, au point de vue monétaire, ont fourni des séries nombreuses ; les recherches des numismatistes et d'heureuses découvertes ont fourni une abondante moisson de renseignements et de faits. Si les cadres tracés par Eckhel sont restés excellents, le nombre des monnaies antiques découvertes depuis un siècle est inouï, soit comme provenances nouvelles, soit comme types inconnus jusqu'à ce jour. Ajoutons que certains points de vue à peine soupçonnés par nos devanciers ont été abordés : la détermination des systèmes monétaires de certains peuples, l'influence de ces systèmes sur les nations voisines et, de proche en proche, dans le rayon le plus étendu ; le poids des pièces ; le rôle de la monnaie antique au point de vue économique, et mille autres questions ont fait l'objet des recherches patientes et multipliées des disciples de Eckhel.

J'ai entendu souvent émettre le vœu de voir entreprendre une édition nouvelle du *Doctrina* mis au courant de la science ; ce projet n'a pas encore été tenté et je doute fort qu'on l'entreprenne. Il est des ouvrages auxquels on ne peut pas toucher ; revus et retouchés, ces ouvrages perdent leur originalité et restent sans homogénéité. Le plus sage est, à certains moments, lorsque la science, par ses conquêtes,

fournit des matériaux abondants, de réunir ceux-ci sans revenir sur ce qui est acquis ; c'est, en quelque sorte, de continuer à ajouter à l'échelle de la science sans chercher à remanier sans cesse les premiers échelons.

M. Fr. Lenormant fut chargé, de 1875 à 1877, de faire un cours sur la numismatique antique ; c'était la première fois que, dans des leçons officielles, on venait révéler au public tout ce que l'étude de la monnaie fournit à l'archéologie en général, à la mythologie, à l'histoire et à la géographie. En s'appuyant sur Eckhel, le professeur avait à résumer, d'après des milliers de travaux édités en Europe depuis le commencement du siècle, tout ce qui peut vulgariser une branche de la science restée a peu près inconnue à ceux à qui elle pouvait être le plus utile ; il avait à tirer les conséquences ; et nul ne pouvait mieux s'acquitter de cette mission délicate et quelquefois fastidieuse que M. Fr. L., grâce à sa profonde érudition, à son inépuisable mémoire et à sa très-sûre critique. Lorsque les cours furent terminés, les auditeurs du professeur demandèrent que ses leçons fussent publiées ; ceux qui n'avaient pas eu la bonne chance de l'écouter réclamèrent plus impérativement ; M. L. mit ses notes en ordre, et fit paraître deux premiers volumes qui sont véritablement le commencement de l'ouvrage qui était attendu après le *Doctrina* d'Eckhel.

Le livre Ier, sous le titre de *Prolégomènes*, traite des monuments monétiformes qui ne sont pas des monnaies ; des noms génériques de la monnaie chez les anciens ; de l'origine et de la propagation de la monnaie dans le monde antique. Le second livre qui complète le tome Ier, s'occupe des trois métaux, de la monnaie fiduciaire, des procédés de fabrication.

Le second tome ne contient que le premier chapitre du livre III, dont le titre général est *La loi dans les monnaies antiques ;* ce premier chapitre est consacré à la nature du droit de monnayage dans l'antiquité.

On remarquera tout particulièrement, dans le tome Ier, les pages dans lesquelles M. L. traite de la circulation métallique, avant l'invention de la monnaie. Cette question avait été à peine effleurée dans les traités spéciaux jusques à nos jours ; et l'on était à se demander comment les peuples civilisés d'Orient avaient pu se passer de monnaie, même à une époque où des nations avec lesquelles ils étaient en relations se servaient de ce moyen d'échange. M. L. explique très-clairement l'emploi des métaux au poids, en s'occupant des Egyptiens. Là, pour le cuivre, l'unité était l'*outen* ou *ten,* pesant 94 à 96 grammes ; seulement, comme les lingots n'étaient pas marqués d'un signe officiel, il y avait lieu de recourir sans cesse aux balances, et, pour les métaux précieux, à la pierre de touche. Un fait, mis en lumière par M. L. et qui peut surprendre au premier abord, est l'existence incontestable, du IX au VIIe siècle avant l'ère chrétienne, de la lettre de change inscrite sur des petits galets quadrilatères d'argile ; ces galets, d'origine assyrienne, assez nombreux pour établir que ce mode d'échange était très-usité par les négociants as-

syriens et babyloniens, avaient pour but d'éviter le transport assez encombrant du métal. Ces curieuses observations amènent l'auteur à l'invention de la véritable monnaie, en Lydie, au VIIe siècle; ces premières monnaies, en electrum, forment une transition entre le lingot pesé et le lingot garanti par la marque du gouvernement. Bientôt, à Egine, on perfectionne l'invention lydienne; la monnaie d'argent paraît et se répand dans tout le monde antique, en rapport avec les Grecs. — En ce qui concerne la monnaie de cuivre, nous aurions aimé voir M. L. résumer, dès le début de son ouvrage, tout ce qu'il sait sur le passage du métal pesé à la monnaie; l'*æs rude* des Romains, les lingots et anneaux des Gaulois et des Bretons, rapprochés des anneaux des Egyptiens, etc. [1].

Nous recommandons aux économistes les recherches de M. L. sur les rapports de valeur des trois métaux chez les différents peuples de l'antiquité; sur les variations dans le choix du métal étalon, aux diverses époques; sur les alliages. Il y a là des faits constatés et précieux qui permettent de saisir les essais et les tâtonnements de l'expérience des siècles passés. C'est une ressource que l'on néglige trop, à notre époque; faute de savoir l'histoire, on ne songe pas que, depuis plus de deux mille ans, on fait de la monnaie, et qu'en négligeant de chercher à savoir ce que pensaient les anciens, on risque très-sincèrement de se donner beaucoup de peine pour découvrir ce qui est connu depuis des siècles. A tous les personnages chargés par leurs gouvernements de former des congrès monétaires, je dirai : faites un peu de numismatique, et lisez avec attention le livre de M. L. qui vous évitera la peine de courir après des centaines de dissertations.

A propos des monnaies fiduciaires en plomb, en étain, en verre et même en terre cuite, M. L. doute de l'existence de monnaies en fer; il a contre son doute l'affirmation d'Hésychius et la présence au Cabinet des médailles de Copenhague d'une monnaie d'Argos en fer, trouvée, dit-on, avec deux autres en Péloponèse, et qui par le poids, 14gr,4, et le diamètre, 0,25, ne se rapproche d'aucune pièce argienne en argent dont elle aurait été l'âme. La question est donc toujours douteuse. M. L. arrive ensuite aux pièces d'argent fourrées sur lesquelles il propose des explications très-satisfaisantes. Il y voit une invention frauduleuse de faux-monnayeurs privés, adoptée par les gouvernements pour se créer des ressources; sous Auguste, il semble que l'on ait fait beaucoup de pièces fourrées à la destination des Indes. La question de ces monnaies de mauvais aloi n'est pas encore complètement élucidée, mais M. L. trace un plan d'étude et allègue des faits et des textes qui permettront d'arriver à la vérité.

---

1. On sait que, pour quelques archéologues, les objets d'or, en forme de torques recueillis en Gaule, sont des lingots ayant servi aux échanges. Le texte de César, si souvent cité, devient facile à comprendre, et rappelle le mode d'échange des populations occidentales avant l'usage de la monnaie.

Au nombre des monnaies fiduciaires, l'auteur place une série de pièces en cuivre, contemporaines des Antonins, qui auraient, suivant lui, été fabriquées pour le service de l'administration des mines. Les légendes *qui ne portent pas la marque du Sénat* fournissent à l'auteur l'occasion de proposer une interprétation qui, malgré le silence absolu des textes, paraît aussi probable que possible.

Le second volume est tellement riche en faits, en aperçus et en renseignements que l'analyse en est impossible; l'auteur l'a si bien reconnu qu'il a jugé nécessaire de le compléter par une table de 24 pages contenant l'exposé de tous les points traités. Sous le titre général de « La loi dans les monnaies antiques », M. L., examinant le droit de monnayer dans l'antiquité, divise son travail en huit chapitres principaux : le droit de monnayage dans le monde grec et asiatique jusqu'à la conquête romaine; les unions monétaires et fédérales chez les Grecs (ce chapitre est traité de main de maître); les provinces sous la République romaine; les provinces sous l'Empire; les colonies romaines; la monnaie d'Etat de la République romaine; le droit monétaire attaché à l'*imperium* militaire; la monnaie impériale romaine depuis Auguste jusqu'à l'émancipation des royaumes barbares d'Occident.

Presque à chaque page, dans ce travail de vulgarisation, M. Lenormand renvoie à des chapitres qui paraîtront dans la suite de la publication. Nous attendrons donc, non sans impatience, les volumes à paraître dont celui-ci n'est souvent que le résumé. En terminant cet article, relativement trop bref pour un ouvrage aussi considérable, je répèterai que la lecture attentive de *La monnaie dans l'antiquité* est indispensable à toute personne qui veut savoir tout ce que l'étude de la numismatique fournit à la science.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

---

171. — J. F. BOEHMER. **Regesta archiepiscoporum Maguntinensium.** Regesten zur Geschichte der Mainzer Erzbischoefe von Bonifatius bis Uriel von Gemmingen (742? - 1514). Band I. Mit Benutzung des Nachlasses von J. F. Boehmer, herausgegeben von Cornelius Will. Innsbruck, Wagner, 1877, XVI, LXXX, 400 p. in-4°.

Nous recevons ici un nouveau volume tiré des papiers de F. Boehmer, le savant historien de Francfort. Ce volume renferme un ouvrage auquel il travailla de longues années sans parvenir à le mener à bonne fin. Il contient les Régestes des archevêques de Mayence, ou du moins une partie de ces Régestes, car son travail comprendra plusieurs tomes.

L'un des projets favoris de l'auteur avait été de tout temps la compilation d'une *Germania sacra*, et l'ouvrage dont nous rendons compte devait en former la première partie. Quelques travaux antérieurs,

comme ceux de Würdtwein et de Hoof lui facilitèrent la tâche; dès 1849 il avait à peu près dépouillé tous les textes imprimés et réuni plus de deux mille numéros pour ses Régestes. Puis d'autres occupations l'absorbèrent. En 1862 rien n'était terminé. Il chargea alors ses exécuteurs testamentaires, MM. Janssen, Huber et Ficker, d'y mettre la dernière main. M. Arnold, professeur à Marbourg, puis M. Cornelius Will, furent chargés par eux de cette tâche difficile. Ce dernier savant y a consacré de longues années, a réuni un grand nombre de dates et de pièces, échappées à Boehmer, et tout en conservant pieusement le nom de Boehmer en tête de l'ouvrage, il revendique dans la préface le travail comme étant sorti à peu près tout entier de sa plume, tel qu'il le présente aujourd'hui au lecteur.

Boehmer est toujours resté fidèle, on le sait, à sa méthode de n'extraire que des sources imprimées; nous regrettons que M. W. ait adopté ce principe et ait rejeté les documents inédits, « même quand il les avait sous la main ». On ne peut s'empêcher de trouver un pareil procédé bizarre. Passe encore qu'on ne veuille point s'astreindre à dépouiller toutes les archives avant de publier un pareil travail; mais il n'est pas facile de comprendre pourquoi, sachant que tels documents existent, on refuse de les admettre dans un recueil dont en somme ils rehausseraient beaucoup l'importance et la valeur.

M. W. a pris, par contre, l'initiative d'un changement qui mérite d'être mentionné avec éloge. Il a introduit dans la série des Régestes non-seulement les documents et le renvoi aux textes narratifs, mais le texte *in extenso* des *Scriptores* eux-mêmes, et facilite ainsi d'une façon notable la tâche de l'historien.

L'ouvrage aura trois ou quatre volumes environ, si nous devons en juger par le premier qui seul a paru. Il doit embrasser l'histoire ecclésiastique de Mayence, depuis la fondation du siége épiscopal, jusqu'à la mort de l'archevêque Uriel de Gemmingen, mort aux approches de la Réforme (1514). Le tome premier va de S. Boniface jusqu'à l'archevêque Arnold de Selenhofen (1160); l'éditeur l'a fait précéder de notices très-soignées sur les personnages dont les faits et gestes épiscopaux remplissent ce premier volume. Pour donner une idée du zèle consciencieux avec lequel M. W. a rempli cette partie de sa tâche, nous dirons seulement que la *bibliographie* relative à Winfrid ou S. Boniface, comprend trois pages in-4° de titres, sans compter les travaux énumérés par Potthast dans sa *Bibliotheca historica medii aevi*, et non cités par M. W. Outre S. Boniface, les évêques les plus intéressants de cette première série, sont Raban Maur (847-856), l'écrivain bien connu; Hatton I (891-913), autour duquel s'est formée au XIVe siècle la légende si connue de la *Tour-aux-Rats;* Willigis (975-1011), le régent de l'empire pendant la minorité d'Othon III, etc.

L'ouvrage de Boehmer — ou pour être juste, disons plutôt l'ouvrage de M. Will — sera très-utile non-seulement à ceux qui feront des

recherches historiques sur l'histoire des pays rhénans au moyen âge, mais encore à tous ceux qui voudront écrire l'histoire générale de l'Allemagne, à laquelle les archevêques et électeurs de Mayence ont pris une si large part.

R.

---

172. — **Die Recesse und andere Akten der Hansetage von 1256-1430.** Band IV. Leipzig, Duncker und Humblot, 1877, xxvi, 664 p. gr. in-8°.

L'Histoire de la *Ligue Hanséatique* se rattache de la façon la plus intime et par mille points divers à l'histoire de l'Allemagne du Nord, des pays scandinaves, de l'Angleterre et des Pays-Bas. Cette confédération, politique autant que commerciale, a été, pendant quelques siècles, la véritable souveraine dans les mers septentrionales de l'Europe et la régulatrice de toutes les transactions du négoce dans une grande partie de notre continent. Néanmoins, l'histoire de la Hanse est toujours à écrire. Soit que la difficulté de réunir des documents éparpillés un peu partout, ou celle de déchiffrer des documents écrits dans un dialecte étranger à la plupart des historiens allemands aient prévalu, toujours est-il que pendant longtemps quelques ouvrages médiocrement compilés, quelques monographies plus ou moins scientifiques ont été seuls à la disposition de ceux qui désiraient étudier de plus près ce remarquable épisode de l'histoire du moyen-âge. Ce n'est que depuis une quarantaine d'années que les savants ont puisé dans les archives des renseignements nouveaux et que le grand recueil de Lappenberg et la biographie de Wullenweber par Waitz ont ramené l'attention sur un aussi intéressant sujet. Il y a une dizaine d'années, l'Académie de Munich a décidé la publication des recès et autres pièces importantes, émanant des diètes de la Hanse et en a chargé un jeune savant hambourgeois qui s'est acquitté jusqu'ici de sa tâche avec beaucoup de zèle et d'érudition. Nous n'avons pas reçu les trois premiers volumes de la collection de M. K. Koopmann, patronnée par l'Académie bavaroise; ils embrassent les documents réunis par lui sur les affaires de la Hanse de 1256 à 1390, et tirés tout d'abord des archives des anciennes villes hanséatiques de l'Allemagne du Nord, puis de celles des provinces baltiques de la Russie, des Pays-Bas, de la Suède et du Danemark. Le quatrième volume, dont nous avons à rendre compte ici, se rapporte aux diètes de la Ligue et à ses décisions d'intérêt général, durant les années 1391 à 1400. Nous y trouvons, rangés d'après l'ordre chronologique, les recès de Hambourg, Marienbourg, Lubeck, etc., les correspondances échangées entre les alliés soit pour la convocation de ces diètes, soit pour l'exécution de leurs décisions, les négociations particulières qui s'y rattachent de près ou de loin. En tête de chaque pièce se trouve une courte analyse, arrangement d'autant plus nécessaire que le bas-allemand est peu connu de la plupart des historiens et que l'immense majorité des pièces est rédigée dans cette langue.

Parmi les faits les plus intéressants de ce quatrième volume, nous devons signaler les querelles de la Hanse avec les « frères de Saint-Vitalis » *(Vitalienbrüder)*, association de pirates, composée principalement de nobles mecklenbourgeois et poursuivant, outre le butin, des buts politibues assez difficiles à définir. M. Koopmann s'étend longuement sur leurs faits et gestes dans une introduction fort intéressante. Nous aurions préféré cependant qu'il eût suivi l'exemple donné par les éditeurs de publications analogues, et, au lieu de traiter dans son introduction un point spécial, donné un résumé concis mais fidèle du contenu du volume tout entier. Il est si facile d'épargner de la sorte aux travailleurs qui doivent consulter un pareil volume, tant de peine inutile, en leur permettant de s'y orienter d'avance! Tout éditeur d'un recueil de documents devrait compléter sa publication par un résumé de ce genre, qui ne lui demanderait qu'un petit surcroît de travail et qui seul permettrait aux savants d'utiliser ces vastes compilations où les pièces sont ensevelies plutôt que mises au jour.

R.

---

173. — **Die Schlacht bei St. Jakob an der Birs,** eine kritische Untersuchung von August Bernoulli. — Basel, Bahnmeier's Verlag. C. Detloff. 1877, in-8°, 46 pp. avec plan.

La bataille de Saint-Jacques, où une poignée de Suisses tint tête à l'armée du dauphin de France, et se laissa anéantir plutôt que de crier merci, est un des beaux épisodes de l'histoire helvétique. Charles VII ne pouvant licencier les grandes compagnies qui désolaient ses provinces, les avait envoyées, sous le commandement de son fils, guerroyer en Suisse à la sollicitation de l'empereur Frédéric III. Tous les vassaux autrichiens s'étaient ralliés aux Écorcheurs. En guerre avec le duc Sigismond d'Autriche, les confédérés assiégeaient à la fois le château de Farnsbourg et la ville de Zurich qui avait renié leur cause. Comme entrée en campagne, il fallait au dauphin une place d'armes et une base d'opération. Bâle eut été à sa convenance; mais encore dépourvu de son matériel de siège qu'il avait laissé à Montbéliard, il ne pouvait, pour le moment, compter que sur une surprise. L'arrivée d'un corps de Suisses, détaché du siège de Farnsbourg, parut lui en fournir l'occasion. Pendant qu'une partie de la chevalerie en venait aux mains avec les assaillants, les capitaines français restaient en observation : ils comptaient sur une sortie des Bâlois, qu'ils auraient facilement repoussée, et pensaient pénétrer dans la place à leur suite. Mais du haut des remparts on avait deviné ce plan dont le succès aurait été plus désastreux pour la Suisse que le massacre de quelques centaines de braves, follement engagés contre un ennemi fort de plus de vingt mille hommes. Arrivés jusqu'à la maladrerie de Saint-Jacques, les Suisses se retranchèrent dans le cimetière, et se firent exterminer. Mais ce combat de géants avait eu

pour témoins la meilleure chevalerie de l'époque et les Pères du concile de Bâle, et l'Europe entière célébra la gloire des vaincus. La diversion du dauphin s'en tint là ; mais elle suffit pour arrêter l'offensive des confédérés contre Zurich et le duc Sigismond. Toutefois, ils négocièrent avec leur vainqueur, à Ensisheim, une convention où, pour la première fois, les cantons libres et indépendants traitèrent d'égal à égal avec une grande puissance étrangère.

S'inspirant du chroniqueur Tschudi, Jean de Müller a laissé de la bataille de Saint-Jacques un récit conçu selon toutes les règles de l'art, mais où les faits vraiment historiques sont fortement teintés de fantaisie. Depuis lors la critique a fait son chemin, et les matériaux qu'elle a recueillis, permettent aujourd'hui de refaire ce tableau où il entrait si peu d'histoire. Tel n'est pas, il est vrai, l'objet du travail de M. Auguste Bernoulli : il s'est borné à rapprocher et à comparer les textes, à coordonner les témoignages et à en tirer les conclusions qu'ils comportent. Sa dissertation est un modèle de sagacité et d'exactitude, et ses résultats sont si bien établis, qu'ils ont déjà passé dans la récente Histoire de Bâle de M. Booss. Elle a été écrite dans le principe pour la Société historique et archéologique de Bâle, qui l'a publiée l'an dernier, pour en faire hommage à l'Association générale de l'histoire de Suisse, à l'occasion de sa 32e session annuelle.

X. Mossmann.

---

174. — **Zur Geschichte des grossen Strassburger Freischiessens und des Zürcher Hirsebreies, 1576,** von Dr Rudolph Reuss. Strassburg, Treuttel et Würtz, 1876, in-8° xi-91 pp. — Le grand tir strasbourgeois de 1576 et la venue des Zurichois à Strasbourg, étude historique par Rodolphe Reuss.

En 1576, pendant un tir solennel auquel la ville de Strasbourg avait convié tous les états avec lesquels elle était en correspondance, une barque, venue le jour même de Zurich par la Limmat, l'Aar et le Rhin, débarqua sur le quai de l'Ill, au milieu des acclamations d'une foule enthousiaste, une grande marmite pleine de bouillie de mil, conservée chaude depuis le départ. Cette prouesse, qui témoignait de l'empressement que les Suisses mettraient à se porter au secours de Strasbourg, fait du tir de 1576 un des épisodes notables de l'histoire de la métropole alsacienne. Grâce à elle, le souvenir des anciennes relations de l'Alsace avec la Suisse est resté vivant et populaire jusqu'à nos jours.

Cette nouvelle expédition des Argonautes a eu son poète, Jean Fischart et son historiographe, le Dr George Keller, dont la relation, déposée aux archives de Zurich, n'est encore connue que par extraits. Aux nombreux écrits qu'elle a suscités et dont la bibliographie ne comprend pas moins de trente-quatre numéros, M. Rod. Reuss a ajouté deux brochures commémoratives, à l'occasion du troisième centenaire : l'une

donne le texte de tous les documents officiels de Strasbourg, l'autre un récit complet des différentes journées de la fête.

M. R. admet que c'est ce tir qui a ébauché entre Strasbourg et la Suisse les rapports qui ont abouti à l'alliance de 1588. Il y a, en effet, quelque apparence qu'elle a contribué à renouer des liens qui remontaient aux guerres de Bourgogne et qui, dans le principe, comprenaient la plupart des États de l'Alsace, sans en excepter la maison d'Autriche, l'ennemi héréditaire de la Confédération. De notre temps, on est assez disposé à voir une grande pensée politique dans cette attraction que la Suisse et l'Alsace ont jadis exercée l'une sur l'autre. Malheureusement, depuis la Réforme, la conduite des affaires publiques se subordonnait, chez nos pères, aux passions religieuses, et elles reléguaient au second plan tout autre intérêt. Les affinités ne formaient plus alors que des groupes de coréligionnaires, l'avant-garde des armées de la guerre de Trente ans. Cette alliance de 1585 n'eût été féconde que si elle s'était étendue à la Suisse entière. Mais, en 1588 déjà, le pape Grégoire XIII avait pris les devants auprès des cantons catholiques, pour leur défendre tout pacte avec l'hérétique Strasbourg [1]. L'alliance ne comprenait même pas tous les cantons protestants ; Zurich et Berne y figuraient seuls et, sous prétexte qu'elle ne pouvait leur envoyer des troupes, la ville de Strasbourg ne s'obligea qu'à fournir des subsides. S'il y avait encore eu la moindre portée dans les vues de ces vieux patriciens, n'auraient-ils pas compris qu'en englobant les villes impériales dans cette alliance, dont Mulhouse faisait déjà partie, ils auraient établi jusqu'à Bâle, par Sélestadt et Colmar, une route d'étapes que personne n'aurait pu leur disputer, et qui aurait pu

---

1. Voici le bref inédit adressé à cet effet à la Suisse catholique, tel que le conservent les archives cantonales de Lucerne :

Dilectis filiis, Sculteto, Amannis et Senatui septem Pagorum Helvetiorum catholicorum.

Lucernæ, Vraniæ, Suitiæ, Subsyluaniæ, Tugii, Friburgi et Solodori, ecclesiasticæ libertatis defensoribus.

GREGORIVS, PAPA XIII.

Dilecti filii salutem et apostolicam benedictionem. Certiores facti sumus, Argentinenses uehementer agere de fœdere cum uniuersa natione Heluetica sanciendo. Non posset hoc accidere sine magno catholicæ religionis incommodo ac detrimento, eorum scilicet crimine, qui se ab Ecclesia catholica remouerunt; hoc et si uos pro uestra prudentia facile intelligere, pro pietate autem minime uelle certum habemus, tamen nostro muneri deesse non possumus in rogando, ut huic pestifer conspirationi uestram auctoritatem ac uirtutem opponatis, eorumque consilia disturbetis, conatusque omnes comprimatis ; nihil audebunt aut poterunt uobis inuitis conficere. Vos autem, ut sæpe alias fecistis magna cum gloria hoc facto catholicæ ecclesiae dignitati ac tranquillitati inseruietis. Datum Romae apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die secunda Februarii M. D. LXXXV. Pontificatus Nostri anno decimo tertio.

Ant. Buccapadulius.

rattacher nos principales cités à la Suisse, non moins solidement que Mulhouse l'a été jusqu'en 1798? Assurément Strasbourg avait assez d'influence et de crédit sur les autres villes d'Alsace pour prendre cette initiative; mais, depuis longtemps, cette cité s'était désintéressé des affaires générales de la province, au point même d'entraver l'action et le renouvellement de la ligue pour la défense du pays *(landrettungsverein)* qui continuait l'ancienne alliance formée contre Charles le Téméraire, et que, pendant un siècle et demi, les autres États de l'Alsace s'efforcèrent de maintenir.

Comme on pouvait s'y attendre, le double travail de M. Reuss ne laisse rien à désirer. La seule critique à faire, c'est un peu de négligence dans la table géographique qui accompagne le recueil de textes. Ainsi les noms de Schwitz et d'Uri n'y figurent point, quoique dans le corps du livre on les trouve tous deux, page 6.

X. Mossmann.

---

175. — Edmund Stengel. **Die provenzalische Blumenlese der Chigiana** (codice L. iv 106). Erster und getreuer Abdruck. Nach dem gegenwartig verstümmelten Original und der vollstændigen Copie der Riccardiana (Codice n° 2981). Nebst Bemerkungen, Varianten, einer Concordanz sowie einer Inhaltsangabe der Pariser National-Hs. 15211. — Marburg, Elwert, 1878, in-4°, iv-79 p. — Prix : 3 mark (4 fr. 75).

— Edmund Stengel. Die beiden æltesten provenzalischen Grammatiken, **Lo Donatz proensals und Las rasos de trobar**, nebst einem provenzalisch-italienischen Glossar, von Neuem getreu nach den Hss. herausgegeben. Mit Abweichungen, Verbesserungen und Erlæuterungen sowie einem vollstændigen Namen= und Wortverzeichniss. — Marburg, Elwert, 1878, in-8°, xxviii-204 p. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Les titres choisis par le très-laborieux éditeur sont assez développés pour tenir lieu d'analyse, et faire apprécier l'importance de ces deux publications. Remettant à une autre fois les quelques observations que j'aurais à faire sur le *Donat proensal*, je me contente de noter ci-dessous les erreurs matérielles échappées à l'attention de M. Stengel.

Mots omis : *cantèla canèla* (canelle), *claücs, descreütz* (s. v. *descrissens), enséms, malha* (63, 4, monnaie), *mòla* (meule), *retòrs* (23, ii, *retorsit*, s. v. retòrtz), *vòls* (vol d'oiseau). — Traductions omises : *illumines* s. v. *alùms, constringere* s. v. *constréis, grates* s. v. *gratar, liquesens* s. v. *fondre, plus* s. v. *mais, reprehensus* s. v. *mesprés, quarta pars* s. v. *quartz* (employé comme subst. et non comme adj.), *sustentatus* s. v. *sostengutz*. — Renvois omis : *anualha, ateira, caltz, confòrts, claus, mençoigniers*, ne renvoient pas à *nualha, teira, cautz, contrafòrtz, contraclaus, mezoigneira*. — Fautes d'impression : il fallait écrire avec un *ü*, *creütz* (s. v. *creire), descreütz* (s. v. *descreire), recreütz* (s. v. *recrei), saüc saücs ; obulum* (s. v. *mezalha)* lisez *obolum*, *manus* (s. v. *nás)* l. *nanus, oliuers* l. *oliviers, raras* (s. v. *rara)* l. *rara*, *roneus*

l. *romeus, ninuere* (s. v. *séms*) l. *minuere, svavis* (s. v. *suaus*) l. *suavis, entenher* l. *estenher, blan quir candexere* l. *blanquir candescere* ; il fallait écrire avec un ï les mots *amanoïr* et *amanoïtz* ; *taïr* (s. v. *trahir*) lisez *traïr*.

J. BAUQUIER.

---

176. — **Le Catéchisme français de Calvin,** publié en 1537, réimprimé pour la première fois et suivi de la plus ancienne confession de foi de l'Église de Genève, avec deux notices par A. RILLIET et Théophile DUFOUR. Genève, Georg, 1878, CCLXXXVII, 146 p. in-16. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Recevoir un opuscule à la fois intéressant par le fonds et d'un extérieur exquis est une bonne fortune pour les amateurs de livres et qui se rencontre trop rarement pour que nous n'ayons pas chaque fois un nouveau plaisir à le constater dans la *Revue critique*. Il s'agit d'une de ces réimpressions du XVIe siècle, comme il en est déjà tant sorti des presses de M. Fick, de Genève, exécutées avec une entente et un respect intelligent des traditions anciennes, et dont la série se continue sans cesse grâce au concours éclairé que prêtent à l'imprimeur genevois des savants distingués comme MM. Rilliet, Révillod, Dufour, etc. Un des textes les plus anciens de Calvin l'un des plus importants pour l'histoire de son activité réformatrice, nous manquait jusqu'à ce jour. Les éditeurs de ses *Œuvres complètes*, MM. Baum, Reuss et Cunitz, n'avaient pu, malgré toutes leurs recherches, retrouver l'édition *princeps* de son *Catéchisme*. M. H. Bordier a découvert par un heureux hasard ce texte imprimé dans le volume 940 de la collection Dupuy, aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, et MM. Rilliet et Dufour le publient ici pour la première fois. M. Rilliet a fait précéder le volume d'une notice sur le premier séjour de Calvin à Genève pour servir d'introduction au Catéchisme ; c'est une étude approfondie des partis et de l'histoire religieuse et politique de Genève à cette époque, faite sur les correspondances des réformateurs et les registres du Conseil. M. Dufour a fait suivre cette première notice d'une autre, contenant d'abord une description minutieuse du précieux livret, imprimé à Genève par Wigand Kœln en 1537, puis une bibliographie complète de tous les opuscules relatifs à la Réforme et imprimés, soit à Genève, soit à Neufchâtel, de 1533 à 1540. Les produits des presses de Pierre de Wingle, de Wigand Kœln, de Jean Gérard, de Jean Michel, de Michel du Bois, etc., sont énumérés et analysés avec soin : on trouvera là plus d'une rectification importante pour les bibliographies générales. A propos de certains de ces noms d'imprimeurs, je ne puis m'empêcher de croire qu'il vaudrait mieux dire simplement *Wigand de Cologne* ou *Henri de Wurzbourg*, au lieu de *Wigand Kœln* et *Henri Wirzbourg*, ces noms provenant indubitablement des noms de ville d'où venaient ces imprimeurs allemands ou leurs ancêtres. — P. CLXVII, il faut lire *translaté au vray* pour *translaté ou vray*.

R.

177. — **Das Steinbuch**, ein altdeutsches Gedicht von Volmar, mit Einleitung, Anmerkungen und einem Anhange herausgegeben von Hans Lambel. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1878, in-8°, xxxiii et 138 p. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

L'édition du Steinbuch ou livre sur les pierres précieuses, que nous donne M. Lambel, est accompagnée de renseignements nouveaux sur l'auteur. Il faut, selon M. L., lui conserver, avec le manuscrit de Vienne, le nom de Volemâr (v. 23, *nû bin ich Volemâr genant)*. Wolckman, que donne le manuscrit de Hambourg. est inadmissible, et quant au nom de Iosep ou Yoseph, offert par le manuscrit de Saint-Gall et le texte dit d'Erfurt, M. H. le rejette comme interpolé. Joseph, on ne sait trop pourquoi, est cité par Albert le Grand avec Hermès, Evates, Dioscoride et Aaron, comme un des « hommes d'une grande autorité en philosophie » qui ont parlé des pierres précieuses; on aura voulu substituer au nom inconnu de Volmar le nom d'un des hommes célèbres dont Albert le Grand invoquait le témoignage.

Wackernagel a placé le poëme au commencement du xve siècle et Pfeiffer au xive; M. L., d'accord avec Barack et Bartsch, prouve, par un examen détaillé de la versification et de la langue, que le poëme appartient au xiiie siècle. Il y a d'ailleurs une poésie du Stricker à laquelle Volmar fait allusion dans son œuvre; le Stricker s'est prononcé contre le pouvoir merveilleux que ses contemporains accordent à une pierre précieuse enchâssée dans une bague. Volmar répond que mettre à mort un tel incrédule n'est pas commettre un péché (v. 12, *der den ze tôde slüege — der gewünne es niemer sünde)*. Or, la poésie du Stricker, selon Lachmann, serait de l'année 1236.

Les rimes que Volmar emploie prouvent son origine alemannique. On ignore sa condition; certainement, il n'appartient pas au clergé, il n'aurait jamais dit : *Daz wizzen wol die pfaffen* (v. 46). On ne connait pas également les sources auxquelles il puisa; lui-même ne les cite que vaguement *(Man hât uns an den buochen — Von dem steine vil geseit,* v. 380).

M. L. publie en appendice, à la suite du Steinbuch (p. 95-125), un « lapidaire » allemand de 800 vers, tiré d'un manuscrit de la bibliothèque Saint-Florian à Linz et intitulé : « *Von manigerlai edler stain kraft und tugent* » (au reste déjà publié dans l'*Anzeiger für die Kunde der deutschen Vorzeit*, 1839, viii). Au « lapidaire » de Saint-Florian, M. L. ajoute deux « *Sprüche* » de Henri de Mügeln sur deux pierres précieuses, l'*amâritân* et l'*âbestôn*, et 12 strophes d'un poëme du même Henri von Mügeln, intitulé « *der tûm,* » et composé en l'honneur de la Vierge (*zu lobe unser frouwen*); chacune de ces douze strophes est consacrée à l'une des douze pierres qui brillent sur la couronne d'étoiles de Marie.

Comme le remarque M. L., on peut diviser les œuvres du moyen âge allemand sur les pierres précieuses en deux catégories; les unes indi-

quent les vertus merveilleuses des pierres précieuses, et les contrées où on les trouve, ainsi le *Steinbuch* de Volmar et le « lapidaire » de Saint-Florian édités par M. L. (ajoutons la description du temple du Gral dans le Titurel d'Albrecht et parmi les œuvres en prose le *Buch der Natur* de Konrad von Megenberg); les autres ont un caractère plus symbolique, plus mystique, et le pouvoir qu'elles donnent aux pierres précieuses est tout religieux et tout moral. M. L. montre que la poésie qui célèbre la puissance des pierres précieuses ne s'est divisée en deux courants que parce qu'elle sort de deux sources différentes; parmi les poètes qui traitent ce sujet, les uns relèvent du « lapidaire » grec connu sous le nom de saint Epiphane, d'Isidore, de Marbod; les autres se rattachent à la Bible (cp. dans l'Exode l'épisode du Tabernacle et dans l'Apocalypse la description de la nouvelle Jérusalem) [1].

Il est regrettable que M. Lambel ait connu trop tard le texte bas-allemand du poëme publié d'après un manuscrit de Vienne par M. Karl Schröder dans le *Jahrbuch des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung* (1877). Mais il a bien mérité de la philologie germanique. Le *Steinbuch*, si ennuyeux qu'il soit, occupe dans l'histoire des superstitions du moyen âge une place considérable; de nombreux manuscrits nous l'ont conservé et c'est un des premiers livres qu'on ait imprimés : il parait dès 1498 à Erfurt. Il offre d'ailleurs des renseignements parfois importants à ceux qu'intéresse l'art du moyen âge, car Volmar, passant en revue les pierres précieuses, déclare que leur pouvoir magique dépend surtout de l'image qu'on y grave (cp. la formule qui revient sans cesse, *swer den stein mohte haben* ou *swelch man den stein hât-dâ ergraben ane stât....)*; les descriptions d'hommes, d'animaux, de groupes qui figurent, d'après Volmar, sur les pierres précieuses, seront utiles aux historiens de l'art.

A. Chuquet.

---

178. — **Drei Sommer in Löbichau, 1819-21,** von Emilie von Binzer (Ernst Ritter). Stuttgart, Spemann, 1877. iv-136 p. in-8°. — Prix : 5 m. (6 fr. 25).

Le château de Löbichau, près d'Altenbourg, en Saxe, appartenait en 1819 à la dernière duchesse de Courlande, Anne Dorothée, dont

---

1. Un texte précis à cet égard nous est fourni dans le livre même de M. L. par la prose qui accompagne le lapidaire de Saint-Florian; l'homme qui fait bénir par le prêtre une pierre précieuse doit remplir certaines conditions; il faut qu'il soit pur et se garde de tout péché, il faut qu'il enveloppe la pierre dans un linge blanc et la dépose sur l'autel; le prêtre prononce, en bénissant la pierre, les paroles suivantes : « Deus.... qui famulo tuo Aaron et Moysi inter cetera vestimenta sacerdotalia racionale judicii duodecim lapidibus preciosis adornari præcepisti nec non et Johanni ewangeliste celestem civitatem Jerusalem virtutibus eosdem lapides signantibus construendam essencialiter ostendisti... » (p. 125).

Tiedge a écrit la biographie. C'est là que Mme Emilie de Binzer [1], alors âgée de dix-huit ans et fille adoptive de la duchesse Wilhelmine de Sagan [2], passa les étés de 1819, de 1820 et de 1821. Les souvenirs que ce séjour lui laissa restèrent ineffaçables dans son esprit. Elle vit au château de Löbichau Gentz, Blücher, Schwarzenberg, Feuerbach, Hahnemann, Jean-Paul, Tiedge, Elise von der Recke, Schink, l'auteur de *Gianetta Montalti* et la famille Körner. Aussi, le livre de Mme de Binzer est curieux pour tous ceux qui désirent connaître la société allemande du commencement du XIXe siècle et voir de plus près les littérateurs de ce temps-là.

C'est d'ailleurs un livre écrit sans prétention par une femme qui se reporte avec plaisir aux années de sa jeunesse et conte avec agrément des anecdotes du passé. Il y a des digressions et des détails inutiles; mais, comme le dit l'auteur, « quelques-uns écoutent volontiers les causeries d'une vieille femme. »

A. C.

---

179. — **Zur Geschichte der modernen franzœsischen Literatur**, Essays von Ludwig Spach. Strassburg, Trübner, 1877, in-8°. v et 374 p. — Prix : 4 mark (5 fr.)

Ces essais de M. Louis Spach, publiés pour la plupart dans le *Journal de Strasbourg* et réunis aujourd'hui en un volume, sont pleins d'intérêt [3]. M. S., un des Alsaciens qui connaissent le mieux la littérature française du XIXe siècle et qui manient la langue allemande avec une rare élégance, a connu la plupart des personnages qu'il nous présente dans ces études. Il raconte volontiers les entretiens qu'il eut autrefois avec les représentants les plus illustres de notre littérature, et ses souvenirs, narrés avec agrément et non sans une certaine mélancolie, font peut-être le plus grand prix du volume. Il se reporte avec amour, comme il le dit lui-même, à « cette époque inoubliable de la Restauration et du gouverne-

---

1. Binzer est l'auteur du chant des étudiants, composé après la mort de Kotzebue et la dissolution de la *Burschenschaft* :

Wir hatten gebauet
Ein stattliches Haus, etc.

2. Fille de la duchesse de Courlande.

3. En voici les titres : Rouge et Noir de Stendhal; Matter et Swedenborg; Gœthe et le mal qu'on dit de lui à l'Académie française; Alexandre Dumas fils et John Lemoine; Lamartine; Caro à l'Académie française; Jules Janin et John Lemoine; Gœthe et Edmond Scherer; Daniel Stern; George Sand; l'abbé Dacheux et Geiler de Kaisersberg (cp. *Revue critique*, 1877, n° 25, art. 119, p. 393); Lettres de Doudan; Honoré de Balzac et sa correspondance; Mémoires de Philarète Chasles; Lettres de Prosper Mérimée à une Inconnue.

ment de Juillet, alors que la société et le monde des poètes brillaient d'un éclat tout nouveau ». Il a vu de près à Rome Henri Beyle, il a causé dans la maison de M. de Saint-Aulaire avec Lamartine, il a connu intimement le pasteur Verny et le directeur de Stephansfeld, David Richard, l'ami de George Sand, etc. Chemin faisant, M. S. analyse le *Rouge et Noir* de Stendhal ou bien il traduit quelques passages de la correspondance de Doudan et quelques lettres de Mérimée à une Inconnue. Une grande partie du volume est consacrée à Gœthe : M. S. défend chaudement le grand poète contre les attaques souvent injustes de la presse française. Quoique M. Spach ait composé ces essais pour un public allemand, nous recommandons la lecture de son livre aux Français curieux de littérature moderne [1].

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 septembre 1878.

L'académie décide qu'il y a lieu de pourvoir aux places de membre ordinaire, laissées vacantes par la mort de MM. de Slane et Naudet, et fixe au 22 novembre la discussion des titres des candidats.

M. de Saulcy lit une courte note sur un sesterce romain de cuivre qui porte en contremarque le nom de L. Apronius. Il pense que ce nom désigne le L. Apronius qui fut proconsul d'Afrique sous Tibère et y combattit Tacfarinas, (Tacite, *Annales*, III, 21.)

M. Ernest Curtius met sous les yeux des membres de l'académie plusieurs photographies qui représentent les monuments et les objets d'art découverts à Olympie dans le courant de l'année 1877. La principale découverte a été celle du temple de Junon, où a été trouvé le Mercure original de Praxitèle : les photographies produites par M. Curtius permettent de juger à la fois de la perfection de cette statue et de l'état de conservation admirable où elle nous est parvenue. Les sculptures du fronton du temple, œuvre d'Alcamène, sont aussi des plus précieuses : on a retrouvé une figure d'Apollon, intervenant dans le combat des centaures et des Lapithes, qui occupait le centre du fronton ; une partie d'un groupe de Déidamie et d'un centaure, etc. On a trouvé encore des bronzes, plus anciens que les marbres et quelques-uns fort beaux, entre autres une tête très-remarquable et parfaitement conservée, dont M. Curtius montre également la photographie. — Enfin M. Curtius termine en offrant à l'académie un ouvrage de lui, *Zwei Giebelgruppen aus Tanagra*, in-4°, qui renferme également des représentations d'objets d'art grecs récemment découverts et dignes au plus haut point d'attirer l'attention.

M. Geffroy lit une note sur *un nouveau recueil d'inscriptions doliaires latines*, formé par M. Ch. Descemet, archiviste bibliothécaire de l'École française de Rome. Les inscriptions céramiques de la Grèce ont depuis longtemps fixé l'attention des

---

1. Sans relever les fautes d'impression assez nombreuses, je signale à l'auteur quelques erreurs. P. 85. Ce n'est pas M. Camille Doucet, mais M. Camille Rousset qui a composé une histoire de Louvois. P. 311, l'étrange et belle maison où demeurait Balzac se nommait les Jardies et non les Jardins. Enfin, l'analyse de *Rouge et Noir* est trop longue, et l'on ne peut juger Stendhal d'après ce seul ouvrage, etc.

savants; celles de Rome et du monde romain ont été jusqu'ici généralement négligées. M. Descemet s'est attaché à en former une collection qui est aujourd'hui très-considérable. Le *Monte Testaccio* a fourni un très-grand nombre de fragments de poterie, chargés d'inscriptions, les unes imprimées en creux ou en relief, les autres peintes en couleur noire ou bleue. M. Geffroy signale l'intérêt qu'il y aurait à publier ces textes épigraphiques, et il annonce la publication prochaine d'une première série dans la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Il lit un fragment d'une notice rédigée par M. Descemet au sujet de la *gens Domitia*, mentionnée dans un grand nombre de ces inscriptions. Il termine en signalant deux remarques dues à M. Descemet : — 1° on trouve souvent dans ces inscriptions des lettres retournées : ne serait-on pas en droit d'en conclure que ces inscriptions ont été imprimées à l'aide de caractères mobiles, et, par conséquent, que les Romains ont connu l'usage de ces caractères? (Cette supposition soulève quelques doutes parmi les membres de l'Académie : MM. de Wailly, Ravaisson, Deloche présentent diverses objections ; 2° l'année 123 est l'une de celles pour lesquelles on trouve le plus grand nombre de briques à inscriptions datées; il y en a presque autant de cette année-là que de toutes les autres ensemble. M. Descemet explique ce fait par les préparatifs qui durent être faits alors pour les grandes constructions que l'empereur Hadrien avait en vue, et dont il commença l'exécution en 124 : on dut, en vue de ces constructions, fabriquer à l'avance un très-grand nombre de briques.

M. Germain lit une *Notice sur l'évêque de Maguelone, Arnaud de Verdale*, chroniqueur du XIVe siècle : cette notice est destinée à servir d'introduction à une nouvelle édition de la chronique d'Arnaud de Verdale. — M. Germain a retrouvé un grand nombre de pièces d'archives dont Arnaud de Verdale a fait usage pour rédiger sa chronique; il a découvert aussi un cartulaire en forme de journal, concernant les quatre premières années de son épiscopat. Enfin, il est parvenu à reconstituer la biographie d'Arnaud et l'histoire de la composition de son ouvrage — On a peu de renseignements sur la vie d'Arnaud de Verdale avant son épiscopat. On voit seulement qu'il était originaire du diocèse de Carcassonne, qu'il fut chanoine de Mirepoix, chargé d'une mission dans le midi de la France par le pape Benoît XII (auprès duquel, en outre, il vécut quelque temps à Avignon), enfin, professeur de droit à Montpellier. Il fut évêque de Maguelone de 1339 à 1352. — Dès l'année 1339, il tint un synode dont les ordonnances nous sont parvenues. On remarque parmi les articles de ces ordonnances : l'institution d'un maître chargé d'enseigner les sciences à Maguelone; la défense d'employer les vêtements et ornements d'église pour jouer des mystères, sans la permission de l'autorité ecclésiastique; l'ordre de transporter divers documents au siège de l'évêché, soin qui témoigne des préoccupations historiques d'Arnaud de Verdale. Comme évêque, Arnaud fut presque constamment en lutte avec son clergé, dans lequel il s'efforça, longtemps en vain, de remettre l'ordre et la discipline. Il fut appuyé dans ses efforts par le roi de France, qui voyait avec déplaisir la seigneurie de la ville de Montpellier partagée entre lui et un souverain étranger, le roi Jayme de Majorque, et qui tenait, pour les cas de conflit, à avoir de son côté l'évêque du diocèse. M. Germain énumère, d'après les documents originaux, les grâces et concessions qui furent départies à Arnaud de Verdale par Philippe de Valois, désireux de le gagner à sa cause. — L'auteur étudie ensuite le rôle d'Arnaud de Verdale comme seigneur temporel haut-justicier, et le suit dans ses rapports soit avec les écoles de Montpellier (surtout avec l'école de droit, où il avait été professeur, et qui reçut de lui de nouveaux statuts), soit avec ses vassaux, l'abbé d'Aniane et les divers seigneurs laïques. Il le représente, dans tout le cours de sa carrière, comme un légiste jaloux de ses droits et qui ne voulait rien en sacrifier. « Réformer et régulariser : tel semble avoir été, pendant son épiscopat de treize ans (1339-1352, le rôle d'Arnaud de Verdale ». — Dans une prochaine lecture, M. Germain étudiera Arnaud de Verdale considéré comme chroniqueur.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Deloche : — Antoine de Noailles à Bordeaux, d'après des documents inédits recueillis, publiés et annotés par Philippe Tamizey de Larroque (Bordeaux, 1878, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 5 Octobre — 1878

Sommaire : 180. L'Heliand, poëme vieux-saxon, p. p. Sievers. — 181. Freybe, Vie de l'ancienne Allemagne. — 182. Bachmann, La Bohême et ses voisins sous George de Podiebrad (1458-1461). — 183. Hoffmann, Histoire de l'Inquisition. — *Variétés :* Clermont-Ganneau, Mythologie iconographique (première partie). — Académie des Inscriptions.

---

180. — **Heliand,** herausgegeben von Eduard Sievers. (Germanistische Handbibliothek, herausgegeben von Julius Zacher Band IV.) Halle, Buchhandlung des Waisenhauses. 1878. xliv et 542 p. in-8°. — Prix : 8 mark (10 francs).

La présente édition de l'Heliand fait partie de l'excellente collection publiée par Jules Zacher et éditée par la librairie de l'Orphelinat à Halle. Cette collection compte déjà trois importants volumes, *Walther von der Vogelweide* (de Wilmanns), *Kudrun* (de Martin) et *Vulfila* (de Bernhardt). Le quatrième volume que nous annonçons aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue critique*, est digne de ses aînés. M. Sievers, à qui nous le devons, n'a rien négligé pour donner de l'Heliand une édition soignée et complète. On sait d'ailleurs que l'éminent professeur d'Iena a de longue date étudié le poëme vieux saxon ; dans son essai : « *der Heliand und die angelsæchsische Genesis,* » il a déjà démontré avec beaucoup de finesse et de sagacité que la Genèse anglo-saxonne renferme un morceau interpolé qui, par les formules et les tours, offre une grande ressemblance avec l'Heliand, et conclu de là que ce fragment, composé primitivement en vieux-saxon, était dû à l'auteur de l'Heliand.

L'édition de M. S. comprend quatre parties :

1° Dans l'introduction, M. S. traite des manuscrits, de l'histoire du texte, des diverses éditions, et de l'auteur du poëme. Il existe deux manuscrits de l'Heliand ; l'un est à Munich, l'autre à Londres. Ce dernier fut connu de bonne heure, copié en partie par Junius, mentionné par Hickes et Wanley, connu de Klopstock qui pria, à ce qu'il semble, le Danois Temler d'en faire une copie. Le manuscrit de Munich fut découvert le 2 octobre 1794, dans la bibliothèque du chapitre de Bamberg par le Lorrain Gérard Gley, qui voulait, de concert avec Reinwald, l'éditer et le traduire, puis transporté en 1804 à Munich. C'est d'après ce texte (le Monacensis) que Schmeller a publié la première édition de l'Heliand (1830). Mentionnons encore Köne (1855), Heyne (1866 et 1873)

et Rückert (1876). Köne a consulté le manuscrit de Londres, mais il est souvent inexact; les éditions de Heyne et de Rückert, bien préférables à celle de Köne, sont commodes et ont rendu de grands services aux étudiants. — M. S. étudie ensuite la *Præfatio* du poëme. Il ne pense pas, avec Schulte (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, IV, 1873, 49), que cette préface, écrite en latin, soit l'œuvre de Flacius Illyricus ou d'un de ses amis. (C'est en 1562 que Flacius publia dans son *Catalogus testium veritatis* la préface de l'Heliand sous ce titre « *Præfatio in librum antiquum lingua saxonica conscriptum* ».) Il est impossible, dit M. S., que Flacius ait employé, pour désigner les *lectiones* ou *sententiæ* du poëme, l'expression *vitteas* [1], car ce mot technique (ags. *fit*, cantilena, carmen) était inconnu à un savant du XVI[e] siècle. Mais pourquoi Flacius ou tout autre n'aurait-il pas trouvé le mot *vittea* ou *fitte* dans un manuscrit? En tout cas, cette préface renferme des contradictions : il y est dit tantôt que Louis le Débonnaire engagea un poète bien connu [2] à mettre en vers l'Ancien et le Nouveau Testament; tantôt que ce même homme était encore ignorant de son art et que Dieu lui révéla dans un songe sa vocation poétique. Comme le remarque M. S., cette seconde version rappelle le récit de Béda sur le poète anglo-saxon Cædmon [3]. Flacius a d'ailleurs publié, outre la *Præfatio*, une sorte d'épitre en vers latins, *Versus de poeta et interprete hujus codicis*, et certains passages de cette épitre peuvent être rapprochés du récit de Cædmon : il y a là, comme le fait observer M. S., une analogie frappante dans les détails et les expressions. Déjà M. Zarncke avait dit que la *Præfatio* est l'œuvre de deux auteurs : l'un aurait composé la première partie; l'autre, venu plus tard, aurait ajouté une seconde partie, c'est-à-dire le récit du songe, et interpolé quelques passages dans le texte primitif de la *Præfatio*. M. S. se range à cette opinion, et il est fort vraisemblable, pour ne pas dire évident, que cet interpolateur, qui connaissait Beda, est aussi l'auteur du *Versus*. Il se pourrait même qu'il fût anglo-saxon. Quant à la première partie de la *Præfatio*, elle aurait été composée au temps même de Louis le Débonnaire par un Allemand qui avait dans les mains un manuscrit de l'Heliand et qui connaissait par la tradition orale certaines circonstances de la vie du poète. — Depuis le travail de Windisch (*der Heliand und seine Quellen* (1868), on peut savoir à peu près vers quelle époque fut composé l'Heliand. M. S. accepte les conclusions de cette remarquable étude. Le poète s'est certainement servi du commentaire de Hraban Maur sur l'évangile de Mathieu qui fut écrit en 820 ou 821 ; c'est donc entre 825 et 835 qu'il faut placer la composition de l'Heliand. — Parmi les autres sources du poëme, M. S. cite l'*Evangelienharmonie* de *Tatian*, le commentaire de Beda sur Luc et Marc et celui d'Alcuin sur Jean,

1. Sievers, Heliand, page 4, ligne 18.
2. *Cuidam viro de gente Saxonum qui apud suos non ignobilis vates habebatur.*
3. Historia eccles. gentis Anglorum, IV, 14.

c'est-à-dire les mêmes ouvrages dont s'est servi Ottfried de Wissembourg; et, de fait, ces commentaires étaient une autorité au IXe siècle. Le poète était d'ailleurs, comme le prouve son œuvre tout entière, un ecclésiastique; si la *Præfatio* le nomme *vates*, les Allemands ont tort de traduire ordinairement ce mot par *Volkssænger*.

2° M. S. publie ensuite les deux textes du poëme d'après les deux manuscrits de Londres et de Munich, il n'a de préférence ni pour l'un ni pour l'autre; il les donne tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, et p. e. en regard de la page 12 qui contient les vers 106-134 empruntés au manuscrit cottonien, la page 13 renferme les mêmes vers, tels que les donne le manuscrit du Munich. Au bas des pages on trouve les passages latins dont l'auteur de l'Heliand s'est inspiré ou qu'il a fait passer dans sa langue; on voit ainsi, et du premier coup d'œil, quels sont ses procédés de traduction et quelle part d'originalité lui revient dans son œuvre. Il faut louer aussi certains changements : M. S. a négligé, et avec raison, de marquer par un accent circonflexe les syllabes longues; il a corrigé la ponctuation, souvent fautive, des éditeurs précédents et interverti l'ordre des vers partout où l'exigeait le sens.

3° La troisième partie, fort originale, de l'édition nouvelle de l'Heliand est intitulée « Liste de formules » *(Formelverzeichniss)*. C'est une sorte de dictionnaire allemand-vieux-saxon : ordinairement, dans les publications de ce genre, le lexique est une liste alphabétique des mots de l'ancienne langue offerts par le texte, et à chaque mot est jointe la traduction en allemand moderne; dans le lexique de M. S., au contraire, vous trouvez d'abord le mot allemand, et en regard le terme, la périphrase, l'expression poétique consacrée qui le traduit. Cherchez « arbeiten », travailler; ce mot, en vieux saxon, est rendu par l'expression *wesan an werke*, v. 3440; « streiten », *fehta giwirkian*, etc. Chaque mot est accompagné d'exemples pris dans le poëme même : « *feuer*, » feu, se dit *eld* et M. S. ajoute les épithètes que le poète emploie, lorsqu'il parle de la flamme, *unfôdi*, v. 2574; *wallandi*, v. 2602. Ces exemples, très-abondants et très-utiles, sont accompagnés de notes qui fournissent aux chercheurs de féconds rapprochements et d'intéressantes comparaisons avec les autres langues germaniques : ainsi, le feu est appelé par le poète « *grimm endi grâdag* »; en note, M. S. cite la double épithète, tout à fait semblable, donnée au feu par le poète du Beowulf, *grim and grædig*. L'article « dieu », *Gott*, est surtout remarquable par le nombre des épithètes et des locutions que M. S. a groupées avec ordre sous des rubriques différentes. En somme, ce recueil de formules épiques, ou, comme l'appelle M. S., « ce dictionnaire stylistique », rendra de grands services à tous ceux qu'intéresse la poésie allitérée des races germaniques.

4° Enfin, la 4e partie de cette précieuse édition renferme des remarques sur le texte : quelques-unes sont neuves et importantes pour l'intelligence du poëme : M. Sievers y défend contre les éditeurs précédents, souvent avec bonheur, les leçons qu'il adopte.

Nous souhaitons à l'auteur de cette excellente édition de terminer bientôt le dictionnaire et la grammaire du vieux-saxon qu'il nous promet.

A. Chuquet

---

181. — **Altdeusches Leben,** Stoffe und Entwürfe zur Darstellung deutscher Volksart, von Albert Freybe. Erster Band. Gütersloh, Bertelsmann. 1878, in-8°, 415 pages. — Prix : 4 mark (5 fr.).

Le titre de cet ouvrage est très-vague et l'on ne sait trop ce qu'a voulu M. Freybe. Quant au livre, c'est une suite d'études, très-peu originales, sur certains points de l'antiquité germanique (l'Islande et sa littérature, le drame du monde dans la mythologie allemande, etc.) et un pêle-mêle de traductions (passages de l'Edda, du Beowulf, de l'Heliand, de Walther von der Vogelweide, de Freidank, etc.). Pourquoi M. F. écrit-il Walter et non Walther? Pourquoi ce titre de chapitre qui ne convient qu'à un feuilleton « trois lettres de noblesse »? (allusion à la Germanie de Tacite, à l'Edda et au Beowulf). Parfois l'auteur est pris, au milieu d'un chapitre, d'un accès d'indignation vertueuse ; en lisant et commentant la Germanie, il s'emporte contre ses compatriotes et leur reproche leurs vices et leur corruption : que dirait Tacite de « notre époque avec son cancan, ses nobles passions et sa gourmandise » ? M. F. veut que les Allemands apprennent « l'obéissance » dans la légende des héros germaniques ; c'est ainsi qu'ils « se guériront de la légèreté française [1] et de l'enthousiasme romantique ». Toutefois, malgré son chauvinisme et ses sermons, M. Freybe, qui est, ce nous semble, un homme érudit, n'a pas fait un livre détestable ; son ouvrage, plein de citations, sera utile aux élèves des classes supérieures des gymnases et, en général, à tous ceux qui n'aspirent qu'à une connaissance superficielle de l'antiquité germanique.

A. C.

---

182. — **Boehmen und seine Nachbarlaender unter Georg von Podiebrad, 1438-1461,** und des Koenigs Bewerbungen um die deutsche Krone, von Dr Adolf Bachmann. Prag, Calve, 1878, XIII-309 p. in-8°. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Le présent travail, dû à la plume d'un jeune *privat-docent* de l'Université de Prague, nous offre une étude intéressante sur un point de l'histoire

1. Le mot « *franzœsische Leichtfertigkeit* » était inévitable.

d'Allemagne et de Bohême, vers le milieu du xv[e] siècle. L'auteur y retrace l'activité politique de George de Podiebrad de 1458 à 1461 et surtout ses efforts pour obtenir la couronne d'Allemagne, point bien curieux de son histoire et cependant laissé dans l'ombre par Palacky, l'illustre et regretté doyen de l'historiographie tchèque. Parmi les travaux plus récents sur la matière, les articles publiés par M. Saint-René-Taillandier dans la *Revue des Deux-Mondes,* ne sont guère qu'une paraphrase de l'*Histoire de Bohême,* de Palacky. L'opuscule de M. Richter, publié à Leipzig en 1863, traite, il est vrai, le sujet même choisi par M. Bachmann, mais ce dernier lui reproche de nombreuses erreurs et une connaissance insuffisante des matériaux. Il reconnait, par contre, avoir beaucoup utilisé les travaux de M. Hermann Marggraff publiés sur Podiebrad dans les *Forschungen* et la *Revue* de Sybel. Outre les travaux de ses prédecesseurs, M. B. a consulté surtout les archives de Prague, d'Eger et de Weimar. Il y a trouvé des documents nouveaux qui lui permettent d'établir que, dès 1459, le roi George songeait à l'acquisition de la couronne impériale. Il éclaire ainsi d'un jour tout nouveau la conduite du souverain bohême vis-à-vis de l'empereur, du duc Louis de Bavière, ses relations avec la Hongrie et le Saint-Siège, et complète les travaux antérieurs de Voigt, de Kluckhohn et de Menzel, consacrés à Pie II, au duc de Bavière et à Thierry d'Isenbourg, électeur de Mayence, qui jouent tous trois un rôle important dans les négociations de Podiebrad.

Après avoir échoué dans son projet de gagner Frédéric III lui-même, et de se faire désigner par lui comme son successeur, en lui promettant d'intervenir en Hongrie (1459), le souverain tchèque essaya d'arriver au but, malgré l'empereur, en gagnant les principaux électeurs; déjà plusieurs d'entre eux s'étaient engagés à soutenir sa candidature quand le refus de l'électeur de Brandebourg vint faire échouer les négociations d'Eger (février 1461) et détruire encore une fois cet espoir. Podiebrad se laisse entraîner alors à une politique fort répréhensible et peu loyale vis-à-vis de ses compatriotes. Dans l'espoir d'arriver au but en flattant le Saint-Siège, il essaye de gagner l'appui de Pie II par la persécution des hérétiques bohêmes. Mais cette attitude ébranle le trône. Rockyzana pousse les Hussites à la défense du calice et, pour ne pas succomber à une révolution intérieure, le roi se voit obligé de briser avec le pape, d'abandonner son rêve chimérique, et de jurer solennellement aux Etats de Prague qu'il respectera toujours les libertés religieuses de ses sujets (mai 1461).

Tel est le contenu du volume de M. Bachmann qui sera reçu favoramement par tous ceux qui s'occupent de l'histoire du xv[e] siècle et qui mérite les éloges qu'il a déjà reçus de divers côtés [1].

R.

---

1. P. XII. Lisez le *roi* Casimir, au lieu de l'*empereur* Casimir. — *Ibid.* Lisez *Februar* pour *Feber*.

183. — **Geschichte der Inquistion,** Einrichtung und Thaetigkeit derselben in Spanien, Portugal, Italien, Frankreich, u. s. w. von Fridolin Hoffmann. Bonn, Neusser, 1878. Bd I, viii-448 p. in-8°. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Cet ouvrage s'annonce comme étant « tiré des meilleures sources et mis à la portée du grand public ». On se laisse volontiers aller à l'espoir d'y trouver un utile traité sur la matière en apprenant par la préface que M. Hoffmann a pu s'aider dans sa tâche de travaux inédits du chanoine Doellinger. Mais on s'aperçoit bientôt que l'on n'a point à faire à une étude historique, mais à un travail de polémique courante, rédigé dans des intentions inconciliables avec l'impartialité scientifique. L'auteur lui-même confesse d'ailleurs assez naïvement que c'est pour lui « un besoin inné de se frotter au présent » *(die Gegenwart nicht ungerupft zu lassen)* tout en racontant le passé. Les têtes de chapitre sont rédigées comme celles d'un roman à sensation, et, quant au style, il vaut mieux n'en point parler [1]. Ce premier volume, le seul paru jusqu'ici, nous retrace le tableau de la naissance et des développements de l'Inquisition dans le Midi, particulièrement en Italie, en France et en Espagne, jusqu'à sa disparition presque récente dans ce dernier pays [2]. Ce récit est interrompu presque à chaque page par des polémiques véhémentes contre les journaux ultramontains de divers pays dont l'auteur paraît avoir fait un dépouillement minutieux. Il n'y a pas lieu d'examiner la valeur scientifique d'un ouvrage présenté sous une forme pareille; il se met lui-même en dehors du cadre des travaux qu'analyse et qu'apprécie la *Revue Critique*. On a certainement le droit de répondre à ceux qui défendent l'Inquisition et ses supplices. On l'a d'autant plus que les citations accumulées par M. H. prouvent sans réplique combien nombreux sont encore les admirateurs et les défenseurs de cette horrible institution. Ces textes nous apprennent qu'il est encore des écrivains autorisés au sein de l'Eglise pour affirmer que l'Inquisition est une institution légalement existante, puisque la papauté n'en prononça jamais officiellement la suppression. La polémique contre de pareilles assertions est assurément légitime au point de vue de la morale et du droit, mais l'histoire ne doit point fournir seulement des arguments plus ou moins probants aux discussions des journalistes. Celui qui entreprend une œuvre d'histoire doit savoir la traiter *sine ira et studio*, au point de vue seul de la vérité scientifique. On pourrait relever d'ailleurs dans le travail de M. Hoffmann plus d'une erreur de détail, plus d'une appréciation hasardée qui ne contribueront certes pas à donner à son ouvrage l'autorité nécessaire,

1. Nous n'en voulons citer qu'un seul exemple, p. 44, où nous voyons « le *foetus* de l'Inquisition devenir une *petite dame* dans un pensionnat du midi de la France, puis se produire comme une *grande dame* dans le monde et finir comme *hétaïre décrépite* dans le Vatican! »

2. Les derniers malheureux brûlés par l'Inquisition d'Espagne le furent à Busava, petit village près de Valence, en 1826.

surtout en pareille matière, et à contrebalancer l'effet malheureux que produiront sur les esprits impartiaux les violences de sa polémique et son style déplaisant.

R.

VARIÉTÉS

MYTHOLOGIE ICONOGRAPHIQUE

I

J'ai commencé à publier dans le *Journal asiatique* [1] un travail de longue haleine où j'essaie de soutenir une thèse destinée, si je ne me trompe pas, à faire faire à la connaissance de l'antiquité, et en particulier à l'étude de la mythologie, un progrès analogue, dans une autre direction, à celui qu'a fait faire à cette dernière science l'application des méthodes de la philologie comparée.

La publication de ce mémoire nécessitant l'exécution d'assez nombreuses planches, exigera quelque temps pour être achevée. Pour ce motif, et pour d'autres encore, je voudrais, en attendant, donner un aperçu sommaire des résultats auxquels je suis arrivé, résultats que j'ai déjà eu l'occasion d'esquisser dans ma conférence d'archéologie orientale à l'École des Hautes-Etudes (1877-1878), et aussi devant la Société nationale des Antiquaires. Cet aperçu, nécessairement très-incomplet, ne peut avoir en aucune façon, je le confesse, le caractère démonstratif d'une dissertation avec pièces à l'appui. Je n'ai point d'autre prétention que de faire aujourd'hui une reconnaissance du terrain que j'ai parcouru et de montrer en quelques pages où et jusqu'où je me propose de conduire ceux qui voudront bien me suivre dans mon mémoire. C'est dans le *Journal asiatique* qu'il faudra chercher la justification de ce que j'avance ; et, si quelques-unes de mes affirmations ou de mes suggestions semblent trop hardies, on voudra bien se rappeler qu'elles ne sont pas gratuites, mais qu'elles ont, ou croient avoir pour caution des preuves et des faits dont on sera prochainement à même de juger la valeur.

La première partie de mon travail, déjà parue, et la seconde, qui est en ce moment sous presse et paraîtra dans quelques jours, sont entièrement consacrées à l'interprétation intrinsèque et développée des sujets ciselés sur une coupe phénicienne en argent doré, provenant de Palestrina (Latium). Dans les parties suivantes sont exposées les conséquences que j'ai été amené à tirer de la comparaison de ce monument phénicien avec d'au-

1. *La Coupe phénicienne de Palestrina et l'une des origines de l'art et de la mythologie helléniques.* 1er article, *Journal asiatique*, nº 2, février-mars 1878.

tres congénères, pour expliquer l'origine de toute une catégorie de monuments et de mythes helléniques. Ce sont ces conséquences et leur application systématique à l'étude de la mythologie en général qui font l'objet propre de la présente note.

Je dois cependant dire d'abord quelques mots du monument qui a été le point de départ de ces recherches.

Je pense avoir réussi à prouver — et ici le contrôle de mon dire peut être exercé immédiatement — que les scènes, extrêmement singulières et compliquées en apparence, qui se déroulent autour de la coupe de Palestrina, ne sont autre chose qu'une petite histoire, un conte en images, une idylle plastique. L'orfèvre phénicien y a largement employé l'artifice, enfantin mais ingénieux, qu'on retrouve à toutes les époques, dans l'antiquité orientale, dans l'antiquité classique, au moyen âge, de nos jours même dans l'imagerie populaire, et jusque chez les peuples sauvages : *La répétition des acteurs pour exprimer la succession et la variété des actes.* Ce premier principe établi, j'ai pu opérer sans peine le déchiffrement de ce texte iconographique demeuré lettre close pour le premier éditeur du monument, M. Helbig. J'ai reconnu que nous avions affaire à un récit continu se développant tout le long de la zone principale et divisé en *neuf scènes* distinctes, bien qu'aucune division ne soit marquée. Voici l'histoire en abrégé :

Un héros armé, dans un char conduit par un cocher, quitte le matin un castel ou une ville murée. Il part en chasse. Apercevant un cerf sur une colline, il saute à bas du char, s'avance avec précaution, s'embusque derrière un arbre, et décoche une flèche à l'animal. La bête est touchée. Le chasseur s'élance à sa poursuite et s'en empare. Après la chasse, la halte. Nous sommes dans un bois. Les chevaux dételés mangent, sous la surveillance du cocher, à côté du char penché en arrière, le timon en l'air. Le chasseur est en train de dépecer son cerf accroché à un arbre. Il prépare son repas, dont le cerf fait les frais principaux et dont l'artiste ne nous montre que le prélude religieux. Le chasseur, assis en face de deux autels, appelle sur les mets la bénédiction de ses dieux [1], et ceux-ci, sous la forme du soleil et de la lune, viennent prendre leur part du repas, conformément aux conceptions homériques et bibliques. Après quoi le chasseur remonte dans son char pour retourner chez lui. A ce moment, il est attaqué par un énorme singe qui l'épiait déjà dans la scène précédente, caché dans sa caverne. Le singe lui lance par derrière une grosse

---

1. J'ai indiqué l'objet indistinct posé sur la main de l'officiant et présenté à la divinité comme pouvant être un *pain*. Je me demande aujourd'hui si l'on n'y doit pas voir une *coupe*. L'offrande serait proprement une *libation;* c'est ce que marquerait expressément le *simpulum* placé à côté du cratère, c'est-à-dire l'instrument qui a servi à y puiser le liquide. Cette hésitation de ma part ne surprendrait pas quand on saura qu'il s'agit d'un détail dont la dimension atteint à peine *trois millimètres,* et qui ne m'est connu que par des reproductions insuffisantes. Je recommande à ceux qui sont à même de le faire de vouloir bien vérifier ce point sur l'original.

pierre. Le chasseur est perdu... Mais la divinité sauve par un miracle l'homme pieux qui vient de remplir ses devoirs envers elle; une déesse ailée enlève dans les airs chasseur, cocher, char et chevaux. Le méchant singe, ayant ainsi manqué son coup, est, à son tour, attaqué et poursuivi par le chasseur. Le monstre est atteint, renversé par les chevaux, blessé et finalement tué d'un coup de masse d'armes par le chasseur qui a mis pied à terre. Après cet exploit, notre homme remonte dans son char et arrive au castel qu'il a quitté le matin.

Là se termine la journée de notre héros. Nous avons fait ainsi le tour complet de cette coupe qui aurait pu être chantée par Homère ou Théocrite, tout aussi bien que racontée par Perrault.

Après cette première analyse, je reviens (second article) sur certains détails d'un intérêt spécial pour l'archéologie, par exemple la signification réelle du sacrifice (symbole du repas); l'idée manifeste de moralité qu'a entendu exprimer l'artiste (la récompense de la piété); l'identification du dieu et de la déesse; la race à laquelle appartiennent respectivement le singe (gorille) et le cerf, etc... J'insiste particulièrement sur la question du cerf, et je propose, à ce sujet, une solution d'un problème aussi embarrassant pour l'archéologue et l'historien que pour le zoologiste : l'origine du cerf africain [1].

II

Mais ce ne sont là que des détails relativement secondaires dont je n'ai pas à m'occuper ici. C'est sur de tout autres points que je désire appeler l'attention.

On connaît une vingtaine de coupes ou cratères tout à fait analogues à la coupe de Palestrina et provenant, en grande partie, de différents points du bassin de la Méditerranée. Plusieurs (*trois* jusqu'à ce jour) portent des inscriptions *phéniciennes* qui ne peuvent laisser aucun doute sur leur origine orientale, suffisamment attestée d'ailleurs par le style du dessin, la nature des attributs, accessoires, etc..., la physionomie et le costume des personnages etc..., rappelant à la fois l'Egypte et l'Assyrie. Naturellement j'ai voulu voir si les principes d'interprétation qui m'avaient guidé pour l'explication de la coupe de Palestrina pourraient s'appliquer aux autres monuments de la même famille. L'épreuve n'a pas trompé mon attente. J'ai pu tracer dans tous ces sujets décoratifs disposés en bandes circulaires, des *cycles suivis*, ou tout au moins des segments de cycles. Au lieu de scènes incohérentes qui semblaient sorties de l'imagination capricieuse des artistes, sans lien entre elles, sans signification apparente, j'ai constaté un enchaînement d'actes et d'idées, un développement narratif, en un mot des histoires en images. En comparant tous

1. Cette partie de mon mémoire a fait l'objet de plusieurs lectures devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Cf. *Revue critique*, Comptes-rendus de M. J. Havet : 17 août, 31 août et 14 septembre 1878.

ces monuments entre eux, l'on y remarque de nombreuses répétitions, et l'on reconnait qu'ils doivent dériver de deux ou trois prototypes primitifs, plus ou moins exactement copiés par les orfèvres phéniciens, plus ou moins abrégés par eux, suivant l'espace dont ils disposaient. Quelquefois les épisodes sont isolés, d'autres fois intervertis. Si l'on rapproche toutes ces leçons, en déterminant la filiation des variantes et des fautes, l'on peut arriver à reconstituer le texte intégral, et l'on ne tarde pas à se convaincre que les imagiers phéniciens puisaient leurs sujets de décoration dans une sorte de manuel, de guide iconographique dont les éléments étaient eux-mêmes empruntés aux grands monuments de l'Assyrie et de l'Egypte.

Ces coupes et ces vases métalliques, autour desquels s'enroule comme une réduction en miniature des vastes bas-reliefs des vallées du Nil et de l'Euphrate, devaient être fabriqués en quantités considérables pour l'exportation et colportés dans toute la Méditerranée par le commerce phénicien. L'antiquité classique nous a conservé à cet égard des renseignements explicites. Le faible chiffre des monuments de ce genre retrouvés jusqu'ici s'explique par les chances nombreuses de destruction auxquelles est exposé tout objet de métal, surtout de métal précieux. Ce chiffre ne doit être pris que comme un coefficient. Quelques-uns seulement de ces menus objets (et non pas probablement des plus remarquables) sont parvenus jusqu'à nous ; mais c'est par milliers qu'ils ont dû circuler entre les mains des Grecs et des Italiotes qui en étaient grands amateurs.

Cela posé, je cherche à montrer que ces monuments portatifs, qui contenaient pour ainsi dire l'épitomé de l'iconographie orientale, ont exercé, *à une haute époque*, une influence continue et, par suite, profonde : 1° *sur l'art; 2° sur la religion helléniques*. Ils doivent être mis au nombre des véhicules les plus puissants de cette action de l'Orient sur l'Occident, action dont la réalité n'est plus à démontrer, mais dont le *processus* est encore enveloppé de grandes obscurités. C'est là principalement que les artistes grecs, à l'instar des Etrusques, ont pris leurs premiers modèles. Je ne parle pas seulement de l'imitation de types, combinaisons, symboles et autres motifs ornementaux, imitation évidente dont on a depuis longtemps fait la part dans l'éducation des artistes grecs [1], mais de la reproduction de scènes entières, de compositions à personnages. C'est par cet intermédiaire que la Grèce a connu les œuvres de l'Egypte et de l'Assyrie et s'en est inspirée. Ce n'est pas l'Occident qui a été chercher des enseignements en Orient. C'est l'Orient qui les lui a envoyés, qui les lui a apportés, et il les lui a apportés surtout à cet état. Quand plus tard le monde grec, après avoir atteint son déve-

---

1. C'est ce qu'a parfaitement vu et indiqué le premier un éminent archéologue, M. A. de Longpérier. Le premier également, et bien avant qu'on en possédât les preuves épigraphiques, il avait reconnu, avec une admirable sagacité, le caractère phénicien de plusieurs de ces monuments.

loppement complet dans tous les ordres, ira en quelque sorte rendre à l'Orient la visite qu'il en a reçue, il n'aura plus rien à lui emprunter, bien au contraire.

III

Mais ce ne sont pas uniquement des *formes,* ce sont, chose bien plus grave, bien plus intéressante pour l'historien, ce sont des *idées* qui se sont transmises, propagées et développées par cette voie : les idées qu'exprimaient ces images ou qu'elles étaient censées exprimer.

Non-seulement les artistes grecs ont copié, calqué, servilement au début, librement par la suite, sur toute espèce de matières et à l'aide des procédés plus divers, les sujets de ces coupes phéniciennes et autres objets similaires, mais la curiosité populaire s'est avidement emparée de ces images qui parlaient aux yeux en les charmant et elle a demandé ce qu'elles *voulaient dire.* Elle l'a demandé tout d'abord, comme de juste, à ceux qui les lui apportaient. C'est sur ce thème commun, ce texte plastique, que Grecs et Phéniciens ont échangé leurs premières idées et ces idées, par la nature des sujets figurés, ont été surtout des idées mythologiques. De là, par exemple, ces antiques et obscures assimilations entre deux panthéons si hétérogènes, assimilations souvent contradictoires (suivant les lieux et les temps), que la science enregistrait sans en pouvoir déterminer l'origine et le mode de formation. Ce n'est pas dans le vide métaphysique que s'est opéré ce commerce religieux préludant au vaste syncrétisme qui, plus tard, devait couvrir le monde antique. C'est sur des objets concrets et tangibles, sur des *images* qu'on pouvait suivre du doigt tout en en discutant le sens.

Mais cette glose de Phéniciens à Grecs, qui d'ailleurs ne pouvait avoir qu'un temps, a produit toute espèce de malentendus, de quiproquos, sans parler des méprises nées de la vue même des sujets. Aux erreurs de l'oreille sont venues s'ajouter celles de l'œil. Puis ont pris naissance les mirages propres de l'imagination. Il s'est passé là un phénomène que nous retrouvons dans l'histoire de toutes les imageries populaires : l'interprétation originelle du sujet ou d'un détail du sujet, *la légende de l'image,* comme nous disons si justement, est-elle insuffisante, fait-elle défaut, ou vient-elle à être oubliée, on la crée de toutes pièces, on l'invente. Pour qui connait les Grecs, le plaisir d'inventer devait singulièrement pousser à l'oubli. Mis aux prises avec ces textes figurés, qui étaient, pour ainsi dire, tirés à des milliers d'exemplaires, livré à ses propres forces, l'esprit hellénique qui a toujours voulu tout expliquer, qui a prétendu trouver, bon gré malgré, la raison de toute chose, ne pouvait manquer d'essayer de les lire et de les traduire. Mais il les a lus et traduits à sa manière, avec le sans-gêne et la fantaisie d'un peuple de théoriciens qui se plaisaient à construire tout un monde chimérique pour y loger les réalités les plus objectives de l'univers, d'amateurs du merveilleux substituant volontiers à une observation exacte

une hypothèse arbitraire, mais attrayante, de grands enfants en un mot pour qui toute idée est une image, toute image un problème, toute fable une solution. A la race qui inventait, comme en se jouant, des mythes pour expliquer les mots les plus ordinaires, les images les plus transparentes, de sa langue, il n'a pas coûté davantage d'inventer des mythes pour expliquer ces autres images effectives, ces représentations avec lesquelles elle était en contact journalier, et qu'elle ne comprenait plus ou qu'elle avait imparfaitement comprises, à travers les explications de ceux qui lui en avaient fourni les premiers modèles.

J'essaie alors de montrer, chez les Grecs, à côté de ce qu'on peut appeler la *mythologie auriculaire*, qui a peut-être trop exclusivement préoccupé les modernes, l'existence d'une véritable *mythologie oculaire* ou, si l'on veut, *optique*, qui ne le cède pas en importance à la première, et qui a sur elle l'avantage de nous faire descendre des nuages de la fable orale, où la critique perd souvent pied, sur le terrain plus solide des monuments figurés. Seulement, il ne s'agit plus de rechercher *dans l'image* (l'image plastique, bien entendu), *la traduction du mythe*, mais *dans le mythe la traduction de l'image*. Le problème est renversé, ou plutôt le phénomène est pris à un autre moment, car on peut dire que la génération alternante et réciproque des images par les mythes, et des mythes par les images, se poursuit sans interruption à travers le cours des siècles.

Ce serait un tort assurément que de vouloir tout expliquer par ce système qui, lui aussi, a ses inconvénients, ses lacunes, ses insuffisances, et qui aura certainement, entre des mains téméraires, ses exagérations et ses erreurs. Mais il permet de résoudre un grand nombre de cas particuliers qui rentrent dans la catégorie que je viens de définir, et j'estime qu'il permettra d'en résoudre beaucoup d'autres encore.

IV

Je me suis attaché d'abord à faire la preuve aussi complète et aussi démonstrative que possible pour un de ces cas particuliers. J'ai pris une scène répétée plusieurs fois sur ces coupes phéniciennes, soit au centre, en médaillon, soit dans les zones cycliques, engagée au milieu d'autres épisodes : un personnage à attributs mythologiques, de style complètement égyptien, debout, de profil, brandit de la main droite une masse d'armes et étend sa main gauche armée d'un arc, au-dessus d'un groupe de trois [1] hommes à moitié agenouillés et luttant contre lui. Cette scène est empruntée notoirement à l'art et aux conceptions de l'Egypte : c'est la représentation si fréquente du roi, assimilé à un dieu, terrassant les ennemis barbares. Eh bien ! si l'on *superpose* cette image dont la signi-

1. Le nombre des hommes varie ; mais nous avons positivement, dans un cas au moins, celui de *trois*.

fication est déterminée, l'origine connue, à certaines peintures de vases grecs d'un âge reculé, représentant, au dire des inscriptions mêmes qui y sont tracées, *Hercule tuant le triple Géryon,* l'on constate immédiatement entre les deux compositions des coïncidences vraiment saisissantes. Les similitudes portent même sur les détails les plus topiques, et en apparence les plus insignifiants : la position, l'attitude, les gestes des acteurs, la nature des armes, etc... On a jusqu'à l'*équivalent* graphique des personnages secondaires qui coopèrent à l'action : Horus hiéracocéphale, tendant la palme du triomphe au vainqueur, devient Hermès jouant précisément le même rôle; on y retrouve également, avec de très-légères variantes, Athéné, Iolaüs, le bœuf appartenant aux troupeaux de Géryon, le chien féroce qui les garde (Orthros), etc...

L'emprunt est indiscutable, — c'est l'évidence même. La copie grecque est un véritable calque de l'image phénicienne et cette image phénicienne n'est, à son tour, autre chose que le calque d'une image égyptienne. Cette scène, qui était probablement déjà pour les Phéniciens un des exploits de Melqart, l'Hercule phénicien, est devenue pour les Grecs un des exploits d'Heraklès. Le plagiat est double; image et légende, tout ici a été pris au dehors.

M'appuyant sur ce premier résultat, je me suis adressé à d'autres scènes accompagnant celle-là sur nos coupes et j'ai pu constater que cette clef s'y adaptait à merveille. Je parviens à reconstituer ainsi, dans leurs moindres et leurs plus caractéristiques détails, les principaux épisodes du cycle d'Hercule : *Le combat contre le triple Géryon; la descente aux enfers et la délivrance de Thésée; le jardin des Hespérides et l'arbre aux pommes d'or; Atlas portant le ciel; le lion de Némée; le cerf d'Arcadie* [1]*; la lutte contre Cacus; l'apothéose du héros enlevé au ciel dans son char par Athéné, avec le Satyre éteignant le feu du bûcher; la navigation dans la coupe donnée par le Soleil; le sanglier d'Erymanthe; les oiseaux stymphalides, etc.....*

Rien de plus naturel que de voir ces images phéniciennes se classer sans effort dans le *cycle* [2] d'Hercule, du héros dont les Grecs eux-mê-

---

1. *Aux cornes d'or, aux pieds d'airain!* Je ferai remarquer, en passant, que ce trait, en apparence insignifiant, décèle l'origine pour ainsi dire *métallique* de cette bête imaginaire, et se retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans plusieurs mythes issus de nos représentations toreutiques (les pommes des Hespérides sont en *or;* les oiseaux stymphaliques ont le bec, les serres et les ailes en *airain*, etc...) Ce sont les échos amplifiés de façons de dire, telles que celles d'Homère décrivant les ciselures du bouclier d'Achille et parlant de *vigne d'or,* de *pieux d'argent*, de *pâtres d'or,* de *bœufs faits en or et en étain,* etc.

2. On peut même se demander si l'emploi métaphorique du mot *κύκλος*, pour désigner ces longues chaînes de fables que les Grecs appelaient de l'histoire, n'a pas quelque chose à voir avec la disposition *circulaire* de ces images qui contenaient ces fables, ou leurs germes, à l'état plastique. Lorsque, plus tard, la symbolique s'emparera de ce cercle héroïque qui constitue la légende d'Hercule, elle n'aura plus qu'à introduire

mes avouaient les origines phéniciennes. Mais ce n'est pas seulement l'histoire d'Hercule dont nous retrouvons là le point de départ. D'autres scènes nous fournissent l'explication pratique, et j'ose dire frappante de simplicité, des mythes de *Prométhée enchaîné, de Méduse, de Persée tuant la Gorgone, de la naissance de Pégase, le cheval ailé, d'Œdipe combattant le Sphinx qui dévorait les enfants des Thébains, de Dioscures naissant de l'œuf cosmique, de l'expédition des Argonautes, de Méléagre et de la chasse de Calydon, de l'expédition fabuleuse contre Thèbes,* (*peut-être même contre Troie,* au moins pour certains côtés), et aussi de diverses légendes attribuées non-seulement à des héros, mais à des dieux de l'Olympe.

Il y a plus encore. Nombre de scènes, appartenant primitivement au cycle d'Hercule, ont été l'objet de véritables doublets ou triplets mythoplastiques [1]. Elles ont subi une interprétation du second ou du troisième degré et ont été réincorporées dans le cycle d'autres héros [2] qui présentent d'ailleurs avec Hercule des analogies déjà remarquées et maintenant clairement expliquées.

V

Ce que nous voyons dans cet ordre de faits nous autorise, jusqu'à un certain point, à raisonner sur ce que nous ne voyons pas. Les Phéniciens nous ont malheureusement laissé bien peu de spécimens de cette précieuse imagerie, mais nous connaissons la double carrière d'où ils tiraient leurs matériaux et le plan qu'ils ont suivi pour les mettre en œuvre. Il serait assurément téméraire de tenter une reconstruction à l'aide de ces éléments, car toute reconstruction du passé faite *a priori* ne sera jamais qu'une utopie. Mais il est au moins loisible de relever les indications fournies par la simple analogie. Si les Phéniciens ont fait connaître aux Grecs les quelques images assyro-égyptiennes que nous avons retrouvées sur ces coupes et qui ont passé dans l'art et dans la fable helléniques, ils ont dû leur en faire connaître bien d'autres encore par les milliers de monuments du même genre qui ont péri et que nous ignorons. Nous pouvons donc, dans une certaine mesure, considérer directement certaines scènes égyptiennes et assyriennes, supposer que les Grecs les ont connues par le même intermédiaire phénicien, dans les mêmes conditions de familiarité, et nous demander (d'après les précédents) ce qu'ils ont pu être conduits à lire dans ces images déjà plus ou moins altérées, pour la lettre et pour l'esprit, par ceux qui les leur transmettaient. Les rapprochements se présentent aussitôt en foule. Par exemple, pour nous en tenir à Hercule, *Hercule étranglant dans son berceau les deux ser-*

dans cette zone toute tracée, les douze divisions traditionnelles du cercle astronomique, pour obtenir la distribution zodiacale des douze travaux d'Hercule à l'aide d'une de ces adaptions qui séduisaient d'autant plus l'esprit des anciens qu'elles étaient plus arbitraires.

1. Probablement selon la différence des lieux et des temps.

2. Par ex. Thésée.

pents envoyés par Héra, n'est-ce pas, trait pour trait, *Horus enfant tenant par le cou les deux vipères?* Il y a là toute une voie d'exégèse à suivre; mais, je le répète, il ne faut s'y avancer qu'avec beaucoup de circonspection, parce que nous n'avons plus pour nous guider, comme tout à l'heure, l'assurance matérielle que les sujets en question ont été au nombre de ceux copiés et propagés par l'imagerie phénicienne. Il est vrai que d'un jour à l'autre de nouvelles trouvailles peuvent nous apporter la preuve qui nous fait défaut pour ce dernier point.

Que les Grecs, tout en travaillant manuellement et intellectuellement sur cette imagerie orientale dont ils étaient pénétrés, tout en s'efforçant d'en deviner le sens avec leur naïveté subtile, se soient ingéniés pour y adapter quand même et des noms et des idées appartenant à leurs légendes propres; qu'ils aient, pour ainsi dire, versé dans ces coupes phéniciennes tout ce qu'ils pouvaient avoir conservé de souvenirs de leur mythologie aryenne, cela n'est pas douteux. Cette complication ne fait que mieux comprendre l'importance de ce facteur iconique auquel on ne saurait faire une trop large place dans les calculs de la critique.

Il faut joindre à cela, comme je l'ai indiqué plus haut, les méprises de tout genre dont ces scènes étrangères ont été l'objet, soit de la part des artistes plus ou moins expérimentés, plus ou moins scrupuleux, qui les copiaient, soit de la part des curieux qui se mêlaient de les traduire et qui souvent ne faisaient que s'efforcer d'y lire, non sans se mettre en frais d'imagination, leurs vieilles traditions nationales. L'erreur tantôt spontanée et inconsciente, tantôt préméditée, n'a pas exercé dans cette mythologie des yeux une action moindre que dans la mythologie de l'oreille. Cette action est bien visible, par exemple, dans la genèse de certains monstres ajoutés par les Grecs au bestiaire fantastique qu'ils tenaient des Orientaux (Gryphon, Sphinx, etc.). Ainsi, la naissance de Cerbère et de la Chimère, dont la linguistique a proposé des solutions, peut s'expliquer de la façon la plus naturelle par nos petits monuments. Cette naissance, ressemblant fort, comme procédé, à celle des Centaures qui ne fait doute pour personne, a le grand avantage de s'opérer pour ainsi dire sous nos yeux. Nous surprenons Cerbère (= Orthros dicéphale) jouant son rôle sur une de nos coupes, à l'état de *deux chiens parfaitement distincts.* Les imagiers helléniques qui reproduiront cette scène vont souder les deux animaux; la fable renchérira encore et dotera l'animal fantastique d'une troisième tête qu'il n'a pas toujours dans l'ancien art grec. La Chimère, ce monstre composite, ce bizarre et, l'on peut dire, ce grotesque assemblage de *chèvre* et de *lion*, c'est tout bonnement le *groupe,* si fréquent sur les monuments asiatiques (notamment en *Lycie!) du lion dévorant le cerf (devenu tragélaphe),* et pris pour un seul animal, etc. [1]... — Ch. Clermont-Ganneau.

La fin au numéro suivant.

---

1. La méprise première est peut-être le fait de quelque population de l'Asie-Mineure, lycienne, carienne, etc... Car il va de soi que ces emprunts d'images et ces formations de fables n'ont pas été le monopole des Grecs qui seuls m'occupent ici.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 septembre 1878.

M. Germain termine sa lecture sur Arnaud de Verdale, évêque de Maguelonne (1339-1352) et auteur d'une chronique latine intitulée *Catalogus presulum Magalonensium*. Avant d'être évêque de Maguelonne, Arnaud de Verdale avait été professeur de droit à Montpellier : dans son *Catalogus*, qu'il rédigea l'année même où il prit possession de son siège (1339), on reconnaît le professeur de droit. C'est l'œuvre d'un prélat légiste, qui veut se rendre un compte exact de sa situation spirituelle et temporelle, savoir ce qu'il doit maintenir et revendiquer, et qui pour cela recueille tous les renseignements que peuvent lui fournir les documents anciens. Le *Catalogus presulum Magalonensium* est un précis de l'histoire des évêques de Maguelonne, rédigé presque tout entier d'après les pièces des archives de l'évêché. Ces pièces existent encore : M. Germain, qui les a retrouvées à Montpellier, les imprimera à la suite de son édition de l'ouvrage d'Arnaud de Verdale, sur lequel il compte ainsi jeter une vive lumière. Cette édition se distinguera aussi par la pureté du texte ; la seule édition que l'on ait jusqu'ici, et qui a été donnée par le chanoine de Grefeuille en 1739, contient un grand nombre d'interpolations.

M. Derenbourg fait une communication sur un cachet en cristal de roche, trouvé en Mésopotamie, qui porte deux inscriptions, l'une en caractères cufiques, l'autre en hébreu. La première inscription n'a pu encore être déchiffrée. L'inscription hébraïque peut se traduire ainsi : *Iôschiâhou, fils de Ieschouâh, chef des exilés de tout Israel.* — Celui à qui appartenait ce cachet devait, dit M. Derenbourg, être un Juif *Karaïte :* en effet, le nom de Ieschouâh n'a guère été en usage que parmi les Karaïtes, et ceux-ci seuls ont employé pour désigner la dignité de *chef des exilés* ou « exilarque » le terme de *rôsch gâliôt*, qui se trouvent sur ce cachet : parmi les Rabbanites, on disait *resch gelouta*. Ce premier point établi, M. Derenbourg croit pouvoir déterminer sûrement la personne à qui le cachet a appartenu. Une lettre, écrite en 1699 par Mardochée b. Nissan au professeur hollandais Jacob Triglandi, lettre qui est connue sous le nom de *Dod Mardochaï* et qui a été publiée par Wolf sous le titre de *Notitia Karæorum*, donne la généalogie complète des exilarques karaïtes jusqu'en 1640. Le seizième personnage de cette liste est appelé Iôschiâhou Môschê, fils d'Amasiâhou Iôsêph : M. Derenbourg ne doute pas que ce Iôschiâhou, fils de Iôsêph, ne soit identique avec le Iôschiâhou, fils de Ieschouâh, du cachet qu'il étudie. La date où il a vécu peut être fixée approximativement au milieu du XIVe siècle de notre ère.

M. Halévy commence la lecture d'un nouveau mémoire sur la question de la langue dite *accadienne* ou *sumérienne*. L'objet de ce mémoire, comme celui de plusieurs travaux précédents de M. Halévy, est de prouver qu'il n'y a pas eu, ainsi que le soutiennent les assyriologues, un peuple de race non sémitique, qui ait précédé les Sémites en Assyrie, qui leur ait transmis la connaissance des sciences et des arts, et dont la langue soit représentée par les inscriptions cunéiformes en écriture dite *accadienne*. Il lui semble impossible qu'un tel peuple, s'il eût existé, eût pu disparaître sans laisser d'autre trace que ses inscriptions, sans que l'histoire mentionne la conquête du pays par les Sémites et l'anéantissement des « Accadiens ». Il pense que l'écriture dite accadienne est une écriture hiéroglyphique, qui servait à écrire la langue sémitique assyrienne, la même langue qui se trouve dans les inscriptions cunéiformes reconnues pour sémitiques : seulement l'écriture de ces dernières est une écriture phonétique, syllabique, tandis que celle des inscriptions dites accadiennes était une écriture hiéroglyphique, idéographique. L'écriture syllabique était celle du peuple, généralement usitée et connue de tout le monde ; l'écriture idéographique était en même temps hiératique, c'était un secret réservé aux prêtres ou à certains savants, qui s'en transmettaient la tradition occulte de génération en génération. C'est ce qui explique que la clé de cette écriture soit restée connue alors même que l'écriture syllabique était de beaucoup la plus répandue, et aussi qu'on ait quelquefois gravé de ces inscriptions, dites bilingues, où le même texte est écrit deux fois dans les deux systèmes : si l'écriture « accadienne » avait été celle d'un peuple vaincu et détruit, comment aurait-on conservé l'art de la lire, et comment l'aurait-on encore employée concurremment avec la langue du peuple vainqueur ? L'existence d'une écriture mystérieuse et sacrée n'a rien d'ailleurs qui doive étonner : le goût de la cryptographie, des mystères, des formules magiques ou occultes, a été très-répandu dans le monde ancien, chez les Sémites surtout : M. Halévy donne de nombreuses preuves de cette « cryptomanie universelle » de l'antique Orient.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 12 Octobre — 1878

Sommaire : 184. Foucart, Mémoire sur les colonies athéniennes au ve et ive siècle. — 185. Baltzer, Histoire de l'organisation militaire de l'Allemagne au temps des derniers Carolingiens jusqu'à l'empereur Frédéric II. — *Variétés :* Clermont-Ganneau, Mythologie iconographique (dernière partie). — Académie des Inscriptions.

184. — **Mémoire sur les colonies athéniennes au Vᵉ et au IVᵉ siècle,** par M. P. Foucart. (Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. IX, 1re partie, pages 323-413.) Paris, 1878. In-4°. Se vend chez Klincksieck. — Prix : 4 fr. 50.

Ce mémoire, qui roule sur un sujet nouveau, est rédigé avec une netteté et une précision parfaites. Les questions y sont traitées avec une correction si soutenue qu'il paraît impossible de diriger par aucun endroit la moindre objection contre le fond. C'est une étude, qui repose principalement sur des données contenues dans les textes épigraphiques : M. Foucart était ici, mieux que personne, sur son terrain. Mais il a su, de plus, faire l'emploi le plus habile de certains passages d'auteurs, — la plupart du temps peu significatifs, à ne les considérer qu'en soi, — qui reçoivent une valeur et une importance singulières de leur rapprochement avec les inscriptions. Les monnaies ont fourni aussi leur contingent de renseignements utiles, et, interrogées avec prudence et sagacité, ont apporté en réponse la solution de plus d'un problème embarrassant.

Les colonies athéniennes fondées au vᵉ et au ivᵉ siècle ne ressemblent pas à ces anciennes colonies grecques des siècles qui suivirent la guerre de Troie et le retour des Héraclides. Obligées uniquement envers la mère-patrie à quelques devoirs de piété, celles-ci ne lui étaient rattachées, en somme, que par un lien très-lâche, vivaient, du reste, de leur existence propre et se développaient d'une façon absolument indépendante. Celles-là, au contraire, n'étaient autre chose, à vrai dire, qu'un agrandissement du territoire athénien, et, s'il nous est permis d'exprimer ainsi l'idée que met en lumière et avec un puissant relief le mémoire de M. F., chaque colonie nouvelle était comme un membre de plus qui poussait à ce corps dont l'Attique formait le tronc et la tête.

Après avoir exposé cette vue générale, M. F. étudie à l'aide des renseignements de toute nature qu'il a pu recueillir, les six points suivants : 1° actes relatifs à la fondation d'une colonie ; 2° distribution des terres ; 3° condition de colons considérées individuellement ; 4° condition de

la colonie, dans son gouvernement intérieur et dans ses rapports avec Athènes; 5° culte privé et public; 6° condition des anciens habitants dans les pays occupés par les colons athéniens. Il esquisse, en finissant, avec autant de justesse que de sobriété, une comparaison de l'esprit des institutions coloniales d'Athènes et de Rome.

Tel est le plan du mémoire. Voici maintenant quelques-uns des résultats.

Chapitre Ier. — L'envoi des *clérouques* (nom donné aux colons athéniens du v° et du iv° siècle) fut toujours un acte de la puissance publique. La République, qui devait profiter de la fondation de la clérouchie, supportait les dépenses de son établissement; elle donnait aux colons des armes et de l'argent pour les frais de route; elle prenait des mesures pour protéger militairement ses colonies, qui étaient pour elle comme autant de postes avancés. C'était l'assemblée du peuple athénien qui statuait sur la division et la distribution des lots de terre. Un dizième des lots était prélevé pour être consacré aux dieux; les autres lots étaient tirés au sort entre les clérouques. Ainsi se passaient régulièrement les choses, du moins en pays hellénique; pour les colonies établies sur le sol barbare, l'organisation devait être différente. Dans toute clérouchie, les dix tribus d'Athènes recevaient, au partage, un nombre égal de lots. Le départ des clérouchies était précédé de cérémonies religieuses, dont le détail, comme tout ce qui avait trait à l'organisation intérieure et aux rapports extérieurs de la colonie, était minutieusement réglé par des décrets du peuple.

Chap. II. — Les clérouques semblent n'avoir reçu de l'État, qui restait ainsi propriétaire du sol distribué, que la simple possession de leurs lots; et ce, moyennant une redevance. Ils ne paraissent pas avoir eu le droit d'aliéner ou d'engager librement leur part.

Chap. III. — Les clérouques, bien que cessant d'être domiciliés dans l'Attique, restaient citoyens athéniens. Leurs fils, à dix-huit ans révolus, c'est-à-dire à l'âge où, à Athènes, on se faisait présenter aux membres du dème de son père pour être inscrit sur le ληξιαρχικὸν γραμματεῖον, faisaient le voyage de la capitale, y remplissaient cette même formalité, puis y recevaient, pendant les deux années suivantes, l'éducation nationale du collège des éphèbes. Le clérouque servait ensuite, comme les autres citoyens, dans l'armée athénienne. A la différence du citoyen domicilié en Attique, il pouvait posséder deux sortes de biens, les uns dans la colonie, taxables au budget spécial de cette colonie, les autres dans l'Attique : ces derniers étaient imposables, au même titre que tous les autres biens-fonds situés en Attique, lorsqu'en cas de guerre la République levait des contributions extraordinaires (εἰσφοραί). Mais, absents pour cause de service public, les clérouques propriétaires en Attique se trouvaient, aussi longtemps qu'ils continuaient à résider dans la colonie, exempts de liturgies qui exigeaient la présence à Athènes en propre personne, telles que la triérarchie, la gymnasiarchie,

la chorégie. La condition de clérouque constituait aussi une situation particulière en cas de citation devant les tribunaux [1].

Chap. IV. — Les colons, même éloignés de l'Attique, faisaient toujours, a-t-on dit, partie de la cité : d'où les expressions en usage dès le IVe siècle, pour les désigner, telles que : Ὁ δῆμος ὁ ἐν Σάμῳ, ou Ἀθηναίων ὁ δῆμος ὁ ἐν Ἴμβρῳ. (Au Ve siècle, les Athéniens n'avaient pas encore trouvé, à ce qu'il semble, le terme définissant avec exactitude et précision la nature de ces colonies; ils se servaient des mots insuffisants de κληροῦχος, ἔποικοι, ἀποικία.) Tous les décrets que votait l'assemblée du peuple à Athènes étaient exécutoires pour les clérouques, comme ils l'étaient sur le territoire de l'Attique ou pour les soldats et les marins d'une armée athénienne. Ainsi, dans la *Lettre de Philippe*, il faut entendre que c'est, non pas aux clérouques, mais aux Athéniens d'Athènes que Polycratès avait proposé le décret que vise la lettre (c'est ce que tous les éditeurs, même récents, de Démosthène n'ont pas compris [2]). La République athénienne ne nommait de gouverneur d'aucune sorte dans les colonies pour y représenter l'autorité de la métropole. L'hipparque que, au temps de Démosthène, les Athéniens avaient l'habitude d'envoyer annuellement à Samos, avait pour unique mission de commander le corps de cavalerie qui tenait, d'une manière permanente, garnison dans cette île en vue de protéger les clérouques, soit contre les attaques des barbares de la Thrace, soit contre les mouvements des anciens habitants laissés dans l'île. Un signe matériel de la vie propre et de l'organisation autonome des clérouchies, c'était le droit de frapper monnaie. Un autre signe extérieur de leur existence comme corps politique est la possession d'un prytanée ou maison commune dans laquelle était le foyer de la ville. La constitution des clérouchies était comme la reproduction en petit de la constitution de la métropole, avec βουλή et assemblée du peuple fonctionnant exactement dans les mêmes conditions que la βουλή et l'assemblée du peuple à Athènes. Même analogie en ce qui concerne les magistratures coloniales, leurs titres et leurs fonctions : archonte éponyme colonial, collège de trésoriers institué auprès de la divinité principale de la clé-

---

1. M. F. semble admettre que le fait de faire partie d'une clérouchie assurait au clérouque une excuse légale d'une durée indéfinie en cas de citation devant les tribunaux, et que, lorsqu'un procès lui était intenté, il n'était jamais tenu de comparaître. Mais il suffit que la question soit posée dans les termes dont on vient de se servir, pour que tout le monde reconnaisse, de prime abord, qu'il n'en pouvait certainement pas être tout à fait ainsi. Il faut dire seulement que nous ignorons quels délais étaient accordés au clérouque cité à comparaître.

2. M. F. a imprimé, en citant ce texte de la *Lettre de Philippe* dans la note 1 de la page 367, τούς τε Βυζαντίους au lieu de Βυζαντίους τε. Cette variante, qui ne paraît pas tirée des manuscrits, manque d'importance; M. F., cependant, se ferait scrupule de commettre une inexactitude, si faible fût-elle, dans une inscription. P. 355, au texte cité dans la note 1, ὀρφανικῶν, vieille variante justement abandonnée, se lit à la place de ὀρφανῶν.

rouchie à l'instar du collége des trésoriers d'Athéné à la capitale, etc.

Chap. V. — Les clérouques furent aussi étroitement unis à la vie religieuse d'Athènes qu'ils l'étaient à sa vie politique. Ils pouvaient sacrifier aux dieux de la ville au même titre que les citoyens. De leur côté, les Athéniens associaient les colons des clérouchies dans les sacrifices et les vœux que les prêtres offraient aux dieux de la cité. Mais le culte des dieux de la mère-patrie ne suffisait plus aux clérouques habitants des pays qui appartenaient à d'autres dieux : et les colons athéniens durent adopter, et adoptèrent, sans essayer de les modifier, les cultes locaux qu'ils trouvaient établis dans les contrées dont ils prenaient possession.

Chap. VI. — La conduite des Athéniens à l'égard des possesseurs du sol sur lequel ils installaient leurs clérouques varia suivant les circonstances. Ainsi ils semblent avoir ménagé la population de la Chersonèse de Thrace [1]. Le plus souvent au v[e] siècle et de même au iv[e] dans l'affaire de Samos, ils chassèrent purement et simplement l'ancienne population. Dans ce sixième chapitre, M. F. trace en particulier l'histoire de cette clérouchie athénienne de Samos, dont les commencements remontent, selon lui, à 366 et qui subsista jusqu'après la défaite subie par les Athéniens à Crannon en 322. Tous les événements sont ici fort bien reconstitués dans leur succession chronologique.

Une inscription précieuse de Samos fait connaître qu'Alexandre, alors violemment courroucé contre les Athéniens, et cédant volontiers aux instances habiles d'un certain Gorgos, de Iasos, qui comptait au nombre de ses favoris, fit « dans son camp » une proclamation en vertu de laquelle Samos devait être évacuée par ler colons d'Athènes et rendue à ses anciens possesseurs, aux Samiens expulsés par ces clérouques. Cet événement se passait vers le milieu de 324, à Ecbatane, où Alexandre venait d'arriver avec son armée au retour de l'expédition de l'Inde. Dans cette occasion, les Grecs qui étaient dans le camp macédonien décernèrent des couronnes à Alexandre, libérateur de Samos. Aux jeux Olympiques de cette même année, Alexandre fit lire en public par Nicanor une autre proclamation, d'une portée générale cette fois, qui réintégrait tous les Grecs exilés de leur patrie dans leurs foyers respectifs. Pour ce qui est de Samos, les nombreuses affaires qui occupèrent Alexandre, et la mort qui vint le surprendre moins d'un an après, firent traîner en longueur l'exécution de la mesure. Toujours est-il que, lors de la proclamation de la liberté de Samos dans le camp, Gorgos, au témoignage de l'inscription en question, couronna, lui aussi, Alexandre, et qu'Athénée, dans un fragment qu'il emprunte à un officier macédonien, Éphippos, qui avait été témoin oculaire de ces scènes, nous a conservé le texte même des paroles que Gorgos commanda au héraut de prononcer à propos de ce couronnement. Il nous est bien un peu malaisé de pénétrer le sens exact de la

1. M. F. promet de publier une étude spéciale sur la clérouchie de Chersonèse nous l'appelons de tous nos vœux.

phrase suivante de M. F. (p. 404) : « et Gorgos lui-même saisit cette *nouvelle* occasion de couronner le roi; » mais il nous semble qu'il doit être de toute évidence pour M. F., comme pour nous, que Gorgos décerna dans une *seule et unique* occasion, dans celle qu'on vient de dire, une seule et unique couronne à Alexandre, la couronne dont font également mention Éphippos et l'inscription.

Nous terminerons par quelques observations qui ne tendent aucunement, du reste, à atténuer les éloges que nous a paru mériter cette étude pour la façon magistrale dont elle est conduite. M. F. ne traite pas toujours, à notre sens, avec une méthode irréprochable les textes qui n'ont point l'avantage d'être gravés sur la pierre. Il les respecte à la fois trop et trop peu. Expliquons-nous par deux exemples.

Page 346, à la note 1, M. F. cite un paragraphe des *Histoires variées* d'Élien (l. VI, § 1). Pourquoi dit-il que le membre de phrase αἴπερ σὺν — εἶχον « est une glose marginale qui a passé dans le texte? » On aimerait à connaître les considérant sur lesquels s'appuie ce décret de bannissement. Pour nous, l'explication, un peu oiseuse, que renferment les mots condamnés, nous paraît tout aussi digne d'Élien que de quelqu'un de ses lecteurs. A défaut de preuves décisives dans un sens ou dans l'autre, n'insistons point. Mais quelle raison pouvait-il donc y avoir de toucher à cette expression toute naturelle et conforme au bon usage attique [1] : τεμένος δὲ ἀνῆκαν [2] τῇ Ἀθηνᾷ? Il n'y avait absolument pas lieu de proposer ἀνέθηκαν. C'est là surtout qu'il faut constater un certain manque de respect envers la tradition.

Dans le texte d'Éphippos, au contraire, M. F. pourrait bien pécher par trop de respect pour la leçon du manuscrit unique du *Banquet des Sophistes* : Γόργος... Ἀλέξανδρον... στεφανοῖ χρυσοῖς τρισχιλίοις καί, ὅταν Ἀθήνας πολιορκῇ, μυρίαις πανοπλίαις καὶ τοῖς ἴσοις [6] καταπέλταις καὶ πᾶσι τοῖς ἄλλοις βέλεσιν εἰς τὸν πόλεμον ἱκανοῖς. « Dix mille armures complètes, » traduit M. Foucart, « avec *le nombre correspondant* de catapultes et tous les autres TRAITS en quantité suffisante pour cette guerre. »

Au lieu de : « tous les autres traits », il y a dans le grec : « toutes les

---

1. Cf. Thucydide, IV, § 116, 2 : τέμενος ἀνῆκεν ἅπαν, avec la note de Krüger sur ce passage, et les nombreux exemples consignés au *Thesaurus*, dans le dictionnaire de Pape, et ailleurs.

2. Les épreuves du présent mémoire, si scrupuleusement revues pour le reste, ont été insuffisamment corrigées au point de vue de l'accentuation. Ainsi, M. F. a laissé imprimer ici ἄνηκαν. Voici quelques autres lapsus du même genre qui nous ont frappé à la lecture : Σκύριαν (pour Σκυρίαν) p. 358 dans le texte et dans les notes 2 et 3; Σκύρον *ibid.* (au lieu de Σκῦρον, qui est l'accentuation usuelle); πολίται (pour πολῖται) p. 359, l. 12; τρίσιν (pour τρισὶν) p. 364, l. 3 d'en bas, et τρίσι p. 393, note 2; ὑμῖν ἐστὶν p. 369, note; παροιμίων (pour παροιμιῶν) p. 394, note 1; καταπελταῖς (pour καταπέλταις) p. 404, note 1. Il pourra être utile de signaler quelques fautes de chiffre dans les renvois : P. 403, note 4, « Athénée, p. 596, A-B » (et non pas 595); p. 393, note 2, « Diodore, XVIII, 18, 9 » (et non XVIII, 9); p. 364, note 3 et p. 369, note « Hypéride, Lycophron, col. XIV » (et non col. XIII).

autres machines de jet »; on sait que βέλος ne signifie pas seulement « projectile », mais aussi, très-souvent, « machine à lancer des projectiles, machine de guerre ». Il est juste d'ajouter que le sens que nous rappelons ici est — chose curieuse — totalement inconnu aux lexiques. Mais pour les mots τοῖς ἴσοις καταπέλταις, nous avouons ignorer absolument ce qu'ils peuvent vouloir dire. Les rendre par : « avec le nombre correspondant de catapultes, » c'est traduire pour traduire. Il vaudrait peut-être mieux, en pareil cas, ne pas traduire du tout. Nous croirions assez volontiers, pour notre part, que le texte réclame la conjecture καὶ τριακοσίοις καταπέλταις (ou mieux, comme dans les inscriptions du temps, καταπάλταις), « et 300 catapultes. »

« Le nombre des pièces mises en batterie dans les sièges antiques, dit dans un récent article le capitaine A. de Rochas d'Aiglun [2], était tout à fait comparable à celui qu'on employait il y a bien peu de temps encore. Ainsi, à l'attaque de Jotapata, Vespasien avait 160 machines en ligne. Les Romains trouvèrent à Carthagène 120 oxybèles de gros calibre et 281 de petit, 23 grands lithoboles [3] et 52 petits, en tout, 476 pièces d'artillerie proprement dite, sans compter plus de 2,500 armes de jets dites *scorpions* et analogues, pour l'usage, à notre ancien fusil de rempart. Les Juifs avaient, à la fin du siège de Jérusalem par Titus, environ 40 lithoboles et 300 oxybèles. » Le chiffre de 300 catapultes pour faire le siège d'Athènes serait donc raisonnable et rentrerait tout à fait dans les données ordinaires.

Charles GRAUX.

---

185. — **Zur Geschichte des deutschen Kriegswesens in der Zeit von den letzten Karolingern bis auf Kaiser Friedrich II**, von Martin BALTZER. Leipzig, Hirzel, 1877, VIII-116 p. in-8°. — Prix : 1 mark 60 (2 fr.).

Ce volume est le début scientifique d'un jeune docteur dans une branche des antiquités germaniques assez peu cultivée jusqu'ici. Les ouvrages sur les antiquités militaires allemandes ne manquent pas, il est vrai; depuis celui de Stenzel, qui a plus d'un demi-siècle de date, ont paru ceux de Barthold et du général de Peuker, et d'ailleurs il n'est point d'histoire générale de la civilisation allemande un peu complète où quelque chapitre ne soit consacré à ce sujet. Il reste néanmoins beaucoup à faire pour arriver à une connaissance approfondie de la matière, les militaires qui ont traité la question n'ayant pas, en général, l'érudition requise pour

---

1. Chez M. F. ταῖς ἴσαις, par erreur.
2. *Coup d'œil sur la balistique et la fortification dans l'antiquité*, dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, 11e année (1877), p. 279.
3. Ὀξυβελής, avec ou sans καταπάλτης, catapulte, machine à lancer des traits; les *lithoboles* ou *pétroboles* lançaient des pierres ou autres masses pesantes.

l'étude des vieux textes, et les savants de cabinet manquant de la pratique et de l'expérience professionnelle également nécessaire pour maitriser le sujet.

M. Baltzer a pris la sage précaution de limiter nettement son sujet à l'organisation militaire de l'Allemagne du xe siècle au xiiie. Dans ce cadre une fois choisi, il a tâché de recueillir tous les renseignements possibles par un dépouillement méthodique de tous les auteurs contemporains et des documents historiques et juridiques qui se rattachent à l'époque [1].

L'opuscule de M. B. se compose de deux chapitres dont le premier traite particulièrement de l'*organisation militaire* du pays. Il nous montre les levées populaires devenant de plus en plus rares et de moins en moins utiles à la guerre, à mesure que la chevalerie les remplace. Il établit que les obligations féodales sont à la base de toute l'organisation des armées de l'empire, la propriété foncière, comme telle, n'étant pas astreinte au service militaire, mais seulement les vassaux et les *ministériaux* : distinction purement théorique d'ailleurs, car il n'y avait guère de chevaliers qui ne pussent être rangés dans l'une ou l'autre catégorie. Depuis Henri IV, les princes et les grands décident la guerre ou refusent de s'y engager. Ministériaux et vassaux ne peuvent être convoqués que par leurs seigneurs immédiats, de sorte qu'en dehors du consentement des princes, le souverain ne peut disposer que de ses propres *milites*, qui paraissent avoir dépendu des domaines impériaux, à l'origine du moins. Le contingent de chaque prince était fixé pour la campagne prévue et ne restait pas toujours le même. La levée s'opérait par les soins du seigneur et la montre des troupes précédait leur incorporation à l'armée royale.

Le second chapitre s'occupe de l'*art militaire* d'alors, au point de vue technique. On peut y suivre le développement de l'armement primitif, comprenant épée, lance et bouclier, à mesure que la chevalerie prédomine ; peu à peu l'homme d'armes lui-même, trop pesamment armé, est obligé de s'associer des servants, le *dextrarius*, le *palafredus*, etc. Un des paragraphes les plus intéressants du travail de M. Baltzer traite de l'approvisionnement des armées au moyen âge. Les troupes avaient le droit de prendre en passant les fourrages nécessaires, mais, jusqu'au xie siècle, elles traînaient avec elles leurs provisions de bouche; plus tard, l'on achetait ou bien encore on réquisitionnait les vivres, etc.

Il est certains points de détail où l'opinion de l'auteur sera peut-être réfutée dans la suite, mais, dans son ensemble, c'est une très-estimable contribution à l'histoire des antiquités germaniques et permet de bien augurer des futurs travaux de l'auteur. Si nous devions adresser un reproche à son opuscule, c'est celui d'avoir un peu trop parfois confondu les prescriptions légales avec la réalité des faits et d'avoir accepté trop de règles et de définitions pour une branche de l'activité humaine qui, sur-

1. Il s'est aussi tout naturellement aidé de l'ouvrage de M. Ficker, d'Innsbruck, et des travaux de Waitz, Roth et Nitzsch sur la féodalité, etc.

tout au moyen âge, se manifestait au hasard des caprices et des impulsions individuelles, bien plus que d'après un code et des instructions officielles.

R.

VARIÉTÉS

MYTHOLOGIE ICONOGRAPHIQUE

(Suite et fin).

VI

Non-seulement les Grecs ont traduit à leur guise les sujets qui avaient déjà sur leurs modèles orientaux une signification soit symbolique, soit même mythologique, mais, suivant un penchant invincible, ils ont prêté cette signification à d'autres sujets de même provenance qui appartiennent manifestement à la *vie réelle*. On entrevoit dès maintenant tout ce qu'ont pu produire de telles métathèses quand on songe que le contact qui les a produites s'est prolongé pendant des siècles, sur une surface étendue, dans une aire géographique comprenant des races diverses.

C'est de cette manière que les épisodes, succinctement décrits plus haut, qui se déroulent autour de la coupe de Palestrina, et qui présente en eux-mêmes un sens à la fois clair et humain, ont été repris en sous-œuvre et traités comme des *épisodes du cycle d'Hercule* : *la chasse au cerf* est devenue *la poursuite du cerf d'Arcadie* ; *l'assomption du char* est devenue *l'apothéose d'Hercule enlevé au ciel dans un char par Athéné* [1], etc... Autre exemple. Sur les coupes et les cratères phéniciens est souvent reproduit le sujet suivant fait à souhait pour animer les longues zones qui y sont tracées : une armée en marche, file de soldats, fantassins, cavaliers, guerriers en char, bêtes de somme (chameaux, mulets, etc.)... Ce sont exactement les *Stratiôtica* que Pausanias voyait encore sur le troisième côté du coffre de Kypselos (style oriental) conservé à Olympie. Or, les Grecs se creusaient l'esprit pour trouver l'*explication historique*, l'*exégèse*, comme dit Pausanias, de cette expédition militaire. Histoire tout à fait fabuleuse, bien entendu. Pour les uns, c'était Oxylos à la tête des Etoliens attaquant les Eléens. Pour les autres, c'étaient les Pyliens et les Arcadiens combattant à Pheia et sur le Jardanos ; pour d'autres encore, c'étaient Mélas et son armée, etc. Il est plus que probable que ce n'était rien de tout cela : c'était une copie pure et simple, sans prétention et sans intention, de quelque sujet oriental, identique au sujet militaire de nos coupes [2]. Ce

---

1. A vrai dire, c'est peut-être cet épisode miraculeux qui a été la première fissure par laquelle la mythologie s'est infiltrée dans cette histoire.

2. Et particulièrement du grand cratère trouvé à côté de la coupe de Palestrina.

qu'il y a de plus piquant, c'est que ce sujet, devenu une sorte de motif banal de décoration, pourrait fort bien avoir été, en effet, originairement un sujet *historique* emprunté aux annales en images des grands conquérants de l'Egypte et de l'Assyrie ! Les Grecs avaient au fond raison en y cherchant instinctivement de l'histoire à l'époque de Pausanias. A un autre moment, ils y avaient cherché de la mythologie pure. Ces mêmes *Stratiôtica* avaient été regardés et traités, par les mêmes Grecs, tantôt comme l'*expédition d'Hercule* (à l'ouest, *dextrorsum)*, tantôt comme la pompe triomphale de Bacchus [2] son antithèse (à l'est, *sinistrorsum)*.

Nous voilà presque ramenés à un système bien discrédité, à l'evhémérisme. Oui, mais à un evhémérisme d'une espèce toute particulière, supportable pour la critique, puisque tout s'y passe dans le monde des images et qu'il ne s'agit plus de l'histoire mise directement en fables, *mais de tableaux de la vie réelle interprétés abusivement par la mythologie* [3].

Les Grecs ne paraissent pas d'aillleurs avoir été ici les premiers coupables. Les Phéniciens leur ont donné l'exemple. Nos coupes nous permettent de saisir sur le fait une manifestation bien instructive de cette évolution mythologique, de ce mouvement des images allant à la fable, quand la fable n'allait pas à elles. Parmi les sujets qui reviennent le plus fréquemment, est une sorte de pastorale dramatique, tout à fait terre à terre, et qui, entre parenthèses, ressemble étrangement à l'une des scènes du bouclier d'Achille : l'attaque d'un troupeau de bœufs par *deux lions* et la lutte engagée par les bergers contre les ravisseurs. Sur l'une de ces coupes, un des épisodes, un des *moments* de l'action, a été extrait du cycle et placé au centre en médaillon : *L'homme combattant à l'épée l'un des lions dressé*. La scène est identique de point en point, seulement ici l'homme n'est plus un homme, c'est un dieu ; il *lui a poussé quatre ailes* [4]. Le papillon est sorti de la chrysalide; un mythe est éclos, et cette fois, en plein milieu sémitique.

Les Phéniciens ne se sont donc pas contentés de conserver aux scènes qu'ils copiaient la signification mythologique qu'elles pouvaient primitivement avoir; ils avaient déjà été entraînés, eux aussi, à attribuer cette signification à des scènes de la vie réelle, probablement même à des scènes historiques. Les formes allégoriques et symboliques employées avec une évidente complaisance par les Egyptiens et les Assyriens ne pouvaient que favoriser cette tendance, et les auteurs mêmes de ces images conven-

---

2. Cf. une des coupes de Chypre avec un *chameau* figurant dans la colonne en marche. Cet animal caractéristique se retrouve plusieurs fois dans les défilés dionysiaques que je rapproche de ce monument oriental.

3. Il y a eu naturellement des cas inverses, c'est-à-dire des images à signification mythologique interprétées abusivement comme scènes de la vie réelle. Il serait intéressant de montrer comment et pourquoi la mythologie abandonne parfois des images qui lui appartiennent légitimement, ou en évacue d'autres dont elle s'est indûment emparée.

4. Les quatre ailes données au EL phénicien par Sanchoniathon.

tionnelles, qui sont comme les métaphores plastiques du langage idéographique — comme des images d'images — ont dû être les premiers à se laisser prendre aux pièges qu'elles tendaient à leur imagination.

Il m'est impossible d'indiquer, même sommairement, toutes les combinaisons auxquelles a pu donner naissance cette transmission d'images et de légendes réagissant les unes sur les autres. On pourrait cependant, en se plaçant au point de vue de l'hellénisme, admettre un certain nombre de cas principaux :

1° L'image grecque reproduit purement et simplement l'image phénicienne;

2° La signification originelle de l'image est conservée;

3° La copie grecque est altérée involontairement;

4° Les altérations graphiques font naître des altérations dans l'interprétation;

5° L'interprétation est altérée de prime abord et fait naître des altérations graphiques;

6° L'image, altérée ou non, est interprétée d'une façon tout à fait arbitraire dans ses détails ou dans son ensemble, soit sur de nouveaux frais d'imagination, soit par l'adaptation d'une légende préexistante.

7° Une même image donne naissance à plusieurs interprétations d'ordre différent réagissant ensuite sur elle pour la différencier.

8° Des images, sans rapport entre elles, mais juxtaposées dans un même ensemble décoratif, ont été reliées narrativement, cycliquement, par la glose populaire.

VII

Cette imagerie orientale, avec son cortège de légendes, a envahi, sous couleur d'ornementation, toutes les choses grecques. Meubles, ustensiles divers, bijoux, monnaies, pierres gravées [1], bas-reliefs, etc., etc., et surtout *vases peints* ont multiplié à l'infini et popularisé ces sujets exotiques, tout en les déformant, ou plutôt en leur donnant cette forme exquise que l'hellénisme a su imprimer à tout ce qu'il a touché. Les vases peints ont été probablement le premier essai d'imitation des artistes occidentaux qui, n'ayant pas à leur disposition les matières métalliques précieuses des Phéniciens et ne sachant pas d'ailleurs encore les travailler, ont traduit en céramique la toreutique coûteuse et laborieuse pratiquée par les Orientaux. Au lieu de ciseler des vases d'or, d'argent, de bronze,

1. Beaucoup de sujets peu compliqués ornant ces petits monuments et d'autres de même taille ne sont que des *extraits*, mais des *extraits textuels*, de nos cycles d'images. Cette remarque s'applique aussi bien aux gemmes phéniciennes elles-mêmes. Rien n'est plus facile que de réintégrer dans le cycle originel tel personnage, tel animal, tel groupe, etc., qui en faisait partie et qui, isolé sur une médaille ou sur une intaille, avait perdu toute signification. C'est exactement comme un mot détaché à l'état de flexion; il ne peut reprendre sa valeur que replacé dans la phrase à laquelle il appartient.

ils ont peint des vases d'argile. Ils ont, du reste, gagné à ce changement de procédé une souplesse de main, une liberté et, par suite, une science de dessin que les Orientaux n'ont jamais connue ou ne connaîtront que beaucoup plus tard lorsqu'à leur tour ils se mettront à l'école grecque. La peinture des vases, avec ses larges allures et sa facilité d'exécution, a rendu à l'art grec un service du même genre que la substitution des douces fermetés du marbre aux roideurs du granit et autres matières rebelles des Egyptiens ou aux trahisons du calcaire ingrat employé par les Phéniciens. C'est d'ailleurs la peinture céramique qui est toujours restée chez les Grecs le plus près de ses origines. Ainsi s'expliquent les traditions d'archaïsme qu'elle a conservées jusqu'à des époques relativement basses.

L'habitude extrêmement ancienne d'inscrire auprès des personnages, figurant sur ces vases peints, les *noms* qu'ils portent, a son point de départ dans nos coupes phéniciennes, où, sans parler des brèves épigraphes en lettres sémitiques signalées plus haut, les acteurs sont souvent accompagnés de cartouches égyptiens, ou pseudo-égyptiens, qui ont la prétention de nous apprendre leurs noms. Cette particularité a dû exercer une influence notable, non-seulement sur les équivalences établies entre certaines divinités étrangères les unes aux autres, mais encore sur la transmission même de l'alphabet phénicien. Je pencherais à croire que c'est principalement par cette voie que l'emprunt s'est fait. Ces petits textes seront passés dans les copies grecques avec les images au milieu desquelles ils étaient tracés, et la lecture de ces premiers *phoinikeia* aura été facilement connue, parce que les importateurs phéniciens étaient là pour les prononcer, facilement retenue, parce qu'ils étaient courts et ne comportaient guère autre chose que des noms propres. Ecrire les sons ou dessiner les formes, c'est tout un : γράφειν.

Nous avons d'ailleurs des copies, des pastiches grecs de la toreutique orientale, reproduisant complètement, et dans les mêmes matières, les coupes phéniciennes. Ces spécimens sont peut être dus, il est vrai, à des artistes orientaux travaillant pour les Grecs, même, qui sait? au milieu des Grecs. De ce nombre est une des coupes de Chypre où un Hercule d'un hellénisme manifeste, se trouve juxtaposé à des personnages tout à fait orientaux, dont l'un est justement son ancêtre iconographique. Nous possédons là, pour ainsi dire, une image bilingue ; le texte avec sa traduction en regard, ou plutôt la souche et son rejeton.

VIII

Nos monuments phéniciens, entre autres renseignements précieux, nous fournissent encore le moyen de résoudre pratiquement une question homérique qui a préoccupé, à bon droit, les critiques de toute époque : *la description du bouclier d'Achille*. Homère, chantant les diverses scènes ciselées sur ce bouclier merveilleux, nous montre les personnages se livrant à des *actes successifs et variés*, faisant ceci, puis

cela, puis cela, puis cela encore. On admettait généralement que le poète s'était laissé entraîner par son imagination et avait ajouté à sa description des traits, des actes même qui ne devaient pas, qui ne pouvaient pas être exprimés sur le monument qui lui servait de modèle (si même modèle il y avait jamais eu). La coupe de Palestrina nous fait immédiatement toucher du doigt le simple procédé à l'aide duquel la variété et la succession des actes devaient être figurées sur le prototype du bouclier d'Achille : *la répétition des acteurs*. Cela nous prouve, une fois de plus, l'exactitude et, si l'on peut dire, la probité des descriptions homériques. Quant à la minutie des détails, il est aisé de voir par la coupe de Palestrina que l'artiste phénicien, prodiguant dans son récit les indications les plus ingénieuses, les plus inattendues, n'a sous ce rapport rien à envier au poëte. Celui-ci, pour être complet, au delà même de la vraisemblance, n'avait qu'à lire ce que le burin avait écrit sur les modèles dont il s'inspirait.

Ce qu'il y a de plus curieux, et ce qui permet de pousser la démonstration jusqu'à l'évidence, c'est que certaines scènes même du bouclier d'Achille se retrouvent *littéralement* sur quelques-uns des vases phéniciens venus jusqu'à nous, vases dont Homère a certainement connu les analogues, d'après ce qu'il dit lui-même. Par conséquent, rien ne peut nous donner une idée plus précise du bouclier d'Achille, comme disposition, composition, procédés, etc., que la coupe de Palestrina et les autres monuments congénères, avec leurs sujets variés se déroulant, *moment par moment*, dans des zones concentriques.

Il est, en outre, tel de ces sujets qui, destiné plus tard à devenir la proie de la fable, conserve encore dans Homère sa signification naturelle (p. ex. *l'attaque des bœufs par les deux lions*).

IX

Il y aurait bien d'autres conséquences à tirer de ces faits, mais je dois me borner aujourd'hui à cette esquisse imparfaite, et forcément confuse, du système qui sera développé dans la suite de mon mémoire. Je ferai cependant remarquer, avant de finir, que ce système que j'ai à dessein restreint aux relations de la Phénicie et de la Grèce, est susceptible d'être étendu aux relations analogues établies entre d'autres peuples, parce qu'il a pour principe un sentiment essentiellement humain et permanent, un phénomène qui n'est pas plus le privilège d'une race que d'une époque et qui se peut définir en deux mots : *l'influence des images sur l'imagination*. Nous assistons encore aujourd'hui, chez nous, dans nos campagnes, à des faits du même genre. Nos légendes du moyen âge sont remplies de cas analogues dont plusieurs sont présents à la mémoire de tous, et les premiers temps du christianisme en fournissent maint exemple [1]. La rage des iconoclastes n'était pas aveugle. Ils sen-

---

1. Il est arrivé parfois que la *même image* a traversé, à peu près intacte, siècles et peuples, en soulevant sur son passage tout un nuage de fables tourbillonnant autour

taient que détruire l'image c'était frapper au cœur le paganisme qui s'obstinait à ne pas mourir ; c'était tarir la source vive de la fable sans cesse renaissante. Tous ceux qui ont eu à se débarrasser d'une mythologie, Juifs, Musulmans ou autres, ont bien compris que l'image n'était pas seulement le fruit, la fleur si l'on veut, mais la racine de l'arbre maudit.

Ce qui s'est passé entre la Phénicie et la Grèce, et, il est à peine besoin d'ajouter, entre la Phénicie et les autres peuples méditerranéens, s'est passé entre la Phénicie elle-même d'une part et l'Egypte et l'Assyrie de l'autre. Le monde sémitique s'éclaire lui aussi, de ce côté, d'une vive lumière. Il me serait facile de prouver par des exemples, empruntés aussi bien aux traditions phéniciennes qu'aux traditions bibliques, tout ce qu'a produit sur ce terrain la mythologie oculaire, tout ce qu'y a fait éclore la vue d'images, et d'images non-seulement analogues, mais souvent *identiques* à celles qu'ont connues les Grecs. De là ces ressemblances inexplicables historiquement, et pourtant indéniables, de tant de fables appartenant à des races différentes, ressemblances dont l'hypothèse d'une transmission exclusivement orale est impuissante à rendre compte, et qui s'expliquent sans peine si on leur assigne pour point de départ, non pas une légende, mais une même représentation figurée, colportée par l'imagerie et diversement interprétée.

La Grèce, à son tour, a donné à cette diffusion des fables par voie iconographique une impulsion d'une énergie extraordinaire. L'Orient lui-même a été le premier à en subir l'action récurrente. Il a reçu avec usure tout ce qu'il avait avancé. On lui a réexpédié, après les avoir ouvrées à nouveau, les formes et les idées qu'il avait importées à l'origine. La Grèce a su ajouter aux anciens moyens de propagation des instruments d'une puissance incomparable, parmi lesquels il faut citer en première ligne la *monnaie*, avec ses revers variés à l'infini et contenant tout un monde d'images, y compris le panthéon hellénique au grand complet. La numismatique est un miroir à mille facettes où se réfléchit tout entière l'antiquité. Ce qu'aujourd'hui la froide archéologie demande aux médailles, n'oublions pas que des centaines de générations, appartenant à toutes sortes de races, le leur ont demandé avec toute la naïveté et toute l'ardeur de la curiosité populaire. La monnaie, circulant entre toutes les mains, allant dans tous les pays, survivant aux hommes qui la créaient, est devenue l'un des véhicules les plus rapides, l'un des propagateurs les plus actifs, l'un des conservateurs les plus fidèles de l'image et de toutes les idées qui étaient attachées, ou que l'on pouvait rattacher à l'image. La monnaie a été le grand livre de ceux qui ne savaient ou ne voulaient pas lire ; l'illustration permanente, et sans cesse tenue au cou-

d'elle. Un des cas les plus curieux est assurément celui de saint Georges, où l'iconographie nous permet de tracer, avec une certitude toute graphique, ce que l'on pourrait appeler la *courbe de la légende ;* nous obtenons ainsi une ligne ininterrompue, reliant l'Horus égyptien au saint fabuleux que l'Angleterre nous montre encore faisant caracoler son cheval au revers de ses souverains d'or.

rant, de la religion et de l'histoire. A cet égard, on peut dire qu'elle a produit des résultats comparables à ceux de l'imprimerie. Ce n'est pas le métal seulement, c'est l'esprit humain lui-même que monnayaient ces coins en y frappant, sans distinction de matière ethnique, l'empreinte uniforme des conceptions plastiques dont ils étaient dépositaires.

Je ferai remarquer du reste que l'origine de la monnaie nous reporte encore matériellement à nos coupes orientales qui, elles aussi, ont dû bien souvent servir aux échanges du commerce primitif (Homère nous le donne à entendre). Nous retrouvons déjà dans les fonds de ces coupes, disposés en médaillons, tous les éléments qui constitueront le type organique du signe monétaire : le cercle de perles ou *grènetis*; la corde coupant horizontalement le cercle dans sa partie inférieure et formant l'*exergue* avec *inscriptions*; enfin, dans le champ libre situé au-dessus, des *sujets figurés dont plusieurs sont textuellement copiés par d'anciens spécimens de monnaies*. Il n'y avait qu'à détacher ces médaillons, à en reproduire l'empreinte sur des flans métalliques pour obtenir, avec tous ses membres essentiels et définitifs, la monnaie. Les médailles sont donc intimement liées à nos coupes. Par leur dérivation, elles en sont les filles; par leurs effets, elles en sont les héritières [1].

X

Le jour où la Grèce prend la haute main dans cette propagation mixte de l'image et de l'idée coïncide avec le moment où le courant de la civilisation est inversé et se dirige vers l'Orient d'où il venait autrefois. Il y a là une ligne de faîte pour l'histoire et une division naturelle pour l'étude dont j'ai essayé de faire entrevoir l'étendue et l'objet. C'est ici que je m'arrête. Mais il m'est impossible, en terminant, de ne pas signaler d'un mot les vastes perspectives que ce point de vue nous offre sur la formation de certaines *mythologies relativement récentes*, telle que la mythologie indienne [2]. L'application méthodique des principes exposés ci-dessus, faite par des mains compétentes, peut, je crois, amener d'importantes solutions. Bien des difficultés que l'on rencontre quand on veut expliquer certaines similitudes entre les fables et les épopées de la Grèce et de l'Inde s'évanouiraient peut-être, si l'on admettait moins des emprunts directs, par la parole ou par l'écriture, que des emprunts par voie iconographique. Partout où l'influence grecque a pénétré, elle a introduit son art, ses formes plastiques et les idées qui en sont le corollaire. Or, l'action de l'art grec sur la génération de l'art indien étant, si je ne m'abuse, un fait constant, nous tenons probablement le canal principal par lequel l'hellénisme a pu, en passant d'un côté par l'Égypte alexan-

1. Cf. les *emblemata* et les médailles qui, remontant pour ainsi dire à leur source, ont servi beaucoup plus tard à décorer des coupes dans lesquelles on les encadrait.
2. Tout ce qui touche à l'antiquité védique est, cela va de soi, hors de cause.

drine, gnostique même, de l'autre par la Bactriane, se déverser dans le monde spirituel et, particulièrement, mythologique de l'Inde [1].

On obtiendra certainement des résultats analogues en interrogeant dans ce sens iconographique les légendes fabuleuses des Perses, des Germains, des Celtes, des Slaves, de tous les peuples, en un mot, qui ont été compris dans l'orbe gréco-romain ou touchés par lui, et qui, s'ils sont restés plus ou moins en dehors de l'influence immédiate de l'imagerie égypto-assyrienne ou phénicienne, n'ont pu se soustraire plus tard à celle de l'imagerie hellénique.

Ces peuples ont eu, bien entendu, leurs croyances propres, tant individuelles que dérivées d'un fonds commun à la race; mais la plupart de ces croyances ont été coulées, à des moments donnés et variables, dans ces moules iconographiques dont nous connaissons maintenant la provenance étrangère et la nature ambulante. Ces moules ont ajouté à l'identité de la *substance* et aux ressemblances primitives, symboliques, allégoriques, etc..., qui peuvent en être l'effet normal et direct, la similitude adventice et consécutive de la *forme*.

Cette uniformité apparente et superficielle ne doit pas faire illusion. Elle ne prouve pas toujours l'identité du fond, au moins pour certains points où on l'invoque parfois à tort. C'est comme si l'on faisait entrer en ligne de compte, à l'actif de l'origine commune des langues indo-européennes, des mots dont l'identité n'est autre chose que le produit notoire d'emprunts ultérieurs. Il ne faut pas confondre, dans la mythologie comme ailleurs, des ordres de faits qui semblent continus et qui sont séparés en réalité par de vastes espaces séculaires. L'étude des fables exige non moins impérieusement que celle des langues, l'observation des règles chronologiques qui sont la perspective de l'histoire. En ce qui concerne les fables, les monuments indiqués plus haut nous fournissent pour cette mise en place rationnelle de précieux repères.

La mythologie linguistique et symbolique peut poursuivre librement ses ingénieuses recherches sur ce qu'elle croit être le fond premier des mythes, et essayer d'extraire de leurs innombrables combinaisons les idées basiques qu'elle soupçonne de s'y cacher : explications météorologiques, solaires, lunaires, stellaires, planétaires, ou toutes autres méthodes d'analyse allégorique, pourront continuer de se disputer cette inépuisable matière. Mais à côté de cette étude, il y a place pour une autre étude qui est propre à lui rendre de sérieux services. Celle-ci n'essaie pas de pénétrer la composition intime des fables; elle laisse de côté la recherche des

1. On peut même se demander si le commerce phénicien n'avait pas frayé le chemin aux Grecs, et si l'imagerie assyro-égyptienne qu'il colportait partout n'avait pas déjà exercé directement dans l'Inde une influence antérieure. Certains indices fournis par plusieurs sujets de nos coupes phéniciennes pourraient le donner à penser. Il y aurait alors à distinguer au moins deux couches superposées. C'est assurément à la dernière que doivent être rapportées en tout cas, les analogies frappantes offertes par les représentations indiennes avec certains monuments égyptiens tels que ces figurines de terre cuite, de très-basse époque et de style singulier, que l'on trouve sur la côte syro-égyptienne.

principes secrets qui les ont, tour à tour, peut-être et contradictoirement animées; elle ne s'occupe systématiquement que de leurs propriétés extérieures, de leur forme. C'est à la forme seule que s'adresse la science, la mythologie optique; elle ne réclame que le corps des dieux et laisse leur âme, s'ils en ont une, à qui la veut.

Ch. Clermont-Ganneau.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 octobre 1878.

M. Joachim Ménant lit un travail dans lequel il communique le résultat de ses recherches sur les empreintes de cylindres assyriens examinées par lui au musée britannique. Il établit que ces cylindres, dont on a longtemps ignoré l'usage, sont de véritables cachets. Tous portent des dessins gravés en creux; dans quelques-uns sont gravés aussi des caractères archaïques, et les inscriptions que forment ces caractères se lisent ainsi : *cachet d'un tel;* le nom seul diffère d'uu cachet à l'autre. Les actes que l'on scellait avec ces cachets étaient écrits sur des surfaces formées d'une terre plastique : on roulait sur ces surfaces le cylindre, dont l'empreinte se dessinait alors en relief. A côté de cette empreinte on écrivait, en caractères cursifs semblables à ceux de l'acte, les mots *cachet d'un tel*, que ces mots fussent ou non déjà gravés, en caractères archaïques, dans le cachet. Cette manière de rédiger et de sceller les actes remonte à une époque antérieure à celle de la domination sémitique : elle a continué sous cette domination et s'est perpétuée sous les Perses et sous les Grecs jusqu'au Ier siècle de notre ère. Les documents de cette nature existent par milliers au musée britannique. M. Ménant y a relevé les empreintes d'un grand nombre de cachets, dont la date et la provenance se trouvaient établies par la teneur des contrats auxquels ils étaient appliqués. Il a ainsi constaté quels étaient les types de dessin propres à chaque époque et à chaque contrée, et, d'après ces données, il a pu déterminer la provenance et la date d'un assez grand nombre de cylindres sans inscription qui nous sont parvenus. Pour appuyer ses démonstrations, M. Ménant met sous les yeux des membres de l'Académie plusieurs planches lithographiées où ont été reproduits les dessins des cachets qu'il étudie. On a dans quelques-uns de ces cachets les seuls monuments artistiques qui nous soient parvenus de l'époque de la domination sumérienne.

M. Egger, au nom de la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, propose à l'Académie d'appuyer la demande faite par MM. Berger, Albert et Delaborde, membres de l'école de Rome, à l'effet d'être nommés membres de cette école ponr une année encore.

Cette proposition est adoptée.

M. Egger communique ensuite le résumé d'une lettre écrite en grec ancien que lui a adressée de la plaine de Troie, le 23 septembre dernier, M. le docteur Schliemann. A cette date, M. et Mme Schliemann venaient de reprendre, avec cent cinquante ouvriers, les fouilles commencées par eux il y a quelques années. Auparavant, M. Schliemann avait exploré Ithaque, et y avait reconnu le véritable site de la ville d'Ulysse, sur lequel on s'était trompé jusqu'ici : les fouilles faites par lui ont amené la découverte d'une agglomération de « maisons cyclopéennes », comme les appelle M. Schliemann, au nombre de cent quatre-vingt-dix.

M. Casati communique diverses notes sur quelques faits d'archéologie et d'histoire : ces notes se rattachent à un travail que l'auteur a entrepris sur le musée archéologique du château de Rosenborg, en Danemark. Dans la première de ces notes, M. Casati signale divers hanaps, vidrecomes ou autres vases à boire de forme bizarre, et présente une série de rapprochements entre les vases de cette sorte conservés au *grünes Gewœlbe* de Dresde et ceux que mentionnent plusieurs inventaires français des XIVe et XVe siècles. Dans la seconde, il donne quelques détails tirés des mémoires du chevalier de Terlon, ambassadeur de Louis XIV auprès du roi de Suède Charles X, sur le passage du grand Belt et du petit Belt par l'armée suédoise sous la conduite de Charles X : toute l'armée passa de Suède en Danemark, en marchant sur la glace dont la mer était entièrement couverte. La troisième et dernière note contient quelques observations sur l'horlogerie des XVe et XVIe siècles.

M. Th.-H. Martin continue sa lecture sur les hyhothèses astronomiques de Platon.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 19 Octobre — 1878

186. — **Œuvres de Synésius,** évêque de Ptolémaïs, dans la Cyrénaïque, au commencement du v[e] siècle, traduites entièrement, pour la première fois, en français, et précédées d'une étude biographique et littéraire, par H. Druon. Paris, Hachette, 1878, 632 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Il semble que M. Druon ait voué sa vie littéraire à Synésius. Il a débuté par lui, et il apparaît de nouveau, soutenu par lui : Synésius est sa propriété. En 1859, il bâtissait sur ce fonds, non sans bonheur, sa thèse française de doctorat ; aujourd'hui, à dix-neuf ans de distance, il nous donne une traduction française de Synésius tout entier. Grâce à son effort érudit, les premiers, je crois, nous possédons en notre langue les œuvres de l'évêque de Ptolémaïs.

Le volume ouvre par une étude biographique et littéraire de 185 pages. Je croyais ces pages nées d'hier, venues les dernières, après la traduction et le reste ; elles datent de dix-neuf ans. M. D. s'est contenté de nous donner une seconde édition de sa thèse, de tout point semblable à la première : sa thèse est, paraît-il, son premier et dernier mot sur Synésius. Comment se fait-il qu'une intimité, un tête-à-tête de dix-neuf ans, ne lui ait rien appris de nouveau sur Synésius et ses alentours, sur le monde littéraire, ecclésiastique, administratif et militaire d'alors ?

Je ne veux pas médire de la thèse de M. D. ; d'autres s'en sont chargés. M. Volkmann la juge plus sévèrement qu'il ne convient : c'est, dit-il, un travail extraordinairement superficiel et inexact. Il y a du vrai au fond de cette dureté. La meilleure des thèses n'est jamais qu'une thèse, c'est-à-dire, en général, le coup d'essai d'un jeune homme. Dix-neuf ans après, il faut corriger, ajouter, retrancher, faire autrement la même chose.

M. D. sait mal ce qui s'est dit chez nous de Synésius, et il ne sait pas du tout ce qui s'en est dit ailleurs. Il existe, à cette heure, en comptant les diverses éditions complètes ou partielles, une quarantaine de volumes sur Synésius. Mais M. D. se suffit. En 1859, il ignorait les utiles travaux de Krabinger, l'érudit de ce temps qui a le plus fait pour Syné-

sius, ses notices, éditions, traductions et annotations; il ignorait la monographie de Clausen, si nécessaire à qui s'occupe de Synésius; il ignorait la lettre de Geel [1] et l'intéressante découverte de M. Miller [2], qui, l'une et l'autre, touchent de si près Synésius. Depuis, M. D. a lié connaissance avec Krabinger, du moins avec son dernier travail (nulle part il ne s'aide des autres); il traduit sur son texte, en homme qui croit que le dernier paru doit être le meilleur. De M. Volkmann, venu plus tard, en 1869, il n'a pas entendu parler, à ce qu'il semble [3]; il y a pourtant là de bonnes pages, des faits étudiés de plus près, plus savamment maniés et en quelque sorte renouvelés, surtout des morceaux de marque heureusement traduits ou commentés, qui ne lui eussent pas été inutiles [4].

Quant à l' « étude biographique et littéraire », peut-être la goûterais-je davantage telle qu'elle est, si je songeais moins à ce qu'elle devrait être. Il y a dans les cinq premiers chapitres, c'est-à-dire dans la partie biographique (la meilleure, à mon avis), une variété, un luxe de faits qui impose; mais tout cela est vague. Il est peu de choses auxquelles l'auteur ne touche; il n'en est aucune qu'il approfondisse. Cependant, que de points intéressants à traiter dans une biographie de Synésius! La Cyrénaïque, autrefois si florissante, est ruinée aujourd'hui : quelles ont été les causes de sa ruine? Sur ces barbares qui l'enveloppent et la pressent, sur leurs noms, leurs mœurs et leurs razzias, n'était-il pas possible d'être plus précis et plus complet? Une étude sur la géographie générale, politique, ecclésiastique et même barbare de la Cyrénaïque est inévitable. Le régime municipal, la hiérarchie judiciaire, les trois grandes autorités provinciales : le gouverneur civil (ὁ ἡγεμών), le gouverneur militaire (ὁ στρατηγός) et le métropolitain, leurs empiètements et leurs querelles, les rapports hiérarchiques de ces autorités avec Alexandrie et Constantinople, tout cela devait être discuté et éclairci en autant de chapitres. De même, l'église métropolitaine, métropolitain, suffragants, prêtres et fidèles, devait être traitée à part; là-dessus les matériaux abondent.

La partie littéraire de l'étude est tout à fait démodée; le goût n'est plus aux belles phrases esthétiques. Que Synésius, ennemi des sophistes, soit sophiste lui-même, cette contradiction importe peu. Ce qui importe, c'est de savoir pourquoi chacun l'était. Ces sophistes, j'entends ceux de l'espèce de Synésius, étaient de fort honnêtes gens, vivant du passé, in-

---

1. Lettre à M. Hase sur le discours de Dion Chysostome, intitulé : *Eloge de la chevelure*, par J. Geel. Leyde, Hagenberg, 1839.

2. *Eloge de la chevelure*, discours inédit d'un auteur grec anonyme, en réfutation du discours de Synésius, intitulé : *Eloge de la calvitie*, etc., par E. Miller. Paris 1840.

3. Synesius von Cyrene, etc., von D[r] Richard Volkmann. Berlin, 1869.

4. Peut-être les amis de Synésius me sauront-ils gré de leur signaler ici deux excellents petits volumes qui se font rares : *Delle opere di Sinesio tradotte dal greco de Massimiliano Angelelli*, etc. Bologna, 1827, 1828. L'auteur connaît Synesius et le traduit heureusement; ses notes sont pleines de recherches.

différents au présent et tournant le dos à l'avenir, plus utiles qu'on ne pense. Gardiens superstitieux de l'idiome hellénique, ils l'empêchaient de se gâter; ils le transmettaient, dégénéré sans doute, mais pur encore et harmonieux. Sectateurs arriérés des vieux dogmes, leur résistance provoquait la science et la parole chrétiennes. Les sophistes furent les maîtres du christianisme oriental. M. D. n'a pas pris garde à cela, non plus qu'à bien d'autres choses.

Il est aisé d'être neuf sur les œuvres de Synésius. Beaucoup de ces œuvres sont doubles, je veux dire qu'elles tiennent du passé et du présent : du passé par le mythe, du présent par l'histoire. La fantaisie de l'artiste a mêlé ces deux choses; la sagacité du critique doit les démêler. Le traité *De la Providence*, p. e., se prête admirablement à ce triage. Du *Discours sur la royauté*, en épuisant le texte et les alentours, il n'est pas impossible de tirer un tableau très-ressemblant de l'empire d'Orient. Le *Dion* fournit la matière d'un très-curieux chapitre : l'éducation d'un homme de lettres. Il resterait à étudier les vicissitudes du goût à l'égard de Synésius : pourquoi il a plu, pourquoi il cessa de plaire, à qui il plaît encore aujourd'hui. En réalité, Synésius n'est ni philosophe ni poète; il est un témoin de son temps et un styliste. Deux sortes de personnes ont commerce avec lui : l'historien et l'helléniste. A-t-on pris garde à la prédilection des lexicographes pour Synésius? Ils le citent à l'égal des plus grands; il n'est presque pas d'article où il ne soit allégué.

La traduction est la partie neuve du volume de M. D. Elle est fort convenable. Le sens y est, sinon les nuances du sens; quant à l'esprit, c'est autre chose. Tout Synésius n'est pas là; le meilleur est omis. On sent trop que M. D. traduit; il est gêné, lourd et diffus. Ce que je lui reproche surtout, c'est d'avoir oublié que Synésius tout entier, mots et pensées, n'est qu'un tissu de réminiscences; il était indispensable d'indiquer ses sources, M. D. ne l'a pas fait. Les notes, en petit nombre, sont trop souvent inutiles. M. D. a préféré le superflu au nécessaire. D'autres, venant après lui, s'aideront de sa traduction et traduiront mieux.

M. D. a dédié son livre à M. Egger, le mieux informé et le plus bienveillant des lettrés. Que ne l'a-t-il consulté davantage? M. Egger sait tout, et, s'il ignore quelque chose, son ignorance instruit encore. Aidé du maître, M. Druon eût fait une œuvre originale et complète qui n'aurait pas déçu la critique.

F. Lapatz.

---

187. — De Crozals. **Lanfranc**, archevêque de Cantorbéry, sa vie, son enseignement, sa politique. Paris, Sandoz et Fischbacher, in-8°, 270 p. — Prix : 7 fr. 50.

Professeur en Italie, où il était né, prieur du grand monastère du Bec, en Normandie, abbé de Saint-Etienne de Caen, enfin archevêque de Can-

torbéry en Angleterre, orateur, savant, politique, conseiller de Guillaume le Conquérant et ami du pape Grégoire VII, Lanfranc a été mêlé aux grands événements du XI[e] siècle, renaissance littéraire, réforme monastique, conquête et organisation religieuse de l'Angleterre.

On possède sur Lanfranc des documents nombreux. Tous ne sont pas également clairs; ils sont loin aussi d'avoir tous une valeur égale. Le premier devoir de l'historien ne serait-il pas, en pareil cas, de s'enquérir, avec un soin minutieux et en présence du public, de la valeur des témoins qu'il invoque? Une dissertation sur les sources, quelle que fût sa longueur, ne serait point un hors-d'œuvre en tête d'un travail qui a des prétentions à la science. Nous regrettons que M. de Crozals n'ait pas fait sur les textes qu'il cite des recherches approfondies. La liste qui figure à la fin de l'ouvrage ne présente aucun intérêt; l'*Introduction*, beaucoup trop abrégée, et qui devait cependant constituer une partie importante du livre, est inspirée, nous le craignons, par des travaux de seconde main. Elle semble figurer là pour la forme, quand elle devait compter, et compter beaucoup, pour le fond.

M. de C. a-t-il consulté tous les textes qui pouvaient éclairer son sujet? Assurément non. On s'étonnera sans doute que dans une série de chapitres consacrés à la conquête et à l'organisation de l'Angleterre ne figure aucun texte de lois. Ces lois existent cependant, et elles peuvent donner à l'historien des renseignements précieux sur l'état du clergé anglo-saxon, sur les prétentions des vainqueurs. Ajoutons que chez quelques historiens modernes de l'Angleterre, notamment Hook, M. de C. pouvait trouver soit une voie à suivre, soit une opinion à combattre.

L'étude incomplète des textes a nui aux premier chapitres de la thèse. Sur bien des points, les opinions de M. de C. ne paraissent point irréfutables. Par exemple, Lanfranc était-il d'origine patricienne ou plébéienne? Les documents ne nous donnent pas à cet égard de renseignements certains. Deux vers de saint Anselme font naître Lanfranc, il est vrai, de parents notables « civibus egregiis et honestâ conditione. » Mais le plus grand nombre des Vies de Saints, en Occident comme en Orient, ne débutent-elles pas par un éloge plus ou moins mérité des ancêtres des bienheureux? Trop souvent, à notre avis, M. de C. se contente du vraisemblable, et s'arrête à mi-chemin dans la recherche de la vérité. L'entrevue entre Lanfranc et le duc Guillaume, racontée page 71 et suivantes, est-elle bien la première qu'aient eue ces personnages? Un texte dit non; M. de C. dit oui, et les raisons par lesquelles il combat le biographe de Lanfranc ne nous paraissent pas décisives.

La thèse de M. de C. n'est pas tout entière consacrée à l'Angleterre. Des pages d'un intérêt plus général ont trait, par exemple, à l'état intellectuel de l'Occident au XI[e] siècle. Faisant un retour sur l'histoire littéraire du X[e] siècle, M. de C. n'accorde pas à la renaissance française toute l'importance que peut-être elle mérite : Arnulph d'Orléans, Durand de Castres, Hildemar de Sens, Gibuin de Châlons, Sanche de

Bordeaux, ont exercé cependant sur les écrivains de leur temps une incontestable influence. Pouvait-on enfin ne point dire un mot du plus singulier esprit du xe siècle, de l'homme qui a été, dans l'ordre intellectuel, comme le précurseur de Lanfranc, Gerbert, le pape Sylvestre II? Un rapprochement entre ces deux personnages eût peut-être éclairé d'un jour nouveau la thèse de M. de C. On eût mieux compris l'état de la société au xie siècle. Tour à tour moine et secrétaire d'un archevêque de Reims, précepteur d'un prince impérial et abbé d'un grand couvent d'Italie, archevêque de Ravenne et pape, né dans une chaumière de l'Auvergne et mort sur le trône de saint Pierre, Gerbert au xe siècle, comme Lanfranc au xie, est le symbole le plus éclatant de l'Eglise militante du moyen âge.

Nous préférons de beaucoup à la première partie de la thèse la seconde, dans laquelle M. de C. a étudié avec un soin particulier la conquête normande et l'histoire du clergé d'Angleterre, après 1066. Bien que le récit de la conquête, comme le dit M. de C. ne soit plus à faire, on pouvait cependant apporter quelques modifications aux théories émises par l'illustre historien de Guillaume le Conquérant. Ces modifications, qui portent surtout sur le caractère romain de la conquête, ont été présentées par M. de Crozals avec une discrétion heureuse. Les derniers chapitres, les meilleurs peut-être de l'ouvrage, donnent des renseignements intéressants et nouveaux sur les discussions de toutes sortes qui divisèrent le clergé d'Angleterre après la conquête normande.

G. G.

---

188. — **Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne,** publiées sous les auspices de la Société industrielle de Mulhouse, par l'abbé Hanauer, professeur au collège du Haut-Rhin. T. II. Denrées et salaires. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1878, xxxvi, 616 p. in-8°. — Prix : 9 fr.

M. l'abbé Hanauer est connu surtout en France par deux ouvrages sur les paysans de l'Alsace au moyen âge, qui valurent à leur auteur une couronne de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au concours de 1865, et soulevèrent d'assez vives controverses dans les revues locales. La *Revue critique* y fût mêlée [1] et nous parlons d'autant plus volontiers du présent travail que nous avons cru devoir combattre alors, avec qnelque véhémence, les théories exposées dans ces deux volumes.

Depuis ce temps, M. H. s'est consacré tout entier à un nouveau travail, pour lequel il a réuni, pendant dix ans, les matériaux dans les archives les plus considérables de l'Alsace. Il a voulu retracer un tableau détaillé, mais scrupuleusement exact, des conditions de l'existence matérielle au moyen âge dans sa province natale. Tâche immense et d'autant plus difficile que tout ou presque tout restait à faire en pareil sujet. L'histoire

---

1. *Revue critique*, 1866, II, p. 251.

politique et religieuse de l'Alsace a tenté de nombreux travailleurs; ses principaux littérateurs et poètes n'ont pas manqué de biographes et ses plus petites communes ont obtenu parfois l'honneur de monographies spéciales. Mais on a peu cultivé le terrain de son passé économique, et le sujet avait de quoi tenter un écrivain courageux, en quête d'un thème nouveau.

La *Société industrielle* de Mulhouse, s'intéressant à l'entreprise, accorda des subsides à M. l'abbé H. et le mit à même d'explorer par lui-même, soit à Colmar, soit à Strasbourg ou à Haguenau, cette partie des fonds d'archives qu'on ne remue point d'ordinaire, puisqu'ils ne touchent pas à l'histoire politique. Règlements monétaires, mercuriales officielles, ordonnances du Magistrat, procès-verbaux des confréries d'arts et métiers, anciens comptes des villes, etc., tout fut parcouru, extrait, analysé par l'auteur, et en 1876 paraissait un premier volume de notre ouvrage, intitulé *les Monnaies*. Ne l'ayant point reçu, nous ne pouvons en rendre compte ici ; disons seulement qu'il renferme l'histoire des ateliers monétaires de l'Alsace, l'histoire de ses mines, celle des banques, du change des monnaies, etc. Mais la partie la plus intéressante du livre, la plus utile du moins pour l'érudit s'occupant de l'histoire d'Alsace, est celle qui se rapporte à la valeur même des monnaies alsaciennes. Dans une série de tableaux on trouvera cette valeur indiquée pour toutes les espèces monnayées ayant eu cours dans le pays, aux diverses époques de son histoire. Ce sont des milliers et des milliers de chiffres que l'auteur a groupés dans ces pages ; pour les contrôler, il faudrait refaire à peu près son immense travail. Il faut donc espérer qu'il ne s'y est point glissé d'erreurs ni de fautes d'impression, car il ne se trouvera point sans doute d'érudit disposé à le recommencer et les historiens futurs se contenteront d'extraire M. H., soit en le citant, soit en oubliant de le citer.

Le second volume, qui vient de paraître, est intitulé *Denrées et salaires*. Dans cette partie de son ouvrage, l'auteur a tenté de déterminer le *pouvoir* de l'argent au moyen âge, en admettant — ce qui n'est pas absolument juste, et il le reconnaît lui-même — que l'argent a toujours une valeur constante et uniforme. Les produits agricoles, et le blé tout d'abord, puis le taux des salaires, ce sont là les deux *échelles*, si je puis m'exprimer ainsi, que les économistes appliquent d'ordinaire pour arriver à cette fixation du *pouvoir* des métaux monnayés. M. H., craignant que ces termes de comparaison ne fussent assez exacts en eux-mêmes, les a combinés avec une série d'autres données, qui lui permettent de fixer d'une façon passablement précise le prix-coûtant de l'existence humaine en Alsace du XIVe siècle jusqu'à nos jours.

Le premier chapitre de ce second volume nous donne la réduction de toutes les anciennes mesures usitées en Alsace, en mesures métriques. C'était un travail préliminaire indispensable, car, sans cette réduction, l'auteur aurait été dans l'impossibilité de faire apprécier au lecteur tant de données puisées dans les chroniques et les archives et se rapportant à vingt mesures de hauteur ou de capacité différentes. Le chapitre suivant

est composé d'extraits de chroniques alsaciennes, relatant les prix soit d'années de cherté exceptionnelle, soit d'une époque d'abondance extraordinaire. L'auteur ne les donne qu'à titre de curiosités historiques, car c'est sur les années normales seules, ou plutôt sur la moyenne d'un grand nombre d'années, qu'il base ses calculs.

La législation des grains en Alsace, le prix des grains dans les différentes parties de la province, la fabrication de la farine, le mécanisme de la boulangerie d'alors, les taxes frappées sur cette industrie, remplissent des pages nombreuses. Après le pain, l'auteur passe à la volaille, au gibier et aux poissons. Les légumes ont leur tour; les légumes secs, le riz, la choucroûte, les navets, les pommes de terre enfin, que nous rencontrons en Alsace dès le début du XVI[e] siècle, ont enfin retrouvé leur historien, et leur histoire se trouve être plus intéressante que celle de maint personnage historique. L'épicerie n'est pas oubliée, non plus que les laitages. Les boissons remplissent plusieurs chapitres. Les vins que les historiens mentionnent dès le IX[e] siècle, la bière qui devient un article industriel considérable à Strasbourg dès le milieu du XV[e] siècle, les eaux-de-vie, le kirsch surtout, font suite aux chapitres relatifs à la nourriture. L'éclairage et le chauffage des Alsaciens, leurs vêtements et leurs chaussures, leur personnel domestique, leurs demeures, occupent ensuite M. H. et il nous retrace ainsi le tableau complet de leur existence, en se plaçant naturellement au point de vue économique. Un dernier chapitre, intitulé *Variétés*, comprend tous les côtés de la vie journalière auxquels l'auteur n'avait pu trouver de place sous les rubriques précédentes. Le matériel de guerre y coudoie l'établi des potiers d'étain et les ramoneurs s'y rencontrent avec les bains publics.

Le cadre rempli par M. l'abbé H. est immense, on le voit; l'auteur nous a donné comme une encyclopédie complète de la vie matérielle en Alsace au moyen âge. Si son étude s'étendait également au côté intellectuel de l'existence humaine, il aurait écrit une histoire complète de la civilisation alsacienne, une *Culturgeschichte,* comme on dit en Allemagne.

Tel qu'il est cependant, il représente un labeur des plus considérables. Ce n'est point un livre d'une lecture facile : il ne pouvait l'être. Le côté pittoresque de son sujet a été négligé par l'auteur plus que dans ses publications précédentes et nous lui en savons gré. On ne pourra lui adresser aussi facilement le reproche d'avoir tracé des tableaux arbitraires ou de fantaisie. Mais ses deux volumes prendront place sur le bureau de travail de tout savant appelé à s'occuper d'une manière quelconque de l'histoire d'Alsace. Il y puisera des renseignements exacts qui pourront éclairer d'une manière inattendue bien des points de l'histoire politique, religieuse ou judiciaire de la province. Quant à tous ceux qui voudront retracer le tableau de l'existence matérielle de ces contrées, c'est dorénavant chez M. H. qu'ils iront puiser en première ligne leurs matériaux. Il est une seule chose que je regrette, c'est que l'auteur n'ait

point pris le temps, ou n'ait pas eu la patience de rédiger une table des matières, un *index* détaillé de toutes les données entassées dans son volumineux ouvrage. Beaucoup d'entre elles resteront perdues, à coup sûr, pour qui n'aura point la patience de lire ces volumes, la plume à la main, et le travailleur pressé qui cherche un renseignement spécial ne s'orientera pas toujours facilement avec le secours des tables dressées par M. Hanauer.

R.

---

189. — **Rückblicke auf die Anfænge der deutschen Oper in Hamburg,** eine Festschrift von Ludwig Meinardus. Hamburg, Karl Grædener, 1878, 91 p. in-8°.

Ce livre n'est, en somme, qu'un panégyrique du célèbre Gerhard Schott qui fonda, à Hambourg, sa patrie, le premier Opéra de l'Allemagne. Il serait à souhaiter qu'il y eût dans toute cité un homme aussi épris des beaux-arts, aussi avide d'instruire et de divertir ses concitoyens par de nobles amusements, aussi prêt à sacrifier son temps et sa fortune à la gloire artistique et littéraire de sa ville natale. Gerhard Schott, de retour à Hambourg, après avoir parcouru l'Europe, n'a pas de plus ardent désir que de fonder un Opéra semblable aux Opéras qu'il admirait en Italie. En 1677, grâce à ses généreux efforts, l'Opéra est construit sur le Marché aux Oies, et dès lors, assisté de l'organiste de Sainte-Catherine, Reineke, Gerhard Schott dirige le nouveau théâtre : malgré les honneurs qu'il reçoit, malgré la charge de sénateur qu'on lui confie, il ne cesse de veiller sur « son » Opéra : parfois même il envoie jouer, devant le public de Kiel, la troupe d'acteurs qu'il a réunie. Il n'épargnait rien, du reste, pour éblouir le public et enlever les applaudissements : le temple de Salomon, qu'il montra sur la scène aux habitants de Hambourg, lui coûta 15,000 thalers et on le voit, pour l'opéra de Genséric, payer un casque 100 thalers. Le théâtre de Hambourg, dit un contemporain, était alors le plus vaste de l'Allemagne, celui de Leipzig le plus pauvre, celui de Hanovre le plus beau, celui de Brunswick le plus parfait. Le fécond Postel, le satirique Hunold, Bressand, le traducteur de Corneille et de Racine, König, le poète de la cour de Dresde et le successeur de Besser, Feind, étaient les écrivains attitrés du théâtre de Hambourg.

Dans un chapitre intéressant de son opuscule (Chaire et scène, *Kanzel und Bühne)*, M. Meinardus montre les colères que soulevaient, parmi les ecclésiastiques de Hambourg, les spectacles que Schott avait mis à la mode. Le pasteur Antoine Reiser écrivit, en 1681, sa *Theatromania*. Christophe Rauch lui répondit par sa *Theatrophania*, trop souvent pleine de traits de mauvais goût : ne s'avisa-t-il pas de prétendre que l'opéra était une institution divine et que Dieu même l'avait donné à la

terre, puisque le prophète disait : « *Domine, omnia opera operatus es* »? Reiser prit feu et attaqua Rauch dans une seconde brochure : « L'avocat sans conscience, brièvement expédié avec sa *Theatrophania* [1]. » Mais, parmi les adversaires de l'opéra, le plus acharné peut-être était un fervent disciple de Spener, le pasteur Winckler. A la fin, Gerhard Schott perdit patience et lança contre les ennemis de son théâtre son mémoire « *Vier Bedenken von der Oper* » (1693). Winckler répondit dans une adresse au sénat qu'autrefois à Leipzig lorsqu'il était étudiant, si « modestes » que fussent ses spectacles, il avait remarqué en lui un plus vif amour pour cette rareté *(Raritæt)* que pour Dieu et ses études, et qu'il avait eu besoin, pour se garder du piège, de l'intercession divine ». Mais deux facultés de l'Université de Wittenberg, une faculté de Rostock, le sénat de Hambourg même approuvèrent l'opéra; un partisan de Schott, Elmenhorst, répliqua durement à Winckler dans sa *Dramatologia*, et peu à peu le zèle intolérant des pasteurs hambourgeois se refroidit : bientôt on ne débattit plus d'autre question que celle-ci : « Un prêtre a-t-il le droit de faire des pièces de théâtre et d'aller à l'opéra? »

Mais Gerhard Schott mourut, et, malgré la collaboration active de brillants artistes comme Keiser et malgré la protection de MM. d'Ahlefeld et de Wich, l'opéra de Hambourg tomba.

Nous aurions souhaité que M. Meinardus eût décrit avec plus de vivacité et d'éclat ces commencements de l'opéra en Allemagne.

A. CHUQUET.

---

190. — H. PALM. **Beitræge zur Geschichte der deutschen Literatur des XVI. und XVII. Jahrhunderts**, in-8°, Breslau, Morgenstern, 1877 (IV-302 p.). — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Depuis une vingtaine d'années que M. Palm s'est consacré à l'histoire de la Silésie, il a publié un grand nombre d'excellentes monographies sur les principaux écrivains qui ont illustré cette province. Mais ces travaux, dispersés dans les revues les plus diverses, étaient depuis longtemps très-difficiles, parfois même impossibles à trouver : on ne peut donc que le féliciter d'avoir réuni en un volume élégant les plus importants. Le seul reproche qu'on aurait à lui faire serait d'avoir été trop sévère dans son choix : bon nombre d'articles concernant l'histoire, l'histoire littéraire et la linguistique auraient certes bien mérité aussi une réimpression et nous espérons que ce volume de *Beitræge* ne restera pas isolé.

Ce n'est pas au reste à une simple réimpression que s'est borné M. P.; chaque article a été soumis, quand il était nécessaire, à une

1. *Der gewissenlose Advokat mit seiner Theatrophania kürzlich abgefertigt.*

soigneuse révision et tous les progrès accomplis par la critique depuis leur première apparition ont été consciencieusement mis à profit par le savant professeur.

Ces monographies sont trop bien connues et depuis trop longtemps dans le domaine public, pour que nous ayons besoin de les analyser par le menu. La première (p. 1-83), parue il y a vingt-quatre ans comme programme du gymnase Sainte-Madeleine à Breslau, est consacrée à la vie du recteur *Christian Weise* et contient une analyse et une appréciation détaillée de ses ouvrages : aucun fait nouveau n'ayant été signalé depuis touchant cet auteur, elle n'a subi que peu de changements. — Puis vient (p. 84-102) une étude sur *Paul Rebhun* parue en 1859 à la suite de l'édition des drames de cet auteur donnée par M. P. dans la collection de la Société littéraire de Stuttgart (49ᵉ publication). M. P. y a mis à profit l'ouvrage de M. E. Höpfner, *Reformbestrebungen auf dem Gebiete der deutschen Dichtung*, parue depuis (in-8°, Berlin, 1866). — La troisième étude intitulée : *Paul Fleming und Georg Gloger* (p. 103-112), est la réimpression, sous un autre titre et avec quelques changements, d'un article sur *Paul Fleming et les Silésiens*, paru dans le cinquième volume des *Schlesische Provinzialblætter* (nouv. série), à propos de l'édition des poésies allemandes et latines de P. Fleming donnée par M. Lappenberg. — Une des études les plus profondément remaniées est la suivante qui traite du *Drame allemand en Silésie jusqu'à Gryphius* (p. 113-128). Insérée dans le tome VIII du *Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Alterthum Schlesiens*, elle s'est graduellement augmentée des nombreuses découvertes faites depuis sur ce terrain par M. P. et par d'autres, et la modestie avec laquelle son auteur avoue qu'elle est encore loin d'être complète nous permet d'espérer de nouvelles acquisitions dans cette voie trop longtemps négligée. — A part un article sur le poète silésien *Daniel de Czepko de Reigersfeld* (remaniement complet d'une étude sur le même écrivain parue en 1873 dans l'*Archiv für die Geschichte deutscher Sprache und Dichtung* de Wagner), qui occupe les pages 261 à 302, le reste du volume (p. 129-260) est consacré à *Martin Opitz*, dont M. P. a étudié la vie et les œuvres avec une prédilection toute particulière. Divisée en six paragraphes, dont quelques-uns ont déjà paru jadis dans diverses revues, cette étude se recommande d'autant plus à l'attention des lecteurs qu'elle repose, surtout en ce qui concerne les remaniements opérés par M. P. dans la présente réimpression, sur des sources non encore utilisées, ignorées même la plupart du temps, avant que le zèle infatigable de M. Palm ne les tirât des bibliothèques et des archives silésiennes, où elles étaient enfouies.

Nous ne pouvons que souhaiter le meilleur accueil à cet ouvrage, fruit d'un long et consciencieux labeur et écrit dans le style le plus agréable.

A. Fécamp.

191. — **Le comte de Fersen et la cour de France,** extraits des papiers du grand maréchal de Suède, comte de Fersen, publiés par son petit neveu le baron de Klinckowström, colonel suédois. Paris, Didot, 1878, 2 vol. in-8° lxviii, 321-440 p. — Prix : 20 fr.

La part prise par le comte Axel de Fersen à la fuite de Varennes est connue depuis longtemps, et le nom de Fersen est familier à tous ceux qui se sont occupés de l'histoire des cours de l'Europe pendant la Révolution. Après Varennes, Fersen devint l'agent le plus actif de Louis XVI et de Marie-Antoinette à l'étranger ; résidant à Bruxelles, il entretenait avec eux, et avec leurs autres agents, une correspondance suivie ; il était leur intermédiaire auprès de Gustave III. M. Geffroy, dans son livre de *Gustave III et la cour de France,* avait déjà, d'après les archives de Suède, très-bien indiqué et résumé cette diplomatie de Fersen et de son roi. M. Feuillet de Conches, dans les tomes III, IV et V de son recueil *Louis XVI, Marie-Antoinette,* a publié, également d'après les archives de Suède, de très-curieuses lettres de Fersen et de Gustave III. La publication de M. de K. complète, et très-largement, les renseignements fournis par ceux qui s'étaient, avant lui, occupés de Fersen : ces deux volumes apportent un certain nombre de faits nouveaux, et sont du plus grand intérêt pour qui cherche la vérité des nuances dans l'histoire la plus compliquée qui fut jamais. C'est donc une bonne fortune pour les historiens, et il faut remercier M. de K. d'avoir ouvert ses archives de famille. — Tome I. Introduction (I-lxxvii). C'est une biographie du comte de Fersen. Elle contient des fragments de journal et des lettres antérieures à l'époque qu'embrasse la publication. Ce que M. de K. dit des deux premiers voyages de Fersen à Paris (janvier 1774 et août 1778), et ce qu'il rapporte, après M. Geffroy et d'accord avec lui, sur la sympathie que la reine Marie-Antoinette éprouva pour le jeune gentilhomme suédois, me paraît très-sage (voir p. xv, et xxii-xxvi). M. de K. ajoute un renseignement intéressant et qui confirme les conclusions de M. Geffroy (I, p. 362) : « Ces bruits injurieux, dit M. de K., ne pouvaient guère avoir de consistance, puisque dans ce même temps le jeune Fersen méditait un engagement avec une jeune demoiselle de Léijel.... Plusieurs lettres du comte de Fersen communiquent ce projet de mariage à son père... » Le comte de Creutz, le ministre de Suède, qui croit avoir deviné le roman, en proclame en même temps la parfaite innocence. « J'avoue, écrivait-il à Gustave III le 10 avril 1779, que je ne puis m'empêcher de croire qu'elle (la reine) avait du penchant pour lui : j'en ai vu des indices trop sûrs pour en douter. Le jeune comte de Fersen a eu dans cette occasion une conduite admirable par sa modestie et par sa réserve, et surtout par le parti qu'il a pris d'aller en Amérique. En s'éloignant, il écartait tous les dangers ; mais il fallait évidemment une fermeté au-dessus de son âge pour surmonter cette séduction. » Le témoignage de Creutz est intéressant, mais il est fort possible que son amour-propre national l'ait ici induit à grossir les choses et à prendre pour un commencement de passion ce qui

n'était que sympathie toute simple et manège de coquetterie royale. Ce roman échappe en effet à l'implacable police de Mercy-Argenteau ; dans cette période, il surveille avec une attention scrupuleuse tous les alentours de la reine ; il s'occupe de nombre de courtisans, entre autres et surtout du comte de Guines, et il ne parle pas une fois de Fersen. Cette omission chez un chroniqueur aussi attentif, aussi bien informé et aussi consciencieux, a son poids. Ce qui est certain, c'est que Fersen avait inspiré une grande confiance, qu'il la méritait et qu'il paya par le plus noble et le plus constant dévouement la royale amitié dont il était honoré. Il est très-naturel de discuter et de critiquer l'œuvre politique à laquelle il se consacra ; mais l'élévation de ses sentiments ne peut être mise en doute : ces deux volumes en sont le continuel témoignage. Fersen est plus qu'un gentilhomme du XVIII[e] siècle ; c'est un chevalier.

On trouve encore dans l'introduction (p. XXXIX-LXI) des lettres intéressantes de 1789 à 1791, surtout au sujet de Necker, de sa fille et du groupe Staël. On y rencontre (p. XV) cette précieuse indication : « Le roi, écrivait le secrétaire de Gustave, me charge de vous faire savoir que toutes les dépêches à Staël sont écrites dans le sens de la révolution ; il veut feindre avec lui de faire attention à ce qu'il en dit ; mais ce n'est que pour mieux approfondir leurs projets et leurs vues. »

P. 1 à 35. Journal du 11 juin 1791 au 16 décembre 1792. Détails notés au jour le jour sur l'affaire de Varennes ; celui-ci, entre autres, qui est bien caractéristique et qui découvre un des côtés les plus tristes des intrigues de ce temps-là. « Le 10 juillet. — Le matin à la cour (de Bruxelles). Beaucoup de gens me recherchent ; dégoûté de les voir. Il y a ici des joies indécentes parmi une partie à l'arrestation du roi. Il veut se former deux partis : d'Artois, et le roi et la reine. » Marie-Antoinette et Louis XVI se plaignaient à tout instant et très-amèrement de l'émigration ; ce passage suffirait à leur donner raison.

P. 36 à 73 — Lettres de 1780 à 1783 sur la guerre d'Amérique. Elles auraient dû être classées avant le Journal de 1791.

P. 74 à 316. Correspondance de Fersen du 7 janvier 1790 au 30 décembre 1792. Cette correspondance touche à toute la diplomatie secrète de Louis XVI et du parti de l'émigration, à toutes les négociations qui préparèrent la coalition. Il n'y a pas d'affaire importante du temps et de gens ayant marqué, sur lesquels on n'y trouve des renseignements précieux. J'en citerai un exemple — non qu'il soit le plus singulier que l'on puisse choisir — mais parce qu'il montre bien le parti que les historiens pourront tirer de ce volume. *L'Intermédiaire* du 10 mai 1875 a publié, d'après des notes du général comte d'Osmond, les renseignements suivants : Le 20 juin, le roi et la reine remirent à M. de Champcenetz deux instructions, de la main de la reine. M. d'Osmond les avait copiées sur l'original ; l'*Intermédiaire* les a publiées. La première, qui est du 6 mai 1791, porte que le roi s'est décidé à employer la force pour rétablir l'ordre en France ; il craint que la *politique insidieuse de l'Angleterre*

ne veuille troubler les puissances qui pourraient vouloir le seconder dans un si noble dessein. Il charge M. Barthélemy, secrétaire de l'ambassade de France à Londres, de sonder les dispositions de l'Angleterre à l'égard de la révolution : soutiendra-t-elle les factions à force ouverte ou par de l'argent ? empêchera-t-elle les puissances d'aider le roi? Pourrait-on obtenir *sa neutralité parfaite en lui faisant des avantages de commerce ou des sacrifices de possessions aux Indes ou aux Antilles et de quel genre pourraient être ces avantages?* Dirige-t-elle la Prusse, est-elle dirigée par la Prusse? *Lorsque le roi sera en lieu de sûreté, M. Barthélemy recevra des instructions plus positives et plus détaillées. Jusqu'à cette époque, il ne doit entamer aucune négociation ni faire aucune ouverture ; elles pourraient compromettre le secret qu'on lui confie et qu'il est si essentiel de garder.* — La seconde instruction, datée de juin (le jour a été effacé), porte que M. de Champcenetz se rendra près de M. Barthélemy, le sondera, verra *s'il est aristocrate ou démocrate, ce qu'il pense de la révolution et des moyens de rétablir un autre ordre de choses et s'il est dévoué au roi.* Si les dispositions de Barthélemy sont satisfaisantes, M. de Champcenetz lui remettra les instructions du 6 mai. — D'après le récit de M. d'Osmond, M. de Champcenetz partit de Paris le 20 juin, vit Barthélemy, et lui communiqua les instructions du 6 mai ; Barthélemy ne s'expliqua pas très-clairement et Champcenetz attendit, pour lui demander des démarches, que l'on apprît que le roi était en sûreté. On apprit qu'il était prisonnier, et la négociation n'eut pas de suites. L'auteur de la communication faite à l'*Intermédiaire* posait, tant sur l'authenticité de ces documents que sur leur portée historique, des questions auxquelles les papiers de Fersen permettent de répondre.

Fersen écrivait le 1er avril 1791 au baron de Taube, secrétaire intime de Gustave III (I, p. 89) : « LL. MM. sont assurées des dispositions favorables et des secours de l'empereur, de l'Espagne, de la Sardaigne et de la Suède, mais ces deux premières puissances craignent l'effet de la réunion de l'Angleterre, de la Hollande et de la Prusse, et que ces trois puissances ne veuillent, en les attaquant, les empêcher de secourir le roi de France d'une manière efficace.... *Le roi est résolu de négocier avec l'Angleterre, pour obtenir sa neutralité, en lui offrant des avantages ou des sacrifices raisonnables.* » Le 2 avril, Fersen écrit au baron de Breteuil, ministre *in partibus* des relations extérieures pour le compte de Louis XVI (I, p. 94) : « Nous n'aurons rien à craindre du roi de Prusse pour l'exécution des grands projets du roi ; S. M. le pense de même ; mais elle n'est pas du même avis relativement à l'Angleterre, et, malgré qu'elle soit bien convaincue du danger de faire aucune ouverture à la cour de Londres et qu'elle le défend même expressément à M. Barthélemy, elle persiste à le charger de sonder les dispositions de ce cabinet. Vous verrez par l'instruction qu'on lui envoie, et dont je joins une copie, que la commission que le roi lui donne ne peut compromettre en rien.

C'est le jeune Champcenetz, gouverneur des Tuileries, qui est chargé de la lui porter; on peut compter sur sa fidélité et sa discrétion. » — Le 11 avril, Fersen au baron de Taube (I p. 99), : « LL. MM. ont pris des mesures pour s'assurer de la façon de penser de M. de Barthélemy, secrétaire d'ambassade à Londres, et, si elle est telle que LL. MM. ont lieu de le croire, elles le chargeront de sonder les dispositions de la cour de Londres, mais de ne traiter ostensiblement que lorsque le roi sera hors de Paris. » Enfin, le 18 avril, Fersen écrit encore au baron de Taube (I, p. 101). « Le marquis de Bouillé a proposé au roi de France de céder à l'Angleterre quelques possessions dans l'Inde, ou même la totalité, en se réservant d'y commercer. Le roi répugne fort à un si grand sacrifice, et attend là-dessus l'avis du baron de Breteuil; mais tout cela ne pourra se traiter que lorsqu'il sera hors de Paris. » La correspondance de Marie-Antoinette avec le comte de Mercy concorde parfaitement avec ces renseignements. Elle lui mande, le 14 avril 1791, que l'on va faire sonder Barthélemy et, s'il y a lieu, le charger d'une négociation (Feuillet II, p. 38). — le roi et la reine songeaient alors à partir à la fin de mai. Le 6 mai, c'est-à-dire à la date que portent les instructions publiées par l'*Intermédiaire*, la reine écrit à Mercy (Feuillet II, p. 46) que l'on a écrit les instructions de Barthélemy : la reine les résume et ce résumé (p. 47) reproduit mot pour mot plusieurs des phrases essentielles du texte copié par M. d'Osmond.

La copie des instructions envoyée par Fersen à Breteuil le 2 avril, ne s'est pas retrouvée. Les instructions d'avril étaient-elles celles qui furent écrites le 6 mai? N'est-il pas probable que, pour se prononcer sur les insinuations de cessions de territoire, Louis XVI attendit l'avis de Breteuil, qu'il le reçut et que, le 6 mai, il rédigea les instructions définitives? Dans tous les cas, le texte de M. d'Osmond correspond parfaitement avec les renseignements fournis par les lettres de Fersen et de la reine, et tout autorise à l'accepter pour authentique. La différence de date entre les instructions remises à M. de Champcenetz pour Barthélemy (6 mai) et les instructions particulières de Champcenetz (juin), s'explique très-aisément. Le départ fut retardé à diverses reprises, et ce n'est qu'au moment où le voyage fut irrévocablement décidé, que le roi ordonna à Champcenetz de se mettre en route et lui donna les instructions qui lui étaient personnelles.

Tome II. — 1 à 106, Journal de Fersen du 1er janvier 1792 au 31 décembre 1793. — Correspondance du 2 janvier 1792 au 24 octobre 1793.

La partie la plus neuve de ces documents est celle qui a trait à la mission secrète de Fersen à Paris en 1792. Ce voyage était inconnu, et les détails en sont pleins d'intérêt. Le romancier trouverait autant que l'historien son compte dans ce volume. Fersen ne cesse de méditer sur le salut de la reine, et il fut mêlé à toutes les tentatives que l'on fit pour l'enlever.

Les deux volumes contiennent trente-et-une lettres de Marie-Antoinette. Plusieurs de ces lettres présentent des fragments de ligne et souvent des lignes tout entières de points. Ces points ne manqueront pas d'exciter la curiosité ou de provoquer même des critiques peu bienveillantes. Il eût été à désirer que l'éditeur, s'il le pouvait, fût entré à ce sujet dans quelques explications. Il y a tout lieu de croire que la plupart du temps, ces *blancs* ou ces *points* n'ont aucun sens. Nous voyons, en effet (II, p. 199-200, 220-221, 340), que dans leurs lettres écrites, soit en chiffres, soit avec de l'encre sympathique, Fersen et Marie-Antoinette inséraient tantôt des chiffres nuls, tantôt des mots dépourvus de sens. Il semble que, dans la plupart des cas, les points qui se trouvent dans les lettres publiées par M. de K. aient cette origine, car les points n'interrompent nullement la suite de la pensée et de la phrase. Cependant nous lisons (II, p. 220), la reine à Fersen : « Quand mes lettres auront un second *n* après avoir d'abord écrit, il sera du premier volume de... en toutes lettres ; *ce sera des choses qui ne regarderont plus le baron de Breteuil.* » Le baron de Breteuil, bien que ministre *in partibus*, était encore un ministre, il avait une sorte de demi-caractère officiel ; Fersen le voyait souvent, servait d'intermédiaire entre la reine et lui ; a-t-il effacé certains passages des lettres de la reine qui ne devaient point être communiqués à Breteuil ? Enfin nous avons (II, p. 111) le *fac-simile* d'une lettre de la reine qui est imprimée en regard. L'autographe contient des passages raturés, et ils ont tout l'air d'avoir été raturés de la même encre qui a servi à écrire la lettre. Il faut donc encore admettre le cas où la reine aurait elle-même effacé certains passages. En pareil cas, les points ne suffisent pas, et il aurait fallu indiquer s'ils remplacent un passage non déchiffré, ou un chiffre nul, ou une rature qui se trouve dans l'original, ou un passage raturé du déchiffrement.

J'ai signalé le grand intérêt de l'ouvrage et le service rendu par M. de K. Encore qu'il ne s'agisse point d'un historien de profession et qu'il y ait toujours de l'inconvénient à décourager de la publicité les hommes du monde qui possèdent des documents aussi précieux, je suis bien forcé de signaler certaines lacunes et certaines incorrections regrettables dans un livre de cette importance. Une table alphabétique eût été nécessaire. Les notes sont absolument insuffisantes. L'éditeur paraît bien peu versé dans la bibliographie de l'histoire de la Révolution. Il semble ne connaître que l'ouvrage de M. Geffroy et le recueil de M. Feuillet de Conches. Encore est-il bien insuffisant dans ses renvois à ce recueil. M. Feuillet a copié ou fait copier aux archives de Suède un certain nombre de pièces relatives à Fersen : *Lettres de Fersen à Gustave III, 6 août, 17 août, 1er septembre, 6 septembre, 21 septembre 1791 ; 1er janvier, 8 janvier, 24 mars 1792; Mémoire de Fersen à l'empereur à Coblentz, projet de convention; Lettre de Marie-Antoinette à Gustave III, 8 décembre 1791.* Ces pièces se rattachent directement à l'objet de la publication de M. de K. Rassemblant les papiers

de Fersen, il aurait dû les mentionner à leur date avec un renvoi. Cela eût été d'autant plus nécessaire que M. de K. a publié un certain nombre de textes qui étaient déjà connus. Ainsi (I, p. 145), les pleins pouvoirs de Louis XVI à ses frères, 7 juillet 1791, se trouvent dans le recueil de M. Feuillet (II, p. 156); le passage qui est en points dans le recueil de M. de K. est en clair dans celui de M. Feuillet. Les pièces suivantes : *Mémoire des princes français à l'empereur,* 20 août 1791 (I, p. 163), *Remarques de l'empereur* sur ce mémoire (I, p. 166); *Circulaire de M. de Kaunitz,* novembre 1791 (I, p. 299), ont été publiés par Vivenot : *Quellen,* I, p. 231, 233, 270. De même (II, p. 201), le *Mémoire de la cour de Vienne,* publié par Vivenot, II, p. 1.

Je ne m'attacherai pas à relever les mauvaises lectures de noms propres. Il y a des *lapsus* inévitables. De plus, il régnait alors une véritable fantaisie dans l'orthographe des noms. Beaucoup d'erreurs ont été rectifiées dans les *errata;* mais il y en a qui ne sont point relevées et qui peuvent égarer le lecteur. Si la faute existait dans le texte, M de Klinckowström aurait dû au moins rectifier ce texte par une note. Ainsi, t. I, p. 195, « ce que le *B. de Bretagne* vous mande sur l'Espagne et la Russie ». Il s'agit évidemment du *Baron de Breteuil.* P. 211 : « On met sur les rangs, pour les affaires étrangères, MM. *Odune* et *Okelie.* » Il eut été bon de dire qu'il s'agissait de deux agents diplomatiques français, MM. *O'Dunn* et *O'Kelly.* — Tome II, p. 14, « *Iriarti* a demandé un congé et ira à Madrid... » Il s'agit très-probablement de *Yriarte,* diplomate espagnol, qui négocia la paix de Bâle en 1795 et fut très-mêlé à toutes les affaires du temps. P. 229 : « *Rou* fait tous ces efforts... pour obtenir qu'on accorde aux princes la faculté de se mettre en attitude militaire. » *Rou* est ici pour *Roll,* agent des princes à Berlin. P. 39, Lord *Oakland* pour Lord *Auckland.* Enfin, p. 87 : « Il (Ribbes) a même eu l'esprit, voyant que *Felem* en était informé », et, p. 62 : « *Pelun* est à Londres en relations avec Stadion et le ministère ». Ce Pelem et ce Pelun sont évidemment une même personne, *Pellenc,* ancien secrétaire de Mirabeau, qui joua également un grand rôle dans les négociations secrètes de toute l'époque révolutionnaire, et qui est désigné sous le nom de *Pelin* dans une lettre du recueil de M. Feuillet (V, 230). Il y eut alors tant de politiques, tant de diplomaties et tant d'agents qu'il est inutile d'en multiplier le nombre, et quand les textes sont inexacts et prêtent à la confusion — ce qui s'explique de la part de personnes dont le français n'était pas la langue maternelle, — les éditeurs devraient bien remettre le lecteur dans la voie.

Albert Sorel.

Nous rendrons compte de la séance de l'Académie des Inscriptions dans le prochain numéro.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 26 Octobre — 1878

192. — **Essai sur l'histoire de la Bible dans la France chrétienne du moyen-âge,** par M. l'abbé Ch. Trochon. Paris, Thorin, 1878, 127 p. p. in-8°.

En lisant le titre de cet opuscule, nous espérions voir enfin comblée une lacune regrettable dans l'histoire de l'Eglise chrétienne en France durant le moyen âge. Les auteurs, en partie très distingués, qui se sont occupés de cette histoire, n'ont guère dirigé leur attention sur les destinées de l'Ecriture sainte pendant la période indiquée, sur l'usage qui en a été fait par les théologiens dans leurs études dogmatiques, sur l'influence qu'elle a pu exercer sur la vie religieuse, soit des masses, soit de certaines classes particulières, sur les moyens offerts au peuple pour la connaître et pour s'en nourrir, sur la forme sous laquelle elle lui parvenait, etc. Sans doute, c'était là beaucoup trop pour une brochure, et nous comprîmes bientôt qu'il ne fallait pas en exiger autant d'un écrivain qui n'annonçait modestement qu'un essai. Il fallait, avant de lui demander la réalisation de l'idéal, l'entendre lui-même sur son but et son horizon. Malheureusement sa préface ne s'explique pas du tout à cet égard, et nous n'apprenons ce qu'il entend par une histoire de la Bible que par ce qu'il nous en donne. C'est, d'un côté, une espèce de bibliographie de l'exégèse, de l'autre, une notice sur les traductions françaises antérieures à l'invention de l'imprimerie. Même dans ces limites plus restreintes, il y avait à rendre des services à la science; car, quant à la première partie du programme, il faut convenir que, de Richard Simon à Rosenmüller, si l'on excepte un certain nombre d'excellentes monographies, on a dû se contenter de résumés passablement superficiels, et, quant à la seconde, c'est pis encore, comme l'auteur a soin de le dire lui-même. Or, de la part d'un savant résidant à Paris, ayant sous la main les incomparables trésors de la Bibliothèque nationale, et qui, théologien lui-même, apportait à ces études un intérêt et une aptitude que ne pouvaient avoir au même degré la plupart de ceux qui, dans ces derniers temps, en France, ont touché à ces matières, on devait s'attendre à

quelque chose de solide, à un travail qui défricherait au moins une bonne portion du champ qu'il se proposait de cultiver. Nous allons voir jusqu'à quel point cet espoir est réalisé par la dissertation de M. Trochon.

Comme il ne traite pas à part et sous des rubriques spéciales les différentes matières qui rentraient dans son cadre, mais qu'il suit, plus ou moins strictement, l'ordre chronologique, il en résulte que les ouvrages latins et français se rencontrent pêle-mêle dans ses pages ; il en est de même à l'égard des diverses formes des écrits dont il est fait mention : commentaires, gloses, homélies, critique du texte, prose, vers, etc. Il y avait peut-être mieux à faire, mais nous ne voulons pas nous arrêter à ce détail. Seulement nous nous permettrons de dire quelques mots séparément sur ce qui concerne l'*histoire* de l'exégèse, et les *notices* sur les traductions françaises, en priant nos lecteurs de remarquer que nous employons à dessein les deux termes que nous soulignons.

En abordant la lecture de cet Essai, nous croyions qu'il s'agirait d'un panégyrique, la préface parlant avec dédain des travaux analogues des protestants. Depuis deux siècles, est-il dit, on affirme que, de Charlemagne à Luther, on n'a rien tenté en fait d'exégèse, on n'a pas su l'hébreu, on a copié les Pères sans les comprendre, on a négligé le texte, on a suivi la routine avec opiniâtreté. « Nous voulons montrer que ces accusations ne sont pas fondées. » Cela promettait une histoire couleur de rose. Nous avons été très-agréablement surpris en voyant la haute impartialité de l'auteur dans ses jugements sur les faits qu'il relate, nous pourrions dire, en lisant en maint endroit le démenti formel qu'il se donne à lui-même. Il réduit à leur juste valeur les exagérations des chroniqueurs au sujet de l'érudition de Charlemagne et de son entourage (p. 11) ; il cite *in extenso* les aveux des conciles relatifs à la déplorable faiblesse des études (p. 19) ; il parle d'une éclipse considérable du IXe au XIIe siècle (p. 20) ; d'un âge de fer (p. 21). Mais plus tard encore il ne paraît pas que les choses se soient améliorées (p. 23, 36, 74, etc.) et le XIVe siècle est marqué par une décadence irrémédiable (p. 92). Si cela est l'exacte vérité, pourquoi donc annoncer d'avance une réhabilitation, et cela de manière à faire croire qu'il n'y a eu jusqu'ici que des détracteurs inspirés par une antipathie confessionnelle ?

Ainsi ce n'est pas de ce chef que nous aurions à faire nos réserves au sujet de la qualité d'historien à concéder à M. T. Mais nous nous permettrons de signaler quelques autres points à l'égard desquels nous n'avons pas été entièrement satisfait. D'abord il ne paraît pas qu'il se soit fait une idée bien nette de ce qu'il devait se représenter sous le nom de la France. A son gré, la France, c'était l'empire de Charlemagne tout entier, même après le traité de Verdun. De cette façon, Raban Maur, Walfrid, Haymon d'Halberstadt, voire même le poète allemand Otfrid de Wissembourg, figurent parmi les exégètes français, ce dernier à cause de son influence sur les études du temps (!) et parce que le français n'était

alors encore qu'une « langue informe » (p. 19). Mais cet empire a subsisté bien longtemps, et a dû singulièrement étendre ses limites, puisque M. T. comprend dans son catalogue Robert de Deutz (il écrit Tuy p. 38), Robert Grossetéte de Lincoln, Thomas d'Aquin, Raymond Lulle, William of Macclesfield (qu'il écrit Mackelelfield p. 76, 99). Comme l'auteur paraît avoir tenu à ce que son catalogue fût complet, au point d'y insérer des noms qui n'y avaient que faire, comment se fait-il qu'il y ait des lacunes vraiment surprenantes? Pas le moindre mot sur les innombrables commentaires du Cantique! M. T., à ce qu'il paraît, ne connaît à cet égard que les hexamètres de Pierre de Riga (p. 63); il ne dit rien d'Honorius d'Autun, de Richard de Saint-Victor, pas même (le croirait-on?) de saint Bernard, sans parler de tant d'autres aujourd'hui justement oubliés. Nous n'osons faire de conjectures sur un défaut aussi singulier, qui ne peut pas provenir de l'ignorance. Serait-ce que le mysticisme équivoque qui a inspiré cette classe d'écrivains lui aurait été antipathique? Le grand Abélard est congédié au moyen d'une seule ligne (p. 39). « Il a écrit une lettre pleine de bon sens sur l'étude de l'Ecriture, mais elle ne suffit pas pour faire oublier la présomption avec laquelle il prétend la commenter. » Commenter quoi? s'il vous plaît, et comment? Le lecteur curieux de savoir cela fera bien de le chercher ailleurs.

Si nous avons eu à citer des lacunes, en revanche il y a aussi des hors-d'œuvre. A trois reprises différentes (p. 38, 78 suiv., 100), il est question de la polémique contre les Juifs, ou plutôt du fanatisme avec lequel on détruisait les livres hébreux. Etait-ce pour prouver qu'on s'occupait beaucoup de cette langue?

Nous aurions volontiers renoncé à ces innombrables noms propres de gens qui, durant le moyen âge, ont pu mettre par écrit les idées plus ou moins hors de propos qui leur ont passé par la tête à l'occasion de leurs lectures bibliques, s'il avait plu à l'auteur de retracer, d'une main ferme et d'après des points de vue sûrs, les caractères distinctifs de l'exégèse de ces temps-là. Les éléments d'un parail travail se trouvent épars en cent endroits de cette brochure, mais M. T. n'a pas songé à les réunir en faisceau, à exposer les principes de l'herméneutique de manière à fournir, à des lecteurs moins initiés que lui à ce genre d'études, les moyens de s'en faire une idée nette. En général, nous regrettons de n'y avoir pas trouvé cette précision qui, seule, peut mettre le public au fait des choses qu'il ne sait pas encore et qu'on veut lui apprendre. Ainsi la notice sur les gloses de Walfrid et d'Anselme de Laon est absolument insuffisante, et, à la lecture de la seule page où il est question de ces deux ouvrages (réunis ici, quoique distants l'un de l'autre de deux cent cinquante ans), personne ne saurait se faire une idée de la manière dont ils sont arrangés. Il en est de même de ce qui est dit de l'Histoire escolastre de Pierre le Mangeur, quoique M. T. s'arrête assez longtemps à y relever une série de détails. Ailleurs, et maintes fois, il vante les soins donnés à la critique du

texte, mais il en parle d'une manière si vague, que le lecteur qui ne serait pas au fait de la chose, pourrait s'imaginer que ces braves gens se sont occupés des originaux. Il est même tel passage (p. 29) qui pourrait faire croire que notre auteur lui-même partage cette opinion. Et p. 72, tout en disant le contraire, il écrit, si ce n'est une bévue, du moins une phrase inintelligible : « Les correcteurs de Paris ne savaient pas de quelle traduction se sert de l'Eglise latine (!); à l'exception des Psaumes, c'est toujours celle de saint Jérôme. » Nous laissons à d'autres la tâche de découvrir ce que cela signifie. Ce qui est dit, p. 69, des subdivisions du texte biblique n'est intelligible que pour ceux qui le savent déjà par l'inspection des exemplaires. P. 39, il est dit qu'Odon de Cambray avait fait un Psautier à quatre colonnes, où l'on voyait autant de *versions* des Psaumes, la gallicane, la romaine, l'hébraïque et la grecque. Une version hébraïque des Psaumes? Un évêque du XII[e] siècle qui se serait amusé à transcrire les Septante! Nous pourrions admettre que M. T. trop savant lui-même, ne s'est pas souvenu que tout le monde ne sait pas au juste ce que c'était qu'un *Psalterium quadruplex ;* mais, comme il conclut de l'existence de ce livre (qu'il n'a pas vu, tout aussi peu, semble-t-il, que celui de Le Fèvre d'Etaples) que l'auteur savait le grec et l'hébreu, et que ces deux langues étaient étudiées, alors dans les couvents, il faudra bien se résigner à penser que sa science à lui est ici en défaut. Elle est du moins beaucoup en arrière de ce qu'on a imprimé en Allemagne et en France même, à l'égard de ce qu'il y avait à dire sur les Albigeois. Rien de plus superficiel, de plus incomplet dans tout le travail que cette partie; c'est au point qu'il y a une contradiction directe à quelques lignes de distance (p. 64 et 65) relativement au canon des Cathares. Mais nous ne nous arrêtons pas à cette partie, M. T., à ce qu'il paraît, n'étant pas remonté à la source. Nous ne savons trop ce qu'il veut dire en nommant des *homélies*, que le concile de Tours prescrivait de lire et d'expliquer ensuite en idiome vulgaire, « des *formules* donnant ce qui est strictement nécessaire pour l'instruction des fidèles ». P. 23, il s'étonne que les auteurs qui se sont occupés de l'histoire du Canon, ne citent pas le livre d'Abbon de Fleury, *De canonibus evangeliorum*. C'est que probablement ces auteurs étaient d'avis que *les* canons sont autre chose que *le* canon, et que M. T. lui-même paraît s'être trompé au sujet du titre et de la nature de l'ouvrage qu'il cite. Ni les canons de l'Eglise (cités en note), ni les canons de l'harmonie évangélique n'ont rien à faire au canon de la Bible. La notice est d'ailleurs copiée dans Le Long, comme en général l'érudition de l'auteur est de seconde main [1].

---

1. L'éditeur d'Otfrid s'appelle Graff et non pas *Graft* (p. 17), et l'édition est de 1831, in-4°, et non pas de 1831-1834. — Le premier éditeur était Flacius et non *Flaccus* (p. 12 et 17), et ce n'est pas le cas de l'appeler tout simplement *Illyricus* (p. 18), comme si c'était son nom de famille. Il était Illyrien, d'Albona en Istrie. —

Nous pourrions relever mainte autre peccadille de ce genre, mais nous nous apercevons que notre article s'allonge hors de toute proportion avec l'importance de cet Essai. Il y aurait eu bien des choses à apprendre dans les travaux des « protestants et des rationalistes », tout *suspects* qu'ils sont. *Fas est et ab hoste doceri,* surtout quand il s'agit d'érudition purement littéraire et bibliographique.

Deux mots seulement sur ce qui est dit des traductions françaises. Nous reconnaissons volontiers que M. T. ne s'est pas contenté, à cet égard, de compiler ses notes sur celles de ses prédécesseurs, mais qu'il a examiné lui-même un certain nombre de manuscrits. Mais la peine qu'il s'est donnée ne fera pas beaucoup avancer la connaissance de cette intéressante littérature. Nous oserons même dire qu'il ne s'est pas fait une idée bien nette de la tâche qu'il aurait dû s'imposer dans cette partie de son travail. Il ne suffit pas, pour écrire l'histoire de la Bible française, de transcrire des passages plus ou moins étendus ; cela prouve seulement qu'on a feuilleté les textes. Ce qui serait nécessaire avant tout, c'est de comparer les exemplaires entre eux afin de constater le degré de parenté qui les relie les uns aux autres, de les classer en vue de leur origine ou dépendance relative, ainsi que sous le rapport des dialectes qu'ils représentent, d'examiner les traductions elles-mêmes en vue du savoir philologique des auteurs, de leur méthode, des éléments étrangers aux textes authentiques qu'ils y ont introduits, des sources où ils ont pu les puiser, etc.

Les notices de M. Trochon ne sont d'ailleurs rien moins que complètes. Il existe, à Paris même, beaucoup plus de textes qu'il n'en mentionne. Il paraît ne rien savoir du N. T. cathare qui est conservé à Lyon. Il n'est pas bien renseigné sur les différents manuscrits des Vaudois, dont il ne cite qu'un seul. Il ne connaît qu'un seul Psautier français imprimé à Oxford, tandis que deux autres ont été publiés en 1872 et 1876, à Paris même. Il ne dit pas un mot de la quinzième épître de Paul, qui se trouve dans beaucoup de bibles du moyen âge. En général, il y aurait eu à dire bien des choses sur l'histoire du canon qu'on cherche vainement dans cet Essai.

---

193. — **Jean de Vienne, amiral de France, 1341-1396.** Etude historique, suivie de documents inédits, pour servir à l'histoire de la marine française au XIV[e] siècle, par le marquis TERRIER DE LORAY, membre de l'Académie de Besançon. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1878, in-8° de 276-CCXX p. — Prix : 6 fr.

Le livre du marquis Terrier de Loray s'ouvre par un parallèle entre

---

Personne ne dit plus Iarchi, aujourd'hui (p. 38), en parlant du célèbre exégète français. Quant à la *lycanthrophie* (p. 58), nous voulons supposer que c'est l'imprimerie qui en est responsable, etc.

Jean de Vienne et son contemporain Bertrand du Guesclin, entre celui que les chroniqueurs du XIVe siècle ont surnommé *le bon amiral* et celui qu'ils ont surnommé *le bon connétable*. L'auteur les montre animés l'un et l'autre « de ce sentiment patriotique qui devait, à la longue, fonder la grande unité française, » et vante en un excellent langage l'égal dévouement avec lequel, dans des carrières diverses, ils servirent la « cause de l'indépendance nationale, confondue avec celle de la royauté, et contribuèrent à relever la France des désastres qui semblaient devoir entraîner sa ruine. » Puisque nous en sommes aux rapprochements, je constaterai que, par une double bonne fortune, notre littérature historique vient de s'enrichir, presque en même temps, d'une remarquable biographie des deux grands capitaines qui, l'un sur terre, l'autre sur mer, rendirent à notre pays sa prépondérance, et désormais, quand on voudra sérieusement étudier le règne de Charles V, on ne devra pas plus négliger le *Jean de Vienne* de M. de L. que le *Bertrand du Guesclin* de M. Siméon Luce.

Ce n'est pas seulement la vie si peu connue du premier de nos grands amiraux qui est retracée fort exactement dans le livre que j'examine, mais encore l'histoire de notre marine au XIVe siècle. Cette marine fut, pour ainsi dire, créée par Jean de Vienne qui, pendant plusieurs années, en fit le constant objet de ses préoccupations. Nous avons pu, dit trop modestement l'auteur (p. 7), « jeter quelque lumière sur ce sujet en consultant un grand nombre de titres recueillis soit au dépôt de la marine, soit aux archives nationales, soit principalement dans les diverses collections de la Bibliothèque, qui ont été récemment complétées par le classement de plusieurs milliers de pièces provenant de l'ancienne cour des comptes, qu'il n'avait pas été possible d'utiliser jusqu'ici. » Grâce à tous les documents inédits mis en œuvre par M. de L., nous possédons sur Jean de Vienne un travail aussi nouveau que solide, et comme le consciencieux écrivain n'a pas manqué de puiser largement aussi dans les chroniques françaises ou anglaises (notamment, pour ces dernières, dans les chroniques de Walsingham et de Knygthon), on peut donner encore à son travail cet autre éloge, qu'il est à peu près complet.

Je ne suivrai pas M. de L. dans les douze chapitres qu'il consacre successivement à l'origine de Jean de Vienne et à ses premières armes; à la croisade de Constantinople et aux campagnes de 1369 à 1373; à Jean de Vienne devenu amiral de France et à la marine royale; au siège de Saint-Sauveur et à la campagne d'Allemagne; à la campagne navale de 1377; au siège de Pont-Audemer, au combat naval de Cherbourg, aux campagnes maritimes de 1378 et 1379; au voyage d'exploration des Normands, à la campagne de 1380; à l'avènement de Charles VI, aux troubles intérieurs, aux campagnes de Flandre, 1382-1383; à l'expédition d'Ecosse; aux armements maritimes de 1386 et 1387; aux deux voyages de l'amiral en Espagne et à l'expédition de Barbarie; aux négociations

diverses de l'amiral, notamment en Italie (1), et à sa mort au combat de Nicopolis (26 septembre 1396), où, selon le témoignage de Froissart, il « fit merveilles d'armes, » et fut trouvé tenant encore « la bannière Notre-Dame entre ses poings. » Je me contenterai d'emprunter à ses récits certaines indications qui donneront quelque idée des ressources offertes par ces substantiels récits aux historiens et biographes jaloux de bien faire.

Ce ne sont pas seulement les vieux historiens Gollut, Dunod, Guichenon, qui ont prétendu que l'amiral Jean de Vienne défendit (1347) la ville de Calais contre Edouard III ; ce sont aussi des érudits, nos contemporains, des érudits qui répétaient même en 1877 ce qu'ils avaient lu, sur ce point, dans la *Biographie universelle* [2], laquelle a respectueusement copié le *Dictionnaire* de Feller. Il importe donc de rappeler avec M. de L. (p. 10) que le gouverneur de Calais était un autre Jean de Vienne, oncle de l'amiral. M. de L. serait tenté de croire (p. 13) que « si l'on veut trouver le véritable héros du siège de Calais, il faut, à côté d'Eustache de saint-Pierre, et peut-être avant lui placer ce généreux Jean de Vienne, qui, après avoir été l'âme de la résistance des Calaisiens, devint le principal agent de leur salut en déclarant qu'il était prêt à tout endurer et à périr plutôt que de livrer le moindre d'entre eux, et qui s'offrit lui-même avec une si admirable simplicité à la vengeance du roi anglais. »

M. de L. nous dit (p. 36, note 1) que les historiens ne sont pas d'accord sur la date de la création de l'ordre de l'Annonciade, placée, par la plupart d'entre eux, en 1362 et même antérieurement. La liste des premiers titulaires ne lui permet pas, ajoute-t-il, de la fixer à une autre époque qu'en 1366. Après avoir, à cet égard, victorieusement combattu l'opinion générale, M. de L. ne combat pas moins victorieusement l'opinion particulière du P. Anselme, mettant en 1383 la collation qui aurait été faite à Jean de Vienne du collier de l'Annonciade [3].

M. de L., d'accord avec l'éminent auteur de l'*Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte* [4], établit contre Froissart, imprudemment suivi par M. Henri Martin [5], que ce n'est pas à Du Guesclin qu'il faut attribuer l'honneur d'avoir expulsé les Anglais de cette place forte, mais bien à Jean de Vienne [6].

---

1. Aucun historien français n'a signalé la mission de Jean de Vienne en Italie, mission attestée par les historiens italiens.

2. Je ne parle pas de la *Nouvelle Biographie générale*, où l'on n'a pas daigné accorder le plus petit article à un de nos plus grands hommes de mer.

3. Plus loin (p. 65) l'auteur relève une autre erreur du P. Anselme, lequel donne, aux lettres du 27 décembre 1373, par lesquelles Jean de Vienne fut pourvu de la charge d'amiral, la date du 27 septembre de la même année.

4. Je suis tout heureux de rappeler que la *Revue critique* fut des premières à signaler le mérite exceptionnel du travail de M. Léopold Delisle (n° du 28 septembre 1867, p. 200-202).

5. M. de L. trouve encore M. H. Martin en faute au sujet d'une émeute à Rouen (p. 171, note 2).

6. Voir d'autres objections à certains récits de Froissart, p. 108, note 3; p. 225, note 2; p. 249, note 3.

Les pièces justificatives sont au nombre de cent soixante-quinze. La plupart étaient inédites. M. de L. en a emprunté quelques-unes aux *Mandements de Charles V*, publiés par M. L. Delisle; mais, dans ce cas, il s'est presque toujours contenté d'en donner une brève analyse. Quelques-uns des documents inédits retrouvés par M. de L. sont relatifs au siège du château de Saint-Sauveur, et, par là, son recueil complète celui du savant académicien.

Je pourrais, à la rigueur, signaler, dans l'étude sur Jean de Vienne, quelques signes de l'inexpérience de l'auteur (je crois que c'est là le premier ouvrage de M. de Loray). Mais, outre qu'il faut toujours être indulgent envers un débutant, il faut surtout être indulgent envers qui nous a, du premier coup, beaucoup donné. Au lieu d'insister sur quelques tâtonnements d'une main si ferme presque partout ailleurs, j'aime mieux laisser le lecteur sous la bonne impression d'une citation qui fait honneur à l'écrivain comme à son héros (p. 8) : « Quant à nous, nous avons été suffisamment récompensé de nos recherches, sinon par le résultat obtenu, du moins par l'intérêt qui s'y attachait. On rencontre, dans nos annales nationales, peu de physionomies plus sympathiques que celle de ce Jean de Vienne, tour à tour heureux homme de guerre, marin intrépide, négociateur habile, sage conseiller, qu'on voit, pendant près de quarante années, suivre avec une rare fidélité la fortune de la France, s'associer à toutes les généreuses entreprises, embrasser toutes les nobles causes et jouir de l'estime de tous les grands hommes de son temps. Les malheurs qui fondirent sur la France après lui anéantirent jusqu'aux traces de son œuvre, mais ils ne doivent pas la faire méconnaître, et notre temps ne doit pas oublier que ce vaillant capitaine qui adopta la France, alors que sa patrie première en était encore séparée, paya son adoption par les plus signalés services, et devint non-seulement le créateur de la marine française, mais qu'il en fut encore, par son caractère, l'honneur et le modèle. »

T. de L.

---

194. — **Des cinq escolliers sortis de Lausanne bruslez à Lyon.** Genève, imprimerie Jules-Guillaume Fick, 1878, 213 p. petit fol. — Prix : 20 fr.

Il y a peu de temps seulement que nous avons rendu compte ici d'une publication nouvelle de l'imprimerie Fick, de Genève, et déjà nous recevons un nouveau volume qui surpasse ses devanciers en magnificence typographique. C'est l'histoire tragique des cinq étudiants de Lausanne, brûlés à Lyon, en 1553 que M. G. Revilliod a fait réimprimer en un splendide volume d'après l'*Histoire des Martyrs* de Crespin [1]. Ces cinq jeunes gens — ils étaient six d'abord, mais l'un d'eux fut relaxé plus tard

1. Edition de Genève. Hubert, 1619, fol.

— étaient venus à Lyon pour y répandre les idées de la Réforme. Emprisonnés le 4 mai 1552, ils furent traduits devant les tribunaux ecclésiastiques, malgré l'intervention de Messeigneurs de Berne, et brûlés vifs le 16 mai 1553. Ils s'appelaient Martial Alba, Pierre Escrivain, Bernard Séguin, Charles Faure et Pierre Navihères. Ils montrèrent beaucoup de courage pendant leur séjour en prison et moururent avec sérénité dans les flammes, après s'être fait de touchants adieux. M. Revilliod a joint au récit de Crespin les lettres et autres pièces déposées à la bibliothèque Vadiane de Saint-Gall par Jean Liner, marchand en cette ville, qui, pendant son séjour à Lyon, avait fait de généreux mais vains efforts pour faire relaxer les prisonniers. Ces documents avaient été publiés déjà en 1854, à Genève, mais l'éditeur les a soumis à une révision attentive, avant de les remettre au jour.

En attendant cette réimpression nouvelle de l'*Histoire des Martyrs* que la critique réclame depuis longtemps dans l'intérêt de l'histoire du protestantisme français, on ne peut qu'accueillir avec reconnaissance des reproductions partielles de ce *Livre d'Or* de la Réforme en France. Ce sentiment ne pourra que s'accentuer davantage si des publications de ce genre se présentent avec d'aussi splendides dehors. Le volume de M. Revilliod rappelle, à s'y méprendre, les plus belles impressions genevoises du XVIe siècle, par le papier, les caractères et le format. Nous ne pouvons que féliciter M. Edouard Fick de continuer aussi dignement les traditions paternelles et solliciter de lui la continuation de la série des travaux, si nombreux déjà, qu'il a fait paraître sur l'histoire religieuse du XVIe siècle.

R.

---

195. — **Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges,** von Anton GINDELY. Band II-III. Prag, Tempsky, 1878, XVI-442, XII-496 p. in-8°. — Prix : 20 fr.

Enfin nous pouvons annoncer la suite du grand ouvrage de M. Gindely sur l'*histoire de la Guerre de Trente Ans.* Il y a huit ans déjà que nous rendions compte du premier volume, qui fut si favorablement accueilli par la critique et nous craignions déjà de ne plus voir paraître les autres. Pendant longtemps la maladie, d'autres travaux, des recherches nouvelles, avaient détourné le savant professeur de l'Université de Prague de ce travail capital ; l'apparition d'un second, et, bientôt après, d'un troisième volume est venue nous rassurer sur la continuation de l'ouvrage, et nous espérons que leurs successeurs se suivront désormais avec une rapidité plus grande.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire autre part que l'ouvrage de M. G. est le premier tableau d'ensemble de la lutte trentenaire, entrepris de nos jours et satisfaisant aux exigences d'une critique sérieuse. Plus le nombre des monographies relatives à cette époque augmente — et l'on

peut les compter aujourd'hui par centaines — plus on éprouve le besoin d'un fil conducteur au milieu de ce labyrinthe d'écrits si souvent contradictoires. Les ouvrages généraux sur la guerre de Trente Ans ne satisfont en aucune manière aux exigences que l'on peut, à bon droit, formuler à l'égard de travaux de ce genre. Ce sont ou bien des résumés, assurément bien faits, comme celui de M. Rawson Gardiner, mais trop courts pour être utiles aux travailleurs, ou même faussés par un violent esprit de parti, comme celui de M. Keym. Je ne parle point d'écrits plus anciens, comme ceux de Mobold, de Krause, de Schmidt ou de Sporschil, qui sont des compilations mal faites et sans aucune valeur.

Un seul homme, travailleur modeste, mais resté presque inconnu, même parmi ses collaborateurs, M. J. D. Richter, d'Erfurt, avait essayé, voilà bientôt trente ans, de répondre aux vœux alors déjà formulés par le public. Il s'était mis à rédiger une *Histoire de la guerre de Trente Ans*, [1] qui, malgré bien des lacunes, était un travail consciencieux et méritait d'être plus utilisé qu'il ne l'a été depuis. Le modeste professeur du gymnase d'Erfurt n'avait ni les moyens, ni les loisirs d'explorer les archives de l'Europe; elles ne s'ouvraient pas si facilement d'ailleurs, il y a trente ans, aux travailleurs que recommandait leur seul mérite. Mais il avait soigneusement dépouillé tous les textes et recueils imprimés qu'il avait pu se procurer, et son ouvrage, bien que vieilli et démodé de nos jours, était assurément le meilleur que l'on pût consulter sur la matière. Malheureusement M. Richter, découragé par le peu de succès de ses premiers volumes, arrêta son travail à la fin de la guerre de Bohême, en 1620, et ne continua point ses recherches.

Grâce à M. G., tous ces ouvrages peuvent reposer tranquillement désormais dans la poussière des bibliothèques, car son livre les rend inutiles, à une condition pourtant, c'est qu'il lui sera donné de le mener à bonne fin. Les trois volumes de l'*Histoire de la guerre de Trente Ans* n'embrassent qu'une période de trois années, et vu le nombre d'années mis à les produire, on ne peut s'empêcher d'une certaine inquiétude, toute flatteuse d'ailleurs pour le professeur pragois, en songeant aux vingt-sept années dont il lui reste encore à raconter l'histoire. Espérons que les travaux préliminaires une fois achevés, nous n'aurons point à subir d'autres retards et que la première histoire scientifique de la lutte trentenaire ne sera point condamnée à rester un torse inachevé.

Deux mérites surtout distinguent le récit de M. Gindely. L'un, c'est l'impartialité sereine avec laquelle il traite son sujet, exerçant une égale justice envers les divers personnages qu'il rencontre sur son chemin. Protestants et catholiques, Impériaux et Bohêmes sont appréciés, non seulement sans esprit de parti, mais avec une hauteur de vues qui caractérise le véritable historien. C'est un fait d'autant plus méritoire que M. G.,

1. J. D. W. Richter, Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges aus Urkunden, Leipzig u. Erfurt, 1840-1852, 5 vol. 8°.

par sa naissance et sa position sociale, était transporté sur le terrain même d'une lutte politique et religieuse qui se continue depuis plus de deux siècles, et semble nous reporter parfois au lendemain de la bataille sur la Montagne-Blanche.

M. G. a su saisir, en outre, le premier, dans son travail d'ensemble, un point de vue nouveau, que plusieurs écrivains avaient entrevu déjà et signalé comme le seul juste, pour qui voudrait traiter l'histoire de la guerre de trente ans. Ce point de vue, c'est celui de l'unité de l'histoire européenne, à partir du xvie et du xviie siècle. Tout historien qui ne tiendra point compte de l'espèce de solidarité qui se forme alors entre les diverses nations civilisées de notre continent, des influences réciproques exercées par elles, ne pourra donner qu'un tableau fort incomplet de cette époque. M. G. non-seulement a posé nettement ce principe — il y revient dans la préface de son second volume, — mais il l'a traduit dans la pratique, ce qui peut-être est plus difficile. Evidemment, la tâche de l'historien devient plus lourde, s'il doit suivre de l'œil tous les fils de la trame diplomatique, se croisant incessamment à travers l'Europe entière, et si son récit, presque à chaque nouveau chapitre, doit nous mener en des contrées nouvelles et s'occuper de personnages nouveaux.

Dans le récit des faits militaires, M. G. n'a point eu, naturellement, à innover autant, bien qu'il ait également modifié, sur bien des points, l'histoire convenue des campagnes de Bohême. Mais si quelqu'un voulait bien saisir tout le mérite de ce beau travail et se rendre compte de la différence immense qui le sépare de ses devanciers, qu'il lise les chapitres sur les relations diplomatiques de l'Empire avec l'Espagne et la France; sur celles des princes de l'Union évangélique avec l'Angleterre et la Savoie; cette lecture lui montrera du coup les révélations curieuses que l'étude des archives peut apporter à une histoire si souvent déjà narrée et le renouvellement heureux que l'on peut faire subir, grâce à elle, aux évènements en apparence les mieux connus.

Les deux volumes de M. G. sont du printemps de l'année 1619 au mois de décembre 1620; ils embrassent donc le développement progressif et la chute lamentable de la révolution bohême. Nous ferons ressortir surtout le remarquable portrait de l'empereur Ferdinand II, que M. G. dépouille de la meilleure partie de l'auréole légendaire dont l'avaient orné non-seulement M. de Hurter et les écrivains ultramontains, mais la plupart des écrivains les plus hostiles à sa personne. L'énergie qu'on se plaisait à lui reconnaître dans le malheur, sa soumission complète à l'Eglise qu'on vantait sans cesse, se changent, sous la plume de son nouvel historien, en une apathie passive, en un dévouement calculé, qui n'empêchent pas à l'occasion la plus énergique résistance. Sa prodigalité dans les crises les plus urgentes, sa lenteur à se décider pour une mesure quelconque, nous le font apparaître comme un personnnage tout différent de celui que l'on croyait connaître jadis.

Nous signalerons encore les chapitres relatifs à l'élection de Ferdinand

comme empereur et à celle de l'électeur Palatin comme roi de Bohême; le récit de l'ambassade envoyée par Louis XIII aux princes protestants et à Vienne, sous la conduite du duc d'Angoulême; le tableau des négociations ridicules entreprises avec l'Espagne par Jacques Ier d'Angleterre, que Sully flattait encore assurément en l'appelant le plus sage des fous et le plus fou des sages. Pour ce dernier chapitre, M. G. a pu s'aider des extraits obligeamment communiqués par M. Gardiner, le savant historien anglais.

Dans les chapitres relatifs à l'histoire intérieure de la Bohême, nous avons remarqué plus particulièrement ceux qui nous font connaître la lenteur indicible de la stratégie d'alors, les misères endurées par les soldats et surtout par les malheureux paysans, qui, vers la fin de la guerre, se levaient partout pour assommer leurs propres défenseurs. Du récit de M. G. ressort aussi que ceux des écrivains antérieurs, qui ont sévèrement condamné l'attitude de l'aristocratie bohême pendant la guerre, n'ont fait que lui rendre strictement justice. Il est impossible de montrer plus d'égoïsme et d'indifférence que la plupart des grands seigneurs du pays n'en firent voir dans cette lutte, dont ils auraient été pourtant les seuls à bénéficier en cas de victoire. Si la première période de la guerre se termina par la victoire de Ferdinand II, c'est bien moins à son courage, et au talent de ses généraux qu'il l'a due, qu'à l'avarice et à l'incapacité profonde de ses principaux adversaires.

Pour terminer l'histoire de cette première période de la guerre de Trente Ans, il ne manque plus que deux chapitres : le récit de l'expulsion de Mansfeld, qui seul tenait encore la campagne pour Frédéric V en Bohême, et le tableau des mesures de réaction politique et religieuse par lesquelles Ferdinand compléta la conquête de ce royaume. Nous prions M. Gindely de ne pas trop nous faire attendre le quatrième volume, qui nous apportera ces derniers chapitres et nous fera pénétrer en même temps dans une période nouvelle de cette histoire, encore moins étudiée dans ses détails que la première, et qui, sous la plume de l'auteur, nous réserve assurément des surprises inattendues.

R.

---

196. — 1. M. Müller, **Schillers Briefwechsel mit dem Herzog Friedrich-Christian von Schleswig-Holstein-Augustenburg**, eingeleitet und herausgegeben, in-8°. Berlin, Paetel, 1875, 83 p. — Prix : 2 mark 40 (3 fr.) — 2. J. Michelsen, **Briefe von Schiller an Herzog Friedrich-Christian von Schleswig-Holstein-Augustenburg über æsthetische Erziehung**, in ihrem ungedruckten Urtexte herausgegeben, in-8°. Berlin, Paetel, 1876, 176 p. — Prix 3 m. (3 fr. 75).
— 3. A. Jung, **Schillers Briefe über die æsthetische Erziehung des Menschen,...** mit einer Einleitung und erklærenden Anmerkungen herausgegeben, in-12. Leipzig, Teubner, 1875, VII-374 p. — Prix : 2 m. 40 (3 fr.).

Pour reconnaître la générosité toute spontanée avec laquelle le duc

Christian de Schleswig-Holstein lui avait offert une pension, Schiller avait demandé et obtenu la permission de lui adresser une série de *Lettres sur l'éducation esthétique,* dont les originaux périrent dans le grand incendie du palais de Christiansborg à Copenhague, le 26 février 1794. Sur les instances du duc, Schiller avait d'abord entrepris d'en reconstituer une copie d'après son brouillon ; mais, quand il se mit à l'œuvre, il ne put se résigner à les refaire sous la même forme : ses idées s'étaient modifiées sur certains points, élargies sur d'autres. Bref, au lieu de la copie demandée, il composa une nouvelle série de *Lettres,* qui parurent dans les *Heures* et dont il fit hommage au duc Christian.

Par un heureux hasard, M. Max Müller, à la suite de recherches faites d'après ses conseils dans les archives ducales, a été mis en possession d'une partie de la correspondance échangée à cette époque entre Schiller, Baggesen, le duc Christian et le comte Schimmelmann. Elle se compose à peu près exclusivement, outre la lettre par laquelle le duc et le comte proposèrent à Schiller sa pension, la réponse de Schiller et une lettre de Baggesen, des billets dont, à partir de 1795, Schiller accompagnait les numéros des *Heures,* qu'il adressait au duc, et des réponses du duc.

Cependant le texte original des *Lettres* semblait toujours perdu à jamais, lorsque, mis en éveil par les découvertes de M. Max Müller, un autre savant, M. J. Michelsen, se rappela avoir reçu autrefois des archives ducales un cahier contenant — du moins on l'avait toujours supposé — une simple copie des *Lettres* parues dans les *Heures.* Un coup d'œil jeté sur ce cahier lui fit comprendre combien on s'était abusé jusqu'ici : il ne contenait, en effet, rien moins que les six premières lettres (et la moitié de la septième) de Schiller au duc Christian, dans leur forme primitive. Comme on sait pertinemment, d'après une des lettres de Schiller publiée par M. Max Müller, que malgré les instances réitérées du duc, Schiller ne les reconstitua jamais, il faut bien supposer que, dans l'entourage du duc Christian, une copie en avait été prise, à mesure que Schiller les envoyait. Malheureusement, la fin du cahier a été arrachée par la suite, et la partie si miraculeusement conservée s'arrête au milieu de la septième lettre.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt qui s'attache aux documents absolument nouveaux mis au jour par ces deux volumes : bornons-nous à ajouter qu'au point de vue de l'élégance et de la correction leur exécution ne laisse rien à désirer.

Il nous reste à dire quelques mots du troisième ouvrage annoncé en tête de cet article. M. Jung croit à la possibilité de faire lire avec fruit les *Lettres sur l'éducation esthétique* dans les classes supérieures des gymnases. Nous ne voudrions pas détruire ses illusions, mais il nous semble difficile de faire comprendre à des esprits encore très-peu au fait de la philosophie de Kant un ouvrage que la plupart des lecteurs ordinaires des *Heures* trouvèrent presque inabordable. Quoiqu'il en soit, l'édition de M. J. a été faite en vue de rendre cette lecture accessible à la

jeunesse, et si celle des gymnases n'est point appelée de si tôt à en recueillir les fruits, celle des universités trouvera, dans le travail de M. J., un guide excellent, sûr, clair et complet. En France, par exemple, il rendra de grands services aux candidats à l'agrégation d'allemand, qui trouveront dans son introduction un très-bon résumé des doctrines esthétiques de Schiller. Cette introduction, longue de quatre-vingt-dix pages, se divise en trois parties. Après une étude sur le développement esthétique du génie de Schiller jusqu'à l'apparition des *Lettres* et sur la part qu'y eut la philosophie de Kant, vient une analyse détaillée des *Lettres*, à la suite de laquelle M. J., pour compléter l'exposition des doctrines esthétiques du poète, a joint une analyse de ses autres travaux sur la même matière.

Nous n'avons guère qu'un petit reproche à adresser à M. J. : il porte sur la manière un peu obscure dont l'origine des *Lettres* est exposée à la page 44. Il semblerait résulter de la phrase qui termine cette page, que M. J. considère comme identiques les lettres adressées au duc Christian et celles insérées dans les *Heures*. Nous aimons mieux croire que M. J. a mal exprimé sa pensée; en tout cas, ce passage aurait besoin d'être remanié et un peu développé dans une édition ultérieure.

Le reste du volume contient les *Lettres* telles qu'elles ont paru dans les *Heures*. Un commentaire, qui a dû coûter beaucoup de temps et de peine à M. J., contient, page par page, les extraits des anciens philosophes, de Kant ou des autres ouvrages de Schiller lui-même, qui offrent quelque analogie avec les passages correspondants des *Lettres*, soit qu'il se soit fortuitement rencontré avec eux, soit que Schiller ait eu une réminiscence de Platon, Aristote, Cicéron, etc., soit qu'il ait développé plus longuement autre part un point déterminé. Chemin faisant, M. Jung donne, au besoin, quelques indications historiques ou biographiques, dans lesquelles nous n'avons remarqué que les deux inexactitudes ci-après : p. 107, note 11. Louis XVI a été exécuté le 21 et non le 17 janvier 1793; p. 108, même note, la date du 5 mai donnée comme celle de la mort de Schiller est évidemment un lapsus; chacun sait qu'il est mort le 9 mai.

A. Fécamp.

---

197. — **General Graf Chasot.** Zur Geschichte Friedrichs des Grossen und seiner Zeit, von Kurd von Schlœzer. Zweite Auflage. Berlin, Herz, 1878, in-8°, VI-240 p. 3 mark (4 fr. 75).

Le comte Isaac François Egmont de Chasot (1716-1797), dont M. de Schlözer nous raconte l'histoire dans cet essai, est un gentilhomme de Normandie que Frédéric II, alors prince royal, connut au siège de Philippsbourg (1734). Il fut un des hôtes du château de Rheinsberg. La vivacité de son esprit, la gaieté de son humeur, la malice de ses propos, et la grâce de ses manières, tout en lui plaisait à Frédéric, et Chasot fut

un des douze chevaliers de l'ordre de Bayard. C'était le matador de ma jeunesse, disait plus tard Frédéric II. Quand éclata la première guerre de Silésie, Chasot reçut le commandement d'un corps nouveau, celui des chasseurs de campagne, et à Mollwitz il sauva la vie à Frédéric II [1]. Il devint ensuite major du régiment des dragons de Bayreuth, et ce fut une charge furieuse, dirigée par Chasot, qui fit gagner à Frédéric la bataille, si chaudement disputée, de Hohenfriedberg (1745). « L'intrépide et preux Chasot » comme l'appelle Frédéric, II dans une de ses plus mauvaises poésies, reçut l'ordre pour le mérite. Mais quelque temps après, Chasot, mécontent de Frédéric, quitta le service : il se retira près de Lubeck dans un beau domaine qu'il nomma Marly et devint bourgeois de Lubeck. En 1759, quand la place de gouverneur de la ville fut vacante, ce fut lui qui l'obtint. Vingt ans après (1779), il revit Frédéric II ; de tous les joyeux compagnons de Rheinsberg, il était le seul vivant, et Frédéric, oubliant ses rancunes, lui fit l'accueil le plus cordial [2].

M. de Schlözer dit avec raison que son livre est une contribution à l'histoire de Frédéric II et de son temps. On y trouve d'intéressants détails sur le séjour de Frédéric à Rheinsberg, sur la guerre de la succession d'Autriche, sur les batailles de Mollwitz, de Czaslau, de Hohenfriedberg, sur les divertissements d'une cour allemande au XVIII[e] siècle [3], sur les dernières années du vieux roi. Un des chapitres les plus curieux de l'ouvrage est emprunté aux mémoires inédits du marchand lubeckois Wilcken : c'est le récit d'un voyage que ce négociant entreprit en 1776 à Postdam et à Berlin.

A. C.

---

198. — **Deutsche Grammatik** für Auslænder jeder Nationalitæt, von D[r] K. KRAUSE; 3. Auflege, besorgt von D[r] K. NERGER. Rostock, Werther. 1878. 1 volume grand in-8[e], 283 pp.

Cette grammaire allemande est destinée aux étrangers de *toute* nationalité. Il nous paraît, à priori, impossible de tenir compte, dans une

---

1. Plus tard Voltaire lui écrivait :

> Il me souvient encore de ce jour mémorable
> Où l'illustre Chasot, ce guerrier formidable,
> Sauva par sa valeur le plus grand de nos rois ;
> O Prusse, élève un temple à ses fameux exploits.

2. Chasot avait épousé la fille du peintre Torelli ; il eut deux fils : l'aîné, Frédéric, chef d'escadron au service de la Prusse, mourut en 1800 ; le cadet, Louis, marié à une demoiselle de Gansauge, fut aide de camp de Frédéric Guillaume III, prit part en 1807 à l'expédition de Blucher contre Rügen, devint, après la paix de Tilsitt, commandant de Berlin et organisa en 1813 la légion russo-allemande.

3. A Neu-Strelitz, à la cour de la duchesse Sophie Dorothée, Chasot dirige les concerts et préside à toutes les fêtes.

seule et même grammaire allemande, des idiotismes de *toutes* les autres langues à la fois, et l'examen de ce livre a confirmé notre opinion : il n'a aucune valeur pratique, et les étrangers feront bien de s'en tenir aux méthodes spéciales composées en vue de chaque nationalité.

A. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 11 octobre.

L'Académie, au scrutin secret, déclare vacante la place de M. Garcin de Tassy, mort depuis plus d'un mois; la discussion des titres des candidats aura lieu le 20 novembre prochain.

M. Duruy commence la lecture d'un nouveau fragment de son histoire des Romains. Auparavant, il fait à l'Académie quelques observations sur l'ouvrage de M. Rœsler sur les Daces. Selon ce savant allemand, les Daces auraient passé sur la rive droite du Danube sous le règne d'Aurélien, et ce ne serait qu'au treizième siècle qu'ils seraient revenus sur la rive gauche de ce fleuve. L'éminent historien contredit formellement l'opinion de M. Rœsler, il n'a pas trouvé de document qui la confirme, et lui-même, dans un voyage qu'il a fait dans les provinces danubiennes, n'a remarqué dans l'idiome roumain aucune trace de la langue dace. La population est d'ailleurs fort mélangée, issue de la fusion de plusieurs races. — M. Ernest Desjardins répondant à M. Duruy, pense avec lui que la langue roumaine a conservé un fort petit nombre de mots daces; il reconnaît à certains termes géographiques une origine dace. M. Duruy fait, à ce propos, remarquer que le français n'a gardé que très-peu de termes d'origine celtique. M. Deloche réplique que ce nombre n'est peut-être pas aussi restreint qu'on voudrait le croire. Certes, les lettrés et les hautes classes ont appris le latin très-rapidement, et le pays conquis par César a fourni à Rome, au temps de son déclin, des rhéteurs et des écrivains qu'il ne faut pas mépriser. Mais le gaulois survécut, et le bas peuple le parla longtemps encore : dans une œuvre de Sulpice Sévère, de l'an 399, un personnage dit à l'autre qu'il répétera en gaulois ce qu'il a dit en latin, s'il n'est pas compris. — Après ces explications, M. Duruy lit un morceau inédit de son *Histoire des Romains* : il s'agit, dans ce passage, de la guerre que fit Aurélien aux barbares du Nord et à la reine de Palmyre, Zénobie.

M. Th. Martin continue la lecture de son mémoire sur les hypothèses astronomiques des anciens.

M. Halévy poursuit la lecture d'un mémoire sur la Babylonie, ses peuples et sa langue.

M. Le Blant dépose sur le bureau un exemplaire de son travail sur les *Sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*. Ce livre contient 36 planches exécutées par M. Fritel. Il fait partie de la collection des *Documents inédits de l'Histoire de France*, et renferme, outre les monuments d'Arles, les monuments perdus dont des manuscrits de diverses collections nous ont transmis la copie. Dans une introduction, très-détaillée, l'auteur traite des tombeaux chrétiens de l'antiquité, ornés de sculptures.

Erratum. N° 41, art. Clermont-Ganneau, p. 232, présentent en eux-mêmes, au lieu de : présente; p. 235, qui sait même? au lieu de : même qui sait? p. 238, en note, on les encastrait, au lieu de : on les encadrait; p. 240, la science de la mythologie optique, au lieu de : la science, la mythologie optique.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 2 Novembre — 1878

Sommaire : 199. BLASS, L'éloquence attique, Isocrate, Isée, Démosthène, et Discours d'Isocrate, p. p. BLASS. — 200. BRUCKER, Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Strasbourg, antérieures à 1790. — 201. Lettres écrites à la cour par M. d'Angervilliers, p. p. SPACH. — 202. E. DAUDET, La Terreur blanche, épisodes et souvenirs de la réaction dans le midi en 1815. — 203. FLEURY, La grammaire en action. — 204. Lettres de Paris écrites par un réfugié rhénan. — Académie des Inscriptions.

199. — **Die Attische Beredsamkeit,** IIte Abtheilung : Isokrates und Isaios : IIIte Abth., 1ter Abschnitt : Demosthenes. Dargestellt von Friedrich BLASS. Leipzig, Teubner, 1874 et 1877. in-8°, 548 et 564 pages.
— **Isocratis orationes.** Recognovit praefatus est indicem nominum addidit Gustavus Eduardus Benseler. Editio altera curante Friderico BLASS. Vol. I. Leipzig, 1878, in-12, LVIII-242 p. (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana).

Le premier volume de l'ouvrage de M. Blass sur l'éloquence athénienne, paru en 1868, et qui, commençant avec Gorgias, allait jusqu'à Lysias inclusivement, reçut le meilleur accueil dans le monde savant. Les deux volumes suivants, dont on vient rendre compte aujourd'hui un peu tardivement, conçus sur le même plan, ne le cèdent pas en mérite à leur aîné. Dès maintenant ce livre, bien qu'encore inachevé, est rangé parmi les livres classiques. Il se recommande à la reconnaissance des philologues par la grande abondance de renseignements précieux qu'il présente, fruit de la patiente recherche de l'auteur, et qu'on chercherait vainement ailleurs. Nous n'avons qu'à nous associer aux éloges qui ont été décernés à M. B. par les critiques qui sont venus juger son œuvre avant nous. Bien que l'exposition puisse paraître, à quelques esprits amateurs d'une concision nette, un peu trop tirée en longueur, nous ne voulons pas apporter de réserve au jugement favorable que nous portons sur l'ensemble du livre. Voici l'analyse des tomes dont les titres sont transcrits en tête de cet article.

Tome II. *Isocrate et Isée.* — Biographie critique, très-complète et très-détaillée, d'Isocrate (pages 1-93) ; étude et appréciation du caractère d'Isocrate comme rhéteur et comme orateur (p. 93-195), précédées du recensement de ses œuvres conservées ou perdues, et comprenant notamment une analyse minutieuse de son style (expressions, hiatus évité, rhythme, construction, composition de la période, figures, etc, etc.,) ; résumé analytique de toutes les œuvres conservées, prises l'une après l'autre, dans l'ordre chronologique, avec discussion de toutes les questions qui se rattachent à chacune d'elles (p. 195-304). Chapitre consacré aux ri-

vaux d'Isocrate (p. 304-369) : Antisthénès, Eschine le Socratique, Alcidamas, Lycophron, Polycratès, Zoïle, Anaximénès ; ce qu'on sait de leur biographie, de leurs écrits, de leur style, de leur école, etc. ; analyse des ouvrages conservés d'Antisthénès, d'Alcidamas et d'Anaximénès : M. B. défend l'authenticité des deux déclamations attribuées au premier, du discours sur les sophistes attribué au second, et, tout en retirant à Alcidamas le discours contre Palamède, n'admet pas que cette pièce ait pu être composée beaucoup plus tard que l'époque de Lysias. — Les élèves d'Isocrate. Chapitre d'histoire littéraire concernant Théopompe, Ephore, et, au second plan, Théodectès de Phasélis, Naucratès d'Erythrées, Isocratès d'Apollonie, Képhisodoros d'Athènes (p. 369-424). Etude du côté oratoire chez Platon, particulièrement dans le Ménéxène ; et chez Xénophon, spécialement dans l'Agésilas (p. 424-452). — Isée (p. 452-541) : même plan et mêmes divisions que dans les chapitres relatifs à Isocrate et à ses œuvres. — Table du volume.

Tome III, 1re partie. *Démosthène.* Le Démosthène de M. B. ne fait pas double emploi avec celui de M. Arnold Schaefer. Ils se complètent l'un l'autre. La plupart des questions historiques se rapportant soit à la vie de Démosthène, soit à tel ou tel discours en particulier, en tant qu'ayant été traitées avec toute la compétence et tout le détail désirables chez M. Schaefer, ne sont qu'effleurées par M. B., qui s'attache, de préférence, à étudier l'orateur en maître de rhétorique. Félicitons, en passant, M. B. d'une heureuse idée qu'il a eue. Partant de ce principe qu'en toute chose les avis les plus autorisés sont ceux des gens du métier, il tire, le plus souvent possible, des œuvres de lord Brougham, de M. Rodolphe Dareste [1], du prédicateur Reinhardt les appréciations qu'il nous propose des moyens et effets oratoires de son auteur.

La biographie et le portrait de Démosthène, suivis de l'exposé et de la discussion des opinions qui ont eu cours dans l'antiquité sur son caractère et sa conduite, occupent les 47 premières pages du volume. M. B. se fait le champion de la probité sans tache, des mœurs irréprochables, en un mot de l'honorabilité parfaite de l'illustre homme d'Etat. — P. 49-63. Suit une notice, intéressante au premier chef, sur la liste des écrits de Démosthène, conservés, perdus, authentiques, douteux ou apocryphes, avec le résumé des opinions des anciens et des modernes sur les questions touchant l'authenticité. — Le reste du volume est rempli d'abord par la caractéristique de Démosthène en tant qu'orateur (p. 63-198, et un appendice p. 528-fin), puis par l'analyse, un à un, de tous les écrits de la collection démosthénique, suivant l'ordre de leur succession chronologique (p. 198-527), avec examen de toutes les questions, principalement littéraires, qui se rapportent à chacun d'eux. Dans la caractéristique de l'orateur, M. B. se livre avec une minutie et une patience sans pareilles

---

1. Cf. le jugement porté par M. H. Weil sur la traduction des *Plaidoyers civils* de Démosthène par M. R. Dareste, dans la *Revue critique* n. s., t. I, p. 145.

à l'anatomie, si je puis le dire, du style de Démosthène; il dissèque toute cette éloquence, cherchant à détacher et à mettre à part chaque pièce de cet organisme, afin de l'examiner en soi et de déterminer alors le rôle qu'elle doit être appelée à jouer dans l'économie générale. Vous pouvez apprendre là la structure de la phrase de Démosthène aux différentes époques de la vie de l'orateur; les libertés qu'il prenait ou celles qu'il ne se permettait pas, eu égard à l'hiatus, dans les harangues, dans ses grands plaidoyers politiques et au contraire dans les simples plaidoyers civils rédigés pour être prononcés par d'autres; l'abondance des figures de rhétorique et la nature des figures qu'il employa dans les différentes phases de son éloquence et pour ainsi dire dans ses *manières* successives; et ces mille secrets de métier ou procédés dont la connaissance fait pénétrer celui qui les possède tellement avant dans la familiarité de l'artiste, j'ai voulu dire de l'orateur, que M. B. en fait un critérium de l'authenticité des œuvres de Démosthène et n'hésite pas, même sur ces seules données, à se prononcer avec fermeté dans des questions aussi délicates.

M. B., en étudiant ces matières à fond, a fait une découverte curieuse: Démosthène évite soigneusement l'accumulation de plus de deux syllabes brèves de suite. Il donnait ainsi une gravité exceptionnelle à son style. Il est le premier, du reste, parmi les orateurs attiques qui ait employé cet artifice; il eut quelques imitateurs. De bonne heure ce secret s'oublia, et les rhéteurs des temps postérieurs l'ignorèrent. Pour constater la vérification de cette loi, il faut avoir soin de faire toutes les élisions qui se rencontrent et de ne point résoudre les crases, puis tenir compte de ce fait qu'à tout repos de la voix, aussi bien qu'à la fin d'un vers, une syllabe naturellement brève prend la valeur d'une longue. S'il reste encore, après cela, des accumulations de brèves, il faut souvent voir là le symptôme d'une altération. A l'appui de cette manière de voir, M. B. vient, tout nouvellement, d'examiner, dans le tome XXXIII du *Rhein. Museum* (p. 493-508), tous les cas d'hiatus et d'accumulation de brèves qui se remarquent à la lecture dans la 3ᵉ édition Dindorf de six discours de Démosthène (Androtion, Aristocrate, Timocrate, Rhodiens. 1ʳᵉ Philippique, Chersonèse), et il réussit à en éliminer un grand nombre par des corrections plausibles ou l'adoption de leçons de manuscrits rejetés à tort par les éditeurs. Il y a là un élément dont la critique tiendra compte désormais pour la constitution du texte de Démosthène.

Les résultats des recherches de M. B. concernant l'authenticité des différents écrits de notre collection démosthénique sont exposés dans la page suivante, que nous traduisons tout entière en raison de l'intérêt exceptionnel qu'elle présente : « Nous possédons dix-neuf discours « politiques de Démosthène, savoir onze harangues et huit plaidoyers, « en comptant au nombre de ces derniers la Couronne triérarchique. « Dans notre collection se trouvent, en outre, deux harangues de « contemporains, sur l'Halonnèse et sur les traités avec Alexandre, puis, « en troisième lieu, la lettre rédigée au nom de Philippe par un de ses

« secrétaires versé dans l'art oratoire. Nous avons là ensuite quelques « discours apocryphes, qui n'ont jamais été prononcés, mais qui cependant, dans quelque mesure, sont de l'école de Démosthène et en partie « contiennent aussi beaucoup de choses qui appartiennent en propre à « Démosthène : la 4e Philippique, le περὶ τῆς συντάξεως, le 1er Aristogiton, « l'Epitaphios. Datent d'une époque bien postérieure et s'écartent déjà « considérablement de la manière de Démosthène le discours contre la « Lettre de Philippe et le second Aristogiton. L'Eroticos.... n'est pas un « faux : son origine ne doit pas être cherchée dans les temps qui suivent « Démosthène, et il sort bien plutôt de l'école d'Isocrate. Les Exordes « forment un appendice aux Harangues, ainsi que les Lettres, parmi « lesquelles les deux plus longues tout au moins sont des morceaux « travaillés et authentiques ; la collection d'Exordes n'est pas non plus « à suspecter. Comme plaidoyers civils de Démosthène, nous avons de « la première période sept discours, savoir les cinq du procès de tutelle, « Calliclès et Spoudias, et le même nombre de la seconde période, Conon, « Phormion, 1er Stephanos, Boiotos (nom), Pantainetos, Nausimachos, « Euboulidès : ce qui fait monter à trente-trois le nombre total des « discours authentiques. Il y a ensuite dans la collection deux discours « qui trahissent l'école de Démosthène, Zenothemis et Theocrinos, « dont le dernier est rangé indûment parmi les plaidoyers civils ; les « auteurs paraissent être ceux-là mêmes qui portent la parole, Demon « et Epicharès, qui, par suite, sont à compter au nombre des élèves de « Démosthène. Boiotos (dot) se tient dans un rapport moins étroit avec « Démosthène ; Phainippos a un caractère plus rapproché du genre « d'Hypéride, sans qu'on ait, du reste, le moins du monde la prétention « de l'attribuer à cet auteur. Un groupe considérable est formé par les « discours, non démosthéniques, prononcés dans l'affaire d'Apollodoros : « Callippos, Nicostratos, Timotheos, Polyclès, 2e Stephanos, ainsi que « Neaira qui n'est pas un plaidoyer civil ; l'auteur commun de ces six « morceaux n'est pas, pour moi, Apollodoros lui-même, mais un « logographe anonyme. A ce même auteur, dont les productions « s'élèvent à peine jusqu'au médiocre, appartiennent peut-être aussi « Euergos, Macartatos, Olympiodoros, Lacritos : en tout cas, les trois « discours nommés en dernier lieu ont un auteur commun. A peu près « sur le même rang se place Leocharès. Bien supérieurs sont les discours « suivants, qui doivent remonter tous à l'époque d'Alexandre, Apatourios, Phormion, Dionysodoros, pour lesquels on pourrait admettre, « non sans quelque vraisemblance, un auteur identique. »

M. B. expose dans son volume consacré à Démosthène, à titre d'hypothèse, il est vrai, une théorie nouvelle surprenante, peu vraisemblable.

On sait ce que les rhéteurs ont entendu par un κῶλον : ils désignaient par ce nom un petit membre de phrase, d'une longueur nécessairement variable, compris entre deux pauses de la voix dans le débit oratoire. M. B. croit que les divers nombres de στίχοι qu'on lit dans quelques ma-

nuscrits, à la fin des discours de Démosthène, expriment les nombres de κῶλα que renferment respectivement ces discours. Il croit de plus que Démosthène se rendait compte du nombre de κῶλα qu'il faisait entrer dans chaque période, construisait chacune des parties de ses discours avec un nombre déterminé de κῶλα, s'arrangeait de façon à ce que tout son discours fût composé de ces parties qu'on vient de dire, égales entre elles ou proportionnelles en ce qui concernait leur nombre de κῶλα symétriques et symétriquement placées : si bien qu'il découvre vraiment plus de symétrie dans un discours de Démosthène qu'on en a reconnu dans aucune tragédie d'Eschyle. Qu'on en juge par un des exemples que donne M. B. On prend la 1[re] olynthienne. A. L'exorde (§ 1) se compose de quatre phrases à deux *cola*, plus une d'un seul *colon*, soit en tout 9 *cola*. B. Puis viennent les §§ 2-9 jusqu'à Μακεδονίας, qui se décomposent ainsi : §§ 2-3 : 18 *cola*. §§ 4-5 : 18 *cola*. §§ 6-7 : 18 *cola*. §§ 8-9 : 18 *cola*. Total, pour les §§ 2-9 : 72 *cola*. Suivent deux groupes de 20 *cola* chacun pour les §§ 9 (depuis νυνὶ δὴ)-13, donnant ensemble 40 *cola*; puis un groupe, encore de 20 *cola*, qui forme le centre de symétrie, répondant aux §§ 14-15. Les parties C et D du discours, savoir les §§ 16-20 et §§ 21-27, correspondent alors symétriquement aux deux sections de la partie B. Ainsi, C : §§ 16-18, 20 *cola*, et §§ 19-20, de nouveau 20 *cola*, total 40 *cola*; puis D : trois groupes de 20 *cola* chacun, dont le dernier en compte douze en plus, soit trente deux *cola* pour ce dernier (§§ 21-22, §§ 23-24, et §§ 25-27), total 72 *cola*. Restent enfin pour l'épilogue, ou § 28, une phrase d'un seul *colon*, puis deux de trois chacune, puis deux de deux *cola*, et une dernière d'un seul. En résumé, l'exorde et l'épilogue, placés en dehors de la grande symétrie du discours, jouissent encore, chacun de son côté, de quelque apparence de symétrie; et, quant à la symétrie générale de toute la harangue, elle se présente sous la forme suivante :

$$9 \;||\; \underbrace{18\,.\,18\,.\,18\,.\,18}_{72} \;.\; \underbrace{20\,.\,20}_{40} \;.\; 20 \;.\; \underbrace{20\,.\,20}_{40} \;.\; \underbrace{20\,.\,20\,.\,20\,.\,12}_{72} \;||\; 12$$

Cela fait un total de 265 *cola*, et il se trouve justement que le manuscrit Σ, ainsi que le *Bavaricus*, attribuent 265 stiques à ce discours. M. B. a su obtenir des résultats tout aussi merveilleux en partageant en *cola* de sa façon la 3[e] Philippique.

Nous avons essayé ailleurs [1] de démontrer qu'il n'y avait pas le moindre rapport entre les stiques d'une part, et d'autre part les diverses divisions *per cola et commata* en général, ou celle, en particulier, que pratique si ingénieusement, mais un peu arbitrairement M. B. Tout est là : et si le partage en *cola* de M. B. est purement artificiel, s'il est vrai

1. Voy. dans la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, nouv. série, t. II (1878), page 97 et suivantes, nos *Nouvelles recherches sur la stichométrie.*

que les *cola* de M. B. ne furent pas connus, jadis, de Démosthène lui-même, il suivra nécessairement que toute la symétrie de chiffres qui est fondée sur les *cola* n'est rien qu'un jeu d'arithmétique amusante, qui, si Démosthène revenait, l'étonnerait bien.

M. B. n'en est pas moins l'un des hommes de notre temps qui connaissent le mieux les orateurs attiques. Editeur habile d'Hypéride, puis d'Andocide, d'Antiphon et de Dinarque dans la petite collection Teubner, il inaugura dans cette collection le système si avantageux de placer l'annotation critique sous le texte. Il eût adopté cette même disposition pour Isocrate, si l'édition de Benseler qu'il vient d'être chargé de retoucher n'eût pas été clichée. Il a dû, pour cette fois, se borner à introduire dans le texte quelques améliorations incontestables; mais c'est surtout dans la préface critique placée en tête du volume qu'il faut chercher les supériorités de cette édition d'Isocrate sur toutes celles qui l'ont précédée. Nombre de modifications apportées par le nouvel éditeur ont pour objet de faire disparaître de l'édition l'hiatus qu'Isocrate évitait avec tant de soin; ces corrections se font assez généralement à peu de frais : ex. τῷ λόγῳ δ' (I, § 20) au lieu de τῷ δὲ λόγῳ. Mais M. B. a parsemé la préface de corrections à un certain point de vue plus importantes. La suppression de τὰ dans la phrase suivante : ἀλλ' ἡγεῖσθαι τοῦτον χαριέστατον, ὃς ἂν τῶν διεσπαρμένων, ἐν ταῖς τῶν ἄλλων διανοίαις ἀθροῖσαι [τὰ] πλεῖστα δυνηθῇ καὶ φράσαι κάλλιστα περὶ αὐτῶν (II, § 41) est à approuver sans réserve. — II, § 12 : ὡς περὶ μὲν τὰ θηρία τέχνας εὑρήκαμεν αἷς αὐτῶν τὰς ψυχὰς ἡμεροῦμεν καὶ πλείονος ἀξίας ποιοῦμεν, ἡμᾶς δ' αὐτοὺς οὐδὲν ἂν πρὸς ἀρετὴν ὠφελήσαιμεν κτλ. Il paraît évident qu'en apprivoisant les bêtes, ce sont les bêtes elles-mêmes, et non pas τὰς ψυχὰς τῶν θηρίων, dont nous augmentons le prix; aussi acceptons-nous, pour notre part, la conjecture ἄξια de M. B. (comp., de plus, ἡμᾶς δ' αὐτοὺς qui fait pendant à τὰ θηρία dans le membre de phrase corrélatif). Il y a bien d'autres corrections de M. B. qui mériteraient d'être signalées. Qu'il nous suffise de recommander la présente édition aux lecteurs d'Isocrate comme la meilleure du moment. Nous ne pouvons qu'exprimer le désir que le second et dernier volume ne se fasse pas longtemps attendre. On dit que M. Blass révisera ensuite le Lysias, l'Isée et le Lycurgue de Scheibe; personne n'est mieux préparé que lui pour entreprendre cette besogne. Espérons que ce bruit ne se démentira pas, et qu'en même temps qu'il nous donnera la fin de son *Eloquence athénienne,* il nous préparera de bonnes éditions des orateurs qu'il apprécie si bien.

Charles Graux.

---

200. — **Inventaire sommaire des Archives communales de la ville de Strasbourg**, antérieures à 1790, rédigé par J. Brucker, archiviste. Strasbourg, R. Schultz et Comp., 1878. T. I, viii. 240 p. T. II, 292 p. in-4°. — Prix : 37 fr. 50.

Nous avons rendu compte autrefois d'un essai d'inventaire tenté pour les Archives de Strasbourg et partant de l'initiative privée de l'archiviste lui-même [1]. M. Brucker en avait annoncé la suite et l'aurait publiée sans doute, si le concours du public ne lui eût fait défaut, comme il arrive malheureusement trop souvent pour des travaux purement scientifiques. Découragé par cet insuccès, l'honorable conservateur des archives municipales continua son travail, mais en le gardant en manuscrit. Heureusement que la municipalité provisoire de Strasbourg, désireuse de faire connaître au monde savant les richesses de ses dépôts, résolut, il y a quelques mois, d'en publier à ses frais l'inventaire complet. Le travail de M. B. put donc prendre le chemin de l'imprimerie, et, par une concession que l'on doit reconnaître d'autant plus qu'elle contraste agréablement avec tant d'autres mesures prises en Alsace dans ces dernières années, on permit à l'archiviste de publier son travail, comme il l'avait rédigé, c'est-à-dire en français.

On connait le cadre de classement prescrit ou plutôt imposé par M. de Persigny, ministre de l'intérieur, à tous les archivistes de toutes les communes de l'empire français. C'était une idée absurde en elle-même de vouloir enfermer dans un même moule l'histoire de Lille et celle de Marseille, et de tracer des formules identiques pour les archives lyonnaises et celles de Carpentras. Pour Strasbourg en particulier, l'on ne pouvait imaginer rien de plus antiscientifique que de vouloir faire entrer son histoire dans les cadres préparés pour la moyenne des communes françaises. Son passé de ville libre impériale, de ville libre royale ensuite, ses relations politiques, le rôle joué par elle en Europe pendant deux ou trois siècles demandaient un groupement tout autre des matériaux conservés dans ses archives. Mais c'est là une observation qui ne s'adresse point à l'archiviste, au travailleur consciencieux qui ne faisait qu'obéir, en agissant de la sorte, aux ordres de ses supérieurs administratifs [2].

Les deux volumes publiés par M. B. renferment la série AA du cadre général de classement, intitulée *Actes constitutifs et politiques de la Commune*. Ils ne comprennent qu'une faible partie du dépôt, mais il faut ajouter que c'en est la partie de beaucoup la plus intéressante, au point de vue de l'histoire générale. Ce ne sont point, en effet, des archives *locales* que celles de Strasbourg, mais celles d'un Etat, fort petit, il

---

1. *Revue critique*, 18 avril 1874.

2. C'est ainsi que l'on ne trouvera point dans ces volumes les pièces nombreuses échangées au moyen âge et au xvie siècle avec les évêques parce qu'il y a une rubrique : *Correspondance ecclésiastique*. Comme si ce n'étaient pas des correspondances essentiellement politiques !

est vrai, mais qui n'en joua pas moins un rôle considérable à certains moments, tant par sa position géographique que par le talent de ses hommes politiques. On y trouve donc des pièces nombreuses ayant trait aux guerres ou négociations diplomatiques de l'Europe, du XIVe au XVIIe siècle. Beaucoup de savants y ont puisé avec succès pour des travaux qui ne se rattachaient d'aucune manière à l'histoire même de la ville et dépassaient même de beaucoup l'horizon particulier de l'Alsace.

Le premier volume débute par l'analyse des *Privilèges et franchises* de la cité ; mais il est rempli presque tout entier — ainsi que le second — par la *Correspondance de la commune avec les souverains*, etc. C'est sous ce titre assez bizarre, imposé par le règlement, qu'est résumée l'histoire politique proprement dite de Strasbourg. Les documents antérieurs à la première moitié du XIVe siècle sont rares et de peu d'importance, mais, à partir de l'avènement de l'empereur Charles IV (1346), ils abondent. L'étude du dépôt de Strasbourg est indispensable à qui voudrait écrire les ravages des bandes de Coucy dans les contrées rhénanes, l'invasion des Armagnacs, les guerres des Hussites, les luttes contre Charles le Téméraire. A l'époque de la Réforme, le rôle de Strasbourg devient plus important encore ; c'est à Strasbourg que se concentrent un instant les fils conducteurs de la politique protestante en Europe. Aussi les documents abondent sur le règne de Charles-Quint, Ferdinand Ier et Maximilien II.

Le second volume renferme au début des pièces d'une importance secondaire. Les troubles du Grand-Chapitre et même la guerre des Évêques n'ont guère qu'une importance locale. Une correspondance expédiée de Metz pendant un quart de siècle par M. de Flavigny (1601-1621) nous renseigne sur les menus faits de la politique française à cette époque. Arrive la guerre de Trente Ans. L'invasion de Mansfeld en Alsace déchaîne une première fois les horreurs de la guerre sur la province (1622) ; l'arrivée des Suédois y ramène ce fléau dix ans plus tard et depuis la lutte s'y continue presque jusqu'à la fin de la guerre. Les documents de cette époque nous renseignent sur la politique française presque autant que sur celle de l'Empire et de la Suède. La correspondance des agents diplomatiques de Strasbourg à Paris présente surtout de l'intérêt. De 1648 à 1680, nous assistons à la lente décadence des forces de la république ; elle ne peut plus résister à la pression croissante de la politique française, et sa neutralité, violée à la fois par Louis XIV et par Léopold Ier, ne réussit pas plus à la défendre que les appels de secours qu'elle adresse au dehors. La capitulation de 1681 met fin à cette longue et pénible agonie, en assurant à la ville, avec une partie de ses libertés intérieures, la protection du Grand Roi.

Le second volume continue l'inventaire jusqu'à l'année 1698 et la signature de la paix de Ryswick, qui céda définitivement Strasbourg à la France. Mais, à partir de 1681 déjà, rien de bien important ne se

rencontre dans les cartons du dépôt. Louvois et ses collègues s'étaient dorénavant chargés du soin de représenter les intérêts de la ville au dehors, et l'ancienne république autonome va se perdre peu à peu dans la monarchie de Louis XIV.

La publication de ces deux volumes représente une somme de travail considérable; avant de pouvoir songer seulement à rédiger son inventaire, M. Brucker a dû classer en entier son dépôt, car le désordre y était immense, depuis le sac de l'Hôtel-de-Ville en 1789. Peu avant la guerre de 1870, l'administrateur de la Bibliothèque municipale versa en outre aux archives près de vingt mille pièces, accumulées depuis un demi-siècle dans les greniers. Il a fallu trier et classer cet immense fouillis, parcourir un à un ces milliers de documents mis naïvement au rebut, les intercaler à leur place, et cela à peu près seul et sans aide scientifique. Aussi ne faut-il point s'étonner si les deux volumes publiés jusqu'à ce jour représentent douze années de travail et de la vie de l'archiviste.

Les prochains volumes coûteront moins de travail, le classement méthodique des pièces étant désormais achevé. Ils ne présenteront point d'ailleurs un intérêt égal pour les savants du dehors, car leur contenu sera plus particulièrement relatif à l'histoire intérieure et purement locale de Strasbourg.

Nous ne relèverons pas quelques petites fautes d'impression ni de légères erreurs dans un certain nombre de noms propres et de dates, presque inévitables dans un travail de ce genre. Nous espérons que désormais les travailleurs français aussi, guidés par ce conducteur méthodique et fidèle, sauront exploiter les richesses scientifiques que leur offrent les Archives de Strasbourg pour l'histoire du xve, du xvie et du xviie siècle.

R.

---

201. — **Lettres écrites à la cour par M. d'Angervilliers,** intendant d'Alsace, de 1716 à 1724, publiées par l'archiviste du district de la Basse-Alsace. Strasbourg, R. Schultz, 1878, 164 p. in-8°. — Prix : 4 fr.

L'archiviste en chef du département du Bas-Rhin, M. Spach, faisait, il y a de cela dix ans, l'acquisition d'un fonds de pièces officielles, retrouvées dans l'étude d'un notaire du Midi, et ayant appartenu à M. d'Angervilliers, l'un des intendants d'Alsace, au commencement du xviiie siècle. Il nous offre aujourd'hui une série de lettres, tirées de ces documents incorporés aux Archives de la Basse-Alsace, et donnant, dans une certaine mesure, le tableau de l'administration officielle de cette province au moment de la Régence. Les sources pour l'histoire d'Alsace au dernier siècle sont encore si clair-semées qu'il faut accueillir avec reconnaissance chaque contribution nouvelle qui nous fournit sur la matière des renseignements authentiques. Le volume de M. S. mérite d'autant plus un bon accueil, qu'il est formé par la correspon-

dance administrative officielle du principal représentant du pouvoir central. On peut y suivre les agissements du gouvernement d'alors vis-à-vis des seigneurs et des princes allemands encore possessionnés en Alsace, vis-à-vis des villes libres, ses vues politiques, commerciales et religieuses, etc. En général, l'impression qui se dégage de la lecture de ces pièces est satisfaisante; étant donné le principe d'un pouvoir absolu, l'on ne peut que louer la prudence et le tact déployé dans la majorité des cas par l'intendant qui n'avait point une position facile au milieu du dédale de lois et de coutumes qui régissaient alors en Alsace une population différente déjà par la langue, les mœurs et la religion, du reste du royaume.

Nous regrettons seulement que M. Spach n'ait pas fait précéder son choix d'une notice biographique sur M. d'Angervilliers lui-même. Quelques éclaircissements sur certains points d'histoire locale auraient été également les bien venus [1].

R.

---

202. — **La Terreur blanche**, épisodes et souvenirs de la réaction dans le midi en 1815, d'après des souvenirs contemporains et des documents inédits, par Ernest Daudet. Paris, Quantin, 1 vol. in-8° de xi-404 pages. — Prix : 5 fr.

C'est toujours avec une certaine appréhension qu'on lit un livre d'histoire composé par un romancier de talent, s'appelât-il Walter Scott ou Thackeray; il est si facile aux hommes d'imagination de se laisser entraîner quand ils racontent des événements très-dramatiques! Aussi n'est-on pas sans inquiétude en lisant le premier chapitre de la *Terreur blanche* de M. Ernest Daudet. L'auteur nous fait assister à un grand bal offert par les négociants de Bordeaux au duc et à la duchesse d'Angoulême; nous voyons entrer la princesse « vêtue d'une robe de satin blanc brodée de dessins et d'arabesques d'or; coiffée d'un turban de même étoffe et de même couleur, orné de plumes et relevé d'une aigrette en diamants ». Elle a « un collier de perles, attaché par une grosse émeraude, des gants très-longs qui couvrent ses bras jusqu'au coude et n'en laissent voir que la partie supérieure ». Sa physionomie présente quelque chose de dur et de triste, « comme si son œil eût gardé avec une intensité toujours vivante la vision tragique du Temple et des amertumes de l'exil..., et son sourire même a des larmes, dans lesquelles l'*imagination* emportée vers le drame de 1793 croit voir des gouttes de sang. » Bien que M. E. D. nous dise, en propres termes, dans son introduction : « Pas un fait n'est mentionné dans cet ouvrage qui ne puisse être prouvé, » on conviendra

---

1. Une bizarre faute de rédaction, qui change complètement le sens de la phrase, se trouve p. 85, note 1. — P. 109, lisez *n'avait* pour *m'avait*.

qu'un pareil début doit inquiéter quelque peu ceux qui considèrent l'imagination comme la plus grande ennemie du véritable historien.

La suite de ce premier récit, intitulé la Capitulation de Bordeaux, augmente encore nos inquiétudes, car nous y trouvons immédiatement un dialogue très-animé avec les « fit-elle, » les « murmura-t-il » et tous les accessoires obligés d'une conversation de roman. Rassurons-nous cependant, car, en réalité, ce premier chapitre ne fait point partie de l'ouvrage; c'est un très-joli hors-d'œuvre que M. E. D. a placé là, parce que la scène se passe en 1815, et dont il ne garantirait certainement pas la parfaite authenticité. Il n'en est pas de même du reste du livre, et le lecteur a sous les yeux quatre ou cinq chapitres d'histoire, excellents à tous les points de vue. L'auteur a fait son métier d'érudit comme s'il n'avait pas d'imagination : il est allé puiser aux bonnes sources, il a compulsé les archives, lu attentivement des rapports de police et de volumineux dossiers, visité le théâtre des événements et interrogé les vieillards qui pouvaient lui fournir des indications utiles; il a, en un mot, ouvert une enquête très-sérieuse sur la réaction royaliste de 1815. La Terreur blanche n'est pas encore bien connue, parce que les historiens de la Restauration n'ont pu conserver leur sang-froid en face de ces événements terribles dont le souvenir était trop récent; les uns ont affecté de dire qu'on avait fort exagéré les choses, et les autres sont allés jusqu'à soutenir que 1793 même ne pouvait être comparé aux horreurs de 1815. M. D. a cherché la vérité entre ces deux affirmations contradictoires, et il croit pouvoir dire que, si ses récits « ne constituent pas encore toute la vérité, « ils ne sont du moins que la vérité, — la vérité présentée pour la pre- « mière fois en quelques émouvants et rapides tableaux, et dégagée de « tout esprit de parti. » Mais, cette fois encore, nous sommes obligé de faire quelques réserves. Assurément M. D. n'a rien négligé pour se tenir à égale distance des exagérations passionnées qu'il réprouve, et il faut lui savoir gré des paroles si franches qui terminent son Introduction : « ...Tous les partis en France ont commis des fautes...; aucun d'eux ne « saurait, sans se faire illusion ou sans mentir, se vanter d'avoir les « mains pures de tout excès. Voilà le fait, le fait brutal, évident, indé- « niable, dont l'œuvre que nous publions aujourd'hui contient la con- « firmation. Si ce fait est démontré, ne nous donne-t-il pas le droit de « réclamer des partis un peu moins d'âpreté dans leurs luttes, un peu « plus de bienveillance dans leurs mutuels rapports? La tolérance pour « les autres s'impose comme un devoir à quiconque en a besoin pour « soi-même. » Mais au fond, la chose est évidente, M. D. ne condamne pas assez sévèrement les réacteurs de 1815. Il exalte volontiers le duc d'Angoulême, tous les Bourbons et leurs partisans, tandis qu'il appelle Napoléon « le despote » ou Bonaparte; il dirait Buonaparte, s'il osait; il flétrit du nom de « populace » la population lyonnaise qui accueillit l'empereur à son retour de l'île d'Elbe, et il désignerait volontiers, sous le nom de brigands de la Loire, les glorieux débris de nos armées. M. D. est légi-

timiste, du moins quand il raconte les événements de 1815, et, par conséquent, il ne faut pas attendre de lui cette impartialité *vraie* dont parlait je ne sais plus quel homme d'esprit. Il semble même que M. D. ait recours au procédé si connu qui consiste à faire, comme l'on dit, la part du feu. M. D. avoue qu'il s'est passé en 1815 des choses profondément regrettables, et il abandonne, sans même essayer de les défendre, les Servant, les Dupont Trestaillons, les Graffand Quatretaillons, les Truphémy et les autres scélérats du même genre qui purent alors commettre impunément les plus grands crimes; mais il plaide les circonstances atténuantes pour les foules ameutées, parfois même il passe très-rapidement sur des faits de la plus haute gravité. On voudrait avoir quelques détails précis sur les événements de Nîmes, le 28 juin et le 17 juillet 1815; on voudrait savoir qui a fait lâchement assassiner des soldats sans armes: M. D. évite de se prononcer, il dit notamment (p. 81) que deux versions également vraisemblables sont en présence, et il se garde bien de choisir entre elles. C'est la même chose partout, et si l'on ne peut reprocher à M. D. d'avoir déguisé la vérité, du moins on peut se demander s'il a bien dit toute la vérité.

Les deux chapitres que M. D. consacre à l'*assassinat* du maréchal Brune, et au *meurtre* du général Ramel sont excellents, mais il en faudrait beaucoup d'autres du même genre pour justifier pleinement le titre du livre. Ce devrait être l'histoire de la Terreur blanche, c'est-à-dire le récit complet des représailles sanglantes qui ont accompagné le deuxième retour des Bourbons en juillet 1815, et c'est à peine si nous en avons sous les yeux trois ou quatre épisodes différents. C'est bien peu quand il s'agit d'une époque de désolation dont les vieillards nous parlent encore avec une émotion si profonde! Pourquoi M. D. a-t-il laissé de côté les assassinats juridiques, je ne dis pas ceux du maréchal Ney et du colonel Labédoyère, mais celui des frères Faucher, par exemple? Pourquoi n'a-t-il pas même parlé des gardes nationaux guillotinés à Montpellier pour avoir dissipé un attroupement royaliste le 26 juin, huit jours seulement après Waterloo, et lorsque Napoléon n'avait pas encore quitté la Malmaison? Pourquoi enfin M. D. a-t-il passé sous silence les sanglantes exécutions de Nîmes et de Carcassonne, et n'a-t-il pas dit que cent mille personnes furent entassées dans les prisons durant les quinze premiers mois de la Restauration?

Ces lacunes sont d'autant plus fâcheuses que l'auteur de la Terreur blanche excelle à composer un chapitre d'histoire, et le seul regret que nous puissions ajouter aux réserves faites précédemment, c'est que l'ouvrage de M. Daudet ne soit pas deux fois plus volumineux qu'il ne l'est.

A. Gazier.

---

203. — Jean Fleury, **La Grammaire en action**, 4e édition, considérablement simplifiée et accompagnée d'une traduction du russe. Saint-Pétersbourg, 1877. 1 vol. in-18, p. 216.

Le nom de M. J. Fleury n'est pas inconnu de nos lecteurs de la *Revue*. Il a été ici même longuement parlé de sa remarquable étude sur Rabelais. La petite grammaire qu'il offre au public russe est le quatrième remaniement d'un même ouvrage. Suivant en cela la marche inverse de la plupart des auteurs, à chaque édition, il simplifiait son œuvre, et, de trois volumes qu'elle contenait tout d'abord, il la réduisait successivement à deux et à un. La première et la troisième édition étaient purement françaises; la seconde accompagnée d'une traduction russe, comme celle-ci qui en est la dernière réduction. Dans cette grammaire, une moitié, la traduction russe, nous échappe; quant à l'autre, elle a son intérêt

L'auteur n'a pas cherché à y faire de la science; ce n'est ni une grammaire historique ni une grammaire étymologique qu'il a tentée, mais une grammaire pratique à l'usage des jeunes gens russes. De là des hardiesses et des nouveautés qui montrent en M. F. un grammairien ayant l'instinct, le sens de la langue. Le premier chapitre étudie les caractères généraux des parties du discours, substantifs, pronoms, déterminatifs, adjectifs, participes, adverbes, degrés de comparaison, prépositions, conjonctions, interjections. Cette disposition intelligente a l'avantage de grouper et de mettre en relief les rapports naturels qui unissent entre elles les diverses parties du discours. Le chapitre II étudie les modifications subies par les mots variables (substantifs, adjectifs, pronoms) dans leur déclinaison (genre, nombre, cas). Cette disposition également met en pleine lumière les traits communs de la flexion des mots variables qui ont leur explication première dans le latin. Il y a dans ce chapitre des hardiesses que l'histoire de la langue ne justifie pas toujours, mais qui sont néanmoins conformes aux tendances de la langue. Telle est la déclinaison du pronom *il*, *en*, *lui* ou *y*, *le; ils*, *en*, *leur* ou *y*, *les;* telle est l'assimilation, au point de vue grammatical, des possessifs *mon*, *ton*, *son*, etc., aux génitifs *de moi, de toi, de lui*, etc. La formation du pluriel et du féminin rejetée à la fin du chapitre a l'avantage d'embrasser dans quelques pages tous les variables, substantifs, adjectifs, déterminatifs, pronoms.

Le ch. III est consacré au verbe. Après des remarques générales sur les modes, les temps, les voix, la conjugaison des auxiliaires (M. Fleury, à *être* et *avoir*, ajoute *aller, venir, devoir*), l'auteur établit que les différences dans la conjugaison de *tous* les verbes, ne portent que sur quatre temps : le présent de l'indicatif, de l'impératif, le passé défini et l'imparfait du subjonctif. En donnant les règles des terminaisons communes et les variations du présent de l'indicatif et de l'impératif (classées sous sept chefs) et du passé défini et de l'imparfait du subjonctif (classées sous quatre chefs), en s'aidant en même temps de la théorie de la formation des temps composés, on embrasse à peu de chose près la totalité des verbes

français. Cette exposition est assurément ingénieuse, mais je crains bien que son apparente simplicité ne cache des complications nombreuses et n'offre des difficultés d'application. Et ne serait-ce pas là également l'avis de M. F. qui lui-même reprend dans six pages la conjugaison de tous les verbes que nos grammaires donnent comme non conformes aux types des *quatre* conjugaisons?

Ces trois chapitres forment la première partie du livre. La seconde traite de l'orthographe usuelle. M. F. y expose les règles de l'emploi des signes, des accents, des lettres, des règles de transcription des noms russes en français ou des noms français en russe, et il demande à la dérivation, à la composition et à l'étude des suffixes et préfixes des explications de diverses particularités orthographiques. Cette partie renferme beaucoup d'observations, empiriques la plupart, intéressantes, exprimées sous une forme nette et concise. M. Fleury étudie la syntaxe générale dans la troisième partie et la syntaxe particulière dans la quatrième. Analyse de la proposition, théorie générale (assez originale) de l'ordre des mots, syntaxe de la proposition, rapports grammaticaux du sujet et du complément avec le verbe, emploi des modes et des temps, et en particulier du subjonctif, règles d'accord du participe, tel est le sommaire rapide de la première partie. Là encore on remarque la même exposition nette, simple, quelquefois trop simple. La théorie du participe présent et du participe passé est ainsi formulée dans une ligne : le participe est variable quand il exprime l'état, la qualité ; invariable, quand il exprime l'action. Cette règle nous paraît vraie pour le participe présent, et, dans l'ancienne langue, seulement pour le participe passé. Mais, à notre avis, c'est faire une supposition arbitraire que d'affirmer que le participe passé construit avec l'auxiliaire avoir exprime l'état quand il suit, exprime l'action quand il précède le régime.

La syntaxe particulière contient une série de remarques sur les diverses parties du discours, que l'on est habitué à voir dans nos grammaires confondues à tort avec les théories de la proposition.

Ajoutons, pour achever de donner une idée de cette petite grammaire, que les règles sont précédées de *formules* ou petites phrases en prose ou en vers fort ingénieusement trouvées, qui résument très-nettement ces règles. Remarquons encore diverses observations sur les différences entre la construction française et la construction russe, observations qui s'adressent au public spécial de l'auteur. On voit, par cette rapide analyse, que ce livre est l'œuvre d'un esprit original, net, non étranger aux études historiques sur la langue (sa syntaxe et diverses pages des deux premières parties le montrent), et qui a vraiment le sens de la langue actuelle.

A. Darmesteter.

---

204. — **Briefe aus Paris**, von einem Verstorbenen, herausgegeben von C. S. Zürich, Cesar Schmidt, 1878, in-8°, 280 pages. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

Ce livre est divisé en deux parties distinctes. La première partie renferme des lettres qu'un réfugié politique des provinces Rhénanes écrivait de Paris à sa sœur durant les premières années du gouvernement de Juillet. Ces lettres sont pleines de renseignements sur des personnages qui jouaient alors un grand rôle dans la société et dans le monde de la politique ou des lettres. L'auteur a vu de près François Arago, Henri Heine, Börne, Anastasius Grün, Meyerbeer, Théodore Schuster, Fein, Venedey, etc. Il a causé avec Alfred de Musset et discuté avec Lamennais. Nous le trouvons sévère pour Heine qui lui semble « trop plein de frivolité et de l'ivresse du monde pour entrer dans le temple de l'art. » Parfois aussi il a trop d'esprit; ses lettres, toujours fort longues, abondent en citations et tournent à la dissertation : on y sent l'effort d'un jeune homme qui voit dans cette correspondance un exercice de style et une occasion de développer ce qu'il sent et ce qu'il pense. Mais l'auteur de ces lettres n'était pas un homme ordinaire; il n'est pas rare que sa langue ait l'allure vive et rapide, le ton persifleur, l'ironie mordante de Heine et de Börne; ses réflexions sont souvent profondes : nous ne doutons pas qu'il ait été un des hommes les plus remarquables de la « jeune Allemagne ». C'était aussi un homme d'honneur. Introduit dans la maison d'un avocat, devenu l'ami intime du mari, aimé passionnément de la femme, une compatriote, qui se plaît à ses graves entretiens, il veut s'arracher au danger et quitte Paris; mais celle qui l'aime le retrouve, lui dit adieu et s'empoisonne. Le récit de cette aventure qui forme la seconde partie du volume, nous a vivement intéressé. Nous engageons l'éditeur de ces lettres à publier la suite qu'il nous promet.

A. Chuquet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 18 octobre.

M. Deloche est élu membre de la commission administrative en remplacement de M. Garcin de Tassy.

Deux commissions sont formées pour proposer à l'Académie des sujets de concours. La première, composée de MM. Léon Renier, de Longpérier, Maury et Heuzey doit choisir une question relative à l'antiquité (prix du budget). La seconde, composée de MM. de Wailly, Delisle, Hauréau et Gaston Paris, doit choisir une question sur le moyen âge (Prix Bordin).

Le concours relatif à l'Orient, « Histoire de la civilisation sous le Califat », n'a pas donné de résultat; il est prorogé au 31 décembre 1879.

M. Geffroy offre à l'Académie la première partie d'un ouvrage considérable intitulé : « Histoire des arts à la cour des Papes pendant les xve et xvie siècles. » Ce travail est dû à M. Müntz, ancien membre de

l'Ecole française archéologique de Rome et bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts. Il forme le quatrième fascicule de la bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome. Il est le fruit de cinq années de travail et de recherches laborieuses dans les archives de Naples, de Rome et de Florence. Il comprend le pontificat de cinq papes, de Martin V à Pie II, c'est-à-dire la première moitié du xv[e] siècle. Il y eut alors, sous l'influence de la papauté, une sorte de Renaissance, qui précéda la Renaissance du xvi[e] siècle.

M. Laboulaye présente un opuscule de M. Tamizey de Larroque, renfermant des lettres inédites d'Isaac de la Pereyre.

M. Delisle dépose sur le bureau, de la part de M. Gariel, une publication intitulée *la Bibliothèque de Grenoble,* qui contient d'importants renseignements sur l'histoire et l'organisation de cette bibliothèque.

M. Hauréau commence la lecture d'un mémoire sur Arnaud de Villeneuve. Ce personnage, qui vivait dans la seconde moitié du xiii[e] siècle, était médecin et alchimiste. Il est né, non pas à Bordeaux et à Milan, comme on l'a prétendu, mais en Espagne, à Valence ou à Liria. Après avoir fait ses premières études dans un couvent d'Espagne, il se rendit à Naples, puis revint à Valence. Il s'acquit par son savoir et ses cures une grande renommée ; en 1285, il était appelé auprès de Pierre III d'Aragon. Quatre ans plus tard, il s'établissait à Montpellier, où l'on venait de fonder une université, et il est hors de doute qu'il habitait cette ville en 1300. C'est vers cette époque qu'il vint à Paris. Mais certaines opinions qu'il avait exprimés dans un ouvrage avaient paru suspectes et fort peu orthodoxes : on lui intenta un procès. M. Hauréau raconte longuement, cette mésaventure d'Arnaud de Villeneuve; le célèbre médecin parvint difficilement à se justifier, et ce ne fut qu'après mille ennuis et des déboires de toute sorte qu'il vit cesser la persécution commencée contre lui. M. Hauréau poursuivra prochainement la lecture de ce curieux mémoire sur un des plus savants personnages du moyen âge.

Ouvrages déposés (séances précédentes) : — MARAIS (H.) et BEAUDOIN (H.), Essai historique sur la cathédrale et le chapitre de Séez (Alençon, Ch. Thomas, 1878, 8); — POULET (F. Victor), Essai d'un vocabulaire étymologique du patois de Plancher-les-Mines (Haute-Saône) (Paris, typ. Lahure, 1878, in-12). — Edm. LEBLANT, note sur une fiole à inscriptions (extrait de la *Revue archéologique); —* a catalogue of greek coins in the British Museum : the Seleucid Kings of Syria, by Percy Gardner ; edited by Reginald Stuart Poole (London, 1878, in-8°, 28 planches).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Jourdain : Anecdotes historiques, légendes et apologues, tirés du recueil inédit d'Etienne de BOURBON, dominicain du xiii[e] siècle, publiés pour la Société de l'histoire de France par A. LECOY DE LA MARCHE (Paris, Loones, 1877, in-8) ; — par M. Maury : Jacques de BOISJOSLIN, Les peuples de la France, ethnographie nationale (Paris, Didier. 1878, in-12); *— par M. Waddington :* J. F. LOUBAT, The medallic history of the United States of America, 1776-1876 (New-York, published by the author, 1878, 2 vol. gr. in-4); — *par M. Derenbourg :* Ursprung, Inhalt und Text des vierten Buches der sibyllinischen Orakel, eine Studie herausgegeben von Dr. B. BADT. Breslau, 1878, in-4.) ; — *par M. Maury :* Jules MICHEL, Essai sur les diverses mesures de longueur et de superficie employées en France avant l'adoption du système métrique ; — *par M. Gaston Paris :* trois ouvrages de M. Sophus BUGGE : 1° Altitalische Studien (Christiania, 1878); 2° Tolkning af Runeindskriften pa Rœkstenen i Ostergœtland (Stockholm, 1878) ; 3° Runinskriftet pa marmorlejonet fran Piræeus (Stockholm, 1875).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 9 Novembre — 1878

Sommaire : 205. Lütze, Sur l'infini d'Anaximandre. — 206. Tamizey de Larroque, Plaquettes gontaudaises, Vie d'Eustorg de Beaulieu et Vie de Jean-Pierre de Mesmes par Guillaume Colletet, et un cantique inédit de Charles Sévin. — 207. Chronique bordeloise, par Jean de Gaufreteau, p. p. Delpit. — *Variétés :* La bataille de Muret, d'après les chroniques contemporaines, à propos d'un livre de M. Delpech sur la bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au xiiie siècle. — Académie des Inscriptions.

---

205. — **Ueber das Ἄπειρον Anaximanders.** Ein Beitrag zur richtigen Auffassung desselben als materiellen Princips, von Dr Friedrich Lütze. Leipzig, Druck und Verlag von Julius Klinckhardt, iv et 135 p. in-8°.

Comme la courte Introduction (p. 1) de M. Lütze nous l'apprend, nous avons seulement ici une partie détachée d'une étude inédite sur tout ce qu'on sait des doctrines d'Anaximandre ; le présent traité (133 pages in-8°) se propose uniquement de donner quelques éclaircissements sur la notion que ce philosophe se formait de ce qu'il appelait *l'infini* (ἄπειρον), principe *matériel* de l'univers, comme l'indique avec raison le titre même. Cette monographie se divise en deux parties.

La première (§ 1-15, p. 2-51), toute *historique,* concerne d'abord l'unique fragment textuel, court et peu important, qui nous reste d'Anaximandre (§ 1, p. 2-3) ; puis la situation prise par Aristote à l'égard d'Anaximandre en général, mais en particulier les quatre manières dont Aristote, suivant M. L., a compris *l'infini* de ce philosophe, manières qui consistent à considérer cet *infini* soit 1° comme une *nature indéterminée* et existant *outre les éléments*, soit 2° comme un être *intermédiaire* (τὸ μεταξύ) entre ces éléments, soit 3° comme un *mélange* (μῖγμα) de ces mêmes éléments entre eux, soit 4° et surtout comme un *être en puissance* (δυνάμει ὄν) analogue à la *matière* d'Aristote (§ 2, p. 3-5) ; et enfin les opinions exprimées sur ce point par les disciples et commentateurs d'Aristote, savoir : surtout par Théophraste, Porphyre et d'autres partisans de la première des quatre interprétations ; par Alexandre d'Aphrodisias, Jean Philopon et Asclépius, qui se prononcent pour la seconde ; par Thémistius et Simplicius, qui hésitent entre les deux premières ; par saint Irénée et saint Augustin, qui se déclarent presque seuls pour la troisième, et enfin par le faux Origène (saint Hippolyte), le faux Plutarque et d'autres, qui hésitent entre la première et la quatrième (§ 3, p. 5-10). Ensuite M. L. passe en revue, avec beaucoup plus de développements (§§ 4-15, p. 10-51), les interprètes modernes de cette notion

d'Anaximandre, savoir : Schleiermacher et ses prédécesseurs, qui repoussent la seconde interprétation, et pour qui l'*infini* d'Anaximandre est *l'indéterminé,* à peu près tel que l'entendent les panthéistes (§ 4-6, p. 10-22); les nombreux partisans modernes de la troisième interprétation, si peu suivie dans l'antiquité (§ 7-10, p. 22-38); enfin les partisans modernes de la première interprétation et de la quatrième, qui essaient de les concilier entre elles, et qui approchent de la vérité en reconnaissant, comme Zeller par exemple, que l'*infini* d'Anaximandre est moins indéterminé que la *matière* d'Aristote, qui n'existe qu'*en puissance*, et en admettant que ce même *infini* du philosophe ionien est conçu par lui comme un être *réel, corporel* et *sans bornes* dans l'espace (§§ 11-15, p. 38-51).

La seconde partie du traité de M. L. (§§ 16-24, p. 51-133), partie *critique* et *interprétative,* est la plus étendue et la plus importante. L'auteur y examine d'abord un texte de la *Métaphysique* d'Aristote, et, après Schleiermacher, il déclare avec raison que ce texte est altéré par la transposition des noms Ἀναξαγόρου et Ἀναξιμάνδρου mis l'un à la place de l'autre, et par l'insertion d'une glose marginale dans le texte sous forme de parenthèse (§ 16, p. 51-57). Ensuite il examine (§ 17, 57-67) un passage de la *Physique*, qui est rendu intelligible par l'explication du texte précédent, mais dont il nous paraît tirer, contre l'interprétation d'Aristote, une conséquence exagérée : ce que ce passage prouve, c'est que l'*infini* d'Anaximandre est *réel* et n'est pas *dépourvu de qualités.* Puis il discute les interprétations de Théophraste (§ 18, p. 67-78) et de Simplicius (§ 19, p. 78-91), et conclut que cet infini n'est ni un *mélange* des éléments, ni un *intermédiaire* entre eux tous. Revenant à Aristote lui-même, il compare ensemble les textes de ce philosophe qui peuvent concerner Anaximandre et son *infini*, même ceux où Anaximandre n'est pas nommé. Tels sont ceux où un être *infini,* qui est bien celui de ce philosophe, est donné comme intermédiaire, suivant lui, entre l'eau et l'air, tandis que d'autres philosophes voulaient, comme l'indique Aristote, un principe intermédiaire entre l'air et le feu. Pour justifier le parti qu'il a tiré de textes d'Aristote, M. L. soutient que cet habile et savant critique des systèmes antérieurs au sien a été cependant influencé dans ses interprétations par ses opinions personnelles dans les deux textes déjà cités de sa *Métaphysique* et de sa *Physique,* et de plus dans d'autres textes, dont la discussion occupe les §§ suivants (§§ 20-23, p. 91-121). Cela peut être vrai jusqu'à un certain point et dans certaines circonstances ; mais ici cette influence des doctrines d'Aristote sur ses interprétations des doctrines d'autrui nous semble avoir été exagérée.

Dans sa *Conclusion* (§ 24, p. 121-132), qui se termine par un aperçu des questions auxquelles il a dû se soustraire (p. 132-133), M. L. s'applique d'abord (p. 121-128) à montrer qu'il faut savoir distinguer, d'une part, ce qui est chez Aristote un vrai témoignage concernant la

doctrine même d'Anaximandre sur *l'infini* considéré comme premier principe de toutes choses; d'autre part, ce qu'Aristote se croit en droit de regarder comme une conséquence de cette doctrine, soit pour la condamner, soit au contraire pour l'assimiler trop à la sienne. Mais la question est de savoir si M. L. a fait toujours convenablement cette distinction, sans aller trop loin dans un sens ou dans l'autre. Enfin M. L. prétend (p. 123-132) prouver, par l'histoire des spéculations cosmologiques en Grèce jusqu'à l'époque d'Anaximandre, que son *infini* était conçu par lui comme un être réel, masse uniforme, intermédiaire entre l'eau et l'air. Sur ce dernier point, nous croyons que l'auteur a raison. Nous voudrions seulement qu'à l'appui de sa thèse il eût ajouté qu'après Anaximandre son *infini*, matériel et sans bornes dans l'espace, est devenu à peu près celui de Xénophane, philosophe ionien à moitié idéaliste, qui fut le fondateur de l'école idéaliste d'Élée. Mais, sur d'autres points que M. L. a traités précédemment et qu'il n'a pas résumés ici en finissant, nous avons dû faire plus haut nos réserves, qu'il est temps d'expliquer, précisément parce que nous pensons que les thèses soutenues par lui méritent une sérieuse attention.

Nous ne croyons pas que ces thèses soient toujours parfaitement exactes, et il nous semble que c'est surtout Aristote qui peut avoir à s'en plaindre. L'ardeur excessive à poser partout des distinctions, trop souvent subtiles, fait qu'ensuite bien des choses paraissent plus obscures et plus contestables qu'elles ne sont (§ 24, p. 121-128). Ainsi, entre les formules diverses employées par Aristote pour exprimer ses jugements sur une même doctrine, sur celle d'Anaximandre par exemple, il est vrai qu'on doit noter avec soin les différences, surtout celles qui iraient jusqu'à la contradiction ; mais il ne faut pas exagérer les différences, et surtout il ne faut pas négliger les ressemblances et les conciliations possibles. Or nous croyons qu'il est permis de douter que réellement (§§ 21 et 23) Aristote ait voulu attribuer à Anaximandre la notion d'un *infini* absolument dépourvu de toute qualité. En effet, par quoi donc, sinon par ses qualités, indistinctes peut-être, mais certainement supposées réelles, cet *infini* aurait-il pu être intermédiaire entre l'eau et l'air, comme Aristote le déclare (§ 23)? Nous pensons d'ailleurs que ce n'est pas sans quelque motif grave qu'Aristote (§ 17, surtout p. 65) a prêté au philosophe ionien, comme il parait l'avoir fait (surtout *Phys.*, I, 4), l'opinion d'après laquelle l'être primitivement un et infini avait possédé des qualités confuses, dès avant l'époque où ces qualités contraires entre elles, qui se trouvaient dans cette masse intermédiaire entre l'eau et l'air, mais qui devaient y être imperceptibles aux sens, se furent séparées les unes des autres (ἐνούσας ἐναντιότητας ἐκκρίνεσθαι) et se furent produites ainsi distinctement dans les éléments et dans les corps qui résultent de leurs mélanges (μίγματα), dont Anaximandre ne pouvait pas manquer de reconnaitre l'existence dans l'ordre actuel de l'univers.

Il aurait été trop long de discuter ici en détail les interprétations

données par M. Lütze aux textes d'Aristote et de ses commentateurs sur l'*infini* d'Anaximandre. Mais c'est déjà beaucoup pour lui d'avoir réuni ces textes et de les avoir comparés et discutés, sinon avec une justesse irréprochable, du moins avec beaucoup d'intelligence et de savoir. Tel est le mérite de cette dissertation, qui, lue et critiquée avec indépendance d'esprit, peut contribuer, comme son titre l'annonce, à faire comprendre avec justesse l'*infini* d'Anaximandre. C'est une *monographie* comme il y en a beaucoup en Allemagne, et comme il serait à désirer qu'il y en eût encore un plus grand nombre, pourvu qu'elles eussent autant ou plus de mérite que celle-ci. Trop longs pour entrer en entier dans une histoire de la philosophie, de pareils travaux servent beaucoup aux historiens de cette science, qui font acte de justice en les citant avec honneur, lors même qu'ils n'en adoptent pas toutes les conclusions, et lors même que sur certains points ils les contredisent. D'ailleurs, en les citant, ils mettent leurs lecteurs en état d'approfondir certaines questions, et quelquefois de faire ainsi des découvertes historiques, qui peuvent même être utiles à des théories modernes. C'est avec raison et succès qu'en France M. Victor Cousin a donné l'impulsion à des recherches de ce genre, qui ont produit depuis un demi-siècle et continueront sans doute de produire de bonnes et utiles thèses pour le doctorat ès-lettres. Car la mine est inépuisable pour les chercheurs intelligents, qui savent choisir le terrain et prendre la peine de le creuser à fond.

Th. H. Martin.

---

206. — Ph. Tamizey de Larroque. I. **Plaquettes gontaudaises**, n° 1 : Vie d'Eustorg de Beaulieu par Guillaume Colletet, publiée d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque du Louvre avec notes et appendice, une plaquette in-18 de 49 pages. Paris et Bordeaux, 1878.
— II. Vie de Jean-Pierre de Mesmes par Guillaume Colletet. Paris, Alphonse Picard, 1878, in-8°, p. VII-28.
— III. Un cantique inédit de Charles Sévin, chanoine d'Agen, et précédé d'une notice sur l'auteur par L. Jarry. Auch, 1878, in-8°, p. 18.

Voici trois petites brochures que nous envoie de Gontaud, l'aimable savant si connu des lecteurs de la *Revue critique*. Elles touchent quelques points obscurs de l'histoire littéraire du XVIe siècle.

La dernière de ces trois plaquettes fait connaître un petit poëme inédit de Charles Sévin, chanoine d'Agen. Les rédacteurs du catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque nationale avaient mentionné (t. I, p. 386) dans un recueil de rondeaux, ballades, chants royaux en l'honneur de la Vierge (F. franc., n° 2206, fol. 256-257), une pièce intitulée *Le cantique virginal* Magnificat, *paraphrasé par M. Charles Sévin, chanoine d'Agen, envoyé à sa niepce Marie, religieuse, 1546.* C'est ce cantique qu'il publie d'après une copie due à M. A. Boyer. Comme Sévin était natif d'Orléans, M. Tamizey de Larroque demanda des renseignements

biographiques sur son personnage à un érudit bien connu de l'Orléanais, M. Jarry. Celui-ci lui envoya une notice que M. T. de L. a publiée en tête du cantique. La notice renferme quelques détails curieux et intéressants sur ce personnage, qui jouissait de son temps de quelque réputation littéraire, et qui n'est plus guère connu aujourd'hui que par l'amitié intime qui l'unissait à l'illustre Jules-César Scaliger. La paraphrase du *Magnificat* est assez faible : elle n'a guère d'intérêt qu'au point de vue de la langue. M. T. de L. l'accompagne de notes philologiques et littéraires où l'on retrouve la sûreté d'érudition de l'éditeur.

Les deux autres pièces ont rapport à Colletet. Il a été parlé plusieurs fois dans cette *Revue* du vaste travail que Guillaume Colletet avait composé sur les anciens poètes français. On sait que son manuscrit, conservé à la Bibliothèque du Louvre, périt avec cette bibliothèque dans l'incendie du mois de mai 1871. On n'ignore pas non plus que la perte n'était pas aussi irréparable qu'on l'avait cru d'abord, et, si l'on se rapporte à l'étude que feu Pannier avait publiée en 1871 sur une restitution fragmentaire possible de l'ouvrage de Colletet, on voit que certains érudits avaient déjà publié ou copié des notices détachées sur divers poètes. M. T. de L. qui avait donné de 1866 à 1873 treize de ses *Vies* et en gardait en portefeuille quatre autres, nous en donne deux aujourd'hui *(J. P. de Mesmes* et *Eustorg de Beaulieu)* et nous en promet deux encore, ce qui portera à dix-sept les biographies extraites du manuscrit autographe de Colletet qu'il aura ainsi arrachées à la destruction.

Eustorg de Beaulieu, né à Beaulieu dans le Bas-Limousin, ruiné par un tuteur malhonnête ou maladroit, vécut d'abord de ses fonctions d'organiste à Lectoure, et de leçons de musique; puis, pour sortir d'une misère à laquelle ses habitudes pantagruéliques n'étaient pas tout à fait étrangères, il entra dans les ordres. Mais il ne put obtenir de cure, et, poussé par le dépit, il quitta son pays et sa religion pour embrasser le calvinisme à Genève. Ecrivain de troisième ou de quatrième ordre, il a laissé des poésies religieuses et profanes, quelques-unes très-profanes même, d'un style facile et faible.

Jean-Pierre de Mesmes est un caractère bien différent. Membre de la noble famille des De Mesmes, si honorablement connue au XVI[e] et au XVII[e] siècle, il occupa les loisirs d'une vie riche à des études scientifiques et littéraires. Il publia des travaux sur les mathématiques et l'astronomie, une grammaire italienne et française, des poésies fugitives en italien ou en français, et une traduction des *Suppositi* de l'Arioste. Il naquit vers 1525 et vivait encore en 1558. Il était lié avec les principaux poètes du temps. Les vers que cite de lui Colletet n'offrent rien de bien remarquable.

Si les deux biographies de Colletet que M. T. de L. publie sont pleines de détails curieux, ce sont surtout les notes dont les accompagne le savant éditeur qui sont intéressantes et riches en faits nouveaux; M. T. de L. y réunit tout ce que l'on peut savoir sur ces écrivains obscurs et jusqu'ici à peu près délaissés.

Nous terminons cette courte notice en faisant part au lecteur d'une nouvelle que M. T. de L. nous annonce dans la préface de la biographie de J.-P. de Mesmes. M. F. de Caussade, qui a déjà si bien mérité des lettres par l'édition qu'il poursuit avec M. Réaume des œuvres complètes d'A. d'Aubigné, a entrepris de reconstituer, pièce à pièce, dans la mesure du possible, le recueil de Colletet, tant à l'aide des cent quarante-sept notices du manuscrit Durand de Lançon acquis par la Bibliothèque nationale en 1872, qu'à l'aide des autres notices qui ont été publiées, copiées, ou analysées. Cette publication nous rendra à peine la moitié de l'œuvre de Colletet; du moins l'ancien bibliothécaire du Louvre, aujourd'hui bibliothécaire du ministère de l'instruction publique, cherchera à compenser les lacunes malheureusement inévitables de son œuvre, en complétant les notices de Colletet par un abondant commentaire. « Dans ce grand travail de M. de Caussade, dit modestement M. T. de L., tous les petits travaux de ses devanciers seront absorbés comme d'humbles ruisseaux dans un large fleuve. » Nous applaudissons de tout cœur à l'œuvre de M. de Caussade et en souhaitons le prompt achèvement; mais puisse M. Tamizey de Larroque nous donner auparavant bien d'autres notices comme celles que nous avons analysées; tout le monde y gagnera.

A. DARMESTETER.

---

207. — *Publications de la Société des Bibliophiles de Guyenne.* **Chronique bordeloise** par Jean de GAUFRETEAU. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1876-1878, t. I de xv-335 p. T. II de 478 p. — Prix : 15 fr. le volume.

La *Revue critique*, qui aime les bons travailleurs, me permettra de rendre tout d'abord à l'éditeur de la *Chronique bordeloise*, M. Jules Delpit, un hommage non moins reconnaissant que respectueux. Je ne serai que strictement juste en signalant le zèle, le dévouement, les mérites de tout genre avec lesquels M. D., pendant toute une vie déjà longue et qui, je l'espère bien, restera plusieurs années encore vigoureuse et féconde, a rendu les plus grands services à l'érudition. Non-seulement l'éditeur de la *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre* [1] a prodigieusement travaillé, mais encore il a prodigieusement fait travailler les autres, et son initiative ardente, généreuse, infatigable, se retrouve partout à Bordeaux, dans la Société des Archives historiques du département de la Gironde [2], comme dans la commission

1. Paris, Dumoulin, 1847, in-4°. Le volume est depuis longtemps épuisé. Le *Journal des Savants* exprimait, il y a plus de trente ans, le vœu que ce précieux recueil fût continué. De regrettables motifs n'ont pas permis à M. Delpit d'exaucer ce vœu.

2. Cette Société, fondée en 1859, a publié près d'une vingtaine de volumes in-4° qui contiennent plusieurs milliers de documents inédits. Elle a été honorée, en 1875,

des archives municipales [1], dans la Société archéologique, comme dans la Société des bibliophiles de Guyenne [2]. Si jamais on donne de sa province natale une histoire comparable à l'*Histoire générale de Languedoc,* ce sera surtout grâce aux innombrables matériaux réunis par lui et par ses disciples, et, presque à toutes les pages d'une telle histoire, on devra citer le nom de ce modèle des travailleurs.

Le texte original de la Chronique de Jean de Gaufreteau « cy-devant conseiller au parlement de Bourdeaux et commissaire aux requestes du Palais, » se trouve dans la bibliothèque du château de La Brède, laquelle, à côté des manuscrits de Montesquieu, possède, nous dit M. D. (*Introduction*, p. VII), « un grand nombre d'autres pièces d'une inestimable valeur. » Le savant éditeur, en cette même introduction (p. VII et VIII), fait trop bien connaître l'intérêt de la Chronique, pour que je ne sois pas heureux de lui laisser, un moment, la parole : « Notre publication se recommande assez d'elle-même par le piquant et la diversité des anecdoctes qu'elle renferme et par l'utilité des faits qu'elle révèle ou qu'elle éclaire. Non-seulement ce recueil continue, complète ou rectifie les chroniques de G. de Lurbe et de J. Darnal; mais on peut dire qu'il est pour notre histoire locale quelque chose comme serait, pour l'histoire de France, une fusion des œuvres de Brantome, de Pierre de Lestoile, et de Tallemant des Réaux. — Le style de l'auteur, quelque négligé et incorrect qu'il soit, n'est dépourvu ni de mérite ni d'originalité; ses inversions, même les plus risquées, ont un je ne sais quoi dont on lui sait gré. D'ailleurs, les locutions et les termes purement gascons qu'on y rencontre contribuent à lui donner une certaine valeur philologique; car tous ces idiotismes et toutes ces incorrections constatent ce qu'était à cette époque, dans la capitale de l'une des plus importantes provinces du royaume, la langue nationale parlée par un lettré, un magistrat d'un rang éminent, un gentilhomme dont l'éducation avait été formée par des voyages

---

d'une des trois grandes médailles distribuées, chaque année, par le Ministère de l'Instruction publique. Voir, en tête du t. XI (1869, p. VIII-X), le discours dans lequel le président, M. R. Dezeimeris, a si éloquemment payé à M. Delpit la dette de la Société.

1. Trois beaux volumes in-4° ont déjà paru par les soins de cette commission : le *Livre des Bouillons* (1867); les *Registres de la Jurade, délibérations de 1406 à 1409* (1873); *Bordeaux vers 1450, Description topographique* (1874). Deux autres volumes vont prochainement paraître, et d'autres sont en préparation.

2. M. Delpit a inséré dans le t. I des *Publications* de cette Société (1868), d'après un exemplaire unique de 1577, un poëme intitulé : *Plainte de la Guienne au Roy*. Il a enrichi une autre collection bordelaise, les *Tablettes des Bibliophiles de Guyenne*, d'une remarquable étude sur les *Origines de l'imprimerie en Guyenne* (t. I, 1869) et de divers documents sur Michel de Montaigne recueillis par MM. Payen, Richou, Roborel de Climens, etc. Dans le t. III, dont la première partie vient de paraître (*Poésies inédites de F. J. de Chancel-Lagrange*, Paris, Rouveyre; Sauveterre, Chollet, 1878), entreront diverses mazarinades bordelaises des plus rares et des plus curieuses.

à l'étranger, et même par plusieurs séjours à la cour de France[1]. »

La publication de la *Chronique bordeloise* présentait bien des difficultés. Le manuscrit de La Brède est un recueil, sans commencement ni fin, de notes éparses, écrites au hasard et sans autre ordre que l'indication marginale des années, indication fort souvent trompeuse. La même main qui avait d'abord inscrit les dates trop légèrement, a biffé, surchargé, modifié les chiffres, de façon à rendre bien épineux le choix des époques définitivement adoptées par l'auteur. M. D. ne s'est pas laissé décourager par tant de désordre et d'obscurité. Aussi patient que sagace, il a fini par tirer du grimoire de l'écrivain bordelais un corps de chronique dont l'attrait n'est pas plus contestable que l'utilité. Ce travail de reconstitution, qui a coûté tant de peines et de soins à l'éditeur, lui vaudra les félicitations de tous les curieux, car c'est pour les curieux surtout que semblent avoir été publiés les deux volumes de la *Chronique bordeloise*, dont le premier embrasse la période comprise entre 1240 et 1599, et le second, la période comprise entre 1600 et 1638. Dès la première page, on rencontre une singulière historiette sur une relique de Saint-Martial, et elle est suivie d'une foule d'autres historiettes non moins singulières. La variété des récits de Gaufreteau est, pour ainsi dire, infinie. Le chroniqueur touche à tous les sujets. C'est ainsi qu'il nous parle successivement d'Arnauld de Villeneuve[2]; de Richard II, roi d'Angleterre, dont M. H. Wal-

---

1. Les philologues riront des étymologies données par Gaufreteau, et surtout de son étymologie du mot *charivari* (t. II, p. 211). Mais ils sauront gré à notre auteur de leur avoir conservé des expressions comme *Floche* (Je ne la puis oublier — il s'agit d'une remarque — quelque floche qu'elle soit. T. I, p. 2) et comme *Goffe* (Cela estoit riche, mais goffe. T. II, p. 66). La première de ces expressions n'a été recueillie dans aucun de nos dictionnaires, et la seconde n'a été citée par M. Littré que d'après un seul exemple du XVI[e] siècle, exemple emprunté par Dochez à Duverdier. Je suppose qu'à la page 81 du tome II c'est par suite d'une faute d'impression que le sorcier est « en terme du pais » appelé *ponsoué*. C'est *pousoué* qu'il fallait dire et ce mot est encore employé aujourd'hui par les paysans de Gascogne.

2. Gaufreteau déclare (p. 2) que c'est « un des plus recommandables personnages de tous ceux qui ont prins naissance dans la patrie bourdeloise ». M. D. ajoute (p. 3, note 1) : « La vie d'Arnaud de Villeneuve, chimiste, littérateur et théologien éminent, est assez mal connue. Gaufreteau avait sans doute quelques bonnes raisons pour le faire naître en Guyenne, au lieu de le qualifier de Catalan, comme l'ont fait quelques imprimeurs de ses œuvres. » J'objecte que ce ne sont pas seulement les imprimeurs qui ont donné au célèbre médecin une origine espagnole : Arnauld de Villeneuve lui-même nous apprend dans un *Traité de géométrie pratique*, dont le manuscrit existe à la bibliothèque de Carpentras, qu'il naquit en Catalogne. Cf. *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Carpentras par feu M.* Lambert (grand in-8°, 1862, t. I, p. 169), et : *De la médecine et des sciences occultes à Montpellier dans leurs rapports avec l'astrologie par* M. A. Germain, aujourd'hui membre de l'Institut (Montpellier, 1872, in-4°, p. 5, note 1). L'erreur ici rectifiée est des plus répandues, et on lit dans l'article *Arnauld de Villeneuve* de la dernière édition du meilleur de nos recueils biographiques, le *Dictionnaire historique de la France* de M. Lud. Lalanne (1877) : « On ne sait s'il naquit en France, en Espagne ou en Italie, mais on le croit pourtant languedocien. »

lon a si bien raconté la vie [1]; d'un tremblement de terre survenu en 1425 [2]; de l'illustre archevêque de Bordeaux, Pierre Berland; du séjour de Louis XI à Bordeaux; de la mort dans le château du Ha de Charles, duc de Guyenne; du droit qu'avait (1468) le Captal de Buch de devancer ses vassaux en de délicates circonstances; du *Te Deum* chanté à Bordeaux pour célébrer l'entrée de Charles VIII en Italie; de la peste des années 1495-1500; du privilège qu'avaient les Bordelais condamnés à mort de n'être exécutés que par l'épée, ainsi que les gentilshommes; de la nomination de Guillaume Benedict au parlement de Bordeaux [3]; de la fondation de la chapelle d'Arcachon par le frère Thomas Tlliricus; des barriques de vin défoncées par les bourgeois de Bordeaux afin que les Suisses qui escortaient François Ier, « au retour de sa prison d'Espagne, en peussent boire à leur plaisir et à suffisance »; d'André Govea et d'Elie Vinet, réorganisateurs du collège de Guyenne; de la bibliothèque du président Nicolas Boyer, auteur des *Decisiones*, léguées par lui au Parlement; du conseiller Briand de Valée, « personnage de rare et eminent sçavoir », fondateur d'une chaire de théologie; du voyage de Charles-Quint en France [4]; du professorat de Marc-Antoine Muret au collège de Guyenne; de la révolte de 1548; de la naissance à Bordeaux d'Eymar de Ranconnet, « grandement fameux et renommé pour son excellent et rare sçavoir, » et dont on a fait souvent un Périgourdin [5]; des commentaires du conseiller Arnaud de Ferron sur la coutume de Bordeaux et de ceux du président Christophe de Roffignac sur les matières bénéficiales; du premier président Jacques Benoist de Lagebaston, que l'on assurait être un fils naturel de François Ier; de la construction du château de Coutras par le maréchal de Saint-André; de l'étymologie du mot huguenot *(Huc nos)*; de l'excessive jalousie de Mme de Tingon, « qui cousoit, la nuict, un pan de sa chemise avec celle de son mari, pour cognoistre s'il ne se livreroit poinct à quelque larcin d'amour avec ses servantes et filles de chambre [6];

---

1. Paris, 1864, 2 vol. in-8°.

2. Gabriel de Lurbe a placé ce tremblement de terre en 1427, le jour de la Chandeleur. Il y aurait à chercher quel est celui des deux chroniqueurs qui a raison.

3. Voici ce que Gaufreteau nous apprend (t. I, p. 43) de ce jurisconsulte : « 1509. — En cette année, Guillaume Benedict, grand et fameux docteur en droit, et qui a si bien escrit, fut faict conseiller au parlement de Bourdeaux; mais, est à noter que, bien qu'il fut un si celebre magasin de science et de doctrine, neantmoins, lors qu'il fut examiné, il demeura muet tout à faict, sans pouvoir rien respondre, tant il se trouva estonné. Ce qui est advenu, despuis, en la personne d'un aultre grand docteur en droit, appelé Corras, estant examiné au parlement de Tholouse pour un office de conseiller. »

4. La plupart des détails sur Charles-Quint en France ont été empruntés au livre IV de la *Naissance, progrez et décadence de l'hérésie de ce siècle* par Florimond de Raymond (1605, in-4°).

5. Voir : *Un grand homme oublié. Le président de Ranconnet.* Paris, 1871, gr. in-8°, p. 6, 7.

6. C'est l'occasion de noter que parfois les anecdotes racontées par le bon Gaufreteau sont d'une gauloiserie dont rien n'approche. M. D. (*Introduction*, p. VIII) dit :

de la bûche de Noël; de divers incidents des guerres de religion; du passage de Charles IX à Bordeaux; de l'expédition du capitaine Peyrot, le fils cadet de Blaise de Monluc, à l'île de Madère [1], et de l'expédition du capitaine Dominique de Gourgues à la Floride; de l'établissement de l'imprimerie de Simon Millanges; du massacre des huguenots à Bordeaux en 1572; du P. Edmond Augier, fondateur du collège des Jésuites en cette ville; de la mort, au siège de Gensac, du seigneur de Montferrand, maire et gouverneur de Bordeaux (1575); de la coqueluche de 1578 (le chroniqueur écrit *conculuche);* de l'invasion du mal de Naples (1579); de la condamnation à l'amende honorable d'un huguenot qui avait voulu faire gras en Carême; de la construction de deux galeries basses dans la cathédrale de Saint-André d'après les plans et sous la direction de Florimond de Raymond (1580); des opérations chimiques de François de Foix, évêque d'Aix; de la mort qui frappa le maréchal de Matignon (1599), « ainsin qu'il mangeoit à son disner d'une perdrix »; de Robert Balfour, gentilhomme écossais, principal du collège de Guyenne; du château de Cadillac, que le duc d'Epernon commence à élever (1600); d'une course de taureaux donnée par Lure, premier jurat de Bordeaux (1604); d'un cagot (Gauffreteau dit *Gahet)* enterré vif par mégarde; d'une bataille à coups de poings dans l'église de Saint-André pour la préséance (1608); des querelles entre le cardinal de Sourdis et les membres du chapitre (1609); du duel du comte de Barrault et du capitaine La Bordesière (1615); du mariage du vieux maréchal de Roquelaure, mariage qui, justifiant d'avance le mot spirituel de Corvisart, fut des plus féconds (1617); de la décapitation d'Argilemont, gouverneur des châteaux de Caumont et de Fronsac (1620); de l'ensorcellement de la dame de Bajaumont, châtelaine de La Fos, par un moine qui, précurseur d'Urbain Grandier, fut condamné à mort pour ce crime imaginaire (1620); de l'exécution de Lescun, « des premiers et plus habilles conseillers au parlement de Pau » (1622); de la chasse faite aux sorciers de Saint-Jean-de-Luz et des environs par le président Espagnet et le conseiller Pierre de Lancre (1623); du « grand et insigne voleur » Guilleri pris à Saint-Jean-de-Blaignac et roué à La Rochelle (1624); de l'ambassade (1624) du comte de Barrault en Espagne, où son père était allé en la même qualité vingt ans auparavant [2]; de la querelle entre l'archevêque

« Nous trouvant placés dans l'alternative de mutiler l'œuvre de l'auteur ou de lui laisser sa physionomie naturelle, nous avons pris ce dernier parti. »

1. Et non le *fils aîné*, comme le dit Gaufreteau (p. 134). Le fils aîné était Marc-Antoine de Monluc, tué devant Ostie en 1557. Au sujet de l'expédition de Madère qui va être l'objet d'une étude spéciale de la part de M. Paul Gaffarel dans la *Revue historique*, je relève la particularité que voici : les hardis compagnons de Pierre Bertrand de Monluc furent « *desgollados*, à l'espagnolle, le razoir par le gousier. »

2. Ces deux ambassades ont été ignorées de l'auteur de la liste des ambassadeurs de la cour de France près les puissances étrangères publiée dans l'*Annuaire historique* de la Société de l'Histoire de France pour l'année 1848 (p. 229).

de Bordeaux, Henri de Sourdis, et le duc d'Epernon (1634); de la sédition appelée *la Commune* et des massacres et incendies qui la rendirent si tristement célèbre (1636), etc.

A la suite de la Chronique, M. D. a publié (p. 253-284) des vers latins, français et gascons composés ou recueillis par Jean de Gaufreteau. On y remarque un Noël en langue populaire et des vers français *à Monsieur de Toiras sur l'envie que les grands portent à sa vertu et à sa valeur, considérée dans cette action admirable de la deffence de la cytadelle de Roschelle, assiégée par les Anglois* [1].

L'ouvrage est complété : 1° par un *Essai généalogique sur la famille Gaufreteau* (p. 287-432); 2° par une excellente *Table des matières* (p. 433-478); 3° par un *Tableau généalogique portant rectification des numéros d'ordre dans les différents degrés de la famille Gaufreteau.*

M. D. ne se flatte pas d'avoir entièrement débrouillé le chaos généalogique qu'il lui a fallu traverser ; du moins n'a-t-il rien négligé pour tirer le plus de lumière possible des innombrables documents qui ont passé par ses vaillantes mains. Ces documents proviennent de la Bibliothèque nationale (Cabinet des titres), de la Bibliothèque publique de Bordeaux, des archives départementales de la Gironde, de diverses collections particulières, etc. M. D. a pris deux bonnes précautions pour nous faire marcher d'un pas plus sûr dans un dédale où personne encore n'avait sérieusement cherché à s'orienter : il a classé par ordre chronologique (de 1498 à 1765) tous les renseignements qu'il a pu se procurer sur chacun des individus qui ont porté un nom aujourd'hui tout à fait éteint, et il a indiqué avec une minutieuse exactitude les diverses sources où ces renseignements ont été puisés. Signalons, dans *l'Essai généalogique,* le curieux chapitre consacré à Jean VI de Gaufreteau, le principal rédacteur de la *Chronique* (p. 330-349), lequel Gaufreteau, après avoir enterré ses trois femmes, quitta la toge pour prendre la soutane et devint curé de la paroisse de Libourne [2].

---

1. Dans la *Chronique* (t. I, p. 118-128) ont été reproduites des stances en vers français *contenant l'histoire de Caillou et de sa femme, et les maux et malheurs que le jeu cause, tant aux femmes qu'aux hommes, qui l'ayment par excès et non par déduict.* Au sujet de cette longue complainte, Gaufreteau dit naïvement (p. 117) : « J'ai jugé que je n'ennuyerois pas les lecteurs si je leur attachois [ces vers] au pied de la susdite histoire, bien que la poesie n'en soit pas tant delicate. »

2. C'est le titre qu'il prend dans un rare volume que j'ai consulté à la Bibliothèque nationale (L. 36/b, n° 2674) : *La digue ou le siege et prinse de la Roschelle, livre premier dedié au Roy par maistre* JEAN DE GAUFRETEAU, ci-devant conseiller du Roy et commissaire aux requestes du palais de la Cour de parlement de Bourdeaux, et a present prestre et curé de l'Eglise de Libourne (à Bourdeaux, par Pierre de La Court, rue Saint-Jammes, 1629, in-8° de 420 p). C'est un prolixe et aride commentaire de certaines prophéties qui, selon l'auteur, se sont réalisées dans le siège et prise de la Rochelle. Le travail du commentateur ne mérite aucun des éloges qui lui sont prodigués dans deux pièces liminaires, l'une en dix vers latins, l'autre en quatre pages, pièces signées *I. de Bavolier, nepos obsequentiss.* et *Petrus Trichetus, Advoc. Bur-*

M. Delpit, dont la vieille et sincère amitié m'a donné tant de bons conseils, m'a parfois reproché d'apporter quelque excès dans mes annotations. Me sera-t-il permis de lui adresser un reproche contraire et de me plaindre du trop petit nombre de notes dont il a éclairé la *Chronique bordeloise?* Nul mieux que lui, qui connaît à fond l'histoire de la Guyenne et qui possède, dans ses admirables collections, une si riche série de documents bordelais imprimés ou manuscrits, ne pouvait expliquer, rectifier ou compléter les récits de Jean de Gaufreteau [1]. Sans doute la surabondance a ses inconvénients, mais doivent-ils être comparés à ceux de la disette?

T. de L.

VARIÉTÉS

La bataille de Muret, d'après les chroniques contemporaines. [2]

La bataille de Muret fut, sans contredit, la plus importante de la guerre des Albigeois; elle eut l'avantage d'être décisive; le seul allié effectif des princes méridionaux y périt et le triomphe de Simon de Montfort devint par suite inévitable. De ce fait d'armes nous avons de nombreux récits anciens, dont plusieurs émanent d'écrivains contemporains, quelques-uns même de témoins oculaires; toutefois les péripéties même de l'action sont loin d'être encore entièrement connues; la disproportion énorme entre les forces des deux armées fait de la victoire des Français une sorte de miracle, et l'on comprend mal comment neuf cents cavaliers, si bien armés, si bien disciplinés qu'on les suppose, aient pu disperser si com-

---

dig. La prose du curé de Libourne est précédée de bien mauvais vers adressés au lecteur, au cardinal de Richelieu, etc. Voici les six derniers vers de l'Epitre au cardinal datée de Libourne ce 1 de may 1629 :

Recevez donc, prelat insigne,
Ce livre, que j'estime digne
Du S. Autel de vos genous :
Vos actions sont un vous-mesmes ;
Vous les offrant j'offre vous mesmes,
Plus grand présent où prendriés-vous ?

1. Dans une note du t. II (p. 110), M. D. se demande s'il s'agit, à l'occasion du récit de la prise de l'abbaye de Clairac et de l'arrestation du conseiller Le Duc, de Jacques Du Duc. Il aurait trouvé une parfaite solution du petit problème dans les *Archives historiques du département de la Gironde*, (t. II, p. 6, 199). De même, s'il avait voulu faire mieux connaître une des héroïnes de Jean de Gaufreteau, Catherine de Tarneau (t. II, p. 71), il aurait pu analyser une lettre de Mme de Tarneau à Louis XIII, du 2 janvier 1620 (même recueil, t. XVII).

2. Le présent travail, est en grande partie extrait de la nouvelle édition de l'*Histoire de Languedoc*, de D. Vaissette, Toulouse, in-4°, en cours de publication.

plètement et en si peu de temps une armée de plus de quarante mille hommes. Ce problème, à la fois militaire et historique, a tenté un érudit de Montpellier, M. Henri Delpech, qui, dans un travail paru tout récemment, a essayé d'éclaircir ce que le fait avait d'obscur et de peu compréhensible [1]. C'est aux manœuvres de cavalerie bien dirigées par Simon de Montfort, qu'il attribue l'honneur de la victoire, et, grâce à une suite de raisonnements ingénieux et appuyés en plus d'un cas sur des preuves, il essaie de reconstituer la topographie du champ de bataille et de retrouver les différents mouvements qui s'y succédèrent en 1213. Son système, qui peut paraître excessif à certains points de vue, n'en est pas moins ingénieux, et, si l'on peut reprocher à l'auteur de faire de Simon de Montfort un général de cavalerie comme Murat ou Sherman, il faut reconnaître que, sur plus d'un point, il a atteint la vérité. Nous allons, aidé de ses recherches, reprendre à notre tour l'étude de ce problème historique, en tâchant de tirer des textes contemporains toutes les lumières qu'ils nous pourront fournir.

La première chose à faire est de rechercher les sources de l'histoire de la bataille [2]. Au premier abord, elles paraissent fort nombreuses et il n'est pas de chronique du XIIIe siècle qui n'ait consacré quelques lignes à un fait d'armes aussi important. Mais il suffit de réfléchir un instant pour comprendre que tous les auteurs ne peuvent indifféremment nous fournir les renseignements que nous cherchons. Autre chose est de raconter brièvement le combat de Muret et d'en faire connaître l'issue, autre chose d'en indiquer toutes les péripéties, et de montrer les positions des deux armées. Aussi devrons-nous nous borner aux trois ou quatre chroniques plus importantes écrites par des contemporains. M. Delpech a cru qu'elles se contredisaient et a sacrifié l'un des témoignages à l'autre ; nous croyons, au contraire, qu'on peut concilier leurs récits et ce sera l'objet du présent mémoire.

De tous les chroniqueurs contemporains, le plus important, celui dont le témoignage est le plus sûr, est Pierre, moine de Vaux de Cernay. En effet, malgré son emphase, malgré sa passion, cet écrivain a généralement raconté avec une grande exactitude les faits de guerre, dont il a été le témoin et c'est le cas pour la bataille de Muret ; son récit de cette action, qui peut paraître un peu bref, a été écrit deux ans au plus après l'évènement [3] ; de plus, quoique partisan fougueux de Simon de Montfort, il

---

1. *La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au* XIIIe *siècle ; avec deux plans topographiques.* Par Henri Delpech, membre du conseil de la Société pour l'étude des langues romanes. Paris et Montpellier, in-8°, XVI-155 pp.

2. On les trouvera dans les collections suivantes : Pierre de Vaux Cernay, *Hist. de France*, t. XIX, p. 84-88 ; la *Relation officielle des prélats*, *ibid.*, p. 88-89 ; Guillem de Puilaurens, *ibid.*, p. 208-209 ; pour la *Canso*, édition de M. Meyer pour la Société de l'histoire de France. Pour les autres auteurs, nous donnerons des renvois particuliers.

3. La première partie de la chronique de Pierre de Vaux Cernay fut dédiée par lui à Innocent III, mort en 1216.

n'avait aucune raison de travestir tous ces faits, si honorables, si glorieux pour son héros.

De Pierre de Vaux de Cernay, il convient de rapprocher un certain nombre de chroniqueurs qui lui ont emprunté tout ou partie de leurs renseignements. Tel est Guillem de Puilaurens, chapelain de Raimond VII, qui écrivait vers 1270; il n'a fait qu'abréger le récit du moine cistercien, en y ajoutant quelques circonstances à lui rapportées par le comte de Toulouse, Raimond VII qui, âgé de seize ans en 1213, assista à la bataille du haut d'une colline voisine [1]. Il faut encore rapprocher de Pierre de Vaux de Cernay, Baudouin d'Avesnes dont la chronique, écrite vers 1270, outre une traduction presque littérale du chroniqueur cistercien, renferme quelques détails dont la source nous est aujourd'hui inconnue, mais qui paraissent authentiques. Enfin mentionnons la compilation historique de Bernard Gui, dont cette partie est connue sous le nom de *Præclara Francorum facinora*.

Possédant un chroniqueur tel que Pierre de Vaux de Cernay, nous ne pouvons attribuer grande valeur à des auteurs, comme Guillaume le Breton. Ce dernier, en effet, n'écrivit cette partie de sa Philippide et de sa chronique en prose que plusieurs années après l'événement, et vivant loin du pays, les renseignements qu'il nous fournit n'ont que peu d'importance dans le cas qui nous occupe.

La chronique dite du roi Jayme est une source beaucoup plus importante. On n'en connaît pas sûrement le véritable auteur, mais, quel qu'il soit, il connaissait fort bien les événements de cette époque et nous rapporte plusieurs détails intéressants sur les différentes phases de la bataille. Mais il faut pourtant reconnaître que ces détails ne sont pas de telle valeur qu'on puisse opposer son témoignage à celui de Pierre de Vaux de Cernay ou de la *Canso*; on ne peut guère que lui emprunter quelques indications sur le nombre des combattants et les noms des chevaliers aragonais et catalans qui périrent dans l'action.

Vient ensuite la seule source qu'on puisse réellement opposer à Pierre de Vaux de Cernay, la *Canso*. L'auteur anonyme qui a écrit cette partie du poëme, écrivait vers 1219; il a connu les principaux chefs de l'armée, il paraît avoir connu les lieux. Toutefois, ici comme chaque fois qu'il raconte des faits dont il n'a pas été témoin oculaire, il est assez confus, et surtout très-bref. A peine accorde-t-il cinquante vers au récit de cette action si importante, alors qu'il consacrera plusieurs centaines de vers à tel petit combat sous Toulouse. Quant à la version en prose, comme elle n'a fait que copier le poëme, en y ajoutant des détails imaginaires, nous ne la mentionnerons que pour mémoire.

Enfin la circulaire officielle, écrite par les évêques après cette victoire inespérée, renferme quelques détails utiles. Elle a été insérée par

1. Peut-être aussi Guilhaume de Puilaurens a-t-il connu le récit de la *Canso*. C'est du moins l'opinion de M. Paul Meyer, le juge le plus autorisé en pareille matière.

Pierre de Vaux de Cernay dans sa chronique ; peut-être même est-ce lui qui la rédigea. En tout cas, il faut admettre qu'il l'a lue avant de rédiger son récit et elle doit servir à compléter celui-ci, partout où elle n'est pas en contradiction avec lui. Toutefois, elle ne peut nous fournir sur la bataille même que deux ou trois traits utiles, le reste n'étant qu'une longue amplification de rhétorique, émaillée de citations des Écritures.

Le premier problème à résoudre, problème que D. Vaissette a longuement examiné [1], est la détermination de la force respective des deux armées. Entre les différentes versions des chroniqueurs, il y a de grandes divergences, et il faut évidemment interpréter leurs termes. Il est assez facile de fixer le nombre des soldats de Montfort. M. Delpech [2] montre péremptoirement que les Français ne comptaient pas plus de huit cents à mille cavaliers, et sept cents fantassins ; ces derniers restèrent à Muret pendant l'action pour garder la ville. En effet, Pierre de Vaux de Cernay dit que trente chevaliers entrèrent dans la ville avec Simon qui y trouva un nombre égal de chevaliers laissés auparavant par lui dans la place ; en outre, dans la soirée, il fut rallié par le vicomte de Corbeil, à la tête d'une troupe de cavalerie, dont l'écrivain ne précise pas la force. Si l'on compte quatre-vingt-dix chevaliers ou cavaliers nobles, on trouve, en calculant d'après les données du temps, un total de huit cent quarante à neuf cents cavaliers, chiffre qui répond assez exactement à celui que nous fournit la chronique de Jayme.

Reste à déterminer la force des contingents vasco-aragonais. Grâce à un examen attentif des chiffres des troupes aragonaises et catalanes, qui prirent part à la bataille de Navas de Tolosa et plus tard à la conquête de Valence, M. Delpech en arrive à admettre que la Catalogne seule pouvait fournir mille hommes de cavalerie, seule troupe que Pierre d'Aragon paraisse avoir amenée en Languedoc. Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il résulte de pièces inédites, citées par M. Delpech [3], que le roi avait pris tous ces chevaliers à sa solde. La noblesse catalane, en effet, put éprouver quelque répugnance à suivre volontairement Don Pèdre dans une expédition assez peu orthodoxe et qu'il n'entreprenait que dans un but d'ambition toute personnelle. Il se passa là quelque chose d'analogue à ce que l'on peut remarquer plus tard, lors des croisades de Louis IX ; ce dernier prince dut aussi prendre à sa solde les nobles français que la dévotion ou l'amour des aventures ne suffisaient plus à entraîner en Orient. Quoiqu'il en soit, ce chiffre (mille chevaux) est indiqué à la fois par la *Canso* et par un auteur purement espagnol, Rodéric de Tolède, ce qui rend le raisonnement de M. Delpech d'autant plus probant.

Quant au contingent méridional, il comprit tous les chevaliers dépos-

---

1. Voyez *Histoire de Languedoc*, nouvelle édition, t. VII, note XVII, p. 49 et suiv.
2. P. 16 et suivantes
3. P. 18-19, note.

sédés par Simon de Montfort et les vassaux des comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges. M. D. estime qu'ils formèrent une troupe de cavalerie à peu près aussi nombreuse que celle des Catalans; peut-être ce chiffre de mille chevaux est-il un peu fort pour des pays depuis si longtemps dévastés par la guerre. Dans tous les cas, la question n'a pas d'importance, une bonne partie de cette troupe n'ayant pas pris part à l'action.

Pour l'infanterie, dont Guillaume le Breton fait monter l'effectif à deux cent mille hommes, et dont Pierre de Vaux de Cernay estime la force à cent mille hommes, M. D. adopte l'opinion de D. Vaissette et réduit ces chiffres fantastiques à quarante mille hommes. Le savant bénédictin [1] basait son calcul sur le chiffre probable des pertes de cette infanterie, vingt mille hommes, en supposant que la moitié des soldats avait péri; ce qui n'a rien d'improbable, car chaque grande bataille de cette époque était invariablement suivie d'une abominable boucherie. A l'aide de toutes ces indications, M. D. compose le tableau comparatif suivant, que nous reproduisons à titre de renseignement, en rappelant seulement que tous ces chiffres, sauf ceux qui concernent les troupes de Montfort et la cavalerie de Pierre d'Aragon, ne sont qu'approximatifs.

Armée croisée : 900 cavaliers, — 700 piétons. — Total : 1,600 combattants.

Armée alliée : cavalerie,	1,500 Espagnols 1,500 Languedns	3,000	TOTAL : 43,000
Infanterie,	40,000 hommes	40,000	

Ainsi que D. Vaissette l'a fait remarquer le premier, une grande partie de la cavalerie ennemie étant restée immobile, et l'infanterie ne comptant pas dans les batailles du XIIIe siècle, les soldats de Simon de Montfort n'eurent jamais à combattre plus de deux contre un, ce qui, sans diminuer en rien l'éclat de leur victoire, fait perdre à la bataille de Muret son caractère miraculeux et la ramène à des proportions plus historiques.

Un autre point fort important à élucider est la position des deux armées belligérantes. M. D., grâce à de longues et patientes recherches dans les archives de Muret, est arrivé à reconstituer assez complètement le plan de Muret et de ses environs en 1213. Voici les détails que nous lui empruntons; nous tâcherons d'être aussi clair qu'il est possible de l'être sans dessin explicatif. Muret est situé sur la rive gauche de la Garonne; la ville communiquait avec la rive droite par un pont, sur lequel passait la route venant de Fanjeaux, route que suivit Simon de Montfort. Ce pont ne débouchait pas directement dans la place, mais donnait accès sur une sorte de terrasse entre les murailles et la Garonne, terrasse qu'il fallait suivre pour arriver à une porte, située presqu'à l'angle, sur le second côté de l'enceinte. Cette porte, que citent les historiens du temps, était la porte de Salles. La ville elle-même était triangulaire, et

1. Voyez nouv. édition, tome VII, p. 50.

couverte au sud-est par la Garonne, au sud-ouest par un large fossé qui passait devant la porte de Salles, au nord-ouest par un petit affluent de la Garonne, nommé la Louge, qui venait se jeter dans le fleuve au-dessous de la ville. Il faut certainement voir dans la Louge le ruisseau cité par la *Canso* en parlant de la déroute des Toulousains et que les chroniqueurs indiquent comme séparant les deux armées au moment de l'action.

En remontant la Louge vers l'ouest, on trouve une colline appelée *Perramon,* à environ 1,350 m. des remparts, nous disons une colline, mais il faut plutôt entendre par là des ondulations de terrain peu élevées courant vers le nord-ouest, et entourant une vaste plaine qui se développe entre elle, la Garonne et la Louge. C'est sur cette éminence que dut être placé le camp toulousain et c'est de là que le jeune Raimond VII put observer la bataille, dont il racontait plus tard les péripéties à son chapelain, Guillem de Puilaurens. La plaine qui s'étend au pied de Perramon s'appelle l'*Aragon* et une tradition qui remonte au commencement du XVI[e] siècle veut que ce soit là que Don Pèdre ait été tué [1]. L'emplacement de la bataille est, en effet, au nord de la Louge, mais rien ne prouve qu'elle ait eu lieu précisément sur le terrain de l'Aragon. En effet, entre l'emplacement adopté par M. D. et la colline de Perramon, il y a en ligne droite plus de 1,800 mètres, et, au rapport de Guillem de Puilaurens, le jeune Raimond VII placé sur cette éminence entendait distinctement le choc des armes des combattants, ce qui nous paraît impossible à une telle distance. En outre, la cavalerie de Simon de Montfort aurait eu à faire un trajet réellement bien long avant d'atteindre l'ennemi; enfin nous espérons prouver plus bas que la bataille eut lieu assez près du camp des alliés, ce qui nous force à reporter le champ du combat tout près de la colline de Perramon, dans l'angle formé par cette ondulation et le cours de la Louge.

Nous arrivons maintenant à la bataille même. Ainsi que nous l'annonçons plus haut, nous ne croyons pas absolument admissible le système adopté par M. D., et nous estimons que l'on peut concilier les témoignages de la *Canso* et de Pierre de Vaux de Cernay, que cet érudit regarde comme contradictoires. Nous commencerons par exposer le système de l'auteur avant de donner notre récit, composé uniquement sur les textes et en dehors de toute hypothèse personnelle.

M. D. suppose que, au moment où les ennemis attaquent la place du côté de la porte de Toulouse et à l'angle nord-ouest, Simon de Montfort, pour mieux les tromper, simule un mouvement de retraite par la porte de Salles. Et tandis que le troisième de ses escadrons fait mine de défiler vers la Garonne, les deux autres s'élancent en avant, dispersent les assié-

1. Delpech, p. 1-2. Malheureusement cette tradition est mentionnée pour la première fois dans un document ecclésiastique et ce détail nous rend très-défiant à son égard. Il suffit que le prieur de S. Germier ait lu le texte de Pierre de Vaux Cernay pour la créer de toutes pièces.

geants rangés entre la Louge et la ville, traversent ce ruisseau et vont, à près d'un kilomètre de là, attaquer le corps du roi d'Aragon qui est resté en position pendant l'attaque. Simon les observe de loin, puis, les voyant comme perdus au milieu des troupes ennemies, il part à la tête de son dernier escadron, passe la Louge plus haut en un lieu appelé Rudelle, et vient après une course d'environ trois kilomètres, tomber sur le flanc du corps aragonais qu'il achève de mettre en déroute. Puis, tandis que le comte de Toulouse et ses chevaliers restent inactifs, il revient sur l'infanterie alliée qui a repris l'attaque de la ville, en fait un grand carnage, et la refoule vers la Garonne; une partie échappe grâce à une flottille de bateaux qui stationnait sur le fleuve où le reste trouve la mort.

Outre quelques incohérences et quelques contradictions, cette explication présente plusieurs impossibilités. En effet, il est difficile d'admettre qu'un corps de cavalerie puisse ainsi traverser successivement une ligne ennemie, un ruisseau assez large, faire un trajet relativement long et attaquer avec succès un corps d'armée, rangé en bataille. Les machines de guerre, qui battaient les murailles de Muret, devaient couvrir le terrain assez étroit entre la ville et la Louge, et, même victorieuse, la cavalerie croisée y aurait forcément rompu ses rangs et aurait perdu cette cohésion qui faisait sa force et qui lui donna la victoire. Voici donc de quelle manière, suivant nous, les choses se passèrent. Dans notre récit, nous n'emploierons que Pierre de Vaux Cernay, la relation officielle des prélats catholiques et la *Canso*.

Simon de Montfort est entré à Muret; les assaillants ont évacué le faubourg qu'ils occupaient en partie, comptant revenir attaquer le lendemain et finir ainsi la guerre d'un seul coup (*Canso*, v. 2970-2989). Le lendemain, après quelques négociations qui échouent, le roi d'Aragon assemble son conseil et demande l'avis de ses barons et du comte de Toulouse. Don Pèdre propose d'attaquer, le comte Raimond insiste pour que l'on attende l'attaque des Français dans le camp, que cependant on fortifiera. Traité de lâche et de renard par Miquel de Luzia, seigneur aragonais, il n'insiste pas et laisse ses alliés agir (v. 2990-3020). L'armée alliée s'arme et va attaquer les portes de Muret; la relation officielle prétend même que son attaque fut tellement imprévue, que ni Simon, ni les croisés n'étaient armés. Après un combat que le poète décrit en termes généraux, les alliés abandonnent la partie et s'acheminent vers leur camp; cet insuccès est également indiqué par la relation officielle (*a suo fuerunt desiderio defraudati*).

Pendant qu'ils se retirent, Montfort fait armer sa troupe [1], essuie, en passant, les insultes des ennemis qui entourent les remparts et tient conseil. Il propose d'aller attaquer l'ennemi, le comte Baudoin approuve le projet. L'évêque de Toulouse et les autres prélats bénissent les troupes [2]

1. Relation officielle, *Canso*, v. 3033-3051.
2. Relation officielle, *Canso*, v. 3051, P. de Vaux de Cernay.

qui s'ébranlent. Divisées en trois batailles [1], elles sortent par la porte de Salles [2]. Les deux premières troupes s'avancent. A leur vue, l'armée alliée quitte ses tentes [3]; tous les Toulousains courent à la bataille, sans écouter les ordres des chefs. Le premier, puis le second corps français engagent l'action; le roi d'Aragon se fait connaître, est tué, peut-être par Alain de Rouci [4]. Tandis qu'un combat corps à corps s'engage entre les fidèles de D. Pèdre et les Français, Simon, voyant ses troupes comme noyées dans la masse des ennemis, traverse à son tour la Louge, peut-être du côté de Rudelle [5], disperse les cavaliers ennemis qui lui disputaient le passage et, par une brusque attaque de flanc, décide la victoire [6]. Cependant l'infanterie toulousaine, pendant le combat de cavalerie, est revenue attaquer la ville; en vain les évêques essaient-ils de la détromper; elle refuse de croire à la victoire de Montfort. Celui-ci, une fois la cavalerie ennemie dispersée, revient sur Muret et écrase facilement cette infanterie mal armée et sans discipline. Une partie est jetée dans la Louge, une autre repoussée vers la Garonne [7].

Reste à expliquer la victoire de Simon de Montfort au point de vue militaire. M. D. (p. III et suiv.) l'attribue aux manœuvres savantes de ce capitaine, et nous décrit minutieusement les évolutions successives de ses neuf cents cavaliers. Nous ne croyons pourtant pas qu'il faille chercher là exclusivement la cause de son succès. En effet, quoique le contraire ait été soutenu par les hommes les plus compétents, il nous semble difficile de prouver qu'au XIII[e] siècle il y ait eu des règles bien exactes pour les manœuvres de la cavalerie ou de l'infanterie. Le seul art militaire alors existant était employé dans la conduite des sièges, et encore peut-on le qualifier d'enfantin. Sans doute, Simon de Montfort saisit habilement le moment où l'ennemi venait de se retirer pour fondre sur lui, sans doute aussi, par sa marche de flanc, il acheva sa défaite, et, en ces deux occasions, il fit acte de général et de chef de troupe. Mais y trouver, comme le fait M. D., l'emploi de l'ordre parallèle ou de l'ordre perpendiculaire, nous paraît un peu téméraire. Il est aussi parfaitement inutile d'aller calculer le temps nécessaire à une troupe de cavalerie pour franchir une distance donnée ou l'espace que peut occuper le front de cette troupe. La chevalerie de cette époque n'avait aucune régularité dans ses mouvements. Après une première attaque

---

1. Relation officielle et Pierre de Vaux de Cernay.

2. Vers 3037.

3. *Suis jam muniti armis tentoria egressi sunt.* Relation officielle.

4. Baudoin d'Avesnes. La *Canso* dit aussi que le roi avait changé ses armes et qu'il se fit connaître.

5. C'est sans doute à ce moment de l'action que se rapportent les vers 2057-60 de la *Canso* sur le passage des Français à travers le marais.

6. Pierre de Vaux de Cernay seul mentionne cette marche de flanc.

7. Ce dernier épisode se trouve dans la relation officielle et dans Pierre de Vaux de Cernay.

de fond, généralement faite par la première ligne, le combat dégénérait en luttes individuelles, et c'était à celui dont le premier rang comptait le plus de champions bien armés et vigoureux qu'appartenait la victoire.

Nous citerons à l'appui de notre opinion la bataille de Bouvines dont Guillaume le Breton nous a retracé toutes les péripéties, et qui fut livrée en 1214, moins d'un an après celle de Muret. La seule lecture de son récit convaincra le lecteur que, ce jour-là, il n'y eut de part ou d'autre aucun art militaire. Au lieu d'attaquer l'armée française, alors en pleine retraite et placée à cheval sur un ruisseau, les confédérés attendent bénévolement qu'elle vienne, par une longue marche de flanc, se déployer en face d'eux sur une ligne parallèle. Alors la bataille commence, deux ailes s'attaquent, puis la lutte gagne le centre, et bientôt, sur tout le champ de bataille, les chevaliers ennemis combattent corps à corps et échangent de grands coups de lance et d'épée en l'honneur de leurs dames. Cela dure jusqu'à ce que l'une des parties ait eu tous ses chefs tués, blessés, prisonniers ou en fuite.

En réalité, la victoire des croisés à Muret doit être attribuée à trois causes. — *Leur supériorité militaire*. Quoiqu'en dise M. D., l'armement militaire du nord était bien supérieur à celui des gens du midi, et les soldats de Simon de Montfort, aguerris par des luttes incessantes, étaient de bien meilleurs soldats que les Aragonais ou les Catalans de Don Pèdre, engagés dans une lutte, qui pouvait leur sembler peu honorable au point de vue religieux. — *Les mauvaises dispositions militaires du roi D. Pèdre*. Son fils nous rapporte qu'il ne sut même pas ranger ses troupes, et que les *riches hommes* ne gardèrent pas leur rang. — Enfin *l'inaction des troupes méridionales*. Le comte de Toulouse ne paraît avoir pris aucune part à la lutte. Outragé avant le combat dans le conseil des chefs de l'armée, il resta inactif. Ajoutons, et M. Delpech l'a bien observé, que depuis longtemps les deux alliés n'étaient pas dans de trop bons rapports. Longtemps ennemis, le roi d'Aragon et le comte de Toulouse ne s'étaient rapprochés qu'à contre-cœur, et ce n'était certainement pas dans des vues désintéressés et par pitié pour son beau-frère, que Don Pèdre était venu compromettre sa fortune et sa vie dans une guerre aussi impolitique que dangereuse. Raimond VI le laissa donc s'engager dans la bataille, car il avait personnellement autant à craindre de sa victoire que de celle de Simon de Montfort.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — **16 Novembre** — **1878**

208. — **Das chronologische System Manetho's** von H. v. Pessl. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1878, in-8°, x-268 p.

M. Pessl pense que chacun des trois tomes qui composaient l'ouvrage de Manéthon répondait à une période sothiaque complète. Le premier tome commençait au renouvellement d'une période sothiaque en l'an 22 du roi mythique Oubienthis ou Bytis (4245 av. J.-C.) : Ména, le premier roi humain, ne régna que trois cent vingt-neuf ans plus tard, en 3917 av. J.-C. Le second tome commençait avec une seconde période sothiaque sous Amenemhat I, en l'an 2784 av. J.-C. Le troisième tome commençait avec une troisième période sothiaque, en l'an 20 du roi Ménephtah (1323 av. J.-C.). Les calculs auxquels M. P. s'est livré pour arriver à ces résultats, concilier les chiffres divers fournis par les abréviateurs de Manéthon, et faire entrer les dynasties dans un cadre qui puisse les contenir, sont on ne peut plus ingénieux. C'est une qualité qui leur est commune avec nombre de systèmes chronologiques.

Je doute que beaucoup d'égyptologues adoptent certaines des combinaisons auxquelles M. P. est arrivé. Il prend, par exemple, les années de règne que Manéthon attribue aux quatre premiers rois de la II° et aux quatre premiers rois de la III° dynastie.

II. 1....................	38 ans;	III. 1....................	28 ans.
» 2....................	39 »	» 2....................	29 »
» 3....................	47 »	» 3....................	7 »
» 4....................	17 »	» 4....................	17 »

La comparaison de ces chiffres entre eux, combinée avec d'autres considérations analogues, l'amène à déclarer « que chacune des deux « dynasties ne renferme que des restes de la véritable série royale, « entremêlés de noms en partie apocryphes, et dont quelques-uns ne « sont que des transcriptions différentes d'un seul et même nom. » Je regrette que M. P. ne soit pas égyptologue de profession. L'examen des monuments de la haute antiquité égyptienne lui aurait montré ce qu'il faut penser de son hypothèse.

En résumé, il y a dans le livre de M. Pessl des observations intéressantes et utiles.

G. Maspero.

---

209. — **Die Mosaiken von Ravenna.** Beitrag zu einer kritischen Geschichte der altchristlichen Malerei, par le Dr J. P. Richter. Vienne, Braumüller, 1878. In-8°, vi-136 p. avec 4 planches.

Tous les archéologues accueilleront avec faveur la monographie que M. Richter vient de consacrer aux mosaïques de Ravenne. Elève de M. de Rossi, à la fois érudit et artiste, familiarisé par un long séjour avec les monuments de l'Italie, comme avec ceux de l'Orient, M. R. a pu aborder ce travail avec des chances nombreuses de succès. Il y a longtemps que les productions de l'art chrétien primitif n'ont pas été en Allemagne l'objet d'études aussi approfondies et aussi intéressantes.

L'importance exceptionnelle des mosaïques de Ravenne, au triple point de vue de l'histoire, de l'iconographie et de l'art, a été reconnue et proclamée dès les premiers temps du moyen âge. La première marque d'admiration qu'elles aient provoquée remonte à Charlemagne même. Le puissant empereur prit tant de plaisir aux « marmora, musivum, cæteraque exempla » du palais de Ravenne qu'il sollicita du pape Adrien l'autorisation de les emporter [1].

Un contemporain de Charlemagne, le chroniqueur Agnelli, dans son *Liber pontificalis*, écrit vers 841 et si supérieur, à tous égards, au *Liber pontificalis* de Rome [2], dont les auteurs n'étaient que des clercs sans instruction et sans goût, Agnelli, dis-je, a étudié avec le plus grand soin les mosaïques de sa ville natale. Il a notamment examiné avec le plus grand soin les portraits d'archevêques peints ou incrustés dans les basiliques de Ravenne, et s'en est servi pour reconstituer la physionomie des prélats dont il écrivait la biographie. Les notes sur le caractère et l'extérieur de ses héros commencent avec saint Probus (141-174). Il nous apprend que ce prélat était « mitis et pius, clarus in specie, fulgidus in opere ». Mais ces termes sont trop vagues pour qu'on ne soit pas tenté de contester l'existence d'un portrait authentique du personnage. Pour saint Probianus (351-361), les détails sont déjà plus précis : « Pinguis divina gratia et speciosus forma, decrepitus ætate, gravis corpore, hilari vultu ». A partir de ce moment [3], il devient de plus en

---

1. Labbe, *Conciles*, t. VIII, p. 533.

2. M. l'abbé Duchesne, dans sa remarquable *Etude sur le Liber pontificalis* romain (p. 215), s'est montré sévère pour Agnelli. Il s'est placé au point de vue de l'histoire et il a eu raison. Mais, au point de vue de l'archéologie, aucun auteur du temps n'a fait preuve d'une critique aussi pénétrante, aussi judicieuse que le chroniqueur de Ravenne.

3. D'après Muratori, *R. I. S.*, t. II, 2e partie, p. 52, saint Ursus serait le premier archevêque dont Agnelli aurait emprunté le portrait à une mosaïque.

plus évident que le chroniqueur a eu sous les yeux de véritables portraits. Il ne tardera d'ailleurs pas à le déclarer. Avec saint Liberius (374-378) on retombe, mais pour un instant seulement, dans le vague : « Pulcher fuit in forma, clarior in sensu ». Pour saint Ursus (379-396) déjà les descriptions sont d'une netteté qui ne laisse rien à désirer : « Tensam et pulcram habuit faciem, modice calvus fuit. » Il en est de même de son successeur saint Pierre (396-425) : « Tenui corpore, procera statua, macilentus effigie, prolixam habens barbam ». Dans la biographie de saint Exupérance (425-432), le chroniqueur fait la déclaration suivante : « De illorum (episcoporum) effigie si forte cogitator fuerit inter vos, quomodo scire potui, sciatis quod me pictura docuit, quia semper fiebant imagines suis temporibus ad illorum similitudinem ». Il renouvelle cette déclaration à propos de l'archevêque Bonus. Nous ne ferons que mentionner les portraits de saint Jean (432-439, mediocris corpore, tenuis facie, maceratus jejuniis), de saint Pierre Chrysologue (439-449, pulcher aspectu, delectabilis forma), de saint Victor (539-546, pulcra fuit facie et alacri vultu), pour arriver à l'esquisse de saint Maximien (546-556). Ici le portrait original existe encore et nous permet de contrôler l'exactitude de la description d'Agnelli. Le chroniqueur le dépeint comme suit : « Longæva statura, tenui corpore, macilentus in facie, calvus capite, modicos habuit capillos, oculos glaucos, et omni gratia decoratus ». Sauf ce dernier trait, qui est empreint d'exagération, nous ne croyons pas que le critique le plus sévère puisse reprendre un mot à l'analyse donnée par Agnelli du merveilleux portrait conservé aujourd'hui encore à Saint-Vital. On voit par ces citations de quel secours le *Liber pontificalis* de Ravenne peut être pour l'étude des monuments chrétiens de cette ville.

Un écrivain postérieur, l'auteur du « Tractatus ædificationis et constructionis ecclesiæ sancti Johannis Evangelistæ de Ravenna », ne témoigne pas moins d'intérêt aux mosaïques ravennates. Il décrit en détail celles dont Galla Placidia avait fait orner l'église Saint-Jean l'Evangéliste [1].

La Renaissance, loin de dédaigner, comme on aurait pu le croire, ces glorieux restes de l'art chrétien primitif, en proclama hautement l'importance. Un des champions les plus éminents de la rénovation littéraire

1. Muratori, *Scriptores*, t. I, 2e partie, p. 570. — En examinant à la Bibliothèque de Ravenne (Ord. 6, lettre O, n° 138) le manuscrit du *Tractatus*, nous y avons trouvé (fol. 11 v°) une miniature qui pourrait bien avoir été inspirée par la vue de ces mosaïques. Elle représente un épisode de la tempête pendant laquelle Placidie invoqua le secours de saint Jean. On y voit deux barques, montées chacune par trois personnages et par deux saints nimbés, l'un ramant, l'autre carguant les voiles (ou plutôt le même saint représenté deux fois). C'est bien ainsi que G. Rossi, qui a encore vu la mosaïque, la décrit : « Hinc inde mare vitreum, in quo duæ naves turbulenta tempestate et ventorum impetu agitatæ; in altera divus Joannes Placidiæ opem ferens aderat, » etc. — Ce serait, croyons-nous, une des rares occasions où le moyen âge nous aurait laissé la reproduction d'un monument ancien.

et archéologique du xv[e] siècle, Ambroise le Camaldule, célébrait dès 1433 la beauté du mausolée de Placidie, celle de saint Apollinaire in Classe, celle de saint Vital [1]. Quelques années plus tard, Desiderio Spreti (1414-1474) mettait au jour son *De amplitudine, eversione et restauratione urbis Ravennæ*, souvent réimprimé. La description des mosaïques occupe dans cet ouvrage une place considérable.

Le xvi[e] siècle provoqua en faveur de l'étude des monuments de Ravenne un redoublement d'efforts. Il nous faut surtout citer l'ouvrage, aujourd'hui encore inappréciable, de Girolamo Rossi (Rubeus). Dans son *Historiarum ravennatum libri decem* [2], il étudie avec le plus grand détail les mosaïques de sa ville natale. Grâce à ses descriptions, auxquelles sont jointes quelques gravures, il nous a été possible de reconstituer celles de ces compositions qui ont été détruites au cours du xvii[e] et du xviii[e] siècle. Un contemporain de Rossi, Tomaso Tomai, accorde également une place aux mosaïques dans son Histoire de Ravenne [3], mais ses informations sont loin d'offrir la même importance.

Au xvii[e] siècle, on n'a que trop souvent l'occasion de le constater, le sens de la critique monumentale s'émousse complètement. Pour l'archéologie chrétienne, cette période, si brillante, si féconde dans d'autres branches de l'érudition, correspond à la plus entière décadence. Ciampini lui-même, le plus célèbre des antiquaires du siècle, l'auteur de l'ouvrage capital intitulé *Vetera Monimenta*, a l'œil si peu exercé qu'il lui arrive constamment de confondre les ouvrages du moyen âge avec ceux des premiers siècles de l'Eglise et *vice versa*. C'est à lui et à un ecclésiastique de Ravenne, Fabri [4], que nous devons les seuls travaux de quelque importance dont nos mosaïques aient été l'objet.

Si le rôle du xviii[e] siècle est absolument nul en ce qui concerne l'étude des monuments de Ravenne, en revanche le grand mouvement archéologique du xix[e] siècle leur a singulièrement profité. Cette fois-ci c'est à l'étranger surtout que sont dues les découvertes les plus intéressantes. D'Agincourt, du Sommerard, Quast, Schnaase, MM. Crowe et Cavalcaselle, Labarte, Parker, Rahn, Rohault de Fleury, etc., etc., ont

---

1. « Minus hic signorum, et statuarum quam Romæ est, sed cætera ferme sunt paria; immo ausim dicere, majore hic cura servata... Sacellum, fano propinquum, Placidiæ Augustæ et Valentiniani senioris sepulcra magnifica servat ex marmore candido. Tantam illic musivi operis speciem offendi, ut adcedere nihil posse videatur... Transivi ad contuendum classense monasterium nostrum, tribus fere millibus ab urbe remotum : et flere uberrime ruinas ingentes coactus sum. Ecclesia tamen integra durat, omni ornatu conspicua, etc , etc. » (*Epistolæ*, éd. Mehus. Livre, VIII epp. 52, p. 421.)

2. Venise, 1572, 1589, 1590, 1603, réimprimé dans le *Thesaurus* de Grævius, t. VII.

3. *Historia di Ravenna*, Ravenne, 1580, in-8, pp. 23, 29, etc.

4. *Le sacre memorie di Ravenna antica*. Venise, 1664. — *Ravenna ricercata, overo compendio istorico delle cose piu notevoli dell' antica città de Ravenna*. Bologne, 1678.

soumis les mosaïques du temps de Placidie, de Théodoric et de Justinien à des investigations plus ou moins fécondes. La part de l'Italie est moins considérable. M. Tarlazzi qui a publié le volumineux travail intitulé : *Memorie sacre di Ravenna,* n'avait évidemment pas une préparation suffisante au point de vue de la critique des monuments [1]. M. de Rossi, dans son *Bulletin,* ou dans ses *Mosaïques*, ne s'est occupé des mosaïques de Ravenne que d'une manière incidente. Est-il nécessaire d'ajouter que ces notices, malgré leur brièveté, sont des chefs-d'œuvre d'érudition et de pénétration. Nous n'apprécierons pas ici la *Storia dell' arte cristiana* du P. Garrucci; il nous suffira de dire qu'on y trouve les gravures de toutes les mosaïques encore existantes. Mais nous ne voulons pas quitter ce sujet sans signaler et recommander l'œuvre entreprise par M. Ricci. Cet habile artiste, au prix des plus grands sacrifices, a formé une collection de photographies reproduisant jusqu'aux moindres fragments d'architecture, de sculpture, et naturellement aussi de peinture en mosaïque conservés dans sa ville natale [2].

En reprenant un sujet traité par tant d'auteurs divers, M. R. s'est nettement rendu compte des conditions qu'il fallait remplir pour doter la science d'un travail nouveau et utile. Il s'est attaché à fixer avec plus de précision la date des monuments, à les soumettre à un examen plus approfondi au double point de vue du style et du symbolisme. Son ouvrage ne fera donc double emploi avec aucun de ceux qui l'ont précédé. Nous suivrons, dans l'analyse que nous en donnons, l'ordre même qu'il a adopté et qui correspond aux trois grandes périodes de l'art de Ravenne : la domination romaine, celle des Goths, celle des Grecs.

PÉRIODE ROMAINE. M. R. a étudié deux mosaïques appartenant à cette période, celle du baptistère des Orthodoxes et celle du mausolée de Galla Placidia. Mentionnons, avant d'aller plus loin, les autres mosaïques contemporaines qui n'existent plus, mais sur lesquelles nous possédons assez de renseignements pour nous faire une idée de la production de l'époque. Ce sont celles de la cathédrale, construite et décorée sous saint Ursus (379-396) [3], de Sainte-Agathe-Majeure, décorée pendant le pontificat de saint Pierre l'Espagnol qui régna de 396 à 425 [4], de la basilique de Saint-Laurent à Césarée (396-423) [5], de Saint-Jean l'Evangéliste, dont les mosaïques furent exécutées par ordre de

---

1. Ravenne, 1852, in-8, 664 pp. — L'ouvrage de Spreti (*Compendio istorico dell' arte di comporre i musaici, con la descrizione de' musaici che trovansi nelle basiliche di Ravenna,* Ravenne, 1804, in-4) est dénué de toute valeur.

2. *Catalogo generale delle fotografie di tutti monumenti antichi di Ravenna.* Ravenne, 1869.

3. Agnelli, dans les *R. I. S.*, t. II, Ire partie, p. 51.

4. Rossi, *Hist. raven.* Venise, 1589, p. 90. — Ciampini, *Vetera monimenta,* I, 184-185.

5. Agnelli, p. 64.

Placidie [1], de l'église de Saint-André-Majeur [2], de la chapelle de Saint-André [3], toutes deux décorées entre 439 et 449, enfin de la basilique Petriana (447-452) [4].

Le volume de M. R. débute par la description des mosaïques du baptistère des Orthodoxes (exécutées sous l'archevêque Néon, entre 425 et 430). Ce chapitre est un des meilleurs du livre. On y remarquera la précision et l'élégance avec lesquelles l'auteur analyse ce magnifique ensemble décoratif, la justesse des appréciations, ainsi que d'ingénieux rapprochements avec les monuments contemporains. Au sujet des stucs qui complètent avec les mosaïques la décoration du baptistère, M. R. émet une théorie nouvelle : il les considère comme appartenant au ve siècle, tandis que MM. Crowe et Cavalcaselle voyaient en eux un produit de l'art du moyen âge.

A la description du baptistère des Orthodoxes succède celle du mausolée de Galla Placidia. Ici encore point de difficulté en ce qui concerne l'âge des mosaïques : elles ont été exécutées pendant le règne de cette impératrice.

M. R. constate la différence de facture entre les compositions de la coupole et celle des deux lunettes : saint Laurent et le Bon Pasteur (il appelle avec raison ce dernier le chef-d'œuvre de la peinture chrétienne primitive), mais il ne l'explique pas. Faut-il admettre le concours de plusieurs artistes, de valeur inégale, ou bien les mosaïques de la coupole ont-elles été traitées à dessein dans un style plus sommaire, comme rentrant plus particulièrement dans le domaine de la décoration proprement dite? Sans vouloir ici résoudre la question, rappelons que, dans la mosaïque de Saint-Vital qui représente Justinien et sa cour, les soldats de la garde impériale sont d'une exécution grossière et indécise, contrastant avec la précision merveilleuse des portraits de l'empereur, de Maximien et des principaux dignitaires ; leurs traits n'ont même rien d'inviduel. Dans ce tableau, l'artiste (ou les artistes) a naturellement sacrifié les figures des soldats comme accessoires, et la différence de style est voulue, raisonnée.

J'aurais désiré également que M. R. rapprochât les mosaïques du mausolée de Placidie de celles de Saint-Paul hors les Murs, à Rome, exécutées à la même époque. A ne considérer que la tête colossale du Christ qui orne à Saint-Paul le centre de l'arc triomphal (arc de Placidie), rien ne paraît plus barbare que l'art romain de cette période ; on reconnaîtra, sans hésiter, la supériorité écrasante des mosaïstes de Ravenne. Mais nous croyons que cette tête a été refaite, antérieurement à l'incendie de 1823. Une tête d'ange qui a échappé à la ruine de la vénérable basilique, et qui

1. Muratori, t. I, 2e partie, p. 570, et Rossi, p. 101.
2. Rossi, d'après Agnelli, pp. 105, 106 ; Fabri, *Sagre memorie*, p. 80 ; Mai, *Vet. scriptorum nova collectio*, t. V, p. 112.
3. Agnelli, p. 83.
4. Agnelli, pp. 56, 58, 170, 173 ; Rossi, p. 110.

semble jusqu'ici avoir passé inaperçue [1], est d'une facture infiniment supérieure. Il importe donc, avant de prononcer sur la valeur relative des artistes des deux cités rivales, de procéder à un plus ample informé.

L'explication des scènes ou des figures du tombeau de Placidie a donné lieu à des théories bien diverses. Il nous suffira de dire ici qu'en ce qui concerne la composition représentée dans la lunette du fond, M. R. a adopté le système de M. de Rossi; il y voit saint Laurent marchant au supplice, et non le Christ jetant au feu les livres des hérétiques. Au sujet des huit figures de la coupole, M. R. a, par contre, émis une hypothèse nouvelle. Il les considère comme représentant les apôtres, et non, comme on l'avait cru jusqu'ici (sauf pour deux d'entre elles), des prophètes. Les quatre personnages représentés dans une autre partie du mausolée, au milieu des rinceaux, correspondraient, d'après lui, aux quatre apôtres manquant, et serviraient à compléter le chiffre traditionnel.

M. R. fait remarquer avec raison, à propos du Bon Pasteur, que la brebis de gauche, la plus rapprochée du spectateur, est une restitution moderne. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que cette restitution est absolument arbitraire, bien plus, qu'elle est en désaccord avec les reproductions ou les témoignages anciens. Dans la gravure de Ciampini (*Vet. Mon.*, I, pl. 65), du temps duquel cette partie de la mosaïque était encore intacte, la brebis est couchée; le restaurateur moderne, au contraire, l'a représentée debout. Il ne s'est point aperçu qu'il commettait ainsi une faute choquante contre toutes les règles de la vraisemblance. En effet, pour faire tenir dans l'espace devenu vide une brebis debout, il a fallu lui donner des proportions beaucoup plus réduites que celles de la brebis couchée; il en est résulté que cette brebis placée au premier plan est sensiblement plus petite que celles du fond. On ne saurait trop s'élever contre de pareilles entreprises; elles sont vraiment indignes d'un pays qui a des prétentions en matière d'archéologie.

DOMINATION DES GOTHS. Les mosaïques de cette période décrites par M. R. sont celles du baptistère des Ariens (S. Maria in Cosmedin) et une partie de celles de S. Apollinare Nuovo. Autour de ces compositions se rangeaient autrefois le portrait de Théodoric, incrusté sur la façade de son palais [2], et les mosaïques de la façade et de la tribune de Sainte-Marie-Majeure, exécutées sous l'archevêque Ecclesius, entre 521 et 534 [3].

Dans le chapitre consacré aux mosaïques du Baptistère, M. R. constate qu'on chercherait en vain quelques traces de dissemblance entre l'art arien et l'art chrétien orthodoxe. L'inspiration même ne semble pas diffé-

1. Un estampage de cette tête, exécuté il y a peu de temps par les soins de M. Gerspach, se trouve à la Direction des Beaux-Arts.

2. Agnelli, *loc. cit.* Cf. les *Jahrbücher für Kunstwissenschaft*, 1873, p. 3.

3. Agnelli, *loc. cit.* Rossi, *Hist. rav.*, pp. 153, 154.

rer. C'est ainsi que les compositions qui ornent la coupole du baptistère arien de Ravenne contiennent des motifs absolument analogues à ceux du baptistère des Orthodoxes. On allait même jusqu'à dire qu'elles les reproduisaient textuellement. Mais M. R. fait remarquer que les termes de reproduction, de copie sont exagérés. Si tel était le rapport, dit-il, des deux cycles, il faudrait admettre que rien dans l'art byzantin n'est original. Les mosaïques du baptistère arien ont, pour le moins, la valeur de variantes. Il est regrettable que les nombreuses restaurations auxquelles elles ont été soumises leur ait enlevé tout caractère : on s'exposerait à de graves erreurs en les considérant comme un spécimen de l'art du temps de Théodoric.

L'expression de cet art, nous la trouvons cependant encore à Ravenne. C'est dans les mosaïques de Sant'Apollinare Nuovo qu'il faut la chercher. Depuis longtemps on savait que la décoration de cette basilique datait en partie du règne de Théodoric, en partie de celui de Justinien. Mais l'honneur d'avoir le premier établi une ligne de démarcation bien nette entre les deux cycles revient tout entier à M. R. Rahn, dont nous avons déjà signalé le remarquable travail dans notre compte rendu de l'ouvrage de M. de Rossi [1]. M. Rahn a montré que, dans les scènes de la vie du Christ, qui forment la partie supérieure de la décoration de S. Apollinare Nuovo, ainsi que dans la Vierge et dans le Christ de la rangée inférieure, il fallait voir des créations contemporaines de l'illustre roi des Goths. Cette découverte a une portée très-grande : nous savons aujourd'hui que, sous le règne de Théodoric, l'art s'est maintenu à un niveau fort élevé. Les scènes de la vie du Christ demeurent, en effet, le modèle le plus achevé du style narratif dans la peinture chrétienne des premiers siècles.

M. R. a repris le travail de M. Rahn sur S. Apollinare Nuovo, il l'a développé et y a ajouté une foule d'observations intéressantes.

DOMINATION BYZANTINE. Avant de passer en revue les mosaïques décrites par M. R., nous indiquerons ici, comme nous l'avons fait précédemment, celles qui n'existent plus et qui, par conséquent, ne sont pas étudiées dans le travail du savant allemand. Ce sont celles des bains du palais archiépiscopal, exécutées entre 539 et 546 [2], de la basilique de Saint-Etienne, exécutées entre 546 et 556 [3], de l'église Sainte-Euphémie, appartenant à la même époque [4], des chapelles de S. Mathieu et de S. Jacques (556-569) dans l'Ecclesia petriana de Classis [5], des chapelles de SS. Marc, Marcellus et Felicula (574-595) à S. Apollinaire in Classe [6].

1. *Revue critique*, 1875, n° 33. Le travail de M. Rahn est intitulé : *Ravenna, Eine kunstgeschichtliche Studie.* (Leipzig, 1869, in-8°, grav.)

2. Agnelli, p. 1

3. *Id.*, p. 106.

4. *Id.*, p. 125.

5. *Id.*

6. *Id.*, p. 126.

Quant à la basilique de la Sainte-Croix, il n'est point certain qu'elle ait été ornée d'incrustations, comme l'a prétendu Quast [1]. Agnelli, en effet, ne parle que de simples peintures [2]. Citons enfin la mosaïque de S. Michele in Affricisco transportée à Berlin en 1848 et, depuis cette époque, entièrement perdue pour l'étude. Comme on le voit, cette période a été d'une grande fécondité.

Aucune des mosaïques de Ravenne n'offre moins de problèmes à résoudre que celle de Saint-Vital. La date de ces peintures (règne de Justinien), leur signification, leur valeur comme œuvre d'art, tous ces points sont depuis longtemps fixés. M. R. a néanmoins réussi à enrichir le chapitre consacré à ce chef-d'œuvre de l'art byzantin de plusieurs observations nouvelles et d'un grand intérêt.

Les mosaïques de la chapelle archiépiscopale par contre feront, sans doute longtemps encore, le désespoir des archéologues. Sont-elles du ve siècle, comme le prétend M. Tarlazzi [3], du vi^e^, comme l'affirment MM. Crowe et Cavalcaselle [4], ou même d'une époque postérieure ? C'est là un point qui n'a pas été résolu jusqu'ici. M. R., plus sceptique que ses prédécesseurs, évite de se prononcer. Nous ne lui ferons pas un crime de cette réserve, justifiée par l'absence de témoignages écrits ; mais nous croyons qu'il s'est montré trop sévère pour une œuvre encore toute imbue des traditions du grand art.

La fixation de la date des mosaïques de Sant'Apollinare in Classe donne également lieu à de grandes difficultés. Construite sous le pontificat d'Ursicinus (535-538), cette basilique a été consacrée par l'archevêque Maximien en 549. Mais la décoration n'était très-certainement pas achevée à ce moment. Nous lisons en effet, dans la biographie de Reparatus (672-677), par Agnelli, que ce prélat fit exécuter dans l'abside le grand tableau en mosaïque dans lequel est représentée la concession de privilèges faite à l'église de Ravenne par Constantin, Héraclius et Tibère. Or la composition nous montre précisément l'empereur Constantin († 685) avec ses deux frères. Aucun doute ne saurait donc subsister sur l'âge de cette partie de la mosaïque [5]. La mosaïque qui lui fait pendant, le sacrifice d'Abraham et de Melchisédech, n'est pas non plus, selon toute vraisemblance, antérieure au viie siècle. Resterait à fixer la date de la

1. *Die altchristlichen Bauwerke von Ravenna*, p. 10.

2. « In fronte ipsius templi introeuntes pili januas desuper depicta quatuor Paradisi flumina, versus exametros et pentametros, si legetis, invenietis :
« Christe patris verbum, etc. »

3. *Memorie sacre di Ravenna*, pp. 72, 73.

4. *De la Peinture italienne*, éd. ital., t. I, p. 42.

5. M. Rahn a essayé d'établir un rapprochement entre ces mosaïques et celles qui ornent les absidioles latérales de Sainte-Constance à Rome. Mais nous croyons avoir établi que ces dernières sont, non pas du viie, mais du ive siècle, et peut-être même contemporaines de Constantin le Grand. Cf. la *Revue archéologique*, 1875, t. II, pp. 224-230, 273-284, et 1878, t. I, pp. 353-367.

mosaïque de la concha (Transfiguration; portraits d'archevêques) et de celle de l'arc triomphal (portraits du Christ, de S. Mathieu, de S. Luc, symboles évangéliques, archanges, etc.). M. R. considère la première de ces deux parties comme l'ouvrage le plus ancien qui ait été exécuté dans la basilique. Quant aux figures de l'arc triomphal, il voit en elles un produit de l'art byzantin de la seconde période (spätbyzantinische Kunst). C'est là un terme bien vague, mais l'état dans lequel se trouvent les mosaïques de S. Apollinaire ne justifie que trop cette réserve.

Les mosaïques de Sant'Apollinare in Classe marquent à Ravenne la fin de la période vraiment créatrice, vraiment originale, de l'art chrétien primitif. A partir de ce moment la capitale de l'exarchat perd toute importance. Si les mosaïques du XIIe siècle, autrefois conservées dans la cathédrale, si les fresques de Giotto à Saint-Jean-l'Evangéliste, présentent encore un intérêt considérable, elles n'ont plus rien qui les distingue des autres productions contemporaines de l'Italie.

Dans un dernier chapitre, rempli d'observations excellentes, M. Richter a résumé les résultats auxquels il est arrivé dans le cours de son travail et a établi l'importance des mosaïques de Ravenne au point de vue de l'histoire générale des beaux-arts.

Eug. MÜNTZ.

---

210. — **Die ælteston franzœsischen Mundarten.** Eine sprachgeschichtliche Untersuchung von Gustav LÜCKING. Berlin, 1877, 1 vol. in-8°, IV-266 p.

M. Gaston Paris, dans l'étude de philologie française qui forme l'introduction de son édition de l'*Alexis*, avait admis que la langue de ce vieux poëme appartenait à un dialecte neutre, indifférent entre le français et le normand, d'où devaient un peu plus tard se dégager, par suite d'évolutions phonétiques, l'un et l'autre dialecte. Cette conclusion fut mise en doute par M. Lücking. Il ne pouvait se persuader que la langue de l'*Alexis* fût considérée comme la source du français central, de la langue commune. Amené à reprendre le problème, il se demanda si l'on avait le droit de retrouver la source du français propre dans les plus anciens documents de notre littérature (les *Serments de Strasbourg*, la *Cantilène de sainte Eulalie*, le *Fragment de Valenciennes*, les poëmes de la *Passion* et de *Saint Léger)*, si ces documents ne présentaient pas des caractères dialectaux particuliers. C'est le résultat de cette recherche qu'il consigne dans le remarquable ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Donnons-en une analyse.

Dans l'introduction, l'auteur commence par faire un rapide historique des théories de Fallot et de Burguy sur les dialectes français pour arriver à celles qu'a exposées M. Paris dans la préface de son *Alexis*. Après cela, il cherche à résoudre plusieurs questions préliminaires sur l'établissement

du texte critique des documents. C'est à cette solution qu'est consacrée la seconde partie de l'introduction (p. 14-61).

Il étudie d'abord le rapport du latin et du français dans le *Fragment de Valenciennes*. Il établit qu'à part quelques mots, le latin est écrit en notes tironiennes, et que la partie écrite en caractères ordinaires est du français, ce qui prouve bien que l'auteur de cette homélie sur le prophète Jonas l'avait conçue en français, et que, quand il voulait sténographier sa pensée, il recourait à des signes qui n'étaient employés que pour le latin. M. L. corrige en même temps quelques fautes échappées à Bartsch dans la publication de ce texte.

Il arrive ensuite au *Saint Léger* et dresse d'abord un errata très-étendu de l'édition critique de M. Paris. Il consacre vingt pages à établir minutieusement les corrections « inconséquentes », « fautives » ou « inutiles » que s'est permises cet éditeur, et celles qu'il a oublié de faire. La plus grande partie de ces observations sont justes, et témoignent de la minutie extrême avec laquelle a été étudié le texte.

Après l'établissement critique du texte du *Saint Léger*, l'auteur aborde celui du texte de la *Passion*. Ici le travail est plus délicat et plus difficile encore; car, si le texte du *Saint Léger* demande une attention minutieuse et toujours en éveil, celui de la *Passion* exige d'abord la solution de questions philologiques fort graves. Quelle est la langue du poëme de la *Passion?* Du français ou du provençal? ou, comme l'admettent Diez et M. Paris, une langue mixte, appartenant à un dialecte demi mixte, et où l'auteur, suivant le caprice ou le besoin de la métrique, emploie à la fois du français et du provençal? M. L. veut démontrer que l'original du poëme est français, qu'un scribe n'a fait qu'affubler son texte de formes méridionales, mais qu'à travers ce travestissement il est possible de reconnaître et de retrouver l'original; ce que se refusait à admettre M. Paris. M. L. est donc amené à étudier les assonances du texte; il prétend démontrer qu'elles peuvent toutes se ramener à des formes françaises normales, et, fort de ce résultat, il n'hésite pas à donner une restitution française du poëme de la *Passion* analogue à celle qu'avec beaucoup plus de raison, M. Paris a donnée du *Saint Léger*. Nous disons, avec beaucoup plus de raison, car la tentative de M. L. a soulevé et soulèvera les réclamations des romanistes compétents. Déjà M. Paris, dans une longue discussion des théories de M. L. (*Romania,* VII, p. 111-140), a démontré que ses restitutions violent les lois de la vieille langue, en présentant soit des assonances inadmissibles, soit des constructions non françaises. Nous renvoyons le lecteur à cette réfutation. Il faut donc admettre que l'effort de M. L., si vigoureux qu'il soit, a été ici à peu près stérile.

Cette restauration téméraire du poëme de la *Passion* termine l'introduction. L'auteur n'a pas examiné la *Cantilène de sainte Eulalie*, ni les *Serments de Strasbourg* dont le texte est bien établi.

Le premier chapitre de cette première partie (p. 63-139) étudie les plus

importants des caractères linguistiques *communs* à ces textes, à savoir : l'*e* et l'*ie* issus de l'*a* latin, l'*ie* issu de l'*è* latin, le diphthongue *ei*, les diverses valeurs phonétiques de la lettre *e*, l'*e* devant les nasales, le *z* substitut de l'*s* devant l'*n* et l'*l*. Le second chapitre (132-186) étudie les *critères* généraux qui permettent de reconnaître les traits dialectaux propres à chacun d'eux. Ces *critères* sont le traitement du *c* et du *g* latin devant *a*; celui du latin *au*, et des voyelles labiales *u* et *o*, le sort de l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif, le sort du son allemand *w*, et de la préposition latine *per*.

D'après l'étude de ces traits, M. L. arrive à constituer avec les anciens textes trois groupes naturels, les *Serments* et l'*Alexis* d'un côté, la *Sainte Eulalie* de l'autre, et, en troisième lieu, le *Fragment de Valenciennes* avec les deux poëmes de Clermont. Ces trois groupes, comment les localiser ? M. L. reconnaît sans hésiter dans l'*Alexis* un texte normand ; la langue des *Serments* présentant quelque divergence avec celle de l'*Alexis*, on leur assignera pour berceau une région de l'ouest plus méridionale, la Touraine ou l'Anjou. D'ailleurs, Nithard, à bien l'interroger, conduit au même résultat que l'examen philologique des *Serments*; on voit, par son récit, que l'armée de Charles le Chauve se composait surtout de Neustriens. Pour la *Cantilène*, elle est écrite, à n'en pas douter, en dialecte picard. Quant au *Fragment de Valenciennes* et aux poëmes de Clermont, ils appartiennent aux dialectes orientaux, le *Fragment* au wallon, les poëmes de Clermont au bourguignon. Tels sont les résultats auxquels aboutit M. L. dans la conclusion de sa première partie (p. 187-198).

Ces résultats sont-ils définitifs ? Nous ne le pensons pas. Les romanistes hésiteront à admettre, d'une part, cette conclusion que les *Serments* appartiennent, non à la région du nord-est, mais à la région du centre-ouest ; de l'autre, que les poëmes de Clermont forment un groupe naturel, enfin que l'*Alexis* doit être attribué à la Normandie. Il nous faudrait de longues pages pour reprendre la discussion ; l'espace et le temps nous manquent. Reconnaissons toutefois que, si l'on peut, si l'on doit repousser les conclusions de l'auteur, il faut admirer la sagacité, la profondeur de ses recherches. Ces cent pages de discussion sur la phonétique de notre vieille langue sont singulièrement riches en faits nouveaux et en observations fécondes.

La seconde partie du livre de M. L. traite de *l'origine du dialecte français central*. L'auteur commence par donner la *caractéristique du dialecte français central* (199-207) d'après le *Chevalier au Lyon* de Crestien de Troyes. Cette statistique de la langue de Crestien est faite avec soin ; mais peut-on légitimement prendre la langue du champenois Crestien pour type du français central ? M. L. compare ensuite ce dialecte central avec celui de l'*Alexis* (208-214), des *Serments* (214), de l'*Eulalie* (214-215) du *Fragment de Valenciennes* et des poëmes de Clermont (215) et il conclut que les plus anciens documents de notre

langue n'offrent aucun caractère du français proprement dit, et que celui-ci, placé au milieu des dialectes voisins, est constitué non par leur fusion, mais par une réunion de traits propres à l'un ou à l'autre de ces dialectes.

Le dernier chapitre est un peu hors du sujet. L'auteur y étudie les *remaniements en dialecte français d'originaux normands (Amis et Amèle, Jourdain de Blaives, le coronement Loois* et *Aliscans*). Mais sur quelle preuve s'appuie M. L. pour admettre un original normand à des poëmes dont il n'a pas d'abord établi le texte d'une façon critique?

L'ouvrage est terminé par deux appendices dont l'un (233-235) est consacré à l'étude du petit poëme dévot du *Cantique des Cantiques* et l'autre (236-259) à un tableau fort utile des assonances et rimes d'*Amis et Amiles*, de *Jourdain de Blaives*, du *coronement Looys*, d'*Aliscans* et du *Chevalier au Lyon*. Ajoutons sept pages de notes et corrections.

Cette analyse montre la valeur du livre de M. Lücking. Malgré les nombreuses réserves qu'on doit faire, il faut reconnaître dans cet ouvrage le plus grand effort tenté depuis la publication de la préface de l'*Alexis* (1871) pour déterminer les caractères linguistiques de notre vieille langue à l'origine de sa littérature. Cette publication fait époque dans l'histoire de la philologie française.

A. Darmesteter.

---

211. — **Des Mansfelders Tod.** Ein kritischer Beitrag zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges von Ernst Fischer. Berlin, Weber, 1878, 28 p. in-4°.

M. Fischer, connu déjà par divers mémoires sur la guerre de Trente Ans et particulièrement par un travail sur les sources de l'histoire de Mansfeld, publié en 1865, a repris dans le présent programme un point de l'histoire du célèbre *condottiere* de la guerre de Trente Ans. Il examine, au point de vue critique, les récits divers qui se sont formés, immédiatement après la mort de Mansfeld, sur les derniers instants de sa vie. Assez extraordinaire en elle-même, cette fin suscita des légendes plus bizarres encore, qui furent acceptées par une partie des contemporains et figurent dans les livres d'histoire les plus sérieux. M. F., qui s'occupe depuis bientôt quinze ans de la vie de Mansfeld, était plus compétent que tout autre pour débrouiller cet amas de renseignements contradictoires. Il l'a fait avec beaucoup de sang-froid et d'esprit critique, et nous ne voyons point ce que l'on pourrait ajouter encore, en l'état des sources, à son récit détaillé. Mansfeld est mort si loin du monde civilisé d'alors, dans une misérable bourgade de la Bosnie, qu'il n'est guère probable que l'on retrouve des relations détaillées de sa fin dans nos archives. Tout au plus pourrait-on espérer faire une trouvaille pareille dans celles de Venise, car c'est là que se rendait le général et c'est là que ses compagnons de voyage apportèrent son testament et ses papiers. En présence des sin-

gulières inventions consignées jadis par le légat Carlo Carafa dans sa *Germanica sacra restaurata* et des récits plus ou moins fantaisistes des derniers et récents biographes de Mansfeld, MM. de Villermont et de Scharffenberg, la brochure de M. Fischer nous donne les conclusions raisonnées de la critique scientifique sur ce point de l'histoire de la guerre de Trente Ans.

R.

---

212. — **Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg.** Auf Veranlassung Seiner Kœniglichen Hoheit des Kronprinzen von Preussen. Band. VII. politische Verhandlungen, herausgegeben von B. Erdmannsdörffer. Band. 4. Berlin, G. Reimer, 1877, in-8°. vii et 834 p. — Prix : 15 mark (18 fr. 75).

Ce septième volume des « documents et actes pour l'histoire du Grand-Electeur Frédéric-Guillaume », édité avec le plus grand soin par l'auteur d'une très-bonne étude sur le comte de Waldeck, M. Erdmannsdörffer, nous montre, dans les correspondances, les instructions et les mémoires qu'il renferme, les progrès, lents et laborieux, du Brandebourg dans la première moitié du xvii[e] siècle. La plupart des documents, empruntés aux archives de Berlin et d'Arolsen, ont rapport à la politique extérieure du Grand-Electeur et à la guerre du Nord (1654-1660). Le volume renferme six parties :

I. *Le Brandebourg et les Pays-Bas durant la guerre du Nord,* 1655-1660 (p. 3-318). Cette première partie contient la correspondance politique de l'envoyé brandebourgeois à La Haye durant la guerre du Nord jusqu'à la paix d'Oliva. Cette correspondance forme donc comme un commentaire incessant de la guerre. La plupart des lettres qui la composent sont dues à un des hommes les plus remarquables du règne du Grand-Electeur, Daniel Weyman. C'est un des hommes les plus déliés et les plus perspicaces de son temps, et, selon M. E., le plus habile des hommes d'Etat brandebourgeois. Ses lettres à son souverain sont pleines de détails instructifs, et aussi de réflexions intéressantes et d'excellents conseils. Il avertit le Grand-Electeur, après la conclusion de son traité avec les Suédois, de ne pas s'excuser auprès des Hollandais, ses alliés. Il l'exhorte à « prendre courage » et à prendre sa revanche contre la Suède : « Il vaut mieux, dit-il, mourir comme un lion, que d'être dévoré comme une brebis. » Chargé de plusieurs missions en Angleterre, il rêve d'une alliance avec cette puissance : « Qui a l'Angleterre a la Hollande et qui a ces deux nations n'a pas à craindre la Suède. »

II. *La guerre du Nord jusqu'au traité de Königsberg* (pp. 321-536). On sait que le Grand Electeur dut signer ce traité avec le victorieux Charles-Gustave; mais il s'efforçait de conserver sa liberté d'action. Parmi les documents publiés par M. Erdmannsdörffer, nous remarquons surtout une longue lettre de George de Bonin, envoyé du Grand-Elec-

teur à Vienne (pp. 442-452); elle renferme de précieux renseignements sur la cour impériale, sur les conseillers qui entourent l'empereur et l'influence qu'ils exercent, sur l'armée et les généraux qui la commandent. Très-important est aussi un mémoire de Waldeck « sur la marche des évènements » (pp. 516-528). Il est écrit en français et adressé probablement à Weyman; « il feault, dit Waldeck, parlant du « traicté de Königsbergue », le prandre, comme une prévoyance divine et arrest céleste » (p. 526).

III. *L'alliance de Marienbourg,* 25 juin 1656 (pp. 539-618). Ici encore, c'est Waldeck qui paraît au premier plan. Le Grand-Electeur, ne pouvant, à cause des succès de la Suède, s'agrandir vers l'Est, doit, selon Waldeck, tenter la fortune dans l'Ouest; il dispose d'une armée de vingt-cinq mille hommes; mais « avec des armes oisives, on ruine son propre pays » *(mit müssigen Waffen ruinirt man seine eigenen Lande).* Il faut donc conquérir Berg et Juliers, et, pour réussir dans cette entreprise *(das Unternehmen am Rhein),* s'assurer l'appui de la France.

IV. *Mission de Dobrczenski à Prague,* juillet-septembre 1656 (pp. 621-630). Il fallait justifier l'alliance du Brandebourg avec la Suède et connaître les véritables intentions de l'empereur. Dobrczenski est parfaitement accueilli à la cour, mais il écrit à l'Electeur que les ecclésiastiques qui « mènent et remuent les esprits » *(die Intelligentien und Beweger der Gemüther)* s'efforcent de semer « les défiances et les funestes résolutions » (p. 627).

V et VI. La cinquième partie du volume *(der Reichsdeputationstag in Frankfurt,* pp. 633-702) renferme les rapports, fort peu intéressants, des envoyés du Grand-Electeur à Francfort, Portmann et Hübner (1654-1657). Quant à la sixième partie, *Le Brandebourg et l'Angleterre de 1655 à 1660* (pp. 705-826), c'est une des plus curieuses et des plus importantes du livre. Le Grand-Electeur avait, comme tous les souverains de l'Europe, accueilli avec horreur la nouvelle de l'exécution de Charles Ier; il témoigna à Charles II la plus vive amitié et lui déclara qu'il était de l'intérêt de tous les souverains chrétiens de venger *(revanchiren)* le crime « inouï » commis sur son père et de l'aider à reconquérir son royaume. Mais Frédéric-Guillaume avait, à ce moment même, besoin de l'Angleterre; elle seule, avec la Hollande, était intéressée à combattre les prétentions de la Suède sur la Baltique : il entra en relations diplomatiques avec Cromwell et entretint à Londres un « envoyé » nommé Schlezer. Les rapports de Schlezer (1655-1659) seront consultés avec fruit par tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'Angleterre sous le protectorat de Cromwell.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du mercredi 23 octobre 1878.

Après la présentation, en séance secrète, des rapports des commissions, on proclame en séance publique les sujets adoptés : 1° (prix du budget) Etude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme ; 2° (prix Bordin) Etude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle, avant le XVe siècle.

MM. Maury, Delisle, Desnoyers, et Defrémery sont élus membres de la commission pour le prix Brunet.

M. Hauréau poursuit la lecture de son mémoire sur Arnaud de Villeneuve, le célèbre médecin et alchimiste du XIIIe siècle. Il raconte avec de nombreux détails puisés dans les documents de l'époque, la vie de ce personnage, si féconde en incidents et aventures de toute sorte. C'est ainsi qu'en 1304 ou 1305, Jacques II, roi d'Aragon, fit appeler Arnaud de Villeneuve pour interpréter un de ses songes. Il avait vu en rêve son père, vêtu d'un habit magnifique, lui offrir quatre grandes pièces d'or en lui recommandant de les porter à un monnayeur, qu'il nommait Arnaud de Villeneuve. Arnaud savait que Jacques d'Aragon était un fort mauvais prince, détesté de ses sujets. Il donna du songe l'explication suivante : Le père de Jacques, c'est Dieu, père de tous les peuples ; les quatre grandes pièces d'or, ce sont les quatre Evangiles ; quant à lui, Arnaud, qui joue le rôle de monnayeur, il est l'auteur de petits traités sur les Evangiles, où il a mêlé, pour l'instruction des princes, de belles maximes et d'utiles pensées, et il engage Jacques II à les lire et à les méditer. D'après M. Hauréau, Arnaud mourut en 1312.

M. Renan, qui revient d'Italie, dit avoir examiné de près l'inscription trouvée près de la porte Flaminienne, et qui a donné lieu, dans les séances de l'Académie, à diverses interprétations ; il décrit l'aspect de la pierre et donne les motifs qui prouvent, selon lui, qu'après *inter*

Quod filia mea inter fedeles fidelis fuit, inter
Nos pagana fuit,

il n'y a plus de lettres : il faudrait donc lire : « Ma fille a été chrétienne parmi les chrétiennes et païenne parmi nous. » M. Hauréau est surpris qu'un païen appelle les chrétiens des « fidèles ».

M. Miller offre à l'Académie, de la part de M. Peridoy, un *Dizionario greco-italiano*, dont il fait un grand éloge ; M. Gaston Paris présente les *Mystères de la Passion*, d'Arnaud Greban ; M. Delisle soumet à l'Académie le fac-simile photographique de deux pages d'un manuscrit de Lyon qui remonte au VIe siècle, et contient une grande partie d'une version latine de la Genèse, de l'Exode et du Deutéronome, antérieure à saint Jérôme : la lacune du volume (texte du Lévitique et des Nombres) est comblée par un manuscrit de lord Ashburnham (n° 6, fonds Libri). Le savant directeur de la Bibliothèque Nationale fait très-bien ressortir l'importance de cette découverte.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 23 Novembre — 1878

213. — **Essais de critique religieuse** par Jules SOURY. 1 vol. in-12, XVI-376 p. Paris, E. Leroux, 1878. — Prix : 3 fr. 50.

M. Soury a réuni sous ce titre un certain nombre d'articles publiés dans la *République française*. Ces essais se ressentent de cette origine et, selon le hasard des publications qui sont venues aux mains du critique, nous entraînent en des régions variées, depuis l'étude des origines chaldéennes, jusqu'aux Skoptzy de la Russie et au mouvement contemporain des Eglises. En les écrivant, M. S. s'est proposé de répandre dans un cercle étendu la connaissance des résultats obtenus par la méthode rationnelle sur le domaine de l'histoire religieuse; en les réimprimant à l'usage de tous, il a voulu sans doute conserver la trace de l'effort remarquable qu'il a tenté en réclamant une place pour la religion dans les sciences historiques. Ce point marqué, il faut reconnaître que ces comptes rendus, rapidement écrits, quoique d'une plume élégante, ne nous apprennent point grand chose de nouveau. Nous en exceptons peut-être les articles sur la mythologie grecque, où M. S. indique, avec un sens très-juste, la nécessité pour la littérature classique de tenir le plus grand compte de l'influence exercée par l'Orient sur le développement de la civilisation méditerranéenne. La remarque avait déjà été faite soit par d'autres, soit par M. S. lui-même; mais elle est de celles qu'il faut saisir toutes les occasions de remettre au jour. La théorie de la Grèce *fermée* ne peut plus se soutenir qu'au détriment de la saine intelligence du développement de l'art, de la religion et de la littérature helléniques; il est nécessaire, pour le progrès des études historiques, que l'orientaliste devienne l'associé et le collaborateur intime de ceux qui ont cru trop longtemps pouvoir se passer de lui. M. S., par ses connaissances étendues et par son talent d'écrivain, était tout désigné pour travailler à ce rapprochement; il est en effet un de ceux — et ils sont rares — qui suivent avec un soin égal les travaux de l'érudition française et étrangère sur le double terrain du sémitisme et des langues classiques. On serait même tenté de l'engager à entreprendre lui-même la magnifique étude dont il trace quelque part le programme et qui suivrait la marche des

idées orientales vers l'Occident : « La part du sémitisme dans l'histoire de l'hellénisme inspirera quelque jour un de ces livres considérables qui fixent les idées du grand nombre et inaugurent une ère nouvelle de penser et de voir. » P. 217.

Il est regrettable que M. S. joigne à des qualités de saine et large érudition des défauts qui déprécient ses travaux aux yeux d'un grand nombre. Autant il est dans le vrai, et sera approuvé des érudits, quand il écrit que « la science des religions, non plus que la science du langage ou des antiquités de telle ou telle race, n'est point faite pour fournir des arguments aux divers partis qui se partagent l'empire de ce monde, » autant il se met dans le faux par la déclaration tapageuse de sa préface : « L'athéisme et le matérialisme scientifiques ont inspiré ces études : voilà l'esprit qui circule en elles, le souffle qui les anime. » Perspicace pour saisir le point faible de l'œuvre d'autrui, comme dans son appréciation des théories fantastiques de M. Emile Burnouf sur les origines du christianisme, M. Soury ne se contient plus quand il parle, en son propre nom, de ces mêmes origines ou du catholicisme. De là, la publication étrange et hâtive, que nous avons récemment appréciée ici même *(Jésus et les Évangiles)*; de là, je ne sais quelle irritation, tantôt sourde, tantôt violente, qui, dans le cours du présent livre, se traduit fréquemment aux dépens de la sagacité de l'écrivain, mais surtout aux dépens du crédit qu'un auteur plus rassis saurait prendre sur ses lecteurs.

Maurice Vernes.

---

214. — J. Lange. **Det Ioniske Kapitels Oprindelse og Forhistorie.** En Studie i sammenlignende Kunstforskning af Julius Lange (med 3 Tavler), avec un résumé en français (Vidensk. *Selskab. Skr. 5te Række. Historik og philosophisk Afd. 5te Bind. II)* Copenhague, Bianco Lunos Bogtrykkeri, 1877, in-4°, p. 118-146.

M. Lange pense que le chapiteau ionique des Grecs procède d'une forme égyptienne primitive; mais, au lieu d'en chercher l'origine dans les monuments d'architecture, il le fait dériver de certains motifs d'ornementation que prenaient les objets exportés d'Egypte en Asie-Mineure et en Grèce. « Les marchands phéniciens achetaient en Egypte des articles de luxe et de fantaisie, et les revendaient à des peuples dont l'industrie était moins avancée (Movers, *Das Phönizische Alterthum,* « v. III, p. 314 sqq. ; cfr. l'Odyssée, XV, 414 sqq.). Les formes artistiques de l'Egypte se sont ainsi répandues dans d'autres pays, tels que « la Phénicie, l'intérieur de l'Asie, l'île de Chypre, la Grèce, l'Etrurie. « Les miroirs, les éventails, les couteaux égyptiens ont quelquefois des « manches en forme d'une petite colonne avec un chapiteau à ombelle « de papyrus, et ressemblant tout à fait aux grandes colonnes de l'architecture monumentale. Mais, comme l'objet que doit porter le manche n'est pas une masse qui s'étend dans tous les sens, mais une pla-

« que mince, on a quelquefois aussi eu égard à cette circonstance, en ne « laissant le chapiteau s'étaler que dans une direction. On a alors, des « deux côtés, allongé et recourbé dans un même plan les extrémités de « l'ombelle, de sorte qu'elles commencent à prendre la forme de volute, « ou constituent de véritables volutes. »

Ce chapiteau, développé en Egypte de formes ayant une signification locale, « ne joue aucun rôle dans la grande architecture égyptienne, bien « qu'il soit en étroite relation avec elle, mais apparait déjà dans les légè« res constructions en bois, et est très-fréquent dans les produits de l'in« dustrie. Il a émigré de l'Egypte sous deux formes différentes : l'une *à « volutes séparées,* à peu près comme la fleur d'un lis (la plante qui re« présente dans les hiéroglyphes le Sud), l'autre *à volutes reliées entre « elles par le sommet* (la plante symbolique du Nord, le papyrus). » Le commerce paraît avoir introduit ces deux formes, en Phénicie d'abord, et de là, par deux voies différentes : 1° en Assyrie et dans l'Iran; 2° à Chypre, dans l'Asie-Mineure et en Grèce. « De là, la parenté existant en« tre l'art asiatique et l'art grec primitif. Bien longtemps après, lorsque « les empires de Mésopotamie s'étendirent jusqu'à la Méditerranée, l'art « grec a certainement subi leur influence; mais, à une époque plus re« culée, il a reçu ses ornements de l'Egypte par la voie de la Phénicie et « de Chypre, sans concours de l'art mésopotamique. Homère, qui con« naît les industries chypriote, phénicienne et égyptienne, et l'ornemen« tation florale (λέβης, κρήτηρ ἀνθεμόεις), ne sait rien de villes comme Ba« bylone et Ninive. »

Telle est, en quelques mots, la thèse soutenue par M. L. : elle est contraire aux idées reçues depuis longtemps sur les origines asiatiques et principalement assyriennes de l'art grec. Je n'ai pas la prétention de prévoir la réponse que feront à M. L. les gens du métier : sur un point toutefois, il me paraît avoir gain de cause. S'il faut chercher hors de la Grèce l'origine des formes de l'architecture grecque, M. Lange a raison de considérer les Phéniciens comme étant le peuple dont l'influence a dû être prédominante. Depuis le jour où les premiers marins de Byblos et de Sidon reconnurent les côtes de l'Hellade, jusqu'au jour où les derniers colons tyriens furent chassés de Rhodes et de Thasos, il s'écoula mille années au moins, pendant lesquelles la Grèce fut pour bien des choses tributaire de la Phénicie. La Phénicie, pendant le même espace de temps, fut tributaire de l'Egypte, sinon politiquement, du moins pour tout ce qui a trait au commerce et à l'industrie. Ce qu'elle ne tirait pas directement du Delta, elle le contrefaisait dans ses ateliers sur des modèles égyptiens et l'expédiait chez tous les peuples qui habitaient les bords de la Méditerranée. Je ne vois pas qu'elle ait jamais beaucoup imité les formes chaldéennes : du moins les traces d'influence chaldéenne qu'on trouve sur les objets phéniciens découverts jusqu'à ce jour sont-elles relativement assez peu importantes. Je n'en tirerai pas *à priori* la conclusion que les Grecs aient emprunté, le chapiteau ionien par exemple, aux Egyptiens

par l'intermédiaire des Phéniciens. Il me semble seulement raisonnable d'admettre, jusqu'à preuve décisive du contraire, que, si les Grecs ont reçu du dehors les éléments de l'ordre ionique, ils les ont reçus d'un peuple avec lequel ils ont été, pendant des siècles, en contact journalier, comme ils étaient avec les Phéniciens, plutôt que d'un peuple dont ils étaient séparés par le massif de l'Asie-Mineure, comme ils l'étaient des Assyriens.

G. Maspero.

---

215. — **Peter von Ailli.** Zur Geschichte des grossen abendlændischen Schisma und der Reformconcilien von Pisa und Constanz von Dr Paul Tschackert, Licentiat und Privatdocent der Theologie in Breslau. Gotha, Fried. Andr. Perthes. 1877, 1 vol. in-8° de xvi-382-53 pp. — Prix 9 mark (11 fr. 25).

Le travail que le Dr Tschackert vient de publier sur Pierre d'Ailli mérite de fixer l'attention des hommes d'étude : la vie, les œuvres et le caractère du célèbre cardinal-archevêque de Cambrai y sont analysés avec conscience, avec beaucoup de soin. L'auteur a abordé les sources manuscrites aussi bien que les sources imprimées et a fait des unes et des autres un usage très-souvent judicieux.

Ce théologien puissant, audacieux modéré, sorte de conservateur libéral, qui, sans faire triompher définitivement toutes ses vues, eut pourtant la gloire de dicter au concile de Constance la solution mitoyenne où prit fin le grand schisme d'Occident ; ce géographe compilateur à qui était réservée la bonne fortune d'inspirer longtemps après sa mort Christophe Colomb et Améric Vespuce ; cet astronome quelque peu astrologue qui se risqua au commencement du xve siècle à lire, dans les astres, les grandes transformations sociales de 1789 [1] ; ce précurseur de la réforme Grégorienne ; ce politique avisé mais non point malhonnête qui faillit être élevé sur le siège pontifical, et, par-dessus tout, ce grand chrétien qui travaille ardemment, sincèrement à refaire l'unité de l'Eglise déchirée, méritait à coup sûr l'honneur d'une biographie sérieuse. Il me semble qu'elle est faite.

Je ne la reçois pas, d'ailleurs, sans certaines réserves. Je n'aime pas les procès de tendance — ils sont d'ordinaire parfaitement inutiles ; — et pourtant je me vois aujourd'hui condamné à soumettre à M. T., dans l'intérêt de la vérité historique, plusieurs observations qui ont quelque peu ce caractère : son livre exhale je ne sais quelle répulsion native et profonde pour l'orthodoxie catholique, répulsion qui éloigne parfois l'auteur des solutions simples et vraies et lui dicte sur les événements dont il s'occupe et sur le caractère d'un personnage qu'il aime au fond

1. « Si mundus usque ad illa tempora duraverit, quod solus Deus novit, multæ tunc et magnæ et mirabiles alterationes mundi et mutationes futuræ sunt et maxime circa leges et sectas. » (Cité par M. Tschackert, p. 330, note 7.)

et pour lequel il s'efforce d'ailleurs d'être sympathique et équitable, des jugements que ne ratifie pas toujours, à mes yeux, le simple bon sens.

Jean Hus voulait que l'Eglise universelle se composât des seuls prédestinés. Il appliquait très-logiquement ces vues aux puissances temporelles et affirmait qu'un homme coupable de péché mortel n'était point digne devant Dieu d'être roi ou empereur. Hus fut condamné par le concile de Constance après un long interrogatoire dirigé par Pierre d'Ailli. M. T. reconnaît que cette doctrine de Jean Hus était tout-à-fait opposée à celle que Pierre d'Ailli avait enseignée toute sa vie, qu'elle renversait la hiérarchie toujours admise et respectée par Pierre d'Ailli. Pourquoi donc insinuer, à cette occasion, que le cardinal-archevêque de Cambrai jugea peut-être contrairement aux inspirations de sa conscience et dire que, si Pierre d'Ailli eût accepté l'enseignement de Jean Hus, il lui eût fallu renoncer à la pourpre romaine, remarque qui, si elle n'est un pur *truism,* fortifie ou prépare l'insinuation [1] ? Rien, à mon sens, ne justifie ces observations.

Si le concile de Constance s'est trompé doctrinairement aux yeux de M. T., en condamnant Jean Hus, en revanche, il a eu grand tort (p. 244) de ne pas condamner les neuf propositions de Jean Petit. Or, parmi ces neuf propositions (que M. T. ne mentionne pas), je remarque la suivante :

(Prop. 8) : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. 2. Cor., III, 6., C'est-
« à-dire que toujours tenir le sens litéral en la Sainte Ecriture est occire
« son âme [2]. »

L'expression est quelque peu forcée (*occire* son âme) ; mais la pensée est vraie; et tout esprit droit conviendra que le concile de Constance ne pouvait pas facilement condamner cette proposition. Les influences extérieures qui pesèrent sur cette assemblée eurent donc, à tout le moins sur le sort de cette proposition, une heureuse influence. L'indignation de M. T. me paraît exagérée. — Pp. 5, 6. Aux yeux de M. T., le sentiment de l'unité était, à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle, singulièrement affaibli au sein de l'Eglise catholique et l'action des princes temporels explique seule, suivant lui, l'extinction du schisme. Qui ne sent que ces persévérants efforts vers l'unité, efforts dus aux membres épars de l'Eglise et aux chefs d'Etat, ne sont autre chose que l'expression sai-

---

1. Voici le texte même de M. Tschackert :

« Der revolutionære Czeche hatte durch seine Lehre von der Kirche als der Gemeinschaft der Prædestinirten die bischœflich verfasste Kirche mit ihrem Haupte, dem Papste, ignorirt ; Ailli aber hat sein Lebenlang an dem hierarchischen Rechtsinstitut, als welches er die christliche Kirche auffasste, nie zu rütteln gewagt. Er würde haben den Purpur ablegen müssen, hætte er Hus anerkennen wollen. Dass der Einzelne sein Gewissen unter die Entscheidung der hierarchischen Kirche zu beugen habe, glaubte er wie der gefeierte Gerson. Religiœse Unmündigkeit war eben der Charakter des damals tonangebenden kirchlichen Geistes. (Pp. 234, 235.)

2. Lenfant, *Hist. du concile de Const.*, t. I, 1714, p. 246.

sissante et indéniable du sentiment, du besoin puissant d'unité religieuse et d'unité hiérarchique qui animait toutes les nations chrétiennes ? N'accordons pas trop d'importance à quelques voix discordantes.

Je viens d'indiquer quelques-unes des défaillances qui s'expliquent, à mes yeux, par les préoccupations anticatholiques de l'auteur. J'ajouterai, en finissant, deux ou trois observations qui n'ont aucun lien avec les précédentes : — p. 36. L'exposé de la théorie de Pierre d'Ailli sur les deux pouvoirs serait utilement complété par une allusion au rôle que ce théologien assigna un moment à l'empereur dans la célébration du concile [1]. — Pp. 277, 338. M. T. parle constamment d'*Agincourt* au lieu d'*Azincourt*. — P. 367. M. T. connaît un Compiègne sur l'*Isère* : au lieu de l'*Isère*, lisez l'*Oise*.

L'ouvrage se termine par un catalogue des écrits de Pierre d'Ailli, quelques éclaircissements sur des points particuliers et des extraits fort intéressants des œuvres inédites du célèbre cardinal.

Paul VIOLLET.

---

216. — Paul LOBSTEIN, **Petrus Ramus als Theologe.** Strasbourg, F. Biell, 1878, 86 pages in-8°.

Dans l'excellent ouvrage de M. Waddington sur Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions, Paris, 1855, on trouve une analyse et une appréciation de la philosophie ramiste, que l'on peut considérer comme définitives. Mais Ramus n'a pas seulement été philosophe, il s'est occupé aussi de théologie. Ses quatre livres de *Commentarii de religione christiana*, commencés lors de son voyage en Allemagne et en Suisse en 1568 et 1569, et publiés quatre ans après sa mort, ne forment qu'un petit volume qui serait de peu d'importance, s'il n'était pas l'œuvre d'un laïque et s'il ne portait pas l'empreinte des opinions philosophiques par lesquelles Ramus s'était séparé de ses contemporains. M. Waddington n'a consacré à ce traité que quelques pages qui, à son point de vue, ont dû lui paraître suffisantes. L'étude plus complète, que nous donne aujourd'hui M. Lobstein, est destinée à marquer la place qui convient à Ramus dans le mouvement théologique du XVI° siècle. C'est un travail des plus intéressants, aussi remarquable par la sûreté de la méthode que par l'élégance et la clarté du style.

La théologie de Ramus est, en somme, celle des réformés, mais elle a quelques côtés originaux, qui s'expliquent par la position qu'il avait prise à l'égard de la philosophie. On sait que son mérite est d'avoir combattu la fausse dialectique du moyen âge et l'abus qu'elle faisait d'Aristote. Ennemi « des subtilités des sophistes », lesquels ne lui avaient appris « les arts libéraux que par questions et disputes, sans lui en mon-

---

1. M. Ts. mentionne ailleurs (p. 270) ce vœu remarquable de Pierre d'Ailli.

trer jamais ni le profit ni l'usage », il chercha à ramener toutes les sciences à l'utilité pratique. Conformément à cette tendance, il définit aussi la théologie comme étant la *doctrina bene vivendi;* il n'est pas indifférent au dogme, il ne veut que le débarrasser « des problèmes épineux » dont on l'avait encombré dans les écoles ; ces problèmes ont tout au plus un intérêt pour la raison spéculative, et la religion est plus qu'un aliment pour la raison, elle est avant tout « un guide de la vie ». C'est pourquoi aussi la théologie n'est pas l'affaire des seuls savants; comme elle a pour objet la religion, il faut l'enseigner de manière à la rendre accessible à tous.

C'est là le premier caractère particulier de la théologie de Ramus, il la veut simple et populaire. Un autre, qui révèle l'humaniste épris des classiques, est qu'à côté des Pères il cite fréquemment les philosophes et les poètes du monde romain et grec, tantôt pour fournir des moyens d'exciter l'attention du lecteur, *condimenta ad irritandam auditionis lectionisve famem,* tantôt pour montrer par des analogies entre les conceptions antiques et les idées chrétiennes que ces dernières ne sont pas des mystères inabordables à l'esprit humain. Sous ce rapport, Ramus exprime çà et là des opinions vraiment frappantes, mais d'autres fois il force étrangement les ressemblances. D'autres humanistes, Erasme par exemple, ont fait de même, mais en suivant une méthode que Ramus a su éviter; interprétant les anciens auteurs allégoriquement, ils ont trouvé chez eux ce qu'ils ont voulu trouver; Ramus a eu l'esprit trop philosophique pour se perdre dans des allégories. C'est Platon surtout qui lui semble être comme un prophète inconscient du christianisme, tandis qu'en Aristote il ne voit qu'un sophiste impie, en contradiction perpétuelle avec la religion chrétienne.

De même que Ramus n'a pas élaboré de système philosophique, il n'a pas non plus réduit en système la théologie; son traité n'est qu'un commentaire des différents articles du symbole apostolique. Ce qui en fait le prix, vu l'époque où il parut, c'est qu'il fut un essai d'introduire la théologie réformée dans le cercle des hommes instruits et lettrés qui, passionnés pour les études classiques et dégoûtés de la terminologie et des logomachies scolastiques, éprouvaient néanmoins le besoin d'une vérité religieuse. Ramus, comme le dit fort bien M. Lobstein, a tâché de concilier l'humanisme et le christianisme.

S.

---

217. — MASSEBIEAU. **Les colloques scolaires du XVI[e] siècle et leurs auteurs.** Paris, Bonhoure et Comp., 1878, 254 pages in-8°.

L'ouvrage dont on vient de lire le titre, est une thèse que l'auteur a soutenue devant la faculté des lettres de Paris pour obtenir le doctorat. Le sujet est nouveau et en général traité d'une manière satisfaisante.

Les colloques du XVI[e] siècle servent à caractériser une des tendances les plus singulières de l'humanisme. Parmi les causes des progrès modernes, la Renaissance des études classiques n'a pas été une des moins efficaces, mais les humanistes ne se sont pas rendu compte de la portée de la révolution qu'ils préparaient, ils ont poursuivi un but plus prochain et plus chimérique. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aient cherché à pénétrer dans la pensée des anciens et à saisir le génie de l'antiquité; pour la plupart d'entre eux, il ne s'est agi que de la forme, c'est-à-dire des mots. Pleins de dédain pour les langues vulgaires, ils ont voulu refaire du latin la langue universelle; ils ont regretté qu'on ne pût pas donner aux enfants des nourrices latines. Sans doute le latin, tel qu'on le pratiquait à la fin du moyen âge, était devenu aussi barbare que possible, il était urgent de le ramener à plus de pureté, de correction et d'élégance, mais à cet effet on n'avait pas besoin de croire qu'il dût être de nouveau la langue de la conversation de tous les jours. C'était là l'erreur des humanistes. Pour arriver à leur fin, ils ont employé des moyens divers; dans les écoles, ils ont expliqué principalement Térence et Plaute, ils ont écrit des comédies pour les faire jouer par leurs élèves, ils ont publié des colloques sur les choses ordinaires de la vie, ou bien des dialogues sur des matières scientifiques, le tout pour apprendre aux jeunes gens à parler comme l'avaient fait les Romains; parler et écrire comme les Romains, tel a été leur idéal.

M. Massebieau ne traite dans son livre que des colloques; nous n'avons garde de lui reprocher d'avoir trop limité son sujet, nous espérons qu'il le reprendra dans son ensemble, cela en vaut la peine. Les colloques qu'il examine sont ceux de Mosellanus, de Schottennius, de Barland, de Vivès, de Salazar, de Mathurin Cordier. Par l'analyse qu'il donne de ces traités curieux, nous apprenons à connaître les principes pédagogiques et littéraires des professeurs ainsi que les mœurs des élèves en Allemagne, en Hollande, en Flandre, au Mexique, dans la France et dans la Suisse française réformées. Tout ce que rapporte l'auteur est appuyé de citations et ne souffre aucune objection dans le détail. On doit lui savoir gré d'avoir remis en lumière ces choses si peu connues de nos jours. Comme il est un travailleur sérieux et ne craint pas les recherches qu'exigent des travaux du genre de celui qu'il a entrepris, nous espérons qu'il nous permettra d'exprimer quelques vœux.

Le premier se rapporte à son premier chapitre, où il traite du domaine de la langue latine un peu avant la Renaissance. Nous voudrions qu'il examinât à nouveau la question, qu'il croit avoir résolue, de l'universalité de l'usage du latin au moyen âge. Le latin a été la langue de la liturgie, de la science, des actes publics, mais M. M. est-il bien sûr « qu'un peu avant la Renaissance une partie notable des populations entendait la langue latine et même la parlait tant bien que mal? » (p. 16). Nous croyons qu'il n'est pas difficile de prouver le contraire. Malgré même l'autorité d'un savant comme M. Hauréau, que M. M. cite

p. 14, nous sommes persuadé que les prédicateurs, chaque fois qu'ils se sont adressés au peuple, ne se sont exprimés que dans son idiome. Si la plupart des recueils de sermons nous sont parvenus en latin, c'est qu'on les avait traduits à l'usage des prêtres pour leur servir de modèles ou de magasins de matériaux. Les locutions françaises, allemandes, italiennes qu'on y rencontre, prouvent seulement que les traducteurs n'avaient pas trouvé pour elles des équivalents latins. Le latin était si peu compris et parlé par « une partie notable des populations », que les langues de ces dernières, employées dans la vie usuelle par les savants eux-mêmes, avaient réagi sur leur latin, qui fort souvent n'était qu'une traduction littérale de l'allemand ou du français. Le long du Rhin, il y avait des maîtres d'école qui apprenaient à leurs élèves que *der lehrer wird kommen* se traduit par *magister erit venire, es träumte mir* par *somniavit mihi, trinke alles aus* par *bibe totum ex,* etc. M. M. cite, p. 27, une phrase d'une harangue solennelle faite à Paris en 1445; elle est littéralement traduite du français. Encore vers 1530, les élèves du collège de Navarre disaient *vadamus ad promenandum nos*. M. M. fait l'observation très-juste, quoique exprimée en termes un peu trop pittoresques, que le latin, « sous l'action chaque jour plus énergique des idiomes modernes, s'était décomposé et comme changé en fumier », p. 27. Les idiomes modernes n'ont pu exercer une action aussi énergique que parce qu'ils ont été les seuls connus des populations et seuls pratiqués par les savants dans les relations ordinaires de la vie. Si le peuple avait encore compris le latin, des humanistes moins exclusifs n'auraient pas fait pour lui des traductions d'auteurs classiques, on n'aurait pas répandu des versions de la Bible, et, à la fin du xve siècle, un professeur de Bâle, Ulric Surgant, n'aurait pas publié un *Manuale curatorum,* contenant en allemand et en français un certain nombre de formules liturgiques.

En second lieu, nous appelons l'attention de M. M. sur ce qu'il dit p. 22 : « On ne connaissait les anciens que de nom par Boëce, ou par les écrits des Pères; de plus, on les tenait pour la plupart en défiance comme païens et même comme sorciers. » Il est très-vrai qu'on se méfiait d'eux; au ixe et au xe siècle, Alcuin, Odon et Maiolus de Cluny, l'abbé Notker de Saint-Gall et d'autres, s'étaient élevés en termes énergiques contre les *Fabulæ gentilium* et contre la *Luxuriæ facundia* de Virgile; à l'époque de la Renaissance, Lefèvre d'Etaples à Paris, Wimpheling et son école en Allemagne, expriment de la même façon leur horreur pour les poëtes païens. Cela n'a pas empêché que, pendant tout le moyen âge, on ait expliqué dans les écoles des églises et des couvents Cicéron, Salluste, Térence, Virgile, Horace et même Ovide. On avait donc connu les anciens encore autrement que de nom, seulement on ne les avait plus compris, on n'avait plus senti leur charme. C'est cette ignorance qui était devenue la cause de la corruption de la langue latine, tandis que, suivant M. M., le mauvais parler du peuple aurait seul gâté celui des savants.

Nous passons sur quelques critiques moins importantes que nous pourrions adresser encore à M. M., pour faire une dernière observation, relativement à son style. Il nous semble qu'un peu plus de simplicité ne nuirait pas à un ouvrage d'érudition ; dans un travail comme le sien, les pompes et les artifices de la rhétorique ne sont pas à leur place. Voici comment il commence son chapitre sur Mosellanus, p. 65 : « C'était en 1518. L'Université de Leipzig tenait une séance solennelle. Une grande assemblée, composée surtout de savants et d'étudiants, attendait avec autant d'émotion que d'impatience, car il ne s'agissait pas de la pompe vaine de quelque harangue officielle : une véritable lutte allait commencer... L'orateur se lève. Ne vous le représentez pas grand et fort, et prêt à faire entendre une voix tonnante... Il est petit, a le teint brun, les cheveux noirs... » Suit l'exorde de son discours; puis M. Massebieau continue : « Ici je m'imagine que le ton de Mosellanus s'anima ; que ses regards brillèrent de fierté et qu'il y eut dans sa voix une vibration belliqueuse, lorsque, devançant les vers que Corneille mettra dans la bouche du Cid... » etc., etc. Après cela seulement, on apprend que Mosellanus est né en 1493 et que son vrai nom a été Pierre Schade. Une pareille entrée en matière peut être bonne dans un roman; elle fait un effet bizarre dans un livre sur un sujet aussi peu romanesque que les colloques scolaires du xvie siècle.

X.

---

218. — F. Armitage, M. A. **A French grammar for the use of public schools**, London, published by D. Nutt, (sans date), un vol. in-12, p. xvi-351.

L'auteur de cette grammaire appartient à l'Ecole de Diez ; c'est un disciple de Mætzner. « Je reconnais, dit-il au début de la préface de son livre, que sans l'aide de la grammaire de Mætzner, je n'aurais jamais composé le présent ouvrage, et que dans les passages où je semble m'éloigner de lui, là encore je ne fais que suivre les principes sur lesquels il a d'abord appelé mon attention. Je ne suis pas moins redevable à Hölder, ajoute-t-il : son admirable grammaire ne m'a pas quitté un moment tout le temps que j'écrivais la mienne; et quand j'ai dû — et cela très-rarement — me séparer de lui, je ne l'ai fait qu'avec la plus grande hésitation. » L'auteur, comme on le voit, rend justice aux modèles qu'il a suivis. Félicitons-le en même temps de la prudence et du bon goût dont il a fait preuve en choisissant et en suivant des modèles aussi excellents.

Le but de l'auteur est d'introduire l'étude *scientifique* du français dans les écoles publiques de l'Angleterre. Jusqu'alors, on a eu recours à la méthode naturelle, à l'usage pour apprendre le français; et cette méthode peut donner ici de bons résultats, puisqu'il s'agit d'une langue vivante. Il existe pourtant une autre méthode, aussi bonne, qui n'était pas, il est

vrai, à la portée de tous les maîtres de français en Angleterre, gens pour la plupart étrangers aux études classiques, mais qui aujourd'hui, avec le progrès de ces études, peut être sans difficulté appliquée, c'est la méthode étymologique. En remontant au latin, en établissant les rapports qui unissent les formes et les règles de la langue moderne à celles de la langue mère, en suivant la trace des changements survenus avec le temps, depuis les origines jusqu'à nos jours, on expliquera mieux la langue moderne, on pénétrera plus profondément dans l'intelligence de sa grammaire, on en rendra donc l'étude plus sûre et plus facile.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces vues qui concordent entièrement avec les nôtres. Voyons maintenant comment elle sont appliquées.

L'ouvrage est divisé en deux parties : formes *(accidence)* et syntaxe, subdivisées chacune en XLII et LVI chapitres que suivent trente-deux et quarante-sept exercices de versions françaises ; l'auteur donne, à la fin de chaque partie, la traduction anglaise des phrases détachées composant ces versions.

A dire vrai, la première partie ne nous semble offrir rien de bien nouveau. L'auteur reproduit le plan et les divisions usitées dans les grammaires françaises et ne s'en écarte guère que pour donner, çà et là, des explications sur l'origine latine des règles. C'est ainsi qu'il explique (p. 2), d'après le type *murs, mur-mur, murs (murus, murum-muri, muros)*, la formation du pluriel en français, qu'il donne quelques notes sommaires sur les rapports des genres latins aux genres français, sur les adjectifs féminins *grand-(mère), (lettres) royaux*, etc., sur la différence à établir entre les pronoms conjoints et les pronoms absolus, etc. Ailleurs il indique entre parenthèses l'étymologie latine de telle forme de déterminatifs, de pronoms.

Est-ce suffisant pour une grammaire scientifique, même élémentaire ? Nous ne le croyons pas. M. A. donne-t-il les moindres notions de phonétique ? parle-t-il de l'accent tonique et de son rôle dans la formation du français, de son action toujours vivante, surtout dans la conjugaison ? Montre-t-il les rapports qui unissent certaines irrégularités du nom avec celles du verbe (par exemple les formes *chevAUX, tu VAUX*, à côté, de *chevAL, nous VAlons)?* Explique-t-il par les lois de la langue les futurs *appellerai, jetterai* à côté de *appeler, jeter ?* nullement. Il se contente d'exposer les règles, et çà et là de donner de maigres explications étymologiques : on pouvait aller plus loin en restant simple et clair, en se tenant à la portée des élèves des collèges. Cette insuffisance paraît bien dans la théorie de la conjugaison. Il admet les quatre conjugaisons de nos grammaires, en divisant toutefois, comme Diez et ses élèves, la seconde conjugaison, en conjugaison inchoative *(finir,-ISSant)*, et directe *(partir,-ant)*, ce qui soulage les paradigmes des verbes irréguliers. Il donne ensuite la liste de ces verbes pour chaque conjugaison, en les groupant par classes naturelles. C'est ainsi que la seconde conjugaison irrégulière renferme *six* classes : 1. *couvrir, ouvrir, offrir,*

Nous passons sur quelques critiques moins importantes que nous pourrions adresser encore à M. M., pour faire une dernière observation, relativement à son style. Il nous semble qu'un peu plus de simplicité ne nuirait pas à un ouvrage d'érudition ; dans un travail comme le sien, les pompes et les artifices de la rhétorique ne sont pas à leur place. Voici comment il commence son chapitre sur Mosellanus, p. 65 : « C'était en 1518. L'Université de Leipzig tenait une séance solennelle. Une grande assemblée, composée surtout de savants et d'étudiants, attendait avec autant d'émotion que d'impatience, car il ne s'agissait pas de la pompe vaine de quelque harangue officielle : une véritable lutte allait commencer... L'orateur se lève. Ne vous le représentez pas grand et fort, et prêt à faire entendre une voix tonnante... Il est petit, a le teint brun, les cheveux noirs... » Suit l'exorde de son discours; puis M. Massebieau continue : « Ici je m'imagine que le ton de Mosellanus s'anima ; que ses regards brillèrent de fierté et qu'il y eut dans sa voix une vibration belliqueuse, lorsque, devançant les vers que Corneille mettra dans la bouche du Cid... » etc., etc. Après cela seulement, on apprend que Mosellanus est né en 1493 et que son vrai nom a été Pierre Schade. Une pareille entrée en matière peut être bonne dans un roman ; elle fait un effet bizarre dans un livre sur un sujet aussi peu romanesque que les colloques scolaires du XVIe siècle.

X.

---

218. — F. Armitage, M. A. **A French grammar for the use of public schools**, London, published by D. Nutt, (sans date), un vol. in-12, p. XVI-351.

L'auteur de cette grammaire appartient à l'Ecole de Diez ; c'est un disciple de Mætzner. « Je reconnais, dit-il au début de la préface de son livre, que sans l'aide de la grammaire de Mætzner, je n'aurais jamais composé le présent ouvrage, et que dans les passages où je semble m'éloigner de lui, là encore je ne fais que suivre les principes sur lesquels il a d'abord appelé mon attention. Je ne suis pas moins redevable à Hölder, ajoute-t-il : son admirable grammaire ne m'a pas quitté un moment tout le temps que j'écrivais la mienne ; et quand j'ai dû — et cela très-rarement — me séparer de lui, je ne l'ai fait qu'avec la plus grande hésitation. » L'auteur, comme on le voit, rend justice aux modèles qu'il a suivis. Félicitons-le en même temps de la prudence et du bon goût dont il a fait preuve en choisissant et en suivant des modèles aussi excellents.

Le but de l'auteur est d'introduire l'étude *scientifique* du français dans les écoles publiques de l'Angleterre. Jusqu'alors, on a eu recours à la méthode naturelle, à l'usage pour apprendre le français ; et cette méthode peut donner ici de bons résultats, puisqu'il s'agit d'une langue vivante. Il existe pourtant une autre méthode, aussi bonne, qui n'était pas, il est

vrai, à la portée de tous les maîtres de français en Angleterre, gens pour la plupart étrangers aux études classiques, mais qui aujourd'hui, avec le progrès de ces études, peut être sans difficulté appliquée, c'est la méthode étymologique. En remontant au latin, en établissant les rapports qui unissent les formes et les règles de la langue moderne à celles de la langue mère, en suivant la trace des changements survenus avec le temps, depuis les origines jusqu'à nos jours, on expliquera mieux la langue moderne, on pénétrera plus profondément dans l'intelligence de sa grammaire, on en rendra donc l'étude plus sûre et plus facile.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces vues qui concordent entièrement avec les nôtres. Voyons maintenant comment elle sont appliquées.

L'ouvrage est divisé en deux parties : formes *(accidence)* et syntaxe, subdivisées chacune en XLII et LVI chapitres que suivent trente-deux et quarante-sept exercices de versions françaises ; l'auteur donne, à la fin de chaque partie, la traduction anglaise des phrases détachées composant ces versions.

A dire vrai, la première partie ne nous semble offrir rien de bien nouveau. L'auteur reproduit le plan et les divisions usitées dans les grammaires françaises et ne s'en écarte guère que pour donner, çà et là, des explications sur l'origine latine des règles. C'est ainsi qu'il explique (p. 2), d'après le type *murs, mur-mur, murs (murus, murum-muri, muros),* la formation du pluriel en français, qu'il donne quelques notes sommaires sur les rapports des genres latins aux genres français, sur les adjectifs féminins *grand-(mère), (lettres) royaux,* etc., sur la différence à établir entre les pronoms conjoints et les pronoms absolus, etc. Ailleurs il indique entre parenthèses l'étymologie latine de telle forme de déterminatifs, de pronoms.

Est-ce suffisant pour une grammaire scientifique, même élémentaire ? Nous ne le croyons pas. M. A. donne-t-il les moindres notions de phonétique ? parle-t-il de l'accent tonique et de son rôle dans la formation du français, de son action toujours vivante, surtout dans la conjugaison ? Montre-t-il les rapports qui unissent certaines irrégularités du nom avec celles du verbe (par exemple les formes *che*VAUX, *tu* VAUX, à côté, de *che*VAL, *nous* VA*lons*)? Explique-t-il par les lois de la langue les futurs *appellerai, jetterai* à côté de *appeler*, *jeter?* nullement. Il se contente d'exposer les règles, et çà et là de donner de maigres explications étymologiques : on pouvait aller plus loin en restant simple et clair, en se tenant à la portée des élèves des collèges. Cette insuffisance paraît bien dans la théorie de la conjugaison. Il admet les quatre conjugaisons de nos grammaires, en divisant toutefois, comme Diez et ses élèves, la seconde conjugaison, en conjugaison inchoative *(finir*,-ISS*ant*), et directe *(partir*,*-ant),* ce qui soulage les paradigmes des verbes irréguliers. Il donne ensuite la liste de ces verbes pour chaque conjugaison, en les groupant par classes naturelles. C'est ainsi que la seconde conjugaison irrégulière renferme *six* classes : 1. *couvrir*, *ouvrir, offrir*,

souffrir; 2. *saillir, cueillir (et faillir?)*; 3. *courir, mourir*; 4. *tenir, venir*; 5. *acquérir*; 6. *gésir*. Tout cela n'est-il pas plus empirique que scientifique?

La syntaxe est très-développée et très-étudiée. C'est dans cette seconde partie surtout que l'auteur a mis à profit, avec beaucoup d'intelligence et de soin, ses modèles allemands. Cette partie de sa grammaire est plus complète que la partie correspondante de la grammaire française de M. Ayer (voir *Revue critique*, 1876, II, p. 103). Pourtant, à en juger, par une rapide inspection, si les règles de la langue actuelle sont données en grand détail et avec une louable précision, l'auteur n'interroge que très-rarement l'histoire de la langue. Presque toujours il ramène la règle à une formule nette et concise; mais le pourquoi de la règle, on le cherche vainement. Ce sont des arrêts, non motivés, qui ne peuvent satisfaire un esprit curieux et investigateur. Et comme la prétention de l'auteur est précisément d'écrire une syntaxe dont les règles soient expliquées par l'histoire de la langue, le lecteur désappointé, malgré l'excellence de ce qui lui est servi, est encore en droit de réclamer.

Peut-on, par exemple, admettre que dans une grammaire scientifique, on se contente de dire que les qualificatifs de *gens* sont féminins s'ils le précèdent immédiatement, et masculins (p. 101) s'ils le suivent, sans rendre compte de cette règle bizarre? d'admettre pour toute explication que la règle de *tout* devant un adjectif est une règle arbitraire (*arbitrary rule*, p. 258)? de supposer, pour expliquer les règles d'accord du participe passé, que, quand le régime précède, la langue a recours au participe (*la page que j'ai lue = pagina quam habeo lectam*), que, quand le régime suit, elle a recours au *supin*(!) (*j'ai lu la page = habeo lectum paginam*; p. 199)? Peut-on admettre qu'on garde le silence sur l'ordre des mots dans la phrase?

Il est encore un point qui nous paraît défectueux dans l'ouvrage de M. A. L'auteur a pris ses exemples et les phrases qu'il donne à traduire, soit aux auteurs classiques, soit aux grammaires de Mætzner, de Poitevin, de Leclair, etc. Souvent encore il s'est « aventuré à en donner de sa propre composition » (p. xi). Or, un grand nombre de ces phrases ont un caractère archaïque trop marqué pour qu'on puisse vraiment les donner comme des modèles de style. Quelques-unes même sont tout à fait incorrectes. « A foreigner is always liable to use expressions which though grammatically correct would not be employed by a native. » M. A. a vu le danger; malgré le soin qu'il a pris de faire revoir ces phrases par un professeur français, a-t-il réussi à éviter ce danger? Les extraits suivants prouveront malheureusement que non. « Qu'est-ce que vous lisez? Je lis Gœthe's Wilhelm Meister, j'en ai déjà lu la traduction, et cela m'a tant plu que j'en voulais lire l'original » (p. 56). — « Croyez-vous qu'il y ait du mal à boire du vin? Du tout, mais quand on en a une fois bu, on a toujours peur d'en faire autant. Je ne boirai plus de ma vie, j'en suis résolu » (*ibid.*). — « J'écris

une lettre que j'aurais dû avoir écrite la semaine passée, mais il a fait si beau temps que je n'y faisais pas attention » (p. 59). — « La langue anglaise et française » (p. 97). — « Les père et mère continuent de les nourrir » *(ibid.)*. — « On avait vu (lire *vue*) de là sur trois côtés » (p. 100). — « Le faible est destiné pour servir le plus fort » (p. 105). — « L'Angleterre était le pays où l'éducation de bonne heure fut le plus libre » *(ibid.)*. — « Par mon salut, messieurs les Français, vous êtes des braves gens ! » *(ibid.)* — « Je reçois votre lettre, ma chère enfant, et j'y fais réponse avec précipitation » (p. 108). — S'ils avaient suivi mes conseils et mes vœux, je les aurais sauvé » *(ibid.)*. — « Montrez à Dieu toutes les plaies de ton cœur afin qu'il les guérisse » (p. 155). — « Il ne témoignait plus rien entendre » (p. 169). — « Il préfère de périr avec eux plutôt que de les abandonner » *(ibid.)*. — « Un grand coquin de coureur faillit à me renverser » (p. 108). — « Tout en vous écrivant, il me vient en pensée de vous envoyer deux lettres » (p. 197). — Et *tutti quanti*.

Pour nous résumer, la grammaire de M. Armitage est faite avec conscience : c'est l'œuvre d'un grammairien compétent. Mais la connaissance qu'il a de la vieille langue et de sa grammaire paraît acquise de seconde main, et, en tout cas, elle n'est ni assez profonde ni assez sûre pour lui permettre de remplir le vaste plan qu'il s'est tracé. Telle qu'elle est, et si l'auteur s'empresse d'en faire disparaître les phrases trop nombreuses que repousse l'usage actuel du français, sa grammaire sera encore assez remarquable. Elle pourra rendre de bons services dans l'enseignement du français en Angleterre, et l'auteur aura bien mérité de tous les amis de notre langue.

A. Darmesteter.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 octobre 1878.

M. Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, adresse à l'Académie onze photographies qui représentent les principales statues découvertes dans les dernières fouilles de Délos, dirigées par M. Homolle.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. Schefer lit un mémoire intitulé : *Notice sur les voyages de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Egypte et en Arabie, 1045-1056 de notre ère*. Nassiri Khosrau habitait la ville de Merv Erroud. Il occupait un emploi important dans l'administration des domaines et des finances. Il est l'auteur d'un *Divan* et de plusieurs autres ouvrages, dont le plus important est la relation de ses voyages. C'est un des plus anciens ouvrages qui aient été écrits en prose depuis la renaissance de la littérature persane, et, à ce titre, il présente déjà un vif intérêt au point de vue littéraire et philologique. Mais il est beaucoup plus remarquable encore au point de vue historique. Dans son grand voyage, qui dura plus de dix ans, Nassiri Khosrau visita successivement la Syrie, la Palestine, passa de là en Egypte, séjourna deux ans au Caire, se rendit ensuite à La Mecque par le Nil, le désert et la mer Rouge, et revint à travers l'Arabie. Il donne, sur toutes les villes et les contrées qu'il a traversées, des renseignements étendus et circonstanciés; il entre surtout dans de très-grands détails sur l'administration des différents pays et sur l'industrie et les arts propres à chaque localité. M. Schefer analyse la plupart de ces renseignements. Enfin l'on doit remarquer l'esprit critique avec lequel Nassiri Khosrau a rédigé sa relation. Il n'affirme que ce qu'il a vu; lorsqu'il répète un propos ou

une tradition qu'il ne connait que par ouï-dire, il prend soin d'en avertir le lecteur et de dégager expressément sa responsabilité.

Ouvrages déposés : — L'abbé Arbellot. La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre (Paris, Haton, 1878, in-8°) — Benfey (Theodor), Einige Derivate des indogermanischen Verbums *anbh-nabh*. Ein Beitrag zur Bedeutungsentwicklung (Gottingen, 1878 in-4°; tirage à part). — *Présentés — par l'auteur :* Wallon, Histoire de saint Louis, nouv. éd.; — *par M. Desjardins :* Bosc (Ernest), Dictionnaire raisonné d'architecture et des sciences et arts qui s'y rattachent, t. I et II, a-ivoire (Paris, Didot, 2 vol. gr. in-8°, l'ouvrage aura 4 vol.); — *par M. Heuzey :* Muntz (Eug.), Inventaire des camées antiques de la collection du pape Paul II, 1457-1471, suivi de quelques autres documents de même nature (extrait de la *Revue archéologique*).

Julien Havet.

Séance du 8 novembre 1878.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, transmet à l'Académie, de la part de M. Descemet, archiviste bibliothécaire de la même école, le texte d'une inscription trouvée récemment au forum.

Sur la proposition de M. Laboulaye, président, la séance publique annuelle de l'Académie, qui devait avoir lieu le 16 novembre, est remise au 6 décembre.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Miller analyse une lettre qu'il a reçue de M. Christidès, de Panagia, dans l'île de Thasos, déjà connu par les services qu'il a rendus à l'archéologie en contribuant à la découverte et à l'étude des antiquités de cette île. Dans cette lettre, M. Christidès donne des détails sur les faits de destruction de monuments antiques que commettent journellement, non-seulement les habitants de Thasos et surtout la population turque, mais même les autorités qui administrent l'île au nom du khédive d'Egypte. Il adresse en même temps à M. Miller la copie d'un *Chrysobulle*, ou diplôme d'un empereur byzantin, tiré des archives du couvent de Pantocrator au mont Athos et relatif aux possessions de ce couvent dans l'île de Thasos, ainsi que le texte de diverses inscriptions de l'époque romaine, trouvées dans la même île.

M. Renan, en présentant une brochure de Mme la comtesse Lovatelli sur une inscription latine trouvée récemment à Rome (voy. ci-après, ouvrages présentés), donne, d'après l'auteur de cette brochure, quelques détails sur l'inscription en question, qui est des plus curieuses. Elle date des premières années du règne d'Hadrien, et elle est relative à un cocher du cirque, nommé Crescens, qui était Maure de nation et appartenait à la faction *Veneta* : « Agitator nationis Venetae, natione Maurus ». Ce Crescens était alors âgé de 22 ans, *annorum XXII*, et il avait déjà gagné, au moyen des courses du cirque, où il avait remporté de fréquents succès, une somme de plus de 1,500,000 sesterces (300,000 francs). C'est lui-même qui a fait graver cette inscription pour faire connaître son nom et ses exploits. Il y dit combien de fois il a pris part aux courses (plus de six cents fois), combien de fois il a été vainqueur (plus de quarante fois) et combien de fois il a remporté le second ou le troisième prix; en énumérant ses victoires, il distingue les cas où il a pris, dès le principe, l'avantage sur ses concurrents *(occupavit)* et ceux où il a arraché, à la fin de la course, la victoire à un concurrent qui l'avait d'abord devancé *(eripuit)*. Il donne les noms des chevaux avec lesquels il a remporté ces diverses victoires et qui sont au nombre de quatre. Enfin, c'est lui-même aussi qui indique, à la fin de l'inscription, le total des sommes qu'il a gagnées dans son métier, et qui s'élève, comme on l'a vu, à plus d'un million et demi de sesterces.

M. Aubé commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Du christianisme de Marcia, la favorite de l'empereur Commode*. On sait que cette Marcia, qui fut la concubine de Commode et qui le perdit lorsqu'elle sut qu'il s'apprêtait à la perdre elle-même, montra beaucoup de sympathie pour les chrétiens et usa de son influence auprès de l'empereur pour les protéger. On s'est demandé si elle était elle-même chrétienne. La question est obscure. Les deux seuls textes qui puissent servir à la résoudre sont un passage de Dion Cassius, qui parle seulement de ses sympathies pour les chrétiens, et un récit de l'auteur des *Philosophumena*, qui parle de martyrs chrétiens relégués dans les mines de Sardaigne et délivrés sur l'intercession de Marcia. Ce récit mentionne un eunuque nommé Hyacinthe et qualifié de πρεσβύτερος, qui avait élevé Marcia et qui fut chargé d'aller délivrer les martyrs dont elle avait obtenu la grâce. Pour Marcia, il n'est pas dit qu'elle fût chrétienne, mais seulement que c'était une femme pieuse, φιλόθεος οὖσα. On a jugé qu'il n'y avait pas là d'indices suffisants pour voir dans Marcia une chrétienne. On a vu dans ce mot de φιλόθεος un éloge banal accordé par un auteur chrétien à une femme qui avait protégé les chrétiens, et, quant à l'eunuque Hyacinthe, on a pensé que par le mot πρεσβύτερος l'auteur avait simplement voulu dire qu'il était vieux. On a dit, à l'ap-

pui de cette manière de voir, qu'une femme de mœurs irrégulières comme était Marcia ne pouvait être une chrétienne. M. Aubé juge cette raison insuffisante. C'est gratuitement qu'on prête au christianisme de cette époque une morale aussi austère. La situation de Marcia auprès de Commode n'était d'ailleurs pas celle d'une concubine au sens moderne du mot : le *concubinat* des Romains était un mariage de second ordre, que la loi autorisait et qui ne différait des *justae nuptiae* que par les effets civils. D'ailleurs, en ce qui concerne Hyacinthe, il est difficile de ne pas voir en lui un *prêtre* chrétien : c'est le sens qu'a constamment le mot πρεσβύτερος chez l'auteur des *Philosophumena*. Le fait qu'il était eunuque n'est pas une objection à cette interprétation : l'Église ne connaissait pas encore la loi qui exclut les eunuques de la prêtrise. Or, si Hyacinthe était chrétien et prêtre, on ne peut guère supposer que Marcia, *élevée par lui*, ne fût pas chrétienne.

Ouvrages déposés : — Corpus scriptorum historiae Byzantinae : Annae Comnenae Alexiadis libri XV, edidit Ludovicus Schopenus, vol. II : libri X-XV, recensuit, etc. Aug. Reifferscheid (Bonnae, 1878, in-8); — DE BACKER (Louis), Histoire de la ville de Bourbourg depuis son origine jusqu'en 1789 (Paris, in-8); — GIRAUDET (Dr. E.), Nouveaux documents sur les Courtoys, peintres émailleurs de Limoges (broch. in-8); — J. O. La chronologie de la Genèse (brochure in-8); — ROSNY (Léon de), Les distiques populaires du Nippon, extraits du Gi-retû Hyakû-nin Isseju traduits pour la première fois du japonais (Paris, 1878, in-8, extr. des Mémoires de la Société des études japonaises).

Présentés : — par M. Robert : BLANC (Edmond), Épigraphie antique du département des Alpes-Maritimes ; — *par M. G. Paris :* CHAMBURE (E. de), Glossaire du Morvan (Paris, 1878, in-4); — *par l'auteur :* HEUZEY, Les figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre, 1re livraison ; — *par M. Renan :* 1° huit estampages d'inscriptions libyques recueillis près de La Calle (Algérie) par M. Mallet, colon français; 2° AYMONIER, Textes Khmers (un vol. in-4); 3° CORDIER (Henri), Bibliotheca sinica, dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois, t. I, fasc. 1 (Paris, in-8); 4° Ersilia Caetani LOVATELLI, La iscrizione di Crescente auriga circense (Roma, 1878, in-8; extr. du Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma, 1878); — *par M. F. de Saulcy :* 1° F. DE SAULCY, Histoire numismatique de Henri V et Henri VI, rois d'Angleterre, pendant qu'ils ont régné en France; 2° P. MOUGINS DE ROQUEFORT, Notice sur quelques poteries sigillées de Fréjus et d'Antibes (Tours, in-8; extr. des comptes rendus du congrès tenu à Arles par la Société française d'archéologie en septembre 1876).

Julien HAVET.

Séance du 15 novembre 1878.

M. Miller communique à l'académie le texte de plusieurs inscriptions grecques de l'île de Thasos, dont la copie lui a été envoyée par M. Christidès, de Panagia, dans la même île. Ces inscriptions, au nombre de trois, se rapportent toutes à des femmes de la famille d'Auguste. Elles sont ainsi conçues : Ὁ δῆμος Λειβίαν Δρουσίλλαν τὴν τοῦ σεβαστοῦ Καίσαρος γυναῖκα θεὰν εὐεργέτιν. — Ἰουλίαν Μάρκου Ἀγρίππου θυγατέρα ὁ δῆμος. — Ὁ δῆμος Ἰουλιαν Καίσαρος σεβαστοῦ θυγατέρα ἀπὸ προγόνων εὐεργέτιν. — A propos de la forme Λειβία, M. Miller fait observer que le nom de Livie est écrit en grec tantôt Λειβία, tantôt Λιουία. Il pense que la première de ces formes reproduit la prononciation du latin LIVIA, tandis que la seconde est calquée, lettre pour lettre, sur l'orthographe latine; et il voit là une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion suivant laquelle le β grec se prononçait comme *v*. — MM. Bréal et Perrot repoussent cette théorie. M. Bréal ne pense pas que, si le β se fût prononcé *v*, la prononciation en eût été pour cela semblable à celle du V latin, car il croit que le V latin se prononçait comme *w* anglais et non comme *v* français. M. Perrot pense que les Grecs n'avaient pas dans leur langue de son équivalent à celui de V latin, et que le β et l'ου n'étaient que deux expédients également imparfaits pour exprimer ce son par approximation : c'est ainsi qu'aujourd'hui les Grecs, n'ayant pas de moyen de figurer en grec le son du *ch* turc, le représentent approximativement, dans les noms qu'ils transcrivent du turc, par le ζ.

M. Miller maintient sa première explication. Il invoque encore en fa-

veur de la prononciation *v* du β le conte de Céphale et Procris, où se trouve un calembour sur les mots αὖρα et ἄβρα.

M. Deloche donne une seconde lecture de sa *Notice sur une pièce d'or mérovingienne de Limoges,* lue à la séance du 6 septembre dernier (ci-dessus, p. 176). La légende de cette pièce porte les mots *Lemovix Agustoredo*, qui sont les deux noms de la ville de Limoges, le dernier, celui de la ville même, le premier celui de la *ciuitas* ou du peuple, qui était devenu celui de la ville, et qui a même, vers cette époque, supplanté complètement le nom propre de celle-ci. Cette circonstance a fourni à M. Deloche l'occasion d'ajouter à sa notice quelques considérations sur le phénomène de la substitution des noms de peuples aux noms de villes, qui s'est produit dans un grand nombre de cités gauloises au commencement du moyen âge. Les villes qui ont ainsi changé de nom sont les capitales de cités gauloises, dont le territoire comprenait un ancien peuple gaulois, une nation gauloise tout entière : ainsi *Lutetia*, capitale des *Parisii,* est devenue *Parisiis* ou Paris, *Samarobriua,* capitale des *Ambiani*, est devenue *Ambianis* ou Amiens, etc. Quand au contraire, par des créations de colonies romaines établies dans le territoire d'une ancienne cité gauloise, un peuple gaulois s'est trouvé partagé entre plusieurs cités, les villes chefs-lieux de ces cités n'ont pas pris le nom des peuples au milieu desquels elles se trouvaient placées : ainsi *Lugdunum,* Lyon, *Augustodunum,* Autun, etc., ont gardé leur nom. A l'égard des villes dont le nom a changé, le changement ne s'est pas fait brusquement, et longtemps l'usage a été incertain ; au VI[e] siècle pourtant il était définitivement accompli, et les noms des villes avaient entièrement disparu pour faire place à ceux des peuples.

M. Desjardins lit un mémoire de M. James de Rothschild, qui est destiné à former l'introduction d'une édition du *Mystère du Viel Testament,* ouvrage dramatique du XV[e] siècle. M. de Rothschild commence par établir que le mystère du *Viel Testament* est une œuvre collective, qui s'est élaborée lentement pendant tout le cours du XV[e] siècle, et dont les différentes parties sont d'auteurs différents et de dates différentes, mais toutes du XV[e] siècle. L'ouvrage est fort long : il faudra plusieurs volumes pour le publier tout entier. Ce sont les récits de l'Ancien Testament qui en font toute la matière, comme le titre même l'indique; mais les auteurs du mystère n'ont pas travaillé directement d'après la Bible, ils se sont servis d'ouvrages de seconde main qui donnaient toute l'histoire de l'Ancien Testament en narration suivie. Ces ouvrages mêmes ont été compilés en partie d'après les livres saints, en partie, d'après divers apocryphes, tels que l'évangile de Nicodème, en partie aussi, M. de Rothschild croit pouvoir l'affirmer, d'après les écrits talmudiques. — M. J. de Rothschild donne ensuite quelques détails sur les éditions et les représentations du mystère, en particulier sur la grande représentation qui eut lieu à Paris en 1542 : cette représentation fut autorisée par arrêt du parlement, rendu en 1541 ; l'arrêt, dont on possède le texte, fixait le prix des places, les heures des représentations, et imposait aux comédiens le versement d'une somme considérable pour les pauvres. — M. J. de Rothschild termine par une appréciation littéraire du mystère, dont il fait un très-vif éloge. Il n'hésite pas à affirmer que la Renaissance, en substituant dans la composition dramatique l'imitation de l'antique à la vieille tradition des mystères, a fait reculer la littérature dramatique plus qu'elle ne l'a fait avancer.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 30 Novembre — 1878

---

219. — C. Abel. **Zur Ægyptischen Etymologie.** Berlin, L. Liepmannssohn, 1878. In-8°, 17 pp.

M. Abel recherche si les lois qui, dans les langues anciennes, règlent l'échange des sons, peuvent s'appliquer à l'étude des étymologies égyptiennes. S'appuyant sur les principes qu'il a exposés dans ses *Recherches Coptes* [1], il examine les modifications consonantiques que subissent les racines dans les hiéroglyphes, dans le démotique et dans le copte. Cet examen le conduit à déclarer que les procédés d'analyse employés ailleurs ne sont pas valables pour l'égyptien.

Le mémoire est fort court et n'est sans doute que le programme d'un ouvrage considérable. Je me contenterai pour le moment de relever un passage où M. Abel, parlant de l'échange de *b, f,* avec *ou*, à l'attaque des mots, pense qu'on ne trouve cet échange que dans le copte. Il y en a plus d'un exemple dans l'égyptien ancien. La racine fa, *porter*, se rencontre fréquemment sous la forme oua, et le nom du dieu sémitique Baal est écrit, une fois au moins à ma connaissance, Ouaal.

G. Maspero.

---

220. — L. Reinisch. — **Ursprung und Entwickelungsgeschichte des Ægyptischen Priestertums und Ausbildung der Lehre von der Einheit Gottes.** Vortrag gehalten zu Gunsten des Lesevereins der Deutschen Studenten Wiens am 26 Marz 1878 im Œster. Ingenieur-und Architektenvereinssaale. Wien, 1878, im Selbstverlage des Vorstandes des Lesevereines der Deutschen Studenten Wiens, in-8°, 30 pp.

C'est le texte d'une conférence dans laquelle sont retracées à grands traits la constitution et l'histoire du Sacerdoce égyptien et des doctrines

1. Cfr. la *Revue critique*, 1877, n° 32.

qu'il enseignait, jusqu'à la fin de la XVIIIe dynastie. Je regrette que l'auteur n'ait pas cru devoir indiquer en note les monuments dont il s'est servi pour reconstituer certaines parties de son récit. Il avance plusieurs faits nouveaux pour lesquels je ne puis trouver aucune autorité ni dans mes notes, ni dans mes souvenirs. Ils sont extraits sans doute de documents encore inédits ou mal étudiés par les autres égyptologues : j'aurais été aise, pour mon compte, que M. Reinisch indiquât ses sources et permît au lecteur de vérifier par lui-même l'exactitude de l'interprétation. Les références introduites au cours d'une causerie l'alourdissent et nuisent au succès : il ne faut jamais les ménager à l'impression. Le défaut complet de bibliographie est le reproche que je ferai à ce petit écrit, d'ailleurs intéressant et instructif.

G. Maspero.

---

221. — **Prophéties messianiques.** Les prophéties contenues dans les deux premiers livres des Rois, avec une introduction sur les types ou figures de la Bible, par Mgr Meignan, évêque de Châlons. 1 vol. in-8°, LXXV-224 pages. Paris, Société générale de librairie catholique (Victor Palmé), 1878.

Les ouvrages de critique et d'exégèse bibliques écrits par des catholiques sont trop rares pour qu'on se dispense de les étudier avec soin quand ils s'offrent à l'examen ; à cette catégorie appartient l'ouvrage, consciencieux et soigneusement travaillé, de Mgr Meignan, précédemment auteur de deux forts volumes qui traitent, l'un, des prophéties messianiques contenues dans le Pentateuque, l'autre du monde et de l'homme primitif selon la Bible. Mgr M. se montre à nous comme un écrivain grave, suffisamment versé dans la littérature du sujet, citant au besoin le texte hébreu plutôt que de s'en tenir à la Vulgate, d'ailleurs abondant et d'une telle facilité qu'il a pu écrire tout un volume sur trois courts morceaux des textes sacrés ; à ce compte, il faudrait plus de dix volumes pour exposer la totalité des prophéties messianiques.

On sait ce qu'il convient d'entendre par prophéties messianiques. Les prophètes israélites conçurent d'assez bonne heure (VIIIe siècle avant l'ère chrétienne) l'idée d'une période glorieuse succédant aux humiliations, qui ne manquèrent pas aux Juifs depuis la mort de Salomon. Dans le tableau de ce brillant avenir, ils faisaient volontiers intervenir un roi, descendant de David, autour duquel le royaume déchu devait de nouveau se serrer, pour trouver sous sa protection une paix glorieuse. Nombreux et de différentes époques sont les passages de l'Ancien Testament qui se rapportent à ces espérances d'avenir. Mais il vint un moment, où, sous la pression des plus grands désastres, les imaginations s'échauffèrent autour de la glorieuse prédiction des anciens : le personnage du Messie devint quelque chose de singulier et d'étrange ; on groupa autour de ce nom idéal des traits empruntés de çà et de là. Ce fut bien pis quand

une fraction du judaïsme eut reconnu le Messie dans la personne de Jésus de Nazareth ; il n'y eut pas un texte de l'Ancien Testament qu'on ne mît à la torture pour lui arracher la prédiction de ce qui concernait, et dans tous leurs détails, la vie et la personne du Christ (Messie) Jésus. Cette exégèse a prévalu dans les différentes églises chrétiennes et il a fallu les travaux persévérants de la critique moderne pour reconquérir une perception exacte de ce qu'avait représenté l'espérance messianique pour les prophètes hébreux, pour redonner aux textes le sens naturel et rationnel dont on les avait frustrés depuis longtemps au bénéfice des constructions les plus incroyables. — Mgr M. est de ceux qui s'acharnent à défendre le terrain mouvant de la tradition.

Il essaie toutefois de corriger, par quelques idées philosophiques, ce que sa thèse aurait de trop rude. Il ne veut pas qu'on invoque des textes isolés et rompus, des passages empruntés au hasard et sans ordre, il met en avant la pensée d'un plan providentiel. L'homme, déchu et désespéré, reçoit successivement de Dieu quelques lueurs sur une rédemption à venir. Ces révélations se succèdent et s'enchaînent, elles forment une série savamment graduée dont les premiers membres se trouvent dans le Pentateuque et dont les livres de Samuel (Vulgate, I et II Rois) présentent trois éléments nouveaux et importants. L'idée du rédempteur se dégage peu à peu dans l'esprit illuminé de ceux auxquels Dieu se communique. Jacob et Balaam avaient déjà prévu une royauté en Israël, « mais ils s'étaient contentés de désigner la monarchie du Messie par ses attributs. Anne, la première, parle de la personne royale : sur ses lèvres se trouvent les mots *Roi* et *Messie.* » — « Anne avait prédit l'extension, jusqu'aux extrémités de la terre, de la domination du roi Messie. » C'est la première des trois prophéties étudiées par Mgr M. La seconde est celle de Nathan qui annonce l'éternelle royauté du Messie et sa filiation divine. La troisième est la déclaration contenue aux dernières paroles de David, d'après laquelle le Messie jugera le monde. Cette prophétie « est assurément, dit notre auteur, parmi celles que nous avons étudiées jusqu'ici, soit dans le Pentateuque, soit dans les livres de Samuel, celle qui éclaire des plus vives lumières le caractère du règne futur du Messie ». La thèse générale du livre s'affirme, d'autre part, d'une façon catégorique dans les paroles suivantes : « Le développement graduel de l'élément prophétique à travers les siècles, depuis Adam jusqu'à Jean Baptiste, jusqu'à Jésus-Christ, est un fait constaté par des textes et des faits irrécusables, portant avec eux leur date, vrais jalons historiques, témoins séculaires d'un plan divinement conçu, divinement réalisé. »

La thèse que nous avons essayé de résumer, que nous venons de reproduire dans les termes mêmes de l'auteur et qui forme avec ses développements la substance de ce volume, se compose, on le voit, de deux assertions distinctes : la première est une thèse de philosophie religieuse, affirmant que l'histoire de l'humanité pivote autour de deux points qui sont, l'un, la chute du premier homme, l'autre, le sacrifice rédempteur

du fils de Dieu sur le Calvaire et qu'entre ces deux faits, Dieu a établi toute une série de jalons qui mènent du premier au second. Voilà une question qui est en dehors de notre compétence, ne possédant point d'indications sur le plan providentiel de Dieu à l'égard de l'humanité; mais là où nous nous sentons sur notre terrain, c'est à l'endroit de la seconde assertion de Mgr M., à savoir que les trois prophéties ci-dessus énumérées sont des faits positifs, irrécusables, attestant ledit plan providentiel et prophétique de telle façon qu'on ne saurait les infirmer. C'est à ces faits et à eux seuls, que nous voulons avoir affaire.

Le premier livre de Samuel (chap. II) place dans la bouche d'Anne, mère de Samuel, un hymne dont le désaccord avec la situation saute aux yeux. Il s'agit d'un homme momentanément opprimé, qui se loue d'avoir été vengé par Jahveh de ses ennemis. Pourquoi a-t-on mis ce cantique dans la bouche de la mère de Samuel? c'est sans doute à cause des mots : « La stérile enfante sept fois. » Or, Anne, longtemps stérile, venait de voir exaucer ses vœux par la naissance d'un fils. Cela suffisait à l'écrivain pour intercaler à cette place cette pièce poétique. Les mots qui attirent l'attention de Mgr M. sont les trois dernières lignes : je les emprunte à sa traduction :

> Jéhovah *(Iahveh)* jugera les confins de la terre,
> Et il donnera la puissance à son roi,
> Et il exaltera la puissance de son Christ (Oint).

La mention d'un roi suffirait à montrer que ce cantique n'a pu être composé qu'après Samuel et la naissance de la royauté. Le sens d'ailleurs n'offre aucune difficulté. Le poète déclare que Jahveh rendra puissant son roi, son Oint. C'est une promesse de gloire et de force qui se rencontre mille fois dans l'Ancien Testament. A supposer, comme le veut Mgr M., qu'elle soit antérieure à la royauté, elle semblera sans doute singulière. Or, cela ne suffit pas. D'après Mgr M., il est certain que « cette prophétie, en même temps qu'elle s'applique à la royauté de Juda, doit s'entendre aussi de la royauté du Christ. » Avec la meilleure volonté du monde, il nous est impossible de voir là une révélation surnaturelle de la destinée future du christianisme. Nous y trouvons, encore une fois, la proclamation de la protection divine assurée à l'Oint de Jahveh, au roi d'Israël, mais pas l'ombre de ce que Mgr M. affirme y voir : « Anne avait prédit l'extension, jusqu'aux extrémités de la terre, de la domination du roi Messie. » L'essai tenté par Mgr M. pour prouver l'historicité des livres de Samuel jusque dans leurs moindres détails ne fortifiera pas son étrange assertion.

Passons à la seconde prophétie, celle de Nathan (II Sam., ch. VII). Le prophète de ce nom reçoit de Jahveh commission de déclarer à David qu'il ne doit pas lui élever un temple; il lui transmet en même temps les promesses divines. « Je rendrai le trône de son royaume (de David) inébranlable à jamais; je serai son père et il sera mon fils... Votre maison

sera stable et votre royaume subsistera devant vous éternellement. » Mgr M. voit ici l'annonce de « l'éternelle royauté du Messie et de sa filiation divine. » J'y lis, pour ma part, l'expression d'une grande confiance dans l'avenir de la dynastie davidique et l'assurance d'une prédilection spéciale de Jahveh pour David; Jahveh ne traite pas David comme il a traité Saül (VII, 15), il le traitera comme un père traite son fils. — On se doute que la même illusion exégétique se retrouvera dans le troisième texte, emprunté aux *Novissima Verba* de David. Ici Mgr M. propose un sens assez différent de celui qui est généralement adopté (II Samuel, XXIII, 1-7).

> Le Dieu d'Israël m'a parlé;
> Il m'a parlé, le rocher d'Israël :
> Je vois un dominateur dans la justice,
> Au milieu des hommes; un Dominateur, terreur de Dieu.

Ce dominateur, entrevu, dans une suprême vision, est, d'après l'auteur des *Prophéties messianiques*, le Messie déjà annoncé dans les textes précédents, Messie qui sera un dominateur, c'est-à-dire, possédera une puissance exceptionnelle, se distinguera par sa justice et sera la « terreur de Dieu » par le jugement suprême contre les ennemis de Dieu, auquel il présidera. *In paucis multa.* Cette prophétie est, en effet, d'après Mgr M., « celle qui éclaire des plus vives lumières le caractère du règne futur du Messie. » Tout au plus, en admettant la traduction ci-dessus, faudrait-il y trouver l'espérance d'un successeur juste et victorieux de David. Mais il n'y faut même point voir cela. La Vulgate traduit : « Dixit Deus Israel mihi, locutus est fortis Israel, Dominator hominum, justus Dominator in timore Dei, » en rapportant à Jahveh les épithètes contenues aux deux derniers vers, et en considérant ces mêmes vers comme une apposition. Mais la traduction la plus satisfaisante n'est pas non plus celle-là : la plupart des exégètes comprennent ainsi, en réunissant les deux vers à la strophe suivante : Parmi les hommes un souverain juste, un souverain qui a la crainte de Dieu est comme l'aube matinale, etc. La traduction nouvelle proposée par Mgr M. s'accorde à la rigueur avec la langue, bien qu'elle suppose une forte ellipse, à laquelle il a suppléé par l'intercalation des mots *je vois;* elle n'en est pas plus soutenable, et il faut rayer ce verset de la liste de ceux que l'on dit messianiques à tort ou à raison. Des trois *prophéties* invoquées par le présent livre, aucune en vérité ne mérite ce titre, tel que nous l'avons défini plus haut. Ce n'est que par une extension abusive qu'on pourrait, à la rigueur, ranger dans cette catégorie les deux premières, qui vantent la gloire et la durée de la dynastie davidique. La troisième est à effacer en tout état de cause.

Comment donc un ecclésiastique érudit, consciencieux, modéré, a-t-il pu consacrer trois cents pages à l'explication de ces quelques lignes, dont le sens ni la portée ne soulèvent aucune difficulté ? Comment surtout a-t-il pu leur attribuer l'importance extraordinaire dont témoignent les citations faites dans le courant de ce compte rendu et auxquelles on peut se

reporter ? C'est là un phénomène qui ne s'explique que par l'extraordinaire obsession du point de vue dogmatique. Mgr M. et les rares théologiens catholiques qui consacrent des études sérieuses à l'Ancien et au Nouveau Testament partent de la thèse de philosophie religieuse énoncée ci-dessus ; la théorie veut qu'ils trouvent des traces de la promesse d'un rédempteur depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ : ils les trouveront coûte que coûte.

Si l'on demande toutefois, par quelle voie un homme de sens, connaissant la portée de ses assertions, peut en arriver à offrir au public, comme donnant la *preuve* de la prédiction providentielle du christianisme et, par suite, du caractère surnaturel et miraculeux de ce dernier, des textes aussi vagues, aussi insignifiants, et dont le sens même est loin d'être assuré, il faudra sans doute ici faire intervenir une théorie subtile, mais chère aux théologiens, celle des figures ou types de l'Ecriture. Mgr Meignan y insiste plus que tout autre, sentant très-bien que, qui n'admettra pas cette condition préalable, ne saurait le suivre dans le cours de sa démonstration. Or, la théorie des types, en deux mots, veut que tout événement de l'histoire et des origines chrétiennes ait été préfiguré par quelque fait de l'Ancien Testament. Est-il question dans un livre de l'Ancien Testament d'un roi juste, — ce roi est le type et la figure du Messie à venir, à savoir de Jésus de Nazareth. Est-il dit que la race de David règnera éternellement, — le théologien prétendra que la réalité n'a pas *épuisé* la prophétie, puisque les descendants de David ont cessé d'occuper le trône judéen, mais que cette parole s'est *réalisée* dans la personne du vrai Messie, de Jésus de Nazareth dont la royauté spirituelle est éternelle. La promesse concernait donc d'*abord* David, mais *en même temps et principalement* le Messie. On appelle aussi cela les accomplissements *successifs* de la prophétie. De pareils procédés sont, on le voit, plutôt du domaine de l'imagination que de l'histoire.

C'est ainsi que les assertions les plus simples sont détournées de leur sens pour devenir « des textes et des faits irrécusables, vrais jalons historiques, témoins séculaires d'un plan divinement conçu », et que les vœux formés par un écrivain ou un poète en faveur de la dynastie d'un petit royaume palestinien se transforment en révélations surnaturelles sur l'avenir de l'humanité !

Maurice Vernes.

---

222. — **Festschrift der Gymnasien und Evangelisch-Theologischen Seminarien Würtembergs zur vierten Saecularfeier der Universitaet Tübingen überreicht** von Dr K. A. Schmid, Gymnasialrector in Stuttgart. Stuttgart in Commission bei Carl Krabbe, 1877. Un beau vol. in-4° de vi-163 p.

Ce recueil se compose de onze dissertations, de quinze à vingt pages chacune, et touchant aux sujets les plus variés. Après la dédicace à l'Uni-

versité de Tubingue et les compliments d'usage en latin, viennent les travaux dans l'ordre suivant : 1. Traduction en allemand de l'oraison funèbre que Thucydide (II, 34 sqq.) place dans la bouche de Périclès, par M. H. Kraz, professeur au gymnase de Stuttgart. Le traducteur ne s'attache d'une manière absolue au texte d'aucun éditeur, mais compose lui-même son texte en donnant dans des notes les raisons qui l'ont fait pencher pour telle leçon plutôt que pour telle autre ; — 2. Petites contributions à la constitution du texte d'écrivains grecs, par M. le docteur J. Rieckher. Quinze notes critiques portant sur Xénophon, Anabase, 1, 2, 21, et sur quatre dialogues de Platon (Gorgias, Apologie, Criton, Phédon) ; — 3. Sur l'emploi du gérondif en *do*, par J. N. Ott, professeur au gymnase de Rottweil. Révision des nombreux cas où cette forme a été employée (sans préposition), principalement par les bons auteurs, dans un autre sens que celui de l'ablatif *instrumenti* ; — 4. Sur l'égalité des mesures dans la métrique ancienne, principalement en ce qui concerne le « dochmius », par M. Albert Vogelmann, professeur au gymnase supérieur de Ellwangen. Défense, au moyen d'arguments nouveaux, selon l'auteur, et tirés principalement d'un passage de l'*Orator* de Cicéron, de l'explication du dochmius proposée par Brambach dans ses études sur la métrique de Sophocle ; — 5. La décadence de l'armée romaine à la fin du IVe siècle après J.-C. Etude d'histoire militaire d'après Végèce, par M. le professeur M. Planck, à Ulm. Quels étaient les vices qui avaient frappé Végèce dans l'organisation militaire de son temps et ceux principalement auxquels il lui paraissait le plus urgent de porter remède ? Esquisse consciencieusement tracée, sans résultats bien nouveaux ; — 6. Sur le IIIe livre de l'Enéide, par M. Henri Georgii, professeur au gymnase-réal de Stuttgart. Le IIIe livre serait le premier qu'aurait versifié Virgile, et il aurait été achevé en 728 de Rome. Le livre Ier daterait de l'année suivante. Dans l'intervalle de l'un à l'autre, Virgile aurait modifié le plan de son poëme ; — 7. Equations différentielles linéaires du premier ordre considérées du point de vue géométrique, par M. Widmann, professeur au gymnase-réal d'Ulm. *Mathematicum est, non legitur* ; — 8. Ce qui est divin et ce qui est humain dans l'Ecriture Sainte, par M. K. L. Fr. Mezger, éphore au séminaire philologico-théologique de Schönthal. Sur la manière dont il convient de donner l'enseignement religieux aux jeunes élèves, en tenant compte, d'une part, des résultats de la science des études bibliques et sans affaiblir, d'autre part, la piété envers l'Ecriture ; — 9. But et loi du développement de la philosophie antique dans son rapport à la philosophie moderne, par M. K. Ch. Planck, professeur au séminaire évangélique de Blaubeuren ; — 10. Histoire politique de la Chersonèse de Thrace depuis l'an 560 jusqu'à l'an 413 avant J.-C., par M. Ephorus Krafft, à Maulbronn. Les difficultés que l'auteur rencontre sur son chemin sont traitées, et les opinions qui lui sont propres, défendues, dans des notes qui sont placées à la fin du récit ; — 11. Tubingue et Urach, par M. Adam,

professeur au séminaire de Urach. Rapports qui unirent ces deux villes à l'époque de la Renaissance. Antiquités retrouvées et conservées dans la ville d'Urach.

C. G.

---

223. — **Observationes criticae et palaeographicae** ad Dionysii Halicarnensis Antiquitates Romanas. Scripsit C. G. Cobet. Leyde, Brill, 1877. 1 vol. in-8° de xv-272 pages.

— C. Fuhr. **Animadversiones in Oratores Atticos.** Bonn, 1877, in-8°. 64 p. (Dissertation inaugurale.)

— **Beitraege zur Kritik und Erklaerung Griechischer Schriftsteller,** von Th. Gomperz. III° fascicule. Vienne, 1876. In-8°, 38 pages. (Tirage à part des Sitzungsberichte de la section d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences de Vienne, tome 83.)

Il n'est pas admissible qu'une œuvre sortie de la plume de M. Cobet ne soit pas de première valeur. Les *Observationes criticae,* comme les *Variae* et les *Novae lectiones,* les *Miscellanea critica* et la toute récente publition du maître, les *Collectanea critica,* sont composées d'une multitude de corrections évidentes, de conjectures jolies, de remarques utiles concernant la paléographie, l'histoire ou la langue.

Tandis que les autres ouvrages qu'on vient de dire ne sont, à bien peu de chose près, que la réimpression pure et simple des articles insérés par M. C. dans les livraisons trimestrielles de sa revue *Mnémosyne,* les *Observationes* offrent cet intérêt spécial que les conjectures et les considérations que M. C. y a exposées sont inédites. A l'exception d'une trentaine de conjectures qui sont présentées, chemin faisant, sur divers passages d'autres auteurs grecs ou latins, il s'agit uniquement, dans les *Observationes,* de l'appréciation littéraire et historique, ainsi que de la constitution du texte des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse. Une série de conjectures ne s'analyse point. Choisir dans le nombre les belles et les *palmariae* (comme on s'exprime entre philologues) et les vouloir citer ici, ce serait une besogne infinie. Nous ne pouvons qu'engager les amateurs de corrections élégantes à se procurer l'ouvrage et à le lire. Bien qu'il soit rédigé en latin, il y a peu de livres philologiques dont la lecture soit plus coulante. M. C. sait même mettre un grain d'esprit dans son style : « Μέτων τις... (voy. *Observ.*, p. 216) παρῆν εἰς τὸ θέατρον ἐστεφανωμένος ὥσπερ ἐκ συμποσίου παιδίσκην π ε ρ ι ειληφὼς αὐλητρίδα κωμαστικὰ μέλη προσαυλοῦσαν. Quo commodius puellula tibiis cantare possit repone π α ρ ειληφὼς *secum adducta* pro περιειληφὼς *amplexus.* » La façon dont M. C. apprécie, au point de vue littéraire, le monument historique de Denys d'Halicarnasse, est de tout point conforme au jugement qu'en avait porté Reiske. L'éminent et judicieux philologue Reiske avait, à son avis, trouvé la note juste, lorsque, exprimant joliment, non sans esprit, sa pensée, — dans un latin médiocre, il est vrai, — il disait de Denys : « Sunt tamen huic quoque soli suae maculae, quarum facile primaria est

« *pedantismus*. Historiam scribit non ut homo civilis, non ut auctor « pragmaticus, sed plane ut professor, hoc est ludi magister. Grammati- « cum dissimulare non novit. Sophistarum ad modum saepe locorum de- « clamat. De rebus... interdum perquam inepte disputat atque pueriliter. » Bien que tous les humanistes modernes ne soient point tombés d'accord de ce point avec Reiske, nous n'aurons garde, pour notre part, de réclamer en faveur de Denys. Si nous devons nous en rapporter à ce qu'il nous semble à nous-même, M. Cobet, en matière de goût littéraire, est bon juge.

Les *Animadversiones in Oratores Atticos* de M. Fuhr se divisent en deux parties distinctes. Dans la première, le jeune savant cherche à déterminer la date du discours d'Andocide *Sur la Paix*. M. Blass avait adopté l'année 390; M. F. conclut que le discours fut prononcé dans l'hiver 392-91. Nous n'avons point d'opinion personnelle sur la question; mais il est bon de dire que M. Blass [1] ne repousse pas précisément cette nouvelle détermination. La seconde partie de la dissertation inaugurale de M. F. se compose d'une longue série de conjectures ou de discussions de texte portant sur les œuvres d'Antiphon, d'Andocide, de Lysias (dont, par parenthèse, M. F. signale un nouveau fragment dans le *Lexicon Vindobonense*, 98, 14 : ἦλθε τὰ ὀστᾶ, ἦλθε τὰ ξύλα, ἀντὶ τοῦ ἐκομίσθη · οὕτω Λυσίας καὶ Δημοσθένης), d'Isocrate et enfin d'Isée. On y trouvera peu de conjectures brillantes, mais beaucoup de bonnes observations. M. F. a étudié avec une grande conscience la langue des orateurs attiques. Voici notamment une excellente correction (approuvée aussi par M. Blass, à ce que je vois). Lysias, 7, 31 : Ἐγὼ γὰρ τὰ ἐμοὶ προστεταγμένα ἅπαντα προθυμότερον πεποίηκα ὡς ὑπὸ τῆς πόλεως ἠναγκαζόμην (texte des mss.). On insère généralement, avec Markland, ἢ devant ὡς; il vaut mieux changer, avec M. F., ὡς en ὧν. M. F. paraît — on aurait tort, après tout, de l'en blâmer — très-susceptible dans les questions de priorité. Telle conjecture admise dans le texte de l'édition Blass avec attribution à Franke est restituée par M. F. à Schömann qui l'avait publiée, paraît-il, le premier, et avec trois mois d'avance. M. F. a dressé ainsi une sorte d'errata aux éditions Scheibe et Blass des orateurs attiques, errata qui ne remplit pas moins de deux pages et demie en caractère de note. Il a fait là une besogne qui a son mérite. Puisqu'il cherche à être aussi bien renseigné que possible sur ces questions, nous relèverons une conjecture qu'il propose lui-même à la page 61 de sa dissertation sur l'argument anonyme du discours 10 d'Isée. Ἔτι δὲ π α ῖ ς ὢν ἐκεῖνος τελευτῶν κληρονόμον κατὰ διαθήκας ἐνεστήσατο τὸν ἴδιον ἀδελφὸν Ξεναίνετον. Un mineur à Athènes n'avait pas le droit de tester. Aussi M. F. veut-il lire ἄπαις au lieu de παῖς. Comme c'était aussi notre avis, nous avons imprimé cette

1. Voy. son Rapport sur les écrits de 1875-77 qui se réfèrent aux Orateurs attiques, dans le *Jahresbericht* de Bursian.

conjecture, dès 1874, dans les *Exercices critiques* de la conférence de philologie grecque, recueillis et rédigés par M. Ed. Tournier (dixième fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole pratique des hautes études), où M. Fuhr la trouvera sous le n° 72, page 193.

Le troisième fascicule de « Corrections et de remarques sur divers auteurs grecs » publié par l'habile et érudit critique viennois, M. Th. Gomperz, nous paraît de tout point digne des mêmes éloges que M. H. Weil, avec une compétence supérieure, a décernés ici même [1] aux fascicules qui ont ouvert la série. Tout y est fort intéressant, et une grande partie des conclusions auxquelles s'arrête l'auteur portent le cachet de la certitude. Les passages étudiés par M. G. sont empruntés aux auteurs et aux textes les plus divers: Aristote (Rhétorique et Métaphysique), Xénophane et Démocrite, les tragiques, Hippocrate, Justin martyr, Lucien, Méléagre, épigrammes lapidaires, etc., etc. Il s'attache pendant quelques pages — et ce ne sont point les moins curieuses de la brochure — à interpréter et expliquer, d'une manière plus satisfaisante qu'on n'avait fait jusqu'ici, certains jeux de mots ou traits d'esprit attribués à des écrivains ou penseurs célèbres. Bion, dit-on (Diogène Laërce, IV, 48), serait l'auteur de la pensée suivante sur la vieillesse : Τὸ γῆρας ἔλεγεν ὅρμον εἶναι τῶν κακῶν· εἰς αὐτὸ γοῦν πάντα καταφεύγειν. Selon M. G., quelqu'un dut s'aviser de louer la vieillesse en présence du spirituel philosophe, et risqua cette parole hardie : « La vieillesse est le port sûr de tous les maux » (τὸ γῆρας ὥσπερ ὅρμος ἐστὶ τῶν κακῶν, par exemple). « Oui, aurait répondu Bion; un port où tous les maux se réfugient. » — Γένοιτό μοι (pour γένοιτο μὴ) ψεύδεσθαι, chez Lucien, *Dialogues des courtisanes*, VII (vers la fin), est une excellente correction (pour n'en citer qu'une et au hasard). — Voici, non plus une conjecture, mais cette fois une lecture que chacun peut contrôler de ses yeux ; elle est inattaquable, et il est singulier seulement qu'il ait fallu attendre si longtemps pour que quelqu'un la vit. Dans la *Lettre de signalement* de deux esclaves fugitifs publiée par Letronne dans les Papyrus du Louvre, p. 177 et suiv., on lit, d'après la transcription de l'éminent archéologue, en parlant de l'un des fugitifs : Ἐστιγμένος τὸν δεξιὸν καρπὸν γράμμασι βαρβαρικοῖς, δέσιν ἔχων χρυσίου ἐπισήμου μναιεῖα Γ, ce qui voudrait dire : « ... Le poignet droit marqué « de lettres barbares ponctuées. — Il avait (quand il s'est enfui) une ceinture « contenant, en or monnayé, trois pièces de la valeur d'une mine. » Mais ce n'est pas cela qu'il y a sur l'original. M. G. a lu : γράμμασι βαρβαρικοῖς δυσίν, ἔχων χρυσίου κτλ. Et, en effet, ce sont bien les restes, très-reconnaissables même sur le fac-simile, d'un υ et non d'un ε, que porte le papyrus. Quant à l'accentuation et à la ponctuation, il n'en est pas question sur le manuscrit, bien entendu. « En fait, que devrait-on pen- « ser d'un policier qui, signalant sur la paume de la main de la personne

1. Voy. la *Revue critique* du 25 mars 1876, art. 59.

« recherchée un tatouage composé de lettres appartenant à un alphabet « étranger, aurait négligé d'indiquer le nombre de ces lettres ? » Evidemment, M. Gomperz a cent fois raison. Il ne fallait qu'y songer.

CH. GRAUX.

---

224. — **Zur franzœsischen Literaturgeschichte, Studien und Skizzen,** von Wilhem KOENIG, Halle a/S, Max Niemeyer, 1877. 1 vol. in-8°, p. IV-249.

Ce livre, dit l'auteur dans la *Préface,* est inspiré, non point par une pensée politique, mais par une pensée de paix et de concorde. Si, depuis la guerre de 1870, en Allemagne comme en France, on s'est laissé souvent emporter par des passions hostiles, il existe cependant, de l'autre côté du Rhin, des hommes de cœur qui reconnaissent ce que l'Allemagne doit en science et en littérature à la France, et une petite phalange veille à ce que les communications intellectuelles entre deux grands peuples ne soient pas détruites. Naguère la *Revue des Deux-Mondes* publiait une violente diatribe contre la science et les lettres allemandes. La meilleure réponse à ces violences, ce sont des études pénétrantes, sympathiques, comme celles de Paul Lindau sur le plus national des poètes français modernes. — C'est de cet exemple que veut s'inspirer M. Kœnig, désireux lui aussi de prendre place dans cette phalange et de combattre le bon combat. — Il est de toute justice de rendre hommage aux généreux sentiments qui l'animent. Ces sentiments d'ailleurs, nous n'avons aucune peine à le reconnaître, lui portent bonheur ; il a fait un livre intéressant et qui se lit avec un grand plaisir.

Pour donner une idée du contenu, reproduisons tout simplement la table des matières : elle peut tenir dans deux lignes : *Charles d'Orléans* (p. I) ; *Voltaire et Shakespeare* (49) ; *l'Académie française* (115) ; *Gilbert* (161) ; *Discours sur la fête anniversaire de Sedan en 1876* (p. 225).

Ces cinq études ou esquisses se font remarquer par l'abondance et l'exactitude des détails, par l'érudition de bon aloi, par l'art du style, par une élégance, un peu trop continue peut-être, par une certaine recherche de la mise en scène et des effets dramatiques. L'auteur imite la manière française, non sans succès ; il traduit en vers allemands les citations qu'il fait de nos poètes. Il cache avec art une science solide sous les agréments de la forme, et il fait à la fois œuvre de littérateur et d'érudit.

La première étude fait revivre avec assez de bonheur la figure gracieuse et charmante, quoique un peu pâle et effacée, de Charles d'Orléans. Un talent réel, quoique de second ordre, mais non un caractère, voilà ce qu'il faut demander au fils de Valentine de Milan. La véritable inspiration poétique, à cette époque, ne doit pas être cherchée chez l'illustre prisonnier d'Azincourt, demandez-la à l'auteur du Grand et du Petit Testament, au cynique garnement qui a nom Villon.

Franchissons trois cents ans : de Charles d'Orléans, l'auteur passe

brusquement à Voltaire. En 1716, Voltaire, embastillé par le chevalier de Rohan-Chabot, puis délivré, prend le chemin de l'exil. Il gagne l'Angleterre pour en rapporter Newton, Locke et Shakespeare. Les rapports de Voltaire avec la science et la philosophie anglaise sont bien connus. Ses rapports avec l'illustre poète dramatique sont restés plus obscurs. L'auteur veut déterminer, plus rigoureusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, l'action que Shakespeare a pu exercer sur Voltaire et les jugements qu'il lui a inspirés. Il passe donc en revue le théâtre de Voltaire, analyse spécialement les pièces qui ont été, ce semble, composées en Angleterre, telles que *Brutus* et la *Mort de César*, cherche à montrer comment Voltaire doit peut-être à Shakespeare l'idée — ancienne, mais oubliée alors, disons-le en passant, — d'un théâtre *national*, inauguré par lui avec *Zaïre* et *Adelaïde Du Guesclin*, rapporte et explique les jugements contradictoires que le capricieux Voltaire, suivant les moments et l'humeur, a émis sur Shakespeare, et conclut par ces mots auxquels, je crois, tout le monde souscrira, que Voltaire n'a pas compris Shakespeare, même quand il en sentait toute la grandeur.

L'unité politique amenée par la constitution de l'empire germanique a eu immédiatement son contre-coup dans la littérature. Les écrivains ont senti la nécessité d'établir l'unité dans la langue et ils commencent à faire ce qui s'est passé chez nous il y a plus de deux siècles. Aussi portent-ils leur attention sur le mouvement du commencement du XVII[e] siècle d'où sortirent les *Remarques* de Vaugelas et la création de l'Académie française. Bien souvent l'Académie française avait été l'objet des sarcasmes des écrivains allemands; aujourd'hui, ils l'étudient avec équité et impartialité. « On a débattu, depuis deux siècles, disait jadis M. Guizot, les avantages et les inconvénients d'une semblable autorité; peut-être eût-il fallu examiner d'abord s'il était possible qu'au commencement du XVII[e] siècle, il ne s'établit pas une Académie. » C'est cet examen qu'entreprend M. K. D'après le livre de M. Paul Mesnard, il fait l'histoire de l'Académie française depuis ses origines jusqu'à nos jours, et il montre comment cette institution, si souvent attaquée et immortelle comme ses membres, répond aux idées, aux goûts, aux instincts littéraires des Français. L'auteur explique avec beaucoup de bon sens l'utilité de cette institution : peut-être même pèche-t-il par excès de bienveillance, et admire-t-il dans l'Académie plutôt ce qu'elle était au siècle dernier ou ce qu'elle devrait être que ce qu'elle est maintenant.

L'étude sur Gilbert est aussi intéressante que les précédentes. M. K. combat l'opinion vulgaire qui voit dans Gilbert une victime de haines personnelles. Il enlève l'auréole dont une fin dramatique et prématurée avait entouré la tête du jeune poète, et montre ce qu'il y avait d'amertume, d'aigreur et d'égoïsme dans cette nature à d'autres égards richement douée. Gilbert fut un homme de talent, mais un caractère malheureux. Il ne sut pas triompher des inévitables difficultés que toujours et partout rencontrent, à leurs débuts, les jeunes gens allant à la con-

quête d'une position et d'un nom. Son caractère ombrageux s'aigrit. Il prit en haine une société qu'il croyait animée tout d'abord de sentiments hostiles à son égard, qui n'était qu'indifférente, et par là il finit par s'attirer des haines. Le préjugé vulgaire le fait mourir de faim à l'hôpital, et n'hésite pas à rendre la société d'alors responsable de sa mort. On sait pourtant qu'il mourut des suites d'une chute de cheval. Porté sans connaissance, le crâne fracturé, à l'Hôtel-Dieu, et trépané sans succès par l'illustre chirurgien Dusault, il devint fou. C'est dans un des rares moments où la raison lui revenait qu'il écrivit ses touchants *Adieux*, et il mourut bientôt après dans un accès d'aliénation mentale, à l'âge de vingt-neuf ans. Fin déplorable assurément, mais qui ne donne pas le droit de placer Gilbert dans la lamentable liste des grands hommes qui furent écrasés par la misère et les injustices d'une société égoïste et ingrate : le Tasse, Camoens, Cervantès, Butler, Chatterton, Malfilâtre.

Dans le *Discours sur la fête anniversaire de Sedan en 1876*, l'auteur examine deux recueils de poésie inspirés par la guerre franco-allemande, les *Idylles prussiennes* de Th. de Banville et l'*Année terrible* de Victor Hugo, et il demande à ces deux ouvrages l'indication des sentiments qu'a inspirés à la France cette effroyable année qui a vu le désastre inouï de nos armées, les misères lamentables de la capitale et de la province et les orgies de la Commune. Le lecteur français trouvera que c'est peut-être bien maigre, que deux recueils de poésie, pour analyser les sentiments si complexes que de pareils événements ont pu faire naître dans la nation. Il n'acceptera pas non plus sans réserves plus d'une appréciation de l'auteur, par exemple quand il s'étonne des sentiments de défiance ou de malveillance que bien des Français ont encore gardés contre les Allemands, ou quand il remarque que le chauvinisme est chez nous une conséquence du tempérament, et que ce n'est qu'artificiellement qu'il s'introduit chez les Allemands. Mais, quelque réserve que l'on fasse, il faut reconnaître le tact, la mesure, l'impartialité avec lesquels l'auteur juge l'état de la France et de l'Allemagne depuis la guerre jusqu'en 1877. Toute victorieuse qu'elle est, l'Allemagne a encore des leçons à prendre de la France, et le merveilleux relèvement dont elle est le témoin lui inspirera un sérieux retour sur elle-même et de salutaires réflexions. Puisse l'Allemagne se mettre en garde contre l'esprit de partialité et d'exclusivisme, contre l'orgueilleuse admiration d'elle-même, contre ces sentiments étroits qui aveuglent l'esprit et émoussent le cœur! Puissent de longs jours s'écouler avant qu'elle soit contrainte à chercher de nouveaux lauriers sur les champs de bataille! — Tels sont les derniers vœux et vraiment patriotiques de l'auteur.

Telle est l'analyse rapide des études contenues dans le livre de M. Kœnig. On le voit, c'est l'œuvre d'un esprit éclairé, sincère, honnête, que l'amour de l'équité rend sympathique à notre littérature; c'est également l'œuvre d'un lettré et d'un écrivain de talent.

A. DARMESTETER.

225. — **Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens.** Notes sur leur séjour à Annecy d'après des pièces inédites, par Théophile Dufour, directeur des archives de Genève. Annecy, 1878, brochure in-8° de 38 p.

M. Théophile Dufour déclare (p. 5 et 6) que le philosophe genevois est au nombre de ces privilégiés de l'histoire littéraire dont on étudiera toujours la personne, les œuvres et même l'entourage avec une curiosité persévérante, sans cesse renouvelée, » et qu' « en l'année 1878, où le centième anniversaire de sa mort vient d'être commémoré, il sera doublement permis de recueillir, sur les amis qu'il eut à un moment de sa vie, les détails les plus minimes, alors surtout qu'ils reposent entièrement sur la base solide des pièces d'archives. » Le savant directeur des Archives de Genève, joignant aux renseignements nouveaux trouvés par M. Eloi Serand, archiviste-adjoint de la Haute-Savoie, le résultat de ses propres investigations, a très-habilement mis en œuvre les documents réunis entre ses mains. Son récit, clair et vif, fait le mieux du monde connaître le séjour de Jean-Jacques à Annecy [1] et les personnages que le grand écrivain mentionne, à cette occasion, dans les livres III et IV des *Confessions*. Les rectifications abondent dans la brochure de M. D. En voici une, par exemple (p. 7) : « Les biographes se trompent presque tous sur l'époque du séjour de Jean-Jacques Rousseau à Annecy : je dois donc commencer par la déterminer aussi exactement que possible. Sa première arrivée dans cette ville date du dimanche 21 mars 1728 et il partit presque aussitôt pour Turin, le 24 mars. Dès l'année suivante, il revenait chez Mme de Warens. Il dit, à la vérité, qu'il avait alors près de dix-neuf ans, ce qui nous reporterait à 1731, mais, comme on va le voir, c'est là une erreur évidente. » Et, en effet, le jeune érudit établit très-bien (p. 8) qu'il faut placer au printemps de 1729 le retour à Annecy du protégé de Mme de Warens [2]. »

Si les dates sont heureusement reconstituées, les lieux ne sont pas moins heureusement retrouvés. C'est ainsi que nous apprenons (p. 11) que « la vieille maison assez grande » qu'habitait Mme de Warens était située dans l'ancienne rue Saint-François, aujourd'hui rue de l'Evêché, et que, sur le plan cadestral de 1730, elle était inscrite au nom de noble

1. M. D. a donné pour épigraphe à son opuscule le mot frappant de Michelet : « Tout le monde va voir les Charmettes, mais la grande impression fut bien plus à Annecy. »

2. Voir diverses autres rectifications p. 6 (au sujet de la prétendue maison de Rousseau à Annecy, dont il est question dans l'*Itinéraire de la Suisse* de M. Ad. Joanne et dans beaucoup d'autres livres sur la Suisse et sur la Savoie); p. 7 (au sujet d'une erreur chronologique de M. Gaberel, auteur de *Rousseau et les Genevois*); p. 11 au sujet d'une méprise de M. Francis Wey qui, dans la *Haute-Savoie*, 1866, édition in f°, imprime *Bosge* pour *Boëge*, se plaignant fort plaisamment que Rousseau ait défiguré ce nom, sans s'apercevoir que c'est lui-même qui s'est fourvoyé.

Jacques de Boëge de Conflens sous le n° 2380 [1]. Ce fut là que s'installa Mme de Warens en sortant du couvent de la Visitation où elle avait abjuré le 8 septembre 1726 [2].

M. D., dans la seconde partie de sa brochure (p. 15 et suiv.), s'occupe de quelques-uns des personnages dont Rousseau fit la connaissance à Annecy, notamment du maître de musique de la cathédrale, Jacques-Louis Nicolez, que l'auteur des *Confessions* appelle M. Le Maître, prenant pour un nom de famille ce qui n'était que le titre abrégé de sa charge [3]; de M. de Vidonne, le chantre du chapitre; de Jean-Baptiste Symond, dont M. D. parle ainsi (p. 16) : « Dans la galerie de portraits savoyards que Jean-Jacques a crayonnés avec un art exquis, la figure du juge-mage Simon (ou plutôt Symond) est peut-être celle qui se détache avec le relief le plus vivant » [4]; de Mlle de Graffenried, la « jeune Bernoise fort aimable » des *Confessions;* de sa compagne dans la course à Thônes, Mlle Galley; de Lazare Corvézy, intendant de justice, police et finances, vice-conservateur des fermes et gabelles, etc., si maltraité par Jean-Jacques, qui le peint « noir comme une taupe, fripon comme une chouette »; de la femme de chambre de Mme de Warens, Mlle Merceret, qui n'était point fribourgeoise, quoiqu'en disent à deux reprises les *Confessions,* car elle avait pour père « Jean-Baptiste Merceret, fils de feu Pierre, organiste, de Salins en Comté, habitant la présente ville [d'Annecy] dès environ six ans, etc. » [5]; de Claude Anet, le valet herboriste, né en janvier 1706, qui abjura en 1726 et qui mourut en mars 1734; de Rodolphe Wintzenried, le prétendu « chevalier de Courtilles, » aventurier de basse naissance et de mœurs moins nobles encore; enfin, de Mme de Warens, dont M. D. reproduit trois lettres inédites [6] qu'il rapproche d'une lettre à elle adressée par l'intendant de Faucigny et d'un acte notarié relatif à la première entreprise de mines de l'amie de Rousseau.

Pour conclure, je ne saurais mieux louer le curieux et excellent travail de M. Th. Dufour qu'en le mettant sur la même ligne que le travail si souvent cité par lui de M. Eugène Ritter : *La famille de Jean-Jacques. Documents inédits.* (Genève, 1878) [7].

T. de L.

---

1. En tête de sa brochure, M. D. a eu l'excellente idée de reproduire un extrait du plan cadastral de la ville d'Annecy exécuté en 1730, extrait accompagné d'une légende explicative.

2. Jean-Jacques, remarque M. D. (note 4 de la p. 11), se trompe en disant dans les *Confessions* que sa protectrice était depuis six ans à Annecy lorsqu'il la vit pour la première fois.

3. M. D. s'appuie, pour corriger l'erreur de Rousseau, sur le registre de dénombrement de la ville d'Annecy dressé en 1726.

4. D'après un registre de sépultures de la cure de Saint-Maurice d'Annecy, ce bienfaiteur de la bibliothèque publique et de l'hôpital d'Annecy mourut le 23 juin 1748.

5. Registre de dénombrement de 1726.

6. M. D. donne (p. 27 et 28) de très-précis renseignements sur les lettres déjà publiées et les lettres qui sont encore à publier de la baronne de Warens.

7. Voir *Revue critique* du 6 juillet 1878, p. 13-15.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 novembre 1878.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats aux trois places de membre ordinaire vacantes par la mort de MM. Slane, Naudet et Garcin de Tassy. Ces candidats sont au nombre de dix, savoir :

Candidats à la place vacante par la mort de M. Slane : M. Barbier de Meynard, professeur au Collège de France ; M. Ch. Schefer, directeur de l'école spéciale des langues orientales vivantes ;

Candidats à la place vacante par la mort de M. Naudet : M. Paul Foucart, professeur au Collège de France ; M. Léon de Rosny, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes ;

Candidats à la place vacante par la mort de M. Garcin de Tassy : M. François Lenormant, professeur d'archéologie à la Bibliothèque nationale ; M. Louis de Mas-Latrie, professeur à l'Ecole des chartes, chef de section aux Archives nationales ; M. Jules Oppert, professeur au Collège de France ; M. Henri Weil, correspondant de l'Institut, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Besançon, maître de conférences à l'école normale supérieure, directeur d'études adjoint à l'école pratique des hautes études ;

Candidats qui se sont présentés sans spécifier pour quelle place : M. Alexandre Bertrand, conservateur du musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye ; M. Wescher, conservateur sous-directeur adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

L'académie se forme en comité secret pour discuter ces diverses candidatures.

Ouvrages déposés : — Brucker, Découverte des grands lacs de l'Afrique centrale et des sources du Nil et du Zaïre au xvie siècle (Lyon, 1878, in-8°; extr. des *Etudes religieuses)*; — Brucker (J.). Découvreurs et missionnaires dans l'Afrique centrale au xvie et au xviie siècle (Ibid., id., id.; id.) ; — Fage (René), La maison de Ségur, son origine, ses vicomtes (Limoges, 1878, broch. in-8°); — Henry (James), Aeneidae, or critical, exegetical, and aesthetical remarks on the Aeneis, vol. I, II (Dublin, printed for the trustees of the author, 1877-1878, 2 vol. in-8°); Henry (James), Miscellanies (Dalkey, Ireland, l'auteur, in-8°). — Corpus inscriptionum atticarum, vol. III, pars prior : Inscriptiones atticae aetatis romanae, consilio et auctoritate academiae litterarum regiae Borussicae edidit Guillelmus Dittenberger, pars prior; additae sunt tabulae quinque lithographicae (Berolini, 1878, in-fol.); — L'université de Paris au temps d'Etienne Marcel (extr. de la *Revue des questions historiques)*; — Tausserat (J.-B.-E.), Chroniques de la chatellenie de Lury, texte et dessins, 20 lithographies (Bourges et Vierzon, in-4°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Maury : Piper (Ferdinand), 1° Ueber den kirchengechichtlichen Gewinn aus Inschriften vornehmlich des christlichen Alterthums (extr. des Jahrbücher für Deutsche Theologie, 1876); 2° Zur Geschichte der Kirchenvæter aus epigraphischen Quellen (extr. de la Zeitschrift für Kirchengeschichte, 1876); 2° Zwei Inschriften Constantins des Grossen, an seinem Triumphbogen in Rom und in der vaticanischen Basilica (extr. des Theologische Studien und Kritiken, 1874); — *par M. Le Blant :* Tourret, Etude épigraphique sur un traité de saint Augustin (le « De cura pro mortuis gerenda); — *par M. Ad. Regnier :* Bergaigne (Abel), La religion védique d'après les hymnes du Rig-Veda, t. I; — *par M. Renan :* Pélagaud, Etude sur Celse (thèse de doctorat ès-lettres, Lyon); — *par M. L. Delisle :* Robert (Ulysse), Etat des catalogues des manuscrits des bibliothèques de Belgique et de Hollande.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 7 Décembre — 1878

226. — F. Rossi. **Grammatica Copto-geroglifica con un Appendice dei principali segni sillabici e del loro significato illustrati da esempi** del Cavaliere Francesco Rossi, professore straordinario di Egittologia nella R. Università di Torino. — Roma-Torino-Firenze, Fratelli Bocca, 1878, in-8°, 359 p. IV pl.

La grammaire de M. Rossi est à l'usage des commençants. L'auteur s'est proposé de classer les notions grammaticales que nous possédons déjà sur l'égyptien et sur le copte, plutôt que de signaler des formes nouvelles. Aussi son ouvrage n'est-il, à proprement parler, qu'un extrait fait avec soin des grammaires antérieures de MM. de Rougé, Birch, Brugsch, Lepage-Renouf et des nombreuses monographies qu'on a écrites pendant ces dernières années sur des points de langue égyptienne. Le résumé est généralement exact, l'exposition est claire, l'ordonnance ingénieuse. Il y a pourtant quelques inexactitudes et quelques lacunes que je puis signaler dès à présent, en examinant le livre de M. R., chapitre à chapitre.

1° *Sur l'alphabet* (p. 17-24). — Ce que dit M. R. de la *feuille* suivie de l'*homme portant la main à la bouche* est exact (p. 17-18) : cette combinaison répond, dans les transcriptions de mots sémitiques, à l'*aleph*. Il n'aurait pas été inutile d'ajouter qu'elle se rencontre d'ordinaire à l'attaque des mots, et sert toujours à marquer un *aleph* formant à lui seul une syllabe indépendante. A propos des dentales, M. R. aurait pu ajouter que le *t' (sad)* égyptien devient successivement *d*, puis *t*, à mesure qu'on s'éloigne de l'époque memphite : MoST'eT', *haïr*, devient MoST'eD, MoSDeD, MoSTeT, et enfin, en copte, MOSTE, et de même pour nombre d'autres mots. M. R. a négligé également de noter que l'échange de T' avec Q, K, se fait déjà dans l'ancien égyptien, et qu'on a T'oTFi, *serpent*, à côté de KoTFi.

2° *Formation des mots* (p. 25-28). — Ce chapitre est incomplet et in-

suffisant. J'ai déjà expliqué, dans ce journal même [1], quelles sont les règles principales de formation des mots : en comparant les quelques lignes que j'ai écrites à ce sujet avec le chapitre de M. R., on verra aisément combien un traité de la formation des mots en égyptien demande de développements.

3° *De l'article* (p. 29-34). — Les formes 2, 3, 4 de l'article féminin auraient dû être signalées comme étant des plus rares (p. 30). De même, il aurait fallu expliquer (p. 31) que la variante *na-n* de l'article pluriel n'est pas le même mot que *nen,* pronom démonstratif, employé souvent comme simple article. On dit indifféremment *Na-*N*-rôtou, les* D*'hommes, les hommes,* ou *nen rotou, ces hommes, les hommes;* mais on ne pourrait pas dire *m-sa na-*N au lieu de *msa nen.* Cela se comprend de soi, puisque *na-*N n'est pas, comme *nen,* un mot, mais un composé factice de NA, *les,* article pluriel, avec N, *de,* qui appelle nécessairement un substantif régime, comme font toutes les prépositions.

4° *Le nom* (p. 35-47). — Un traité de la formation des noms manque totalement à ce chapitre. M. R. aurait dû indiquer au moins la dérivation en -I ou en -TI, qui sert à former des noms d'agents [2], et la dérivation en -F, -NAF, -S, SOU [3], qui est devenue si fréquente en copte. Par contre, il aurait eu avantage à supprimer certaines notions sur un prétendu usage du duel (p. 41-42). « Dans beaucoup de cas, l'idée de dualité « semble ne pas exister, et la forme du duel exprime seulement la supé- « riorité, l'excellence, et devient ce que les grammairiens appellent *dua-* « *lis excellentiæ :*

NOUK SABIOU
Je suis *le grand chacal.*

« De même le nom du dieu Thot, qui n'est rien autre que le duel du « groupe phonétique *tehou,* signifie proprement le grand Ibis. En fait, il « se trouve écrit phonétiquement *tehouti,* et est souvent accompagné de « l'épithète *âa âa,* c'est-à-dire deux fois grand, très-grand. Osiris est ap- « pelé aussi *khati, khatet,* qui signifie non pas les deux corps, mais le « grand corps. » Tous ces exemples sont susceptibles d'une explication fort naturelle. Ce que M. R. et d'autres traduisent *le grand chacal* doit se traduire *les deux chacals.* Une au moins des formes de la divinité, *Ap-matennou,* était double et représentée par deux chacals, l'un pour le Nord, l'autre pour le Sud. Quand le dieu dit : « Je suis *les deux chacals,* » c'est une manière de dire « Je suis *Ap-matennou* » qui est lui-même formé des deux chacals : c'est ainsi qu'ailleurs il dit : « Je suis les *deux lions,* » en d'autres termes, Shou et Tafnout qui sont représentés chacun par un lion, ou « Je suis *la double plume,* » c'est-à-dire Anhour et Shou. Le nom du dieu Thot ne signifie pas le *grand Ibis :* cette tra-

1. Cf. *Revue critique*, 1872, n° 19.
2. Cf. *Zeitschrift*, 1875.
3. Cf. *Mélanges d'archéologie*, t. III, p. 80, note 1.

duction a été proposée par Goodwin, qui, supposant une racine *tehou* voisine de TEKHOU, *la grue*, en a dérivé le nom de Thot. La finale *ti* de de *tehouti* et de *khati* me paraît être la formante en *ti* qu'on trouve dans *mati*, *hanouti* et maint autre mot dont elle fait des noms d'agent. Le dieu Thot était *tehOUTI*, c'est-à-dire celui qui fait l'action *tehou*, quel que soit d'ailleurs le sens de *tehou*; *khati* est celui qui fait ou qui est le *khà*, c'est-à-dire *le créateur du corps* ou l'*incorporé*, l'*incarné*.

Je regrette de voir (p. 43 et suiv.) que M. R. parle de déclinaison en égyptien. Les rapports que les langues à flexions rendent par des cas sont marqués en égyptien par des prépositions indépendantes : le nom reste invariable. Ce que M. R., suivant l'exemple fâcheux des grammairiens coptes, appelle déclinaison est affaire de syntaxe.

5° *L'adjectif* (p. 47-50). — Ici, comme au nom, manque un traité de formation. M. R. aurait pu marquer soit la formation par *n* préfixe *nâa*, à côté de *âa*, *nânou*, à côté de *ânou*, soit la formation par *f* suffixe, *ashou-F*, à côté de *âshou*.

6° *Les pronoms* (p. 51-88). — Ce chapitre est assez complet. Pourtant, il ne faudrait pas dire que, dans *-ouï*, le *ou* est un support phonétique de -I, pronom de la première personne : c'est, le plus souvent, une flexion d'origine mal déterminée, mais qui, dans les textes corrects des bonnes époques, introduit toujours un pronom -I régime. *Mer*-I est *j'aime*; *mer*-OU-I est *quelqu'un aime moi, on m'aime* (p. 51). A *sou* (p. 56-57), pronom régime de la troisième personne du singulier, il aurait fallu joindre la forme non vocalisée -s dont il y a tant d'exemples dès la XIIe dynastie [1]. — A, pour la première personne du singulier, ne me paraît pas exister en copte comme pronom suffixe [2]. — M. R. n'a pas parlé des pronoms possessifs de l'égyptien (p. 64-65). J'en ai signalé des exemples dans les stèles d'époque éthiopienne, dans le Papyrus Harris, n° 400, et dans d'autres textes. Par contre, *nou-i*, que M. de Rougé avait cru être l'équivalent du copte *Noï*, *mien*, est une forme verbale *Nou-i amtu-k*, *osir*, « *Je suis* ton vassal, ô Osiris », et non pas « *Miens* sont tes compagnons, ô Osiris ». J'ai trouvé, en effet, dans ces derniers temps, près de vingt exemples d'un auxiliaire *nou*, qu'on ne connaissait pas encore : NOU-I, *Je suis*, comme AOU-I et TOU-I. — Aux pronoms possessifs *Paï-i*, *paï-k*, etc., de l'égyptien (p. 68 sq.), M. R. aurait pu joindre les formes éthiopiennes par T intercalaire, *pe*-T-*i*, *pe*-TOU-*k*, *pe*-T-*ef*, *pe*-T-*ou* qui donnent l'explication de l'égyptien ancien *pe*-T-EN, *ape*-T-*en*, *celui-ci*, *celle-ci*, à côté de *pen* [3]. — Joindre aux pronoms possessifs de la page 69 les formes étudiées récemment par Naville et Brugsch [4].

---

1. *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 150.
2. *Zeitschrift*, 1877, p. 146, note 61.
3. *Mélanges d'archéologie*, t. III, p. 295, note 1.
4. *Zeitschrift*, 1877, p. 31, 1878, p. 32 sqq. M. R. ne pouvait pas connaître toutes ces formes, dont quelques-unes ont été découvertes après la publication de sa grammaire. Je les mentionne ici à titre de renseignements.

8° *Le verbe* (p. 103-152). — Exact et bien étudié. A la page 106, ajouter MAK à la liste des auxiliaires. — A la page 107, compléter, par l'addition de *nou*, la liste des auxiliaires. — A la page 113, le verbe impersonnel *pou*, mis derrière un verbe conjugué, ne forme pas un temps, comme Brugsch l'a supposé inutilement. — A la page 132, je regrette de voir que M. R. continue à expliquer le NA du futur copte par le verbe NA, *aller*. C'est la préposition NE, NA, qu'on trouve déjà dans les textes hiéroglyphiques et démotiques avec le même emploi, et qui a la même fonction que la préposition R, E.

Les cinq derniers chapitres prêtent à peu d'observations. M. R. aurait peut-être bien fait de supprimer ce qui a trait à la syntaxe (p. 173-176). C'est un sujet obscur et mal connu. Les quelques règles qu'on a dégagées sont encore mal fixées; mieux vaudrait les omettre dans un traité élémentaire. L'appendice *sur les signes syllabiques* est complet, et je n'aurais guère à y relever que çà et là plusieurs fautes d'impression.

Le grand reproche que j'adresserai à l'ouvrage de M. R. est de manquer entièrement de bibliographie. Aucun des auteurs que M. R. a consultés n'est nommé, si ce n'est à de très-rares intervalles; aucun des exemples n'est accompagné d'un renvoi au texte auquel il est emprunté. En omettant de citer ses autorités, M. R. a enlevé à son traité une bonne partie de la valeur scientifique qu'il aurait pu avoir sans cela. Je regrette qu'il en soit ainsi, car le livre, sans être très-original, présente un intérêt réel. La juxtaposition des formes coptes aux formes hiéroglyphiques est généralement bien faite. Peut-être M. R. s'est-il laissé aller à suivre trop souvent les errements des grammairiens coptes et n'a-t-il pas toujours tenu un compte suffisant des données nouvelles que fournit la langue ancienne. Malgré ces imperfections, peut-être inévitables au point où en est la science, je recommanderai l'usage de la grammaire de M. Rossi aux personnes qui débutent dans l'étude de l'égyptien; c'est, avec le petit traité de M. Lepage-Renouf, le meilleur manuel qu'on puisse leur mettre entre les mains.

G. MASPERO.

---

227. — **Quellen und Untersuchungen zur Geschichte der boehmischen Brüder**, herausgegeben von Iaroslaw GOLL. Band I, Prag, Otto, 1878, IV et 140 p. in-8°. — Prix : 3 mark 50 (4 fr. 40).

C'est une question controversée depuis longtemps que celle des relations probables entre les Vaudois et les Frères Bohêmes. Longtemps les critiques avaient admis, en suivant l'opinion émise par Flaccius Illyricus au XVIe siècle, que les Frères étaient, pour ainsi dire, les descendants spirituels des hérétiques français. M. Gindely, dans son *Histoire des Frères Bohêmes*, nie catégoriquement un rapport quelconque entre les deux sectes antérieurement à l'année 1467; Palacky, dans une brochure *sur*

les rapports des Frères Bohèmes avec les Vaudois, parue en 1869, avait également refusé d'admettre des rapports plus directs, mais il accordait cependant que les doctrines vaudoises avaient pu contribuer à la formation de la communauté nouvelle, par l'entremise de Pierre Cheleiky, l'an des pères de « l'Unité Bohême », qui dès 1420 connaissait ces doctrines et penchait en secret vers elles. Une étude minutieuse des écrits d'édification, des catéchismes, des confessions de foi des deux sectes pourra seule trancher cette controverse d'une façon définitive. C'est un travail tout de patience et d'application critique; il a été commencé par M. de Zezschwitz, professeur de théologie à l'Université d'Erlangen, et le présent ouvrage nous montre un jeune savant distingué de Prague, M. Jaroslaw Goll, reprenant à son tour ces intéressantes études.

Le premier fascicule de ses *Recherches sur les sources et l'histoire des Frères Bohèmes*, le seul qui ait paru jusqu'ici, est consacré tout entier aux documents relatifs à l'origine des Frères et à leurs rapports avec les Vaudois. C'est surtout aussi le problème de la consécration des premiers ecclésiastiques de l'Unité des Frères, problème si vivement discuté par MM. Gindely, Lechler, Palacky, etc., qu'il veut examiner de plus près. Mais ce premier cahier, loin d'épuiser la matière, ne nous donne, à vrai dire, que la bibliographie historique du sujet. C'est une analyse exacte et scrupuleuse des documents, tant imprimés que manuscrits, dans lesquels nous pouvons puiser aujourd'hui notre connaissance de la doctrine primitive des Frères.

M. G. passe successivement en revue les débris des anciennes archives de l'Unité bohême, peu considérables d'ailleurs, grâce aux persécutions nombreuses dont elle a été l'objet, puis les plus anciens écrits dogmatiques, apologétiques ou d'édification, rédigés par les représentants accrédités de la communauté des Frères. Les plus vénérables par leur âge sont ceux de Grégoire, le patriarche des Frères du temps de Podiébrad et Rockyzana. Une autre pièce de la plus haute importance pour éclaircir les discussions pendantes est la quatrième des lettres adressées par les Frères à l'archevêque hussite Rockyzana, au sujet du synode électoral de 1467. Au XVI[e] siècle, M. Goll rencontre la Confession de foi de 1503, rédigée par Lucas de Prague; la *Somme* ou histoire sommaire de l'Unité des Frères, rédigée par Blashoslaw en 1556; l'*Historia Fratrum*, conservée en manuscrit à Prague; il termine par un écrit du XVII[e] siècle, la *Voix du gardien,* composé par le frere Jafet (vers 1605). Une série d'appendices nous donnent en tchèque (avec une traduction allemande) et en latin des pièces importantes de la correspondance des Frères au XV[e] et au XVI[e] siècle, et surtout la *Somme* de Blashoslaw.

Quant à la discussion critique et aux conclusions de l'auteur, il les réserve pour un prochain fascicule de son travail et c'est donc plus tard seulement que nous pourrons apprendre quelle est son opinion particulière sur les points en litige.

R.

228. — **Der niedersaechsisch-daenische Krieg**, von Julius Otto Opel Zweiter Band. Magdeburg. Faber, 1878, 616 p. in-8°. — Prix : 9 m. 75 (12 fr. 50).

Nous avons rendu compte autrefois du premier volume de cet ouvrage dans la *Revue* (9 novembre 1872). Un nombre d'années assez considérable s'est écoulé depuis lors, mais nous n'avons rien perdu pour attendre, l'auteur ayant consacré l'intervalle à de nouvelles recherches relatives à son sujet. M. Opel continue, dans ce second tome, l'histoire détaillée de la seconde période de la guerre de Trente Ans; il embrasse, cette fois, le récit des événements accomplis de 1623 à 1626, jusqu'après la défaite de Christiern de Danemark à Lutter, et la mort de Mansfeld et de Jean-Ernest de Weimar. L'ouvrage de M. O. se distingue avantageusement de tous ceux qui ont traité le sujet avant lui, en ce que les faits militaires, sans être aucunement négligés, sont cependant placés à l'arrière-plan, tandis que le tableau des combinaisons diplomatiques et politiques occupe de préférence l'auteur. Ce sont surtout les relations internationales de cette époque que M. O. a retracées d'une façon saisissante et souvent nouvelle, grâce à ses recherches dans les archives de différents États. Nous le suivons avec un intérêt particulier dans ses analyses de la politique danoise et suédoise d'alors, dans sa description du concours, prudemment dissimulé, que Richelieu apporte déjà aux protestants d'Allemagne, et de la conduite inepte de Jacques Ier d'Angleterre en présence de la détresse de son gendre et de ses petits-enfants. M. O. a bien caractérisé la faiblesse intellectuelle et morale de la plupart des princes protestants de l'empire à cette époque, et leur politique inintelligente et décousue vis-à-vis de l'empereur Ferdinand II. Le général danois Fuchs, tué à la bataille de Lutter, en 1626, n'avait point absolument tort en disant d'eux avec une profonde amertume qu'ils étaient tous des idiots, qui ne savaient autre chose, sinon boire et jouer [1]. M. O. est arrivé, pour son compte, aux mêmes conclusions que M. Gindely, dans sa grande *Histoire de la guerre de Trente Ans,* en ce qui concerne la lenteur intellectuelle et la nonchalance de Ferdinand II; elles n'en faisaient pas un adversaire redoutable, si ce n'est pour des personnages encore plus médiocres que lui.

M. Opel ne s'est point contenté d'utiliser les ouvrages imprimés de tous pays; les recueils danois et suédois surtout, généralement peu accessibles aux historiens allemands; il connaît à fond les feuilles volantes et les innombrables plaquettes de la littérature contemporaine du XVIIe siècle. Grâce au concours du gouvernement prussien, il a pu explorer une série d'archives, à Copenhague, à La Haye, etc. Il a reçu en outre communication de pièces diplomatiques et d'extraits tirés des dépôts de Londres et de Paris. De tous ces renseignements divers, il a tiré le meilleur parti. Son ouvrage n'est pas seulement le plus développé sur la période

1. Opel, II, p. 177.

danoise de la guerre de Trente Ans, mais comme impartialité complète, comme exposé lucide des faits, comme aperçu de la politique générale de l'époque, il est en même temps l'un des meilleurs qui, depuis longtemps, aient été publiés sur le sujet. Nous espérons que le troisième volume ne se fera pas trop longtemps attendre. Il mènera le récit jusqu'à sa conclusion naturelle, la paix de Lubeck, en 1629 [1].

R.

---

229. — **Isabelle Angélique de Montmorency, duchesse de Châtillon,** par M. E. FILLEUL. Paris, Firmin Didot, 1878, in-18 de 194 p.

M. Filleul — qui doit être un jeune homme — s'est épris de la duchesse de Châtillon, et, en galant chevalier, il a voulu rompre une lance en l'honneur de la belle dame tant décriée dans les pamphlets, et aussi dans les mémoires et les correspondances du XVIIe siècle. Voici comment l'auteur entre en matière (p. 1-4) : « Parmi les dames qui se rendirent célèbres au temps de la fronde, Mme de Châtillon fut certainement, si l'on excepte la duchesse de Longueville, celle dont il fut le plus parlé pour sa beauté, son esprit, son influence sur les héros du moment ; pourtant, moins heureuse que sa rivale, elle n'a pas eu d'historien. L'histoire, pour elle, c'est un roman licencieux, bon tout au plus à amuser les pages du roi Louis XIV : le venimeux et trop connu libelle qui fait partie de l'*Histoire amoureuse des Gaules*. La plupart des écrivains postérieurs ont formé, d'après ce misérable ouvrage, leur opinion sur la belle frondeuse, sans considérer que Bussy lui-même avoue dans sa préface avoir seulement prétendu faire un roman. » Après avoir mentionné un autre roman, l'*Histoire véritable de la duchesse de Châtillon*, imprimé à Cologne, chez P. Marteau, 1699, M. F. ajoute : « A vrai dire ni l'un ni l'autre [c'est-à-dire ni Bussy, ni l'auteur anonyme] ne saurait donner une idée tant soit peu exacte de cette illustre [2] femme, de son caractère,

---

1. Voici quelques petites critiques de détail que nous réunissons en note : P. 4. Au lieu de *Jeiche* (étangs), il faut lire sans doute *Deiche* (digues). — P. 46. Il serait intéressant de savoir d'où M. O. tire le renseignement du titre de *prince de Haguenau* conféré à Mansfeld. — P. 53. Au lieu de *Pau*, il faut lire sans doute Pauw. — P. 105. M. O., qui a prodigué deux points d'exclamation à ce sujet, s'est trompé lui-même en écrivant *Courmenin* pour *Courmesnin*. — P. 106. M. de la Picardière était réellement ministre plénipotentiaire de France auprès du roi de Danemark. M. Des Hayes n'était qu'envoyé extraordinaire. — P. 111. Je dois réclamer pour moi-même l'expression peu diplomatique « avoir excité le brouhaha de la Basse-Saxe. » J'ai bien volontiers mis à la disposition de M. O. des extraits faits autrefois à la Bibliothèque nationale ; j'y avais résumé parfois, à mon usage particulier et d'une façon plus concise que correcte, le contenu de certains documents. Par une amusante méprise, M. O. a vu, dans mon résumé hâtif et barbare, une citation textuelle de la dépêche en question. — P. 456. Le colonel Ferens ne pouvait pas être parmi les morts, puisqu'il paraît encore dans le testament de Mansfeld, etc.

2. *Illustre* et quelques autres expressions sont à effacer.

des circonstances de sa vie et du rôle qu'elle joua en ce monde. C'est là ce que nous voudrions faire en recueillant soigneusement les mille détails épars dans les récits historiques de l'époque, auxquels nous joindrons une foule de lettres [1] de la duchesse elle-même et de ses connaissances conservées à la Bibliothèque nationale, et principalement dans les portefeuilles de Lenet... »

L'auteur annonce en ces termes que son livre lui paraît devoir obtenir quelque succès (p. 4) : « Cette étude sera intéressante en cela que nous ne saurions suivre Mme de Châtillon se mouvant au travers des événements de son temps sans toucher certains détails curieux de ces événements, et sans voir, dans leur réalisme, bien des choses que la majestueuse histoire regarde ordinairement de beaucoup trop haut. »

Dieu me garde de contester l'agrément des récits de M. F. Mais son petit livre, je le crains, sera pris généralement bien plutôt pour un jeu d'esprit que pour un travail sérieux. L'auteur plaide la cause de sa séduisante cliente avec le plus grand zèle, la plus grande passion : il a beau s'échauffer, il ne persuade pas. Quand il cherche, par exemple, à démontrer que Mme de Châtillon fut un peu coquette et non coupable, soit dans ses relations avec son cousin le Grand Condé, soit même dans ses relations avec le duc de Nemours, ne dépasse-t-il pas de beaucoup les complaisances, si larges pourtant, avec lesquelles M. Victor Cousin a voilé les torts d'une autre grande pécheresse, la duchesse de Longueville [2] ? Il y aurait trop de témoignages à invoquer contre l'imprudente apologie entreprise par M. F. Contentons-nous de rappeler que de tous les contemporains qui ont parlé de la sœur du maréchal de Luxembourg, il n'y en a pas un seul qui ait jamais partagé les illusions de son trop chevaleresque biographe d'aujourd'hui.

Du reste, c'est des mains de Mme de Châtillon elle-même que je veux prendre une arme invincible pour combattre son excessif défenseur. N'a-t-elle pas osé, dans le portrait qu'elle a fait de sa personne, vanté quelques-uns de ses charmes invisibles, se délivrant ainsi un effronté certificat d'indécence [3] ? Mais quittons ce terrain brûlant et abordons une autre question.

---

1. Cette *foule* de lettres se réduit, en réalité, à un bien petit nombre, une douzaine à peine.

2. Ce qui n'a pas empêché M. F. de se moquer (p. 129) des *termes respectueux* avec lesquels le philosophe parle de la vertu de l'*amie* de La Rochefoucauld. Il est vrai que M. Cousin n'a pas épargné, en jaloux qu'il était, celle que Henri de Campion (*Mémoires*, p. 253 de l'édition de 1857) proclamait « la plus belle dame de ce temps ».

3. « On ne peut pas avoir la jambe ni la cuisse mieux faite que je ne l'ai... » M. F. reproduit (p. 11) cette intime description sans le moindre mot désapprobateur. Je n'ai pas trouvé un seul passage aussi libre dans tout le gros volume intitulé : *La galerie des portraits de Mademoiselle de Montpensier. Recueil des portraits et éloges en vers et en prose des seigneurs et dames les plus illustres de France la plupart composés par eux-mêmes*, édition donnée par M. Ed. de Barthélemy (Paris,

M. F. est obligé de reconnaître (p. 109) que son héroïne, qu'il voudrait voir parée de toutes les perfections comme de toutes les séductions, commettait d'habitude un fort vilain péché, le péché d'avarice. Après avoir cité l'accablante oraison funèbre de la duchesse prononcée par Mme de Sévigné [1], il s'efforce de diminuer l'effet des paroles de l'honnête femme indignée. « Il est clair, » dit-il (p. 191), « que la pétulante marquise exagère encore, pour faire de l'esprit, des contes fort exagérés déjà. » Plaignons M. Filleul d'être obligé d'attaquer Mme de Sévigné pour excuser Mme de Châtillon. La mère de Mme de Grignan n'avait nul besoin de se livrer à des exagérations pour *faire de l'esprit*, selon la malheureuse expression de notre auteur. Ici, d'ailleurs, elle ne disait que la pure vérité, la vérité exprimée d'une façon plus brève, mais non moins terrible, par un autre témoin qui proclama la duchesse de Mecklembourg-Schwerin « très-avare et très-entasseuse. » Ce témoin n'est rien moins que Saint-Simon qui, dans ses *Additions* au *Journal* du marquis de Dangeau [2], a si bien résumé en trois mots l'opinion qu'en dépit de toutes les tentatives de réhabilitation, il faut garder de cette grande dame qui, dit-il, fit « tant de bruit par sa beauté, ses intrigues et ses galanteries [3]. »

T. de L.

---

230. — **Maler Müller**, von Dr Bernhard SEUFFERT, Im Anhang, Mittheilungen aus Müllers Nachlass. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1877, VIII et 369 p. in-8°. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Ce livre sur le peintre Müller s'ajoute aux nombreuses publications dont la *Sturm-und Drangperiode* est depuis quelque temps l'objet. L'at-

---

1860, grand in-8° de 562 p.). M. de Barthélemy (p. 74, note 1) constate comme une singularité que Mme de Châtillon « n'hésite pas à louer la beauté du haut de ses jambes. » Croirait-on que Bussy, dans ce livre que M. F. foudroie de ses injures, s'est montré infiniment plus convenable? Il a su dire de Mme de Chatillon de délicieuses choses sans cesser d'être discret, et jamais, je crois, on n'a plus délicatement loué celle qui « avait un rire charmant, et qui allait réveiller la tendresse jusqu'au fond des cœurs ». Je ne comprends pas comment M. F. n'a pas même mentionné le crayon exquis de Bussy. Il a passé encore sous silence le portrait en vers fait par la comtesse de La Suze (*La galerie*, p. 63).

1. Lettre à Madame de Coulanges, du 3 février 1695.

2. T. V, p. 143. Un des hommes qui ont le mieux connu le XVIIe siècle, le baron Walckenaer, pense comme Saint-Simon sur les *galanteries* de Mme de Châtillon (*Mémoires sur Mme de Sévigné, passim* et surtout t. I, p. 335).

3. J'indiquerai deux ou trois petites fautes. M. F. (p. 23) appelle marquis de *Gersé* le personnage si connu sous le nom de *Jarzé* ou *Jerzé*. Le président *Richon* de la p. 116 est en réalité le président *Pichon*. Enfin, jamais Richelieu n'a prétendu, comme l'avance M. F. (p. 175), « qu'avec trois lignes de l'écriture d'un homme, il y avait de quoi le faire pendre. » Le mot est presque toujours attribué à Laubardemont qui, probablement, ne l'a pas plus dit que le cardinal dont il fut l'impitoyable agent.

tention des historiens de la littérature allemande, comme lassée par l'étude des écrivains classiques, s'est reportée sur des auteurs plus obscurs. De divers côtés on a fait une longue et minutieuse enquête sur l'époque où, malgré la colère de Lessing et en dépit des protestations de Nicolai et des sarcasmes de Lichtenberg, une foule de jeunes littérateurs s'abandonnaient à toutes les hardiesses. La jeunesse de Gœthe a fait naître de nombreux commentaires et parfois de vives polémiques; il suffit de citer ici le vénérable M. Düntzer, Hirzel, Bernays et von Löper dont le commentaire de *Wahrheit und Dichtung* est si instructif. M. Hettner a publié sur la *Sturm-und Drangperiode*, dans le recueil mensuel de Westermann (1867) et plus tard dans son histoire de la littérature du XVIII[e] siècle, de brillantes études. Lenz, cet aventureux et bizarre génie que Tieck avait déjà loué avec un enthousiasme excessif, a trouvé de nouveaux biographes dans Dorer-Egloff (1857) et Gruppe (1861), et W. von Maltzahn nous promettait une édition de Lenz qui devait renfermer des pièces inédites. L'Union de Gœttingue n'a pas été oubliée; à l'ouvrage de Prutz ont succédé des livres spéciaux sur les divers écrivains du groupe; Boie a été finement apprécié par Weinhold (1868); Claudius a été étudié par Herbst (1863) et par Deinhardt (1864); Hölty a été édité par Halm (1868); Herbst vient de terminer sa consciencieuse biographie de Voss. Sur l'ami et le plagiaire de Gœthe, Henri Leopold Wagner, un des jeunes critiques les plus autorisés de l'Allemagne, Erich Schmidt, a publié un excellent opuscule [1]. Nous avons rendu compte dans la *Revue critique* de l'essai de Kutschera von Aichbergen sur Leisewitz [2], du premier volume de la biographie de Herder par Haym [3] et d'une étude, peu louable, il est vrai, de M. Pröhle sur Heinse [4]. M. Rieger, un des plus compétents parmi les philologues allemands et descendant de Klinger, prépare une biographie de l'auteur de *Sturm und Drang* et des *Zwillinge*, et notre recueil a récemment annoncé à ses lecteurs un travail de M. O. Erdmann sur les drames de Klinger [5]. Enfin un professeur de l'université de Wurzbourg, M. Seuffert, vient de consacrer au peintre Müller un ouvrage, dont nous voulons dire ici quelques mots.

Le peintre Müller, également doué pour la peinture et la poésie, n'a fait que de médiocres tableaux et de mauvais drames. Il mérite pourtant une place dans l'histoire de la littérature allemande. Ce fut un réaliste. Il tenta

---

1. Cp. *Revue critique*, 1876, n° 11, art. 50, p. 173. M. Schmidt publie en ce moment une deuxième édition, revue et augmentée, de son ouvrage sur Henri Leopold Wagner. (Frommann, Jena.)

2. *Revue critique*, 1878, n° 34, art. 160, p. 98.

3. *Revue critique*, 1877, n° 7, art. 37, p. 111. Rappelons encore la nouvelle édition de Herder par M. Suphan; trois volumes ont déjà paru. M. C. Joret nous a envoyé sur cette édition un article qui paraîtra bientôt dans la *Revue*.

4. *Revue critique*, 1878, n° 3, art. 16, p. 45.

5. *Revue critique*, 1878, n° 6, art. 31, p. 97.

dans ses idylles champêtres (par exemple la tonte des moutons, *die Schafschur*, et la casse des noix, *das Nusskernen*), de peindre des scènes familières de la vie rustique. Parfois il a tiré de son cœur la matière de ses poésies lyriques, et quelques-unes sont devenues, par leur ton simple et naïf, des chants populaires. Enfin, il a composé des drames, un *Faust*, une *Niobé* et une pièce qui annonce le romantisme, *Golo et Geneviève*.

M. Seuffert s'est voué, durant quelques années, à l'étude des œuvres du peintre Müller. Il l'apprécie avec beaucoup de justesse, et son jugement, fort dur, n'est guère que le jugement porté par Gœthe sur son contemporain et confirmé par Merck, et, de nos jours par M. Hettner. Le peintre Müller avait une imagination vive et ne manquait pas d'humour. Mais son éducation avait été très-négligée, il manqua de goût, il fut affecté et emphatique, toutes ses œuvres sont pleines de « saillies dithyrambiques ». Son Faust, auquel il a prêté ses propres sentiments et les convoitises de son âme envieuse, est un personnage vulgaire qui, menacé d'être arrêté pour dettes, implore le diable et lui demande honneurs, richesses et jouissances ; « Misérable fanfaron, disait Wieland, qui tantôt s'amourache de reines, et tantôt pleure avec une sentence dans la bouche. »

M. Seuffert n'est pas moins sévère pour les tableaux et les dessins de Müller. Michel Ange était alors pour les artistes ce qu'était Shakespeare pour les littérateurs; Müller ne voulait imiter que Michel Ange et ne peignait que des diables ; aussi l'avait-on surnommé *Teufelsmüller*. Ses amis lui conseillaient de se consacrer tout entier à la poésie, Gœthe lui écrivait avec une brutale franchise qu'il ne faisait que « bégayer » dans son art.

Découragé par ces critiques et finalement convaincu qu'il n'était qu'un dilettante, Müller renonça à la fois à la poésie et à la peinture. Il écrivit quelques articles sur l'art et, en 1797, il fit paraître dans *les Heures* une critique de Carstens. A Rome, où il passa les dernières années de sa vie, il avait acquis une grande réputation par l'étendue de ses connaissances. Il était pour les étrangers un merveilleux cicérone.

L'ouvrage de M. S. est le plus complet que nous ayons sur le peintre Müller. Autant que possible, M. S. a suivi son héros pas à pas, et sa biographie de Müller est une des meilleures études qu'on ait consacrées, dans ces derniers temps, aux écrivains de la *Sturm-und Drangperiode*. L'enfance de Müller, l'éveil de son talent, sa jeunesse orageuse, ses premières relations avec les écrivains de son temps, son voyage à Rome, sa conversion au catholicisme qui fit tant de bruit, tout cela est raconté par M. S. avec une grande abondance de détails. Il a consulté tous les documents où il pouvait trouver quelque renseignement, fût-ce le plus insignifiant, sur son héros, et mis à contribution les revues et journaux littéraires de l'époque.

L'appendice est très-intéressant ; il renferme : 1° une collation des œuvres de Müller d'après les premières éditions ; 2° les lettres, poésies et autres manuscrits du peintre-écrivain que renferme la bibliothèque

royale de Berlin (M. S. a soigneusement conservé l'orthographe, souvent très-arbitraire, et déchiffré tant bien que mal l'écriture presque illisible de Müller); 3° des écrits de Müller qu'il est difficile de trouver ailleurs, et, entre autres, des poésies insérées dans le *Janus* de 1818 et de 1819; 4° trois lettres curieuses de Müller sur son *Faust* et sur *Golo et Geneviève;* 5° la correspondance de Louis Ier de Bavière et de l'artiste Wagner : on sait que le roi témoigna, durant toute sa vie, un bienveillant intérêt au peintre Müller, il le chargeait d'acheter pour lui des œuvres d'art, il lui servait une pension, il s'inquiétait de sa santé et, vingt-six ans après la mort de Müller, lui fit élever à Rome un monument.

P. 45. Gœthe raconte, dans son voyage en Italie, qu'un artiste allemand se vantait d'être son ami et ne le reconnut pas à son voyage à Rome. M. S. pense que cet artiste n'est autre que Müller, assez hâbleur de sa nature et très-vaniteux. Il est vrai, dit M. S., que Müller avait vu Gœthe douze ans auparavant; mais, au bout de douze années, l'image de Gœthe pouvait s'être effacée de son esprit, quoiqu'il fût peintre de portraits et possédât une silhouette de Gœthe. Il serait fort extraordinaire que Müller eut à ce point manqué de mémoire. Gœthe était l'auteur de Götz de Berlichingen et de Werther quand Müller le vit à Mannheim en 1775. Il est rare qu'on ne se rappelle pas les traits d'un célèbre écrivain, et la figure de Gœthe, une des plus expressives et des plus nobles qui furent jamais, n'était pas de celles qu'on oublie.

P. 255-257. Peut-être M. Seuffert ne s'est-il pas assez étendu sur la langue de Müller. Un travail sur le style de Müller, travail semblable à l'étude de M. Erdmann sur le style de Klinger, aurait été le bienvenu. Il serait fort curieux de relever, dans les œuvres de l'auteur de *Niobé* et de *Golo et Geneviève,* tous les *Prunkschnitzer,* comme dit Lichtenberg, que les jeunes littérateurs de l'époque jetaient à profusion dans leurs œuvres pour « rendre leur style original ».

L'exécution de cet excellent livre, édité par la librairie Weidmann, est fort belle.

A. CHUQUET.

---

231. — Casimir VON LEBINSKI. **Die Declination der Substantiva in der Oïl-Sprache.** I. Bis auf Crestiens de Troies. Philologische Inaugural-Dissertation. Posen, Kraszewski, 1878. Une brochure in-8°, p. 55.

— Hermann SUCHIER. **Ueber die Matthæus Paris zugeschriebene Vie de saint Auban.** Halle, Max Niemeyer, 1876, in-8°, pp. VI-60. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

— **Der Münchener Brut,** Gottfried von Monmouth, in franzœsischen Versen des XII Jahrhunderts aus der einzigen Münchener Handschrift zum ersten Mal herausgegeben von Konrad HOFMANN und Karl VOLLMÖLLER. Halle, Max Niemeyer, 1877, 1 vol. in-8°, pp. LII-124. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

La dissertation de M. de Lebinski est une de ces études de philologie française comme l'Allemagne, depuis quelque temps, aime à nous en

envoyer. Les jeunes élèves des séminaires de philologie romane, au lieu de se mettre en quête de sujets nouveaux pour leurs thèses de doctorat, s'occupent à des études de statistique sur les plus anciens documents de la langue. Le tableau des formes grammaticales ou syntactiques, l'analyse phonétique de tel ou tel texte, ce sont là des études plus faciles pour des débutants, et qui servent mieux, en somme, les intérêts de la science que telle monographie ambitieuse sur une question nouvelle.

C'est dans ce genre d'études que se classe la dissertation de M. de Lebinski. Elle traite de la déclinaison du substantif dans les plus anciens documents de la vieille langue jusqu'au milieu du XIIe siècle. Les principes de la déclinaison du vieux français sont assurément connus : mais une étude minutieuse et approfondie, quand même elle n'aurait pour résultat que de démontrer et d'établir rigoureusement ce qu'on savait jusqu'ici, a son utilité.

La première partie de la dissertation a pour objet l'étude des *Serments*, de la *Cantilène*, du *Fragment de Valenciennes*, des *Poëmes de Clermont* et du *Saint Alexis*. M. de L. a laissé de côté le *Roland* parce que le texte d'Oxford, le plus ancien que l'on ait de la *Chanson*, ne lui paraît pas assez sûr, et que l'on n'en possède pas encore une édition critique.

La seconde partie étudie les textes du XIIe siècle, le *Saint Brandan*, le *Comput* et le *Bestiaire* de Ph. de Thaün, le poëme de *Tristan*, les œuvres de Wace, le *Brut* de Munich, les *Quatre livres des Rois*, le Psautier d'Oxford, les *Dialogues du pape Grégoire*, le *Dialogus animæ conquerentis*.

M. de Lebinski examine tour à tour ces différents documents et constate la façon dont ils font varier les noms dans la déclinaison. Il conclut en donnant la statistique des formes régulières et des formes irrégulières que lui fournissent les différents types de déclinaison dans les textes qu'il analyse. Ce travail, fort méritoire, est fait avec soin et scrupule. Il rendra service aux grammairiens de notre vieille langue.

En 1876, M. Atkinson, professeur de grammaire comparée à l'Université de Dublin, publiait un poëme français du XIIIe siècle, attribué à Mathieu Paris, moine de l'abbaye de Saint-Auban. Ce poëme est une traduction d'une vie latine de saint Auban entreprise entre 1166 et 1188 par un autre moine de l'abbaye, Guillaume. M. Atkinson l'a édité en le faisant suivre d'un commentaire philologique plus ou moins savant, et dont le principal tort est de n'avoir pas reconnu que le texte du poëme est, non du français, mais de l'anglo-normand.

M. H. Suchier commença un compte rendu de cette édition ; mais, entraîné par le sujet, il résolut de faire de ses observations une étude spéciale qu'il a publiée dans la brochure dont nous donnons ici un compte rendu quelque peu tardif.

Ce travail épuise, ou à peu près, toutes les questions relatives à l'origine, la langue et la versification du poëme. Il tient plus qu'il ne promet. C'est, en réalité, une étude sur l'anglo-normand à propos de la *Vie de saint Auban*.

M. S. commence par distinguer cinq périodes dans l'histoire de l'anglo-normand, c'est-à-dire du dialecte normand importé sur la terre d'Angleterre; et il détermine les textes poétiques où l'on peut étudier chacune de ces périodes. La langue de la *Vie de saint Auban* nous reporte à la quatrième période, et c'est précisément l'époque où vivait le moine à qui on l'attribue, Mathieu Paris. M. S. étudie ensuite rapidement le style, les sources et l'objet du poëme. Après quoi il aborde la grave et difficile question de la versification.

La métrique est aussi irrégulière que possible, dans la *Vie de saint Auban*, comme dans la plupart des autres poésies anglo-normandes. On explique ce fait, d'une façon générale, par la prononciation corrompue des Anglo-Normands et par l'ignorance plus ou moins grande où les poètes d'Angleterre étaient des règles de notre versification. M. Atkinson était tellement frappé des bizarreries de la métrique dans le poëme qu'il éditait qu'il se refusait même à y reconnaître des alexandrins, et qu'il y voyait une collection de six accents toniques répartis par moitié dans deux hémistiches. Encore cette hypothèse n'arrivait-elle pas à rendre compte de tous les vers du texte.

M. S. reprend la question en l'étendant, car il étudie tous les poëmes de l'époque de la *Vie*, et en les serrant de plus près en même temps. Cette étude achevée, il revient plus directement à son poëme, auquel il apporte une longue suite de corrections, et il termine son travail par un appendice où il donne un court extrait de la *Vie de sainte Modwenna*, poëme anglo-normand contenu dans un ms. de la Bodleienne (Digby 34) et un fragment correspondant de la Chronique anglo-normande de Jordan Fantosme, écrit, selon M. Suchier, en vers de seize syllabes.

Telle est l'analyse de cette étude, petite par le nombre de pages, mais riche par la quantité de faits qui y sont assemblés. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses discussions sur la phonétique ou la versification anglo-normande. Traitant d'une matière à peu près neuve, où les textes sont peu nombreux, il a fait preuve de science, de jugement et de prudence. On peut contester quelques-uns de ses résultats, par exemple, l'existence de vers *réguliers* de quatorze ou de seize syllabes, la place arbitraire de la césure, etc. Mais dans son ensemble cette étude, si courte qu'elle soit, reste une œuvre importante pour l'histoire si peu connue du français en Angleterre. C'est un excellent point de départ pour des recherches ultérieures.

La bibliothèque de Munich possède un manuscrit français qui, à en juger par l'écriture, date de la fin du XII[e] siècle ou du commencement du XIII[e] siècle. Ce manuscrit contient une traduction libre en vers français

de l'*Historia regum Britanniæ* de Geoffroy de Monmouth, traduction faite sans aucun doute en plein XIIe siècle par un auteur resté inconnu. Presque aussi ancienne que celle que Wace a donnée dans son *Roman du Brut* et indépendante de ce poëme, cette traduction intéresse autant l'histoire de notre vieille langue que celle de notre vieille littérature. Elle est malheureusement incomplète, car le manuscrit s'arrête après les 4178 premiers vers.

Ce texte n'était pas resté inconnu, n'était pas même jusqu'ici resté totalement inédit. Leroux de Lincy, dans une des études dont il avait accompagné son édition du *Roman de Rou,* l'avait signalé et en avait publié des fragments s'élevant à près d'un millier de vers. Ces extraits précisément montraient l'importance du poëme, et l'on peut s'étonner, à bon droit, qu'il soit resté enfoui dans la bibliothèque de Munich jusqu'à nos jours. Il faut donc être reconnaissant à MM. Hoffmann et Vollmöller d'avoir mis à la portée des romanistes un texte aussi intéressant. Depuis longtemps, M. Hoffmann en avait pris copie. C'est cette copie que M. V. a enrichie d'une introduction littéraire et philologique, de notes et d'index.

Nous avons dit que ce poëme est une traduction libre de l'*Historia* de Geoffroy. Ceci est surtout vrai pour les 3690 premiers vers, où le poète français suit assez fidèlement l'historien anglais que tantôt il développe, tantôt il abrège, faisant ici appel à son imagination, là à quelques souvenirs de Virgile. A partir du vers 3691, l'auteur abandonne Geoffroy. Quelle source suit-il? M. V. ne peut le déterminer exactement : il y reconnait l'*Historia Miscella,* la *Chronique de saint Jérome,* etc., mais le poète a-t-il utilisé ces divers documents ou reproduit un texte qui les résumait?

Après les recherches sur l'origine du poëme (p. I-XVIII), M. V. examine, dans une suite d'études approfondies, la versification (XVIII-XXI), le vocalisme (XXI-XXXII), le consonnantisme (XXXIII-XLI), la déclinaison (XLI-XLVI), les pronoms (XLVI-XLVII), les verbes (XLVII-LI). C'est un travail abondant, consciencieux, où l'auteur accumule les faits; on peut peut-être lui reprocher son abondance même; à quoi bon entasser des exemples de formes prises au poëme, quand ces formes n'ont rien d'intéressant en elles-mêmes? D'un autre côté, si développé qu'il soit sur certains points, il présente sur d'autres de notables lacunes. Enfin M. V., dans la discussion philologique des faits qu'il étudie, comme dans les notes, n'a pas su toujours éviter les erreurs et les assertions fausses. M. Mussafia, dans le *Zeitschrift fur romanische Philologie* (I, p. 402 et suivantes), en a relevé un nombre assez considérable, ce qui nous dispense d'y revenir. Mais, malgré cette appréciation peut-être un peu trop sévère, il faut reconnaître que M. Vollmöller et M. Hoffmann ont fait là une publication utile et qui sera accueillie avec faveur par tous les amis de notre vieille langue et de notre vieille littérature.

A DARMESTETER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 novembre 1878.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce que dans une lettre adressée à un membre de l'Académie, S. M. l'empereur du Brésil a exprimé la vive émotion qu'il avait ressentie en apprenant la mort de M. Naudet, qu'il avait vu peu de mois auparavant aux séances de l'Académie.

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, M. le secrétaire perpétuel lit une lettre de M. Léon de Rosny, qui retire sa candidature aux places vacantes à l'Académie.

L'Académie procède aux votes pour l'élection de trois membres ordinaires. Les scrutins donnent les résultats suivants :

Election d'un membre ordinaire en remplacement de M. de Slane : M. Barbier de Meynard, vingt-une voix; M. Schefer, treize; M. Wescher, une; un bulletin blanc. M. Barbier de Meynard est élu.

Election d'un membre ordinaire en remplacement de M. Naudet : M. Foucart, vingt-quatre voix; M. Alexandre Bertrand, onze; M. Wescher, une. M. Foucart est élu.

Election d'un membre ordinaire en remplacement de M. Garcin de Tassy :

Premier tour de scrutin : M. Lenormant, neuf voix; M. Schefer, neuf; M. Weil, sept; M. de Mas Latrie, cinq; M. Oppert, cinq; M. Wescher, une.

Deuxième tour : M. Schefer, quinze voix; M. Lenormant, dix; M. Weil, sept; M. Oppert, quatre.

Troisième tour : M. Schefer, dix-huit voix; M. Lenormant, neuf; M. Weil, sept; M. Oppert, une; un bulletin blanc.

Une question se présente au sujet du résultat de ce dernier tour de scrutin. Plusieurs membres sont d'avis que le bulletin blanc ne doit pas compter dans le nombre des votants pour le calcul de la majorité absolue, qu'ainsi le nombre des votants est de trente-cinq, la majorité absolue de dix-huit, et que M. Schefer est élu. D'autres soutiennent que le bulletin blanc doit être compté, que le nombre des votants est de trente-six et la majorité absolue de dix-neuf, et qu'ainsi un nouveau tour de scrutin est nécessaire. Quelques membres demandent, qu'en tout cas le vote soit recommencé, pour couper court à toute contestation. Cette proposition est adoptée par la majorité de l'Académie. Un nouveau tour de scrutin a lieu et donne le résultat suivant :

M. Schefer, trente-deux voix; M. Lenormant, trois; M. Weil, une. M. Schefer est élu.

M. Miller fait une courte communication sur un monument dont il doit la connaissance à M. Mariette. C'est un tombeau gréco-égyptien, du IIIe siècle de notre ère, qui porte les images d'Osiris, d'Ammon générateur et d'Isis, et les portraits des personnes enterrées, au nombre de trois. Une inscription donne les noms de ces trois personnes; ce sont deux frères et le fils de l'un d'eux :

ΨΑΧΙϹΟϹϹΕΝΟΥΦΙΟϹ
ΚΑΙΚΟΛΛΟΥΘΗϹΑΔΕΛΦΟϹ
ΚΑΙΒΗϹΑϹΚΟΛΛΟΥΘΟΥ

« Psachisos, fils de Sénuphis, et Colluthès son frère, et Bésas, fils de Colluthès. » La lecture du premier nom, qui paraît être Psachisos, n'est pas certaine.

M. Halévy, continuant la lecture de son mémoire sur la question de la langue dite akkadienne ou sumérienne, termine aujourd'hui l'introduction de ce mémoire. Il présente plusieurs considérations nouvelles à l'appui de sa manière de voir, suivant laquelle cette prétendue langue akkadienne ou sumérienne ne serait en réalité qu'une espèce particulière d'écriture hiératique ou mystérieuse, avec laquelle on écrivait la langue assyrienne ordinaire, et les noms d'Akkad et de Sumer, dans lesquels on a vu des noms de peuple ou de race, ne seraient que des expressions géographiques désignant la haute et la basse Babylonie. Il cite une inscription babylonienne qui lui a été communiquée par M. Sayce, et dans laquelle il voit la preuve que son opinion était aussi celle des Assyriens eux-mêmes. On y lit dans une colonne verticale un certain nombre de mots en écriture dite akkadienne, et dans une colonne correspondante, la traduction de ces mots en assyrien ordinaire. Chaque mot de la première colonne est relié à sa traduction par une formule en assyrien, composée des trois mots *que, parole, dans,* c'est à dire *ce que en parole*, ou *ce qui en parole (signifie)* : cette formule semble indiquer la traduction d'un système de signes secrets en langage ordinaire, tandis que s'il s'agissait d'une traduction d'un idiome en un autre, on aurait, pense M. Halévy, nommé ces deux idiomes. D'autre part, l'art babylonien est, dit-il, le même à toutes les époques, et ne permet pas de reconnaître l'influence de deux races ou de deux civilisations différentes. Enfin l'histoire de la Babylonie ne mentionne jamais d'antagonisme ni même de distinction de races dans la population; on y voit des guerres civiles entre deux dynasties, jamais entre deux peuples. — Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 14 Décembre — 1878

232. — **Das Christenthum** gegenüber den Angriffen von Strauss. Ein Vortrag von Dr K. SELL, Evang. Pfarrer. Verlagsbuchhandlung, Gebr. Henninger. Heilbronn, in-8°, p. 80.

— **Paulus**, der grosse Apostel, ein Character, Vortrag gehalten von Max FROMMEL, evang. lutherischer Pfarrer. Même librairie, in-8°, p. 28.

La première de ces deux conférences est une défense du christianisme contre les attaques contenues dans le livre fameux *Der alte und neue Glaube;* l'auteur analyse brièvement les principales données de l'ouvrage, les reprend une à une et les soumet à une critique soigneuse. M. Sell se propose de prendre une position mitoyenne entre les conservateurs à outrance et les libres-penseurs dont Strauss s'est constitué le chef par sa dernière publication. Les hommes dont il se réclame sont Herder, Kant, Schleiermacher. L'esprit de cet opuscule est donc libéral et modéré, la discussion est convenable. — La conférence de M. Frommel, imprimée sur un fort beau papier et avec de non moins beaux caractères, est d'une médiocrité qui ne justifiait point un pareil honneur. C'est une déclamation des plus vulgaires, où l'apôtre Paul nous est successivement représenté comme « conquérant, » comme « pasteur des âmes, » enfin, comme un « maître dans l'harmonie de son caractère. » Le Nouveau Testament, nous est-il dit encore, contient trois biographies de saint Paul; la première, « prophétique, » se trouve dans « la parole du Seigneur adressée par lui au disciple Ananias » et qui annonce la carrière de l'apôtre; la seconde, « historique, épique, » est contenue au livre des Actes des Apôtres; la troisième, « lyrique, » est la biographie de Paul telle qu'on la retrouve dans ses épîtres. Ces divisions ridicules ne suffisent pas à relever la rare platitude de ce travail.

M. V.

233. — **Sopra alcuni piombi sardi.** Nota di Antonio Manno. (Extrait des *Atti della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, vol. XIII, séance du 17 février 1878.) Turin, 1878, 21 p. in-8°, 1 pl.

Dans ce court mémoire, M. Manno étudie et décrit toutes les bulles de plomb médiévales, encore fort rares en nombre, que l'on connaît de l'île de Sardaigne, soit de la juridiction de Cagliari, soit des trois autres régions de l'île. Non-seulement M. M. rectifie et donne à nouveau les descriptions des sceaux déjà publiés, mais il nous en fait connaître d'entièrement inédits. On sait l'importance qu'a pour la connaissance du moyen âge l'étude de ces petits monuments dont si peu sont parvenus jusqu'à nous, grâce à leur extrême fragilité et aux injures du temps. Cette importance devient tout à fait exceptionnelle, lorsqu'il s'agit comme ici de documents se rapportant à la période la moins connue de l'histoire d'un pays encore si peu exploré au point de vue archéologique. Jusqu'ici personne n'avait songé à réunir cette suite des anciens plombs sardes; c'est éparses dans divers médaillers italiens ou dans les « *Ad Hist. Cassinens. Accessiones* » de Gattola (Venise, 1734) que M. M. a retrouvé les onze bulles qu'il publie et qui toutes présentent un véritable intérêt; elles sont gravées sur une planche qui termine le mémoire.

Un premier plomb, déjà signalé en 1842 par le Dr A. Belli et que M. M. a réussi à retrouver après bien des recherches infructueuses, appartient à Théodore qui fut consul et *duc* impérial (ὕπατος καὶ δούκας) en Sardaigne, en 590 et 593.

Les sceaux suivants se divisent en deux groupes entièrement distincts suivant la langue dans laquelle est écrite la légende; ceux à légende grecque appartiennent à la juridiction de Cagliari, ceux à légende latine aux trois autres régions de l'île.

Les bulles de plomb à légende grecque des juges de Cagliari (on sait que dans cette portion de l'île l'usage de la langue grecque se maintint beaucoup plus longtemps après la chûte du pouvoir byzantin) sont copiées sur les bulles vulgairement connues sous le nom de bulles byzantines; on y retrouve les mêmes invocations pieuses, les mêmes monogrammes du droit; les juges y prennent le titre d'ἄρχων μέρει Καλάρεος, que leurs collègues des autres régions de l'île transforment en celui de *roi*. M. M. décrit les bulles de Constantin Ier, de son fils *Torchitorio* II, de son petit-fils *Salusio di Lacon* ou Constantin II, tous les trois juges de Cagliari aux XIe et XIIe siècles.

Les bulles à légende latine des juges de Torres et d'Arborée (on n'en connaît pas encore de la quatrième région de l'île), outre la différence de langue, sont d'un type entièrement différent des précédentes; elles sont de module très-considérable et d'un travail infiniment plus barbare; les légendes du revers sont en grands caractères latins, grossièrement irréguliers; au droit, figure presque toujours la tête du juge, vue de face, d'un dessin si primitif que je ne saurais mieux la comparer qu'au naïf

effort d'une main enfantine traçant l'image grotesque de la pleine lune. Je ne connais aucun autre exemple de ce type singulier sur des bulles de plomb du moyen âge. M. M. publie plusieurs de ces bulles ayant appartenu à divers juges de Torres ou d'Arborée qui, presque tous, ont porté le nom de *Barisone ;* j'ai déjà dit que ces personnages y prennent le titre de *roi ;* ils appartiennent principalement au XII[e] siècle. Sur une seule de ces bulles on déchiffre le nom d'*Arborea.*

Il est à désirer que M. Manno veuille bien continuer ses si fructueuses et intéressantes recherches et qu'il les étende également à l'étude des monnaies sardes, si peu connues encore malgré les travaux de quelques érudits, des Spano, des La Marmora et autres.

G. Schlumberger.

---

234. — **Les premiers habitants de l'Europe,** d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique, par H. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut. x-350 p. in-8°. Paris, Dumoulin, 1877. — Prix : 7 fr.

Ce livre est consacré à l'histoire, aux migrations et à l'ethnographie des peuples qui ont précédé les Celtes en Europe. C'est une introduction à l'histoire de la race celtique. M. d'Arbois de Jubainville s'occupe successivement de chacun de ces peuples : Ibères, Pélasges, Etrusques, Egyptiens, Phéniciens, Scythes, Thraces, Illyriens, Sicules, Liguses (dits vulgairement Ligures), Hellènes et Italiotes.

C'est l'ouvrage le plus important qui ait paru depuis longtemps sur cette obscure histoire, non-seulement en France, mais aussi en Allemagne, et il doit cette importance à la fois à l'originalité des recherches et à la pénétration ingénieuse de l'auteur. M. d'A. de J. n'a fait ni un livre de seconde main, ni une compilation : il s'est adressé directement aux sources, étudiant les écrivains classiques dans leurs œuvres, et non dans des citations de seconde main, et ajoutant souvent des textes ignorés ou négligés à ceux qu'on cite traditionnellement de génération en génération. Egalement familier avec la linguistique et l'histoire, doué de la plus fine perspicacité pour saisir les rapports les plus vagues et les plus obscurcis par le temps, M. d'A. de J. apporte sur de nombreux points des opinions nouvelles et qui paraissent solidement fondées. C'est ainsi qu'il a rendu vraisemblable la nationalité indo-européenne des Ligures, et qu'il a confirmé l'opinion de savants allemands d'après lesquels les Scythes seraient de la même race, et de la branche iranienne de cette race. M. d'A. de J. est de ceux dont la critique renouvelle le sujet qu'ils traitent, et dont les livres, malgré leurs défauts, font époque et autorité.

Malgré leurs défauts, avons-nous dit : nous sera-t-il permis de les

indiquer quand M. d'A. de J. est le plus ferme appui de notre *Revue Celtique,* et quand ses articles en sont l'honneur ? Notre ami M. d'A. de J. ne se méprendra pas sur nos intentions ; il sait en quelle estime nous tenons son érudition et son talent ; c'est dans l'intérêt de la science que nous lui présenterons quelques observations sur sa méthode, en disant de notre critique :

> *... fungar vice cotis, acutum*
> *reddere quæ ferrum valet, expers ipsa secandi.*

Le principal défaut que nous nous permettrons de reprocher à M. d'A. de J., c'est la recherche et l'abus de l'étymologie. Il suffit qu'une hypothèse ingénieuse se présente à son esprit pour qu'il lui donne créance. Il y a dix ans, il nous expliquait par le basque le nom des affluents champenois de la Seine : aujourd'hui, avec la même ardeur et la même sincérité, il nous explique par des racines indo-européennes les noms des peuples les plus anciens de l'Europe. Cela est si séduisant et si aisé de choisir dans le répertoire des racines et des suffixes indo-européens, comme dans un trousseau de clefs qui ouvrent toutes les portes, quand il s'agit de mots dont on ne sait absolument rien, ni à quelle époque ils ont paru, ni dans quelles circonstances ils ont pris naissance, ni surtout à quelle langue ils appartiennent ! Voici, par exemple, les Italiens : M. d'A. de J. nous apprend que leur nom vient de la racine I « aller », au moyen d'un suffixe *talo,* et qu'il paraît vouloir dire « celui qui a la capacité d'aller », « le voyageur ». « C'est, remarque ingénieusement M. d'A. de J., un nom très-bien choisi pour désigner le groupe d'hommes qui a fait la première invasion indo-européenne de la péninsule. » Pourquoi donc? Est-ce que la *seconde* invasion de la péninsule n'a pas été faite également à pied par des gens qui avaient « la capacité d'aller », par « des voyageurs » ? Par le même procédé, les Sicules sont « ceux qui faucillent », les Rhoxolans, peuple scythe, sont « les brillants ». Pour les Ligures, M. d'A. de J. nous laisse indécis entre le sens propre et le sens figuré : « *Ligus* est un nom indo-européen, et veut dire au sens propre « celui qui va vite », au sens figuré « celui qui réussit ». La corrélation de ces deux sens, propre et figuré, ne nous semble pas nécessaire ; il y a nombre d'entreprises dans lesquelles on peut ne pas réussir, justement parce que l'on va vite. — Nous accepterions ces étymologies préhistoriques, si M. d'A. de J. nous les donnait pour ce qu'elles sont en réalité, pour des *jeux d'esprit;* mais nullement : M. d'A. de J. est dupe de sa propre imagination, et il lui arrive de tirer des conséquences de cette sorte d'étymologies. En cela il commet deux erreurs : la première, de présenter comme un *fait* une étymologie qui n'offre aucune garantie et pour laquelle il n'y a pas de contre-épreuve possible ; la seconde, de croire que cette étymologie, fût-elle vraie, prouve quelque chose sur la nationalité du peuple qui en est la victime. Il faudrait, en effet,

prouver qu'il s'agit là du nom que ce peuple se donnait à *lui-même*, non pas d'un des noms que lui donnaient ses voisins [1].

Le même manque de mesure se retrouve dans le chapitre des origines indo-européennes. M. d'A. de J. y passe en revue les mots communs aux différentes langues indo-européennes, et, à l'aide de ces mots, il trace le tableau de la civilisation indo-européenne, antérieure à la séparation des différentes branches de cette famille. C'est fort bien; mais, écrivant pour un public qui n'est pas un public de linguistes, M. d'A. de J. aurait dû soigneusement distinguer entre la concordance établie par l'identité des mots, qui est un *fait*, et l'étymologie de ces mots préhistoriques qui est une *opinion*. De plus, M. d'A. de J. demande seulement à une étymologie d'être conforme à la phonétique; à nos yeux, cela ne suffit pas, il faut qu'une étymologie soit aussi conforme au sens commun. A ce point de vue, que penser de ceci : « Fils, *sunu*, c'est « celui qui engendre »; fille, *dhughtar*, c'est « celle qui allaite »; le fils et la fille sont pour le père et la mère, les fondateurs de familles futures ». S'imagine-t-on les premiers Aryens appelant leur fils *le générateur*, et leur fille *la nourrice!* Il semble bien, d'après une note, que M. d'A. de J. a pris cela dans Fick; mais ne devait-il pas laisser ces fantaisies à leur auteur allemand? Nous admettons jusqu'à un certain point que les linguistes se permettent des hypothèses peu vraisemblables dans des livres écrits pour les initiés : entre confrères, on se passe ses élucubrations réciproques; mais, quand on écrit pour un public étranger, comme c'est ici le cas de M. d'A. de J., on doit redoubler de prudence, on doit ne donner que des faits, et, si on leur ajoute des hypothèses, prévenir que celles-ci sont des hypothèses. Autrement on fournit au public une occasion de se gausser de la linguistique et des linguistes.

Pourquoi M. d'A. de J. ne s'inspire-t-il pas des sages conseils que donnait M. Bréal dans son récent travail sur les racines indo-européennes? M. Bréal parle de la langue-mère indo-européenne : « Elle sortirait tout à fait des conditions ordinaires si tous les mots qui la composent étaient également transparents. C'est ce que paraissent avoir oublié quelquefois nos modernes linguistes, qui, non contents de poser la forme indo-européenne, veulent aussi en donner chaque fois l'étymologie.

---

1. Il nous semble aussi que pour ces époques préhistoriques on ne peut faire fond sur des rapprochements de noms homophones. Ainsi M. d'A. de J. veut identifier le Sicanos, « ce fleuve ibérique sur les bords duquel Thucydide et Philiste mettent le plus vieil établissement des Sicanes », avec la Seine « appelée *Sequana* par les Gaulois qui auraient donné une forme celtique, c'est-à-dire indo-européenne, à un nom primitivement ibérien. » Il serait aisé de refaire l'ethnographie du monde avec des rapprochements de ce genre, qui ne sont en somme que des calembours. Notons, à propos de cet exemple, que M. d'A. de J. se met un peu en contradiction avec lui-même, car il a donné ailleurs (*Revue Archéologique*, nouv. série, t. XV, p. 153) une étymologie celtique (très-contestable du reste) du nom de la Seine qu'il décomposait en *Sec-uan-a* et qu'il expliquait comme signifiant « la rivière sèche ».

S'agit-il, par exemple, du mot *avi-s*, brebis? Ce substantif a existé dans la langue-mère, puisque nous le rencontrons en sanscrit sous la forme *avi-s*, en grec οἶς, latin *ovis*, lithuanien *avis*, irlandais *oi*. Mais s'il n'est nullement téméraire d'affirmer l'existence du mot dans un temps antérieur à la séparation de nos idiomes, la recherche de l'étymologie nous transporterait dans une période beaucoup plus reculée et sur un terrain moins solide : l'Indo-européen, qui nommait *avis* la brebis, pensait probablement, en la nommant ainsi, à une brebis, et à nulle autre chose. Si nous voulons connaître la racine renfermée dans ce substantif, nous franchissons une nouvelle série de siècles et nous faisons de l'étymologie ante-indo-européenne [1]... » C'est surtout dans le camp des celtistes qu'il faut montrer de la prudence et de la mesure, car il ne manquait pas et il ne manque pas encore de gens pour expliquer tout, mots et noms de tout temps et de tout pays, avec leurs racines bretonnes ou gaéliques. On peut commettre la même erreur, en employant les racines indo-européennes, quand on a également des explications pour toute chose. Prenons garde, écrivait un jour Siegfried, prenons garde de faire comme nos anciens, mais sans l'excuse de leur ignorance; prenons garde de massacrer les mots et les formes — avec cette différence que nos couteaux coupent mieux [2].

Nous pensons que M. d'A. de J. n'aurait pas dû s'en tenir exclusivement « aux auteurs de l'antiquité et aux recherches les plus récentes de la linguistique ». Nous savons bien qu'il nous en prévient dans son titre, mais avait-il le droit de le faire? Nous admettons qu'un historien se confine dans les sources écrites lorsqu'il s'agit d'époques vraiment historiques; mais quand il est question d'époques obscures qui sont antérieures à l'histoire certaine et *documentée*, sur lesquelles on n'a que des renseignements fragmentaires et obscurs, peut-on s'entourer de trop de précautions, réunir trop de faits et consulter trop de sources? Or, l'archéologie, en faisant connaître le côté matériel d'une civilisation éteinte, ne fournit-elle pas des *faits* dont l'historien peut utilement tenir compte? On peut discuter sur la valeur de ces faits, sur la provenance et l'origine d'armes, d'objets artistiques, etc., comme on discute sur le témoignage d'un historien; mais ces faits n'en sont pas moins, eux aussi, des témoignages. Il y a pour l'historien des époques préhistoriques deux ordres de documents : les documents écrits et les documents matériels. Les combiner est justement l'œuvre de l'historien; mais en ignorer systématiquement l'une ou l'autre moitié, c'est mutiler l'histoire. Est-ce que, par exemple, l'histoire des Etrusques, auxquels M. d'A. de J. consacre

---

1. Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 379.

2. Take care that we are not acting like the older men, but without their excuse of ignorance, butchering words and forms, only with sharper knives. — Cité par M. Whitley Stokes dans sa préface aux *Miscellanea Celtica* de Siegfried.

un chapitre, ne pouvait pas être éclairée à l'aide des données que fournit l'archéologie ?

Ici encore nous invoquerons l'opinion d'un savant dont M. d'A. de J. ne contestera pas la compétence et l'autorité, celui de M. Anatole de Barthélemy : « Dans ces difficiles problèmes historiques, pour arriver à la vérité, il faut, en effet, se servir de témoignages écrits et de témoignages matériels. En n'employant que les premiers exclusivement, on s'expose à errer : pour peu que l'on ait étudié l'histoire et ses sources, on est surpris, quelle que soit l'époque dont on s'occupe, de constater combien les récits légendaires s'imposent vite et facilement. De même que, dans nos chroniqueurs les plus sérieux du moyen âge, des fragments de chansons de geste et de romans de la Table-Ronde viennent se glisser au milieu des faits historiques avec lesquels ils se confondent ; de même, dans les auteurs grecs et latins, on peut trouver des légendes antiques acceptées comme des traditions de faits constatés. — Quant aux témoignages matériels, contemporains des faits à élucider, on commence seulement à les connaître un peu depuis une vingtaine d'années. Jadis, les archéologues négligeaient complètement ces poteries, ces armes, ces bijoux, piteusement rejetés des collections comme des objets barbares. Avouons que maintenant encore, pour certains érudits appartenant aux compagnies savantes de l'ordre le plus élevé, l'archéologie occidentale des temps antérieurs au Ier siècle de notre ère est toujours enveloppée d'un brouillard qu'ils ne semblent pas pressés de sonder, de peur de compromettre leur prestige scientifique [1]. »

Dans son préambule tout au moins, M. d'A. de J. ne devait pas se dérober à la tâche d'interroger les témoignages autres que ceux des auteurs anciens et de la linguistique. C'est quand il parle des habitants des cavernes et de l'Atlantide. M. d'A. de J. décrit les habitants des cavernes uniquement d'après Eschyle, Homère, Lucrèce, etc. ; mais d'après les restes de leur civilisation, nullement. Il pose en outre en fait que les habitants des cavernes étaient, par cela même, étrangers à la race indo-européenne. Voilà qui nous semble bien arbitraire. Est-ce qu'il n'y a pas des groupes de population qui vivaient encore dans de véritables cavernes en France même, presque jusqu'à notre époque ?

Et l'Atlantide ? Si une question peut être éclairée par le concours des sciences naturelles et notamment de la géologie, c'est bien celle-là ; et en effet ces sciences admettent comme vraisemblable l'existence d'un continent dont les Canaries seraient un débris, mais leur témoignage a moins d'importance pour M. d'A. de J. que le discours de Silène à l'antique roi Midas, dont il ne perd pas un mot. Ici les témoignages tirés « des auteurs de l'antiquité et des recherches les plus récentes de la linguistique » sont l'*accessoire*, et les arguments tirés des sources naturelles le *principal*. M. d'A. de J. traite des premiers et ne dit rien des seconds.

---

1. Anatole de Barthélemy, *Les temps antiques de la Gaule*, p. 2.

Nous le demandons au lecteur : ignorer systématiquement tout un ordre de sources, est-ce conforme à la méthode historique?

Encore une critique pour finir. L'ouvrage de M. d'A. de J. se lit avec peine (telle est du moins notre impression personnelle) ; il faut toute la puissance de l'attention pour suivre l'enchaînement des idées de l'auteur. Il faut presque par endroits étudier pour son propre compte la question dont il traite. Si la clarté et le *lucidus ordo* sont dus par un auteur à ceux qui le lisent, c'est bien quand il s'agit d'un sujet obscur et délicat par lui-même comme est l'histoire des premiers habitants de l'Europe.

Nos critiques, on le voit, portent sur des points secondaires, et nous pensons que ni M. d'A. de J. ni le lecteur ne s'y méprendront. Ces détails, nous le répétons, ne nous empêchent pas de regarder l'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville comme une œuvre des plus remarquables et comme un des efforts les plus vigoureux qui aient été tentés pour soulever le voile dnnt se couvre l'origine de l'histoire.

H. Gaidoz.

---

235. — **Brunehaut**, par Lucien Double. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1878. 241 p. in-18.

Si Augustin Thierry, en écrivant ses *Récits des temps mérovingiens*, avait pu prévoir de quelle manière les imitateurs se serviraient de ses procédés et de sa méthode de reconstitution historique, il aurait peut-être hésité à offrir aux historiens des modèles aussi tentants et aussi dangereux. Augustin Thierry était guidé par un sentiment artistique très-délicat et par un sens critique très-sûr, et néanmoins, sur bien des points, on peut le trouver en faute et le convaincre d'avoir, par amour du pittoresque, forcé le sens de certains textes, d'avoir combiné à tort des documents d'une valeur inégale. Que sera-ce donc si un écrivain moins habile, moins érudit et moins circonspect entreprend de rivaliser avec Augustin Thierry et de restituer à force d'imagination un épisode des temps barbares? M. Lucien Double, déjà connu par quelques études sur l'époque romaine, vient de nous montrer à quels résultats aboutissent de telles tentatives. Il a entrepris de réhabiliter la mémoire, calomniée à son sens, de la reine Brunehaut.

Pour accomplir cette œuvre, il aurait fallu examiner en détail, un à un, tous les témoignages que nous possédons sur la reine d'Austrasie, donner les raisons pour lesquelles on accepte les uns et on repousse les autres. Mais cela eût été un travail bien long, bien compliqué et peut-être bien aride. M. D. s'est contenté de dire, en quelques mots, qu'il n'acceptait pour vrais que les éloges adressés à Brunehaut par Grégoire de Tours et Grégoire le Grand, tous deux contemporains, et qu'il repoussait les récits hostiles de Frédégaire qui vivait plus tard ; quant au récit lui-même,

c'est une narration suivie, dramatique, écrite d'un style imagé et échauffé, sans un seul renvoi aux sources.

Si M. D. avait examiné de plus près les témoignages de Grégoire de Tours et de Grégoire le Grand, il aurait vu que ni les quelques épithètes laudatives accordées par le premier à la princesse wisigothe ni les formules élogieuses qui sont de style dans la chancellerie pontificale ne peuvent être considérées comme ayant une valeur absolue, et que, d'un autre côté, la concordance générale des renseignements de l'Appendice de Marius, source wisigothique, de Frédégaire, source burgunde, de la *Vita Columbani,* source austrasienne, et des *Gesta regum Francorum,* source neustrienne (documents qui sont tous, à des degrés divers, défavorables à Brunehaut), a une force presque irréfutable. En tous cas, s'il avait quelque sens critique, il n'aurait pas cru pouvoir rejeter tous les jugements de Frédégaire, sous prétexte qu'il n'est pas contemporain, et accepter comme vraies les anecdotes des *Gesta,* écrites soixante ans plus tard.

Mais il est vrai que les *Gesta* lui fournissaient des éléments très-dramatiques et pittoresques pour son récit. Bien plus, là même où M. D. n'a d'autre source que le texte de Frédégaire, il arrange les faits, de son autorité privée, de la manière qui lui paraît la plus conforme à l'idéal qu'il s'est fait de son héroïne. Voici ce que nous dit Frédégaire dans son ch. xxx : « Eodem anno Theudericus Aridium episcopum Lugdunensem, Rocconem, et Aepporinum comestabulum ad Bettericum regem Spaniae direxit, qui exinde Ermenbergam filiam ejus Theuderico matrimonio sociandam adducerent... Eadem factione aviae suae Brunichildae, virilem coitum non cognovit. Instigantibus verbis Brunichildae aviae et Theudilanae germanae efficitur odiosa. Post anni circulum Theudericus Ermenbergam exspoliatam a thesauris in Spaniam retransmisit. » — Voici maintenant ce que raconte M. D., p. 160 : « Bien loin de favoriser les mœurs trop libres de Thierry, elle cherche à le marier, à lui trouver une épouse de sang royal. C'est son principal confident, Aridius..... qu'elle envoie pour demander... la main d'Ermenberge. Malheureusement, si Brunehaut avait de l'empire sur Thierry pour tout ce qui touchait à la politique, elle n'avait que peu d'influence sur lui pour tout ce qui concernait la vie privée. L'union du roi et de la princesse espagnole ne fut pas heureuse. Dédaignée de son époux, la nouvelle reine repartit pour Tolède... »

Je veux bien reconnaître que le récit de Frédégaire est étrange et peut inspirer quelques soupçons; mais de quel droit en fabriquer un de toutes pièces qui en soit le contre-pied ? Si l'on veut savoir jusqu'où peut aller chez M. D. l'audace imaginative, il faut lire le récit de la mort de Brunehaut : « ..... Pendant ces trois jours, pas un mot, pas une plainte ne sortit des lèvres de la reine. Clotaire, ses leudes et ses évêques étaient encore les vaincus..... A chaque ronce, à chaque épine, à chaque pierre, Brunehaut laisse de son sang, de sa chair et de sa vie ; derrière galopent les leudes, excitant la course meurtrière de l'étalon effaré, criant, sonnant

de leurs trompes de chasse, chantant à tue-tête. » Puis on voit ces pauvres gens qui veulent ensevelir leur bienfaitrice et qui sont écartés à coup de fouet par les leudes.

Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est le parti que tire M. D. de la *Decretio Childeberti* qu'il appelle le *Code de Brunehaut*, pour faire de cette reine une grande législatrice qui avait prévu tous les progrès modernes, le jury, la décentralisation communale, etc. Enfin, M. D. qui rejette le témoignage de Frédégaire, parce qu'il n'est pas contemporain, croit à toutes les attributions légendaires de routes et de châteaux auxquels le peuple a attaché le nom de Brunehaut.

Si Brunehaut avait triomphé, pense M. Double, la barbarie du moyen âge eût été évitée, et il termine l'énumération enthousiaste des grandes œuvres dues à Brunehaut par ces paroles, qu'il suffit de citer pour faire apprécier la valeur historique et le style de l'ouvrage : « Il y a une trentaine d'années, aux environs de Bavay, quelques vieux paysans, vénérables restes d'un siècle écoulé et d'un temps qui n'est plus, lorsqu'ils virent passer, traçant son sillon de feu, sifflant, écumant, bouillonnant la première locomotive : « C'est le démon revenu, s'écrièrent-ils, le démon du roi Brunehaut. » Oui, c'était bien lui-même, ce démon qui a agité tous les grands cœurs, qu'ils s'appelassent Socrate, Brunehaut, Stèphenson ; c'était le bon démon, le génie du progrès qui, dans son élan de tempête, dans son vol d'ouragan, parfois heurte les temples grecs, ébranle les gothiques cathédrales, renverse les palais, mais du battement de sa grande aile, du moins sur la mer houleuse des âges, ange ou démon qu'importe, gonfle et pousse en avant la voile de l'humanité. » P. 138.

---

236. — **Antoine de Noailles à Bordeaux,** d'après des documents inédits, recueillis, publiés et annotés par Ph. Tamizey de Larroque. (Extrait de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.) Bordeaux, Ch. Lefebvre 1878. 93 p. in-8°.

Antoine de Noailles est surtout connu par le rôle qu'il joua en Angleterre comme ambassadeur au commencement du règne de Marie Tudor, et par l'habileté et l'énergie avec laquelle il sut défendre, en cette circonstance, les intérêts français. M. Tamizey de Larroque a emprunté à deux recueils manuscrits de la Bibliothèque nationale (nos 6908 et 6948 du fonds français) de nombreux documents inédits qui jettent une vive lumière sur la vie d'Antoine de Noailles en France et qui, en outre, comme il le dit justement, « forment un supplément important à tous les travaux dont l'histoire de Bordeaux a été l'objet ». Antoine de Noailles en effet, qui s'était distingué à Cérisoles, et qui avait contribué au succès de l'expédition envoyée en 1548 pour enlever Marie Stuart, fut

nommé, le 17 janvier 1550, capitaine du château du Ha, à Bordeaux, puis, le 18 janvier 1552, gouverneur de Bordeaux. Il conserva cette charge jusqu'à sa mort (11 mars 1563.) Il y déploya la plus grande activité et un dévouement infatigable à la cause royale, surtout de 1557 à 1563, époque où il séjourna presque constamment dans son gouvernement. Ses lettres à son frère, François de Noailles, évêque de Dax, à Henri II, à Catherine de Médicis, etc., publiées par M. T. de L., nous fournissent un tableau très-animé de sa vie, ainsi qu'une vive peinture du caractère d'Antoine, dont la verve jaillit en heureuses saillies, en expressions neuves et imprévues, et qui se montre en même temps à nous comme une âme ferme et un cœur tendre. M. T. de L., qui est littérateur délicat autant qu'historien érudit, relève avec soin les mérites littéraires des épîtres qu'il publie. Ses commentaires sur ce point vont parfois jusqu'à l'excès, ainsi p. 56 et 59 au sujet de l'expression « un grand homme de bien ». Mais il a raison de noter la saveur familière du style d'A. de Noailles « Tenir la puce à l'oreille de la royne » — « je n'ay eu non plus de patience que un cheval de marée peult en avoir de la my-caresme jusques à Pasques » — « il s'est trouvé en la fin Martin », sont de jolies expressions. Dans d'autres passages, cette vivacité s'allie à une vraie grandeur dans la pensée et le style. J'en citerai deux exemples. Le premier nous montre la profondeur de son amour fraternel. « Bien vous veulx je supplier, écrit-il à l'évêque de Dax, comme aussi je me veulx à moi commander, que nous regardions le reste qui (que?) nous sommes de ne nous offencer jamais l'un l'aultre, mais nous consoler par aultant de moyens que Dieu le nous commande et nature nous apprend, où de ma part je n'y veulx espargner le peu d'industrie, destérité, et tout le bien qui est en ma puissance, et si d'avanture vous trouvez quelque deffault ou impatience en mon naturel, je vous prie de vouloir excuser par cy après, comme vous avez sçeu très-bien faire cy devant de vostre aisné, qui vous tient maintenant la vraye colonne de sa vieillesse, ne désirant rien plus que pouvoir servir trois ans durant vostre absence, pour vous faire fortiffier d'un meilleur évesché, accompaigné d'une bonne abbaye.... ». L'autre passage est d'un caractère tout politique; il est également tiré d'une lettre à son frère, écrite après la prise de Calais [1]. « Le sens, la prudence et expérience qui sont en vous en tant de grandes choses, vous doibvent rendre bon maistre ez artz en ce qui vous touche de si près, qui me gardera vous en dire plus ung seul mot, me semblant aussy que le subject que nous avons de nous resjouir de la prinse de Calais et de Guynes, et d'avoir chassé ces mouches si piquantes d'Anglois de la mer, mérite bien d'en dire un petit discours, en vous asseurant, Monsieur mon frère, que ceste nouvelle m'a tant esté agréable, que j'en ay souvent perdu le dormir depuis que je l'ay sceu, pour l'advantage, honneur et reputation qu'aura nostre maistre

1. La lettre est du 2 février 1558 (1557 anc. style). Le texte de M. T. de L. porte par erreur 1553. Lisez aussi p. 14, pour *Aunebaut*, Annebaut.

maintenant de ceste heureuse conqueste, et la grand incommodité qu'auront tous nos ennemis, et par exprès les insulaires de la perte de ceste place, qui estoit à la vérité, et pour la guerre et pour le trafficq de leurs marchandises, la plus importante de l'Europe. »

Ce n'était pas une sinécure que la position du gouverneur de Bordeaux ; il fallait être constamment sur ses gardes du côté de l'Espagne, prendre des mesures militaires pour éviter toute surprise, combattre les progrès du protestantisme, régler les questions d'impôts et de commerce, lutter contre une municipalité et un parlement jaloux de leurs droits, pourvoir au paiement des employés et des soldats. On a dans les lettres d'A. de Noailles de nombreuses preuves du désordre inouï des finances de l'ancien régime. Un gouverneur zélé et honnête comme lui se ruinait fatalement par les avances constantes d'argent qu'il était obligé de faire, et il laissait sa famille dans la misère s'il n'était pas pourvu à temps de quelque riche bénéfice ecclésiastique. C'est ce qui arriva pour A. de Noailles [1]. Le 2 février 1558, il écrit à son frère : « La force de la bource me deffault à bon escient, car de payement depuis deux ans je n'en vois point de nouvelles. » Le 11 juin 1858, il dit que l'on doit douze mois de paie aux soldats. Le 25 juillet, il donne 2,500 écus de sa poche pour les payer. Le 21 décembre 1858, il écrit au secrétaire du roi : « Monsieur, il y a longtemps que je crye à la faim, toutefois personne ne me donne à manger, et pour accroître mon mal le froid est venu depuis extrême, et j'ay beau souffler aux doigts sans que je me puisse eschauffer. Je dis cecy d'*aultant qu'il y a trois ans que je n'ay eu aulcun argent de ce peu d'estat que le Roy me donne...* »

M. T. de L., qui aime l'exactitude minutieuse, nous permettra de rectifier, d'après le rapport des ambassadeurs de Charles-Quint (Wiesener, *La jeunesse d'Elisabeth*, p. 109), une anecdote sur Elisabeth. Elle ne portait pas à la main, au couronnement de Marie Tudor, la couronne de sa sœur, mais sur sa tête sa propre couronne de princesse royale; et Noailles ne lui dit pas : « Ayez patience, elle vous paraîtra plus légère quand elle sera sur votre tête », mais : « Patience, bientôt elle en engendrera une meilleure ». Nous aurions aussi voulu qu'à propos des *Ambassades de Mrs de Noailles*, publiées par Vertot, M. Tamizey de Larroque nous donnât une de ces notes substantielles et précises, comme il sait si bien le faire, où il nous eût dit ce qu'il faut penser de l'exactitude de ce recueil dont les originaux n'ont pas été conservés. Une note de M. Wiesener, p. 92, nous donnerait à craindre que les dépêches de ce recueil, comme celles des *Ambassades du comte d'Estrade* [2], n'aient été l'objet de certains remaniements. Peut-on s'y fier absolument?

---

1. Voir la lettre de Mme de Noailles à la reine-mère, p. 90.
2. Voy. *Rev. hist.*, IV, 283, et V, 275.

VARIÉTÉS

Pièce de vers sur Jean-Baptiste Rousseau.

On connaît les démêlés de J.-B. Rousseau avec l'opinion et avec ses adversaires, et l'on sait comment la Faye, qui s'était cru offensé par lui, lui infligea l'affront d'une correction publique et personnelle. Cet événement fit grand bruit dans le monde des lettres, et naturellement les ennemis du poète s'empressèrent d'en tirer parti. L'auteur anonyme de l'*Anti-Rousseau,* Gacon, y fait allusion dans deux des rondeaux satiriques qu'il a composés contre Rousseau. Je trouve, dans une lettre adressée de Versailles le 17 mars 1710 à M. de Basville, intendant du Languedoc, une petite pièce de vers faite à la même occasion; assez bien tournée et non sans sel, elle offrira peut-être à ce titre quelque intérêt aux lecteurs de la *Revue*. Je la donne d'ailleurs avec l'orthographe un peu fantaisiste du correspondant de M. de Basville, correspondant dont il m'a été malheureusement impossible de lire la signature.

Rousseau cest auteur satirique
A changé de note et de ton
Grâce à la vertu du baston.
Ce remède quand on l'aplique
Vaut beaucoup mieux qu'une réplique
Il mest (?) la rime a la reison.

Charles JORET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 6 décembre 1878.

M. Laboulaye, président, fait connaître les prix et récompenses décernés par l'Académie à la suite des différents concours qu'elle avait ouverts pour cette année, et annonce les sujets mis au concours pour les années suivantes; il rend compte des travaux des membres des deux écoles françaises d'Athènes et de Rome (voir ci-après l'analyse de cette partie du discours). Il termine son discours en rendant hommage à la mémoire des quatre académiciens morts cette année, MM. de la Saussaye, de Slane, Garcin de Tassy et Naudet, et en faisant ressortir l'importance des progrès accomplis dans les sciences d'érudition depuis un demi-siècle, et la part qu'ont eue aux grandes découvertes historiques de notre temps la France et l'Académie. « Un préjugé populaire », dit-il, « affirme qu'on ne fait rien à l'Académie. Le nouvel élu s'endort pour ne plus se réveiller aussitôt qu'il est assis dans ce fauteuil légendaire que la Révolution a balayé avec les autres pompes de la monarchie..... Mais, au commencement du siècle, Silvestre de Sacy a ramené dans le cercle de nos études la littérature arabe et persane... Champollion a réveillé dans leurs tombeaux les Pharaons muets... Burnouf, par ses admirables études sur le sanscrit et le zend, nous a révélé les anciennes croyances de l'Inde et de la Perse; c'est à lui que nous avons dû de pénétrer dans cette religion de Bouddha, plus ancienne que le christianisme, et encore aujourd'hui plus répandue dans le monde. Parlerai-je enfin de cette résurrection de Ninive, et de ces documents gravés sur l'argile qui viennent éclairer et confirmer les livres

historiques de la Bible? De ces découvertes merveilleuses il est sorti des sciences nouvelles : la philologie comparée..., la mythologie comparée... Je m'arrête et ne veux pas faire un second discours; il me suffira de dire que la plupart de ces découvertes ont été faites par des Français et des académiciens, et qu'assurément ils ne dormaient pas. »

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Charles Lenormant, membre ordinaire de l'Académie.* Il raconte la vie de Charles Lenormant, ses premiers voyages, en Italie, en Belgique et en Hollande dans lesquels se développa son goût naturel pour les arts, son mariage avec Mlle Amélie Cyvoct, nièce de Mme Récamier, son voyage d'exploration avec Champollion en Égypte (1828-1829), où se décida sa vocation d'archéologue. M. Wallon cite quelques extraits des lettres écrites par lui pendant ce voyage. On y voit que, tout en se mettant à l'école de Champollion, en apprenant de lui la lecture des hiéroglyphes et en l'aidant dans ses recherches, Lenormant avait peine à le suivre dans son ardeur d'égyptologue. Les monuments égyptiens lui semblaient plus étonnants que beaux, et il supportait avec impatience les lenteurs de Champollion qui s'attardait à visiter en détail tous les hypogées. On voit aussi dans ses lettres qu'il conçut en Égypte une vive antipathie pour les Turcs et pour leur gouvernement, et qu'il prédisait et souhaitait avec passion la ruine de l'empire ottoman. Revenu d'Égypte en France, après un court séjour en Grèce, il consacra le reste de sa vie à l'enseignement, d'abord à la Sorbonne, puis au collège de France, et à diverses publications importantes, telles que le *Trésor de numismatique et de glyptique* et l'*Élite des monuments céramographiques*. M. Wallon rend compte de ces divers travaux, et il insiste particulièrement sur le sentiment artistique qui prédominait chez Lenormant et qui l'inspira toujours. — M. Wallon termine cette notice par le récit du dernier voyage que fit Charles Lenormant en Grèce avec son fils en 1859, et pendent lequel il mourut presque subitement, à Athènes, d'une attaque de fièvre.

M. de Rozière lit un mémoire intitulé : *Les anciens statuts de la ville de Rome*. Voir l'analyse de ce mémoire, ci-dessus, 1878, 1er semestre, p. 215.

Julien Havet.

Voici les récompenses, sujets de concours, etc., annoncés par M. le président dans son discours :

Jugement des concours : — Prix ordinaire (traiter un point quelconque de l'histoire de la civilisation sous le Khalifat), non décerné; concours prorogé au 31 décembre 1880. — Prix ordinaire (composition, recrutement et attributions du sénat romain), non décerné; encouragement de 1500 fr. à M. Mispoulet. — Antiquités de la France : 1e médaille, M. G. Fagniez; 2e médaille, M. Corroyer; 3e médaille, M. Julien Havet; 4e médaille, M. l'abbé Hanauer; mentions honorables, MM. Sepet, Aurès, Le Men, Dacheux, Guibert, Luchaire. — Prix de numismatique Duchalais, décerné à M. Schlumberger. — Premier prix Gobert, M. Longnon; 2e prix, M. Giry. — Prix Bordin (histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane), non décerné; concours prorogé au 31 décembre 1880. — Prix Bordin (étude historique sur les Grandes Chroniques de France), décerné à M. Elie Berger. — Prix La Fons-Mélicocq, décerné à M. Flammermont. — Prix Stanislas Julien, décerné à M. Bretschneider. — Prix Fould, non décerné; accessit de 3,000 fr. à M. Chipiez;

mention honorable à M. Soldi. — Prix Allier de Hauteroche et Delalande-Guérineau, non décernés [1].

ANNONCE DES CONCOURS [2] :

Prix ordinaire (2,000 fr. chaque prix) : — 1880. Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des Barbares, d'après les documents littéraires et épigraphiques. — 1880. Classer et identifier, autant qu'il est possible, les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le xe siècle jusqu'à la fin du xve. Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés avec des signes de doute s'il y a lieu. — 1881. Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat. — 1881. Etude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme.

Le prix biennal de numismatique fondé par Mme veuve Duchalais (800 fr.) sera décerné, en 1880, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1878.

Prix Bordin (3,000 fr. chaque prix) : — 1880. Exposer l'économie politique de l'Égypte depuis la conquête de ce pays par les Romains jusqu'à la conquête arabe. — 1880. Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan. — 1880. Examiner les explications données jusqu'ici de l'origine et du développement du système des castes dans l'Inde. Ces explications ne font-elles pas la place trop grande à la théorie brahmanique des quatre castes, et cette théorie peut-elle être admise comme l'expression d'un ordre de faits historiques? Grouper les témoignages qui permettent de se représenter ce qu'a pu être en réalité la caste à différentes époques du passé de l'Inde. — 1880. Etude sur la vie et les écrits d'Eustathe, archevêque de Thessalonique (xIIe siècle). Rechercher particulièrement ce que ses divers écrits nous apprennent sur l'état des lettres dans les écoles grecques de l'Orient, et sur ce qui s'était conservé alors des richesses de la littérature classique. — 1881. Faire l'histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chute des Oméyades, en s'appliquant surtout à la discussion des questions géographiques et numismatiques qui s'y rattachent. — 1881. Etude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le xve siècle.

Prix Brunet (3,000 fr.) : — 1881. Bibliographie raisonnée des documents, manuscrits et imprimés, relatifs à l'histoire d'une province ou d'une circonscription. — Les ouvrages pourront être imprimés ou manuscrits.

Le prix Louis Fould, pour l'histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès (20,000 fr.), sera décerné, s'il y a lieu, en 1881 (voir les conditions détaillées du concours). A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de 20,000 fr. pendant les trois années.

---

1. Voir ci-après la note sur le concours Delalande-Guérineau.

2. Les concours annuels des antiquités de la France et des prix Allier et Hauteroche, Gobert et Stanislas Julien sont ouverts aux conditions ordinaires pour 1879. Pour les autres concours de 1879, dont le terme expire au 31 décembre 1878, voir *Revue critique*, 1877, 2e semestre, p. 376. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés au secrétariat de l'Institut, *avant* le 1er janvier de *l'année où le prix doit être décerné*. Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis devront être écrits en français ou en latin ; ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur ; les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen ; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

Prix Lafons-Mélicocq (1,800 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1881 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1878, 1879 et 1880, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1880.

Prix Delalande-Guérineau : — le prix n'ayant pas été décerné en 1878, *deux prix*, de 1,000 fr. chacun, seront décernés en 1880 aux deux ouvrages que l'Académie jugera les meilleurs parmi les ouvrages manuscrits ou publiés depuis janvier 1878, ayant pour objet la langue française (grammaires, lexiques, éditions, etc.), à une époque antérieure au XVIe siècle [1].

Travaux des écoles françaises d'Athènes et de Rome : — Ecole d'Athènes : M. Pottier a envoyé une étude sur la chorégie athénienne et sur les monuments choragiques (avec une restitution du monument choragique de Lysicrate, par M. Loviot, architecte, pensionnaire de Rome), et un catalogue des bronzes conservés dans le musée de la société archéologique d'Athènes (Varvakéion); M. Haussoulier a envoyé un catalogue des musées de Béotie (avec un plan des nécropoles de Tanagre, trois planches dessinées par M. Loviot, et un recueil de onze cent cinquante inscriptions, dont sept cent six inédites) ; M. Jules Martha, quatre-vingts inscriptions inédites, recueillies à Sparte, en Achaïe et en Argolide, deux chapitres d'observations sur la topographie et les monuments figurés d'une partie du Péloponèse, et le commencement d'un mémoire sur les sacerdoces athéniens ; M. Paul Girard, soixante-cinq inscriptions inédites d'Eubée et de Béotie, et deux mémoires sur la Locride opontienne et les Sporades du nord ; M. Beaudouin, un essai sur la grammaire néo-hellénique chez les Grecs ; M. Homolle a continué ses fouilles à Délos et déblayé le temple d'Apollon et le petit temple voisin : il a découvert des fragments de sculptures et plus de cent inscriptions dont il a envoyé les copies accompagnées de commentaires, ainsi que la première partie d'un mémoire sur les comptes des magistrats préposés à l'administration du temple d'Apollon. — Ecole de Rome : M. François Delaborde a envoyé une étude sur la chronique de Guillaume Le Breton ; M. Maurice Albert, un mémoire sur le culte des Dioscures en Italie ; M. Georges Duruy, la première partie d'une monographie du cardinal Caraffa, neveu du pape Paul IV ; M. Fernique continue son grand mémoire sur l'antique Préneste, et a envoyé plusieurs inscriptions inédites du pays des Marses ; M. Mabilleau travaille à une histoire de la philosophie péripatéticienne en Italie du XIVe au XVe siècle ; M. Elie Berger prépare un travail sur le XIIIe siècle en Italie.

M. le président a proclamé en dernier lieu les noms des élèves de l'Ecole des chartes qui ont été nommés *archivistes paléographes* pour l'année 1878, en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette école; ce sont : MM. Durieu (Jean-Marie-Paul-Simon); Babelon (Ernest-Charles-François); Delaville Le Roulx (Joseph-Marie-Antoine); D'Herbomez (Armand-Auguste); Furgeot (Henri); Bouchot (Marie-François-Xavier-Henri) ; Leroux (Auguste-Alfred) ; Raunié (Marie-André-Alfred-Emile) ; Philipon (Edouard-Paul-Lucien) ; Durier (Charles-Marie-Clément) ; — *hors rang :* MM. Flammermont (Jules-Gustave); Pajot (Léon-Louis); Raguenet (Marie-Octave-Guillaume).

---

1. M. Laboulaye s'est exprimé, au sujet de ce concours, en ces termes : « Nous avons le regret de n'avoir reçu aucun ouvrage pour le prix biennal fondé par Mme Delalande-Guérineau... Il est probable que les généreuses fondations de Mme Delalande-Guérineau ne sont pas parvenues à la connaissance des intéressés, et nous appelons l'attention sur cette fondation nouvelle, inspirée par l'amour des lettres et de la patrie. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 21 Décembre — 1878

237. — Arnold Hug. **Commentatio de Xenophontis Anabaseos codice C** i. e. Parisino 1640. Pièce in-4° de 24 pages, avec deux planches lithographiques (suivie de l'annonce des sujets de concours proposés par l'Université de Zurich pour les années 1878-1879). Zurich, Zürcher et Furrer, 1878.

— Le même. **Aeneas von Stymphalos.** Ein arkadischer Schriftsteller aus classischer Zeit. (Gratulationsschrift der Universitaet Zurich an die Universitaet Tubingen zu deren 400 jaehriger Stiftungsfeier.) Pièce in-4° de 46 pages. Zurich, Zürcher et Furrer, 1877.

Le manuscrit C (*Paris. graec.* 1640) de l'Anabase de Xénophon, *membranaceus* daté du mois de juin 1320 [1], est reconnu aujourd'hui comme devant servir de base principale à la constitution du texte de cet écrit. Or, on y remarque de nombreux grattages, dont certains ont fait disparaître à tout jamais la leçon de la première main, dont quelques autres permettent encore d'apercevoir ou de deviner, avec un grand effort d'attention et, pour les personnes qui ne sont pas assez myopes, en s'aidant de la loupe, des vestiges, plus ou moins significatifs, de l'écriture primitive. M. Hug, préparant alors une édition nouvelle de l'Anabase (édition qui a paru tout dernièrement dans la petite *Bibliotheca Teubneriana)*, obtint de la Bibliothèque nationale de Paris le prêt du précieux parchemin, et se livra dans son cabinet à une patiente et minutieuse recherche des leçons grattées. Il vient exposer, dans la pièce dont on rend compte ici, le résultat des découvertes qu'il a faites ou croit avoir faites. La publication reproduit en *fac-simile :*

1° L'aspect offert actuellement par le manuscrit dans les vingt-deux passages que concernent les communications de M. H. M. H. a dessiné de sa propre main ce que parvenait à distinguer son œil armé de la loupe, traçant en fin, sur ses *fac-simile,* les traits effacés du ms., marquant au contraire fortement les parties qui sont du correcteur. Ce contraste, au surplus, est artificiel et exagéré à dessein : il n'existe pas sur l'original, où la correction est même parfois difficile à distinguer de la première main ;

1. La souscription se lit, non pas au *verso* (Hug, p. 2, l. 7 d'en bas), mais au *recto* du folio 205.

2° Au-dessous de l'aspect actuel, l'aspect originel, tel que se le figure M. H. avant le grattage. Ce second dessin est pour prouver la *possibilité* des lectures que M. H. pense avoir retrouvées, eu égard à l'espace des grattages et aux traces encore apparentes.

M. H. a procédé aussi rigoureusement qu'il a pu, témoin la louable précaution qu'il a prise : « Hoc denique addo, me non ullum ductum in « rasurarum imagines recepisse, quem non amici quoque quidam adhi- « biti et ipsi videre sese in codice mihi confirmarent; inter quos ob egre- « giam oculorum aciem nomino imprimis Conradum meum Thoman- « num, gymnasii Turicensis professorem. Quod ni fecissem timebam ne « mihi quoque accideret, quod aliis, ut divinandi cupiditate correptus « non visa pro visis venditarem. »

Ce que M. H. et ses amis ont aperçu, je n'ai pas toujours réussi à le voir, quelque attention et quelque bonne volonté que j'aie apportées à cet examen. Naturellement, je n'ai pas la prétention, en pareil cas, d'affirmer que M. H. et ses amis se sont fait illusion; néanmoins, les lecteurs très-prudents de Xénophon voudront peut-être mettre un point d'interrogation à côté de ces lectures Hug. J'ai eu, d'ailleurs, en maint endroit le plaisir de reconnaître, à n'en pas douter, que M. H. avait bien vu. Voici donc, ces réserves faites, ce qu'il me semble de chacune des lectures nouvelles.

III, 2, 11. Αὐτοῖς est, en effet, une correction, mais il serait hardi d'assurer qu'elle n'est pas due à la première main elle-même. Αὐτοὶ ne garderait donc que la valeur d'une conjecture; mais alors la correction de M. Cobet est bien préférable.

I, 3, 1. Ἄρξαιντο première main. Lecture certaine.

II, 2, 4. Αὔριον première main (les deux lettres ρι ont seules disparu [1].)

IV, 3, 21. Il paraît assez probable que la première main avait écrit ἀποληρθείησαν.

IV, 5, 4. Dans λῆξαι, les lettres λῆξ sont au-dessus d'un grattage. Mais il ne semble pas qu'il y ait jamais eu là-dessous ἀνεῖν(αι).

IV, 4, 17. Στρατοπέδου première main (sous στρατεύματος). Cela paraît sûr : je peux lire encore στρατοπ.

III, 1, 27. Μέγα φρονήσας] Μέγα est tout entier sur grattage. De plus, presqu'au dessus de l'α, et un peu sur la gauche, sont encore visibles deux points de première main qui ont échappé à M. H.; et les restes de la partie supérieure d'un τ, qu'il signale à peu près à ce même endroit n'existent pas. Il faut renoncer à καταφρονήσας. Y avait-il περιφρονήσας ?

IV, 7, 12. Ἀντεποιοῦντο ἀρετῆς καὶ ἀντηγωνίζοντο πρὸς ἀλλήλους. Il semble bien que telle était la leçon primitive du ms. Mais elle n'en est pas plus pour cela la bonne leçon. Comment διηγωνίζοντο s'est-il altéré dans cette phrase en ἀντηγωνίζοντο, le verbe précédent (ἀντεποιοῦντο) en fournit l'explication.

III, 2, 34. Lire avec la première main de C, avec MM. Madvig (*Ad-*

1. Αὔριον avait déjà été conjecturé par L. Dindorf.

versaria critica, t. I, p. 346) et Hug : Ἀκούσατε ὧν προσδοκεῖ μοι (et non ὧν προσδεῖν δοκεῖ, selon la conjecture de Wyttenbach).

III, 2, 35. ...Εἰ οἱ πολέμιοι, ὥσπερ οἱ δειλοὶ κύνες τοὺς μὲν παριόντας διώκουσί τε καὶ δάκνουσιν, ἢν δύνωνται, τοὺς δὲ διώκοντας φεύγουσιν, εἰ καὶ αὐτοὶ ἡμῖν ἀπιοῦσιν ἐπακολουθοῖεν. M. H. a retrouvé la première main et la vraie leçon : διώκοντες καὶ δάκνουσιν.

IV, 3, 1. Ἀνέπνευσαν, comme lecture de la première main, est tout à fait plausible.

IV, 6, 19. La supposition que la première main doit avoir écrit ἐθέλοντες ἀγαθοί est absolument douteuse.

III, 4, 12. M. H. détermine fort bien les limites du grattage. Mais qui saurait dire avec quelque assurance ce qui se trouvait là d'abord?

III, 2, 13. Il paraît impossible d'admettre que la première main ait écrit μνημεῖον à la place occupée maintenant par la correction μαρτύριον. Et μνημόσυνον ne paraît guère convenir non plus, même à ne parler qu'au point de vue paléographique.

III, 1, 21. Ὑποψία, sauf l'α final, est une correction sur grattage. Y avait-il là primitivement, comme le dit M. H., ἀσάφεια (qui, nous le reconnaissons, va bien pour le sens)? Tout bien pesé, il est assez difficile d'accepter les explications que donne M. H. : les lettres φει seraient beaucoup trop à l'étroit dans l'espace qu'il leur assigne.

II, 3, 10. Οὓς εὕρισκον ἐκπεπτωκότας à la place de οἳ ἦσαν ἐκπεπτωκότες (ce dernier mot parfaitement net de première main, au témoignage de M. H. comme de tout le monde) nous paraît plus que douteux.

IV, 7, 20. Ὅτι τούτου ἕνεκεν συνέλθοι (au lieu de ὅτι τούτου ἕνεκα ἔλθοι, avec grattages devant ἕνεκα et sous κα) n'est pas impossible, mais n'est pour nous que simplement conjectural.

III, 2, 17. La lecture ὅτι οἱ Ἀριαίου peut se fonder sur des raisons de sens — nous n'avons pas examiné la question par ce côté —, mais, au point de vue de la paléographie, est de la fantaisie toute pure. On ne voit rien sous εἰ οἱ κύριοι.

II, 5, 28. Il en est de même pour λάθρᾳ γεγενημένον que M. H. veut lire sous συγγεγενημένον.

I, 9, 4. Ὑμῶν δὲ ἀνδρῶν ὄντων [1] καὶ εὖ τῶν ἐμῶν γενομένων : Εὖ τῶν ἐμῶν a été *corrigé* en εὐτόλμων dans C, et cette dernière leçon est celle de tous les autres ms. Déjà conjecturée par Louis Dindorf, la vraie leçon εὖ τῶν ἐμῶν est encore parfaitement visible sous le grattage (à la réserve de ῶν ε) dans le ms. C.

I, 7, 16-17. Sous (πλουσιωτέρ)ους(ποιεῖν), M. H. retrouve (πλουσιωτέρ)ως ζῆν (ποιεῖν). Il y a, il est vrai, assez de place pour loger ζῆν : mais je ne distingue pas la moindre trace d'aucune lettre de ce mot. — Plus bas, il faut sans doute lire : Καὶ γὰρ στρατηγοὶ καὶ λοχαγοὶ οἱ (première main adoptée par Rehdantz : οὐ corr. dans C, et les autres mss.) χρημάτων

1. Γενομένων ici, au lieu de ὄντων, chez M. H. p. 21, ligne 4 d'en bas.

ἕνεκα πρὸς ἐκεῖνον ἔπλευσαν [ἀλλ' ἐπεὶ addition de seconde main dans C, et leçon des autres mss., écartée par Rehdantz], ἔγνωσαν κερδαλεώτερον εἶναι Κύρῳ καλῶς ὑπάρχειν (conjecture de M. H. : -λῶς πειθάρ- correction sur grattage dans C, et les autres mss.) ἢ τὸ κατὰ μῆνα κέρδος.

II, 5, 13. Νῦν οἶδα comme leçon de la première main, au lieu de νῦν γιγνώσκω, n'est qu'une supposition sans preuve ni indices suffisants à l'appui.

En somme, si, dans cette contribution à la critique de l'Anabase, tout n'est pas d'égale valeur, il y a là du moins d'excellentes choses qui passeront dans toutes les éditions.

Il est, parmi les contemporains de Xénophon, un prosateur qui n'était pas athénien, dont un assez long morceau, fort intéressant à plus d'un égard, nous a été conservé par un unique manuscrit de Florence. C'est Énée *(Aeneas Tacticus)*, auteur peu lu en France, mais qui, à l'étranger, a fait, dans le cours de ce siècle, l'objet de nombreux travaux signés par les noms les plus considérables de la philologie. Pour la connaissance de la guerre antique, l'importance du traité technique d'Énée n'est égalée peut-être ou surpassée que par les fragments sauvés de l'encyclopédie militaire qu'avait composée, un siècle ou deux après Alexandre, Philon l'Ingénieur *(vulgo* Philo Byzantius). Philon est resté presque oublié et peu lisible, au fond de l'édition princeps, la seule qu'on ait pour la partie la plus remarquable de son texte (dans les *Veteres Mathematici* de Thévenot. In-folio de l'imprimerie royale. Paris, 1693). Énée a de l'avance sur son rival. A force de l'étudier, soit en vue de le publier, soit pour critiquer les diverses éditions qui en ont été successivement données, les savants, à part quelques *loci desperati,* ont fini par ramener le texte d'Énée jusqu'à un certain point de pureté relative déjà très-satisfaisant et qui permet désormais de se livrer à la lecture de cet auteur sans être arrêté à chaque pas par des phrases sans construction, des non-sens ou des absurdités. M. Hug, le dernier éditeur d'Énée [1], a jugé que le moment était venu de rédiger la monographie d'Énée. Il a réussi à écrire une notice fort solide et qui ne manque certes pas d'intérêt. La lumière commence à se faire sur Énée. Dorénavant, les historiens de la littérature grecque pourront remplacer par quelques pages bien nourries les sept ou huit lignes peu significatives, traditionnellement consacrées dans leurs ouvrages à cet auteur qui passait presque inaperçu : il leur suffira pour cela d'offrir au lecteur un résumé substantiel du travail de M. H.

Voici les principaux points sur lesquels porte cette étude : 1. Bien que le manuscrit hésite sur le nom de notre auteur (Αἰνείου πολιορκητικὰ ἢ Αἰλιανοῦ), on a la preuve péremptoire qu'il s'appelait Αἰνείας. — 2. Le ti-

1. Nous avons jadis rendu compte ici même de son édition (voy. la *Revue critique* du 23 janvier 1875, art. 48).

tre Τακτικὸν ὑπόμνημα περὶ τοῦ πῶς χρὴ πολιορκουμένους ἀντέχειν n'est évidemment pas celui qu'avait donné l'auteur à son livre. Les mots τακτικὸν ὑπόμνημα n'ont ici aucune raison d'être; ceux qui suivent donnent une idée exacte du contenu du livre, mais l'auteur avait dû choisir un titre plus court. — 3. Après une discussion fondée principalement sur la date des exemples choisis par Énée pour appuyer ses recommandations, M. H. conclut que l'ouvrage a été rédigé en 359 ou au plus tard en 358 avant J.-C. — 4. Hérodote et Thucydide sont les seuls historiens qu'on puisse donner à coup sûr comme ayant servi de source à Énée. On est, d'ailleurs, parfaitement fondé à croire qu'il a mis à profit d'autres histoires que les leurs, mais qui sont perdues pour nous. C'est ainsi qu'en plus d'un endroit on reconnaît qu'Énée et Éphore, qu'Énée et Théopompe avaient puisé à des sources communes. Énée fournit, de plus, des détails inédits sur plusieurs événements qui se passèrent de son temps, notamment à propos du coup de main tenté par Épaminondas sur Sparte un peu avant la bataille de Mantinée, et lorsqu'il raconte le mouvement oligarchique de Corcyre favorisé par Charès (cf. Diodore de Sicile, XV, 95). — 5. Énée est le premier auteur qui ait écrit un traité systématique sur l'art militaire. Cet art s'y trouvait exposé avec tout le développement qu'il avait déjà atteint après les réformes dues à Iphicrate, autant du moins qu'on en peut juger par le morceau fragmentaire qui nous a été conservé. Énée avait recueilli, en outre, les traditions de cette sorte d'enseignement de l'art de la guerre, que répandait de son temps à Athènes et dans les autres villes de la Grèce une certaine catégorie de maîtres d'escrime (ὁπλομάχοι) qui étaient en même temps des sophistes plus ou moins habiles à parler sur leur métier (τακτικοί). — 6. Le grand ouvrage d'Énée sur l'art militaire était intitulé, dans son ensemble, Στρατηγικά. Parmi les différents livres dont il se composait, paraissent avoir figuré les suivants : Παρασκευαστικὴ βίβλος, traité des approvisionnements et préparatifs en vue de soutenir un siège (provisions de bouche, armes, outils, etc., etc.) : le chapitre II du prétendu livre V de Philon l'Ingénieur (traduction de A. de Rochas), qui est, à notre avis, une sorte d'extrait de la Παρασκευαστικὴ βίβλος de Philon, peut donner une idée du contenu supposable du livre d'Énée portant le même titre; Ποριστικὴ βίβλος, concernant la question financière : comp. le traité Περὶ πόρων parmi les œuvres de Xénophon; Στρατοπεδευτικὴ βίβλος, l'art de camper, contenant notamment des prescriptions détaillées relativement aux sentinelles et aux patrouilles; Livre dans lequel il était question des trahisons et des mesures destinées à les prévenir (?); Ἀκούσματα, livre sur les proclamations; Τακτικὴ βίβλος, traité de tactique; Un livre sur l'Attaque des places, et enfin le fragment que nous possédons encore d'un autre sur la Défense des places, ces deux derniers livres ayant pu être désignés en commun sous le titre de Πολιορκητικὴ βίβλος. — 7. M. H. apprécie très-justement la manière sobre et le style sans prétention, presque vulgaire, quoique attique, d'Énée, et fait ressortir habilement le parti considérable qu'il y a à tirer de cet auteur, au point de vue de l'histoire

de la civilisation. — 8. Il esquisse un portrait, assez réussi, de son personnage. — 9. A la suite d'une recherche historique conduite avec beaucoup de sagacité, il nous propose d'admettre l'opinion, avancée jadis, mais sans preuves bien fortes, par Casaubon, que notre écrivain militaire Énée est identique avec Énée de Stymphale en Arcadie, le stratège de la ligue arcadienne qui, en 367 avant J.-C., chassa le tyran Euphron de Sicyone. Les arguments de toute nature apportés par M. Hug rendent cette opinion extrêmement probable.

Charles Graux.

---

238. — **Della poesia biblica** studii di David Castelli. Firenze, successori Le Monnier, 1878. 1 vol. in-12, p. vii-572.

M. Castelli, actuellement chargé d'un enseignement d'hébreu à Florence et dont nous avons loué, en son temps, une publication solide et de bon aloi [1], nous offre aujourd'hui une étude considérable sur la poésie hébraïque. Il se propose, comme il le dit fort bien, de répandre dans un public peu instruit des questions d'histoire religieuse, quelques-uns des résultats obtenus par les savants étrangers, particulièrement les Allemands, sur le terrain de l'étude littéraire et scientifique de l'Ancien Testament. « Bien que je n'ignore pas, ajoute-t-il, que le contenu du présent livre est en grande partie connu en d'autres pays, je ne crois cependant pas me tromper en disant que, en Italie, il paraîtra nouveau à la majorité des lecteurs. » Nous ne pouvons que déclarer notre vive sympathie pour une tentative de diffusion aussi louable, quand elle est poursuivie, comme c'est le cas pour le présent livre, avec un soin, un sérieux et une convenance de ton qui ne se démentent pas. D'autre part, nous devons tenir compte dans notre examen de la nature spéciale de l'ouvrage et borner nos remarques aux points où M. C. affirme des opinions qui lui soient propres.

M. C. répartit la poésie biblique en deux genres, le *Shir* et le *Mashal*, qu'il traduit par poésie lyrique et poésie didactique. Cette remarque entraîne la division générale du livre : dans la première partie, l'auteur introduit une série de subdivisions, psaumes héroïques, hymnes adressés au roi, chants d'actions de grâces, etc... Les trois premiers chapitres constituent l'introduction proprement dite : ils traitent de la littérature poétique de l'Ancien Testament en général, de ses caractères généraux où domine l'idée religieuse et de sa forme. Notons ici que M. C. respecte dans la mesure du possible le rhythme de l'original et que les très-nombreuses traductions qui remplissent son volume se recommandent par leur soin et leur élégance. Les chap. iv à xx sont consacrés à la poésie lyrique, les chap. xxi à xxviii à la poésie didactique. Ces divisions, justes

---

1. Voy. notre article sur *Il Messia secondo gli Ebrei* dans la *Revue* du 3 octobre 1874, n° 40.

dans une certaine mesure, mais toujours un peu artificielles, donnent à l'ouvrage quelque raideur. A quelques exceptions près, la première partie traite des Psaumes, dont le plus grand nombre sont ici reproduits ; la seconde, sensiblement moins étendue, étudie les Proverbes et le livre de Job. Les lamentations de Jérémie et le Cantique des Cantiques figurent dans la première partie ; quant aux écrits prophétiques qui auraient de sérieuses raisons à faire valoir pour trouver leur place dans un livre consacré à la poésie hébraïque, leur absence ne nous semble pas justifiée. Je sais bien qu'on se sert volontiers de l'expression « livres poétiques de l'Ancien Testament » pour indiquer précisément les écrits auxquels M. C. consacre son attention, en dehors des fragments poétiques qu'il emprunte aux livres historiques ; mais cela nous semble une raison insuffisante. C'est ce titre d'ailleurs de « poésie biblique » adopté par l'auteur, qui nous semble mal répondre à l'objet de ses études ; c'est là un thème traditionnel, mais peu précis, surtout à l'égard d'un recueil où la prose et la poésie ne sont point divisées comme dans nos langues modernes. Tout au moins, au lieu de se perdre, comme le fait M. C., dans des sous-divisions et dans des sous-genres, fallait-il rajeunir ce vocable un peu démodé de « poésie biblique » par une large division, correspondant à la fois aux genres et aux époques. M. C. aurait montré la poésie de l'époque héroïque, la première en date, correspondant aux époques antiques et à l'établissement de la monarchie, puis la poésie prophétique, la plus belle de toutes, mais que nous cherchons ici en vain, écho admirable de la grande floraison religieuse des VIIIe-VIe siècles, puis la poésie d'Eglise, celle des Psaumes, si heureusement appelés, par M. Reuss, un « recueil de cantiques », dont le caractère représente si bien une phase religieuse plus récente, correcte, orthodoxe, parfois monotone, dépourvue des grands élans du temps passé. La poésie sententiaire (Proverbes), la poésie philosophique (Job), la poésie érotique (Cantique), moins intimement liées au développement interne d'Israël, auraient occupé une place moins apparente. Cela aurait mieux valu que le bagage de la rhétorique ici maintenu.

Les psaumes ont été, nous l'avons dit, l'objet d'une étude de prédilection. M. C. les traduit presque tous en les accompagnant d'études consciencieuses sur leur sens et leur origine qui forment un véritable commentaire, aisé à consulter, grâce à une table des passages. Tout en discutant avec impartialité les opinions opposées aux siennes, il me semble ne pas s'être rendu suffisamment compte du caractère général de cette collection, rappelé tout à l'heure. En revendiquant pour David et son temps près de la moitié du recueil, il dépasse décidément la limite du conservatisme admissible. Il a raison de protester contre les assertions de ceux qui veulent dater exactement ces courts écrits, d'un caractère souvent très-général, d'après des indices fugitifs et incertains : il tombe, à mon avis, dans le défaut contraire, en maintenant le bien fondé de la tradition dans des titres et des attributions qui dénotent une absence totale de cri-

tique et de convenances historiques. Le rival hardi et peu scrupuleux de Saül, l'héroïque et passionné fondateur de la dynastie des Isaïdes ne peut plus être pour nous le « chantre pieux » de l'Église. Ce qui manque à M. C., à côté des qualités les plus louables, c'est un sens précis du développement de l'histoire religieuse israélite. Il nous le montre dans sa défense de l'origine davidique d'un grand nombre de psaumes : la même faiblesse, la même incertitude se retrouvent dans son jugement sur l'origine du livre de Job. Il y voit je ne sais quelle antique légende, représentant l'état religieux primitif de la race d'Abraham, reprise par un auteur plus récent (sous les rois sans doute), mais avec un tel art, un tel sentiment de la « couleur historique », que l'écrivain n'a commis aucun de ces anachronismes auxquels les plus grands poètes « Shakespeare, Lope de Vega, » n'ont pas su échapper, et a scrupuleusement reproduit l'époque patriarcale où la scène se place. A quel homme, accoutumé à lire les littératures antiques, fera-t-on croire une proposition aussi incroyable? « Job n'était pas un habitant de la Palestine, ce n'était pas un Israélite, pas même un Abrahamide; c'était un thérachide (!), de ceux qui avaient conservé l'antique culte monothéiste propre à ces races (!), avant qu'il eût été augmenté ou modifié par la loi mosaïque ni corrompu par l'introduction d'aucun culte idolâtre.... Nous reportons, en conséquence, l'existence historique ou légendaire de la personne de Job à une époque antérieure à la constitution de la loi mosaïque (!). » M. C. devrait au moins nous dire à quelle époque il place la « loi mosaïque »; je crains qu'il ne s'en tienne encore à cet égard aux idées, aussi insoutenables que vagues, de la tradition. Quelque part, il trouve très-simple que David ait pu invoquer une loi écrite. Tout cela, nous avons regret à le dire, ne supporte pas l'examen. Ces termes de loi mosaïque, de monothéisme primitif des sémites, etc., appartiennent à un ancien vocabulaire, absolument tombé en désuétude; ils représentent un point de vue de la critique religieuse dépassé depuis vingt ans. Un raisonnement qui repose sur du pareilles données historiques et littéraires nous surprend dans un ouvrage qui témoigne d'ailleurs d'une connaissance solide de la littérature théologique contemporaine. — Comme critique d'une autre nature, je m'étonne que M. C. n'ait pas reproduit dans ses traductions le véritable nom du dieu des Israélites, Jahveh, et se soit contenté d'un équivalent certainement inexact, l'Eternel.

Les reproches que nous adressons à l'œuvre de M. Castelli perdent beaucoup de leur portée, nous tenons à le dire, quand on considère le but de vulgarisation élevée qu'il se propose. Ils ne diminuent point le mérite d'un fort bon travail, où l'on pourrait souhaiter un sens critique plus sûr, mais qui est de nature à frayer la voie à une diffusion plus grande des résultats de la critique religieuse au delà des Alpes. Ses traductions, en particulier, accompagnées de remarques philologiques et littéraires, seront consultées avec profit. Nous voudrions l'engager à poursuivre ses publications par un volume sur les prophètes, sujet sur lequel il pour-

rait rectifier beaucoup d'idées erronées et qui lui permettrait de faire pénétrer ses lecteurs au cœur même du développement religieux dont la Bible nous a conservé les monuments.

Maurice VERNES.

---

239. — **Chroniques de Froissart**, publiées pour la Société de l'histoire de France, par Siméon LUCE. Tome VI, 1360-1366, in-8°, xcvi-384 p.p. 1876. — Prix : 9 francs.

Il serait impossible, à propos du tome VI de l'édition de la Chronique de Froissart, que M. Luce poursuit avec un zèle si méritoire, de revenir sur les premiers volumes et surtout sur l'introduction, dont la publication est déjà un peu ancienne, et qui sont depuis longtemps dans les mains de tous ceux qui s'occupent sérieusement de l'histoire de France au moyen âge. Toutefois, sans examiner les cinq premiers volumes, il sera peut-être bon d'indiquer sommairement l'économie de la nouvelle édition.

Jusqu'ici, deux éditeurs seulement avaient tenté de donner un texte critique de Froissart, avec une annotation historique continue. Le premier est Buchon, et son travail sur Froissart est resté le meilleur de cet érudit laborieux, mais léger et brouillon, qui a touché à tous les sujets de l'histoire du moyen âge, sans en approfondir aucun [1]. L'autre est M. Kervyn de Lettenhove, qui a tenu à honneur de terminer son travail avant M. L., comme pour affirmer les droits de la Belgique à la possession exclusive de Froissart ; mais, dans cette édition, le texte de Rome choisi par M. Kervyn de Lettenhove a été transcrit par son copiste avec une légèreté si déplorable, qu'il est impossible de l'employer. Des pages entières du ms. ont été omises, si bien que nous n'avons plus qu'un Froissart abrégé au gré d'un scribe inintelligent et paresseux [2]. En outre, l'annotation historique de cette édition est extrêmement inégale, tantôt abondante à l'excès, tantôt complètement absente ; enfin, les sources des documents cités en note sont rarement indiquées ou le sont d'une manière insuffisante. A tout prendre, l'édition de M. Kervyn de Lettenhove n'a sur celle de M. L. que deux avantages, l'un dont nous reparlerons plus bas, l'autre qui est d'être dès à présent muni d'une table copieuse,

---

1. Exception faite de l'histoire de l'Orient latin, que ses travaux ont contribué à faire bien connaître.

2. Il faut surtout dire paresseux. Les exemples que M. Luce cite (I, p. 77 à 82), prouvent que ce copiste n'a jamais passé un membre de phrase essentiel au sens. Seulement il a supprimé toutes les incises, toutes les circonstances secondaires et accessoires que Froissart se plaît à exprimer. Aussi ne faut-il pas s'étonner si M. Kervyn de Lettenhove a trouvé dans le texte de la troisième rédaction ainsi transcrite des symptômes de lassitude et d'épuisement.

qui permet de l'employer pour les recherches courantes. Avouons que cet avantage est bien faible, et M. Kervyn de Lettenhove le perdra sans doute d'ici à quelques années, quand M. L. aura terminé son vaste travail.

L'édition de ce dernier a été précédée d'un travail préparatoire, que tout éditeur consciencieux doit avoir fait avant de choisir son texte et d'arrêter son plan. M. L. a tenu à examiner par lui-même tous les mss. de Froissart signalés dans les bibliothèques publiques et privées de l'Europe. Son examen a porté ainsi sur près de cinquante exemplaires du premier livre, qu'il est parvenu à grouper par rédaction et pour chaque rédaction par famille. Ce travail préparatoire lui a fait reconnaître trois rédactions du premier livre, le plus copié et le plus répandu de la Chronique, dont l'une est conservée par quarante-six mss., une autre par deux, la troisième par un seul. Quand on a examiné un si grand nombre de mss. pour un auteur tel que Froissart, mss. d'origine et d'époque différentes, on peut choisir son texte en toute sûreté, car à moins de retrouver l'autographe même de l'auteur, on est à peu près sûr d'avoir évité toutes les chances d'erreur.

Le classement de ses mss. terminés, M. L. a dû choisir son texte; pour obéir à la tradition, il a adopté le texte de la première rédaction, réunissant dans chaque volume les additions fournies par les deux rédactions postérieures, aussi bien que les variantes des mss. de la première; certaines de ces variantes sont le fait des copistes [1]. Cette disposition n'est pas sans inconvénient; il faut, pour étudier un fait, recourir à deux passages différents du même volume; mais la chose était à peu près inévitable, et cet inconvénient n'existera plus, le jour où la table générale aura paru.

A cette chronique de Froissart, si importante et si consultée, il fallait un commentaire géographique et historique perpétuel, pour contrôler les assertions de l'auteur, rectifier ses erreurs volontaires ou involontaires, compléter ses indications. Plus que tout autre, Froissart avait besoin d'un travail de ce genre. En effet, quoique écrivant en français, Froissart est anglais de cœur, il a toujours vécu à Windsor, à Bordeaux ou à la petite cour de Robert de Namur, et, malgré lui, il a dû subir l'influence du milieu où il a vécu. C'est des Anglais qu'il tient la plupart de ses renseignements, c'est pour la reine Philippe de Hainaut qu'il entreprend sa chronique, et il serait assez malséant à un historiographe officieux d'afficher une impartialité par trop choquante. Ce n'est pas qu'il soit partial avec intention; il l'est forcément dans sa position, ce qui ne l'empêche pas, toujours grand admirateur des belles actions de guerre, de

1. On peut citer les variantes du ms. français de Paris 6474 et 6475, œuvre d'un copiste breton, nommé Raoul Tainguy, et qui contient nombre d'additions fort importantes. Ce qui en augmente l'intérêt, est ce fait que le ms. en question a dû appartenir à la fille du neveu de Du Guesclin. Cf. tome VI, p. LVII.

louer les hauts faits des chevaliers français et de rendre justice à leur bravoure.

Ajoutons que Froissart est exposé à une autre cause d'erreur. Pour vivre dans le monde, il ne vit pas dans un cercle moins étroit que le premier moine venu. Rien de plus borné en somme que l'horizon où se meut la société chevaleresque de cette époque. L'infatuation, l'ignorance de cette noblesse, qui lit ou se fait conter les romans du temps, qui croit naïvement ressusciter les paladins de Charlemagne, n'ont d'égal que son incapacité profonde pour la politique et la guerre même. Froissart vit au milieu d'elle, l'admire et a toutes ses idées fausses et étroites. On peut dire que pas plus qu'elle, il n'a compris quelque chose à l'époque, dont il a raconté l'histoire. La guerre de Cent Ans ne lui est jamais apparue avec son véritable caractère. Il n'y a vu qu'un grand tournoi, servant de prétexte à de beaux faits d'armes qu'il pourra peindre dans sa langue imagée et vivante. Qu'on lise sa grande préface, qui reste, à notre sens, l'un des plus charmants morceaux de l'ancienne littérature française et l'on verra quelle idée bizarre il se fait de l'ordre social. Les auteurs ecclésiastiques du XIe et du XIIe siècle donnaient pour base à leur histoire l'empire et la papauté, et rattachaient ainsi l'histoire de leur temps au grand empire, dont il leur restait un souvenir confus. Pour Froissart, il n'en est plus ainsi. La société, telle qu'il la conçoit, vit par et pour une seule classe, la noblesse, et celle-ci n'a qu'une occupation, la guerre et les divertissements de la cour.

Aussi notre auteur n'a-t-il rien vu de bien clair à l'histoire de son temps. Il n'a rien compris ni à la Jacquerie, ni à la tentative d'Etienne Marcel, et le tableau qu'il nous a tracé de la France à cette époque a besoin d'être rectifié sur plus d'un point. Il faut y ajouter la dépopulation et la dévastation du pays, la ruine du commerce et de l'industrie, les massacres et les violences de chaque jour. Nous croyons qu'un auteur comme Jean de Venette donne de cette époque une idée bien plus juste que Froissart. Ajoutons enfin que celui-ci est loin d'être toujours exact et ne reproduit pas sans erreur les noms de personnes et les dates. Tantôt cela tient au long temps qui sépare le fait du moment où il écrit, tantôt aussi c'est la faute de celui qui lui a fourni les renseignements qu'il emploie.

C'est pourquoi sa chronique ne peut se passer d'un commentaire géographique et historique perpétuel. C'est à la rédaction de ce commentaire que M. L., une fois le texte choisi et établi, a donné tous ses soins. Pour le rédiger, il a employé un grand nombre de sources. La plus importante a été, sans contredit, les registres du Trésor des Chartes, collection admirable, où l'on retrouve toute l'histoire administrative, politique et financière du XIVe siècle et qui jusqu'ici n'a pas été exploitée comme elle aurait dû l'être. Il y a joint les Layettes du Trésor qui, tout en ne fournissant pas pour le XIVe siècle autant de documents que pour le XIIIe, ne laissent pas d'en posséder encore de fort nombreux et de fort intéressants. A ces

deux grandes sources, ajoutons les collections de la Bibliothèque nationale, collections dont la formation est récente, et qui renferment tout ce qui reste de la Chambre des comptes de Rouen. Mentionnons enfin les sources imprimées, assez nombreuses pour cette époque et qui contiennent nombre d'actes d'une importance capitale. Cette annotation, généralement intéressante, est pourtant incomplète sous un rapport. M. L. n'a guère connu, en fait de documents anglais, que les textes donnés par Rymer et les copies prises à Londres par Bréquigny. De là, dans son annotation, certaines lacunes qu'un séjour un peu prolongé à Londres aurait peut-être permis de combler. L'édition de M. Kervyn de Lettenhove, au contraire, est accompagnée d'un grand nombre de documents anglais, documents dont la source est généralement mal indiquée ou manque quelquefois entièrement, mais qui éclairent singulièrement le texte de Froissart.

Les documents réunis par M. L. lui ont donc permis de contrôler d'une manière constante les assertions de son chroniqueur. Il les a fait entrer dans les notes perpétuelles dont il a accompagné le sommaire de Froissart par lequel commence chaque volume. Ce travail permet de suivre pas à pas le récit de Froissart, de corriger ses erreurs de faits, de modifier de fausses appréciations ou de compléter ses récits.

Le tome VI de l'édition de M. L., paru le dernier, renferme l'histoire de six années (1360-1366). Deux grands faits dominent cette période, le traité de Brétigny et la délivrance de la France des grandes compagnies. A cette seconde affaire, il faut rattacher les campagnes de Du Guesclin en Normandie et en Espagne; enfin, si nous ajoutons que le même volume contient le récit de la bataille d'Auray et la fin de la guerre de succession de Bretagne, on verra qu'il serait difficile de l'imaginer plus rempli. Le sommaire de ce volume va nous permettre d'étudier le système d'annotation de M. L. et de prouver combien une pareille annotation était nécessaire avec un auteur comme Froissart. Quelques exemples suffiront.

P. XXXIV, il s'agit des ravages de Séguin de Badefol en Auvergne et en Velay. M. L. prouve, par des textes diplomatiques, que Froissart s'est trompé de près d'un an sur la date de la prise de Brioude, ville pourtant assez importante.

P. LVI. Nous trouvons ici la bataille de Cocherel, que Froissart a racontée d'après les récits d'un héraut gascon. M. L. a déjà démontré, dans son *Histoire de Du Guesclin*, que tout ce récit est inventé à plaisir et que l'honneur de la journée revient non pas aux Gascons, mais aux Bretons de Bertrand.

P. LXV. Froissart met Du Guesclin au nombre des chefs français qui assiégèrent la Charité en 1364. M. L. prouve qu'il est à peu près impossible qu'il y ait assisté, que de fin août à fin septembre il était occupé en Normandie et en Bretagne.

P. LXVI. Autre erreur de Froissart, plus grave; il reporte à 1363 une

campagne de Louis de Navarre, en Normandie, qui n'eut lieu que dans les derniers mois de l'année suivante.

P. LXVII-LXVIII. Ici le chroniqueur commet une erreur plus grave encore. Il prétend que le roi Charles V envoya des secours à Charles de Blois. M. L. prouve, au contraire, que ce prince essaya de prévenir le conflit et députa des envoyés spéciaux aux deux rivaux, et qu'il supprima la pension donnée à Du Guesclin qui était allé rejoindre l'armée franco-bretonne.

P. LXXI. Froissart se trompe de dix jours sur la date de la bataille d'Auray, qu'il place au 8 octobre au lieu du 28 septembre 1364. Du reste, M. L. fait remarquer (p. LXXV) que tout le récit de cette action a été fourni à Froissart par le héraut anglais Windsor, qui vint annoncer la victoire de Montfort à Edouard III.

P. LXXVIII. Froissart se trompe ici en plusieurs points : sur le traité de Charles V avec le roi de Navarre, sur le nom de la femme de Louis de Navarre, sur la date de la mort de celui-ci [1].

Ces quelques indications suffisent pour donner une idée du travail énorme que M. Luce s'est imposé et pour faire comprendre de quelle utilité est son édition. Il ne nous reste plus maintenant qu'à souhaiter bon courage à cet érudit, et à l'engager à activer autant qu'il lui sera possible l'achèvement de sa publication [2].

T.

---

240. — J. BASTIN. **Étude philologique de la langue française, ou Grammaire comparée et basée sur le latin,** ouvrage recommandé par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, première partie. Saint-Pétersbourg, 1878, un vol. gr. in-8°, pp. VIII-351.

Cet ouvrage de plus de trois cent cinquante pages, consacré seulement à la première partie de la grammaire, à l'étude des formes, est une œu-

---

1. Citons ici deux erreurs de noms de lieux relevées par nous dans le commentaire de M. L. P. XV, n. 5, il a l'air de dire que le château de Castelbon dans l'Ariège donnait son nom à la vicomté de ce nom que possédaient les comtes de Foix. Ce serait là une erreur. La vicomté de Castelbon était située dans la Cerdagne catalane et était la même chose que l'ancienne vicomté de Cerdagne, devenue héréditaire. P. XCI, M. L. mentionne un acte du prince Noir daté d'Ax, et il traduit Ax sur Ariège, Ariège, arr. de Foix. Il faut évidemment entendre Dax (Landes), dont le nom latin est *Aquæ*. Enfin, pourquoi M. L. relève-t-il (p. LXII et LXIII) des erreurs commises par M. de Barante dans l'identification des noms de lieux cités par Froissart? Nous croyons qu'il aurait pu ne pas tenir compte des fautes de cet auteur, dont les ouvrages n'ont aucune valeur scientifique.

2. Depuis la rédaction de ces articles, le tome VII de Froissart est paru; il contient les années 1366-1370. Encore deux volumes et le premier livre sera terminé.

vre considérable; elle est pleine de faits, et l'auteur s'y livre à de minutieuses statistiques d'exemples établissant les règles et les exceptions. C'est une compilation sérieuse des travaux sur la grammaire française. Dans la pensée de l'auteur, c'est plus qu'une collection de faits; comme le titre l'indique, M. Bastin a voulu écrire une grammaire historique; cette partie historique est la plus faible.

Le plus souvent, M. B. ne fait que reproduire la grammaire historique de M. Brachet, il connaît également la préface de l'*Alexis* de M. Gaston Paris et divers articles publiés sur la grammaire française dans la *Revue critique*. Cette connaissance de la vieille langue n'est qu'une connaissance de seconde main. Son érudition est peu sûre d'elle-même, incomplète, et ne sait pas éviter les erreurs. L'exposition est confuse, l'auteur veut dire trop de choses à la fois et s'embarrasse dans des explications trop chargées. Enfin il s'abandonne à de regrettables personnalités. Presqu'à chaque page, on le voit s'attaquer à des adversaires qu'il ne désigne pas, avec une aigreur, une acerbité de style qui rend la lecture de son livre très-désagréable. Malgré ces graves défauts, malgré des erreurs nombreuses, cette grammaire sera lue avec profit par le public russe auquel elle s'adresse.

A. Darmesteter.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 décembre 1878.

Après la lecture du procès-verbal de la séance du 29 novembre et à propos de l'incident qui s'était produit au sujet du bulletin blanc (ci-dessus, p. 372), M. de Wailly dit qu'il a retrouvé un précédent contraire à la dernière décision prise par l'Académie; le même cas s'étant présenté il y a quelques années, l'Académie avait décidé que le bulletin blanc ne devait pas compter. M. de Wailly se réserve de revenir sur cette question à une autre séance.

L'Académie est invitée, par une lettre du Ministre de l'instruction publique, à présenter des candidats aux fonctions de directeur de l'Ecole française d'Athènes.

Lecture est donnée de trois décrets, en date du 3 décembre 1878, par lesquels le Président de la République a approuvé les trois élections faites à la séance du 29 novembre. Les trois nouveaux membres, MM. Barbier de Meynard, Foucart et Schefer, sont introduits et prennent place.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de Mme Jean Reynaud, qui annonce la volonté de fonder un prix annuel de 10,000 francs, qui portera le nom de *prix Jean Reynaud*, et que décerneront successivement d'année en année les cinq académies de l'Institut (par conséquent à des intervalles de cinq ans pour chaque académie). Le prix devra être décerné chaque année à l'ouvrage original le plus important qui ait été fait, pendant les cinq années écoulées, dans le genre des travaux de l'Académie qui le décernera. Les membres de l'Institut ne seront pas exclus du concours. Le prix ne pourra être décerné qu'intégralement; s'il n'est pas décerné, l'Académie emploiera l'argent au soulagement de quelque grande infortune particulièrement digne d'intérêt. — L'Académie décide en principe d'accepter, en ce qui la concerne, la donation de Mme Jean Reynaud. Le règlement administratif de l'affaire est renvoyé à la commission centrale administrative de l'Institut.

Lecture faite de la liste des correspondants de l'Académie, il est constaté qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de trois correspondants étrangers, MM. Roulez, Westergaard et Th. Wright, décédés, et de deux correspondants français, M. Boré, décédé, et M. Mariette, élu membre de l'Académie. L'Académie nomme deux commissions chargées de présenter des candidats à ces diverses places. La première, chargée de présenter des candidats aux places de correspondants étrangers, est composée de MM. A. de Longpérier, Ad. Regnier, Léon Renier, Alfred Maury; la seconde, chargée de présenter des candidats aux places de correspondants français, est composée de MM. de Wailly, de Saulcy, Delisle et Gaston Paris.

M. le Dr Schliemann rend compte à l'Académie de ses dernières recherches à Ithaque et en Troade. — A Ithaque, M. Schliemann a cherché le site de la ville homérique, et il est arrivé à la conviction qu'il était impossible de placer cette ville, comme on l'avait fait jusqu'ici, au lieu appelé *Polis*, au nord de l'île. Ce lieu ne porte pas de trace de constructions; la hauteur dans laquelle on avait voulu voir l'acropole de l'ancienne ville n'est qu'une roche nue et brute, qui semble n'avoir été jamais touchée par la main de l'homme. La plaine environnante est la partie la plus fertile de l'île, et il n'est pas croyable qu'on ait jamais eu l'idée de bâtir une ville sur un sol aussi manifestement désigné pour être tout entier employé en culture (surtout dans une île petite et aride comme Ithaque. D'ailleurs des fouilles faites en ce lieu n'ont donné aucun résultat, et, en fait de ruines, on n'y voit que quelques rares débris de constructions du moyen âge. M. Schliemann a porté ses recherches d'un autre côté, sur le mont *Aetos*, hauteur très-escarpée et difficile à gravir à cause de la raideur de la pente, de l'abondance des cailloux et des épines qui gênent la marche, et de la chaleur accablante à laquelle on est exposé. Sur les flancs de cette montagne il a trouvé des restes importants de constructions cyclopéennes, qui ont d'autant plus facilement pu passer inaperçues jusqu'ici, qu'elles sont éloignées de tout sentier et ressemblent de

loin à de simples masses de rochers. On distingue toute l'enceinte de la ville, grande muraille cyclopéenne à l'intérieur de laquelle ont pu trouver place jusqu'à 2,000 maisons. Un grand nombre de ces maisons ont laissé des traces parfaitement distinctes, et M. Schliemann en a reconnu et examiné 190. En fait d'ustensiles et autres objets mobiliers, les trouvailles, à Ithaque, ont été insignifiantes.

M. Schliemann a aussi visité la grotte de stalactites, voisine de la mer, qui a déjà été reconnue pour celle où Homère dit qu'Ulysse fut déposé par les Phéaciens à son retour, et qu'il cacha ses trésors. Des fouilles faites dans cette grotte n'ont pas donné de résultats. Mais M. Schliemann a constaté, quant à la grotte même, l'exactitude de la description d'Homère. Il a vu les deux portes, dont *l'une est pour les hommes et l'autre pour les dieux*, c'est-à-dire que l'une est praticable, tandis que l'autre est une sorte de cheminée très-élevée, en sorte qu'on ne peut la supposer accessible qu'à des êtres surnaturels. — Après cette exploration d'Ithaque, M. Schliemann est retourné en Troade, où il a repris ses fouilles d'il y a cinq ans. Il a eu à lutter contre de grandes difficultés, ayant trouvé le pays infesté par la fièvre, les épizooties et les brigands. Toutefois, il a pu faire de nouvelles découvertes, et notamment mettre au jour les substructions d'un édifice qu'il reconnaît pour le palais du roi Priam. Cet édifice est assez grand pour qu'en lui supposant cinq ou six étages d'élévation il ait pu contenir au moins cent chambres, comme le dit Homère. Dans ses ruines ont été trouvés un trésor considérable d'ornements en or et trois autres trésors plus petits. M. Schliemann donne des détails très-circonstanciés sur les différents objets trouvés, leur usage, leur caractère artistique et l'état de civilisation dont ils témoignent. Il signale, enfin, dans les ruines de Troie la grande muraille d'enceinte de la ville, qui est encore visible, et qui a été construite, selon lui, non par les Troyens, mais par un peuple plus ancien, leur prédécesseur dans la contrée.

Ouvrages déposés : — Campos Leyza (Etienne de), Analyse étymologique des racines de la langue grecque pour servir à l'histoire de l'origine et formation du langage ; clef de l'interprétation hébraïque, ou Analyse étymologique des racines de cette langue... Analyse étymologique des racines de la langue latine (Bordeaux, 3 vol. in-8°); — Chabaneau (Camille), Histoire et théorie de la conjugaison française (Paris, 1878, in-8°); — Delpech (Henri), la bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIIIe siècle, avec deux plans topographiques (Paris, 1878, in-8°) ; — Luro (E.), le pays d'Annam, étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites (Paris, 1878, in-8°); — Montzey (Ch. de), Société historique et archéologique du Maine : Histoire de La Flèche et de ses seigneurs (Le Mans et Paris, 1877-1878, 3 vol. in-8°); — Rousset (Léon), A travers la Chine (Paris, 1878, in-8°); — Sotez (Edmond), Notices sur les évêques d'Amiens (Amiens, 1878, in-8°).

Présentés de la part de l'auteur par M. Egger : Schliemann, Mycènes (édition française, un vol. gr. in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 28 Décembre — 1878

241. — **Einleitung in das Alte Testament** von F. Bleek 4te Auflage, bearbeitet von J. Wellhausen. Berlin, G. Reimer, 1878, in-8°, viii-662 p.

On connaît les mérites qui ont fait et continué le succès de l'introduction à l'Ancien Testament de feu F. Bleek, précision de renseignements, clarté de la mise en œuvre et de l'exposition, sagacité et valeur générale des conclusions adoptées. Le soin d'en préparer la quatrième édition a été confié à un professeur distingué de Greifswald, sur lequel des travaux pénétrants sur quelques points de la critique biblique venaient d'attirer l'attention, M. J. Wellhausen. Il prend soin de nous dire, dans une préface de quelques lignes, qu'il accepte la responsabilité de l'ouvrage pour les parties suivantes : 1° les § 1-3 (p. 1-5) qui forment au volume une introduction très-brève. Ces quelques pages remplacent les 163 premières de la troisième édition qui contenaient de longs développements sur la science de l'Introduction et son histoire, sur l'Ancien Testament en général, sur les langues de la Bible et les dialectes apparentés, sur l'histoire de la philologie hébraïque et de l'exégèse chez les Juifs et les chrétiens. M. W. a estimé que ces renseignements, mieux à leur place ailleurs, surchargeaient le volume au détriment de son objet immédiat. — 2° Les § 81-134 (p. 152-266). Cette portion du volume traite d'abord des progrès récents de la critique de Pentateuque-Josué; et principalement (§ 88-134) des livres historiques (Juges, Ruth, Samuel, Rois). Les bons juges estimaient, en effet, que l'œuvre de Bleek méritait d'être refondue et reprise en cet endroit : M. W. y a substitué une étude absolument personnelle, dont l'honneur comme la responsabilité reviennent à lui seul. — Enfin 3°, le nouvel éditeur réclame la paternité des § 269-308 (p. 545-655) qui traitent de la collection du canon juif et du texte de l'Ancien Testament.

M. W. a également modifié les grandes divisions de l'ouvrage : celles-ci sont désormais au nombre de six : Pentateuque-Josué, livres historiques, livres prophétiques, livres poétiques, réunion du canon juif, le texte de l'Ancien Testament, tandis que la troisième édition se présentait ainsi : 1° origine des différents livres ; 2° histoire du canon ; 3° histoire du texte. Pour tout le reste, la quatrième édition se borne à des changements insignifiants.

Nous nous trouvons donc en présence de ce spectacle singulier, d'un éditeur qui, dans les deux tiers du livre, respecte profondément le texte de son devancier, et, dans le troisième, lui substitue hardiment le sien. Cela peut paraître inconséquent; toutefois les personnes qui suivent de près les études bibliques s'entendront sans doute pour approuver M. W., comme l'a fait tout d'abord l'éminent professeur de Leyde, M. Kuenen (Voy. *Theologisch Tijdschrift*, Leiden, 1878, n° 3). Le mérite connu du livre de Bleek réside, tout le monde l'accorde, dans ses introductions aux livres particuliers. Ç'a été l'élément d'un succès solide et de bon aloi : il convenait de le respecter. Aussi M. W. reproduit-il le texte premier partout où il le pouvait sans se tenir trop en arrière des résultats actuels. Du moment où il reconnaissait la nécessité d'un changement important et qu'il se sentait en mesure de l'opérer, il valait mieux tailler dans le vif et renoncer à une correction pénible et gauche; c'est ce qu'il a fait pour les livres historiques. On demandera pourquoi il n'a pas agi de même pour le Pentateuque-Josué, à l'égard duquel Bleek représente un point de vue dépassé. C'est sans doute que M. W. aurait cru outre-passer par là ses droits de rééditeur. Sa contribution personnelle dans la présente édition est assez sensible pour juger de ce que vaudrait un Bleek tout à fait transformé par le professeur de Greifswald. Il appartiendra au public, en conservant sa sympathie à cet excellent ouvrage, de mettre M. W. à même de nous donner une introduction à l'Hexateuque (Pentateuque-Josué) qui corresponde à l'état actuel de la science. Ce qui augmentait le scrupule de M. W. est certainement aussi la circonstance, qu'il est lui-même l'auteur d'une théorie nouvelle de la formation de Genèse-Josué qui n'a pas encore complètement subi l'épreuve de la discussion. Il reproduit sa thèse à la fin d'un précieux résumé de l'histoire de la question mosaïque depuis la mort de Bleek, principalement emprunté à M. Kuenen ; cette thèse ne saurait manquer d'intéresser vivement ceux que préoccupe l'issue de la grande controverse engagée entre les partisans de l'antiquité respective du document élohiste et du document jéhoviste. M. W., comme les critiques les plus récents et les plus autorisés, considère le document élohiste-sacerdotal comme le plus récent, comme exprimant la phase postérieure du développement religieux israélite. Nous sommes aise de donner à son résumé la publicité d'un recueil français. (Voy. *Jahrbücher für Deutsche Theologie* 1876-1877.) — « Le Jéhoviste (J E) provient de deux sources, dont l'une emploie couramment le nom de Jahvé, l'autre celui de Elohim. Pour

plus de simplicité, ajoutons que J comme E ont été l'objet de plusieurs éditions augmentées, avant d'être réunis. A J E, livre historique ne contenant que de brefs textes de loi (Exode, xx-xxiii, xxxiv), encadrés aux places convenables, a été réuni le Deutéronome, qui n'était originairement qu'un recueil de lois; en même temps l'Hexateuque entier (en tant qu'il équivaut à J E, par conséquent à l'exclusion complète du Lévitique) a été retravaillé au point de vue deutéronomique, faiblement dans la Genèse, d'une manière plus sensible dans Exode et Nombres, considérablement dans le livre de Josué. A côté de J E + Dt existe, d'une façon indépendante, un autre ouvrage, qui est également historique-législatif, à savoir le code sacerdotal, dénomination préférable à celle de *Grundschrift* (nous félicitons M. W. d'avoir rejeté cette dénomination équivoque, empruntée à un système dont les représentants diminuent de jour en jour). L'élément fondamental de ce livre, qui apparait presque pur dans la Genèse, mais qui ailleurs a reçu, par les soins d'une école entière, les développements les plus étendus, est le livre de la quadruple alliance (Q), ouvrage qui se distingue en ceci, qu'il place les lois dans un cadre strictement historique et quil aime aussi à les habiller d'un vêtement historique. Le dernier rédacteur de l'Hexateuque (R) qui a fait un tout de J E + Dt et du code sacerdotal, prend pour base ce dernier, part de ses conceptions et emploie ses expressions. — La question de l'ancienneté relative de ces sources repose présentement sur la comparaison de J E + Dt avec PC (le Priester-codex); quant à la question de l'antériorité respective de J et de E, on ne saurait pour le moment la trancher. La solution se trouve dans cette remarque, que J E *ne sait rien* de l'unité de culte, que le Deutéronome *réclame* ladite unité comme une institution nouvelle non existante jusque-là, que le code sacerdotal, au contraire, la *suppose* comme ayant existé de tout temps naturellement et développée dans toutes ses conséquences. Ainsi donc, le code sacerdotal (*Grundschrift,* document élohiste) est non-seulement de date plus récente que J E, mais est postérieur au Deutéronome. Il forme la loi de la « Communauté, » du culte divin légitime, non du « peuple d'Israël. » Avec ce trait s'accordent tous les autres [1]. — Tout n'est pas également original dans cette exposition, mais elle dénote un esprit ferme, précis, capable de voir de haut, et, ou nous nous trompons fort, ou le suffrage prochain des critiques en ratifiera sans hésiter les principaux points. Voilà longtemps que l'Allemagne se dérobe à la tâche de formuler nettement ce qui, dans le plus grand problème de la critique de l'Ancien Testament, doit être considéré comme acquis ou réclame une nouvelle enquête. M. Wellhausen est de ceux dont les travaux autorisent les meilleures espérances.

---

1. La rédaction du document jéhoviste (J E) devrait remonter ainsi au viii[e] siècle environ, celle du Deutéronome à la fin du vii[e], celle du code sacerdotal au v[e] avant J.-C.

Pour en revenir à cette quatrième édition, elle a le double mérite d'améliorer sensiblement l'œuvre primitive de Bleek et de préparer le public, — à brève échéance, nous l'espérons, — à un progrès plus considérable encore.

Maurice VERNES.

---

242. — **Histoire du comté de Tonnerre**, par A. CHALLE, président de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Auxerre, Perriquet, 268 pages in-8°.

L'histoire du comté de Tonnerre présente un réel intérêt. L'une des dernières du royaume, cette principauté conserva une certaine indépendance, et, sur bien des points ses derniers possesseurs jouissaient de droits presqu'aussi étendus que ceux qu'avaient exercés leurs prédécesseurs du XIIe siècle. Aussi y avait-il là matière à une intéressante monographie, et les archives seigneuriales n'auraient pas manqué de fournir ample matière à une étude sur l'administration féodale durant les trois derniers siècles. Celui qui demanderait cette étude à cette nouvelle histoire du comté, risquerait de perdre son temps. M. Challes, au lieu de réunir des faits intéressants, et qui longtemps encore seront nouveaux sur l'organisation intérieure du pays, sur les tribunaux, les impôts, la condition des terres et des personnes, s'est attaché à raconter longuement, trop longuement même, la vie et les gestes des anciens comtes de Tonnerre. Généralement ce récit n'est guère qu'une amplification de l'*Art de vérifier les dates* et des ouvrages employés par l'auteur de celui-ci. Quand M. C. contredit ses devanciers, il ne donne aucune raison ni pour ni contre, et nous ignorons pourquoi il a adopté sur tel point, rejeté sur tel autre, la chronologie suivie jusqu'à lui. Sans compter que l'histoire générale reparaît à chaque instant et que ce que l'auteur nous en dit ne se distingue ni par la nouveauté du fond, ni par l'élégance de la forme. Autre défaut plus grave : les sources sont citées d'une façon tellement sommaire, quand elles sont citées, qu'il est à craindre que M. C. ne cite de mémoire ou d'après d'autres ouvrages. — P. 60. Il renvoie au *Livre des Chartes de la ville,* sans plus de détails. — P. 40. Guillaume de Nangis, l. I, c. XXXIV, et Christine de Pisan, *Vie de Charles V*. Comment ces deux noms viennent-ils ici à propos d'un fait du XIIe siècle ? L'ouvrage de Guillaume de Nangis n'est pas divisé en livres et nous ignorons où Christine parle de Guillaume, comte de Tonnerre, vers 1136. — P. 32. *Chronic. Besuense,* Gall. Christ. Instrum. Ling. Il faut mettre un trait entre *Besuense* et *Gallia* et lire *Gallia Christiana*, tome X, *instrumenta Lingonensia* (Langres). Ajoutons que ce n'est que fort rarement que les sources sont indiquées même de cette façon incomplète.

Enfin, ce qui rend l'ouvrage de M. C. presqu'impossible à consulter, est la manière déplorable dont ont été corrigées les épreuves. On

trouve, p. 33, Alexandre III du temps de Philippe I[er]. La suite des comtes de Tonnerre (p. 42-43) est absolument incompréhensible; un comte mort en 1161, agit encore en 1164; de Guillaume III on passe sans transition à Guillaume V. En 1217, Célestin III (!) couronne Pierre de Courtenay, empereur d'Orient à Rome (p. 60). Jeanne de France, comtesse de Champagne, femme de Philippe le Bel, fait un traité en 1347 avec la comtesse de Tonnerre (p. 76). Qu'est-ce que les archives du Trésor des Chartes, p. 256, nº 24? (p. 87). Ne serait-ce pas la layette 256, nº 24 (Cf. Teulet, II, 289)? Un tel renvoi nous fait craindre que M. Ch. n'ait pas vu l'acte lui-même.

En réalité, un seul texte de quelque intérêt est à signaler dans le travail de M. Challes : la coutume du comté de 1495, qui, paraît-il, est inédite et que l'auteur publie dans ses pièces justificatives. Le document est intéressant, mais on le trouvera un peu court pour être accompagné d'une si longue dissertation.

A. M.

---

243. — **Quelques lettres inédites d'Isaac de la Peyrère à Bulliau**, publiés avec une notice, des notes et un appendice par Ph. Tamizey de Larroque (Plaquettes gontaudaises, nº 2). Paris, Champion, et Bordeaux, Lefebvre. 50 p. pet. in-18.

M. Tamizey de Larroque vient de publier le second numéro de la jolie collection qu'il a intitulée : *Plaquettes Gontaudaises*. (Voy. *Rev. crit.*, nº 45.) Celle-ci est consacrée à un original du XVII[e] siècle, Isaac de la Peyrère, bibliothécaire du grand Condé, qui, né protestant à Bordeaux en 1594, se fit catholique en 1655, et mourut au séminaire de N.-D. des Vertus, le 30 janvier 1676 [1]. La cause de son abjuration fut le scandale causé par les hérésies contenues dans son livre sur les *Préadamites* paru en 1655, où il soutenait que, d'après la Bible même, il avait existé des hommes avant Adam. Accusé d'hérésie à ce sujet, arrêté à Bruxelles, terrifié par des menaces, il dut aller à Rome implorer le pardon du Pape, Alexandre VII, qui prit le cas assez gaîment, et reçut l'hérétique en disant : « Embrassons cet homme qui est avant Adam. » C'était du reste avant tout un érudit fantaisiste que La Peyrère, fort inoffensif et plein d'esprit, comme le prouvent les charmantes citations

1. Il paraît avoir été du reste fort peu fanatique et la jolie épigramme de La Monnoye paraît avoir exprimé assez justement ses sentiments :

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite.
Quatre religions lui plurent à la fois,
Et son indifférence était si peu commune,
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit, et n'en choisit pas une.

des lettres de Gui Patin et de Richard Simon, faites par M. T. de L., et les lettres mêmes à Bulliau. Il y raille fort agréablement ses railleurs. « Il y a un gaillard, écrit-il, qui a ecrit à un de mes amis sur le suject de mes Préadamites que je luy ferois plaisir de faire une carte des païs de la Lune. Je lui ai fait savoir que M. Hevelius [1] l'a faite et que, s'il veut, il ne sera rien de si aysé que de lui faire donner une place dans ces contrées nouvellement descouvertes, pour y bastir une belle maison, et que l'on y fait de beaux châteaux aussy bien qu'en Espagne. »

M. T. de L. donne encore des détails intéressants sur un ouvrage de La Peyrère : du *Rappel des Juifs,* où, caressant une chimère bien souvent reprise depuis par des auteurs et des visionnaires protestants, surtout en Angleterre, il annonce le retour des Juifs en Terre-Sainte. Une version manuscrite latine de cet ouvrage remanié a dû se trouver dans la Bibliothèque du grand Condé et on en a perdu la trace. La Peyrère avait écrit aussi, en 1644, pendant son séjour à Copenhague auprès de l'ambassadeur de France, une *Relation de l'Islande* (parue en 1663) et à La Haye, un peu plus tard, une *Relation du Groënland* (parue en 1647). Sa *Relation de la Bataille de Lens,* publiée en 1648, est un petit chef-d'œuvre de narration. M. T. de L. a réédité la lettre dédicatoire à la reine de Suède. Est-il nécessaire d'ajouter, quand on a affaire à un éditeur tel que M. Tamizey de Larroque, que les notes sont pleines de curieux détails bibliographiques, biographiques et anecdotiques ? Nous y relevons l'annonce très-bien venue d'une prochaine édition complète et correcte, avec commentaire, des lettres de Guy Patin [2].

---

244. — **L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle,** documents historiques et littéraires, publiés et annotés par Alfred Morel-Fatio. Heilbronn, Henninger frères; Paris, libreria española de Denné; Madrid, libreria de Murillo, 1878, xi et 698 p.

M. Morel-Fatio, un de ceux qui connaissent le mieux les *Cosas de España,* n'a pas voulu présenter dans ce volume un tableau de la société espagnole au xvi[e] et au xvii[e] siècle. Les documents inédits qu'il a publiés ne concernent que quelques épisodes de l'histoire moderne de l'Espagne; mais ils renferment des détails nouveaux, et, comme dit l'auteur, confirment sur plusieurs points les opinions reçues, rectifient sur d'autres des théories prématurées et mal établies, ou tout au moins comblent des lacunes dans la connaissance d'une époque difficile à comprendre et à juger équitablement.

L'ouvrage contient : I. *Un mémoire présenté au roi Philippe II par*

1. Auteur d'une *Selenographia,* Dantzig, 1647.
2. Nous avons relevé p. 41, l. 31, une faute d'impression : *Bouquier* pour Bauquier.

Iñigo Lopez de Mendoza, marquis de Mondéjar et capitaine général du royaume de Grenade, pour justifier sa conduite pendant la campagne qu'il dirigea contre les Morisques en 1569. (P. 1-96.) Le marquis, presque accusé de trahison par ses ennemis et rappelé à Madrid, rédigea ce mémoire entre la fin d'avril et le mois de juillet 1570. Sans ajouter beaucoup au récit de Mendoza et de Marmol, la justification du marquis de Mondéjar prouve que les gens de robe et d'église provoquèrent l'insurrection morisque et que les seigneurs s'opposèrent d'abord à une guerre d'extermination contre une population laborieuse qui exploitait leurs domaines. Le mémoire est suivi de deux appendices : le premier est une supplique du cinquième marquis de Mondéjar qui demande la vice-royauté du Pérou et le second, un fragment de l'histoire de la maison de Mondéjar.

II. *Lettres de Don Juan d'Autriche écrites des Pays-Bas à D. Rodrigo de Mendoza et au comte de Orgaz de 1576 à 1578.* (P. 97-150.) Ces lettres, tout intimes, nous font mieux connaître le célèbre bâtard de Charles Quint. On le voit « tantôt exaspéré par les exigences et l'entêtement des Flamands, tantôt désespéré par les lenteurs et l'inaction de la cour de Madrid, tantôt enflammé par le désir de prendre sa revanche à la tête de ses compagnons d'armes des Alpujarras et de Lépante. »

III. *Relation du voyage en Espagne de Camillo Borghese, auditeur de la chambre apostolique, en 1594.* (P. 151-256.) On sait que Camillo Borghese devint pape sous le nom de Paul V. En 1594, il était nonce de Clément VIII ; il vint en Espagne pour demander à Philippe II de secourir l'Empire contre les Turcs et, après de longues négociations, obtint trois cent mille écus. Un ecclésiastique attaché à la suite de Borghese, écrivit une relation du voyage. C'est ce *Diario* que publie M. M.-F. On y remarquera surtout les passages sur l'effronterie des femmes espagnoles, sur la misère des grands, sur le laisser-aller nonchalant des ministres de Madrid. Un assez long travail de statistique complète le *diario;* il se compose d'une relation des divers conseils de la monarchie, d'un état des revenus du Roi Catholique, d'une liste des archevêchés et évêchés et d'une liste des titrés de Castille. Quatre appendices accompagnent le journal du voyage de Borghèse : 1° l'instruction remise par le pape Clément VIII à Borghese (naturellement en italien et d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Florence) ; 2° un exposé des règles qui déterminent entre les conseils et ministres d'Espagne la répartition des mémoires adressés au roi ; 3° un document d'administration militaire, fort curieux et renfermant le budget d'un corps d'armée espagnol au XVIe siècle ; 4° un itinéraire de l'Espagne et du Portugal, très-concis et rempli de conseils pratiques à l'usage des voyageurs du XVIIe siècle.

IV. *Lettres d'Antonio Perez, écrites pendant son séjour en Angleterre et en France.* (P. 257-315.) Ces lettres du célèbre ministre de Philippe II (nous ne disons pas, comme M. M.-F., *du plus célèbre,* car le cardinal Granvelle est aussi connu qu'Antonio Perez) ont été

écrites par le ministre espagnol durant son séjour en Angleterre et en France. On n'y trouve aucun détail intéressant ou nouveau sur les causes de sa disgrâce et sur les péripéties de son procès. Ce sont des demandes d'argent adressées soit à Henri IV, soit au connétable Henri de Montmorency et à son secrétaire M. de Maridat, ou bien des informations sur la politique espagnole : Perez, toujours besoigneux, battait monnaie avec les renseignements qu'il recevait de ses amis d'Espagne et d'Italie. Certaines de ces lettres, publiées par M. M.-F., sont de petits chefs d'œuvre de style; Perez savait manier la flatterie et lui donner une forme délicate, mais il manque parfois de naturel et vise trop à la concision. Chemin faisant, l'éditeur discute trois passages des écrits de Perez qui se rapportent à l'épisode le plus important de sa vie aventureuse (ses amours avec la princesse d'Eboli et la jalousie de Philippe II).

V. *Relation des campagnes du Bas-Palatinat en 1620 et 1621 par Don Francisco de Ibarra.* (P. 315-488.) Ce Don Francisco de Ibarra, capitaine de lances espagnoles, a raconté avec une grande impartialité l'histoire des campagnes de Spinola et de son lieutenant Córdoba contre l'Union protestante et Mansfeld. Son œuvre, que l'auteur de l'histoire de Philippe III, Matias de Novoa, a pillée sans vergogne, devra être consultée par les historiens de la guerre de Trente-Ans.

VI. *Cancionero general de obras nuevas nunca hasta aora impressas assi por ell arte española como por la Toscana.* 1554. (P. 489-602.) Ce *Cancionero* est composé, en partie d'œuvres de l'ancienne école espagnole et en partie d'essais à la mode italienne. Il fut publié à Saragosse par Estéban de Nágera en 1554; un seul exemplaire, conservé à la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel et déjà fort bien décrit par Ferdinand Wolf, a échappé à la destruction : il est aujourd'hui réimprimé par M. M.-F. On trouvera dans ce recueil des vers de Juan Coloma, de Pedro de Guzman, de Francisco de Santestevan, de Micer Gualvez, de Luis de Narvaez, de Luis de Haro, de Juan Hurtado de Mendoza, de Gerónimo Ximenez, de Urrea, de Francisco de Villalobos, le joyeux et spirituel auteur des *Problemas*, de l'*almirante* Fadrique Henriquez, l'ami et le protecteur de tous les poètes de son temps, enfin de Juan Boscan et de Diego de Mendoza, les plus illustres parmi les auteurs du *Cancionero*.

VII. *Académie burlesque célébrée par les poètes de Madrid au Buen Retiro en 1637.* (P. 603-684.) Cette *Academia burlesca* du Buen Retiro est un épisode des fêtes brillantes que célébra la cour de Madrid à l'occasion du vote des électeurs de l'Empire qui conférait la dignité de roi des Romains au roi de Hongrie, plus tard empereur sous le nom de Ferdinand III. Cette nouvelle, peu importante en somme pour l'Espagne, fut le prétexte de réjouissances, de mascarades et de représentations théâtrales. Entre autres divertissements, on institua un concours littéraire : les poètes qui se présentaient devaient improviser une pièce de vers sur un sujet donné et y jeter des bons mots et des allusions comiques à la fête et aux choses du jour. L'*Académie* était présidée par Luis Velez

de Guevara, assisté d'Alfonso de Batres et de Francisco de Rojas. Si médiocres que soient les poésies des concurrents, elles ne sont pas absolument méprisables et, comme dit M. M.-F., on y remarque un certain respect de la forme, de la langue aussi bien que du vers.

Un emploi juste et sobre des signes orthographiques, des introductions spéciales, de nombreuses annotations bibliographiques et critiques facilitent la lecture et l'intelligence des textes publiés par M. M.-F. Les *hispanistes* et les amis de l'ancienne Espagne accueilleront avec reconnaissance ce recueil de documents si variés; M. Morel-Fatio a déjà contribué à l'avancement des études espagnoles par son édition du *El Mágico Prodigioso* de Calderon [1]. Sa nouvelle publication éclaire d'une lumière nouvelle quelques faces d'une civilisation curieuse et met à la portée de tous d'importants matériaux pour l'histoire et la littérature d'une nation qui joua au XVI[e] siècle le premier rôle en Europe.

A. C.

---

245. — **John Milton's politische Hauptschriften**, übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Dr Wilhelm BERNHARDI. Band. III. Erste bis vierte Lieferung. Leipzig, Erich Koschny. 1876-77.

La *Revue critique* (1875, 30 janvier; 1876, 5 août) a déjà rendu compte des premiers volumes de cette traduction des principaux ouvrages en prose de Milton. Le troisième volume qui a paru depuis, renferme la traduction des écrits suivants : « *The reason of church government urg'd against prelaty, 1641* », « *An apology against a pamphlet call'd a modest confutation of the animadversions, etc, 1642* », « *Considerations touching the likeliest means to remove hirelings out of the church, 1659* », « *The readie and easie way to establish a free commonwealth, 1659* ». Les deux premiers de ces écrits n'offrent pas le même intérêt général que les deux derniers; Milton y donne carrière à des ressentiments personnels qui nous laissent quelquefois assez indifférents. Les deux derniers, au contraire, nous montrent les grands principes qui étaient en jeu dans les conflits politiques et religieux de l'époque où vivait Milton. Il faut donc remercier M. Bernhardi d'avoir traduit complètement les « *Considerations* » et le « *The readie and easie way* »; mais il aurait peut-être mieux fait de ne traduire que les passages les plus importants des deux autres écrits. Du reste, quelque soin qu'il ait donné à sa traduction, il convient de faire quelques réserves : M. Bernhardi ne se sert pas toujours du meilleur texte de Milton; ses remarques

---

1. *El Magico prodigioso, comedia famosa* de don Pedro Calderon de la Barca, publié d'après le manuscrit original de la bibliothèque du duc d'Osuna avec deux fac-simile, une introduction, des variantes et des notes, par Alfred Morel-Fatio. Chez les mêmes éditeurs, (Henninger frères à Heilbronn).

sont souvent inutiles et certains passages, par contre, auraient besoin d'un commentaire détaillé. Par exemple, il aurait été utile, p. 165, de dire un mot de l'épitaphe « *Et nos consilium dedimus Syllæ, demus populo nunc.* » On se demande un instant de qui il est question dans ce passage, s'il s'agit de Monk ou de Cromwell. De même il aurait fallu dire qu'il existe deux éditions de l'écrit intitulé : « *The readie and easie way* », et indiquer en quoi ces deux éditions diffèrent l'une de l'autre.

Alfred Stern.

---

246. — **Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle.** Nouvelle série avec introductions, notices et notes par M. de Lescure : Mémoires sur les journées révolutionnaires et les coups d'Etat de 1789 à 1799 (2 vol. in-18). — Mémoires sur la guerre de Vendée et l'expédition de Quiberon (1 vol. in-18). — Mémoires de Brissot (1 vol. in-18). — Mémoires sur l'Émigration (1 vol. in-18). Tomes xxv xxxiii de la collection Firmin-Didot, 1875-1877.

La librairie Firmin-Didot, continuant la série de ses publications historiques, interrompues quelque temps par la mort du regrettable M. François Barrière, a fait paraître de 1875 à 1877 cinq volumes de Mémoires relatifs à l'Histoire de France, avec introductions, notices et notes de M. de Lescure. De ces différents Mémoires il n'y a rien à dire, car ce sont de simples réimpressions dont le principal mérite est de réunir en un petit nombre de pages des œuvres publiées en très-gros caractères il y a environ cinquante ans, et que l'on aurait quelque peine à se procurer aujourd'hui. Il est seulement à regretter que certaines exigences de librairie aient amené l'éditeur à supprimer des passages importants des Mémoires qu'il réimprimait, notamment les livres II et III de la *Chronique de cinquante jours*, par Rœderer, et même des ouvrages entiers comme les Mémoires si rares de Phélippeaux sur la guerre de Vendée, comme les *Aventures de guerre* de Moreau de Jonnès, comme aussi les *Eclaicissements historiques* et les *Notes* sur Charette que le « *manque de place* » a empêché M. de L. de joindre à sa collection. On a voulu, comme dit M. de L., accomplir des « tours de force », et condenser en un seul volume à bon marché jusqu'à trois et quatre volumes des éditions précédentes ; mais le lecteur sérieux n'entre pas dans ces considérations ; il aimerait mieux avoir à se procurer deux ou trois tomes de plus que de trouver tronqués des documents intéressants qu'il espérait voir dans leur intégrité. — Voilà pour les Mémoires eux-mêmes ; quant aux introductions, notices et notes qui les accompagnent, nous sommes obligés d'en parler très-brièvement. M. de L. a cru devoir faire de la politique contemporaine à propos de ces publications rétrospectives, et la *Revue critique* ne veut pas le suivre sur ce terrain ; mieux vaut laisser le champ libre à cet éditeur passionné qui fait de ses introductions de véri-

tables pamphlets que de batailler inutilement avec lui. Aussi bien ce sera tout profit pour M. de L., car nous n'aurons pas à relever des centaines de phrases comme celles-ci : « Louis XVI est enfermé dans sa capitale, avant d'être enfermé dans la constitution, puis dans l'abdication. » (*Mémoires sur les journées...* Introd., p. x.) — « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Pour gagner le droit d'avoir une opinion, il faut avoir entendu la cloche des deux côtés, des deux clochers. » (*Mémoires sur la Vendée...* Intr., p. v.) — Telles sont dans leur ensemble les causes du sanglant avortement de l'expédition de Quiberon, coup désespéré d'une partie qui ne méritait pas de réussir, car des deux côtés on y trichait avec des cartes « biseautées. » (*Ibid.*, p. xxi) etc., etc. M. de L. prend d'ailleurs très-volontiers un ton d'oracle, et l'on ne discute pas avec des oracles. L'Introduction aux Mémoires de Brissot est de beaucoup la meilleure des quatre, malgré son excessive longueur, et, si elle a l'inconvénient de répéter ce que Brissot et ses premiers éditeurs avaient déjà dit et fort bien dit, elle a du moins le mérite de contenir quelques observations justes, et quatre lettres inédites de Brissot. M. de L. est, en définitive, trop indulgent pour le célèbre girondin, et peut-être n'est-il pas inutile de lui opposer le jugement de M. Taine sur ce « bohême ambu-« lant, ancien employé des forbans littéraires, qui roule depuis quinze « ans sans avoir rapporté d'Angleterre ou d'Amérique autre chose que « des coudes percés ou des idées fausses [1]. » Les autres introductions et notices n'ont pas une grande importance, et M. de L. s'est jugé lui-même en disant (*Mém. sur l'Emigration*, Introd., p. iv) qu'il faisait « un travail sommaire et forcément superficiel ».

Les notes annoncées par M. de Lescure sont en fort petit nombre ; il y en a bien trois pour les Mémoires de Brissot, c'est-à-dire pour un volume compacte de 480 pages, et la proportion est à peu près la même partout ; elles ne présentent pas, en général, un intérêt très-vif, et ce ne sont pas elles qui donneront de la valeur à cette nouvelle série de la Bibliothèque des Mémoires.

Somme toute, l'on peut dire de ces cinq volumes ce que l'on a répété maintes fois au sujet des vingt-huit premiers de cette collection : la librairie Firmin-Didot rend un service signalé aux études historiques en poursuivant résolûment cette importante publication ; mais il est à regretter que le nouvel éditeur n'ait pas cru devoir rompre avec les traditions de son prédécesseur. Au lieu de récriminer sans cesse contre des faits accomplis et de faire connaître à tout propos ses opinions particulières que personne ne songe à lui demander, un éditeur de Mémoires devrait, ce semble, s'attacher à faire exclusivement œuvre de bibliographe et de critique, c'est-à-dire énumérer les éditions antérieures à la sienne, les comparer entre elles, reproduire les meilleures et les perfectionner encore, quand la chose est possible. C'est à ce prix seulement

1. *La Révolution*, p. 119.

que l'on peut traiter l'histoire avec le sérieux qu'elle mérite, et conquérir la réputation durable des Michaud et Poujoulat, des Guizot, des Buchon et des autres éditeurs de Mémoires relatifs à notre histoire nationale.

A. G.

---

247. — **Herders sæmmtliche Werke**, herausgegeben von Bernhard SUPHAN. In-8°. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. I Band, XLIV, 348. 1877. — II Band, XIV, 386. *id.* — III Band, XX, 499. 1878.

De tous les classiques que possède l'Allemagne Herder est peut-être celui dont les œuvres ont été éditées de la manière la plus arbitraire, et pourtant il n'en est point dont il soit aussi difficile de comprendre le développement littéraire, si l'on n'a fait une étude scientifique de ses écrits; cette contradiction et cette lacune ont été remarquées depuis longtemps par tous ceux qui ont eu occasion, n'importe à quel titre, d'étudier le grand écrivain; mais jusqu'ici personne n'avait tenté de remédier à ce double inconvénient, ce qui explique suffisamment et la difficulté de l'entreprise et aussi l'oubli ou le discrédit inexplicable dans lequel Herder lui-même était tombé. Mais le jour de la réhabilitation est enfin venu, et, depuis dix ans, l'attention rappelée sur le célèbre penseur a fait sentir chaque jour davantage la nécessité d'avoir de ses œuvres une édition vraiment digne de lui. Par une heureuse rencontre, la publication de cette édition si longtemps attendue coïncide avec celle de la première biographie complète de Herder : si la réparation a été lente à venir, on voit qu'elle sera complète.

Pour ne parler que de l'ancienne édition de Herder, laquelle a servi de point de départ à toutes les autres, ce qui la rendait si défectueuse, c'étaient les modifications volontaires que J. de Müller, qui y avait présidé, avait trop souvent apportées au texte primitif; c'était la division singulière et indépendante de toute chronologie qu'il avait adoptée, répartissant les œuvres de son ami sous trois chefs différents : littérature et art, théologie, histoire et philosophie, ce qui l'avait amené à faire entrer de force dans un de ces cadres des écrits qui auraient pu tout aussi bien figurer dans un autre. C'est ainsi, pour citer un exemple, que l'essai sur l'esprit de la poésie hébraïque, rangé parmi les œuvres théologiques, aurait très-bien pu prendre place parmi celles qui se rapportent à la littérature; c'est ainsi encore qu'on trouverait rapprochés des ouvrages composés et publiés primitivement à vingt ans et plus de distance. Enfin un défaut plus grave, c'était l'absence de nombre d'écrits des premières années de Herder, lesquels cependant permettent mieux parfois que ceux qui avaient été d'abord connus de suivre son développement intellectuel. Sans doute la publication du *Lebensbild* par Düntzer et G. Herder était venue en partie remédier à cet inconvénient; il n'en restait pas moins

beaucoup à faire, comme M. Suphan, l'éditeur actuel, l'a montré dans plusieurs articles de la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, où il se préparait en quelque sorte à la tâche qu'il devait bientôt entreprendre. Ce sont là les lacunes qu'il a comblées et l'on peut affirmer, dès à présent, que son édition répondra à toutes les exigences de la critique la plus sévère. Ce qui la distingue tout d'abord de celles qui ont précédé, c'est la pureté et l'exactitude du texte; l'assurer a été le premier soin de M. S.; il y est parvenu en recourant, toutes les fois que cela lui a été possible, et ç'a été le cas le plus général, aux manuscrits mêmes de Herder, que par une indifférence injustifiable on avait jusqu'ici trop négligé de mettre à profit. Ce sont eux, au contraire, qu'il a pris pour guides suprêmes, c'est grâce à l'étude qu'il en a faite qu'il a pu non-seulement restituer l'orthographe même de Herder, modifiée par ses anciens éditeurs, mais reconstituer dans leur entier certains de ses ouvrages qu'on ne connaissait qu'en partie, bien qu'ils eussent été achevés en réalité; et comme il se propose de publier tout ce que ces manuscrits renferment de définitif, nous pouvons compter sur plus d'une révélation inattendue. Inutile d'ajouter que l'ordre suivi par le savant éditeur dans sa publication est l'ordre chronologique; seulement, pour éviter la confusion, il a séparé les œuvres en prose de Herder de celles qui sont en vers et il donnera à part les écrits qui lui ont été suggérés par ses occupations professionnelles. Grâce à cette ingénieuse disposition, on pourra ainsi saisir, sans peine et dans son ensemble, l'activité littéraire de Herder. Mais ce n'est pas tout; nombre de passages de Herder sont obscurs pour nous, soit par eux-mêmes, soit par les allusions qu'ils renferment; des notes substantielles, quoique courtes, en facilitent l'intelligence et mettent le lecteur en état de les comprendre.

Je n'ajouterai qu'un mot, avant de finir, sur la composition des trois volumes publiés; l'édition complète en comprendra trente-deux. Le premier comprend les petits écrits qui ont marqué, de 1764 à 1766, les débuts et inauguré la carrière d'écrivain de Herder et le premier grand ouvrage, les *Fragments sur la littérature allemande*, qui fonda sa réputation. Le troisième contient les trois premières *Silves critiques* et nous conduit ainsi jusqu'en 1768; quant au second volume, il renferme la deuxième édition des Fragments, préparée par Herder avant son départ de Riga, et dont la seconde et la troisième parties nous sont données d'après ses manuscrits, ainsi que l'éloge d'Abt, publié en entier pour la première fois, la seconde partie, jusqu'ici inconnue, étant donnée également d'après le manuscrit de l'auteur. Une longue et savante étude, placée comme introduction, en tête de chacun de ces ouvrages, nous en fait d'ailleurs connaître l'occasion et l'origine; c'est une espèce de commentaire qui jette sur la vie littéraire de Herder le jour le plus vif et nous permet d'en pénétrer les moindres détails. Ainsi l'édition de M. Suphan, non-seulement reproduit pour la première fois dans son intégrité et sous sa forme native, l'œuvre du grand écrivain, mais elle est pour nous une

source d'informations les plus nouvelles et les plus curieuses; aussi peut-on la considérer comme indispensable désormais à quiconque voudra connaître Herder dans toute la vérité et l'originalité de sa merveilleuse nature.

Charles JORET.

---

248. — **Galatée**, drame grec, en cinq actes, en prose, par S. N. BASILIADIS, traduction jointe au texte original avec une introduction et des notes, par le baron d'ESTOURNELLES DE CONSTANT. Paris, Leroux, Bibl. or. elzev. 1878. In-18, XLIV-213 p.

Le drame de M. Basiliadis est intéressant, assez bien conçu, écrit dans une langue généralement ferme et vibrante. On y trouve plusieurs situations émouvantes, des tirades ou des réparties éloquentes; la pièce garde jusqu'à la fin un air de jeunesse et de vigueur dont l'agrément compense largement les défauts qui accompagnent ces qualités. Cette œuvre a, en outre, le mérite d'être une de celles qui marquent le plus dans une littérature qui vient de renaître. C'est donc, en somme, une heureuse inspiration qu'a eue M. d'E. en publiant sa traduction de *Galatée*.

Ce drame (qui a été joué avec succès sur les théâtres d'Athènes et de Pesth) est inspiré à la fois par la fable antique et par un mythe populaire qu'on trouvera reproduit dans l'Introduction de M. d'E. Pygmalion le sculpteur, roi de Chypre, supplie les dieux d'animer sa statue et les dieux l'exaucent. Galatée devient amoureuse d'un frère de son créateur, de Rennos, le maudit. Rennos, enflammé par les discours de la jeune femme, allait immoler Pygmalion quand la générosité de celui-ci le désarme, et c'est Galatée qu'il sacrifie. Voilà toute la donnée; elle est simple. M. Basiliadis a voulu se rapprocher des modèles anciens; seulement il a laissé à ses personnages beaucoup de pensées modernes. Le mélange de ces deux milieux, la Grèce antique et l'Europe moderne, produit d'étranges contrastes. Les trois héros sont au-dessus des préjugés vulgaires et leur tête est remplie de pensées philosophiques qui n'auraient pas déplu au XVIIIe siècle; ce sont des esprits forts. Rennos s'écrie (p. 53) : « Les rois sont soupçonneux, comme les coupables... parce que leur pouvoir est un vol qu'ils font à leur nation. » Galatée, de son côté, observe (p. 115) : « Les prêtres trompent toujours. » A quoi Pygmalion répond : « Moi aussi je les hais; j'aime les dieux, mais non pas leurs serviteurs. »

Aussi, malgré que la violence extrême des passions, dans *Galatée*, porte bien la marque de notre époque (ce qui n'exclut pas les discours recherchés et précieux), il serait facile de signaler les points de contact du drame de Basiliadis avec divers monuments de la littérature française au siècle dernier. Aux rapprochements intéressants que M. d'E. établit dans

son Introduction, entre *Galatée* et les tragédies de Shakespeare ou celles des anciens, il eût été bon d'ajouter quelques mots sur la scène lyrique de Rousseau, *Pygmalion*. Ce n'est guère qu'un monologue, mais il a beaucoup de ressemblance avec le premier acte de Basiliadis; ce sont les mêmes pensées philosophiques et, à travers une foule de sentences alambiquées et prétentieuses, les mêmes élans de passion. C'est le Pygmalion de Rousseau qui s'écrie : « Tourments, vœux, désirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste... Oh! tout l'enfer est dans mon cœur agité... Dieux puissants, dieux bienfaisants, dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes, ah! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes! voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez justes et méritez vos autels. » Mais c'est lui encore qui fait des réflexions comme celle-ci : « Je péris par l'excès de vie qui lui manque. » — De même, dans Basiliadis, les images recherchées ne sont pas rares; p. 143 : « L'ombre de sa mort sera le jour de notre vie. » P. 179 : « Ce rocher a dû être l'assassin de son frère; il est devenu pierre et, depuis lors, il pleure éternellement. Non, car ses eaux jailliraient teintes de sang... » etc. D'autres fois le langage est plus simple et on entend alors les accents d'une passion sincère. On pourrait citer quelques-uns des monologues de Pygmalion, notamment celui de la p. 23 ; le moment où Galatée reconnaît Rennos (p. 129) et une grande partie du rôle de la jeune femme dans ces deux derniers actes.

Quant à la traduction elle-même, on la lira avec plaisir. Le style de M. d'Estournelles a un grand charme et beaucoup d'élégance, trop d'élégance peut-être, et l'on est parfois tenté de reprocher à l'interprète du drame grec d'avoir fait trop large la part de son talent personnel d'écrivain.

J. J. JUSSERAND.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 décembre 1878.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. Egger annonce que la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome a proposé à l'académie de présenter pour les fonctions de directeur de l'école d'Athènes, en première ligne M. Foucart, professeur au collége de France, membre de l'Académie, en seconde ligne M. Decharme, professeur de littérature grecque à la faculté des lettres de Nancy.

L'Académie procède à deux scrutins pour les présentations en question. A l'unanimité des votants, M. Foucard est présenté en première ligne et M. Decharme en seconde ligne.

Ouvrages déposés. — Ἀριστοφάνους πλοῦτος, Il Pluto di Aristofane, greco e italiano, per opera di Carlo Castellani, (Firenze, 1878, in-8°); — Castellani (Carlo), Catalogo ragionato delle più rare o più importanti, opere geografiche a stampa che si conservano nella biblioteca del collegio romano (Roma, 1876, in-8°); — Dante, L'Enfer, mis en vieux langage français et en vers, accompagné du texte italien et contenant des notes et un glossaire, par E. Littré (Paris, Hachette, 1879, in-16); — Lenormant, (François), La monnaie dans l'antiquité, leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale en 1875-1877 (Paris, A. Lévy 1878, 2 vol. in-8°); — Mattei (Antoine), Les annales de la Corse (Paris, 1877-1878, 2 vol. in-4°); — Saint-Graal (Le), publié par A. Hucher (5 vol. in-12); — Société archéologique de Touraine : Registres des comptes municipaux de la ville de Tours publiés avec notes et éclaircissements par G. Delaville Le Roulx (Tours et Paris, 1878, in-8°).

Présentés de la part des auteurs, éditeurs, etc. : — par M. Egger : P. Decharme, Mythologie de la Grèce ancienne (Paris, Garnier, 1879, gr. in-8°); — *par M. Le Blant :* C. Soll. Apollinaris Sidonii opera : Œuvres de Sidoine Apollinaire, texte latin... par M. Eugène Baret (Paris, 1878, in-8°); — *par M. d'Hervey de Saint-Denys :* John Chalmers, Dictionnaire chinois (3 vol., en chinois); — *par M. Jourdain :* Gozzadini, Giovanni Pepoli e Sisto V, racconto storico (Bologna, 1879, in-16); — *par M. Dulaurier :* Revillout, Nouvelle chrestomathie démotique (Paris, 1878, in-4°); — *par M. Delisle :* 1° Robillard de Beaurepaire, Cahiers des Etats de Normandie, t. III; 2° Chroniques de Froissart, publiées pour la Société de l'histoire de France par M. Siméon Luce, t. VII; 3° (de la part de Mme veuve de l'Épinois), L'Épinois, Recherches historiques et critiques sur l'ancien comté et les comtes de Clermont en Beauvoisis; 4° Favard, Histoire du parlement de Paris (3 vol. in-8°); 5° Petits mémoires sur l'histoire de France, publiés sous la direction de M. Marius Sepet, t. I-III (contenant Guillaume de Nangis, vie de saint Louis, trad. par Lespinasse; les premiers Carolingiens [Richer], par Babelon; la chronique de Duguesclin, par Richou); 6° G. Monod, deux brochures in-8° : *a.* Du lieu d'origine de la chronique dite de Frédégaire; *b.* Sur un texte de la compilation dite de Frédégaire relatif à l'établissement des Burgundions dans l'empire romain; — *par M. Bréal :* P. Regnaud, Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde (34e fasc. de la Bibliothèque de l'école des hautes études, sciences historiques et philologiques); — *par M. Laboulaye :* Amédée Saint-Ferréol, Notices historiques sur la ville de Brioude (Brioude, 1878, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Douzième année 6 Juillet 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 320, 22 juin 1878 : Stanley, through the Dark Continent. 2 vol. Sampson Low. (Johnston : très-curieux.) — Bosworth Smith, Carthage and the Carthaginians. Longmans. (Capes : bon, style clair et vigoureux, histoire de Carthage.) — Stevenson, an Inland Voyage. Kegan Paul. (Hamerton : très-intéressant.) — Laveleye (de), Primitive Property, transl. by Marriott. Macmillan. (Owen.) — Prose and Verse by Thomas Moore, with notes and introd. by Shepherd. Chatto a Windus. (Rossetti : publication précieuse.) — Paris Letter, (G. Monod.) — Ellis, Catulli Veronensis liber, iterum recognovit, apparatum criticum, prolegomena, appendices addidit. Oxford, Clarendon Press. (Madan : très-bon.)

The Athenæum, 22 juin 1878, n° 2643 : Simpson, Conversations with M. Thiers, M. Guizot and other distinguished persons during the second empire. Hurst a. Blackett (d'un très-vif intérêt). — Life in the Hofussil or the Civilian in Lower Bengal, by an Ex. Civilian. Kegan Paul. (Récits pittoresques dans un style naturel.) — Beesly, Catiline Clodius a. Tiberius. Chapman a. Hall. (D'après l'auteur, Catilina est un martyr, Cicéron est un orateur vénal, etc. Pourquoi le 4e essai sur Necker et Calonne à la fin du volume? Trop de confiance de l'auteur dans ses propres lumières.) — Stanley, through the Dark Continent. (2e article.) — Fawcett, Free Trade and Protection. Macmillan. — Sales (Vente Didot.) — Notes from Paris. (E. About : élection de M. Henri Martin, le Congrès littéraire.) — Literary Gossip. (M. Busch prépare un ouvrage intitulé « M. de Bismark et ses gens durant la guerre de 1870-71 », etc.)

Literarisches Centralblatt, n° 25, 22 juin 1878 : Hase, Handbuch der protestantischen Polemik gegen die römisch-katholische Kirche. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Bon.) — De Otto, Justini philosophi et martyris opera. Jena, Dufft. (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 16, art. 78, p. 257.) — Caspari, die Urgeschichte der Menschheit. Leipzig, Brockhaus. 1877. (Trop de fantaisie.) — Prokesch Osten, mein Verhältniss zum Herzog von Reichstadt. Stuttgart, Spemann. (Intéressant, rêves du jeune duc de Riechstadt qui se consumait dans l'inaction.) — Sybel (H. v.), Geschichte der Revolutionszeit von 1789 bis 1795. 4e auflage. Düsseldorf, Buddeus. 1877. (Remaniement de cet excellent ouvrage.) — Renan, Mélanges d'histoire et de voyages. Paris, Calmann Lévy. (Même élégance de style sur des sujets divers.) — Heliand, Sievers. Halle, Buchh. des Waisenh. (Très-bon.) — Die Offenbarungen der Adelheid Langmann, hrsg. v. Strauch. Trübner, Strassburg. (Bonne publication.) — Rückert, Entwurf einer systematischen Darstellung der schlesischen Mundart im Mittelalter. Paderborn, Schöningh. (Excellente contribution à la grammaire du moyen haut allemand.) — Das Volksbuch von Doktor Faust. Halle, Niemeyer. (Précieuse édition.) — Fétis, biographie universelle des musiciens. (Supplémnet. p. p. Pougin, Tome I. Paris, Didot. (Très-bon supplément.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 25, 22 juin 1878 : De Gebhardt, Harnack, Zahn, Patrum apostolicorum opera, textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus recensuerunt. Editio minor. Lipsiæ, Hinrichs. 1877. — Barnabæ epistula, integram græce iterum edidit, veteram interpretationem latinam, commentarium criticum et adnotationes addidit A. Hilgenfeld. Lipsiæ, Weigel. 1877. (Lipsius : article très-développé.) — Bet ha-Midrasch, Sammlung kleiner Midraschim u. vermischter Abhandlungen aus der älteren judischen Literatur, hrsg, v. Jellinek. Wien, Winter. 1877. (Barth : très-bon.) —

Diefenbach, die Volksstämme der europäischen Türkei. Frankfurt a M. Winter; Fligier, zur præhistorischen Ethnologie der Balkanhabbinsel. u. zur præhistorischen Ethnologie Italiens. Wien, Hölder. (Kirchhoff : cp. *Revue critique*, 1877, n° 30, art. 139, p. 33.) — Maximi et Ammonis carminum de actionum auspiciis reliquiæ, accedunt anecdota astrologica, rec. Ludwich. Leipzig, Teubner. 1877. (Eberhard : excellent.) — Anthimi de observatione ciborum epistula ad Theudericum regem Francorum, iter. edid. Rose. Leipzig, Teubner. 1877. (Eberhard : cp. *Revue critique*, 1877, n° 7, art. 33, p. 103.) — Ströse, Deutsche Minne aus alter Zeit, ausgewählte Lieder der Minnesänger des Mittelalters. Leipzig, Barth. (Henrici : médiocre.) — Ebers, Uarda, Roman aus dem alten Ægypten. Stuttgart, Hallberger. 1877. (Wilcke : très-instructif et d'un très-vif intérêt.)

Rivista Europea, Rivista Internazionale, Fasc. IV, vol. VII, 16 juin 1878 : Morelli, il sistema del voto limitato nelle elezioni amministrative. — Cantu, Monti e l'eta che fu sua — G. B. Della educazione morale nelle scuole. — P. B. C. D. Considerazioni sulla revoluzione francese. — De Tivoli, Esercizi e gare fluviali delle scuole e universita englesi. — Romizi. La belva ferita. — Sabatini, di alcune edizioni del secolo xv. — Sylvia, Raggi di sole, scherzo della vita popolare, versione dallo svedese di G. B. — Pagano, critica storica sulla vita e sulle opere di Pietro Dello Vigne, in relazione col suo secolo. Frammento d'un'opera inedita del canonico Leopoldo Pagano. — Rassegna letteraria e bibliografica. — Svezia (G. B.), Germania (Scartazzini); Inghilterra (X. Y. Z.); Francia (A. C.); Italia (U. B.) — Rassegna politica (S· M.). — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Anzeiger für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, vol. IV, Livraisons 2 et 3 : M. Vogler, Sjurdarkvaedi. Die färöischen Lieder von Sigurd. 1. Parté : Regin Smidhur. Paderborn, Schöningh. 1877. (K. Müllenhoff : sans valeur aucune.) — Freidank mit krit. exeget. Anmerk. herausg. von F. Sandvoss. Berlin, Bornträger. 1877. (E. Steinmeyer : détestable.) — M. Heyne, Kleinere altniederdeutsche Denkmäler mit ausführlichem Glossar, 2ᵉ édt. Paderborn, Schöningh. 1877. (E. Steinmeyer : livre considérablement amélioré.) — A. Wilhelmj, Beitrag zur Controverse von *frenle-win* und *hunzig-win*; culturhistorische Studie auf dem Gebiete der Œnologie. Wiesbaden, Bechtold. 1876. (E. Steinmeyer : plein d'erreurs.) — G. Strobl, Ueber eine Sammlung lateinischer Predigten Bertholds von Regensburg. Wien, Gerold. 1877. (E. Steinmeyer : bonne étude.) — W. Wackernagel, Deutsches Lesebuch, zweiter Theil : Proben der deutschen Poesie seit dem XVI. Jahrh., 3ᵉ éd., Basel, Richter. 1876; Geschichte der deutschen Litteratur, 2ᵉ éd., pp. P. Martin, vol. I, livrais. 1 et 2, *ibid.* 1877. (E. Steinmeyer : 1° bonne réimpression; 2° la nouvelle éd. est mise au courant de la science la plus récente.) — M. Nissen, De fréske findling, etc., 4 Heft Stedesand. 1873-77. (E. Steinmeyer : bonne collection de proverbes frisons.) — K. Hildebrand, die Lieder der älteren Edda (Saemundar Edda) herausg., Paderborn, Schöningh 1876. (J. Zupitza : très-bon, cp. *Revue critique*, 1877, n° 14, art. 58, p. 225.) — Th. Wissmann, King Horn. Untersuchungen zur mittelenglischen Sprach = und Litteraturgeschichte (Quellen und Forschungen, vol. XVI). Strassburg, Trübner. 1876. (J. Zupitza : bonne étude préparatoire à une édition de King Horn). — J. T. Winkel, Maerlants werken beschouwd als spiegel van de dertiende eeuw. Leiden. Brill. 1877. (J. Franck : excellente thèse de doctorat.) — L. Weigand, Deutsches Wörterbuch, 3. aufl., 1. Halbband, in-8°, Giessen, Ricker, 1877; 2. Bd., 1878. (Gombert : rend justice aux efforts constants de M. W., longue étude de

30 pages sur les mots étrangers contenus dans les deux volumes.) — Bernh. Seuffert, Maler Müller. Im Anhange Mittheilungen aus Müllers Nachlass. Berlin, Weidmann. 1877. (M. Werner : très-bonne monographie.) — O. Erdmann, Ueber Klingers dramatische Dichtungen. Königsberg, Nürnberger. 1877. (E. Schmidt : étude pleine de faits et de renseignements; cf. *Revue critique*, 9 février 1878, n° 6, art. 31, p. 97.) — E. Schmidt, der Text der Uhlandschen Gedichte nach Hollands Revision (1863-1877). — L. Unflad, Die Gœthe-Literatur in Deutschland. München. Unflad, 1878; Die Schiller-Literatur in Deutschland. *ibid.* 1878. (E. Schmidt : la bibliographie de Gœthe est insuffisante; celle de Schiller est meilleure.) — F. von Bärenbach, Herder als Vorgänger Darwins. Berlin, Grieben. 1878. (E. Schmidt : ridicule et prétentieux.) — R. M. Werner, Ludwig Philipp Hahn; ein Beitrag zur Geschichte der Sturm=und Drangzeit (Quellen und Forschungen, vol. XXII). Strassburg, Trübner. 1877. (B. Seuffert : bonne monographie.) — Englische Studien, herausg. von E. Kölbing, I. Band., in-8°, Heilbronn, Henninger. 1877. (J. Zupitza : regrette l'attitude hostile de l'*Anglia* et des *Englische studien*. Cf. *Revue critique*, 1877, n° 23, art. 105, p. 370.) — Monumenta Germaniae historica, etc. : Deutsche Chroniken und andere Geschichtsbücher des Mittelalters herausg. von der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, 2. Band., in-4°, Hannover, Hahn. 1878. (M. Rödiger : ouvrage digne de la grande collection à laquelle il appartient.) — J. Seemuller, Die Hand-schriften und Quellen von Willirams deutscher Paraphrase des Hohen Liedes untersucht, in-8°, Strassburg, Trübner. 1877. (Quellen und Forschungen, vol. XXIV) (A. Wagner : bon travail qui fait bien augurer de l'édition que M. S. prépare.) — Salomon Hirzel (Notice nécrologique par M. L. Hirzel). — F. Seiler, Kleinigkeiten zur Ecbasis Captivi (réfutation de l'article sévère publié par M. Bartsch dans la *Germania* (XXII, 97-98) sur l'édition de M. E. Vogt). — J. F. Kräuter, Zwölf Sätze über wissenschaftliche Orthographie der Mundarten. — Fetschrift zur vierten Säcularfeier der Eberhard-Karls-Universität zu Tübingen dargebracht von der kgl. öffeutl. Bibliothek zu Stuttgart, in-4°, Stuttgart, Aue. 1877. (E. Steinmeyer : quatre intéressantes dissertations. Cf. *Revue critique*, 1878, n° 9, art. 49, p. 141.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Douzième année 13 Juillet 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 321, 29 juin 1878 : The Great Frozen Sea, a personal Narrative of the Voyage of the Alert during the arctic expedition of 1875-76, by Markham (Wickham). — Le lettere edite e inedite di Messer Giovanni Boccaccio, tradotte e commentate da Francesco Corazzini. Firenze, Sansoni. 1877. (Creighton : édition précieuse des lettres, malheureusement en si petit nombre, de Boccace.) — Hamerton, Modern Frenchmen, five biographies. Seeley, Jackson a. Halliday. (Lang : entre autres biographies, celles de Jacquemont le voyageur, de Henri Perreyve, du sculpteur Rude ; des détails heureusement décrits.) — Thornton, Word for Word from Horace. Macmillan and Co. (Ellis : assez bonnes traductions d'Horace). — Grosart, The Townley Hall MSS. The Spending of the Money of Robert Nowell. (Bailey.) — Gwinner: Schopenhauer 's Leben. Leipzig, Brockhaus. (Helen Zimmern : c'est moins une analyse des théories de Schopenhauer qu'une nouvelle biographie du philosophe, détails inédits.) — The site of the roman city of Volubilis. — Hillebrandt, Varuna und Mitra, ein Beitrag zur Exegese des Veda. Breslau, Aderholz. (West : étude soignée sur les pouvoirs et les attributs des deux divinités védiques.)

The Athenæum, 29 juin 1878, n° 2644 : Morley, Diderot and the Encyclopædists. Chapman a. Hall. (Bon.) — Symonds, Many Moods, a volume of Verse. Smith, Elder a. Co. (Talent descriptif.) — The late Beke's Discoveries of Sinai in Arabia and of Midian, edit. by his widow. Trübner. (Récit important des découvertes de Bekes et de son expédition en Arabie.) — Howell, the Conflicts of Capital and Labour. Chatto a Windus. — Runeberg's Lyrical Songs, Idylls and Epigrams ; done into English by Magnusson and Palmer. Kegan Paul. (Excellente traduction du plus grand des poètes suédois.) — Markham, The Great Frozen Sea, a personal Narrative of the Voyage of the Alert. — The centenary of J.-J. Rousseau. (Th. Dufour ; cite les deux opuscules de M. Ritter, Jean-Jacques et le Pays Romand, et la famille de Jean-Jacques, Documents inédits, cp. *Revue critique* 1878, n° 27, art. 124, p. 13.) — Notes from Rome. (Lanciani.)

Literarisches Centralblatt, n° 26, 29 juin 1878 : Goll, Quellen u. Untersuchungen zur Geschichte der böhmischen Brüder. Prag, Otto. (Bon.) — Hanne, Wie entstand das Dogma von der Gottheit Christi? Leipzig, Stadermann (recommandable). — Zöckler, Geschichte der Beziehungen zwischen Theologie und Naturwissenschaft. Gütersloh, Bertelsmann. 1877 (ouvrage sans précédent). — Harms, die Philosophie in ihrer Geschichte. Berlin, Grieben (bon). — Baumgart, Aristoteles, Lessing und Gœthe, über das ethische und das ästhetische Princip der Tragödie. Leipzig, Teubner. 1877 (intéressant). — Hermann, Hegel und die logische Frage der Philosophie in der Gegenwart. Leipzig, Schäfer (médiocre). — Dietrich, Beiträge zur Kenntniss des römischen Staatspächtersystems. Leipzig, Stauffer. 1877 (bon). — Storm, Ragnar Lodbrok og Lodbrokssonnerne. Christiana, Malling. 1877 (très-bon ouvrage d'un travailleur infatigable). — Die Chroniken der niederrheinischen Städte. Cöln. 3 Band. Leipzig, Hirzel. 1877 (bon). — Higginson, Geschichte der Vereinigten Staaten von Nord-Amerika in populärer Darstellung. Stuttgart, Auerbach. 1876 (utile). — Kœrting, Petrarca's Leben und Werke. Leipzig, Fueș. 1878 (excellent style, ouvrage intéressant, plein d'aperçus nouveaux). — Moussinot (l'abbé), Voltaire et l'Eglise. Paris, Sandoz et Fischbacher (bon ; malgré le titre d'abbé, l'auteur « n'est pas clérical, au contraire »). — Eilhart von Oberge hrsg. v. Lichtenstein. Strassburg, Trübner. 1877 (beaucoup de bonnes choses, surtout dans l'introduction ;

édition manquée). — Lewes, über Schauspieler und Schauspielkunst, übers. v. Lehmann. Leipzig. Duncker (ingénieux et souvent profond).

Jenaer Literaturzeitung, n° 26, 29 juin 1878 : Kaulich, System der Ethik. Prag, Tempsky. 1877. (Pünjer.) — Fürstenbergisches Urkundenbuch, II Band bearb. v. Riezler. Tübingen, Laupp. 1877. (Pressel : copieux et soigné.) — Wichert, aus der Correspondenz Herzog Albrechts von Preussen mit dem Herzog von Wirtemberg. Königsberg, akadem. Buchh. 1877. (Pressel : intéressant, cp. couverture de la *Revue critique*, n° 20, analyse du Centralblatt.) — Lobeck, Markgraf Konrad von Meissen. Leipzig, Schuwardt. Wenck : bon travail.) — Puratana vaidyaka Gramthasamgraha, a collection of sanskrit medical works. Charaka edited and Susruta translated by Anna Moreshwar Kunte. Nros 1-9, sept. 1876, mai 1877. Bombay, printed at Ganpat Krishnaji's Press by the Proprietor Atmaram Kanoba. 216 (Sansk,) 68 (Engl). Prix de la souscription pour un an (12 livraisons), 5 roupies. 12 f. 50. (Weber : excellente publication de la littérature médicale sanscrite par un Hindou, médecin lui-même.) — Drefke, de orationibus quæ in priore parte Historiæ Thucydideæ insunt et directis et indirectis. Berlin, Mayer u. Müller. 1877. (Zurborg : à consulter.) — Schultess, de Epimenide Crete. Göttingen, Deuerlich. (Zurborg : très-bon.) — Poésies épiques ou lyriques de Hansgirg, de Murad Efendi (Franz von Werner), de Schlechta-Wssehrd, d'Albrecht. (Karl Lehmann.)

Deutsche Rundschau, Juli 1878, Heft 18. 4ᵉʳ Jahrgang : Das Verbrechen gegen den Kaiser. (Paroles émues de la rédaction sur un attentat qui a indigné l'Europe. — Paul Heyse, Skizzen aus Neapel. (Suite de beaux sonnets). — Gustav zu Putlitz, Eisen. Novelle, I. — Hæckel, Zellseelen und Seelenzellen. — Karl Hillebrand, Die belletristische Bewegung unter dem Julikönigthum. (1830-1848.) (Esquisse rapide et originale du mouvement littéraire sous le gouvernement de Juillet). — Die Lage im Orient. — Briefe der Familie Körner. (Suite de la publication de ces lettres intéressantes, communiquées par le prof. A. Weber). — Hanslick, Pariser Musikzustände während der Weltausstellung. (Lettre spirituelle sur la musique durant l'Exposition.) — Berliner Chronik. — Politische Briefe. — Literarische Rundschau..

Rivista Europea, Rivista Internazionale, vol. VIII, fasc. 1, 1° Luglio : Casagrandi, Agrippina Minore. La Madre di Nerone Imperatore. — Malmignati, Lorenzo Canozio di Lendinara intarsiatore, pittore e stampatore del secolo xv. — Bianciardi, di una questione morale nell' ersercito. — Pio X e Leone XIII (Unsere Zeit). — H. von Treitschke, Il socialismo e l'assassinio. (Preussische Jahrbücher.) — Staniucóvic, In mezzo al mondo, traduzione dal russo. (E. Z.) — Rassegna letteraria e bibliografica. Inghilterra : Rivista delle Riviste Inglesi. (X. V. Z.) — Germania : Libri. (Scartazzini.) — Francia : Libri. (A. C.) — Italia : Libri. (F. D.) — Rassegna politica. (A. C.) — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, p. sous la dir. de MM. Gantrelle, Roersch, Wagener. Tome XXI, 3ᵉ livraison : Société pour le progrès des études philosophiques et historiques. — Delbœuf, La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle. — Motte, la paix de Cimon. (Suite.) — Comptes rendus. — Actes officiels. — Périodiques. — Congrès de l'enseignement à Paris. (Septembre 1878.)

N° 29 Douzième année 20 Juillet 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 322, 6 juillet 1878 : Morley, Diderot and the Encyclopædists. Chapman u. Hall. (Saintsbury : excellente contribution à l'histoire du xviii[e] siècle.) — Indian Caste, by the late Dr. John Wilson. Blackwood. (Rhys Davids : très-bonne étude.) — Merle d'Aubigné, History of the Reformation in Europe in the Time of Calvin. transl. by Cates. Vol. VIII. Spain, England, Germany. Longmans. (Pocock : huitième et dernier volume de cette importante publication.) — Johan Ludvig Runeberg's Lyrical Songs, Idylls and Epigrams. Done into English by Eirikr Magnusson and E. H. Palmer. Kegan Paul a. Co. (Gosse : bonne traduction des œuvres lyriques de Runeberg; on sait que Runeberg est un Finlandais (il est né à Jakobstad, petit port sur le golfe de Bothnie), il ne vint en Suède qu'une seule fois (1851), c'est « le plus grand poète scandinave de la génération de Tennyson ».) — James Brown, Life of John Exdie. Macmillan. (Drummond : biographie d'un des hommes les plus distingués de l'Eglise presbytérienne unie.) — Arneth (Alfred Ritter von), Maria Theresia's letzte Regierungszeit 1763-1780, I, II. Wien, Braumüller. (Strachey : Cp. *Revue critique*, 1877, n° 31, art. 150, p. 63; et *Revue critique* 1878, n° 26, art. 117. p. 419.) — Four unpublished letters of John Milton. (Communication par M. A. Stern, collaborateur de la *Revue critique*, et professeur à l'université de Berne, de quatre lettres de Milton adressées à Herman Mylius, agent diplomatique du comte d'Oldenbourg à Londres; M. Stern a trouvé ces lettres dans les archives d'Oldenbourg; elles sont écrites en latin.) — The Ocean of the Chaldean Traditions. (F. Lenormant.) — Sweet, A Handbook of Phonetics including a popular Exposition of the Principles of Spelling Reform. Oxford, Clarendon Press. (Nicol : contribuera aux progrès de la science de la phonétique.) — Philology. (Hovelacque et Vinson, Etudes de linguistique et d'ethnographie. Paris, Reinwald.)

The Athenæum, n° 2645, 6 juin 1878 : Swinburne (Algernon Charles), Poems and Ballads, Second Series. Chatto a. Windus. (Long article sur une nouvelle œuvre du grand poète anglais.) — Gairdner, History of the Life and Reign of Richard the Third, to which is added the Story of Perkin Warbeck from original documents. Longmans a. Co. (L'auteur s'est convaincu, par une étude minutieuse des faits, de la fidélité générale du portrait que Shakspeare et sir Thomas More ont tracé de Richard III; manque de mouvement et de couleur; excellents détails.) — The Holy Bible according to the Authorized Version, A. D. 1611, with an Explanatory and Critical Commentary, and a Revision of the Translation, by Bishops and other Clergy of the Anglican Church. Edit. by Cook. New Testament Vol. I. St. Matthew, St. Mark, St. Luke. Murray. — Morley, English Men of Letters : Johnson by Leslie Stephen; D[r] Johnson, his Friends and Critics, by Hill. Smith Elder a. Co. (M. John Morley a entrepris une série d'études spéciales et originales sur les écrivains anglais; il a de nombreux collaborateurs; l'un d'entre eux, M. Stephen, vient de publier un essai sur Johnson, qui mérite tous les éloges : profonde connaissance du xviii[e] siècle; récit animé et vivant de l'existence de Johnson, fort bon jugement. Le livre de M. Hill est un recueil d'articles de journaux; il est moins complet.) — Forbes, The Law relating to Trustee and Post Office Savings Banks, with Notes of Decisions and Awards made by the Barrister and the Registrar of Friendly Societies. Hardwicke a. Bogue. — Morris, The Godavery District. Trübner a. Co. (Très-bon ouvrage, à recommander à tous ceux qui font de l'Inde l'objet d'études spéciales.) — Hebrew Literature. (Schiller-Szinessy, Occasional Notices of Hebrew MSS.; Sacchi, I Tipografi Hebrei di Soncino, une imprimerie établie à Soncino avait imprimé, avant

1483, vingt-cinq livres hébreux.) — Dr Schweinfurth in the Arabian Desert of Egypt. (G. Schweinfurth : lettre du Caire du 18 juin, accompagnée d'une petite carte; le célèbre voyageur a exploré le pays entre le Nil et la mer Rouge (plateau de Galala, monastères de saint Antoine et de saint Paul, Wadi Dakhel, le Gebel Om el Tenaseb, la première haute montagne de la Cordillière égyptienne, etc., jusqu'à Keneh).

Literarisches Centralblatt, n° 27, 6 juillet 1878 : Translatio Syra Pescitto Veteris Testamenti ex codice Ambrosiano, etc. Turin et Florence, Lœscher. Tom. I, pars II. (Bonne édition à continuer et dont il faut félictier Ceriani.) — Allgemeine Kirchliche Chronik, hrsg. v. Matthes u Stichart. Hamburg, Haendcke u. Lehmkuhl. 1877. (Changements peu utiles dans la rédaction du journal.) — Zippel, Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus. Leipzig, Teubner. 1877. (Bonne histoire de l'Illyrie jusqu'à sa conquête par Auguste; excellents détails.) — Briefe der Dichterin Luise Hensel, hrsg. v. Schlüter. Paderborn, Schöningh. (Lettres où Louise Hensel, nouvellement convertie, témoigne de son zèle religieux et raconte sa vie.) — Krause, Ludwig, Fürst zu Anhalt. Cöthen u. sein Land vor u. während des dreissigjährigen Krieges. Cöthen, Krause. (Bon, mais n'utilise que les archives d'Anhalt.) — Dümmler, gesta Apollonii regis Tyrii Metrica ex codice Gandensi. Berlin. 1877. (Bonne édition, d'après un manuscrit de Gand, d'une rédaction en vers du poëme d'Apollonius.) — Albii Tibulli Elegiarum libri duo, acced. Pseudotibulliana, recens. Bæhrens. Leipzig, Teubner. (Bon : nouveaux matériaux comme dans l'édition de Catulle.) — König, zur französischen Literaturgeschichte. Studien u. Skizzen. Halle, Niemeyer. 1877. (Du bon, style négligé.) — Brandl. Barthold Heinrich Brockes. Innsbruck, Wagner. (Assez bon travail.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 27, 6 juillet 1878 : Bloch, Hellenistische Bestandtheile im biblischen Schriftthum. Leipzig, Mentzel. (Nowack : trop d'hypothèses.) — Schramm, Unser Glaube. Leipzig, Barth. (Graue : bon.) — Brown, The great Dionysiak myth. London, Longmans. (Förster : recueil de matériaux utiles.) — Lütze, Uber das ἄπειρον Anaximanders. Leipzig, Klinkhardt. (Diels : peu réussi.) — Sickel, De fontibus a Cassio Dione in conscribendis rebus inde a Tiberio usque ad Vitellii mortem gestis adhibitis. Göttingen, Peppmüller. 1876. (Zurborg : bon.) — Schmidt, T. Maccius Plautus. Lesestücke. Heidelberg, Winter. 1877. (Dziatzko : mauvais recueil.) — Wilhelm, de verbis denominativis linguæ bactricæ. Eisenach, Bacmeister. (Spiegel : très-bon et instructif, épuise le sujet.) — Anglia, Zeitschrift für englische Philologie. (Zupitza : excellent recueil, cp. *Revue critique*, 1877, n° 39, art. 190, p. 184.) — Böthlingk, Napoléon Bonaparte, seine Jugend und sein Emporkommen bis zum 13 Vendémiaire. Jena, Frommann. 1877. (Erdmannsdörfer : bonne monographie.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Douzième année 27 Juillet 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, 13 juillet 1878, n° 323 : SWINBURNE, Poems and Ballads, second series. Chatto a. Windus (Saintsbury : belle œuvre de poésie). — DRUMMONT, The Jewish Messiah, a Critical History of the Messianic Idea among the Jews, from the Rise of the Maccabees to the Closing of the Talmud. Longmans (Cheyne : étude solide; dans la 1re partie, origine et date des documents et examen des diverses opinions des critiques; dans la 2e, analyse des éléments de l'idée messianique à travers ses vicissitudes historiques). — JONES, The Life of sir Martin Frobisher, containing a Narrative of the Spanish Armada. Longmans (Sainsbury : biographie d'un homme qui tient sa place entre Hawkins et Drake). — FYTCHE, Burma, Past and Present, with personal reminiscences of the Country. 2 vols. Kegan Paul (Wilson : renseignements sur une contrée peu connue et qui méritait une étude spéciale). — MARSHALL, The Annals of Tennis. Field Office. (Myers : histoire intéressante du jeu de paume, « roi des jeux et jeu des rois »). — HOFFMANN, Geschichte der Inquisition. Bonn, Neusser (Oxenham : c'est plutôt une histoire des persécutions contre les hérétiques). — News Novels (EBERS, Homo sum, cp. *Revue critique*, couverture des nos 4 et 7). — Notes and News (Mort de Weigand, continuateur du dictionnaire de Grimm; mort de Jules Barni; nouvelles éditions publiées par la Société des Anciens textes français, etc.). — SCHMIDT, Zur Geschichte des indogermanischen Vocalismus. Weimar, Böhlau (Rhys : excellent livre, l'auteur est un des éminents philologues que l'on peut compter sur ses doigts). — LENORMANT, La monnaie dans l'antiquité, I et II. Paris, Lévy (P. Gardner : très-bon ouvrage, base des travaux futurs sur la numismatique). — Notes on Art and Archæology (M. SCHLIEMANN retourne à Athènes).

The Athenæum, n° 2646, 13 juillet 1878 : DENISON, Notes of my Life, 1805-78. Parker a. Co. (Livre vigoureux, vie de l'audacieux et opinâtre archidiacre de Taunton.) — MOSS, Shores of the Polar Sea. Marcus Ward a. Co. (Volume magnifique, descriptions intéressantes.) — LORD LENNOX, Fashion Then and Now illustrated by Anecdotes, Social, Political, Military, Dramatic and Sporting. 2 vols. Chapman a. Hall (le « noble lord » a le style négligé et « slipshod »; trop d'anecdotes rebattues et empruntées à tout le monde; livre d'un rhapsodiste). — HUEFFER, The Troubadours, a History of Provençal Life and Literature in the Middle Ages, (Chatto a. Windus. (L'auteur aurait bien mieux fait de traduire la Poésie des Troubadours de Diez; c'est un dilettante; assertions étranges, mépris souverain des recherches, confusion et manque de précision.) — JONES, The Life of Sir Martin Frobisher, containing a Narrative of The Spanish Armada. Longmans a. Co. — The People of Turkey : Twenty Year's Residence among Bulgarians, Greeks, Albanians, Turks and Armenians, By a consul's Daughter and Wife. Edit. by Stanley Lane Poole. 2 vols. Murray. (Plein d'informations, ouvrage de haute valeur et dont chaque page offre de l'intérêt.) — Lettre inédite de Hobbes — Corpus inscriptionum italicarum. (Isaac Taylor). — The Centenary of Rousseau. (Dufour.) — Literary Gossip (M. Hüeffer, nommé plus haut, — voir le compte-rendu de son ouvrage sur les Troubadours, — a été élu membre honoraire du « Félibrige »; traduction en anglais de l'histoire de la Russie de M. Rambaud, cp. *Revue critique*, 1878, art. 98, p. 321). — LENORMANT, la monnaie dans l'antiquité. Paris, Lévy. (L'auteur est peut-être le seul archéologue d'Europe qui puisse grouper ainsi les résultats principaux auxquels est arrivée de nos jours la numismatique.)

Literarisches Centralblatt, n° 28, 13 juillet 1878 : UEBERHORST, Kant's

Lehre von dem Verhältnisse der Categorien zu der Erfahrung, Göttingen, Deuerlich, — Ungedruckte Briefe von u. an HERBART, hrsg. v. ZIMMERMANN. Wien, Braumüller, 1877. (Lettres inédites d'Herbart, à consulter.) — MICHELIS, die Philosophie des Bewusstseins. Bonn, Neusser. 1877. (Bon.) — EUCKEN, Geschichte und Kritik der Grundbegriffe der Gegenwart. Leipzig, Veit. (Original.) — PÖHLIG, der Athener Theramenes. Leipzig, Teubner. 1877. (Dénature les faits.) — MÜLLER (Sophus). die nordische Broncezeit u. deren Periodentheilung. Iena, Costenoble. (Très-bon résumé de la question.) — BAADER, Streiflichter auf die Zeit der tiefsten Erniedrigung Deutschlands oder die Reichsstadt Nürnberg in den Jahren 1801-1806, Nürnberg, Daiber. (Rapports envoyés par les députés de Nuremberg qui venaient, après le traité de Lunéville, demander à Paris l'indépendance de leur ville, et par Woltmann, chargé d'affaires des villes de Hambourg, de Brême et de Nuremberg à Berlin.) — BORCKE, Erinnerungen aus dem Unabhängigkeitskriege, übers. von KAEHLER. Berlin, Mittler, 1877. (Borcke était durant la guerre de la sécession aide-de-camp du général confédéré Stuart, récit intéressant des pointes audacieuses tentées par Stuart.) — LASAULX, aus Irland. Bonn, Strauss. (Le titre vous trompe, ce ne sont pas seulement des « esquisses de voyage », mais des études de géologie et de minéralogie.) — Specialcarte des europ. Russland, redigiert von Arnd, mit Höhenschichten von DELITSCH. Weimar, Geogtaph. Institut. 1877. (Bonne carte de la Russie.) — Homer's Iliade, erklärt von FÆSI. 5e Auflage besorgt v. FRANKE. Berlin, Weidmann. 1877. (Complète révision du texte et du commentaire; Franke penche plutôt vers Lachmann que vers Fæsi; excellente édition.) — JEANNARAKIS, neugriechische Grammatik nebst Lehrbuch der neugr. Volksprache u. e. method, Wörteranhang. Hannover. Hahn. 1877. (L'auteur traite avec trop de détail la langue écrite de ce temps et pas assez la langue vulgaire, c'est-à-dire le grec moderne réel; la méthode de David est encore préférableà ce livre.) — Die ältere Edda, übersetzt u. mit kurzen Erläuterungen versehen v. WENZEL. Leipzig. Wigand. 1877. (Bonne traduction, quelques erreurs.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 28, 13 juillet 1878 : RABBINOVICZ, Variæ lectiones in Mischnam et in Talmud Babylonicum. Pars VIII. Munich, Huber. 1877. (Tract. Megillah et Schekalim.) (J. Barth : bon.) — DULK, Was ist von der christlichen Kirche zu halten ? Eine gedrängte Darstellung der Quellen und der Geschichte des Christenthums. Zürich, Schmidt. 1877. (Graue : assez bon.) — MÜLLER (Ed.), die Idee der Menschheit im Hellenischen Alterthum, aus dem Nachlasse hrsg. v. KRAFFERT. Leipzig, Teubner. 1277. (Zurborg : pensées ingénieuses, observations fines, utile à l'historien.) — KEKULÉ, Griechische Thonfiguren aus Tanagra, hrsg. von LUDWIG OTTO. Stuttgart, Spemann. (Dilthey : publication brillante de l'Institut archéologique, entreprise par le professeur et archéologue Kekulé et par un artiste, M. Otto.) — L. Annæi Senecæ Tragœdiæ recensuit et emendavit Fridericus LEO. Volumen I, observationes criticas continens. Berlin, Weidmann. (Habrucker : bonnes observations, très-utiles à la critique de Sénèque; rapports et authenticité des manuscrits.) — IGNATIUS, de verborum cum præpositionibus compositorum apud Cornelium Nepotem, T. Livium, Curtium Rufum cum dativo structura, commentatio. Berlin, Haude et Spener. (Buchholtz : travail très-soigné.)

Analecta juris pontificii. 150e livraison. Avril 1878. — La promulgation des lois, — Doctorat de saint François de Sales (fin). Décrets inédits de la S. congrégation des évêques et réguliers (1843-1845).

Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. II, 3e livraison, 1878. — SCHÜRER, Julius

Africanus, source de la *cohortatio ad Græcos* faussement attribuée à Justin. — GASS. Contribution à l'histoire de l'Ethique. Vincent de Beauvais et le *speculum morale*. — RITSCHL, supplément à un précédent article sur l'origine de l'Eglise Luthérienne. — RITSCHL. Comment George Witzel quitta le luthérianisme. — MOELLER. Revue critique des travaux sur l'histoire du dogme publiés pendant les années 1875-1877 : — ANALECTES : ZAHN. Observations sur Macarius de Magnésie.— KOLDE. Affaires intérieures des Augustins allemands et voyage de Luther à Rome. — KOLDE. Luther et le général des Augustins en 1518 et en 1520.

Rivista Europea, rivista internazionale, vol. VIII, CANTÙ, Monti e l'età che fu sua. — COSCI, Gli studi storici in Italia dopo il 1859. — CASAGRANDI, Agrippina Minore, la madre di Nerone imperatore. — DOVICI, Della nazionalità del moderno teatro drammatico. — MATTEO LORE, Il cardinale de Rohan e Maria Antonietta. — MARTELLI, L'espozizione internazionale del 1878 in Parigi. Belle Arti. (P. F.). — Astronomia, l'astronomo Rayet e gli osservatori astronomici in Italia (T.). — Rassegna letteraria e bibliografica, Danimarca, Svezia, Norvegia, Olanda : Libri (G. B.). — America, Rivista delle riviste Americane (X. Y. Z.). — Francia : Libri. (E. Franco). Italia : Libri. (B.) (X. Y. Z.) (F. D.). — Rassegna politica. (A. C.). — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Douzième année 3 Août 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 324, 20 juillet 1878 : TAINE, la Révolution, translated by Durand. Daldy, Isbiter a. Co. (G. Monod : M. Taine croit expliquer la révolution par une étude sur l'attroupement, comme il explique Shakspeare en disant que le grand poète anglais est tout imagination : il ne voit qu'un côté de la Révolution; cp. *Revue critique,* 1878, n° 29, art. 130, p. 37.) — ROBINSON, A. Handful of Honeysuckles. Kegan Paul. (Lang : poésies lyriques.) — TIELE, Outlines of the History of Religion to the Spread of the Universal Religions. Trübner. (Fairbairn : ouvrage d'un penseur qui aime et connaît son sujet.) — Bacon's Novum Organum, edited with introduction, notes, etc. by FOWLER, Oxford, Clarendon Press. (Read : notes excellentes, introduction précieuse où sont discutées les questions les plus importantes.) — Current Literature CERQUAND, Légendes et Récits populaires du Pays Basque. Pau, Ribaut : bon; LEGOYT, Forces matérielles de l'empire d'Allemagne, Dentu. (Exemple du bon sens et de l'absurdité qui se croisent dans certains cerveaux.) — The Excavations at Mycenæ (Blackstone). — The penitential psalms of the Chaldeans. (F. Lenormant.) — The date of the *Court of Love* and the *Romaunt of the Rose.* (J. Arnold.) — MORGAN, Ancient Society, or Researches in the Lines of the Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilisation. Macmillan. (Tylor.) — EADIE, A Commentary on the Greek Text of the Epistles of Paul to the Thessalonians, edited by the Rev. W. YOUNG. (Sanday.)

The Athenæum, n° 2647, 20 juillet 1878 : MALLOCK, The New Paul and Virginia or Positivism on an Island. Chatto a. Windus (étrange). — HAKE, Paris Originals, with twenty Etchings by Léon RICHETON. Kegan Paul. (Esquisses courtes et intéressantes de la vie de Paris, les illustrations font surtout l'attrait du livre.) — MALLESON, History of the Indian Mutiny 1857-1858. Commencing from the Close of the second volume of sir John Kaye's History of the Sepoy War. Allen a. Co. (Renferme d'intéressants épisodes du soulèvement de l'Inde, racontés avec talent.) — BISHOP, Voyage of the Paper Canoe. Edinburgh, Douglas. (Récit du voyage d'un jeune homme de Boston, M. Bishop, sur un canot de papier, ovations qu'on lui a faites, accueil enthousiaste des populations, détails racontés par l'aventureux voyageur avec beaucoup d'humour.) — BONAMY PRICE, Practical Political Economy. Kegan Paul a. Co. — LABILLIÈRE, The Early History of the Colony of Victoria. (Se lit avec intérêt). — Egyptian Etymology. (C. Abel.) — The Early History of Cyprus. (Boscawen : notice sur un passage d'une inscription cunéiforme.) — The Cartography of Cyprus. — HENRY PARKER, The Archæology of Rome. Part. IX. Tombs in and near Rome. Parker a. Co.

Literarisches Centralblatt, n° 29, 20 juillet 1878 : Codex aureus sive quattuor Evangelia ante Hieronymum latine translata,... edid. JOHANNES BELSHEIM, cum V tabulis. Christiania. (Publication importante.) — TOLLIN, das Lehrsystem Michael Servet's genetisch dargestellt. Gütersloh, Bertelsmann. (Bonnes recherches.) — USENER, Anecdoton Holderi. Ein Beitrag zur Geschichte Roms in ostgothischer Zeit. Leipzig, Teubner. 1877. (Voir *Revue critique,* 1878, n° 2, art. 8, p. 34.) — WATTENBACH, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des dreizehnten Jahrhunderts. II. B. Berlin, Hertz. (Guide excellent et indispensable pour l'étude des sources du moyen âge.) — ERDMANNSDÖRFFER, Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, Politische Verhandlungen. 4 Band. Berlin, Reimer. 1877. (VII° volume de la précieuse publication de documents pour l'histoire du Grand-Electeur.) — RANKE, L. v. Sämmtliche Werke. 27-36, 39-41

Bd. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1875-77. (Nouveaux volumes de l'édition complète des œuvres du célèbre historien.) — Rinaudo, Leggi dei Visigoti, Studio. Turin. Botta. (Mauvais, au dessous du niveau des thèses allemandes pour le doctorat.) — Jansen, Montesquieu. Theorie von der Dreitheilung der Gewalten im Staate auf ihre Quelle zurückgeführt. Gotha, Perthes. (Il est faux, malgré l'auteur, que Montesquieu ait emprunté sa théorie du partage du pouvoir de l'Etat à un écrit de Swift.) — Mœsinger, Monumenta Syriaca ex Romanis Codicibus collecta, edita. vol. II, Innsbruck, Wagner. (Bonne publication.) — Meiser, Boetii Commentarii in librum Aristotelis περὶ ἑρμηνείας, recensuit. Pars prior : Versionem continuam et primam editionem continens. Leipzig, Teubner. 1877. (1er volume d'une édition précieuse du commentaire de Boèce sur le traité d'Aristote, entreprise par un savant que ses travaux sur Platon et Tacite ont déjà fait connaître.) — Dræger, historische Syntax der lateinischen Sprache. (V Th. : die Subordination. 2e Lieferung. Leipzig, Teubner. (Schluss.) (Très-soigné et à consulter.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 29, 20 juillet 1878. Hasse, die Zeichensprache der evangelisch-lutherischen Kirche. Leipzig, Hinrichs. 1877. (Ehlers : intéressant.) — Société pour la publication de textes relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient latin; Guillaume de Machaut, la prise d'Alexandrie ou chronique du roi Pierre Ier de Lusignan, p. p. de Mas Latrie ; (Hirsch : très-bonne et première édition de la chronique rimée où G. de Machaut a raconté l'histoire de Pierre Ier de Lusignan ; Machaut serait né en 1284, en Champagne, d'une famille bourgeoise; il aurait commencé son œuvre vers 1369 ; toute l'œuvre est conforme à la vérité, sauf la fin (meurtre de Pierre), etc.) — Comte Riant, Exuviæ Sacræ Constantinopolitanæ ; le changement de direction de la quatrième croisade ; une charte provenant des archives de la grande commanderie de l'Ordre teutonique. (Hirsch : ces trois publications du comte Paul Riant sont excellentes ; la seconde, sur le changement de direction de la quatrième croisade, est une critique des ouvrages de Klimke et de Streit et d'un article de la *Revue historique* de Hanotaux.) — Des Viglius van Zwichem, Tagebuch des Schmalkaldeschen Donaukrieges, nach dem Autograph des Brüssler Staatsarchivs hrsg. u. erläutert von Drüffel. München, Himmer. 1877. (Pressel : publication du journal d'un des conseillers de Charles-Quint, le Frison Viglius, sur la ligue de Schmalkalde (du 10 avril 1546 au 8 janvier 1547); le manuscrit se trouvait à Bruxelles ; écrit à la fois en latin, en français, en allemand). — Eucken, Geschichte und Kritik der Grundbegriffe der Gegenwart. Leipzig, Veit. (Schuppe : instructif et original.) — Des Appollonios Dyskolos Vier Bücher über die Syntax, übers. u. erläutert v. Buttmann ; Berlin, Dümmler. (Harrwitz u. Gossmann.) (Uhlig : mauvaise traduction du traité d'Apollonius Dyscole.) — Kosut, Fünf Streitfragen der Basrenser u. Kûfenser über die Abwandlung des Nomen aus Ibn-el-Anbâri's Kitâb el Insâf. Wien, Karl Gerold's Sohn. (D. H. Müller : intéressant pour l'histoire de la grammaire arabe.) — Behaghel, die Zeitfolge der abhängigen Rede im Deutschen. Paderborn, Schöningh. (Piper : bon.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Douzième année 10 Août 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 325, 27 juillet 1878 : French Pictures in English Chalk, Second Series, by the Author of The Member for Paris. Smith, Elder a. Co. (Wentworth Webster : peintures vivantes et curieuses de la vie française, caricatures politiques.) — Tacitus and Bracciolini, The Annals forged in the fifteenth Century. Diprose a. Bateman. (Wolfe Capes : thèse ingénieuse et qui prouve que son auteur connait fort bien l'histoire de la Renaissance italienne, mais il est tout-à-fait invraisemblable que Bracciolini ait écrit les Annales de Tacite.) — Philochristus, Memoirs of a Disciple of The Lord. Macmillan. (Simcox : très-curieux.) — Iter Persicum ou Description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Etienne Kakasch de Zaloukemeny, relation rédigée en allemand, traduction publiée et annotée par Schefer. Paris, Leroux. (Goldsmid : très-intéressant volume de la Bibliothèque orientale elzévirienne.) — Barbier de Meynard, La Poésie en Perse. Paris, Leroux. (Goldsmid : très-bon ouvrage.) — Lowe, Twelve Odes of Hafiz done literally into English. Together with the corresponding portion of the Turkish Commentary of Sudi, for the first time translated. Cambridge, Spalding. (Goldsmid : bon.) — Schütz Wilson, Alpine Ascents and Adventures, or Rock and Snow Sketches, Sampson Low. (Hancock : impressions de voyage, fort intéressantes, d'un touriste passionné.) — W. Bright, Chapters of Early English Church History. Oxford, Clarendon Press. (Mullinger : livre très-utile et à consulter.) — Current Literature (entre autres, S. Guyard, Un Grand-Maitre des Assassins au temps de Saladin. (excellent ouvrage); A. Darmesteter et Hatzfeld, Le seizième siècle en France (très-bonne publication). — Babylonian Creation Legendes (Boscawen). — Wallace, Tropical Nature and other Essays, Macmillan. (Alston.) — Abel, Koptische Untersuchungen. Berlin, Dümmler. (Le Page Renouf.) — *Philology* : Muff, die chorische Technik des Sophocles. (Cp. *Revue critique*, 1877, art. 92, p. 329, Henri Weil.) — Bauquier, Bibliographie de la Chanson de Roland. (Très-soigné). — The Monuments of Christian Art at Ephesus. (Jean-Paul Richter.)

The Athenæum, n° 2648, 27 juillet 1878 : Davenport Adams, English Party Leaders and English Parties, from Walpole to Peel, including a Review of the Political History of the Last One Hundred and Fifty Years. 2 vol. Tinsley Brothers (trop long). — Lees, The Abbey of Paisley, from its Foundation to its Dissolution, with Notices of the Subsequent History of the Church, and an Appendix of Illustrative Documents. Paisley, Gardner. — Mayers, The Chinese Government : a Manual of chinese Titles, Categorically Arranged and Explained, with an Appendix. Trübner (bon). — Tacitus and Bracciolini, the Annales forged in the fifteenth Century. Diprose d. Bateman (voir plus haut, anal. de l'Academy : livre très amusant, dû certainement à un homme d'esprit et de savoir). — Steevens, The Crimean Campaign with the Connaught Rangers. 1854-55-56. with a map. Griffith a. Farran (Récit intéressant de la campagne de Crimée par le lieutenant-colonel Steevens). — Dunwell, The Four Gospels as interpreted by the Early Church : a Commentary on the Authorized English Version of the Gospel according to S. Mathew, S. Mark, S. Luke and S. John, compared with the Sinaitic, the Vatican, and Alexandrine MSS. and also with the Vulgate. Clowes a. Sons. — Antiente. Epitaphes, collected by Ravenshaw. Masters. (Recueil d'épitaphes souvent curieuses.) — Henry VII, prince Arthur and Cardinal Morton : from a Group representing the Adoration of the Three Kings, on the Chancel Screen of Plymtree Church, in the County of Devon, London, printed for

Mozley, Rector of Plymtree. — Our Library Table (Devic, Dictionnaire Etymologique des mots français d'origine orientale : bon). — Mozarabic Ritual. (Bond.) — Notes from Paris. (E. About : le congrès littéraire, le centenaire de Rousseau, la fête de Paul-Louis Courier à Véretz.) — Literary Gossip. (Mort d'Aleardo Aleardi, article de M. Max Müller dans le Contemporary sur Jules Mohl, etc.) — Perkins, Raphael and Michelangelo, a Critical and Biographical Essay. London, Trübner.

Literarisches Centralblatt, n° 30, 27 Juillet 1878 : Böhl, die alttestamentlichen Citate im Neuen Testament. Wien, Braumüller. (Travail très-complet, cependant des erreurs.) — Holland, Darwinia, deutsch bearb. von Hæger. Deventer, Hulscher, 1877. — Hoppe, was ist der menschliche Geist? Würzburg, Stuber. 1877. — Pflüger, die teleologische Mechanik der lebendigen Natur. Bonn, Cohen. 1877. — Huber, das Gedächtniss. München, Ackermann. (Bon.) — Winkelmann, Bibliotheka Livoniæ historica. Systematisches Verzeichniss der Quellen und Hülfsmittel fur Geschichte Estlands, Livlands und Kurlands. Berlin, Weidmann. (Très-bon recueil de sources.) — Merkens, Ausgewählte Werke Friedrich's des Grossen, Band IV. Wurzburg, Stuber. (Traduction en allemand, trop souvent fautive, des lettres de Frédéric II à d'Alembert et au marquis d'Argens.) — Thürheim, Otto Ferdinand Graf von Abensberg und Traun. Wien, Braumüller. 1877. (Biographie du comte de Traun, que Frédéric II appelait son maître; Traun est né en 1677, il fut feld-maréchal, combattit à Campo-Santo (1743) et força, par sa tactique savante, Frédéric II à abandonner la Bohême (1744); mort comme gouverneur de Tansylvanie en 1748.) — Giles, Chinesische Skizzen, übers. v. Schlösser. Berlin, Wohlgemuth. (Très-agréable.) — Barker, a Year's house keeping in South Afrika. London, Macmillan. 1877. (Lecture intéressante, beaucoup d'humour.) — Lampros, Αἱ Ἀθῆναι περὶ τὰ τέλη τοῦ δωδεκάτου αἰῶνος κατὰ πηγὰς ἀνεκδότους. Avec une table. Athènes, 1878: Ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῆς Φιλοκαλίας. (Fort bon; l'auteur a étudié les manuscrits de Michel Akominatos, le dernier évêque grec d'Athènes avant sa conquête par les Latins, il en prépare une édition complète, en attendant, il publie les résultats historiques de ses études : terrible tableau de la mauvaise administration byzantine.) — Stolz, Die lateinische Nominalcomposition in formaler Hinsicht. Innsbruck, Wagner. 1877. (Très-bon travail.) — Friderici Ritschelii opuscula philologica, vol. III, ad litteras latinas spectantia. Leipzig, Teubner. 1877. (Très-bon.) — Darmesteter, De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent. Paris, Vieweg. 1877. (Excellent.) — Creizenach, Briefwechsel zwischen Göthe und Marianne von Willemer. (Suleika.) Stuttgart, Cotta. (Bon.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 30, 27 juillet 1878 : Grübnau, der Lehrbegriff der Kirche aus dem Standpunkte der wissenschaftlichen Naturerkenntniss betrachtet. Berlin, Reinke. 1877. (Graue : téméraire et superficiel.) — Zimmer (F.), Johann Gottlieb Fichtes's Religions-philosophie. Berlin, Schleiermacher. (Schaarschmidt : intéressant et instructif.) — Zippel, die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus. Leipzig, Teubner. 1877. (Velke : excellents matériaux pour l'histoire de l'ancienne Illyrie, mais, malgré l'auteur, il faut toujours en revenir à Mommsen, et à Marquardt pour l'époque des rapports de l'Illyrie avec Rome ; en somme, bon travail.) — Julius (L.), über das Erechteion. München, Ackermann. (Michaelis : étude soignée, mais l'auteur de l'article ne partage pas le projet de reconstruction du temple.) — Treblin, Angelus Silesius. Breslau, Berendt. 1877. (E. Schmidt : simple conférence.) — Geiger, die Satiriker des xvie Jahrhun-

derts. Berlin, Habel. (E. Schmidt : conférence agréable.) — HESSE, Minchen Herzlieb, erläuternde Bemerkungen zu Göthe's Wahlverwandtschaften und Sonetten. Berlin, Habel. (E. Schmidt : des exagérations.) — BECHSTEIN, Altdeutsche Märchen, Sagen und Legenden. Leipzig, Schulz. 1877. (Schottmüller : bon recueil.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Douzième année 17 Août 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, n° 326, 3 août 1878 : F. von Löher, Cypern. Stuttgart. (Wilson : voyage d'un écrivain allemand à Chypre, remarques intéressantes sur cette île.) — Symonds, Many Moods, a Volume of Verse. Smith, Elder a. Co. (Dowden : recueil de bon vers.) — Ihne, The History of Rome, english edition. Vol. III. The Wars for the Supremacy in the East. Longmans. (Boase : bon, histoire de Rome depuis la seconde guerre de Macédoine jusqu'à la chute de Corinthe et de Numance.) — Foley, Records of the English Province of the Society of Jesus. 3 vol. Burns a. Oates. (Raine : beaucoup de choses nouvelles.) — Ellis, The Life and Works of Count Rumford. Macmillan. (Rodwell : biographie très-curieuse d'un homme éminent qui fut à la fois soldat, homme d'état, philanthrope, économiste et savant ; il fut au service de l'électeur de Bavière et eut une grande popularité à Munich par ses réformes, il avait épousé la veuve de Lavoisier.) — Hare, Walks in London. 2 vol. Daldy, Isbister a. Co. (Wheatley : études pleines de charme et de fraîcheur.) — A. Rhoné, l'Egypte à petites journées. Paris, Leroux. (Amelia Edwards : premier volume « avant courier », deux autres suivront, très-intéressant et plein d'observations.) — Florence Letter (Linda Villari : Fucini, Napoli a occhio nudo, Florence, Lemonnier ; Mad. White Mario, La Miseria in Napoli ; annonce aussi un volume d'essais, Scritti varii, du poète vénitien Zanella). — The Court of Love (précieuse communication de M. W. Skeat). — Chauncey Whright, Philosophical Discussions. New York, Holt. 1877. (J. Sully.) — Strutt, The theory of Sound. Vol. II. Macmillan. (Bosanquet.) — Marshall, Anatomy for Artists. Smith, Elder a. Co. (Evershed.) — Parsifal, ein Bühnenweihfestspiel, von Richard Wagner. Schott a. Co.

The Athenæum, n° 2649, 3 août 1878 : F. v. Löher, Cypern, Reiseberichte über Natur und Landschaft, Volk und Geschichte. Stuttgart. Cotta ; Mas Latrie, carte de l'Isle de Chypre. Paris, Hachette. — Bradshaw, The poetical Works of John Milton, edited, with notes, explanatory and philological. 2 vol. Allen. (Edition pour l'étudiant.) — Hammond, Antient Liturgies. Oxford, Clarendon Press. — Conder, Tent Work in Palestine. 2 vol. Bentley a. Son. — Cope, The Rhetoric of Aristotle, revised a. edited by Sandis. 3 vol. Cambridge, University Pres. (Bon.) — Wheeler, Early Records ot British India. Trübner a. Co. (Choix de documents qui nous montrent l'état de l'Inde dans les différentes périodes de son histoire depuis la fondation de la Compagnie des Indes.) — Bucknall, A Search for Fortune : the autobiography of a Younger Son, a Narrative of Travel and Adventure. Daldy, Isbister a. Co. (Très-curieux et intéressant, beaucoup de détails pourraient être omis, peinture de la vie à Buenos Ayres.) — Ozanne, Three Years in Rumania, Chapmann a. Hall. (Très-recommandable, beaucoup de digressions historiques, brillants chapitres sur la société roumaine, intéressantes considérations sur les rapports de la Russie et de la Roumanie ; ce dernier pays, selon l'auteur, deviendra russe un jour.) — Foreign Books : Stengel, die beiden ältesten provenzalischen Grammatiken, « lo Donatz proensals » und « Las Rasos de Trobar » nebst einem provenzalisch - italienischen Glossar, hrsg. Marburg, Elwert. (Bon.) — Bachmann, Böhmen und seine Nachbarländer, etc. (Voir les couvertures de notre Revue.) — School-Books : Rutherford, First Greek Grammar. Macmillan. — Paley, The Seven against Thebes of Æschylus. Cambridge, Deighton. (Edition excellente.) — Shelley's Last Days. T)relawny : lettre de M. Trelawny sur les derniers jours de Shelley en, réponse à un article de Garnett dans le Fornightly.) — The Eastern Desert of Egypt. — Vinet, Bibliographie méthodique et

raisonnée des beaux-arts. 2e livraison. Firmin Didot. (Ce « magnum opus », interrompu par la mort de l'auteur, est continué par MM. Pawlowsky, Choisy et par M. Müntz, collaborateur de la *Revue critique* et bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts.) — A History of Furniture. (Traduction par Mrs. Bury Palliser de l'Histoire du Mobilier de Jacquemart.) — Davie, Architectural Studies in France. Batsford. — Notes from Copenhagen. (G. Stephens : livre de M. Sehested, Fortidsminder og Oldsager fra egnen om Broholm. (A Paris, chez Renouard.) Suivi d'un long et clair résumé en français; c'est le récit des recherches et des trouvailles faites à Broholm, dans l'île de Fionie (Fyen). — Excavations at Olympia. (Schubring ; suite de cette correspondance.) — German works on Shakspeare and the English Drama : Klein, Geschichte des englischen Dramas. II Band. Leipzig, Weigel. (Ce livre n'est qu'un témoignage de la vanité des efforts humains.) — Elze, Abhandlungen zu Shakspeare. Halle. (Bon.) — Solling, Macbeth rendered into Metrical German. Wiesbaden, Bergmann. (Satisfaisant.)

Literarisches Centralblatt, n° 31, 3 août 1878 : Teichmüller, Darwinismus und Philosophie. 1877. Leipzig, Köhler. — Meinong, Zur Geschichte und Kritik des modernen Nominalismus. Wien. Gerold's Sohn. — Hermann, Woher und Wohin ? 1877. Bonn, Strauss. — Spir, Moralität und Religion. Leipzig. Findel. (Instructif.) — Gutschmid, Agathangelos. Leipzig. 1877. (Nouvelle exécution de Gutschmid ; Agathangelos passait pour le plus ancien historien de l'Arménie, il avait écrit l'histoire du roi Tradt et de l'apôtre des Arméniens, Saint Grégoire ; lui-même était, disait-il, de Rome et avait été secrétaire de Tradt ; Gutschmid prouve que l'auteur ne s'appelait pas Agathangelos, que c'était un Arménien appartenant au clergé et qu'il a vécu longtemps après les événements qu'il raconte; l'ouvrage provient de trois sources différentes ; c'est un ecclésiastique de Valarshapat qui composa la troisième partie et refondit le tout sous le nom d'Agathangelos ; travail très-remarquable.) — Demetriades, die christliche Regierung und Orthodoxie Kaiser Constantin des Grossen. München, Ackermann. (D'après l'auteur, Constantin serait un chrétien orthodoxe convaincu ! L'auteur se contredit plusieurs fois.) — Pöhlmann, die Wirthschaftspolitik der Florentiner Renaissance und das Princip der Verkehrsfreiheit. Leipzig, Hirzel. (Ouvrage couronné par la société de Jablonowski qui a fait naitre déjà quelques bons livres; documents inédits tirés des archives de Florence ; sens historique ; bonnes connaissances en économie politique.) — Gregorii Abulfaragii Bar Ebhraya in Actus Apostolorum et Epistulas Catholicas adnotationes syriace e cognitione Martini Klamroth. Göttingen, Dietrich. (Très-bonne édition d'un chapitre des scolies de Barhebraüs, très-important pour le texte de la bible syriaque et pour la connaissance de la langue syriaque.) – Gregorii Bar Ebhraya in Evangelium Johannis commentarius, e Thesauro Mysteriorum desumptum edidit Schwartz. Göttingen, Dietrich. (Bon travail d'un élève de Lagarde, deuxième partie des scolies de Barhebräus sur le Nouveau Testament.) — Roemheld, de epithetorum compositorum apud Euripidem usu et formatione. Giessen, Ricker. (Voir l'article de M. H. Weil, *Revue critique*, 1878, n° 21, a. 102, p. 333.) — Bréal, Mélanges de mythologie et de linguistique. Paris, Hachette. (Osthoff : très-bon.)

Jenaer Literaturzeitung, N° 31, 3 août 1878 : Hase, die innere Mission und die Zeichen der Zeit. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 1877. (Kirmss : discours plein d'un esprit libre et religieux.) — Karl von Gebler, Galileo Galilei und die römische Curie, nach den authentischen Quellen. Band 2. die Acten des Galilei'schen Processes nach der Vaticanischen Handschrift. Stuttgart, Cotta, 1877 ; Wohlwill, ist Galilei gefoltert

worden. Leipzig, Duncker u. Humblot; WOHLWILL, die Fälschung des Protokolls vom 26 Februar 1616. Hamburg. 1877 (autographié et non dans le commerce); FUCHS, über das Leben und die Werke Galilei's. Bonn, Strauss. 1878. (Curtze : trois éditions du célèbre manuscrit du Vatican, la meilleure est celle de Gebler, et la seule qui donne une idée parfaite du manuscrit, mais il faut la comparer avec le fac-simile de L'Epinois ; Wohlwill a vu une falsification dans le second passage, celui où il est question de menace de torture; la brochure de Fuchs se lit avec plaisir.) — O. v. HEINEMANN, Codex diplomaticus Anhaltinus. Theil III, 1301-1350. Dessau, Barth. 1877. (Menzel : documents de la première moitié du XIV[e] siècle, très soigné.) — WATTENBACH, Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift und zum Studium der griechischen Palæographie, Abtheil. 2. Berlin. Weidmann. 1877. (Schöll : excellent, cp. *Revue critique,* 1878, n° 13, art. 66, p. 201.) — GARDTHAUSEN, Beiträge zur griechischen Palæographie. Leipzig, Hirzel. 1877. (Schöll : bon, cp. *Revue critique,* 1878, n° 52, art. 247, p. 396.) — E. MÆTZNER, französische Grammatik mit besonderer Berücksichtigung des Lateinischen. 2[e] Auflage. Berlin, Weidmann. 1877. (Stengel : 2[e] édition de cette grammaire excellente.) — VOCKERADT, Lehrbuch der italienischen Sprache. Berlin, Weidmann. (Stengel : livre de plus de cinq cents pages, qui ne peut servir dans les écoles.) — NIEDERBERGER, Anleitung zur Erlernung der italienischen Sprache. Heidelberg, Winter. 1877. (Stengel : médiocre.) — C. v. REINHARDSTOETTNER, Grammatik der portugiesischen Sprache, auf Grundlage des Lateinischen und des Romanischen Sprachvergleichung bearbeitet. Strassburg, Trübner. (Stengel : première grammaire spéciale du portugais, scientifique et digne d'éloges.) — DUNGER, der Vogtländische gelehrte Bauer. Plauen, Neupert. 1876. (Schottmüller : biographie de Nicolas Schmidt, dit Küntzler et surnommé « le savant paysan », qui resta laboureur et cultiva les sciences et les langues orientales avec succès.) — VON DITFURTH, Alte Schwänke und Mährlein. Heilbronn : Henninger. 1877. (Schottmüller : très-bon recueil.)

Deutsche Rundschau, août 1878 : EISEN, Nouvelle de G. zu Putlitz. — E. VON DER BRÜGGEN, Le nihilisme en Russie (Etude remarquable d'un écrivain dont les lecteurs de la *Revue critique* connaissent le bel ouvrage sur la dissolution de la Pologne). — RODENBERG, Macaulay's Leben und Briefe (très-bonne étude sur la vie et les ouvrages de Macaulay.) — FONTANE, die wendische Spree. (Récit agréable d'une excursion ; la Sprée wende ou Dahme est une suite de grands lacs et de minces filets d'eaux ; l'auteur de l'article est allé à bord du Sphinx, de Köpenick à Teupitz, c'est presque un voyage de découvertes.) — GOTTFRIED KELLER, Gedichte. — BRUNO MEYER, die bildende Kunst auf der Pariser Weltausstellung. (L'art à l'exposition, en général peu favorable à nos artistes.) — HANSLICK, Die Musikzustænde der Pariser Weltausstellung. (La musique à l'exposition ; les pianos ; les Français, toujours conservateurs, n'ont rien modifié et semblent ne pas connaître les pianos Steinway, peu de succès dans les concerts de l'Exposition, et peu de représentants de la « musique nationale de tous les peuples. ») — Literarische Notizen u. Neuigkeiten.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Douzième année 24 Août 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

tik der Hellenen. Gütersloh, Bertelsmann. (Bon pour ceux qui veulent connaître la gymnastique chez les Grecs de l'antiquité.) — DEINHARDT, Beiträge zur Dispositionslehre. Bromberg, Mittler. (Très-bon pour les professeurs de lycée.) — Volksaufgabe von Breitkopf und Härtel. (Publication excellente des œuvres des musiciens classiques.) — Programmes des Cours des Universités de Strasbourg, de Leipzig, de Zurich et de l'Académie de Münster.

Jenaer Literaturzeitung, n° 32, 10 août 1878 : WILDENHAHN, Paul Gerhardt, Kirchengeschichtliches Lebensbild aus der Zeit des grossen Churfürsten. Basel, Schneider. 1877. (Stölten : roman historique qui se lit comme un livre d'édification, peintures de caractères réussies, enchantera les cercles piétistes). — Wahrheitsgetreuer Bericht über meine Reise in den Himmel, verfasst von IMMANUEL KANT. Gotha, Perthes. (Schaarschmidt : l'auteur de ce « dialogue des morts » imagine que Kant, transporté dans le ciel, se voit réfuté successivement par tous les grands philosophes et raconte ensuite ses déconvenues ; il a eu tort d'attaquer le caractère et les mœurs de Kant sous le voile de l'anonyme.) — Acten der Ständetage Preussens unter der Herrschaft des deutschen Ordens, hrsg. v. TŒPPEN. Band I. 1233-1435. (Perlbach : publié par la Société de l'Histoire de Prusse, excellente publication.) — NEUMANN, zur Laut-und Flexionslehre des Altfranzösischen, hauptsächlich aus pikardischen Urkunden von Vermandois. Heilbronn, Henninger. (Suchier : excellentes remarques.) — V. LEBINSKI, die Declination der Substantiva in der Oil-Sprache bis auf Crestiens de Troies. Posen, Kraszewski. (Bon.) — FREUND, über die Verbalflexion der ältesten französischen Sprachdenkmæler bis zum Rolandslied einschliesslich. Heilbronn, Henninger. (Suchier : Très-soigné et complet.)

Revue de l'Instruction publique en Belgique. Tome XXI. 4e livraison. GANTRELLE, à quel genre littéraire appartient l'Agricola de Tacite ? (L'agricola n'est ni une pure œuvre d'histoire, ni une simple biographie, ni un discours proprement dit, ni, comme on l'a dit en Allemagne, une composition hybride et informe ; c'est un véritable éloge historique.) — P. FREDERICQ, l'Université calviniste de Gand (1578-1584). (Il y eut à Gand une université calviniste de 1578 jusqu'à la capitulation du 12 septembre 1584.) — THIL LORRAIN, Districtus Tectis. (Le district de Theux ne serait autre chose que le Franchimont primitif, comprenant la plus grande partie du pagus Leuchia.) — SCHELER, Olla patella (suite). — Comptes-rendus : GILLES, de l'emploi de la négation dans la langue française. Bruxelles, Sannes. 1877. (L. R. Savante dissertation où tout le monde trouvera beaucoup à apprendre.) — C. DE HARLEZ, Grammaire pratique de la langue sanscrite. Louvain, Peters. (L. R. livre qui répond à un besoin réel et ne peut manquer d'avoir du succès). — Monumenta Germaniæ historica. I. Salviani presbyteri Massiliensis libri qui supersunt, recens. C. HALM. II. Eugippii vita Sancti Severini recens. et adnotavit H. SAUPPE. Berlin, Weidmann. 1877. (P. Fredericq.)

Rivista Europea, rivista internazionale, vol. III, fasc. III, 1° Agosto : RENIER, Ariosto e Cervantes, Studio. — CASAGRANDI, Agrippina Minore, la madre di Nerone Imperatore. — CANTU, Monti e l'eta che fu sua. — GARGIOLLI, Da Sarzana a Venezia, Note di viaggio del cav. Giovanni de Baillou. (1810.) — C. POZZOLINI SICILIANI, Una gita ai Camaldoli, Dintorni di Napoli. — Le avventure politiche di Lord Beaconsfield (tiré et traduit de la *Fortnightly Review*). — SACCHI, Il Canto d'Axajacatl, recato in versi. — Rassegna letteraria e bibliografica : C. DOSSI, la Desinenza in A, Ritratti umani, Milano, Onufrio. — PATUZZI, Bolle di Sapone. Torino, Bona e Favale. (X. Y. Z.) — Rassegna politica (S. M.). — Note Scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Douzième année 31 Août 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, nº 328, 17 août 1878 : Conder, Tent Work in Palestine, published for the Committee of the Palestine Exploration Fund. 2 vol. Bentley a. Son. (Wilson : ouvrage de mérite, sera lu et étudié par tous ceux qu'intéresse la géographie biblique.) — Cotton, Gleanings from the Municipal and Cathedral Records relative to the History of the City of Exeter. Exeter, Townsend. (Robinson.) — W. Campbell, Materials for a History of the Reign of Henry VII, vols. I et II. Rolls House Series of Chronicles and Memorials. Longmans. (Hewlett : ces documents ont moins d'importance que ne le croit l'auteur, des fautes parfois graves). — Sanderson, Thirteen Years among the Wild Beasts of India. Allen. (Watkins : très-intéressant, écrit avec verve, récits d'aventures curieuses, indispensable à qui veut parfaitement connaitre la vie et les mœurs de l'éléphant). — Bonwick, Pyramid Facts and Fancies. Kegan Paul. (Sayce : plein d'agrément, petit volume sur la grande pyramide de Khufu ou de Cheops). — Skene, Celtic Scotland, a History of Ancient Alban. Vol. II. Church and Culture. Edinburgh, Douglas. (Raine : annales de l'église celtique en Ecosse, chapitres très-intéressants sur Saint Colomban, sur Wilfrid, sur les réformes de la reine Margaret, etc. ; il faut souhaiter la prompte continuation de cet ouvrage excellent.) — Diplomatic Sketches, by « an Outsider. » I. Count Beust. Bentley. (Crawley : cet ouvrage du comte de Beust se lit avec plaisir, ce diplomate distingué prétend naturellement qu'il n'a fait aucune faute, qu'il aurait sauvé la Saxe, relevé l'Autriche, donné à l'Allemagne une paix idyllique, assoupi la question d'Orient, etc. : beaucoup d'intérêt dans ses souvenirs personnels, de curieuses anecdotes, lire surtout ses rapports avec Napoléon III avant la guerre de 1870.) — Current Literature : The Works of Robert Burns, vol. II and III. Poetry : Edinburgh, Paterson. — Cruishank, Artist and Humourist, by W. Hamilton. Stock. — Nelson, A view of the Hindu Law as administered by the High Court of Judicature at Madras. Madras, Higginbotham. (Voir l'article de M. Barth dans la *Revue critique*.) — Müller-Strübing, Die Strategie des Demosthenes im vierzehnten Jahre des peloponnesischen Krieges (418). (Le général athénien qui arrive au lendemain de Mantinée avec des renforts et assiège Epidaure n'est pas nommé par Thucydide ; ce serait, selon Müller-Strübing, le héros de Pylos, Démosthène; il le prouve par une inscription, par un autre passage de Thucydide et par des observations sur la tactique et le caractère du général athénien.) — Bonwick, Egyptian Relief and Modern Thought. Kegan Paul. (Renferme une immense quantité de « cram », bon et mauvais, le tout pêle-mêle.) — Samuelson, The History of Drink. Trübner. — Rocholl, Die Philosophie der Geschichte. Göttingen, Vandenhoeck a. Ruprecht. — Paris Letter. (G. Monod : dixième anniversaire de l'Ecole des Hautes Etudes, banquet offert à M. Duruy, Mémoires composés par les professeurs de l'école et dédiés à l'ancien ministre, Histoire des Romains de M. Duruy (Hachette); Géographie historique de la Gaule romaine, 2e volume, par E. Desjardins; centenaire de Rousseau et discours de Louis Blanc; fête de Véretz en l'honneur de Paul Louis Courier; fin du congrès littéraire; Michelet et ses enfants par M. Noel (Dreyfus); Légendes de la Révolution de Michelet (Lévy) ; Edel, poëme de M. Bourget (Lemerre), marque un progrès ; Récits et Elégies de Coppée (Lemerre). — Lettres de Gavin Hamilton, éditées par lord Edmond Fitz-Maurice (suite). — Sur Pajock dans Hamlet et les noms Jack et Jock (Nicholson). — La prétendue tombe de saint Luc à Ephèse. (W. Simpson.) — Southall, L'époque du mammouth et l'apparition de l'homme sur la terre. Trübner (en anglais). — C. Carapanos, Dodone

et ses ruines. Paris. (Gardner : bon ouvrage, rempli de nouveaux renseignements, et dont la *Revue critique* rendra compte prochainement.) — Pollock, The modern french theatre. Paris, Fotheringham et Hachette. (Clarck : très-intéressant, portraits des principaux acteurs de Paris, voir surtout ceux de Delaunay, Bressant, et de MMlles Reichemberg et Croizette.)

The Athenæum, n° 2651, 17 août 1878 : The British Association for the Advancement of Science. 1878. Address of William Spottiswoode. — W. Barnes, An Outline of English Speechcraft. Kegan Paul. (Bon). — Henry Ling Roth, A Sketch of the Agriculture and Peasantry of Eastern Russia. Baillière. (Renferme de précieuses informations, l'auteur a passé deux ans dans la province de Samara, connaît fort bien l'agriculture du pays, remarque que le clergé russe n'aide le peuple en rien et lui donne même de mauvais exemples, efforts du gouvernement pour améliorer la situation des paysans.) — Beal, texts from the Buddhist Canon, commonly known as Dhammapada, with accompanying Narratives. Translated from the Chinese. Trübner. (Très-bon.) — Lach Szyrma, A Short History of Penzance, St. Michael's Mount, St. Yves and the Land's End District. Simpkin, Marshall a. Co. (Mauvais livre sur l'histoire du district de Land's End.) — Samuelson, The History of Drink, a Review, Social, Scientific and Political. Trübner. (Bon et intéressant.) — Barbier de Meynard, la poésie en Perse, leçon d'ouverture faite au Collège de France. Paris. (Excellent petit livre.) — Noel Sainsbury, Calendar of State Papers, Colonial Series. Vol. IV. East Indies, China and Japan. 1622-1624. Longmans a. Co. (Consacré au massacre d'Amboine et aux événements qui le suivent). — Philology : Ellis, Catulli Veronensis Liber, iterum recognovit. Oxford, Clarendon Press. (Très-bon.) — Chavée, Idéologie lexiologique des langues indo-européennes. Paris, Maisonneuve. (Voir l'article de la *Revue critique.*) — Geiger, Die Pehlevi-version des ersten Capitels des Vendidâd, hrsg. nebst dem Versuch einer ersten Uebersetzung und Erklärung. Erlangen, Deichert. (Bon.) — The Eastern Desert of Egypt. (Schweinfurth.) — Corpus Inscriptionum Indicarum. Vol. I. Inscriptions of Asoka, by Major-General Cunningham. (Voir l'article de M. Barth dans la *Revue critique,* 1878.) — Mycenæ (Westropp).

Literarisches Centralblatt, n° 33, 17 août 1878 : Geiger's (Abraham), nachgelassene Schriften. hrsg. v. Ludwig Geiger. 4 und 5 Bde. Berlin, Gerschel. 1878-79. (Comprend une « introduction aux écrits bibliques », conférences sur le traité d'Abott, matériaux pour une biographie d'Abraham Geiger qui fut, en somme, un noble caractère et l'un des plus remarquables représentants du judaïsme en même temps qu'un savant souvent original.) — Dugat, histoire des philosophes et des théologiens musulmans (de 632 à 1258). Scènes de la vie religieuse en Orient. Paris, Maisonneuve. (L'auteur a raison de parler de son ouvrage comme d'une « ébauche » et d'un « canevas », et parfois il n'a pas connu les travaux antérieurs, mais il est plein d'ingénieuses remarques et on apprend quelque chose en le lisant.) — Grundtvig, Lösningostenen, et sagnhistorisk studie. Kopenhagen, Schönberg. (Excellente étude sur le pouvoir merveilleux attribué aux pierres précieuses.) — Söltl, das deutsche Volk und Reich in fortschreitender Entwickelung von den frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart. 3 vol. Elberfeld, Loll. 1877-78. (Bon livre pour le peuple.) — Helfert (de), Königin Karolina von Neapel u. Sicilien im Kampfe gegen die französische Weltherrschaft. 1790-1814. Wien, Braumüller. (On n'a pas là un ouvrage aussi bien ordonné que celui de Botta ou de Coletta, mais Helfert a puisé à pleines mains dans les archives de Vienne, il essaie vainement de justifier Caroline.) — Peschel,

Abhandlungen zur Erd-und Völkerkunde; hrsg. v. Löwenberg. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Suite de cette belle publication des essais et articles du regretté Peschel.) — Gilliéron, la Grèce et la Turquie, notes de voyage. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1877. (Intéressantes descriptions, de la Grèce, quelques erreurs.) — Registrande der geogr. statistischen Abtheilung des gr. Generalstabes. Berlin, Mittel u. Sohn. (fort bon.) — Bauer, die Entstehung des herodotischen Geschichtswerkes, eine kritische Untersuchung. Wien, Braumüller. (Voir sur cet ouvrage l'article de M. Henri Weil dans la *Revue critique* (1878, n° 2) que cite du reste l'auteur de l'article du Centralblatt.) — Buttmann, des Apollonios Dyscolos vier Bücher über die Syntax, übersetzt und erläutert. Berlin, Dümmler. 1877. (Bonne traduction et commentaires instructifs.) — Cornelii Taciti Germania, für den Schulgebrauch erklärt von Prammer. Wien, Hölder. (Bon). — Tanner, die Sage von Guy von Warwick. Heilbronn, Henninger. (Des critiques à faire.) — Forestier, Echoes from Mist-Land or the Nibelungen Lay revealed to lovers of romance and chivalry. Chicago, Griggs. 1877. (Traduction anglaise du poëme des Nibelungen, Mist-Land (dans le titre), est la traduction de Niflheimr, pays des nuages; beaucoup d'emprunts à Simrock; mais on lira les Nibelungen à Chicago.) — Programme des cours des Universités de Kœnigsberg, Wurzbourg, Heidelberg.

Jenaer Literaturzeitung, n° 33, 17 août 1878 : Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, auf Veranlassung seiner Königlichen Hoheit des Kronprinzen von Preussen. Band VII : politische Verhandlungen, herausgegeben von Erdmannsdörfer. Band 4. Berlin, Reiner. 1877. (Suite de cette importante publication.) — Ascoli, studj critici. II : saggi e appunti. Saggi Italici. Saggi Indiani. Saggi Greci. Indici annotati d'entrambi i volumi. Roma, Torino, Firenze, Loescher. 1877. (Osthoff : très-bon.) — Vanicek, Fremdwörter im Griechischen und Lateinischen. Leipzig, Teubner. (Schweizer-Sidler : nouvel ouvrage de l'infatigable chercheur dont la *Revue critique* a récemment apprécié le dictionnaire étymologique greclatin, quelques lacunes.) — Adam, die älteste Odyssee in ihrem Verhältnisse zur Redaction des Onomakritus und der Odyssee. — Ausgabe Zenodots. Wiesbaden, Niedner. 1877. (Volkmann : selon l'auteur, l'Odyssée primitive est une épopée de 2120 vers, nouvelle preuve des « chutes que peut faire dans la question homérique la prétendue haute critique ».) — Æschines' Rede gegen Ktesiphon, erklärt von Weidner. Berlin, Weidmann (Blass : bon.) — Programme des cours des Universités de Strasbourg et de Zurich. (Semestre d'hiver, 1878-1879.)

Rassegna settimanale di Politica, Scienze, Lettere ed Arti, 2e vol., 7e fasc., 18 août : I Depositi alla Cassa di Risparmio di Firenze. — Disciplina Militare. — Le condizioni della Istruzione popolare in Italia. — Corrispondenza da Parigi. — Corrispondenza da Washington. — La Settimana. — Un recentissimo libro tedesco sul Petrarca (Bartoli). — Economia pubblica. — Bibliografia : Letteratura e Storia. Patuzzi. Bolle di sapone : L. Manzoni, Bibliografia statutaria e storica Italiana. — Educazione. Ferrario, La Scola e la Costumatezza. — Scienza matematiche. — Marey, La méthode graphique dans les sciences expérimentales. (Il metodo grafico nelle scienze sperimentali.) — Notizie. — Riviste italiane. — Articoli che riguardano l'Italia negli ultimi numeri dei Periodici stranieri — Riviste Tedesche.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36 Douzième année 7 Septembre 1878

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 329, 24 août 1878 : SENIOR, Conversations with M. Thiers, M. Guizot and other distinguished persons during the second empire Hurst and Blackett. (Morison : très-intéressant, conversations de M. Senior avec Thiers, Guizot, etc. ; M. Thiers est le héros du volume, et certains entretiens de lui sont fort remarquables, il nomme la France « la nation diabolique », etc.) — GLYNNE, Notes on the Churches of Kent. Murray. — DIMOCK, Giraldi Cambrensis opera, vol. VII, Longmans. (Warner : renferme la Vita S. Remigii et la Vita S. Hugonis.) — Davos-Platz, a new Alpine Ressort for Sick and Sound in Summer and Winter, by one who knows it well. Stanford. (Hancock). — DUCKETT, Duchetiana or Historical and genealogical Memoirs of the Family of Duket, from the Norman Conquest. Russell Smith a. James Bain. (Waters : masse de détails de toute sorte, confusément amassés.) — RUBIERI, Storia della poesia popolare italiana ; d'ANCONA, la poesia popolare italiana. (Cobham : deux bons travaux sur la poésie populaire en Italie.) — MORRIS, A descriptive and historical account of the Godavery district in the presidency of Madras. Trübner ; Gazetteer of the Bombay presidency, vol. II, Gujarat : Surat and Broach. Bombay. Government Central Press. — Gazetteer of Mysore and Coorg. Mysore. Vol. I and II, by RICE. Bangalore, Government Press. (Cotton : ces trois livres témoignent des progrès qu'a faits la statistique de l'Inde.) — New Novels. (Henley ; entre autres, the Nabob traduit par CLAVEQUIN en trois volumes (!), mais la traduction est pâle et ne rend pas le style original d'Alphonse Daudet.) — Notes and News (M. Skeat entreprend un dictionnaire étymologique de la langue anglaise ; premier numéro de la *Revue de géographie* dirigée par M. Drapeyron, etc). — Lettre d'Egypte (Mitchell). — PHYSICUS, A Candid Examination of Theism. Trübner. (Simcox.) — W. GEIGER, Die Pehleviversion des ersten Capitels des Vendîdâd, nebst dem Versuch einer ersten Uebersetzung und Erklärung. Erlangen, Deichert. (West., cp. *Revue Critique,* 1877, n° 33, art. 156, p. 81, article de M. James Darmesteter.)

The Athenæum, n° 2652, 24 août 1878 : MORISON, Gibbon. Macmillan (fort bonne étude sur Gibbon). — BONWICK, Egyptian Belief and Modern Thought. Kegan Paul (quelque confusiou, trop de mythologie). — LEO TOLSTOY, The Cosacks, a Tale of the Caucasus in 1852, translated from the Russian by SCHUYLER New York, Scribners (bonne traduction d'un des meilleurs romans de notre temps et que Tourguenieff appelle le chef-d'œuvre de la littérature russe). — The Colloquies of Erasmus, transl. by BAILEY, edited with notes by JOHNSON. Reeves a. Turner ; The Praise of Folly, transl. by COPNER. Williams a. Norgate ; Philomorus, notes on the Latin Poems of Sir Thomas More. Longmans. — Barnabæ Epistulæ græcæ et latinæ recensuerunt et illustraverunt Papiæ quæ supersunt Presbyterorum Reliquias ab Irenæo servatas vetus Ecclesiæ Romanæ Symbolum Epistulam ad Diognetum adjecerunt DE GEBHARDT et HARNACK (très-bonne édition). — CLERMONT-GANNEAU, L'Authenticité du Saint-Sépulcre et le Tombeau de Joseph d'Arimathie. Paris, Leroux (très-bon, de nouvelles découvertes et de précieux renseignements pour déterminer la vérité de l'une des plus intéressantes questions topographiques de Jérusalem). — DE GUBERNATIS ; Savitri, Idillio Drammatico Italiano. Roma, Tipografia del Senato. (Le savant Italien a trouvé le temps de composer une idylle dramatique dont le sujet est emprunté à ses études favorites ; Savitri est l'Alceste hindoue ; le style a trop d'ornements et fait songer à un libretto d'opéra.) — M. HAUG, Essays on the Sacred Language, Writtings and Religion of the Parsis, edited by WEST. Trübner (seconde édition revue du travail de Martin Haugh sur la langue

et la religion des Parsis; « fascinating book »). — ANDREW, India and her neighbours. Allen (donne prise à beaucoup de critiques). — New Nowels (entre autres, le Journal d'une femme d'OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann Lévy). — An Early Account of Cyprus (notice sur Chypre, empruntée aux voyages de George Sandys, publiés en 1615 chez Barrett sous le titre « A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610 »). — The British Association at Dublin. — Geographical Notes. (La *Revue de géographie* maintient son rang élevé parmi les périodiques scientifiques de France; le « leading article » est de M. Levasseur.) — CRIPPS, Old English Plate, Ecclesiastical, Decorative, and Domestic : its Makers and Marks. Murray. — SIR RUTHERFORD ALCOCK, Art and Art Industries in Japan. Virtue.

Literarisches Centralblatt, n° 34, 24 août 1878 : JELLINEK, Bet-ha-Midrasch. Wien, Winter. (Excellent recueil.) — MILLER, die Differenzen in den religiösen Gebräuchen der Babylonier und Palästinenser. Wien, Winter. (Ecrit en hébreu, bon.) — V. DRÜFFEL, Des Viglius van Zwichem Tagebuch des Schmalkaldischen Donaukriegs. München, Rieger. 1877. (Publication du journal de Viglius, conseiller de Charles Quint; il va d'avril 1546 au 8 janvier 1547; très-important, enrichi d'excellentes notes par Druffel qui l'a tiré des archives de Bruxelles.) — ROSENKRANZ, neue Studien. 3. Bd. Studien zur Literatur = u. Culturgeschichte. Leipzig, Koschny. 1877. (Très-bon, études sur Kant, Spinoza, Hegel, Voltaire, Rousseau.) — Corpus inscriptionum atticarum. Vol. IV, fasc. I. Supplementa voluminis primi comp. KIRCHHOFF. Berlin, Reimer. 1877. (Ce quatrième volume du Corpus des inscriptions attiques est devenu possible à la suite des découvertes de l'institut archéologique d'Athènes, le premier fascicule renferme un supplément au premier volume.) — KOCHLER, Inscriptiones Atticæ ætatis quæ est inter Euclidis annum et Augusti tempora. Berlin, Reimer. 1877. (Première moitié du second volume des inscriptions de l'Attique du temps d'Euclide à Auguste, très-soigné.) — DE MAS LATRIE. Machaut (Guill. de), la prise d'Alexandrie ou chronique du roi Pierre I[er] de Lusignan. (Société de l'Orient latin.) Genève, Fick. 1877. (Bonne édition.) — BUGGE, Rune-Indskriften paa Ringen i Forsa Kirke; nordre Helsingland, udgivet ag tolket. Christiania. 1877. (Bon travail sur l'inscription de l'anneau de fer de l'église de Forsa) — STÖBER, Pfeffel's Verdienste um Erziehung und Schule. (Nouvel essai de l'infatigable Alsacien sur le poëte et fabuliste Pfeffel.) — LICHTENBERGER, Etude sur les poésies lyriques de Gœthe. Paris, Hachette. (Style élégant et plein de goût, rien de nouveau, mise en œuvre habile.) — CROWE u. CAVALCASELLE, Tizian, Leben und Werke, deutsche Ausgabe von Max JORDAN. Leipzig; Hirzel. — RAMBOSSON, les harmonies du son et l'histoire des instruments de musique. Paris, Firmin-Didot. — SCHLEGEL, Grassmann, sein Leben und seine Werke. Leipzig, Brockhaus. (Notice sur ce savant, à la fois mathématicien et philologue.) — Programmes des Universités d'Erlangen, de Breslau, de Tubingue, d'Iéna, de Rostock, de Vienne et de Marbourg.

Jenaer Literaturzeitung, n° 34, 24 août 1878 : FISCHER, Kirchenlieder-Lexicon. Hälfte I : die Lieder aus den Buchstaben A-J umfassend. Gotha, Perthes. 1878. (Bæhring : Dictionnaire des chants d'église, « éclaire tout le domaine de l'hymnologie », bonne méthode critique.) — PRZEWALSKY, Reise von Kuldscha über den Thian-Schan an den Lob-Nor und Altyn-Tag 1876 u. 1877. Gotha. Perthes. (Kirchhoff : Récit du voyage entrepris par le colonel d'état-major russe Przewalsky vers le Lob-Nor, c'est un des voyages les plus importants des temps modernes.) — LEHMANN, Pommern's Küste von der Dievenow bis zum Darss. Breslau, Maruschke u. Berendt. (Kirchhoff : très-bon travail sur une partie du

The Academy, n° 330, 31 août 1878; the Lusiads of Camoens, translated into English Verse by AUBERTIN. Kegan Paul. (Crawfurd : bonne traduction.) — DRYDEN, Description of the Church dedicated to Saint Magnus and the Bishop's Palace at Kirkwall. Simpkin, Marshall a. Co. — Egyptian Calendar for the Year 1295 A. H. (1878 A. D.) Alexandria, Mourès. (Edwards.) — GAFFAREL, Histoire du Brésil français au seizième siècle. Paris, Maisonneuve. (Major : blâme surtout l'auteur d'avoir accordé trop de confiance à Desmarquets et de voir dans Cousin le précurseur immédiat de Colomb, cp. *Revue critique*, 1878, n° 31, art. 136, p. 66.) — FROTHINGHAM, Gerrit Smith, a Biography. Sampson Low. (Conway : bonne biographie d'un des chefs les plus vaillants du parti anti-esclavagiste.) — LABILLIERE, Early History of the Colony of Victoria, from its Discovery to its Etablishment as a self-governing Province of the British Empire. Sampson Low. (Chesson : bon ouvrage sur l'histoire de l'île Victoria, sur les commencements de Melbourne, etc.) — Obituary (Notice nécrolog. sur le colonel RÜSTOW, il était né à Brandebourg ; condamné pour son ouvrage « l'Etat Militaire allemand avant et pendant la révolution, » il s'enfuit en Suisse et s'établit à Zurich ; il fut en Italie un des compagnons de Garibaldi ; ses ouvrages sur les dernières guerres de notre temps sont connus ; sur le patriote et historien hongrois HORVATH, auteur d'une histoire de Hongrie.) — The Arabs in Cyprus. (Rogers.) — English and Norman Names. (Freeman.) — Text from the Buddhist Canon, commonly Known as Dhammapada, with accompanying Narratives. Translated from the Chinese by S. BEAL. Trübner. (Rhys Davids.) — Twenty Six Drawings by WATTEAU, reproduced from the original works. Arundel Society.

The Athenæum, n° 2653, 31 août 1878 : GEDDES, The Problem of the Homeric Poems. Macmillan ; GLADSTONE, Homer. Literature Primers. Macmillan. (Très-long article sur la question homérique à propos de ces deux livres qui offrent un grand intérêt.) — The Punjaub and Nord-West Frontier of India, by an old Punjaubee. Kegan Paul a. Co. (Plein de renseignements.) — SCHÖMANN, Athenaian Constitutional History. Parker. (Traduction claire et fidèle, par M. Bosanquet, du livre de Schömann sur l'histoire constitutionnelle d'Athènes.) — CAUTLEY, A Century of Emblems, with Illustrations. Macmillan. — FOWLER, Chartularium Abbathiæ de Novo Monasterio, ordinis Cisterciensis, edited. Surtees Society. — MARSHALL, The Annals of Tennis. (Livre très-intéressant sur le jeu de paume et son histoire, les écrits, même politiques, qu'il a provoqués, les allusions qu'il a fournies, etc.) — The Works of Robert Burns. Vol. I-III. Poetry. Edinburgh, Paterson ; ROGERS, Genealogical Memoirs of the Family of Robert Burns and of the Scottish House of Burnes. Edinburgh, Paterson. (Deux bons ouvrages.) — Spanish Mss. of Dante. (Moore.) — Notice sur M. de Slane (né à Belfast, 1801, mort à Paris le 4 août.) — Literary Gossip (Bret Harte, consul des Etats-Unis à Crefeld ; nouveau journal en Italie, consacré à Dante, *Rivista Universale Storica, Critica, Artistica, Filologica, Bibliografica, di Literatura Italiana specialemente Dantesca.)* — COCHRAN-PATRICK, Early Records Relating to Mining in Scotland-Edinburgh, Douglas. — CARAPANOS, Dodone et ses ruines, et l'oracle de Dodone.

Literarisches Centralblatt, n° 35, 31 août 1878 : LUDWIG, Commodiani carmina recognovit, particula prior Instructiones complectens. Leipzig, Teubner. (3 parties : præfatio critica, texte, indices ; deux manuscrits, Leyde et Paris ; édition complète). — DRUFFEL, der Elsässer Augustiner-Mönch Johannes Hoffmeister u. seine Correspondenz mit dem Ordens-

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Littératures orientales.

Andreozzi, le leggi penali degli antichi Cinesi. In-8°. 194 p. Firenze. 2 lire

Bœhl, (E.), die alttestamentlichen Citate im neuen Testament. Wien, Braumüller. In-8. 6 m.

Fritze (L.), Indisches Theater, Sammlung indischer Dramen aus dem Original in das Deutsche metrisch übersetzt. II Band. Ratnavali oder die Perlenschnur. Chemnitz, Schmeitzner. 2 m. 40.

Gesenius (W.), Hebræische Grammatik, 22° Auflage, neu bearbeitet von Prof. E. Kautsch in Basel. Leipzig, Vogel.

Justi (F.), Les noms d'animaux en Kurde. In-8. 36 p. Paris, Maisonneuve.

Kohn (Samuel), Mardochai ben Hillel, sein Leben und seine Schriften, nebst 6 bisher unedirten hebræischen Beilagen. Breslau, Kœbner. 3 m.

Nowack, die assyrisch-babylonischen Keilinschriften und das alte Testament. Berlin, Mayer u. Müller. 75 pf.

Reinsch, Ursprung und Entwickelungsgeschichte des ægyptischen Priesterthums und Ausbildung der Lehre von der Einheit Gottes. Wien, Verlag des Lesevereines. 30 p. in-8.

Schlegel (Victor), Hermann Grassmann. Sein Leben und seine Werke. Leipzig, Brockhaus. In-8. 2 m.

Socin (A.), Arabische Sprichwœrter und Redensarten. (Univ. Progr. zum 7 Mærz.) Tübingen, Druck von Laupp. In-4. x et 65 p.

Steinschneider, Catalog der hebræischen Handschriften in der Stadtbibliothek zu Hamburg und der sich anschliessenden in anderen Sprachen. Hamburg, Meissner. xx et 220 p. in-8.

Wæchter (A.), Josephs Geschichte nach dem Genesistext und dem Targum des Onkelos und der Yûsof Sûre des Korân. (Programm des Gymnasiums.) Rudolstadt, Druck der Hofbuchdruckerei. In-4. 44 p.

Wilhelm (E.), de verbis denominativis linguæ bactricæ. (Progr. des Gymn.) Jena, Druck von A. Neuenhahn. In-4. 24 p.

Littératures grecque et latine.

Arens (J.), de participii subjuncti ratione Homerica. (Programm des Gymnasiums.) Kattowitz, Druck von G. Siwinna. In-4. 14 p.

Badt (B.), Ursprung, Inhalt und Text des vierten Buchs der sibyllinischen Orakel. (Programm des Johannesgymnasiums.) Breslau, Druck von Fiedler und Hentschel. In-4. 24 p.

Baerwinkel (J.), de lite Ctesiphontea (Dissertatio Lipsiensis.) Sondershausen, Eupel. in-8. 1 m.

Bücheler (F.), Interpretatio tabulæ Iguvinæ II. (Zum 22 Mærz.) Bonn, impr. Georg. In-4. 32 p.

Cobet, Collectanea critica. (Continuation du Miscellanea critica paru en 1876.) Leyde, Brill. 12 m.

Dilthey (C.), Observationes criticæ in anthologiam græcam. (Index schol.) Gœttingen, impr. de l'Univ. In-4. 20 p.

Dressel (H.) und **Milchhœfer** (A.), die antiken Kunstwerke aus Sparta und Umgebung. Athen, Karl Wilberg. 482 p. mit 6 Tafeln. 8 m.

Eichhoff (C.), Logica trium dialogorum platonicorum, Menonis, Critonis, Phædonis, explicatio scholarum in usum conscripta. Hans Raske, Duisburg. 80 pf.

Friedlænder (L.), Observationum de Martialis epigrammatis particula II. (Ind. Schol.) Regimonti, typis Dalkowskianis. In-4. 4 p.

Fritzsche (F. W.), Analecta Plautina, pars II. (Index schol.) Rostock, impr. de l'Univ. In-4. 10 p.

Gebbing (Hermanus), de C. Valerii Flacci tropis et figuris. Marburg, Elwert. In-8. 1 m. 20.

Kaibel (Georg), Epigrammata græca ex lapidibus conlecta. Berlin, Reimer. 12 m.

Kausch (E.), Quatenus Hesiodi elocutio ab exemplo Homeri pendeat. Berlin, Calvary. In-4. 2 m.

Keil (H.), Adamantii sive Martyrii de B muta et V vocali libellus. Pars I. (Ind. schol.) Halle, Hendel. In-4. 13 p.

Kiessling (A.), Analecta Plautina. (Index schol.) Greifswald, Kunike. In-4. 18 p.

Klammer (H.), Animadversiones Annæanæ grammaticæ. (Dissertatio.) Bonn, Georg. In-8. 70 p.

Kuttner (B.), de Propertii elocutione. (Dissertatio Halensis.) Berlin, Troschwitz. In-8. 70 p.

Lübbert (E.) de gentis Claudiæ com-

mentariis domesticis. (Zum 22 Mærz). Kiel, Mohr. in-4. 32 p.

Muff (Ch.), de choro Persarum fabulae Æschyleae. Halle, Mühlmann. in-4. 1 m.

Niese (B.), emendationes Strabonianæ. (Index schol.) Marburg, impr. de l'Univ. In-4. 15 p.

Sandstrœm, Studia critica in Papinium Statium. Upsala, Edquist. VII et 61 p. in-8.

Schrœder (O.), Studia Pindarica. Berlin, Calvary. In-4. 1 m.

Schwabe (C.), Aristophanes und Aristoteles als Kritiker des Euripides. (Programm der Realschule.) Crefeld, Druck von Kühler. In-4. 40 p.

Scheppe (K.), de transitionis formulis apud oratores atticos. (Programm des Gymnasiums.) Bückeburg, Hofbuchdruckerei. In-4. 32 p.

Schwartz (E.), Quæstiones Euripideae. (Dissertatio.) Kiel, Mohr. In-4. 54 p.

Seyffert (K.), Beitræge zum griechischen Elementarunterricht. (Programm des Gymnasiums.) Potsdam, Druck von Kræmer. In-4. 25 p.

Steuding (C. H.), Beitræge zur Textkritik im Dialog des Tacitus. (Programm der Realschule.) Wurzen, Druck von Jacob. In-4. 18 p.

Suhle (B.), de hymno homerico quarto εἰς Ἀφροδίτην. (Programm des Gymnasiums.) Stolp, Druck von Feige. In-4. 29 p.

Usener (H.), de Dionysii Halicarnassensis libris manuscriptis. (Ind. schol.) Bonn, Georg. In-4. 20 p.

Vahlen (J.), Enniana. (Ind. schol.) Berlin, Druck von Vogt. In-4. 10 p.

Velsen (A. V.), Aristophanis Thesmophoriazusæ. (Programm des Gymnasiums in Saarbrücken.) Leipzig, Druck von Teubner. In-4. 28 p.

Histoire.

Allen, Histoire de Danemark depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ouvrage couronné, traduit d'après la septième édition danoise par M. E. Beauvois. 2 vol. in-8. Copenhague, Andr. Fred. Hœst et fils, libraire de l'université. 15 m.

Bœhringer (Paul), Gregoire, ein Lebensbild aus der franzœzischen Revolution. Basel, Schweighauserische Buchh (Hugo Richter). 1 m. 60.

Ciampi, Innocenzo X, Pamfili e la sua corte, Storia di Roma dal 1644 al 1655, nuovi documenti. Roma. 410 p. in-8. 5 lire.

Crollalanza, gli emblemi dei Guelfi e Ghibellini, ricerche e studi. 166 p. in-16. Rocca san Casciano. 5 lire.

Delisle (Léopold), Mandements et actes divers de Charles V (1364-1380), recueillis dans les collections de la Bibliothèque nationale, publiés et analysés. 1 vol. in-4. Paris, Firmin-Didot. 24 fr.

Flint (Robert), la philosophie de l'histoire en Allemagne, trad. de l'anglais par L. Carrau. Paris, Germer Baillière. 445 p. in-8. 7 fr. 50.

Inama-Sternegg (von), die Ausbildung der grossen Grundherrschaften in Deutschland wæhrend der Karolingerzeit. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8. 3 m. 20

Jacob (P. L. bibliophile), Notice sur les Mémoires de Perrault et sur les dernières années de sa vie littéraire. In-16, XXXI p. Paris, imp. et lib. Jouaust.

Kleinschmidt (A.), die Eltern und Geschwister Napoleon I. Berlin, Schleiermacher. In-8. 7 m.

Kœnig. (D.), Tolomeo von Lucca. (Programm der Realschule.) Marburg, Druck von Lühmann. In-4. 13 p.

Ledebur (Karl Freiherr von), Kœnig Friedrich I von Preussen, Beitræge zur Geschichte seines Hofes, sowie der Wissenschaften, Künste und Staatsverwaltung jener Zeit. 32 Bog. gr. in-8. Leipzig, Otto Schulz. 10 m.

Lindner. (Th.), Acterum et diplomatum ad historiam sæc. XIV spectantium particula I. (Ind. schol.) Münster in W. impr. de l'acad. In-4. 18 p.

Lossius, Jürgen und Johann Uexkull un Getriebe der livlændischen Hofleute. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8. 4 m.

Padavino (J. G.), Die Depeschen von J. G. Padavino, venetianischem gesandten in Graubünden und bei den Stædten Zürich und Bern, in den J. 1603-16, in der Originalsprache. (Quellen zur Schweizergeschichte, herausgegeben von der Allg. geschichtsforsch. Gesellschaft der Schweiz. Band II.) Basel, Felix Schneider. 6 m. 80

Parmentier, De patris Josephi Capucini publica vita qualis ex ejus cum Richelio commerciis appareat. Paris, Thorin. In-8.

Parmentier, Etude sur un supplément inédit des Mémoires de Richelieu, manuscrit qui, sur la foi de M. L. Ranke, célèbre historien allemand, a passé pour les mémoires du Père Joseph. Paris Thorin.

Reynald (H.), Guerre de la succession d'Espagne, négociations entre la France, l'Angleterre et la Hollande (1705 et 1706). Paris, Thorin.

Ritter Briefe und Akten zur Geschi-

chte des dreissigjæhrigen Krieges in den Zeiten des vorwaltenden Einflusses der Wittelsbacher. III. Band. In-8. München, Rieger. 10 m.

Rolin-Jœquemyns, (G), les évènements d'Orient depuis février 1877 jusqu'en mars 1878. In-8. Gand. (Berlin, Puttkammer u. Mühlebrecht). 2 m.

Schneider (L.) u. Hiltl, der Roland von Berlin. Berlin, Weile. 1 m. 50.

Ulrici (Alb.), Gothen, Aisten und Slaven an der Ostsee. Eilenburg. (Progamm der hœheren Bürgerschule.)

Werner (Karl), Gerbert von Aurillac, die Kirche und Wissenschaft seiner Zeit. Wien, Faesy u. Frick. 5 m.

Zimmermann (Georg Rudolph jun.) Ratpert, der erste Zürchergelehrte, ein Lebensbild aus dem neunten Jahrhunderte. Basel, Félix Schneider. 3 m. 60.

Littérature allemande.

Behaghel (O.), die Zeitfolge der abhængigen Rede im Deutschen. In-8. 86 p. Paderborn, Ferd. Schœningh. 1 m. 50.

Boxberger (R.), Rückertstudien. In-8. Gotha, Perthes. 6 m.

Griess (G. E.), 5 unedirte Ehrenreden Peter Suchenwirts. In-8. Wien, Gerold's Sohn. 50 pf.

Gerhard von Minden, herausgegeben von Seelmann. (Niederdeutsche Denkmæler, hrsg. von Verein für niederdeutsche Sprachforschung. Band II.) In-8. XLVIII. et 206 p. Bremen, Kühtmann.

Gudrun, übersetzt von Klee. In-8. Leipzig, Hirzel. 2 m.

Hacker, Dæmon u. Welt im Werden Gœthe's. Zweite Studie zur Erziehungsgeschichte Gœthe's. In-8. Erlangen, Deichert. 2 m.

Kàb de Bo, die Dichtungen des Hans Sachs zur Geschichte der Stadt Wien. Wien, Faesy u. Frick. x et 111 p. In-8.

Lucæ (Karl), zur Gœtheforschung der Gegenwart, Rede. Marburg, Elwert. 24 p. 50 pf.

Otfrid von Weissenburg's Evangelienbuch, hrsg. von Pieper (Altona). I Band. Text und Einleitung. In-8., 1004 p. Paderborn, Schœning. 15 m.

Rückert (Heinrich), Entwurf einer systematischen Darstellung der schlesischen Mundart im Mittelalter; mit einem Anhange enthaltend Proben altschlesischer Sprache herausgegeben von Paul Pietsch. (Breslau.) In-8. 364 p. Paderborn, Schœningh. 4 m.

Schmidt (Julian), Portraits aus dem neunzehnten Jahrhundert. 30 1/2 Bog. Gr. in-8. Berlin. Wilhelm Hertz. Besser'sche Buchhandlung). 8 m.

Schulze (M.), plattdeutsche Uebersetzungen alter lateinischer Documente des Sankt-Jürgens Hospitals. (Programm der hœheren Schule). Oldeslol, Druck von Schüthe. In-4. 75 p.

Sœhns, das Handschriftenverhæltniss in Rudolf's von Ems Barlaam. In-8. Erlangen, Deichert. 1 m. 80.

Wegener (Ph.), drei mittelniederdeutsche Gedichte des 15. Jahrhunderts mit kritischen Bemerkungen. Magdeburg, Klotz. 1 m. 60.

Littérature italienne.

Fenini (Cesare), Letteratura italiana. Milano, V. Hœpli.

Ferrazzi, Bibliographia petrarchesca. XXXVIII et 206 p. In-8. Bassano. 3 lire.

Gherardini (Gherardo), della visione di Dante nel paradiso terrestre. Bologna, Fava e Garagnani.

Kœrting (G.), Petrarca's Leben und Werke. (Geschichte der Litteratur Italiens im Zeitalter der Renaissance, I Band.) Leipzig, Fues. In-8. 14 m)

Malagola, della vita e delle opere di Antonio Urceo detto Cordo. Bologna, Fava e Garagnani. XI et 597 p. In-8.

Mazzi, Folcacchiero Folcacchieri, rimatore senese del secolo XIII. Notizie e documenti. 32 p. in-4. Firenze.

Vigo, le danze macabre in Italia. In-16. Livorno, Vigo.

Autres littératures.

Buch (das), der Prager Malerzeche 1348-1527, hrsg. von Patera und Tadra. Prag. Selbstverlag. In-8. 67 p.

Lœwe, deutsch-englische Phraseologie, ein Uebungsbuch fur Jedermann, der sich im freien Gebrauch der englischen Sprache vervollkommnen will. Berlin, Langenscheidt. 2 m.

Ritter, la famille de Jean-Jacques; Documents inédits. 31 p. in-8. Genève, Ziegler u. Co.

Semler (Chr.), Shakspeare's Hamlet, die Weltanschauung und der Styl des Dichters. In-8. 52 p. Dresden, Programm der Handels-Lehranstalt.

Soulié (P.), Etudes littéraires et morales sur les tragédies de Racine. Paris, Thorion. 324 p. in-8.

Théologie.

Overbeck (Franz), Studien zur Geschichte der alten Kirche. Heft I. Chemnitz, Schmeitzner. 3 m.

Overbeck über die Christlichkeit unserer heutigen Theologie, Streit und Friedensschrift. Chemnitz, Schmeitzner. 3 m.

Schöpfungsgeschichte und Folgerungen daraus für die Zukunft von einem Ungenannten. Halle a. S. Hoffstetter. 1 m. 50.

Weiffenbach (W.), die Papias-Fragmente über Marcus und Matthœus, eingehend exegetisch untersucht und kritisch gewürdigt, zugleich ein Beitrag zur synoptischen Frage. 10 Bogen. In-8. Berlin, Schleiermacher. 3 m.

Philosophie.

Krohn (A.), die Platonische Frage. Sendschreiben an Herrn Prof. Dr. E. Zeller. Halle, Mühlmann. In-8. 3 m. 60.

Pokorny (Ignaz), neuer Grundriss der Logik. In-8. xvi et 138 p. Wien, Grœser. 2 m. 40.

Preuss, die materielle Bedeutung des Lebens im Universum. Oldenburg, Schulze.

Rothlauf (R.), die Mathematik zu Platons Zeiten und seine Beziehungen zu ihr, nach Platons eigenen Werken und den Zeugnissen ælterer Schriftsteller. In-8. Jena, Deistung. 1 m. 60.

Soury (Jules), Essais de critique religieuse. In-8. Paris, Leroux 4 fr.

Vogt (C.), Darstellung und Beurtheilung der Kant'schen und Hegel'schen Christologie. (Progr. des Gymn.) Marburg, Friedrich. In-4. 18 p.

Winckler (H. A.), der Stoicismus eine Wurzel des Christenthums. Leipzig, Breitkopf und Hærtel. In-8. 1. m 20.

Zimmer (Fr.), Joh. Gottl. Fichte's Religions — Philosophie nach den Grundzügen ihrer Entwicklung. 14 1/2 Bogen. Gr. in-8. Berlin, Schleiermacher. 4 m.

Géographie et voyages.

Chavanne, Karpf und **Le Monnier** die Literatur über die Polar-Regionen der Erde. In-8. Wien, Hœlzel. 6 m.

D'Estournelles de Constant (le baron), la Vie de Province en Grèce. Paris, Hachette In-8. 304 p. 3 fr. 50.

Ecker (A.), Lappland und die Lapplænder, œffentlicher Vortrag. Freiburg i. B. Stoll u. Bader. 1 m. 60.

Grenville Murray, les Russes chez les Russes. 1 vol. gr. in-18 jésus. (Bibliothèque moderne.) Paris, Maurice Dreyfous. 3 fr.

Heyking, Reisebilder aus dem europæischen Russland und dem Kaukasus. Leipzig, Steinacker. 2 m. 40.

Malfatti (Bartolomeo), Etnografia. Milano, U. Hæpli.

Renehr (Gustav), im Donaureich. II Abtheilung : die Kultur. Prag, Verlag von C. Bellmann.

Schweiger-Lerchenfeld (A. V.), Armenien, ein Bild seiner Natur und seiner Bewohner. In-8. Jena, Costenoble. 4 m. 50.

Beaux-Arts.

Naumann (Emil), Musikdrama oder Oper, eine Beleuchtung der Bayreuther Bühnenfestspiele. Berlin, Oppenheim. In-8. 59 p. 1 m. 50.

Papastamatopulos (Joh.), Studien zur alten griechischen Musik. Bonn, Lempertz. 1 m. 50.

Divers.

Nordau, aus dem wahren Milliardenlande. Pariser Studien und Bilder. 2 Bænde. Leipzig, Duncker u. Humblot.

Renan (Ernest), Caliban, suite de la Tempête. In-8. Paris, Calmann Lévy. 3 fr.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

general Hieronymus Seripando. München. (Hoffmeister est un des prédicateurs les plus connus du XVIe siècle, livre important, détails sur le catholicisme allemand de 1530 à 1546.) — KLATT, Forschungen zur Geschichte des achäischen Bundes. I : Quellen u. Chronologie des Kleomenischen Krieges. Berlin, Haack. 1877. (Soigné, à consulter.) — ARNOLD, der Islam nach Geschichte, Charakter u. Beziehung zum Christenthum. Gütersloh, Bertelsmann. (Quel besoin de traduire ce mauvais ouvrage? Cp. *Revue critique*, 1878, n° 31, art. 135, p. 65.) — KLOPP, der Fall des Hauses Stuart und die Succession des Hauses Hannover in Gross-Britannien und Irland. (1660-1714.) (5e et 6e volumes; du pro grès, plus d'impartialité.) — HARTEL, Demosthenische Anträge; Demosthenische Studien. Wien, Gerolds Sohn. (Deux excellents ouvrages.) — JUSSERAND, de Josepho Exoniensi vel Iscano. Paris, Hachette. 1877. (Beaucoup de critiques à faire.) — GAUTIER, les Epopées françaises. Etude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale. I. Seconde édition entièrement refondue. Paris, Palmé. (Long article sur ce bon ouvrage à qui ne nuit même pas la prolixité de l'auteur.) — Programmes des Cours des Universités de Berlin, de Halle, de Kiel, de Gœttingue.

Anglia, Zeitschrift für englische Philologie, I Band, 2 Heft. (Chez Max Niemeyer, Halle) : ZUPITZA, ein verkannter englischer und zwei bisher ungedruckte lateinische Bienensegen. — ZUPITZA, Fragment einer englischen Chronik aus den Jahren 1113 und 1114. — REGEL, Spruch und Bild im Layamon. — WEISER, Pope's Einfluss auf Byron's Jugenddichtungen. (Article plein de détails sur l'influence que Pope a exercée sur les œuvres de la jeunesse de Byron.) — SATTLER, Beiträge zur Präpositionslehre im Neuenglischen. — ZUPITZA, Lateinisch-englische Sprüche. — ZUPITZA, Das Nicæische Symbolum. — HORSTMANN, Canticum de creatione. — HOLDER, Collationen zu angelsächischen Werken. — ELZE, Noten und Conjecturen zu neuenglischen Dichtern. — WÜLCKER, Christian Michael Grein (art. nécrolog.). — Recensions : WARD, History of englisch dramatic literature to the death of queen Anna. (Wagner, cp. *Revue critique*, 1877, n° 30, art. 140, p. 37.) — SCHÜMANN, See und Seefahrt nebst dem metaphorischen Gebrauche dieser Begriffe in Shakespeare's Dramen. (Asher.) — KÖLBING, Englische Studien. (Wülcker : article sévère sur une revue rivale de l'Anglia.) — SWEET, An Anglo-saxon reader. (Trautmann : recommandable.)

III Heft (chez Max Niemeyer, Halle). — HORSTMANN, Ein Beitrag zu Celestin. — ZUPITZA, Zwei mittelenglische Legendenhandschriften. — ZUPITZA, Zu R. Morris, An old english Miscellany, pp. 156-159. — ROSENTHAL, die alliterierende englische Langzeile im XIVen Jahrhundert. — BRANDL, Zur ersten Verdeutschung von Milton's verlorenem Paradiese. (La première traduction allemande du *Paradis perdu* est de Haake (1605-1690), elle est perdue; mais M. B. publie une lettre de König à Bodmer où il est longuement question de cette traduction.) — ZUPITZA, Verbesserungen und Erklärungen, zu altenglischen Schriftstellern. — WÜLCKER, Über den Dichter Cynewulf. (Excellente étude sur le poète Cynewulf, complète et rectifie tous les travaux antérieurs, supérieur même aux essais de Dietrich sur le même sujet.) — HOLDER, Collationen zu angelsächsischen Werken. — TEN-BRINK, Beiträge zur englischen Lautlehre : I, Einleitendes, — altenglisches g, *hêng* und *heht*. II, *éé* et *èè* im Mittelenglischen. — WÜLCKER, Ludwig Ettmüller (art. nécrolog.). — WÜLCKER, Über Grein's Nachlass. (M. Wücker, l'éditeur de l'*Anglia,* doit publier les notes laissées par Grein et donner une seconde édition, considérablement améliorée, de la *Bibliothek der angelsæchsischen Poesie.)* — Recensions, HOFFMANN und VOLMÖLLER, Der Münchener

Brut. (Baist.) — FIEDLER, Wissenschaftliche Grammatik der englischen Sprache, 2e Auflage, besorgt von KÖLBING. (Sachs : bon.) — KOPPEL, Textkritische Studien über Shakspeare's Richard III. (Delius.) — ZUPITZA, Cynewulf's Elene, mit Glossar herausgegeben. (Sievers : très-bonne édition.) — Besprechung einiger Schulbücher, (Trautmann.) — Cette troisième livraison clôt le premier volume de l'*Anglia*; cette revue de philologie anglaise a pleinement justifié les espérances que faisaient concevoir les noms de ses collaborateurs et la première livraison dont la *Revue critique* a donné un compte rendu. (1877, n° 39, art. 190, p. 184.)

Deutsche Rundschau, septembre 1878 : G. zu PUTLITZ, Eisen. III. — MAX MÜLLER, über Henotheismus, Polytheismus, Monotheismus und Atheismus. — HÜFFER, Marianne von Willemer. (Excellent article sur Mme de Willemer, l'amie de Gœthe et de Clément Brentano, la Suleika du « westöstlicher Divan », complète les articles d'Herman Grimm et de Düntzer). — KREYSSIG, zur Reform unseres höheren Schulwesens. — LUDWIG, das Ober-Engadin. (Article intéressant sur la Haute Engadine.) — F. von SYBEL, Verwaltungsreorganisation und Unterrichtsgesetz. — Literarische Rundschau : TEN BRINK, Geschichte der englischen Literatur (Ebert : cp. *Revue Critique,* n° 26, art. 118, p. 421). — Das Leben des Generals von Clausewitz. (Meerheimb.) — MOLTZENDORFF, Ein englischer Landsquire. (Rodenberg.) — HENLE, anthropologische Vorträge. — Literarische Notizen u. Neuigkeiten.

Jenaer Literaturzeitung, n° 35, 31 août 1878 : MALAGOLA, della vita e delle opere di Antonio Urceo detto Codro. Bologna, Fava e Garagnani (Curtze : étude intéressante sur un des plus grands humanistes de la fin du xve siècle). — SCHÖNBORN, ausgewählte Schulreden nebst einem Lebensabriss. Gera, Reisewitz. (Vie et discours d'un éminent professeur de Schulpforta.) — Einharti Caroli Magni edidit JAFFÉ. Editio altera curante WATTENBACH. Berlin, Weidmann. 1876. (Bernhardi, réimpression avec corrections.) — KLAMMER, animadversiones Annæannæ grammaticæ. Bonn, Georg (Schultess : travail utile pour la syntaxe historique du latin.) — T. Maccii Plautii Comædiæ, recensuit et enarravit USSING. Volumen II : Aulularium, Bacchides, Captivos, Curculionem continens. Copenhague, Gyldendal. Leipzig, Weigel. (Schöll : beaucoup de critiques à faire.) — BIRCH-HIRSCHFELD, die Sage vom Gral. Leipzig, Vogel. (Paul : très-bon.) — KERCKHOFF, Daniel Casper von Lohenstein's Trauerspiele, mit besonderer Berücksichtigung der Cleopatra. Paderborn, Schöningh. 1877. (E. Schmidt : assez bon travail sur les tragédies, et en particulier sur la Cléopâtre de Lohenstein.) — Programme des cours des universités d'Iena, de Rostock.

Rivista Europea, rivista internazionale, IX, fasc. I, 1er septembre 1878 : RENIER, Ariosto e Cervantes, Studio. (Suite.) — COSCI, Gli studi storici in Italia dopo il 1859. — TACCHINI, Archeologia preistorica. — MIILROVIC', Federico II considerato come principe protettore. — HUGUES, Il terzo viagio di Amerigo Vespucci. — FONTANA, Sulla ricerca di un libro per le scuole elementari. — A. B. C. D. Considerazioni sulla rivoluzione francese del 1789. — DE STEFANI, Delle proprieta comuni e dei limiti alle proprieta private in alcune parti dell' Apennino. — X. Y. Z. Serbia e Croazia. — Rassegna letteraria e bibliografica. America, Danimarca, Svezia, Francia (Le Pape de Victor Hugo, MAZZA), Italia. — Rassegna politica, etc.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Douzième année 21 Septembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

Osterwald, de notione fati in tragædiis græcis expressa. In-4. 16 p. (Programme du gymnase de Mühlhausen i. T.)

Paley (F. A.), the Seven against Thebes of Æschylus. (Cambridge Texts, with notes.) London. Whittaker a. Co.

Petersen (E.), de Atreo et Thyesta disputatio. (24 p. gr. 4.) Programme de l'Univ. de Dorpat.

Ramsauer, Aristotelis Ethica Nicomachea edidit et commentario continuo instruxit. Adjecta est Susemihli ad editorem epistola critica. In-8. VIII-740 p. Leipzig, Teubner. 12 m.

Schindler (C.), de Sophocle verborum inventore, I. (Dissertatio.) Vratislaviæ, typis Jungferi. In-8. 108 p.

Schlæger (R.), Empedocles Agrigentinus quatenus Heraclitum Ephesium in philosophia secutus sit. (Progr. d. gymn.) Eisenach, Hofbuchdruckerei. In-4. 24 p.

Schneider (J.), de proverbiis Plautinis Terentianisque. In-8. Berlin, Kamlah. 1 m. 20

Schneider (R.), Commentarii critici et exegetici in Apollonium Dyscolum specimen. Accedunt emendationes. In-4. 16 p. Norden (Programme de l'Ulrichsgymnasium).

Schrœder (Leop.), die Accentgesetze der homerischen Nominalcomposita dargestellt u. mit denen des Veda verglichen. 28 p. in-8. Programme de l'Univ. de Dorpat.

Urlichs (L.), die Quellenregister zu Plinius letzten Büchern. In-8. Würzburg, Stahel. 80 pf.

Wattenbach et **von Velsen**, Exempla codicum græcorum literis minusculis scriptorum. VI, 4 Bog. Text, 50 Tafeln Lichtdruck. gr. folio. Heidelberg, Kœster. 48 m.

Histoire.

Barbier (J. C.), Les premières années de la Régence. In-8. 15 p. Amiens, Delattre-Lenoel.

Berthault, l'Abbaye du Pont-aux-Dames (ordre de Cîteaux) assise en la paroisse de Couilly, diocèse de Meaux en-Brie (1226-1790). In-8 447 p. et 2 pl. Paris, Dumoulin. 6 fr.

Boissière (G.), Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaines dans le nord de l'Afrique. Paris, Hachette. In-8. 7 fr. 50

Brückner (A.), Culturhistorische Studien : Die Russen im Auslande im 17e Jahrhundert; die Auslænder in Russland im 17. Jahrhundert. Riga, Deubner. 3 m.

Brückner (A.), Iwan Possoschkow, Ideen und Zustænde in Russland zur Zeit Peters d. Grossen. In-8. Leipzig, Duncker u. Humblot. 8 m.

Bunge (V.), die Stadt Riga im 13. Und 14. Jahrhundert. In-8. Leipzig, Duncker u. Humblot. 80 pf.

Champagny (de). Les causes de la Révolution. In-8. 21 p. Paris, Douniol.

Charmasse (A. de), Etat des possessions des Templiers et des Hospitaliers en Mâconnais, Charollais, Lyonnais, Forez et partie de la Bourgogne, d'après une enquête de 1333. In-8. 45 p. Paris, Champion.

Daudet (E.), la Terreur blanche, épisodes et souvenirs de la réaction dans le Midi en 1815. d'après des souvenirs contemporains et des documents inédits. In-8. XI-411 p. Paris, Quantin. 5 fr.

Delpech (H.), La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIIIe siècle (avec deux plans topographiques). In-8. XVIII-155 p. Paris, Picard.

Denis (Ernest), Huss et la guerre des Hussites. In-8. 520 p. Paris, Leroux. 8 fr.

Documents historiques pour servir à l'histoire du Dauphiné, actes et correspondance du connétable de Lesdiguières, publiés sur les manuscrits originaux, par le comte Douglas et J. Roman, membres de plusieurs sociétés savantes. Tome I, in-4. Paris, Picard. (Aura 4 volumes). 20 fr.

Dum (G.), Entstehung u. Entwickelung des spartanischen Ephorats bis zur Beseitigung desselben durch Kœnig Kleomenes III. In-8. Innsbruck, Wagner. 3 m.

Ernouf, Maret, duc de Bassano. In-8, III-695 p. Paris, Charpentier.

Fornelli, Storia del medio evo, specialmente d'Italia. In-8, 440 p. Turin, Paravia et Comp.

Gaffarel (P.), histoire du Brésil français au XVIe siècle. In-8, 520 p. Paris, Maisonneuve.

Heidenheimer, Machiavelli's erste rœmische Legation. Dissertation. Leipzig, Simmel. In-8. 1 m. 60

Hüffer, die Stadt Lyon und die Westhælfte des Erzbisthums in ihren politischen Beziehungen. Munster, Aschendorff. In-8. 1 m. 50

Klinckowstrœm (baron R. M. de), le comte de Fersen et la cour de France, extraits des papiers du Grand-Maréchal de Suède comte Jean Axel de Fersen. 2 tomes, in-8. Paris, Didot. 16 fr.

Kugler (B.), Analecten zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges. (Decanatspr.) In-4. VIII-73 p. Tübingen, Fues.

Küsel, der Heilbronner Convent. Halle, Niemeyer. In-8. 2 m. 20

Laroy (de), La Restauration, seconde partie : Règne de Charles X (1824-1830). In-8. 124 p. Paris, Douniol.

Laurence-Archer, Commentaries on the Punjab Campaign. 1848-9. Including some Additions to the History of the second Sikh War, from Original Sources. London, Allen and Co. In-8. 8 s.

Leding (Okko), die Freiheit der Friesen im Mittelalter und ihr Bund mit den Versammlungen beim Upstallsbom. Emden, Haynel. 1 m.

Maul (N.), Tilly, ein Charakterbild. In-4, 26 p. Offenbach (Programme de la Realschule.)

Malleson (colonel), A History of the Indian Mutiny Vol. I. Taking up the account from the end of sir John Kaye's. In-8. London, Allen and Co. 20 s.

Meaux de (vicomte), Etude historique sur le Forez, département de la Loire. In-8, 35 p. Roanne, Ferlay.

Palumbo (R.), Maria Carolina, regina delle Due Sicilie, suo carteggio con Lady Emma Hamilton, documenti inediti con un sommario storico della reazione borbonica del 1799. In-8. Naples, Hœpli. 6 fr. 25

Perlbach (M.), Daniel Manin und Venedig 1848-49. Vortrag. In-8. Greifswald, Bamberg. 80 pf.

Pierling (P.), Rome et Démétrius, d'après des documents nouveaux. Un vol. in-8. Pièces justificatives reproduites en fac-simile. Paris, Leroux. 7 fr. 50

Preiss, das Verhæltniss des deutschen Kœnigthums zum Sæchsischen Herzogthume im Xe Jahrhundert. 24 p. in-4. Progr. Schul. Pillau.

Prokesch-Osten, mein Verhæltniss zum Herzog von Reichsstadt. Selbstbiographische Aufsætze aus dem Nachlass des Grafen. Stuttgart, Spemann. VII-240 p., in-8. 8 m.

Rœhricht, Beitræge zur Geschichte der Kreuzzüge. 2 Bde. Berlin, Weidmann. In-8. 10 m.

Wiesener (L.), La jeunesse d'Elisabeth d'Angleterre (1533-1558). In 8. XII-403 p. Paris, Hachette. 7 fr.

Wimpffen (A. Graf), Erinnerungen aus der Walachei wæhrend der Besetzung durch die œsterreich. Truppen in den J. 1854-1856. In-8. Wien, Gerold's Sohn. 5 m. 60

Witche (M.), Les Albigeois devant l'histoire. In-18. 404 p. Paris, Roussel.

Woker, das kirchliche Finanzwesen der Pæpste Nœrdlingen, Beck. In-8. 4 m. 40

Littérature allemande.

Arndt's Briefe an eine Freundin hrsg. v. Langenberg. Berlin, Schleiermacher. In-8. 7 m.

Das Volksbuch vom Doctor Faust. Abdruck der ersten Ausgabe. (1587.) Halle, Niemeyer. XXI, 140 p. In-8. 1 m. 20

Die Offenbarungen der Adelheid Langmann, Klosterfrau zu Engelthal, hrsg. V. P. Strauch. Strassburg, Teubner. XLII, 119 p. 4 m.

Druffel (A. v.), der Elsæsser Augustinermœnch Johannes Hoffmeister und seine Correspondenz. In-4. München, Franz. 1 m. 80

Haffner, eine Studie über Lessing. In-8. Cœln, Bachem. 1 m. 80

Hinter, Beitræge zur tirolischen Dialektforschung. Wien, Hœlder, VIII-271 p. In-8.

Kant (Karl), Scherz und Humor in Wolfram's von Eschenbach Dichtungen. Abhandlung. In-8. Heilbronn, Henninger. 2 m.

Ristelhuber (H.), un touriste allemand à Ferney en 1775. In-18. 36 p. Paris, Liseux. 1 fr.

Rückert (H.), Entwurf einer systematischen Darstellung der schlesischen Mundart im Mittelalter, mit einem Anhange, enthaltend Proben altschlesischer Sprache, hrsg. v. Pietsch. Paderborn, Schœningh, VIII, 266 et 90 p. In-8. 4 m.

Schraishuon, Das kœnigliche Hoftheater in Stuttgart von 1811 bis zur neueren Zeit. In-8. 96 p. Stuttgart, Müller.

Storm (Gustav), Nye studier over Thidrekssaga. Copenhague, Thiele. 50 p. in-8.

Strauss (P. F.), Schubart's Leben in seinen Briefen. 2e Auflage, 2 Thle in einem Bande. In-8. Bonn, Strauss. 11 m.

Littérature française.

Calvin, le catéchisme français, publié en 1537, réimprimé avec deux notices par A. Rilliet et Th. Dufour. In-8. Georg. Bâle. 10 m.

Champfleury, Documents pour servir à la biographie de Balzac. Balzac au collège. In-16. 52 p. Paris, Patay.

Colletet (G.), Vie de Jean-Pierre de Mesmes, par Guillaume Colletet, p. p. Ph. Tamizey de Larroque. In-8. 28 p. Paris, Picard.

Delisle (L.), Notes sur le recueil intitulé : de miraculis Sancti Jacobi. In-8. 14 p Paris, Picard.

Gastineau (B.), Voltaire en exil, sa vie et son œuvre en France et à l'étranger,

suivi de lettres inédites de Voltaire et de Mme du Châtelet. In-12. Paris, Germer Baillière. 3 fr.

Massebieau (L.), De Ravisii Textoris Comœdiis, seu de Comœdiis collegiorum præsertim ineunte sexto decimo sæculo. Paris, Bonhoure. In-8. 86 p.

Morley (John), Diderot and the Encyclopaedists. In-8. 2 vol. London, Chapmann and Hall.

Muylan, Jean-Jacques Rousseau, sein Leben und seine Werke. Bern, Haller. IV-151 p. in-8.

Neumann (F.), zur Laut = und Flexionslehre des Altfranzœsischen, hauptsæchlich aus pikardischen Urkunden von Vermandois. In-8. Heilbronn, Henninger. 2 m. 50

Rousseau (J.-J), hrsg. v. Th. Vogt u E. von Sallwürk 2 Bde. Langensalzar, Beyer a. Sœhne. 6 m.

Autres littératures.

Bradshaw (J.), The poetical works of John Milton, with notes explanatory and philological. 2 vol. In-8. London, Allen. 12 s. 6 d.

Guerzoni (G.), Il primo rinascimento, saggio. Padova. Drucker e Tedeschi. In-8.

Gumbini, Studi sul Petrarca. In-8. 265 p. Naples, Detken et Rocholl. 4 fr.

Horstmann (C.), Sammlung altenglischer Legenden, grœsstenteils zum ersten Male herausgegeben. In-8. Heilbronn, Henninger. 7 m. 50

Warnhe, on the formation of english words by means of Ablaut. Halle, Niemeyer. In-8. 1 m. 20

Géographie et voyages.

Beke (C.), A Narrative of the Discovery of Mount Sinai in Arabia and of Midian. London, Trübner. In-8. XX-606 p. 38 s.

Sax (Carl, œsterr-ungar. Consul in Adrianopel), Ethnographische Carte der europæischen Türkei und ihrer Dependenzen zur Zeit des Kriegsausbruches im Jahre 1877. Wien, Gerold. 2 m.

Zur Helle von Samo (Ritter), das Vilajet der Inseln des weissen Meeres, das privilegirte Beylik Samos und das selbststændige Mutessariflik Cypern. Wien, Gerold. 1 m. 40

Théologie.

Fischer (A. F. W.), Kirchenliederlexicon, Hælfte I. Gotha, Perthes. In-8. 12 m.

Holtzmann (H.), über Fortschritte und Rückschritte der Theologie Strassburg, Trübner. In-8. 1 m.

Mœsinger, Vita et martyrium Sancti Bartholomæi Apostoli ex sinceris fontibus Armeniacis, etc. conversas. Innsbruck, Wagner. In-8. 1 m.

Philosophie.

Bahnsen (J.), Philosophie und Nationalitæt. (Rede.) Lauenburg; P. Druck von F. Ferley. In-8. 17 p.

Gizycki (v.), die Ethik David Hume's in ihrer geschichtlichen Stellung. Breslau, Kœhler. In-8. 8 m.

Krause, Kant u. Helmholtz über den Ursprung u. die Bedeutung der Raumanschauung u. der geometrischen Axiome. Lahr, Schauenburg. 92 p. In-8.

Magy (F.), La raison et l'Ame. Principes du spiritualisme. In-8. III-429 p. Paris, Durand et Pedone-Lauriel.

Schmidt (Herm.), Die Erziehungsmethode des Aristoteles, 54 p. In-8. Progr. Univ. Halle.

Shields (C.), The final Philosophy or System of perfectible Knowledge; issuing from the Harmony of Science and Religion. London, Trübner. In-8. VIII-610 p. 17 s.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

I part. Milan, Vallardi. (Traite des familles de Manzoni, Giulini, Clerici, Bertini et Taverna, un Manzoni est l'auteur des *Fiancés*, le comte César Giulini a été membre du gouvernement provisoire de la Lombardie en 1848, un Clerici fut ambassadeur d'Autriche à Rome au conclave de 1758, les Bertini ont relevé en Italie l'art de la peinture sur verre, etc.) — Cyprus in Jewish Works. — *Literary Gossip* : mort de M. Garcin de Tassy, etc. — Egypt, Handbook for Travellers, edited by Bædeker. Dulau a. Co. (Excellent guide auquel ont collaboré Lepsius, Kiepert, Schweinfurth, Keil, Spitta et Ebers.) — Inscribed Mosaic Found on the Mount of Olives. (Clermont-Ganneau.) — Music : Hanslick, Du Beau dans la Musique (traduction française par M. Bannelier d'un livre du critique viennois).

Literarische Centralblatt, n° 36, 7 septembre 1878 : Witte, die religiöse Frage in Italien. Leipzig, Hartung (préface d'un livre qui paraîtra bientôt sous ce titre « L'évangélisation en Italie »). — Melzer, Baltzer's Leben, Wirken und wissenschaftliche Bedeutung. Bonn, Neusser. 1877. — Rocholl, die Philosophie der Geschichte, Darstellung und Kritik der Versuche zu einem Aufbau derselben. Göttingen, Vandonhoeck u. Ruprecht. 1878 (bon travail, supérieur par certains côtés à l'étude de Flint). — Lossius, Drei Bilder aus dem livländischen Adelsleben des XVI. Jahrhunderts. Leipzig, Duncker u. Humblot (intéressant pour l'histoire de la Livonie et le rôle qu'y jouèrent, au xvi° siècle, des membres de la famille d'Uexhüll). — Hoffmann, Geschichte der Inquisition. Bonn, Neusser. Ier vol. (livre pour le peuple, à recommander, dit l'auteur de l'article, aux orthodoxes luthériens qui prennent parti pour l'Eglise dans le combat entre elle et l'Etat ; ils apprendront comment leurs alliés se conduiraient envers les hérétiques, si l'Etat n'étendait sa main protectrice sur ceux qui, pour cela, ne se lassent pas de le combattre et de le haïr). — Rydberg, Sverges Traktater med främmande Magler. I Delen 822-1335. Stockholm, Norstedt et Söner (recueil de tous les actes officiels de 822 à 1335 qui ont réglé les rapports de la Suède avec les nations étrangères). — Schubert, die Quellen Plutarch's in den Lebensbeschreibungen des Eumenes, Demetrius und Pyrrhus. Leipzig, Teubner (excellent travail sur les sources de Plutarque). — Zingerle, Untersuchungen zur Echtheitsfrage der Heroiden Ovid's. Innsbruck, Wagner. (prétend que les dernières Héroïdes sont l'œuvre d'un « poeta Ovidianus »). — M. Tullii Ciceronis scripta quæ manserunt omnia, recogn. C. F. W. Mueller. Part. iv, vol. I. Leipzig, Teubner (Ier volume de la 4e partie des écrits de Cicéron, comprenant les Academica, le De finibus et les Tusculanes, très-bonne édition). — Wimmer, Oldnordisk Læsebog med Anmärkninger og Ordsamling. Anden omarbejdede Udgave. Köbenhavn, Steen a. Söns. 1877 (2e édition des Morceaux choisis de l'ancien scandinave de Wimmer, remarques grammaticales très-importantes dans la préface). — Koppin, Beitrag zur Entwickelung und Würdigung der Ideen über die Grundbedeutung der griechischen Modi. Wismar, Minstorff. 1877 (bon) et « Giebt es in der griechischen Sprache einen modus irrealis? » Berlin. — Oberbreyer, Die Reform der Doctor-promotion. Eisenach, Bacmeister (rappelle la polémique soulevée par Mommsen sur la question du doctorat dans les universités allemandes, résumé de tout ce qui a été dit et proposé). — Falke (von), Zur Cultur und Kunst. Studien. Wien, Gerold's Sohn (recueil d'essais). — Programme des cours des universités de Fribourg en Brisgau, de Bonn et de Gratz.

Jenaer Literaturzeitung, n° 36, 7 septembre 1878 : Bauer, Einfluss des Englischen Quäkerthums auf die deutsche Cultur und auf das englisch-russische Projekt einer Weltkirche. Berlin, Grosser. (Pünjer.) — Hunter, a statistical Account of Bengal. Vol. I-XX. London, Trübner. 1875-77.

(Nasse : excellente statistique du Bengale, beaucoup de détails instructifs.) — HOVELACQUE, L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme. Paris, Maisonneuve. (Spiegel : long article sur un livre excellent qui répond à un besoin depuis longtemps senti.) — SCHEINDLER, Quæstionum Nonnianarum pars I. Brunn. Winiker. (Ludwich : bon travail sur la langue de Nonnus.) — SCHULZE, prolegomenon in Demosthenis quæ fertur orationem adversus Apaturium capita duo. Leipzig, Kreysing. (Höck : très-soigné.) — Kleinere lateinische Denkmäler der Thiersage aus dem zwölften bis vierzehnten Jahrhundert, hrsg. v. Ernst VOIGT. Strassburg, Trübner. (Peiper : excellente édition.) — Dänische Volksmärchen nach bisher ungedruckten Quellen erzählt von GRUNDTVIG, übersetzt von LEO. Leipzig, Barth. (Bender : traduction allemande de vingt légendes ou contes du Danemark recueillis par le fils de Grundtvig.) — Programme des cours de l'université de Wurzbourg.

Zeitschrift für deutsche Philologie, 9e vol., 4e livr. : BERNHARDT, zur gotischen Syntax. — GERING, isländische Glossen, et Nachtrag zu VIII, 335. — Bruchstücke aus der Sammlung des Freiherrn von HARDENBERG : 1. Wolfram von Eschenbach. Parzival. — 2. Gautier de Doulens. Perceval. — 3. Wolfram von Eschenbach. Willehalm. — 4. Eckenlied. — 5. Hohenburger Hohes Lied. — 6-8. Drei Thüringer Reimbibeln. — 9. Historienbibel in Prosa. — REGEL, Verhältniss der von Hardenbergischen Bruchstücke zu den Gothaer Reimbibelhandschriften. — ZACHER, Die Wernigeroder Handschrift von Rudolfs Weltchronik. — FROMMANN, Reien-reiisch. — RÖHRICHT, Löwe und Hund. — KINZEL, Notizen uber das Lebensalter. — JACOB, Textbesserung zu den oben s. 84 mitgeteilten Sprüchen. — Miscellen und Literatur.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Douzième année 28 Septembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, n° 332, 14 septembre 1878 : Selections from the Correspondence of the late Macvey Napier, edited by his son MACVEY NAPIER. (Printed for Private Circulation only.) (Napier fut, après Jeffrey, le directeur de l'*Edinburgh Review* de 1829 à 1847; lettres de et à Brougham, Macaulay, etc.) — LINDSEY, Rome in Canada, The Ultramontane Struggle for Supremacy over the Civil Authority. Sampson Low. (Oxenham : livre sur le catholicisme au Canada, Québec, « la mère de soixante diocèses, » est « la métropole de la religion catholique romaine dans l'Amérique du Nord. ») — GINDELY, Geschichte des dreissigjährigen Krieges. III Band. Prag, Tempsky. (Gardiner : 3ᵉ volume de cet important ouvrage, se termine par la défaite et l'expulsion du Palatin ; très-dur envers Jacques I.) — CAMPION, On the Frontier, Reminiscences of Wild Sports, Personal Adventures and Strange Scenes. 2ᵉ édition. Chapman a. Hall. (Cheadle : récit très-intéressant d'aventures, rencontres avec les Indiens, etc., la scène se passe sur la frontière du Mexique.) — STEVENS, The Bibles in the Caxton Exhibition. 1877. (Graves : livre très-soigné et très-complet sur toutes les anciennes éditions de la Bible.) — B. SCHMIDT, Griechische Märchen, Sagen und Volkslieder, gesammelt, übersetzt und erläütert. Leipzig, Teubner. (Lang : très-bon recueil de chants populaires de la Grèce, traduits en allemand; curieux pour le mythologue.) — MILLER, Some Account of the Parish of Ashbury in Berkshire, its History, Antiquities, etc. Parker (Martin). — L'ABBÉ ARMAND DAVID, Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'empire chinois. Deux tomes. Paris, Hachette. (Jones : Livre intéressant de l'abbé David, envoyé à Pékin en 1862 afin d'organiser un collège français pour l'instruction de la jeunesse chinoise; détails nombreux, intéressants surtout pour le naturaliste; manque total de laitage, etc.) — *New Novels* (entre autres un nouveau roman de OUIDA, Friendship). — *Current Literature*, YOUNG, Songs of Béranger done into english verse. Blackwood, etc. — Notes and News. (Edition d'Aucassin et Nicoléte par SUCHIER, de l'Orose anglo-saxon par SWEET; M. JULES SIMON va publier chez Calmann-Lévy un livre intitulé « Le Gouvernement de M. Thiers. ») — Armenian Literature and Education. — The russian Society of Lovers of ancient Literature. — Babylonian Creation Legends. (Boscawen.) — READ, on the Theory of Logic. Kegan Paul (Little). — SKERTCHLY, the Physical System of the Universe. Daldy, Isbister a Co. (Wilson.) — GEDDES, The Problem of the Homeric Poems. Macmillan. (Sayce). — Publications of the English Dialect Society. (Ellis.) — Notice très-longue sur M. Garcin de Tassy. — *Fine Art* : PARKER, The Archeology of tome, the Catacombs. Parker, Murray; NORTHCOTE, A visit to the Roman Catacombs. Burns a. Oates; et Epitaphs of the Catacombs. Longmans (Boase). — The mural Paintings at Assisi (Wilson).

The Athenæum, 14 septembre 1878 : STEDMAN, Oxford, its Social and Intellectual Life, with Remarks and Hints on Expenses, the Examinations, the Selection of Books, etc. Trübner. (Très-mauvais livre sur Oxford.) — Forgotten Books Worth Remembering, a Series of Monographs by SHEPHERD; n° 1, EBENEZER JONES, Studies of Sensasion and Event. Pickering. (Réimpression d'un livre de poésies originales, publié en 1844) et LONGFELLOW, the Early Poems, now first collected, edited and prefaced, by SHEPHERD. — Viaje de Felipe Segundo, à Inglaterra, por Andrés Muñoz. Impresso en Zaragoza. 1554. Madrid, Bibliófilos Españoles. (Edition publiée par Zarco del Valle et revue par Pascual de Gayangos, d'un récit du voyage de Philippe II en Angleterre; ce récit a été écrit par Muñoz, attaché au cortège de l'infant don Carlos; en appendice, quatre lettres dues à des courtisans de Philippe; peinture de l'Angleterre et des Anglais

en 1554.) — BIGG-WITHER, Pioneering in South Brazil, Three Years of Forest and Prairie Life in the Province of Paraná. Murray. (Peinture vivante et animée d'un séjour au Brésil.) — MILLER a. SKERTCHLY, The Fenland Past and Present. Wisbech, Leach a. Jon. (Bon.) — Novels of the Week (entre autres, SACHER MASOCH, der neue Hiob, très-originale description des mœurs de la Pologne autrichienne, et ERNEST DAUDET, la marquise de Sardes, très-faible.) — The private collections of England (Hornby Castle, Bedale, Marske, Richmond). — Excavations at Olympia (Schubring : en trois ans (1875-78), on a découvert 971 marbres, 3734 bronzes, 904 terres-cuites, 429 inscriptions, 1270 monnaies).

Literarisches Centralblatt, n° 37, 14 septembre 1878 : LEHMANN, Kant's Lehre vom Ding an sich. Berlin, Heymann. — KALISCHER, Teleologie und Darwinismus. Berlin, Hempel. — JACOBSON, über die Beziehungen zwischen Kategorien und Urtheilsformen. Königsberg, Beyer. 1877. — WEINZIERL, Lehrbuch der allgemeinen Geschichte für die oberen Klassen der Mittelschulen. III Band. Wien. Gerold's Sohn (bon pour les classes). — SCHVARCZ, Die Democratie. I Band, II. Hälfte, 2 Abth. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1877 (à juger plus tard). — BUNGE, Die Stadt Riga im 13. u. 14. Jahrhundert. Leipzig, Duncker u. Humblot (Histoire de Riga au XIIIe et au XIVe siècle; Riga est alors une ville tout allemande, dont l'état et les lois rappellent entièrement les villes de la Hanse; très-bonne histoire des coutumes et du droit de la capitale de la Livonie). — MALAGOLA, della vita e delle opere di Antonio Urceo detto Codro. Bologna, Fava e Garagnani (le héros de ce livre est un humaniste de la Renaissance, très-grand helléniste et professeur à Bologne; il fut probablement le maître de Copernic). — POESCHE, die Arier. Jena, Costenoble (d'après l'auteur, tous les Indo-Germains sont « blancs, blonds et ont les yeux bleus », beaucoup de fautes et d'erreurs, plus d'une surprise pour les philologues). — MOHL, Wanderungen durch Spanien. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1877 (bon). — HESSE, Minchen Herzlieb, Erläuternde Bemerkungen zu Gœthe's Wahlverwandtschaften und Sonetten. Berlin, Habel (« manqué » d'un bout à l'autre; Gœthe aima la fille adoptive de Frommann (1807-1808), mais il n'y eut dans ce commerce d'amour ni lettres tendres, ni rendez-vous secrets, etc.). — FÜRGENS, Etymologisches Lehnwörterbuch der deutschen Sprache. Braunschweig, Bruhn. 1877 (ouvrage « de l'ignorance la plus crasse »). — ASCOLI, Kritische Studien zur Sprachwissenschaft, autor. Übers. von MERZDORF u. MANGOLD. Weimar, Böhlau (excellent). — SCHMIDT, Synonymik der griechischen Sprache, Band I u. II. Leipzig, Teubner, 1876-78 (très-bon ouvrage et très-utile, long article de K. Z....r). — DÜTSCHKE, Antike Bildwerke in Oberitalien. III. Die antiken Marmorbildwerke der Uffizien in Florenz. Leipzig, Engelmann (bon catalogue des antiquités de la Haute Italie). — REUTER, Römische Wasserleitungen in Wiesbaden u. seiner Umgebung. Wiesbaden, Roth. 1877. — Programmes des cours des universités de Greifswald, de Vienne, de Czernowitz et des écoles de Darmstadt, de Carlsruhe et de Hanovre.

Rivista Europea, rivista internazionale : BERTOLOTTI, Le tipografie orientali e gli orientalisti a Roma nei secoli, XVI. e XVII. A Michele Amari. — CANTU, Monti e l'eta che fu sua. — CESTARO, Le rivoluzioni napoletane nei secoli decimosesto e decimosettimo, Studio delle loro cause ed indole. — D'ARCO, Il figliuolo perduto, Episodio della vita di Lessing di MAX RING. — MONTEROSSO, Sopra gli avanzi di scheletri umani che si rinvennero nello scavo di una via. — Rassegna letteraria e bibliografica : Russia, Germania, Svezia e Norvegia, Olanda, Inghilterra. — Rassegna politica. — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bollettino bibliografico.

The Academy, 21 septembre 1878, n° 333 : Egypt, a Handbook for Travellers. Part I, edited by K. Bædeker. Leipzig, Bædeker, (Amelia Edwards : excellent guide). — Miller, The History and Doctrines of Irvingism, or of the so-called Catholic and Apostolic Church. 2 vol. Kegan Paul. — Malleson, History of the Indian Mutiny, 1857-58, commencing from the Close of the second volume of sir John Kaye's, History of the Sepoy War. Allen. — Brentano, Das Arbeitsverhältniss gemäss dem heutigen Recht. Leipzig, Duncker u. Humblot. — Thomsen, The Relations between Ancient Russia and Scandinavia, and the Origin of the Russian State. Parker. (Isaac Taylor; bon, cp. *Revue critique*, 1878, n° 8, art. 42 p. 123.) — Wheatley, What is an Index? A few notes on Indexes and Indexers. Index Society. — The early Zwinglian Pamphlets. — German Literature (Correspondance de Georg Brandes, datée de Berlin). — Weiss, Das Mathäus-Evangelium und seine Lucas-Parallelen. Halle. — Lespy, Dictons du Pays de Béarn. — Niels Ludwig Westergaard. 1815-1878 (Max Müller.) — The Oriental Congress. (Sayce).

The Athenæum, n° 2656, 21 septembre 1878 : Low, a Memoir of Lieutenant General Sir Garnet Wolseley. 2 vol. Bentley a Son. (2 volumes sur la vie du vainqueur des Ashantees et du gouverneur de Chypre! trop de louanges ampoulées.) — Sergeant, New Greece. Cassell, Petter a. Galpin. (Appuie les revendications des Hellènes.) — Scherer, Etudes sur la Littérature Contemporaine. Vol. V. Paris, Calmann Lévy. (Etudes sur le Daniel Deronda de George Eliot, sur les deux Ampère, sur la correspondance de Lamartine, sur Eugène Fromentin, etc.) — Lea, The Royal Hospital and Collegiate Church of St. Katharine near the Tower in its Relation to the East of London. Longmans. — Bacon's Novum Organum edited by Fowler. (Digne de la série des Classiques anglais, sortis de la Clarendon Press., fort bonne édition.) — Ebenezer Jones. (Watts.) — The fourth oriental Congress, Florence. 1878. (R. C.) — Mycenæ. (Lettres de M. Westropp et de M. Hans Hildebrand de Stockholm.)

Literarisches Centralblatt, n° 38, 21 septembre 1878 : Erdmann, Grundriss der Geschichte der Philosophie. Berlin, Hertz. — Bærenbach, das Problem einer Naturgeschichte des Weibes. Jena, Dufft. — Horwicz, psychologische Analysen auf physiologischer Grundlage. Magdeburg, Faber. — Kiepert, Lehrbuch der alten Geographie. I° Hälfte. Berlin, Reimer. 1877 (très-bon : renferme la géographie et l'ethnographie de l'Asie et de l'Afrique dans l'antiquité; la 2° partie sera consacrée à l'Europe, « Muster-und Meisterwerk »). — Pauli, Lübeckische Zustände im Mittelalter. III. Recht und Cultur. Duncker u. Humblot, Leipzig (nouveaux extraits des archives de Lubeck, concernant les lois et institutions de Lubeck au moyen âge). — Preger, der kirchenpolitische Kampf unter Ludwig dem Baier und sein Einfluss auf die öffentliche Meinung in Deutschland. München. 1877 (malgré l'auteur, Louis V, signant le traité que lui offre le pape, a montré une faiblesse de caractère insigne). — Zwiedineck-Südenhorst, über den Versuch einer Translation des deutschen Ordens an die ungarische Grenze. Wien, Gerold's Sohn (l'empereur Maximilien II voulait transférer l'ordre teutonique sur la frontière de Hongrie, afin d'arrêter les invasions des Turcs). — Hillebrand, Zeiten, Völker und Menschen. 4 Bd. Profile. Berlin, Oppenheim (essais sur Doudan, Balzac, Daniel Stern, Buloz, Thiers, Renan, Taine, les princes de Médicis, Léopold de Toscane, Gino Capponi, Machiavel, Tasse et Milton; Hillebrand est, avec Treitschke, le seul qui soit à la fois historien et essayiste). — Kosut, Fünf Streitfragen der Basren-

ser und Kûfenser über die Abwandlung des Nomen aus Ibn el Anbâri's Werk, nach der Leydener Handschrift herausgegeben und bearbeitet. Wien, Gerold. (Bonne édition d'après le manuscrit de Leyde, de l'ouvrage de Ibn Anbârî sur les questions qui divisaient les deux écoles des grammairiens arabes.) — Moung Kyaw Doon, on the Sources and Origin of Budhist Law. Rangoon. 1877. (L'auteur, un indigène, s'est contenté de reproduire le Damathat de Richardson, Maulmain, 1847.) — Hartel, Demosthenische Studien. II. Wien, Gerold. (Hartel a voulu étudier « les formes de la vie parlementaire » à Athènes, d'après les rapports de Démosthène et d'Eschine, sur les négociations des années 347-346 ; très-bon travail, mais non encore définitif.) — Sandström, Studia critica in Papinium Statium. Upsal. (Renferme une foule de conjectures, trop souvent téméraires, sur les vers de Stace; quelques-unes à conserver.) — Fleury, Rabelais et son œuvre, Paris, Didier. 1876-77. (Cp. *Revue critique,* article de M. G. Paris, 1877, n° 41, art. 198, pp. 211-216.) — Wasiliewski, Geschichte der Instrumentalmusik im XVIen Jahrhundert. Berlin, Guttentag. (Très-bonne étude sur la musique instrumentale au xvie siècle.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 38, 21 septembre 1878 : Reuter, Geschichte der religiösen Aufklärung im Mittelalter vom Ende des achtzehnten Jahrhunderts bis zum Anfange des vierzehnten. Berlin, Hertz. 1877. (Nitsch : bon, cp. sur le 1er volume, *Revue critique,* 1876, n° 1, art. 7, p. 15.) — Boletin de la Real Academia de la Historia. Tomo I. Madrid, Fortanet. (Hübner : compte rendu du 2e fascicule du bulletin de l'académie d'histoire de Madrid, de bons articles.) — Don Aureliano Fernandez-Guerra, Cantabria. Madrid, Fortanet. (Hübner : premier travail scientifique sur l'ancienne géographie de l'Espagne; quoique né à Grenade, l'auteur promet dans sa préface d'être impartial; bon livre sur le pays des Cantabres au moment de sa soumission par Auguste.) — Don Aureliano Fernandez-Guerra, Don Rodrigo y ta Cava. Madrid, Agnado. 1877. (Hübner : trois petits récits dans le style de Cervantes et de Quevedo, beaucoup d'esprit, en somme, l'auteur s'efforce de donner aux Espagnols le goût des sévères études historiques.) — Texts from the buddhist canon commonly known as Dhammapada, with accompanying narratives. Translated from the Chinese by Samuel Beal. Oriental Series. II. London, Trübner a. Co. (Schiefner : excellent ouvrage d'un synologue renommé.)

Archivio della Società romana di storia patria, 1re année, fasc. 2 à 4 (voir la *Revue critique* du 30 juin 1877). — Delle posterule tiberine, (suite) par C. Corvisieri. — La descrizione di Roma nei geografi arabi, par J. Guidi. — Di un musaico di Pietro Cavallini in S. Maria transtiberina e degli Stefaneschi di Trastevere, par G. Navone. — Libro d'introiti e spese della Basilica Vaticana, compilato da Giuliano Matteoli, par U. Balzani. — Carlo v a Roma nell' anno 1536, par B. Podesta. — Un periodo di cultura in Roma nel secolo xvii (1644-1655), par J. Ciampi. — Il Barbarossa e Arnaldo da Brescia in Roma secondo un antico poema esistente nella Vaticana, par E. Monaci. — Il trionfo romano di Eleonora d'Aragona nel giugno del 1473. — Variétés. — Bibliographie. — Sommaire des Revues. — Comptes rendus de la Société. — Notices diverses. — Liste des membres de la Société.

Abou Abdallah el Tenessy. Histoire des Beni Zeiyan, rois de Tlemcen. Trad. de l'arabe par l'abbé Bargès. Paris, 1859, in-12. 3 50

Abougit (Le P. L. X.). Principes de la grammaire arabe à l'usage des écoles de Français en Orient. Beyrouth, 1862, in-12, cart. 7 50

Abou Nasser. Voy. Soliman al Hariri.

Aboulféda. Géographie, texte arabe publié d'après les manuscrits de Paris, par M. Reinaud et Mac Guckin de Slane, 1860, in-4. 24 »

Achguerd. Les Arméniens de Turquie. Rapport du Patriarche de Constantinople à la Sublime-Porte. Traduit de l'Arménien par K. S., Achguerd, 1877, in-8. 1 50

Acte public relatif à la navigation des embouchures du Danube. Guide pour la navigation du fleuve. Galatz, 1876, in-8. 2 »

Actes de la société philologique. Voy. aux journaux.

Adam (Luc.). Grammaire de la langue mandchou, 1873, in-8. 7 »

— De l'harmonie des voyelles dans les langues ouralo-altaïques, 1874, in-8. 3 50

— Esquisse d'une grammaire comparée des dialectes Cree et Chippeway, 1876, in-8 2 »

Ahcam Alatikah, ou les préceptes de l'Ancien Testament, texte arabe et traduction par Sanguinetti, 1870, in-8. 5 »

Albornoz. Arte de la lengua Chiapaneca, por fray Juan de Albornoz, y doctrina cristiana en lengua chiapaneca, por fray Luis Barrientos, 1874, in-4, carré. 15 »

— Le même sur papier vergé de Hollande. 30 »

Ce volume fait partie de la *Bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines*, publiée par A.-L. Pinart.

Alecsandri (Vasili). Poesie populare Ale Romänilor. Bucarest. 1866, in-8. 3 »

Alex. Du droit et du positivisme, 1875, in-18. 1 50

Alexeieff (Georges d'). Dissertation sur une monnaie inédite d'un roi inconnu du Bosphore Cimmérien, Inéeus, suivie d'une description de plusieurs autres médailles antiques inédites, 1876, in-8, planche. 5 »

Alkalyouby. Quelques chapitres de médecine arabe, texte et trad., avec une liste de termes techniques, par Sanguinetti, 1866, in-8. 6 »

Alkarkhi. Extrait du Fakhri, traité d'algèbre, avec un Mémoire sur l'Algèbre indéterminée chez les Arabes, par F. Wœpcke, 1853, grand in-8. 10 »

Alkhayyami. L'algèbre, pub. et trad. par Wœpcke, 1851, grand in-8. 10 »

Allain-Targé, député. Les chemins de fer, les Compagnies de l'Etat, 1877, in-18. » 50

Al-Makkari. Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne, publiés par MM. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright. Leyde, 1855-60, 2 vols in-4, rel. perc. 100 »

Alphabet Unitaire, servant de base à un système complet de prononciation figurée et de guide pour l'étude phonologique de toute langue, 2e édition, une feuille in-8. » 25

Ancessi (Victor). L'Egypte et Moïse, 1re partie. Les Vêtements du Grand-Prêtre et des Lévites. Le sacrifice des colombes, d'après les peintures et les monuments égyptiens contemporains de Moïse. 1875, in-8, 9 planches. 10 »

— Job et l'Egypte. Le Rédempteur et la vie future dans les civilisations primitives. 1877, in-8. 7 50

Antar. Les aventures d'Antar, fils de Cheddad, roman arabe des temps anté-islamiques, traduit par L. Marcel Devic, 2e édition. In-18. 4 »

A peu près, Essai d'une philosophie à l'usage des simples, par un arrière-petit-neveu d'Erasme, 1874, in-18. 3 50

Archives de la société américaine de France. Nouvelle série. Tome I. Un beau vol. in-8, avec figures, planches, chromolithogr., etc. 25 »

Voir aux Journaux.

Arnaud. Pièces relatives aux inscriptions himyarites découvertes par M. Arnaud, suivi de remarques, par M. Fresnel, 1845, in-8. 3 50

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Douzième année 12 Octobre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, nº 334, 28 septembre 1878 : SERGEANT, New Greece. Petter, Cassell a Galpin. (Tozer.) — COSTE, The Romans of Britain. Norgate. (Martin; bon, exagère l'influence du christianisme.) — JOHNSON, Oriental Religions, and their Relation to universal Religion-China. Trübner. (Legge : profondes recherches.) — LOCKWOOD, Natural History, Sport and Travel. Allen. (Cotton : original.) — WALLACE, The poetical works of Thomas Aird, 5e édition. Blackwood. — ROGGE, Johannes Wtenbogaert en zijn tjid. Amsterdam. (Wicksteed : bon ouvrage sur un conseiller de Barneveldt et ami d'Arminius). — WILLEMS, le sénat de la république romaine. Louvain, Peeters. (Capes : bon, série d'études sur l'histoire des familles dirigeantes de Rome aux différentes périodes de la République). — Le canal interocéanique. — Publications of the English Dialect Society. — Den Danske Rim-Krönike, trykt ved Gotfred at ghemen, Kjobenhavn. 1497. Copenhague, Bud Müller et Ferslew. — The Oriental Congress. (Sayce.) — De Lagarde's Essays and Semitic Researches, — GATTY, Catalogue of the Mayer Collection. Part. I. The Egyptian Antiquities. Liverpool. (Chester).

The Athenæum, nº 2657, 28 septembre 1878 : ARNOLD, The six chief Lives from Johnson's Lives of the Poets, with Macaulay's Life of Johnson. Macmillan. (Bonne publication.) — Manuel du libraire et de l'amateur de livres, Supplément contenant : 1º Un complément du dictionnaire Biographique de M. Brunet ; 2º La table raisonnée des articles au nombre d'environ 10,000 décrits au présent Supplément, par MM. DESCHAMPS et BRUNET. Tome I. A-M. Paris, Firmin Didot. — DIGBY, The Famine Campaign in India. 1876-78. Longmans. — M. MULLEN, Orion or how i came to sail alone in a 19-ton Yacht. Macmillan, — LATHAM. Outlines of general or développmental Philology. Longmans. — Father Hubburd and Hamlet. (Furnivall.) — The fourth oriental congress, Florence. 1878. (R. C.) — Lettre de M. Ernest Daudet; la critique de l'Athenæum avait dit que la popularité d'Alphonse Daudet avait fait la réputation de son frère : M. Ernest Daudet répond qu'il occupait déjà, avant les chefs-d'œuvre de son frère, un rang honorable dans les lettres. — Ebenezer Jones (Watts). — Syrian Topography. (Boscawen.)

Literarisches Centralblatt, nº 39, 28 sept. 1878 : DIETRICH, Kant und Rousseau. Tübingen, Laupp. — HREHOROWICZ, die Willensfreiheit und die Strafe. Dorpat, Schnakenburg. — FLÜGEL, die Seelenfrage mit Rücksicht auf die neueren Wandlungen gewisser naturwissensch, Begriffe. Cöthen, Schulze. — STREIT, Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzuges gegen Constantinopel. Anklam, Krüger. 1877. (Cp. *Revue critique*, 1877, nº 20, art. 87, p. 318.) — LEHMANN, dreizehn Burgen des Unter-Elsasses u. Bad Niederbronn. Strassburg, Trübner. (Bonne contribution à l'histoire de l'Alsace.) — BULLE, Geschichte der Jahre 1871 bis 1877. I Bd. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Bon résumé.) — GIDEL, nouvelles études sur la littérature grecque moderne. Paris, Maisonneuve. (Renferme 11 études intéressantes, des critiques parfois graves à faire.) — GISI, der Troubadour Guillem Anelier von Toulouse, vier provenzalische Gedichte, erläutert. Solothurn, Gassmann. 1877. (Bon.) — FISCHER, Gœthe's Faust. Stuttgart, Cotta. (Cp. *Revue critique*, 1870, nº 36, art. 160, p. 153.)

Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. II, 4e fascicule. DECHENT, Caractère et histoire des écrits sibyllins chrétiens. — GASS, Contributions à l'histoire de l'éthique. Vincent de Beauvais et le *Speculum morale*. — Revue des travaux publiés dans les dernières années sur l'histoire de l'Eglise. II

Chr. Sepp, Histoire du protestantisme dans les Pays-Bas (travaux des années 1875-1877). Analectes. — Ad. Harnack, Contribution à la chronologie des œuvres de Tertullien. — Jacobi, Le rationalisme dans la première période du moyen âge. — Müller, Un rapport de l'an 1370 sur les affaires financières de la curie romaine en Allemagne et, en général, sur l'état de l'Eglise en ce pays. — Waltz, Pour servir à la critique de la légende de Luther. — Table.

Jenaer Literaturzeitung, 28 septembre 1878, n° 39 : Ulrici, Die Regehing der kirchlichen Lehrfreiheit durch die ordentliche Generalsynode Halle, Pfeffer. 1877. — Noiré, Einleitung und Begründung einer monistischen Erkenntniss-Theorie et Aphorismen zur monistischen Philosophie. Leipzig, Brockhaus. 1877. (Volkelt.) — Kaltenbrunner, die Vorgeschichte der Gregorianischen Kalenderreform. Wien, Gerold. 1876 et die Polemik über die Gregorianische Kalenderreform. Wien, Gerold, 1877. (Bernhardi.) — Wattenbach, Deutschland's Geschichtsquellen, im Mittelalter bis zur Mitte des dreizehnten Jahrhunderts. Berlin, Hertz. — Giesebrecht, Geschichte der deutschen Kaiserzeit. IV. Stauffer und Welfen, zweite Bearbeitung. Braunschweig, Schwetschke. — Dettmer, Otto II bis zum Tode seines Vaters am 7 Mai 973. Leipzig, Schuwardt. — Detloff, Der erste Römerzug Kaiser Friedrich's. I. 1154-1155. Göttingen, Peppmüller. 1877. — Bunge, Die Stadt Riga im dreizehnten und vierzehnten Jahrhundert. Leipzig, Duncker u. Humblot. — Schiemann, Charakterköpfe und Sittenbilder aus der baltischen Geschichte des sechzehnten Jahrhunderts. Mittau, Behre. 1877. — Lossius, Drei Bilder aus dem Livländischen Adelsleben des xvi. Jahrhunderts. Leipzig, Duncker u. Humblot. — Bernheim, zur Geschichte des Wormser Concordates. Göttingen, Peppmüller. — Baumgærtner, Hermann von Stahleck, Pfalzgraf bei Rhein. 1142-1156. Leipzig, Baumgärtner. 1877. — Friedensburg, Ludwig V der Baier und Friedrich von Œsterreich von dem Vertrage zu Trausnitz bis zur Zusammenkunft in Innsbruck 1325-1326. Göttingen, Peppmüller. 1877. (Tous ces ouvrages, réimpressions et monographies ont été, pour la plupart, déjà analysés dans les comptes-rendus du Centralblatt ; l'auteur des articles, Bernhardi, ne fait aucune ou presque aucune critique grave.)

Deutsche Rundschau, octobre 1878 : Bayard Taylor, der fremde Freund, eine wahre Quäkergeschichte. — Lasker, über Halbbildung. — Scherer, Studien über Gœthe, der junge Gœthe als Journalist. (Excellent article.) — Preyer, der thierische Magnetismus und der Mediumismus einst und jetzt. — Güssfeldt, die arabische Wüste und ihre Klöster. — Zur Geschichte des Orientalischen Krieges 1853 bis 1856. (Article d'un anonyme, documents nouveaux.) — Heyse, Giuseppe Gioacchino Belli, ein römischer Dialektdichter. — Literarische Rundschau. (La *Deutsche Rundschau* commence sa cinquième année et s'affirme de plus en plus, selon son expression, comme un « organe représentatif. »)

Rivista Europea, Rivista Internazionale, fasc. III, vol. IX, 1er octobre 1878, Cestaro, Lo rivoluzioni napoletane nei secoli decimosesto e decimosettimo, studio delle loro cause ed indole. — Renier, Ariosto e Cervantes. — Ferrari, Di Alceo e delle sue opere. — Dini, Il libero arbitrio e i suoi impugnatori. — Le aventure politiche di Lord Beaconsfield dal 1837 al 1852 (fornightly Review). — C. B. Dal Buco dalla Schiave, Versione dallo Svedese. — Alla Musa, Sonetti di G. L. Valenti. — Rassegna letteraria e bibliografica. — Rassegna politica. — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bolletino bibliografico.

OUVRAGES RELATIFS A L'ORIENT

PERROT (G.) et GUILLAUME (E.). — **Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie,** d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, exécutée en 1861, et publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique. 1 vol. gr. in-4° de texte et 1 vol. de planches. **170 fr.**

LABORDE (LÉON DE). — **Voyage en Orient** (Asie Mineure et Syrie), publié avec le concours de MM. Alex. de Laborde, Becker et Hall. 2 vol. in-folio, contenant 260 planches à doubles sujets, cartonné. **400 fr.**

Cet ouvrage donne le plan de beaucoup de villes et de monuments inconnus de de l'Asie Mineure et de la Syrie; c'est, de plus, un ouvrage d'art extrêmement remarquable.

MARCO POLO. — **Le Livre de Marco Polo,** citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï-Kaân; rédigé en français sous sa dictée, en 1298, par Rusticien de Pise; publié pour la première fois d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque nationale de Paris, présentant la rédaction primitive du Livre, revue par Marco Polo lui-même et donnée par lui, en 1307, à Thiébault de Cépoy, accompagnée des variantes, de l'explication des mots hors d'usage, et de commentaires géographiques et historiques tirés des écrivains orientaux, principalement chinois, avec une carte générale de l'Asie; par G. Pauthier. 2 vol. grand in-8°. **40 fr.**

CHAMPOLLION-FIGEAC. — **L'Égypte ancienne.** Un fort vol. in-8° avec 92 planches. **8 fr.**

Des facilités de paiement seront accordées à MM. les Orientalistes qui désireront faire l'acquisition de ces ouvrages.

Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Douzième année 19 Octobre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 335, 5 octobre 1878 : Digby, The Famine Campaign in Southern India. 1876-78. Longmans. (Minchin.) — Formby, Compendium of the Philosophy of Ancient History. Burn a. Oates (Warr : point de vue catholique-romain). — Quesada, Las Bibliothecas Europeas y algunas de la América latina. Buenos Aires (Axon : cp. *Revue critique*, 1878, n° 32, art. 140, p. 87). — Bucknall, a Search for Fortune. Daldy, Isbister a. Co. (Davies.) — Lindsay, De Ecclesia et Cathedra, or the Empire-Church of Jesus Christ, an Epistle. Longmans. (Cheetham.) — Rambaud, Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877. Paris, Hachette. (Ralston : cp. *Revue critique*, 1878, n° 20, art. 98, p. 321.) — African Hydrography in the sixteenth century. — Florence Letter. (Villari.) — Gyzicki, Die Ethik David Hume's. Breslau, Köhler, (Sidgwick : bon.) — J. Darmesteter, Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire. Paris. (Jolly : cp. *Revue critique*, 1877, n° 43, art. 204, p. 241.)

The Athenæum, n° 2658, 5 octobre 1878 : Gray, Plewna, The Sultan and the Porte. Chatto and Windus. (Recueil d'articles sur la dernière guerre, composés par le correspondant du *Daily Telegraph*, le seul des correspondants qui ait frayé avec le sultan.) — Jessopp, One Generation of a Norfolk House, a Contribution to Elisabethan History. Norwich, Miller et Leavins. (Livre sur les Walpole.) — Raikes, The History of the Honourable Artillery Company. Bentley. a. Son. — Wiesener, Jeunesse d'Elisabeth d'Angleterre. Paris, Hachette. (Bon, recherches exactes et nombreuses.) — The earliest french grammars. — Notice nécrol. sur M. Petermann, l'éditeur des *Mittheilungen*.

Literarisches Centralblatt, n° 40, 5 octobre 1878 : Kant, Kritik der Urtheilskraft, Text der Ausgabe v. 1790, hrsg. v. Kehrbach. Leipzig, Reclam. — Immanuel Kant's Prolegomena, hrsg. v. Erdmann. Leipzig, Voss. — Zeller, Vorträge u. Abhandlungen. 2ᵉ Sammlung. Leipzig, Fues. 1877. (Recueil de fort bons essais, p. e. sur Alexandre et Peregrinus, sur le christianisme, sur S. Pierre, sur Galilée, sur Lessing théologue, sur Waitz et Gervinus.) — Tschackert, Peter v. Ailli. Gotha, Perthes. 1877. (Bonne contribution à l'histoire du grand schisme d'Occident et des conciles de Pise et de Constance.) — Zimmermann, Ratpert, der erste Zürichergelehrte. Basel. (Etudes sur Ratpert de Zurich, moine de Saint-Gall, et sur son couvent au temps des Carolingiens, peu de critique.) — Baumann, Acten zur Geschichte des deutschen Bauernkrieges aus Oberschwaben. Freiburg, Herder. 1877. (Bon pour l'histoire du xviiᵉ siècle, et la guerre des paysans dans la Haute-Souabe.) — Pröhle, Jahn's Leben. Stuttgart, Krabbe. (Publication en livraisons de ce bon ouvrage.) — Vanicek, Fremdwörter im Griechischen und Lateinischen. Leipzig, Teubner. (Travail recommandable de ce modeste et infatigable savant). — Bugge, altitalische Studien. Christiania, Dybwad. (Renferme deux dissertations importantes : sur l'inscription osque de la Vibia et sur sur le poëme de Corfinium, excellent index.) — Harster, Walther von Speier, ein Dichter des X. Jahrhunderts et Vualtheri Spirensis vita et passio S. Christophori martyris. Munich. (Bonne publication.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 40, 5 octobre 1878 : Ottingen, wahre und falsche Autorität. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Pünjer.) — Woker, das kirchliche Finanzwesen der Päpste. Nördlingen, Beck. (Schulte : bon ouvrage sur les finances des papes.) — Butler, Life und habit. London, Trübner. (Müller : ouvrage philosophique original.) — Wardi, Serbien in seinen politischen Beziehungen, insbesondere zu Russland. Leipzig, Barth. 1877. (Caro : essai historique qui n'est pas sans valeur.)

— Jordan, Topographie der Stadt Rom im Alterthum. I. Berlin, Weidmann. (Nissen : livre très-savant.) — Rangabé, précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique. Berlin, Calvary. 1877. (Cp. *Revue critique*, 1877, n° 41, art. de M. Legrand; n° 47 réplique de M. Rangabé et réponse de M. Legrand.) — Nicolai, Geschichte der neugriechischen Literatur. Leipzig, Brockhaus. 1876. (Bursian : bon.) — Gidel, Nouvelles études sur la littérature grecque moderne. Paris, Maisonneuve. (Bursian : laisse à désirer.) — Manaraki, Neugriechischer Parnass. Berlin, Calvary. (Bursian : bonne publication.) — Leopardi, deutsch von Heyse. Berlin, Hertz. (Tobler : excellente traduction des poésies de Leopardi par un des meilleurs poètes de l'Allemagne.) — Schriften zur deutschen Dialektkunde. (Sievers : revue rapide de divers livres, entre autres, Mittelhochdeutsche Grammatik von Weinhold. Cp. *Revue critique*, 1877, n° 40, art. 196, p. 204.) — Ridley, Kámilarói and other Australian Languages. London, Trübner. 1875 (Gerland : ouvrage à consulter.)

Englische Studien, hrsg. v. Kölbing. II Band, I Heft. Heilbronn, Henninger : Sattler, zur englischen Grammatik. — Strattmann, zum altenglischen Wörterbuche. — Liebrecht, ein altenglischer Schwank. — Varnhagen, Beiträge zur Erklärung und Textkritik von Dan Michel's Ayenbite of Inwyt. — Bödddeker, Versificirte Benediktinerregel im northern Dialect. — Lindner, The tale of Gamelyn. — Köhler, zu einer Stelle des altenglischen Gedichts von der Kindheit Jesu. — Strattmann, æ in Layamon. — Strattmann, Verbesserungen zu altenglischen Texten. — Witte, über das neuangelsächsische Pronomen. — Caro, Die historischen Elemente in Shakspeare's Sturm und Wintermärchen. — Tiessen, Beiträge zur Feststellung und Erklärung des Shakspearetextes. — Bobertag, zu Pope's Rape of the Lock. — Recensionen. — Miscellen. (L'éditeur du recueil, M. Kölbing, cite le jugement porté dans nos périodiques par la *Revue critique* sur les Englische Studien ; jugement « favorable d'un journal impartial. » (Le fascicule comprend 294 pages.)

Jœung (fragment). — Edification d'Angkor Vat. Saigon, 1878, un beau volume in-4, autographié. 25 »

Azéma (Etienne). Œuvres poétiques. Nouvelle édition avec une notice biographique et littéraire, par F. Cazamian. 1877, in-18 jésus, avec un portrait à l'eau-forte, titre rouge et noir. 5 »

Backer (De). L'extrême-Orient au moyen âge, d'après les manuscrits d'un Flamand de Belgique, moine de St-Bertin à Saint-Omer, et d'un prince d'Arménie, moine de Prémontré à Poitiers. 1877, in-8 elzévirien. 10 »

— L'Archipel indien, origines, langues, littératures, religions, droit public et privé, etc. 1874, in-8. 8 »

— Guillaume de Rubrouck, ambassadeur de Saint Louis en Orient, récit de son voyage, traduit de l'original latin et annoté. 1877, in-18 elzévir. 5 »

Fait partie de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

Bag o Bahar. Voy. Garcin de Tassy.

Barbier de Meynard (professeur au collège de France). Notice sur Mohammed ben Hassan ech-Cheibani. 1852, in-8, 16 pages. 1 »

— Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane au IVe siècle de l'hégire. 1853, in 8, 141 pages. 3 »

— Description historique de la ville de Kazvin, extraite du Tarikhé-Guzidèh de Hamd Allah Mustôfi Kazvini. 1858, in-8, 52 pages. 2 50

— Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Mo'djem el-Bouldan de Yaqout, et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits. 1861, grand in-8, p. XXII, 640. 12 »

— Extraits de la chronique persane d'Hérat, traduits et annotés. 1861-1863, 2 parties, in-8, p. 128 et 52. 5 »

— Le livre des Routes et des Provinces, par Ibn Khordadbeh, publié, traduit et annoté. 1865, in-8. (Epuisé.) 12 »

— Ibrahim, fils de Mehdi, fragments historiques, scènes de la vie d'artiste au IIIe siècle de l'hégire (778-839 de notre ère). 1869, in-8, 142 pages. 5 »

— Le Séid Himyarite, recherches sur la vie et les œuvres d'un poète hérétique du IIe siècle de l'hégire. 1874, in-8, 104 pages. 3 50

— La Poésie en Perse. In-18, elzévir. 2 50

Fait partie de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

Voir Maçoudi. — Zamakschari.

Bargès (l'abbé), Termes himyariques rapportés par un écrivain arabe. 1850, in-8 1 50

— Temple de Baal à Marseille, grande inscription phénicienne expliquée. 1847, in-8. pl. 5 »

— Mémoire sur deux inscriptions puniques découvertes dans l'île du Port-Cothon à Carthage. 1849, in-fol., planches. 3 »

— Explication de quelques allusions historiques qui se rencontrent dans un fragment de Mohammed el Tenaciyi. 1849, in-8. 1 »

— Mémoire sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques expliquées et commentées. 1852, in-4. 5 »

— Mémoire sur les relations commerciales de Tlemcen avec le Soudan, sous le règne des Beni-Zeiyan. 1853, in-8. 1 50

— Les Samaritains de Naplouse, épisode d'un pèlerinage dans les lieux saints. 1855 in-8. (Epuisé.) 10 »

— Nouvelle interprétation de l'inscription phénicienne découverte par M. Mariette dans le Sérapéum de Memphis. 1856, in-8. 1 50

— Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Eschmounazar. 1856, in-4. pl. 8 »

— Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom, sa topographie, son histoire, etc, 1859, in-8, br. (Epuisé.) 20 »

— Papyrus Egypto-Araméen du Louvre expliqué et analysé. 1862, in-4, pl. 6 »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Douzième année 26 Octobre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

PERIODIQUES

The Academy, n° 336, 12 octobre 1878 : MORISON, Gibbon. Macmillan. (très-bonne étude.) — MOZLEY, Essays historical and theological. Rivingtons. — SHEPHERD, Forgotten Books with Remembering, Studies of Sensation and Event by EBENEZER JONES. Pickering. — EARWAKER, East Cheshire, Past and Present. I, printed for the author. — Annaes da Bibliotheca Nacional do Rio de Janeiro. I-III. Rio de Janeiro, Leusinger et Filhos. — Paris Letter. (G. Monod : RIVET, Victor Hugo chez lui; LACRETELLE, Lamartine et ses amis ; duc de BROGLIE, le Secret du roi ; la correspondance de Fersen ; DENIS, Jean Huss et la guerre des Hussites ; COLLIGNON, le mythe de Psyché ; J. HAVET, les cours royales des Iles Normandes ; notices sur MM. de Slane, Garcin de Tassy, Naudet, Erdan ; O. FEUILLET, Le Journal d'une femme.) — LOTH, A Catalogue of the Arabic Manuscripts in the Library of the India Office. (S. Lane Poole.) — *Philology*, Carmina medii ævi maximam partem inedita edidit HAGEN. Bern. (Très-curieux.) — TIMAYENIS, The modern Greek, its pronunciation and relations to ancient Greek.

The Athenæum, n° 2659, 12 octobre 1878 : c. a. M. CLARKE, Te collections of Writers, with Letters, of Charles Lamb. Sampson Low. — FRY, A Bibliographical Description of the Editions of the New Testament, Tyndale's Version, in English, with Numerous Teadings, Comparisons of Texts, and Historical Notices, the Notes in full from the Edition of Nov. 1534. An Account of the Bishop's Version, without Numbers to the Verses. Sotheran. — Pauline countess NOSTITZ (formerly Madame Helfer), Travels of Dr. a. Madame Helfer in Syria, Mesopotamia, Burmah and other Lands, rendered into english by STURGE. Bentley a. Son. — JULES SIMON, Le gouvernement de M. Thiers, 8 février 1871-24 mai 1873. Paris, Calmann Lévy. (Article très-détaillé sur ce nouveau livre.) — Novels of the Week. (Entre autres, CHERBULIEZ, l'idée de Jean Têterol ; HEUSY, Un coin de la vie de misère.) — Ebenezer Jones and Sumner Jones. — Mycenæ (Westropp).

Literarisches Centralblatt, n° 41, 12 octobre 1878 : HAUCK, Tertullian's Leben und Schriften. Erlangen, Deichert. (Bon et utile à quiconque étudie Tertullien.) — SCHWARTZ, der Ursprung der Stamm = und Gründungssage Roms unter dem Reflex indogermanischer Mythen. Jena, Costenoble. (Trop audacieux.) — BERNHEIM, zur Geschichte des Wormser Concordates. Göttingen, Peppmüller. (Bon.) — Arndt's Briefe an eine Freundin, hrsg. v. LANGENBERG. Berlin, Schleiermacher. (Bonne publication, lettres d'Arndt à Mad. de Kathen, sa compatriote.) — SCHMOLKE, Philipp's II Abschied von den Niederlanden. Berlin, Heymann. (Bon travail sur la cession des Pays-Bas à l'infante Isabelle et son époux, l'archiduc Albert, en 1598). — KLEINSCHMIDT, Die Eltern und Geschwister Napoleon's I. Berlin. Schleiermacher. (Style peu agréable, peu de sources consultées, enthousiasme excessif pour les Bonaparte.) — EISENLOHR, ein mathematisches Handbuch der alten Ægypter (Papyrus Rhind des British Museum), traduit et commenté. Leipzig, Hinrichs. (Traité de mathématiques en égyptien, aussi important pour l'histoire des mathématiques que le papyrus Ebers pour l'histoire de la médecine.) — BOECKH, Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften, hrsg. v. BRATUSCHEK. Leipzig, Teubner. 1877. (A recommander à tous les étudiants de philologie.) — BRÜCKNER, lituslavische Studien, die slavischen Fremdwörter im Litauischen, Weimar, Böhlau. (Très-bon travail sur les mots slaves que renferme le lithuanien.) — RETHWISCH, das Wesen der bildenden Kunst. Berlin, Duncker. 1877. (Médiocre ouvrage sur l'art.)

Jenaer Literaturzeitung, nº 41, 12 octobre 1878 : HOFFMANN, theologische Ethik. Nördlingen, Beck. (Schulz.) — BANCROFT, The native Races of the Pacific States of North America. LV. antiquities, V. primitive history. Leipzig, Brockhaus. 1875. (Gerland : des défauts, du bon aussi.) — ENDEMANN, Versuch einer Grammatik des Sotho. Berlin, Hertz. 1876. (Gerland : bon travail.) — BACMEISTER, Keltische Briefe, hrsg. v. KELLER. Strassburg, Trübner. 1874. (Gerland : hardiesses excessives). — WÆLKY, der Katalog der Bischöfe von Kulm. Braunschweig, Huye (Perlbach.) — RAYDT. Lehrerleben. Hannover, Schmorl u. Salfeld. — FAUTH, Die wichtigsten Schulfragen auf dem Boden der Psychologie erörtert. Gütersloh, Bertelsmann. — MEYER, der evangelische Schulunterricht auf den höheren Schulen. Hannover, Hahn.

Zeitschrift für romanische Philologie, II Band, 1878, I Heft : PERLE, Die Negation im Altfranzösischen. (Approfondi.) — TOBLER, Vita del beato fra Jacopone da Todi. (Fragment d'un manuscrit italien contenant, outre la vie, les poésies de fra Jacopone.) — Octavio de Toledo : Vision de Filiberto ; Fragment d'un poëme castillan ; révélation d'un ermite. — — BARTSCH, Zu den provenzalischen Lais. — BAUQUIER, Notes sur Ramon Feraud et son Comput. — FŒRSTER, der Turiner Gligois, Alexander-fragment der Laurentiana. — VARNHAGEN, zu Bartsch's altfranzösischer Chrestomathie. — SUCHIER, zu Adgars Theophilus. — BAUQUIER, Corrections au donat proensal. — FŒRSTER, Etymologies. — BAUQUIER, à propos d'une lacune de nos dictionnaires de géographie. — FŒRSTER, das altfranz. pron. poss. abs. fem. — GASPARY, altitalienisch und altfranzösisch si für ital. finche, franz. jusqu'à ce que. — RAUSCH, étude sur la langue du poëme latin de Jean de Travers, chanzun della guerra daly chiasté d'Musch. — *Comptes-rendus*. SCHUCHHARDT, Ritornell und Terzine. (Graf : excellent.) — P. MEYER, recueil d'anciens textes, 2ᵉ partie, ancien français (Bartsch.) — GRÖBER, Die Liedersammlung der Troubadours untersucht (Bartsch : critiques, notes où répond M. Gröber.) — STENGEL, die provenzalische Blumenlese der Chigiana. (Bartsch : importante publication.) — GISI, der Troubadour Guillem Anelier von Toulouse (médiocre). — STENGEL, die beiden ältesten provenzalischen Grammatiken. (Bartsch : bon, non encore définitif.) — HOSCH, Untersuchungen über die Quellen und das Verhältniss der provenzalischen und der lateinischen Lebensbeschreibung des heil. Honoratus. (Stengel : bon, résultats hypothétiques.) — FŒRSTER, Li chevaliers as deus espees : (Tobler : bon.) — LÜCKING, die ältesten französischen Mundarten. (Neumann : un des meilleurs travaux de ces dernières années.) — A. DARMESTETER, de la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent. (Koschwitz : bon.) — MÜLLER. La Chanson de Roland, nouvelle édition. (Fœrster : jugement sévère, longuement motivé.) — Analyse de la Romania et discussion d'articles importants. — Corrections et additions. — Fondation Diez.

OUVRAGES RELATIFS A L'ORIENT

CHAMPOLLION LE JEUNE. — **Monuments de l'Égypte et de la Nubie,** d'après les dessins exécutés sur les lieux par l'auteur et les descriptions autographes qu'il a rédigées, renfermant 400 planches en partie coloriées. Publié par ordre du gouvernement, pour faire suite à l'*Expédition d'Égypte*. 4 vol. cart. grand in-folio * **800 fr.**

— **Notices descriptives des monuments de l'Égypte et de la Nubie,** conformes aux manuscrits autographes rédigés sur les lieux par l'auteur. 2 vol. petit in-folio.

Tome I, formant les livraisons 1 à 10. En vente. * **125 fr.**

Tome II, publié sous la direction de M. le vicomte de Rougé et devant former environ 20 livraisons (7 à 26). En vente, livr. 7 à 19. Prix de chacune. * **12 fr. 50**

Ce texte contient, outre l'explication des planches, une foule de notices nouvelles qui en font un des plus précieux recueils de matériaux, un des plus utiles manuels pour l'étude approfondie de l'archéologie et de la philologie égyptiennes.

TEXIER (Ch.) — **Description de l'Asie Mineure,** beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques. Ouvrage contenant 241 pl., 3 vol. in-folio. cart. **800 fr.**

Un grand nombre de localités anciennes retrouvées par l'auteur de cet ouvrage offrent à la science, à l'histoire et aux arts une foule de monuments du plus haut intérêt.

TEXIER (Ch.) — **L'Arménie, la Perse et la Mésopotamie,** géographie et géologie de ces contrées, monuments anciens et modernes, histoire, mœurs et coutumes. 2 vol. in-folio, contenant 151 planches, cart. **400 fr.**

Les monuments assyriens aux environs de Van et de Bayazid n'avaient jamais été dessinés. Les monuments anciens de la Perse n'avaient jamais été réunis en corps d'ouvrage et mesurés géométriquement. Le temple de Kangovar avait été l'objet d'observations superficielles, aucun plan n'en avait été levé. Les ruines de Persépolis n'avaient été l'objet d'aucune étude architecturale. Les bas-reliefs sont reproduits avec la plus grande fidélité. Il en est de même des monuments modernes de la Perse. MM. le comte de la Guiche, le marquis de Beaufort, officier d'état-major, et M. le comte de la Bourdonnaie ont secondé M. Texier dans le grand travail publié sur ces contrées peu connues et d'un accès si difficile.

Des facilités de paiement seront accordées à MM. les Orientalistes qui désireront faire l'acquisition de ces ouvrages.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 44 Douzième année 2 Novembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

PERIODIQUES

The Academy, n° 337, 19 octobre 1878 : Fowler, Chartularium Abbathiæ de Novo Monasterio, Ordinis Cisterciensis. Surtees Society. (King : importante publication.) — Stubbs, Village Politics, Addresses and Sermons on the Labour Question. Macmillan. (Hughes.) — Brugsch-Bey, Reise nach der grossen Oase el Khargeh in der lybischen Wüste. Leipzig, Heinrichs. (Stuart Poole : c'est plus qu'une étude sur la grande oasis, il y a là aussi une masse d'informations nouvelles sur la mythologie, la géographie et la lexicographie de l'ancienne Egypte.) — Dennys, The Folk-Lore of China, and its Affinities with that of the Aryan and Semitic Races. Trübner. (Elie Reclus : excellent recueil.) — Wakefield, Our Life and Travels in India. Sampson Low. (Wilson : forme peu agréable, des platitudes, mais de l'observation et du soin.) — Fertiault, Les amoureux du livre, sonnets d'un bibliophile. Seize eaux-fortes de Jules Chevrier. Paris, Claudin; Uzanne, Caprices d'un bibliophile. Paris, Rouveyre. (Lang : intéressantes publications de deux bibliophiles enthousiastes qui s'efforcent, l'un en vers, l'autre en prose, de faire des prosélytes.) — Matthaei Parisiensis Chronica Majora edited by Luard. Vol. IV. (1240-1247.) Rolls Series. Longmans. (Hewlett.) — Monseigneur Dupanloup. (G. Monod.) — Dr. Johnson and Macpherson. (L. Stephen : lettres inédites.) — Paley, Homeri quæ nunc exstant an reliquis Cycli carminibus antiquiora jure habita sint. Norgate. (Monro : bon.) — Kaufmann, Geschichte der Attributenlehre in der jüdischen Religionsphilosophie des Mittelalters von Saadja bis Maimuni. Gotha, Perthes. (Taylor.) — J. P. Richter, Die Mosaiken von Ravenna, Beitrag zu einer kritischen Geschichte der altchristlichen Malerei. Wien, Braumüller. (Crowe.)

The Athenæum, n° 2660, 19 octobre 1878 : Miller, Songs of Far-Away Lands et Songs of the Sierras and Sunlands. Longmans. (Ajoutent peu à la réputation de leur auteur.) — Rendle, Old Southwark and its People. Drewett. (Très-intéressant pour qui veut bien connaître Londres.) — Green, History of the English People. I a. II. Macmillan. (1er article, très-long et à consulter ; du reste, excellent ouvrage.) — Dyer, English Folk-Lore. Hardwicke a. Bogue. (Intéressant.) — Skeat, Alexander and Dindimus, reedited ; Morris, Cursor Mundi, part. V, edited ; Furnivall, Adam Davy's Five Dreams about Edward the Second. Trübner. (Très-bonnes éditions dues aux meilleurs philologues de l'Angleterre.) — Poe and his english schoolmaster. (Hunter.) — Notes from Copenhagen. George-Stephens : annonce : 1° une édition fac-simile du Codex Aureus de la bibliothèque nationale de Stockholm ; 2° une édition du Codex Arna-Magnæus ; 3° l'atlas de l'histoire de la civilisation en Suède par Mandelgren ; 4° le second volume du grand ouvrage de Steenstrup sur les Normands, (période des Vikings.) — William Caxton, a secular Member of St. Abbans Abbey in 1472. (E. Scott.) — Notes from Paris (E. About : diatribe contre l'évêque d'Orléans, Dupanloup). — Michaelis, The Holkham Bust of Thukydides, a Study in Greek Iconography, translated from the German by A. Napier. Cambridge.

Literarisches Centralblatt, n° 42, 19 octobre 1878 : Cohen, Kant's Begründung der Ethik. Berlin, Dümmler. 1877. — Planck, logisches Causalgesetz u. natürliche Zweckmässigkeit. Nördlingen, Beck. 1877. — Nietzsche, Menschliches, Allzumenschliches, ein Buch für freie Geister. Chemnitz, Schmeitzner. — Lüttke, der Islam und seine Völker. Gütersloh, Bœrtelsmann. (Bon, mais des critiques de détail.) — Erinnerungen an Amalie von Lasaulx, Schwester Augustine. Gotha, Perthes. (2e édition.) — Reinkens, Amalie von Lasaulx. Bonn, Neusser. (Devenue supérieure des sœurs de charité de l'hôpital de Bonn, Amélie

de Lasaulx, en religion sœur Augustine, prit part aux luttes qui suivirent le concile du Vatican et refusa de reconnaître l'infaillibilité papale.) — MARTENS, Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères, tome IV, partie I. Traités avec l'Autriche, 1815-1849. S. Pétersbourg, Devrient. (Suite de cette importante collection.) — WEBER, Vier Jahre in Afrika, 1871-75. Leipzig, Brockhaus. (Intéressant; l'auteur a vécu dans le pays des diamants, au S. de l'Afrique, dans la république trans-vahalique.) — VADIER, die Strassen der Schweiz. Zürich, Orell, Füssli u. Co. (Très-utile.) — Akhtal, encomium Omayadarum, edidit HOUTSMA. Leyden, Brill. (Très-bonne édition.) — Æschyli Septem adversus Thebas, ex recensione Hermanni ed. RITSCHL. Leipzig, Teubner. 1876. (Excellente édition; comme préface, testimonia veterum de Æschyli vita et poesi de Frédéric Schöll.) — Cicero, ausgewählte Briefe, erklärt v. HOFFMANN, bearb. v. ANDRESEN. Berlin, Weidmann. (Bon.) — Molière's Werke, hrsg. v. LAUN, Ecole des femmes et critique de l'Ecole des femmes. Leipzig, Leiner. 1877. (Assez bon, fortes critiques.) — OVERBECK, griechische Kunstmythologie : Demeter und Kora. Leipzig, Engelmann. (Très-bon et original.) — J.-P. RICHTER, der Ursprung der abendländischen Kirchengebäude. Wien, Braumüller. (Fort louable.) — Das Buch der Malerzeche in Prag, hrsg. v. PANGERL, mit Beiträgen v. WOLTMANN. Wien, Braumüller; das Buch der Malerzeche, hrsg. v. PATERA d. TADRA. Prag, Selbstverlag. (Long et intéressant article sur cet ouvrage.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 42, 19 octobre 1878 : LUTHARDT, das johanneische Evangelium nach seiner Eigentümlichkeit geschildert und erklärt. Nürnberg, Geiger. 1876. (Weiffenbach.) — BARACH, Excerpta e libro Alfredi Anglici de motu cordis, item Costa-Ben-Lucæ de differentia animæ et spiritus liber translatus a Johanne Hispanensi. (Bibliotheca philosophorum mediæ ætatis.) Innsbruck, Wagner. (Schaarschmidt : très-bonne publication.) — BRÜCKNER, Iwan Possoschkow, Ideen und Zustände zur Zeit Peters des Grossen. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Caro : bon, Iwan Possoschkow est un bourgeois du temps de Pierre le Grand, à la fois libéral et conservateur, éclairé et borné, homme de progrès encore attaché à certaines institutions du passé, type très-curieux de l'époque où le tsar Pierre faisait ses violentes réformes.) — KRAUSE, de Quom conjunctionis usu ac forma capita III. Berlin, Mayer et Mueller. 1876. (Lübbert : bonne étude philologique.) — SCHMIDT-CABANIS, zoolyrische Ergüsse. Berlin, Reincke. 1876. (Schottmüller.) — NIENDORF's gesammelte Werke belletristischen Inhalts. Berlin, Niendorf. (Lehmann.) — TURGENJEW, Neu-Land. Mitau, Behre. 1877. (Lehmann: Excellent roman de Tourguéniew; il y décrit la Russie de 1876 et nous aide à comprendre la Russie de 1878.) — LINNIG, Vorschule der Poetik und Literaturgeschichte. Paderborn, Schöningh. (Brenning : bon traité de poétique.) — Xenophons Anabasis erklärt von REHDANTZ. Berlin, Weidmann. 1877. (Zurborg : quatrième édition de ce livre, commentaire très-soigné.)

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, p. sous la direction de MM. Gantrelle, Roersch, Wagener. Tome XXI, 5e livraison. DELBŒUF, La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle. (Plein d'aperçus originaux.) — WILLEMS, Les pouvoirs et le rôle du sénat romain de 49 à 29 avt. J., C. (Long et important article sur le sénat sous la dictature de César, 49-44). — HEGENER, La grammaire anglaise. (A lire.) — Varia. (Académie Royale de Belgique, concours pour 1880, esquisser à grands traits l'histoire littéraire de l'ancien comté de Hainaut, etc.)

The Academy, n° 388, 16 octobre 1878 : LANG, Cyprus, its History, its Present Resources and Future Prospects. Macmillan. (Travail remarquable du dernier consul anglais de Chypre.) — MOULTON, The History of the English Bible. Cassell, Petter a. Galpin ; STOUGHTON, Our English Bible, its Translations and Translators. Religions Tract Society. (Pocock.) — ROBINSON, Cabul, the Armee, his Country and his People. Sampson Low a. Co. (Wilson.) — FRANCIS a. COOPER, Sporting Sketches with Pen and Pencil. Field Office. (Watkins.) — Calendar of states Papers, Colonial Series : East Indies, China and Japan, 1622-1624, by Noel SAINSBURY. Longmans. (Gardiner : bonne publication.) — The Encyclopædia Britannica, 9e édition, vol. VIII, Ele-Fak. Edinburgh, Black. (Cotton.) — Current Theology (FERRAR, a Collation of four important Manuscripts of the Gospels, vith a View to prove their common Origine and to restore the Text of their Archetype. Dublin, Hodges.) — OVERBECK, Uber die Auffassung des Streits des Paulus mit Petrus in Antiochien bei den Kirchenvätern. Basel, Schultze. — GEIKIE, The Life and Words of Christ. Kegan Paul. — CONSTANTINOS, A critical and practical Commentary on the Holy Gospels. — CASTELLI, Della poesia biblica. Florence, Le Monnier, etc.) — A Portuguese Book of African Travel. (Crawfurd.) — Assyrian Names. (Pinches.) — Principal Shairp and Chaucer. (Furnivall.) — Exempla codicum græcorum litteris minusculis scriptorum ediderunt WATTENBACH et VELSEN Heidelberg. (Thompson : cp. *Revue critique*, 1878, art. de M. Graux.)

The Athenæum, n° 2661, 26 octobre 1878 : FINN, Stirring Times or Records from Jerusalem Consular Chronicle of 1853 to 1856. Kegan Paul. (Peinture de l'état de la Palestine durant la guerre de Crimée.) — O'CONNOR MORRIS, Hibernia Venatica. Chapman a. Hall. — LANG, Cyprus, its History, its Present Resources and Future Prospects. Macmillan ; RAVENSTEIN, Cyprus, its Resources and Capabilities, Philip ; CLARKE, Cyprus, Past and Present. Moxon. — Memoirs of HANS HENDRIK, the Arctic Traveller, written by himself and translated from the Eskimo Language by RINK. Trübner. (Très-curieux mémoire d'un Esquimau qui a pris part à mainte expédition au pôle nord ; le manuscrit a été traduit par M. Rink, non en danois, mais en anglais ; naïveté et fidélité du récit.) — GREEN, History of the English People. Vol. I a. II. Macmillan. (2e article : ouvrage fort recommandable, de nouveaux points de vue, à remarquer surtout les causes qui donnèrent à la monarchie des Tudor un pouvoir absolu et les chapitres consacrés par M. Green au siècle d'Elisabeth et de Shakspeare.) — Poe and his english Schoolmaster. (Ingram.) — Amye Robsart. — The Prussian State Papers.

Literarisches Centralblatt, n° 43, 26 octobre 1878 : Das Buch von geistlicher Armuth, bisher bekannt als Johann Tauler's Nachfolgung des armen Lebens Christi, hrsg. v. SEUSE DENIFLE. Munich, Huttler. 1877. (Excellente édition, modèle de soin et de clarté.) — SCHUPPE, erkenntnisstheoretische Logik. Bonn, Weber. — THIELE, Grundriss der Logik u. Metaphysik. Halle, Niemeyer. — RÖHRICHT, Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge. Berlin, Weidmann. (Très-bon travail.) — WUSTERWITZ, märkische Chronik nach Angelus und Hafftiz hrsg. v. HEIDEMANN. Berlin, Weidmann. (Wusterwitz, mort à Brandebourg sur la Havel en 1433, a composé une chronique de la Mark, aujourd'hui perdue, où il raconte comment la Mark passa des Luxembourg aux Hohenzollern ; André Angelus ou Engel a abrégé cette chronique dans ses Annales Marchicæ et Hafftiz dans son Microchronicon ; ces deux ouvrages, écrits en langue allemande, sont très-bien édités et commentés par Hei-

demann.) — WOKER, das kirchliche Finanzwesen der Päpste. Nordlingen, Beck. (Très-bon.) — HEIGEL, Die Correspondenz Karl's VII mit Joseph Franz Graf von Seinsheim. (1378-1743.) Munich. (Intéressante publication.) — SCHUM, Cardinal Albrecht von Mainz und die Erfurter Kirchenreformation. 1514-1533. Halle, Pfeffer. (Style obscur et confus, ne vaut pas l'ouvrage de Kampschulte.) — HELFERT, Joachim Murat, seine letzten Kämpfe u. sein Ende. Wien, Manz. (Publication de documents précieux, dépêches de l'ambassadeur autrichien Mier et de Metternich, rapports de Mary, secrétaire de Pauline, etc., très-important pour l'histoire des Deux-Siciles à la fin du premier empire.) — CHRIST, Theilung des Chors im attischen Drama mit Bezug auf die metrische Form der Chorlieder. Munich. 1877. (Soulève parfois des doutes graves, mais très-intéressant et approfondi.) — BOUTERWECK u. TEGGE, die Orthoepie u. die Praxis. Berlin, Weidmann. (Contribuera à une prononciation plus exacte du grec et du latin.) — FLECK, der betonte Vocalismus einiger altostfranzösischer Sprachdenkmäler und die Assonanzen der Chanson des Loherains verglichen. Marburg, Elwert. 1877. (Bonne étude.) — MÜLLER, Etymologisches Wörterbuch der englischen Sprache. Cöthen, Schettler. (Deuxième édition de ce bon ouvrage, le seul bon dictionnaire étymologique de langue anglaise.) — BEHAGHEL, die Zeitfolge der abhängigen Rede im Deutschen. Paderborn, Schöningh. (Bon, puisse l'auteur poursuivre ces études!) — BRONS, friesische Namen u. Mittheilungen darüber. Emden, Haynel. (Intéressant recueil.) — STEINBART, Unsere Abiturienten. Berlin, Müller. (A lire.) — FAUTH, Die wichtigsten Schulfragen auf dem Boden der Psychologie. Gütersloh, Bertelsmann. — LAUTZ, die Fortbildungsschulen der Zukunft im Anschluss an die Gesch. u. bisher. Organisation der Fortbildungsschulen in Nassau. Wiesbaden, Niedner. — Catalogue général de la librairie française depuis 1840, par LORENZ. Tome VI.

Jenaer Literaturzeitung, nº 43, 26 octobre 1878 : NIEMANN, Altes und Neues in Vorträgen und Abhandlungen. Hannover, Meyer. (Pünjer : recueil d'essais divers.) — SCHWEDER, Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus. Theil I. u. II. Kiel, Schwer. 1876-78. (Partsch : prouve que la Chorographie d'Augustus est la source des descriptions de P. Mela, de Pline et de Strabon ; travail très-soigné et très-louable.) — Monumenta Germaniæ historica, auctorum antiquissimorum tomi I pars prior : SALVIANI, presbyteri Massiliensis libri qui supersunt, rec. HALM; EUGIPPII vita Sancti Severini, rec. et adnot. SAUPPE. Berlin, Weidmann. 1877. (Ludwig : Editions à recommander.) — KUHN, über die Entstehung der Städte der Alten. Komenverfassung und Synoikismos. Leipzig, Teubner. (Zurborg : fort bonnes recherches sur la formation des villes grecques.) — Catulli Veronensis liber, hrsg. v. ELLIS. London, Macmillan; et ELLIS, a Commentary on Catullus. London, Macmillan. 1876. (Bæhrens : très-graves critiques faites à ces deux ouvrages.) — Isocratis orationes, hrsg. v. Benseler, editio altera, curante BLASS. Leipzig, Teubner. (Hug : bon, quelques critiques, cp. le prochain article de notre collaborateur M. Graux.) — Ibn Jâ îs Commentar zu Zamachsarî's Mufassal, hrsg. v. JAHN. Leipzig, Brockhaus. 1876-78. (Thorbecke : sera bien accueilli de tous les arabisants.)

(Suite du Catalogue)

Bellows (John). *(Suite)*.

— Exemplaire en riche reliure en étui. 20 »

Le Dictionnaire de John Bellows, véritable bijou typographique, réunit, dans le plus petit format, le plus complet et le meilleur des Dictionnaires anglo-français.

The Times. — It is, to say the least, as complete a dictionary as has ever been published. It is a gem of typographic art... In all respects the book is truly international.

The Daily News. Highly to be commended, both for skill in lexicography, and typographical contrivances by which much is packed into little space.

The Scotsman. This Dictionary is better than any book of this kind ever published in Great Britain, and superior to any Pocket-Dictionary ever edited and printed in any country in Europe, etc.

Ce dictionnaire est le *seul* où la liaison de tous les mots soit indiquée.

Beowulf, épopée anglo-saxonne, analyse historique et géographique par L. Botkine. Hâvre, 1876, in-8. 1 »

Ber. Populations préhistoriques d'Ancon (Pérou). 1875, in-8. 1 »

Bérenger-Feraud (Dr, médecin en chef de la marine). Études sur les Ouolofs (Sénégambie). 1875, in-8. 1 25

— Étude sur les Peuls de Sénégambie. 1875, in-8. 1 »

— Les Peuplades de la Sénégambie. 1 fort volume in-8. *(Sous presse.)*

Bhartrihari. Les stances érotiques, morales et religieuses, traduites du sanscrit par Paul Regnaud. 1875, joli vol. in-18, elzévir. 2 50

Fait partie de la Bibliothèque orientale elzévirienne.

Biberstein-Kazimirski (A. de). Voy. Menoutcheri.

BIBLIOTHÈQUE A BON MARCHÉ.

Collection de classiques, imprimés avec soin en caractères elzéviriens, compactes, sur papier teinté, à 1 fr. 50 le volume.

La Fontaine. Contes. 1 volume. 1 50

Molière. Œuvres complètes. 4 volumes 6 »

Anacréon, traduction. — **Daphnis et Chloé**, traduction. 1 50

En préparation : **Boccace.** Œuvres. 1 volume.

La Fontaine. Fables. 1 volume.

Rabelais. Œuvres complètes. 2 volumes.

Xavier de Maistre. Œuvres. 1 volume.

L'Arétin. Poésies diverses. 1 volume.

Bibliothèque de Linguistique et d'Ethnographie américaines,
publiée par Alph.-L. Pinart.

— Volume I. — Arte de la Lengua Chiapaneca, por fray Juan de Albornoz, y doctrina cristiana en lengua chiapaneca, por fray Luis Barrientos. 1876, un vol. in-4 15 »

— Le même sur papier vergé de Hollande. 30 »

— Volume II. — Dictionnaire de la langue Dènè-Dindjié, dialectes Montagnais ou Chippewayan, Peaux de Lièvre et Loucheux, etc., par le R. P. E. Petitot. 1876, un beau volume gr. in-4. 125 »

— Le même sur papier vergé de Hollande. 175 »

— Volume III. — Vocabulaire Français esquimau, dialecte des Tchiglit des bouches du Mackenzie et de l'Anderson, précédé d'une monographie de cette tribu et de notes grammaticales, par le R. P. E. Petitot. 1876, un vol. in-4 carré. 50 »

— Le même, sur papier vergé de Hollande. 80 »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Douzième année 16 Novembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

ANNONCES

The Academy, n° 329, 2 novembre 1878 : Memoirs of Hans Hendrik, the Arctic Traveller. Trübner. (Traduction par M. Rink des mémoires, écrits en esquimau, du célèbre Hans Hendrik qui a pris part à un grand nombre d'expéditions au pôle nord; il accompagna le docteur Kane en 1853.) — Dwyer, The Diocese of Killaloe from the Reformation to the Close of the Eighteenth Century. Dublin, Hodges, Foster et Figgis. — Brathwaite, A Strappado for the Devil. Boston, Roberts. — Antient Liturgies being a Reprint of the Texts; either Original or Translated, of the most Representative Liturgies of the Church from Various Sources. Oxford, Clarendon Press. — Travels of Dr. and Mdme Helfer in Syria, Mesopotamia, Burmah, etc., Bentley. — Villanelles, suivies de poésies en langage du xve siècle et précédées d'une notice historique et critique sur la villanelle par Boulmier. Paris, Liseux. (Gosse.) — Malleson, Final French Struggles in India and on the Indian Seas, with an Appendix containing an Account of the Expedition from India to Egypt in 1801. Allen. (Goldsmid : très-bon, trois chapitres : 1° les marins français dans les mers de l'Inde, Suffren ; 2° l'Ile de France et ses corsaires, Surcouf ; 3° les aventuriers étrangers dans l'Inde, De Boigne, etc. ; grande impartialité de jugement, hommage sincère rendu par un Anglais aux qualités françaises.) — *Science :* Hoffmann, Theologische Ethik, Nördlingen et Die heilige Schrift neuen Testaments zusammenhängend untersucht, der zweite Brief Pauli an die Korinther, Nördlingen. — Glottological Studies in France. (Article très-élogieux sur la Société de linguistique de Paris.)

The Athenæum, n° 2662, 2 novembre 1878 : Symonds, Shelley. Macmillan. (Ouvrage sur Shelley, très-recommandable.) — Skelton, Essays in Romance and Studies from Life. Blackwood. — Stevenson, Life of Robert Stevenson, Civil Engineer. Edinburgh, Black. — Benn, A History of the Town of Belfast from the Earliest Times to the Close of the Eighteenth Century. Marcus Ward. — Mortreuil, la Bibliothèque nationale, son origine et ses Accroissements jusqu'à nos jours, notice historique. Paris, Champion. (Résumé des principaux événements qui concernent la Bibliothèque nationale.) — Notes from Oxford. — Notes from Athens. (Spiridion Lambros : découverte d'une inscription à Marathon.)

Literarisches Centralbaltt, n° 44, 2 novembre 1878 : Joel Ben Bethuel propheta, commentatus est Karle. Leipzig, Hinrichs. 1877. (Cp. l'article de M. Vernes, *Revue critique*, 1878. — Das Hohelied ins Deutsche übertragen von Kaempf. Prag, Mercy. 1877. (Mauvais.) — Willems, Le sénat de la république romaine. Tome I. La composition du sénat. Paris, Durand et Pedone Lauriel. (Bon.) — Gérard, précis de l'histoire cléricale de Belgique. Bruxelles. (Manqué.) — Dobel, Memmingen im Reformations Zeitalter. Augsburg, Lampart. (Bon, à continuer.) — Martin, das Leben des Prinzen Albert, übersetzt v. Lehmann. (Très-bonne traduction d'une biographie du prince Albert.) — Thukydides erklärt von Classen. 8 Band, 8 Buch. Berlin, Weidmann. (Fin de cette importante et excellente édition.) — Leeuwen, de Aristophane Euripidis censore. Amsterdam, Spin. 1877. (Bon et détaillé.) — Mætzner, altenglische Proben nebst einem Wörterbuch. 2 Bd. Berlin, Weidmann. (Très-bon.) — Wilken, die prosaische Edda im Auszuge nebst Volsunga-Saga, etc ; et Untersuchungen zur Snorra Edda. Paderborn, Schöningh. (Édition et travail qu'on ne peut que louer.) — Gaedertz, Rubens und die Rubensfeier in Antwerpen. Leipzig, Engelmann. (Compte rendu des fêtes d'Anvers.)

Zeitschrift für romanische Philologie, 1878. 2 Heft : BARTSCH. Ein keltisches Versmass im Provenzalischen und Französischen. (Reconnait une origine celtique au vers français et provençal de onze syllabes qui admet un repos après la septième syllabe masculine ou huitième féminine). — RAGNA, Il cantore dei cantori e il serventese del maestro di tutte l'arti. (Etude sur un petit poëme en cinquante-trois octaves rimées où un jongleur cite tous les poëmes qu'il sait chanter.) — SUCHIER, Die Mundart des Leodegarliedes. (Remarquable étude sur la langue du poëme de S. Leger). — BAIST, *assaillir la limace*. (Origine de cette expression proverbiale.) — BARTSCH, Etymologies romanes. — SETTEGAST, Etymologies franç. — *Comptes-rendus :* SCHELER, Aigar et Maurin, fragments d'une chanson de geste provençale. (Bartsch : précieux pour l'histoire de la poésie épique provençale.) — BIRCH-HIRSCHFELD, Über die den provenzalischen Troubadours des XII. und XIII. Jahrh. bekannten epischen Stoffe. (Bartsch : insuffisant.) — EDSTRÖM. La passion du Christ, poëme provençal d'après un ms. inédit de la bibliothèque de Tours. (Bartsch : travail à refaire.) — DE TOURTOULON et RESSÉGUIER, Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oil. (Suchier : travail remarquable et difficile). — MOREL-FATIO, El magico prodigioso, comedia famosa de Don Pedro Calderon de la Barca. (Edition remarquable). — A. DARMESTETER, De Floovante et de Merovingo Cyclo. (Stengel : combat quelques-uns des résultats de l'auteur.) — SUCHIER, über die Matthæus Paris zugeschriebene vie de saint Auban. (Koschwitz : bon.) — DE MONTAIGLON et JAMES DE ROTHSCHILD, Recueil de poésies françaises des xve et xvie siècles. T. XII. (Ulbrich : bon, corrections de détail.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 44, 2 novembre 1878 : TIELE, die Assyriologie und ihre Ergebnisse für die vergleichende Religionsgeschichte. Leipzig, Schulze. (Schrader : bon ouvrage du savant professeur de Leyde.) — NOWACK, die Assyrisch-babylonischen Keilinschriften and das alte Testament. Berlin, Mayer u. Müller. (Schrader : très-bon.) — DELITSCH, Assyrische Lesestücke. Leipzig, Hinrichs. (Schrader : deuxième édition de cet excellent recueil.) — Leopardi, opere inedite, publicate sugli autografi Recanatesi da CUGNONI. Vol. I. Halle, Niemeyer. (Tobler : bonne édition.) — La chanson de Roland, nach der Oxforder Handschrift hrsg. v. MÜLLER. Göttingen, Dietrich. (Stengel : Cette édition n'est pas critique et peu propre aux conférences des universités.) — HEIDENHEIMER, Machiavelli's erste römische Legation. Leipzig, Simmel. (Kugler : beau coup d'essai.) — LOSERTH, Beiträge zur Geschichte der husitischen Bewegung. Wien, Gerold. 1877. (Caro : bon, publication avec commentaire du codex Epistolaris de l'archevêque de Prague, Jean de Jenzenstein.) — KANT, Kritik der Urtheilskraft, Text der Ausgabe 1790, hrsg. v. KEHRBACH. (Volkelt.)

Deutsche Rundschau, novembre 1878 : WILHELMINE VON HILLERN, Und sie kommt doch! Erzählung aus einem Alpenkloster. — KRUSE, Wallfahrt nach Sesenheim. — H. v. BRANDT, Berlin im October und November 1848, aus seinen bisher unveröffentlichten Denkwürdigkeiten. — NEUMANN-SPALLART, Rückblicke auf die Pariser Weltausstellung. — O. SCHMIDT, Darwinismus und Socialdemokratie. — BRUNO MEYER, Die Berliner Kunstausstellung. — KÖBNER, Zwischen Reichstag und Landtag. — Gottfried Keller's Züricher Novellen. (W. Scherer.) — Rangabé's Geschichte der neugriechischen Literatur. (G. Meyer.) — Marianne von Willemer. — Briefe von Ludwig Feuerbach. — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten.

(Suite du Catalogue)

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

Collection de volumes in-18 raisin, imprimés en caractères elzéviriens, à 2 fr. 50 le volume et 5 fr. le volume double.

I. — **Les religieuses Bouddhistes**, depuis Sakya Mouni jusqu'à nos jours, par Mary Summer. Avec introduction par Ph.-Ed. Foucaux. In-18 sur papier de Hollande. 2 50

II. — **Histoire du Bouddha Sakya Mouni**, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, par Mary Summer. Avec préface et index par Ph.-Ed. Foucaux. In-18, sur papier de Hollande. 5 »

III. — **Les Stances érotiques**, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites du sanscrit par Regnaud. In-18. 2 50

IV. — **La Palestine inconnue**, par Clermont-Ganneau. In-18. 2 50

V. — **Les plaisanteries de Nasr-Eddin-Hodja**. Traduit du turc par Decourdemanche. In-18. 2 50

VI-IX. — **Le Chariot de terre cuite** (Mricchakatika), drame sanscrit du roi Çudraka. Traduit en français, avec notes, variantes, etc., par P. Regnaud. 4 vol. in-18. 10 »

X. — **Iter persicum** ou description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Etienne Kakasch de Zalonkemeny, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II à la cour du grand-duc de Moscovie et près de Chah Abbas, roi de Perse. Relation rédigée en allemand par George von der Jabel. Traduction publiée et annotée par Ch. Schefer. In-18 avec portrait et carte. 5 »

XI. — **Le Chevalier Jean**, conte magyar, par Alexandre Petœfi, suivi de quelques pièces lyriques du même auteur, traduit par A. Dozon, consul de France. In-18. 2 50

XII. — **La Poésie en Perse**, par C. Barbier de Meynard, professeur au collège de France. In-18. 2 50

XIII. — **Voyage de Guillaume de Rubrouck en Orient**, publié en français et annoté par de Backer. In-18. 5 »

XIV. **Malavika et Agnimitra**, drame sanscrit, traduit par Ph.-Ed. Foucaux, professeur au collège de France. In-18. 2 50

XV. — **L'Islamisme**, son institution, son état présent, son avenir, par le docteur Perron; publié et annoté par A. Clerc, interprète de l'armée d'Afrique. In-18. 2 50

XVI. — **La piété filiale en Chine**, textes traduits du chinois, avec introduction, par P. Dabry de Thiersant, consul de France. In-18, avec 25 jolies gravures d'après les originaux chinois. 5 fr.

XVII. — **Contes et légendes de l'Inde ancienne**, par Mary Summer. In-18. 2 50

XVIII. — **Γαλάτεια**, Galatée, drame de Basiliadis, texte grec moderne, publié et traduit, avec une introduction et des notes, par le baron d'Estournelles. In-18. 5 »

XIX. — **Théâtre persan**, choix de téaziés, ou drames, traduits par Chodzko, professeur au collège de France. In-18. 5 »

XX. — **Mille et un proverbes turcs**, recueillis, traduits et mis en ordre par A. Decourdemanche. In-18. 2 50

XXI. — **Le Dhammapada**, traduit en français avec introduction et notes, par Fernand Hû suivi du *Sûtra en 42 articles*, traduit du tibétain avec introduction et notes, par Léon Feer. In-18. 5 »

XXII. — **Légendes et traditions historiques** de l'archipel indien, traduit du malais par L.-Marcel Devic. In-18. 2 50

XXIII. — **La puissance paternelle en Chine**, traduit sur les textes originaux par F. Scherzer, interprète du gouvernement. In-18. 2 50

XXIV. — **Les héroïnes de Kalidasa** et celles de Shakespeare, par Mary Summer

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Douzième année 23 Novembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 340, 9 novembre 1878 : Dyer, English Folk Lore. Hardwicke a. Bogue (Peacock). — Viaggio in Palestina e Soria di Kaid Ba, testo arabo, ed. R. V. Lanzone. Torino, Bocca. (Stuart Poole. — Seton, St. Kilda, Past and Present. Blackwood; Sands, Out of the World, or Life in St. Kilda. Edinburgh, Maclachlan a. Stewart (Wallace). — Schaffle, Bau und Leben des socialen Körpers. Tübingen, Laupp. (Cunningham.) — Calendar of the State Papers relating to Ireland, of the Reign of Elizabeth; 1586-1588, July, preserved in Her Majesty's Public Record Office. Longmans. (Gilbert.) — Selborne, Notes on some Passages in the Liturgical History of the reformed English Church; Parker, Did Queen Elizabeth take « Other Order » in the « Advertisements » of 1566? A Letter to Lord Selborne. Parker. (Littledale.) — *Current Literature*. (Venerabilis Bedae Hist. Eccl. Libri III, IV edited by Mayor a. Lumby; Delpech, La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au XIIIe siècle (cp. *Revue critique*, 1878, n° 45, etc). — The portuguese Expedition to Central Africa. — The flemish Literature of Belgium (Thijm). — Chalmers, Khang-hsî Tsze-tien Tso-yâo. Trübner (Legge).

The Athenæum, n° 2663, 9 nov. 1878 : Memoirs of the Life of Anna Jameson, by her Niece Gerardine Macpherson. Longmans. — Sanderson, Thirteen Years among the wild Beasts of India. Allen. — Spencer Walpole, A History of England from the Conclusion of the Great War in 1815. Vols. I and II. Longmans. (Bon et intéressant.) — Kemble, Records of a Girlhood. Bentley a. Son. — Notes from the United States (Louise Chandler Moulton). — The Coverdale Bible of 1535. — Rembrandt. (Bode.) — Roman Remains at Heidelberg. (Ihne.)

Literarisches Centralblatt, n° 45, 9 novembre 1878 : Biesenthal, das Trostschreiben des Apostels Paulus an die Hebräer. Leipzig, Fernau. — Denis, Huss et la guerre des Hussites. Paris, Leroux. (Bon ouvrage.) — Gwinner, Schopenhauer's Leben. Leipzig, Brockhaus. (Sera le bienvenu.) — Ahner, Fredegis von Tours. Leipzig, Böhme und Drescher. (Bon livre sur un philosophe peu connu du moyen âge.) — Hellenbach, der Individualismus im Lichte der Biologie und Philosophie der Gegenwart. Wien, Braumüller. — Heydenreich, Kurze Geschichte des Kirchspiels Leubnitz bei Dresden, Leipzig, Teubner. — Mittheilungen des sächsischen Alterthumsvereins, hrsg. v. Ermisch u. Ege. Dresden. Baensch. — Schmidt, Portraits aus dem neunzehnten Jahrhundert. Berlin, Hertz. (Vues originales, aperçus nouveaux.) — Conrad, die clericale Schilderhebung. Breslau, Schottländer; die letzten Päpste, ibid. (Feuilletons frivoles.) — Eggenschwyler, Thiers' Leben und Wirken. Leipzig, Twietmeyer. (Superficiel.) — Holzweissig, Griechische Syntax. Leipzig, Teubner. (A recommander aux écoles.) — Euripidis fabulae, ed. Prinz. Tol. I. Medea. Leipzig, Teubner. (Très-soigné et excellent.) — Wecklein, Œdipus Tyrannos hrsg. München, Lindauer. (Bonne édition de l'Œdipe-Roi.)

Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, pp. E. Steinmeyer, nouv. série, t. X (XXII), 4e livraison : Schönbach, zum Wigalois, I. (Classification des mss.) — Lichtenstein, Weimarer Bruchstücke von Wolframs Parzival. — Hoffory, Tonloses L und N im Altnordischen. — Rödiger, zu Ulrichs von Lichtenstein Büchlein (remarques sur la métrique). — V. Muth, Biterolf und Nibelunge. — Voigt, zu Odos Parabelbuch. — Voigt, zu Denkm [2], XXVII, 2. — Strauch, Secundus. — Schulte, zu Otfrid. — Rottmanner, Eine niederländische Schachhandschrift der 15 Jahrh. — Dümmler, Lateinische Rätsel Lateinische Sprüch-

wörter; Gedicht über die sechs Weltalter. — H. HEIDENHEIMER, Mitteilungen über J. H. Merck.

Anzeiger für deutsches Altherthum und deutsche Litteratur, t. IV, n° 4 : OSTHOFF, Das Verbum in der Nominal Composition im deutschen, griechischen, slavischen und romanischen, Jena, Costenoble, 1878, (Bock : hypothèses dépourvues de fondement.) — FIEDLER u. SACHS, Wissenschaftliche Grammatik der englischen Sprache, erster Band, 2. Aufl. besorgt von KÖLBING. Leipzig, Violet. 1877. (Wissmann : il reste encore beaucoup à faire.) — KRÆUTER, zur Lautverschiebung. Strasburg, Trübner. 1877. (Verner : bon.) — BOCK, Ueber einige Fälle des Conjunctivs im mhd. Ein Beitrag zur Syntax des zusammengesetzten Satzes. Strassburg, Trübner (Erdmann : très-bon). — Der Ackermann aus Böhmen herausg. und mit dem tschechischen Gegenstück Tkadlecek verglichen von KNIESCHEK. Leipzig, Brockhaus. 1877. (Rödiger : bon.) — Das Buch von geistlicher Armut, bisher bekaunt als J. Taulers Nachfolgung des armen Lebens Christi..... herausg. von H. S. DENIFLE. München, Huttler. 1877. (Schönbach : excellente édition; l'introduction prouve que l'ouvrage avait été à tort attribué à J. Tauler.) — JANSSEN, F. L. Graf zu Stolberg seit seiner Rückkehr zur katholischen Kirche (1800-1819) Freiburg i/B, Herder, 1877; F. L. Graf zu Stolberg bis zu seiner Rückkehr zur katholischen Kirche (1750-1800), *ibid.*, 1877. (Werner : confus; documents nouveaux inhabilement mis en œuvre.) — PRÖHLE, Friedrich der Grosse und die deutsche Literatur, deuxième édition, Berlin, Liebel. 1878. (Koch : aucun changement; les mêmes défauts que la première édition; cf. *Revue critique*, 1874, Tome I, p. 29-31.) — J. VAN VLOTEN, Kleine Gedichten van JACOB VAN MAERLANT, met inleiding, toelichting en bijlayen, in-8°, Haarlem, de Graaf. 1878. (Franck : mauvais.) — EELCO VERWIJS, Van enen manne die gherne cnollen vercoopt ene goede boerde, in-8°, S'Gravenhage, Nijhoff. 1878. (Franck : excellente démonstration de l'insuffisance du livre précédent.) — TEN BRINK, Geschichte des englischen Literatur, Bd. I : bis zu Wiclifs Auftreten, in-8°, Berlin, Oppenheim. 1877. (Schipper : très-bon.) — F. COMPART, Die Sagenüberlieferungen in den Tristanepen Eilharts von Oberge und Gottfrieds von Strassburg. Güstrow, Opitz, 1876, (Lichtenstein : beaucoup d'inexactitudes et d'erreurs.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 45, 9 nov. 1878 : PFLEIDERER, Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage. Berlin, Reimer. (Holtzmann : bon.) — Analecta Vaticana edidit POSSE. Innsbruck, Wagner. (Bernhardi : documents historiques tirés du Vatican, concernent surtout Manfred et Conradin.) — RICHTER, die Organisation u. Geschäftsordnung des Basler-Concils. Leipzig, Neumann. (Bernhardi : excellent résumé.) — ZWIEDINECK-SUDENHORST, über den Versuch einer Translation des deutschen Ordens an die ungarische Grenze. Wien, Gerold. (Bernhardi : bon, jette une vive lumière sur Jean Cobenzl de Prossegg, qui proposa à Maximilien II de transporter l'ordre teutonique sur la frontière de Hongrie.) — SCHEINS, aus den Archivalien des Klosters Heilsbronn. Berlin, Heymann. — Quellen und Untersuchungen zur Geschichte der Böhmischen Brüler, hrsg. v. GOLL, I. Der Verkehr mit den Waldensern. Prag, Otto. (Caro : bonnes recherches.) — Rerum naturalium graeci scriptores minores. Vol. I. Paradoxographi Antigonus, Apollonius, Phlegon. Anonymus Vaticanus, recensuit Otto KELLER. Leipzig, Teubner. 1877. (Beaucoup de corrections à faire.) — Die Dichtungen des Hans Sachs zur Geschichte der Stadt Wien, hrsg. v. KABDEBO. Wien, Fæsy u. Frick. (Götze : à critiquer.)

(Suite du Catalogue)

Bolletino Italiano degli studii orientali. Voy. aux Journaux.

Bonaparte (Le prince L.). Remarques sur la classification des langues ouraliques. 1876, in-8. 1 50

— Remarques sur plusieurs assertions de M. Abel Hovelacque, concernant la langue basque, accompagnées d'observations grammaticales et bibliographiques. Londres, 1876, in-8. 4 »

— Observations sur le basque de Fontarabie, d'Irun, etc. 1877, in-8. 3 50

— Remarques sur certaines notes, certaines observations de M. Vinson sur la Grammaire de F. Ribary. Londres, 1877, in-8. 3 50

Botkine. Voy. Beowulf.

Bouché-Leclercq (Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier). Histoire de la divination antique. 1879, 4 vol. in-8. *(Sous Presse.)* 30 »

Boucher (H. du) et **Raymond Pottier.** L'âge de la pierre polie dans les Landes, 1875, in-8, fig. 1 50.

Boucher (R.). Voyez Férasdak.

Brancourt (l'abbé). Notice sur l'église et le village de Douchy. Saint-Quentin, 1874, in-8. 3 »

— Avec 1 photographie. 3 50

— 2 — 4 »

— 3 — 4 50

— 4 — 5 »

Bréal (Michel). Sur le déchiffrement des Inscriptions Cypriotes. (Extrait du Journal des Savants). 1878, in-4. 3 50

Bretschneider. Recherches archéologiques et historiques sur Pékin et ses environs, traduit de l'anglais, par Collin de Plancy. In-8, avec plans, dessins, etc. 15 »

Forme le tome XIV des *Publications de l'Ecole des Langues orientales vivantes.*

Broca (Paul). Instructions crâniologiques et crâniométriques de la Société d'Anthropologie de Paris, 1875, in-8, fig. 6 »

— Sur la mensuration de la capacité du crâne, 1873, in-8, fig. 2 50

— Sur l'origine et la répartition de la langue basque, Basques français et Basques espagnols, 1875, in-8, carte et planche. 3 »

— Recherches sur l'indice orbitaire, 1876, in-8, fig. 2 »

— Sur la topographie crânio-cérébrale, ou sur les rapports anatomiques du crâne et du cerveau, 1876, in-8, fig. 3 »

— Sur l'angle orbito-occipital, 1877, in-8, fig. 1 planche. 2 »

— Sur la trépanation du crâne et les amulettes crâniennes à l'époque néolithique. 1877, in-8, fig. 3 50

Voy. Publications de la Société d'anthropologie. — *Revue d'Anthropologie.* — Tissot.

Brosset, Eléments de la langue géorgienne, ouvrage publié par la Société asiatique, 1837, in-8. 9 »

Voy. Chronique géorgienne.

Brunswick (Benoît). La banqueroute turque, 1875, in-8. 1 »

— La Turquie, ses créanciers et la diplomatie, 1875, in-8. 3 50

— La réforme et les garanties. Mémoire présenté à la conférence de Constantinople. 2e édition annotée et augmentée d'un chapitre relatif à la constitution ottomane. 1877, in-8. 2 »

— La vérité sur Midhat Pacha, 1877, in-8. 1 »

— L'Égypte et le congrès, 1878, in-8. 1 »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Douzième année 30 Novembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

(Suite du Catalogue)

Bibliographie des ouvrages d'érudition.

— Un million pour nos Musées nationaux, s'il vous plaît. 1878, in-8. 1 »

— Voy. Indicateur de l'Archéologue.

Callery (J.-M.). Systema phoneticum scripturae sinicae. Macao, 1841, 2 vol. in-8. 60 »

— Le même, sur grand papier. 2 vol. in-folio (épuisé). 100 »

— Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise. Macao, 1844, tome 1er, in-8, seul paru. 12 »

— Li-ki, ou mémorial des rites, traduit pour la première fois du chinois, et accompagné de notes, de commentaires et du texte original par J.-M. Callery. Turin, 1853, in-4. 30 »

— De l'architecture chinoise. Palais publics, maisons de plaisance, habitations commerciales, etc., jardins, horticulture. (Extrait de la *Revue d'Architecture.*) In-4, cart., avec nombr. pl. et grav. 12 »

Calligaris (L.). Le compagnon de tous, dictionnaire polyglotte. Turin, 1870, 2 vol. in-4, broch. 90 »

— Le même, 2 vol. in-4, dem. rel. 96 »

Campos-Leyza (Etienne de). Clef de l'interprétation hébraïque ou analyse étymologique des racines de cette langue pour servir à l'histoire de l'origine et de la formation du langage. 1872, gr. in-8. 10 »

— Analyse étymologique des racines de la langue grecque, pour servir à l'histoire de l'origine et de la formation du langage. 1874, gr. in-8. 10 »

— Analyse étymologique des racines de la langue latine, pour servir à l'histoire de l'origine et de la formation du langage. 1878, gr. in-8. 10 »

Capellini. Les traces de l'homme pliocène en Toscane. 1877, in-8, 1 planche. 1 25

Carrière. Voy. Kuenen.

Carte coloriée des chemins de fer de la Russie. Edition de l'établissement cartographique de Saint-Pétersbourg, 1/6.300.000, papier fort. 1 »

Catafago (Jos.). Histoire des Emirs Maan, qui ont gouverné le Liban depuis l'année 119 de J.-C. jusqu'à 1699. 1864, in-8. 1 75

Cavaniol (H.). Les monuments en Chaldée, en Assyrie et à Babylone, d'après les récentes découvertes archéologiques avec 9 planches lithographiées, 1870, in-8. 7 50

— Nidintabel. La Perse ancienne. In-8. 6 »

Cazalis de Fondouce (P.). Revue préhistorique, Ier trimestre, 1875, in-8. 1 25

— IIe trimestre, 1875, in-8. 1 25

— IIIe trimestre, 1875, in-8. 1 25

Chabas (F.). Les études préhistoriques et la libre pensée devant la science, 1876, in-8. 1 »

— Quelques remarques à l'adresse de la science imaginaire. 1877, in-4. 2 50

Chapelot. Contes Balzatois, contes humoristiques en patois de la Charente, avec illustrations par B. Gautier. 1877, in-8. 6 »

Charencey (comte H. de). Le mythe de Votan, étude sur les origines asiatiques de la civilisation américaine. Alençon, 1871, in-8. 4 »

— Djemschid et Quetzalcohuatl. L'histoire légendaire de la nouvelle Espagne, rapprochée de la source indo-européenne. 1874, in-8. 2 50

— De quelques idées symboliques se rattachant au nom des douze fils de Jacob, 1874, in-8. 1 50

— Essai de déchiffrement d'un fragment du manuscrit troano. 1875, in-8. 1 50

— De la symbolique des points de l'espace chez les Indous. 1875, in-8. 1 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Douzième année 7 Décembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 342, 23 novembre 1878 : A bibliographical Description of the Editions of the New Testament, Tyndale's Versions in English, with numerous Readings, comparisons of Texts and Historical Notices. By Fry. London, Sotheran. — Symonds, Shelley. Macmillan. (Gosse : petit volume excellent.) — Steinacker, Ungarische Lyriker übersetzt. Leipzig. (Traduction de poésies lyriques hongroises.) — The Libell of English Policye. 1436. Text und metrische Uebersetzung von Hertzberg. Leipzig, Hirzel. (Warner : excellente préface de Pauli, édition critique.) — Noiré, der Ursprung der Sprache. Mainz, Zabern. (Sayce : livre remarquable, théorie nouvelle et originale exposée en un style clair.)

The Athenæum, n° 2665, 23 nov. 1878 : Campion, On Foot in Spain, a Walk from the Bay of Biscay to the Mediterranean. (Peintures de la vie de province en Espagne.) — Duc de Broglie, Le secret du Roi, correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques. Paris, Calmann Lévy. (M. de Broglie est un écrivain de race, mais les documents qu'il publie, si intéressants qu'ils soient, n'ont pas toute la valeur qu'il leur attribue; il a eu le malheur d'être précédé par Carlyle (Histoire de Frédéric le Grand); ce qui concerne le chevalier d'Eon est amusant, mais c'est tout.) — Selkirk, Ethics and Æsthetics of Modern Poetry. Smith, Elder a. Co. — Thirteen Satires of Juvenal, edited by Mayor. Macmillan. (Edition peu commode, trop de notes et de commentaires, « érudition énorme. ») — Merle d'Aubigné, Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin, tome VIII, traduit par Cates. Paris, Calmann Lévy et Londres, Longmans. (Fin des études de M. Merle d'Aubigné sur la Réforme; l'ouvrage n'est pas complet; les divisions en sont bizarres; trop d'admiration pour les réformés; quelques erreurs, surtout dans l'histoire d'Angleterre.) — The Olympia Exhibition in Berlin. (Julius Schubring.)

Literarisches Centralblatt, n° 47, 23 novembre 1878 : Harnack, die Zeit des Ignatius und die Chronologie der Antiochenischen Bischöfe. Leipzig, Hinrichs. (Cp. *Revue critique*, n° 38, art. 168, p. 184.) — Lütze, das ἄπειρον Anaximander's. Leipzig, Klinkhardt. (Cp. *Revue critique*, n° 45, art. 205, p. 289.) — Reumont, biographische Denkblätter nach persönlichen Erinnerungen. Leipzig, Duncker v. Humblot. (Essais sur des personnages italiens que Reumont a connus et vus de près.) — Giesebrecht, Geschichte der deutschen Kaiserzeit. 3, v. 4. Bd. Brunswick, Schwetschke. (Nouvelle édition, pas de changement.) — Monumenta diplomatica comitatus Békésiensis, ed. Haan u. Zsilinsky. Budapest, Tettey. (Mauvaise publication d'actes et de documents concernant le comté de Békes.) — Leding, die Freiheit der Friesen im Mittelalter und ihr Bund mit den Versammlungen beim Upstallsbom. Emden, Haynel. (Petit livre, très-utile, en attendant celui de Richthofen.) — Westphal, Geschichte der Stadt Metz bis zum Frankfurter Frieden. 3 Th. Metz, deutsche Buchhandlung. (Troisième et dernier volume, 1804-1870, la guerre de 1870 est trop développée, l'auteur se fait trop écrivain militaire.) — Horawitz, Erasmiana. Wien, Gerold. (Lettres de et à Erasme de 1519 à 1533.) — Eberty, Jugenderinnerungen eines alten Berliners. Berlin, Hertz. (Souvenirs intéressants et sorte d'autobiographie du professeur Eberty.) — Hahn, Fürst Bismark. Berlin, Hertz. (Bon travail fondé sur des documents et des actes officiells; c'est le premier volume; va jusqu'en 1870.) — Ritter, la famille de Jean-Jacques. (Cp. *Revue critique*, n° 27, art. 124, p. 13.) — Dos obras didácticas y dos leyendas sacras de manuscritos de la biblioteca del Escorial. Madrid. (Edité par

l'Allemand Knust pour la socité des bibliophiles de Madrid; très-utile publication de deux légendes (Histoire du chevalier Plácidas qui devint chrétien et prit le nom d'Eustache, et Histoire du roi Guillaume); et de deux œuvres didactiques, les Flores de Filosofia et les Castigos y dotrinas que un sabio dava a sus hijas.) — LEXER, mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch. Leipzig, Hirzel. (Excellent.) — HOEFER, Gœthe u. Charlotte von Stein. Stuttgart, Krabbe. (Ne persuade pas l'auteur de l'article, mais à consulter.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 47, 23 nov. 1878 : WUSTERWITZ, märkische Chronik hrsg, v. HEIDMANN, Berlin, Weidmann. (Bernhardi.) — REINKENS, Luise Hensel und ihre Lieder ; et Amalie von Lasaulx, eine Bekennerin. Bonn, Neusser. — CROWE u. CAVALCASELLE, Geschichte der italienischen Malerei, Band 6. Leipzig, Hirzel. 1876. (Traduction du 6e vol. de ce très-bon ouvrage.) — FÖRSTER, Geschichte der italienischen Kunst. Leipzig, Weigel. (5e volume, très-louable.) — VISCHER, Luca Signorelli und die italienische Renaissance. Leipzig, Veit. (Très-bonne biographie de Luca Signorelli.) — VIGO, le danze macabre in Italia. Livorno, Vigo. (Schultz : des erreurs.) — KŒNIG, deutsche Literaturgeschichte. 3 parties. Velhagen et Clasing, Leipzig et Bielefeld. (Henrici : bon.) — J. SCHMIDT, Portraits aus-dem neunzehnten Jahrhundert. Berlin, Hertz. (Brenning : brillant recueil d'essais.) — GASPARY, die Sicilianische Dichterschule des dreizehnten Jahrhunderts. Berlin, Weidmann. (Tobler : travail très-méritoire.)

Rivista Europea, rivista internazionale, fascicolo II, vol. X, 16 novembre 1878 : ADEMOLLO, la questione dell' independenza portoghese a Roma dal 1640 al 1670 — CANTU, Monti e l'età che fu sua. — RENIER, Ariosto e Cervantes. — BOTTONI, I nostri commercii coll' estremo Oriente. — Domenico e Girolamo Induno, studio postumo artistico e biografico di Raffaele Sonzogno. — Rassegna litteraria e bibliografica, Scandinavia, Olanda, Germania, Francia, Italia. — Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bolletino bibliografico.

Philosophische Monatshefte unter Mitwirkung von ASCHERSON hrsg. v. SCHAARSCHMIDT. Leipzig, Erich Koschny. XIV Band. I u. II Heft : SCHAARSCHMIDT, vom rechten und vom falschen Criticismus; STUMPF, aus der vierten Dimension ; EUCKEN, Untersuchungen zur Geschichte der ältern deutschen Philosophie. — GROTE, A treatise on the moral ideals. (Lasson.) — CASPARI, die Grundprobleme der Erkenntnissthätigkeit. (Meinong.) — STEINTHAL, der Ursprung der Sprache. (Weis.) — RENAN, philosophische Dialoge und Fragmente (Schaarschmidt). — KNAUER, der Himmel des Glaubens. (Schaarschmidt.) — VON HARTMANN, Neukantianismus, Schopenhauerianismus und Hegelianismus. (Gerhard.) — SPENCER, die Principien der Biologie (Siegfried). — CONTA, Théorie du fatalisme. (Schaarschmidt.) — MAYR, die philosophische Geschichtsauffassung der Neuzeit. (Jodl.) — MAMIANI, Compendio e sintesi della propria filosofia. (Barach.). — ROSENKRANZ, Neue Studien. (Schaarschmidt : cp. *Revue critique*, n° 37, art. 165, p. 172.)

(Suite du Catalogue)

— Fragment de chrestomathie de la langue Maya antique. 1875, in-8. 1 25

— Essai d'analyse grammaticale d'un texte en langue Maya. Hâvre, 1875, in-8. 1 25

— Essai sur la symbolique des points de l'horizon dans l'extrême Orient. 1876, in-8. 1 50

— Recherches sur le codex troano. 1876, in-8, planches. 1 50

— Mélanges sur différents idiomes de la Nouvelle-Espagne. 1876, in-8. 2 »

— Etude sur la prophétie en langue Maya d'Ahkuilchel. 1876, in-8. 1 50

— Les couleurs symboliques appliquées aux points de l'espace chez les Américains. 1877, in-8. 3 50

— Des animaux symboliques dans leur relation avec les points de l'espace chez les Américains. 1878, in-8. 1 50

Cherbonneau. Nouvelles observations sur le dialecte arabe de l'Algérie. 1861, in-8. 2 »

Chézy. Voy. Kalidasa. — Yajnadattabada.

Chil y Naranjo (Dr Gregorio). Estudios historicos, climatologicos y patologicos de las Islas Canarias. Las Palmas, 1876-78. Primera parte Historia. Livraisons 1 à 59. Chaque livr. 1 »

Ouvrage important avec cartes, illustrations, etc., en cours de publication.

Chiushingura, or the loyal league, a japanese romance, translated by Frederick V. Dickins, with introduction, by Hoffmann Atkinson. New-York, 1876, in-8 oblong illustré et relié à la japonaise. 20 »

Chodzkiewicz (Ladislas). Un vers d'Aristophane, texte persan de la comédie : *Les Acharniens,* expliqué, 1876, in-8. 2 50

Chodzko (A. chargé de cours au collége de France). Légendes slaves du moyen âge (1169-1237). Les Némania, vies de saint Siméon et de saint Sabba. Traduction du paléo-slave en français, avec texte en regard. 1858, in-4. 10 »

— Etudes philologiques sur la langue Kurde (dialecte de Soléimanié). In-8. 2 »

— Etudes bulgares. I. Mythologie des chants slaves du mont Rhodope. 1875. in-8. 3 »

— Théâtre Persan, choix de téaziés ou drames, traduits pour la première fois du persan. 1878, in-18 elzévir. 5 »

Forme le tome XIX de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

— La chanson historique de l'Ukraine, recueil de chants et contes populaires des populations de l'Ukraine aux différentes périodes de leur histoire, recueillis et traduits. 1879, in-8. 7 50

— **Grammaire persane.** Seconde édition. (Sous presse.) 15 »

Chrestomathie algonquine (fragments de). 1873, in-8. 3 50

Chrestomathie arabe, à l'usage des étudiants. Beyrouth, 1872-74, 3 part. in-8. 8 »

Chrestomathie chinoise, publiée par Klaproth. 1833, in-4. 9 »

Chronique Géorgienne, texte et traduction, par Brosset. In-8. 9 »

— La traduction seule. 6 »

Clermont-Ganneau (Ch.). Histoire de Calife le pêcheur et du Calife Harun-Al-Rachid, conte inédit des Mille et une Nuits. 1869, in-8. 3 »

— Trois inscriptions de la Xe légion fretensis, trouvées à Jérusalem. 1872, in-8. 1 50

— Bas-relief avec inscriptions himyarites nouvellement découvert, in-8. 2 »

— Nouveaux ossuaires juifs avec inscriptions grecques et hébraïques, 1873, in-8. 2 »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Douzième année 14 Décembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 343, 30 novembre 1878 : Lee, Historical Sketches of the Reformation. Griffith a. Farran. (Gairdner : pas de recherches originales.) — Finn, Stirring Times or Records from Jerusalem Consular Chronicles of 1853 to 1856. Kegan Paul. (Eaton : renferme un certain nombre de faits intéressants sur la question d'Orient et l'administration turque.) — Field-Marshal Count Moltke's Letters from Russia, translated by Rapier. Kegan Paul. (Strachey.) — Kurschat, Grammatik der Littauischen Sprache. Halle, Waisenhaus. (Morfill : grammaire du lithuanien qu'il faut accueillir avec reconnaissance.)

The Athenæum, n° 2666, 20 novembre 1878 : Hodgson, Memoirs of the Rev. Francis Hodgson, with numerous Letters from Lord Byron and others : Macmillan. (Remarquable par les lettres de lord Byron.) — — Quarter Sessions from Queen Elizabeth to Queen Anne; Illustrations of Local Government and History drawn from Original Records, chiefly of the County of Devon. — Lady Jackson, Old Paris, its Court and Literary Salons. (Livre sur les salons du xviie siècle (hôtel de Rambouillet. Voiture, Mme de Combalet, Corneille, etc., diffus parfois, mais lecture agréable.) — Prince Deukalion. (Nouvelle œuvre du poète américain Bayard Taylor, aujourd'hui ambassadeur des Etats-Unis à Berlin.) — Northcote, Epitaphs of the Catacombs, or Christian Inscriptions in Rome during the first four Centuries. Longmans. (Volume intéressant, contenant en outre un résumé des découvertes de Rossi).

Literarishes Centralblatt, n° 48, 30 novembre 1878 : Schmidt, Urkundenbuch der Stadt Halberstadt. Halle, Waisenhaus. — Schleiden, die Romantik des Martyriums unter den Juden im Mittelalter. Leipzig, Engelmann. (Mauvais travail sur les persécutions que subirent les Juifs au moyen âge.) — Schweiger Lerchenfeld, Armenien. Jena, Costenoble. (Impressions d'un touriste, des erreurs, méchant style.) — Stanley, durch den dunkeln Welttheil. Leipzig, Brockhaus. (Traduction souvent fautive de l'ouvrage de Stanley.) — Iphigenie im Taurierland, erklärt von Wecklein. Leipzig, Teubner. (Du nouveau dans la critique et le commentaire, mais beaucoup d'incertain et de superflu.) — Warsberg, odysseische Landschaften. Wien, Gerold. (Voyage à Corfou, dithyrambe sur Homère, Ulysse et Corfou.) — Forbiger, Handbuch der alten Geographie von Europa. Hamburg, Haendcke u. Lehmkuhl. (3e édition de ce livre, qu'on devrait bien rafraîchir et mettre au courant de la science.) — Bernvulli, Die Deckengemälde in der Krypta des Münsters zu Basel. Basel, Detloff. (Bon travail sur les peintures de la crypte de la cathédrale de Bâle.) — Das Psalterium Aureum von Sanct Gallen. St-Gallen, Huber. (Magnifique publication de la société historique de Saint-Gall, contribution à l'histoire de la peinture de miniature sous les Carolingiens, nouveau travail du savant M. Rahn.)

Historische Zeitschrift 1878. IIIe vol. 1er Fasc. — E. de Stockmar, Etude critique sur la correspondance de Mirabeau et La Marck (la correspondance est authentique, mais La Marck est souvent mal informé et n'eut jamais la confiance de Louis XVI et de Marie-Antoinette). — O. Lorenz. De quelques ouvrages relatifs à Wallenstein. — Sybel, Le comte Lehrbach et l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt (l'assassinat a eu pour cause une vengeance privée, non un motif politique). — M. Lehmann, les Mémoires de Hardenberg (prouve que les Mémoires proprement dits de 1804-1815 sont pleins de pièces falsifiées.) — Hahn, L. Cohn (art. nécrol.). — 2e fasc. Ulmann, l'auteur inconnu des *Geschichten u. Thaten* de Wilwolt von Schaumburg (Ludwig von Eyle le jeune, fils du célèbre homme d'Etat, mort en 1502. Le récit composé après 1507 est un document historique précieux.) — Liske, La politique

de Catherine II en Pologne avant le second partage (à propos d'un plan de partage dressé par Potemkin). — K. von Amira, les Origines du droit normand (analyse du livre de M. Steenstrup. *Normannerne*). — Philippson, Philippe II et la Papauté (suite dans le 3e fasc). — 3e fasc. Baumgarten, Travaux récents publiés en Espagne sur l'histoire du XVIe siècle. — O. Lorenz, L'histoire et l'histoire naturelle (proteste contre M. Du Bois Raymond, qui rabaisse très-injustement l'objet des études historiques).

Jenaer Literaturzeitung, n° 48, 30 novembre 1878 : Tschackert, Peter von Ailli. Gotha, Perthes. (Struve; cp. *Revue critique*, 1878, n° 47, art. 215, p. 328.) — Der neue Plutarch, hrsg. v. Gottschall. Leipzig, Brockhaus. 1876-77. (Bernhardi : recueil de biographies d'hommes illustres.) — Druffel, Herzog Herkules von Ferrara und seine Beziehungen zu dem Kurfürsten Moritz von Sachsen und zu den Jesuiten. Munich, Straub. (Bernhardi : travail sur Hercule de Ferrare que les jésuites regardent comme un des premiers protecteurs de leur ordre.) — Wendt, die Nationalität der Bevölkerung der deutschen Ostmarken vor dem Beginne der Germanisirung. Göttingen, Peppmüller. (Bernhardi.) — Gerdes, die Bischofswahlen in Deutschland unter Otto dem Grossen in den Jahren 953 bis 973. Göttingen, Peppmüller. (Bernhardi.) — Odhner, die Politik Schwedens im Westphälischen Friedenscongress. Gotha, Perthes. 1877. (Droysen : cp. *Revue critique*, 1878, n° 27, art. 122, p. 10.) — Haug, Essays on the sacred language, writings and religions of the Parsis, edit. by West. London, Trübner. (Hübschmann : très-utile.) — Henrici, die Quellen von Notkers Psalmen. Strassburg, Trübner; Söhns, das Handschriftenverhältniss in Rudolfs von Ems Barlaam. Erlangen, Deichert; Zingerle, Friedrich von Sonnenburg. Innsbruck, Wagner (Henrici).

Philosophische Monatshefte, XIV Band, III Heft : Kleist, Plotin's Kritik des Materialismus. — Harms, Die Philosophie in ihrer Geschichte (Richter). — Kapp, Grundlinien einer Philosophie der Technik (Lasson). — Deussen, Die Elemente der Metaphysik (Weis). — Barach, Kleine philosophische Schriften (Schaarschmidt). — Pfenninger, Der Begriff der Strafe (Jodl). — Espinas, Des sociétés animales (Siegfried). — Literaturbericht. — Neue Schriften. — Bibliographie (Ascherson). — Recensionen-Verzeichniss. — Aus Zeitschriften. — Miscellen.

IV Heft (cp. *Revue critique*, 1878, n° 26).

V Heft : Planck, Das Causalgesetz in seiner rein logischen und in seiner realen Form. — Weis, Herder und die moderne Naturphilosophie. — Michelis, Die Philosophie des Bewusstseins (Schaarschmidt). — Meinong, Hume-Studien (Schaarschmidt). — Rabus, Philosophie und Theologie (Fredérichs). — Schramm, Die Erkennbarkeit Gottes in der Philosophie und in der Religion (Fredérichs). — Erdmann, Grundriss der Geschichte der Philosophie (Schaarschmidt). — Literaturbericht, etc.

VI Heft : Baumann, Kurze Darstellung der Philosophie Franz v. Baader's. — Tobias, Grenzen der Philosophie (Arnoldt). — Spir, Denken und Wirklichkeit (Lippo). — Eucken, Geschichte und Kritik der Grundbegriffe der Gegenwart (Schaarschmidt). — Pfleiderer, Die Idee eines goldenen Zeitalters (Schaarschmidt). — Spitta, Die Schlaf-und Traumzustände der menschlichen Seele (Böhm). — Binz, Uber den Traum (Böhm). — Literaturbericht, etc.

VII Heft : Schaarschmidt, Zur Widerlegung des subjektiven Idealismus. — Cohen, Kant's Begründung der Ethik (Knauer). — Ueberhorst, Die Entstehung der Gesichtswahrnehmung (Schuppe). — H. von Stein, Ueber Wahrnehmung (Schuppe). — Bäumker, Des Aristoteles Lehre von dem äusseren und inneren Sinnesvermögen (Neuhäuser). — Pivany, Entstehungsgeschichte des Welt-und Erdgebäudes und der Organismen. — Neu eingegangene Schriften, Miscellen etc.

(Suite du Catalogue)

Collineau (Dr.). Résumé des Instructions crâniologiques et crâniométriques de la Société d'anthropologie de Paris, résumées par Paul Broca. 1876, in-8. figures. 2 »

Combier (Am., Président du tribunal de Laon). Nomenclature sommaire des archives du greffe de Laon, 1866, gr. in-4. 4 »

— Voirie de Laon. Broch. in-8. 1 »

— Documents inédits pour servir à l'histoire du culte réformé dans le Vermandois de 1600 à 1789. Laon, 1872, in-8. 2 »

— Documents inédits pour servir à l'histoire des corps et communautés d'arts et métiers du Vermandois. Laon, 1872, in-8. 2 »

— Notice sur la communauté des habitants de Liesse. 1873, in-8. 4 »

— Étude sur le bailliage de Vermandois et siège présidial de Laon. 1875-76, 3 vol. in-8. 20 »

Comte (Auguste). La philosophie positive, condensée par Miss. H. Martineau. Traduction française, par Avezac Lavigne, en 15 fascicules (Epuisé). 30 »

— Système de politique positive. 4 vol. in-8. 30 50

— Synthèse subjective. Tome I (seul paru). In-8. 9 »

— Calendrier positiviste, tableau. » 25

— Catéchisme positiviste, 2e édition, in-18. 3 50

— Appel aux conservateurs. In-8. 3 »

— Lettres à M. Valat (1815-1844), in-8. 6 50

— Le même ouvrage, papier vergé. 15 »

— Lettres d'Auguste Comte à J. Stuart Mill. 1877, un beau vol. in-8. 10 »

Confucius. Essai historique par un missionnaire. Rome, 1874, in-16. 3 »

Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la première session tenue à Nancy. 1875. 2 vol. in-8 avec cartes et planches. 25 »

— Deuxième session tenue à Luxembourg. 1877, 2 vol. in-8, illustrés. 25 »

Congrève (R.). L'Inde, traduit de l'anglais. 1858, in-8. 2 50

— L'Angleterre et la Turquie. Traduit de l'anglais. 1877, in-8. 1 »

Coran (Extraits du), à l'usage des musulmans chinois. Avec le titre chinois : *Pao-ming-tchènn-king*. Imprimé à Canton sur planches de bois. In-18, broché à la chinoise. 7 50

Cordier (A.). Exposé et critique du positivisme prolongé, ou doctrine de conciliation du Dr Mongeot. 1877, in-8. 5 »

Cordier (Henri). A narrative of the recent events in Tong-king. Shanghai, 1875, in-8. 2 50

— Bibliotheca sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois. 1878-79. 2 forts volumes gr. in-8 à 2 colonnes, imprimés dans le format du *Manuel de Brunet*. 50 »

Cet important ouvrage, en cours de publication, forme les tomes X-XI des *Publications de l'Ecole des langues orientales vivantes*.

Courajod (L.). Un émail de Léonard Limosin, exposé dans la galerie d'Apollon au musée du Louvre. 1875, in-8, fig. 2 »

Coypel (Edouard). Le Judaïsme. Esquisse des mœurs juives, croyances, rites religieux, mobilier, naissance, mariage, décès, funérailles, description du sabbat et de toutes les fêtes, jeûne, etc. 1876, in-8. 5 »

Croizier (de). L'art khmer, étude historique sur les monuments de l'ancien Cambodge, suivi d'un catalogue raisonné du musée khmer de Compiègne. 1875, in-8, fig. et carte. 5 »

— Les explorateurs du Cambodge. 1878, gr. in-8, illustré. 1 25

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Douzième année 21 Décembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 344, 7 décembre 1878 : Villari, Niccolo Macchiavelli and his Times. Kegan Paul. (Traduction de l'excellent ouvrage de Villari.) — Bunce, Fairy Tales, their Origin and Meaning. Macmillan. (Lang : recueil de conférences agréables sur les contes de fées.) — Aylward, The Transvaal of To-Day. Blackwood. (Wickham : étude précieuse sur les *boers.)* — Hodgson, Memoir of the Rev. Francis Hodgson. Macmillan. (Davies : livre accompagné de lettres et de documents importants, sur un homme qui fut l'ami de Byron, de Merivale, etc.; lettres de Byron ; ouvrage très-utile.) — Van Laun, The french revolutionary Epoch. Cassell, Petter a. Galpin. (Morison : style très-négligé, beaucoup d'inexactitudes.) — Papyri from the fayûm. (West.) — Kaibel, Epigrammata græca ex lapidibus collecta. Berlin, Reimer. (Ellis : 1440 inscriptions, sépulcrales en 296 pages ; dédicatoires en 164 pages ; diverses en 90 pages ; publication remarquable et faite avec soin.)

The Athenæum, nº 2667, 7 décembre 1878 : Dixon, Royal Windsor. Hurst a. Blackett. — Knight, The English Lake District, as interpreted in the Poems of Wordsworth. Edinburgh, Douglas. (Très ingénieux et intéressant ; guide pittoresque des lieux décrits par Wordworth.) — Aylward, The Transvaal of To-day. Blackwood. — Bunce, Fairy Tales. Macmillan. — Smith, The Life of John Wilson. Murray. (Vie d'un missionnaire qui jouit dans l'Inde d'une grande puissance morale et qui fut en même temps un philologue distingué.) — Notes from Paris. (Edmond About : attaque, comme toujours, l'Académie française, raille M. Saint-René Taillandier de sa bévue dans un article sur Boursault et se moque de la *Revue des Deux-Mondes.)*

Literarisches Centralblatt, nº 49, 7 décembre 1878 : Hase, des culturkampfes Ende. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. — Dembowski, die Quellen der christlichen Apologetik des zweiten Jahrhunderts. T. I. Die Apologie Tatian's. Leipzig, Böhme u. Drescher. (Manque de précision.) — Rothe's erster Brief Johannis, praktisch erklärt, hrsg. v. Mühlhæusser. Wittenberg, Korlling. — Bastian u. Voss, Die Bronzeschwerter des K. Museums zu Berlin. Berlin, Weidmann. (Travail trop rapidement fait.) — Werunsky, der erste Römerzug Kaiser Karl I (1354-1355). Innsbruck, Wagner. — Brückner, Culturhistorische Studien. I. Die Russen im Auslande im 17. Jahrhundert. Riga, Deubner. (Rapports de six envoyés russes du xviie siècle, extraits trop peu nombreux.) — Confucius, Tchong-Yông, der unwandelbare Seelengrund übersetzt u. erklärt v. Plaenckner. Leipzig, Brockhaus. (Traduction qui est plutôt une paraphrase.) — Gomperz, Die Bruchstücke der griechischen Tragiker und Cobet's neueste kritische Manier. Wien, Hölder. (Cp. *Revue critique,* 1878, nº 8, p. 121, art. 40.)

Jenaer Literaturzeitung, nº 49, 7 décembre 1878 : Barclay, the inner Life of the religions societies of the Commonwealth. London, Hodder a. Stoughton. 1877. (Hollenberg.) — Lenel, Beiträge zur Kunde des prätorischen Edicts. Stuttgart, Enke. (Cohn : bon.) — Peschel, Abhandlungen zur Erd-und Völkerkunde, hrsg, v. Löwenberg. (Kirchhoff : recueil d'essais). — Kleinschmidt, Die Eltern und Geschwister Napoleon's I. Berlin, Schleiermacher. (Gœcke : beaucoup d'emphase, des exagérations.) — Annæ Comnenæ Alexiadis libri XV edidit Schopen, recensuit Reifferscheid. Bonn, Weber. (Hirsch : excellente édition.) — Æschylus' Prometheus nebst den Bruchstücken des Προμηθεὺς λυόμενος, hrsg. v. Wecklein. Leipzig, Teubner. (Keck : modèle d'une édition pour les classes, considérations sur la trilogie de Prométhée.) — Herwig, das ethisch-religiöse Fundament der äschyleischen Tragödie. Konstanz,

Stadler. (Keck : dissertation soignée, à recommander à quiconque s'occupe d'Eschyle.) — TREU, Hermes mit dem Dionysosknaben, ein Originalwerk des Praxiteles gefunden im Heraion zu Olympia. Berlin, Wasmuth. (Engelmann : reconnaît là un groupe de Praxitèle, qui se trouvait, selon Pausanias, dans l'Heraion; il faut remercier de cet ouvrage M. Treu, le nouveau directeur des fouilles d'Olympie.)

L'Athenæum belge, n° 23, 1er décembre 1878 : BUSCH, Le comte de Bismark. — LAURENT, Principes de droit civil. — WAUTERS, Les tapisseries bruxelloises. — A. SOREL, La question d'Orient au XVIIIe siècle. (Excellent livre d'un de nos collaborateurs.) — TYLOR, La civilisation primitive. — Bulletin. — Correspondance de Paris : publications récentes sur la mythologie comparée. — Chronique et bibliographie.

Historische Zeitschrift 1870. IV vol. 1er fasc. — TUPETZ, La campagne des Turcs en 1739 et la paix de Belgrade. — A. STERN, Olivier Cromwell et les cantons évangéliques de la Suisse (récit des négociations poursuivies par le Protecteur pour allier étroitement l'Angleterre et la Suisse. L'alliance de Cromwell et de la France entrava ce projet.) — MEYER V. KNONAU. Fragments d'histoire suisse du temps de la Réforme et de la contre-réforme. 1525-1529. — 2e fasc. SCHAEFER. Etude sur l'époque de Cimon et de Périclès. — HERMANN, la collection Croker au British Museum (se rapporte à l'histoire de la Révolution française. Ce sont 735 vol. divisés en 1871 nos, plus deux appendices, qui font en tout plus de 2000 nos. L'auteur en donne la table et fournit d'intéressants détails sur les principaux ouvrages ou recueils de cette collection.) — WAITZ, de la méthode à suivre pour la publication des Régestes. — 3e fasc. WERTHEIMER, les négociations du mariage entre Elisabeth d'Angleterre et le grand duc Charles d'Autriche. 1559-1561. (Montre qu'Elisabeth ne songea jamais sérieusement à se marier, mais sut faire tourner ces négociations au profit de sa politique qui consistait à empêcher l'union de la France et de l'Espagne.) — HIRSCH, Léopold II considéré comme grand-duc de Toscane. — BERNHARDI, la Politique de Napoléon Ier en Espagne (jusqu'en 1806; il n'est pas question de la guerre d'Espagne ni de ses causes).

Revue d'Alsace, janvier-mars 1878 : A. ENGEL, Documents pour servir à la numismatique de l'Alsace (recueil de Tractéates). — G. A. HIRN, la Musique et l'Acoustique (suite en avril). — A. BENOIT, Dépêches militaires inédites sur l'invasion de 1815 (du lieutenant général de Pachtod, du prince d'Eckmühl, ministre de la guerre, du préfet de la Meurthe, du maréchal de camp César de Laville, du baron Marchant, du baron Evain, du lieut.-général Molitor, du maréchal de camp Mandeville, du duc de Feltre et du général Frémont.) — MUHLENBECK, L'instruction obligatoire dans le comté de Ribeaupierre. 1739-1779. — ENSFELDER, l'Ecole latine de Riquewihr de 1559-1789. — GRAD, Scènes et paysages des Vosges. — D. FISCHER, Histoire de l'ancien comté de Saarwerden et de la prévôté d'Herbitzheim. (Suite; le comté sous la domination de la maison de Nassau; continué en avril-j. à 1687.) — BARTH, Notes biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et aux environs (Suite; les Turckheim, Ulrich, Weber, Zimmer, etc., continué en avril : les 685 de 1793.) — Avril-juin. MÜHLENBECK, Etude sur quelques points obscurs ou controversés de l'histoire de Sainte-Marie-aux-Mines. (Divisée en deux parties, Alsace et Lorraine; l'allemand n'y fut introduit qu'au XVIe s.) — TUEFFERD, Pierre de Hagenbach. — MOSSMANN, Matériaux pour servir à l'hist. de la guerre de Trente Ans (suite; négociations entre les Suédois et les Français.) — DIETZ, Documents pour servir à l'histoire de l'ancienne seigneurie du Ban de la Roche.

(Suite du Catalogue)

Darnaud (Em.). Lakanal, notice biographiqu.e 1874, in-16. 1 »

— La juridiction des référés. 1874, in-8. 2 »

— Vagabonds et mendiants, étude de droit pénal. 1876, in-8. 2 »

Préface. — Temps anciens. — Panem et Circenses. — Capitulaires de Charlemagne. — Féodalité. — Ordres mendiants. — Routiers et Cotereaux. — Jacquerie. — Bohémiens ou Egyptiens. — De la Renaissance à la Révolution. — Voltaire et Rousseau. — Assemblée constituante. — Convention nationale. — Dépôts de mendicité. — Théorie du vagabondage et de la mendicité. — Pénalités, etc.

— Du Préliminaire de conciliation. 1878, in-12. 1 »

Decourdemanche (J-A). Mille et un proverbes turcs recueillis, traduits et mis en ordre. 1878, in-18 elzévir. 2 50

Forme le tome XX de la Bibliothèque orientale elzévirienne.

Voy. Fazil Bey Nasr-Eddin-Hodja.

Defrémery (C.). Voy. Ibn Batoutah.

Delaporte (P. H., ancien consul général). Vie de Mahomet, d'après le Coran et les historiens arabes. 1874, beau vol. in-8. 10 »

Delbos (Léon). Chapters on the science of language. London, 1878, in-12, perc. 3 75

— L'athée. 1879, in-81. 2 »

Delboulle (A.). Glossaire de la vallée d'Yères pour servir à l'intelligence du dialecte haut-normand et à l'histoire de la vieille langue française. Havre, 1876, in-8. 7 50

Delepierre (Octave). Histoire littéraire des fous. Londres, 1860, In-8. perc. anglaise. 6 25

— Macaronéana andra, overum. Nouveaux mélanges de littérature macaronique. Londres, 1862, in-8, rel. anglaise. 13 25

— Analyse des travaux de la Société des Philobiblon de Londres. Londres, 1862, In-8, rel. anglaise. 13 25

— Supercheries littéraires, pastiches, suppositions d'auteur dans les lettres et dans les arts. Un beau vol. in-8. 17 50

— Essai historique et bibliographique sur les rébus. Londres, 1870, in-8, cart, fig. 4 50

— Tableau de la littérature du centon, chez les anciens et chez les modernes. Londres, 1875, 2 beaux vol. in-8. 26 25

— L'enfer, essai philosophique et historique sur les légendes de la vie future. Londres 1876, in-8 carré. 7 50

Denis (Ernest). Huss et la guerre des Hussites, études d'histoire bohême. 1878, gr. in-8. 8 »

Denis (Ferd.). Arte plumaria. Les plumes, leur usage dans l'antiquité, leur emploi au Brésil, au Pérou, dans l'Inde, etc. 1875, in-8. 3 »

Desmaze (C., conseiller à la cour de Paris). Les métiers de Paris, d'après les ordonnances du Châtelet, avec les sceaux des artisans. 1874, in-8, fig. 7 50

— Le Reliquaire de M. Q. De La Tour, peintre du roi Louis XV, sa correspondance et son œuvre. 1874, in-18, elzévir. 2 50

— Le même, sur papier teinté chamois. 3 »

— Le même sur papier vergé fort. 3 50

— L'abbaye de Saint-Quentin en l'Isle de (l'ordre de Saint-Quentin), fondée à Saint-Quentin en Vermandois. Etude historique. Saint-Quentin, 1874, in-8. 1 50

— Le musée De La Tour à Saint-Quentin. L'Œuvre du peintre de la Tour, publiée pour la première fois. 30 photographies, par M. Hendricks, reproduisant les pastels du musée de Saint-Quentin, et texte explicatif. 1877, un beau vol. in-folio. 100 »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Douzième année 28 Décembre 1878

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 345, 14 décembre 1878 : Max Müller, Lectures on the Origin and Growth of Religion, as illustrated by the Religions of India. Longmans. (Sayce ouvrage remarquable du savant philologue.) — Boulger, The Life of Yakob Beg, Ameer of Kashgar. Allen. — Stern, Milton und seine Zeit. Zweiter Theil (1649-1674.) Leipzig. Duncker u. Humblot. (R. Gardiner : second et dernier volume du livre de M. Stern sur Milton ; raconte aussi bien l'époque où vécut Milton que la vie même de Milton ; sera sûrement traduit en anglais ; occupera une grande place dans la littérature anglaise.) — Todwell, Etna, a History of the Mountain and of its Eruptions. Kegan Paul. (Rudler.) — M. Collignon, Catalogue des Vases peints du Musée de la Société Archéologique d'Athènes. Paris, Thorin. (Murray : catalogue excellent, à recommander à tous ceux qu'intéresse l'archéologie.)

The Athenæum, n° 2668, 14 décembre 1878 : Max Müller, Lectures on the Growth and Origin of Religion as illustrated by the Religions of India. Longmans. (Livre d'une valeur considérable.) — Moulton, The History of the English Bible. Cassell, Petter a. Galpin ; Stoughton, Our English Bible, its Translations and Translators. Religious Tract Society. — Hensel, Die Familie Mendelssohn. 3 vols. Berlin, Behr. — Notes from Oxford. — Major White-Melville. — Excavations at Ilium. (Schliemann.) — The Olympia Exhibition in Berlin. (Schubring.)

Literarisches Centralblatt, n° 50, 14 décembre 1878 : The book of Tobit edit. by Neubauer. London, Macmillan. (Excellent.) — Jacobson, Versuch einer Psychologie des Talmud. Hamburg, Goldschmidt. — Exuviae Sacrae Constantinopolitanae. T. II, p. p. Riant. (Très-bonne publication.) — Bikelas, Die Griechen des Mittelalters und ihr Einfluss auf die europäische Cultur. Gütersloh, Bertelsmann. (Traduction d'un bon ouvrage sur les Grecs du moyen âge, faite et remaniée par W. Wagner.) — Brückner, Iwan Possoschkoff. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Intéressant ouvrage sur les idées et l'état des esprits en Russie, sous Pierre le Grand.) — Bastian, Die Culturländer des alten Amerika. Berlin, Weidmann. (De bons chapitres, mais peu de méthode.) — Jasui Tschiuhei Bemmo oder des Irrthums Darlegung, mit einem Vorwort von Schimadzu Saburo, übersetzt. Leipzig, Schulze. (Livre curieux d'un Japonais contre la Bible et le christianisme.) — Epicorum Graecorum fragmenta, p. p. Kinkel. Leipzig, Teubner. 1877. 1er volume d'une publication qui contiendra les fragments des épopées grecques, dispersés dans divers recueils ; bon.) — Caesaris Commentarii de bello Gallico hrsg. v. Rheinhard. Stuttgart, Neff. (Bonne édition.) — Scriptores de orthographia : Terentius Scaurus, Velius Longus, Caper, Agroecius, Cassiodorius, Martyrius, Beda, Albinus ex recensione Keilii. Leipzig, Teubner. (Excellente édition.) — The libell of Englishe Polycie, p. p. Hertzberg. Leipzig, Hirzel ; Kock, sprakhistoriska Undersökningar om Svensk Akcent. Lund, Gleerup ; Loise, Etudes sur l'Allemagne moderne. Bruxelles, Muquardt.

Jenaer Literaturzeitung, n° 50, 14 décembre 1878 : Patrum apostolicorum opera, 3e édit. Barnabæ epistula, etc., recensuerunt Gebhardt u. Harnack. (Lipsius.) — Rezek, Geschichte der Regierung Ferdinands I in Böhmen. Prag, Otto. (Slwof.) — Bornemann, De Castoris chronicis Diodori Siculi fonte ac norma. Lübeck, Borchers. (Zurborg.) — Weyrauch, Æschylus, Eumeniden Parodos. Breslau, Koebner. — Rappold, Die Gleichnisse bei Aischylos, Sophocles und Euripides ; Schwartz, de metaphoris e mari et re navalis petitis quæstiones Euripideæ. Kiel, Lipsius u. Tischer. (Wecklein.) — Schindler, De Sophocle verborum inventore. I. De

nominum compositione. Breslau, Koebner. — BAEHRENS, Albii Tibulli elegiarum libri duo. Accedunt Pseudotibulliana. Leipzig, Teubner. (Rossberg : indispensable.) — SEDLMAYER, prolegomena critica ad Heroides Ovidianas. Wien, Gerold; ZINGERLE, Untersuchungen zur Echtheitsfrage der Heroiden Ovid's. (Bæhrens.) — SANDSTRÖM, Studia critica in Papinium Statium. Upsal, Edquist u. Lundström. (Bæhrens.) — MÜCKE, de locis græcis qui insunt in Ciceronis ad Atticum epistulis, commentatio. Nordhausen, Kirchner. (Frey.) — Commentationes philologæ in honorem Theodori Mommseni scripserunt amici, adjecta est tabula. Berlin, Weidmann. (Scholl : recueil de dissertations offert à Mommsen par soixante-dix-huit savants, amis ou élèves du célèbre historien ; très-important.) Ce numéro de la Gazette d'Iéna sera d'ailleurs très-utile à tous les amateurs de philologie grecque et latine.

L'Athenaeum belge, n° 24, 15 décembre 1878 : SAINT-RENÉ TAILLANDIER, Le roi Léopold et la reine Victoria (Carlier). — CHARVÉRIAT, Histoire de la guerre de Trente Ans. (Article fort compétent, sur un ouvrage qui sera très-utile au public français). — Bulletin. — Revue des revues étrangères. — Société pour le progrès des études philologiques et historiques en Belgique. — Projet de réforme de l'enseignement moyen. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde. III° vol. 1er fasc. : K. FOLTZ, Les sceaux des rois et empereurs allemands de la maison de Saxe. 911-1024. — G. WAITZ, sur de petites chroniques du XIIIe siècle. (Sur le *Memoriale* de Vincent de Beauvais, et sur la chronique ajoutée par Jacques de Voragine à sa *Légende dorée*.) — H. EWALD BRESSLAU, Voyages d'Italie. 1876-1877. — MOMMSEN, sur Paul Diacre. — WAITZ, sur un manuscrit de Bamberg. — WAITZ, Déclaration d'obédience d'évêques bourguignons et français. — SCHUM, sur les originaux de quelques bulles pontificales pour les monastères d'Anhalt. – WAITZ, sur les nouveaux catalogues Saint-Gall. = 2e fasc. — BETHMANN et HOLDER EGGER, Régestes lombards, de 569 à 780. 522 nos. — EWALD, Voyages en Italie. 1876-1877. — KALKENBRUNNER. Un calendrier du commencement du XIIIe siècle. — MOMMSEN, Epitaphium Caesarii consulis Neapolitani. — DUMMTER, Lamentation sur la mort du comte Raimond de Barulum. — MAY, Pour la critique de Wipon. — HARLEN, sur un nouveau ms. des *Annales Aquenses*. — BRESSLAU, sur Anselme le Péripatéticien. = 3e Fasc. — EWALD, Études en vue d'une édition du Registre de Grégoire le Grand (travail excellent et très-important). — WINKELMANN, Rapport sur un voyage en Italie.

Rivista Europea, rivista internazionale, fasc. III, vol. X, 1er décembre 1878 : SCARTAZZINI, Il processo di Galileo Galilei e la moderna critica tedesca. — ASTI, Considerazioni storico-militari sulla campagna franco-germanica dell' anno 1870. — CANTRI, Monti e l'età che fu sua. — CAROLLO, Teoderico re dei goti e degl' Italiani. — GHIRON, Dei lettori delle biblioteche nazionali e di alcuni mutamenti necessarii ad esse. — Li aventure politiche di Lord Beaconsfield dal 1852 all' Agosto 1878. (The Fornightly Review.) — Una parola, novella (versione libera di G. B.). — Olanda : Libri. — Francia : Libri, MÜNTZ, Les arts à la cour des papes pendant le XVe et le XVIe siècle ; MÜNTZ, les mosaïques de Ravenne (article de la *Revue critique*, cité avec éloge, n° 46, art. 209, p. 310), etc. — Italia : Libri. — Rassegna politica. — Note scientifiche. — Notizie letterarie e varie. — Bolletino bibliografico.

(Suite du Catalogue)

Dickins. voy. Chiushingura.

Dictionarium linguae sinicae latinum, cum brevi interpretatione gallica, ex radicum ordine dispositum. Ho-Kien-fou, 1877, gr. in-8 de 800 pages à 2 colonnes. 70 »

Dnieprovsky (Const.). Chrestomathie russe, recueil de morceaux choisis et gradués pour servir à l'étude de la langue russe, revue par Louis Leger. 1876, in-8. 7 50

Dozon (Auguste, consul de France). Les chants populaires bulgares. Rapport sur une mission littéraire en Macédoine. 1874, in-8. 3 »

— Chansons populaires bulgares inédites, publiées et traduites. 1875, in-12. 10 »

— Le chevalier Jean, conte magyar par Alexandre Petœfi, suivi de quelques pièces lyriques du même auteur, traduit en français. In-18, elzévir. 2 50

Forme le tome XI de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*.

— Manuel de la langue chkipe ou albanaise, comprenant : I. Contes, chansons et autres textes inédits. — II. Grammaire. — III. Vocabulaire albanais-français. 1878, beau vol. gr. in-8. 15 »

Dozy (R.) et le Dr **W. Engelmann**. Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'Arabe. 2e édition. Leyde, 1869, in-8. 12 »

Dozy. Voy. Al-Makkari. — Edrisi.

Drouin. Notice sur une stèle grecque du Musée de Melun. Meaux, 1877, br. in-8, 1 planche. 1 50

Dubuisson (Paul). Des quatre sens du toucher et en particulier de la musculation ou sens musculaire. 1874, in-8. 1 50

Voy. Laffite.

Dubut (J.-L.). Notice sur Villemain. Limoges, 1875, in-8. 1 »

Dugat (Gust.). Cours complémentaire de géographie, histoire et législation des états musulmans. 1873, in-8. 1 50

Voy. Al-Makkari.

Dulaurier (Ed.). Histoire universelle, traduite de l'arménien, 1879, 2 vol. in-8. (sous presse) 24 »

Duval (Louis). Cahiers de La Marche et assemblée du département de Guéret, 1788-1789. 1873, pet. in-8. 5 »

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

I. — **Histoire de l'Asie Centrale** (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoquand), depuis les dernières années du règne de Nadir Chah (1153) jusqu'en 1233 de l'hégire (1740-1748), par Mir Abdul Kerim Boukhary, publiée, traduite et annotée par Ch. Schefer, premier secrétaire-interprète du gouvernement pour les langues orientales, professeur à l'école des langues orientales vivantes. Texte persan, in-4, imprimé à Boulaq. 15 »

II. — Le même ouvrage, traduit en français avec introduction et appendice par Ch. Schefer, 1 vol. in-8, avec carte de l'Asie centrale. 12 »

III. — **Récit de l'Ambassade au Kharezm**, par Riza Qouly Khan. Texte persan, publié par Ch. Schefer, 1 vol. in-8, imprimé à Boulaq. 15 »

IV. — Le même ouvrage, traduit en français par Ch. Schefer (*sous presse*). 1 beau vol. in-8, avec carte. 12 »

V. — **Recueil de poëmes historiques en grec vulgaire**, relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes, publiés, traduits et annotés, par Emile Legrand, suppléant à l'école des langues orientales. 1 vol. in-8. 15

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

